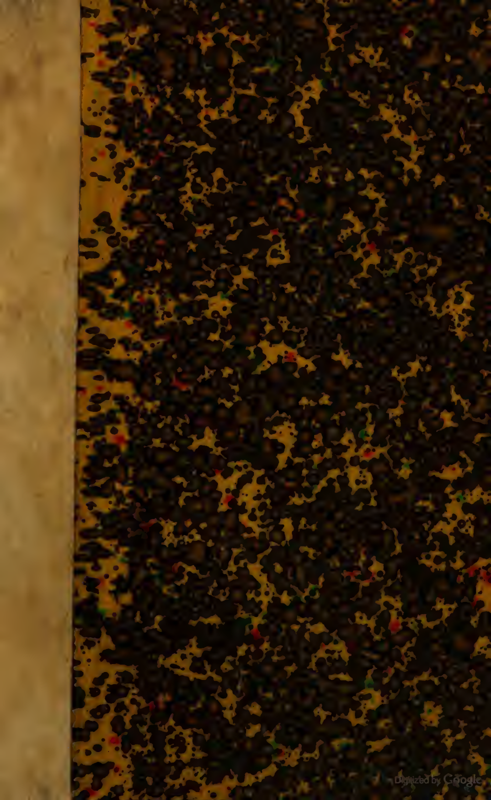
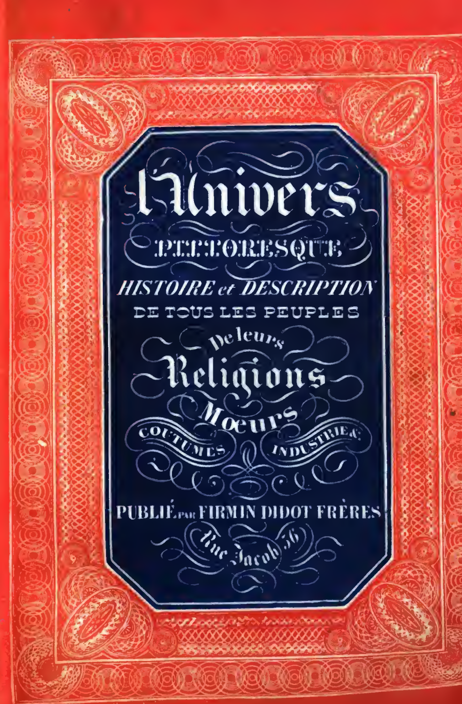




l'Univers
PITTORESQUE
HISTOIRE et DESCRIPTION
DE TOUS LES PEUPLES
De leurs
Religions
Mœurs
COUTUMES
INDUSTRIE &c.
PUBLIÉ par FIRMIN DIDOT FRÈRES
Rue Jacob 56

L'UNIVERS.

HISTOIRE ET DESCRIPTION
DE TOUS LES PEUPLES.

PROVINCES DANUBIENNES
ET ROUMAINES.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

PROVINCES DANUBIENNES
ET ROUMAINES,

PAR MM. CHOPIN ET A. UBICINI.

BOSNIE, SERVIE,
HERZEGOVINE, BULGARIE, SLAVONIE,
ILLYRIE, CROATIE, DALMATIE,
MONTENEGRO, ALBANIE,

PAR M. CHOPIN.

VALACHIE, MOLDAVIE,
BUKOVINE,
TRANSYLVANIE, BESSARABIE,

PAR M. UBICINI.



PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, N° 56.

M DCCC LVI.

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

PROVINCES DANUBIENNES,

PAR M. CHOPIN.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉPOQUES PRINCIPALES, DEPUIS LES TEMPS ANCIENS JUSQU'A LA CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE PAR MAHOMET II.

CHAPITRE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES. — INFLUENCE DU SOL SUR LE CARACTÈRE ET LES INSTITUTIONS.

De même que l'être physique est inséparable de l'être moral, ainsi deux éléments constituent les agglomérations d'individus ou les peuples : le sol où ils habitent et les institutions qui les réunissent en sociétés. Les régions de plaines et méditerranées, ouvertes à toutes les invasions, semblent être fatalement destinées à la dépendance; leurs richesses appellent la conquête; tôt ou tard elles complètent les Etats qui ont grandi dans des conditions plus favorables à la lutte, et elles ne jouissent du repos qu'aux dépens de leur liberté.

Ce qui est obstacle pour le fort est une garantie pour le faible; les montagnes, les côtes maritimes abruptes et semées d'écueils, les marécages, les déserts sont des remparts naturels qui ont sauvegardé les nationalités ou leur ont permis de survivre à toutes les défaites. Quant aux fleuves, également favorables à l'attaque et à la défense, ils réunissent ceux même qu'ils séparent, et le commerce tend à rapprocher par les relations les intérêts que la politique divise.

Il semble que la guerre soit née dans les montagnes, et que la fable des Titans n'apparaisse dans les âges mythologiques que pour exprimer cette vérité sous le voile d'une ingénieuse allégorie. C'est là que l'oiseau de proie établit son nid, que les animaux féroces cachent leurs tanières. Les fugitifs viennent demander à ces retraites de l'homme primitif un asile contre l'oppression du vainqueur ou la vindicte des lois. Le montagnard est accessible à tous les instincts de la vengeance et d'une liberté sans frein; il croit que l'habitant de la plaine lui est hostile en sorte que le pillage ne satisfait pas moins son orgueil que ses besoins : selon l'expression du Circassien, *ne descendre que pour remonter, c'est vivre deux fois*. Dans la montagne l'avantage du lieu supplée au

nombre; là une poignée d'hommes déterminés peut arrêter une armée entière. Des retranchements naturels, des précipices, des positions qui, à chaque pas, dominent ou tournent l'ennemi, la facilité de l'attaque et de la résistance, tout donne au montagnard, quand il se borne à défendre sa retraite, un avantage incontestable sur le soldat discipliné, qui marche entouré de toutes les entraves de la guerre savante.

Mais la lutte, si favorable dans la montagne, change de caractère dans la plaine; la fuite qui, dans une gorge ou un défilé, n'est souvent qu'un piége peut devenir fatale devant un ennemi supérieur que rien n'arrête; et dans ces conditions, des expéditions lointaines deviennent presque impossibles aux montagnards. D'un autre côté, l'habitude de ne compter que sur soi irrite l'orgueil et entretient des haines héréditaires de tribu à tribu, de famille à famille, et la désunion paralyse souvent ces fiers courages. Aussi l'histoire nous montre les montagnards redoutables chez eux, mais inhabiles à conserver leurs conquêtes. Ceux qui ont acquis une gloire durable par les armes, comme les Macédoniens et les Perses, avaient déjà renoncé à l'indépendance de la vie isolée. Les Helvétiens et plus récemment les habitants des Carpathes, des Alpes illyriennes et de l'Hémus ont été soumis de nom plutôt que de fait, et dans les luttes séculaires de leurs puissants voisins, Grecs, Romains, Avares, Hongrois, Bulgares, Polonais, Allemands, Vénitiens, Russes et Turcs, ce sont les contingents inépuisables des vaincus qui ont été souvent, et stérilement pour eux-mêmes, la force principale des puissances belligérantes.

Les invasions des peuples nomades reçoivent des nécessités de la vie errante un caractère qui leur est particulier. La horde voyageuse s'est déplacée tout entière : femmes, enfants, vieillards, bétail, chariots, ustensiles, tout marche, tout s'arrête à la fois; rien ne change que le lieu de la halte : une forêt, un fleuve, une source déterminent le choix. Prudents, parce que tout voisinage inconnu peut être hostile; courageux, parce qu'une seule défaite, en les privant de toutes leurs ressources, changerait leur liberté en esclavage, les barbares avancent toujours, et l'avalanche se grossit de ce qu'elle n'a point écrasé. Combien de peuplades ont été absorbées dans ces invasions où elles ont perdu jusqu'à leur langue et leur nom! En effet, ceux-là seuls les suivaient en corps de tribu qui s'associaient volontairement à la fortune des envahisseurs, tandis que les vaincus dont la réunion eût été dangereuse étaient distribués séparément avec le reste du butin entre les vainqueurs, dont il leur fallait prendre les mœurs et le langage. Quand ces révolutions se sont trouvées mêlées aux destinées des peuples historiques, elles apparaissent confuses dans leurs annales, mais au delà de ces rares limites tout est resté chaos et mystère : les traditions mille fois rompues, l'incertitude des appellations, l'habitude de ne considérer les peuples vaincus qu'au point de vue de la conquête, l'absence presque complète de monuments, toutes ces causes ont restreint la connaissance des origines à des études conjecturales.

Les peuplades agricoles qui se rencontraient sur le passage de ces grands courants d'invasion étaient entraînés comme les autres, et lorsque l'émigration victorieuse s'arrêtait pour s'établir définitivement, elle offrait un mélange où étaient représentées toutes les races diverses, toutes les variétés de tribus, avec leurs souvenirs religieux, leurs traditions héroïques et l'expérience pratique de leur vie antérieure. C'était précisément l'absence d'homogénéité qui permettait aux conquérants de s'amalgamer en si peu de temps avec les indigènes vaincus.

Mais, s'il ne nous est pas permis de remonter bien haut et d'un pas sûr dans l'histoire, nous pouvons du moins observer les peuples dont la physionomie garde encore l'empreinte de la vie primitive; c'est surtout le type moral, dans les nouvelles conditions que la religion et la civilisation nous ont faites, qu'il est intéressant d'étudier. Nous avons moins d'énergie qu'eux et plus de lumières; tâchons de leur communiquer ce qui leur manque, en nous rappelant que la civilisation comme la conquête a eu ses routes privilégiées. Quelques rampes de rochers abruptes séparent le Monténégrin de l'Autrichien de Raguse,

et cependant quelle différence entre les mœurs et les idées de l'un et de l'autre! Ce sont les lagunes, le coin le plus aride, le plus désolé des côtes de l'Adriatique, qui ont fait la sécurité et la grandeur de Venise : les Vitaliens de la Baltique, les Uscoques de la Méditerranée et de la mer Noire, si fameux par leurs déprédations, se sont adonnés à la piraterie, parce que la nature de leurs retraites les y invitait; ils n'ont cédé que lorsque, obligés de faire la grande guerre maritime, ils se sont trouvés hors du cercle de leurs opérations habituelles.

Ce que Montesquieu a dit de l'influence du climat peut donc s'étendre aux localités, et cette observation paraîtra frappante si on l'applique à des populations occupant un espace borné et empreint d'un caractère local nettement défini. Ce phénomène est déterminé par plusieurs causes. Le sentiment de la liberté, sans lequel le type est insaisissable ou mérite peu d'être étudié, perd quelque chose de sa force quand, après s'être communiqué de l'individu à la famille, il passe les limites de la tribu. Aussi, dans des conditions géographiques qui isolent les habitants, les mœurs sont naturellement républicaines; mais les influences individuelles entretiennent alors des rivalités qui changent en périls les éléments de force et de protection. Dès que la liberté s'agite, l'aristocratie apparaît, et dans ces luttes de la vie publique le but est trop souvent dépassé. Au reste ce qui nous semble confusion et désordre est pour le Servien et le Monténégrin le mouvement et la vie. Étrangers aux idées abstraites et générales d'une civilisation avancée, ils se plaisent à exercer dans leur plénitude les facultés de l'homme primitif, et le mépris de la vie est pour eux le suprême correctif des chances contraires. Deux traits principaux résument leur caractère politique : l'indépendance individuelle dans les masses, et au-dessus l'aristocratie du clan. Les délits privés sont jugés par les anciens; mais, dès que les actes touchent aux prétentions des partis, ils entraînent souvent des prises d'armes.

Comme leurs alliances, aussi bien que leurs guerres, sont presque toujours accidentelles, leur politique reste isolée de même que leurs intérêts. Indifférents aux dangers qui menacent leurs voisins, ils ne s'inquiètent que de ce qui les touche directement; presque toujours la connivence d'un chef avec l'étranger se rattache à quelque vengeance de parti ou à des rivalités d'influence. La Russie est surtout habile à exploiter ces divisions : à un instant donné, elle est en mesure de jeter dans la balance des partis tout le poids de ses intérêts occultes : c'est ce qu'elle fait depuis un siècle, par ses agents accrédités ou secrets, dans les provinces moldovalaques, en Servie, en Albanie et dans les parties insoumises du Caucase.

Quand il s'est rencontré à la tête de ces tribus guerrières des hommes dont le regard avait plus de portée, et qui savaient rallier à une action commune tous ces éléments de force, on les a vues s'élever rapidement; mais cette prospérité, née avec un homme, tombait avec lui; ce n'était qu'un heureux accident. Après l'avortement des grands efforts tentés par le génie, il y a un instant de prostration qui permet aux ambitions médiocres de s'imposer; la lutte des influences recommence, et la politique étrangère, dont le but est de diviser, triomphe par l'effet irrésistible d'un système arrêté et suivi.

Une agitation instinctive et l'amour des armes ont souvent mêlé les peuples du bas Danube, ainsi que les Illyriens, les Serviens et les Albanais, aux grandes guerres européennes; mais plus d'une fois l'histoire, confondant le guerrier avec la cause qu'il servait, l'a dépouillé de son titre national. C'est ainsi que des annalistes hongrois ont imaginé des circonstances romanesques pour faire de Jean Corvin Hunyade un fils naturel de l'empereur Sigismond, tandis que le vainqueur de Belgrade était Valaque : dans les dernières guerres qui ont amené l'indépendance de la Grèce, combien de fois la France n'a-t-elle pas applaudi comme Hellènes ces intrépides Souliotes qui n'étaient que des Albanais?

Cette existence à part qui ne se révèle au monde politique que sur les champs de bataille échappe aux avantages comme aux vices des peuples avancés : le brigandage y a ses règles et son point

d'honneur ; les passions ne s'y déguisent que pour arriver plus sûrement à leur but; c'est la chasse avec toutes ses ruses, sauf cette seule différence que l'homme est alternativement le chasseur et la proie. La férocité des montagnards dans la guerre s'explique par les mœurs des peuples qui, tour à tour, se sont disputé leur territoire, depuis les versants des Alpes illyriennes et les vallées du Pinde et de l'Hémus jusqu'au bassin du Danube inférieur et à la Bessarabie. Les Romains d'Occident et d'Orient, les Avares, les Bulgares, les Hongrois, les empereurs d'Allemagne, les Polonais, les Mongols, les Russes et les Turcs leur ont fait une guerre d'extermination ; on s'étonnerait même qu'ils aient pu survivre à tant de revers, si on ne les voyait se recruter sans cesse de tous ceux qui échappaient à d'autres vainqueurs. Quand leurs voïvodes ont été cruels, ils ont égalé les Domitien les Christiern et les Jean IV.

Leur rôle fréquent d'auxiliaires les a familiarisés avec les progrès de l'art militaire; mais l'absence d'un système régulier d'administration et de finances ne leur permet pas d'utiliser toutes leurs ressources; d'ailleurs, surveillés par des voisins puissants et ambitieux, ils ne peuvent que difficilement entrer dans la voie des réformes. Placés entre les Autrichiens et les Polonais catholiques, les Bohèmes protestants, les Grecs et les Russes qui professent les doctrines de Photius, et les mahométans, dont la religion est celle du glaive, ils ont pu tirer de leurs croyances la force du martyre, et non les éléments civilisateurs. Aussi, à l'époque des guerres de religion, les voit-on flottant d'une alliance à l'autre, se déterminer par la puissance des faits plutôt que par des motifs de conscience.

Ce serait une tâche également fastidieuse et stérile que de rechercher dans le passé l'histoire de peuples qui ne se mêlent que par intervalles aux événements dignes d'attention. Tantôt ils disparaissent de la scène, tantôt ils se montrent de nouveau par des causes ignorées ou qui n'ont pas laissé de traces; on les a crus détruits, ils n'étaient que voilés; leurs frontières s'étendent ou se resserrent en raison de leurs vicissitudes; les noms même s'altèrent ou se changent; il y a confusion et incertitude dans ce qui est le moins sujet au changement, dans les conditions géographiques. La détermination précise d'un lieu mettra en défaut toute la sagacité de l'érudit; quand les textes ne s'accordent pas ou qu'ils se taisent, chaque point contesté enfantera des volumes de commentaires. Dès qu'on aborde un sujet spécial, il se révèle des difficultés qu'on n'avait pas même soupçonnées. Quand Pierre le Grand vint à Paris, il y a cent quarante ans à peine, il corrigea de sa main le tracé de la mer Caspienne ; et aujourd'hui que l'attention se porte sur l'Orient nos ingénieurs relèvent tous les jours des inexactitudes dans les cartes russes, même pour le cours du Danube et le littoral de la mer Noire. Il a fallu la guerre actuelle pour attirer notre intérêt sur l'Illyrie, la Servie et les provinces danubiennes. La politique remanie sans cesse les frontières sans respect pour les nationalités. Pendant longtemps les Valaques, les Moldaves et les Transylvains n'ont fait qu'un même peuple ; aujourd'hui la Moldavie et la Valachie forment deux principautés distinctes, sous la souveraineté du sultan et le protectorat contesté du tsar, tandis que la Transylvanie est autrichienne. Sans doute ces changements sont communs à tous les États; mais si l'on s'habitue bientôt à ceux qui affectent les grands pays, à cause de la fréquence des rapports, il n'en est pas de même des modifications subies par des provinces dont l'existence était à peine connue.

Ainsi, pour les pays situés à une grande distance des lignes stratégiques et commerciales, il faut se contenter de quelques données éparses dans les historiens et du récit des voyageurs, qui sacrifient souvent l'exactitude à la forme. Quant aux informations des agents consulaires, placés mieux que personne pour obtenir des informations précises et suivies, la diplomatie se borne à les consulter dans l'occasion et souvent lorsqu'il est trop tard pour les contrôler utilement.

Si ces difficultés arrêtent l'historien quand il s'agit des faits récents, il en rencontre de bien autrement sérieuses lorsqu'il remonte sans guides sûrs le

cours des âges. Chez les anciens la science était, pour ainsi dire, individuelle ; chacun se trouvait obligé de la refaire à nouveau ; c'est au point que des auteurs célèbres ignoraient jusqu'au nom des écrivains spéciaux qui les avaient précédés. En l'absence de ces académies qui de nos jours coordonnent et complètent les données de toutes les sciences, les idées des anciens sur le monde barbare se réduisaient aux périples, à quelques voyages, aux relations avec les colonies et aux détails que fournissaient des guerres sans cesse renaissantes. Mais les historiens de leur temps dédaignaient en général tout ce qui concernait les vaincus ; et quand plus tard les rôles furent changés, ils aimèrent mieux gémir en secret sur leurs défaites que d'en transmettre consciencieusement le souvenir.

Les colonies étaient dans des conditions particulièrement favorables pour mieux voir et pour recueillir les traditions; mais, comme leur établissement était une conséquence de la conquête, il leur fallait assouplir la haine que le vaincu portait à leur mère-patrie, en tâchant d'effacer les mœurs et les souvenirs nationaux, pour absorber toutes les résistances dans l'unité romaine.

L'obscurité redouble quand on essaye de remonter aux origines ; la multitude des invasions, le vague des données chronologiques, le mélange des races, la disparition de quelques-unes, l'absence presque totale de données et de monuments, l'invraisemblance des systèmes, résultat naturel des difficultés du sujet ; les piéges que cachent si souvent les analogies étymologiques, tout est obstacle aux recherches consciencieuses. Le plus sage est de ne pas promettre ce qu'on ne saurait donner. Nous nous contenterons donc de faire de notre mieux dans l'impossibilité de faire bien.

CHAPITRE II.

COUP D'ŒIL SUR LES PROVINCES DANUBIENNES DANS LES TEMPS ANCIENS.

Jusqu'à Philippe de Macédoine, les provinces dont nous nous occupons ont été plus ou moins sous l'influence de la civilisation grecque. Les Alpes noriques et illyriennes, le Pinde et ses ramifications, le mont Hémus brisaient le flot des invasions qui se répandaient dans le bassin du Danube et se dirigeaient les unes vers la mer Ionienne et le golfe Adriatique, les autres vers la Pont-Euxin. Cette influence passa ensuite aux Macédoniens, lesquels durent la céder à Rome républicaine, qui la conserva sous ses deux formes d'empires d'Occident et d'Orient.

Les Daces ou Gètes, peuplade scythique qui habitait les bords de l'Oxus, eurent cependant leurs époques de gloire; mais ce ne fut que lorsque les grands intérêts politiques se débattaient en dehors de leur sphère d'action ; ils durent céder quand ils furent eux-mêmes le but direct de quelque grande expédition, parce que leurs ressources ne répondaient pas à leur courage. Darius, après avoir franchi le Danube, ne fut pas plus heureux en Scythie qu'il ne l'avait été contre les Grecs, et il s'empressa de repasser en Asie avec les débris de son armée. Alexandre le Grand, trouvant que la Dacie lui offrait plus de dangers que de gloire, porta ses forces sur un plus brillant théâtre. Lysimaque, roi des Thraces, échoua dans une expédition semblable : enveloppé de tous côtés, et manquant d'eau et de vivres, il dut son salut à la générosité de Dromichétès, roi des Daces, auquel il donna sa fille en mariage.

La Thrace des anciens, qui s'étendait sur une partie de la Macédoine depuis l'espace renfermé entre le Strymon, la chaîne de l'Hémus et le Pont-Euxin jusque sur le Danube et le Borysthène, jeta souvent ses hordes dans la Mœsie et la Dacie; les limites entre ces pays restèrent longtemps flottantes et suivirent la fortune des invasions. Il paraît que les tribus dont se composait la population des Thraces formaient une confédération guerrière, où chacune conservait ses mœurs et ses institutions. Ainsi Homère, qui parle de Rhésus comme d'un roi des Thraces, se sert de la désignation de chefs pour Piroüs et Acamas : Θρήικας ἦγ' Ἀκάμας καὶ Πείροος ἥρως. Les Odryses, dont le territoire était renfermé entre le Strymon et l'Euxin, paraissent appartenir à la même nation. Ils eurent plusieurs rois, dont le dernier, Chersoblepte, parvint à s'em-

parer de quelques places maritimes. Philippe le soumit et réunit ses États à la Macédoine, qui depuis y recruta ses meilleurs soldats. Les Gaulois occupèrent aussi pendant quelque temps une partie de la Thrace; mais ils furent expulsés par les Odryses. Enfin, sous Vespasien, tout le pays devint une province romaine. Ainsi, dès les temps les plus reculés, il semble que la destinée de ces peuples soit d'être vaincus, à cause de la disproportion des forces, sans qu'ils renoncent jamais à une indépendance qui est comme un produit naturel du sol.

A l'époque des expéditions des Romains dans la Gaule Cisalpine, le consul Quintius Flaminius traita si cruellement les Boïens que l'émigration leur parut préférable au joug des vainqueurs. Leurs restes vinrent s'établir au confluent de la Save et du Danube, de sorte que le sang gaulois mêlé à celui des Daces et des Sarmates coule peut-être dans les veines des Serviens, non moins rebelles que leurs ancêtres à toute domination étrangère.

Vers 165 ans avant J.-C., Paul Émile mit fin au royaume de Macédoine; l'Illyrie et l'Épire eurent le même sort et virent leurs places fortes démantelées; cent cinquante mille habitants furent vendus comme prisonniers, et Rome put s'avancer sur le Danube sans que les légions quittassent son territoire. La Grèce avilie fut jugée assez faible pour obtenir quelques privilèges : Carthage était détruite; bientôt la république, parvenue au terme fatal de sa puissance, allait trouver dans son propre sein ses plus redoutables ennemis.

Les migrations des Thraces remontent à la plus haute antiquité. Selon Strabon, ce peuple sortit de la Thesprotie et de l'Illyrie, sous le nom de Celtes, d'Ibères, de Persciens pour aller fonder des établissements en Italie. Chassés de leurs demeures par les Pélasges, ils se retirèrent sur les bords du lac de Constance, en s'avançant jusqu'à la région située entre le Rhône et l'Isère, où ils donnèrent leur nom aux Allobroges. Poussant encore plus loin, ils s'établirent au sud et à l'occident sur les côtes d'Espagne, dans le voisinage des Pyrénées. Et, en effet, la fréquence des desinences géographiques en *briga* rappelle celles en *bria* qui se retrouvent dans un assez grand nombre de villes habitées par les Thraces, aux environs du Bosphore et du Pont-Euxin.

Les rivages du Danube ont aussi été ravagés par les Cimbres. Repoussés des bords de la Baltique par une forte inondation, ils franchirent en grand nombre l'Ister, envahirent le Noricum et dévastèrent la Thrace et la Macédoine; puis le torrent alla se perdre dans les vallées des Alpes helvétiques.

On a déjà pu remarquer, dans ce qui précède, que les Illyriens, les Thraces, les habitants de la Dacie et de la Mœsie avaient, malgré leur isolement, opposé une résistance opiniâtre aux efforts des États les plus puissants. Un roi de Pont conçut le projet de renouveler en Asie et pour les provinces qui avoisinent le Bosphore la tentative d'Annibal. L'entreprise était grande : plus que tout autre peut-être, Mithridate pouvait espérer de l'accomplir. Il s'agissait d'appeler tous les peuples las du joug de Rome à une guerre de délivrance, de réunir dans cette cause commune l'Asie et l'Europe, et d'opposer au courage et à la discipline de l'orgueilleuse république la puissance du nombre et celle d'une volonté forte. Mais comment rallier dans une action commune des peuples d'origine diverse et presque toujours hostiles entre eux ? il étudia leurs mœurs, s'appliqua à les bien connaître et se familiarisa avec leurs idiomes. Il s'entretenait, dit-on, avec leurs députés en employant la langue de chacun d'eux, et ce prince n'en parlait pas moins de vingt-quatre. Comme les Romains poussaient la tolérance de leur polythéisme jusqu'à adopter les divinités des vaincus, la religion n'entrait pour rien dans cette lutte : le but de Mithridate était purement ambitieux; mais s'il eût réussi, l'Asie aurait asservi l'Europe, et la civilisation née de la pensée libre eût été étouffée sous le fatalisme oriental. Aujourd'hui les mêmes principes sont en présence; mais la question est plus complexe, parce que l'élément religieux s'y trouve mêlé et que la civilisation de l'Occident, représentée par les deux peuples les plus avancés, se fait l'auxiliaire d'une portion de l'Asie contre l'autre dans un but à la fois politique et régénérateur.

Rome se souciait peu de moraliser les peuples vaincus; pour elle la religion n'était que la sanction et le complément nécessaire des priviléges du patriciat; elle avait emprunté aux Grecs leur philosophie, leurs arts, leur littérature, comme faisant partie de la conquête; mais tandis qu'elle civilisait à son insu par l'ordre et l'esprit positif de son administration, les peuples soumis s'irritaient du contraste des aphorismes légaux avec la conduite des proconsuls et l'impudeur des agents du fisc. Mithridate exploita habilement tous ces griefs; et, sachant qu'on peut beaucoup exiger à condition de beaucoup promettre, il appela à lui toutes ces peuplades belliqueuses, et pendant quarante années il tint suspendues les destinées du peuple roi.

Les Scythes, qui s'étaient montrés redoutables pendant la longue lutte de ce prince contre les Romains, disparaissent avec lui de la scène de l'histoire, du moins ils n'y figurent plus sous le même nom. L'hostilité contre Rome se manifesta encore après la mort de Mithridate, par des expéditions de piraterie. Les côtes de l'Illyrie et de l'Épire, les îles de la Grèce, le littoral du Pont-Euxin depuis les embouchures du Tyras et du Danube jusqu'à Sinope servirent de refuge aux pirates, dont le nombre se grossissait de tous les mécontents. Ils portaient la dévastation et l'effroi jusque sur les côtes de l'Italie, et menacèrent Rome elle-même. Il fallut des armements immenses et Pompée pour les détruire.

Les vices du système romain s'étaient révélés au sein même de la conquête par la guerre sociale et par celle des esclaves; les barbares savaient déjà que Sylla avait exercé impunément la tyrannie; ils reconnurent bientôt que dans les guerres civiles c'était surtout leur force qui décidait de la victoire. Quand César combattant les soldats romains de Pompée criait à ses soldats, qui comptaient dans leurs rangs des Gaulois et des Illyriens : *Miles, faciem feri!* il pronostiquait lui-même la chute de l'empire qu'il allait fonder. Les partisans les plus énergiques de la république, voyant que le mal était sans remède, se tuèrent: les autres acceptèrent la clémence du maître, et l'on vit le sénat envahi par des Espagnols et des Gaulois. Les événements qui suivirent le meurtre de ce grand homme ont montré qu'il avait bien jugé son époque : ce qu'avait commencé le génie guerrier de César, la politique déliée d'Auguste l'acheva, et l'avénement du christianisme vint hâter la ruine du vieux monde.

CHAPITRE III.

DACES.

Tandis que les Germains s'agitaient menaçants dans le Nord, les Daces s'efforçaient de rétablir leur puissance: un de leurs rois, Bérébistès, aidé de l'expérience du philosophe égyptien Dicénæus, étendit sa domination des rivages de l'Euxin jusqu'à la Bavière. Auguste confia à Statilius Scaurus le soin d'arrêter la marche conquérante de ce prince. Vaincu sans être découragé, Bérébistès mit à la paix des conditions telles qu'Octave dut les repousser. Ce Dace venait de se déclarer pour Antoine lorsqu'il fut tué par les siens. Après sa mort, plusieurs chefs se partagèrent la Dacie. Rhodus, un d'eux, se laissa gagner par Crassus, qui, après s'être emparé de quelques forts, retourna en Thrace. Ce succes, dû à la trahison de transfuges grecs, mit en relief le courage des Daces; ils s'entre-tuèrent plutôt que de se rendre. Le reste de leurs guerriers parvint à se réfugier dans les montagnes; Cotyson, leur chef, fonda la ville de Cotyn ou Choczin, où dix-sept siècles plus tard Sobieski battit les Turcs. Crassus défit Cotyson, qui périt dans la mêlée; mais quelques années plus tard les Romains furent obligés de se retirer. Tibère, envoyé par Auguste, remporta sur les Daces quelques avantages. Filius Caton les attaqua avec des forces considérables; mais, défait en bataille rangée, il ne dut son salut qu'à une retraite précipitée.

Au temps de Domitien, les Daces reparaissent comme ennemis de l'empire; ils triomphent d'Appius Sabinus, qui périt dans le combat. La lutte allait s'engager plus terrible, lorsque Duras, leur chef, céda le pouvoir à Décébale.

Ce dernier joignait la prudence à une grande valeur; il réussit à réunir sous un seul drapeau ses compatriotes,

qui obéissaient à plusieurs princes; et représentant aux Parthes et aux Sarmates que le même péril les menaçait, il contracta avec eux une alliance qui doublait ses forces contre les Romains. Ainsi préparé, il marcha contre Fuscus, chef de la garde prétorienne.

Depuis Auguste, la politique de l'empire tendait à conserver plutôt qu'à faire de nouvelles conquêtes. Décébale offrit la paix; mais il exigeait qu'on lui payât, à titre de tribut, deux oboles pour chaque Romain. Accepter une proposition si nouvelle, c'eût été reconnaître son infériorité ou son impuissance. Fuscus précipita sa marche pour venger la majesté de l'empire et l'orgueil blessé de son maître; mais ce général perdit la bataille avec la vie. Julien, qui le remplaça, répara cet échec, et remporta une victoire signalée près de Talpa en Valachie.

Domitien, vaincu par les Marcomans, n'en fut pas moins forcé de payer un tribut au roi des Daces, ce qui fit dire à Tacite, à l'occasion du triomphe de cet empereur, qu'il était plus facile de triompher que de vaincre.

L'habileté de Décébale avait relevé la Dacie, le génie de Trajan ruina cette prospérité naissante. Le roi fut réduit à demander lui-même la paix. L'empereur, qui savait vaincre et profiter de ses avantages, poursuivit l'ennemi sans lui laisser le temps de réparer ses pertes, et l'hiver seul suspendit les hostilités. Au printemps suivant, la fortune resta fidèle aux légions, qui retrouvèrent dans une forteresse les aigles prises sur Fuscus. Cependant les Daces luttent avec le courage du désespoir; chaque avantage des Romains est chèrement acheté, et le nombre de leurs blessés est si grand que Trajan donne jusqu'à ses vêtements pour les panser. Enfin l'empereur accorda la paix, en imposant les conditions suivantes : l'ennemi devait recevoir dans ses places fortes une garnison romaine, ne point faire d'alliance avec les peuples hostiles à l'empire, et livrer toutes ses machines de guerre. Cette dernière stipulation permet de supposer que les Daces s'étaient familiarisés avec les connaissances militaires, soit en servant eux-mêmes dans les rangs des Romains, soit en accueillant les mécontents et les proscrits dont les dissensions de l'empire avaient multiplié le nombre.

La capitale de la Dacie, Tsarmizégéthuse, fut occupée militairement, pour affaiblir Décébale dans le foyer de sa puissance et au centre de ses ressources.

Sans donner aux étymologies une importance dont on a souvent abusé, nous dirons en passant que le nom de cette ville semble indiquer une origine orientale. En effet, la syllabe *sar*, dont les Slaves ont fait *tsar*, se retrouve fréquemment dans les noms appellatifs des Mèdes et des Assyriens, comme Salmana*sar*, Nabuchodono*sor*, Théglatphala*sar*, Nabopola*sar*, etc. Les Russes, selon Karamzin, emploient ce mot dans le sens oriental, et nullement dans l'acception de *César*, dénomination beaucoup plus récente et empruntée à un nom de famille. Ainsi, Tsarmizégéthusa signifierait capitale des Mœsiens et des Gètes.

Décébale ne regardait cette paix que comme une trêve : il lève une nouvelle armée, attaque les Iasyges, alliés des Romains, détruit les forts du Danube et massacre les garnisons que Trajan y avait placées pour tenir le pays en respect. L'empereur accourt, accompagné d'Adrien, et campe sur la rive droite du fleuve, où il fait hiverner ses troupes. De là il surveille les alliés douteux et les mouvements de l'ennemi; mais dès que la saison le permet, il fait jeter sur le Danube ce pont magnifique dont Apollodore de Damas fut l'architecte, et qu'a décrit Dion Cassius.

Un ouvrage si considérable a dû laisser des vestiges qui permettent d'en déterminer l'emplacement. Cependant il y a doute sur ce point. Les uns prétendent qu'il fut jeté entre Sévérin et Tchernetz, tandis que les autres le placent aux environs de Nicopolis, et c'est l'opinion émise par Sulzer dans son histoire de la Transylvanie. Les raisons qu'il en donne, à l'égard du peu de largeur du fleuve près de Tchernetz, me paraissent peu concluantes, attendu que les débordements du Danube, d'une saison à l'autre, élargissent tellement son lit que le pont a dû être construit sur le calcul des grandes eaux; les colonnes de pierre qui le soutenaient, et dont la hauteur était de cent cinquante pieds, annon-

cent que l'architecte avait fait son plan dans la prévision des crues extraordinaires. D'un autre côté, depuis plus de dix-sept siècles, il est peu probable que le lit d'un fleuve comme le Danube n'ait pas varié. La seconde objection, tirée de la nature des matériaux, offre un caractère plus plausible.

Cette prise de possession du Danube par les Romains alarma Décébale; il renouvela ses propositions de paix, tout en sollicitant le secours des peuples voisins; mais la crainte qu'inspirait le nom de Trajan les retenait. Alors, en face même du pont, il construit une enceinte fortifiée, résolu de s'y defendre jusqu'à la dernière extrémité. Les Romains détruisirent cet ouvrage et firent un grand carnage des Daces. Désespérant de vaincre autrement que par un crime, Décébale forma le projet de frapper son adversaire au milieu de ses triomphes; mais le complot ayant été découvert, Trajan attaqua Tsarmizégéthuse. Lorsque l'armée fut arrivée devant la capitale des Daces, le premier spectacle qui s'offrit à ses regards fut le corps d'un officier romain suspendu aux murailles. Les légions, indignées, donnèrent aussitôt l'assaut, et la ville fut emportée. Les autres places eurent le même sort; ceux qui ne craignaient rien tant que la servitude se tuèrent; les autres se rendirent ou s'enfuirent dans les montagnes. Quant à Décébale, sachant bien qu'il était destiné à orner le triomphe du vainqueur, il se donna la mort. Un des siens indiqua à Trajan le lieu où il avait caché ses trésors; et l'empereur y fit élever un temple dédié à Jupiter Inventor. La Dacie, réduite en province romaine, fut divisée en Dacie riveraine, transalpine et méditerranée. Une voie romaine qui, des Portes-de-Fer, menait jusqu'en Bessarabie, reliait toutes ces contrées à l'empire. Trajan releva la capitale des Daces, qui prit le nom d'Ulpia Trajana; on attribue à ce prince la fondation d'Iassi (*municipium Iassiorum*) et celle de plusieurs autres villes.

L'occupation de la vallée du Danube était pour Rome d'une haute importance: d'un côté, elle couvrait l'Illyrie et le Noricum, et de l'autre la Thrace. La guerre des Daces ouvrit une ère de rapports plus fréquents entre l'empire et l'Orient; mais Rome devait rester la capitale du monde aussi longtemps que régnerait l'idée païenne; ce fut seulement lorsque le christianisme eut triomphé que les avantages de la situation de Byzance, maîtresse du Bosphore, ouvrant ou fermant à son gré les communications maritimes entre l'Europe et l'Asie, décidèrent Constantin à y établir le siége de l'empire.

Déjà le commerce romain avait établi des relations avec les villes grecques parsemées sur le littoral du Pont-Euxin; Une d'elles, Tomi, doit sa célébrité à l'exil d'Ovide. Elle s'élevait sur la côte occidentale de la mer Noire, entre Straton et Istropolis, dans l'ancienne Mœsie. Si les ennuis de l'exil n'ont pas donné à la description qu'en a laissée le poëte des couleurs trop sombres, il dut y expier cruellement son imprudence ou sa faute:

Nasonisque tui quod adhuc non exsulat unum
Nomen ama : Scythicus cætera Pontus habet.
Proxima sideribus tellus Erymanthidos Ursæ
Me tenet adstricto terra perusta gelu.
Bosporos et Tanais superant, Scythiæque paludes
Vixque satis noti nomina pauca loci.
Ulterius nihil est nisi non habitabile frigus :
Heu! quam vicina est ultima terra mihi!

Ce que dit Ovide de la sévérité du climat peut s'expliquer par un fait physique incontestable : à mesure que l'on avance vers l'est, le froid, sous la même latitude, devient plus intense. Dans une autre élégie, le poëte nous donne l'étymologie grecque du mot *Tomi*: Médée, pour se soustraire au ressentiment de son père, coupe en morceaux le corps de son frère, et expose ces restes sanglants sur le rivage où va débarquer le vieillard:

Sed vetus huic nomen, positaque antiquius urbe
Constat ab Absyrti cæde fuisse loco.
Inde Tomi dictus locus hic; quia fertur in illo
Membra soror fratris consecuisse sui.

Les vers suivants donnent une idée des mœurs incultes du pays :

Non liber hic ullus, non qui mihi commodet aurem
Verbaque significant quid mea norit adest.
Omnia barbariæ loca sunt, vocisque ferinæ,
Omnia sunt Getici plena timore soni.
Ipse mihi videor jam dedidicisse latine;
Jam didici Getice Sarmaticeque loqui.

De Tomi, Ovide fut transporté à Akerman en Bessarabie. Un autre poëte, Pouchkin, exilé comme lui dans la Tau-

ride, rapporte, dans un de ses poëmes (les Bohémiens), que les paysans ont conservé la tradition du séjour d'Ovide dans ces contrées. Ils racontent encore de nos jours qu'un homme dont les paroles avait la douceur du miel mourut dans les environs de Bielograd en recommandant de transporter ses restes dans la terre natale. Kogalnitchan, dans son Histoire de la Valachie et de la Moldavie, confirme ces détails.

Ainsi, au milieu de tant de révolutions et après dix-neuf siècles, des hommes simples, qui ignorent sans doute jusqu'au nom d'Auguste et de tous les conquérants qui ont ravagé le monde, n'ont pas cessé de rendre au génie ce témoignage naïf d'admiration et de pitié.

Adrien, qui avait succédé à Trajan, jugea que l'empire, en prenant une extension si considérable, ne pourrait resister sur tous les points aux barbares. Peut-être trouvait-il plus facile de détruire l'œuvre de son oncle que de l'imiter. Quoi qu'il en soit, il fit démolir le pont de l'Ister, et il aurait renoncé à la Dacie si on ne lui eût représenté que cet abandon livrerait les colons romains à la merci des barbares. Cet empereur repoussa vigoureusement quelques excursions des Sarmates, mêles aux Daces sortis de leurs montagnes. Sous le règne d'Antonin, plusieurs peuplades vinrent s'établir dans la Dacie; et c'est à ce mélange de races qu'on attribue le grand nombre de vocables étrangers qui s'introduisirent dans la langue valaque ou roumane, où dominait, depuis les colonies de Trajan, l'italien vulgaire.

Caracalla conféra aux colons de la Dacie les droits de citoyens romains : vers cette époque reparaissent les Sarmates; ils établirent leur domination sur presque tout le pays, que les Goths vinrent leur disputer.

Comme pour constater l'abaissement de l'empire, on voyait de temps à autre un barbare passer par les légions pour arriver à la pourpre. Tel fut Maximin. Sévère l'avait distingué à cause de sa force prodigieuse; il était né en Thrace, d'un père goth et d'une mère alaine; sa violence n'excluait pas la souplesse si nécessaire aux ambitieux, et il sut se maintenir en faveur sous plusieurs règnes: entré au sénat, il crut qu'il pouvait tout oser, trahit Alexandre, son bienfaiteur, brigua et obtint l'empire, qu'en ensanglantèrent ses cruautés. Décius, cet empereur qui persécuta si cruellement les chrétiens, était né en Pannonie. Il avait gouverné la Mœsie, et il périt dans cette province en combattant contre les Goths, qui exigèrent un tribut de Tribonianus Gallus, son successeur. Valérien avait lutté avec bonheur contre ce même peuple, mais les Sarmates lui échappèrent. Alors il marcha contre les Perses. Fait prisonnier par Sapor, et écorché pour que sa peau servît de trophée au vainqueur, il eut pour successeur Régillus, Dace d'origine. Après l'insouciant Gallien, les tyrans se succèdent ou plutôt se renversent avec tant de rapidité que leurs noms ne se classent qu'avec peine dans la mémoire. On eût dit que la confusion des frontières avait gagné jusqu'au trône. Les monuments de l'antique civilisation s'écroulaient sous les efforts des barbares. Les Goths ruinaient Delphes, qui avait survécu à sept dévastations. Toutes les conquêtes de Trajan dans la Dacie furent perdues pour l'empire. Un Illyrien, Claude II, rétablit la fortune chancelante de Rome. Il détruisit une armée innombrable de Goths, anéantit leur flotte; mais ses succès furent aussi éphémères que rapides : une épidémie l'emporta après deux ans de règne. A l'Illyrien Claude succéda Aurélien, né en Pannonie. Son courage et sa vigueur extraordinaires lui avaient valu la faveur des soldats, qui le suivirent avec confiance dans ses nombreuses expéditions contre les barbares. Il chassa les Vandales de la Mœsie et accorda la paix aux Gotha. Persuadé que les forces de l'empire étaient disséminées sur un trop grand espace, il renonça à la Dacie, qui redevint indépendante, et rappela de cette province les légions et les colons romains, qu'il établit dans la Mœsie, appelée depuis la Dacie d'Aurélien. Ainsi la Dacie Trajane resta au pouvoir des Visigoths. La mort d'Aurélien, que la vie des camps avait habitué à une sévérité excessive, fut l'œuvre de Mnesthée, son affranchi et son secrétaire. Ce Grec, craignant d'être châtié pour quelques extorsions dont l'empereur avait eu connaissance, forgea une liste de proscrits où figuraient les principaux chefs

de l'armée, et leur persuada de sauver leur tête par le meurtre de son maître. Cette imposture ne fut découverte que lorsqu'elle avait porté ses fruits; le traître fut jeté aux bêtes (1).

Probus propagea dans la Mœsie et la Pannonie la culture de la vigne, qui prospère encore de nos jours en Valachie et en Hongrie; de toutes les conquêtes celles de l'industrie sont les plus durables et les plus faciles. Il employa les soldats à reconstruire un grand nombre de villes détruites par la guerre et à ouvrir des canaux; mais il eut l'imprudence d'annoncer que bientôt il espérait pouvoir se passer de l'armée. Des vues si sages ne convenaient point à la turbulence des camps; elles lui coûtèrent la vie.

Carus, son successeur, chassa les Sarmates de la Thrace, et assura par cette victoire la tranquillité de l'Illyrie.

Depuis longtemps l'unité de l'empire n'était plus qu'un mot : Dioclétien comprit qu'il valait mieux partager le gouvernement que de le voir péricliter sous un pouvoir unique. Né en Dalmatie d'une famille obscure, il eut foi à une prédiction qui lui promettait le trône, et, dans cette confiance, il ne négligea rien de ce qui pouvait l'y faire parvenir. Avant de partir pour l'Orient, il s'associa Maximien, homme inculte, mais brave et d'une résolution inflexible. Deux généraux, Galérius et Constance Chlore, furent nommés Césars. Dans ce partage, les provinces de l'Illyrie échurent à Galère, et la Thrace à Dioclétien. Deux légions illyriennes, les Joviens et les Héracléens, ainsi appelées du nom qu'avaient pris les deux empereurs, furent spécialement chargées de la garde de Rome. Dioclétien arrêta la marche conquérante des Goths en établissant une ligne de camps fortifiés le long du Danube; maître des passages, il refoula l'ennemi dans la Sarmatie. Ce prince joignit au mérite de bien régner celui d'une abdication sincère. Retiré à Salone, aujourd'hui Spalatro, il se plaisait à cultiver de ses mains des plantes potagères : « Si tu voyais mes belles laitues de Salone, écrivait-il à Maximien, tu ne me conseillerais pas de reprendre le fardeau de l'empire. »

(1) La conspiration de Pahlen, dont Paul I[er] fut victime, réussit par les mêmes moyens; mais le conspirateur russe fut plus heureux que le Grec Muesthée.

CHAPITRE IV.

LA DACIE ET LES PROVINCES VOISINES DEPUIS CONSTANTIN. LES GOTHS.

Constantin réprima les invasions des barbares; à l'exemple de Trajan, il fit construire un pont sur l'Ister. Ce prince était né à Naïssus en Dacie. Il montra des talents militaires dans la bataille d'Adrianopolis, où il défit Licinius; mais ce qui a rendu son nom à jamais célèbre, c'est d'avoir transporté à Byzance le siége de la puissance orientale de l'empire. Depuis cette mesure, corollaire admirable du triomphe du christianisme, Rome, la ville païenne, n'a plus qu'une importance secondaire; c'est en vain qu'elle veut lutter contre ses destinées : elle donnera longtemps encore son nom au système dominateur; mais désormais tous les grands intérêts graviteront vers l'Orient; l'Europe du monde barbare sera complexe. Constantinople résumera à elle seule l'influence grecque et latine sur la civilisation de l'Asie.

C'est vers le commencement du IV[e] siècle que le christianisme s'introduisit chez les Goths. Au concile de Nicée, ils étaient représentés par leur évêque Cléophile. Un demi-siècle plus tard, Ulphilas prêchait l'Évangile dans la Dacie, retombée sous le joug des barbares. Depuis cette époque l'élément religieux commence à se mêler au mouvement politique; ce n'est pas en vain que Constantinople est devenue chrétienne. Mais jusqu'à quel point les Goths de cette époque étaient-ils chrétiens? Est-il probable que l'organisation toute guerrière de ce peuple lui laissât le temps et les moyens d'étendre à tous les barbares dont se recrutaient ses armées les doctrines de l'arianisme? sans doute quelques-uns des chefs étaient chrétiens, et leurs bandes se disaient chrétiennes; mais les nouveaux venus, les auxiliaires, ceux que le torrent avait entraînés dans une expédition commune n'étaient qu'à demi convertis, ou étaient restés entièrment païens.

Sortis d'abord de l'Asie, les Goths s'établirent dans la presqu'île Scandinave, sur les bords et dans les îles de la Baltique. Les uns prirent le nom de Visigoths ou Goths de l'Occident, et les autres d'Ostrogoths ou Goths orientaux. Les Gépides, venus comme eux de la Scandinavie, paraissent appartenir au même peuple. Ils remontèrent les bords de la Vistule, et suivirent la chaîne des monts Carpathes. Ils s'étendirent aussi dans la Prusse et chassèrent devant eux les Burgundes, les Hérules et les Vandales. Ces derniers, comme les Vendes et les Venètes, étaient probablement d'origine slave. Les Goths, poussant devant eux les Bastarnes, traversent le pays des Jazyges et des Roxolans, et parviennent jusqu'aux embouchures du Tanaïs et du Borysthène. De là, courant vers le sud-ouest, ils envahissent la Dacie et s'avancent jusqu'à Marcianopolis, capitale de la seconde Mœsie, qui échappe à la destruction en payant un tribut aux vainqueurs. L'empereur Décius essaya en vain d'arrêter le torrent; il fut battu et perdit la vie. Dès lors les barbares eurent le passage libre. La richesse du butin qu'ils avaient fait attira sur leurs traces de nouvelles hordes, et il fallut tous les efforts de Constantin pour les contraindre à porter ailleurs leurs ravages. Les Vandales étaient en guerre avec les Goths, et l'empereur, dans le but d'affaiblir les barbares les uns par les autres, avait envoyé des secours aux premiers. Les Goths se jetèrent sur la Mœsie et culbutèrent les légions; mais bientôt après la discipline romaine leur enleva les avantages qu'ils devaient à l'impétuosité de l'attaque, et ils furent repoussés au delà du Danube.

Il était d'une bonne politique de séparer administrativement des peuples belliqueux, qu'une même origine et un intérêt commun tendaient à réunir pour l'attaque aussi bien que pour la résistance. Depuis Dioclétien, les préfets du prétoire n'exerçaient plus qu'une magistrature civile, ou peu s'en fallait. Il y en avait quatre pour toute l'étendue de l'empire; celui d'Orient gouvernait depuis l'Hémus jusqu'à la Grèce. Celui d'Illyrie étendait sa juridiction sur la Dacie, la Macédoine et la Grèce. Ce partage des meilleurs soldats, qui diminuait les dangers à l'extérieur, laissait en même temps à la sédition des chances bien moins favorables.

La Thrace, au temps de Constantin, formait cinq provinces, savoir : 1° la Thrace européenne; 2° l'Hémus (Hæmi montes); 3° Rhodope; 4° la Mœsie; 5° la Scythie.

La Macédoine se divisait en un même nombre de provinces : 1° la Macédoine proprement dite; 2° l'Achaïe; 3° la Crète; 4° la Thessalie et 5° l'Épire.

L'Illyrie occidentale se composait de six provinces, savoir : les deux Pannonies, la Servie, la Dalmatie, la Norique maritime et la Norique méditerranée.

Dans ces provinces, comme dans toutes celles qui reconnaissaient les lois de l'empire, l'oppression et l'arbitraire des agents du fisc détruisaient en grande partie les bons effets qu'auraient pu produire des lois sages et l'unité d'administration. Il était facile de prévoir que les abus de la force, rendus plus odieux par leur contraste avec les préceptes de la religion nouvelle, ne pouvaient s'exercer longtemps avec impunité sur des races qui avaient pour elles l'énergie et le nombre, et qui avaient appris à compter et à juger leurs maîtres. On crut atténuer le péril en isolant les attributions judiciaires et administratives : on nomma des maîtres de la milice sur les points les plus menacés. Il y en avait deux sur le Danube, et ils étaient secondés par des commandants en sous-ordre. Ces maîtres de la milice prenaient le titre de comtes ou de ducs. Mais l'avidité et l'ambition de plusieurs, pour avoir une portée restreinte, n'en prenaient peut-être qu'un caractère plus vexatoire.

Pour prévenir les désertions, et empêcher la milice des frontières de favoriser les entreprises des barbares, Constantin répartit entre les capitaines et les soldats des terres qu'il exempta de tout impôt, sous la condition que le fils succéderait au père comme colon militaire. On les appelait colons limitrophes, pour les distinguer des colons palatins, qui habitaient dans l'intérieur des provinces et dont le service était beaucoup moins rude. Il en résultait que les colons limitrophes étaient jaloux des autres; et que ceux-ci perdaient peu

à peu les mœurs militaires. Ainsi les institutions le mieux combinées étaient stériles parce que le patriotisme n'existait plus dans les masses; il se produisait encore de beaux faits d'armes, des saillies de courage individuel; mais les généraux se battaient en courtisans, plutôt pour se concilier la faveur du chef que pour l'intérêt et la gloire de l'État; en un mot le dévouement civique était rare et la vertu un souvenir. Chez les barbares, au contraire, l'oppression nourrissait l'énergie, et la haine servait de lien commun.

Dans la prévision que les provinces soumises n'attendaient qu'une occasion favorable pour reprendre les armes, on les traitait avec une dureté qui aurait suffi pour amener ce résultat.

Si les Romains étaient dégénérés, d'autres vices rendaient stériles les avantages que remportaient les barbares; un désir vague de domination, l'amour du pillage, les prétentions que faisait naître la victoire, l'indiscipline et le désordre dans la liberté et surtout l'absence de vues politiques constataient leur infériorité comme nation. Habitués à la guerre, ils servaient les Romains pour une solde, comme ils les avaient combattus pour faire du butin, ou même uniquement pour occuper leur courage inquiet. Dès que la défection offrait un péril, elle cessait pour eux d'être honteuse; en un mot, ils aimaient le triomple plutôt que la gloire.

Ils négligeaient l'exploitation de leurs richesses minérales, non qu'ils les méprisassent, puisqu'ils dépouillaient les palais et les temples, mais dans la crainte qu'elles n'offrissent un appât à la cupidité romaine, qui se serait servie de leurs bras pour forger leurs propres chaînes. Cependant les indications naturelles suffisaient pour mettre les vainqueurs sur la voie. Siscia, en Illyrie, avait un hôtel des monnaies. Les esclaves et les ouvriers employés à fouiller les mines que recèlent les montagnes de cette province s'enfuyaient fréquemment; et, en échange d'un asile, ils communiquaient aux barbares les connaissances pratiques de leur profession.

Le commerce que faisait l'empire avec les provinces danubiennes était surtout considérable par le transit des marchandises qui passaient par la mer Noire; la Thrace, la Mœsie et la Dacie leur fournissaient du bois, du bétail et des grains; les mêmes produits composent aujourd'hui le commerce d'exportation de ces provinces. Quant au trafic des métaux, des armes fabriquées et des objets de luxe, les règlements les plus sévères l'interdisaient spécialement. Mais toutes ces précautions, indices de faiblesse et de crainte, n'empêchaient pas des hommes résolus de trouver des armes; quand l'empire était menacé d'un autre côté, il fallait bien qu'il prît à sa solde ces barbares dont il se méfiait. Dans les guerres de Constance contre Sapor, roi des Perses, les Thraces faisaient la principale force des légions. Rome était comme un vieillard dont les excès ont usé la constitution robuste; entourée de barbares avides, elle les voyait se disputer d'avance son héritage, incertains s'il fallait encore attendre ou frapper. Un soldat, Magnence, est proclamé dans la Gaule, et fait assassiner dans Rome son concurrent Popilius Nepotianus. Un autre barbare, Vétranien, essaye à son tour la pourpre; puis, voyant ses partisans vendus à Constance, il se dégoûte de la lutte, et se retire à Pruse. Magnence, vaincu sur la Drave après une lutte désespérée, se poignarde à Aquilée. L'audace, l'assassinat, la trahison, le suicide, et jusqu'à la satiété, étaient déjà familiers aux barbares; Rome n'avait plus rien à leur apprendre. Tour à tour auxiliaires intéressés ou hostiles, ligués ou seuls, on les voyait défendre ce qu'ils avaient dévasté, et ruiner ce qu'ils venaient de défendre. Sur le Tigre et l'Euphrate, comme sur le Rhin et le Danube, leur instinct se manifestait par l'incendie des villes, des forts, de tous les établissements qui leur paraissaient une menace ou un indice de puissance et de prospérité, représailles terribles des longues déprédations romaines.

A cette époque, le christianisme comptait encore de nombreux adversaires, qui attribuaient à l'abandon des dieux tutélaires du Capitole des revers qui n'étaient qu'une conséquence naturelle d'un système de domination universelle au profit d'abord d'une seule classe, et plus tard d'un seul

homme. Le malheur des temps semblait leur donner raison. Julien se mit à la tête de cette réaction, et résolut de rétablir le paganisme. Une telle entreprise dépassait le pouvoir de l'empereur philosophe; la populace courut aux sacrifices; mais la partie saine de l'empire, comparant ce qu'elle allait quitter à ce qu'on allait reprendre, résista sans opposition violente, et en se retranchant dans la conscience et le droit d'appréciation. Ce changement, qui n'était qu'à la surface, eut peu d'effet sur les barbares; les uns, comme les Goths, en grande partie convertis, virent ce retour au paganisme du même œil que leurs évêques; les autres, restés païens, continuèrent à croire que les dieux se rangeaient toujours du côté du courage: tous comprirent que ce retour à un culte vieilli et jugé portait en soi un principe de division et d'affaiblissement, et que c'était un dernier remède qu'essayait l'empire. Et en effet les dieux de l'ancienne Rome restèrent sourds aux invocations de Julien; cet homme d'un génie incontestable et que son amour pour la philosophie isolait, pour ainsi dire, au milieu d'une époque de corruption et de décadence périt à la fleur de l'âge dans la guerre des Perses, et son corps était à peine refroidi que le labarum guidait la retraite des légions vaincues.

Après Jovien, qui ne fit que passer, les chefs de l'armée élurent Valentinien, né en Pannonie. Les anciennes familles patriciennes étaient éteintes; le plus pur du sang romain avait coulé dans les guerres civiles, ou s'était appauvri dans les proscriptions. Soit qu'il soutienne l'empire, soit qu'il l'attaque, l'élément barbare s'impose et grandit. Comme il domine dans l'armée, il décide souvent des élections suprêmes; ainsi les Goths et les Illyriens déterminèrent le triomphe de Procope sur Valens, collègue de Valentinien.

CHAPITRE V.

LES HUNS.

Les Huns apparaissent à leur tour sur le théâtre des luttes de l'empire. Sortis des Palus-Méotides, ils s'étaient jetés sur les Alains, qui habitaient les bords du Tanaïs, et les avait entraînés dans leur mouvement. Athanaric, roi des Goths, s'apprêtait à leur disputer le passage, lorsqu'il tomba sous les coups de deux princes roxolans dont il avait fait périr la sœur. Les Ostrogoths, privés de leur chef, se divisèrent; les uns, sous la conduite de Hunnimund, suivirent la fortune des Huns, tandis que Vitimer, à la tête des autres, marcha contre les envahisseurs : mais son courage dut céder au nombre; il perdit la bataille et la vie. La discorde rendait le danger plus pressant. De leur côté, les Visigoths venaient d'essuyer une défaite, et leur roi Athanaric s'était retiré dans les Carpathes. Ceux qui avaient échappé au fer des Huns se portèrent sur le Danube, et chargèrent leur évêque Ulphilas de solliciter pour eux de l'empereur un établissement dans la Thrace. Ils promettaient de s'y tenir paisibles et de défendre fidèlement les Romains. Valens, pensant qu'il serait avantageux de couvrir ses frontières en mettant ces nouveaux hôtes entre l'empire et les Huns, consentit à les recevoir; mais comme ils n'étaient pas moins de deux cent mille, il prit ses précautions. Il exigea, pour preuve de leurs intentions pacifiques, qu'ils remissent leurs armes, et que les principales familles lui livrassent leurs fils en otages. Les Goths durent souscrire à ces conditions. Ils vinrent donc en Thrace, sous la conduite d'Ablavive et de Fridigern; on leur donna des terres et des vivres, et leurs enfants furent transportés en Asie. Bientôt, mécontents d'une dépendance qui leur paraissait d'autant plus intolérable qu'elle n'était point le résultat de la défaite, ils firent cause commune avec Vitéric, roi des Ostrogoths, sous lequel s'étaient ralliés ceux qui avaient refusé de se joindre aux Huns.

A propos de ce roi Vitéric, il ne sera pas hors de propos de placer ici une remarque d'une application générale pour l'histoire des barbares. Ces peuples, quand une expédition était résolue, formaient une confédération militaire, où les différents chefs se trouvaient soumis à l'autorité du guerrier le plus renommé parmi eux, soit qu'il fût de race royale, soit qu'il ne dût le premier rang qu'à son mérite et à sa valeur. Tant que du-

rait l'expédition, il conservait son autorité. Si elle réussissait on se terminait par un établissement, les nations voisines, celles du moins qui nous ont laissé des monuments historiques, attribuaient au chef barbare le titre de roi, parce qu'eu effet il en exerçait les attributions dès qu'il s'agissait d'alliances, de délimitation de frontières ou d'autres rapports internationaux; mais les institutions antérieures à la conquête subsistaient ou se modifiaient selon les circonstances au milieu desquelles s'était formé le nouvel Etat. Quand l'expédition en vue de laquelle l'association avait eu lieu échouait ou changeait de but, l'autorité de celui qui était chargé de la conduire cessait, et l'obéissance des autres chefs n'était plus obligatoire; alors ils choisissaient un nouveau roi pour tenter encore la fortune. Tacite, en quelques mots, caractérise admirablement le gouvernement de ces peuples: *Regnantur Gothones, nondum tamen supra libertatem.*

Vitéric venait de forcer le passage du Danube, renforcé par les Goths que Valens avait reçus dans la Thrace. Il marcha sur Marcianopolis, capitale de la Basse Mœsie, où commandait le comte Lupicinus. Ce dernier feignit d'abord de vouloir entrer en négociation avec les barbares, et invita leurs chefs à un banquet; mais tandis qu'ils s'y trouvaient réunis, sous la foi de l'hospitalité, Lupicinus fit égorger leur escorte. A cette nouvelle, les soldats de Vitéric poussent des cris de fureur, tandis que, feignant d'en ignorer la cause, les chefs assis à la table du comte s'offrent de sortir pour aller les calmer. Mais, une fois libres, ils attaquent les légions romaines, les dispersent et portent partout le ravage. Au milieu de ce tumulte, une autre troupe de Goths à la solde des Romains, se révolte, et, grossie des déserteurs et des mécontents, vient mettre le siége devant Adrianopolis. Dans ce péril pressant, Valens se hâte de conclure la paix avec les Perses, et dirige toutes les forces disponibles contre la Thrace; mais ses généraux essuient une défaite dans la petite Scythie: les Huns, les Alains se joignent aux Goths; ils harcèlent et poursuivent les légions, qui leur abandonnent la province. Maîtres de la Thrace, les barbares parcourent la Macédoine, la Thessalie, et vont porter la terreur et la dévastation jusque sous les murs de Constantinople. Valens accourt, rejette les propositions pacifiques de Fridigern, rejoint l'ennemi près d'Adrianoplis, et perd la bataille et la vie. Mais tous les efforts des Goths échouèrent devant la résistance opiniâtre d'Andrinopole. Les lenteurs du siége ralentirent leur fougue; ils se retirèrent chargés de dépouilles, et, s'écoulant le long des montagnes, ils parvinrent jusqu'à la mer Adriatique et sur les confins de l'Italie septentrionale. Quant aux otages que les Goths avaient donnés aux Romains, ils furent indignement massacrés par ordre du sénat.

CHAPITRE VI.

DEPUIS THÉODOSE. — ALARIC.

Sous le règne de Théodose, les Goths ne firent aucune expédition mémorable. A la mort de leur roi Fridigern, ils se fractionnèrent en bandes dont chacune avait son chef, et leur activité se borna à des brigandages. Cette division ne pouvait que les affaiblir; un de leurs princes, Modar, de la race des Amales, ayant pris parti pour l'empire, les battit et leur enleva un riche butin. Athanaric, qui était sorti de sa retraite, aurait pu rallier les restes de l'armée de Fridigern; mais, au lieu de recommencer la lutte, il écouta les propositions de Théodose, qui sut l'attirer à Constantinople. Ébloui et comme fasciné par le luxe et la magnificence de la cour impériale, le roi barbare s'écriait: Théodose est un dieu sur la terre, et quiconque lève le bras contre lui doit être puni comme sacrilége. Athanaric mourut à Constantinople, et la plupart des chefs de bandes, espérant un accueil et un traitement non moins favorables, s'empressèrent d'entrer au service de l'empereur.

Cependant les Ostrogoths firent encore quelques tentatives hostiles; abandonnant les rivages du Danube, ils s'avancèrent dans la Thrace. Tout à coup, soit inconstance naturelle, soit plutôt qu'il leur fût parvenu des avis alarmants sur la force des ennemis, ils s'ar-

rêtèrent. Ils paraissaient même disposés à rétrograder, lorsque le général romain, dans la crainte qu'ils ne lui échappassent, leur fit suggérer le conseil de l'attaquer à l'improviste. Les Goths, dupes de ce stratagème, passèrent le fleuve sur des barques grossièrement construites, que détruisit sans peine la flottille impériale. Théodose, après avoir triomphé presque sans combattre de l'imprévoyance des ennemis, enrôla les uns et dispersa les autres dans la Thrace et l'Asie Mineure. Là, exempts d'impôts et astreints seulement à fournir au besoin un contingent militaire, ils reconnurent la suprématie de l'empire, mais sans renoncer à leur langue, à leurs lois et à leurs usages. Ulphilas traduisit dans leur idiome les saintes Écritures, en employant les caractères grecs, et c'est par cet évêque que les doctrines ariennes prévalurent longtemps parmi les Goths convertis. La morale de l'Évangile n'adoucit qu'à la longue la férocité de ce peuple aventureux : à la table même de Théodose, deux de leurs chefs se prirent de querelle, et l'un d'eux, Priulf, fut frappé mortellement par son adversaire.

Les provinces danubiennes et celles qui s'étendent sur la côte orientale de l'Adriatique, tantôt envahies, tantôt reprises et toujours disputées, formaient le point de jonction entre l'Europe et l'Asie. Après Théodose, quand la séparation de l'empire eut lieu définitivement, la Thrace, l'Hémus et les deux Mœsies échurent à Arcadius; Honorius eut la Dalmatie. Quant à l'Illyrie, elle fut partagée entre les deux frères. La faiblesse des fils de Théodose et les troubles que suscitèrent leurs favoris firent sortir Alaric de son repos. Les Goths, toujours avides de combats et de pillage, coururent se ranger sous les bannières de ce prince, qui descendait de l'illustre famille des Baltes. Se plaignant que ses services fussent méconnus, il sort des limites que lui avait assignées Théodose, se jette sur la Thrace, ravage la Macédoine, l'Épire, et, franchissant les Thermopyles, il pille et saccage la Grèce, qui, protégée d'un côté par les montagnes et de l'autre par la mer, avait échappé jusque-là aux invasions des barbares du Nord. De la mer Adriatique jusqu'aux bouches du Danube, tout tremblait devant les hordes victorieuses d'Alaric. Arcadius, dans l'espoir de le désarmer, lui céda le commandement des provinces qu'il venait de ravager. Les places de la préfecture illyrique, Margum, Ratiaria, Naïssus, Thessalonique, si importantes pour la fabrication des armes et des machines de guerre, lui fournirent le matériel de ses expéditions, et secondèrent puissamment ses moyens d'attaque.

Salué roi par les siens, il interrogea le monde du regard, incertain de la part qu'il allait se faire, et vendant tour à tour ses services à l'Orient et à l'Occident. L'Italie lui paraissait une proie plus facile à défendre dès qu'il serait parvenu à s'en emparer. C'est de ce côté que les destinées de Rome l'appelèrent. Mais il rencontra un rude adversaire dans Stilicon, qui le vainquit à Pollentia, et arrêta pendant longtemps les autres barbares, Vandales, Burgondes, Suèves, qu'il tailla en pièces dans les plaines de Florence. Vaincu sans être découragé, Alaric s'était relevé avec de nouvelles forces; Stilicon l'apaisa à force de concessions, et l'entraîna dans le parti d'Honorius; il espérait rattacher ainsi l'Illyrie à l'empire d'Occident. Mais le Goth nourrissait des espérances plus ambitieuses : il exigeait des subsides et l'abandon d'un territoire voisin des conquêtes qu'il méditait. Tandisque Stilicon voulait tout accorder, le sénat fut d'un avis contraire. Les ennemis de ce grand général profitèrent de ce dissentiment pour l'accuser près d'Honorius, et le seul homme qui pût encore tenir tête aux barbares fut condamné à mort et exécuté à l'endroit même où les Romains auraient dû lui élever une statue.

Rome, prise deux fois par Alaric, était désormais à la discrétion des Goths, qui traitent de puissance à puissance avec l'ancienne capitale du monde. Ataulphe, successeur d'Alaric épouse Placidie, fille de Théodose; elle doit à un caprice du roi barbare ce qu'elle ne pouvait plus attendre de ses généraux séditieux, ni de ses légions amollies et recrutées parmi les ennemis de l'empire, une trêve qui ne devait pas durer longtemps.

Tandis que l'empire d'Occident penchait vers sa ruine, celui d'Orient luttait

avec toutes les ressources du génie délié des Grecs contre les hordes du Nord, qui, tantôt victorieuses, tantôt repoussées, réparaient bientôt leurs pertes, et revenaient imposer aux Romains dégénérés des cessions de territoire et l'ignominie d'un tribut. L'eunuque Eutrope gouvernait le faible Arcadius. S'étant aliéné Gaïnas, qu'il regardait comme un instrument docile, ce Goth envoyé pour combattre ses compatriotes, se joint à eux, et rentre en vainqueur dans Constantinople. Bientôt chassé lui-même, il se jette dans la Thrace, franchit le Danube, et périt dans un combat que lui livre Uldès, roi des Huns, qui envoie sa tête à Arcadius.

Ce fut à la même époque que le préfet Anthémius fit mettre en état de défense les places fortes de l'Illyrie, entourer Constantinople de nouvelles murailles, et construire une flottille destinée à surveiller le cours du Danube. Ces sages mesures lui permirent de repousser les Goths au delà de ce fleuve.

CHAPITRE VII.

MŒURS DES HUNS.

Les Huns, peuples de la grande famille finique ou plutôt ouralique et dont nous avons parlé incidemment, prennent, vers la fin du quatrième siècle, un rôle prépondérant parmi les autres barbares. Ils habitèrent longtemps sur les côtes occidentales de la mer Caspienne. Vers le milieu du troisième siècle, on les retrouve entre les Roxolans et les Bastarnes, dans le voisinage du Borysthène inférieur. L'empereur Carus périt dans une expédition dirigée contre eux. Plus tard ils occupèrent le pays qui s'étend entre le Pont-Euxin et le Danube, et c'est de là qu'ils se précipitèrent sur les provinces de l'empire comme sur une proie.

Le caractère physique des Huns les rapprochait de la race mongole, dont ils n'étaient peut-être qu'une variété. Ils avaient la tête grosse, les os maxillaires fortement prononcés, les yeux petits et obliques, le buste développé, la taille courte et les jambes arquées par l'habitude du cheval. Ils maniaient habilement leur monture, et semblaient ne faire qu'un avec leur coursier; ils mangeaient et dormaient en selle. Leur peau huileuse et olivâtre et leur regard féroce leur donnaient un aspect si hideux qu'on les disait nés de l'accouplement de démons avec des sorcières. Comme les Kalmoucks de nos jours, ils se nourrissaient de chair crue, macérée entre le cheval et le cavalier. Selon Ammien Marcellin, on aurait pu les prendre pour des bêtes fauves se dressant sur leurs pattes, ou pour ces figures grossières sculptées sur les corniches des ponts. Ils habitaient en plein air, protégés seulement par des peaux de mouton qui leur servaient de vêtement. Leurs familles les suivaient sur des chariots, et les prisonniers prenaient soin du bétail. Leurs campements étaient déterminés par l'abondance des pâturages. Des éclaireurs battaient le pays dans toutes les directions et au moindre danger se repliaient sur les détachements qui formaient le corps de bataille.

Voyant l'impossibilité de leur résister, le roi des Goths Hermanaric préféra une mort libre à la honte du joug. Désormais aucun obstacle sérieux ne pouvait empêcher les Huns de pousser leurs excursions jusque sur le territoire de l'empire. A mesure qu'ils se rapprochaient de Constantinople, le butin qu'ils faisaient devenait plus précieux; c'en était assez pour appeler sur cette ville tous les dangers de l'invasion. On les éloignait momentanément en leur donnant de l'or, et l'or les rappelait. Après s'être annoncés comme des ennemis implacables, leurs princes profitèrent de la terreur qu'ils inspiraient pour étendre leur domination. Parmi ces rois on cite Balamir, dont le nom paraît slave; Donat, qui fut assassiné; Roïlas, qui franchit le Danube, menaça Constantinople, et périt d'un coup de foudre. Rugulas recevait de Théodose trois cent cinquante livres d'or; il venait de conclure un traité avec Valentinien III lorsqu'il mourut, laissant le pouvoir à ses deux neveux, Bléda et Attila.

CHAPITRE VIII.

ATTILA.

Dans Attila l'histoire a personnifié, pour ainsi dire, le fléau des invasions.

L'Église le surnomma le fléau de Dieu, attribuant à la colère céleste des maux qui semblaient dépasser la mesure humaine. Attila se glorifiait de ce titre et faisait tout pour le mériter : on dit même qu'il le regardait comme un présage favorable qui l'appelait invinciblement à la conquête du monde. Avant même que ses exploits l'eussent rendu célèbre, une circonstance fortuite l'avait désigné à un peuple ignorant et superstitieux comme appelé à des destinées extraordinaires. On raconte qu'une génisse s'étant blessée au pied dans un pâturage le berger qui la gardait découvrit sous l'herbe la lame d'une épée, et qu'il la porta au roi. Attila reçut cette arme comme un signe de la volonté des dieux, qui lui donnaient la mission de combattre et d'exterminer.

Quelquefois la parole de ce guerrier farouche est empreinte d'un caractère d'élévation qui rappelle les *saga* scandinaves : *La terre tremble sous moi, l'herbe cesse de croître où mon cheval a passé.* Comme pour concentrer dans son action toutes les forces du monde barbare, il subjugue et entraîne après lui les hordes qui se rencontrent sur son passage : épouvantées ou fascinées, elles suivent. Cependant la Perse arrête un moment sa marche victorieuse; il se détourne et se jette sur les provinces de l'empire. Maître du cours du Danube, il laisse une trace de sang de la Mœsie à la frontière illyrienne : Sirmium, Marcianopolis, Naïssus, Sardique sont attaquées et détruites : c'est du milieu de ces ruines qu'il fait dire à Valentinien et à Théodose d'avoir à lui préparer un palais. L'empire essaye de résister; trois défaites successives lui révèlent la supériorité d'Attila, et soixante cités florissantes marquent de leurs décombres le cours de l'irrésistible torrent. Réduit à implorer la paix, l'empereur dut payer au roi barbare mille livres d'or et le sextuple de cette somme pour les frais de la guerre. On rapporte qu'Attila accepta en riant le titre de général romain, misérable expédient qui semblait mettre le vainqueur à la solde du vaincu. Cet étrange serviteur ne s'en montra pas moins exigeant. Il demandait qu'on lui abandonnât le territoire qui s'étend du Danube à la Thrace pour rançonner à son gré l'empire. Voulait-il accorder à quelqu'un des siens une gratification extraordinaire, il le chargeait d'une mission pour Constantinople, sachant bien que la cour impériale ferait tous les sacrifices possibles dans l'espoir de se rendre le négociateur favorable. Parmi ces envoyés du roi des Huns figurèrent Oreste et Édécon, devenus célèbres dans l'histoire à des titres bien différents : l'un fut père d'Augustule, dernier empereur d'Occident; l'autre donna le jour à Odoacre, qui ouvre la série des rois barbares de l'Italie. Oreste et Édécon retournèrent près d'Attila, accompagnés de Maximin, qui était chargé de suivre les négociations avec le roi lui-même, en s'éclairant des conseils du sophiste Priscus, auquel nous devons des renseignements curieux sur les mœurs de ces barbares. Son récit est heureusement résumé par l'historien Cantu, que nous allons suivre.

« Ils partirent de Constantinople, suivis « d'un nombreux cortége d'hommes et de « chevaux, et se dirigèrent vers Sardique, « qu'ils trouvèrent en cendres. Ils gagnè« rent ensuite Naïssus, arsenal naguère « florissant, qui n'offrait plus qu'un « amas de décombres, ou quelques ma« lades languissaient dans les ruines des « églises. Le reste de la ville était jonché « d'ossements. Enfin, ils passèrent le Da« nube sur des barques faites de troncs « d'arbres creusés. Déjà Maximin avait « eu avec les envoyés du roi des que« relles de prééminence, et bientôt il lui « fut interdit de dresser ses tentes pour « ne pas éclipser la majesté royale. Les « ministres huns voulurent ensuite « qu'il leur fît connaître les instructions « que lui avait données sa cour; et, « comme il s'y refusait, alléguant qu'il « lui était ordonné de les présenter au « roi lui-même, il put facilement re« connaître, dans le débat qui s'ensuivit, « que sa mission n'avait rien de secret « pour eux. Après une longue marche « vers le nord, il lui fut enfin permis « de joindre le roi. Des guides barbares « réglaient l'ordre et la vitesse de la « marche. Les villages voisins fournis« saient abondamment aux voyageurs « du millet, de l'hydromel et une bois« son faite avec de l'orge que les na« turels nomment *kame*

« Ce vaste royaume des Huns ne « possédait pas une seule ville. Ce qui « formait leur capitale était un camp « dressé entre le Danube, la Theiss et « les monts Carpathes....

« Les tentes mobiles s'étaient converties en cabanes disposées symétriquement et assez nombreuses pour suffire à toute la cour. Onégèse, favori « du roi, avait fait construire un bain « de pierres. Un vaste palais de bois, « entouré d'une palissade de planches « lisses et flanquée de tours, servait « d'habitation aux femmes d'Attila. « Chacune d'elles y avait son appartement séparé, et comme il ne leur était « pas interdit de communiquer avec les « hommes, les envoyés furent admis « dans celui de Cerca, qui tenait le premier rang parmi elles. C'était un édifice bien construit, que soutenaient « des colonnes en bois tourné, sculpté « et verni, et qui ne manquaient ni de « régularité dans les proportions ni de « goût dans les ornements. Cerca reçut « les ambassadeurs couchée sur un lit « de parade, dans une salle élégante, « dont le plancher était recouvert d'un « tapis. Des esclaves se tenaient autour « d'elle, et ses jeunes suivantes brodaient des vêtements destinés aux « vainqueurs du monde. Déjà les Huns « se plaisaient à étaler une grande profusion d'or et de pierreries sur leurs « armes et sur leurs habillements, et à « charger leurs tables de vases précieux.

« Attila, au contraire, affectait la « plus grande simplicité. Il faisait usage « de vases et de coupes de bois, et ne « mangeait ni viande ni pain. A son « entrée dans la salle du banquet, on « faisait une libation en son honneur, « puis les hôtes prenaient place à de « petites tables disposées autour de celle « du roi, où ne s'asseyaient à ses côtés « que ses fils ou des princes d'un rang « élevé. A chaque service, Attila buvait « par trois fois à la santé d'un des chefs « de sa suite, qui se levait aussitôt, et « répondait par un toast. Les ambassadeurs romains assistèrent à un de « ces banquets. Quand les tables furent « dressées, les convives se mirent à « boire, et l'intempérance se donna « toute carrière. Deux bardes chantaient « près du lit d'Attila ses exploits et « ceux de ses aïeux, entremêlant le récit de passages qui rappellent les « chants guerriers de l'ancienne Islande : « *Quand nous combattions avec l'épée,* « *les aigles jetèrent des cris de joie, et* « *les vierges pleurèrent longtemps....* « *Les heures de la vie s'écoulent, à* « *l'heure de la mort nous sourirons.* « Ensuite les bouffons parurent, et la « salle retentit d'un rire bruyant. Seul, « Attila restait grave; seulement, de « temps en temps, il caressait les joues « d'Irnach, le plus jeune et le plus « chéri de ses fils. »

Marcien, qui venait de succéder à Théodose, répondit aux envoyés des Huns qu'il avait de l'or pour ses amis et du fer pour ses ennemis. Attila s'apprêtait à tirer vengeance de ce défi, lorsque les événements le jetèrent au milieu des luttes de l'Occident. A cette époque, les Francs envahissaient la Gaule, et trouvaient dans Aétius un adversaire non moins habile que valeureux. Opposant barbares à barbares, il sauva peut-être l'Europe dans les plaines de Châlons. Le roi des Visigoths Théodoric était resté sur le champ de bataille, jonché de cent cinquante mille cadavres. Attila, retranché dans son camp, s'apprêtait à une résistance désespérée, lorsque les deux armées, abusées par un artifice d'Aétius, rétrogradèrent simultanément, et le roi des Huns reprit le chemin de la Pannonie. Blessé dans son orgueil parce qu'on lui avait refusé la main d'Honoria, sœur de Valentinien, il mit à feu et à sang la haute Italie, et détruisit Aquilée, Padoue, Altinum. Les habitants échappés à ce massacre trouvèrent un refuge dans les lagunes, et l'expédition du barbare donna naissance à Venise, cette reine déchue de l'Adriatique, qui expie aujourd'hui une prospérité de quatorze siècles.

Il semble que la mission d'Attila ait été de détruire plutôt que de fonder. Rome le vit à ses portes; mais il n'entra point dans l'ancienne capitale du monde. Peut être jugeait-il nécessaire de laisser un but à l'activité inquiète des barbares, et espérait-il assurer définitivement ses conquêtes en réunissant sous ses bannières toutes les hordes qui venaient tour à tour se faire une part dans les dé-

pouilles de l'empire. Mais les destins avaient marqué le terme de sa carrière; au milieu des réjouissances qu'il célébrait à l'occasion de son mariage avec la jeune Hildegonde, il fut emporté subitement par une hémorrhagie. La puissance des Huns tomba avec ce chef extraordinaire, et bientôt la discorde se mit entre les barbares que son ascendant avait réunis. Les Visigoths restèrent maîtres de la Pannonie; les Gépides s'emparèrent de la haute Mœsie et d'une partie de la Dacie; les Huns proprement dits, qui combattaient toujours au premier rang, épuisés par tant de guerres et ne voyant aucun de leurs chefs qui fût digne de succéder à Attila, essayèrent en vain de maintenir leur prépondérance. Ils reprirent peut-être leurs noms de tribus, et leurs restes se mêlèrent aux Sarmates et aux Slaves.

Peu d'années après, Rome, prise et reprise par les Vandales, tomba au pouvoir des Hérules. Les barbares ne se contentaient plus de piller en passant; Odoacre ceignit la couronne. Les rôles étaient désormais bien changés : cette Rome antique, naguère conquérante et impitoyable, n'avait plus que l'ascendant de la mansuétude chrétienne; et elle trouvait dans la religion nouvelle la résignation à tous les maux qu'elle souffrait à son tour. C'en était fait de l'ancienne civilisation si Constantinople n'en eût conservé les restes jusqu'à l'instant où les États modernes, nés de l'invasion, se trouvassent assez préparés pour apprécier et utiliser le riche et désormais impérissable héritage de l'intelligence païenne.

CHAPITRE IX.

GÉPIDES, AVARES, LONGBARDS.

Après la disparition des Huns, les Gépides restèrent maîtres de la Dacie romaine; ils occupèrent en Pannonie les terres que les Goths avaient abandonnées pour aller secourir leurs frères d'Italie. Bientôt apparurent les Avares et les Bulgares. Les premiers, refoulés par les Turcs, erraient sur les côtes septentrionales du Pont-Euxin. Justinien leur avait accordé un asile pour les opposer aux Germains et aux Sarmates. Les Bulgares, mêlés aux Slaves, se jetèrent sur la Mœsie et la Macédoine; et, pénétrant jusque dans la Grèce, ils ruinèrent un grand nombre de cités florissantes; enfin, chargés de dépouilles, ils franchirent le Danube, traînant après eux plus de cent mille captifs. Constantinople se croyait à l'abri derrière son enceinte de murs fortifiés; mais un tremblement de terre en fit écrouler une partie, et les Bulgares, sous la conduite de Zamergan, s'avancèrent jusqu'aux faubourgs de la ville impériale. Bélisaire était alors en disgrâce; on se hâta de lui rendre le commandement de l'armée, il battit l'ennemi et le contraignit à repasser le Danube.

Sous Justin II, neveu et successeur de Justinien, les Avares envoyèrent de nouveau demander à l'empereur de leur céder un établissement, et de leur payer le prix qu'ils mettaient à leur alliance; mais ils reçurent pour réponse que les Romains verraient d'un œil indifférent la résolution qu'il leur plairait de prendre. L'effet ne répondit pas à la fierté de ces paroles; quelques années plus tard, le kacan des Avares imposait ses volontés à Maurice, qui s'empressait de lui envoyer soit un éléphant, soit un lit d'or ou des vases précieux, tout en lui payant un tribut énorme. Priscus vainquit les Avares en cinq rencontres; mais ses troupes se mutinèrent, et l'indiscipline ent le même résultat qu'une défaite.

En l'année 565, Alboin, roi des Longbards, ayant enlevé Rosemunde, fille du roi des Gépides Kunimund, fit un traité d'alliance avec Baïan, roi des Avares, pour repousser le prince offensé. Les Gépides furent entièrement défaits; Alboin tua de sa main Kunimund, et se fit une coupe de son crâne. Cette victoire mit fin à la domination des Gépides : elle avait duré plus d'un siècle. Les Longbards s'établirent en Pannonie, et les Avares occupèrent le pays des Daces. Narsès, chargé de la conquête de l'Italie, crut devoir s'associer comme auxiliaire un guerrier si redoutable. Le guerrier longbard accepta la proposition du général romain; mais tandis que ce dernier n'obtint que des succès précaires, Alboin fonda un royaume qui dura jusqu'à Charlemagne.

Les Avares, qu'on désigne aussi sous

le nom de Huns blancs, quittèrent alors la Dacie sous leur khan Boïan, et s'établirent en Pannonie, où venaient successivement camper toutes les hordes pour se jeter de là soit sur la haute Italie, soit sur les terres de l'empire d'Orient. Pépin, fils de Charlemagne, détruisit leur ring, c'est-à-dire leur camp principal; car, tout avides qu'ils fussent de pillage, ils avaient conservé les mœurs nomades de leurs pères.

Ainsi les Francs, héritiers de l'empire d'Occident et protecteurs de l'Église, refoulaient de tous côtés le monde barbare.

CHAPITRE X.

VALAQUES.

C'est à la suite de leurs victoires en Pannonie que les Romains de la colonie trajane, qui s'étaient réfugiés dans les Carpathes, sortirent de leurs retraites, et redescendirent dans la Dacie Supérieure, sous le nom de Valaques, qui, dans la langue des Goths, des Hongrois, des Bohêmes, des Polonais et des Illyriens, correspond à *Welches*, c'est-à-dire Romains, Italiens ou habitants du Latium (Wloch, Olach, Lasses, Wlassi).

Les débris des hordes qui, tour à tour, avaient occupé cette province durent se mélanger avec les premiers colons, dont ils altérèrent la langue et le type national. En effet, nous regardons comme peu probable que les Valaques soient restés une race romaine pure; et c'est déjà beaucoup que le caractère primitif ne se soit pas entièrement effacé au contact de tant d'éléments hostiles ou étrangers. Déjà, vers la fin du septième siècle, un grand nombre de colons de la Dacie Aurélienne, inquiétés par les Bulgares, avaient passé le Danube, et s'étaient établis le long de l'Aluta, dans cette partie de la Valachie qui correspond au banat de Craïova. Nous dirons en passant que le mot banat est formé de l'expression slave *ban*, qui signifie comte, seigneur; et il est bon de remarquer que, dans la Turquie d'Europe, les noms de dignités, comme ceux que diverses localités gardent encore, sont souvent slaves; ce qui indique d'une manière certaine l'ancienne prédominance de cette race nombreuse et guerrière, qui souvent n'a figuré dans l'histoire que sous ses diverses appellations de tribus.

CHAPITRE XI.

BULGARES, SLAVES.

C'est aussi vers la fin du septième siècle que les Bulgares, sortis des rives du Volga, vinrent jeter leur influence au milieu des révolutions dont les provinces danubiennes étaient le théâtre. Quelquefois seuls, plus fréquemment réunis aux Daces, ils portèrent souvent la terreur et la dévastation dans le nord de l'empire. Ils passèrent le fleuve et vinrent s'établir dans le pays qui aujourd'hui encore porte le nom de Bulgarie. Sophie devint leur capitale, et les empereurs, forcés de ménager des voisins si belliqueux, se firent souvent leurs tributaires. Au temps de Léon, les Bulgares et les Valaques, réunis sous leur roi Cram, s'avancèrent jusque sous les murs de Constantinople, tandis qu'un frère de ce prince mettait le siége devant Adrianopolis. Léon essaya de se débarrasser de son ennemi par un assassinat; mais, échappé à ce piége, Cram court à Andrinople, emporte la ville, et force vingt mille captifs à venir s'établir sur les bords du Danube. Deux ans après, Bogoris, successeur de Cram, embrassa le christianisme, que les Daces ou Valaques professaient déjà depuis cinq siècles. Les mêmes intérêts et la même religion cimentèrent l'union de ces deux peuples, qui ne formèrent plus qu'un seul État jusqu'à l'arrivée des Madgyares ou Hongrois en 879.

Vers la fin du neuvième siècle les Slaves se constituent en gouvernements distincts. Destinés providentiellement à arrêter la marche des Mongols, des Tartares et des Turcs, et à transmettre à l'Asie la civilisation de l'Europe, ils ont méconnu leur mission en voulant conquérir pour eux-mêmes et sans profit pour les vaincus, en détachant successivement de la famille européenne des nations inférieures quant au nombre, mais supérieures par leurs lumières et leur passé historique. Enfin, telle a été l'imprudence de leurs agressions que l'Europe chrétienne s'est

armée pour la défense de l'islamisme; et que l'Autriche, si souvent menacée par la Turquie, l'Autriche, qui ne dut peut-être son salut qu'à l'héroïque Sobiesky, oublie sa politique héréditaire pour conjurer un danger plus pressant.

CHAPITRE XII.

MORAVIE, POLOGNE, RUSSIE, BOHÊME.

Parmi les États slaves qui se formèrent les premiers figure la Moravie, dont Sviatopolk ou Swientopulk etendit les limites et qui embrassait presque toutes les provinces dont se compose l'Autriche actuelle proprement dite. L'autorité qu'elle exerce sur ces pays date de Henri l'Oiseleur. Mais deux États dont les destinées sont bien differentes apparaissent presque en même temps sur la scène de l'histoire : la Pologne et la Russie.

Les chroniques nomment Lech comme le premier chef des Slaves polonais, et lui attribuent la fondation de Gnesne. Krakus, qui lui succéda, bâtit Kracovie. L'histoire de Wanda, sa fille, a tous les caractères d'une légende; la fiction, qui s'empara d'un fait historique, l'altère au point de le rendre méconnaissable. Puis, après Leszek et Popiel, vient Piast, simple cultivateur, dont les descendants régnèrent longtemps en Pologne, en Silésie et dans le duché de Moravie.

Il paraît qu'antérieurement à l'arrivée de Ruric les Variègues ou Scandinaves s'étalent empares du pays des Tchoudes, des Krivitches et de quelques autres peuplades slaves, répandues sur les bords du golfe de Finlande et dans l'intérieur des terres, et que les boïards, obligés de fléchir devant la puissance de ces étrangers, soulevèrent le peuple et les chassèrent. Bientôt après, soit que les promoteurs de cette réaction n'aient pu s'entendre, ou que le peuple, las de leurs luttes, ait regretté le joug de ces étrangers, plus habiles que les boïards et plus avancés en civilisation, les Slaves, sur l'invitation d'un des anciens de Novogorod, et qu'une tradition nomme Gostomuysl, demandèrent des souverains à leurs premiers vainqueurs.

Trois frères, Ruric, Sinéous et Trouvor, répondirent à cet appel, et vinrent s'établir chez les Slaves septentrionaux, suivis d'une troupe nombreuse d'aventuriers scandinaves pour être en mesure de soutenir par la force les droits que l'inconstance ou la réflexion aurait pu de nouveau leur contester.

Ruric s'établit à Novogorod; et l'existence de cette ville, dont le nom est slave, prouve qu'au milieu des incursions des hordes de l'Oural, des Goths et des Normands ou Scandinaves quelques tribus de race slavonne avaient déjà fondé, dès le neuvième siècle, des établissements assez considérables. Sinéous prit possession de Bielo-Ozéro, et Trouvor d'Izborsk dans le pays des Krivitches. Smolensk et Polotsk gardèrent leur indépendance. Ainsi la domination de ces princes s'étendait sur les gouvernements actuels de Saint-Pétersbourg, d'Esthonie, de Novogorod et de Pskof, et la réunion de leurs États prit le nom de Russie, appellation qui a vainement exercé la sagacité des historiens.

Deux ans après (864), Sinéous et Trouvor étant venus à mourir, Ruric s'empara de leur héritage; d'un autre côté, deux chefs scandinaves, Ascold et Dir, se séparèrent du prince de Novogorod, et se rendirent maîtres de Kief, ville déjà ancienne et alors tributaire des Khazares. De là ils descendirent le Borysthène sur deux cents barques, parvinrent à la mer Noire, qu'ils cotoyèrent jusqu'au Bosphore, et firent trembler Constantinople

Le plus ancien des annalistes russes, Nestor, et les historiens byzantins affirment que, l'empereur Michel ayant plongé dans la mer un vêtement de la Vierge, les flots, jusqu'alors paisibles, se soulevèrent, et que la tempête brisa les barques des assiégeants.

Ruric mourut après dix-sept ans de règne, laissant à Oleg la tutelle de son jeune fils Igor. Oleg exerça réellement l'autorité souveraine. Ce fut vers cette époque que les Hongrois, après s'être mesurés plusieurs fois contre les Russes, chassèrent les Bulgares de la Pannonie, où ils s'établirent définitivement. Les excursions fréquentes de ces nouveaux conquérants dans l'Allemagne occidentale appelèrent sur les provinces ma-

ritimes et danubiennes de l'empire d'Orient l'activité inquiète des Valaques, des Slaves et des Bulgares. Ce que ces peuples faisaient dans un but de pillage et de conquête, Henri l'Oiseleur entreprit de le faire pour la défense de l'Allemagne. Dans ces temps de troubles et de luttes continuelles la guerre était un métier et une ressource; en réunissant les bandes éparses, on pouvait composer une armée redoutable. Henri le comprit; il appela sous ses drapeaux tous les hommes prêts à mettre leur courage au service de qui pourrait les solder, refusa le tribut qu'exigeaient les Hongrois, et leur fit essuyer une défaite sanglante à la journée de Mersebourg. Non moins habile administrateur que bon capitaine, il organisa de puissants moyens de défense, releva les fortifications, et confia à des margraves la surveillance des frontières. Othon, qui lui succéda, hérita de son activité, et battit complétement les Hongrois sur les bords du Lech; de cette défaite date la dernière de leurs invasions.

A la même époque s'agitaient les Slaves de la Bohême. L'évêque Méthodius, l'apôtre de la Moravie, avait prêché l'Évangile dans ces contrées; mais les superstitions païennes étaient loin d'y être vaincues. Le duc Wenceslas favorisait le christianisme; Boleslas, son frère, l'assassine; et, soutenu par les Slaves idolâtres, il essaye de les attacher à sa fortune en rétablissant leur polythéisme grossier. Cependant Prague, déjà convertie, implore le secours d'Othon qui force Boleslas à reconnaître la suzeraineté du roi d'Allemagne. Ce prince, non moins heureux dans l'Occident, celgnit bientôt la couronne impériale.

Tandis que les Othon relèvent l'empire de Charlemagne en ramenant à l'unité les éléments épars de la puissance germanique, on peut déjà remarquer un fait curieux; c'est la résistance instinctive des Slaves à se laisser pénétrer par les mœurs et les institutions de l'Allemagne; ils peuvent supporter patiemment la conquête; mais ils se comptent à part et restent eux-mêmes. Aujourd'hui encore des villages, isolés au milieu des populations allemandes, gardent leur langue et le type national, au point que le voyageur les reconnait pour Slaves au premier coup d'œil.

Dès cette époque, les deux rameaux principaux de la souche slave, les Polonais et les Russes, grandissent dans des conditions différentes: les Polonais, plus mêlés au mouvement général de l'Europe, empruntent de l'Occident, avec l'influence du christianisme, quelque chose de l'esprit aventureux et chevaleresque des Saxons et des Normands: ils semblent avoir pour mission de contenir et de civiliser les Russes, qui, à leur tour, doivent réagir sur l'Asie; mais, en se rapprochant de l'aristocratie allemande sans en avoir l'esprit de suite et la gravité, ils ne développent que les qualités individuelles; la nation restée slave ne peut suivre le chef dans ses transformations; et, si elle ne le reconnaissait au courage, elle pourrait croire qu'un chef étranger la guide au combat; de là un défaut d'ensemble dans les vues politiques, une habitude de traiter les affaires du pays en regardant au dehors et une propension à faire triompher son parti par tous les moyens possibles, sans s'inquiéter si le bien de l'État doit en souffrir. Le Russe, au contraire, est resté longtemps isolé dans ses institutions; le despotisme des Mongols a brisé chez lui le ressort de la liberté, et plus tard ses princes ont continué de le gouverner asiatiquement. Ils n'ont emprunté à la civilisation européenne que des théories et des applications; ils ont fait de leur pays une sorte d'atelier, où des mains esclaves forgent les chaînes du monde. Leurs seigneurs ont beau étaler toutes les recherches du luxe, se montrer polis et éclairés, l'enveloppe laisse toujours voir l'Asiatique; plus ils mettent d'art à se déguiser, plus ils restent fidèles à leur nature. Trop longtemps on ne s'est pas effrayé de leurs progrès; aujourd'hui que le plus dangereux de leurs empiétements a donné l'éveil, on peut juger combien ils étaient près du but à la difficulté qu'on rencontre à trouver leur côté vulnérable. Les causes d'agrandissement, aussi bien que celles de décadence, tiennent à la génération des faits; et pour qui sait les voir le passé explique le présent.

CHAPITRE XIII.

DÉVELOPPEMENT DE LA PUISSANCE DES POLONAIS ET DES RUSSES.

Le règne de Boleslas le Brave marque le commencement de la puissance des Polonais, et cependant un acte de dépendance signale cette ère de brillants succès; le héros reçoit la couronne royale des mains d'Othon III. Il réunit plusieurs provinces sous son sceptre, et remporta sur les Russes de grandes victoires. La destruction de l'opulente Kief et le combat où il défit Yaroslaf près du Boug, que les Russes appelaient, depuis leur désastre, le fleuve Noir, sont les traits les plus saillants de ce règne.

Le développement de la puissance des Russes présente un caractère moins brillant et plus heurté. A mesure que l'influence des Varièques se fond dans l'élément slave, le pouvoir semble avoir une marche moins sûre et moins précise; le Russe ne s'assimile qu'incomplétement; il lui faut un guide ou plutôt un maître. L'étendue du territoire, les luttes des princes apanagés, les ravages des Petchénègues et autres barbares fractionnent et paralysent ses efforts en les réduisant à des questions d'intérêt local ou privé.

Parmi leurs incursions les plus célèbres, la tradition rapporte celle d'Oleg, qui porte l'empreinte de l'esprit aventureux des Normands. Ne voyant plus autour de lui d'ennemis à vaincre, il forma le projet d'aller rançonner l'empire. Bientôt le Dniepr est couvert de ses barques; il triomphe des obstacles que lui opposent les cataractes de ce fleuve, et parvient avec des forces imposantes jusque sous les murs de Constantinople. Léon s'empressa d'acheter la paix par un traité qu'il jura sur l'Évangile, et Oleg par les dieux Péroun et Volosse. Content de cet avantage, le successeur de Ruric se retira; mais avant de s'éloigner il cloua son bouclier sur la porte de la ville impériale.

Au règne glorieux d'Oleg succéda celui d'Igor, que remplirent des guerres avec les Petchénègues, peuples de même origine que les Turcomans et qui envahirent les provinces danubiennes. Igor, à l'exemple de son tuteur, fit une expédition contre Constantinople; mais le feu grégeois détruisit une partie de sa flotte, et les Russes se retirèrent avec des pertes énormes. Sans se laisser décourager par ce revers, Igor hâta les préparatifs d'une seconde tentative. Il se trouvait déjà aux embouchures du Danube lorsque l'empereur lui fit proposer la paix, s'engageant à lui payer le même tribut que recevait Oleg. Ces conditions furent acceptées et réglées l'année suivante par un traité. Cependant le repos pesait aux Varièques; ils se jetèrent sur les Drevliens, qui habitaient les forêts de la Volhynie. Ceux-ci trouvèrent le joug russe si pesant qu'ils se révoltèrent, et massacrèrent Igor et ses compagnons. Olga, femme d'Igor, vengea sa mort, et reçut le baptême à Constantinople : son fils Sviétoslaf refusa d'abjurer le culte des anciens Slaves. Ce prince se signala par de nombreuses victoires sur les Khazares, les Viatitches, les Ossiens, Alains d'origine, et les Kassogues ou Tcherkesses. Nicéphore Phocas lui envoya de riches présents pour l'engager à marcher contre les Bulgares, qui inquiétaient l'empire. Le prince russe saisit avec empressement l'occasion de faire de nouvelles conquêtes, et s'avança sur le Danube à la tête de soixante mille hommes. Le roi des Bulgares ne put résister à des forces si considérables, et les Russes s'emparèrent de l'ancienne Mœsie. Ces expéditions expliquent les désignations slaves si fréquentes dans la géographie des provinces danubiennes.

Sviétoslaf avait formé le projet de transporter sa capitale dans le sud, lorsqu'il apprend que les Petchénègues menacent Kief. Il retourne sur ses pas en toute hâte, dissipe l'ennemi par la seule terreur de son nom, et revient dans la Bulgarie. Les Grecs, alarmés de ce voisinage, taillent son armée en pièces et poursuivent les Russes jusqu'à Dorostol, aujourd'hui Silistrie. Sviétoslaf se retirait sur Kief lorsque les Petchénègues, avertis secrètement par les Grecs de la faiblesse de son armée, tombent sur les Russes, qui se font tuer avec leur chef.

Vladimir, son fils, entreprit aussi une expédition contre les Bulgares du Volga et de la Kama; mais ce prince lascif et

cruel est surtout célèbre pour avoir adopté la religion grecque.

CHAPITRE XIV.

CONVERSION DE VLADIMIR.

Les conséquences de la conversion des Russes ont puissamment réagi sur la politique de l'Orient. Disciplinés par les Variègues, forts par le nombre et réparant facilement leurs pertes, il est probable qu'ils auraient fini par s'emparer de Constantinople. Devenus chrétiens, ils portèrent leur activité dans des querelles intestines, dont profitèrent les Mongols. Délivrés de leur joug, ils se trouvaient dans un état si voisin de la barbarie que l'Europe civilisée vit leurs progrès sans inquiétude, et les prit même sous sa tutelle, pour les opposer à la marche envahissante des Turcs. Tout à coup le jour se fit dans ce chaos, et l'énergie de Pierre le Grand fascina le monde; les limites de l'empire russe s'étendirent de tous côtés avec une rapidité sans exemple; et à l'instant même où l'on prodiguait au réformateur les encouragements et les louanges il méditait ce testament fameux dont les plans si habilement suivis par Catherine et Alexandre détruisent aujourd'hui des alliances séculaires, en cimentent de nouvelles et bouleversent toutes les données diplomatiques des cabinets. La lutte est partout; mais le nœud de la question est Constantinople, dont le sort dépend des provinces danubiennes.

Les rapports de l'empire grec avec Kief avaient depuis longtemps familiarisé les Russes avec les notions du christianisme; mais, s'il comptait déjà un assez grand nombre de prosélytes, les masses étaient restées idolâtres, et il fallait l'autorité du prince pour les entraîner. Les annalistes russes racontent ainsi la conversion de Vladimir :

« Les princes voisins envoyèrent à ce « prince des ambassadeurs pour l'engager à adopter leur religion. Les Bulgares le sollicitaient d'embrasser le « mahométisme; les houris faillirent le « décider; mais la circoncision lui parut « un usage odieux, et la défense du vin « contrariait ses habitudes et celles de « son peuple. Le vin, dit-il, fait la joie « des Russes; nous ne saurions nous en « passer. Il renvoya les députés des Allemands catholiques en leur disant : « Ce n'est point du pape que nos pères « ont reçu une religion. Il rejeta le judaïsme, parce que les juifs n'avaient « plus de patrie; enfin le culte grec fit « une profonde impression sur son esprit. Alors il assembla les boïards et « leur demanda leur avis. Tout homme « loue sa religion, répondirent-ils; si vous « voulez choisir la meilleure, envoyez « des hommes sages dans les différents « pays, afin qu'ils puissent reconnaître « quel est celui de tous les peuples qui « honore Dieu de la manière la plus digne de lui. La magnificence du culte « grec frappa ces députés d'admiration; « ils rendirent compte au prince de leur « mission; et, comme il hésitait encore, « les anciens le déterminèrent par « l'exemple de son aïeule Olga.

« Dans la première ferveur de son « zèle, il lève une forte armée, et se « rend par mer dans la ville grecque de « Kherson, décidé à conquérir le baptême comme un butin. Après avoir « fait débarquer ses troupes sur le rivage du golfe, il cerne la ville de tous « côtés. Mais les Khersonésiens lui « opposent une résistance opiniâtre; « enfin, un traître, nommé Anastase, « informe les Russes que la place n'était approvisionnée d'eau que par des « puits dont il leur indique la position. « Vladimir ruina les conduits, et les « Khersonésiens furent obligés de se « rendre. Après cette victoire, il fit demander aux empereurs Basile et Constantin la main de la princesse Anne, « leur sœur, leur déclarant qu'en cas de « refus il attaquerait Constantinople.

« L'empire était déchiré par des séditions; les généraux Sclérus et Phocas « étaient en pleine révolte contre leurs « souverains. Il fallut subir les conditions de Vladimir, dont les empereurs « espéraient d'ailleurs se faire un allié « puissant. Ils exigèrent seulement de « lui la promesse de se faire chrétien. « La princesse, bien qu'à regret, s'embarqua pour Kherson, dont son arrivée signala la délivrance. La chronique « rapporte que Vladimir souffrait beaucoup d'une ophthalmie et qu'il recouvra l'usage de la vue au moment « où l'archevêque lui fit l'imposition

« des mains. Les boiards, témoins de « cette guérison miraculeuse, se firent « immédiatement baptiser, et à la suite « de cette solennité on célébra les fian- « çailles.

« Vladimir donna des secours à Ba- « sile; renonça à sa nouvelle conquête; « et u'emmena avec lui de Kherson, où « il fit bâtir une eglise, que quelques « prêtres et ce même Anastase qui lui « avait facilité la prise de la ville. Il se « contenta, au lieu de butin, de vases « saints et de reliques. De retour à « Kief, il détruisit les idoles, et ordonna « au peuple de se faire baptiser. A l'en- « droit même où s'élevait la statue de « Peroun, dieu des Slaves, qui présidait « à la foudre, il eleva une eglise sous « l'invocation de saint Basile, et appela « de Constantinople des architectes pour « bâtir un temple à la sainte Vierge.

« Cependant tous les Russes ne reçu- « rent point le baptême; et jusqu'au « douzième siècle le paganisme sub- « sista dans quelques provinces. »

Cet événement, dont l'avenir devait révéler toute l'importance, produisit bientôt un effet favorable sur les mœurs des Russes. Le christianisme servit de lien aux nombreuses peuplades qui devaient tour à tour s'absorber dans l'unité de l'empire slavo-russe. Peut-être est-ce à cette cause que l'Europe est redevable d'avoir échappé au joug des Mongols, des Tartares et des Turcs. Les grands princes furent leurs tributaires; mais la religion les sépara toujours de leurs vainqueurs, qui, disséminés dans le vaste territoire des Slaves, perdirent leur force d'agression, se divisèrent et finirent par abandonner leurs conquêtes.

Ainsi, vers la fin du dixième siècle, les provinces danubiennes continuaient à souffrir tous les maux qu'impose une situation précaire au milieu de voisins puissants et ambitieux. Quelquefois la Bulgarie se montre prépondérante, mais pour rentrer bientôt dans son rôle d'auxiliaire et pour s'effacer de nouveau dans les luttes des Grecs, des Russes, des Allemands et des Polonais. Foulées et ravagées dans toutes les directions, il leur faut encore se défendre contre les hordes asiatiques, rendues plus féroces par l'islamisme, qui transforme en saints devoirs leurs instincts belliqueux.

CHAPITRE XV.

LES VÉNITIENS.

Un peuple que la nécessité avait rendu commerçant et industrieux, les Vénitiens exercèrent une grande influence sur les destinées de l'Orient. Ils disputèrent aux empereurs d'Allemagne les côtes de l'Adriatique, et tirèrent leurs meilleurs soldats des pays slaves qui bordent le rivage oriental du golfe. Déjà ces insulaires avaient résisté à Charlemagne et forcé son fils Pépin à une retraite désastreuse. Sous les premiers Carlovingiens, ils reconnurent la suprématie de Constantinople; mais c'était une dépendance de nom plutôt que de fait. En 827, ils envoient une flotte contre les Sarrasins qui infestaient la Méditerranée. Vers la même époque ils avaient des vaisseaux à Alexandrie, lorsqu'ils en emportèrent furtivement les reliques de saint Marc. Leurs rapports fréquents avec les Grecs leur permirent de perfectionner leur architecture navale, et les mêmes causes qui firent fleurir leur commerce les formèrent à une politique prévoyante et deliée.

Vers l'an 900, les Hougrois mirent cette république en grand danger; ils ravagèrent les côtes; et déjà il ne leur restait plus qu'à franchir le bras de mer qui sépare Venise de Malamoceo, lorsque leur flotte fut assaillie et détruite aux mêmes lieux où Pépin avait été vaincu. Le commerce intérieur de l'Adriatique était pour les Vénitiens une source de richesses. Ils tiraient de la Dalmatie du bois, des vins, de l'huile, du chanvre, du lin, des grains et du bétail. La côte septentrionale leur offrait du plomb, du mercure et d'autres métaux, des bois de construction, des laines, des draps, des toiles, des cordages, des pelleteries, des fruits conservés et jusqu'à des esclaves et des eunuques. Les produits des provinces danubiennes leur parvenaient par la mer Noire, où ils avaient des comptoirs et des agents.

La disposition des côtes illyriennes est singulièrement favorable à la piraterie. Parmi les riverains et les insulaires qui faisaient la course, les Narentins se distinguaient par leur audace. Les villes exposées à leurs déprédations invoquèrent l'assistance des Vénitiens,

qui les délivrèrent de ces corsaires dangereux, et la Dalmatie ainsi que l'Istrie se soumirent à leurs libérateurs. Cependant ils ne tardèrent pas à trouver pesante la domination de la république dont les Croates, de même origine qu'eux, voyaient la prospérité d'un œil jaloux; et ils en vinrent à des révoltes fréquentes. Celle de Zara fut la plus sérieuse.

Les flottes de Venise combattirent aussi contre les Normands, qui, non contents de s'être établis dans l'Italie méridionale, faisaient souvent des excursions sur les côtes.

La situation de Venise l'appela à jouer un rôle important dans les croisades, et elle sut faire tourner au profit de ses relations commerciales les secours qu'elle prêtait aux Occidentaux et aux Grecs. Ses rivaux, les Génois et les Pisans, obtinrent comme elle d'importants priviléges en Orient. Ces rapports avec les villes les plus florissantes de l'Italie devaient avoir pour résultat la diffusion des lumières et de la civilisation que l'Europe devait au christianisme; mais de la Dalmatie aux bouches du Danube la guerre, soit d'attaque, soit de défense, tenait toujours les peuples en haleine, et leurs voisins turbulents ne leur laissaient de loisir que pour se préparer à des luttes nouvelles. La supériorité des États plus avancés leur apparaissait même comme une menace; et ils se regardaient comme suffisamment policés s'ils pouvaient échapper a la servitude.

Sous Conrad le Salique, les Polonais se virent forcés de renoncer à une partie de leurs conquêtes; la Bohême reconnut la suzeraineté de l'Empire. Déjà, à cette époque reculée, les efforts des Slaves occidentaux manquent d'ensemble et d'unité; leurs succès tiennent à un homme; ils ne savent point profiter de la fortune : on dirait que la fatalité les pousse à frayer à l'Allemagne les chemins du Danube et du Bosphore. Dans toutes les grandes luttes le plus pur de leur sang coule pour des intérêts étrangers, et la victoire elle-même les subordonne ou les affaiblit.

CHAPITRE XVI.

Harcelés par les Bohêmes et les Russes, les Polonais recourent à Henri le Noir. Boleslas le Brave avait laissé la couronne à son fils Mieczylas, prince faible qui avait épousé Rixa, fille de l'archiduc palatin du Rhin et nièce d'Othon III. Des guerres malheureuses marquèrent son règne, et sa mort fut le signal de l'anarchie. La régente, qui ne cachait pas son aversion pour les Polonais, fut obligée de s'exiler, emmenant avec elle le jeune Casimir, que plus tard les Polonais rappelèrent. Ce fut sous le règne de ce prince que le catholicisme s'établit définitivement dans la grande Pologne, pour s'étendre ensuite dans les provinces dépendantes. Casimir, sagement conseillé et animé par le désir de bien faire, rétablit l'ordre, réprima sévèrement les factieux, et fit rentrer dans leurs limites les Poméraniens et les Prussiens. Boleslas II, qui lui succéda, s'attira l'animadversion de Rome pour avoir décrété que les évêques du royaume ne pourraient être élus que parmi les nationaux. Au lieu de consacrer son génie guerrier à réparer les pertes du pays, ce roi chevaleresque se fit le champion des princes voisins que des révolutions avaient chassés de leurs États. Il rétablit Béla sur le trône de Hongrie et força Wratislaw, duc de Bohême, à se réconcilier avec son frère, dont il avait usurpé les droits. Sa générosité et sa bravoure auraient pu faire revivre l'époque glorieuse de Boleslas le Grand, il avait forcé les Prussiens à reconnaître sa suzeraineté, et il lui eût été facile de reprendre la Moravie pour appuyer les frontières du Danube; mais il aima mieux replacer sur le trône de Kief Isiaslaf, alors en querelle avec ses frères. Les guerres d'apanages que se faisaient à cette époque les fils d'Yaroslaf offraient au héros polonais une occasion favorable pour étendre ses limites au delà du Borysthène; peut-être eut-il l'intention de faire de Kief une seconde capitale, d'où il aurait pu surveiller les mouvements des Russes. Quoi qu'il en soit, le séjour prolongé qu'il fit dans cette ville riche et voluptueuse, eut pour résultat que les princes russes reconnurent la suzeraineté polonaise. Mais le danger auquel il s'attendait le moins et qu'il ne pouvait conjurer avec le glaive allait l'atteindre au milieu des

plaisirs où languissait son courage. Grégoire VII, qui portait si haut la tiare, brisa le sceptre de Boleslas. Soutenu par le pape, Stanislas, évêque de Cracovie, excommunia le roi, qui le tua de sa main à l'instant où il célébrait la messe. Cette violence, qui peut donner une idée des mœurs de l'époque, attira sur sa tête les foudres du Vatican. L'intimité de Boleslas avec des princes schismatiques faisait craindre à l'Église que tout ce qu'elle avait gagné en Pologne depuis Casimir ne lui échappât; Grégoire lança l'interdit sur tout le royaume, et, désormais abandonné et fugitif, le monarque alla terminer misérablement ses jours en Hongrie.

CHAPITRE XVII.

CROISADES.

Si le mouvement religieux qui précipita l'Europe féodale contre les infidèles d'Orient eût été mieux réglé, ou plutôt si l'idée où l'on était qu'une guerre sainte dispensait de toutes précautions, Dieu lui-même devant dans ce cas remédier et pourvoir à tout, ce passage continuel des croisés à travers la Hongrie et les provinces Danubiennes aurait pu procurer aux chrétiens un point d'appui et des ressources matérielles importantes. Les chefs de ces expéditions si pleines de hasards et d'obstacles auraient pu recruter dans ces pays, la plupart convertis au christianisme, des soldats aguerris et habitués au climat. Ces rapports d'amitié auraient permis de former dans l'Asie Mineure, la Syrie, et sur les côtes du Bosphore et de la mer Noire des établissements destinés à tenir en respect les ennemis qu'on allait combattre.

Deux causes principales s'opposèrent à ce résultat : la jalousie des empereurs grecs, peu soucieux d'un triomphe papiste (1) qui ne devait pas tarder à amener leur ruine politique, et l'indiscipline des croisés, dont le nombre était plutôt un embarras qu'un avantage.

(1) Les deux pièces suivantes prouvent que, dès la fin du dixième siècle, les papes entretenaient des rapports avec les princes slaves, et s'efforçaient de les faire entrer dans le giron de l'Église romaine.

Gregorius episcopus, servus servorum Dei, Demetrio (Isiaslaf) regi Russorum et reginæ uxori ejus, salutem et apostolicam benedictionem.

Filius vester limina Apostolorum visitans ad nos venit et quod regnum illud dono sancti Petri per manus nostras vellet obtinere, eidem beato Petro Apostolorum principi debita fidelitate exhibita, devotis precibus postulavit, indubitanter asservans illam suam petitionem vestro consensu ratam fore ac stabilem, si apostolicæ auctoritatis gratia ac munimine donaretur. Cujus votis ac petitionibus, quia justa videbantur, tum ex consensu vestro, tum ex devotione poscentis tandem assensum præbuimus, et regni vestri gubernacula sibi ex parte beati Petri tradidimus, ea videlicet intentione atque desiderio charitatis, ut beatus Petrus vos et regnum vestrum omniaque vestra bona sua apud Deum intercessione custodiat, et cum omni pace honore quoque et gloria idem regnum usque ad finem vitæ tenere vos faciat et bujus militiæ finito cursu, impetret vobis apud supernum regem gloriam sempiternam. Quin etiam nos paratissimos esse noverit vestræ nobilitatis serenitas, ut ad quæcumque justa negotia hujus sedis auctoritatem pro sua necessitate petierit *procul dubio* continuo petitionum suarum consequetur effectum. Præterea ut hæc et alia multa quæ litteris non continentur cordibus vestris arctius infigantur misimus hos nuncios nostros, quorum unus vester notus est et fidus amicus, qui et ea quæ litteris sunt diligenter vobis exponent et quæ minus sunt viva voce explebunt. Quibus pro reverentia beati Petri, cujus legati sunt, vos mites et affabiles præbeatis, et quidquid vobis dixerint ex parte nostra patienter audiatis, atque indubitanter credatis, et quæ ibi ex auctoritate apostolicæ sedis negotia tractare voluerint et statuere nullorum malo ingenio turbare permittatis, sed potius eos sincera charitate favendo juvetis. Omnipotens Deus mentes vestras illuminet, atque per temporalia bona faciat vos transire ad gloriam sempiternam... Data Romæ quintodecimo Kalendas maji, indictione tertia decima (1075). (Anno pontificatus II. Epist. 73.) *Variæ lectiones in exempl. Albertrandi ex codice Bibl. Princ. Corsinorum Romæ.*

La seconde lettre est une admonestation au roi de Pologne Boleslas. Le caractère de Grégoire s'y révèle sous les formes de la charité pontificale; et il est remarquable qu'il ne donne au prince que le titre de *Dux*.

Gregorius, etc., Boleslao, duci Poloniorum, salutem.

Quoniam honor qui ministris et dispensatoribus exhibetur ad reverentiam Dominorum proprie attinere dignoscitur, procul dubio gra-

Ainsi les violences des croisés, la duplicité des Grecs, l'ambition des empereurs d'Occident, les incursions des Russes et des Polonais qui venaient pour suivre sur les deux rives du Danube les Cumans, les Patzinaces ou Petchénègues concouraient à isoler les Illyriens, les Bulgares et les Valaques, et les forçaient à regarder comme ennemis tous les peuples que les hasards de la guerre leur donnaient tour à tour pour voisins. En prenant part à ces luttes avec le rôle d'auxiliaires, ils profitaient rarement de la victoire, et le seul avantage qu'ils en recueillaient, c'était d'être toujours prêts à combattre. Attaqués au nord, souvent agresseurs au midi, passant d'une alliance à l'autre, il leur eût été difficile de s'occuper d'institutions durables, et de songer à une confédération qui, en rendant leurs intérêts solidaires, aurait pu donner de l'unité à leur politique et de la force à leur or-

tanter et cum multa delectione ministrantium labor officiaque suscipiuntur ab his qui prælatorum personas et auctoritate et corde deligere comprobantur. In hoc autem cognoscimus quod *Excellentia* Vestra Beatum Petrum Apostolorum principem sinceris affectibus diligit, et ad reverentiam ejus ardenti spiritu dilatatur, quoniam gratuita donatione vestris cum oblationibus honorantes, debitores nobis fieri desiderastis, et sicut in Domino confidimus, promeruistis. Unde et nos qui illius servi dicimur, et esse cupimus, vestræ charitati in Christo connexi sumus, et curam ministerii, ad quod sub obedientia Apostolici Principatus occulta Dei dispensatio, licet indignos, ordinavit et constituit, in ea parte quam vobis necessarium et honestum fore cognoverimus, tanto sollicitius vobis impartiri cupimus, quanto fidem et devotionem vestram et in obediendo promptiorem et in promerendo devotiorem intelligimus. Verum quia christianæ religionis ordo et provida dispensatio ab his proxime post Deum pendet qui Dominici gregis pastores et rectores esse videntur, illud vobis primum attendendum est quod Episcopi terræ vestræ non habentes certum metropolitanæ sedis locum, nec sub aliquo positi magisterio, huc et illuc, pro sua quisque ordinatione vagantes, ultra regulas et decreta sanctorum Patrum liberi sunt et absoluti. Deinde vero, quod in tanta hominum multitudine, adeo pauci sunt Episcopi, et amplæ singulorum parochiæ, ut in subjectis plebibus curam Episcopalis officii nullatenus exequi aut administrare valeant. Pro his et aliis causis quas hic conscribere omisimus, hos legatos ad vos direximus, quatenus vobiscum pertractatio negotiisque ad Ecclesiasticam auram et ædificationem corporis Christi, quod est fidelium congregatio, pertinent, ea quæ emendanda sunt, aut ipsi juxta sanctorum Patrum statuta diffiniant, aut nobis diffiniencda referant. Eos itaque sicut nos audite, memores quod in missione discipulorum ad Evangelium Veritas dicat : *Qui vos audit me audit; et qui vos spernit me spernit.* Et ut fructuosus apud vos cursus fatigationis eorum fiat, propter reverentiam Apostolicæ legationis, qua funguntur, consiliis et benigno favore juvate. De cetero admonemus vos, et exhortamur in Domino ut diem ultimum vitæ vestræ quem ignoratis quando veniat, et terrorem divini judicii semper coram oculis habentes, commissam vobis potestatem sollicita et Deo placita administratione studeatis, præparantes vobis divitias in operibus bonis, et thesaurizantes firmum et immobile fundamentum ut vitam æternam possideatis. Scire enim debetis, quoniam supernus arbiter, quæ vobis commisit, irrequisita non relinquet, cui tanto restrictius responsuri estis, quanto ampliora sunt vera et judiciorum moderamina quæ tenetis. Deus autem omnipotens, cujus Majestas est super omnes principatus et regna, dirigat cor et actus vestros ad omne opus bonum, in omni prudentia et exercitatione virtutum, quatenus expleto hujus lubricæ et cito perituræ lucis cursu, Beatorum Petri et Pauli Apostolorum principum meritis et intercessionibus ad veram et sempiternam gloriam pervenire mereamini, detque vobis devicta per Jesum Christum Dominum nostrum inimicorum vestrorum superbia, pacis et tranquillitatis gaudia, ut ex bonis quoque præsentibus cognoscatis futura, quanto sint desiderio appetenda. Quæ nimirum si vos delectant, inter omnia servanda est vobis charitas, quam, quod inviti dicimus, in pecunia quam *Regi* Ruscorum abstulistis, violasse videmini. Quapropter condolentes vobis, multum vos rogamus et monemus ut pro amore Dei et sancti Petri quidquid sibi a vobis vel vestris ablatum est, restitui faciatis, non ignorantes quoniam qui aliorum bona injuste auferunt, nisi emendaverint, si emendare potuerint, nullatenus in regno Christi, et Dei partem habere credendi sunt, hoc autem a vobis eadem charitate quæ dicimus, pro salute animæ vestræ recipi concupiscimus. Datum Romæ XII Kal. Maji, Indictione XIII. (Albertr. ex cod. ms. Biblioth. Principum Corsinorum Romæ.)

ganisation intérieure. A cette époque, les Sarrasins ne les menaçaient pas encore directement, et leur zèle religieux n'était pas assez fervent pour les jeter dans des guerres qui affaiblissaient leurs voisins, c'est-à-dire leurs ennemis naturels.

Grégoire VII avait porté à son comble la puissance pontificale. La fin du monde, pronostiquée pour l'an mille, avait produit depuis plus d'un siècle un redoublement de ferveur religieuse. qui se manifestait par des pèlerinages en terre sainte, ou qui s'exaltait aux récits de tout ce que les chrétiens de la Palestine avaient à souffrir de la haine des infidèles. Les croisades résumèrent ce sentiment, qui d'abord fut complétement étranger à la politique. Ce ne fut que plus tard que l'intérêt et l'ambition, au milieu de tant d'obstacles et de périls, modifièrent l'inspiration première, quelquefois jusqu'au point de la subordonner entièrement.

Le pays qui fut le théâtre de cette grande lutte, après avoir été longtemps gouverné par les califes Abassides, était tombé au pouvoir des Turcs. Sans les haines de secte et de famille à famille, qui armaient les uns contre les autres les adorateurs du prophète, il est probable que l'islamisme aurait fait la conquête du monde; mais, bien que divisés entre eux, ils n'oublièrent jamais ces préceptes du Koran : « Combattez les ennemis de votre religion; tuez-les quelque part que vous les trouviez; le danger de changer de religion est pire que l'assassinat. Combattez-les jusqu'à ce que vous n'ayez plus à craindre de tentation, et que le culte divin soit affermi. Que toute inimitié cesse dès qu'ils abandonnent le culte des idoles; votre colère ne doit s'exercer que contre les méchants. Violez envers eux les lois qu'ils n'observent pas à votre égard. Le paradis est à l'ombre des épées. Les fatigues de la guerre sont plus méritoires que le jeûne, les prières et les autres pratiques de la religion. Les braves tombés sur le champ de bataille montent au ciel comme des martyrs. O croyants! quand vous marcherez à la guerre sainte, mesurez vos actions, et que l'avidité du butin ne vous fasse pas appeler infidèle celui qui vous saluera tranquillement. Que les fidèles qui restent chez eux ne soient pas traités à l'égal de ceux qui défendent la religion au prix de leur vie et de leurs biens. Dieu éleva ceux-ci au-dessus de ceux-là. Tous posséderont le souverain bien, mais à un plus haut degré ceux qui meurent en combattant. Celui qui quittera sa patrie pour défendre la religion sainte trouvera l'abondance et de nombreux compagnons. Le fidèle qui, ayant abandonné sa famille pour se ranger sous les étendards de Dieu et de ses apôtres, viendra à mourir recevra sa récompense du Seigneur clément et miséricordieux. »

Mahomet, en se donnant la mission de régénérer le monde à un peuple ignorant et belliqueux, a fondé sa doctrine sur le sensualisme et l'abnégation qui, s'unissent dans son système tout en paraissant s'exclure. Le premier devoir du croyant est de convertir les autres peuples par le glaive; mais la récompense que le Koran lui propose est toute matérielle; il se montrera donc ardent et impitoyable dans la lutte; mais la victoire l'énervera par les mêmes jouissances qui l'attendent dans le ciel des élus. La corruption et l'énervement est pour les musulmans une conséquence fatale de leurs croyances; ce qu'ils trouvent d'énergie dans le péril, ils le puisent dans leurs superstitions, et si leurs idées religieuses se modifient au contact de la civilisation européenne, le lien qui les rattache en corps de nation ne tardera pas à s'affaiblir et à se rompre. Rusés comme tous les Orientaux, ils s'appuieront sur des alliances chrétiennes aussi longtemps que durera le danger; mais ils diront entre eux que Mahomet force les infidèles à se détruire pour la conservation de l'islamisme, démêlant sans peine qu'on n'a pris les armes en leur faveur que dans la crainte d'un péril plus pressant. Leur tutelle par les grandes puissances ne peut être considérée que comme une mesure accidentelle et transitoire, motivée par l'agression intempestive de la Russie, dont les empiétements antérieurs sur la Pologne et la Suède présentaient un caractère non moins frappant d'injustice et de violence. La question de l'avenir de la Turquie, comme puissance nécessaire à l'équilibre européen, ne sera donc pas

résolue par le fait seul de l'affaiblissement de la Russie, et s'il paraît impossible de protéger indéfiniment Constantinople, il n'est guère plus aisé de supposer cette magnifique possession entre les mains d'un souverain quelconque, autre que le sultan, sans voir surgir aussitôt une foule de causes hostiles du sein des grands intérêts rivaux. Le rôle que vient de jouer la Grèce prouve qu'elle ne peut être considérée que comme un instrument de la Russie; et ce serait se faire une étrange illusion que de la croire capable de présider aux destinées d'un second empire d'Orient.

Au milieu des éventualités inquiétantes que renferme l'avenir, le plus prudent peut-être est de faire durer le présent aussi longtemps que possible, et de séparer la morale de la politique, sous toutes réserves; de telle sorte qu'en rendant justice au courage des Turcs on ne puisse nous reprocher de sympathiser avec certaines formules des constitutions ottomanes, telles que celle-ci :

« La plus grande partie des légistes a déclaré permis à tous mes fils et descendants appelés à régner de faire mourir leurs frères pour assurer la tranquillité du monde. »

Ce que nous avons dit de l'absence d'accord entre les princes qui se partageaient les provinces Danubiennes se manifeste d'une manière sensible dans le demi-siècle qui précéda la première croisade. En 1042, les Valaques, dominés alors par les Petchénègues, font alliance avec l'impératrice Zoé, tutrice de Constantin Porphyrogénète, et combattent contre les Bulgares.

CHAPITRE XVIII.

COMAINS.

Vers l'an 1086, les Comains ou Cumans prirent parti pour Salomon, roi de Hongrie, qu'avait dépossédé Wladislas de Pologne. Leur chef, que les Valaques nomment Kutescu, devait, pour prix de ce service, obtenir la souveraineté de la Transylvanie, et Salomon s'engageait à épouser sa fille : mais cette expédition fut malheureuse; et comme les débris de leur armée s'étaient jetés sur les terres des Grecs, ils furent entièrement défaits par Nicolas Maurocatocalus, général de l'empire. Deux ans après, les Comains passèrent en Transylvanie, où ils exercèrent de grands ravages. Saint Wladislas, roi de Hongrie, qui faisait alors la guerre aux Dalmates, quitta ses conquêtes et courut à la rencontre de l'ennemi, qu'il tailla en pièces sur les bords du fleuve Themes. Le vainqueur promit la vie sauve à ceux des captifs qui consentiraient à recevoir le baptême; mais, regardant comme une lâcheté de changer de religion à la suite d'une défaite, ils préférèrent la mort. Ce fait prouve que les Cumans et les Petchénègues qui occupaient à cette époque presque toute l'ancienne Dacie ne doivent pas être confondus avec les Valaques romains, convertis au christianisme depuis plusieurs siècles.

CHAPITRE XIX.

PASSAGE DES CROISÉS EN HONGRIE ET EN BULGARIE.

Au lieu de réunir par la force du lien religieux les débris des peuplades chrétiennes, les croisés indisposèrent même les peuples qu'ils n'avaient pas à convertir, et leur passage à travers des pays alliés ressemblait à celui d'une armée conquérante. La multitude que conduisait Gauthier, après avoir traversé l'Allemagne, périt presque entièrement dans la Bulgarie. Pierre l'Ermite ne fut guère plus heureux. Lorsqu'après bien des mécomptes ceux qui le suivaient furent arrivés en Hongrie, et qu'ils virent suspendues aux murs d'une ville les armes des compagnons de Gauthier, ils se regardèrent comme en pays ennemi, et ne songèrent plus qu'à la vengeance. Bientôt l'ignorance des lieux, le manque de vivres et la nécessité de se disperser pour en trouver les livrèrent sans défense, au milieu des solitudes et des marécages, à tous les dangers d'une guerre réelle; et ce ne fut qu'à grand'peine que Pierre put conduire jusqu'à Constantinople les debris d'une armée qui se croyait invincible. Une troisième troupe qui avait commencé par massacrer les juifs, établis en grand nombre sur les bords du Rhin, ne put dépasser la Hongrie, et une quatrième périt presque tout entière devant la forteresse de Mersebourg. Vint

ensuite la véritable armée des croisés, conduite par des chefs exprimentés qui menaient cent mille chevaliers à la guerre sainte. Une multitude innombrable se pressait derrière les bannières, et consommait en passant les ressources de villes entières. La haute noblesse féodale, la chevalerie, le clergé dans les divers degrés de la hiérarchie, tous les ordres des laïques, depuis le vassal jusqu'au paysan attaché à la glèbe, témoignaient que le mouvement des croisades avait ébranlé toute la chrétienté. Les rois seuls manquaient, mais on remarquait parmi les princes Godefroi de Bouillon, duc de la basse Lorraine; Hugues, frère du roi de France; Robert de Normandie, fils de Guillaume le Conquérant; Robert, comte de Flandre; Étienne de Blois, depuis roi d'Angleterre; Raymond, comte de Toulouse; Bohémond et Tancrède, princes des Normands de la Pouille et de la Sicile. L'empereur Alexis s'efforçait de déguiser ses craintes : il n'eut rien de plus pressé que de faciliter le passage du Bosphore à une armée dont la présence seule était une menace et dont la magnificence de Constantinople excitait l'admiration. Le mauvais vouloir d'Alexis se manifesta bientôt d'une manière non équivoque. Après des efforts inouïs, les croisés étaient sur le point d'emporter Nicée, lorsqu'ils virent flotter sur les remparts de cette ville le drapeau de l'empire. Les croisés ne tardèrent pas à se trouver aux prises avec les obstacles et les privations qu'entraîne après elle une guerre en Orient. Le manque d'eau et les privations de toute espèce leur furent plus funestes que le cimeterre des Sarrasins. L'abondance que l'on rencontrait exceptionnellement, comme dans le sac d'Antioche, tuait plus de soldats que la disette, et le découragement aurait achevé la ruine de l'armée si le sentiment religieux n'eût dominé tous ces désastres.

La ville sainte était alors au pouvoir des Fatimites, qui l'avaient conquise sur les Turcs Seldjoucides; elle céda aux efforts des chrétiens, dont le nombre était réduit à douze mille combattants. Le carnage fut horrible. « Lorsque les nôtres, dit Raymond d'Agiles, furent maîtres des murailles et des tours, on vit de merveilleuses choses. Parmi les infidèles, les uns, et c'étaient les plus heureux, étaient décapités, d'autres percés de flèches ou contraints de sauter du haut des tours; d'autres enfin étaient longuement torturés ou brûlés à petit feu. On voyait par les rues et les places de la ville des monceaux de têtes, de mains et de pieds. Hommes et chevaux marchaient au milieu des cadavres. Mais tout cela n'était que peu de chose auprès de ce que je pourrais dire encore. Venons au temple de Salomon, où ils avaient coutume de célébrer leurs fêtes et leurs solennités. Si je raconte ce qui fut fait en cet endroit, on refusera de me croire. Il me suffira de dire que dans le temple et sous le portique de Salomon on chevauchait dans le sang jusqu'aux genoux, jusqu'au frein des chevaux. »

La fondation du royaume de Jérusalem n'offrait que peu de chances de durée au milieu de populations dont la haine était sans cesse ravivée par le fanatisme; mais elle eut une influence sensible sur la politique et les mœurs de l'Occident. D'un côté, elle favorisa en Europe les développements du pouvoir monarchique, et de l'autre elle contribua à répandre dans les cours et les manoirs la culture et la civilisation des Grecs. Enfin le nom de Francs représenta en Asie l'idée et la puissance chrétiennes, et prit, pour ne plus le quitter, le premier rang dans toutes les grandes initiatives sociales.

« Les frontières du nouveau royaume ne s'étendaient pas au loin; il ne comprenait que Jérusalem, Jaffa et une vingtaine de villes ou villages des environs; encore les mahométans possédaient-ils, dans ce faible district, plusieurs forteresses imprenables; et les laboureurs, les marchands et les pèlerins étaient exposés sans cesse à leurs hostilités. Les exploits de Godefroi, ceux des deux Baudouin, son frère et son cousin, qui succédèrent au trône, procurèrent par la suite aux rois latins plus de sûreté et de tranquillité, et leurs États se trouvèrent enfin, à force de travaux et de combats, égaux en étendue, quoique inférieurs en population, aux anciens royaumes de Juda et d'Israël. Après la réduction des villes maritimes de Laodicée,

Tyr, Tripoli et Ascalon, à laquelle contribuèrent puissamment les flottes de Venise, de Gênes, de Pise, et même de Flandre et de Norvége, les pèlerins d'Occident possédèrent toute la côte, depuis Scanderon jusqu'aux frontières de l'Égypte. Le prince d'Antioclio rejeta la suprématie du roi de Jérusalem; mais les comtes d'Édesse et de Tripoli se reconnurent pour ses vassaux. Les Latins étendirent leur royaume au delà de l'Euphrate, et les mahométans ne conservèrent de leurs conquêtes en Syrie que les quatre villes d'Hems, de Hamah, d'Alep et de Damas. Les lois, le langage, les mœurs et les titres de la nation française et de l'Église latine furent adoptés dans ces colonies d'outre-mer. Selon la jurisprudence féodale, les principaux États et les baronies subordonnées passèrent aux héritiers mâles et femelles; mais le luxe et le climat de l'Asie anéantirent la race mélangée et dégénérée des premiers conquérants; l'arrivée de nouveaux croisés d'Europe était un événement incertain, et sur lequel on ne pouvait compter. Le nombre des vassaux tenus au service militaire se montait à six cent soixante-six chevaliers, qui pouvaient espérer le secours de deux cents en plus sous la bannière du comte de Tripoli. Chaque chevalier marchait au combat accompagné de quatre écuyers ou archers à cheval; les églises et les villes fournissaient cinq mille soixante et quinze sergents, probablement des soldats d'infanterie, et la totalité des forces régulières du royaume n'excédait pas le nombre de onze mille hommes: faible défense contre les troupes innombrables des Turcs ou des Sarrasins. Mais la sûreté de Jérusalem se fondait principalement sur les chevaliers de l'Hôpital, de Saint-Jean et du temple de Salomon, sur cette étrange association de la vie monastique et de la vie militaire, et qui résumait assez fidèlement les deux traits caractérisques de la vie féodale. La fleur de la noblesse d'Europe aspirait à porter la croix et à prononcer les vœux de ces ordres respectables dont la discipline et la valeur ne se sont pas démenties, et la donation de vingt-huit mille fermes ou manoirs, dont ils furent promptement enrichis, les mit en état d'entretenir des troupes régulières de cavalerie et d'infanterie pour la défense de la Palestine. L'austérité du couvent ne tarda pas à se perdre dans l'exercice des armes. L'avarice, l'orgueil, la corruption de ces moines militaires scandalisèrent bientôt le monde chrétien; leurs prétentions d'immunité et de juridiction troublèrent l'harmonie de l'Église et de l'État, et la jalousie de leur émulation menaçait continuellement la tranquillité publique. Mais, dans le fort de leurs désordres, les chevaliers de l'Hôpital et du Temple conservèrent leur caractère de dévouement religieux et d'intrépidité. Ils négligeaient de vivre suivant les lois du Christ; mais il étaient toujours prêts à mourir pour son service; et cette institution transporta du saint sépulcre dans l'île de Malte l'esprit de la chevalerie, cause et effet des croisades (1). »

Le climat de l'Orient agit sur la constitution physique et par suite sur les mœurs des Occidentaux comme un dissolvant dont l'effet est aussi prompt qu'infaillible. Il semble que les lois de la nature y soient empreintes d'un fatalisme qui passe des institutions dans la vie individuelle. La fréquence des épidémies, contre lesquelles l'art n'a que des ressources impuissantes, fatigue l'énergie et façonne l'âme à une résignation apathique, qui lui montre dans les voluptés sensuelles l'attrait d'un larcin fait à l'avenir. Le courage des Turcs se manifeste sous une influence analogue. Ils marchent au combat avec la certitude que l'heure de la victoire est écrite au livre de la destinée; vaincus, ils ont le mérite du martyre; vainqueurs, ils se regardent comme les instruments d'un saint triomphe.

CHAPITRE XX.

DEUXIÈME CROISADE.

La seconde croisade trouva les Grecs plus disposés à profiter pour eux-mêmes des secours des Latins qu'à favoriser la cause de l'Église. Pour cette fois, deux puissants monarques, Conrad III, empereur d'Allemagne, et Louis VII, roi

(1) Gibbon, *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, t. II, p. 364 et suiv., de la traduction française de M. Guizot.

de France, se mirent à la tête de l'expédition. La route des Allemands était toute tracée. Ils passèrent le Danube à Ratisbonne, traversèrent la Hongrie, les deux Pannonies, le pays des Bulgares, la Thrace; puis, après s'être arrêtés à Philippopolis et à Andrinople, où l'empereur Manuel les accueillit avec une feinte bienveillance, ils arrivèrent à Constantinople et passèrent en Asie. Là, trompés par leurs guides auxquels Manuel avait donné la mission de les égarer, ils virent leur armée se fondre au milieu de déserts arides et de combats continuels où le nombre et le courage étaient inutiles. L'expédition des Français eut une issue presque aussi malheureuse. Ils côtoyèrent l'Asie Mineure pour être à portée de leur flotte; mais la longueur de la route ne tarda pas à les décourager. Les barons arrivèrent seuls à Antioche, laissant la multitude qui les avait suivis à la merci des infidèles. Les deux souverains se retrouvèrent à Jérusalem, où Conrad s'était rendu comme pèlerin; ils se concertèrent pour délivrer Damas; mais leur rivalité fit avorter ce projet, et ils reprirent le chemin de l'Europe, laissant les Sarrasins dans la persuasion que l'Asie était le tombeau des armées des Latins. Si la troisième croisade ne peut être comparée aux deux premières pour le zèle et la ferveur religieuse, elle se distingue entre toutes par le caractère des princes qui la conduisaient. Les affaires des Latins se trouvaient dans un état presque désespéré. Saladin, successeur de Noureddin, était maître de Damas, d'une grande partie de la Syrie, et lui-même avait conquis l'Égypte. Il résolut d'enlever Jérusalem aux Latins. La bataille de Tibériade le mit en possession de la ville sainte, et Ptolémaïs ouvrit ses portes au vainqueur.

CHAPITRE XXI.

TROISIÈME CROISADE.

A cette nouvelle, l'Europe s'émut. Le marquis de Montferrat fit promener dans toutes les terres de la chrétienté une image du saint sépulcre que le cheval d'un Sarrasin foulait aux pieds et souillait de ses immondices. L'empereur Frédéric Barberousse, âgé alors de soixante-huit ans, oublia ses démêlés avec Henri le Lion, et prit la croix. Richard d'Angleterre et Philippe de France suivirent son exemple; et les chrétiens de Tyr, reprenant courage, allèrent mettre le siége devant Saint-Jean d'Acre.

Cependant Frédéric s'avançait vers l'Orient à la tête d'une armée puissante. Fidèle à la politique de ses prédécesseurs, Isaac l'Ange ne négligeait rien pour entraver la marche des croisés. Il commence par contester au vieux monarque le titre d'empereur, et refuse de le laisser passer, à moins qu'il ne donne des otages. Frédéric se fraye un passage les armes à la main, emporte la ville d'Iconium, passe le mont Taurus, et perd la vie comme Alexandre pour s'être baigné dans le même fleuve. Frédéric de Souabe, son fils, fut emporté par la peste au siége de Ptolémaïs. Ce ne fut qu'au printemps de la seconde année que les flottes de France et d'Angleterre parurent en vue de la ville assiégée.

Il y a six siècles et demi que les bannières de ces deux puissances rivales se réunirent dans les plaines d'Orient. Alors Constantinople était hostile, et le but des puissances occidentales était l'abaissement du Croissant. De nos jours, le même théâtre s'ouvre à une lutte toute politique. La lutte est entre la croix latine et la croix grecque. L'Église anglicane, n'étant sympathique qu'à elle-même, apporte dans la lutte des intérêts de prépondérance et de commerce. Les Turcs profitent avec étonnement d'un conflit unique dans l'histoire; et, s'ils doivent reconnaître la supériorité de leurs alliés dans le service administratif et la guerre savante, ils comprennent aussi qu'ils ont sur eux un avantage, celui de défendre dans la même cause leur indépendance comme nation, et la religion de leurs pères. Quoique la faiblesse des Grecs les condamne à un rôle subordonné, il n'est pas moins remarquable de les retrouver ce qu'ils ont toujours été, ambitieux et rusés jusqu'à la perfidie.

Le départ de Philippe, après la prise de Saint-Jean d'Acre, et la mort de Conrad de Montferrat, qui, de même que celles de Gustave-Adolphe et de Charles XII, est restée inexpliquée, laissèrent à Richard Cœur de Lion tout le

poids de la guerre. Son héroïsme a laissé en Orient un terrible souvenir. En Syrie, les mères prononçaient son nom pour effrayer leurs enfants; et, si un cheval faisait un écart, le cavalier le gourmandait en disant : « Aurais-tu aperçu le roi Richard ? »

Il s'empara de Jaffa et de Césarée qu'il ajouta aux débris du royaume de Lusignan; mais Ascalon ne lui livra que ses ruines. Il était sur le point de reprendre Jérusalem, quand la jalousie ou un excès de prudence détacha de lui ses compagnons, à l'instant même ou Saladin était trop épuisé pour lui disputer ce triomphe. Henri VI retint indignement en captivité le héros qui avait fait la terreur des Sarrasins; et la troisième croisade n'eut d'autre effet important que de relever en Asie la réputation de la bravoure des Francs, et de justifier, par la prise de Constantinople, toutes les craintes que les expéditions des Latins avaient inspirées aux empereurs grecs.

Les États fondés en Orient par les croisés passèrent tour à tour entre les mains des Latins et des Turcs, pour rester définitivement au pouvoir de ces derniers. Le royaume de Jérusalem, qui comprenait la Palestine avec les villes de Sidon, de Tyr et de Ptolémaïs, eut pour dernier roi Guy de Lusignan; le comté d'Édesse, conquis dans l'origine par Baudoin, frère de Godefroy de Bouillon, appartint à plusieurs princes français jusqu'en 1144 où l'atabeg Zenghi s'en rendit maître; la principauté d'Antioche tomba en partage à Boémond, prince de Tarente, dont les héritiers et descendants y réunirent le comté de Tripoli, qui avait été fondé par Raymond, comte de Toulouse. Les mameluks les dépouillèrent d'Antioche en 1268 et de Tripoli en 1289. Enfin, le royaume de Chypre, que Richard Cœur de Lion enleva aux Grecs, fut cédé par ce prince à Guy de Lusignan, dont la postérité régna en Chypre jusqu'en 1487, époque où cette île passa sous la domination des Vénitiens.

L'insuccès des premières croisades avait dû nécessairement en faire rechercher la cause. L'expérience avait cruellement prouvé que les échecs des Latins ne pouvaient être attribués ni à leur faiblesse numérique ni à leur infériorité comme force militaire. Malgré le courage fanatique des Turcs, ce qu'il y avait de plus difficile en Orient pour une armée chrétienne, c'était, non de vaincre, mais de subsister. Il était donc de la plus haute importance d'avoir comme point d'appui entre l'Asie et l'Europe une ville riche et dont les ressources fussent à la disposition des Latins, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Cette ville était et ne pouvait être que Constantinople, passage nécessaire pour ceux qui arrivaient d'Europe par la Hongrie, et entrepôt des produits du bassin du Danube et de ses nombreux affluents. Tous ces éléments de succès avaient été paralysés par le mauvais vouloir des Grecs, ce qui attira justement sur eux la catastrophe qu'ils voulaient écarter.

CHAPITRE XXII.

QUATRIÈME CROISADE.

La quatrième croisade fut prêchée par Foulque de Neuilly, sous les auspices du pape Innocent III; les comtes de Flandre et de Champagne, Eudes, duc de Bourgogne, et Boniface, marquis de Monferrat, se croisèrent. Six barons, parmi lesquels étaient Geoffroi de Villehardoin, furent députés à Venise pour obtenir de cette république des vaisseaux de transport. Ces derniers, maîtres de la mer, ne refusèrent pas leur flotte; mais ils exigèrent pour prix de leur concours une somme d'environ quatre millions. Les chevaliers, après avoir réuni toutes leurs ressources et vendu leurs joyaux et leur argenterie, se trouvaient encore bien loin de pouvoir atteindre ce chiffre : on les tint quittes du reste à condition qu'ils assureraient à Venise la possession de Zara, place importante de la Dalmatie. Pendant que les croisés pressaient le siége de cette ville, un jeune prince grec vint les supplier d'aller replacer sur le trône Isaac l'Ange dépossédé par un usurpateur. Alexis fit valoir à leurs yeux tout l'avantage qu'ils tireraient de l'occupation de Constantinople; et il appuya ces raisons, déjà si plausibles, de l'offre d'une grosse somme d'argent. Quant aux Vénitiens, rien ne pouvait leur être plus agréable qu'une proposition dont l'heureuse issue devait

ouvrir à leur commerce le Bosphore, la mer Noire, tout l'orient de l'Europe et les mers occidentales de l'Asie.

Quand les Français, portés sur les flottes de Venise, arrivèrent en vue de Constantinople, la grandeur de l'entreprise fit battre le cœur aux plus hardis. Soixante mille cavaliers déployés sur le rivage les attendaient. On s'attendait à une sériense resistance. Les chevaliers débarquèrent tout armés, et prêts à monter à cheval. Les Grecs, qui avaient compté faire peur et non combattre, se débandèrent, et dans cette confusion, dont les Vénitiens tirèrent habilement parti, la ville fut prise aussitôt qu'attaquée.

Isaac l'Ange passa de son cachot sur le trône. Il s'agissait pour lui de se débarrasser au plus tôt de ses libérateurs; il surchargea le peuple d'impôts pour acquitter les promesses d'Alexis, de sorte qu'on en vint bientôt à regretter l'usurpateur. Les croisés, qui redoutaient quelque perfidie, se payaient de leurs propres mains et se livraient aux dernières violences. Murzouffle, prince de la famille impériale, crut l'occasion favorable; il s'empara du pouvoir, et les Latins se virent obligés de recommencer le siége de la ville, qu'ils reprirent et dont ils dévastèrent une partie. Murzouffle fut précipité du haut d'une tour. Il était facile de prévoir le sort de la nouvelle conquête; elle dut passer sous la domination des Latins. Baudoin eut le titre d'empereur, et les Vénitiens obtinrent en propriété un quartier important de la ville, et de plus tous les ports de l'empire avec Candie et les îles de l'Archipel. Boniface de Montferrat prit le titre de roi de Thessalie et d'une partie de la Macédoine; Villehardoin, celui de duc de Thrace et de maréchal de la Romanie. Il y eut un duché d'Athènes, une principauté d'Achaïe, une seigneurie de Corinthe.

A côté des ces États, constitués féodalement, les Grecs, qui comptaient sur leur peu de durée, fondaient trois empires, à Nicée, à Trébisonde et à Durazzo. Ce fut surtout à leur instigation que les Bulgares empêchèrent par leurs excursions continuelles l'affermissement de l'empire latin, dont les derniers princes dégénérèrent en moins de temps encore que les Romains. Telle fut bientôt leur faiblesse, qu'ils se virent réduits à vendre le plomb de leurs palais et à se chauffer avec les poutres dorées de leurs résidences. Ce qu'une république avait fait, nue autre république le défit par esprit de rivalité : les Grecs de Nicée rentrèrent à Constantinople, sous Michel Paléologue, à l'aide des Génois, cinquante-neuf ans après la chute de Murzouffle.

Au reste ces provinces, jadis florissantes, ces villes qui avaient tenu le premier rang dans la période de la civilisation antique, perdaient peu à changer de maîtres. La plupart de ceux qui s'en étaient adjugé la possession au moment du premier partage n'en connaissaient pas même la position géographique; plusieurs avaient été gagnées aux dés, puis partagées, troquées ou vendues comme objets faisant partie du butin. Les Vénitiens, plus éclairés, échelonnèrent leurs possessions de manière à doubler les ressources de leur marine et de leur négoce. Ils s'étaient fait céder Lazi, au fond du Pont-Euxin, sur la côte de l'Asie Mineure; Nicopolis, dans le bassin de la Propontide; au nord, Héraclée, Ægos-Potamos et Radosto; sur la côte méridionale, Nicomédie; Gallipoli à l'extrémité du détroit de l'Hellespont; sur l'Hèbre de Thrace, Adrianopolis, aujourd'hui Andrinople; deux places dans l'île d'Eubée, Oréos et Caristos, et, outre les îles de l'Archipel et les ports dont nous avons déjà parlé, Patras dans le détroit qui sépare le golfe de Corinthe de la mer Ionienne, et les places les plus importantes de la côte de la Dalmatie. Ils se trouvaient ainsi en possession de Zara, cette ville dont le siége avait détourné les croisés du premier but de leur expédition, qui s'était terminée, à la grande indignation du pape, par la prise de Constantinople.

CHAPITRE XXIII.

DERNIÈRES CROISADES.

La cinquième croisade, que conduisit André, roi de Hongrie, n'offre dans ses résultats rien de mémorable; la sixième, que suscita la volonté ferme de Grégoire IX, fut dirigée par l'empereur Frédéric II. Ce monarque reculait devant les sacrifices qu'entraînait une expédition si pleine d'obstacles; mais Grégoire, après

avoir longtemps essayé des voies de la persuasion, excommunia Frédéric, qui essaya de se justifier aux yeux de l'Europe, et partit enfin pour la terre sainte, sans attendre que le Vatican levât l'interdit. Mais les rigueurs de l'Église le suivirent partout; et le patriarche de Jérusalem déclara soumises à l'interdit toutes les terres où paraîtrait le rebelle. Les grands maîtres du Temple et de Saint-Jean refusèrent de servir sous ses ordres; et Frédéric dut consentir à ce que, dans son propre camp, tout se fît et se réglât, non en son nom, mais au nom de Dieu et de la république chrétienne. Ce fut au milieu de ces difficultés que l'empereur noua des négociations avec le soudan d'Égypte, alors maître de Jérusalem. Les musulmans avaient cette ville en grande vénération, tout aussi bien que les chrétiens; mais les édifices sacrés à la possession desquels tenaient les uns et les autres n'étaient pas les mêmes. Les Sarrasins ne voulaient pas renoncer au temple que les juifs avaient construit sur les ruines de celui de Salomon, et qui avait été une des stations du prophète, dans la vision où il s'était vu transporté dans les régions du ciel. Les Latins combattaient pour la possession du saint sépulcre et de l'église bâtie sur le tombeau de Jésus-Christ. Sans s'arrêter à ce que la présence de musulmans et de fidèles dans un lieu cause et témoin de tant de luttes sanglantes pouvait avoir de périlleux et d'étrange, on en vint à un accommodement. Frédéric proposa de laisser le temple sous la garde des mahométans, à condition que le soudan lui rendrait le reste de la ville et une partie de son territoire. Toutefois, il réserva aux pèlerins la faculté de visiter aussi le temple, pourvu qu'ils ne s'y permissent aucun acte qui blessât la croyance des sectateurs de l'islamisme; et, de leur côté, les musulmans eurent le droit de parcourir Jérusalem, aux mêmes conditions. Cette transaction, d'une modération presque philosophique, eût été bien voisine d'une paix solide, si l'esprit de l'époque et les intérêts politiques ne lui eussent laissé un caractère provisoire.

« La ville de Jérusalem ayant été li- « vrée, en effet, par le soudan aux of- « ficiers de Frédéric, celui-ci, à la tête « de ses troupes, y fit son entrée comme « dans la capitale de son nouveau royau- « me. Mais le patriarche, qui l'avait « devancé, avait déjà soumis à l'inter- « dit cette ville et l'église elle-même du « saint sépulcre, comme profanées par « la présence d'un excommunié. Aucun « prêtre ne voulait y célébrer la messe, « et Frédéric, qui devait y recevoir la « couronne de son royaume de Jérusa- « lem, fut obligé de la prendre de ses « propres mains sur l'autel, pour la « placer sur sa tête.

« Grégoire IX, instruit de ces traités, « écrivit à tous les princes de l'Europe « pour les informer de son entière dés- « approbation; il appelait une pareille « paix *un forfait exécrable, qui inspi-* « *rait l'horreur avec l'étonnement.* « Mais Frédéric, qui suivait de près, à « la tête de son armée, les lettres par « lesquelles il avait annoncé le recou- « vrement de Jérusalem, contraignit « bientôt le pape à changer de lan- « gage (1). »

La France, qui avait donné l'impulsion aux premières croisades, supporta seule le poids des dernières. Échappé d'une maladie grave, saint Louis fit vœu de délivrer le saint sépulcre. Cette fois la flotte partit d'Aigues-Mortes et de Marseille, et, après avoir relâché en Chypre, cingla vers Damiette, qui fut emportée. La bataille de Mansourah, donnée avec des troupes épuisées par la famine et la peste, eut une issue fatale. Malgré la magnanimité du roi et le courage de ses guerriers, les Égyptiens eurent l'avantage; et, comme les vaincus étaient dans l'impossibilité de regagner Damiette, saint Louis et les siens furent faits prisonniers. Respecté même de ses ennemis, il fut mis à une énorme rançon, et passa quelques années en Palestine comme simple chevalier, avant de rentrer en France; mais sa destinée était de clore, par une mort sainte, cette grande époque des croisades, qui accéléra la chute de l'empire grec et creusa une limite profonde entre l'Asie musulmane et la civilisation de l'Europe.

(1) Sismondi, *Hist. des républiques italiennes*, t. II, p. 447 et suiv.

CHAPITRE XXIV.

INFLUENCE DE L'EMPIRE D'ALLEMAGNE SUR LES PROVINCES SLAVES.

Tandis que les nombreuses peuplades d'origine slave, ou formées d'un mélange où l'élément slave dominait, suivaient, les unes la fortune des Russes, les autres eelle des Polonais, l'Allemagne se glissait, pour ainsi dire, entre les deux partis, et tendait à absorber, une à une, les possessions que la conformité d'origine, de religion et d'intérêts semblait devoir rattacher aux destinées polonaises. En 1109, l'empereur Henri V, aidé par l'ambitieux Sbigniew, bâtard de Boleslas III, attaqua et couvrit de ses armées tout le territoire qui s'étend de la Vistule à l'Oder. Boleslas repoussa courageusement cette agression injuste, et fit essuyer une défaite sanglante aux Allemands dans les champs de Hundsfelt. Henri se tira de ce mauvais pas par une double alliance. Le partage de la Pologne en duchés, après la mort de ce prince, fut le signal de guerres fraternelles qui déchirèrent l'État, et entraînèrent l'abandon de la Silésie. Vers la même époque, la fondation de l'ordre des chevaliers Teutoniques ou Porte-glaive, qui s'etaient donné la mission de convertir les païens du Nord, ferma aux Polonais les chemins de la Baltique, ce qui les mit, pour l'industrie et le commerce, à la merci des Juifs et des étrangers.

La fondation de l'ordre Teutonique, créé à l'imitation de ceux des Templiers et de Saint-Jean de Jérusalem, remonte à l'année 1190. Ces chevaliers, dont le premier grand maître fut Walpol de Passenheim, élevèrent à Saint-Jean d'Acre un temple et un hôpital destiné aux soldats de la foi. Lorsque les croisades eurent cessé, les grands maîtres retournèrent en Allemagne, et le siége de l'ordre s'établit définitivement à Marienbourg.

Apres le règne de Casimir le Juste, qui institua le sénat polonais, et dont la sollicitude s'étendit spécialement sur les paysans, les prélats et les grands du royaume firent tourner au profit de l'intrigue et des ambitions privées l'institution sénatoriale, qui, au lieu de rester ce qu'elle était dans l'esprit du fondateur, un conseil et un contre-poids de l'autorité royale, attira bientôt à elle les prérogatives du chef de l'État, et prépara les voies à l'anarchie. Leszek le Blanc céda à Coloman, fils du roi de Hongrie, des droits exclusifs sur la Gallicie, et donna à son frère Conrad le duché de Mazovie qu'inquiétaient les Prussiens idolâtres. Conrad appela à son secours les chevaliers Teutoniques, leur concéda des terres qu'ils s'engageaient à restituer à la fin de la guerre, sauf à conserver pour eux la moitié des pays qu'ils auraient conquis. Telle est l'origine de cette puissance prussienne qui, plus tard, fut la première à proposer le partage de l'État qui l'avait accueillie. Peu de temps après, Sviatopolk, gouverneur de Poméranie, tue de sa main le débonnaire Leszek, et fonde une principauté qui échappe à la suzeraineté de la Pologne.

A toutes ces causes d'affaiblissement il faut ajouter l'introduction des lois allemandes, qui s'établirent dans le royaume sous le nom de lois de Magdebourg. Le nombre des colons allemands, qui contribuèrent puissamment à rendre le pays florissant par l'agriculture et l'industrie, était devenu si considerable, qu'ils réclamèrent et obtinrent le droit d'avoir leur juridiction propre. Cette mesure indique à elle seule combien les lois du royaume étaient vicieuses ou mal exécutées.

CHAPITRE XXV.

VLADIMIR MONOMAQUE.

Si le désordre était grand en Pologne, il n'était pas moindre en Russie, ou l'éloignement des principaux centres du mouvement européen donnait aux vices de l'époque un caractère plus prononcé d'ignorance et de barbarie. Cependant Vladimir Monomaque, qui régna à Kief de 1113 à 1125, mérite d'être cité comme une honorable exception; il sut contenir les princes apanagés dans les limites du devoir, se montra pieux et charitable, réprima les brigandages de ses voisins, et porta ses armes contre Andrinople. Alexis Comnène, effrayé de cette brusque attaque, lui envoya entre autres présents la chaîne d'or et le collier de Constantin Monomaque, aïeul de Vladi-

mir. Néophyte, chargé de cette mission, plaça sur le front du prince Slave la couronne impériale, et le proclama césar ou tsar de Russie.

Les conseils que Vladimir donna à ses fils lorsqu'il sentit sa fin prochaine sont empreints d'un esprit de sagesse et d'équité que l'époque rend surtout remarquable. Cependant tous ses actes ne sont pas à l'abri de reproche. Les Polovtsi avaient donné plus d'une fois l'exemple de la cruauté et de la perfidie; mais ce n'était pas une raison pour que le grand prince violât le droit des gens dans la personne de leurs ambassadeurs.

Le regne de Mstislaf vit renaître les querelles des princes apanagés; il eut assez de fermeté pour reprimer ces désordres, au milieu de ses guerres contre les Lithuaniens et les Polovtsi; mais, à sa mort, tout retombe dans la confusion, et Novogorod, fatiguée de l'ambition turbulente de ses princes, secoue le joug de Kief, et se donne des institutions républicaines. Ainsi la même ville qui avait appelé les Variagues est la première à établir sur cette terre de servitude un gouvernement electif fondé sur des institutions libres. Elle garda longtemps son indépendance et sa splendeur, et prit rang parmi les villes anséatiques.

CHAPITRE XXVI.

FONDATION DE MOSCOU.

Les règnes se succédèrent au milieu des guerres et des trahisons; sous celui d'Isiaslaf, il est fait mention pour la première fois de Moscou. Les annalistes rapportent que cette ville fut fondée par Georges, souverain de Vladimir (1147). Ce prince, arrivé sur les bords de la Moskva, dans les terres d'un boyard nommé Étienne Koutchko, le fit décapiter à la suite d'une querelle, ce qui n'empêcha pas la fille de ce dernier d'épouser André, fils de Georges. Moscou s'éleva sur l'emplacement de cette résidence, et porta longtemps le nom de Koutchkovo. C'est à Georges ou Joury, surnommé Dolgorouki (Longue-Main), qu'on attribue sa fondation. Mais Vladimir prit avant cette ville l'importance d'une capitale, et Kief déchut peu à peu de son rang. Rien ne montre d'une manière plus frappante les efforts que fait la Russie pour se constituer définitivement que ses tâtonnements continuels pour fixer le siége de l'empire : en moins de trois siècles, on voit Novogorod, Kief et Vladimir choisies successivement pour résidence des grands princes. Moscou doit garder plus longtemps la suprématie, parce qu'elle se trouve au centre de la population russo-slave, Pétersbourg, malgré sa magnificence, ne pouvant être considérée que comme une forteresse destinée à commander les trois golfes dont les glaces et les rochers défendent les approches du Nord.

A cette époque, le christianisme ne réagissait que faiblement sur la grossièreté des mœurs : ainsi lorsque Vladimirko, prince de Galitch, après avoir vainement tenté de déposséder Ysiaslaf, ne dut son salut qu'à la clémence de Géisa, roi de Hongrie et allié du grand prince, il ne se fit aucun scrupule de violer ses serments, et comme on lui reprochait ce manque de foi, quoiqu'il eût juré sur la croix, il se contenta de répondre : Elle était si petite!

Tandis que Rostislaf régnait à Kief, André, prince de Vladimir, ravagea le pays des Bulgares, et réduisit en cendres plusieurs de leurs villes. L'activité des Russo-Slaves rayonnait au loin, et, quoique ces expéditions ne se rattachassent à aucun plan, à aucun système arrêté, elles n'en donnaient pas moins une haute idée de leurs forces, et laissaient partout des traces que retrouva leur politique, lorsque le lien du despotisme eut réuni sous une même volonté toutes ces tendances hostiles et divergentes. Les empereurs grecs les craignaient et les ménageaient : Manuel, dans la guerre que leur fit Étienne III, roi de Hongrie, fut puissamment secouru par Rostislaf, prince dévot que les papes gouvernaient à leur gré.

Mstislaf occupait le trône de Kief, et André régnait à Vladimir. Le premier assembla tous les princes alliés pour accabler de concert les Polovtsi qui occupaient les bords du Dniepr et gênaient le commerce des Russes : ils battirent l'ennemi et revinrent chargés de butin. Les chefs se plaignirent de ce que Mstis-

laf s'était attribué une part trop considérable, et la discorde se mit entre eux. D'autres causes envenimèrent encore la querelle; le prince de Kief, brusquement attaqué et vaincu, vit sa capitale au pillage. Pendant trois jours, les maisons, les monastères, les églises furent dépouillés par la rapacité de ces bandes victorieuses; et depuis ce désastre, la puissance de cette ville, que les Orientaux appelaient la seconde Bysance, ne fit que décroître. André la céda à Gleb, son frère, ce qui assura le premier rang à Vladimir.

La grande principauté comprenait alors (1169) les gouvernements actuels d'Yaroslavl, de Kostroma, de Vladimir et de Moscou, une partie de ceux de Novogorod, de Toula et de Kalouga; elle avait sous sa dépendance les principautés de Kief, de Riazan, de Mourom, de Smolensk et de Polotsk; mais Novogorod, de même que les princes de Galitch et de Tcheruigof, avaient conservé leur indépendance. Il n'entre pas dans notre cadre de suivre toutes les révolutions qui continuèrent à se produire en Russie: nous nous bornerons à présenter les phases principales de l'agrandissement de sa puissance, pour expliquer l'influence qu'elle exerce sur les provinces Danubiennes et ses efforts constants pour s'emparer des détroits de la mer Noire, seul débouché de ses provinces méridionales, les plus fertiles de l'empire. Certes, le cabinet de Pétersbourg peut faire valoir des motifs plausibles pour expliquer ses prétentions sur la Turquie, mais l'Europe en a de plus puissants encore à mettre enfin des bornes à une ambition qui menace en même temps l'Europe et l'Asie.

Les événements qui signalent plus particulièrement la fin du douzième siècle sont l'apparition sur le théâtre des luttes slaves des terribles Lithuaniens qui, jusque-là, avaient reconnu la puissance tantôt des Russes, tantôt des Polonais, et l'alliance du belliqueux Roman avec les Hongrois, ce qui fut un acheminement à la soumission de la Gallicie aux Polonais et aux Allemands par l'isolement de cette province de l'influence russe.

Dans le courant du treizième siècle, les Danois fondent Revel et étendent leurs conquêtes en Esthonie; les Lithuaniens font trembler leurs anciens maîtres; les Polonais et les Russes s'épuisent en luttes intestines; partout le vice des institutions arme des prétentions rivales, et rend les victoires stériles. Tandis que les Etats slaves, au milieu de cette confusion, s'ouvraient cependant aux influences civilisatrices, une invasion formidable allait décider du sort de la Russie, passer le niveau du despotisme asiatique sur tous ces trônes chancelants, et isoler la Pologne, en la laissant a la merci de l'Allemagne.

CHAPITRE XXVII.

TARTARES.

« Dans la Tartarie chinoise, et au « sud du gouvernement d'Irkoutsk, er« raient des hordes de Mongols, de « même origine que les Turcs d'Orient. « Vers la moitié du douzième siècle, « ce peuple devint puissant par ses con« quêtes. Le khan Bagadour laissa « son jeune fils Temoutchin à la tête « de quarante mille familles. Après « s'être signalé par des victoires et « d'atroces cruautés, il se déclare in« dépendant des Tartares; et, de gré « ou de force, il soumet les chefs des « autres hordes. Il campait à la tête de « son armée sur les bords du fleuve « Amour, lorsqu'un ermite vint lui « promettre l'empire du monde, au nom « de Dieu, et lui donner le titre « de *Genghis-khan* ou grand Khan. « Les peuples voisins et le prince du « Thibet le reconnurent pour leur sou« verain, et s'associèrent à sa fortune. « Pékin trembla devant ses armes victo« rieuses, et Genghis-Khan lança ses « hordes sur l'Occident. Il entra à che« val dans la capitale de la Boukharie, et « contraignit Mahomet II, son rival, à « une fuite honteuse. Pendant trois ans « ce ne furent que ravages, incendies « et massacres; enfin, vers l'an 1223, « deux généraux du Khan couvrent de « leurs guerriers les côtes occidentales « de la Caspienne; mais, trompés par « leurs guides, ils se trouvent enve« loppés par les Alains, les Yasses et « les Polovtsi. Ces derniers se laissèrent « désarmer par de riches présents, et

les Alains, demeurés seuls, succombèrent. Bientôt les Mongols poursuivirent les Polovtsi jusqu'à la mer d'Azof, où tout dut plier sous leur nombre et leur valeur. Une grande multitude de Polovtsi se refugièrent à Kief et répandirent la nouvelle de l'arrivée des Mongols. Les princes russes résolurent de s'opposer à ce torrent. Déjà leur armée était à Zaronb et à l'île des Variègues sur le Dniepr, lorsqu'arrivèrent dix ambassadeurs tartares pour annoncer qu'ils n'en voulsient qu'aux seuls Polovtsi. Ces envoyés sont massacrés et les Tartares se préparent à la guerre. L'armée russe remporta d'abord quelques avantages; msis, dans une action générale, les Polovtsi plièrent et mirent le désordre dans les raugs des princes alliés. A peine la dixième partie de leurs troupes put-elle échapper à ce désastre. Mstislaf se retira à Galitch, et Vladimir, prince de Smolensk, se réfugia à Kief. Un autre Mstislaf, fils de Roman, paya de sa vie une plus longue résistance. Les princes de la Russie méridionale avaient demandé du secours au grand prince Georges; mais son neveu Vassilko eut le bonheur d'arriver trop tard. Tout le sud de la Russie, dévasté par les barbares, était dans la consternation, lorsque les Tartares, las de tuer, et ne trouvant plus de résistance, se détournèrent tout à coup vers l'Orient. Genghis-Khan vint audevant de ses généraux victorieux, et marcha contre le roi de Tangut ».

A peine ce conquérant s'était-il éloigné, que la désunion se mit entre les princes. Novogorod était déchirée par les factions; la Galicie passait tour à tour de l'alliance des Hongrois à celle des Polonais et des Russes. Les princes allaient porter le ravage jusque dans la Carélie et la Finlande, et semblaient vouloir justifier, à force de violences, le système de dévastation des Tartares. La famine vint désoler ces malheureuses provinces, et les Mongols reparurent.

« Genghis-Khan était mort en 1227, laissant pour héritier Octaï, son fils aîné. Ce prince, après avoir conquis les provinces septentrionales de la Chine, et détruit l'empire des Niu-Tché, envoya son neveu Bâti pour soumettre les pays situés au nord de la mer Caspienne. A ls nouvelle de cette invasion, les Bulgares s'étaient retirés précipitamment. Trois ans après, le chef tartare paraît sur les bords du Volga, et, en 1237, il livre aux flammes la *grande ville*, capitale des Bulgares : puis, se frayant un chemin à travers d'épaisses forêts, il pénètre dans la principauté de Riazan, et fait sommer les Russes de lui livrer la dixième partie de leurs biens : Quand nous aurons tous mordu la poussière, répondirent les princes, vous pourrez les prendre en entier. Georges rejeta les mêmes propositions; et, trop confiant dans ses forces, il résolut de punir à lui seul ces audacieux étrangers. Bâti marche sur Riazan, ruinant sur son passage des villes florissantes dont il extermine la population. Après six jours de siége, la ville est emportée, et le prince Georges est massacré avec sa famille et tous les habitants.

« A Colomna, Bâti rencontre Vsévolod, fils de Georges, qui réuni à Roman, livre et perd une bataille décisive; après ce nouveau succès, il brûle Moscou, et fait prisonnier Vladimir, second fils de Georges. Le grand prince sort enfin de sa capitale qu'il laisse sous la défense de ses deux fils Vsévolod et Mstislaf, et se retire avec sa petite armée pour attendre l'arrivée de ses frères. Le chef tartare ne tarda pas à paraître devant les murs de Vladimir, et envoya un fort détachement vers Souzdal qui se rendit sans résistance et dont la population fut massacrée. Les Vladimiriens, en voyant les préparatifs du siége, reconnurent que leur perte était inévitable. Vsévolod, les princes, les boïards et les principaux citoyens reçurent solennellement la tonsure monacale pour consacrer à Dieu les derniers jours de leur vie. Enfin l'assaut commence, et l'ennemi pénètre dsns la ville. Vsévolod et Rostislaf tombent au milieu des rangs ennemis; tout ce qui résiste périt par le fer; tout ce qui échappe aux flammes de-

(1) (Histoire de Russie chopin.)

« vient la proie du vainqueur. Pendant « l'espace de trois semaines, les Tartares prirent, sans compter les bourgs « et les villages, quatorze villes de la « grande principauté, égorgeant tous « les habitants ou les traînant en esclavage. Georges, qui campait sur les « bords de la Site, marche enfin à la « rencontre de l'ennemi, mais il succombe à son tour et Vassilko tombe « entre les mains du vainqueur, qui, « blessé de la fierté de ses réponses, « le fait mettre en pièces par ses soldats. Les nombreuses hordes des « Tartares se portèrent précipitamment « sur Novogorod; après avoir pris Tver, « elles mirent le siége devant Tarjek. « Cette ville ruinée, Bâti rétrograde, « arrêté dans sa marche par des marécages; il se porte sur Kozelsk dans « le gouvernement de Kalouga; cette « place, après une résistance d'un mois, « eut le sort des autres villes. Rassasié « de carnage, Bâti se retira sur le « Don. »

Ce qui caractérisait l'invasion des Mongols, c'était l'esprit de suite qui présidait à toutes leurs opérations militaires. L'organisation de leurs armées, la distribution de leurs forces, les alliances qu'ils savaient se ménager ou qu'imposait la terreur de leur nom, tout révèle un système où la guerre n'était que l'instrument d'une politique pleine de prévoyance et d'astuce. Les Slaves ne tardèrent pas à en faire l'expérience. D'abord, ils ne regardèrent leurs défaites que comme des accidents passagers; ce n'était à leurs yeux qu'une page de plus à ajouter à la longue suite des dévastations périodiques des Pétchenègues, des Avares, des Hongrois, des Polovtsi et des Lithuaniens. Au lieu de former une ligue puissante avec leurs voisins d'Occident, les princes russes se disputèrent les ruines encore fumantes de leurs villes. Yaroslaf chasse les Lithuaniens de la province de Smolensk que bientôt Michel de Tchernigof reprend à Vsévolod. De son côté, Daniel profite de l'absence de Rostislaf pour s'emparer de Galitch, et force son rival à se réfugier en Hongrie.

Bâti, informé de ces dissensions, commence par écraser les Polovtsi; il marche ensuite vers le pays des Mordviens, et se rend maître de Mourom et de Gorokhovetz. De là il se dirige vers la Russie méridionale. Périaslavle est ruinée; Tchernigof, après une vigoureuse résistance, est livrée aux flammes. L'avide Mongol convoitait les richesses de Kief. Mangou, petit-fils de Genghis-Khan, fut envoyé pour examiner les moyens de défense de cette ville, dont l'aspect le frappa d'admiration. Il fit proposer aux habitants de se rendre; mais les Kiéviens massacrèrent ses députés. Ce trône si menacé, et que la fuite de Michel laissait vacant, tenta l'ambition de Rostislaf; mais Daniel le prévient et le fait arrêter. Le prince de Galitch, mesurant le danger, laisse à Dmitri le soin de défendre Kief, et court demander du secours au roi de Hongrie. Mais les Tartares s'empressent de donner l'assaut. Après deux jours d'une lutte terrible, les Kiéviens furent vaincus, et la ville n'offrit bientôt qu'un amas de décombres. Temples, monuments, tombeaux, tout fut détruit. Les historiens russes rapportent que Bâti, appréciateur du courage dont Dmitri avait fait preuve, lui laissa la vie et lui accorda sa confiance; ils ajoutent que ce fut grâce à ses conseils que le chef de la horde victorieuse, après s'être emparé de Vladimir, de Galitch, et d'un grand nombre de villes de la Russie méridionale, prit la résolution de passer les Karpathes pour attaquer la Hongrie.

CHAPITRE XXIX.

MARCHE DES MONGOLS VERS L'OCCIDENT.

Les Cumains ou Polovtsi, avaient opposé une résistance plus sérieuse aux Barbares. Vers cette époque (1240), leur domination s'étendait du Pruth, jusqu'au fleuve Yaïk. Leur roi Kuthen repoussa deux fois les Tartares; enfin, après une défaite, il alla se réfugier dans les Karpathes. De là il demanda des terres à Béla, roi de Hongrie, s'engageant à le reconnaître comme suzerain, et à adopter le christianisme. Le roi accueillit sa demande, et lui céda le pays appelé la grande Cumanie. Kuthen fut obliger de rester dans un bourg voisin de Pesth, pour être garant de la fidé-

lité de son peuple; car il amenait avec lui plus de quarante mille familles auxquelles venaient journellement se joindre d'autres débris échappés à la fureur des Mongols. Ces réfugiés représentèrent en vain à Béla qu'il ne fallait rien négliger pour repousser le péril qui les menaçait. Enfin, le roi, informé de la marche de Bâti, visita les frontières du nord, fortifia les passages et y plaça des garnisons; mais les Hongrois regardaient ces précautions comme inutiles, et supposaient que les Cumains exagéraient à dessein le danger. L'événement ne les justifia que trop complétement: le 15 mars 1241, Bâti n'était plus qu'à une demi-marche de Pesth. Deux jours après, les Hongrois attaquèrent les Mongols et essuyèrent une défaite sanglante. Ces derniers s'étaient fait précéder de quarante mille ouvriers, employés à aplanir les obstacles naturels que le pays montueux et coupé de lacs et de forêts, opposait à la marche d'une armée. Les Hongrois aimèrent mieux attribuer à la trahison qu'à leur propre faute le désastre qui les frappait. Informés par un prisonnier que plusieurs Cumains s'étaient vus forcés de combattre dans les rangs des Tartares, ils s'écrièrent que Kuthen avait appelé les hordes en Hongrie, et le malheureux fut massacré avec ceux qui l'entouraient. Cette injustice irrita leurs compatriotes; la Cumanie se souleva; et cette diversion vint en aide aux Tartares qui battirent cent mille Hongrois sur les bords du Theiss. Pendant trois ans ils ravagèrent la Hongrie, la Transylvanie, la Bulgarie, et toute la région du Danube qu'occupent aujourd'hui les Valaques et les Moldaves. Les villes de Fogaras et de Moramos, situées dans les montagnes durent à cette circonstance d'échapper au joug des oppresseurs; et de tous côtés les vaincus accoururent pour y chercher un refuge. Leur territoire ne suffisant point à ce surcroît de population, elle se répandit dans la Valachie et ajouta d'autres éléments étrangers au mélange des races romanes. Une cause religieuse contribua à favoriser cette migration. Ces Valaques professaient le rit grec, tandis que les Hongrois reconnaissaient la suprématie de l'Église latine. Déjà, en 1234, le pape Grégoire IX écrivait au roi Béla, pour l'engager à forcer les Valaques schismatiques à entrer dans le giron du catholicisme (1). Ce furent tous ces mo-

(1) La correspondance des papes renferme souvent des détails précieux pour l'histoire de ces provinces, où les annalistes de l'époque ont laissé régner tant d'incertitude; nous citerons les lettres suivantes :

Innocentii P. IV. ad Regem Russiæ. (In tutelam Dei Petri et Romani Pontificis suscipitur). Regi Russiæ illustri Innocentius Episcopus servus servorum Dei.

Cum te ac Regnum tuum, utpote plantationem novellam, proponamus prosequi speciali prerogativa gratiæ et favoris, votis tuis libenter annuimus, et petitiones tuas quantum cum Deo possumus favorabiliter exaudimus. Tuis itaque supplicationibus inclinati, personam tuam et Regnum prædictum sub beati Petri et nostra protectione suscipimus, et præsentis scripti patrocinio communimus. Nulli ergo hominum liceat hanc paginam nostræ protectionis infringere, vel ei ausu temerario contraire. Si quis autem hoc attemptare præsumpserit, indignationem Dei omnipotentis, beatorum Petri et Pauli Apostolorum ejus, et nostram se noverit incursurum. Datum Lugduni, V Nonas Maij anno tertio. (1246).

Innocentii P. IV. ad Regem Russiæ. (De religiosis apud eum perpetuo mansuris). Regi Russiæ illustri, Innocentius episcopus servus servorum Dei.

Cupientes tuis votis annuere, ac volentes in omnibus quantum cum Deo possumus tuæ satisfacere voluntati, dilectos filios fratres Alexium et..... socium ejus, qui cum ipse fuit in Bohemia, ordinis Prædicatorum, tibi ad morandum tecum duximus concedendos, committentes eis auctoritate præfata eamdem auctoritatem quam habent ei qui sunt ad Tartaros destinati. Datum Lugduni, V Nonas Maij. Anno tertio. (1246)..... Ces deux lettres sont adressées à Daniel prince de Galitch ou de Galicie.

Innocentii P. IV. ad Joannem Regem Russiæ. Ad Ecclesiæ unitatem redire satagenti, ut benigne suscipiat Legatum Apostolicum, eique contra Tartaros consilium et auxilium impendat. Joanni illustri Regi Russiæ Innocentius episcopus, servus servorum Dei.

Cum is qui secundum suæ omnipotentiam majestatis nec loco potest nec tempore comprehendi, utpote incircumscribilis, et immensus, stabilis manens, dat cuncta moveri, facial spiritus suos angelos, et ministros, cœlorumque altitudine inclinata carnem assumens humanam, pro eo quod deliciæ suæ sunt esse cum filiis hominum, discipulos quos elegerat, in mundum destinaverit universum, ut omni prædicarent Evangelium creaturæ, suo

tifs qui déterminèrent les habitants de Fogaras à s'expatrier : la Valachie, dévastée par les Tartares, était alors presque déserte, à l'exception du banat de Craïova qui pendant longtemps avait été le séjour des Templiers, durant les expéditions des croisés dans la terre-sainte. Cette migration des Valaques s'accomplit, en 1241, sous la conduite de leur prince Rodolphe le Noir.

CHAPITRE XXX.

LES TARTARES SUR LE DANUBE.

En Moldavie[1], les tribus romanes étaient constamment inquietées par les Tartares Nogaïs qui occupaient la Bessarabie et infestaient les embouchures du Danube, de sorte que les plaines nécessaires à l'existence de leur innombrable cavalerie, n'offraient plus ni habitations ni cultures. Cependant une partie de ces provinces était restée aux Cumains, ce qui fit donner à toute la Moldavie le nom de Cumanie Noire. Le Budjac était peuplé de Tartares-Nogaïs, et selon Kogalnitchan, cet état de choses dura jusqu'en 1354, époque ou Dragos, fils de Bogdan, roi de Maramos, passa en Moldavie et y fonda la principauté de ce nom. Quelquefois, surtout à certaines époques, on trouve les Valaques confondus avec les Bulgares par les annalistes hongrois, bohêmes et polonais; c'est qu'alors les deux races, quoique distinctes prenaient le nom de celle qui se trouvait dominante. Ainsi, lorsque les Bulgares s'emparèrent de la Mœsie, ils s'unirent aux Valaques, et, formèrent avec eux le royaume qui subsista jusqu'à la mort de Samuël. Ce roi des Bulgares avait d'abord remporté sur les Grecs de grands avantages; poussant ses conquêtes jusque dans la Thrace et la Macédoine, il allait pénétrer dans le Péloponnèse, lorsque Nicéphore, général de l'empereur Basile, l'enveloppa et détruisit son armée. Le roi n'échappa qu'en se tenant longtemps caché parmi les morts. Les tentatives qui suivirent cette défaite, ne furent pas plus heureuses. Dans un dernier combat, l'empereur Basile lui fit quinze mille prisonniers auxquelles il ordonna de crever les yeux. Samuël, qui ne pouvait tirer vengeance de cette barbarie, en mourut de douleur. Son fils Gabriel, qu'on désigne tantôt par le nom valaque de Roman, tantôt par le nom slave Radomir, succéda à Samuël; il venait de gagner

nos instruxit exemplo, ut ejus sequentes vestigia, cum assumpti simus in plenitudinem potestatis, nec per ipsos possimus singulis negotiis imminere, inter eos quos in partem sollicitudinis evocavimus, onera, quasi Jethro usi consilio, dividamus unicuique secum dum virtutem propriamque variis temporibus imminent, committendo. Sane cum in partibus vestris mores et ritus Græcorum, qui superstitiose, ac dampnabiliter ab unitate ecclesiastica recesserunt, fuerunt hactenus non sine animarum periculis observati, et nuper, gratia favente divina, illuminata sint corda vestra, ut recognoscentes Romanam Ecclesiam, matrem aliarum omnium, et magistram, ac summum Pontificem successorem Petri, cui collatæ sunt claves Regni cœlestis ligandi et solvendi, et Jesu Christi vicarium, esse caput, quia cum unus sit Dominus, una fides, unum baptisma, unum principium, unum corpus ecclesiæ militantis; corpus cum pluribus capitibus monstruosum, et sine capite acephalum conseretur, ad devotionem et obedientiam Apostolicæ Sedis, et nostram redire, sicut accepimus, affectetis, nos et assurgentes in laudem, qui oculos Tobiæ per collinum ex felle piscis illuminare dignatus est, et aperire oculos cæci nati, ac exultantes cum muliere, quæ juxta veritatem evangelicam, dragmam quæ perierat reinvenit; venerabilem fratrem nostrum.... Archiepiscopum Prussiæ et Esthoniæ, Apostolicæ Sedis legatum virum utique secundum cor nostrum, morum honestate decorum, litterarum scientia præditum, et consilii maturitate præclarum, qui vobis verba vitæ deferet, et nostram, et fratrum nostrorum plenius voluntatem exponet, ad partes vestras, commisso sibi eisdem partibus plenæ legationis officio duximus destinandum, concessa ei libera potestate, ut evellat, et destruat, dissipet et disperdat, ædificet et plantet, prout secundum Deum viderit expedire. Quocirca serenitatem regiam rogamus, monemus et hortamur attente mandantes, quatenus eidem legato super his, et contra Tartaros impendas sibi consilium, auxilium et favorem, quod exinde apud Deum meritum, et apud homines tibi compares nomen bonum, nosque serenitatem regiam dignis valeamus in Domino laudibus commendare. Datum Lugduni V. Nonas Maij, anno tertio (1246).

In eundem modum universis Christi fidelibus in Russiæ partibus constitutis.

une victoire sur les Grecs, lorsque son cousin Vladislas le tua et se soumit à l'Empereur. Mais Basile, le soupçonnant de nourrir des intentions perfides, envoya des troupes qui lui livrèrent près de Dyrrachium un combat où il perdit la vie. Depuis cette époque, la Bulgarie devint une province de l'Empire, qui donna à Basile le surnom de Bulgaroctone, ou destructeur des Bulgares. Le mouvement des croisades contribua à maintenir les Bulgares ou Valaques dans la soumission; mais, lorsque le repos eût réparé leurs pertes, ils reprirent le sentiment de l'indépendance.

« L'Empereur Isaac l'Ange, à l'époque de son mariage avec la fille « de Bela, roi de Hongrie, exigea des « contributions extraordinaires des pro- « vinces. Les Bulgares surtout en furent « mécontentés. Pierre et Asan, deux « frères Valaques du mont Hœmus, « dont l'un avait reçu un soufflet de « l'Empereur, jurèrent de tirer ven- « geance de cet outrage. Ils profitèrent « de la fermentation des esprits pour « exciter le peuple à la révolte. « Comme on hésitait encore, quelques « hommes qui se prétendaient inspirés, « répandirent le bruit que Dieu promet- « tait le succès à la rébellion. Alors les « Valaques descendirent de leurs mon- « tagnes, sous le commandement de « Pierre et d'Asan, et s'étant joints aux « Bulgares, ils dévastèrent le territoire « de l'Empire. Isaac l'Ange marcha « contre eux (1187); mais à son ap- « proche, ils se retirèrent dans leurs « défilés. L'Empereur les poursuivit; « et, à la faveur d'un brouillard, il « dispersa les rebelles, qui franchi- « rent le Danube, et allèrent demander « du secours aux Romans et aux Cu- « mains de la Dacie. Accompagné de « ces nouveaux alliés, Asan repassa le « Danube et chassa les Grecs de la Mœ- « sie. Jean Cantacuzène, beau-frère « d'Isaac, marcha contre les rebelles « qui regagnèrent leurs montagnes. « Croyant que les ennemis avaient pris « la fuite, et qu'ils n'oseraient pas venir « l'attaquer, Cantacuzène établit son « camp au milieu des plaines, sans « l'entourer de fossés, et en négligeant « toutes les précautions ordinaires. Les « Bulgares et les Valaques y pénétrè- « rent pendant la nuit, et firent un « grand carnage dans l'armée grecque. « Cantacuzène, avec un petit nombre « d'hommes, s'estima heureux de re- « gagner Constantinople.

« Isaac l'Ange, après cette défaite, « rassembla une plus forte armée, et « résolut de marcher en personne contre « les Bulgares. Arrivé à Taurocome, « il apprit que les ennemis pillaient les « contrées voisines de Lardée, et qu'a- « près avoir fait un butin immense, ils « se disposaient à retourner dans leurs « montagnes. Il pressa sa marche, et « quatre jours après, il rencontra l'en- « nemi près de Bérée. Les Valaques mi- « rent le butin sous la garde d'un « détachement, et se préparèrent au « combat.

« Nicétas qui avait accompagné l'Em- « pereur, en qualité d'historiographe, « décrit tous les détails de la bataille, « et la manière de combattre des Bul- « gares et des Romans qu'il appelle « Scythes et Valaques. Ils firent d'abord « dit-il, plusieurs décharges de flèches, « puis ils prirent les lances à la main. « Ils feignaient de prendre la fuite pour « engager les Grecs à les poursuivre; et « ils revenaient à la charge avec la rapi- « dité de l'oiseau. Ils répétèrent plu- « sieurs fois cette manœuvre, et voyant « que la victoire penchait de leur côté, « ils cessèrent de fuir, mirent le sa- « bre à la main, et, poussant des cris « terribles, ils fondirent sur les Grecs « avec une impétuosité sans égale, « tuant tous ceux qui résistaient et « atteignant les autres dans leur fuite. « Isaac l'Ange se sauva à peine avec « son armée; et le printemps suivant « il se remit en campagne contre Asan, « qui avait pris le titre de roi. Il per- « dit trois mois devant une forteresse, « et se retira pour revenir l'année sui- « vante. Pour cette fois, il pénétra « jusqu'à l'Hémus, où les Valaques, « après l'avoir enfermé dans des défilés, « détruisirent son armée, et ils se seraient « probablement emparés de sa personne, « si quelques cavaliers ne se fussent « sacrifiés pour lui donner le temps de « fuir.

Les Valaques profitèrent de leurs avantages; ils s'emparèrent de quelques places importantes, parmi lesquelles

étaient Nissus et Varna. Bientôt les troubles de Constantinople leur permirent de saccager Philippopolis et Sardique, et de pénétrer dans Andrinople. De nouveaux succès signalèrent les expéditions des deux frères, contre les armées des Grecs, et ils ne les durent pas moins à leur courage qu'à l'imprudence de leurs ennemis qui s'engageaient, à la suite de quelques avantages, dans un pays montagneux et coupé dont les Valaques connaissaient toutes les issues. Asan et Pierre périrent tous deux assassinés. Jean leur succéda, et s'avança subitement dans la Thrace et la Macédoine. Parmi les chefs Valaques de cette époque, Kogalnitchan, dont nous abrégeons le récit, parle d'un guerrier nommé Chrysus auquel Alexis Comnène se vit réduit a demander la paix. Alors les Cumains, menacés par les Russes, laissèrent les Valaques à leurs propres forces. Jean, que les annalistes appellent souvent roi des Bulgares, parce que le pape Vincent III lui conféra ce titre pour l'attirer à l'Église latine, ne resta pas longtemps en bonne intelligence avec l'empereur Baudouin. Celui-ci répondit avec fierté à Jean qui lui faisait des ouvertures pacifiques, qu'il ne devait point lui écrire comme à un égal, mais comme à son suzerain. Blessé de cette prétention, Jean secourut Andrinople, qui venait de se révolter contre l'empereur, et battit complètement les Latins. Le comte de Blois, et un grand nombre de chefs tombèrent dans le combat.

Ils poursuivirent imprudemment un corps de cavalerie qui fuyait pour les attirer; l'excès de la bravoure occasionna une déroute complète, l'empereur tomba entre les mains des Bulgares. Le doge Dandolo et Villehardouin rallièrent les débris de l'armée, et opérèrent la retraite sur Constantinople, vivement poursuivis par l'ennemi, ayant à traverser une province soulevée, et laissant Baudouin au pouvoir d'un vainqueur irrité, qui lui fit couper les jambes et les bras. Telle fut la destinée d'un jeune prince, que si peu de temps auparavant la fortune avait appelé de si loin au trône de Constantinople. Mutilé, jeté sur un rocher, il y expira au bout de trois jours.

Le doge Dandolo ramenait, à travers mille périls, les restes d'une armée qui venait de soumettre un empire. La bataille avait été perdue le 24 avril 1205. Dandolo, le promoteur de cette entreprise, qui semblait se terminer d'une manière si déplorable, succomba deux mois après, et fut enterré dans l'église de Sainte-Sophie.

Jean qui n'avait délivré Andrinople que dans l'espoir de s'en emparer, se mit à exercer toutes sortes de cruautés contre les Grecs, et prit le surnom de Roméoctone, ou destructeur des Romains. Il vainquit en plusieurs rencontres Henri, frère et successeur de Baudouin, prit parti pour Lascaris, et s'avança jusqu'à Constantinople. Ce prince, dont la cruauté a terni les exploits, fut enlevé par une mort subite, lorsqu'il assiégeait Tessalonique. Ses États comprenaient le banat en Valachie. On lui attribue la fondation de Craïova (ville du roi Jean).

Burala, son neveu, lui succéda, au préjudice de son fils, nommé aussi Jean, qui remonta sur le trône, douze ans après (1217). Il chercha à s'affermir sur le trône par des alliances avec des princes grecs et le roi de Hongrie. Théodore Lascaris voulut le traiter en vassal; mais Jean battit l'empereur et le fit prisonnier. Après cette victoire, il prit Andrinople, Serres, s'empara de la Thessalie et porta ses armes victorieuses jusque dans l'Illyrie. La politique des Grecs tendit constamment à se faire des auxiliaires des Bulgares contre les empereurs latins; et souvent des mariages cimentèrent ces alliances qui étaient aussi peu sincères d'un côté que de l'autre. C'est ainsi que Jean Vatatzes se réunit au roi des Valaques contre un troisième Jean (de Brienne), qui put voir leurs étendards flotter sous le murs de sa capitale. Ce prince dont les historiens louent le courage et l'esprit d'ordre et de justice, fut sur le point de se convertir à la foi de l'Église latine; mais, comme il hésitait encore, des malheurs de famille qui le frappèrent soudainement, lui semblèrent un châtiment du ciel, et il renonca à ce projet. Après sa mort, qui eut lieu en 1241, Coloman son fils, monta sur le trône, et mourut empoisonné dans la cinquième année de

son règne. Il eut pour successeur Michel Asar, sous lequel la Bulgarie jouit d'une tranquillité dont témoigne le silence de l'histoire. Cependant, apres une campagne heureuse contre les Grecs, il conclut avec eux une paix qui mécontenta les Valaques, et fut tué par Coloman, fils d'Alexandre Asan qui ravit sa couronne, épousa sa veuve, et périt également de mort violente. Avec lui s'éteignit la branche des rois Valaques sortis d'Asan, frère de Pierre et de Jean. En suivant l'ordre chronologique, on trouve ensuite Mytzès que chassa du trône Tœchas. Ce dernier répudia sa femme pour épouser Irène, fille de Théodore Lascaris II; et après dix-sept ans d'un règne troublé par des guerres continuelles, il fut tué dans une bataille par Cordocuba, que les historiens byzantins nomment Lachane. C'est vers cette époque que Nogaï, chefs des Tartares qui ont pris son nom, ouvre une série de nouvelles guerres fatales à la Bulgarie, et qui préparent son asservissement aux Turcs sous Sisman. Nous nous contentons d'indiquer en passant, Tertirès, Cumain d'orgine, Tzacas, fils d'un khan des Tartares, assassiné par Sviètoslaf, qui mourut en 1322; Georges, fils de ce dernier, Michel Straschimir et Alexandre qui précéda Sisman dont le règne, comme nous venons de le dire, marque l'époque de l'asservissement de la Bulgarie à l'empire ottoman.

L'influence des États slaves sur les provinces Danubiennes se trouvait pour longtemps arrêtée par la conquête des Mongols et des Turcs. La Pologne et la Galicie, de même que la Hongrie et la Bohême, menacées par les invasions de l'Orient, se trouvaient de plus en plus engagées dans le mouvement des intérêts allemands, et quoique les mœurs slaves se refusassent à une assimilation complète, l'élan religieux suffisait pour les grouper provisoirement contre l'ennemi. Cette tendance générale, résultat de la nécessité, n'empêche pas le désordre de se faire jour à travers toutes les lacunes d'un système vicieux, où tout dépendait des hasards de la guerre et du caractère des chefs.

CHAPITRE XXXI

POLITIQUE DES PRINCES RUSSES SOUS LE JOUG DES MONGOLS.

En Russie, les princes ne se montrèrent, durant la longue période du joug mongol, ni moins turbulents, ni moins ambitieux. La politique des kans consistait à les opposer les aux autres, et à tenir toujours en réserve des prétentions rivales qui leur répondaient de la soumission de ceux qui ne régnaient que sous le bon plaisir de la Horde. C'est absolument la même marche que suit la Russie depuis plus d'un siècle dans les provinces qu'elle protége, en attendant qu'elle les trouve mûres pour la conquête définitive. Mais les Russes de nos jours se trouvent arrêtés par des obstacles que la politique la plus déliée ne saurait faire disparaître. En encourageant l'esprit de lutte, ils ont excité l'ambition des chefs, et l'énergie des peuples; et ces deux éléments leur deviendront hostiles, dès que l'omnipotence du pouvoir protecteur sera sérieusement mise en question.

Dans le conflit qui agite actuellement toute l'Europe, il se présente trois solutions dont chacune offre des difficultés que la conquête seule serait impuissante à écarter :

1° Les provinces Danubiennes resteront-elles sous la souveraineté des Turcs; ou en d'autres termes, la Turquie pourra-t-elle, sans renier les principes qui la constituent en État, accorder aux populations chrétiennes des droits et des garanties qui, placées sous le patronage de la France et de l'Angleterre, ôteront jusqu'au prétexte d'une intervention moscovite?

2° Balancera-t-on l'influence russe en Orient, en augmentant celle de l'Autriche?

3° Enfin, établira-t-on un nouvel État, la Pologne, par exemple, ou une confédération des États slaves et moldovalaques?

La première de ces hypothèses est celle qui répond le mieux aux nécessités actuelles parce qu'elle entraîne peu de changements et que tout en garantissant l'existence de la Turquie comme État européen, elle lui montre en même temps au prix de quelles réformes volontaires elle pourra peut-être tirer de ses propres ressources assez de force

pour se faire respecter : mais le succès dépend d'une entente inaltérable entre la France et l'Angleterre, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, et quelle que soit l'attitude de l'Autriche.

La seconde hypothèse, l'augmentation de l'influence autrichienne, en lui laissant la haute main sur la Servie qu'elle menace déjà par ses possessions Illyriennes, ne donnerait probablement qu'un déplacement d'embarras. Le gouvernement de cet empire n'est pas moins despotique de sa nature que celui de la Russie. Il lui faut constamment opposer l'esprit de l'Allemagne conquérante, à celui que pousse les nationalités annexes à se reconstituer; et l'esprit allemand lui-même, unanime seulement en ce qui touche la prépondérance germanique, s'y manifeste sous deux tendances bien distinctes, qu'on pourrait appeler la tendance autrichienne, ou brutalement militaire, et, la tendance saxonne, plus libérale, et plus soucieuse des anciennes libertés. Dans ce conflit d'aspirations si diverses, le gouvernement suit une marche mixte, qui consiste à affecter des dehors de modération dans les questions secondaires, tandis que tous les moyens lui sont bons s'il s'agit d'intérêts d'une haute portée politique. Pour les Allemands progressistes, l'Orient commence aux frontières de la Bavière. Les provinces Danubiennes ne gagneraient donc rien à un contact plus intime avec l'Autriche, et le slavisme surtout serait loin de lui être sympathique.

La troisième hypothèse, celle du rétablissement de la Pologne, non sur une échelle mesquine, mais de la Baltique au Danube, et en rattachant à ce royaume par un lien fédératif les populations slaves, possédées ou convoitées par leurs voisins, offrirait peut-être la solution radicale du problème dont la guerre pose aujourd'hui les données. Mais le morcellement de trois grandes puissances entraînerait des luttes dont il serait téméraire de fixer le terme; l'équilibre européen menacé par les immenses empiétements de la Russie périeliterait par d'autres causes ; et la paix, but des efforts de l'Europe occidentale, serait transitoire ou précaire. Le plus pressant pour l'Europe est d'abord de prêter secours contre la Turquie les Russes, et de l'aider contre ses sujets chrétiens si ces derniers cherchaient dans leurs nouveaux priviléges les éléments d'une indépendance prématurée, qui armerait infailliblement les prétentions des puissances rivales.

Pour mieux nous rendre compte de la situation actuelle, continuons à suivre rapidement le développement des faits historiques; ils s'enchaînent de siècle en siècle : quand l'ordre moral et la civilisation se trouvent en danger, c'est presque toujours à ceux-là mêmes qui en souffrent, qu'on est en droit d'en attribuer les causes premières.

A la mort d'Yaroslaf, son frère Sviétoslaf monta sur le trône, tandis que les fils du Tsar défunt durent se contenter de leur apanage. Ce mode de succession était souvent adopté dans la descendance des princes variègues. Comme il fallait que les Mongols confirmassent ces investitures, Alexandre et André allèrent faire leur soumission à la Horde; le premier reçut du chef Tartare le gouvernement de la Russie méridionale; André celui de Vladimir. Sviétoslaf réclama en vain contre un partage qui donnait la supériorité à ses neveux, et mourut deux ans après.

CHAPITRE XXXII.

ALEXANDRE NEWSKI.

Le caractère d'Alexandre, mélange de souplesse et de courage, type du Normand et du Grec, mérite d'être signalé parce que, dès cette époque reculée, il offre, pour ainsi dire, la personnification du génie moscovite. Alexandre commence par plaider la cause des Novogorodiens, qui espéraient échapper au tribut, il leur fait des promesses sans effet, et lorsqu'ils se révoltent, il les fait rentrer durement sous le joug. Son frère André a l'imprudence de mécontenter les Tartares, il prend sans scrupule la principauté de Vladimir : tandis que Daniel, roi de Galicie, lutte contre les Mongols, Alexandre veille à leur intérêt, comme leur fondé de pouvoir, ce qui ne l'empêche pas de s'allier au roi de Norwége Hacon, et de correspondre avec le pape (1). Les victoires sur la Néva lui

Anno 1248. Innocentii P. IV, ad Alexan-

valurent le surnom de Newski. Il mourut dans la disgrâce des Mongols, après avoir pris la tonsure monacale. Ce fut sous le règne d'Alexandre Newski que Nogaï se déclara indépendant, et fit alliance avec Michel Paléologue. Ce morcellement de la Horde exposa plus directement aux déprédations des Tartares les provinces voisines de leurs nouveaux établissements, mais il contribua par la suite à leur affaiblissement général.

Tandis que le sang coulait en Lithuanie, où le pouvoir était le prix de l'assassinat, et que Novogorod faisait et défaisait ses princes, Berga, khan des Tartares se convertit à l'islamisme, et entraîna par son exemple un grand nombre de Mongols. Léon régnait à Galitch; la Prusse méridionale obéissait à des grands princes qui n'étaient que les lieutenants des successeurs de Genghis; l'empire grec ne subsistait que par la désunion de ses ennemis; les Vénitiens dominaient dans l'Adriatique et dans les mers de la Grèce; et les Génois fondaient Caffa sur l'emplacement de l'ancienne Théodosie.

drum ducem Susdaliensem (de amplectenda Ecclesiæ catholicæ unitate, ac de indicandis Tartarorum incursionibus. Nobili viro Alendro (Alexandro) Duci Susdaliensi Innocentius Episcopus Servus Servorum Dei.

Pater futuri seculi, princeps pacis, seminator casti consilii, Redemptor noster Jesus Christus menti claræ memoriæ Jeroslai progenitoris tni rorem suæ benedictionis infudit, ac eidem inæstimabilem suæ notitiæ gratiam admirabili largitate concedens sibi viam præparavit in heremo, per quam ipse fuit ad ovile reductus dominicum, velut ovis, quæ longo tempore oberraverat per desertum, quia sicut dilecto filio fratre de plano Carpioo de Ordine Fratrum Minorum, pronotario nostro ad gentem tartaricam destioato referente dedicimus; idem pater tuus novum bominem affectans induere, de couscieutia Jemeris militis consiliarii sui obedientiæ romanæ Ecclesiæ matris suæ in ejusdem fratris manibus devotæ, ac bumiliter se devovit, quod quidem confestim claruisset hominibus, nisi tam subito tamquam feliciter mortis eventus eum de medio subduxisset. Unde cum ipse præsentis seculi cursum tam felici termino consumarit, pie credendum est, et omni ambiguitate semota tenendum quod justorum aggregatus consortio in æterna beatitudine requiescat, ubi lux fulget, quam nou capit locus, redolet odor quem non spargit flatus, et caritatis viget amplexus qnem satietas noo divellit. Cupientes itaque te una cum ipso tantæ beatitudinis participem fieri qui in paterna hereditate sunsbæres legitimus extitisti adinstar illius evangelicæ mulierisquælucernam accendit, ut dragmam perditam inveuiret, vias exquirimus, apponimus studium, et diligentiam adhibemus, ut ad hoc te prudenter possimus inducere, quod tui patris vestigia salubriter imiteris cunctis temporibus imitanda, idem quod sicut corde sincero, et mente non ficta, se ad suscipienda mandata, et documenta romana Ecclesiæ dedicarat, sic tu, relicto perditionis invio, quod ad æternæ mortis dampnationem perducit, unitatem ejusdem Ecclesiæ per obedientiam amplexeris, quæ per directionis semitam suos cultores procul dubio dirigit ad salutem. Nec est in boc nostra certe a te repudianda petitio, quæ nostrum adempleus officium, tuis est commodis profectura; quia cum a te sollummodo postulemus, ut Deum timeas, et ex tota ipsum mente diligens, ipsius mandata conserves, profecto sani spiritum non videreris babere consilii, si tuam in hoc uobis, imo Deo cujns vices licet immeriti obtinemus in terris, negares obedientiam impertiri. In hoc autem obedieotia nullius quantumque potentis bonor minuitur, sed ex hoc omnis potestas, et libertas temporalis augetur, quia illi digni populorum præsunt regimini qui sicut ipsi alios præcellere cupinnt, sic divinæ student excellentiæ famulari. Hinc est quod Nobilitatem tuam rogamus, monemus, et hortamur attente, quatenus Romanam Ecclesiam matrem recognoscere, et ipsius Pontifici obedire, ac Apostolicæ Sedis obedientiam subditos tuos efficaciter studeas invitare, ita quod ex hoc in æterna beatitudine fructum consequi valeas, qui non perit. Sciturus quod io hoc nostris, imo Dei potius beneplacitis ta cooptes, te inter cæteros catholicos principes reputabinus specialem, et ad tuum incrementum bonoris semper diligenti studio intendemus. Ceterum quia pericula possunt facilius evitari, si contra ipsa per providentiæ clipeum muniamur, pro speciali munere petimus, ut quam cito tibi constiterit, quod Tartarorum exercitus versus Christianos dirigat gressus suos, id quam totius fratribns de domo Tbeotonica in Livonia commorantibus intimare procures, ut, cum istud per eosdem fratres ad notitiam nostram pervenerit, qualiter ipsis Tartaris viriliter cum Dei adjutorio resistamus, maturius cogitare possimus. Super eo autem quod collum tuum noluisti subdere jugo tartataricæ feritatis, prudentiam tuam dignis in Domino laudibus commendemus... Datum Lugduni X. Kal. Febr.; anno V. (1248).

Les règnes qui suivirent présentent la plus déplorable confusion; tandis que le nord est ravagé par les Danois, les Suédois, les chevaliers Teutoniques, les Lithuaniens, on voit les princes russes quelquefois résister timidement aux Mongols, plus souvent les aider dans leurs guerres, soit entre eux, soit contre les Bulgares : les liens du sang, l'amour de la patrie, ne comptent plus pour rien pour ces chefs à la fois pusillanimes et avides, et l'on dirait que l'excès du mal les entraîne fatalement aux déterminations les plus propres à le faire durer. A peine les dissensions des chefs étaient-elles vidées par le meurtre ou par les armes, que le vainqueur était obligé d'aller se faire confirmer à la Horde; souvent il mourait avant de s'être prosterné devant le khan; ou bien, lorsqu'à force d'humiliation, il s'était fait concéder une autorité précaire, il trouvait, à son retour, que de nouveaux troubles remettaient tout en question. Quelquefois deux princes rivaux se rencontraient à la Horde; c'est ainsi que Dmitri, se trouvant en présence de Georges, assassin de son père, le tua de sa main, sous les yeux du khan Uzbek. Si un sentiment généreux se manifeste au milieu de cette dépravation générale, ce n'est qu'un accident, et bientôt le courage lui-même se renie, ne trouvant rien autour de lui pour se soutenir. Alexandre venait de recevoir l'investiture de la grande principauté; tout à coup le bruit se repand que Schevkal, cousin d'Uzbek, réunissait une armée nombreuse, et s'apprêtait à fondre sur les provinces russes, pour imposer l'islamisme à tous les vaincus, massacrer le grand prince et prendre lui-même la couronne. Peuple et boyards se présentent devant Alexandre, et jurent d'exterminer les ennemis. Schevkal se trouvait à Tver; les Tartares n'ont que le temps de se ranger sur la place du palais : la lutte fut longue et terrible; enfin les Russes, vainqueurs, égorgent tout ce qui résiste, et Schevkal lui-même tombe sous leurs coups. A cette nouvelle, le khan Uzbek se contenta de faire venir de Moscou le prince Jean; il lui donne une armée de cinquante mille hommes commandée par cinq Tartares, à laquelle se joignent les Russes de Souzdal, et déclare à Jean que la Grande-Principauté sera le prix de la victoire. Alexandre épouvanté s'enfuit à Novogorod; les villes sont brûlées ou pillées; et les Russes auxiliaires se rendent lâchement complices de toutes ces dévastations. Uzbek, satisfait, conféra la dignité de grand prince à Jean de Moscou, après avoir fait périr le prince de Riazan, dont le trône encore ensanglanté fut occupé par Jean Koropol, son fils.

CHAPITRE XXXIII.

GÉDIMIN.

« Depuis le milieu du treizième siècle, « l'histoire des provinces méridionales « de la Russie se sépare de celle du « Nord; mais la puissance des Lithuaniens grandit rapidement sous le sceptre de Gedimin. Cet homme extraordinaire, fils d'un écuyer, se débarrassa « de son souverain par un crime, réunit « la principauté de Pinsk à ses provinces, « et s'allia à plusieurs princes russes en « leur donnant ses filles en mariage. Il « unit ses fils Olgerd et Lusbart, le « premier à la fille du prince de Vitebsk, et le second à celle du prince « de Vladimir : celui-ci hérita de l'apanage de Volhynie. La chronique lithuanienne rapporte qu'après la mort « de Georges Daniélovitch, ses fils « Vladimir et Léon, princes de Volhynie « et de Galicie, attaquèrent la Lithuanie « au moment où Gedimin était occupé « d'une guerre contre les Allemands. « Léon prit Brzest et Droguitchin, et « Vladimir ravagea les bords de la Vilia. « Tout à coup Gédimin revient victorieux, marche sur Vladimir que défendaient les Tartares réunis aux « Russes, les défait, se porte vers Loutsk « qui se rend sans coup férir, et ne s'arrête que pour laisser respirer ses « troupes. Le printemps suivant, il « s'empare d'Ovroutch, de Gitomir et « s'avance jusqu'au Dniepr. Stanislas de « Kief appelle à son secours les Mongols, « se joint à Oleg de Péréiaslavle, à Léon « de Loutsk, à Roman de Briansk, et « vient présenter la bataille à Gedimin. « Les Russes plièrent; Oleg et Léon tombèrent en combattant; tandis que « Stanislas et Roman cherchèrent leur « salut dans la fuite. Kief ouvrit ses « portes au vainqueur, qui lui donna

« pour chef son neveu Mindovg, qui « professait la religion chrétienne. En« suite Gédimin s'empara de toute la « Russie méridionale jusqu'à Poutivle « et Briansk. Tout en se rapprochant « du siége de la domination des Tartares, « le prince lithuanien sut se ménager « leur alliance, et échapper à l'humi« liation du tribut : il prit le titre de « grand prince de Lithuanie et de « Russie, et établit sa résidence à Vilna, « dont il fut le fondateur. Il avait té« moigné au pape Jean le désir de se « réunir à l'Église latine; mais c'était « probablement à un moment où il « croyait avoir besoin de la Pologne ou « de l'Allemagne, contre les Russes et « les Mongols. Quoi qu'il en soit, les « chevaliers Teutoniques qui interve« naient au nom de Rome dans ces sortes « d'affaires, laissèrent voir des préten« tions qui blessèrent le héros lithua« nien, et il congédia assez durement « les ambassadeurs du saint Père. Si ce « prince ne fut pas exempt de tous les « vices de son siècle, du moins il s'éleva « au-dessus des souverains de cette épo« que par des vues sages et une admi« nistration éclairée, qu'il savait faire res« pecter par sa bravoure. »

CHAPITRE XXXIV.

JEAN KALITA.

Le règne de Jean Kalita (1328) inaugura la puissance future de Moscou, qui devint le siége des métropolitains. Il se rendit à la Horde avec Constantin, frère d'Alexandre de Tver. Uzbek leur fit un accueil bienveillant, donna à Constantin l'investiture de Tver; mais il exigea qu'on lui amenât Alexandre. Comme les habitants de Pskof, où se dernier s'était réfugié, refusaient de le laisser partir, Jean les frappa d'interdit; et cette mesure, nouvelle en Russie, eut un plein succes. Alexandre s'enfuit près de Gedimin; puis il revient à Pskof, tandis que les Novogorodiens achetaient l'alliance de la Lithuanie au prix de cessions importantes dans la Carélie, pour s'appuyer contre les prétentions de Jean Kalita.

Cependant Alexandre ne perdait pas l'espoir de recouvrer son apanage de Tver.

Tout à coup il quitte Pskof et va lui-même se livrer à Uzbek, qui, appréciant ce qu'il y avait de courageux dans cette démarche, le réintégra dans ses droits. Jean, plus avide et plus souple, allait à son but avec moins de résolution et d'éclat; il obéissait servilement à ses maîtres, mais il faisait tourner le pouvoir qu'on lui confiait au profit de sa politique. Peut-être serait-ce lui attribuer des vues trop profondes que d'admettre chez ce prince le plan de subordonner peu à peu les princes apanagés pour grouper autour de la principauté de Moscou toutes les ressources et les forces de résistance que possédait la Russie et qui se neutralisaient, dans des luttes d'ambition, sans profit pour le peuple.

Il est probable que sa conduite eut pour mobile son propre intérêt, mais il n'en faut pas moins reconnaître qu'il traça le premier la voie qui devait plus tard conduire les Russes à l'affranchissement de l'étranger, pour les courber définitivement sous le despotisme de leur tsar. Pressé de se défaire d'Alexandre, dont le caractère résolu gênait ses projets, il le calomnia auprès d'Uzbek, qui le fit massacrer ainsi que son fils Féodor.

SIMÉON ET JEAN IVANOVITCH.

Siméon, fils de Jean, fut le premier qui prit le titre de Grand-Prince de toutes les Russies. Sous son règne, Olgerd succéda à son père Gédimin et suivit ses traces. A la mort d'Usbek, qui eut lieu vers la même époque, son fils Tchanibek s'empara du pouvoir en assassinant ses deux frères. Le nord était ravagé par les Suédois, les chevaliers Teutoniques, les Lithuaniens et la turbulente Novogorod; dans le sud, les Polonais et les princes de Galicie se disputaient la Volhynie. La peste noire qui avait désolé l'Asie vint étendre ses ravages sur l'Europe (1349).

Le règne de Jean Ivanovitch, frère de Siméon, ne dura que cinq années; il montra de la faiblesse, et fut inquiété par André, qui avait reçu de Tchanibek l'investiture de Nijni, Gorodetz et Souzdal. La ville de Briansk se soumit à Olgerd, qui convoitait également Smolensk. L'attention se fatigue à suivre les trahisons et les

crimes de cette époque. Outre les grandes causes religieuses et politiques qui armaient l'Occident contre les idolâtres du Nord, les Slaves schismatiques et les Tartares mahométans, une foule d'intérêts secondaires entraient en lutte, et augmentaient la confusion générale. A la Horde, Berdibek assassine Tchanibek son père; les révolutions fréquentes attaquant la source même de l'autorité, les princes se hâtaient de profiter de la faveur, ignorant si, à l'instant où ils prenaient possession de leur apanage, le nouveau khan n'en avait pas disposé en faveur de quelque rival.

Ce fut sous le règne de Jean Ivanovitch que la Valachie se constitua en principauté; et que ses chefs, de même que ceux de la Moldavie, prirent le titre slave de voïvodes.

Au milieu de ce relâchement général de tous les liens politiques, le clergé gardait seul le dépôt de la nationalité, et c'est surtout de cette époque que date l'influence qu'il conserva jusqu'à Pierre le Grand. Le peuple, qui voyait tout changer autour de lui excepté les formes de son culte, s'habitua à confondre ses espérances avec le sentiment religieux; et comme les prêtres avaient son ignorance et ses vices, il mêla à cette tendance de grossières superstitions, tandis que l'oppression des Tartares, représentée par les princes russes eux-mêmes, les façonnait à la résignation par le fatalisme, qui est resté le trait le plus caractéristique du type national. Quelquefois cependant les popes exercèrent dignement leur mission. Ainsi, sous le règne de Jean Ivanovitch (1353-1358), le métropolitain Alexis, dont la sainteté était en grande vénération, fut mandé par le khan Tchanibek. Une des femmes de ce Tartare était atteinte d'une maladie dangereuse, et il voulait essayer si les prières d'un prêtre chrétien pourraient lui rendre la santé. Cette femme guérit, et Alexis obtint par cette cure quelque allégement aux persécutions de ses coréligionnaires. Il paraît même qu'il eut assez de crédit pour convertir les deux fils du successeur de Berdibek; mais l'assassinat de ce prince et de ses enfants par Naurouz, descendant de Gengiskhan, fit évanouir l'espoir que cette conversion avait fait naître.

CHAPITRE XXXV.

TROUBLES ET AFFAIBLISSEMENT DE LA HORDE.

Ce Naurouz éleva Dmitri de Souzdal à la dignité de Grand-Prince; mais il périt de la main de Khidyr, capitaine tartare, qui lui-même est assassiné par Themis Khoja, dont le règne dure six jours. Tandis que les khans se détrônent et s'égorgent, Olgerd recule, par ses conquêtes, les limites de la Lithuanie, et Dmitri Ivanovitch de Moscou se déclare compétiteur du Grand-Prince et le somme de comparaître à la Horde. Le khan Mourouth, que pressaient alors les armes de Mamaï, se décide en faveur du prince de Moscou. Dmitri comptait à peine douze ans lorsqu'il ceignit la couronne; sa démarche, qui annonçait une résolution au-dessus de cet âge, lui avait sans doute été suggérée par les boyards qui l'entouraient; guidé par leurs conseils, il força son rival à se contenter de Souzdal, établit la suprématie de Moscou sur les souverains de Galitch, de Starodoub, de Rostof; jeta les fondements du Kremlin dans la capitale, et encouragea la résistance des Russes contre les Tartares, qui plièrent dans plusieurs rencontres. Mais un ennemi non moins terrible que les Mongols, le vieil Olgerd le menaçait; il détruisit l'armée du Grand-Prince à la sanglante journée de Trosten. Des bords de ce lac, le héros lithuanien marche sur Moscou, et, chargé de butin, se retire sans avoir donné l'assaut à la ville, qui dut son salut à l'hiver et à ses murs de briques. Il revint une seconde fois pour secourir Michel, prince de Tver; mais une attaque des chevaliers livoniens le rappela à la défense de ses États. Bientôt Michel, sans attendre les secours d'Olgerd et du khan Mamaï, attaque seul Dmitri, qui le presse, le renferme dans Tver, et le force à capituler.

Quelque temps après, Dmitri envoya une armée en Bulgarie, et imposa un tribut à la ville de Kasan, dont on attribue la fondation a Saïn, fils de Bâti, ou à Bâti lui-même. Les Russes s'applaudissaient de cette victoire, lorsque les Tartares surprirent leur armée, la taillèrent en pièces et livrèrent Nijni aux flammes. La ville de Briansk eut le

même sort; mais bientôt ces désastres furent vengés par une grande victoire. Pour la première fois, les Mongols, sur les bords de la Voja, se virent défaits en bataille rangée. Mamaï mit à feu et à sang la province de Riazan, et se retira pour se préparer à une nouvelle lutte.

Sur ces entrefaites, le vieil Olgerd mourut : son fils Jagellon, qui lui succède, fait périr le vieux Kiestouti, compagnon de gloire de son père, et contraint Vitovte à se réfugier en Prusse. Dmitri profite de ces dissensions entre les princes lithuaniens, pour reprendre quelques-unes de leurs conquêtes. Mais les Russes n'étaient pas moins divises que leurs voisins. Oleg, jaloux de Dmitri, avait fait une alliance avec Jagellon et Mamaï, qui s'apprêtait à une invasion formidable. Cette coalition enflamme le courage de Dmitri; à sa voix, les provinces se lèvent. Tous ceux qui peuvent porter une arme marchent résolûment à l'ennemi. Ces troupes, le dernier espoir de la Russie, reçoivent la bénédiction de Serge, abbé du monastère de la Trinité. « Vous vaincrez, lui dit-il; mais la victoire vous coûtera cher. » Il leur associe deux moines qui jadis avaient porté le casque : « Voilà, s'écrie-t-il, une « arme qui ne périt jamais : qu'elle vous tienne lieu de cuirasse! » Les princes de Briansk et de Polotsk amenèrent des renforts à Dmitri. Ces chefs, fils d'Olgerd, avaient saisi l'occasion de se déclarer contre le parti de Jagellon. Déjà l'armée russe comptait plus de cent cinquante mille combattants. Alors arrivent au camp de Diévitchié les ambassadeurs de Mamaï pour exiger l'ancien tribut. Dmitri semble hésiter; il consent, dit-il, à payer un tribut modéré; mais il ne ruinera pas ses peuples pour gorger d'avides étrangers : une telle réponse valait un défi. Le Grand-Prince voit encore son armée se grossir de quelques troupes auxiliaires : il passe l'Oka; et ce mouvement rapide fait trembler Oleg, prince de Riazan. L'armée russe poursuit sa marche vers le Don, dont le nom doit bientôt s'unir à celui de Dmitri vainqueur. Le fleuve est traversé pour ôter tout espoir de retraite aux lâches, et pour isoler les Mongols des auxiliaires lithuaniens qui s'approchent, et l'armée se déploie dans les champs de Koulikof. Longtemps la victoire resta indécise; déjà les Tartares s'étaient ouvert un chemin jusqu'aux grands drapeaux, lorsque le prince Vladimir Andréiévitch, avec la reserve, sort d'un bois qui le couvrait, et fond à l'improviste sur l'ennemi qu'il met en fuite. Mamaï, témoin de la déroute des siens, s'écrie : Le Dieu des chrétiens est puissant! et il est entraîné au milieu des fuyards. Cent mille morts, un matériel immense et un riche butin furent les trophées de cette journée, qui valut à Vladimir le surnom de brave, et à Dmitri celui de Donskoï.

A cette nouvelle, Jagellon rebrousse chemin en toute hâte, et le Grand-Prince rentre en triomphe dans sa capitale. S'il eut poursuivi les restes de l'armée vaincue, il aurait peut-être frappé la Horde au cœur dans cette même campagne. Toutefois la vengeance n'était pas réservée à Mamaï. Le khan, vaincu par Tochtamysch, qui avait su se ménager la faveur de Tamerlan, termina obscurément sa carrière en Crimée. Tochtamysch, que le revers de Mamaï avait rendu prudent, consacre une année à ses préparatifs de guerre; puis, appuyé par Oleg, il entre en Russie, où la terreur de son nom l'avait précédé. On eût dit que ce n'étaient plus les mêmes Russes qui avaient triomphé à Koulikof : ils n'osent attendre les Tartares, et s'enferment dans leurs places fortes. Dmitri s'enfuit à Kostroma. On résista trois jours devant Moscou, qui fut prise et pillée; trop tard pour sa gloire, Dmitri rentra dans sa capitale, dont il essaya de réparer les désastres; et, après s'être donné la satisfaction de détruire Riazan pour la punir de sa complicité avec l'ennemi, il envoya son fils Vassili s'humilier en son nom devant Tochtamysch, et se réconcilia avec Oleg par l'entremise de l'abbé Serge.

CHAPITRE XXXVI.

SUITE DES ÉVÉNEMENTS EN POLOGNE.

Tandis que les divisions ruinaient la puissance des Tartares, l'Église romaine perdait une grande partie de son influence par la translation du saint-siége à Avignon; la condamnation des Templiers prouvait au monde que la politique, tout en s'appuyant sur l'élément

religieux, se sentait assez de force pour le subordonner à la raison d'État. Cette émancipation des trônes et la conduite peu édifiante de quelques papes conduisirent à une liberté d'examen d'où plus tard sortit la réformation.

La Pologne, separée des Slaves schismatiques, ne se rattachait a l'Europe occidentale que par une religion commune; dès l'instant où cette religion etait ébranlée, il était facile de prévoir qu'à la longue la lutte contre ses voisins lui deviendrait défavorable.

Casimir le Grand, à son avénement au trône, se trouvait menacé par Jean, roi de Bohême, qui prenait le titre de roi de Pologne. Pour désarmer les prétentions de la maison de Luxembourg, il fit cession à ce prince de la Slavie, et abandonna aux chevaliers Teutoniques la Poméranie, en échange de quelques domaines. Son but était de grouper les provinces du royaume de manière à lui donner cette unité administrative qui lui manquait. D'un autre côté, il obtint que la Bohême renoncerait à la Mazovie; il occupa Galitch, et s'efforça d'organiser la Russie-Rouge à l'instar des possessions polonaises.

Il comprit que la guerre n'était qu'un moyen extrême et que le but de tout gouvernement sage doit être le développement de la prospérité intérieure, par de bonnes lois qui favorisent le progrès des lumières, de l'agriculture, du commerce et des arts. Il éleva des forts et construisit des villes; entoura soixante et dix places et bourgs de remparts et de murs qui leur permettaient de résister à une invasion, fonda l'université de Cracovie (1364), et fit bâtir tant de monuments et de châteaux, qu'on a pu dire de lui qu'après avoir trouvé les habitations de la Pologne en bois, il les avait laissées en pierre; n'ayant point de postérité, ce prince, qui craignait une réversibilité de la couronne de Bohême à la Hongrie, proposa qu'à defaut d'héritier mâle, Louis, prince royal de Hongrie, serait reconnu comme héritier du sceptre de Pologne; s'il s'engageait 1° à faire restituer a la couronne la Poméranie et les autres provinces sur lesquelles ses droits étaient incontestables; 2° à ne conférer les hautes dignités de l'État qu'à des Polonais; 3° à conserver à l'ordre équestre ses droits et priviléges, et à le réintégrer dans ceux qui lui avaient été enlevés. Telle est l'origine des *Pacta conventa*, contrat qui obligeait le souverain et la noblesse, laquelle, à cette époque, représentait à elle seule la nation. Depuis ce moment, le trône de Pologne fut électif; et les empiétements successifs de l'ordre équestre rendirent le monarque tellement dépendant, que, dans les grandes crises de l'État, l'autorité désormais flotta au gré des passions et des partis. Sous le règne de Casimir, les Juifs, persécutés dans le reste de l'Europe, se répandirent en Pologne, où, avec la souplesse et la ruse qui les caractérisent, ils s'emparèrent bientôt de toutes les transactions. Au reste, ces *pacta conventa* ont une origine trop rapprochée de la bulle d'or de Charles IV (1356) pour qu'on n'y voie pas un des nombreux effets de l'influence de l'Allemagne.

L'avénement de Louis de Hongrie interrompit la ligne des Piast; ce règne, stérile pour la Pologne, était comme le présage qu'elle n'aurait rien à gagner en choisissant ses souverains parmi les princes étrangers. Louis combla la noblesse de nouvelles faveurs, et obtint d'elle, à force de concessions, que la couronne de Pologne pourrait passer dans la ligne féminine de sa famille. En effet, à la mort de Louis, sa fille Hedwige l'emporta sur les autres prétendants. Cette jeune princesse, que le feu roi avait fiancée à Guillaume, duc d'Autriche, ne se rendit qu'à regret dans ses États, où elle dut faire à la politique le sacrifice de ses plus chères affections. Elle donna sa main à Jagellon, grand duc de Lithuanie, qui offrait de réunir à la Pologne toutes ses possessions et d'embrasser ainsi que ses sujets la foi catholique. Cette dernière condition, qui comblait les vœux de l'Église latine, mit le clergé polonais dans le parti du Lithuanien; et ses princes obtinrent d'Hedwige ce qu'elle avait refusé à l'intimidation.

La convenance de cette réunion à la Pologne d'un territoire qui s'étendait de la Baltique à la mer Noire, a été jugée diversement. Selon les historiens polonais, elle devait contribuer à la grandeur et à la stabilité du trône, et balancer l'une par l'autre les influences de l'Allemagne et de l'Orient. Mais de

graves inconvénients s'élevaient à côté de ces avantages. Formée de cette zone longue et sans profondeur, la Pologne se trouvait mêlée à tous les intérêts des peuples scandinaves, comme à ceux qui agitaient l'Allemagne, la Russie et la Turquie. A la moindre secousse, il y avait, sur un point et sur l'autre, solution de continuité, tandis que, en temps de paix, l'éloignement du centre du pouvoir favorisait les influences locales et les ambitions privées. Si elle eût profité des occasions qui lui permettaient de s'arrondir vers le Nord, la Pologne eût probablement arrêté le développement rapide de la Russie et de la Prusse, ou bien, en descendant vers le sud-est, elle aurait pu s'incorporer ces provinces, slaves d'origine, que leurs fleuves et leurs montagnes protégent d'une manière si admirable, et qui attendent encore aujourd'hui l'arrêt définitif de leur destinée politique.

Jagellon prit le nom de Wladislas en recevant le baptême, et jura, avant d'être sacré par l'archevêque, l'observation des *pacta conventa*. Bientôt il partit pour Vilna avec la reine Hedwige, dont les vertus et la persuasion firent plus pour la conversion du peuple que n'avait pu faire en deux siècles le glaive des chevaliers Teutoniques. Les idoles disparurent; on éteignit le feu sacré; et de nombreuses églises s'élevèrent dans ces lieux si souvent ensanglantés par les persécutions de l'Ordre et le fanatisme païen. Si la Pologne eût compté beaucoup de rois comme Hedwige, elle aurait sans doute imposé des lois au lieu d'en recevoir. En l'absence de Jagellon, qui guerroyait contre Conrad de Wallenrod, grand maître de l'Ordre, elle apprend que les Hongrois venaient d'envahir les terres russiennes: elle s'arme aussitôt; se met à la tête des troupes qu'enflamme l'héroïsme de leur jeune reine, bat l'ennemi près de Przémysl, poursuit ses avantages, et reprend, tant par les négociations que par les armes, plusieurs places importantes, et entre autres Lemberg et Galitch. Après avoir doté la Pologne d'un grand nombre de fondations utiles, elle mourut à la fleur de l'âge, mélange extraordinaire de vertus, de grâce et de force d'âme. Les Polonais contemplent avec vénération, dans le couvent de Czenstokowa, une étole brodée de ses mains.

L'union de la Pologne et de la Lithuanie avait d'abord été appuyée par l'Église comme un fait religieux, mais l'Allemagne et l'ordre Teutonique ne la voyaient qu'avec une appréhension jalouse. Jagellon, pour rendre moins sensible ce que cette incorporation subite d'une population belliqueuse à un État longtemps rival pouvait avoir de blessant pour les chefs lithuaniens, avait d'abord confié le gouvernement du grand-duché à son frère, qui se fit détester, ce qui suggéra à Witold, leur cousin, le projet de s'emparer de la couronne ducale. De là des tentatives continuelles de la part de ce dernier, qu'excitaient à la révolte les chevaliers Teutoniques. Jagellon voulut désarmer Witold à force de générosité; il lui donna le gouvernement du duché; ce qui irrita son frère et le porta à la rébellion. La bataille de Gründwald brisa la puissance de l'Ordre (1410); le grand maître Ulrich tomba lui-même dans l'action; et, si Jagellon eût profité de la victoire, c'en était fait peut-être de ces ennemis dangereux. Ils eurent recours à l'intrigue, caressèrent l'ambition de Witold, lui promirent la Samogitie, et le déterminèrent à une honteuse défection. Une dernière lutte n'eut pas pour eux une issue plus favorable; elle amena la paix de Thorn, par laquelle il fut stipulé qu'ils payeraient à la Pologne six cent mille florins, qu'ils lui restitueraient plusieurs domaines, et que Witold recouvrerait la Samogitie. L'intervention de l'empereur Sigismond et la turbulence de Witold empêchèrent ce traité de porter ses fruits. La possession du cours du Dniéper, la Moldavie et la Valachie tributaires; l'influence de la Pologne sur les Tartares de Crimée, tout semblait désigner à Jagellon de quel côté la Pologne eût été moins vulnérable; la fatalité le rattacha aux intérêts de l'Occident. Ce fut sans doute pour ne pas porter ombrage à l'empereur qu'il refusa la couronne de Bohême; ce qui eût donné une grande force à l'élément polono-slave. Il aima mieux caresser la noblesse, comme pour faire oublier son origine lithuanienne. Ce fut sous son règne que se tinrent les premières dié-

tines, où l'on préparait les questions qui devaient être débattues à la diète. Les nobles, qui n'avaient d'abord que voix consultative en matières d'impôt, discutèrent bientôt toutes les questions de prérogative royale, et dépensèrent plus d'énergie et de combinaisons savantes pour le triomphe des partis qu'il n'en eût fallu pour sauver la nationalité polonaise.

En Pologne, sous Wladislas Jagellon, et en Russie sous Dmitri Donskoi, l'usage de la poudre à canon modifia la tactique militaire. Autrefois les places n'étaient entourées que de fossés que dominaient des murailles la plupart du temps en bois ou de terre. Les sièges duraient peu; et, quand les assiégeants étaient nombreux, la défense était regardée comme impossible. Le nouveau système de fortifications rendit plus difficile le rôle de l'attaque. Les peuples nomades, dont les forces principales consistaient en cavalerie, ne purent séjourner autour des villes attaquées qu'autant que les environs leur fournissaient des fourrages. La force corporelle, qui assurait souvent l'avantage aux barbares, fut soumise aux mêmes chances que la faiblesse relative, et les grandes invasions devinrent impossibles. Il fallut un autre genre de courage pour braver la destruction, et la part de l'intelligence fut plus grande dans la victoire.

CHAPITRE XXXVII.

WASSILI.

Essayons de retracer brièvement comment la Russie s'éleva à un si haut degré de puissance, tandis que les Tartares se détruisaient entre eux, et que la Pologne semblait conspirer contre sa propre grandeur.

Vassili (1389-1425), fils de Dmitri Donskoi, reçut la couronne des mains de l'ambassadeur de la Horde; c'est depuis lui que la dignité de Grand-Prince fut l'héritage exclusif des souverains de Moscou. Son premier soin, après avoir reçu l'investiture, fut de s'emparer de Nijni Novogorod, pour réunir la principauté de Souzdal à celle de Moscou. Non moins résolu que patient, il força Novogorod à plier sous son sceptre, et fit torturer soixante et dix citoyens de Torjek qui avaient méprisé ses ordres. Les princes russes commençaient a emprunter aux Mongols leurs formes despotiques et leurs jugements sommaires.

« Cependant un ennemi redoutable, « Tamerlan, poursuivait dans le Nord « le khan Tochtamysch, qu'il avait déjà « vaincu près de l'emplacement actuel « d'Iékatérinoslaf. Il traverse le Volga, « et pénètre dans les provinces du sud-« est de la Russie. A cette nouvelle, les « Russes tremblent comme des victimes « dévouées; mais Vassili se hâte de ras-« sembler une armée, et s'apprête à lut-« ter contre le khan de Samarkande, « dont le pouvoir était reconnu par vingt-« sept nations. L'image miraculeuse « de la Vierge fut envoyée au camp de « Koutchkof, et l'espérance se ranima « dans le cœur des Russes. Tamerlan « remonta le cours du Don, marquant « son passage par des dévastations; il « va prendre la route de Moscou; tout « à coup il s'arrête, reste quinze jours « dans l'inaction; puis il se détourne « vers le sud et disparaît, méprisant « peut-être un ennemi qui ne pouvait « lui apporter que des dépouilles bien « chétives, comparées au butin qu'il « avait trouvé à Smyrne et à Damas. Il « redescend le Don, détruit Azof; et, « maître de la Circassie et de la Géor-« gie, il s'arrête au pied du Caucase « pour y célébrer la fête de la Victoire. « Bientôt il apprend qu'Astrakhan est « en pleine révolte. Il marche contre la « cité rebelle, la ruine, et reprend le « chemin de ses frontières, abandon-« nant, comme il le dit lui-même, l'em-« pire de Bâti au vent de la destruc-« tion. » (*Histoire de Russie*, Univers.)

Le départ de Tamerlan permet à Vassili de tourner son attention contre Vitold ou Vitovte, qui considérait le grand-duché de Lithuanie comme s'il n'eût pas été une dépendance de la Pologne. Des luttes contre ce redoutable adversaire, des trêves sans bonne foi, des guerres contre les Mongols, suivies de défaites et de soumissions forcées, remplirent les dernières années du règne de Vassili qui abandonna lâchement sa capitale à l'instant où elle était menacée par Édiger, général des Tartares.

Vassili, surnommé l'Aveugle (1425-1462), succéda à son père Vassili Dmitriévitch. Ce prince dut l'investiture de

Moscou au khan Makmet qui le préféra à Joury, frère de Dmitri Donskoï. Plus tard, Makmet, exilé par son frère Katchim, vient demander un asile à Vassili qui le repousse avec ingratitude. Le Tartare, qui n'avait avec lui que trois mille guerriers, refuse de sortir de la Russie; il résiste à toute une armée, et se fraye un chemin jusqu'à Kasan, alors en ruines, la relève et la voit en peu de temps peuplée par les Tartares de la Horde d'Or, par ceux d'Astrakhan, d'Azof et de la Tauride, qui le saluent pour leur souverain. Telle fut l'origine du royaume de Kasan.

Le règne de Vassili, inauguré par un acte d'ingratitude et par une défaite honteuse, fut marqué par des troubles et des trahisons. Dans une guerre contre Makmet, le grand prince, couvert de blessures, fut fait prisonnier. Un de ses ennemis particuliers, Chémyaka, persuade au vainqueur de lui accorder l'investiture. Le khan, occupé alors contre les Bulgares qui venaient de s'emparer de Kazan, hésite d'abord et finit par rendre la liberté à Vassili qui retourne dans ses États; mais Chémyaka ourdit contre lui une conspiration avec les princes de Tver et de Mojaïsk; on l'envoie à Ouglicth, après lui avoir arraché les yeux. Maître de la grande principauté, Chémyaka rétablit le système funeste des apanages croyant grossir le nombre de ses partisans; mais il ne tarda pas à se rendre odieux par sa cruauté et ses injustices. Craignant les suites de ce mécontentement, il rendit la liberté à Vassili et lui donna la ville de Vologda. Alors la fortune change, et l'usurpateur est chassé de la grande principauté; Vassili reprend le sceptre et désigne le prince Jean, son fils, pour successeur. Après avoir réuni dans sa main presque tous les apanages, et imposé un tribut à Novogorod, il consacra les dernières années de son règne à assouplir les résistances des princes apanages, tour à tour ferme, clément, astucieux et cruel. Ce fut vers cette époque que la horde de Crimée se constitua sous Azi-Ghireï dont les successeurs firent si souvent trembler Moscou. Singulière destinée des empires! C'est dans cette même presqu'île conquise par les armes et la politique de Catherine, et où les tsars ont abrité derrière des fortifications immenses une flotte qui menace l'Orient, que se trouve aujourd'hui le nœud de cette grande question, où la neutralité est impossible, parce que les intérêts engagés sont ceux de toutes les puissances.

Le quinzième siècle ouvre au monde une nouvelle série de données qui vont changer les conditions de l'ordre politique et moral. La découverte de la poudre à canon, celle de l'imprimerie, la chute de Constantinople, la prise de possession d'un continent dont les richesses vont décupler celles de l'Europe, l'esprit d'examen, d'où sortira celui des oppositions systématiques et des révolutions, les tendances plus savantes de la diplomatie, tout fait présager une époque de luttes et de concessions, de théories éclectiques où s'effaceront les vertus et les vices du vieux monde, pour faire place aux exigences des intérêts matériels.

CHAPITRE XXXVIII.

Au milieu de ce mouvement universel, les provinces Danubiennes ne jouent qu'un rôle secondaire, mais toutefois d'une telle importance, que, soit que leur indépendance politique se constitue momentanément, soit que leur accession vienne compléter les frontières des États conquérants, elles arrêtent ou assurent la prééminence. C'est ici qu'il convient de nous occuper de la puissance dont le joug a longtemps pesé sur elles, de cette Turquie, dont la politique des tsars convoite les dépouilles, et dont l'existence a été reconnue indispensable au repos du monde, au moment même où elle semblait n'avoir plus qu'à succomber.

SOLIMAN.

Au commencement du troisième siècle, un prince tartare, nommé Soliman, quitta les bords de la Caspienne, et, pénétrant dans l'Asie Mineure, soumit diverses tribus sur son passage, et trouva la mort en voulant traverser l'Euphrate. Les guerriers qui l'avaient suivi étaient des Ogusieus ou Turcs. Il laissait quatre fils; deux d'entre eux retournèrent au pays natal; mais les deux autres, Togrul et Dundar, s'arrêtèrent dans le pays conquis entre Alep et Césarée. Peu de temps après, Dundar mourut, laissant son frère maître du pouvoir. Aladin, sultan d'Iconium, de la famille des Seldjoucides,

et dont le pouvoir s'étendait sur plusieurs provinces de la Syrie et de l'Asie Mineure, s'attacha Togrul et le mit à la tête de ses armées. Le Turc défendit les domaines de son bienfaiteur contre les attaques des Tartares, et conquit sur les Grecs la ville de Kutahi; cette victoire marqua le terme de sa carrière. Othman, un de ses fils, hérita de son courage et de la faveur d'Aladin, auquel il succéda vers l'an 1300. Les commencements de son règne furent difficiles : il avait à se faire pardonner son élévation, et à lutter contre les princes voisins et surtout contre les Grecs, qui se liguèrent pour arrêter le progrès de ses armes. Il les prévint et les réduisit à l'impuissance. En même temps qu'il menaçait la ville de Pruse, il imposait le Koran à tous les princes et gouverneurs de cette partie de l'Asie, et préparait ainsi un système complet de conquêtes, qui devait amener la chute définitive de l'empire grec. Son fils Orkhan venait d'emporter Pruse, lorsqu'il fut appelé pour recueillir les derniers soupirs du vieux sultan.

ORKHAN.

Orkhan établit sa résidence à Pruse; et, après s'être affermi sur le trône, il se prépara à de nouvelles conquêtes. La prise de Nicomédie et de Nicée lui ouvrit toute la Cappadoce; il établit partout des écoles où la jeunesse était instruite dans les préceptes de l'islamisme, car les vaincus étaient considérés comme esclaves. Le désir de faire triompher ses croyances n'empêchait pas le sultan de faire certaines concessions à la politique. Ainsi, il n'hésita pas à épouser Théodora, fille de Cantacuzène, qui avait besoin des Turcs pour appuyer son usurpation. Une des réformes les plus importantes de son règne fut l'établissement d'une milice régulière, dont Amurat, son successeur, compléta l'institution, et qui devint fameuse sous le nom de janissaires. Ces soldats n'étaient point d'abord d'origine turque; quand un peuple était conquis, on choisissait parmi les enfants mâles ceux qui paraissaient le mieux constitués, et on les faisait élever militairement, en donnant à ceux qui se distinguaient des emplois dans l'administration et l'armée. Les soudans d'Égypte étaient parvenus, par le même moyen, à former les mameluks. Ces derniers étaient de jeunes chrétiens achetés ou enlevés dans la Circassie, et auxquels on avait fait adopter la religion musulmane.

Orkhan portait des regards ambitieux sur l'Europe; il brûlait d'attaquer au centre de leur puissance les Grecs qui n'avaient pu lui résister en Asie; mais les Turcs n'avaient point de marine et manquaient des premiers éléments de l'art de la navigation. Cependant ils étaient maîtres d'une des rives du Bosphore, et les palais du rivage opposé semblaient les inviter à franchir ce faible obstacle. Le hasard, ou plutôt l'incurie des Grecs, amena bientôt le résultat désiré. Un jour, Soliman, fils du sultan, se rendit sur le détroit, à la tête de quelques hommes déterminés. Ils formèrent à la hâte un radeau, sur lequel ils s'aventurerent en gouvernant l'embarcation à l'aide de quelques perches, et ils parvinrent au rivage opposé. Introduits par un paysan dans le château de Hanni, l'ancien Sestos, ils s'en emparent, et persuadent aux habitants, la plupart pilotes ou matelots, d'aller prendre sur la côte d'Asie plusieurs milliers de Turcs qui les attendaient. L'appât d'une récompense eut bientôt déterminé ces Grecs; et le lendemain Soliman était maître du château Aïosa Konia, qui se trouvait dégarni de troupes comme le premier. La résistance fut plus longue dans Gallipoli; mais bientôt cette place, mal pourvue de moyens de défense, tomba au pouvoir des assaillants. Le sultan profita de ces avantages; il fit passer des troupes dans la Thrace; tout ce qui résistait était massacré, et la terreur qu'inspiraient les Turcs leur préparait de nouveaux succès. Andrinople tomba au pouvoir de Soliman en 1360; et peut-être eût-il porté plus loin ses conquêtes, si une mort accidentelle ne l'eût enlevé au début de sa carrière. Amurat, successeur d'Orkhan, établit sa résidence à Andrinople; après s'être emparé de la ville de Phère, que les Triballiens avaient enlevée aux Grecs, il repassa en Europe, et défit le despote de Servie dans une bataille, en 1371. Les annalistes turcs prétendent qu'il laissa le trône à Vakaschin, dont il épousa la fille.

AMURAT.

On attribue à Amurat l'institution des spahis, cavalerie d'élite, dont le courage brillant décida plus tard du succès de tant de batailles. Pour rendre l'armée plus dévouée et plus dependante, il partagea une partie des terres conquises en *timars* ou domaines dont les revenus sont attribués, mais à titre d'usufruit seulement, à des sujets turcs, sous l'obligation d'entretenir un cheval et de suivre le sultan à la guerre. Les timariots, dont la fortune depend de la volonté impériale, ont ainsi le plus grand intérêt à faire preuve de zèle dans leur service militaire, et tiennent à honneur d'avoir de bons chevaux et de belles armes. C'est ainsi que la conquête augmentait les forces des armées musulmanes, où l'on a compté jusqu'à cent cinquante mille cavaliers. Amurat donna également ses soins à l'infanterie.

Il compléta l'organisation des janissaires, dont le nombre s'accrut en raison decelui des prisonniers, et distribua cette milice en chambrées ou *odas*, qui obéissaient à des chefs particuliers sous le commandement supérieur d'un aga. Pour donner à cette constitution une sanction religieuse, il envoya les premiers soldats enrôlés dans le corps vers un derviche dont la sainteté était en grande vénération. Le solitaire imposa la manche de son caftan sur la tête d'un de ces hommes, et s'écria : « Que leur contenance soit fière, leurs mains toujours victorieuses, leurs épées toujours tranchantes, leurs lances toujours prêtes à frapper l'ennemi, et qu'ils doivent à leur courage une constante prospérité. » C'est depuis ce temps qu'ils ont pris le nom de janissaires, c'est-à-dire nouveaux soldats. Leur bonnet a conservé la forme de la manche du derviche, comme pour leur rappeler que la bénédiction du prophète les accompagne partout.

On a vu que les empereurs grecs, avant la conscience de leur faiblesse, s'efforçaient de détruire leurs ennemis les uns par les autres, et se trouvalent forcément les alliés de ceux qu'ils craignaient le plus. C'est ce qui arriva à Jean Paléologue. Ce prince était en guerre avec Sisehman, roi des Bulgares, qui. aidé des Valaques, des Moldaves et des Transylvains, avait remporté sur lui plus d'un avantage. L'empereur crut pouvoir conjurer ce danger en recourant à l'assistance des Turcs. Andronic et Contuz, le premier fils de Jean Paléologue, et le second fils du sultan Amurat, réunirent leurs forces et défirent l'ennemi à Sirmen. L'union des deux jeunes vainqueurs n'était qu'apparente; Andronic flatta l'ambition de Contuz, l'excita à se révolter contre son père, et lui donna lui-même l'exemple de la rébellion. Amurat soupçonna l'empereur d'être de connivence avec Andronic, et repassa promptement en Europe à la tête d'une armée formidable, après avoir déclaré à Jean que sa sévérité envers le coupable lui donnerait la mesure de sa bonne foi. L'armée des rebelles était campée à quelque distance de Constantinople; les représentations et les promesses du sultan eurent bientôt fait rentrer les Turcs dans le devoir. Les deux jeunes princes se renfermèrent à Dédémotique, où malgré une vive défense ils furent obligés de se rendre. Le sultan, après avoir fait crever les yeux de son fils, et ordonné qu'on précipitât du haut des tours de la place la garnison vaincue, exigea de Jean Paléologue qu'il traitât de même Andronic. Le faible empereur n'osa résister, mais ce supplice n'eut qu'une partie de son effet. Manuel, associé à l'empire, tenta de reprendre sur les Turcs quelques places dont ces derniers s'étaient emparés, et se retira dans Thessalonique, en priant son père de lui envoyer du secours : Jean Paléologue n'osa s'y résoudre; la ville tomba au pouvoir de Karatin, général des Ottomans, et Manuel dut se rendre à Andrinople pour implorer la clémence d'Amurat. Tandis que le sultan passait des soins de la guerre à ceux de l'administration, qu'il créait un cadilesker ou juge suprême de tous les cadis, et qu'il fixait les fonctions du grand vizir, le tsar ou despote de Servie voyait avec inquiétude les rapides progrès des Turcs. Il demanda des secours à la Bosnie, à la Hongrie et à la Pologne, qui, occupées de leurs propres dissensions ne purent l'aider que faiblement. Il attendit l'ennemi sur la Morava, et obtint d'abord quelques succès; mais bientôt la fortune changea, et Nissa, capitale du pays fut prise d'assaut.

C'est au milieu de ces désastres que le tzar de Bosnie, Twartko, vint lui proposer de céder à la fortune et de l'aider à conquérir la Hongrie. Plusieurs boyards appuyèrent cet avis, et, entre autres, son gendre Wuk Brankowitch. Lazare, se voyant si mal appuyé, se soumit au sultan, qui exigea de lui un tribut et mille soldats pour son armée. Cette humiliation pesait au prince de Servie; il voulut d'abord tourner ses armes contre les Hongrois; bientôt, comprenant que les Turcs profiteraient seuls de toutes ces discordes, il essaya de se faire un allié de celui qu'il avait eu l'intention de combattre, mais ses instances demeurèrent sans résultat. Ses envoyés réussirent mieux auprès des Albanais, des Bulgares et des Thessaliens. Cette ligue aurait pu être redoutable aux Ottomans; heureusement pour Amurat, la discorde paralysa les projets de Lazare. Il avait pour gendres deux hommes d'un caractère bien différent : l'un, Wuk Brankowitch, d'une naissance illustre et gouverneur de plusieurs provinces; l'autre Milosch, qui ne devait sa faveur qu'à son courage et à son mérite personnel. Un jour leurs femmes se prirent de querelle, chacune vantant son mari et l'élevant au-dessus de son beau-frère; Wukossawa, épouse de Wuk, s'emporta contre Marie jusqu'à lui donner un soufflet. Les deux chefs convinrent de vider cette querelle en combat singulier. Milosch démonta Wuk, mais sans qu'il y eût de sang répandu. Depuis ce moment, le généreux Milosch fut en butte à la haine de l'ennemi qu'il avait épargné. Wuk l'accusa auprès du tsar d'entretenir de secrètes intelligences avec Amurat. Pendant que Wuk nouait ces intrigues, les Turcs, qui avaient hâté leur marche, rassemblaient leur armée dans la Servie méridionale. Les troupes de Lazare occupaient les plaines de Kossowo (en allemand, Amselfeld, champ du merle). Le tsar, à la veille d'engager le combat, donna un festin aux chefs; alors, levant sa coupe et se tournant vers Milosch, il la lui présenta en disant : « Milosch Obilitch, je t'offre cette coupe pour que tu la vides à la réussite de tes projets, dusses-tu, demain, me livrer au sultan. » Milosch se leva, vida la coupe et jura solennellement qu'il prouverait bientôt s'il était capable de trahir sa religion et son roi.

Le lendemain matin il avait disparu du camp avec deux jeunes guerriers, et déjà cette nouvelle avait répandu le trouble dans les rangs des Serviens, quand Lazare ranima le courage de ses soldats.

Milosch s'était rendu au camp des Turcs, annonçant qu'il voulait parler au sultan, et à peine se fut-il nommé qu'on s'empressa de le conduire à la tente d'Amurat. Là, s'agenouillant devant lui, selon l'usage, il s'inclina comme pour lui baiser la main, et le frappa de plusieurs coups de poignard, puis, s'élançant hors de la tente, il tomba sous les coups des gardes après en avoir immolé un grand nombre.

BATAILLE DE KOSSOWO.

Cependant le sort de la Servie se décidait à Kossowo (1389). Déjà les Turcs fuyaient en désordre devant le corps d'armée que commandait Lazare en personne, lorsque Wuk livra traîtreusement l'aile qui lui avait été confiée, de sorte que les Serviens, au moment où ils se croyaient sûrs de la victoire, se virent enveloppés de toutes les forces de l'ennemi, rendu furieux par le meurtre du sultan. Tant que vécut Lazare, les Serviens tinrent ferme; mais son cheval s'abattit, et on le crut mort. Alors la déroute devint générale. Entraîné lui-même, le tsar tomba dans un fossé, où il fut égorgé; selon d'autres, on le conduisit à la tente d'Amurat qui respirait encore, et là, Milosch, enchaîné, aurait eu le temps d'embrasser ses genoux et de justifier sa conduite.

La victoire avait coûté cher aux Turcs; ils n'osèrent poursuivre les fuyards; et, se contentant de ravager le pays, ils se retirèrent, après avoir élevé en l'honneur d'Amurat un énorme tumulus en pierre.

Les historiens qui ont suivi les annales turques racontent différemment la mort d'Amurat : suivant leur récit, la bataille de Kossowo fut faiblement disputée par les Serviens; les spahis, portant des lances ornées de banderoles, firent un grand carnage de la cavalerie hongroise. Amurat, déjà vainqueur, était descendu de cheval, et s'adressant au grand vizir : « Ce succès, lui-dit-il,

me cause d'autant plus de joie que cette nuit je rêvais que j'étais percé par une main ennemie. » Aussitôt un Triballien, attaché au service de Lazare et qui gisait parmi les morts, se leva et frappa le sultan d'un coup de poignard. On ajoute que la main droite du meurtrier fut placée dans le tombeau de sa victime.

CHAPITRE XXXIX.

BAJAZET.

Bajazet, qui occupa le trône après Amurat, recula les limites de l'empire en s'emparant de la Caramanie. La conquête de Constantinople souriait à son ambition et, pour arriver sûrement à ce but, il voulait soumettre les provinces Danubiennes. Ce prince, surnommé l'Éclair à cause de la rapidité de ses conquêtes, avait commencé son règne par un fratricide. Il s'assura d'abord d'Étienne, fils de Lazare, en lui rendant une partie de la Servie. A cette époque, les Hongrois, et les Polonais au lieu de s'unir aux Valaques, aux Serviens et aux Moldaves contre l'ennemi de la chrétienté, s'occupaient de prétentions étroites et s'efforçaient de s'enlever réciproquement leurs alliés. Mirce de Valachie, et Mussatin, prince de Moldavie, conclurent un traité défensif avec Jagellon. Cette précaution n'empêcha point Bajazet, déjà maître d'une partie de la Bulgarie, de prendre à Mirce Vidin et Sistow. En même temps Sigismond profitait des embarras de ces princes pour envahir leurs États et se venger aussi de leur alliance avec le roi de Pologne. Dans cette extrémité, Mirce se tourna du côté du plus fort et se soumit à Bajazet qui lui laissa sa province, et se contenta de lui imposer un tribut de cinq cents piastres d'argent (1393). Ce tribut n'était pas onéreux, mais il représentait le suzeraineté des sultans, qui plus tard l'augmentèrent selon leur convenance. L'expédition de Sigismond contre les Valaques, soutenus par les Turcs, n'eut point de résultat important. Au reste, ces derniers aimaient mieux voir les chrétiens s'affaiblir entre eux que de prendre une part active dans des démêlés qui ne les regardaient qu'indirectement. Bientôt Bajazet s'empara de la ville de Silistrie qu'il avait laissée à Mirce; alors ce dernier se tourna vers Sigismond qui résolut d'attaquer les Ottomans, en réunissant les forces de plusieurs États chrétiens. Cette ligue amena la bataille de Nicopolis, dont le résultat n'est pas douteux, mais dont les détails sont appréciés diversement. Nous rapporterons cette bataille, dont le succès, selon les auteurs moldaves, est dû aux Serviens.

BATAILLE DE NICOPOLIS.

Sigismond avait réuni une armée considérable que les princes chrétiens, à la prière du pape Boniface IX, appuyaient de puissants renforts. Elle se composait, selon Kogalnitchan, de troupes hongroises et transylvaines, de Valaques, sous le commandement de Mirce; de Moldaves que guidait le prince Étienne III, dont les Turcs avaient éprouvé le courage; de chevaliers de l'ordre Teutonique, sous les ordres de leur grand prieur Frédéric de Hohenzollern; d'un grand nombre de chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem avec leur grand maître Philibert de Naillac; de chevaliers bavarois, sous le prince électeur palatin, comte de Montbéliard; de troupes styriennes, sous les ordres du comte de Cilly; et enfin de mille chevaliers français, d'autant d'écuyers et de six mille mercenaires. Les Français étaient commandés par le comte d'Eu, prince du sang et connétable; par le maréchal Boucicaut, le sire de Coucy, le prince de Bar, Guy de la Trémoille, etc., etc.

« Le 27 septembre, veille de la bataille, Sigismond avait proposé de placer au front de la bataille les Valaques et les Moldaves, comme plus habitués à soutenir le choc de la cavalerie turque, « et d'opposer les Français aux janissaires, tandis que les Hongrois et les Allemands soutiendraient l'attaque des « Français et feraient tête aux spahis. « Mais la jeune noblesse française crut « que l'honneur national serait compromis si d'autres commençaient le combat. Coucy et le comte d'Eu appuyèrent en vain l'avis du roi, l'opiniâtreté « du connétable entraîna tout. Il partagea l'armée française en avant-garde « et en corps de bataille sous les ordres « des comtes de Nevers et de Coucy, et « prit lui-même le commandement de la « colonne d'attaque. A mille pas en arrière des Français se développait l'ar-

« mée hongroise, qui formait aussi l'aile « droite; les Valaques composaient « l'aile gauche; au centre se trouvaient « sous les ordres du palatin Gara, outre « ses propres troupes, celles du comte « de Cilly et les mercenaires allemands. « C'est de cette position que Sigismond, « entouré d'une garde d'élite, suivait les « mouvements de l'armée entière, forte « de soixante mille hommes selon les « uns, de cent et même de cent trente « mille selon d'autres.

« Quant à l'armée des Turcs, la « même incertitude règne sur sa valeur « numérique; les écrivains chrétiens la « portent à deux cent mille combattants, « tandis que les Orientaux ne l'évaluent « qu'à soixante mille. Ce fut devant Nicopolis, dans une plaine de quatre lieues « de long sur deux de largeur, le 28 sep« tembre 1396, que se livra cette bataille « célèbre, dont les suites décidèrent « sans doute du sort de Constantinople. « Les Français attaquèrent d'abord, et « enfoncèrent la cavalerie légère qui « formait le front de l'armée turque. Ils « rencontrèrent ensuite les janissaires, « qui, rompus à leur tour, allèrent se « reformer derrière les spahis qui plié« rent sous le choc de cette cavalerie « pesante, et dont la retraite simulait « une fuite. Les chevaliers se précipi« tèrent, croyant qu'il ne leur restait « plus qu'à poursuivre un ennemi vaincu. « Tout à coup ils rencontrèrent devant « eux une muraille de quarante mille lan« ces; c'était la garde du sultan. A cette « vue ils voulurent fuir, mais il n'était « plus temps; toutefois ils retrouvèrent « leur courage pour mourir. L'armée « de Bajazet trouva une faible résis« tance dans le reste des troupes chré« tiennes. Étienne Lazkowitch, ennemi « secret de Sigismond, se retira avec ses « Hongrois, ce qui entraîna la fuite des « Valaques dont le prince alla implorer « le sultan. Le centre, composé des « Styriens, des Bavarois et de la garde « du roi, soutint avec fermeté l'attaque « des janissaires, et les rejeta en désor« dre sur les spahis, lorsque le despote « de Servie, le fils de ce même Lazare « vaincu à Kossowo, et qui combattait « pour Bajazet, décida du sort de la « journée. Sigismond, suivi de quelques « cavaliers, ne s'échappa qu'avec peine; « il s'embarqua sur le Danube et par« vint à rejoindre la flottille des alliés. »

CHAPITRE XL.

Manuel Paléologue occupait alors le trône de Constantinople, plutôt menacé que protégé par Bajazet. Son frère Andronic mourut, laissant son fils Jean héritier de ses prétentions. Le jeune prince, qui avait recouvré l'usage de la vue, aspirait à reprendre un sceptre dont le poids fatiguait son oncle. Il s'adressa au sultan, lui fit part de ses projets, et promit de lui abandonner Constantinople s'il le laissait maître de la Morée. Il obtint du sultan une armée qu'il conduisit devant Constantinople, pour inquiéter Manuel et exciter un mouvement dans la capitale. L'empereur, se voyant entre deux ennemis, abandonna à Jean la couronne. La crainte des Turcs engageait le nouvel empereur à tenir sa parole; mais les Grecs le pressèrent de résister à la colère du sultan, et promirent de le défendre jusqu'à la dernière extrémité. La Providence le tira de cette perplexité. Tamerlan allait à son tour faire trembler le vainqueur de Nicopolis, dont toute la gloire s'éclipsa à la sanglante journée d'Ancyre. Le chagrin abrégea ses jours; il mourut témoin de la gloire du héros tartare, qui lui fit de splendides obsèques.

Les règnes de Soliman et de Mussa, fils de Bajazet, n'offrent rien de remarquable, ou du moins d'un intérêt général. Ce dernier vainquit son frère, que ses débauches avaient rendu odieux, battit Sigismond à Sémendria, et ses généraux s'emparèrent de Thessalonique. Tandis que Mussa, amolli par ses succès, se livrait au repos à Andrinople, Mahomet, le troisième des fils de Bajazet, se conciliait la faveur de l'armée par sa bravoure et son activité. Il s'était ménagé l'appui de Manuel, qui avait repris le sceptre à Jean lorsque Tamerlan eut abaissé Bajazet, et il avait profité des revers des Turcs pour recouvrer une partie des provinces que la guerre avait fait perdre à l'empire. Il fournit à Mahomet des galères pour le transporter en Europe avec son armée. Mussa, surpris par son frère, perdit la bataille et la vie. Mahomet, après cette victoire, entra dans Andrinople, où il reçut l'hommage de l'armée. Ce prince commença par s'assu-

rer l'alliance des Grecs en rendant à l'empereur Thessalonique et quelques places fortes sur le littoral de la mer Noire. Pour punir Mirce, voiévode de Valachie, d'avoir secouru Mussa, il passa le Danube, s'empara de Severin, de Jénikalé, fortifia Giurgévo, ce qui le rendait maître du fleuve, et dispersa les troupes qui essayèrent de lui résister. Les Moldaves et les Bulgares ne furent pas plus heureux. Libre de ce côté, il se porta rapidement en Asie, défit Caraman Ogli, dont le père avait recouvré ses Etats par la protection de Tamerlan, et se contenta de prélever un tribut sur les provinces conquises. Ces passages fréquents d'Europe en Asie et d'Asie en Europe avaient fait sentir aux Turcs la nécessité d'agrandir leur marine. Les établissements nombreux des Génois et des Vénitiens dans le Levant leur fournirent à cet égard des ressources et des modèles. Vers l'an 1416, le soudan de Babylone, peu soucieux des traités, après avoir inquiété le commerce de la république de Venise, ruinait les riches comptoirs qu'elle avait à Damas, tandis que les Turcs mettaient à feu et à sang tout le pays plat de l'île de Négrepont, et que Mahomet armait une puissante flotte qui menaçait Candie. Il serait difficile de dire de quel côté vinrent les provocations ; car, de son côté, le duc d'Andros, vassal de la république, ne cessait de faire des courses sur les Ottomans. La seigneurie, pour protéger son pavillon, envoya, sous les ordres de Lorédan, une flotte de quinze galères dans les mers de Constantinople. Toutes ces mesures hostiles se prenaient sans que la guerre eût été déclarée. La flotte vénitienne portait des plénipotentiaires chargés de donner ses explications et de prévenir une rupture. Mais, lorsque les Turcs virent défiler le long de leurs côtes le cortège formidable qui accompagnait les ambassadeurs, ils firent feu sur l'escadre qui répondit par des décharges de son artillerie. Alors la flotte turque appareilla pour venir attaquer les Vénitiens ; et, le 29 mai 1416, les deux armées se livrèrent un combat sanglant à la vue de Gallipoli. La victoire des républicains fut complète, quoique leur amiral Lorédan eût reçu plusieurs blessures. Celui des Turcs y perdit la vie. Cinq galères et plusieurs autres bâtiments restèrent au pouvoir du vainqueur, qui fit passer au fil de l'épée tous les Génois, Catalans, Siciliens et Provençaux qui se trouvaient au nombre des prisonniers. Quant aux Candiotes qui avaient pris du service dans les équipages turcs, ils furent écartelés, et l'on suspendit leurs membres à la proue des galères. Après de longs pourparlers, il fut convenu que l'on considérerait comme des malentendus tous les griefs qu'on avait de part et d'autre à se reprocher. Les prisonniers furent rendus; il fut stipulé que le gouvernement turc ne prendrait plus désormais fait et cause pour les corsaires de sa nation, et que les Vénitiens seraient en droit de les traiter en ennemis.

Mahomet donna le gouvernement d'Amasie à son jeune fils Amurat, et les dernières années de sa vie furent troublées par les guerres et les prétentions du faux Mustapha, qui voulait se faire passer pour le frère du sultan, tué à la bataille d'Aneyre. Après avoir recommandé Amurat à ses deux vizirs, il mourut à Andrinople.

AMURAT II.

Amurat II monta sur le trône en 1421. Dès les premiers jours de son règne, Manuel lui fit demander ses deux jeunes frères, en exécution de la volonté de Mahomet, qui effectivement les avait confiés aux soins de l'empereur, lorsqu'il était en guerre avec le faux Mustapha. Amurat était trop prudent pour remplir cette clause du testament paternel. Manuel saisit ce prétexte de rupture. Il fit venir de l'île de Lemnos le prétendant, avec Sinéis, son compagnon de fortune, et lui promit le trône s'il voulait accepter les conditions qu'on mettait à son élévation. Il devait restituer à l'empire tout le pays qui s'étend de la mer Noire aux frontières de la Valachie, et les places fortes de la Thessalie jusqu'au mont Athos. Mustapha promit tout ce qu'on voulut, et dix galères le transportèrent dans le port de Gallipoli. Sinéis s'empara de la citadelle, tandis que le protégé de Manuel alla se faire reconnaître dans la ville et aux environs. Cette hardiesse eut d'abord un plein succès ; et l'armée que Mahomet envoya contre lui passa presque entièrement de son côté sans com-

battre. Le vizir qui la commandait vint implorer son pardon; mais Sinéis lui fit trancher la tête. Andrinople ouvrit ses portes au vainqueur, qui se crut assez solidement établi pour se montrer impunément ingrat et parjure. Le général grec qui l'avait servi, voyant toutes ses réclamations repoussées, se tourna du côté d'Amurat, qui accueillit favorablement ses avances, tout en démêlant le motif d'un si brusque changement de conduite. Il parut d'abord se résigner à cette infortune : « Que peut, disait-il, la créature contre le Créateur ? » Puis il consulta un derviche, à l'effet de savoir si Dieu favoriserait sa cause dans le cas où il entreprendrait la guerre pour rentrer dans ses droits. L'oracle, comme on peut le penser, promit au sultan l'appui du prophète et un succès non moins éclatant qu'infaillible. Le bruit de cette prétention se répandit en Europe, où le prestige de l'insolent Mustapha commençait à s'effacer. Sinéis lui fit comprendre l'imminence du danger, leva une puissante armée, et se hâta de franchir le détroit. Amurat, avant de combattre, essaya de désarmer Sinéis par des offres avantageuses; il lui fit offrir le gouvernement de Smyrne et d'Éphèse, s'il voulait abandonner Mustapha. Sinéis n'estimait pas assez l'usurpateur pour lui sacrifier toute sa fortune : dès la nuit suivante, il partit pour Smyrne, et c'en fut assez pour que toute l'armée se débandât. La fortune n'avait plus que des rigueurs pour celui qu'elle avait porté si rapidement au faîte du pouvoir. Mustapha s'enfuit à Lampsaque, courut à Gallipoli, et fut effrayé du petit nombre de ceux qui étaient disposés à le soutenir. Les Génois, voyant qu'Amurat manquait de flotte, lui offrirent des vaisseaux de transport pour ses troupes, n'exigeant en retour de ce service que la remise des sommes qu'ils devaient aux Turcs. La lutte fut bientôt terminée, l'usurpateur venait de s'enfuir d'Andrinople lorsque le sultan entra vainqueur dans cette ville. Bientôt Mustapha, arrêté par des émissaires qui l'avaient suivi en Valachie, fut ramené dans la capitale, où, après avoir été exposé aux insultes de la populace, il fut attaché à un gibet en place publique.

Manuel, qu'effrayait l'affermissement du pouvoir d'Amurat, s'attendait à voir bientôt l'orage foudre sur lui. En effet cent mille Turcs ravagèrent la Thessalie, la Macédoine et la Thrace. Dans cette extrémité, l'empereur voulut renouveler le subterfuge qui lui avait réussi avec Mustapha, mais en faisant servir à ses projets un prétendant plus sérieux. Il persuada à Hélias, gouverneur des deux frères du sultan, de placer sur le trône l'aîné de ces princes, dont l'extrême jeunesse lui permettrait de régner en son nom. Gagné par l'or de Manuel, Hélias se prêta à cette intrigue, et Amurat se vit obligé de rentrer dans ses frontières pour ne pas laisser aux rebelles le temps de devenir dangereux. Nicée était le centre de cette nouvelle révolte. Amurat y court, disperse les partisans de son jeune frère, fait mettre à mort Hélias et tous ceux qui avaient pris part au complot; et, pour ôter jusqu'à l'espoir à ses ennemis, il fait étrangler en sa présence les deux enfants dont le seul crime était de devoir la vie à Mahomet.

Chez tous les peuples et dans tous les temps on rencontre des crimes politiques non moins odieux; mais du moins ils n'apparaissent dans l'histoire que comme de rares exceptions : en Orient, où la polygamie entoure souvent le sultan d'une descendance nombreuse, on accepte comme une nécessité que la religion même autorise l'aveuglement ou le meurtre des princes qui pourraient être un obstacle à la transmission du pouvoir. Cette rigueur excessive s'étend à tout ce qui menace un despotisme ombrageux et devient une cause incessante de dangers : quand la disgrâce du maître est presque toujours un arrêt de mort, on frappe au lieu de se justifier, et le fatalisme, s'il façonne le grand nombre à la résignation passive, peut aussi porter à de grands attentats les natures énergiques. Amurat n'avait pas oublié la révolte de Sinéis; il le fit attaquer à l'improviste, parce qu'il redoutait ses talents militaires. On l'arrêta, comme il se disposait à chercher un refuge chez les Grecs, et il fut aussitôt étranglé.

Le sultan tourna ensuite ses armes contre la Morée. Jean VI offrit de lui rendre plusieurs places importantes, et entre autres Thessalonique; mais les habitants de cette ville recoururent aux Vénitiens, et se défendirent avec une

grande vigueur. Enfin, il fallut céder au nombre. Amurat fit vendre les habitants comme esclaves, convertit les églises en mosquées, et repeupla la ville en y appelant des gens de la campagne. Les Vénitiens, n'ayant pu réussir a imposer aux Turcs des conditions favorables à leur commerce, reconrurent aux négociations, et obtinrent la paix.

La guerre contre la Servie sortit d'une intrigue de sérail. Amurat avait épousé trois femmes qui exercèrent tour à tour sur lui un grand empire. A la fois guerrier et voluptueux, il avait mis son harem sous la surveillance d'eunuques noirs, qui jouissaient de sa confiance, traitaient avec les ministres étrangers, et s'élevaient ou tombaient selon le crédit des favorites. La première des épouses du sultan était Hélène, fille de Lazare, prince de Servie; Fatmé, princesse de Sinope, était la seconde, et Marie, sœur de Georges qui avait succédé à Lazare, était la troisième. Tant que cette dernière fut en faveur, elle sut maintenir la paix entre Amurat et Georges; mais Fatmé, dont les artifices avaient su ramener le sultan, s'empressa de rompre cet accord, en faisant persuader à son époux que Georges entretenait secrètement des intelligences avec le roi de Hongrie. Sémendria, capitale de la Servie, fut attaquée et prise d'assaut. Georges n'avait plus d'autres ressources que de faire précisément ce dont on l'accusait; il s'enfuit chez Wladislas et mit Belgrade sous sa protection. Tandis que cette ville, défendue par Hunyade, repoussait les efforts des Turcs, l'Albanais Scanderberg leur reprenait tout ce qu'ils avaient conquis en Servie, et bientôt le sultan signa à Szegedin une paix de dix années. Amurat, comptant sur la foi de Georges Brancovitch et de Dracu, croyait ne plus rien avoir à redouter du côté du nord; il renvoya à ces princes leurs fils qu'il retenait comme otages. Jean Paléologue craignait que l'orage ne tombât sur lui. Ses envoyés représentaient au roi de Pologne que les Turcs ne regardaient pas comme obligatoires les engagements pris avec des chrétiens; que ce serait jouer un rôle de dupe que de se montrer plus scrupuleux que les infidèles; que la paix de Szegedin prouvait seulement l'impossibilité où ils étaient de soutenir une guerre sérieuse, et qu'il fallait profiter de leur faiblesse pour les rejeter en Asie. Ces raisons, appuyées de la promesse peu sincère de ramener l'Église grecque à l'unité catholique, enflammèrent le zèle du pape Eugène IV; et, sur l'autorisation formelle de ce pontife, Wladislas déchira le traité qu'il avait signé six semaines auparavant. Le roi, les prélats et les grands s'engageaient par un serment solennel à se trouver réunis à Orsowa le premier septembre suivant (1444), à entrer avec leur armée dans la Romanie et la Grèce, et, dans le cours de la même année, à chasser les Turcs de l'Europe. Cependant les forces dont ils disposaient étaient loin de répondre à la difficulté d'une telle entreprise; mais, comme le remarque un historien (von Hammer), si l'armée était peu nombreuse, le bagage était des plus considérables. Les Polonais se faisaient suivre de deux mille chariots. On était arrivé devant Nicopolis, lorsque Dracu, prince de Valachie, se présenta devant le roi. Il amenait dix mille cavaliers, sous les ordres de son fils. En considérant la faiblesse numérique des chrétiens, il se souvint qu'une vieille devineresse bulgare lui avait prédit que Wladislas tomberait dans le combat. Dracu était au-dessus de toute crainte; il avait lutté lui-même contre Amurat, et, dans cette guerre où les ressources et les forces étaient si inégales, il avait montré autant de constance que d'intrépidité. A cette époque, la Valachie, épuisée d'hommes, avait à peine assez de bras pour cultiver la terre. Redoutant un asservissement honteux, il avait résolu de s'unir au roi de Pologne. Cependant, prévoyant que cette campagne, avec des troupes si faibles, ne pourrait être que désastreuse, il engagea instamment Wladislas à ne point attaquer le sultan. Dans une partie de chasse, lui dit-il, Amurat se fait suivre de plus d'esclaves que vous ne comptez de soldats; d'ailleurs la saison est avancée, et c'est un obstacle de plus à vaincre. En priant le roi et les magnats de rentrer en Hongrie, de convoquer la noblesse et de demander des secours aux États voisins, il ajouta le conseil de ne pas compter sur l'empereur de Constantinople, qui n'avait guère à

donner que des promesses; que quant aux Génois et aux Vénitiens, dont les flottes se trouvaient dans l'Hellespont, elles resteraient inactives, et ne prendraient parti que pour le vainqueur; que l'alliance de la Hongrie ne leur promettait que des périls et des sacrifices, tandis que le sultan pouvait assurer à ces négociants de grands avantages de commerce en leur accordant quelques ports et la liberté des détroits. Ses représentations firent une impression profonde sur l'assemblée, plusieurs généraux se rangèrent à son avis; mais le cardinal Julien et Hunyade qui, allié de la famille de Dan, était opposé à Dracu, lui répondirent que les Hongrois n'avaient pas l'habitude de reculer devant les périls; ils accusèrent même le prince valaque de félonie, et prétendirent qu'il agissait secrètement en faveur des Turcs. Le roi appuya l'avis d'Hunyade, et résolut de poursuivre la guerre. « Puisque jusqu'ici la fortune ne vous a pas trahis, répondit Dracu à Wladislas, et que l'espoir d'être secouru, ou peut-être la fatalité, vous fait rejeter mes conseils, qu'il en soit ainsi. Pour moi, dans ces mêmes projets que mon expérience a vainement combattus, je veux vous aider de toutes mes forces, et autant que le temps et les circonstances me le permettront. » Il donna alors au roi quatre mille de ses esclaves, dont il confia le commandement à son fils. Avant de quitter Wladislas, il lui laissa deux de ses pages avec ordre de ne jamais le quitter, et deux chevaux d'une vitesse extraordinaire pour lui servir en cas de besoin. Avant de s'éloigner, il commanda à son fils de ne pas se sacrifier inutilement, s'il voyait que le combat tournât mal, et de se conserver pour des temps meilleurs. Alors il prit congé du roi et de son fils, et repassa le fleuve.

CHAPITRE. XLI.

BATAILLE DE VARNA.

« L'armée traversa les plaines de la Bulgarie le long de la chaîne de l'Hémus, précédée par trois mille Hongrois et par quatre mille cavaliers valaques, commandés par Hunyade lui-même (1). Après quelques légers avantages, elle arriva en vue de Varna.

« Amurat avait abdiqué en faveur de son fils Mahomet II : mais le nouvel empereur n'inspirant pas assez de confiance, les Turcs envoyèrent des députés à son père pour le prier de reprendre les rênes du gouvernement. Le sultan, après quelque hésitation, remonta sur le trône, acheta la paix des Génois en leur payant un ducat par tête, se servit de leurs vaisseaux pour passer le Bosphore, et vint camper avec son armée, forte de quarante mille hommes, à environ une lieue des Hongrois. Le 10 novembre 1444, les deux armées s'ébranlèrent. Hunyade fortifia ses derrières à l'aide de machines et de chariots. L'aile gauche, appuyée à un lac, était sous les ordres de l'évêque de Groswardein, et composée en grande partie de cavaliers polonais. Hunyade avait posté le roi avec les ban-

(1) Comme la bataille de Varna n'a précédé que de neuf années la prise de Constantinople, nous avons cru devoir entrer dans ces détails. L'historien qui les a recueillis avec soin dans des auteurs peu connus en France, tels que Callimaque, Bonfinius, Turocz, Pray, Dlugoss, nous a paru s'égarer, par un sentiment patriotique, en reprochant à Engel (Histoire de Hongrie) d'avoir avancé que dans le conseil de guerre, lorsque Hunyade accusa de félonie le prince valaque, celui-ci tira son sabre contre le général hongrois, et qu'ayant été désarmé, il fut forcé, pour sa rançon, de donner quatre mille cavaliers. Nous ignorons la source où Engel a trouvé cette circonstance; mais nous pensons que le caractère de Dracu rend d'abord le fait vraisemblable; et ensuite que cet autre fait constant que Hunyade, et non le fils de Dracu, commandait les Valaques auxiliaires, donne au récit d'Engel un caractère probable. Il est juste de reconnaître que les Moldo-Valaques ont été braves, comme le sont encore de nos jours les Albanais, les Serviens, les Dalmates et les Monténégrins; mais, sous le rapport de la ruse, ils ne le cèdent en rien aux Orientaux, et la nature de leurs rapports avec des peuples plus puissants qu'eux et constamment appliqués soit à les dominer, soit à leur nuire, explique naturellement cette duplicité, si elle ne l'excuse. L'oppression et l'avidité des Phanariotes, qui ont été pendant si longtemps les tyrans en sous-ordre de ces malheureuses provinces, n'ont pu que contribuer à y répandre la ruse et l'astuce, seules armes du faible contre le fort.

nières des magnats dans une vallée entre la ville et le lac, en le priant de ne se montrer que lorsqu'il serait averti. L'aile droite entre le lac et la mer formait la principale force des Hongrois. Le grand drapeau noir du royaume était porté par Étienne Bathory ; l'évêque d'Erlau et le ban de Thalocz commandaient cette division de l'armée. Hunyade n'assigna aucune place aux Valaques, se réservant de les faire agir sur les points où les secours seraient nécessaires. L'aile droite des Turcs était sous les ordres du beglerbeg de Roumélie, et la gauche obéissait au beglerbeg d'Anatolie. Amurat, avec ses janissaires, occupait le centre; devant lui s'étendait un fossé hérissé de pieux : il avait fait attacher au haut d'une lance le traité dont Wladislas avait juré l'observation sur l'Évangile. Les chameaux et les bagages couvraient ses derrières.

« La bataille commença par une charge de la cavalerie d'Asie ; Hunyade avec les Valaques la culbuta et pénétra jusqu'à la tente du sultan ; mais l'imprudence de Wladislas vint tout compromettre. Impatient de combattre, il s'était élancé sur l'ennemi qui profita de ce faux mouvement. Il rencontra dans la mêlée Amurat, qui perça son cheval d'un javelot. Le roi tomba, et un vieux janissaire lui trancha la tête. Attaché à une lance, ce sanglant trophée jeta le découragement dans les rangs des chrétiens. Les Valaques, qui s'étaient vus sur le point de vaincre, avaient perdu un temps précieux à piller les bagages et les tentes du sérail ; en apprenant la mort du roi, ils se retirèrent précipitamment avec Hunyade pour mettre leur butin en sûreté. Amurat attendit jusqu'au lendemain pour achever la victoire que la nuit avait empêché de rendre décisive. Un grand nombre de Hongrois, les évêques d'Erlau et de Groswardein, Étienne Bathory et le cardinal Julien furent faits prisonniers. »

L'issue de cette bataille prouve que Dracu n'avait pas fait des vœux bien sincères pour les chrétiens, ou du moins qu'il mettait ses ressentiments au-dessus de toute autre considération. En effet, il retint Hunyade prisonnier, et s'en fit un mérite aux yeux du sultan. Le général hongrois avait à plusieurs reprises dévasté le territoire de la Valachie; il s'était fait donner par Sigismond, au détriment de Dracu, le bannat d'Amla et de Fogaras, et avait appuyé de toute son influence le parti de Dan, dont les prétentions hostiles avaient plus d'une fois divisé la cour et troublé le pays.

Amurat, qui n'avait repris le sceptre que pour céder au vœu des Turcs, le rendit à Mahomet après cette victoire. Heureux à la guerre, le malheur l'avait cruellement éprouvé dans ses affections ; la mort de deux fils, enlevés par une maladie contagieuse, lui parut un avertissement du ciel, et le détermina à descendre du trône, au milieu de la gratitude publique. Il fit proclamer son jeune héritier à Andrinople, et se retira à Magnésie.

L'inexpérience du sultan et son goût immodéré pour les plaisirs encouragèrent bientôt les dilapidations ; l'indiscipline des janissaires menaçait l'empire d'une révolution ; et les conseillers de Mahomet comprirent qu'Amurat seul avait la main assez ferme pour faire rentrer les factieux dans le devoir. Au retour d'une partie de chasse, Mahomet trouva son père à Andrinople, où il venait de reprendre tous les insignes de la souveraineté. Après avoir reçu une réprimande sévère, il dut se rendre lui-même à Magnésie.

CHAPITRE XLII.

SCANDERBEG.

A cette époque, un ennemi redoutable menaçait les Turcs. Parmi les princes qui s'étaient soumis à Amurat lorsqu'il fit la conquête de la Macédoine et de l'Épire, était un chef albanais nommé Jean Castriot, qui fut forcé, pour conserver ses États, de payer un tribut au vainqueur et de lui donner ses quatre fils en otage. Trois de ses enfants périrent, empoisonnés, dit-on, par ordre du sultan. Le dernier, Georges Castriot, obtint sa faveur, et fut élevé dans la religion musulmane ; mais, avec le désir de s'élever, il avait conservé la foi de ses pères. Les Turcs avaient changé son nom de Georges en celui de Skender dont les Européens ont fait Scanderbeg. Il fit ses premières armes

sous son protecteur, qui, à la mort de Jean Castriot, se garda bien de donner à ce prince pour successeur un jeune guerrier entreprenant dont le mérite et l'intrépidité lui étaient connus. Scanderbeg avait fait la campagne de Hongrie qui se termina pour les Turcs par la levée du siége de Belgrade. Là, il étudia la tactique des chrétiens, et les revers des Ottomans lui apprirent comment, pour les vaincre, il suffisait d'opposer à leur fougue une résistance opiniâtre. Un expédient hardi le débarrassa de leur tutelle. L'empereur avait laissé la conduite de cette guerre malheureuse à un pacha que l'ennemi fit prisonnier. Scanderbeg, profitant de la confusion qui s'ensuivit, attira dans sa tente l'officier qui gardait les sceaux de l'empire, et le força de sceller, au nom du sultan, un ordre au pacha d'Épire de remettre entre ses mains la ville de Croïa et tout le district qui en dépendait. Muni de cet ordre, il poignarda le pacha, qu'il enterra sur le lieu même du crime pour en effacer la trace, et se hâta d'aller prendre possession de l'héritage paternel. Un chef de ce caractère pouvait compter sur le dévouement des Albanais, et Scanderbeg disposa tout pour une sérieuse résistance. Il obtint des Vénitiens des secours considérables en argent; il paraît que le roi de Naples, Alphonse Ier, lui envoya des ingénieurs et quelque artillerie (1). Amurat résolut de réduire cet ennemi qu'il avait formé lui-même, avant qu'il eût organisé tous ses moyens de défense. Le sultan s'empara d'abord de quelques places; mais les cruautés qu'il y exerça, loin d'intimider l'ennemi, ne firent que l'exaspérer davantage. Scanderbeg avait à peine dix mille hommes à opposer à soixante mille cavaliers et à quarante mille janissaires. Croïa, située entre des montagnes, pouvait soutenir un long siége; la garnison était d'environ six mille hommes, et le comte d'Uruena y commandait. Quant à Scanderbeg, il aima mieux tenir la campagne que de s'enfermer dans des retranchements. Il laissa l'ennemi s'engager dans les défilés, qu'il occupait pour lui fermer toute retraite. L'artillerie albanaise, qu'on avait hissée à force de bras sur les hauteurs, foudroyait tout ce qui paraissait sur les seuls chemins praticables. De nombreux partisans interceptaient les munitions et les convois, et l'artillerie du comte d'Uruena faisait de grands ravages dans les rangs turcs. Ce fut en vain qu'Amurat essaya de gagner le gouverneur. Tandis que ce dernier faisait des sorties, le prince albanais tombait sur l'ennemi à l'improviste, et le forçait à se tenir lui-même sur la défensive. Quelquefois, entouré de guerriers d'élite, il pénétrait de nuit dans le camp des Turcs, portant, ainsi que les siens, une tunique blanche sur ses armes pour qu'ils se reconnussent dans les ténèbres, et ne se retirait que lorsqu'il était las de carnage. Il correspondait avec les assiégés au moyen de feux allumés sur les hauteurs. L'armée turque se fondait au milieu de ces luttes partielles, et le sultan s'indignait de voir un général si jeune défier les forces de l'empire avec des troupes si peu nombreuses. La saison qui avançait rendait plus difficiles les opérations du siége. Amurat se vit forcé de le lever; mais sa retraite à travers les gorges des montagnes lui coûta de grands sacrifices, et il dut s'estimer heureux de rentrer dans Andrinople avec la moitié de son armée.

Le printemps suivant, Hunyade entra sur les terres des Turcs. Amurat le joignit à Kossowo, avec des forces supérieures, avantage que balançait le génie de son rival. Pendant trois jours d'une lutte opiniâtre, le sultan resta maître du champ de bataille; mais cette victoire lui coûta plus de vingt mille hommes. La guerre et l'abus des plaisirs avaient ruiné avant l'âge la constitution robuste

(1) Il demande à Alphonse, et par lettres expresses, des mineurs et des canonniers, lui disant, en plaisantant, que les Albanais n'étaient propres qu'à battre des hommes, mais qu'il savait de bonne part que les Italiens savaient l'art de battre des murailles. Alphonse, en lui envoyant de l'argent et de l'artillerie, lui répondit, sur le même ton, que les Italiens qui allaient le joindre n'étaient pas seulement bons à battre des hommes et des murailles, mais encore à triompher des dames d'Albanie, et que ses guerriers devaient se donner de garde de loger chez eux des conquérants domestiques, en pensant loger des amis étrangers. Scanderbeg montra cette lettre à ses capitaines et en rit avec eux (Guillet, *Histoire du Mahomet*).

du sultan ; il mourut dans sa cinquantième année, après avoir célébré le mariage de son fils Mahomet avec la fille de Soliman-Beg, despote d'Albistan.

CHAPITRE XLIII.

MAHOMET II.

Mahomet inaugura son règne par le meurtre d'un enfant que son père avait eu de la princesse de Sinope. Ces exécutions devenaient de plus en plus fréquentes; et c'est à peine si le peuple plaignait les victimes : souvent le même arrêt frappait l'exécuteur de la volonté suprême, agissant dans la plénitude des pouvoirs temporel et spirituel. Tandis que le sultan était proclamé à Andrinople, Caraman Ogli crut pouvoir reprendre les États que lui avait enlevés Amurat; mais Mahomet repassa en Asie et dissipa cette rébellion par sa seule présence.

Il méditait de plus vastes projets : l'affaiblissement de Constantinople, où régnait alors Constantin, excitait vivement son ambition. Il résolut de compléter la défense du détroit en établissant un fort en face de celui que les Turcs occupaient déjà, pour qu'aucun vaisseau ne pût tenter le passage sans s'exposer au feu d'une double batterie. Avec de l'argent il eut des fondeurs et des ingénieurs grecs, et il pressa l'exécution de ces ouvrages, sans s'inquiéter des réclamations de l'empereur. Constantin, dans cette extrémité, s'adressa au pape; mais les négociations des Grecs, qui paraissaient disposés à se réunir à l'Église latine quand quelque danger les menaçait, avaient si souvent donné la preuve de leur mauvaise foi, que le pape Nicolas V exigea des preuves au lieu de promesses.

Il laissa donc à Mahomet tout le loisir de faire ses préparatifs, et il envoya préalablement à Constantinople le cardinal Isidore pour y régler la grande affaire de la fusion. Les plus sages consentirent à célébrer les saints mystères avec le légat; mais c'était à contre-cœur, et le plus grand nombre hésitait entre le joug des Turcs et la suprématie de Rome, tant il est vrai que les sectes se montrent souvent plus intolérantes entre elles que pour des croyances entièrement opposées. Les moines surtout ne pouvaient se résoudre à déclarer saintes des doctrines contre lesquelles ils s'étaient constamment élevés, et ils poursuivaient de leurs anathèmes ceux que le cardinal croyait avoir ramenés. Les prêtres fermaient leurs églises aux nouveaux convertis, et le peuple, excité par le zèle de ses pasteurs, oubliait Mahomet pour maudire le pape et son légat. Nicolas, informé de ces dispositions, préféra l'honneur de la tiare au salut de la chrétienté; il abandonna ces schismatiques endurcis. Les Turcs triomphaient de ces débats intempestifs; la Morée était ravagée; Thomas et Démétrius, frères de Constantin, s'étaient réfugiés dans Sparte; et Constantin, qui s'était adressé aux Génois, recevait d'eux pour tout secours quelques vaisseaux, comme si la faiblesse d'un tel appui eût du faire ressortir d'une manière encore plus frappante l'extrême abaissement de ce qui restait de l'empire romain.

Mahomet attendit la flotte génoise à l'entrée du port; mais elle passa à travers les galères des Turcs, dont elle coula quelques-unes. Cet incident n'était pas de nature à décourager le sultan. Il pressa ses préparatifs, et au printemps de l'année 1453 il parut devant Constantinople.

Son armée ne comptait pas moins de trois cent mille hommes. La ville avait un grand nombre d'habitants, mais elle était mal défendue. Quelques troupes soldées, un petit nombre de Vénitiens et de Génois, formant en tout huit à dix mille combattants, parmi lesquels se trouvaient des artisans et des bourgeois, telles étaient les forces dont disposait le dernier des empereurs de Byzance; après des siècles de désorganisation et de faiblesse, il y avait certes de l'héroïsme à accepter une lutte si inégale. Cependant, le développement de l'enceinte et l'admirable assiette de la ville pouvaient arrêter pendant quelque temps une armée plus propre à triompher en rase campagne qu'à supporter patiemment les travaux d'un siége régulier, et qu'appuyait une flotte composée de mercenaires et de marins sans expérience.

CHAPITRE XLIV.

CHUTE DE CONSTANTINOPLE.

Constantinople dessine un vaste triangle dont le sommet regarde le Bosphore, et où se trouve la pointe du sérail; le côté opposé à cet angle borne la ville à l'occident, et s'appuie à la terre ferme; c'était le point le mieux défendu. Le côté sud plonge dans la Propontide, tandis que celui du nord est baigné par un bras de mer qui, en s'enfonçant dans les terres, forme un bassin spacieux entre les remparts de la ville et la lisière où s'élève Galata. L'entrée de ce port, dont la largeur est d'environ un demi-kilomètre, était protégée par des vaisseaux, et fermée par une estacade.

« Mahomet, après avoir établi sur le « côté occidental des batteries qui faisaient un feu continuel, résolut de pénétrer dans le port, pour attaquer ensuite la place par le flanc maritime. Il « s'empara d'abord de Galata que les assiégés avaient renoncé à défendre. Une « fois maître de cette position, il fit « traîner, à force de bras et de machines, soixante navires qui furent « mis à flot pendant la nuit dans ce même « port que les Grecs regardaient comme « imprenable. Le lendemain la consternation fut générale lorsque les assiégés virent tout près de leurs remparts des barques et des galères sur « lesquelles on préparait déjà des béliers « et des balistes. Ces tours de bois, disposées de distance en distance, étaient « garnies de soldats, de sorte que le feu « de la mousqueterie, les flèches et les « dards accablaient ceux de la garnison « qui étaient accourus pour tâcher de « détruire les machines.

« Les troupes grecques, excitées par « le sentiment religieux et par la crainte « d'être livrées à la discrétion de Mahomet, combattaient avec le courage du « désespoir. L'empereur se montrait à « leur tête partout où le danger le réclamait; mais, ne pouvant faire face à « des attaques si multipliées, il avait « désigné pour son lieutenant un Génois, Justiniani, dont les connaissances dans l'art de la défense des places « retardèrent une catastrophe rendue « inévitable par l'inégalité des forces. « Il dut se borner à faire réparer pendant la nuit les brèches que les assiégeants avaient ouvertes durant le jour. « La promptitude de ces travaux étonnait les Turcs qui trouvaient toujours « des fortifications nouvelles. Souvent « les batteries de la place démontaient « les leurs. Le feu grégeois et l'huile « bouillante embrasaient les tours de « bois que les Turcs devaient sans cesse « ou réparer ou remplacer.

« La flotte, transportée dans le port « d'une manière si inattendue, inquiétait « surtout les assiégés. Les vaisseaux de « l'empereur manœuvraient pour la « brûler; mais les Turcs, plus habiles encore pour la défense que pour l'attaque, en avaient coulé plusieurs. Un Vénitien, nommé Cop, entreprit aussi « d'incendier la flotte ennemie à la faveur des ténèbres. Il communiqua son « dessein à Constantin, ne lui demandant que trois barques et quarante « hommes déterminés. Cette entreprise « hardie, qui aurait peut-être sauvé « Constantinople, échoua par la trahison « d'un Génois. Ennemi de Cop, et excité « par l'espoir d'une récompense, cet « homme donna secrètement avis aux « Turcs du danger qui les menaçait. Une « fois avertis, ils laissèrent approcher les « brûlots, et les attaquèrent à l'improviste. On lança sur eux une grêle de « flèches allumées qui les enflammèrent « à l'instant, mais à une distance assez « éloignée pour que la flotte turque « n'en reçut aucune atteinte. Cop et ses « compagnons se jetèrent à la mer, d'où « ils furent retirés par les matelots ennemis pour être égorgés le lendemain « à la vue des assiégés qui, par représailles, firent pendre sur les remparts deux cent soixante prisonniers.

« Si cette entreprise eut une issue « malheureuse, les suites pensèrent en « être plus funestes encore. Les Vénitiens reprochèrent vivement aux Génois la perfidie de leur compatriote. « Le grand duc ou amiral, premier officier de l'empire, était jaloux de l'autorité qu'exerçait Justiniani, dont le « commandement ne relevait que de « l'empereur. Ces divisions, plus que « jamais dangereuses, s'envenimèrent à « un tel point, que peu s'en fallut que « les partis opposés n'en vinssent aux « mains. Constantin prévint ce nouveau

« malheur en employant tour à tour « l'autorité et la prière. Il suppliait ses « soldats et ses sujets de ne pas lui être « plus contraires que ses plus cruels en- « nemis. Ce prince, qui ne manquait ni « de talents ni de courage, ne put que « retarder de quelques semaines la prise « de Constantinople, et attacher du « moins à ce désastre le souvenir « d'une noble résistance. Il ne négligea « pas les moyens familiers aux Grecs : « les trésors accumulés par ses pré- « décesseurs au milieu des misères de « l'empire furent employés à gagner « les ministres de Mahomet. Le grand « vizir Ali reçut des sommes considé- « rables, et promit d'entraver les opéra- « tions du siége. Il serait difficile d'ex- « pliquer autrement la lenteur des pro- « grès de l'armée turque. Les brèches « étaient ouvertes de toutes parts, et les « assiégés, réduits à un petit nombre, ne « suffisaient plus à les réparer. Les ou- « vrages de l'ennemi se rapprochaient « de plus en plus de la place ; les fossés « étaient à demi comblés, et le peuple, « plus habitué aux vaines disputes qu'à « la guerre, n'avait en perspective que « la famine et les horreurs d'une ville « prise d'assaut.

« Constantin fit un dernier effort; il « envoya une ambassade à Mahomet, en « s'engageant à lui payer le tribut qu'il « voudrait exiger; il lui representait « combien il serait injuste d'envahir un « pays qui consentait à se soumettre. « Mais le sultan voulait effacer jusqu'à « la dernière trace de la domination des « Grecs. Il répondit qu'il regardait déjà « Constantinople comme sa conquête, « et que, si Constantin voulait la céder « sans résistance, il épargnerait beau- « coup de sang inutilement versé ; que « dans ce cas il lui laisserait jusqu'à sa « mort la jouissance de ce qui restait de « la Morée à l'empire grec. Constantin « préféra s'ensevelir sous les débris de « son trône. »

Mahomet fit tout disposer pour un assaut général. Il fut donné le 29 mai 1453. « Le sultan avait promis « à ses soldats de leur laisser en pro- « priété les habitants avec toutes leurs « richesses, ne se réservant que les mai- « sons et le territoire. Il plaça devant « les brèches les nouvelles recrues et « les troupes d'un courage suspect. « Derrière elles étaient les janissaires « qui les poussaient en avant pour placer « les échelles, essuyer le premier feu de « l'ennemi, et preparer le chemin aux « guerriers d'élite. Vers le soir, quand « les fossés furent pleins de cadavres, « les janissaires s'élancèrent à leur tour « sur les brèches, et renversèrent les « derniers obstacles. L'attaque de cette « impétueuse milice était protégée par « une grêle de traits qui, décochés de « près, étaient d'un effet des plus meur- « triers. Justiniani reçut une de ces « flèches qui lui perça la main à travers « le gantelet; une autre l'atteignit à l'é- « paule au défaut de la cuirasse; et la « douleur de cette double blessure le « força d'abandonner le combat. L'em- « pereur, qui commandait sur un autre « point, apprit bientôt que la retraite « de son lieutenant avait jeté le décou- « ragement parmi les défenseurs du « rempart, et que l'ennemi, ne trouvant « plus qu'une faible résistance, occupait « déjà le couronnement des murs. Cons- « tantin jugea que tout était perdu : Ne se « trouvera-t-il pas, s'écria-t-il, quelque « chrétien qui, par pitié, veuille me dé- « livrer de la vie? Pour ne pas tomber « vivant entre les mains du vainqueur, « il quitta ses armes et se précipita au « milieu des janissaires, qui le tuèrent « sans le connaître.

« Tandis que les chefs et les soldats « mouraient sur les breches, le peuple « attendait dans les églises l'effet d'une « prédiction que sa faiblesse supersti- « tieuse avait facilement adoptée. Sur la « foi de cette ancienne prophétie, on « répétait que les Turcs entreraient un « jour dans Constantinople, et s'avance- « raient jusqu'à la colonne de Cons- « tantin; qu'alors un ange descendu du « ciel remettrait dans la main d'un « homme du peuple une épée et un « sceptre, en lui disant : Venge le peuple « du Seigneur; qu'aussitôt les Turcs « prendraient la fuite, et seraient pour- « suivis par les Grecs, sous la conduite « de ce roi choisi par Dieu même, jusqu'à « un endroit nommé Monasdéré, vers « les frontières de la Perse. Flattés de « ce chimérique espoir, les Grecs étaient « en prières dans leurs temples, lorsque « les cris des vainqueurs, le bruit des



« haebes qui brisaient les portes, leur « annoncèrent la triste réalité. Les janissaires environnaient cette multitude éperdue : l'avidité les rendit moins « féroces ; ils les lièrent deux à deux, supputant le prix de leurs services, ou ce « qu'ils pourraient en tirer en les vendant. Cependant on estime que le sac « de cette ville fameuse coûta la vie à « quarante mille hommes.

« L'amiral, qu'on reconnut à la magnificence de ses armes, fut conduit à « Mahomet. Ce prince lui ayant demandé pourquoi les Grecs s'étaient « obstinées à défendre Constantinople, « il répondit : Vos premiers officiers « nous exhortaient à tenir ferme, assurant que vous ne pourriez jamais nous « réduire. Le sultan se rappela aussitôt « quelques conseils que lui avait donnés « son vizir, et le fit étrangler sur-le-champ.

« La ville, prise vers le soir, fut pillée « au milieu des ténèbres. Quelques historiens ont prétendu que, lorsque la « résistance eut cessé, les Turcs s'abstinrent de toute cruauté, et qu'il n'y « eut que quelques meurtres, accidents « inévitables au milieu du pillage et de « la confusion. Les dévastations s'adressèrent surtout aux églises. Les Turcs « y commirent toutes les profanations « que l'ivresse de la victoire pouvait « suggérer à des soldats fanatiques, persuadés qu'ils honoraient leur religion « en insultant à celle des vaincus. Ils « cherchèrent longtemps le cardinal Isidore. Ce légat avait échappé à toutes « les investigations, en déposant les insignes de sa dignité sur un cadavre « dont il revêtit les habits, au moment « où il vit que la ville allait être prise. « Sous ce déguisement il fut vendu à « vil prix à un marchand qui en faisait peu de cas à cause de sa faiblesse « et de son âge. Il parvint à s'échapper « et retourna à Rome.

« Mahomet entra solennellement dans « cette ville désolée. Les rues retentissaient des acclamations des soldats. « Le cortége du vainqueur était éblouissant de magnificence : il alla descendre « à Sainte-Sophie. Cette métropole avait « été pillée comme tous les autres « temples. Il vit quelques soldats qui enlevaient jusqu'au marbre dont l'intérieur de l'édifice était revêtu : Contentez-vous, leur dit-il, du butin que je « vous ai abandonné ; la ville et tous les « monuments m'appartiennent (1). »

La tête du malheureux Constantin fut apportée au sultan qui le fit ensevelir avec honneur. La ville fut bientôt repeuplée par les Grecs et par dix mille familles, qui reçurent l'ordre de venir s'y établir. Le reste de la Morée fut soumis sans résistance ; mais l'Albanie balança longtemps la fortune du vainqueur. Scanderbeg, dont le courage avait été si fatal à Amurat, représentait aux princes chrétiens combien il était dangereux de laisser les Turcs poursuivre impunément leurs conquêtes en Europe. En effet, depuis qu'ils étaient maîtres de Constantinople, ils pouvaient arrêter à leur gré le commerce des Génois et des Vénitiens dans la mer Noire, et leur domination sur les provinces danubiennes leur permettait de menacer la Hongrie et de pénétrer au cœur de l'Allemagne.

Il est rare que les questions d'un intérêt général déterminent les princes à de grands efforts, tandis que celles qui touchent à des motifs particuliers entraînent souvent les peuples dans des luttes longues et ruineuses. Le sort des Grecs inspirait peu de sympathie ; et les différends qui agitaient alors les grands États ne laissaient aux révolutions de l'Orient qu'une importance secondaire. Fatigué de ces lenteurs, et mû par un désir de gloire, le fils de Castriot jugea qu'au lieu d'attendre que Mahomet vînt l'attaquer, il était temps de prendre l'initiative. A la tête de quelques milliers de guerriers, il entra dans la Macédoine, s'empara de plusieurs forts, grossit sa troupe de tous les aventuriers qu'attirait sa renommée, et se montra aussi impitoyable que les Turcs eux-mêmes contre tous ceux qui résistaient.

Les Albanais sont ardents et infatigables ; leur pays, coupé par des torrents, des roches abruptes et des montagnes boisées, arrête à chaque pas l'ennemi, et laisse plus d'avantage à la position qu'au nombre. Mahomet envoya contre Scanderbeg ses soldats les plus éprouvés et ses meilleurs

(1) Alix, *Hist. de l'Empire ottoman.*

capitaines; mais le héros albanais, aussi sûr des siens que de lui-même, tirait un tel parti de ses ressources, que pendant trois années il défit toutes les armées que lui opposait son puissant rival. Enfin, le sultan jugea que sa présence était nécessaire. Il s'avança à la tête de cent cinquante mille hommes pour investir la ville de Croïa. Tout à coup il changea d'avis et confia la conduite de ce siége à Libanis, auquel il laissa le tiers de ses forces. Après de vains efforts, le général turc se vit contraint de se retirer.

CHAPITRE XLV.

AUTRES CAMPAGNES DE MAHOMET II.

L'échec était d'autant plus sensible à Mahomet, qu'il avait résolu la conquête de l'île de Rhodes, dont les chevaliers se rencontraient partout où il y avait des infidèles à combattre. Il commença par exiger de l'ordre un tribut, sous prétexte que cette île avait toujours reconnu la souveraineté de Constantinople. Jean de Lastic, alors grand maître, lui répondit que leurs vœux les avaient faits les ennemis des musulmans et non leurs tributaires.

Une ligue venait de se former contre les Turcs; le pape Calixte III y avait fait entrer le roi de Hongrie, celui d'Aragon, le duc de Bourgogne, les Vénitiens, les Génois, les chevaliers de Rhodes et quelques princes d'Italie. Mahomet n'attendit pas qu'on l'attaquât; il marcha sur Belgrade avec cent cinquante mille guerriers.

Cette place, située au confluent du Danube et de la Save, s'élève sur une presqu'île que forment les deux fleuves. Du côté de la terre, c'est-à-dire au sud et à l'est, de bonnes fortifications la défendent. Mahomet, pour l'environner entièrement, forma une chaîne de tous ses navires, de manière à intercepter les communications par eau. Hunyade, informé de ces dispositions, descendit le Danube avec une flottille nombreuse, qui portait des renforts et des munitions. Il aborda deux brigantins turcs, les coula, après avoir tué de sa main l'amiral ennemi; une fois la ligne forcée, il pénétra par cette brèche, s'empara d'une vingtaine de bâtiments et dispersa les autres. Ce succès inspira une grande confiance à la garnison, qui trouva une coopération active dans les bourgeois, les prêtres et même les femmes. Tous les assauts furent repoussés; les généraux de Mahomet périrent sur la brèche. Lui-même, blessé dans une sortie, fut sur le point de tomber entre les mains des Hongrois. Hunyade eut la satisfaction de voir l'ennemi lever le siége; et le même jour il mourut de ses blessures.

Mahomet venait de faire l'expérience que les chrétiens l'emportaient sur les Turcs en tactique navale et dans l'art d'assiéger et de défendre les places fortes. Une attaque combinée des Génois et des Vénitiens pouvait lui enlever Constantinople. Il résolut de mettre l'ancienne capitale de l'empire grec à l'abri d'un coup de main et d'en faire le siége de ses États. Il s'y construisit une résidence magnifique; et bientôt la beauté de la situation, les avantages que trouve le commerce dans le voisinage de deux mers au point de jonction de l'Europe et de l'Asie, y attirèrent une population considérable. Ce fut vers cette époque que ses généraux lui soumirent Athènes et le reste de la Morée. Ainsi, tout ce qui restait de la Grèce antique tombait avec la ville qui avait hérité de ses splendeurs et de celles de Rome païenne. Pour comble d'humiliation, les chrétiens de la communion grecque, qui déjà étaient rentrés dans la ville vaincue, demandèrent au sultan un patriarche, croyant triompher de l'Église romaine, en conservant ces dogmes qui avaient fait leur isolement et leur faiblesse, et en plaçant la croix du labarum sous la protection du croissant (1).

(1) Les Grecs orthodoxes s'écartent si peu de l'Église catholique, si ce n'est dans quelques formules, qu'on est porté à attribuer à des causes tout autres que des motifs de conscience la séparation des deux cultes. Laissons parler un historien valaque, M. Kogalnitchan. « Les Grecs orthodoxes suivent les dogmes tels qu'ils étaient au temps du concile de Nicée; et c'est cette parfaite conformité avec l'Église primitive qui leur assure la catholicité des temps, tandis que l'Église romaine peut revendiquer la catholicité des lieux, attendu qu'elle est plus répandue sur la surface du globe.

« Les Grecs ont sept sacrements et quatre

La possession de Constantinople entraîna la conquête, non-seulement des provinces qui avaient appartenu à l'empire grec dans l'Europe orientale, mais encore celle des États de l'Asie qui s'étaient constitués à l'époque de l'établis-

grands carêmes, pendant lesquels on doit s'abstenir, non-seulement de viande, mais de beurre, de lait, d'œufs, etc. Leurs jours maigres sont le mercredi et le vendredi. Ils ont dans leurs églises des images; mais ils proscrivent les statues et rejettent le purgatoire. Ils communient d'après les préceptes des pères de l'église saint Basile et saint Jean Chrysostome.

« En général, la religion grecque a eu sur le peuple une influence moins bienfaisante que la religion romaine; la cause en est que la première, opprimée par la domination des Turcs, dans un grand nombre de pays où elle s'étend, ne pouvait pas agir ouvertement, et que, dans d'autres contrées, le gouvernement s'inquiétait peu de l'instruction des ministres de la foi. En effet, que peut-on attendre, au point de vue religieux, d'un peuple qui ne comprenait pas la messe dite en grec ou en slavon, d'un peuple qui avait des prêtres aussi ignorants que lui-même, et qui, n'entendant jamais la parole de Dieu sous une forme claire et éloquente, se contentait d'observer les jours maigres et les carêmes, de faire des génuflexions devant les saintes images, de faire brûler des cierges, et de répéter *Gospodi pomiloui* (Kyrie Éleison)?.....

« Le clergé de l'Église orthodoxe se divise en deux classes : les religieux ou kalugheri (καλόγεροι), qui peuvent être revêtus des hautes dignités de l'Église, et les prêtres séculiers, qui ne peuvent devenir ni évêques ni archimandrites. Le clergé valaque est pour ainsi dire héréditaire de père en fils; car les prêtres mondains auxquels le mariage est permis et qui sont exempts du tribut ont l'habitude d'élever leurs enfants pour le culte des autels. Les religieux suivent la règle de saint Basile : ils reçoivent la tonsure, portent la cape, même pendant le service divin, s'abstiennent de viande toute l'année et font vœu de chasteté. Ils forment quatre classes : 1° les archevêques et évêques; 2° les chefs des cloîtres; 3° les religieux consacrés prêtres; 4° les simples frères. Les deux premières classes ont reçu le sacre supérieur; ils ont la haute inspection de l'Église, et sont nommés *archiatres*, ou archiprêtres.

« Le chef des évêques (pour la Valachie) est l'archevêque et métropolitain de toute la Valachie qui, outre son diocèse particulier, est le chef suprême de l'Église valaque, et ne dépend que de nom du patriarche de Constantinople..... Le métropolitain et les évêques portent une mitre ornée de pierres précieuses.

« Les chefs des cloîtres sont ou archimandrites ou *igumeni*; les premiers gouvernent de grands monastères sans siége d'évêque, les autres administrent les biens d'un couvent de seconde classe. Les évêques sont choisis ordinairement parmi les archimandrites; mais quelquefois un simple religieux est appelé à cette dignité : toutefois, avant sa consécration, il doit être nommé le premier jour archiatre et le second archimandrite : ce n'est que le troisième jour qu'il est nommé évêque.

« Les religieux consacrés prêtres sont bien moins nombreux que les simples frères. Ils sont divisés en deux classes : les hiéromonakhes, qui peuvent célébrer la messe, et les hiérodiacones, qui assistent le prêtre dans le service divin, sans pouvoir administrer les saints sacrements. Les religieux de cet ordre sont les seuls qui se soient occupés de sciences et de théologie; les prêtres mondains ne savent que leur catéchisme, et c'est à peine s'ils sont en état d'écrire.

« Les simples frères n'ont aucune dignité dans l'Église; ils portent le nom des divers emplois qui leur sont confiés, tels que boulangers du saint pain, portiers, etc., etc.; ils sont aussi chargés de labourer les terres de leur monastère.

« Les prêtres mondains font maigre, comme les laïques, le mercredi et le vendredi; avant d'être consacrés ils se marient; mais, une fois veufs, il leur est interdit de contracter un nouveau mariage. Comme veufs, ils peuvent devenir archimandrites, évêques, mais après être entrés dans un monastère pour y recevoir la tonsure. Les prêtres mariés peuvent devenir économes et protoiérei; et dans ces fonctions ils composent la dicastérie de l'archevêque, où sont jugées les affaires de mariage, de divorce, de baptême, etc. Dans les grandes églises, les prêtres ont aussi des diacres, et des anagnostes ou lecteurs; ces derniers reçoivent une consécration d'un ordre inférieur; mais ils n'administrent pas les sacrements.

« Les monastères de la Valachie sont ou consacrés (αφιερομένα) ou libres (ελευθέρα). Les premiers sont dédiés aux siéges d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem, ou aux monts Sinaï et Athos. Les couvents sont régis par des abbés envoyés par les siéges ci-dessus nommés; ils en perçoivent les revenus et les

sement des croisés. David Comnène régnait alors à Trébisonde; le titre d'empereur que portait le chef de ce petit pays offusquait l'orgueil de Mahomet; il attaqua cette ville, s'en empara après quelques semaines de siége, et conduisit

font parvenir aux siéges respectifs. Les monastères libres sont gouvernés par des abbés que les religieux élisent eux-mêmes, et dont l'élection est confirmée par la prince. Tous les ans, ils lui rendent compte des revenus des cloîtres qu'ils dirigent, par l'entremise du métropolitain, des évêques ou du grand logothète, ministre de la justice et des cultes.

« Sous le règne de Rodolphe le Grand, le clergé devint une autorité temporelle absolue; et son autorité, déjà grande, s'en accrut sensiblement. Dans les temps les plus anciens le métropolitain présidait aux assemblées générales; mais, sous Rodolphe, les évêques, les archimandrites et les abbés eurent aussi voix délibérative, soit dans les assemblées convoquées par le prince, soit dans celles où il s'agissait de l'élection du souverain. Une de ses prérogatives les plus considérables était le droit de censure. Si le prince gouvernait mal, ou qu'il abolît quelques priviléges, le métropolitain pouvait lui adresser en particulier des remontrances. Si le prince persistait, c'était devant la nation, dans le divan, dans les assemblées publiques, qu'il lui rappelait le serment prêté à son avénement au trône de respecter les droits du peuple.

« Tout homme d'Église ne relevait que de l'Église. Le simple prêtre était jugé par l'archimandrite; les archimandrites par l'évêque; mais les évêques et l'archevêque étaient jugés par le tribunal du prince. Les prêtres mariés étaient tenus de payer à leur évêque une taxe annuelle de deux à trois piastres; du reste, ils étaient affranchis de tout impôt civil. Dans les assemblées nationales ils siégeaient et comme ministres de Dieu et comme propriétaires ; armés du droit divin, ils s'opposaient aux décrets du peuple, et frappaient d'anathème ceux qui osaient attaquer leurs priviléges.

« Dans les principautés de Moldavie et de Valachie, le moindre couvent a trois ou quatre terres. Primitivement ces dotations avaient été faites dans un but utile; car les couvents devaient suppléer à toutes les institutions de secours et de charité qui manquaient entièrement. Dès le seizième siècle, les biens de l'Église, dans les Principautés, étaient plus considérables que ceux de tout le reste de la nation; ces dotations étaient faites par les princes et, à leur exemple, par les boyards.

« La religion catholique a de tout temps été en haine aux classes inférieures du peuple, quoique, en général, les princes se soient montrés tolérants. Le mot papiste, dans la bouche d'un Valaque, était synonyme de païen; et, si quelque catholique embrassait la religion grecque orthodoxe, on disait : *Il s'est fait chrétien*, ou *il s'est fait baptiser*. Cette répulsion peut être attribuée à plusieurs causes. D'abord toute religion prescrit, quelles que soient les conditions qui la constituent, la stricte observation de ses dogmes, et le zèle est exclusif de sa nature; ensuite il était naturel que le clergé des Principautés partageât les répugnances des Grecs de Constantinople qui lui avait envoyé ses premiers pasteurs. Enfin, ce sentiment ne put que se nourrir et se fortifier au milieu des guerres que soutinrent si longtemps les peuples du Danube, d'un côté contre les Hongrois et les Polonais, et de l'autre contre les Turcs; et le dissentiment religieux se confondit avec la haine politique. Nous ajouterons encore que les intrigues des jésuites ont contribué à ce résultat. Ils ont employé toutes sortes de moyens pour obtenir l'entrée du pays; et ils l'obtinrent souvent de la Porte, par exemple, en 1587, sous Mihne II; mais ils ne purent jamais y faire de prosélytes. Le clergé n'avait aucun intérêt à reconnaître la suprématie de Rome; et, quant au peuple, il aurait fallu connaître ses mœurs et sa langue, et surtout le tirer de son ignorance, pour l'amener à une conversion solide et raisonnée. Les premiers apôtres prêchaient dans des conditions bien différentes; ils opposaient avec un avantage incontestable la morale de l'Évangile aux désordres du monde païen; tandis que les missionnaires catholiques n'apportaient à l'appui de leurs prétentions que la convenance d'un changement dans quelques formules. Grâce à la langue latine, les jésuites trouvèrent des auditeurs dans les communautés hongroises des Carpathes. Rodolphe le Noir, à la prière de sa femme, la princesse Marguerite, avait fondé un couvent catholique à Câmpulongu. Dans le quatorzième siècle, un évêché catholique fut aussi établi à Argessu; mais cette fondation dura peu : en effet, le dernier évêque catholique de ce siége dont l'histoire fasse mention est Paul de Vacia, qui vivait en 1480. Malgré cette défaveur, les couvents catholiques jouissaient de priviléges qui l'emportaient sur ceux de l'Église grecque orthodoxe. »

Sans discuter ici les opinions de l'auteur



à Constantinople le prince vaincu, qui s'était laissé déposséder sous la promesse que sa fille épouserait ce sultan et qu'il recevrait comme dédommagement le gouvernement de quelque province. Au lieu de partager un trône, la jeune princesse entra dans le sérail; et son père, accusé d'entretenir des intelligences avec le roi de Perse, fut indignement exécuté. Le prince de Lesbos eut le même sort; et la réunion de la Caramanie à l'empire, au mépris des droits des enfants de Caraman Ogli, ajouta une province considérable aux nombreuses conquêtes des Ottomans.

Au milieu de ses succès, le sultan ne pouvait oublier que Scanderbeg l'avait vaincu. Le héros albanais se concertait avec les Vénitiens pour recommencer la guerre contre les Turcs; s'il s'était montré redoutable au milieu d'un pays pauvre, et entouré de ses seuls guerriers, il était probable qu'à la tête d'une ligue puissante, il triompherait plus facilement encore de ceux qu'il avait tant de fois forcés à la retraite. Rarement la politique des sultans a reculé devant un crime; ils sacrifient sans hésiter leurs proches parents à la sécurité de l'État ou à leur ambition ombrageuse; à plus forte raison ne se font-ils aucun scrupule de se défaire d'un ennemi chrétien par la ruse et l'assassinat. Mahomet, désespérant de vaincre son rival, soudoya des misérables qui devaient le poignarder. Ce complot fut découvert; mais peu de temps après, l'homme extraordinaire que la fortune venait de sauver de ce péril succomba à une maladie aiguë (1467). Peut-être le poison triomphait-il de celui que le fer d'un assassin n'avait pu atteindre. Il expira à Lisse avec la réputation du plus grand capitaine de son temps; car aucun ne fit de plus glorieuses campagnes avec des troupes si peu nombreuses et des ressources si restreintes.

CHAPITRE XLVI.

Débarrassé de cet ennemi, Mahomet, déjà maître de l'Attique, résolut la conquête de l'île de Négrepont. La capitale, l'ancienne Chalcis, était bien fortifiée. Un pont jeté sur le canal où s'engagèrent les flottes de Xerxès était le point stratégique qu'il importait surtout de défendre. Mahomet parut sur le bord du détroit, à la tête de cent cinquante mille soldats; il entra dans l'île avec la moitié de son armée, laissant le reste sur le continent pour garder la tête du pont. Sa flotte entourait l'île, et surveillait les vaisseaux des Vénitiens qui, sous la conduite de Canale, devaient secourir la place. L'escadre des chrétiens, quoique moins nombreuse que celle des Turcs, aurait pu rompre le pont avec son artillerie, et lutter ensuite avec avantage contre des vaisseaux mal commandés et dont la manœuvre ne supportait pas la comparaison. On rapporte que Canale, sur le point d'attaquer, vit son jeune fils dont une flèche venait de traverser les vêtements. L'amour paternel l'emporta sur le devoir, et il ordonna la retraite. Cependant le commandant de la place, Erizzo, ne désespéra pas de la défense; il lutta avec autant de courage que d'habileté contre un ennemi qui réparait facilement ses pertes, et qui l'épuisait par la famine et par des attaques continuelles. Enfin, il dut capituler, ne demandant pour lui et ses Vénitiens que la vie sauve. Mahomet répondit de la tête des assiégés sur la sienne; mais à peine fut-il maître de la place qu'il fit scier par le milieu du corps le commandant et ses soldats, prétendant que sa promesse ne regardait que la tête. Erizzo

cité, au point de vue religieux, nous croyons qu'on nous pardonnera la longueur de cette note qui explique, en ce qui regarde l'influence des croyances, la situation des Principautés dans le grand conflit qui agite l'Europe. Le schisme est au fond de la question politique, la seule dont se préoccupe l'Europe occidentale. L'empire grec est tombé pour s'être isolé dans son schisme; la Russie a grandi dans les mêmes conditions, et n'est arrivée qu'à une civilisation imparfaite, qui emprunte aux États avancés leurs conquêtes dans l'ordre matériel. Cet empire est menacé aujourd'hui par les causes qu'il a regardées jusqu'ici comme les plus sûrs garants de sa puissance. Enfin, c'est grâce à ce schisme que la religion de Mahomet, également hostile aux deux Églises, trouve un appui momentané dans la catholicité et le protestantisme, et se prête à des réformes qui, acceptées, amèneront tôt ou tard sa ruine.

avait demandé comme une faveur qu'on fît mourir sa fille unique; mais on lui répondit qu'elle était destinée au sérail du vainqueur. Conduite devant le sultan, elle l'accabla de reproches, et l'irrita tellement par sa résistance, qu'elle arracha à sa brutalité cette mort qu'elle souhaitait. Mahomet eut bientôt l'occasion d'exercer sa fureur contre son propre fils. Ce jeune prince avait remporté des avantages signalés sur les Perses qui s'étaient jetés dans la Caramanie. Ces succès lui valurent la faveur de l'armée, et son père en prit ombrage. Il n'attendait qu'un prétexte lorsque son vizir vint se plaindre à lui que Mustapha, ce fils du sultan, lui avait fait l'injure que les musulmans regardent comme la plus sanglante, celle de l'outrager dans sa femme. Mahomet demanda au vizir s'il ne se trouvait pas honoré que le fils de son maître eût arrêté ses regards sur cette femme qui lui plaisait; mais, après avoir humilié le ministre, il réprimanda vivement Mustapha; et le jeune prince ayant répliqué avec peu de ménagement, il le déclara rebelle et le fit étrangler.

Après quelques années de repos qu'il consacra à l'embellissement de Constantinople, les généraux du sultan lui soumirent la Crimée, où les Tartares s'étaient établis. Caffa était alors la ville la plus importante de cette presqu'île; elle reconnut l'autorité des Turcs. Ghirey, reconnu khan par le sultan, établit sa résidence à Bakhchésaraï, et ses descendants y ont conservé la souveraineté jusqu'à la conquête des Russes, sous Catherine II.

En 1474, Mahomet porta de nouveau ses armes en Albanie. Scutari, qui était la place la plus considérable de toute la côte, l'arrêta longtemps; dans un assaut qui dura huit heures, les Turcs perdirent sept mille hommes. Antoine Lorédan, qui défendait la place au nom des Vénitiens, tuteurs du fils de Scanderbeg, n'avait qu'une garnison de deux mille cinq cents soldats qui bravèrent soixante mille ennemis, au milieu des privations les plus cruelles, et les forcèrent à lever le siége. Sur ces entrefaites, le roi de Hongrie se détermina à entrer en campagne, et le sultan évacua l'Albanie. Les Vénitiens, voyant que la guerre traînait en longueur, sollicitaient de tous côtés des secours.

Florence, le duc de Milan, le duc de Modène, fournirent quelque argent pour armer des galères. Ni le roi de Naples, ni le pape Sixte IV qui soutenait les intérêts de ce prince, ne voulurent contribuer à cette campagne. Cette conduite du chef de la chrétienté indigna tellement les Vénitiens, qu'ils rappelèrent leurs ambassadeurs, interrompirent leurs relations avec le saint siége, et menacèrent même de faire convoquer, de concert avec la France et l'Empire, un concile où le pape serait dénoncé. De nouvelles négociations avec le sultan amenèrent une trêve momentanée; mais, de part et d'autre, on se préparait à une guerre devenue inévitable. Antoine Lorédan prit le commandement d'une flotte de cent galères, qui vint mouiller à Napoli de Romanie. Partout où les Turcs se présentèrent sur les côtes de la Grèce, ils rencontrèrent cet adversaire infatigable. Quarante mille Turcs assiégeaient Lépante; Lorédan jeta du secours dans la place, et repoussa toutes les attaques de l'ennemi. Mahomet fit assiéger Croïa, que Lorédan délivra avec le même succès. Alors, au lieu d'attendre l'ennemi, les Turcs résolurent d'attaquer les terres de la république. Le pacha de Bosnie passa le Lisonzo, battit les Vénitiens à Gradisca et s'avança jusqu'au Tagliamento et à la Piave. Du haut des tours de Venise on vit les villages en flammes; toutes les troupes disponibles et jusqu'aux habitants, qu'on enrégimenta à la hâte, marchèrent contre les musulmans, qui se retirèrent en désordre, laissant après eux la peste dont les ravages furent terribles. Tout à coup on apprit que le roi de Hongrie avait fait une paix séparée avec le sultan, et que d'ennemi il était devenu son allié. Cette défection força les Vénitiens à entrer en négociations. Ils renonçaient à Négrepont, cédaient Croïa, quelques places de la Morée, et s'engageaient à payer au Grand Seigneur un tribut de mille ducats. Dans d'autres circonstances, Mahomet aurait pu regarder ces offres comme avantageuses; mais l'alliance récente de la Hongrie et la mort du roi de Perse le laissaient libre de porter,



toutes ses forces contre les Vénitiens; il résolut de les expulser entièrement de la Grèce. Il conduisit lui-même une nouvelle armée en Albanie. Malgré les efforts de Lorédan, Croïa succomba après un long siége, et ses habitants, au mépris de la capitulation, furent égorgés. Scutari soutint un grand nombre d'assauts dont un seul se prolongea durant trente-six heures sans que la nuit interrompît le combat. L'armée turque, rebutée par cette défense opiniâtre, se jeta sur Drivasto, Sebenigo, Alessio, et y commit d'atroces cruautés. Enfin, la paix fut signée au mois de janvier 1479; il en coûta aux Vénitiens les villes de Croïa et Scutari dans l'Albanie, Teuaro dans la Morée, l'île de Lemnos, et un tribut de dix mille ducats. Ils se consolèrent de ces pertes par la possession de l'île de Chypre, que leurs intrigues enlevèrent à Catherine Cornaro, héritière légitime des Lusignan.

CHAPITRE XLVII.

EXPÉDITION CONTRE L'ILE DE RHODES.

La république de Venise venait à peine de déposer les armes, que le sultan s'occupa d'une expédition qu'il méditait depuis longtemps. L'île de Rhodes était pour les Turcs une menace incessante; dans toutes les guerres contre les chrétiens, les Turcs trouvaient les chevaliers prêts à les combattre. La situation de cette île sur la côte de l'Anatolie permettait à une flotte de faire une diversion favorable aux armées chrétiennes, et d'intercepter les secours que les sultans tiraient de leurs provinces d'Asie. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem avaient alors pour grand maître d'Aubusson. Informé des préparatifs de Mahomet, il ruina tous les environs de la place, pour que l'ennemi, après le débarquement, ne trouvât ni abri ni subsistances.

L'armée destinée contre Rhodes était portée par cent soixante vaisseaux, sans compter les galiotes et les bâtiments de charge; elle comptait environ cent mille hommes. Mahomet eu avait confié le commandement à un Grec renégat, Mischa, de la famille des Paléologues. Cette flotte formidable parut devant Rhodes le 23 mai 1483.

La ville, qui porte le même nom que l'île, s'élève, au bord de la mer, sur la pente d'uue colline, alors couverte de grenadiers et de vignobles. La place, entourée d'une double muraille, était défendue par de fortes tours : un rempart et un fossé large et profond environnaient l'enceinte. La ville avait deux ports : celui des galères, que protégeait le fort Saint-Elme; l'autre, destiné aux gros vaisseaux, communiquait au sud et au nord avec deux petits golfes : la forteresse de Saint-Nicolas protégeait le premier, et un ouvrage moins considérable couvrait le second. Les vaisseaux abordèrent, malgré les efforts des chevaliers, dans les lieux dont les forts défendaient le moins l'approche, et l'armée ottomane alla occuper le mont Saint-Étienne, à deux milles de la ville.

« Les Turcs commencèrent les opé- « rations du siége par l'attaque du fort « Saint-Nicolas, dans l'espoir que, s'ils « parvenaient à s'en emparer, ils seraient « bientôt maîtres du grand port. On em- « ploya une artillerie formidable pour « l'attaque et pour la défense. Les mu- « railles furent bientôt entamées. Le « grand maître, appréciant toute l'im- « portance de ce point, s'y était placé à « la tête de quelques volontaires et « d'une garnison de troupes éprouvées. « Les Turcs donnèrent l'assaut avec « leur impétuosité ordinaire. Il leur « fallut d'abord gravir des monceaux « de décombres; enfin, ils montent le « cimeterre en main. Le grand maître « et les chevaliers renversent les échel- « les et font rouler des masses de pier- « res sur les assaillants. Les Turcs « lancent sur la brèche des crampons « de fer pour accrocher les armes des « chevaliers et les entraîner au pied du « rempart. Le grand maître, dont le « casque avait été enlevé par un éclat de « roche, prit le bonnet d'un soldat, et « combattit sur la brèche jusqu'à ce que « le feu des assiégés eût ralenti l'ardeur « des janissaires. Les Turcs regagnèrent « leurs vaisseaux, laissant un grand « nombre des leurs sur la place. Le « pacha dirigeait en même temps deux « autres attaques, dont l'une menaçait « le quartier des juifs. Comme ce point

« était faible, le grand maître y fit « creuser un large fossé derrière lequel « on éleva à la hâte un mur de briques. « Tout le monde était maçon, manœu- « vre ou pionnier; les femmes, chré- « tiennes ou juives, épouvantées du sort « qui les menaçait, oubliaient leur fai- « blesse et transportaient des fardeaux « qu'elles n'auraient pas même cru pou- « voir seulement ébranler. Les Turcs, « avec leurs mortiers énormes, lan- « çaient des pierres massives qui, per- « çant le toit des maisons, rompaient « la charpente des étages et faisaient « écrouler tout sous leur poids. D'Au- « busson fit construire pour les femmes « et les enfants des abris en solives « si serrées et si fortes, qu'ils étaient à « l'épreuve de la bombe et du boulet. « Des machines lançaient sur les Turcs « des quartiers de roche; les chevaliers « appelaient ces machines *le tribut*, par « dérision du tribut annuel que Maho- « met avait exigé de l'ordre. Quand la « muraille du quartier des juifs fut à « demi ruinée, le pacha apprit qu'un « autre fossé et une muraille proté- « geaient la ville de ce côté. Désespé- « rant alors de vaincre d'Aubusson, le « général turc tenta de le faire empoi- « sonner; mais les deux transfuges qui « s'étaient chargés de ce crime, après « s'être introduits dans la maison du « grand maître, furent découverts et « mis en pièces par le peuple.

« Le pacha, honteux d'avoir vu « avorter cet infâme dessein, fit une « seconde tentative sur le fort Saint-Ni- « colas. Ce fort était séparé du camp « des Turcs par un canal assez étroit. « Paléologue fit construire un pont de « bateaux, qu'il parvint, pendant la « nuit, à fixer entre le rivage et le « môle. Alors les troupes s'élancèrent « vers le fort. D'Aubusson fit pointer « le canon du côté où le tumulte annon- « çait l'ennemi. On n'était éclairé que « par les pots à feu, les grenades et la « mousqueterie. Le pont et les barques « fournissaient sans cesse des troupes « fraîches aux assaillants; déjà quelques « Turcs étaient parvenus à escalader « les murailles; mais tous y trouvèrent « la mort. On ne se battait pas avec « moins de fureur sur les deux flottes : « quelques galères turques furent in- « cendiées et augmentèrent la confu- « sion. Lorsque le jour vint éclairer « cette scène de carnage, l'artillerie « des forts dirigea son feu sur le pont « de bateaux et parvint à le rompre; « les troupes qui s'y pressaient furent « submergées : les soldats qui étaient « près du môle, voyant que ce moyen « de retraite leur était enlevé, se jetè- « rent dans les barques qu'ils purent « rencontrer : quelques-uns se noyèrent; « d'autres furent taillés en pièces dans « une sortie. Le découragement com- « mençait à gagner l'armée du pacha, « qui échoua de nouveau dans deux « attaques contre le quartier des juifs. « Alors il essaya des négociations. Les « chevaliers n'étaient pas éloignés d'ac- « cepter une capitulation et ils sollici- « tèrent d'Aubusson de ne pas négliger « l'occasion de traiter dans des condi- « tions favorables. Indigné de ces ob- « sessions qui prenaient un caractère « d'insubordination, le grand maître « leur dit : « Si quelqu'un de vous ne se « croit plus en sûreté dans la place, le « fort n'est pas si étroitement bloqué « que je ne puisse l'en faire sortir. » Et, « comme personne n'osait avouer le « premier sa faiblesse, il ajouta : « Si « vous voulez demeurer parmi nous, il « faut vous en rapporter à moi. Je dé- « clare que je ferai couper la tête à qui- « conque parlera de composition. » Ces « paroles dignes et sévères rappelèrent « les plus obstinés au sentiment de « leur devoir. Mischa Paléologue, fu- « rieux de voir ses offres rejetées, jura « de passer tous les chrétiens de l'île « au fil de l'épée; et les assauts re- « commencèrent avec une ardeur qui « tenait du désespoir. Plus d'une fois « les fossés furent comblés de cadavres, « plus d'une fois les janissaires se cru- « rent assurés de la victoire; mais tout « à coup ils rencontraient devant eux de « nouveaux obstacles, et se voyaient « contraints de reculer. Dans un der- « nier assaut, d'Aubusson reçut une « double blessure. En voyant couler le « sang du grand maître, qui continuait « à combattre dans la mêlée, les as- « siégés luttèrent avec un tel achar- « nement, qu'ils culbutèrent l'ennemi, « dont la fuite porta la terreur jusque « dans le camp. Enfin, après trois mois

« d'efforts, le pacha, découragé, leva le « siége de Rhodes, et ramena à Cons« tantinople les débris de sa flotte et de « son armée. »

Le commandement lui fut retiré, et le sultan l'exila à Gallipoli. Mahomet avait trop d'orgueil pour se reposer après un revers. Il fit de nouveaux préparatifs pour une double campagne. Une de ces expéditions était destinée contre l'Europe; l'autre, qu'il voulait diriger lui-même, menaçait le roi de Perse. Déjà il avait passé le Bosphore, lorsque la mort vint mettre un terme à ses espérances ambitieuses.

CHAPITRE XLVIII.

Nous venons de parcourir rapidement les époques principales des États dont l'histoire a exercé une influence directe sur les destinées des peuples du Danube. Les grandes luttes de l'Europe dans le sixième siècle, le mouvement donné aux esprits par la découverte de l'imprimerie et à l'activité commerciale par les richesses d'un nouveau monde, détournèrent l'attention des affaires politiques de l'Orient. Cette période fut fatale aux petits États; et deux empires, la Russie et la Turquie, se développèrent dans des proportions qui plus tard devaient rendre leur puissance alarmante. L'Autriche seule, plus menacée que les autres grands États, semble avoir compris de quelle importance était pour sa sécurité le cours du Danube : depuis l'affaiblissement des Vénitiens, elle a profité de toutes les occasions pour s'agrandir du côté de la Turquie. Malheureusement pour elle, deux grands obstacles ont toujours arrêté ses efforts : le premier est la religion grecque, et le second la répulsion des Slaves pour la domination des Allemands. Il semblerait, au premier coup d'œil, que les Russes, ayant les mêmes croyances, la même origine et une parenté de langage, sont naturellement appelés à réunir en une même nation tous ces rameaux épars, sortis d'une souche commune. Mais le sort de la Pologne et des provinces récemment annexées à l'empire des tsars n'est pas de nature à faire désirer aux Danubiens une absorption complète avec leurs puissants coreligionnaires. Jusqu'à présent ils ont accepté avec empressement le rôle de protégés; mais, s'ils étaient sûrs que la Turquie leur laissât une sorte d'indépendance nationale, en se contentant d'un tribut modéré et en effaçant les distinctions humiliantes qui mettent une différence impolitique entre les sujets d'un même empire, il est probable que les Serviens, les Valaques et les Moldaves n'auraient plus le même intérêt à désirer la domination de la Russie.

Nous ferons suivre ce coup d'œil général sur les provinces qui s'étendent depuis la mer Adriatique jusqu'aux bouches du Danube d'une histoire particulière de chacune d'elles, en donnant à nos développements plus ou moins d'étendue, selon la richesse des sources où les écrivains tant anciens que modernes nous ont permis de puiser. Ce travail, comme nous l'avons déjà fait observer, demanderait des recherches que ne comporte pas un cadre aussi étroit que le nôtre. Nous pensons d'ailleurs que, pour aborder franchement ce sujet et le traiter *in extenso*, il faut attendre que l'intelligence des divers dialectes vienne éclairer une foule de points, et marquer les limites entre l'inconnu historique et les renseignements que l'on néglige, parce qu'on les trouve trop vaguement indiqués, ou que l'idiome dans lequel ils sont transmis ne permet qu'à peu d'historiens de les consulter.

Il y a dans nos études une lacune regrettable, celle de l'ancien slavon, qui faciliterait l'intelligence des nombreux dialectes slaves. En dehors de l'intérêt purement littéraire et philologique qui se rattache à cette question, la politique aurait sans doute une marche plus rationnelle dans ce grand débat entre l'Occident et l'Orient, si le passé, les mœurs et les tendances actuelles des nations dont la Russie et l'Autriche disputent la souveraineté à la Turquie eussent été préalablement étudiés et définis. Selon toute probabilité, les cabinets auront décidé du sort des provinces en litige avant qu'on soit bien éclairé sur le rôle qui aurait le mieux assuré leur prospérité et le repos de l'Europe.

CHAPITRE I.

L'origine de l'Illyrie se perd dans la nuit des temps mythologiques. On rapporte que Cadmus, fils d'Agénor, vint s'établir au lieu appelé *Ragusa Vecchia* dans le canton moderne de Breno, et y fonda Épidaure. On fait venir d'Illyrius, fils de Cadmus, la dénomination du pays dont l'étendue, dans ces temps obscurs, devait se borner aux conquêtes des deux héros. Les Illyriens n'apparaissent sur la scène historique que vers l'époque des premiers rois de Macédoine. Hérodote parle vaguement du pays qu'ils habitaient, et le place près des sources de l'Angros. « Cette rivière, dit-il, qui « sort de l'Illyrie, se joint au Brongos, « pour se jeter avec lui dans l'Ister. »

Scylax se borne à indiquer les côtes de l'Illyrie depuis le Ténare jusqu'à l'Acrocéraune. Pline n'est guère plus explicite, et se contente d'énumérer les peuplades illyriennes, sans en préciser l'étendue ni l'importance. Ptolémée trace le cadre topographique de l'Illyrie qu'il place entre l'Istrie et les confins de la Macédoine, en déterminant la partie intérieure jusqu'à la Mœsie supérieure et la Pannonie. Mais, comme les limites de la Macédoine, de la Mœsie supérieure et de la Pannonie à cette époque ne sont fixées par aucunes données certaines, la question géographique reste dans le domaine des probabilités et des hypothèses. On peut en dire autant de P. Méla, dont le périple commence à Oricum (aujourd'hui Val d'Orco) et finit à Tergeste (Trieste) (1). Priscien est également sobre de détails; et l'on peut en dire autant du cosmographe Festus Avianus. Strabon, bien que sa topographie de l'Illyrie soit incomplète, peut souvent suppléer aux omissions de ces auteurs. Appien d'Alexandrie étend le territoire illyrien au delà des limites de la Macédoine et de la Thrace, de sorte que toute la rive droite du bas Danube s'y trouve comprise. Il tire une ligne depuis les plaines de la Chaonie jusqu'à ce fleuve. « Les Romains, dit-il, donnent à cette province une longueur de six mille stades sur une largeur de douze cents (environ 220 lieues sur 40). » Les limites de l'Illyrie varièrent encore selon les convenances administratives, lorsque cette province dépendit du Bas-Empire.

Après cet exposé sommaire de la géographie de l'Illyrie, nous nous proposons d'exposer succinctement l'ethnographie héroïque de cette province; son état depuis la conquête par les Romains, puis au temps de l'empire grec; l'étendue de sa juridiction, de ses thèmes et de ses éparchies ecclésiastiques; ses divisions politiques en royaume, bannats ou principautés et zupanies, depuis sa séparation de l'empire d'Orient, jusqu'à son démembrement par les Vénitiens et les Turcs. Enfin, nous terminerons cet aperçu par le tableau de son état actuel.

(1) Trieste ne fut longtemps qu'une rade foraine. Elle s'élève en amphithéâtre au fond du golfe qui porte son nom, sur la croupe d'une montagne dont la mer baigne le pied. Une citadelle a été construite au sommet. Cette position commande toute la ville, qui est divisée en haute et en basse. La splendeur de Trieste date du règne de Marie-Thérèse. La vue générale de cette rivale de Venise, l'entrée du grand canal, et le golfe que sillonnent des navires de commerce, offrent des perspectives admirables.

CHAPITRE II.

ETHNOGRAPHIE (suivant Appien).

Sans faire mention de Cadmus et d'Harmonie, ni d'Illyrius, leur fils, Appien commence sa fable par un autre Illyrius, fils de Polyphème et de Galatée, qui avaient quitté la Sicile pour venir s'établir sur le bord oriental de la mer Supérieure ou golfe Adriatique; l'auteur poursuit ainsi : Polyphème eut pour fils, issus de sa femme Galatée, Celtus, Illyrius et Gallus. Ils donnèrent leurs noms aux Celtes, aux Illyriens et aux Galates, qui reconnurent leur autorité. Cette tradition, entre toutes les autres, est peut-être la plus plausible. Illyrius eut pour fils Enchelea, Autarca, Dardanus, Mœdus, Taulanta, Perrhébus; ses filles furent Parthô, Daorthô, Dassarô et quelques autres. De cette lignée vinrent les noms des Taulantiens, des Perrhèbes, des Enchéléens, des Dardaniens, des Parthéniens, des Dassarètes et des Daorses. D'Autarius naquirent Pannonius ou plutôt Léone et Scordiscus, et Léone eut pour fils Treballus.

TRADITIONS ANTÉ-HISTORIQUES; LIBURNES.

Les Liburnes paraissent avoir formé les premiers établissements sur la côte illyrienne. D'autres aventuriers, sous la conduite d'Anténor, trouvèreut dans ces contrées les Colches, de le même origine que les Liburnes, et qui, attachés à la poursuite des Argonautes, avaient fondé sur le littoral quelques colonies; l'expression *Regna Liburnorum* indique que ces Colches, qualifiés de Scythes asiatiques, parvinrent par les armes, et peut-être par leurs relations commerciales avec l'Asie, à un certain degré de puissence.

PÉLASGES. — On peut suivre, à l'aide de quelques documents historiques, la marche des Pélasges, sortis du Péloponnèse, à travers la Thessalie, l'Épire, et le pays des Dodoniens, leurs anciens alliés. Au rapport de Denys d'Halicarnasse, ils étaient conduits par Cléonyme. Strabon fait aussi mention de Diomède, roi des Étoliens, qui conduisit une colonie grecque sur les côtes de l'Apulie, et qui donne son nom eux îles appelées aujourd'hui *isole di Tremiti*.

CHAPITRE III.

LIBURNES NAVIGATEURS. — Ils donnèrent le nom de mer Liburnienne à l'Adriatique, occupèrent l'Apulie, l'Abruzze, et en général toute cette partie du royaume de Naples qui est renfermée à l'occident par les Apennins, à l'orient par le golfe de Venise, et qui s'étend du nord au midi depuis Ancône jusqu'au cap d'Otraute.

CONQUÊTES ET COLONIES. — Selon Fréret, les Liburnes furent les premiers colons qui franchirent les Alpes. Établis d'abord sur l'Adige, ils passèrent le Pô; puis, s'éloignant de ces lagunes, ils s'etendirent le long de la mer, d'où ils furent repoussés par d'autres peuples établis à l'extrémite de la péninsule. Maîtres de toutes les îles de l'Adriatique, ils possédèrent Dyrrachium, l'île des Phéaciens ou Corcyre, et Liburna (*Livourne*) leur dut son nom.

La deuxième année de la onzième olympiade, suivant le calcul de Cluvier, les Liburnes furent chassés de Corcyre par Chersicratès, lieutenant d'Archias de Corinthe, qui y fonda une colonie grecque. Leur décadence est manifeste au temps des derniers rois de Rome, lorsque les Celtes ou Gaulois, descendus des Alpes, envahirent une partie de l'Italie et du royaume des Étrusques. Vers la même époque, ces barbares pénétrèrent dans l'Illyrie et se répendirent sur le rive droite du Danube. Bientôt ils se mêlèrent aux peuplades illyriennes qui s'étendeient jusqu'au Drin. Cependant les Liburues se maintinrent longtemps encore dans les îles et sur le rivage oriental de l'Adriatique.

CHAPITRE IV.

ÉTAT PHYSIQUE DE L'ILLYRIE.

L'Illyrie peut être considérée comme formée de bassins encaissés par les contre-forts de l'arète qui est le prolongement des Alpes Carniques. Le mont Albius, ou Polog (Nemus Dei), partage l'Illyrie, que nous diviserons en Supérieure et Inférieure. Ce diaphragme escarpé qui, dans son ensemble, prend le nom d'Alpes Dinariques, détermine le cours des eaux qui s'épenchent d'une part dans l'Adriatique et de l'autre dans la Save, qui les porte au Danube.

FLEUVES DE L'ILLYRIE INFÉRIEURE. Les fleuves tributaires de l'Adrietique, depuis l'Istrie jusqu'à l'Acrocéraune, ou montagne de la Chimère, sont: l'Arsia, la Czernagora, la Kerka, la Catinia, la Narenta, l'Arian, fleuve souterrain, la Boiena et le Drin. Pour les colonies illyriennes situées eu delà du Drin, nous citerons le Malis, l'Ismos, l'Arabos, l'Isane, le Carga ou Spirnatza, le Tobi, le Beratino ou Ergent, et la Voïoussa, que leur pente conduit également à l'Adriatique.

RIVIÈRES DE L'ILLYRIE SUPÉRIEURE. Le versant septentrional des montagnes de l'Illyrie donne naissance au Kulp ou Colapis, qui forme le récipient principal des eaux de la Croatie, et le Verbatz ou Verbitza. Plus loin, et en se dirigeant vers l'orient, on traverse le bassin de l'Okrina, qui coule du midi au nord, depuis le mont Blatnitza jusqu'à la Save. Au delà s'ouvre la vallée de la Bosna, et enfin celle de la Drina qui sépare la Bosnie de la Servie. La Save, grossie de ces affluents et de plusieurs cours d'eau

de la Sirmie et de l'Esclavonie, tombe, comme nous l'avons dit, dans le Danube, au-dessous de Belgrade (*Alba Græca, Alba Hungarica*).

L'Illyrie des anciens, à l'époque du plus grand développement des dépendances de son territoire, s'étendait, au couchant, jusqu'à la région des Alpes. Le Danube formait sa limite du côté de la Germanie, et les monts Carpathes la séparaient de la Sarmatie : à l'orient, elle était baignée par le Pont-Euxin, la Propontide et l'Hellespont: au midi par la mer Égée. Telle fut l'Illyrie d'Appien et celle du grand Diocèse, auquel on réunit encore la Crète et quelques îles de l'Archipel. Cette division dura jusqu'à Justinien qui en changea les démarcations.

Quant à l'Illyrie proprement dite, après le démembrement qui en sépara la Rhétie, la Norique, la Pannonie Aquilonaire, la Pannonie moyenne ou Savie, la Pannonie méridionale, la Carnie ou Carniole, la Japidie et l'Istrie, elle ne fut plus composée que des provinces macédoniennes qui répondaient à l'Épire ancienne et nouvelle. C'est ce que l'auteur de l'*Illyricum sacrum* appelle *Peculiare seu proprium Illyricum*.

CHAPITRE V.

Époques historiques. Ambigatus, roi des Celtes, se trouvant à l'étroit dans les Gaules, envoya, sous la conduite de Bellovèse et de Ségovèse, des colons qui, après s'être emparés des provinces septentrionales de l'Italie et d'une partie de l'Illyrie, pénétrèrent jusque dans la Macédoine. D'après cette tradition, ce fut alors que les Celtes Sennonais auraient fondé Segna dans la Croatie autrichienne, et qu'une partie de la Liburnie prit le nom de Japidie. Ce fait expliquerait l'assertion de Strabon qui affirme que les Japides sont une nation composée de Celtes et d'Illyriens. Quant aux Liburnes, réduits à un petit nombre, ils se retirèrent dans les îles de l'Adriatique.

COLONIES ÉTRANGÈRES. SICILIENS. — Les Illyriens, qui commençaient alors à se livrer à la navigation, firent alliance avec Denys l'Ancien, vainqueur des Carthaginois; et ils lui cédèrent l'île de Lissa, dont la possession lui assurait une importante position maritime.

PARIENS. — Bientôt après, une colonie, sortie de Paros par ordre de l'oracle, demanda un établissement à Denys qui lui fit concéder l'île qu'on appela d'abord de leur nom Paros ou Pharos, et dont l'appellation moderne est Lesina. Quelques années plus tard, les Pariens fondèrent Epetium, à peu de distance de Spalatro, vers l'embouchure de la Czernovnitza.

Lorsque Denys fut obligé de retourner en Sicile où une révolte avait éclaté, les Pariens succédèrent aux vainqueurs, qui leur abandonnèrent leurs possessions, et ils se mêlèrent aux Illyriens et aux Celtes, sans toutefois adopter leurs mœurs ni leur langage.

ROYAUME D'AGRON. — Nous lisons dans Polybe que la monarchie illyrienne s'éleva, sous ce prince, à un haut degré de prospérité. Sa domination s'étendait depuis les frontières de l'Épire jusqu'à la Carinthie, aux Alpes et à la mer. Cet espace, dans lequel se trouvaient comprises l'Istrie et une grande partie de la Liburnie, embrassait l'Illyrie proprement dite, et s'étendait au couchant jusqu'au Titius, au levant jusqu'aux plaines situées entre le Drilon ou Drin et l'Acrocéraune. A cette époque, l'Illyrie était séparée de la Pannonie par les Alpes Juliennes; à l'orient le mont Scodrus formait sa limite du côté de la Dardanie; enfin, sa limite occidentale touchait au Tagliavento ou Livontza et aux montagnes de la Chimère. La colonie de Trieste et la ville de Codropolis dépendaient alors du royaume d'Illyrie. Agron possédait en outre plusieurs îles de l'Adriatique; mais le voisinage des colonies pariennes l'inquiétait, et la guerre était sur le point d'éclater, lorsque la mort vint suspendre ses projets. Il laissa le trône à Teuta.

On voit figurer les Illyriens dans la guerre Médique; ce qui fait supposer qu'ils étaient assez puissants pour qu'on les recherchât comme auxiliaires. Sous Amyntas II, roi de Macédoine, ils soutinrent contre ce prince les prétentions d'Argée, frère de Pausanias; mais le règne de Philippe fut le terme de leur prospérité. Ce prince les défit en plusieurs rencontres, et reprit rapidement toutes leurs conquêtes en Macédoine. D'après

le traité qu'il leur imposa, leur territoire eut pour limite le lac Lychnedus; et il leur fallut renoncer à tout le pays compris entre le Drin et l'Acrocéraune, espace qui répond aux sandgiaks actuels d'Ochrida, de Croïa, d'Elbassan, en y comprenant le Musaché, contrée qui relève du drapeau de Bérat ou Arnaout-Beligrad.

Démembrement de l'Illyrie. Trois ans après la conclusion de ce traité, les Illyriens, vaincus de nouveau, devinrent tributaires de Philippe, qui reçut la nouvelle de leur soumission le jour de la naissance d'Alexandre.

TRIBALLES. — Les premières campagnes d'Alexandre le Grand nous donnent quelques détails sur les Triballes, mentionnés par Hérodote. Ils occupaient la rive droite du Danube, entre le mont Hémus et la petite Scythie. L'étendue de leur pays, depuis le Budgiak jusqu'à la Drina, était de quinze journées de marche ou d'environ cent vingt lieues. Alexandre, qui tourna ensuite ses armes contre les Illyriens, démembra leur territoire, et réduisit le domaine de leur roi Clitus au cours du Drin, tandis que, selon Arrien, il donna à un autre prince, nommé Glaucias, la Parthinie et les provinces qui forment de nos jours la moyenne Albanie.

CELTES. Ces peuples, dont les possessions étaient voisines du golfe Adriatique, n'eurent rien à démêler avec Alexandre, qui rechercha même leur alliance avant d'entreprendre sa grande expédition d'Orient. Ainsi, le vaste territoire qui renferme aujourd'hui la haute Albanie dont Scodra était la capitale, l'Hertzégovine, la Bosnie, la Dalmatie, n'entra point dans le système de conquêtes de Philippe et de son fils. Il était réservé aux Romains de soumettre l'Illyrie proprement dite pour affermir leur domination en Macédoine, et s'étendre ensuite dans l'Orient.

Les Illyriens confondus avec les Celtes paraissent s'être adonnés de bonne heure à la piraterie; ils avaient des établissements dans l'Épire, à Corcyre et jusque sur les côtes de l'Acarnanie. C'est de ces points isolés qu'ils dirigeaient leurs expéditions sur les rivages de l'Élide et la Messénie où ils occupèrent quelques positions navales. Nous les trouvons dans Polybe assiégeant Phenice (Phemiki, canton de Delvino), ville de la Chaonie, lorsqu'ils furent rappelés par Teuta, leur reine, pour étouffer la révolte d'une de ses provinces (probablement la Bosnie) qui avait embrassé le parti des Dardaniens, ennemis constants de la Macédoine. Or, comme ces barbares occupaient la Servie moderne, il s'ensuivrait qu'à cette époque l'Illyrie s'étendait au delà du confluent de la Save et de la Drina, qui sont l'Angros et le Brongos d'Hérodote.

CHAPITRE VI.

GUERRES DES ILLYRIENS CONTRE ROME.

(228 av. J.-C.) — Ce fut sous le consulat de M. Amilius Barbula et M. Junius Péra, à l'époque où les Gaulois menaçaient de nouveau la République, que les Illyriens fournirent aux Romains l'occasion de porter leurs armes sur les côtes de l'Adriatique. Les pirates qui infestaient ces parages avaient enlevé un grand nombre de négociants italiens à la hauteur du port de Brindes; et même ils en avaient fait périr quelques-uns. D'abord le sénat avait négligé les plaintes portées contre leurs brigandages; mais à ces griefs, qui se renouvelèrent, vint se joindre un motif politique plus déterminant. Les Illyriens furent accusés d'avoir attaqué l'île d'Issa, soumise à Démétrius de Pharos, allié des Romains. On choisit pour ambassadeurs les deux Coruncanius, Caïus et Lucius. Pendant qu'ils se rendaient en Illyrie, le roi Agron mourut, laissant un fils mineur, nommé Pinnée, dont la belle-mère Teuta gouvernait les États, assistée d'un conseil de régence. Cette princesse, après avoir reçu les envoyés avec une hauteur insultante, leur répondit qu'elle veillerait à ce que les Romains ne fussent point inquiétés par les vaisseaux de l'État; mais que les rois d'Illyrie n'avaient pas coutume d'interdire aux particuliers les captures qui pouvaient se présenter. Alors, le jeune Coruncanius cédant à un mouvement de colère : « Et moi, Teuta, lui dit-il, je vous déclare que la coutume des Romains est d'employer les forces de la république pour venger les injures des particuliers; et, avec le secours des dieux, nous vous obligerons bientôt à réformer les maxi-

mes de vos rois. » Une réplique si hardie blessa la reine; mais, dissimulant son ressentiment, elle laissa partir les ambassadeurs. Bientôt elle envoya après eux des corsaires qui tuèrent le jeune Coruncanius avec une partie de sa suite, chargèrent l'équipage de chaînes et firent périr dans les flammes les capitaines des vaisseaux romains. Le député des habitants d'Issa, Calemporus, eut le même traitement. A cette nouvelle, le sénat fit déclarer la guerre à Teuta et aux Illyriens. Après s'être montrée cruelle, la reine montra de la faiblesse et de l'hésitation. Elle promit de renvoyer aux Romains ceux des leurs qui vivaient encore, ajoutant qu'il n'était pas en son pouvoir de leur rendre les autres qui avaient été tués sans son ordre. Le sénat, usant de modération, se contenta d'exiger qu'on lui livrât les meurtriers de ses ambassadeurs. Alors Teuta, attribuant à l'impuissance ou à la crainte la demande d'une réparation si légère, répondit qu'elle ne livrerait personne; et, comme pour braver les Romains, elle envoya sur-le-champ des troupes pour assiéger Issa.

Le sénat, de son côté, ordonna aux consuls L. Postumius Albinus et Cn. Fulvius Centumalus, qui venaient d'entrer en charge, de partir sans retard avec des forces de terre et de mer. Le dernier commandait la flotte de deux cents vaisseaux, et son collègue était à la tête des légions. Teuta, redevenue timide, envoya Démétrius de Phare demander la paix aux consuls. Ces généraux consentirent à lui accorder une trêve, sous la condition que les Illyriens abandonneraient Corcyre dont ils s'étaient emparés récemment. Mais, à peine les Romains s'étaient-ils éloignés pour retirer cette île de leurs mains, que la reine reprit toute son arrogance; et, comme si elle n'eût plus eu rien à craindre, elle fit partir ses lieutenants pour assiéger Dyrrhachium et Apollonie. Quelques personnes prétendent, comme le rapporte Tite-Live, que ce ne fut pas Teuta qui rendit Corcyre, mais Démétrius, qui, de son propre mouvement, livra aux Romains cette île dont il était gouverneur, pour s'assurer leur protection contre le ressentiment de la reine qui suspectait sa fidélité.

Fulvius, après la soumission de Corcyre, conduisit sa flotte à Apollonie, et Posthumius vint le rejoindre avec vingt mille fantassins et deux mille chevaux. Les Apolloniates se mirent avec joie sous le protectorat de Rome; les Illyriens furent bientôt chassés; et ils ne tinrent pas plus longtemps devant Dyrrhachium, qui ouvrit sur-le-champ ses portes aux consuls. Les Ardiens et les peuples de l'Illyrie qui habitaient plus avant dans les terres suivirent cet exemple. Au nombre de ces derniers étaient les Parthiniens. Démétrius fut d'un grand secours aux consuls dans cette campagne. Il allait partout vantant le pouvoir et la bonne foi des Romains, tandis qu'il faisait ressortir tout ce qu'il y avait de blâmable dans la conduite de la reine. De là les vainqueurs s'embarquèrent pour se rendre à Issa; et, pendant la traversée, ils se rendirent maîtres de plusieurs places. Nutria fut la seule que les Illyriens défendirent avec courage et dont la conquête coûta beaucoup de sang aux Romains qui y perdirent plusieurs tribuns et le questeur de l'armée.

A l'arrivée de la flotte, les assiégeants s'enfuirent précipitamment. Les Phariens furent les seuls que les Romains admirent dans leur alliance; ils conservèrent la liberté et leurs biens, en considération de Démétrius, leur compatriote, qui avait gouverné leur île sous le roi Agron. Teuta était incertaine sur le parti qu'elle devait prendre. Dans l'espoir que l'approche de l'hiver et d'autres soins importants rappelleraient les Romains en Italie, elle se retira dans la ville de Rhizon, située sur un fleuve du même nom, pour y attendre les événements.

Cependant les consuls, abandonnant à Démétrius la plus grande partie de leurs conquêtes, avaient ramené l'armée et la flotte à Dyrrhachium; mais, quand Teuta vit que Posthumius restait dans le pays avec quarante vaisseaux, et qu'avec des troupes recrutées dans les villes voisines il se disposait à défendre les Ardiens et les autres Illyriens qui s'étaient déclarés pour Rome, elle songea sérieusement à faire la paix. Dès le commencement du printemps, elle envoya des ambassadeurs à Rome

pour justifier sa conduite devant le sénat et representer qu'il ne s'était rien fait sous sa régence qui ne fût conforme aux volontés d'Agron, qu'elle avait cru devoir exécuter. Le senat répondit qu'il accordait la paix, non aux prières d'une femme sans autorité et qui ne méritait aucuns égards, mais à Pinnéus, fils d'Agron ; à condition toutefois qu'il payerait le tribut exigé, qu'il céderait aux Romains toute l'Illyrie, à l'exception d'un petit nombre de places, et qu'il ne pourrait naviguer au delà de Lissus qu'avec deux barques désarmées.

Par cette paix, Corcyre, Pharos, Issa, Dyrrhachium et l'Atintanie tombèrent au pouvoir des Romains. On laissa à Pinnéus tout le reste des provinces qu'avait possédées Agron. Teuta, soit par crainte, soit qu'elle eût mieux aimé tout perdre que de conserver une ombre d'autorité, abandonna le gouvernement du royaume, dont Démétrius de Phare fut chargé, sous le titre de tuteur. Ce fut ainsi que se termina la guerre d'Illyrie, et que les Romains étendirent leur domination jusqu'aux frontière de la Grèce. (Tite-Live.)

On peut conclure de ces données que les possessions d'Agron se composaient, outre les provinces situées entre l'Aouss et le Drin, du territoire des gentes Labeates (Prévalitaue); de la Dalmatie jusqu'au Titius, et d'une grande partie du pays qui forme aujourd'hui l'Hertzégovine. Quant aux îles de l'Adriatique, la plupart étaient occupées à cette époque par des colonies celtiques ou gréco-siciliennes, qui obéissaient à Démétrius de Pharos. Polybe rapporte qu'après la prise de Nutria, ceux qui ne voulurent pas reconnaître l'autorité de Démétrius se retirèrent dans l'île d'Arbona.

Démétrius ne resta pas longtemps fidèle à l'alliance des Romains. Lorsqu'il les vit occupés par une guerre sérieuse avec les Gaulois, et par une autre avec Carthage, il concut l'espoir de se rendre indépendant de ses protecteurs. Tuteur de Pinnéus dont il avait épousé la mère, il prit le titre de roi et exerca une grande tyrannie sur les peuples du voisinage, ne négligeant ni les intrigues ni la violence pour soumettre à sa domination les peuples d'Illyrie, amis et alliés de la république. Au mépris du dernier traité, il parcourait la mer avec une flotte, et pillait les Cyclades. Déjà même il avait engagé dans ses intérêts les Istriens, et forcé les Atintanes à embrasser son parti. L'alliance de Philippe, roi de Macédoine, qu'il avait aidé contre Cléomène, augmentait sa confiance, et l'encourageait dans ses projets ambitieux. Le sénat chargea les consuls M. Livius Salinator et Lucius Æmilius Paulus d'aller châtier les Illyriens révoltés. Démétrius envoya à Dimale une forte garnison, fit mourir les gouverneurs dont la fidélité lui était suspecte, et leva dans le royaume un corps de six mille hommes d'élite qu'il retint avec lui dans Phare, pour défendre l'île et la ville. Æmilius commença la campagne par le siége de Dimale qu'il emporta de vive force. Cette place passait pour imprenable. A peine ce résultat fut-il connu, que toutes les villes envoyèrent des ambassadeurs pour faire leur soumission. La conquête de Phare offrait de grandes difficultés; abondamment pourvue de vivres, défendue par une nombreuse garnison et par son assiette naturelle, cette place pouvait supporter un long siége. Le consul, pour s'en emparer, eut recours à un stratagème. Il y fit passer pendant la nuit une partie de ses troupes qui s'embusquerent dans les bois; au point du jour, s'avançant lui-même vers le port avec vingt vaisseaux, il attira de ce côté Démétrius. Dès que l'action fut engagée, les Phariens sortirent successivement de la place pour aller appuyer les leurs, de sorte que la ville resta sans défenseurs. Alors les Romains sortirent de leur embuscade, et, s'étant emparés d'une colline située entre le port et la place, ils interceptèrent tout retour à la garnison réunie autour de Démétrius. Celui-ci harangua les siens et marcha résolûment contre l'ennemi ; mais bientôt, pressé par les Romains nouvellement débarqués, il fut témoin de la déroute des Phariens, et s'échappa lui-même sur un vaisseau pour chercher un asile auprès de Philippe.

Phare fut livrée au pillage et détruite par ordre du consul. Le sénat épargna les Illyriens en considération du jeune roi Pinnéus, et renouvela avec ce prince le premier traité, en y ajoutant quelques

conditions. Pinnéus, en voyant les succès d'Annibal, montra plus que de la tiédeur aux Romains. Cependant, n'osant en venir à une rupture ouverte, il paya le tribut qu'il devait à la république.

Gentius, roi des Illyriens, avait été accusé de brigandages maritimes dans la mer Supérieure, et le sénat, avant de sévir contre lui, avait ordonné une enquête. Plus tard, à l'époque où la guerre des Romains contre la Macédoine était sur le point d'éclater, des députés d'Issa vinrent se plaindre que Gentius avait, pour la seconde fois, ravagé leur territoire. Ils annonçaient que Persée et le roi d'Illyrie étaient d'intelligence, et que les ambassadeurs de ce dernier qui se trouvaient alors à Rome n'y étaient que pour épier ce qui s'y passait. Le sénat manda ces députés, dont la justification parut si suspecte qu'on leur commanda de sortir de l'assemblée. Tandis que les Romains cherchaient à connaître quelles étaient les dispositions de leurs alliés, le roi d'Illyrie semblait n'avoir pris aucun parti décisif. Lorsque la guerre fut déclarée, Décimus fut chargé d'aller trouver Gentius pour tâcher de le décider à joindre ses armes à celles des Romains. Les négociations, que les Romains eurent l'art de prolonger pour gagner du temps et compléter leurs préparatifs, furent rompues lorsqu'ils se virent en état d'agir. M. Lucretius, frère du préteur, vint prendre en passant le contingent des alliés; il trouva dans le port de Dyrrhachium dix brigantins appartenant à cette ville, douze à l'île d'Issa, cinquante-quatre au roi Gentius; et, feignant de les croire préparés pour le service des Romains, il les emmena avec lui, et passa à Corcyre et à Céphalonie.

Plusieurs fois Persée essaya de faire décider Gentius en sa faveur; mais les exigences de ce dernier et l'avarice de l'autre furent un obstacle à ce résultat. Enfin, lorsque Æmilius fut chargé de la conduite de la guerre en Macédoine, Persée, voyant les Romains maîtres des passages, fit offrir au prince d'Illyrie cinq cents talents; et, lorsqu'on se fut donné des otages de part et d'autre, Pantauchus, un des confidents intimes du roi de Macédoine, fut envoyé pour conclure cette alliance au nom de son maître. Cet ambassadeur trouva Gentius à Médéon sur le territoire des Labéates et reçut sa parole, tandis qu'un député illyrien se rendit à la cour de Persée à l'effet de recevoir son serment, des otages et son argent. Gentius, à la prière de Pantauchus, fit accompagner à Rhodes par des deputés l'ambassade macédonienne. Dès que Gentius se fut compromis par des mesures hostiles envers les Romains, Persée retint une partie de l'argent convenu. La même avarice le priva de la coopération d'Eumene et d'un secours important que lui offraient les Gaulois.

Déjà l'on était au commencement du printemps (168 av. J.-C.); Æmilius se trouvait en Macédoine, Octavius à Orée où il avait pris le commandement de la flotte, et Anicius en Illyrie où il devait attaquer Gentius. Ce prince, fils de Pleuratus et d'Eurydice, avait deux frères, Plator, né du même père et de la même mère, et Caravantius, qui n'était que son frère utérin. Il se défit de Plator et de deux guerriers dévoués à ce prince, Etritus et Épicadus. Le bruit courut qu'il s'était déterminé à ce crime parce que Plator avait formé le projet d'épouser Étuta, fille d'Honunus, prince de la nation belliqueuse des Dardaniens. Délivré d'un rival qui l'inquiétait, il épousa lui-même Étuta, et se livra à sa violence naturelle qu'excitait encore l'usage immodéré du vin. Après s'être déclaré contre les Romains, il rassembla près de Lissus toutes ses forces qui se montaient à quinze mille hommes. Il en détache mille fantassins et cinquante cavaliers sous la conduite de son frère Caravantius pour réduire les Caviens, et marche lui-même sur Bassania située à cinq mille de Lissus. Cette ville, alliée des Romains, aima mieux soutenir un siége que de se rendre. Déjà Appius Claudius, réunissant à l'armée qu'il amenait avec lui les corps auxiliaires des Bulliniens, des Apolloniates et des Dyrrhachiens, avait quitté ses quartiers d'hiver pour venir camper sur les bords du Génuse. De son côté, le préteur Anicius, apprenant à Apollonie les événements d'Illyrie, manda à Appius de l'attendre dans son camp où il ne tarda pas à le rejoindre. Là, réunissant aux auxiliaires qui faisaient partie de son armée l'élite des Parthiniens, il se dis-



posait à s'avancer en Illyrie pour faire lever le siége de Bassania, lorsqu'il fut retenu par la nouvelle que les brigantins ennemis exerçaient de grands ravages sur la côte. La flotte romaine eut bientôt dispersé ces pirates. Gentius, informé de la marche d'Anicius sur Bassania, leva précipitamment le siége de cette place, laissant derrière lui la moitié des siens qui ne firent aucune résistance. Les villes voisines s'empressèrent de faire leur soumission. Anicius se porta sur Scodra où s'était enfermé Gentius. Cette ville, la plus forte du pays des Labéates, était la clef du royaume. Deux rivières l'entourent: la Clausala, à l'orient, et à l'occident la Barbana qui prend sa source dans le lac Labéatis. Ces deux rivières versent leurs eaux dans l'Orconda qui sort du mont Scordus et va se jeter dans l'Adriatique; le mont Scordus, le plus élevé du pays, commande à l'orient la Dardanie, au midi la Macédoine, et à l'occident l'Illyrie. Bien que Scodra fût une place de premier ordre, le préteur crut devoir profiter de la terreur de l'ennemi, et s'avança jusqu'au pied des remparts. Au lieu de combattre dans leurs retranchements et du haut des tours, les habitants ouvrent leurs portes, se déploient en rase campagne et commencent résolûment le combat; mais bientôt ils reculent en désordre et rentrent dans la ville, non sans essuyer une perte considérable. Gentius, frappé de crainte, sollicita une trêve; on lui accorda trois jours. Alors il s'embarque sur la Barbana, et gagne le lac Labéatis dans l'espoir d'y trouver des renforts qu'il attendait. Voyant qu'il fallait y renoncer, il rentre à Scodra, fait demander une audience au préteur et se rend au camp des Romains. Là il s'accuse lui-même, tombe aux pieds d'Anicius et se remet à sa discrétion. Anicius le traita avec indulgence, l'invita même à sa table, mais le lendemain il le confia à la garde du tribun Cassius.

Le premier soin d'Anicius fut de rétablir dans leur dignité et leurs fonctions les magistrats romains que Gentius avait fait arrêter. Perperna, l'un d'eux, eut ordre de s'assurer de tous les proches et intimes du roi. Il se rendit à Médéon, ville du pays des Labéates, et ramena au camp Etléva, femme de ce prince, avec ses deux fils, Scerdilète et Pleuratus, ainsi que Caraventius. C'est ainsi que la guerre d'Illyrie fut terminée en trente jours. Rome en apprit l'issue en même temps que le commencement, et, peu de jours après, le roi Gentius, sa famille et les principaux dignitaires de sa cour vinrent confirmer eux-mêmes par leur présence l'abaissement d'un royaume et d'une dynastie. On en tira un présage favorable pour le dénoûment prochain de la guerre de Macédoine.

On peut recueillir dans cette période de l'histoire de l'Illyrie ancienne quelques données géographiques sur l'étendue des États de Gentius. Parmi les villes principales de son royaume, on comptait Uscana, place voisine de la Pénestie, contrée appartenant à la Macédoine; Œnéon, ville située sur la route qui conduisait chez les Labéates, et Scodra, capitale de la haute Albanie moderne.

Fidèles à la politique qui leur avait si bien réussi en Grèce, les Romains déclarèrent libres les Illyriens proprement dits, les Taulantins, les Tirustes, les Rhizzonites, les Alciniates, les Daorses, les Dassarètes et les Salepitani. L'Illyrie fut ensuite divisée en trois départements: le premier renfermait les Lissenses (canton d'Alessio), les Taulantins (Durazzo) et les cantons de la rive gauche du Drin. Le second comprenait toutes les tribus labéates, sans désignation de noms. Le troisième était formé des Agravonites (Monténégrins), des Rhizzonites (Ragusais), des Olciniates (Dulcignotes) et de leurs voisins. Il n'est plus question des Liburnes, probablement parce qu'ils reconnaissaient depuis longtemps la domination de Rome.

La guerre se ranima plusieurs fois dans la Dalmatie. Lorsque César était occupé dans les Gaules, Delminium devint le foyer de l'insurrection, dont les chefs, mécontents ou opprimés, s'emparèrent de Promona. On voit figurer à l'époque de ces révoltes les noms d'Épétium (Vescio), Tragurium (Trau), Narona (la Narenta) et Delminium, dont on ignore l'ancien emplacement.

La suite des guerres illyriques et dalmatiques n'offre que peu d'intérêt à l'histoire; il y est fait mention des Ségestins et des Iapides qui habitaient dans les

Alpes. On voit Salone servir de quartiers d'hiver à Cécilius Métellus, et plus tard le proconsul Cnéius Cosconius s'emparer de cette capitale. César, à son retour des Gaules, intervint dans les démêlés survenus entre les Illyriens et les Liburniens au sujet de Promona. Enfin, Appien, Dion et Florus nous montrent Auguste, Agrippa, Tibère et Germanicus obligés de réprimer par les armes les révoltes des Illyriens. Nous nous contenterons d'exposer succinctement les faits principaux.

Le traité imposé aux Dalmates était resté sans exécution; ils osèrent même attaquer un corps de quinze cohortes d'infanterie et de trois mille cavaliers que Gabinius menait au secours de César. Les Romains furent taillés en pièces ou conduits prisonniers à Salone, où Gabinius mourut de douleur. Après la journée de Pharsale, les Dalmates envoyèrent au vainqueur des députés pour solliciter son alliance; César se contenta de leur accorder la paix aux conditions déjà stipulées; et Vatinius se rendit en Dalmatie avec des forces jugées suffisantes pour tenir en respect ces peuples turbulents et belliqueux. Vatinius, au lieu d'alliés soumis, ne trouva partout que des ennemis à combattre, et la révolte devint générale lorsque l'on apprit le meurtre du dictateur. Brutus, chargé du gouvernement de la Dalmatie et de la Macédoine, arriva dans ces provinces pour recueillir les débris de l'armée de Vatinius.

Quelques années s'écoulèrent avant que les Romains fussent en mesure de châtier les Dalmates, qui eurent le temps de fortifier Promona et d'étendre leurs conquêtes dans le voisinage. Octave, occupé de réduire les places maritimes qui s'étaient déclarées en faveur de la liberté, tourna ensuite ses armes contre la Pannonie. Mais, cette campagne heureusement terminée, il réduisit les Dalmates, qui se virent forcés à payer le tribut imposé par César. Dans cette même année, Octave obtint trois fois les honneurs du triomphe, d'abord pour la soumission de la Dalmatie, puis pour la bataille d'Actium, et enfin pour la conquête de l'Égypte (28 av. J.-C.).

Après la réduction de l'Illyrie en province romaine, Auguste lui donna pour limites à l'orient l'Arsa, à l'occident le Drin, au nord la Save et au midi les îles de l'Adriatique. Ainsi cette province comprenait les sandgiaks modernes d'Albanie, de Bosnie, de Croatie et de Servie. Les monts Ardiens ou Bébiens séparaient l'Illyrie transalpine ou septentrionale de l'Illyrie maritime, qui embrassait la Iapidie, la Liburnie et la Dalmatie proprement dite. Le Tédanius ou Zermagna séparait la Iapidie de l'Istrie et de la Liburnie; entre la Liburnie et la Dalmatie la limite était le Kerka ou Titius, et le Drin entre la Dalmatie et la Macédoine.

Dans cette distribution, les provinces illyriennes prirent le nom de consulaires et de prétoriennes. Les premières étaient échues en partage au sénat, et les secondes à l'empereur, qui était sûr d'y recruter au besoin des soldats forts et aguerris, qui, pour une haute paye, n'auraient reculé devant aucune expédition.

CHAPITRE VII.

RÉSUMÉ DES ÉPOQUES HISTORIQUES DE L'ILLYRIE.

Depuis l'irruption des Scythes (1280 av. J.-C.) jusqu'à la soumission de la Dalmatie sous Auguste (28 av. J.-C.).

C'est à l'ère de l'expédition des Argonautes (1280 av. J.-C.) qu'on rapporte la première invasion des Scythes à l'occident du Pont-Euxin. N'ayant pu atteindre les Argonautes, ils ne voulurent point retourner dans la Colchide, et s'arrêtèrent dans l'Istrie, où ils fondèrent une république (*respublica Polensis*). Un siècle plus tard, commence pour l'Illyrie la domination des Liburnes, qui dura environ quatre cents ans. Vers l'an 735 ils perdirent l'île de Scheria et une partie de leur établissements sur la rive orientale de l'Adriatique, tandis que la puissance des Adriésiens prenait un accroissement rapide : les Liburnes unirent leurs intérêts à ceux de ces derniers; et cette association durait depuis trois siècles, lorsque les Celtes, 430 ans avant notre ère, ruinèrent la prospérité des Adriésiens et en même temps celle des Liburnes. Ces derniers furent en outre dépouillés d'une partie de leurs possessions par les Iapides. Ils demeurèrent exposés aux déprédations de ces barbares et des Illyriens, jusqu'à ce que

Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, étendit sa domination sur le golfe Adriatique.

Pendant une période de cinquante années, les princes de Sicile, unis aux Liburnes, furent alliés du peuple romain. Enfin, les pirateries des Illyriens servirent de cause ou de prétexte aux premières hostilités entre eux et la république, ce qui amena leur chute définitive, et fit rentrer les Liburnes dans la possession des terres qui leur avaient été enlevées.

Pendant les guerres que les Romains firent aux Dalmates, les Liburnes étaient restés neutres, jusqu'à l'occupation de Promona par leurs voisins, ville dont Auguste s'empara, et qu'il rendit aux Liburnes, en déclarant l'Illyrie province romaine.

CHAPITRE VIII.

ÉPOQUE DES EMPEREURS ROMAINS.

Auguste, après avoir parcouru la Grèce, rentra dans Rome où l'on éleva des autels à la Fortune *qui préside au retour*. Onze ans avant J.-C., les Romains remportèrent de grands avantages dans la Thrace sur les Besses, commandés par Vologèse, grand pontife de Bacchus. En moins de trois années, Pison, auquel était confié le soin de cette guerre, subjugua plusieurs nations voisines.

ÈRE CHRÉTIENNE. — Tibère, adopté par Auguste et tribun pour la seconde fois, passa en Illyrie où les Dalmates s'étaient révoltés; et l'année suivante Germanicus fut envoyé par l'empereur pour terminer la guerre dans la Pannonie. Il avait sous ses ordres trois lieutenants, Lépidus, Sylvanus et Germanicus : leurs armées pénétrèrent dans la Dalmatie par trois points différents. Voyant leurs campagnes ravagées et leurs bourgs en cendres, les Dalmates furent réduits à se renfermer dans les places d'Andétrium et d'Arduba, résolus à tout souffrir plutôt que de se soumettre.

SIÉGE D'ANDÉTRIUM. — Andétrium, qu'assiégeait Tibère, avait pour défenseur le Dalmate Baton. Ce chef, persuadé que la ville ne pouvait tenir longtemps, fit une sortie avec ceux qui osèrent le suivre, et traversa la ligne de circonvallation des assiégeants. Les Dalmates restés dans la place n'en opposèrent pas moins aux Romains une résistance opiniâtre; enfin, un dernier assaut livra Andétrium aux vainqueurs, qui passèrent au fil de l'épée la plus grande partie de la garnison. Le courage désespéré des défenseurs d'Arduba montre à quel point les peuples de l'Illyrie avaient en horreur la domination romaine. Deux partis s'étaient formés dans la ville : le premier se composait de Dalmates échappés au fer des légionnaires, et qui n'avaient plus qu'un désir, celui de vendre chèrement leur vie. Ils représentaient aux habitants qu'il n'y avait pas plus à compter sur la bonne foi des Romains que sur leur clémence, et les exhortaient à se défendre jusqu'à la mort. Le parti contraire trouvait des raisons spécieuses pour justifier sa faiblesse; les timides objectaient que les grands sacrifices cessent d'être glorieux lorsqu'ils deviennent inutiles; et que, dans une lutte si inégale, il était insensé de se flatter d'un heureux succès. Ces dissentiments allèrent si loin, qu'ils prirent le caractère d'une guerre civile. Les femmes se rangèrent du côté le plus généreux. On en vint aux mains, et les plus lâches, s'étant trouvés les plus nombreux et les plus forts, ouvrirent les portes aux Romains. Alors les femmes prennent une résolution extrême; transportées de fureur, elles mettent le feu à leurs demeures, et se précipitent avec leurs enfants au milieu des flammes. D'autres trouvent également une fin héroïque dans le fleuve qui baignait les murs d'Arduba.

De tels exemples montraient aux Romains ce dont étaient capables les peuples qu'ils traitaient de barbares. Échappé d'Andétrium, Baton, toujours infatigable, excitait les montagnards à la révolte. Tibère jugea qu'il valait mieux l'avoir pour allié que pour ennemi. Peut-être la servilité des historiens a-t-elle déguisé quelque échec des légions romaines; en effet, Baton fut présenté à Tibère qui le reçut dans son camp, entouré d'une grande pompe militaire; et par les conditions du traité le Dalmate obtint non-seulement l'assurance qu'on respecterait sa liberté, mais on acheta à prix d'or son inaction. Tibère lui ayant demandé le motif qui avait pu le porter à la ré-

volte : « C'est, lui répondit Baton, que vous faites garder vos troupeaux par des loups au lieu de les confier à des pasteurs. »

L'insurrection des Dalmates avait causé à Auguste des inquiétudes sérieuses ; il paraît même que, bien qu'appesanti par l'âge, il eut un instant l'idée de se porter sur le théâtre de la guerre, et déjà il s'était avancé jusqu'à Ariminium (Rimini). Pour rassurer les populations italiennes, il eut recours à des pratiques superstitieuses et au ministère d'une devineresse ; et, cette guerre terminée, il décerna de grands honneurs à Tibère et à Germanicus.

De nouveaux troubles avaient ramené Tibère dans la Dalmatie, lorsqu'il apprit qu'Auguste était mort à Nola, et que les légions de la Pannonie et de la Germanie étaient en pleine révolte. Le premier soin du nouveau césar fut d'envoyer Germanicus pour étouffer cette rébellion. Profondément dissimulé et livré aux débauches les plus honteuses, ce génie sombre et cruel n'oublia cependant pas sur le trône les admonitions de Baton. Il écrivait aux gouverneurs des provinces qu'un bon berger tond ses brebis, mais qu'il ne les écorche pas. Les Daces remuèrent sous son règne ; mais, trop occupé des intrigues et des plaisirs de Caprée, il laissa les forces de l'empire se suffire à elles-mêmes. Caïus Caligula, qui lui succéda, sembla prendre à tâche de déconsidérer le gouvernement impérial par sa cruauté et ses extravagances ; tandis que les grands de Rome tremblaient à ses pieds, un Gaulois osa lui dire la vérité : *Que penses-tu de moi? lui demanda-t-il ; — Que tu es un grand fou,* répondit le barbare. Un tribun des cohortes prétoriennes, Cassius Chéréas, débarrassa la terre de ce monstre. Sous Claude, qui remplaça Caligula, Mendus et Rufus furent nommés proconsuls de la Macédoine et de l'Achaïe.

CHAPITRE IX.

CONSPIRATION MILITAIRE EN DALMATIE.

A cette époque où Rome, maîtresse du monde, n'était menacée que par la tyrannie des princes et les vices des citoyens, la Dalmatie fut le théâtre d'une conspiration militaire. Le meurtre de Silanus, un des personnages les plus considérables de l'empire, avait alarmé les patriciens et en particulier Vinicianus que quelques-uns voulaient porter à l'empire. Ce dernier ne vit de salut pour lui qu'en recourant à Furius Camillus Scribonianus, qui commandait alors une armée considérable en Dalmatie. Tous deux portaient une haine égale à Claude, et Camillus, qui se croyait sûr de l'affection des soldats, se déclara sans balancer contre son maître. Selon Suétone, il se fit proclamer empereur ; Dion prétend qu'il agit au nom du sénat et du peuple romain, dans le but de rétablir la république. S'il eût marché sur Rome, c'en était fait de Claude ; mais il se contenta de le sommer d'abdiquer ; et le faible empereur en délibérait déjà avec son conseil, quand la fortune vint renverser ce hardi projet.

La temporisation, qui est toujours funeste aux conjurés déclarés, refroidit l'ardeur des légions. Au moment de se mettre en route, le vexillaire n'arracha de terre qu'avec effort le drapeau, et l'on en tira l'augure que les dieux se déclaraient pour Claude. Un changement si brusque et si inattendu dans les dispositions des légionnaires frappa de crainte Camillus qui prit aussitôt la fuite et se réfugia dans l'île d'Issa. Un simple soldat, Volagénius, l'y poursuit et l'assassine dans les bras de son épouse. L'armée, n'ayant plus de chef, se livre à une licence que rien n'arrête, et la Dalmatie est ravagée par ceux-là mêmes dont le devoir était d'y maintenir l'ordre, ainsi que par les troupes envoyées pour dompter la rébellion.

Vers l'an 70 de J.-C. les Sarmates firent une descente dans la Mœsie, où ils tuèrent Fontinus Agrippa, gouverneur de cette province. Battus par Rubrius Gallus, lieutenant de Vespasien, ils sont rejetés au delà du Danube. A la même époque parurent les Alains, que l'on croit être les mêmes que les Albaniens.

Nous ne reviendrons pas sur les Daces, dont nous avons parlé dans la première partie, en traitant des principales époques des provinces Danubiennes.

CHAPITRE X.

ETHNOGRAPHIE ET TOPOGRAPHIE DE L'ILLYRIE SUIVANT SCYLAX.

Hérodote range les Hénètes au nombre des nations illyriennes; mais Polybe et Tite-Live les tiennent pour Paphlagoniens d'origine. Scylax, à l'exemple d'Hérodote, passe sous silence certaines localités, ce que, du reste, la différence des temps et les changements survenus expliquent d'une manière naturelle. Scylax nomme le long des côtes de l'Adriatique les Diates, qu'on croît être les habitants du territoire de Jadera ou Zara; puis, en suivant la direction sud-est, il signale Idassa, les Aliénites, Dyeta, les Aloupsi, les Olsi, les Poditæ et les Hémiones.

Parmi les îles de cette plage il range Istris, Kuretta et les Mentorides; il ajoute qu'il y en a plusieurs autres dont on ignore les noms, ce qui est d'autant plus vraisemblable que de nos jours encore les moins considérables manquent de désignations géographiques, bien que les connaissances hydrographiques faites récemment par le capitaine Gauthier aient considérablement augmenté la somme des données relatives à l'archipel Adriatique. Les îles ci-dessus nommées nous semblent correspondre à celles de Veglia, de Cherso et de Lossini.

Katarbatis. Au delà d'Istris et de Litra, toujours dans la direction sud-est, est l'embouchure du fleuve Katarbatis. Farlato, qui l'appelle Kerka, affirme que ce grand cours d'eau séparait anciennement la Liburnie de la Dalmatie comme le Telantus, aujourd'hui Zermagna, formait la limite entre cette dernière contrée et la Iapidie. La double source du Titius est placée dans la partie des montagnes que les modernes appellent Chator. Dans son cours, qui coule au midi, il reçoit à droite la Czernitza, la Bostinitza et la Toplitza (rivière des Peupliers), dont les eaux réunies à celles du Titius forment un petit lac au sortir duquel le fleuve, qui se détourne au couchant, baigne les murs de l'ancienne Tininium. A neuf milles au-dessous, le même fleuve forme le lac de Vicbovatz, et reçoit plus loin la Cicolla, rivière qui surgit des monts Smilaïa, la Vysocbitza, ainsi que la Éslerpolatza. Devenu plus considérable, il se précipite dans le lac de Scardona, d'où il tombe dans un troisième lac, celui de Proclion non loin de Sébenico, et se décharge enfin dans la mer, après avoir reçu pour dernier tribut les eaux de la Guduchia, à peu de distance de son embouchure. Les barques, comme au temps de Strabon, remontent jusqu'à Scardona, que Pline place à douze mille pas de la mer, mesurés en dehors du golfe.

Lorsqu'on examine avec attention le texte de Scylax, en ce qui concerne les Liburnes, on serait porté à croire qu'il ne fait que reproduire une relation plus ancienne, celle peut-être d'un autre Scylax qui voyagea par ordre de Darius, au temps où la Macédoine était tributaire des rois de Perse. La fable des Hémiones ou bâtards a trop de ressemblance avec celle des Amazones pour permettre de supposer que vers le milieu du second siècle de notre ère, temps où vivait Scylax dont nous avons le voyage, il existât une société de femmes, dont aucun écrivain contemporain ne fait mention.

Quoi qu'il en soit, Scylax signale parmi les peuples de ces contrées les Illyriens, qui, à partir de la Liburnie, s'étendent jusque dans la Chaonie en face de Corcyre, île d'Alcinoüs; les Hiérostamnes, qui existaient probablement aux environs du Nymphæum d'Apollonie. C'est de cette contrée que le commerce continue à extraire la poix fossile employée à calfater les vaisseaux. On y remarque encore de nos jours les phénomènes mentionnés par Élien, Vitruve et Aristote.

Parmi les villes, il remarque Byllis, dont les ruines, qui existent sur la rive droite de l'Aoüs, aujourd'hui Voïoussa, peuvent servir à déterminer le territoire des Bylliones, qu'Étienne de Byzance place entre les Hylles et les monts Cérauniens. Négligeant l'espace intermédiaire, il passe aux Hylles, qu'il dit être d'origine grecque et habiter quinze villes. Il donne à leur presqu'île une étendue presque aussi considérable que le Péloponèse, et place dans cette contrée le lac Lychnitis, dont les Bulimiens ou Bylliones occupaient les bords. Il ne serait pas impossible que le premier établissement des Bulimiens en eût formé un autre, de sorte que l'on trouverait le même peuple aux bords de l'Aoüs et en

Dalmatie dans le voisinage des Hylles; cependant Denys Périégète dit seulement que les Bulimiens étaient limitrophes des Hylles, et ce témoignage nous paraît d'un plus grand poids que les indications d'un texte évidemment altéré.

La presqu'île de Hyllis a donné matière à une foule de conjectures diverses, ce qui arrive toutes les fois que les données d'un problème géographique sont vagues et contradictoires. Dans l'hypothèse où cette presqu'île se serait étendue parallèlement au rivage de la Dalmatie, ce qu'il faut admettre en la supposant presque aussi grande que le Péloponèse, elle aurait dû embrasser les îles situées en face de la côte jusqu'à Pomo, ce qui n'est guère probable, à moins que quelque cataclysme, dont le souvenir aurait précédé l'âge mythologique, n'ait fait disparaître une vaste étendue de pays, dont les points culminants formeraient les îles actuelles. Ce qu'on peut affirmer, c'est que le sol des plages de l'Illyrie et des îles offre une grande analogie avec celui de l'Attique.

On a supposé que la pointe de la presqu'île s'appuyait à Trau Vecchia, l'ancienne ville de Tragurium. Cette position forme un promontoire arrondi.

C'est au golfe Manios que commence le Sinus Manius, aujourd'hui golfe de Solta. Le pays des Nestiens, qui est dans le voisinage, renfermait le territoire de Trau, de Clissa, de Spalatro, qui forme la primorié des Slaves. Dans la partie du golfe appelée Brazza, on rencontre Protexas, Craticas et Olynta, qui correspondent probablement aux îles de Zerono, Solta et Brazza. Bua, qu'un pont réunit à Trau, se rattache pour ainsi dire à la terre ferme; Pharos, aujourd'hui Lesina, Issa ou Lissa, sont situées dans le golfe de Manios, dont l'étendue est d'une journée de navigation; l'embouchure du Nestus et celle du Naron mesurent une distance de soixante-quatre kilomètres.

Le Nestus ou Tilurus, fleuve qui est la Cettigna des Slaves, descend de la partie des monts Ardyens qu'on appelle aujourd'hui Polog (Nemus Dei). Après avoir réuni les eaux de ses sources primitives dans un lac, il coule au milieu de montagnes abruptes dont il se dégage au pont du Tilurus que l'itinéraire d'Antoniu place à vingt-deux mille pas de Salone, distance qui correspond à la position de Donara. Au-dessous de ce point, c'est-à-dire au débouché des montagnes de Mossor, le Nestus se détourne à l'occident, pour se jeter dans la mer, après un cours de vingt lieues, à peu de distance d'Alomissa.

Entre cette dernière ville et l'embouchure du Naron, la côte n'offre do remarquable que les îles de Corcyre et de Mélite (Corzola et Meleda), sur lesquelles nous reviendrons plus tard.

Au delà du pays des Nestiens, on rencontre le Naron, qui se prête à la navigation des trirèmes et des barques jusqu'à un comptoir situé à quatre-vingts stades de la mer (1). Au-dessus de ce point s'étend un grand lac; on y remarque une île de cent vingt stades, dont le sol est très-fertile. C'est de ce lac que sort le Naron.

Opus formo une île dont l'étendue varie suivant les inondations périodiques, et que des travaux de dessèchement pourraient faire cesser. Depuis le temps des Romains, le sol d'Opus s'est exhaussé de dix pieds, comme le prouvent des fouilles récentes. C'est à Pocitegl que s'arrêtent les Ciopule ou Zopogli, petites barques du port d'un tonneau, qui ne rencontrent plus assez de fond pour continuer leur navigation. Cependant le Naron, est le plus grand fleuve de la Dalmatie : son cours, en y comprenant ses sinuosités, dépasse

(1) Scylax, ainsi que l'abbé Fortis et Farlato, sont dans l'erreur, et paraissent n'avoir connu de ce fleuve que son embouchure et son cours jusqu'à Pocitegl dans l'Hertzégovine moderne. La ville de Narona, que Pline place avant dans les terres, n'était éloignée de la mer que de quatre-vingts stades en ligne droite. Nous conjecturons que Scylax, ayant pris la plaine da Rostok, qui est le Rastoza de Constantin Porphyrogénète, pour le lac en question, lequel n'est considérable que dans la saison des pluies et à l'époque de la fonte des neiges, aura confondu le Naron avec la Trebiza qui traverse ce grand marais ainsi que celui de la Narenta dans laquelle il se décharge. L'île dont Scylax vante la fertilité est vraisemblablement cette partie de la campagne qui s'étend entre la Narenta et le Notin. C'est à cette accumulation d'eau qu'il faut sans doute attribuer l'idée du lac.

soixante lieues de vingt-cinq au degré.

Du Naron à l'Arion la distance est mesurée par une journée de navigation. L'étendue de la côte entre ces deux fleuves n'a que dix-huit milles de développement : mais comme, dans l'indication de Scylax, il fallait contourner la presqu'île de Sabioncello, on trouve au moins soixante-six milles, ce qui est excessif pour une journée de navigation, et cependant il faudrait encore ajouter dix milles pour la distance entre Stagno et l'embouchure de l'Arion.

Tout ce littoral appartient à l'Enchélie, qui forme aujourd'hui l'État de Raguse. Les Enchéliens étaient de race illyrienne : les habitants d'Epidaure, leur capitale, avaient consacré à Cadmus et à Harmonie les écueils appelés de nos jours Pettini, sur lesquels ils avaient élevé un autel à ciel ouvert. Là s'ouvrait le port de Rhizon, aujourd'hui Cataro, et tout le territoire qui s'étend jusqu'à Buthoé (Budua) en dépendait.

De Buthoé à Épidamne (Durazzo) la navigation est d'un jour et d'une nuit, et le trajet par terre de trois jours. Cette donnée de Scylax est exacte. Épidamne ou Dyrrachium, ville grecque, était située dans le pays des Taulentins.

A deux journées de Dyrrachium on trouvait Apollonie, ville grecque. La distance directe serait de quarante-deux milles; mais l'obligation où l'on se trouve de rétrograder pour aller chercher les ponts, les bacs et les gués des fleuves qui coupent cette contrée, comporte des détours qu'on peut évaluer à huit milles. L'évaluation de cinquante milles, donnée par Scylax, peut donc être admise pour la distance entre ces deux villes; il en est de même de son appréciation de la distance d'Apollonie à la mer, quoique, sur ce dernier point, Pline ou plutôt ses copistes varient d'environ sept mille pas à quatre mille.

L'Aous, qui sort du mont Lingon dans la chaîne du Pinde, tombe dans la mer, suivant les calculs astronomiques du capitaine Gauthier, par le 17° 2' 30" à l'est du méridien de Paris.

D'Apollonie à Amantia la distance est de 320 stades ou de quarante milles de 60 au degré. Cette ville, située dans le canton moderne de la Chimère, fut restaurée par Justinien. Constantin Porphyrogénète, qui a écrit l'Histoire de Basile le Macédonien, en parle comme d'une place très-forte. Elle a été le siége d'un évêché, et l'on cite son évêque Eulalius parmi les Eusébiens qui se séparèrent du concile de Sardique.

Oricum, port de mer, était la capitale de l'Oricie, contrée qui se prolongeait dans la mer Ionienne et qui correspond à l'étendue de pays appelée par les modernes le Val d'Orco. Scylax désigne par le nom Oricie la partie des monts Cérauniens qui se termine par le lac de Linguetta, en face de l'île Sason, aujourd'hui Saseno ou Sasino.

Les Oriciens avaient pour voisins les Alintanes qui habitaient au-dessus de l'Amantide, les Chaoniens et les Hédoniens. Les ruines d'un temple que ces peuples avaient élevé à Pluton, sur les bords de l'Achéron, subsistent encore.

Quant à l'Érythie, Arrien la place dans l'Épire, non loin d'Ambracie.

CHAPITRE XI.

ILLYRIE SUIVANT STRABON.

Strabon confesse qu'il avait peu de données topographiques sur la côte orientale du golfe Adriatique. Suivant ce géographe, la distance depuis les monts Cérauniens jusqu'au pays des Liburnes est de deux mille stades; il donne à la Liburnie une longueur de côtes de quinze cents stades, au littoral des Japodes mille, à celui de l'Istrie jusqu'à Tergeste (Trieste) treize cents; en tout cinq mille huit cents stades.

L'Illyrie, qu'il place en deçà de l'Ister, est baignée au couchant par la mer Supérieure; elle confine avec le pays des Caruiens, le Noricum, la Pannonie, la Mœsie, la Macédoine et l'Épire. Ses limites, du côté de l'Italie, commencent à Pola, ville située à huit cents stades olympiques ou vingt-sept lieues de l'embouchure du Timave.

Parmi les nations il cite les Japodes, qui habitaient le mont Albius et les environs du lac Lugéum, aujourd'hui Zirknitz. Au mois de juin les eaux du Lugéum (palus) disparaissent, avec les poissons qui le peuplent, par de vastes cavités qui existent au fond de son bassin. Au mois de septembre, les eaux repa-

raissent avec plus de rapidité qu'elles n'en avaient mis à s'écouler.

D'après les indications du même écrivain, le pays des Japodes s'étendait jusqu'à la Pannonie et l'Ister. M. Gossellin évalue cette étendue de côtes, à partir du golfe de Quarnero jusqu'à Zara Vecchia, à mille vingt stades olympiques, ou trente-quatre lieues; en tenant compte sans doute des sinuosités du rivage. Il est possible que les Japodes aient eu les Pannoniens pour voisins, mais nous présumons que leurs limites au nord ne dépassèrent jamais le Colapis ou tout au plus la Save que quelques anciens ont confondue quelquefois avec le Danube. Leurs villes principales étaient Métulum, Arupenum, Monetlium et Vendum (Ouendon).

Metera, située dans la Lika, région montueuse, rappelle le souvenir de Métulum, principale ville des Japodes et devant laquelle Octave, n'étant encore que triumvir, fit preuve d'intrépidité. Danville fait ce rapprochement; mais Gosselin déclare ignorer l'emplacement que ces cités occupaient.

Strabon donne au littoral des Liburnes cinq cents stades de plus qu'à celui des Japodes. Selon lui, cette longueur de côtes s'étend depuis Jadera jusque vers le fleuve Naron. Dans cette hypothèse, il aurait assigné cinq cents stades de côtes aux Liburnes et mille aux Dalmates qu'il a confondus avec les premiers. A partir de cette limite, il compte deux mille stades jusqu'aux monts Cérauniens, et c'est précisément la distance qui sépare la Narenta de la Linguetta dans le canton moderne de la Chimère.

Strabon se contente de citer quelques îles de l'Adriatique, le fleuve Titius, Scardona, sans donner aucunes notions sur l'intérieur de l'Illyrie. Il place Salum sur la côte de la Dalmatie. Les Salonitains avaient plusieurs centres de population qui prenaient le nom de cités, ce qui désignait seulement le chef-lieu d'un canton et ne répondait pas à la signification d'*oppidum*. Au nombre de ces cités étaient Salum, Priamum, Ninia, Sinotium, Andeterium, Delminium, dont Ptolémée et Appien font mention.

Le mont Ardion ou Sardion partage la Dalmatie en deux parties; l'une aboutit à la mer; l'autre est située au versant opposé de la montagne connue de nos jours sous les noms de Polog et de Globuk. Le pays des Ardiens paraît correspondre à la primorié des Slaves alors appelés Ouaralieus ou Paraliens à cause de leur voisinage de la mer. Venaient ensuite le Narum et les peuples appelés Daorisiens Pléréens, établis en face de Corcyre la Noire. La position de Corcyre la Noire étant donnée par rapport aux Ardiens, on peut en conclure que les Daorisiens durent occuper une partie du Xoxable et de l'Hertzégovine, puisque Strabon leur assigne pour limite le golfe Rhizonique. Nous reviendrons plus tard sur les Dardaniens, les Triballiens, les Galabriens et les Thunates, nations établies au delà du mont Ardien.

CHAPITRE XII.

ILLYRIE SUIVANT PTOLÉMÉE.

L'Illyrie, d'après Ptolémée, confine au septentrion avec les deux Pannonies; au couchant avec l'Istrie, selon une ligne qui de l'origine de la Save aboutirait à la mer; à l'orient elle était bornée par la Mœsie, ou par le cours de la Save jusqu'au Danube, et par le mont Scardus; au midi elle avait pour frontière la Macédoine jusqu'à l'embouchure du Drin dans l'Adriatique. Nous ferons observer qu'il ne s'agit dans les délimitations de Ptolémée que de l'Illyrie barbare qui commençait à l'Istrie et finissait à Lissus, parce que l'Illyrie macédonienne s'étendait de ce point extrême jusqu'à l'Acrocéraune.

Ptolémée place sur le littoral de la Liburnie Alvona, Flavona, Tarsatica, l'embouchure du fleuve OEneus, Velcera, Senea, Lopsica, l'embouchure du Tedanius, Ortopla, Vepia, Argyrutum, Ænona, Jadera (colonie), l'embouchure du Titius et Scardona.

Dans l'énumération des places maritimes le même géographe nomme Salone, colonie, Epetium, bâtie près de la rivière, qu'aucun écrivain ancien n'a indiquée (1); Reguntium, OEneum, l'embouchure du Naron; Epidaure, Risinum, Acrivium, Rhizonicus Sinus, Bulva, Ulcinium,

(1) *Xarnovoritza* ou rivière des moulins. Voyez Fortis, *Voyage en Dalmatie.*

l'embouchure du Drilon et Lissus.

De tous les fleuves de cette contrée le plus connu est le Drius qui se décharge dans l'Adriatique; il prend sa source dans le lac Lychnidus, et reçoit dans son cours le Drin Blanc, qui coule des hauteurs du mont Scardus. Sur le versant opposé de la même montagne, on trouve la source du Drina, qui est le cours d'eau le plus considérable de la Bosnie, qu'elle sépare du sandgiak de Pristina, démembrement de la Servie. La Drina est le Brongos d'Hérodote. Nous aurons occasion de revenir sur ce sujet en parlant des Besses ou Bosniaques.

Les Japodes, poursuit Ptolémée, avoisinent l'Istrie. Au-dessus de la Liburnie, les Mazéens sont les peuples les plus occidentaux.

Il s'agit ici de la première Iapidie, qui se divisait en deux parties. L'une était voisine de la Carniole et du Timave, et s'étendait au delà de l'Istrie jusqu'à l'Arsia, où commençait la seconde Iapidie, toujours au-dessus de l'Istrie jusqu'au golfe Flanatique. Les limites de ces divisions ne sont pas connues d'une manière précise.

Il serait difficile de déterminer le territoire qu'habitaient les Mazéens, qui paraissent cependant avoir fait partie de la seconde Pannonie. Les Azales qui étaient plus à l'occident que les Mazéens, les Cytni qui s'étendaient vers l'est, les Latobiei voisins du Noricum, les Varciani, les Boei, les Coletiani, les Jasii et les Ozériates paraissent n'avoir fait partie de l'Illyrie que depuis les conquêtes qui eurent lieu sous le règne de Tibère. C'est ainsi que des mesures politiques réunirent à cette province importante la Rhétie, le Noricum, la Pannonie Aquilonaire et la Iapidie.

« Après les Japodes venaient les Dériopes et les Derii; au-dessus des premiers on rencontrait les Dyndatii, plus haut les Ditiones; enfin au delà des Derii habitaient les Cérauniens (Ptolémée). »

Il est probable que plusieurs de ces peuplades appartenaient à l'Hertzégovine et aux régions montueuses de la haute et de la basse Albanie.

« Les Daursi, poursuit Ptolémée, occupent l'intérieur de la Dalmatie; au-« dessus habitent les Comeni et les Var-« dæi; plus loin on trouve les Narensii « et les Sardiotes; au delà et en avançant « dans les terres sont les Ducléates, les « Pirussæ et les Scirtanes qui avoisinent « la Macédoine. » Nous essayerons de déterminer l'emplacement de ces peuplades en rapprochant les données de Pline de celles de Ptolémée, et nous compléterons l'Illyrie de ce dernier géographe par l'énumération des villes maritimes et des îles.

Ces villes maritimes étaient, pour la Liburnie: Tedrastrum, Arucia, Ardotium, Stlupi, Curcum, Ausancali, Varnarca, Salvia, Adra, Arauzona, Assessia, Burnum, Sidrona, Blanona, Ouporon, Nédinum. Pour la Dalmatie: Andetrium, Aleta, Hérona, Delminium, Æquum, Colonia Saloniana, Narbona colonia, Enderum, Chinna, Doclea, Rizana, Scodra, Thernidana, Siparuntum, Epicaria, Erminiacum.

Les îles adjacentes à la Liburnie étaient Apsoros, Crespa, une seconde Apsoros, Curieta, Sulfinium, Curicum, Scardona, Arba et Colentum.

Pour les îles voisines de la Dalmatie, Ptolémée cite: Issa, Tragurium, Pharia, Corcyra, Nigra et Meligum; ce qui donne pour la paralie Illyrique cinquante-sept villes et quatorze îles principales, dont quelques-unes comptaient deux cités.

CHAPITRE XII.

ILLYRIE SUIVANT PLINE.

Pline range la Dalmatie et l'Illyrie au versant austral des montagnes qui séparent les contrées de la Pannonie; puis il place la Liburnie entre l'Arséa et le Titius. Les principales nations de l'Illyrie, d'après cet écrivain, étaient les Mentores, les Hymanei ou Ismeni, les Enchéléens, les Buni et les Peucétiens.

Déjà à cette époque, plusieurs peuplades avaient disparu ou, devenues faibles et subordonnées, elles n'étaient plus connues sous leur ancien nom.

Les Japodes, naguère puissants, relevaient de la juridiction des Scardonites. Les Liburniens, ajoute cet écrivain, ont dans leur ressort quatorze cités, parmi lesquelles on compte celles des Lasciuiens, des Stlupini, des Burnia-

tes et des Olbonenses. Dans cette démarcation territoriale, les Alates, les Flanates, qui donnent leur nom au golfe Flanatique, les Lopsi, les Vavarini et les Assésiates sont régis par le droit italique, ainsi que les Fertinates et les Curictes. Les villes du littoral (*oppida*), depuis Nesactio, qui forme la limite de l'Italie, sont : Alvona, Flavona, Tarsatica, Senia, Ortopula, Vegium, Argyruntum, Corinium, Æuona, Pasinus. Le fleuve Tedanius forme la limite de la Japydie. Les îles sont : Absyrtium, Arba, Cresca, Gissa, Portunata. En revenant sur le continent on trouve Jadera, colonie éloignée de cent soixante mille pas de Pola; à trente mille pas plus loin est l'île de Colentum, dont le Titius est éloigné de dix-sept mille pas.

Sur le même fleuve et dans la seconde juridiction, Scardona s'élève entre la Liburnie, qui finit et la Dalmatie, qui commence. On trouve ensuite l'antique contrée des Tarioteset le fort de Tariona. Plus loin est le promontoire de Diomède, ou selon d'autres la presqu'île de Hyllis dont la circonférence est de cent mille pas; au delà se trouvent Tragurium, cité romaine, célèbre par ses marbres; Secum, où Claude établit une colonie de vétérans; Salone, colonie à cent onze mille pas de Jadera et qui comprend dans sa juridiction une population divisée en trois cent quatre-vingt-deux décuries.

L'arrondissement des Sardiates comprend : Burnum, Andetrium, Tribullium, lieux illustrés par les armes; il a dans son ressort les Isséens, les Colentins, les Sépariens et les Épétiniens; ces derniers possèdent les châteaux de Liguntium et de Raitinium.

Troisième juridiction. Naronia colonie (*Tertii conventus seu judiciarii fori*), à soixante et douze mille pas de Salone et à vingt mille de la mer, est située près d'un fleuve du même nom. Varron place quatre-vingt-neuf cités dans cette juridiction. De ces cités ou cantons ceux que l'on connaît se réduisent aux suivants : les Céraunieus, qui forment dix décuries; les Daoriziens, qui en ont dix-sept; les Diates cent trois; les Docléates trente-trois; les Deretiniens quatorze; les Dérémistes trente; les Dindariens trente-trois; les Glanditiones quarante-cinq; les Melcomani (Comains noirs) vingt-quatre; les Narésiens cent onze; les Scirtars soixante et treize; les Siculotes vingt-quatre. Les Vardéens, qui ravagèrent autrefois l'Italie, sont réduits à vingt centuries.

Indépendamment des peuples qu'on vient de citer, l'Illyrie fut jadis habitée par les Ozméens, les Parthiniens, les Hémasiniens, les Arthites et les Armistes.

Villes et cités grecques, romaines et illyriennes. — A cent mille pas du fleuve Naron, on trouve Epidaure, colonie grecque. Plus loin sont les villes romaines ou habitées par des citoyens romains, telles que Rhizinum, Ascrivium, Butua, Olchinium, appelée autrefois Colchinium et dont les fondateurs venaient de la Colchide. On trouve ensuite le Drillo (Barbana ou Boïana), et l'on arrive à Scodra, ville et municipe, à dix-sept mille pas de la mer. Cette province renferme encore un grand nombre de villes grecques et de cités considérables, parmi lesquelles on peut nommer les Labéates, les Endéroduniens, les Sasséens, les Grabéens, les Illyriens proprement dits ou les Taulantiniens et les Pyréens. Le promontoire Nymphæum conserve son ancien nom. Lissus (*oppidum*) municipe romain est éloignée de cent mille pas d'Épidaure.

C'est à partir de Lissus que commence l'Illyrie macédonienne. Pline range dans la province de Macédoine les Parthéniens et derrière eux les Dassarètes. Sur le rivage de la mer on trouve Denda, municipe romain; Épidamne, dont le nom de sinistre augure fut changé par les Romains en celui de Dyrrhachium. On rencontre ensuite le fleuve Aoüs ou Æos; Apollonie, ancienne colonie des Corinthiens, située à quatre mille pas de la mer. Sur le confin de son territoire est le Nymphæum, qu'habitent les Amantes et les Bulliones, peuplades barbares. Sur le rivage s'élève Oricum, ville fondée par les habitants de Colchos. C'est à cette limite que commencent l'Épire et les monts Acrocérauniens.

Selon Pline, les îles disséminées dans le golfe Illyrique dépassent le nombre de mille; il nomme d'abord Cissa, Pullaria et les Absyrtides dans le voisinage de l'Istrie; puis vis-à-vis de Ja-

dera (Zara), Issa. . . . . . . Les îles qui appartiennent à la Liburnie sont nombreuses. . . (1). Les Céladusses. . . Les Trucones. Il est sans doute question des îles appelées Κρατεῖαι par Scylax, qui indique leur emplacement dans le voisinage de Pharos et d'Issa. Pline cite ensuite Bavo et Brattia, célèbre par ses chèvres et renommée aujourd'hui pour ses sardines et ses fromages; Issa, colonie romaine et la ville de Pharia. On rencontre plus loin Corcyre la Noire, où les Gnidiens ont fondé une ville; Melite (Meleda); les Élaphytes (Calamota et Giupana. Enfin, dans la mer Ionienne, ou plutôt à l'entrée de l'Adriatique est l'île de Sazon, à trois mille pas d'Oricum, distance beaucoup trop faible et que les hydrographes modernes, d'accord avec Scylax, évaluent au tiers d'une journée de navigation.

CHAPITRE XIII.

Pline en parlant d'Olchinium et d'Oricum leur donne pour fondateurs des habitants de la Colchide; cette question ethnographique, sur laquelle il ne s'arrête pas, nous a paru mériter quelque attention, ainsi que la qualification de barbares appliquée par cet auteur aux Amantes et aux Bulliones.

Le sens historique du mythe de Celtus, Illyrius et Gallus, issus de Polyphème et de Galatée, peut se résumer dans l'idée d'une origine commune. Ainsi les Celtes ou Galates se seraient trouvés mêlés avec les Illyriens; et ces derniers, modifiés successivement par leurs rapports avec les Hellènes, les Macédoniens et les Romains, auraient accueilli parmi eux une population belliqueuse, toujours prête à se joindre à leurs expéditions; de même que de nos jours les Schypétars ou Albanais se trouvent mêlés sans s'y confondre avec les peuples slaves du Danube et les Grecs-Romæi du Bas-Empire.

Les Gaulois qui passèrent dans l'Asie Mineure, un demi-siècle environ après la mort d'Alexandre, sortaient des régions au midi du Danube et au nord-ouest de la Grèce. Ces contrées, au rapport de Strabon, étaient habitées par une foule de peuplades d'origine galate qui se donnaient le nom générique de Celtes. Parmi eux étaient les Scordisques, les Bastarnes, les Boïens, les Taurisci, les Japodes et quelques autres. Les Scordisques de race gallique étaient mêlés sur plusieurs points avec les Thraces et les Illyriens. Les Celtes nommés ci-dessus avaient leurs établissements non loin de Segeste, le long du Noarus et de ses affluents. Les Celtes établis chez les Thraces occupaient le territoire compris entre la Save et le Danube. Ils avaient pour voisins les Mœsiens, les Triballes et les Dardaniens. Quant aux Japodes, on sait qu'ils étaient établis, à peu de distance de l'Adriatique, entre les Carnes et les Istriens; mais leur territoire s'étendait assez loin dans l'intérieur des terres.

Olchinium (Dulcigno), ainsi que Oricum, doivent, comme Pline l'atteste, leur origine à une colonie de Colchos. Dans son histoire des colonies, M. Raoul Rochette attribue la fondation de ces villes aux Abantes, qu'il regarde également comme les fondateurs d'Amantia, Byllis et Argyrine, dont on retrouve les ruines dans l'Acrocéraune; mais il a dû arriver que les établissements grecs (comme le prouvent les médailles publiées par M. Mellingen) ont été envahis par les peuplades de race celtique. C'est pour cette cause peut-être que Pline les qualifie de barbares, afin de les distinguer des autres Illyriens.

CHAPITRE XIV.

STATISTIQUE ANCIENNE.

Les Liburniens (nous suivons toujours les données de Pline) avaient quatorze *civitates* ou cantons semblables à ceux qui existent encore dans la plupart des vallées des Alpes. Ptolémée en compte seize. Ces deux auteurs ne disent rien de leur population; mais comme de chaque cité (*civitas*) dépendaient quatre bourgades au moins et des villa, peut-être ne serait-on pas éloigné de la vérité en donnant à chaque arrondissement une population de 8,000 âmes, ce qui donnerait pour les quatorze cités 112,000 habitants. En ajoutant à ce

(1) Le texte offre ici une lacune qu'on pourrait remplir par les îles Crexa, Gissa et Colentum, qui se trouvent citées par le même auteur, au chapitre XXV.

chiffre celui de la population des bourgs (*oppida*) situés sur le bord de la mer, on aurait, en y comprenant les îles, un total d'environ deux cent mille habitants pour la population de toute la Liburnie.

Le territoire de la deuxième région était divisé en 382 décuries, qui relevaient de Salone. Or, la décurie se composait de mille individus; on aurait donc 382,000. Si l'on évalue à 12,000 le nombre des habitants de Scardona et de Salone, à 3,000 ceux de Burnum, Andetrium et Tribullium, à 6,000 chacune des îles Issa, Colentinum, Lepari, Epetium, à 2,000 les forteresses de Liguntium et de Ratancum, on aura pour le *conventus* de Salone 423,000 âmes.

Narona, chef-lieu de la troisième région (*tertii conventus*) étendait sa juridiction sur quatre-vingt-neuf cités ou cantons. En admettant en moyenne le chiffre conjectural de 8,000 individus pour chaque cité, on aura un total de 530,000 âmes. Pline, qui compte 540 décuries dans la troisième région, est au-dessous du calcul de Varron; ce qui s'explique par la diminution de population dans les contrées connues et l'absence de données certaines pour quelques autres.

La quatrième région comprenait Épidaure, Rhizinum Ascrivium, Butua, Olchinium et Scodra, place considérable, sans compter un grand nombre de villes grecques dont les noms, ajoute Pline, n'étaient pas présents à sa mémoire. Ainsi il néglige de faire connaître les peuplades établies sur les bords du lac Labéatis, où s'élèvent encore trente-deux villes ou bourgades populeuses : les Sassœi, qu'on croit être les Monténégrins; les Docléates, les Endéroduniens; les Grabéens, dont le nom de Grabia rappelle le souvenir; les Scirtars ou Scirtones, avec leur capitale Scirtiana, située à douze mille pas de Lychnidus, et qui fournissaient d'excellents soldats. Ces derniers, qui sont probablement les ancêtres des Schypétars ou Albanais, occupaient les environs d'Elbassan, l'Albanopolis de Ptolémée. Chiuna, que ce géographe nomme après Doclea, était encore, au temps de George Acropolite, un canton qu'il place entre Croïa et Elbassan. Les ruines de Sardia, chef-lieu de la nation des Sardéates, se retrouvent non loin du lac Ricavatz, dont les eaux se joignent à la Zem pour tomber dan les lac Labéatis. De ce dernier lac sort la Barbana (Boïana), fleuve magnifique, tributaire de l'Adriatique et qui n'est mentionné ni par Pline ni par Ptolémée, quoiqu'il soit plus navigable que le Drin.

Quant à la population de cette quatrième région, on peut l'évaluer, d'après notre calcul approximatif, à 36,000 âmes pour le rayon d'Épidaure, du golfe Rhizonique et d'Olchinium (vieux Dulcigno), en admettant, ce qui existe encore aujourd'hui, que le rapport de la population des villes à celle de la campagne est comme 1 est à 5.

D'après un mémoire inédit, adressé à la cour de Russie en 1800, le Czernagora (Montenegro); l'Hertzégovine, la Prévalitaine, le Sandgiak de Croïa et une partie de celui d'Ochrida comptaient une population mâle de 80,000 âmes de vingt à quarante ans. Il en résulterait, en admettant un nombre égal de femmes, une population générale d'environ 525,000 âmes ; mais, comme il ne s'agit ici que des chrétiens, qui formaient environ la moitié de la population totale, on peut admettre pour les chrétiens et les Turcs un total qui dépasse un million; en y ajoutant l'État de Raguse ou 50,000 âmes, on arrive à un chiffre de pres de 1,100,000 individus.

Or, comme le royaume de Gentius, au temps de la conquête romaine, était beaucoup plus florissant que les contrées correspondantes ne le sont de nos jours, ce qu'attestent et le grand nombre des ruines et l'ancienne fertilité du sol, on peut sans exagération admettre que l'Illyrie des anciens renfermait une population de plus de trois millions d'âmes.

CHAPITRE XV.

ÉTAT POLITIQUE.

Avant la conquête de l'Illyrie par les Romains, les nombreuses tribus qui composaient cette contrée obéissaient à des chefs dont l'autorité ressemblait à celle des chefs de clan. Leur gouvernement offrait un mélange du régime

patriarcal et du régime guerrier, résultat des invasions fréquentes et des luttes d'établissement à établissement.

Cependant les Illyriens étaient moins incultes que les barbares proprement dits ; ils avaient eu des rapports fréquents avec les Hellènes avant le siècle de Périclès, et avec les Macédoniens antérieurement au règne de Philippe. Les Sarmates, les Celtes et les Gètes devaient être parvenus à un certain degré de civilisation lorsqu'au quatrième siècle de notre ère Ulphilas composait pour eux un alphabet et traduisait les textes sacrés.

Sous la domination romaine, l'Illyrie eut à supporter tous les maux du système fiscal et oppresseur que les maîtres du monde imposaient aux nations vaincues. Cependant, comme on redoutait l'esprit inquiet et belliqueux de ces peuples, Rome, surtout sous les empereurs, leur accorda quelques prérogatives. Le titre d'*Italiens*, que reçurent diverses provinces de la Dalmatie, comportait l'exemption de l'impôt territorial et personnel et quelques prérogatives pour les ventes et autres contrats.

Le *jus municipii* conférait le droit de bourgeoisie romaine. Les villes honorées de ce privilége conservaient leurs lois et leur administration propres. Celles qui étaient agrégées à la cité romaine jouissaient du droit privé dans sa plénitude et d'une partie du droit politique. Leurs citoyens pouvaient exercer les magistratures de Rome et servir dans les légions. Ce dernier privilége était largement exploité par les Romains à l'époque où la population libre de l'Italie ne suffisait plus au recrutement des armées.

La condition des peuples vaincus et réduits en provinces n'en était pas moins misérable et précaire. Les habitants perdaient la propriété de leurs biens fonds, qui étaient vendus ou réunis au domaine de l'État ; et ils payaient un tribut, signe de leur dépendance. Privés de leurs magistrats, ils recevaient de Rome un commandant qui avait sur eux droit de vie et de mort et dont les arrêtés remplaçaient les lois du pays. Toutes les branches de juridiction se trouvaient réunies entre les mains du gouverneur de la province.

Ce système d'absorption était complété par une fiscalité odieuse, dont les différents emplois étaient brigués avec autant d'empressement que les charges les plus honorables. Tandis que ces causes exaspéraient les vaincus et les portaient à la révolte, Rome s'affaiblissait de jour en jour par les exigences de sa corruption, et preparait avec le triomphe des barbares l'avénement de la vie nouvelle et le règne de la parole du Christ.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

CHRISTIANISME.

Auguste avait ajouté à l'empire la Dalmatie, la Rhétie, la Vendélicie, la Pannonie, l'Illyrie et la Thrace; les victoires de Trajan joignirent la Dacie à ces provinces, où la religion chrétienne venait de jeter ses premières semences.

MISSION DE SAINT PAUL. — Dans son epître aux Romains, l'apôtre dit : *Par la vertu des miracles et des prodiges et par la puissance du Saint-Esprit, j'ai porté l'évangile de Jésus-Christ dans cette vaste étendue de pays, depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie*. Ces paroles ne prouvent point que saint Paul ait pénétré dans cette dernière province. Il s'embarqua d'abord dans la Troade, aborda sur les côtes de la Samothrace, d'où il passa à Néapolis, ville maritime du continent. De là il se rendit à Phi-

lippes, colonie romaine. Obligé de s'éloigner de cette ville, où sa parole lui attira la persécution, il se dirigea avec Silas, son disciple, par Amphipolis et Apollonie vers Thessalonique, où il fit des prosélytes. Il alla ensuite vers Berrhoé, ville située au delà de l'Axius; puis il se rendit à Athènes et à Corinthe. Il s'embarqua pour l'île de Crète, au port de Cenchrée, où il institua un évêque. Tite, qui l'accompagnait, fut d'abord destiné pour la mission d'Illyrie; mais à peine fut-il arrivé dans cette province, où il apprit l'arrestation de saint Paul par ordre de Festus, qu'il dut se rendre à Rome. De là il passa dans la Crète, dont il fut le premier évêque; et saint Paul confia à Domnius, Syrien, natif d'Antioche, le soin d'annoncer la parole divine dans l'Illyrie. Ses instructions lui prescrivaient de nommer des archevêques et des évêques dans les lieux où les païens avaient des flamines ou grands prêtres de Jupiter. C'est de cette manière que furent établis l'archevêché de Ravenne par saint Apollinaire, d'Aquilée par saint Marc et de Salone par Domnius, qui reçut dans cette ville la couronne du martyre.

CHAPITRE II.

Provinces de l'Illyrie; deuxième siècle. — A cette époque l'Illyrie était divisée en dix-sept provinces, savoir: 1° et 2° la première et la seconde Norique; 3° et 4° la première et la seconde Pannonie; 5° la Valérie; 6° la Savie; 7° la Dalmatie; 8° la Mœsie; 9° et 10° les deux Dacies; 11° la Macédoine; 12° la province de Thessalonique; 13° l'Achaïe; 14° et 15° l'une et l'autre Épire; 16° la Prévalitaine; 17° la Crète. Dans le siècle suivant, la Thrace fut annexée à cette vaste contrée, qui s'étendait depuis le golfe Adriatique jusqu'au Pont-Euxin, et qu'on divisa en Illyrie orientale et Illyrie occidentale. La première de ces préfectures comprenait la Thrace, les deux Mœsies, l'Hémus et le Rhodope; la seconde se composait de la Macédoine, de la Thessalie, de la Grèce avec les îles, des deux Épires, du pays des Illyriens proprement dits, des deux Dacies, des Treballes et de la Pannonie jusqu'à la Valérie et à la Mœsie supérieure.

Nous avons parlé, dans la première partie des victoires de Trajan et d'Adrien dans la Dacie, et nous avons indiqué les événements les plus mémorables dans l'histoire de l'Illyrie et des Provinces Danubiennes aux premiers siècles de notre ère. Nous avons peu de détails, pour cette époque, à ajouter aux faits principaux.

Au commencement du quatrième siècle, Scardone, Salone et Narenta furent choisies pour la résidence des autorités romaines en Dalmatie. C'est là que furent établis, sous la main des gouverneurs, les prétoires, les tribunaux et les dépôts des garnisons destinées à la défense du pays. Cet état de choses dura jusqu'à Dioclétien. Dans le partage qui suivit la mort de Constantin, la Grèce, la Macédoine et l'Illyrie échurent à Constant; mais depuis, la Dalmatie appartient tantôt aux princes d'Occident, tantôt à ceux d'Orient; sous les fils de Theodose, Honorius eut la Dalmatie. Cette province passa ensuite aux rois barbares. Saint Jérôme, contemporain de cette époque désastreuse, trace le tableau suivant: « Les Huns se jettent sur les Alains, les Alains sur les Goths, les Goths sur les Sarmates... Et nous ne prévoyons pas la fin... Les barbares ont désolé la Thrace, la Macédoine, la Dardanie, la Dacie, la Thessalie, l'Achaïe, les deux Épires, la Dalmatie et les Pannonies. Depuis vingt ans le sang romain coule entre Constantinople et les Alpes Juliennes. » Procope estime qu'à chacune des invasions il n'y a pas eu moins de deux cent mille individus égorgés ou traînés en esclavage.

Au milieu des désordres de l'anarchie, l'Église ne perdait pas courage, et ses pasteurs désarmèrent plus d'une fois la férocité des barbares. Le pape Damase revêtit du titre de vicaire du saint-siége pour l'Illyrie orientale Asconius, archevêque de Thessalonique, à l'époque où les Goths étaient maîtres de la Macédoine. Il fallut composer avec les vainqueurs: Léon de Thrace céda aux Goths les territoires de Pantalia, Europos, Mediana, Petina, Berrhéa et une contrée désignée sous le nom de Scium. Selon nos conjectures, Pantalia était

dans le voisinage de la ville moderne de Prisrendi; Europos dans le diocèse de Grevno; Mediana se trouvait probablement dans le Sandgiac d'Ochrida. Petini est encore connue sous le nom de Pekini, ou Pesch, érigée en métropole au treizième siècle et siége à cette époque de l'exarque d'Albanie. Berrhéa, appelée depuis Irénopolis, est la Verria des modernes. Scium correspond sans doute à la voïvodie de Sciak.

Vers la fin du cinquieme siècle l'Illyrie donna deux maîtres à l'empire : Anastase, né à Dyrrachium, et Justin, originaire de Bederiana, ville située sur les confins de la Thrace. A la même époque, les Bulgares qui s'étaient montrés sur la rive droite du Danube en 485, reparurent de nouveau. Ils vainquirent Aristus, gouverneur de l'Illyrie sur les bords de la Zurta, qui est peut-être la Zibritza, affluent du Danube. C'est vers ce temps que la Pannonie inférieure prit le nom de Savie, parce qu'elle est traversée par la Save.

CHAPITRE III.

Voies romaines. — Il était de la plus haute importance pour les Romains de communiquer librement avec leurs provinces à l'est de l'Adriatique. Le sol de ces provinces est singulièrement favorable à la guerre défensive, et c'est seulement en échelonnant des forts qui commandent les passages difficiles, qu'on peut tenir en respect les populations belliqueuses, établies jusque dans les plis des montagnes. Aussi les Romains donnèrent-ils un soin particulier aux voies de l'Illyrie. Par une de ces routes on allait d'Aquilée à Trieste pour se rendre dans l'Istrie et la Dalmatie. Sur ce parcours on trouvait l'Izonzo, la source du Timave, Parentium, Pola, d'où l'on se rendait ordinairement par mer à Zara. Là commençait un embranchement qui conduisait à Macarum, en passant par Deminium, Asseria, Scardona, Loranum, Tragurium (Trau) Sielis, Salone, Epetium (Strobez), Oneum (Almissa), et par le pays d'Ironia (Primorié des Slaves.)

Un autre embranchement qui partait de Zara traversait Nedianum et Burnum, où il s'unissait à la grande route militaire d'Aquilée.

De Pola, au delà du cours de l'Arsia, la voie romaine rencontrait Albona, Tersatica (Tersatz), Segna, Avendona, Epidatium, Aucus, Ausancalium, Elambetès, etc., villes ou bourgades situées dans le pays correspondant à la Lika autrichienne, où l'on voit encore des colonnes milliaires. Elle se dirigeait ensuite vers la Narenta, par Billubium, ad Novas, ad Fusianas, et Bigestum, Biélopolié; de ce point elle se prolongeait vers Narona, d'où en suivant le littoral adriatique, elle traversait le Monténégro et l'Épire pour aboutir au Péloponèse.

Il y avait encore un embranchement qui partait de Trigium, pénétrait dans l'Hertzegovine, la Bosnie, la Servie et la Macédoine, et conduisait à Constantinople. D'autres routes, qui se rattachaient à la grande voie consulaire ouvraient des communications avec l'Esclavonie, la Croatie, le Banat et la Bulgarie.

On retrouve des vestiges de ces voies dans les Alpes Bébiennes, le comté de Zara, sur la Kerka vis-à-vis de Babadol; sur le mont Kremno, dans le district de Sébénico, dans le canton d'Imosk et à Narenta.

Les routes appelées Royales et qui appartiennent à une époque bien postérieure réunissaient la Dalmatie à la Hongrie. La première se dirigeait au sud-est, en passant par Murvizza et Brissevo, elle longeait Possidario, s'engageait dans le défilé de Slivinitza; près de Jassenitza, elle traversait le haut Vellebich et entrait dans la Hongrie.

La seconde, qui partait du même point, était tracée un peu plus à l'Orient. Elle ne fut commencée que sous le règne d'Élisabeth, reine de Hongrie. Cette route passait par Obrovatz, sur la Zermagna et à travers la Lika, en se jalonnant sur la voie romaine qui conduisait à Sirmium.

La voie Napoléon devait relier comme points extrêmes Knin à Budua, sur une étendue de trois cents milles.

CHAPITRE IV.

Divisions ecclésiastiques. — L'Illyrie occidentale ne figure que fort

tard dans l'*Orient chrétien* du P. Lequien, qui se borne à citer les églises des deux Dacies, de la Servie et de la Bosnie; mais on trouve des renseignements plus étendus sur les divisions ecclésiastiques de cette portion de l'Illyrie dans les recherches de l'abbé de Commanville, qui a résumé les diverses notices sur les évêchés et archevêchés. Il comprend dans l'exarchat de Macédoine, province d'Épire, l'Illyrie grecque, dont la métropole, fondée au cinquième siècle, était Dyrrhachium (Durazzo), et à laquelle il attribue vingt évêchés suffragants. Il place dans l'exarchat de la Dacie méditerranée Sardique la métropole, avec deux evêchés. Dans la Dacie littorale, sans désignation de métropole, il cite quatre évêchés. D'après sa nomenclature, on ne trouve dans la province de Mœsie qu'un seul évêché, celui de Sigedunum; dans la Dardanie que celui de Scupi, métropole dont le siége fut transporté, dans le quatorzième siècle, à Pechium, exarchat d'Albanie. La Prévalis, qui relevait originairement de Dioclée, fut réunie à la Dardanie. Quant à la Dalmatie, elle était divisée en quatre éparchies : Jadera (Zara) avec trois suffragants; Spalatro, dont relevaient douze évêchés; Raguse, qui en comptait sept, et Antivari huit. Ainsi l'Illyrie occidentale comprenait soixante-trois éparchies ecclésiastiques.

CHAPITRE V.

Justinien, parvenu à l'empire, démembra le diocèse d'Illyrie; pour honorer le lieu de sa naissance, il voulut que l'évêque de Justiniana prît le titre d'archevêque, et il rangea sous sa juridiction la Dacie méditerranée, la Dacie littorale, la seconde Mœsie, la Prévalitaine, la seconde Macédoine et une partie de la seconde Pannonie (1). C'est ainsi que ce prélat fut dégagé de l'obédience de Thessalonique : « *in Dei omnipotentis gloriam, et nostri numinis sempiternam recordationem.* »

La Prévalitaine avait Scodra pour métropole, et pour suffragant l'évêque de Dioclée; la Dardanie relevait de la métropole de Scopia (1).

CHAPITRE VI.

Changements politiques. — La Croatie et la Dalmatie, conquises par les Slaves sous le règne de Justinien, furent érigées en royaumes au commencement du septième siècle; en 872, le royaume des Dalmates devint la conquête des Serviens. Déjà, vers le milieu du sixième siècle, les Slaves avaient donné leur nom à une partie de la Macédoine. En 591, saint Grégoire écrivait à Jovius, préfet de l'empereur Maurice en Illyrie que les naturels s'étaient réfugiés dans les îles de l'Adriatique pour se soustraire à la fureur des Goths commandés par Élauphus. Cet ancien lieutenant de Bélisaire, qu'il avait trahi, s'empara de Muicarus (Macarska) et de Laurenta, port de mer. Ce fut un temps de luttes partielles et d'événements négligés par l'histoire, qui passe sous silence jusqu'à l'héroïsme quand il se montre sur un petit théâtre et qu'il n'exerce aucune influence sur la marche des grands intérêts de l'humanité. Un peuple éprouvé par tant de vicissitudes, dans un pays tel que l'Illyrie, devait arriver à une forme de gouvernement en rapport avec ses instincts belliqueux et avec cette indépendance si naturelle à l'habitant des montagnes.

CHAPITRE VII.

RAGUSE.

Raguse républicaine fonda sa domination sur ces rivages tant de fois conquis et jamais soumis au joug.

Les Épidauriens s'étaient placés sous la protection de Rome dès l'an 168 avant notre ère, comme l'attestent des mar-

(1) Salimir, roi des Croates, avait épousé la sœur d'un dynaste slave appelé Istok, qui lui-même s'était uni à Beglenitza, sœur de l'empereur Justin, dont il eut Justinien. Nicolas Alemanus confirme cette citation que nous empruntons à Luccari, et il s'appuie lui-même sur l'autorité de Théophile.

(1) Le géographe d'Anville est dans l'erreur lorsqu'il prétend que Justiniana prima est la Giustendil moderne. Cette dernière ville correspond à la Justinopolis des Byzantins; Justiniana fut surnommée Achrida par les Bulgares, et qualifiée, de même que Constantinople, du titre de Nouvelle Rome.

bres conservés à Ragusa Vecchia dans le palais du gouvernement. On ignore à quelle époque cessa le patronage du sénat sur l'Enchélie; et quant à la fondation de Raguse, il n'est pas moins difficile d'en déterminer la date précise. Quelques historiographes indigènes ont reculé de plusieurs siècles l'établissement de Raguse, dans l'intention sans doute de lui donner un droit d'aînesse sur Venise. Ce qu'on peut accorder aux chercheurs intéressés d'origines, c'est que deux siècles et demi avant notre ère il existait au même emplacement quelques huttes de pêcheurs. Quand cet établissement valut la peine d'être nommé, on l'appela LAUS (escarpement), comme on nommait LAVASI, LABASI, LABEATÆ (montagnards) les habitans de la partie montueuse de la Prévalis, dont Scodra était la capitale. L'appellation primitive subsista longtemps. En effet, on lit dans les brefs des papes postérieurs à l'an 1,000 de J.-C., les noms de LAVUSA, LABUDA, LABUSAEDUM, et on les trouve confondus avec ceux de Ragusium, Rhagusa dans les archives de la république.

Paulimir, ban de Bosnie, et né à Rome, revenait pour succéder à son père : il aborda au port de Gravosa (Sainte-Croix). Accueilli favorablement par les habitants, il fit, dit-on, bâtir un fort sur le rocher nommé Laus, au lieu où s'élève le monastère de Sainte-Marie; on lui attribue également la fondation d'une église sous l'invocation de saint Serge et saint Bacchus, patrons de sa famille. Il l'enrichit, dit-on, de leurs reliques, ainsi que de celles des saintes Pétronille et Domitille et du martyr saint Pancrace.

Plus tard Caboga civilisa les Enchéléens, en introduisant parmi eux la culture des céréales et de l'olivier, et les premières notions des lettres et des arts.

Selon le P. Dolci, les fortifications de Raguse remonteraient à l'an 691, et ce serait vers la même époque que le siége épiscopal aurait passé d'Épidaure à cette ville. On n'est point d'accord sur l'origine du sénat, que quelques auteurs placent dans le onzième siècle.

La chronique rapporte que Raguse fut sur le point d'être consumée par un incendie et qu'à la prière de saint Benoît les flammes s'arrêtèrent après avoir dévoré les quatre cinquièmes des édifices; elle ajoute qu'en mémoire de ce miracle la seigneurie invita deux moines ragusais, établis dans l'île de Diomède (Tremiti), à venir fonder un monastère dans l'île de Lacroma.

Le onzième siècle est marqué dans les annales de Raguse par les priviléges que Guillaume, roi de Sicile, et Saint-Ladislas, roi de Hongrie, accordèrent à la république. A la même époque, on bâtit la partie septentrionale de la ville; la bourgeoisie et les artisans furent distingués en confréries de Saint-Antoine et de Saint-Lazare. Le chef de l'État portait le titre de prieur. Il conclut un traité de commerce avec le voïvode de Servie, et fonda à Belgrade (Nandor Alba) une factorerie qui était encore florissante au douzième siècle. La république établit des relations commerciales avec Constantinople. Ses principaux comptoirs étaient Séraglio, Novi-Bazar, Belgrade, Vidin, Bukarest, Andrinople : ses spéculateurs exploitaient seuls les mines d'or et d'argent de la Bosnie et de l'Albanie.

Comme Venise et comme tous les états essentiellement commerçants, Raguse subordonnait à ses spéculations les relations de sa politique; aussi la trouve-t-on simultanément alliée aux chevaliers de la grande croisade d'Occident et aux Sarrasins; entretenant des rapports de commerce avec Perdicias duc de Chelmo (Hertzégovine); négociant avec l'empereur Baudouin et Théodore Lascaris, retiré à Nicée; enfin envoyant des députés à Brousse, auprès du sultan qui accorda des franchises à son pavillon.

Si la politique des Ragusais était plus que tolérante, ils n'en pratiquaient pas moins une grande dévotion; ce qui est un des traits caractéristiques chez les Grecs, les Slaves et les Italiens. Ainsi ils reçurent avec joie saint François d'Assise, qui débarqua sur leurs côtes à l'époque du voyage qu'il avait entrepris pour convertir le soudan d'Égypte (1223). On prétend que Raguse conserve encore un morceau de la robe du thaumaturge. Vers le même temps, elle en-

voya une ambassade à Dragotin, krale de Servie. Ce prince vint à Raguse, s'y fit moine et mourut au couvent de Debarz, laissant sa couronne à son frère.

1363-1377. Raguse venait d'échapper à un complot qu'un de ses patriciens, Damien-Gudas, avait tramé contre les libertés de l'État; elle avait heureusement repoussé les attaques des Vénitiens et des Sarrasins. Cependant, affaiblie par une longue lutte et voyant les marchés de la Russie fermés à son commerce, elle recourut au pape, qui lui permit de trafiquer avec les infidèles. La seigneurie, qui peut-être se serait passée de cette autorisation, envoya des députés au soudan d'Egypte, ainsi qu'aux émirs de Phénicie et aux princes d'Iconium. Le point important était de se concilier la bienveillance d'Orcan, qui venait de conquérir l'Asie Mineure. Le sultan, flatté de l'hommage des Ragusais, leur accorda un traité de commerce et un firman qui les recommandait à son lieutenant Evren pour tout ce qui concernait les factoreries de la république établies dans la Roumélie. Ces priviléges furent confirmés en 1372 par Amurat, et l'État de Raguse cessa d'être inquiété par les Sarrasins.

Martin, roi de Sicile, conféra aux Ragusais, par lettres patentes, en date de 1387, des franchises entières dans ses États.

En 1397, les ambassadeurs de Charles VI, roi de France, de Louis, duc d'Anjou, des ducs de Milan et de Savoie vinrent solliciter le sénat de négocier le rachat des prisonniers faits à la bataille de Nicopolis; afin de reconnaître le désintéressement des patriciens qui refusèrent cent mille ducats qu'on leur avait offerts comme indemnité pour leur intervention officieuse, le roi de France leur accorda de grandes immunités commerciales.[1]

En 1431, Raguse renouvela les capitulations qui lui assuraient la protection de la Porte; deux ans après, elle envoyait au concile de Bâle les sénateurs Martolo Giorgio et Laurent Sorgo, qui reconnurent la suzeraineté de Rome; mais son indépendance de fait s'abritait sous cette double vassalité.

La république avait à peine réparé les désastres de la peste qui ravagea l'Enchélie en 1434 lorsque Amurat II, poursuivant son beau-frère George, despote de Servie, intima au sénat l'ordre de lui livrer son ennemi, qui s'était réfugié à Raguse. L'armée ottomane était sur la frontière; cependant le sénat répondit à la sommation du sultan par un refus. On rapporte qu'avant de se retirer Amurat, parcourant du regard les rochers du mont Saint-Serge, s'écria : Un État qui respecte à ce point les lois de l'hospitalité ne saurait périr! Jacques Sorgo, assisté d'Étienne Benessa, qui furent députés vers lui, obtinrent sans peine la continuation de la paix.

La seigneurie n'avait point encore stipulé avec la Porte ottomane que les ports et le territoire de l'État seraient considérés comme neutres, quand elle donna asile à quelques familles grecques de Constantinople, après que cette ville eut été prise par Mahomet II. Elle n'en accorda pas moins une généreuse hospitalité aux Lascaris, aux Comnène, aux Cantacuzène, qui cachaient encore sous la pourpre les misères de l'exil. Raguse s'honora également par l'accueil qu'elle fit à des savants tels que André-Jean Lascaris, Démétrius Chalcocondylas, Emmanuel Maraulos, Paul Tarcagnote, père de l'historien Jean, sans parler d'une foule d'écrivains distingués, qui répandirent le goût des lettres dans l'Occident.

Vers la fin du quinzième siècle, des marchands ragusais fondèrent plusieurs monastères en Servie, à Tricla en Thessalie, à Serrès en Macédoine. En 1490, Pierre de la Bantella, de Florence, établit à Raguse des fabriques de draps et autres étoffes de laine. Peut-être le commerce eût-il fait de Raguse la rivale de Gênes et de Venise si l'aristocratie n'avait cru déchoir en s'y livrant.

Vassale de Rome et de Constantinople, Raguse supportait plus impatiemment la suzeraineté des Vénitiens. Tous les trois ans le capitaine général du golfe Adriatique abordait au port de Sainte-Croix, et recevait une coupe d'argent en mémoire des droits que le pavillon ragusais payait autrefois au Doge.

C'était un jour néfaste pour la noblesse de Raguse que celui où un des patriciens, assisté de deux secrétaires, de quelques estours ou huissiers et d'une suite de valets, s'embarquait sur

une humble chaloupe pour se rendre à la galere du *Capo di mare*. On l'y attendait, suivant l'étiquette, les rames hautes, les soldats sous les armes, et la tente dressée sur le tillac. Le sénateur de Saint-Blaise, en simarre, et le bonnet carré à la main, après avoir été salué de la voix et au son des instruments, était conduit à l'entrée du château de poupe, où il était reçu par l'amiral vénitien. Après le compliment d'usage, il offrait la coupe et quelques provisions de bouche, et prenait une tasse de chocolat; cette cérémonie finie, il se retirait.

Le consul prévôt qui occupait le poste de Raguse en 1750 donne sur les mœurs de ces républicains les détails suivants :« « La république, c'est-à-dire ceux qui la « gouvernent ne souffrent pas volontiers « les étrangers de quelque distinction, tels « que consuls et négociants, parce qu'ils « se voient obligés envers eux à des ménagements et à des égards qu'ils n'ont pour « aucun de leurs sujets. L'orgueil des « nobles, qui fait tout plier sous leur autorité, s'offense d'être tenu à observer « certaines convenances à qui n'est pas de « leur caste, ce qui pourrait les déconsidérer aux yeux de leurs esclaves. Le « commerce fait par les étrangers leur « semble un empietement sur leurs spéculations quand il sort de leur sphere, « parce qu'ils craignent toute concurrence, même éventuelle. Dans leur « système exclusif ils préfèrent être maîtres absolus de peu de chose que de « partager le bénéfice avec des étrangers. « Ils ont aussi dans l'idée que les Français, plus perspicaces que d'autres, « voient ce qu'il y a de défectueux dans « leur gouvernement, d'arbitraire dans « leur administration, d'absurde dans « leurs prétentions. Ils en rougissent dans « leur vanité, et voudraient par l'isolement échapper à la critique. C'est leur « endroit sensible. On a beau être circonspect, ils ont trop d'esprit pour ne « pas connaître leurs défauts, trop d'obstination et d'amour propre pour vouloir s'en corriger, et souffrir d'autres « témoins que ceux qui sont forcés d'applaudir. On peut dire que Raguse est « moins un État qu'une maison privée, « dont les maîtres et les valets voudraient « fermer la porte aux étrangers, n'ayant « rien de mieux à espérer que de rester « inconnus. »

En effet, à l'époque où le consul de France portait ce jugement sévère, la république était en pleine décadence, et la guerre qui éclata, en 1769, entre la Russie et la Turquie ébranla son existence politique. Orlof, qui avait préparé les mouvements insurrectionnels de la Grèce, somma l'État de Raguse de renoncer à la protection du sultan, de vendre à l'impératrice Catherine tous les gros bâtiments dont on disposait; d'accepter les conditions d'un emprunt, et de consentir à l'établissement d'une Église grecque (1). En cas de refus, le général menaçait de bombarder la ville. Dans cette extrémité, le sénat recourut à Louis XV, et une ambassade fut envoyée à Versailles. Mais, en attendant les secours de la France, on s'occupa d'organiser les moyens de défense. La république disposait de quatre cents canons, dont quarante seulement étaient montés sur affût. Les magasins ne contenaient que seize quintaux de poudre et trois mille boulets. Elle pouvait lever cinq mille miliciens; mais ces hommes, mal armés, étrangers à la discipline, n'auraient pu opposer à l'ennemi qu'une faible résistance : la seule ressource qui restât à l'aristocratie, c'était d'armer les serfs, mais cette mesure extrême répugnait trop à l'orgueil patricien; on aima mieux éloigner le général russe en lui payant cent mille sequins d'or.

En 1797 les îles Ioniennes furent cédées à la France par les stipulations de Campo Formio; et l'Autriche, comme compensation de ses sacrifices en Italie, obtint Venise, l'Istrie, la Dalmatie et le golfe de Cattaro. Mais la paix de Presbourg (1805) lui enleva toutes ces possessions sur l'Adriatique, et la paix de Vienne (1809) réunit à la France, sous le nom de Provinces Illyriennes, la Carniole, le cercle de Willach, Gœrtz, le ci-devant littoral hongrois, la Croatie provinciale, qui a conservé le nom d'Illyrie, les cercles de Civitad, Gradiska, Clageufurt et la Dalmatie vénitienne avec la ville de Raguse. Les traités de

(1) Cette dernière concession fut arrachée à la république de Raguse en 1804 par l'empereur Alexandre.

1815, en réduisant la France à ses anciennes limites, rendirent à l'Autriche le royaume d'Illyrie. C'est ainsi que la diplomatie, en balançant l'une par l'autre l'action des cabinets de Vienne et de Pétersbourg sur les provinces Danubiennes, a sauvé la Turquie d'une ruine imminente.

Gouvernement. — Le gouvernement de Raguse consistait en un grand conseil composé de nobles âgés de vingt ans au moins, dont les noms étaient inscrits sur un registre appelé *lo specchio* (le miroir.) Ce corps unique, d'où sortaient toutes les autorités, se réunissait chaque année au 1[er] décembre, sous la présidence du *Recteur* ou chef du pouvoir exécutif, pour procéder à l'élection des magistrats. Le nombre voulu d'électeurs était représenté par autant de boules dorées ; les autres boules étaient noires. Le noble qui tirait une de ces dernières perdait pour cette année son droit électoral. Une exclusion déterminée par le sort n'avait rien de blessant, mais elle pouvait porter sur les plus capables. Le corps électoral ainsi constitué, le choix pour les magistratures avait lieu au scrutin et à la majorité absolue des suffrages. Cette même assemblée sanctionnait les lois, délibérait sur le rappel des bannis, exerçait le droit de grâce, connaissait des dettes et créances de l'État, et décidait les questions de paix ou de guerre, questions qui ne se présentaient que bien rarement, si ce n'est lorsqu'il s'agissait de quelques représailles contre les Monténégrins et les Dulcignotes.

Après la session du grand conseil, l'administration publique passait à la cour des *Pregati*, composée du recteur, de onze membres du petit conseil, de cinq provéditeurs de la ville, de douze juges civils ou criminels, des trois membres du conseil des fabriques de laine et de vingt-neuf conseillers. Ce corps réglait les contributions, jugeait les affaires civiles et criminelles en dernier ressort, nommait les ambassadeurs, les chefs militaires, les gardes de l'arsenal, les caissiers, les receveurs des deniers publics, et s'assemblait pour délibérer sur les différentes branches du service.

Le chef du pouvoir exécutif était le recteur, dont le titre avait remplacé ceux de prieur et de comte depuis l'année 1338. Ce magistrat avait d'abord été revêtu d'une grande autorité; mais, quelques-uns d'entre eux ayant abusé de leur pouvoir, on jugea prudent d'y mettre des bornes. Au commencement de ce siècle ses attributions se bornaient à juger les causes minimes, à recevoir les ambassadeurs, à présider le sénat, composé du grand et du petit conseil, et ces deux corps séparément; à apposer le sceau de l'État sur les décrets publics. Il gardait en outre les clefs de la ville, des places fortes et châteaux de la république; enfin il convoquait les assemblées, où il avait le simple droit de vote. Ses fonctions expiraient après un mois d'exercice, et durant ce temps il recevait par jour 4 francs 40 centimes et douze langues de bœuf. Il est probable que ce haut fonctionnaire était forcé d'y mettre du sien pour les frais obligés de représentation. En cas d'empêchement motivé, le recteur était remplacé par le doyen du petit conseil. A sa mort, on fermait les portes de la ville, et les grands de l'État portaient son corps sur leurs épaules jusqu'au lieu de la sépulture.

Le bourdon de Raguse sonnait pour convoquer les différents ordres; une cloche de moindre dimension appelait le petit conseil à ses séances; enfin, une troisième avertissait la bourgeoisie de se rassembler lorsque le recteur sortait de ses fonctions; car elle avait le droit de l'accuser et de contrôler ses actes. Les cloches des classes privilégiées ne laissaient rien à désirer; mais depuis nombre d'années celles du peuple n'avait plus ni corde ni battant.

Cinq provéditeurs étaient chargés du maintien des lois, des édits, de la conservation des chartes de la république et des testaments. Leurs fonctions étaient annuelles et leur donnaient le droit de prétendre au rectorat, dignité qui offrait douze vacances dans le cours d'une année.

L'oligarchie de Raguse se divisait en deux partis rivaux, l'un appelé la *Sorbonne* et l'autre la *Salamanque*. Les noms de ces doctes corps n'avaient rien de commun avec les prétentions de ces patriciens; mais la dissidence qui régnait entre eux n'en était pas moins réelle.

En 1667, un tremblement de terre fit écrouler la chambre du conseil, et ensevelit sous ses ruines une partie des sénateurs, que l'on remplaça par des citoyens d'une noblesse moins ancienne : de là une démarcation entre les anciens et les nouveaux. Les premiers composaient la Salamanque, et les autres la Sorbonne. Il en resultait des altercations fréquentes, et les mariages entre les deux castes n'auraient pas soulevé des difficultés plus sérieuses au temps des priviléges féodaux. Les clients, les valets et jusqu'aux serfs s'associaient aux prétentions de leurs maîtres, de sorte que toute la ville était Salamanque ou Sorbonne.

CHAPITRE VIII.

USAGES ET COUTUMES.

Les nobles ne portaient aucun signe distinctif, si ce n'est une robe de juge; à l'église, au spectacle et dans les lieux publics les places d'honneur leur étaient réservées. Leurs femmes, *Gentil-donne Ragusee*, sortaient en chaise à porteur armoriées, et s'asseyaient au premier rang dans les réunions.

Le recteur sortait en cérémonie pour assister aux processions et aux fêtes publiques, que l'almanach signalait scrupuleusement; ainsi on y lisait : *Oggi sua Serenità si porta al Duomo* (Sa sérénité se rend aujourd'hui à l'église). Le recteur, vêtu d'une robe rouge, doublée de peau de lièvre, et précédé d'un valet portant un parasol, marchait à la tête des sénateurs en simarre et le bonnet carré à la main. Ce cortége, qui n'offrait rien de bien imposant à un étranger, cheminait au son d'un cor de chasse et d'un violon qui ne s'acordaient guère mieux que les prétentions de la Sorbonne et de la Salamanque.

Bourgeoisie. La *citadinanza* ou bourgeoisie se composait des personnes qui possédaient un capital de vingt mille francs. Cette classe pouvait être assimilée aux affranchis de l'ancienne Rome. Les femmes qui en faisaient partie se plaçaient au théâtre dans un rang de loges parallèles à celles des dames nobles, qu'elles effaçaient souvent en agréments et en élégance. Elles étaient tenues de rendre visite aux patriciennes à certains jours et lorsque ces dernières étaient en couche. Alors on daignait leur accorder les honneurs du tabouret.

Après la citadinanza de première classe, qui était la seconde de l'État, venaient les armateurs, les marins et les consuls. Ces derniers étaient chargés par le senat de défendre ses capitulations et son pavillon à l'étranger. Cette bourgoisie, qui composait la partie la plus active et la plus probe de la population, était cependant la moins privilegiée. Au théâtre, les femmes n'avaient place qu'au parterre, et le tabouret chez les patriciennes ne leur était point accordé.

Paysans.—Quant aux paysans, dont la condition était celle des serfs de Pologne et de Russie, on les considérait comme un bétail dont la valeur moyenne était de quatre cents francs par tête. Ces malheureux n'étaient plus, il est vrai, conduits au marché; mais on les comprenait dans la vente des terres. Au reste, les Vénitiens ont longtemps encouragé cet infâme trafic.

Civilisation. — La civilisation de Raguse était tout ce qu'elle pouvait être dans un pays où les hommes valaient mieux que les institutions. Le rôle de la presse y était presque nul; et l'activité des esprits, circonstrite par les petites intrigues de l'aristocratie, ne lui en demandait pas davantage. Cependant on remarquait parmi les nobles quelques hommes d'un vrai mérite : les ordres religieux, qui ont donné aux siences et aux lettres les Banduri, les Boscowitch, les Zamagua, inauguraient une ère de culture et de recherches nouvelles. La bourgeoisie, que ses richesses mettaient à même d'apprécier l'élégance et l'industrie des grandes puissances européennes, preuait le goût du beau, si prompt à entrer dans le domaine moral. La classe marchande, propriétaire de trois cents navires, entretenait avec l'étranger des rapports dont le bénéfice n'était pas purement commercial ; et les serfs euxmêmes, soit ignorance d'un état meilleur, soit qu'ils trouvassent la force de tout supporter dans cette résignation et ce fatalisme qui forment le trait le plus caractéristique des Orientaux et des races slaves, ne se plaignaient pas tout haut de leur sort.

Un phénomène fait pour exercer la

sagacité des moralistes se rencontre fréquemment dans les pays à esclaves : là le courage même, qui s'est prouvé dans une multitude de rencontres, est désarmé devant les rigueurs du maître. Tel Ragusais fait trembler d'un geste, d'un mot le paysan albanais qui à fait tomber vingt têtes, et que des rencontres journalières avec les Monténégrins ont aguerri et familiarisé avec les plus grands périls. Ce dernier n'ignore pas que le seigneur n'a sur son travail et sa vie qu'un droit arbitraire : cependant cet homme brave et fort s'incline sous le châtiment, et met son héroïsme à *souffrir* : singulier effet de l'habitude, qui fait presque une vertu de l'abjection. Ces réflexions rappellent un trait singulier de l'histoire ancienne, celui de ces esclaves qui, ayant vaincu leurs maîtres les armes à la main, rentrèrent dans le devoir à l'aspect du fouet, instrument de leur ancienne servitude (1).

POLICE. — La police municipale de Raguse s'occupait plutôt de réprimer les abus que de les prévenir. Les églises consacrées au culte étaient des lieux de sépulture pour toutes les classes, au grand danger de la santé publique. La ville n'avait ni fours ni boucheries : on apportait de la campagne la viande et le pain; et quand le mauvais temps empêchait les paysans de se rendre au marché, on vivait de biscuit et de salaisons, comme à bord d'un vaisseau. Les caves y sont peu favorables à la conservation des vins; le seul qui ne perde point est le malvoisie; les fontaines n'offraient pas toujours une eau saine et limpide. L'approvisionnement n'avait rien de régulier; tantôt la place était couverte de gibier et de plantes potagères, parmi lesquelles se distinguait une espèce de choux dont les habitants sont très-friands, et qu'on devrait essayer d'acclimater en France; tantôt le marché était entièrement désert.

La république en se mettant sous la protection de la Porte-Ottomane avait eu surtout en vue de se faire un appui contre les Vénitiens. Aussi elle avait cédé au Grand-Seigneur les positions de Klék, au nord-ouest de son territoire, et celle de la pointe d'Ostro à quelque distance de Cattaro. Ce territoire ainsi réduit avait une étendue d'environ trente-cinq lieues de littoral du N. O. au S. E., sur une profondeur qui variait d'une lieue et demie à une lieue jusqu'à la frontière ottomane.

CHAPITRE IX.

DIVISION EN PROVINCES.

Cette lisière était partagée en huit provinces : Raguse avec ses faubourgs, ses jardins et quelques plantations d'oliviers formait la première. La capitale n'avait pour défense qu'une garnison de cent mercenaires mal vêtus et plus mal armés, dont le chef portait le titre *de général de terre*. Il était nommé par le roi de Naples, et touchait par jour une solde 1 franc 50 centimes. Sa propre demeure eût été difficile à défendre; c'était une masure tombant de vétusté. Il ne paraissait guere en public avec les enseignes de son grade que le jour de S. Blaise, dont on solennisait la fête par le simulacre d'une petite guerre. Les Ragusais, jaloux de leur liberté, ne permettaient à la force armée que d'avoir des hallebardes et des mousquets sans batterie et sans baïonnette.

(1) Le patronage était le grand moyen d'action sur le peuple, et son principe était l'immutabilité des usages. Les artisans choisissaient ordinairement pour apprentis de jeunes Morlaques, qu'ils traitaient comme leurs propres enfants. Cette conduite faisait bientôt aimer à ces jeunes gens leur famille d'adoption, et ils oubliaient sans peine les mœurs grossières de leur terre natale. Ils s'établissaient presque toujours dans le pays, remplissaient les vides que la profession périlleuse de la marine laissait dans l'État, et l'éducation qu'ils avaient reçue les transmettait à la vie civile tout façonnés à l'obéissance.

En général, les domestiques étaient également recrutés parmi les tribus dalmates. Dans toutes les maisons on célébrait par une fête de famille l'époque où une servante avait accompli la dixième année de son service. Les conviés lui faisaient alors quelque cadeau, auquel sa maîtresse ajoutait un trousseau. Ainsi dotée la jeune fille avait le choix de s'établir ou de rester avec ses maîtres. Dans ce dernier cas, elle recevait au bout de quelques années des gratifications plus considérables. Ceux qui se plaignent de ne pouvoir trouver de domestiques fidèles et dévoués devraient essayer de ce moyen.

La population de cette ville était d'environ quinze mille âmes.

Canali tenait le second rang parmi les provinces. C'était la plus étendue, la mieux cultivée et la plus riche après Raguse. Elle se prolongeait depuis Cattaro jusqu'à Ragusa Vecchia. Deux princes de Servie, Hranich et Radoslas Pavlovitch, avaient vendu, en 1427, à la république ce territoire, qui comptait dix mille habitants.

Après Canali venait en troisième rang Ragusa-Vecchia (Raguse la Vieille), dont le chef lieu était bâti sur les ruines d'Épidaure, et pouvait avoir deux mille habitants.

Breno, quatrième province, serait remarquable par sa situation pittoresque si quelque végétation égayait sa vallée pierreuse. Cependant une rivière l'arrose, et l'œil s'y repose sur quelques maisons de campagne assez riantes, surtout dans la partie appelée Sabreno. Des villages suspendus au flanc des montagnes qui avoisinent le Czernagora, le mont Saint-Serge, le village de Bel-Langue et partout des rochers, tel est le paysage qu'offre cette partie de l'Enchélie. Mais une vallée dont les voyageurs viennent admirer les sites sévères et pittoresques, c'est celle que parcourt l'Arion, fleuve souterrain, qui sort du mont Bergat, dont ses flots ont miné la base. Les sondes de ce canal profond permettent aux plus gros vaisseaux de ligne d'y pénétrer. A certaines époques de l'année, on entend un bruit sourd dans les montagnes d'où s'élancent des trombes assez puissantes pour déraciner des arbres. Cette province a une population de quatre mille âmes.

Slano, qui est la cinquième des provinces, renferme six mille habitants; Stagno, la sixième, en compte cinq; Janina, placée plus avant dans la presqu'île, cinq mille, et Tarstenitza, qui est la dernière, environ trois mille.

Iles. — Les îles de la république formaient quatre comtés, savoir : l'île de Méléda, l'ancienne Mélite, chef-lieu Babino Poille, où aborda S. Paul, lorsqu'il fut appelé à Rome pour comparaître devant César. Les érudits du pays montrent les ruines d'un palais construit par Agésilas, que Sévère avait relégué dans cette île. Nous laissons à d'autres le soin de vérifier ce point historique. L'air de Méléda est doux et salubre; le séjour en est agréable; et, malgré tous ces avantages, la population ne dépassait pas onze cents habitants.

Agosta, hérissée de montagnes, couvertes d'arbrisseaux, d'oliviers et de vignes, a une population de douze cents âmes. La navigation et la pêche des sardines sont les ressources principales des Agostains. Giupana l'ancienne Tauris de Pline, célèbre par la victoire navale que Vatinius, lieutenant de César, remporta sur la flotte de Pompée, ne compte que huit cents paysans, qui s'occupent de la culture des oliviers. Les Elaphytes (*Isole di mezzo*) ne dépassent pas le même chiffre. Ainsi, en 1805, la population totale de la république de Raguse se montait à environ cinquante quatre mille âmes pour les huit provinces et les quatre comtés. On peut voir par les statistiques autrichiennes les changements que la différence des gouvernements a apportés dans la situation numérique, industrielle et morale de cette petite province.

LIVRE TROISIÈME.

ILLYRIE MACÉDONIENNE.

CHAPITRE Ier.

ALBANAIS.

L'Illyrie macédonienne, au moyen âge, se composait des deux Épires; au milieu des révolutions qui ont bouleversé les États du littoral adriatique, sa population a conservé son type national, ses mœurs et sa physionomie primitive.

Si jamais l'énigme des origines s'est présentée obscure à l'historien, c'est lorsqu'il a essayé de remonter à la source qui pourrait mettre sur les traces de ce peuple, dont les premiers temps ouvrent un champ si vaste aux conjectures. Les Grecs et les Slaves ont exercé sur les Albanais une action continue; plus tard les Turcs les ont à moitié soumis; mais, au milieu de toutes ces vicissitudes, ce peuple est resté lui-même. On dirait qu'il ne combat dans les rangs de l'étranger que pour exercer ses instincts guerriers, et lui apprendre comment il se défendrait lui-même. La régularité des traits des Albanais et la beauté de leurs proportions semblent révéler une race caucasienne, pure de tout mélange.

Certains érudits, renonçant à déterminer leur origine, ont supposé qu'ils sont autochthones. Quelques auteurs les croient descendus des Colches. Dans cette hypothèse, vers le temps de l'expédition de Jason dans la Colchide, une tribu sortie de ce pays aurait fondé Colchinium (Dulcigno) sur les côtes de l'Illyrie macédonienne, et se serait confondue plus tard avec les habitants du pays, qui les accueillirent ou se virent forcés de leur laisser fonder l'un établissement.

Pendant une longue suite de siècles, ils disparaissent de la scène de l'histoire, et c'est à peine si leur nom se trouve mentionné à propos de quelque événement qui leur est étranger. Thucydide, en parlant de l'expédition de Sitalcès contre Perdiccas, rappelle leur existence. Il indique Doberus (Dibra) comme le lieu où se rassemblaient ces peuplades barbares, pour se jeter de là sur la Macédoine-Transaxienne. Ptolémée nous montre les Albanais établis au nord du fleuve Scombi (Tobi), habitant la ville d'Albanopolis (Elbassan), où leur postérité s'est maintenue jusqu'à nos jours. Il place les tribus des Skertones (Schypétars) vers la frontière de la Macédoine, près du lac Labéatis, aujourd'hui Balta. Pline donne à ce même peuple, qu'il divise en douze tribus, le nom de Scyrtari, qui lui est resté et qui désigne la race albanaise. Cet auteur place dans leur territoire Colchinium. Parmi les tribus, il cite les Colentini, les Separi, les Epetini et les Grabæi (Grabia, dans la haute Albanie).

Ils paraissent avoir été quelquefois confondus dans la désignation générale de Scythes. Anne Comnène s'exprime ainsi : « Ce fut par un Scythe aussi léger que Mercure qu'Alexis, duc de Dyrrachium, fit part à l'empereur du débarquement de Boémond en Illyrie.... les Scythes, commandés par Cantacuzène, qui étaient campés sur le fleuve Charzane (Apsus), commencèrent l'attaque contre les Français (Normands). Ce n'étaient point des nomades vivant sur des chariots... » Magius Patavinus, en déclarant leur origine asiatique, les nomme *enfants du Caucase*. Depuis longtemps déjà Æneas Sylvius avait émis la même opinion. Nous ajouterons qu'il existe des homonymies assez nombreuses dans les appellations des peuplades albanaises de l'Illyrie macédonienne et de l'Épire, et dans celles qui appartenaient aux tribus établies jadis entre le Palus-Méotide, la mer Caspienne et les contrées qui s'étendent depuis le Pont-Euxin jusqu'à l'Ar-

ménie. Le peuple que les Européens nomment Albanais, et que les Turcs et les Arabes des régences barbaresques désignent sous le nom d'Arnautes, se donne la dénomination nationale de Schypétars. Il forme quatre grandes familles, qui ont toutes la même origine, ce sont : les Guègues et les Mirdites, les Toxides, les Japis et les Chamides. Sans trop forcer les analogies, on peut reconnaître dans les Guègues les Gosks ou Gogs des géographes arméniens. Les Mirdites rappellent les Mardaïtes, expression qui, dans la langue schype, comme dans le persan moderne, signifie les *Braves*. Les Toxides ou archers seraient les Lezgisdans ou Sagittaires de la mer Hyrcanienne; les Chamis de la Thesprotie une colonie de Schumiks asiatiques, et les Japis de l'Acrocéraune une tribu dont on retrouve l'homonyme sur la côte voisine de l'Italie. Chacune de ces quatre divisions formait d'autres ramifications, dont nous parlerons plus tard.

CHAPITRE II.

LANGUES.

De même que les dialectes établissaient une distinction ethnographique chez les anciens Grecs, ainsi l'on divise les Albanais par langues.

La première ou guegaria s'étend depuis Budua, frontière de Cataro jusqu'aux limites de l'Hertzégovine, en contournant le Monténégro; et de l'orient au midi, jusqu'au lac d'Ochrida et à Dyrrachium. Là se trouvent sur cette partie du littoral adriatique appelée Kraïna (frontière) Budua, homonymie de *Budini*, peuplade voisine de la mer Caspienne, Antivari, fondée par les Antibariens asiatiques mentionnés par Pomponius Méla; Dulcigno, qui dut son origine à une colonie de Colchos; les Zogs, qui ont donné leur nom à un lac du pays, les Murdes et les Chiscangs, voisins du lac Labéatis.

En remontant à l'est, on entre dans le territoire du Zadrima, dont Scodra est le chef-lieu. On trouve dans cette contrée les Pardi, nom donné aux ministres des manichéens ou paterniens; les Koutchi (oiseleurs); les Leporosches (chasseurs de lièvres); les Bouknirs (artophages); les Dardes (nomades); les Colascénlens ou Colentini, et les Drivastes, qui sont une horde de brigands Rasciens.

A l'orient et au nord du Zadrima habitent les Poulati, les Chôti, les Mogouls, les Castrati, les Bogous, les Sivaus, ou Soanes; les Pascoli ou Kolbaus; les Scodrans, les Panani. Enfin la chaîne de séparation entre les rivières qui coulent dans le lac Zenta et les affluents du Drin est peuplée par les Clementi, mission catholique dont l'évêque nommé par le saint-siége a sa residence à Sarda.

Telles sont les principales tribus de la guegaria, dont les noms se retrouvent dans quelques parties du Caucase.

CHAPITRE III.

MIRDITES.

Les Mirdites ou *braves* forment la deuxième division de la langue guègue; et font la majeure partie de la population du Sandgiac ou drapeau de Croïa. Cette peuplade, fidèle aux usages de ses pères et soumise à l'Église romaine, était pour ainsi dire inconnue à l'Europe. Les historiens de Scanderbeg n'ont pas même nommé ces guerriers tant de fois vainqueurs d'Amurat. On les trouve à peine indiqués sur quelques cartes. Les capucins de Loretto, qui sont leurs guides spirituels, continuaient de les visiter sans s'occuper de leur origine ni de leur histoire. Cependant les recherches consciencieuses et profondes d'un historien moderne, M. Hahn, qui a eu le courage d'étudier la langue albanaise pour scruter plus sûrement les origines de ces peuplades, vient d'ouvrir au monde savant cette nouvelle source d'investigations. C'est son livre à la main que les érudits iront interroger le passé de ce peuple remarquable.

Hérodote croit les Mardaïtes issus des Perses; Anquetil Duperron suit leur marche depuis l'année 330 avant l'ère chrétienne jusqu'au milieu du sixième siècle, époque des conquêtes de Justinien en Italie. Dans cette période d'environ neuf cents ans, ce savant nomme les Antibarani, qu'on retrouve à Antivari; les Mathi-Antibarani, ou Antivariens du fleuve Mathis, région habitée par les Mirdites et les Ibali; enfin les Tibarini ou

Dibrsnes, au nord desquels sont établies les peuplades schypes des Spassi (peut-être les Pasks asiatiques) et celles des Kalkandérens ou Tavasbars. Ainsi, autour du pays des Mirdites se trouvent groupées huit peuplades de Schypétars, dont les homonymes se rattachent aux appellations des nations Mardaïtes, d'origine scythique.

L'absence complète de monuments et de traditions ne permet point de déterminer l'époque de l'arrivée des hordes schypes dans l'Illyrie. Aux septième et huitième siècles de notre ère, Anquetil Duperron croit les retrouver dans le Liban; et plus tard Justinien Rhénocète rappela douze mille de ces guerriers qui, de la Syrie se transportèrent à l'extrémité occidentale de son empire, dans cette partie de l'Illyrie qu'ils habitent actuellement.

Le pays des Mirdites, dont Oross ou Orocher est la capitale et la résidence de leur prince, comprend les affluents de la rive droite du Mathis ou Madia. Dans ces vallées sauvages habitent les Latzi ou Lazes, tribu mingrélienne, les Sumagori et les Grekhi dont le nom rappelle les Grisks, peuplade de la vallée du Tanaïs, et qui sont les derniers rameaux de la souche guègue, en allant vers le lac Lychnidus.

CHAPITRE IV.

La toscaris, ou toxaria, forme la deuxième langue de l'Albanie. Les historiens du Bas-Empire rapportent que Bajazet, craignant la résistance des Scythes nommés Toxari, fit massacrer leurs chefs, et transporta une partie de leur population à Thermé (Thessalonique) dans la Macédoine, et sur les bords de l'Axius (Vardar), où Amurat en forma des colonies. On trouve dans le voyage en Perse de Chardin qu'étant arrivé dans la Mingrélie il trouva une peuplade nommée Toxide, ce qui établit une conformité frappante de dénomination avec celle du Musaché ou moyenne Albanie, et qui est propre à une tribu de porteurs d'arcs venue des bords de l'Étil.

Bérat est la capitale ou plutôt le chef-lieu de cette contrée, qui forme le Musaché (Moschica regio). Ce mot se trouve déjà employé par les historiens de Scanderbeg et par quelques chroniqueurs des derniers temps de l'époque byzantine. En suivant toujours la trace des analogies appellatives, nous signalerons dans le Musaché les Moskhes et une ville appelée Moskhopolis par les Albanais, et Voskhopolis par les Valaques du Pinde. Nous ajouterons qu'au sud de cette région on rencontre le canton de Gheortcha, nom qui rappelle les Géorgiens de l'Ibérie.

CHAPITRE V.

La lapouria forme le pays de la troisième langue. Les Albanais lapides descendraient-ils des Iazyges, dont les traces se perdent, après leur marche vers le Pruth, où ils paraissent s'être mêlés avec les Daces et les colonies romaines qui, sous Trajan, fondèrent la ville d'Iassi? Cette conjecture est combattue par l'autorité de Magius Patavinus. En face de la Iapygie d'Épire, et en vue de l'Acrocéraune, on trouvait sur le continent de l'Italie une appellation toute semblable, et, selon l'écrivain que nous venons de citer, les Italiotes de cette contrée auraient été les ancêtres des Épirotes surnommés Albanais, les uns et les autres tirant leur origine des anciens Albans, sortis de la Colchide.

Il ne sera pas hors de propos de rapporter ici l'opinion de Duplessis, historien de Scanderbeg : « On dit que les « Épirotes qui sont aussi parlés Albanois, « descendent jadis de ces nobles et anciens peuples d'Italie, qui pareillement « tindrent certaine partie de la Colchide : « de laquelle quelqu'un disoit que le langage albanois, ou épirotien fust dérivé ; « peut-être selon mon jugement, ne seroit-ce à lui mal opiné : attendu que « Strabon a écrit qu'il y a là seize langues « en usage : joint aussi que le pape Pie II, « homme très-docte ès droits divin et humain, et aucuns modernes qui ont « suivi Troge Pompée, sont presque de « cette opinion. Et de fait dit Troge « Pompée que la source des Albanois « est d'origine italienne, assurant que « les Albanois suivirent Hercule au partir d'Italie, après avoir tenu pendant « un espace de temps les troupeaux de « Géryon par lui amenés en cette province, alléché de la fertilité des her-

« bages. De ceux-ci sont issus les Alba-
« nois, desquels parti fait sa demeure
« au Péloponèse, parti en Macédoine,
« Albanie ou Épire. »

L'assertion de Trogue Pompée, vague comme toutes celles qui se rattachent à l'époque héroïque, prouve du moins qu'une tradition ancienne faisait remonter à plus de douze siècles avant notre ère l'établissement des lapides dans l'Épire.

Comme la plupart des peuples qui ont fondé des colonies, les Albanais paraissent avoir donné à leurs nouveaux établissements des noms qui leur rappelaient la patrie; selon quelques étymologistes, dont au reste les rapprochements sont loin d'être incontestables, le val d'*Orco* aurait emprunté son appellation aux Aorses. C'est sur cette plage que fleurirent Oricum, restaurée par Hérode Atticus, et Palerte, lieu consacré aux Furies. Les Arberi ou Abari, qui habitent près des sources du Faux Simoïs, seraient les descendants des Avares, tribu des Gérides, et les Skrueli (ou Têtes-nues) auraient pour ancêtres les Scythes, qui, au rapport de Quinte-Curce, n'avaient pour coiffure que leur fronde de combat. A l'orient des Abari, dans la vallée que baigne le Célydnus, étaient les Argyrines, aujourd'hui les Argyrocastrites; on peut reconnaître les Kardouchi dans les Kardikiotes; et Ducatès, qui doit son nom récent à Michel Ducas, de la famille des Paléologues, serait la ville fondée par les Myrmidons.

CHAPITRE VI.

La quatrième langue (celle des Schumiks ou Khamis) ne comprend que les Massarakiens, les Aïdonites, voisins des bords de l'Achéron, et les Souliotes, répandus sur les rochers de la Lestrine, contrée que les modernes appellent Lacka.

Les Albanais semblaient destinés à régénérer la Grèce, qui leur eût transmis sa culture en échange de leur énergie, lorsque les Turcs, maîtres de l'Asie, pénétrèrent dans cette contrée (1395), et réduisirent en esclavage un grand nombre de ses habitants. Turacan saccagea Janina en 1424. et fit élever devant cette ville une pyramide de deux mille têtes d'Albanais. Scanderbeg tira de cette cruauté une vengeance éclatante : mais après la mort de ce grand capitaine les Albanais durent se soumettre au joug des infidèles. L'ordre que leur avait prescrit Bajazet d'embrasser l'islamisme fut renouvelé ; les habitants de la plaine obéirent moins par crainte que parce que leur conversion leur donnait le droit de porter des armes; quant aux Mirdites, ils firent tête à l'orage, et restèrent fidèles à la religion de leurs pères.

CHAPITRE VII.

CARACTÈRE PHYSIQUE ET MORAL DES GUÈGUES.

Les Guègues sont regardés comme les habitants les plus sauvages de l'Albanie. Leur taille athlétique, leurs yeux noirs pleins de fierté, la régularité de leurs traits, leurs dents fortes et courtes leur barbe épaisse et leur vigueur extraordinaire annoncent leur origine caucasienne : on les classe parmi les restes de cette race primitive dont l'Asie fut le berceau. Endurcis par leurs habitudes pastorales et guerrières, ils ont le teint basané des Grecs; leur taille ordinaire atteint la mesure de cinq pieds et demi, et le riche développement de leur charpente osseuse les rapproche du type des Mamelouks circassiens. Les vêtements rouges dans lesquels ils se drapent, la fierté empreinte dans leurs regards et dans tous leurs gestes donnent l'aspect le plus martial à leurs masses de cavalerie et à leurs *tarafs* (bandes) ; et dans le combat ils ne sont pas au-dessous de l'idée qu'on s'était faite de leur courage. Les Mirdites ou Albanais latins, répandus au milieu des montagnes voisines des deux Drin, ont des formes moins prononcées, mais plus élégantes. Leurs traits ont un certain caractère de mélancolie. Ils supportent avec résignation mais non sans dignité les conséquences de l'asservissement. Ils repoussent, avec la même fermeté l'expression blessante du mépris et les actes d'une domination tyrannique. Leur vêtement se compose d'une saie blanche qui descend jusqu'aux genoux, et qu'une ceinture serre autour des reins, et d'un camail noir attaché aux épaules, dont le collet, en forme de capuchon, abrite la tête, que défend contre l'hiver et

les intempéries fréquentes du climat une calotte de feutre. Une espèce de cothurne en étoffe grossière et des socques enlacés autour des chevilles complètent ce costume simple et sévère.

L'aspect des Toxides a quelque chose de moins négligé. Plus soumis et moins indépendants que les Guègues, parce que l'aisance dont ils jouissent a modifié chez eux le caractère originel, ils se trouvent dans un état de transition entre la férocité native des Albanais et la civilisation de l'Occident. Ils sont grands et agiles; leur taille est svelte et dégagée; un regard fin et pénétrant anime leurs traits, qui ne manquent ni d'agréments ni de régularité. Des yeux bleus, un front petit, un nez romain dont la courbure est insensible, un cou délié, un teint coloré, indice d'un tempérament sanguin, tels sont les caractères physiques qui distinguent généralement les Toxides. Dans leur habillement on retrouve l'ancien costume héroïque, le cothurne, la chlamyde, la ceinture, la tunique descendant jusqu'aux genoux; il ne leur manque pour ressembler aux soldats de Pyrrhus que le casque et des panaches mêlés à leur longue chevelure. De toutes les races albanaises, celle des Toxides est incontestablement la plus remarquable par son élégance et sa beauté.

Les Iapys forment une race à part: ils habitent dans les montagnes de l'Acrocéraune, et semblent le rebut des autres Albanais. Maigres, haves, malpropres, leur taille ordinaire ne dépasse pas cinq pieds. Leurs mouvements sont saccadés, leur regard sinistre, leur voix grêle et glapissante. Jadis pirates cruels, ils vivent encore de rapines; et leurs yeux distinguent leur proie au milieu des ténèbres, ce qui, plus que leur bravoure, les fait rechercher dans les guerres de partisans. Leur costume est semblable à celui des Toxides, avec cette différence qu'ils portent de préférence des couleurs sombres, quoique la saleté dont ils se font un mérite ne permette guère de distinguer la couleur primitive de leurs vêtements. La vermine les ronge, et, ne faisant aucun usage des bains de vapeur, ils n'ont pas, comme les paysans russes, l'avantage d'être propres un jour par semaine. Ils portent pour coiffure une calotte rouge, à laquelle pendent quelques tresses de soie qui leur tombent sur la nuque.

Les Chimariotes et les Argyrocastrites sont moins barbares. Ces derniers se distinguent de loin par leurs habits d'une blancheur de neige.

A mesure que l'on s'éloigne des rochers, on retrouve sous l'influence d'une nature plus riante la race albanaise avec les avantages physiques du type national. Aux bords de la mer Ionienne, au milieu des vallons boisés de la Thesprotie habite la tribu des Chamides. On les reconnaît à leurs cheveux d'un blond châtain, à leurs traits expressifs, à leur teint uni et à leur regard plein de douceur et de bienveillance. Adonnés au commerce et aux soins des troupeaux, ils étaient loin de se montrer indifférents à leur état politique, troublé souvent par l'ambition de leurs seigneurs, dont eu reste la domination était légère. Chrétien ou musulman, chacun ne relevait que de sa conscience, et l'abondance des richesses naturelles leur laissait le loisir d'entrevoir les bienfaits de la civilisation. Leurs habitations propres et élégentes, leurs villages disséminés sur des plateaux pittoresques offraient eu milieu d'un peuple ermé l'image de la vie patriarcale. Cette vie, à la fois facile et agitée, fut cruellement troublée par le pacha de Janina, et les ravages de la peste vinrent se joindre à ceux de la guerre pour ruiner cette belle contrée. Longtemps après cette époque de calamité, le voyageur qui visitait la Thesprotie cherchait en vain du regard ces Chamides aux vêtements diaprés de broderies et fiers de leurs armes précieuses.

CHAPITRE VIII.

FEMMES ALBANAISES.

Les femmes albaneises diffèrent eutre elles selon qu'elles appartiennent aux races que nous venons de signaler. Chez les Guègues, leur regard fier, leur démarche imposante annoncent dignement les épouses ou les mères de ces intrépides guerriers. Des pistolets erment leur ceinture, des dogues terribles les escortent; elles n'attendraient pas pour se venger d'une insulte le secours de leur famille offensée. On conçoit que la crainte doit être étrangère à des enfants nourris et élevés par de telles femmes. Quand

le foyer est menacé, elles prennent les armes, et vont se placer dans les rangs des guerriers, dont elles excitent le courage. Chrétiennes ou mahométanes, on ne les voit jamais porter le voile que la défiance a rendu obligatoire dans les mœurs des Orientaux. La pudeur et la chasteté semblent se fortifier chez elles du sentiment de leur courage; et c'est en donnant une nombreuse famille à leurs époux qu'elles s'assurent de leur affection.

Les femmes des Toxides font l'ornement des harems. A la beauté du visage elles joignent la grâce et la délicatesse des formes; quelques-unes auraient pu servir de modèles à ces statues grecques représentant des nymphes et des divinités.

Dans l'Acrocéraunie le type féminin est pauvre et porte le cachet de la souffrance et de la dégradation; c'est pire encore chez les Arberi ou Avares, qui avoisinent le golfe d'Avlona. Leur délassement favori est la natation; elles y excellent et peuvent défier les plus intrépides plongeurs.

Les femmes chamides ont l'angle facial grec; leurs yeux sont grands et noirs, et leur longue chevelure est d'un brun châtain; leur teint, quoique peu clair, a de la délicatesse.

Chez elles l'attache du cou est irréprochable; leur port a de l'élégance, et la finesse des extrémités les fait aisément reconnaître pour Albanaises.

Cependant ces femmes si belles se fanent prématurément. Nubiles à douze ans, et mères à l'âge où les Européennes sortent à peine de l'enfance, elles offrent à vingt-cinq ans les premiers symptômes de la vieillesse. Chez les Mahométans, cette déchéance précoce de leurs charmes empoisonne une existence dont l'unique but était de briller et de plaire; si la mort vient à leur ravir leurs enfants, sûres d'être délaissées, elles succombent bientôt elles-mêmes au découragement et aux regrets.

La vie du harem explique cette faiblesse et la rend excusable. Destinée aux plaisirs d'un maître, la femme passe dans ses bras sans l'avoir jamais vu. Comme sa faveur est un triomphe sur une rivale, elle sait qu'une rivale peut la supplanter à son tour; et son règne est une lutte continuelle où s'épuisent en peu de temps toutes ses forces morales. C'est surtout pour conserver son empire qu'elle souhaite d'être féconde, et lorsque la nature lui a refusé les douceurs de la maternité, elle recourt à des philtres dont l'effet détruit sa santé et abrége ses jours.

Les femmes guègues et les paysannes chrétiennes ont une destinée plus heureuse; les jouissances de la famille leur suffisent, et la religion chrétienne leur donne la résignation pour supporter les maux qu'il n'est pas donné même à la vertu de détourner.

CHAPITRE IX.

INTRODUCTION ET PROGRÈS DU CHRISTIANISME DANS L'ALBANIE.

La tradition rapporte au temps de Néron la fondation de l'Église albanaise. Les progrès de la foi nouvelle furent lents dans l'Illyrie macédonienne : ce ne fut que sous le règne de Constantin qu'on y remarqua les bienfaits de l'influence religieuse. Depuis cette époque les Mirdites ne varièrent plus dans leurs croyances. Soumis aux empereurs aussi longtemps que ceux-ci n'essayèrent point de violenter leurs consciences, ils restèrent fidèles à l'unité romaine lorsque le schisme de Photius vint séparer l'Église d'Orient de celle d'Occident. C'est à cause de leur attachement inébranlable au rite latin qu'on trouve leur pays désigné par le nom de *Latinia* (1). En vain l'on mit en œuvre pour les détacher de la communion romaine les promesses et les menaces; les attaques dirigées contre leurs libertés semblent même les avoir affermis dans leurs croyances.

Cette résistance courageuse valut à la Prévalitaine et à l'Illyrie macédonienne quelques franchises; mais en même temps les Grecs ne cessaient de les considérer comme des sujets à demi rebelles. La cour de Constantinople voyait d'un œil

(1) Dans une lettre adressée aux Ragusais, en 983, on lit : Constantin, serviteur de Dieu, né du sang romain, ami des amis du Christ, empereur de Constantinople, de Brousse, d'Amasie, de LATINIA, de Romanie, de Bulgarie, d'Esclavonie jusqu'à la Drave et la Save, et au delà du Danube jusqu'au cercle polaire, etc.

jaloux le pontife de Rome nommer aux siéges épiscopaux de l'Illyrie méridionale, dont une seule province, le Monténégro, était soumise à l'Église d'Orient. Jusqu'au quatorzième siècle, l'influence du Bas-Empire, qui marchait rapidement vers sa décadence, était contre-balancée dans son action religieuse sur l'Illyrie catholique par les rapports de Venise, de l'empire d'Allemagne et de la Hongrie; mais, depuis la prise d'Andrinople par Amurat et surtout après la bataille de Nicopolis, la persécution changea de caractère; aux sentiments nés du schisme succéda la haine d'une secte, ennemie implacable de la chrétienté. C'était dans l'Illyrie et les provinces Danubiennes que le Bas-Empire eût pu opposer aux Turcs une résistance efficace; mais, au lieu de réunir ces peuples par le lien d'une fédération qui en aurait fait des alliés puissants et intéressés à sa conservation, il s'était appliqué à les opposer les uns aux autres, pour les opprimer séparément. On peut juger par les efforts d'une poignée de braves de ce qu'aurait pu faire une résistance générale et combinée. Déjà maîtres de la Thrace, les Turcs avaient à peine passé le Vardar que l'incendie des villages illyriens signala leur arrivée. Les Mirdites coururent aux armes, et arrêtèrent les vainqueurs au pied de leurs montagnes. Au cri de guerre de Scanderbeg, les Latins s'élancèrent sur les rochers de Croïa, et le Sultan recula devant le génie de son rival et le dévouement héroïque de quelques guerriers.

Après la mort de ce grand capitaine, les Mirdites virent la fortune changer brusquement; harcelés par les Guègues, qui avaient embrassé l'islamisme, ils se décidèrent à passer en grand nombre dans l'Abruzze, où Ferdinand avait cédé en propriété à Castriot la terre de Saint-Pierre in *Galatina*. Plus tard ils offrirent la couronne de Macédoine à Emmanuel 1[er], duc de Savoie; mais cette offre ne fut pas agréée.

A la nouvelle des malheurs qui accablaient les fidèles Mirdites, le pape Paul II s'empressa d'envoyer des secours apostoliques dans l'Illyrie latine. Ses légats, en arrivant sur cette terre arrosée du sang des martyrs, trouvèrent un peuple exaspéré par la persécution, retiré au milieu des montagnes et des forêts, où ils n'avaient pour demeures que de misérables huttes ou des cavernes.

SOUMISSION CONDITIONNELLE A LA PORTE.

Il était difficile de persuader aux Mirdites qu'ils devaient respect et obéissance à leur souverain temporel; cependant ils se résignèrent à ce sacrifice. Quant à leurs armes, ils ne purent se résoudre à les quitter; et ils durent à cette fermeté de conserver le droit de propriété que les lois turques contestent aux chrétiens soumis. Naturellement fiers et vindicatifs, religieux jusqu'à l'austérité, acceptant le martyre sans le chercher, ils restèrent sur la défensive, et sauvèrent du moins leur dignité personnelle du naufrage des libertés publiques. Leurs capitulations portent qu'ils posséderaient le sol paternel, qu'ils seraient affranchis de toute capitation, qu'on respecterait leur culte et leurs églises et qu'il leur serait permis de recevoir des missionnaires romains.

A ces conditions, les Illyriens catholiques se déclarèrent les sujets du sultan, et s'engagèrent à le servir de leurs bras et à leurs frais dans les guerres contre l'étranger. Il fut stipulé seulement que, lorsqu'ils passeraient la frontière de la province, le pain leur serait fourni.

CHAPITRE X.

ORGANISATION PROVINCIALE.

L'organisation provinciale des Mirdites était simple comme leurs besoins et leurs mœurs. Vers le quinzième siècle, pour imprimer une direction unique à l'administration, ils résolurent de se donner des chefs, qu'ils nommèrent *Prinks* ou princes; *Imocim* (anciens); *Ipati* (Primats). Le premier qu'ils élurent était un descendant de la famille des Lechs (Alexandre), nommé Zacharie, dont parlent les historiens de Scanderbeg. Ils déclarèrent que sa lignée, par ordre de primogéniture et à l'exclusion des femmes, continuerait à gouverner dans le pays et les commanderait en temps de guerre. Plus tard ils associèrent à ce chef un collègue. Cette dignité fut conférée aux abbés mitrés d'Orocher, qu'on déclara les seconds

magistrats de la nation, et qui, en cette qualité, furent depuis soumis à l'élection. Les Albanais catholiques, qui servent dans les armées du Grand-Seigneur et des pachas ne contractent jamais que des engagements volontaires, et ils restent sous le commandement de leur prince ou de quelque guerrier de sa famille. Le terme et les conditions de leur engagement sont toujours stipulés d'avance; et ils emmènent avec eux leur aumônier, qui exerce en toute liberté les fonctions de son ministere suivant le rituel romain. Si la durée de la capitulation militaire est de plusieurs années, les zotes ou seigneurs d'Orocher expédient, après douze mois révolus, d'autres soldats pour relever ceux qui, passé ce temps, ont accompli leur engagement. Il résulte de cette rotation de service que les Mirdites ne sont pas exposés à perdre les habitudes et les mœurs natales à la suite d'une trop longue absence. Aussi, les trouve-t-on toujours unis entre eux, simples et prêts à payer de leur personne, au premier ordre de leur chef.

CHAPITRE XI.

MISSIONS CATHOLIQUES.

Les missions catholiques de la Haute-Albanie ont résisté à tous les orages, et se sont maintenues même à l'époque de la captivité des pontifes. A cette époque de deuil pour l'Église, les séminaires albanais, établis à Fermo et à Lorette, furent remplacés par quelques maisons établies à Corbina et au bourg d'Orocher. Elles ont formé des ministres dont l'entretien était à la charge de l'Espagne. Un consul résidant à Scodra était l'intermédiaire de cette pieuse dotation, qui a été suspendue depuis 1804.

En 1814 les missions latines de la Haute-Albanie étaient au nombre de quatorze, pour une population catholique dont il serait difficile de préciser le chiffre, mais qui s'élevait, selon nos conjectures, à environ deux cent mille âmes, à raison d'un prêtre (capucin ou séculier) pour mille individus (1). Nous avons déjà indiqué plus haut quels étaient les archevêchés et évêchés de cette partie de l'Illyrie.

CHAPITRE XII.

MŒURS DES ALBANAIS.

Ce que nous avons dit des Albanais indique suffisamment qu'ils ont les qualités et les vices des peuples sauvages; et il faut reconnaître que les nations avec lesquelles ils se sont trouvés en rapports ne leur ont guère donné l'exemple d'une conduite propre à les améliorer, quelle que fût d'ailleurs la religion qu'elles professaient. Les Grecs du Bas-Empire leur ont appris que la civilisation n'exclut pas la fourbe et l'avidité; les Vénitiens, que le catholicisme n'empêche pas une république marchande de tout sacrifier à l'amour du gain; les croisés, que les passions violentes ne sont pas étrangères à ceux-là même qui prennent les armes pour un motif religieux; quant aux musulmans, leur fanatisme guerrier ne pouvait étonner des hommes habitués à mépriser la faiblesse et à se faire une gloire de résister à l'oppression. Forcés de lutter dans des conditions d'infériorité numérique, les Albanais ne rougissent pas d'employer la ruse, non par crainte, mais parce qu'elle est un moyen de triomphe, et qu'elle seule peut établir la parité des forces. Comme la plupart des races guerrières, l'Albanais a cette générosité native, attribut de la puissance individuelle; il est hospitalier, et respecte les devoirs de la famille; mais il se montre implacable dans sa vengeance. Pour lui, l'intérêt n'est qu'un accessoire de l'orgueil; la cruauté, que l'exagération du courage. Pour bien juger ces hommes, d'une nature à la fois rude et aimante, âpre et dévouée, il faut les avoir suivis dans leurs discussions de clans, dans le secret de leurs foyers et surtout dans leurs expéditions de guerre, où leurs instincts se manifestent avec toute la force native. Alors on se prend à les admirer tels qu'ils sont, et l'on s'étonnerait qu'ils fussent autres.

(1) Les données statistiques des provinces qui composent la Turquie d'Europe n'ont pas encore fait l'objet d'un travail complet; les chiffres varient, avec de notables différences, selon les ouvrages consultés. D'après Hassel (1823) le chiffre total de la population catholique de l'empire turc s'élevait à 460,000 âmes.

C'est pour ne les avoir connus que par des actes de piraterie et de brigandage que les écrivains étrangers ont porté sur les Albanais un jugement défavorable. Le scoliaste de Denys Périégète qualifie les Mirdites de *voleurs* et *habiles archers*. Il les assimile aux Scythes du Caucase, et signale ceux qui sont établis sur les bords du golfe de Volo comme vivant de rapines, cachant leurs barques dans les bois au retour de leurs expéditions, et enlevant dans leurs courses nocturnes des captifs pour trafiquer de leur rançon.

Chalcocondylas avait en vue les Caucasiens que Zonare surnomme Messagètes lorsqu'il cite les Albanais sortis de Durazzo, et qu'il les montre s'emparant des régions maritimes de la Macédoine, des places d'Argyro-Polychné (Argyro-Castrum) et de Castoria, parcourant et dévastant la Thessalie sans s'arrêter nulle part. Le même auteur suit leur excursion dans l'Acarnanie, sous la conduite de Spataphoros; c'est là qu'ils allaient chercher d'abondants pâturages pour leurs troupeaux : il nous les montre massacrant le prince Isaac, qu'ils surprennent dans une partie de chasse, puis mettant à la chaîne et vendant à l'encan Grecs, Triballes, Napolitains, Catalans, Français, pour se replier chargés de butin dans les montagnes de la Candavie (Dévol). En 1453, on les retrouve dévastant le Péloponèse, dont ils causent la ruine, en y appelant les armes de Mahomet, auquel ils refusent le tribut.

Cotowitch, qui probablement les avait vus de près, fait des Albanais le portrait suivant : « Ils sont voleurs et loups ravissants, endurcis à la peine et aux mésaises, indomptés, prompts à toutes factions, tellement agiles et dispos qu'ils courent par les montagnes comme daims et chamois, presque tous pieds nus. »

Stritter, dans ses Alaniques, rapporte que leurs peuplades, répandues jusqu'au Caucase, excellaient dans l'art de fabriquer des cuirasses, professaient la religion de Jésus-Christ, et parlaient une langue particulière.

Les mœurs primitives de ce peuple n'ont pas subi d'altérations sensibles; ils ont transporté dans leurs villes les instincts et les habitudes de la vie rude et indépendante des clans montagnards : conduits par un homme d'une supériorité incontestable, ils seront capables des plus grandes choses; mais en général ils se montrent intéressés par amour-propre, l'avantage dans une transaction quelconque étant à leurs yeux le partage ordinaire du plus habile ou du plus fort. Aussi ne trouve-t-on pas chez les Albanais cette vertu que nous appelons esprit public, parce que l'État n'a pas assez de force pour protéger l'individu, ce qui l'habitue à ne compter que sur lui-même.

Bourgades et phara. — Chaque canton se compose de bourgades indépendantes, divisées en phara ou bandes. Une phara représente le développement d'une famille autour de laquelle sont venues se grouper les branches collatérales. Cette organisation par tribus rappelle assez fidèlement celle des clans de l'Écosse.

Les villages et bourgades des Albanais sont construits en prévision de la guerre. Chaque habitation est crénelée et munie de meurtrières et à une distance des maisons voisines qui les met hors de la portée du mousquet. Les familles d'une souche commune sont distribuées selon les degrés d'affinité autour d'un mamelon ou sur un plateau escarpé, de manière à ce qu'on puisse se porter secours mutuellement, tout en se tenant en garde contre l'aggression d'un voisin. Une ville est, comme Sparte, une suite de villages composés eux-mêmes de maisons isolées et retranchées, où les habitants se barricadent la nuit, de peur de quelque attaque imprévue. Des chiens de l'ancienne race molosse, et qui n'appartiennent en propre à personne, rôdent dans la ville, qui semble confiée à leur garde.

Chaque phara a ses puits, ses fours et son marché public. Les femmes ont un lavoir commun, où elles se rendent sans distinction; et cette simplicité de mœurs rappelle les temps bibliques et les peintures naïves d'Homère. Quant aux hommes, toujours prêts à la lutte, ils ne vont qu'en armes à l'église ou à la mosquée. Cependant la belle saison amène une espèce de trêve; et au retour des hirondelles chacun sort tranquil-

lement pour vaquer aux occupations de la campagne.

La guerre peut éclater entre deux phara ou deux quartiers sans que les autres y prennent part; un démêlé de cette nature, ne touchant que des intérêts particuliers, a pour l'Albanais le caractère d'un simple duel : mais, si l'offense est commune, la réparation concerne alors toute une bourgade ou même une ville entière, et les hostilités deviennent sérieuses. Ces contestations ont quelquefois lieu pour des limites de pâturages, pour un vol de chèvres ou quelque insulte à une fille du pays.

Messages de guerre. — Après délibération des chefs de famille, lorsque la guerre contre une bourgade est résolue, on lui envoie ordinairement une missive menaçante dont les quatre coins sont brûlés, ce qui indique qu'on mettra le feu aux propriétés. Quelquefois on coupe les cheveux à quelque passant appartenant à la tribu ennemie, et on le lui renvoie dans cet état pour annoncer qu'on traitera les hommes d'une manière semblable.

Les hostilités commencent d'ordinaire par des détournements de bestiaux; puis, lorsqu'on est arrivé sur le territoire de l'ennemi, quelque guerrier lui adresse des injures à la manière des héros d'Homère, et en donnant aux paroles l'expression d'un chant provocateur. Là, comme ailleurs, quand les raisons sont épuisées, on en vient aux actes; et les deux partis déploient souvent dans ces luttes sans échos des qualités militaires dignes d'un plus grand théâtre. Les fausses marches, les bivouacs, les signaux de nuit, rien n'est négligé. Les assiégeants s'abritent contre le feu de l'ennemi à la faveur d'épaulements, qu'ils nomment *Taboria*, s'ils ne rencontrent pas de défenses naturelles. En général, les Albanais ont assez de bon sens pour proportionner la réparation à l'offense; et il suffit de quelques victimes pour que les anciens se déclarent satisfaits. Mais, quand les haines s'enveniment, les suites de ces prises d'armes deviennent plus graves; les habitations sont livrées aux flammes, et ceux des vaincus qui ont échappé au massacre sont traînés en esclavage.

Rôle des femmes dans les négociations. — Les négociations se font ordinairement par le ministère des femmes. Des Albanaises appartenant aux familles les plus considérées s'avancent, sans courir le moindre danger, entre les partis ennemis, et il n'y a pas d'exemple que ces matrones respectables aient été exposées à une insulte. Elles ne s'adressent pas directement aux chefs; de telles communications sont proscrites par les mœurs; c'est dans les harems et devant des femmes, dont l'influence pour être occulte n'en est souvent pas moins puissante, qu'elles viennent traiter de la paix; et il n'est pas rare de voir leurs négociations réussir.

Cependant, surtout chez les Albanais musulmans, la femme est moins considérée pour elle-même que parce que l'injure qui lui serait faite retomberait sur sa famille et sur son époux. Comme en Orient, elle semble nées pour servir, et son dévouement ne doit pas même reculer devant le crime. Quelquefois, à l'instant où une alliance vient de rapprocher deux familles ennemies, la nouvelle épouse, pour obéir à son père, empoisonne le mari qu'il lui a donné. Ces actes atroces entraînent des représailles qui n'ont de terme que l'extinction des familles. Le musulman décidé à se défaire d'un ennemi ne se fera pas plus un scrupule d'en charger sa femme que son esclave.

CHAPITRE XIII.

IDÉES DES ALBANAIS SUR LE VOL.

Les Spartiates regardaient le vol comme licite à condition que l'auteur du larcin ne se laissât pas surprendre; les Albanais, chez lesquels le brigandage est considéré depuis des siècles comme une branche importante de l'industrie nationale, ne le répriment qu'avec une indulgence dont chacun a souvent à réclamer le bénéfice pour soi-même. Les Albanais des Dibres, accoutumés à infester les routes de la Bosnie et à prendre du service dans les régences barbaresques, sont estimés par leurs compatriotes en raison du butin qu'ils rapportent. Dérober chez un voisin ou dans sa bourgade serait un acte blâmable; mais celui qui dépouille un étranger est à leurs yeux comme un

chasseur qui rencontre une belle proie. Aussi les expéditions et la piraterie, loin d'être regardées comme des actes déshonorants, conduisent à la considération et aux premières dignités; en effet, les Albanais peuvent prétendre à tout, s'ils sont musulmans, quelque infime qu'ait été leur profession. La faveur du sultan ou une intrigue de sérail peut faire d'un voleur de grands chemins un pacha ou un vizir.

LIENS DE FAMILLE. — Le rôle entièrement subordonné qui est réservé aux femmes, dont les seules armes sont l'intrigue et la ruse, prive les enfants d'une bonne direction morale. Les fils ne respectent pas leurs mères; et, comme ils savent que c'est à cause d'eux qu'elles conservent leur faveur, ils attribuent à des motifs intéressés jusqu'aux marques qu'elles leur donnent de leur tendresse. Traitées avec une sévérité excessive, les filles attendent avec impatience l'époque de leur nubilité; et, lorsque le mariage les a livrées à un maître, après un règne qui dépend d'un caprice ou de la durée de leur beauté, elles éprouvent à leur tour de la part de leurs enfants et de leurs rivales ces mauvais traitements, ces humiliations et ces attaques sourdes dont se compose la vie du harem. L'abandon et le mépris sont le partage de celles qui atteignent les limites ordinaires de la vieillesse. La plupart se consument prématurément, et la férocité des mœurs multiplie parmi les Albanaises musulmanes les morts violentes. Sur un simple soupçon, sans enquête, souvent même sans qu'il leur soit accordé de se défendre, un frère, un époux, un beau-frère dispose de leur misérable existence.

FIANÇAILLES ET MARIAGES. — Ordinairement les enfants sont fiancés dès le berceau; les parents ont hâte d'exploiter les avantages d'un contrat fait uniquement en vue d'intérêts ou de convenance de famille. Le couple destiné à vieillir au même foyer reste étranger à l'attrait des inclinations et des sympathies jusqu'à l'instant où il est trop tard pour se dédire. Quand le mariage est décidé, le père du futur députe un de ses parents vers celui de la fiancée, pour fixer le jour et les préliminaires de la cérémonie. Ces accords préalables une fois réglés, le négociateur remet au père de la fille un anneau, et stipule la dot qui représente l'achat de la femme. Les conditions de ce marché s'évaluent, entre familles riches, en denrées ou en têtes de bétail. Les gens du peuple donnent une somme d'argent équivalente à une dizaine de francs. Une centaine de chèvres et de moutons, quelques paires de bêtes de somme sont regardées comme une fortune considérable; et les chanteuses de profession ne manquent pas de célébrer cette munificence dans un épithalame improvisé.

Pour la femme albanaise l'anneau de l'hymen est le symbole de l'esclavage dont elle va pour toujours porter la chaîne. Admise à la table du maître seulement aux fêtes solennelles de l'année, elle se contente des restes, et n'a d'autre prérogative que d'être au premier rang parmi les esclaves. Aux yeux du chef de la famille, il faut que son travail et ses services représentent les intérêts du prix d'achat. Dans les voyages, elle porte sur ses épaules le berceau où repose le nouveau-né, et suit à pied son mari, dont elle tient en outre le fusil, tandis que celui-ci fume tranquillement, accroupi sur la selle de sa mule. A peine daigne-t-il s'apercevoir des fatigues et du dévouement de sa compagne; et tel est l'empire de ces mœurs rigides qu'elle se trouverait offensée qu'on lui témoignât quelque compassion à l'instant où ses forces succombent dans l'accomplissement d'une tâche qu'elle regarde comme le premier de ses devoirs.

ALIMENTS. — Un pain grossier de maïs, du fromage, des oignons, de l'ail, des poireaux crus, des herbes bouillies, rarement de la viande, telle est la nourriture commune que les riches varient quelquefois en y joignant le produit de leur chasse ou de leur pêche et des pâtisseries au miel. On ne se permet un peu plus de recherche que dans les grandes occasions : alors un agneau ou un chevreau qu'on sert rôti et en entier, une tête de mouton cuite au four, une carpe ou une truite sont regardés comme des mets somptueux.

En voyage l'Albanais se contente d'un pain de maïs qu'il achète à la porte des

caravansérails, et pour boisson de l'eau des sources ou des ruisseaux qui se rencontrent fréquemment dans ces régions de montagnes. Ordinairement un seul repas lui suffit, et sans le tabac, qui lui procure une sorte d'ivresse, on aurait de la peine à concevoir comment, avec un régime si peu substantiel, il peut résister à des marches longues et pénibles. Sa constitution robuste et sa patience à toute épreuve lui permettent d'endurer les plus cruelles privations. Quand la faim le presse, il serre fortement la ceinture où pendent ses pistolets massifs et son kandgiar, et cet expédient, qu'ils appellent *le repas des forts*, les soutient pendant plusieurs heures.

Vie privée. — Dans sa bourgade, l'Albanais se lève avec l'aurore, et son premier soin est de charger sa pipe. Le pasteur, qui bivouaque sur les montagnes, devance le jour pour conduire ses troupeaux dans les pâturages. Comme dans les siècles primitifs, la famille du propriétaire se compose d'une cabane, d'une femme et d'un bœuf de labour : οἶκον μὲν πρώτιστα, γυναῖκα δὲ βοῦντ' ἀροτῆρα. C'est le berger qui trait les brebis et qui prépare le beurre et les fromages qui se conservent dans des outres.

Vêtements. — Les grandes époques de l'année sont marquées par des fêtes : la tonte des troupeaux est une des plus solennelles. On tond les chèvres, comme, suivant Aristote, on le pratiquait en Cilicie; et de leur dépouille on fabrique des *abats* qui servent comme dans l'antiquité à faire des vêtements pour les soldats, les matelots et les paysans. A l'abri de cette étoffe solide et épaisse, que n'entament ni les ronces ni les rochers, l'Albanais défie toutes les intempéries des saisons; et cette sorte de burnous lui tient lieu de chlamyde, de manteau, de guérite lorsqu'il est en embuscade, de lit de campagne et de tente portative.

Les vêtements de deuil sont ordinairement faits d'un tissu de poil de chèvre. L'usage veut qu'on porte la cape rabattue sur le dos lorsqu'on se présente devant son seigneur, et qu'on s'en couvre la tête quand on est en deuil d'un parent. Le même vêtement remplace la haire et le cilice chez les religieux qui se consacrent à la retraite et à la pénitence.

Maladies; caducité précoce. — Si la plupart des maladies nées de l'intempérance et de l'énervement des nations civilisées leur sont inconnues, d'autres infirmités les atteignent au sein d'une vie active et frugale. Ils sont sujets à l'aliénation mentale; ce qui est peut-être un effet de l'usage qu'ils font d'une sorte de miel; à la cécité qu'occasionnent le rayonnement du soleil sur des roches nues et le sable fin qui s'en détache; les ophthalmies, les fièvres, l'épilepsie sont fréquentes dans certaines localités.

Comme dans tous les pays où la vie est une lutte pénible, la jeunesse se flétrit vite en Albanie; le développement y est précoce et la vieillesse prématurée; mais, si l'on mesure la durée de l'existence par l'activité que l'homme a déployée, l'Albanais n'a pas moins vécu que l'habitant de l'Europe occidentale qui a atteint la moyenne de la vie civilisée. Ce qui prouve, au reste, que la fatigue et les privations sont la cause accidentelle de ce dépérissement précoce, c'est qu'on cesse de le retrouver dans les classes aisées de la société.

Le tableau suivant que donne Pertuisier du paysan dalmate confirme ce que nous venons de dire des Albanais :

« Les mœurs de l'habitant de la campagne sont tout à fait sauvages, et « rappellent absolument l'état de nature. « Son habitation n'est le plus souvent « qu'une hutte couverte en chaume, où « la distribution se réduit à une seule « pièce dont le sol n'est pas dégagé des « aspérités qui le hérissent. Il demeure « là avec sa nombreuse famille, étendant, pour se coucher, quelques peaux « de moutons sur la terre. Dans les « journées froides de l'hiver, il s'y renferme au milieu d'une épaisse fumée, « qui n'a d'issue que par la porte, et rassemble sur le brasier quelques rares « morceaux de bois, dérobés avec leurs « racines aux montagnes environnantes, « tandis que le vent menace de faire « crouler sur lui sa frêle habitation, en « pénétrant à travers les pierres disjointes qui la composent. Les villages « du littoral sont mieux bâtis et offrent « plus de ressources; mais dans l'intérieur des terres, le type de la maison « rustique est invariablement le même.

« Près de la maison du maître est l'étable, où sont abrités des chèvres, « des brebis, des chevaux, petits, mais « infatigables et quelques bêtes à cornes « d'une espèce abâtardie. Ces animaux « composent, avec sa compagne et ses « enfants, qu'il traite à peu près de « même, toute sa société.

« La soumission des femmes, comme « leur nullité, y est aussi grande qu'en « Turquie. Une malheureuse Dalmate « est condamnée, comme une bête de « somme, à tous les travaux les plus « pénibles, au point d'altérer en elle « jusqu'aux formes de son sexe. On la « trouve courbée sous une charge qui « accablerait un mulet et qu'elle porte « sur ses épaules quelquefois à une distance de plusieurs milles, ou bien « remplissant dans la culture les fonctions que les hommes se sont généreusement réservées partout ailleurs.

« Elle se couvre d'une longue souquenille, fendue à la hauteur des épaules « pour laisser sortir les bras, et garnie « d'une broderie grossière en laine de « couleur. Sur son sein est appliquée « une espèce de cotte de maille en coquillages; ses cheveux sont tressés; et « si elle est encore fille, une petite calotte rouge, qu'elle quittera le jour de « ses noces, apprend qu'elle cherche un « époux.

« Cet époux l'enlève ordinairement « de gré ou de force; et alors ses parents « n'ont plus le droit de la réclamer. « Dans le premier cas, elle dépose sur « sa couche, avant de quitter la maison « paternelle, le témoignage de sa virginité, c'est-à-dire sa coiffure de fille, « et va partager la fortune de celui auquel elle a donné sa main.

« En été, le Dalmate porte un pantalon à la hongroise et d'une étoffe « grossière, tissue avec la laine de ses « troupeaux, une chemise de toile et « une veste sur laquelle est roulée une « ceinture où se posent deux pistolets « et un yatagan. Ses cheveux sont rassemblés dans une longue tresse qui « tombe sur ses reins; sa tête est garantie des ardeurs du soleil par une « calotte rouge, et son fusil, passé en « bandoulière, lui sert de défense, ou le « pourvoit de gibier. En hiver, il ajoute « à ce costume léger une blaude de gros « drap, toujours sortie de ses fabriques, « ou quelquefois une peau de mouton « dont la fourrure est en dedans. Sa « chaussure se compose de sandales « tissues avec des courroies qui assujettissent des demi-bas de laine. « Moyennant ce simple préservatif, il « brave toutes les aspérités d'un sol rocailleux; et marche des jours entiers, « en ne prenant qu'à peine quelques « instants de repos. Son régime domestique consiste à faire rôtir, le dimanche, un agneau qu'il traverse à cet « effet d'un pal, à apporter sur sa table « tout le vin de sa cave, et à ne quitter « la place que lorsqu'il ne reste plus « rien à boire ni à manger, sauf à se « nourrir le reste de la semaine d'herbes bouillies et arrosées d'un peu « d'huile; par caractère il est très-vindicatif, et transmet à ses arrière-petits-fils ses ressentiments, leur laissant à titre d'héritage ses inimitiés « à venger. Il en résulte que le meurtre « est fréquent entre Dalmates, et que le « sang ne se lave chez eux que par le « sang.

« L'usage des chants funèbres s'est « conservé parmi cette nation : la veuve « à genoux près du corps de son époux « cherche à le rappeler à la vie par ses « plaintes modulées sur un ton lugubre « et soumises à un certain rhythme. Les « prêtres, quoique très-ignorants et ne « connaissant que la liturgie illyrique, « ont un grand crédit sur l'esprit de ces « gens simples et crédules. La confraternité y est très-répandue, surtout « parmi les femmes; elles se reconnaissent pour sœurs au pied des autels, « quoique de familles diverses; ce qui « donne lieu à une cérémonie touchante, « où elles se mettent sous la sanction « religieuse de liens volontaires, plus « forts quelquefois que ceux du sang. »

CHAPITRE XIV.

Nous allons compléter ces données sur les mœurs des Albanais par quelques détails que nous traduisons, en les abrégeant, de l'ouvrage savant et consciencieux de M. George de Hahn, consul d'Autriche à Syra.

CÉRÉMONIES DES FIANÇAILLES ET DU MARIAGE. — Le père marie ses fils

en vertu de sa seule volonté, et sans les consulter sur le choix qu'il a fait; et cette coutume rappelle les mariages primitifs. Raremeut un garçon atteint sa onzième année sans qu'il ait été fiancé; en général à quatorze ans il est époux. Les filles sont presque toujours mariées dans leur douzieme année. Dans certains cantons, la race n'en est pas moins vigoureuse, et offre même des proportions athlétiques.

Les fiançailles se font pour ainsi dire dès le berceau; un fils unique atteint rarement l'âge de trois ans sans avoir été fiancé; car l'on croit que le ciel est favorable à ceux qui ont contracté cet engagement, et que leur existence est moins exposée. La demande se fait toujours par les père et mère, ou, s'ils étaient morts par le plus proche parent du garçon. Lorsque la demande est agréée par la famille de la fille, on échauge un objet, comme garantie du contrat : c'est ordinairemeut une ancienne pièce de monnaie d'or ou d'argent qui n'a plus cours, soit grecque, soit romaine, soit byzantine, et dont il se trouve un grand nombre dans le pays. On en trouve également d'italiennes et du moyen âge : toutes sont percées, parce que les femmes les portent enfilées dans leurs cheveux, et les enfants à leurs bonnets. Les monnaies échangées à cet effet ne doivent pas être frappées à la même empreinte. Cet acte représente la consommation de l'engagement; et l'on ne pourrait en contracter un nouveau avant de s'être rendu réciproquement les gages. Une telle rupture n'a lieu que ponr des motifs graves. Une fois les fiançailles conclues, la promise ne doit plus se laisser voir ni par son futur ni par aucun de ses parents. Lorsque l'époque de l'union approche, on procède aux fiançailles formelles; et alors, au lieu de monnaies, on échange des anneaux d'or ou d'argent. Ordinairement cela n'a lieu que trois jours avant la célébration des noces. Le samedi ou le dimanche qui précède le mariage, trois personnes du côté du promis, selon l'étiquette, deux hommes et une femme, se rendent à la maison de la promise pour y accomplir les formalites voulues. Elles consistent à placer à côté l'un de l'autre les deux anneaux sur un monceau de grains de froment, ce qui présage au jeune couple une vie heureuse, et aux deux familles un accord durable. La formule qu'on prononce en arrangeant les anueaux signifie : *pain savoureux et mangé en commun ;* ensuite les envoyés prennent un repas, et à leur retour dans la maison du futur on les reçoit avec des chants. La fille n'apporte point de dot, et ne conserve pas même les vêtements qui lui servaient dans sa famille. Elle est achetée par l'époux, qui lui envoie un trousseau et la robe de noce, avec un fez brodé d'or et une somme d'argent, qui ne dépasse pas cent piastres. C'est le prix du marché, et le motif qui explique dans les mœurs albanaises l'inégalité entre les deux sexes, ainsi que le pouvoir tyrannique de l'homme et la soumission aveugle de la femme.

Le lundi qui précède la noce est regardé comme ouvrant cette solennité. On l'appelle le *lundi de miel*; c'est ce lundi qu'on porte au moulin le grain nécessaire, cérémonie qui est accompagnée de chants et de salves de mousqueterie. Quand une fois le grain a été porté au moulin, la mort seule ou quelque grand malheur peut faire différer la cérémonie. Le jeudi est le jour *du bois*, ainsi appelé parce que le futur donne à toutes les familles invitées la commission d'en apporter. A cet effet, les femmes se reudent en chantant dans la forêt, tenant à la main une perche à laquelle est attachée un morceau d'étoffe rouge ou une brasse de feuillage, et reviennent au logis du fiancé; là elles déposent leur charge, au milieu de laquelle chacune plante sa perche, et toutes se mettent à table. Le jeudi se nomme aussi le *jour de la cuisson*, parce que, au retour de la forêt, les femmes pétrissent et cuisent le pain. Celle qui met la première la main à la pâte doit être une jeune fille dont le père et la mère vivent encore, et plus elle a de frères, plus heureux est le présage, fût-elle pauvre d'ailleurs. On souhaite au nouveau couple un pareil bonheur. En commençant à pétrir on entonne un chant spécial; celle qui préside à ce travail prend de la pâte dans une écuelle, et fait une quête : tous les assistants sont forcés de jeter quel-

ques pièces de monnaie dans cette sébille : quand elle est arrivée au marié, elle essaye de le barbouiller avec la pâte, et tire de sa perplexité le plus d'argent qu'elle peut. Celui-ci se défend d'abord, et finit par se prêter un peu à ce que l'usage exige de lui. Quant à l'argent, il reste à la quêteuse. Ces préparatifs se terminent par une danse. Le vendredi est un jour de repos. Le samedi, les parents du futur se mettent en quête, et doivent rapporter chacun un agneau, après quoi ils mangent toute la nuit. Pendant que ces préparatifs bruyants ont lieu au logis du futur, tout est calme et recueilli dans la maison de la fiancée.

Pour le dimanche des noces, toutes les familles sont invitées; chacune est représentée par deux ou trois membres; de sorte que, dans un fort village, le nombre des conviés n'est guère inférieur à cent. Chacun contribue à ces frais selon le degré de parenté et en raison de sa fortune, depuis dix paras jusqu'à dix piastres, et apporte en outre quelque pâtisserie et une gourde de vin. Ceux des parents qui n'auraient pas donné un agneau la veille sont tenus de payer de dix à vingt piastres.

A l'heure fixée, le cortége sort de la maison du futur pour se rendre chez la mariée, le prêtre en tête, le marié entouré des hommes de la famille de la promise, et toujours à cheval, n'eût-il que quelques pas à faire. Les femmes, qui toutes doivent être jeunes, ferment la marche : elles conduisent par la bride un cheval richement harnaché ou un mulet, destiné à la mariée.

La troupe se met en marche au bruit des chants qui s'adressent à la fiancée et par lesquels on l'exhorte à ne pas se chagriner. La belle-mère reçoit le futur à la porte, et celui-ci lui baise la main. Elle tient un vase d'eau pure, y plonge un bouquet dont elle asperge le jeune homme et qu'elle lui remet ensuite. Le futur jette de l'argent dans le vase, et la mère lui attache un mouchoir de poche déployé sur l'épaule droite.

Le vlam reçoit aussi un mouchoir semblable. Ce vlam est un ami du futur, avec lequel il est uni par le lien de la confraternité (en grec moderne ἀδελφοποιτὸς). Ce lien est formé à l'église; tandis que le prêtre prononce une prière, l'un des amis boit quelques gouttes du sang de l'autre. Cette cérémonie se termine par un repas. Ce lien, du moins autrefois, était considéré comme sacré. Souvent le vlam n'est choisi que pour la noce, avant laquelle a lieu la cérémonie que nous venons de décrire. Dans celle du mariage, il est chargé de faire les honneurs à la place du futur, et de remercier lorsqu'on boit à la santé de ce dernier; car, dans les coutumes albanaises, il est obligatoire que non-seulement la mariée, mais encore le promis, se montrent des modèles de retenue et de tempérance.

Les hommes se rendent dans une pièce où un repas leur est servi. Dans toute la longueur de la salle on étale sur le plancher une nappe d'environ un pied et demi de large, sur laquelle on sert les mets. Les convives s'établissent des deux côtés les jambes croisées. Pendant le repas on porte souvent des toasts à la mariée; les parents répondent à ces vœux pour le bonheur présent et futur de la jeune fille par la formule : *Un pain savoureux, et non séparé.*

Les femmes se rendent dans la chambre où se trouve la fiancée, qui doit baiser la main de chaque personne à l'instant où elle entre. Derrière elle se tient la dame d'atours, chargée de sa toilette. Une heure après le vlam se présente chez elle pour lui mettre la ceinture et la chausser; il lui donne un baiser sur la bouche, et celle-ci lui baise la main; alors il lui attache la ceinture, et lui met des souliers dans lesquels il a glissé du riz et de l'argent; puis il retourne vers les hommes, et leur vante la beauté de la fiancée.

Quand tout est prêt pour le dénouement, le vlam dérobe deux cuillers destinées à ce larcin convenu. Les hommes de la société de l'époux doivent aussi voler quelque objet, comme une tasse, un verre, qu'ils restituent plus tard.

Lorsque la jeune fille a baisé la main à son père, à sa mère et à ses autres parents, on la fait monter à cheval, non sans quelque résistance de sa part. Une fois en selle et entourée de ses parents, elle s'incline par trois fois à droite et à gauche devant la maison paternelle, pour témoigner que cette séparation ne

l'empêchera pas de continuer à les aimer et à vénérer sa famille.

Alors elle suit le cortége du futur, couverte d'un voile rouge et saluant tout le monde sur le chemin. Ses parents ne l'accompagnent que pendant la moitié de la route; là ils la remettent à l'escorte de l'époux, et reviennent sur leurs pas. Toutes les auberges devant lesquelles passe le cortége offrent du vin et font des vœux pour le bonheur des époux; ceux qui s'abstiendraient de donner des preuves d'intérêt témoigneraient par là qu'ils sont ennemis du futur.

Quand le cortége est arrivé devant la maison de l'époux, la mère de celui-ci jette d'abord sur le couple, puis sur toutes les personnes dont se compose la suite, des poignées de riz, ce qui pronostique l'abondance et la richesse. Le fiancé descend de cheval; le père ou quelque parent aide la mariée à en faire autant. Alors on fait passer sous le ventre du cheval, comme pour le sangler, un enfant dont le père et la mère vivent encore.

Les fiancés doivent faire attention de ne point heurter du pied le seuil de l'appartement et surtout celui de la chambre où sont déposées les couronnes de mariage, et d'y entrer du pied droit.

Près de l'entrée, on tient un cerceau par lequel ils doivent passer en rampant et en se tenant par la main; et qui est ensuite brisé au dessus de leur tête, ce qui signifie qu'ils resteront unis jusqu'à la mort. Cette cérémonie doit remonter à une haute antiquité; ce qu'indiquent les expressions grecques et latines συζυγος, *Conjux*.

Aussitôt que le couple est entré, le vlam détache le voile de la mariée; alors commence la cérémonie de la bénédiction nuptiale, pendant laquelle le compère tient la couronne au-dessus de la tête des fiancés.

Dans les mœurs albanaises, ces fonctions appartiennent à des familles désignées par l'intimité des relations, et telle est la force de ce lien que la malédiction du parrain est plus redoutée que celle du père véritable. Cette parenté spirituelle ne cesse qu'au sixième degré. Au jour des noces, c'est au parrain que revient le soin de payer le prêtre qui bénit le mariage, et on lui réserve la place d'honneur.

Après la bénédiction, on se met à table. Pendant le repas, la mariée se tient debout dans un coin de la salle, les bras croisés sur sa poitrine, et dans l'attitude du recueillement. Le marié garde le silence, et ne répond même point aux toasts qu'on lui porte, le vlam étant chargé de le faire à sa place. Durant le reste de la journée, on mange, on chante et l'on danse.

C'est le marié qui ouvre la danse; les hommes le suivent et forment une ronde en se donnant la main; tout à coup il se précipite du côté de la mariée, qui danse au milieu des femmes, la prend par la main et danse avec elle, tandis que l'on répète ce chant : *Le corbeau a enlevé une colombe, que veut-il faire de cette colombe? s'ébattre et jouir avec elle tout le reste de sa vie.*

Vers le soir, les conviés se retirent après avoir fait un présent en argent à la mariée, qui leur baise la main. Celle-ci passe la nuit avec les femmes, et le fiancé va dormir au milieu de ses compagnons.

Le dimanche matin le vlam vient prendre les mariés et leur faire mordre alternativement par trois fois dans un morceau de pain où l'on a étendu une couche de miel; la jeune fille l'effleure à peine, mais le futur y met moins de retenue. Toutes ces cérémonies cachent un sens allégorique, où le rôle de la femme est toujours subordonné.

La mère de la mariée apporte alors des pâtisseries et de l'eau-de-vie à son gendre; puis on se rend à la source du village. Les époux y puisent de l'eau dont ils s'arrosent mutuellement.

Pendant le lundi et le mardi les deux familles se traitent; le gendre reçoit son beau-père et lui témoigne tous les égards possibles; et le jour suivant c'est le tour du beau-père. Le vlam est le dernier qui s'éloigne de l'époux, qui ne parvient à le congédier qu'à force de complaisance et de présents.

Enfin on conduit le marié au lit, et au bout d'une heure on lui amène la fiancée qui se défend de tout son pouvoir, et derrière laquelle la porte est fermée à la clef. Dans la matinée du

mercredi la mère de l'époux entre dans la chambre nuptiale, et si l'inspection à laquelle elle se livre n'a pas un résultat satisfaisant, la jeune femme est renvoyée à sa famille.

Le même jour, la mariée se lève de bonne heure, pour laver le linge; c'est sa première occupation de ménage dans la maison de ses nouveaux parents. Cependant, la première année de son mariage, on lui épargne les ouvrages pénibles. Elle porte un fez, où pendent des ornements en or, qui proviennent des présents qu'elle a reçus et de sa parure de noce; son front est ceint d'un mouchoir qu'elle échange, lorsqu'elle est enceinte, contre une coiffure plus simple. Alors elle place à intérêts la somme qu'elle retire de son fez, car cette valeur lui appartient en propre. Elle doit considérer son époux comme son maître absolu; et en effet il peut, pour la plus légère faute, la répudier, sans avoir à rendre compte de cette détermination à personne. Elle doit aussi témoigner à son beau-père une déférence et un respect sans bornes; car tant que son mari est jeune le pouvoir paternel s'étend si loin qu'un beau-père est en droit de renvoyer sa bru, malgré l'époux, ou, s'il est content d'elle, de forcer son fils à la garder. Cette dépendance lui fait redoubler d'attention dans tout ce qui peut être agréable à son beau-père et à sa belle-mère; elle assiste à leur coucher, et ne se retire que lorsqu'elle en a reçu la permission formelle. Durant la première année de son mariage et jusqu'à ce qu'elle soit mère, elle n'oserait s'entretenir familièrement avec son mari en présence d'étrangers, et même devant les chefs de sa nouvelle famille: elle ne se permettrait pas d'appeler son époux par son nom ni de le prononcer, fût-il question d'une autre personne qui s'appellerait comme lui. Dans cette première période, il est d'usage qu'elle se montre empressée non-seulement avec ceux qui l'entourent, mais avec tout le monde; et lorsqu'elle rencontre quelqu'un, fût-ce un inconnu, et quels que soient son âge et sa condition, elle est tenue de le saluer en lui baisant la main.

Le père a droit au respect des siens jusqu'aux dernières limites de la vieillesse, et il conserve toujours les prérogatives du chef de famille. Cette déférence contraste avec les mœurs des Grecs modernes et des tribus guerrières de l'Albanie, où le grand âge est un objet de mépris et d'insultes. Cette extension du pouvoir paternel exerce une grande influence sur tous les liens de la parenté en général. Le bien du père et des fils est en commun, tous travaillent pour la maison, en quelque lieu qu'ils se trouvent et quelle que soit la profession qu'ils exercent. La disproportion des gains, le bonheur ou la non-réussite n'altèrent en rien la communauté. Après la mort du père, les frères continuent de vivre ensemble, et le bien ne se partage que lorsque la sœur a des enfants. Ce qui donne lieu à cette coutume c'est sans doute que les fils sont presque toujours en pays étrangers, de sorte qu'ils ne reviennent dans la maison paternelle que pour y faire une courte apparition et s'y remplacer alternativement.

Les femmes ont le soin du ménage, celui des champs et des vignes, ou du moins l'inspection de ces travaux. Les liens entre beaux-frères et belles-sœurs ont une grande force. Le frère, à son retour dans ses foyers, témoigne plus d'égards à la femme de son frère aîné qu'à la sienne, et il est rare qu'il apporte à celle-ci un présent de quelque valeur. Dans les maisons bien tenues, il est d'usage que l'homme qui revient de l'étranger fasse un cadeau à peu près semblable à toutes les parentes qu'il retrouve à la maison.

Il y a une chanson albanaise qui a pour sujet le désespoir d'une femme dont le beau-frère, chef de la famille, vient de mourir. Ne pouvant lui survivre, elle se précipite du haut d'un rocher. Le fait est véritable; il est arrivé au commencement de ce siècle.

Il est contraire aux bienséances qu'un mari ait des attentions pour sa femme en présence de témoins, et qu'il se permette quelques libertés avec elle. Loin de là, il affecte un ton plus dur et plus impérieux avec sa compagne qu'avec la dernière de ses domestiques; et la plupart des épouses attribueraient à un manque d'égards un traitement qui indiquerait l'attachement ou la tendresse.

Une femme grosse s'abstient de manger des grenades et des limaçons; elle ne doit pas se teindre les cheveux, à moins qu'elle ne le fasse par trois fois. Immédiatement après l'accouchement, on envoie au prêtre un vase d'eau pure pour qu'il la bénisse. Les personnes qui font l'office de sage-femme se lavent avec cette eau, de même que toutes celles qui étaient présentes lorsque l'enfant est venu au monde. Le reste de l'eau bénite est placé près de l'accouchée, et chaque visiteur, durant les premiers jours, y plonge les doigts, et en asperge l'accouchée et l'enfant, en souhaitant à la mère un lait abondant et riche.

Avant d'emmailloter l'enfant, on lui applique sur le corps une faucille avec laquelle on vient de couper de la paille, ce qui est regardé comme un préservatif contre les tranchées. C'est la mère de l'accouchée qui emmaillotte l'enfant. On fait part aussitôt de l'accouchement aux parents, qui s'empressent de visiter la mère et lui apportent les aliments qui conviennent le mieux à son état. Les femmes croient que le troisième jour après la délivrance trois femmes invisibles tiennent conseil au chevet de l'enfant et décident de ses destinées. Les Albanais appellent ces fées *Fatites* (φαω, *fatum*); de là vient l'expression : *les Fatites l'ont ainsi écrit.*

Le troisième soir qui suit la naissance s'appelle le *poganik*. M. de Hahn, dont nous suivons dans ce chapitre les savantes investigations, déclare que l'origine de ce mot est obscure; nous conjecturons qu'il est slave (*poganite*, souiller; *poganii*, païen) et qu'il indique une espèce d'exorcisme pour éloigner les malignes influences de l'enfant, qui n'est pas encore baptisé. Les parents, sans qu'on les ait invités, se réunissent alors au domicile de l'accouchée. Chacun apporte quelques gâteaux et une gourde de vin, et l'on fait en mangeant des vœux pour la prospérité du nourrisson et de la mère. Le sens de la formule est que l'on souhaite à l'enfant *des pieds forts*, afin qu'on puisse l'envoyer au loin comme tisserand si c'est un garçon, et dans la vallée, c'est-à-dire à la source, si c'est une fille. On trouve dans cette formule l'indication des mœurs voyageuses des hommes et celle du rôle sédentaire des femmes. Avant de se retirer, chacun prend un morceau de pain que l'on vient de préparer et qui se trouve placé au-dessus du berceau du nourrisson. Les assistants ont l'habitude de jeter dans la pâte quelques pièces d'argent.

L'enfant est baptisé au bout de deux ou trois semaines. Le premier enfant a pour parrain celui qui a béni le mariage; quant aux autres enfants, il conserve ce privilége; mais il peut le céder à une tierce personne. Ordinairement il donne à l'enfant le nom de son aïeul s'il est décédé, ou celui de sa grand'mère si c'est une fille. Dans le cas où ces vieillards vivraient, le nom est à son choix. Il tient ce nom caché jusqu'à l'instant où il le dit au prêtre. Alors les enfants s'empressent d'aller porter cette nouvelle à l'accouchée. C'est le *noun* ou parrain qui paye le prêtre, et il fait à l'enfant quelques présents. Après la cérémonie, les parents donnent un repas où l'on présente à la ronde un verre plein de vin, dans lequel les convives jettent des pièces de monnaie. Ces offrandes destinées à l'enfant sont cousues à son bonnet.

Dans les quarante premiers jours, l'accouchée et son nourrisson ne doivent pas quitter la maison, dans la crainte des maléfices. On y entretient soigneusement le feu dont on ne donnerait pas à un voisin la moindre parcelle. Celui qui entre de nuit dans la maison doit franchir un tison enflammé qu'on lui présente à la porte. On s'abstient de chanter et de danser dans la maison, de peur d'attirer quelque malheur. Durant ce temps l'accouchée ne s'occupe d'aucun des soins de la cuisine; car elle est regardée comme impure. Le quarantième jour a lieu la bénédiction de l'église.

S'il arrive que des parents perdent coup sur coup leurs enfants, on fait passer l'enfant par trois fois à travers un trépied de fer, et si ce moyen reste inefficace, on fait faire une croix dont neuf femmes paient les frais; on y suspend l'enfant que l'on place dans un carrefour, et là le premier passant le baptise.

En Albanie, comme en Orient, la stérilité est regardée comme un malheur, et c'est un des reproches les plus graves qu'on puisse faire à une femme. Celui qui n'a que des filles ne passe pas non plus pour être heureusement partagé, quoiqu'il n'ait pas, comme en Grece, à s'occuper de leur dot. Les familles les plus enviées sont celles où l'on compte le plus de garçons.

Ordinairement on sèvre les enfants vers la fin de leur deuxième année. On leur donne du vin, même pendant l'allaitement, pour les fortifier. Cette coutume rappelle celle des anciens Grecs, qui faisaient prendre aux nourrissons une nourriture substantielle. Les enfants sont élevés durement; ils vont nu-pieds et la tête découverte jusqu'à cinq ou six ans, et ce n'est que plus tard qu'ils font usage de pantalons. Entre huit et dix ans, et dès qu'on l'a fiancé, pour l'empêcher de se marier dans l'étranger, le garçon quitte la maison avec son père, et reste absent trois ou quatre années. Il est fréquent de voir les pères échanger entre eux leurs fils pendant un certain temps pour les habituer à une discipline plus sévère.

Le respect pour les parents est porté à un tel point que le fils ne s'assied point à la table du pere en présence d'un étranger, et qu'il ne prend la parole que lorsqu'on l'interroge. Le père a le droit de chasser et de deshériter le fils dont il aurait à se plaindre.

Il semble que le séjour à l'étranger ne rende que plus vif pour l'Albanais l'amour du sol natal. Dans beaucoup de villages, et même dans des districts entiers, il est sans exemple qu'un homme du pays se soit marié dans une contrée étrangère, ou qu'il y ait transporté sa famille. Celui qui le ferait serait regardé comme un banni, et s'attirerait la haine générale. Ordinairement, les fils prennent le métier du père; mais les exceptions deviennent moins rares.

CHAPITRE XV.

Funérailles. — Dans des familles si unies, la mort est un profond sujet d'affliction, surtout lorsqu'elle frappe un homme au commencement de sa carrière.

A peine le patient a-t-il expiré que les femmes poussent des cris terribles qu'on pourrait comparer au hurlement des loups, s'ils n'étaient mêlés de notes hautes et perçantes. Les femmes amies de la famille du défunt se précipitent alors vers la maison mortuaire avec des lamentations bruyantes, et toutes ces voix forment un chœur lugubre.

Les sœurs, les belles-sœurs, les filles déjà grandes et la femme du mort, si celle-ci est encore jeune, s'arrachent les cheveux, se déchirent le visage, se roulent à terre, et s'épuisent tellement à crier qu'elles perdent la voix et le sentiment, et qu'elles ont des accès d'aliénation mentale. Les nièces et les cousines du défunt laissent tomber leur chevelure, en coupent quelques boucles, et se ceignent la tête d'un mouchoir noir qu'elles portent plusieurs mois. Quant à la veuve, elle ne quitte plus cette coiffure de deuil. Cependant, si elle est encore dans la premiere jeunesse, et qu'elle veuille retourner dans la famille de son père, elle s'abstient de ces démonstrations de désespoir. Toutefois, lorsqu'elle se remarie, elle porte le mouchoir de deuil avec sa parure de noce.

Les hommes ont une douleur plus calme; et s'ils ne peuvent retenir leurs larmes, ils s'abstiennent du moins de sangloter. Ils reçoivent les visites de condoléance devant la porte de la maison mortuaire et debout dans la cour. En général, on s'aborde en se souhaitant une bonne santé et en se mettant l'un à l'autre la main sur l'épaule droite. Alors les visiteurs entrent dans la maison, et font le même compliment de condoléance aux femmes.

Le mort est déshabillé, et enveloppé dans une pièce d'étoffe; on place ses habits sur lui; mais on les reprend avant de l'ensevelir. Les Turcs lavent seuls le cadavre. Les femmes l'entourent, et alors commence la véritable lamentation, à laquelle prennent part non-seulement les parentes, mais les voisines du défunt, et qui a un caractère entièrement distinct de la scène bruyante que nous venons de décrire. Cette lamentation est une sorte de récitatif, composé d'un distique, chanté par une seule voix, et répété en chœur par toutes

les femmes. Ces plaintes lugubres sont réglées par l'usage, et se rapportent à la vie du défunt; cependant il arrive que la personne qui les prononce cède à l'inspiration de sa propre douleur et improvise un chant nouveau.

La sépulture a lieu ordinairement le jour du décès; mais celui qui meurt dans l'après-midi n'est enterré que le lendemain. Quand tout est prêt pour la cérémonie, le cortége se met en marche au son des cloches du village. Le prêtre marche en tête; puis les hommes, qui précèdent le cercueil avec quatre porteurs, ensuite les femmes, et enfin celles qui chantent les lamentations, escortées par d'autres qui veillent à ce qu'elles ne se laissent pas entraîner à un excès de douleur et de zèle. Les hommes accompagnent le corps dans l'église, devant laquelle les femmes s'arrêtent en continuant leurs lamentations. C'est dans l'église que les hommes donnent au mort le baiser d'adieu, ce que les femmes ne font qu'à la sortie du corps, qui est déposé dans la terre et recouvert d'une dalle. Enfin on jette sur lui les dernières pelletées de sable. Ce moment est réellement déchirant. Les femmes ne veulent point se séparer du cadavre; il faut lutter contre leur désespoir pour les empêcher de se précipiter dans la fosse. A peine la tombe est-elle couverte qu'il se fait tout à coup un grand silence. On distribue du gruau de froment, du vin et de l'eau-de-vie. Les lamentations funéraires recommencent le troisième jour après l'enterrement, près de la tombe. Dans la maison mortuaire, on les répète encore pendant quarante jours, et notamment les dimanches et les fêtes. Avant la sépulture, on met dans la bouche du mort un para ou quelque pièce de monnaie, si toutefois il ne porte pas un anneau d'argent.

Le grand deuil dure trois jours, pendant lesquels les parents et les intimes ne quittent pas la maison; ils apportent les aliments de la journée; car on ne fait rien cuire au domicile du défunt. Les autres connaissances envoient des provisions.

La mort d'une femme ou d'un vieillard excite des regrets moins vifs; le deuil est même nul si le défunt a dépassé les limites ordinaires de la vie. Dans ce cas, on se contente de tuer quelques moutons, pour obtenir du ciel le pardon de ses péchés; et on les mange après les funérailles, en buvant au salut de l'âme du mort, et en accompagnant ces vœux de chants funèbres en son honneur.

Comme il arrive presque toujours que les hommes meurent à l'étranger, on procède aux funérailles comme si le défunt avait fini ses jours dans ses foyers. La cérémonie est la même, avec cette seule différence que le cercueil est absent, et que le corps est représenté par un gâteau emblématique qui est remis au prêtre après le service. Les femmes exécutent alors les lamentations sur la tombe du plus jeune parent du défunt, et elles les renouvellent le troisième jour.

Selon le rite de l'Église grecque, le corps ne reste que trois jours dans la terre. On l'enlève au bout de ce temps; les os sont soigneusement nettoyés et lavés avec du vin; après quoi on les réunit dans un sac; et, lorsque le prêtre les a bénits, on les dépose dans un lieu destiné à cet usage ou dans un ossuaire.

CHAPITRE XVI.

Liens du sang. — Les liens de race sont plus intimes et plus forts en Albanie que dans l'Occident : ils se transmettent de mâle en mâle; et ceux qui s'introduisent par les femmes y sont regardés comme de nulle valeur. Comme à Rome et en Grèce, cette formule y est de principe : *Mulier finis familiæ*.

En général, les familles portent le nom de celui qui en est la souche. Si elles sont nombreuses, elles se fractionnent en plusieurs subdivisions, qui sont désignées par les noms des chefs de ces diverses branches; cette distinction, du reste, ne compte pour rien dans les considérations politiques. Quoique le nom de la souche commune ou de la branche qui en est sortie appartienne à tous les membres de la famille, cependant on se contente ordinairement d'une désignation patronymique pour empêcher de confondre les individus qui porteraient le même nom de baptême; ainsi l'on dira : *Apos-*

tole, *fils de George*, *fils de Panagioti*. Quelquefois l'appellation est tout ensemble personnelle et locale; ainsi les Michantschouliates descendent d'un Michel né près du village de *Tschouli*.

Ce qui prouverait surtout la force des liens du sang, c'est l'interdiction, en dépit des règlements de l'Église, de toute alliance entre les membres d'une même famille dans la descendance agnatique; la conscience, plus puissante que la loi, les condamne, et le mépris atteint quiconque transgresse cet usage. De tels mariages seraient considérés comme une tache pour toute la parenté. Chaque membre est obligé de tirer vengeance et d'exiger satisfaction d'une insulte faite à quelqu'un des siens. Réciproquement la famille entière est responsable des actes d'un de ses membres, et paye à frais communs le prix du sang. De là la loi qui menace non-seulement la vie du meurtrier, mais celle de ses agnats. C'est pour cette raison que les parents contribuent à payer la composition quand la famille offensée s'en contente. Il n'est pas rare que toute une famille s'exile pour se soustraire aux suites de ces haines, que trop souvent les mœurs rendent implacables.

Depuis que les réformes récentes ont donné plus de force au gouvernement, même dans l'Albanie méridionale, la vengeance du sang tombe de plus en plus en désuétude. Ali-Pacha s'est déjà occupé d'en restreindre la portée; et les fonctionnaires turcs, pour assurer à la Porte la soumission du pays, ont agi dans le même sens.

CHAPITRE XVII.

LÉGENDES SUR QUELQUES TRIBUS DE LA MONTAGNE DANS L'ÉVÊCHÉ DE SKODRA.

Les Cléments. — Il y a déjà bien des années qu'un riche pâtre vivait dans la contrée de Triepschi. Un jeune homme, nommé Clément, dont la famille était inconnue, vint le trouver, et le maître lui confia la garde et le soin de ses troupeaux. Cette occupation le rapprocha de la fille du berger, dont le nom était Bubeï et qui n'avait point de mari, parce qu'elle était paralytique. Au milieu de ces rapports journaliers, les deux jeunes gens s'aimerent, et Bubeï devint grosse. Lorsque la mère en fut instruite, elle s'efforça par tous les moyens possibles de fléchir son mari, qui était d'un naturel sévère et rude, et de l'amener à ne point sévir contre les coupables. Elle y réussit, et on les maria. Ils eurent pour dot vingt têtes de bétail; mais ils durent aller s'établir dans une autre partie des montagnes, car le vieillard ne pouvait leur pardonner ce qu'il regardait comme une tache que la mort seule pouvait effacer.

Le pays que choisit le nouveau couple s'appelle Bestana. On y voit encore aujourd'hui les ruines d'une petite église et de quelques maisons, ainsi que des vignes devenues sauvages; et l'on raconte qu'il a fallu abandonner ce lieu à cause des vipères qui l'infestaient et qu'on y retrouve jusqu'à ce jour. Bestana est à quatre lieues environ des villages de Selze et de Wukli. Les terres qui en dépendent, comme siége du chef de la famille, n'ont jamais été partagées, et sont depuis ce temps la propriété commune des Clémenti.

Clement eut de Bubeï sept fils. Ceux-ci devinrent la tige de sept grandes familles, auxquelles on doit la fondation des bourgs de Selze, Wukli, Nikscht, Unthaï et Nartinovitch. C'est d'eux que sont sortis les Clementi de Bukova dans le Dukadschin, et ceux de Lapo dans les montagnes de Kossowo.

L'aîné des fils s'appelait Kola; c'est de lui que descendent les habitants du village de Selze. Il eut trois fils, Wui Kola, Maï Kola, Rala et Rablen Kola. Ces trois branches ont donné naissance à la population de l'endroit, qui compte trois cents cinquante feux et seize cents âmes.

Wuco était le second. Celui-ci n'eut qu'un fils nommé Déda (Dominique), lequel en eut trois : Uhsaï Déda, Giz Déda et Zek (Joseph), dont les familles ont formé le village de Wukli, et qui, réunies avec les anciens habitants, représentent cent soixante et dix maisons et treize cents âmes. Ces derniers sont le reste de la popu-

lation primitive du pays, qui, selon la tradition, fut chassée par les Clémenti, du moins en grande partie. Ils forment les familles des Ghimaï, des Pépussaï, des Dschiréaï; les Albanais les désignent par l'expression Anès, qui signifie qu'ils sont en dehors de la race dominante.

Nika était le troisième fils. Il eut plusieurs descendants mâles, parmi lesquels on compte Del Nika, Bal Nika et Unth Nika. Le premier et sa postérité fondèrent le village de Nirkschi, où l'on compte aujourd'hui soixante-quinze maisons et cinq cents âmes. Les deux autres frères se séparèrent de leur aîné; ils fondèrent le village de Unthaï dans les gorges de Blawa, à une demi-lieue au sud de la ville de Gutziuié et à six au nord de Selze. Unthaï a soixante et dix maisons et cinq cents âmes.

Les autres fils de Clément eurent également une postérité nombreuse, de sorte que cette famille parvint à un haut degré de prospérité, et donna naissance à des guerriers célèbres. Conformément au penchant naturel qui porte les Albanais à la guerre, les Clémenti ne se bornèrent jamais aux soins paisibles de la vie pastorale; mais ils se livrèrent au brigandage dès que l'occasion s'en présentait. A mesure que leurs forces croissaient, ils étendaient leurs excursions sur les terres voisines, et cette audace leur réussit tellement qu'ils rendirent tributaire le pays qui s'étend entre Gutzinié, Pestéri et Pekia. Mais ces pillages et ces expéditions les engagèrent dans des guerres continuelles avec les Ottomans. Parmi leurs luttes contre ces derniers, la tradition cite comme particulièrement célèbres celles contre Podgoritza, Skodra et Pekia. La guerre contre Skodra dura dix années; et dans une seule affaire les Turcs perdirent dix mille hommes. Pendant les hostilités, les Clémenti s'étaient retirés dans une position extrêmement forte, appelée Samo Gradi. C'est un plateau d'environ une demi-lieue de tour dans les gorges de Procléti, environné de tous côtés de précipices à pic, et qui n'est abordable que par un chemin étroit et facile à défendre. Une source d'eau vive coule au milieu; le côté du sud offre une grande excavation, où se logent les femmes, et où le bétail trouve également un abri. C'est là que l'ennemi les a souvent bloqués, et qu'ils se sont vus réduits à se nourrir d'écorces d'arbres. Mais, quand ils réussissaient à tourner l'ennemi ou à rompre ses lignes, ils exerçaient de terribles vengeances dans le voisinage, et retournaient à leur repaire chargés de butin.

La guerre qu'ils soutinrent contre Podgoritza ne fut pas moins rude : elle se prolongea durant sept années; les Clémenti se virent réduits à la dernière détresse; tant qu'elle dura, il n'y eut dans le village de Selitza que trois naissances mâles, et ces enfants restèrent valétudinaires.

Dans la guerre des Clémenti contre le pacha de Pekia, ils furent d'abord si heureux qu'ils parvinrent à bloquer les Turcs dans la forteresse de Gutzinié. En cette occasion, ils firent usage de gabions mobiles et bourres de laine, et à l'abri desquels ils tiraient sur l'ennemi. Déjà ils se croyaient certains de la victoire, et les chefs discutaient sur le partage du territoire conquis, lorsqu'une querelle s'éleva à ce sujet; et un certain Tchiobola, furieux devoir ses prétentions repoussées, résolut de se venger en trahissant sa tribu. Pendant la nuit, il noua des intelligences avec les Turcs, et, moyennant la promesse qu'on lui céderait le terrain qu'il convoitait, il prit l'engagement de gêner les mouvements de l'armée assiégeante. D'après son conseil, les Turcs enfoncèrent pendant la nuit une grande quantité de pieux dans la plaine où les Clémenti poussaient leurs gabions. Le lendemain matin ceux-ci, se voyant arrêtés dans leurs manœuvres, furent saisis d'une terreur panique et s'enfuirent dans leurs montagnes, non sans être vivement poursuivis. A la suite de cet échec, la guerre prit pour les Clémenti une tournure fâcheuse, et un grand nombre d'entre eux se vit contraint de s'expatrier; peut-être aussi cette tribu était-elle devenue trop nombreuse pour trouver des ressources suffisantes dans

le district montagneux qu'elle habitait. C'est à cette époque qu'on rapporte les diverses migrations des Clémenti à Rugowa, dans les montagnes de Lap-Galap près de Kossowo, à Selze, sur le bord oriental du lac de Scodra, sur les frontières du Monténégro, et enfin dans la Sirmie, où ils occupent encore de nos jours, en conservant le nom de Clémenti, les deux villages de Nirkintze et de Herkowitze.

Quant à ceux qui restèrent dans leur pays, ils formèrent aussi par la suite deux colonies; l'une alla s'établir au sud de la vallée des Clémenti, entre la chaîne de Prokléti et la montagne de Biskatchi, où elle bâtit le village de Boga, qui compte quarante maisons et quatre cents âmes; l'autre se dérigea vers le nord, et fonda le bourg des Nartinovitch, sur la rive orientale du Lim, à une demi-lieue de l'embouchure de cette rivière, dans le lac de Plawa. Les habitants de ce village, aussi bien que les familles qui leur sont alliées, viennent de la tribu d'Unthaï, et ont embrassé l'islamisme.

CHAPITRE XVIII.

HOTTI ET TRIEPSCHI.

Le chef de la tribu des Hotti et Triepschi s'appelle Ketschi. On ignore également son origine; cependant tout porte à croire qu'il était Albanais, comme les Clémenti; car sa postérité parle la même langue et professe le catholicisme. La tradition rapporte que, poursuivi par les Turcs, il s'était réfugié dans une contrée slave, qui porte aujourd'hui le nom de Pipeti et qui dépend du Bergas dans le Montenégro. Ce Ketschi eut six fils; Lazare, Ban, Mertrot, Kaster, Was et Piperi. Lorsqu'ils furent grands, ils tuèrent un habitant du pays, et toute leur famille dut s'exiler. Cependant le père crut qu'il était trop vieux, et son dernier fils Piperi trop jeune et trop faible (car il boitait d'un pied) pour s'associer à cette émigration. Il demanda donc pour lui et pour son enfant, à la famille du mort, la permission de ne pas s'éloigner, et il obtint cette faveur, qui, en cas semblable, est rarement refusée. C'est de cette famille que sortent les Piperi, dont la tribu s'élève à quinze cents habitants, tous parlant le slave et professant la religion grecque. Ils sont presque toujours en contestation avec ceux des villes turques du voisinage, Spunscha et Podgoritza.

Les autres frères s'établirent à Triepschi, qui est situé sur le bord septentrional du Zem, un des affluents de la Moratza, à une lieue à l'est de Gruda et de Fontena. Cependant Merkota Ketschi trouva bientôt si misérable l'existence qu'il menait dans ces rochers qu'il préféra une vie active dans un pays fertile à l'indépendance des montagnes; il alla donc se fixer dans la plaine de Podgoritza, à deux lieues à l'ouest de cette ville, et ses descendants ont donné le nom de Merkotaï au village qui s'y éleva peu à peu et qui consiste aujourd'hui en soixante et dix maisons et cinq cents âmes. Les habitants sont de la religion grecque et parlent le slave.

Les autres fils de Ketchi restèrent pendant quelque temps à Triepschi; mais il survint une grande disette; et l'on ne pouvait se procurer du grain qu'au loin, vers l'est, dans la vallée fertile du Drin-Blanc. Les deux plus jeunes partirent donc pour ce pays pour acheter du blé et le rapporter à leur famille.

En se rendant à Pékia, ils rencontrèrent deux belles filles qui se rendaient à la ville dans le même dessein. Celles-ci trouvèrent les deux garçons à leur gré, et leur demandèrent où ils venaient et qui ils étaient. Ceux-ci leur racontèrent les malheurs de leur famille, et leur confièrent qu'ils étaient de pauvres bergers auxquels le sort ne permettait de se fixer nulle part. Alors les voyageuses leur apprirent qu'elles étaient filles uniques de parents riches, et que s'ils voulaient les épouser ils hériteraient de biens considérables. Elles ajoutèrent qu'il y avait dans leur pays assez de bonnes terres pour nourrir les familles de leurs frères. Ils objectèrent que ceux-ci consentiraient difficilement à les suivre, et que pour eux il leur serait pénible d'abandonner leur vieux père; que, bien qu'ils en fussent séparés, ils avaient du moins la consolation de le visiter de temps en temps. Enfin, après quelques débats, il fut convenu que les quatre frères se rendraient au même endroit pour donner et recevoir une réponse définitive. Là-

dessus, on se sépara. De retour chez eux, les jeunes gens racontèrent ce qui leur était arrivé, et demandèrent conseil à leurs frères, qui essayèrent de les détourner de ce projet, en leur représentant qu'ils s'affaibliraient en se séparant; qu'ils seraient exposés aux insultes de chacun, et qu'à une si grande distance il était à craindre qu'ils ne se reverraient jamais. Ces raisons ébranlèrent d'abord les jeunes gens; mais enfin l'amour l'emporta, et leur départ fut résolu. En conséquence le vieux Ketschi, Merkot, qui s'était fixé à Podgoritza, et Piperi se disposèrent à partir pour Triepschi; on donna un grand repas d'adieu, et les deux jeunes gens reprirent le chemin de Pekin. Ils retrouvèrent au jour convenu les deux filles, et les accompagnèrent chez elles.

L'une d'elles était de Redschitza; celle-ci épousa Was-Ketschi, et c'est d'eux qu'est issue la nombreuse famille des Wassevitch, qui compte trois mille âmes; elle parle le slave et suit le culte grec. Les habitants passent pour de dangereux voleurs. Ils manquent rarement l'occasion de piller leurs voisins et surprennent les caravanes turques qui se rendent à Gutzinié, Biélopolié et Rosaï. Ils se distinguent suivant la contrée qu'ils habitent en Wassévitchs du haut ou du bas pays. Les premiers habitent la vallée de la Redschitza; les autres, les montagnes qui s'étendent entre la Moratza, le ruisseau de Malo-Rèka, et le Liëwo-Rèka, d'où ils prennent quelquefois le nom de Liëworèkaniens. Pendant des siècles, la contrée de Liëwo-Rèka est restée inhabitée; mais depuis l'invasion des Turcs la plus grande partie des habitants de Redschitza s'est portée de l'autre côté des montagnes, de sorte que ces déserts se sont peuplés. Ceux qui n'ont point quitté Redschitza travaillent à la terre pour les Turcs. Depuis que la tranquillité s'est rétablie dans ces contrées, les fugitifs y sont rentrés peu à peu, de sorte qu'il peut se trouver actuellement à Redschitza de quarante à cinquante familles de Liëwo-Rèka. Les Albanais de l'autre côté du versant, qui descendent de Was et inquiètent continuellement les Turcs du voisinage, se sont vus forcés, dans cette vie de périls continuels, de recourir à des émigrations fréquentes. Ces derniers se sont retirés sur la crête des montagnes; pour s'établir ensuite à Liëwo-Rèka, et c'est pour cette raison qu'on trouve sur les deux pentes de la chaîne les anciens habitants mêlés avec les nouveaux colons. Cependant les uns et les autres ont conservé le nom de Wassévitchs.

L'autorité du gouvernement turc est restée précaire dans la vallée de Redschitza. Dans les temps de troubles, ou même dès que l'occasion se présente, les habitants refusent de payer les impôts et le tribut. A peine la fortune s'est-elle déclarée pour les Turcs que les rebelles font de nouveau leur soumission, qui est accueillie ordinairement sans que les vainqueurs reviennent sur le passé. Quant aux Liëwo-Rèkaniens du district monténégrin de Berda, ils n'ont jamais reconnu la souveraineté des Turcs. En 1850, ils avaient pour chef l'archimandrite Mosès, homme de mérite et d'expérience, qui résidait dans le couvent de Saint-George, dans la vallée de la Redschitza, à cinq lieues de Biélopolié.

L'autre fille était du district de Doukatschin, qui s'étend entre le Drin et et le Walbona, dans le voisinage de Jakowo. Elle épousa Kaster Ketschi, et de cette union est sortie la famille des Kastrawitch, dont le langage est l'albanais et dont presque tous les membres sont mahométans.

Revenons maintenant aux deux fils qui étaient restés avec le vieux Ketschi. L'un s'appelait Lazare et l'autre Ban. Leur postérité devint si nombreuse et leurs richesses en troupeaux s'accrurent tellement qu'ils se virent forcés de se séparer. Lazare alla occuper les terres au sud du pays des Hotti, de l'autre côté du Zem, et l'on convint de prendre ce fleuve pour la limite commune. Mais dans le partage une circonstance fortuite amena des différents graves entre les descendants des deux familles. Lorsque, après le partage définitif, Lazare se fut transporté avec ce qu'il possédait sur les terres qui lui étaient échues, il se trouva qu'un de ses chevaux portait un licol qui appartenait à Ban, et déjà l'on avait passé le fleuve lorsque Ban rappela son frère pour qu'il lui rendît le licol. Comme Lazare ne voulait pas

remonter la colline, il lui cria qu'il lui donnait en compensation la portion de terrain au sud du versant, qui par suite de leurs conventions devait lui appartenir. C'est pour cette raison que la tribu de Triepschi est en possession de ce coteau et de toute la vallée du Zem. Mais souvent les Hotti leur en disputent la jouissance; et tout récemment ces contestations ont amené des luttes sanglantes. Plus d'une fois les Lazaréwitch ont offert à leurs voisins un licol d'or pour terminer ce différend héréditaire; mais leur offre a été constamment repoussée.

De Ban Ketschi sortent les quatre grandes familles catholiques de Triepschi, qui, réunies aux anciens habitants ne comptent pas moins de sept cents âmes. Triepschi s'élève sur un point naturellement fortifié; ses habitants sont belliqueux, et guerroient souvent, non seulement avec leurs voisins, mais avec les villes turques de Podgoritza et de Gutzinié; ils dévastent la campagne, pillent les caravanes et n'épargnent point les Turcs dans ces fréquentes rencontres.

Lazare Ketschi, lorsqu'il alla s'établir au delà du Zem, commença par prendre à ferme les terres d'un riche Hottien. Sa famille s'accrut rapidement, et fut en état de lutter avec avantage contre les anciens habitants, qui s'éloignèrent peu à peu et qui comptent à peine quelques misérables maisons dans leur ancienne patrie.

Gheg, fils de Lazare Ketschi, est la souche de la nombreuse tribu des Guègues hottiens. Il eut quatre fils : Piotr Ghéga, Gion Ghéga, Laï Ghéga et Jun Ghéga.

Le premier a formé le village de Traboïna (cent quatre-vingts maisons et mille âmes). La postérité des trois autres frères a peuplé le village d'Araspschi (cent quatre-vingt-dix maisons et onze cent cinquante âmes).

Les Hotti, à l'exception de quatre familles qui ont embrassé l'islamisme, sont catholiques et parlent l'ancien albanais. Chacun de leurs deux villages a sa bannière propre, et leurs guerriers passent pour les plus braves entre tous ces montagnards. Le porte-drapeau de Traboïna porte le nom de guide général des montagnards de Skodra; et sa bannière dans l'ordre de bataille des Turcs ne cède le pas qu'à celle des Mirdites, qui est à la place d'honneur, c'est à dire à l'aile gauche. En campagne, cet enseigne reçoit triple ration; c'est un privilége qui s'est transmis à cause d'une action d'éclat.

Lorsque les Vénitiens attaquèrent Dulcigno, les Turcs vinrent au secours de la ville, et le pacha de Skodra établit son camp en face de l'ennemi. Un jour que le pacha faisait reposer ses troupes, le porte-enseigne de Traboïna se prit de querelle avec un autre montagnard; chacun d'eux prétendait être le plus brave. Échauffé par la dispute, le Hottien saisit son drapeau, et, s'élançant vers une batterie des Vénitiens, il le planta au milieu des canons. Les Hottiens se précipitèrent pour reprendre leur drapeau; le reste de l'armée suivit, et la batterie fut enlevée.

La tradition n'a guère conservé de la tribu des Castrati que le nom du fondateur. Il s'appelait Detali Bratosi. On ignore s'il était Slave ou Albanais d'origine; on rapporte seulement qu'il venait d'une contrée slave (Kutschi) lorsqu'il vint s'établir dans le lieu qu'occupent aujourd'hui ses descendants. Le motif pour lequel il dut émigrer avec ses sept fils est également inconnu. Ces derniers s'appelaient Ivan Détali, Pal Détali, Nar Détali, Gor Detali, Jer Détali, Gion Détali et Ali Détali. Ils s'établirent d'abord dans une caverne de la montagne de Véletschiko, qui de nos jours porte encore le nom de caverne au bétail, et qui se trouve à une lieue du village de Pétrowitch, demeure des aborigènes. Les Détali vécurent sept ans dans cette retraite. Cependant leurs familles et leurs troupeaux multiplièrent singulièrement; ce que leurs voisins voyaient avec inquiétude. Un jour ils s'assemblèrent tous, c'est-à-dire les trois familles des Petrowitch, des Tutowitch et des Selaï, pour se consulter sur le parti qu'ils devaient prendre avec les pasteurs de la caverne. Les uns furent d'avis de fraterniser avec eux et de les associer à leur fortune, les autres voulaient qu'on les attaquât et qu'on les exterminât.

Tandis que l'on discutait sans s'arrêter à aucun parti, un vieillard centenaire s'avança au milieu de l'assemblée et parla ainsi : Mes amis, mon âge me donne le droit de vous parler de mon expérience ; écoutez mes paroles, et prenez garde de prendre une résolution dont vous auriez à vous repentir ; car, si c'est la main de Dieu qui a conduit ici ces étrangers, vous ne sauriez vous y opposer, et vous travailleriez à votre perte ; mais, si Dieu leur est contraire, ils fuiront devant vous comme les nuages devant le souffle du vent. Pour vous en assurer, faites ce que je vais vous dire. Préparez un festin, et invitez ces étrangers. Quand vous serez assis autour de la table, faites en sorte qu'aucun d'eux ne puisse atteindre de la main les mets qu'on aura servis, et alors observez bien ce qu'ils feront. S'ils se lèvent pour s'approcher de la table, tenez pour certain qu'ils sont vos esclaves ; mais si, après s'être levés, ils tirent la table du côté de leurs siéges, de sorte que vous en restiez éloignés, alors réunissez tout ce que vous possédez, et partez pendant la nuit ; autrement ils seront maîtres de vous et de vos biens. On suivit le conseil du vieillard. Détali se rendit à l'invitation avec ses sept jeunes fils, dont l'extérieur annonçait la force et la résolution. Selon la coutume du pays, on servit un veau rôti, et les hôtes étaient placés de manière à ce qu'aucun d'eux ne pouvait atteindre le plat. Lorsqu'ils s'aperçurent de cette intention, leurs traits s'assombrirent ; ils se levèrent, tirèrent la table à eux, et firent honneur au repas.

Comme le présage s'était déclaré contre les aborigènes, ils s'éloignèrent la nuit avec tout leur bagage, emmenant avec eux leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux, et ne laissèrent derrière eux que les vieillards et les infirmes. Détali, certain que le village avait émigré, sortit de sa caverne, et prit possession avec les siens des maisons et des terres. Ce lieu est encore habité aujourd'hui par ses descendants.

Il ne faut point chercher dans ces récits la vérité exacte des faits, mais un reflet naïf des mœurs et de l'intelligence de ces peuplades. La fréquence d'émigrations, occasionnées soit par un meurtre, soit parce que les terres de la tribu ne suffisaient plus à ses besoins, ont sans doute mêlé et confondu les traditions de l'origine des familles. Ainsi les récits varient quelquefois selon les localités ; mais ces lambeaux ont un caractère historique précieux en ce qu'ils représentent fidèlement les premiers essais de civilisation chez un peuple qui a conservé l'empreinte primitive ; et qu'ils peuvent nous expliquer les temps obscurs dont le développement nous cache le berceau des autres nations. Rien, selon nous, ne peut surtout donner une idee plus fidèle du passage de la famille à l'état de la tribu. Nous donnerons donc la fin de la légende de Détali, telle que l'a recueillie M. de Hahn.

Lorsque Détali se vit maître du pays, il choisit une résidence d'où il pouvait vaquer plus commodément à la culture des champs. C'est un lieu naturellement fortifié, où l'on voit encore les ruines de la maison qu'il se construisit. Une source coulait auprès. Ses fils prirent pour eux les meilleures terres, et laissèrent les habitants qui n'avaient pas émigré s'arranger du reste. C'est ainsi que, de fugitifs qu'ils avaient été, ils devinrent la partie la plus considérable de la population. Détali mourut dans un âge avancé entouré de ses neveux et arrière-neveux, riches en meubles et immeubles. Son tombeau se trouve dans une petite plaine ; on l'a recouvert d'un amas de grosses pierres.

Après sa mort, ses fils restèrent encore pendant quelque temps dans le même endroit ; mais comme le chemin qui menait au marché le plus voisin était long et difficile, ils résolurent de se retirer dans l'ancien village, espérant qu'avec le temps ils pourraient se mettre en possession du territoire de Budischia, dont les vignobles appartenaient à quelques habitants de Triepschi, tandis que le reste des terres restait en jachère faute de bras. En effet, cette contrée était déserte, parce que les Turcs en avaient emmené tous les habitants en esclavage, de sorte que les Détaliens reculèrent leurs

frontières jusqu'à celles des Hottiens et jusqu'à Schkriéli et Budischia. Mais bientôt leur nombre s'accrut; et il leur devint impossible de rester ensemble. Ils se construisirent de nouvelles demeures à proximité les unes des autres. Ils partagèrent d'abord les terres en trois portions, qu'ils tirèrent au sort; la région du sud échut à Ali Gori et à Jéro, celle du nord à Sali et Ndoka, le centre à Ivani, Katschia et Leka; quant à l'est, on le laissa aux indigènes. Étroitement unis, ils forment jusqu'à présent une tribu dont l'accroissement n'a jamais amené la séparation. Seulement Ali, qui était berger et qui pendant l'hiver faisait descendre ses troupeaux dans la plaine, la trouvant fertile et d'une température douce, s'y établit avec quelques-uns des siens, et laissa les autres sur la montagne. Cette colonie des Castrati est composée en totalité de musulmans.

Les coteaux à vignobles dont nous avons parlé appartenaient depuis longtemps aux Benkaï de Triepschi. Ils forment une des tribus dont se compose Triepschi; mais ils sont originaires du Monténégro, où ils habitaient un endroit nommé Rèka-Ivan Beka. Leurs ancêtres avaient quitté ce pays à cause d'un meurtre, et depuis leur émigration leur nombre s'était accru rapidement. C'étaient des hommes braves, que distinguaient pour cette raison les beys de Scodra. Un de leurs chefs de famille s'était distingué de manière à mériter la faveur du pacha, qui lui accorda pour lui et sa descendance les vignobles restés en jachère sur les coteaux de Budischia, et qui s'étendent sur un espace d'environ trois quarts de lieue au pied du Velitchika. D'abord les Benkaï venaient de Triepschi pour cultiver ces vignes et faire les vendanges; mais lorsque les Détali furent devenus nombreux, elles leur furent données à ferme, à charge par ceux-ci de livrer aux propriétaires la moitié ou, selon d'autres, la dixième partie des produits. Ces conditions furent observées pendant très-longtemps; mais les choses changèrent à la suite d'un différend. Voici comment les conventions furent rompues :

Un jour Kati et Déta se rendirent à Triepschi pour y prendre les Benkaï et aller vendanger avec eux. Comme ils étaient dans la maison du chef, ils entendirent que l'on appelait deux chiens Kat et Ded. Irrités qu'on donnât leurs noms à ces animaux, ils tirèrent leurs couteaux et les tuèrent. De retour chez eux, ils racontèrent à leurs frères l'affront qu'ils avaient reçu. Comme réparation, il fut convenu que désormais ils ne payeraient plus aux Benkaï le fermage de leurs vignes. Ils se mirent donc à vendanger sans s'inquiéter des propriétaires. A cette nouvelle, les Benkaï rassemblèrent des hommes de Triepschi et de Ketschi, et tombèrent pendant la nuit sur le bétail des Détali, que ceux-ci faisaient paître sur la montagne. Les quatre bergers qui étaient de garde se défendirent longtemps; trois d'entre eux restèrent sur la place, mais le quatrième s'échappa, et courut répandre l'alarme. Cependant les assaillants s'emparèrent des troupeaux, et les emmenèrent.

Ull Wieka, lorsque le matin il entendit le cri d'alarme, était en train de lacer ses sandales; il ne se donna pas le temps d'achever, et partit n'ayant qu'un pied chaussé. D'autres se joignirent à lui, et ils pressèrent tellement leur marche qu'ils rencontrèrent l'expédition au passage du Zem.

Ceux de Triepschi furent mis en déroute et perdirent quatre des leurs. Les Détali leur coupèrent la tête, attachèrent ces trophées à des piques, et revinrent en triomphe avec les troupeaux qu'ils avaient repris. Depuis cette victoire ils ne payèrent plus de fermage, et se partagèrent la vallée : une moitié échut aux Ivani, et l'autre aux Gotaï, qui portent encore le nom de Budischaï. Dans la suite ils devinrent redoutables à leurs voisins, ce qui les engagea dans des guerres continuelles avec les Schkriéli, les Hotti, les Kopliki et autres tribus; ils s'attaquèrent même aux pachas de Scutari, et conservèrent une telle supériorité sur les troupes qu'on leur opposait que les Turcs prirent le parti de les mettre dans leurs intérêts par des présents et de bons procédés. Ce moyen leur réussit, et pendant longtemps les Castrati se tinrent tranquilles; ils se soumirent même à un tribut de quelques paras par maison.

Il arriva cependant à un certain Tahir-Bey de les mettre sur le même

pied que les autres chrétiens, c'est-à-dire qu'ils devaient payer le haratsch, et être justiciables du cadi. Cette décision déplut aux habitants de Véletchik; ils se souvinrent de leur ancienne indépendance, et reprirent leur vie de luttes et de brigandage. Le pacha réunit une nombreuse armée, qu'il conduisit jusque dans leurs retraites. Les Détali, voyant qu'ils n'étaient pas en mesure de résister, conduisirent dans les montagnes leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux avec ce qu'ils avaient de plus précieux, ne laissant dans le village que quelques vieillards que leur faiblesse protégeait contre l'ennemi.

Au nombre de ces vieillards se trouvait Ull Wicka, petit-fils de Detali, qui pendant longtemps avait été le chef des montagnards. Quand le pacha vit que le village était évacué et que les habitants s'étaient réfugiés sur les hauteurs, il donna l'ordre de les poursuivre; car lui-même ignorait les chemins. Pour lui, il s'arrêta dans la maison d'Ull Wicka. Les assaillants éprouvèrent bientôt une vive résistance; ils étaient exposés non-seulement aux balles des hommes, mais aux pierres et aux troncs d'arbres que faisaient rouler sur eux les femmes et les enfants. Pendant le combat, Ull Wicka sortait souvent de sa maison; pour voir où en étaient les choses et en informer le pacha. Le vieillard, dans sa perplexité, fit vœu à saint Marc de lui élever une église et de célébrer solennellement sa fête s'il procurait la victoire aux siens. Comme il vit que la fortune penchait pour les montagnards, il rentra chez lui, et répondit aux questions du pacha que les Turcs avaient le dessus, parce qu'ils étaient abondamment pourvus de tout, tandis que les Albanais combattaient nus. Enfin, Ull Wicka s'étant assuré que les Turcs étaient en pleine déroute: C'en est fait, dit-il au pacha. — Qui donc est vainqueur? reprit celui-ci. — Tu vas l'apprendre, s'écria le vieillard; et il lui plongea son couteau dans le cœur. On montre encore dans le voisinage le tombeau de Tahir-Bey.

Les Turcs, débandés, furent poursuivis jusqu'au lieu appelé la vallée Sèche, dont le lit forme jusqu'à ce jour la limite en deçà de laquelle les habitants ne payent aucun tribut et se contentent de reconnaître nominativement la suzeraineté ottomane, tandis qu'au delà ils sont soumis aux charges ordinaires et à la juridiction du cadi.

Ull Wicka construisit l'église qu'il avait fait vœu de dédier à saint Marc, dont la fête y est célébrée encore aujourd'hui.

Les hostilités avec les Turcs durèrent jusqu'à ce qu'un pacha plus prudent jugea convenable de rendre aux Kastrati leurs anciens priviléges; depuis ce moment la paix est rétablie entre le district et la ville. Avec le temps, le pays ne put suffire aux besoins des habitants, dont le nombre s'était de beaucoup accru: alors ils suivirent l'exemple d'Ali, et s'étendirent dans la plaine entre la vallée Sèche et le bord du lac; mais ces terres appartenaient aux beys et aux agas de Scodra; ils les prirent à bail, et se contentèrent d'abord d'y construire quelques huttes, pour y passer l'hiver; pendant l'été, ils retournaient dans les montagnes, où l'air est plus sain. Peu à peu ils vendirent ce qu'ils possédaient dans le haut pays, ce qui les mit en état d'acquérir les biens dont ils n'étaient que les fermiers; et c'est pourquoi les Détali se trouvent à présent plus nombreux dans la plaine que sur les montagnes. Cependant ils ne se mêlent point les uns avec les autres, et restent groupés par races et par familles, de sorte que les habitants d'un bourg sont tous parents. Les fils et les petits-fils ont fondé, après leur séparation, plusieurs établissements particuliers qui, en général, prirent le nom des chefs des diverses branches, auquel on joignait l'appellation du lieu, soit récente, soit ancienne. Trois des fils de Détali n'ont point fondé de villages, parce que leurs familles étaient restées peu nombreuses: ainsi les descendants de Lek Detali et de Katsch Detali vivent avec les fils d'Ivan Détali, et ceux de Ndok Détali sont réunis avec la descendance de Pal Détali.

Le district de Kastrati a six chefs, savoir un baïraktar et cinq voïvodes; deux sont pris chez les Ivan; deux chez les Paléi conjointement avec les Ndokaï et les anciens habitants; un chez Ise Aliates réunis aux Goriates et un chez les Jéri.

ABLEAU EXPLICATIF DE LA TRIBU KASTRATI.

Chefs.	*Familles.*	*Villages dans la montagne.*	*Villages dans la plaine.*
PALI	100	Martinaï, Ghlokaï, Theresi.	Putà, Copàni.
IVANI	123	Bradosoi, Budischia	Hikozzaï, Piétroschinaï, Skandschi, Moxetti, Dobrovoda.
ALI	72	Kurtaï	Aliaï.
NDORA	9	—	—
JERO	27	—	—
GOJI	25	Goraï	—
LEKA	11	—	—
KATSCHIA	4	—	—
ANESE	37	Petrovitch.	—
	408	familles avec une population de 3.157 âmes. Tous ces habitants sont catholiques, à l'exception des 72 familles des Aliaï.	

Les anciens habitants n'ont point de chefs proprement dits, mais des ghiobar; qui perçoivent les amendes et en rendent compte aux assemblées générales; cependant les aborigènes ont comme tous les autres le droit et l'obligation de siéger aux assemblées du peuple

CHAPITRE XVIII.

MONTAGNARDS DANS L'ÉVÊCHE DE SCODRA.

La partie orientale du pachalik de Scodra est formée de montagnes inhospitalières qui se prolongent depuis le lac jusqu'à la plaine fertile du Drin-Blanc. Elles atteignent au nord la chaîne qui sépare les eaux tributaires du Danube de celles de la Méditerranée, et qui est en même temps la limite entre les langues slave et albanaise. Au sud, le Drin les sépare des Mirdites.

Les habitants de ces montagnes appartiennent à des races guerrières d'origine albanaise, et sont généralement catholiques; car c'est seulement dans le voisinage de Scodra qu'on trouve des mahométans. Suivant la nature des localités, ils s'adonnent plus particulièrement à l'agriculture ou à la vie pastorale; mais ils ont tous l'instinct guerrier. Chaque montagnard ne sort qu'armé, soit qu'il laboure, soit qu'il fasse paître ses troupeaux; avant même de s'endormir il place sous son chevet ses pistolets et son yatagan. Malgré cet esprit aventureux, ils paraissent moins disposés à aller chercher fortune à l'étranger que les habitants de l'Albanie centrale et méridionale. Les montagnards et surtout ceux de l'est sont en général si pauvres que leur existence est une lutte continuelle contre le besoin; mais ils tiennent tellement à leur patrie que l'exemple de leurs voisins, qui s'engagent au loin comme ouvriers ou comme soldats, les porte rarement à les imiter.

Ceux du haut pays ne payent aucun tribut à la Porte, et ne sont tenus qu'au service militaire. Les districts de Kastrati et de Schkrieli font seuls exception. Dans les premiers temps des réformes adoptées par le gouvernement turc; Hafis Pacha essaya tous les moyens pour rendre ces montagnards tributaires, et il négocia longtemps à cet effet avec leurs chefs de famille. Les Clementi et les Hotti refusèrent formellement; mais les Kastrati et les Schkrieli se laissèrent gagner, et consentirent à payer cinq piastres par maison. A présent cette taxe est portée à dix-sept bourses; elle est proportionnelle; les plus pauvres sont imposés à dix piastres et les riches jusqu'à deux cents.

Ces montagnards ne reconnaissent d'autorité turque que celle du pacha de Scodra, qui, dans ses rapports avec eux, s'écarte de la règle ordinaire, et se conforme à leurs usages et à leurs traditions particulières. pour intermédiaire de ces relations, chaque district a un buluk paschi, qui représente ses intérêts et qui réside à Scodra. Cet officier doit être

mahométan. En général, cette charge est héréditaire; et il est rare qu'on demande au pacha la destitution du buluk paschi.

Il ne faut pas confondre ce fonctionnaire avec les commissaires qu'entretiennent à Constantinople les gouverneurs de provinces; en effet, il n'a point de pleins pouvoirs, mais il est comme la caution de son district.

Son premier soin est de soutenir les intérêts de ses commettants auprès du pacha. Il introduit chez ce dignitaire le simple montagnard aussi bien que le chef; il appuie leurs requêtes comme interprète et comme avocat. C'est encore lui qui est chargé de transmettre les ordres du pacha au district, qui perçoit les amendes pour meurtre et celles qu'on inflige pour de moindres délits. Le tiers de ces amendes lui revient. Dans les lieux où le tribut est exigible, c'est encore lui qui le perçoit, et le verse au trésor.

En temps de guerre il reçoit les rations et en fait la distribution, et transmet aux chefs les ordres des commandants supérieurs.

Chaque buluk paschi dispose, selon l'importance de son district, d'un certain nombre de serviteurs armés (tschausch), qu'il charge de ses commissions dans le district, où il ne se montre lui-même que rarement; et il ne le fait jamais sans en avoir obtenu l'autorisation des chefs de famille.

Les diverses tribus apparaissent comme des unités politiques distinctes en tant qu'elles sont représentées par des buluk paschi particuliers; car, en vertu de leur organisation, elles se fractionnent en autant de petites communes indépendantes les unes des autres. Ce morcellement est récent: ainsi la tribu des Clémenti, qui forme aujourd'hui les trois divisions indépendantes de Selitza, Wukli et Nikschi, ne formait il y a trente ans qu'un seul tout. Le motif de cette séparation vint de ce que Sélitza voulut faire des reformes, tandis que les deux autres villages s'y opposaient.

La représentation d'une semblable commune se compose de voïvodes et du conseil de district. On choisit de préférence ces dignitaires parmi les chefs de race ou des branches, lorsqu'ils résident dans le pays. L'influence du voïvode sur la conduite des affaires dans le conseil dépend de son mérite personnel. Au reste, il est d'usage de donner aussi le titre de voïvode aux autres membres du conseil. Les dignités de voïvodes et de sénateurs ou conseillers sont héréditaires, de telle sorte cependant que, si celui qui est appelé à les exercer est mineur, son plus proche agnat le remplace jusqu'à ce qu'il ait atteint la majorité. Ces dignitaires reçoivent du pacha un décret d'installation, qu'on appelle dans le pays *schkop* (le bâton).

L'organisation militaire s'accorde avec l'organisation civile; car il y a autant de drapeaux que de conseils d'anciens. Ainsi les Kastrati et les habitants de Schkriéli n'ont qu'un conseil et un drapeau; cependant les premiers ont six voïvodes et les derniers cinq. Le chef militaire porte le titre turc de baïrakdar, porte-enseigne. Ce grade est aussi héréditaire. Ordinairement le voïvode est en même temps baïrakdar.

Après le conseil des anciens, il y a dans chaque district un autre corps, qui se compose des chefs des familles collatérales; ses membres se nomment *ghiobars*, parce qu'ils sont chargés de recueillir les amendes. Ils doivent en outre prêter assistance aux buluk paschi dans les exécutions qu'ils ont à faire.

Cependant le souverain pouvoir appartient au peuple, qui l'exerce dans les assemblées générales. Ces assemblées sont ordinaires ou extraordinaires. Ces dernières sont annoncées par des messagers dont le nombre varie selon l'importance du district. On les appelle tschausch. Ce sont des personnes pauvres, que ces fonctions exemptent de toute charge et qui en retirent encore quelques autres avantages.

Les assemblées ordinaires se tiennent, suivant les localités, deux, trois ou quatre fois par an. Dans les districts agricoles, on assigne le jour et le lieu; dans ceux dont les habitants élèvent du betail, on se contente d'indiquer le lieu. La formule de convocation est celle-ci: Que la montagne s'assemble en tel ou tel endroit. Il y a en outre une assemblée au commencement de l'année et une autre en automne. Dans toute assemblée, il faut que chaque maison soit représentée

au moins par un homme. Les absences sont punies d'une amende de deux à quatre moutons. On y délibère et l'on décide sur les intérêts de la communauté Lorsqu'on s'est rendu au lieu convenu, les autorités du district s'asseyent en cercle, le reste du peuple, assis ou debout, se tient alentour. Chacun garde ses armes. Le voïvode ou un autre chef ouvre la séance par un discours où il rappelle l'objet de la réunion, et ordonne aux ghiobars d'en délibérer. Alors ceux-ci se lèvent, et discutent à peu près comme on le fait dans nos commissions. Lorsqu'ils sont de retour, tout le peuple se lève, à l'exception des dignitaires. Le voïvode leur demande alors ce qu'ils ont fait, et l'orateur des ghiobars répond aux questions qui ont été posées par chacun des chefs. Les propositions importantes sont approuvées par le peuple, auquel le voïvode fait jurer sur des fusils placés en croix qu'ils ne changeront rien à leur constitution, ou qu'on soumettra à la ratification du pacha les propositions nouvelles. C'est ce qui arriva lorsque, il y a quelques années, les habitants de Sélitza décidèrent que la peine du sang ne pourrait atteindre que les personnes ayant le même toit ou le même troupeau que le meurtrier, et ne s'étendrait pas aux parents ne vivant pas avec lui, fussent-ils son père ou son frère. Les contrevenants à cette loi, outre l'amende due au pacha, devaient payer à celui-ci et au district une somme d'environ mille piastres.

Quand les questions touchent aux intérêts des partis, et que la montagne se partage, il arrive souvent qu'il est impossible de les mettre d'accord ; alors le peuple empêche les ghiobars de faire leur rapport, et l'on se sépare en tumulte sans avoir pris de résolution. Les haines de parti sont si violentes que pendant des années les assemblées n'ont pu tenir leurs séances.

En temps ordinaire le conseil des anciens s'est entendu, préalablement du moins, avec les ghiobars les plus influents sur les mesures à prendre, et le débat public se réduit à une simple formalité.

Cependant la législation ne conteste pas l'action supérieure de l'assemblée du peuple. Celle-ci se borne en général à fixer et à faire rentrer les amendes encourues pendant une période de temps déterminée. Mais, comme la manière de procéder n'a rien de régulier, l'exécution entraîne parfois des longueurs si le coupable est puissant ou d'un caractère opiniâtre. Néanmoins, attendu que l'on ne s'occupe que de délits de notoriété publique, les formes de la procédure sont sommaires.

La plupart du temps les amendes sont infligées pour des contraventions aux lois sur les pâturages ou à certains usages locaux. Le condamné livre un certain nombre de moutons, et rarement il s'acquitte en argent. C'est pendant la session de l'assemblée que ces amendes sont recueillies par les ghiobars, qui se les partagent entre eux.

Le *ban du sang* n'appartient pas au district, mais au pacha. Le meurtrier et ses intimes doivent immédiatement s'exiler pour se soustraire à la vengeance des parents de la victime. L'usage est également que le meurtrier d'un homme sans parents quitte aussitôt le pays.

Dans plusieurs contrées, et nommément à Scodra, la maison de l'assassin est livrée aux flammes par le buluk paschi, et l'on exige de ses parents une amende proportionnée à la fortune du coupable. Cet usage a souvent réduit à la mendicité des familles par cela seul qu'elles avaient pour parent un homme qui, n'osant tuer un des siens, assassinait un étranger.

L'amende qui est prélevée juridiquement pour un meurtre n'a rien de déterminé. Dans les districts où la domination turque est établie, tous les biens meubles du meurtrier passent au buluk paschi et aux ghiobars. Les parents du coupable payent de trois cents à huit cents piastres, et s'ils sont pauvres, ils peuvent s'acquitter moyennant un sacrifice moindre.

Indépendamment de l'action publique, le meurtrier est exposé à la vengeance autorisée et sanctionnée par les mœurs ; des représailles sanglantes menacent sans cesse les plus proches parents du coupable ; et, si quelqu'un d'eux se distingue, c'est celui qui deviendra plus particulièrement l'objet du ressentiment de la famille offensée quand le meurtrier lui-même s'est mis hors de la portée de

leurs atteintes. Souvent on ne se contente pas, pour venger la mort d'un homme, de tuer un des parents du meurtrier. L'Albanais vous dira qu'un homme de sa famille en vaut six. Or, comme chaque vengeance en amène une nouvelle et que la dette du sang passe du père au fils, il arrive nécessairement que les familles les plus nombreuses s'éteignent en peu d'années.

La vengeance du sang ne s'exerce jamais sur les familles étrangères qui habitent le même lieu que le meurtrier, mais seulement sur quelqu'un de ses parents.

Si le meurtre a été involontaire, celui qui l'a commis doit commencer par s'éloigner; mais la peine civile ne l'atteint pas; et il obtient ordinairement de la famille du mort l'amnistie et la faculté de revenir dans le pays. L'adultère donne à l'époux outragé le droit et lui impose le devoir de se venger du séducteur. En Albanie cette injure ne se pardonne jamais. Dans le flagrant délit, le meurtre des deux coupables n'entraîne aucune peine afflictive.

La séduction d'une fille ou d'une sœur se venge aussi par le sang; cependant l'offensé peut pardonner. Pour les simples blessures, le droit de vengeance ne s'exerce ordinairement que sur l'offenseur et l'offensé. En cas semblable, on se contente souvent d'une réparation pécuniaire ou de faire payer à l'offenseur les frais de la cure. Si l'affaire va jusqu'au pacha, le délinquant paye à l'offensé un dédommagement de cinq cents piastres. Mais les réconciliations après un meurtre sont beaucoup plus difficiles et plus rares. Elles ont lieu de la manière suivante.

Si le meurtrier par le crédit de la famille offensée, ou en raison des circonstances qui ont accompagné le crime, a quitté le pays depuis un temps plus ou moins long, et que l'occasion paraisse favorable, ses parents commencent à négocier avec les parents les plus éloignés du mort, pour arriver par ceux-ci jusqu'aux plus proches, et les gagner plus facilement. Quelquefois ces préliminaires durent des années; mais lorsqu'elles ont une issue heureuse, on procède à la cérémonie de la réconciliation. Alors le cortége de ceux qui implorent le pardon, et qui se compose des amis du meurtrier, auxquels viennent se joindre les parents les plus éloignés du mort, s'avance vers la maison du plus proche parent de la victime. Le prêtre marche en avant, tenant le crucifix et l'Évangile; ensuite viennent quatre ou six berceaux, où sont étendus des enfants à la mamelle; puis le suppliant s'avance les yeux bandés, les mains liées sur le dos et une corde au cou; au bout de cette corde pend un yatagan. Les siens l'entourent, prêts à le défendre contre toute violence. Quand on approche de la maison, les hommes ôtent leurs fez et les placent sur les berceaux. Le suppliant est alors conduit dans la maison, d'où sortent tous ceux qui y logent, et on l'installe près du foyer. Son escorte reste à la porte et dispose les berceaux de manière à ce que les enfants aient les pieds tournés vers l'orient. Le plus proche parent du mort demande alors aux personnes du cortége le motif qui les amène. Le prêtre ou quelque autre se charge de la réponse; il expose dans un discours touchant combien est grande la faute du suppliant; il ajoute que le coupable le reconnaît lui-même, et qu'il est venu se mettre à la discrétion de l'offensé. Enfin l'orateur représente que le pardon est plus digne d'un chrétien et d'un brave que la vengeance, et qu'il vient le demander au nom de la sainte croix, de l'évangile et de l'innocence au berceau. L'offensé résiste longtemps, et les prières redoublent, jusqu'au moment où celui-ci, comme cédant à la violence, enlève un des berceaux, fait trois fois le tour de la salle de gauche à droite, et le dépose de manière que les pieds de l'enfant soient dirigés vers l'occident. Les plus proches parents prennent les autres berceaux et font de même. Les Albanais ne savent pas eux-mêmes quel est le sens de cette dernière cérémonie. M. de Hahn, auquel nous empruntons ces détails de mœurs, fait remarquer que les Albanais ont coutume, lorsqu'ils veulent dormir, de se placer de manière à avoir la tête dirigée vers l'orient; il en conclut que la première position des berceaux indique que le coupable reconnaît qu'il mérite la mort, et la seconde que son repentir lui a fait accorder son pardon. Il nous semble que cette

scène si simple s'explique d'elle-même : Avant le pardon, les enfants n'avaient point de repos assuré; aussi n'étaient-ils point dans la posture ordinaire du sommeil; mais une fois le droit de vengeance abandonné, on leur rend l'attitude qui convient le mieux à leur sécurité et à celle de leurs familles.

Ici recommence la scène de résistance, comme pour exprimer le dernier combat de l'honneur contre la compassion; enfin, au bout de quelques heures, l'offensé déclare qu'il est prêt à pardonner, et il rentre avec les siens dans la maison où est le meurtrier, qui est délivré de ses liens et que tout le monde embrasse en lui disant : Qu'il te soit pardonné! L'offensé lui adresse ces mots : J'abandonne le glaive (la vengeance); mais je veux la *chose* (la compensation), qui, dans ce district, s'élève à un millier de piastres. Ensuite les parents de celui qui est sous le poids de l'amende remettent à l'offensé des armes qui en représentent trois ou quatre fois la valeur, et ils continuent jusqu'à ce que celui-ci déclare que le gage est suffisant; puis l'on transporte le tout dans sa maison. La cérémonie se termine par un banquet, où, après avoir largement bu et mangé, on fait appel à la générosité de l'offensé, qui est prié de diminuer quelque chose de l'amende; alors il permet de reprendre quelques-uns des gages, ceux du moins qui dépassent la valeur de la somme garantie, et finit par reculer le terme après lequel les gages doivent être retirés. Ordinairement il fait remise de la moitié de la composition ou même de la somme entière, et il rend en outre tous les gages. Dans ce dernier cas il est d'usage que l'amnistié lui fasse présent de quelque arme de prix. Le plus grand reproche qu'on puisse faire à un Albanais, c'est d'avoir reçu de l'argent en réparation du meurtre ou du déshonneur d'un des siens; ce reproche se formule ainsi : Tu as bu le sang de ton frère.

Quelquefois, au lieu des moyens indiqués plus haut, on cherche à arracher le pardon de l'offensé par surprise; mais on s'expose alors au danger de voir la maison abandonnée par l'offensé ou de le trouver impitoyable lorsqu'il doit enlever le berceau.

Pour resserrer encore davantage les liens de la réconciliation, l'offensé et l'amnistié se rapprochent soit par la cérémonie d'un baptême, soit par la confraternité, que les Slaves nomment *pobratinia*, ou lorsqu'ils coupent pour la première fois les cheveux à un de leurs enfants.

La cérémonie de la fraternisation, dont nous avons déjà dit quelques mots, varie suivant les lieux; dans certains cantons, le parrain, après avoir lié le petit doigt de la main droite à l'un des postulants, et y avoir fait une incision, mêle quelques gouttes du sang qui en coule dans un verre d'eau-de-vie, qu'il donne à boire à l'autre postulant; alors tous deux s'embrassent, et la solennité finit par un festin. Dans d'autres districts, le sang de l'un et de l'autre est mêlé dans la coupe d'eau-de-vie, et tous deux la vident ensemble.

CHAPITRE XIX.

VOL ET DÉTOURNEMENT DE BÉTAIL.

Le vol et surtout le détournement du bétail, lorsque le délit n'interesse que des étrangers, ne sont punis d'aucune peine, à moins que deux districts n'aient pris à cet égard des dispositions particulières : mais si le larcin a été commis au préjudice d'un homme du pays, il y a dans tous les districts une loi qui condamne le délinquant à une amende quatre fois, huit fois ou même douze fois plus considérable que la valeur de l'objet volé; quelquefois le condamné donne en outre de cette amende quatre moutons aux ghiobars.

Les débats sur ces matières sont soumis au pacha ou plaidés contradictoirement devant l'assemblée du peuple, et l'offensé poursuit civilement.

Dans les causes civiles, la procédure n'a rien de précisément formulé; le *res judicata* n'existe pas plus en Albanie que les différents degrés des instances; il en résulte que les procès qui touchent à des intérêts importants, ou entre personnages puissants, sont interminables, ou que, de guerre lasse, les parties se résignent à un accommodement.

Les parties en viennent à un accord sur le prononcé d'arbitres choisis à l'a-



mlable; ou bien, en cas de difficultés, le plaignant requiert le conseil des chefs de famille de désigner ces arbitres ; enfin, si l'accusé est trop puissant, on s'adresse au buluk paschi, qui demande au pachs de les nommer. Il arrive cependant que, sur la demande des parties, le conseil procède lui-même au jugement ; mais, pour ne point s'exposer à des inimitiés, les chefs n'assument guère cette tâche délicate que dans les cas où l'issue du procès n'est pas douteuse, ou que les parties appartiennent à la classe inférieure.

Dans les causes civiles, la preuve par témoins présente de notables singularités. A cause du danger auquel s'expose le témoin de la part de l'accusé et de sa famille, personne ne consent à l'être sans s'assurer d'abord une indemnité considérable, tout en prenant toutes les précautions possibles pour ne pas être découvert. Le témoin non déclaré, appelé kaputzar, se rend de nuit chez ceux des membres du conseil constitué qu'il a désignés lui-même, et fait devant eux ses dépositions. S'il parvient à les convaincre, ceux-ci en informent le conseil assemblé, qui prononce le jugement.

Si la déposition du kaputzar n'est pas concluante, l'accusé doit jurer qu'il n'est pas coupable, et il faut que quatre, six, ou même douze autres personnes fassent le même serment. Les conjurateurs sont choisis par le conseil parmi les membres les plus honorables de la famille du prévenu, et, s'il est d'un autre district, parmi tous ceux qui appartiennent à ce même canton. Avant d'exiger de lui le serment, on l'avertit par la formule suivante : Le malfaiteur porte partout son parjure avec lui.

C'est ordinairement à l'église ou dans la mosquée qu'est prononcé le serment, d'abord par l'accusé, puis par ses conjurateurs. Si quelqu'un de ces derniers se refuse à jurer, l'accusé est condamné. Mais ce cas se présente rarement, et le nombre de ceux qui témoignent contre leur conscience l'emporte de beaucoup sur celui des serments sincères.

Dans presque toute l'Albanie, la consanguinité est un empêchement au mariage, et il s'étend ou sur toute la lignée, ou du moins sur les chefs des différentes branches. C'est ainsi que tous les habitants de Hoti et de Schkriéli se choisissent des femmes hors du pays, et marient leurs filles dans l'étranger. Ainsi, en dépit de la tradition qui donne une même origine aux Hoti et aux Triepschi, leurs habitants se marient entre eux ; ce qui a lieu également entre ceux des districts de Seltscha, Wukli et Niktschi, bien qu'ils soient tous de la race des Clémenti.

La femme est considérée en Albanie comme la fin de la famille en ce que sa postérité n'appartient pas à la famille dont elle sort, mais à celle de son mari ; mais elle n'est pas comme dans le mariage strict des Romains l'agnate des agnats de son conjoint ; tant que dure le mariage, elle reste membre de sa famille consanguine. Ainsi, lorsqu'elle est tuée ou offensée, la vengeance par le sang ne regarde pas son époux, mais ses parents à elle ; et celui-ci doit se garder de la frapper de manière à lui faire des blessures ou même de l'injurier d'une manière trop grave, s'il ne veut pas s'exposer à la vengeance des parents de sa compagne, considération qui d'ailleurs arrête rarement les maris albanais. Cette position de la femme explique pourquoi, indépendamment de la honte qu'il y aurait à attaquer une créature faible et désarmée, les femmes albanaises, qui vont toujours à la guerre avec leurs maris, sont autant que possible épargnées dans le combat ; c'est parce qu'elles n'appartiennent pas à la race contre laquelle s'exerce la vengeance par le sang.

CHAPITRE XX.

REMARQUES SUR QUELQUES COUTUMES ALBANAISES.

Nous avons déjà parlé des fiançailles et du mariage ; nous ajouterons que le fils unique se marie ordinairement avant l'âge où l'on établit les autres. L'omnipotence paternelle, qui ne consulte dans les alliances que les convenances de famille, explique suffisamment cette coutume. Les fiançailles engagent l'enfant, et le mariage fixe son sort avant qu'il soit en état de choisir par lui-même. Il se passe en général une année entre les fiançailles et la cohabitation ; pour les veuves le temps est plus court. Malgré la sévérité de l'Église, la cohabitation s

lieu avant la bénédiction aux autels, qui souvent se diffère jusqu'à la naissance du premier enfant.

La répudiation pour cause de stérilité n'est pas rare; mais le concubinage encourt l'excommunication.

La cérémonie de la première coupe de cheveux des enfants, dans le reste de l'Albanie, et surtout dans les villes, paraît s'être conservée seulement parmi les familles turques. Les riches la célèbrent avec pompe et à grands frais. Des chrétiens, amis de la famille, sont souvent priés d'être parrains. Dans le haut pays de Scodra, cette cérémonie a lieu un ou deux ans après la naissance de l'enfant, et l'on a égard aux différentes phases de la lune selon que c'est un garçon ou une fille. Après un festin et quelques présents donnés et reçus, le parrain coupe les cheveux de l'enfant et on les brûle aussitôt. Les obligations du parrain envers l'enfant sont tenues pour aussi saintes que celles qu'impose le baptême.

Dans les familles peu nombreuses, la communauté des biens est de règle, et le partage des frères, même après la mort du père, est moins fréquent que la continuation de la communauté. Il arrive souvent qu'un des frères quitte la maison du vivant de son père; dans ce cas, la part du père compte pour deux.

On témoigne peu de respect aux parents lorsqu'ils vieillissent; mais on a plus d'égards pour la mère que pour le père. Quand des enfants maltraitent leurs père et mère, ce qui n'est pas rare, ils encourent l'excommunication. Les testaments sont inconnus en Albanie; cependant il arrive que le père, à l'heure de sa mort, fait quelque legs à l'église, si toutefois ses enfants y consentent.

Quand il y a des fils, leurs sœurs n'ont aucun droit à l'héritage des biens meubles et immeubles. S'il n'y a que des filles, elles héritent du mobilier; mais les biens fonds passent aux agnats les plus proches du père, fussent-ils ses parents à un degré éloigné; les filles sont alors tenues de s'établir ailleurs par un mariage. Cette exclusion des femmes de l'héritage des immeubles est une conséquence rigoureuse de l'idée que les Albanais attachent à la race et des restrictions qu'ils mettent au mariage.

CHAPITRE XXI.

DROIT ET FORMALITÉS DE GUERRE.

Ce que nous avons dit dans les chapitres précédents sur l'origine et le développement de la tribu montre que les Albanais reconnaissent un droit de la guerre; et il serait d'un haut intérêt d'en étudier les dispositions. Les Clémenti et les Schkriéli sont continuellement en guerre avec leurs voisins turcs de Podgotitza et de Gutsinié; et leur animosité n'admet presque jamais de trêve. Les Clémenti en viennent souvent à des hostilités avec le district slave de Kutschi, tandis que les montagnards de race albanaise ne s'attaquent que dans des cas exceptionnels. Les luttes entre ces derniers se prolongent rarement, parce qu'à la première escarmouche on déclare une bersa (trêve) qui permet toutefois de recommencer le combat aussi longtemps que le différend n'est par vidé.

Un ancien usage prescrit de déclarer toute guerre. On charge ordinairement de ce soin quelques guerriers, qui accompagnent cette déclaration d'une décharge de mousqueterie. Quelquefois les hostilités sont signifiées par des femmes, parce qu'on les épargne toujours dans le combat.

Quand les pâtres de ces différentes tribus conduisent au printemps leurs troupeaux dans les montagnes, ils s'informent entre eux s'il y aura trêve pour l'été; si quelqu'un a à se plaindre au sujet de choses qui se seraient passées pendant l'hiver, on se réunit à un endroit convenu pour aplanir le différend, et, selon l'issue des négociations, on reste en paix ou l'on se déclare la guerre.

Tant que durent les hostilités, le meurtre, le vol et les violences de toute sorte ne donnent lieu à aucune poursuite en dédommagement, et la vengeance du sang ne s'exerce point à la suite des morts et des blessures reçues dans le combat.

Dans les contestations sur les limites, il arrive que l'un des partis plante un yatagan dans la terre, et défie le parti adverse de le chasser du terrain en litige. Si le parti provoqué a l'avantage et s'empare du yatagan, il devient propriétaire de la pièce de terre.

Quand on ouvre des négociations de paix, les femmes sont ordinairement

chargées du message, qui offre ainsi toutes les garanties désirables.

Les troupes se placent hors de la portée des balles, et choisissent un certain nombre de plénipotentiaires qui s'avancent au milieu des deux armées pour délibérer. Leurs décisions sont soumises aux troupes. Le rôle subordonné des femmes albanaises leur impose dans le combat, où elles accompagnent toujours leurs maris, des devoirs moins pacifiques; ce sont elles qui enlèvent les morts et les blessés, qui dépouillent les ennemis tombés et leur coupent la tête; quelquefois elles leur lancent des pierres du haut des montagnes. Les Monténégrins mettent des femmes au premier rang, et tirent derrière ce rempart, ce qui les expose aux railleries des Albanais, bien que ces derniers ne négligent pas le même moyen pour sortir d'une position critique. Les femmes slaves ont la croyance superstitieuse qu'en jetant des pierres contre l'ennemi elles assurent la victoire aux leurs. Les Albanaises des districts voisins leur ont emprunté ce préjugé; mais, lorsqu'elles assument ce rôle actif, elles peuvent s'attendre à ne pas être épargnées.

CHAPITRE XXII.

DUELS.

Le duel n'était pas inconnu dans ces montagnes; mais il n'avait ni le caractère d'une expiation ni celui d'un expédient judiciaire; deux chefs y avaient recours par des motifs de rivalité, et quand chacun d'eux se prétendait le plus brave.

On place une quenouille et un fuseau à la porte de l'individu provoqué dans le cas où ce dernier n'accepterait pas le duel : tout membre de sa famille et même de son canton peut répondre pour lui. Les porteurs du cartel fixent l'heure et le lieu du combat; mais les champions ne comparaissent pas seuls, ils sont accompagnés d'un certain nombre d'individus, qui, impatients d'entrer en lutte, tombent aussitôt les uns sur les autres et changent le duel en bataille. Dans les duels, on se battait ordinairement à l'arme blanche; mais quelquefois on choisissait le pistolet.

Le dernier duel a eu lieu il y a environ vingt ans. C'était entre deux Slaves, l'un de Liperi et l'autre de Kutschi. Les deux champions se présentèrent bien accompagnés sur les deux rives de la Moratza. Comme on ne put arriver à aucun accommodement, il fut décidé que les deux adversaires se battraient au milieu du fleuve; mais, avant qu'ils en vinssent aux mains, les deux escortes firent feu l'une sur l'autre, ce qui décida les deux champions à se séparer. L'affaire se termina par cette escarmouche, avec quelques morts et blessés de chaque côté.

Le contingent de guerre prescrit par le pacha, lorsqu'on l'exige au complet, est d'un homme ou tout au plus de deux par maison; dans les autres cas on stipule le nombre des soldats dont on a besoin, et qui partent sous le commandement d'un baïrakar ou de leurs ghiobars.

Le peuple garde encore le souvenir de ses anciennes armes, l'arc, la flèche et le bouclier. Il se servait aussi d'une espèce de fléau, formé d'une boule de métal attachée à une chaîne et se mouvant autour d'un manche. On trouve encore dans le pays de longues dagues toutes droites, avec une garde en fer en forme de gantelet qui remontait jusqu'au coude et qui était fortement fixée à la naissance de la lame.

CHAPITRE XXIII.

ALPHABET.

L'alphabet des Albanais paraît remonter à une haute antiquité; les lignes élémentaires dont se composent les caractères et leurs combinaisons entre elles offrent de grands rapports avec l'alphabet phénicien et ceux des langues qui en dérivent. La multiplicité des consonnes sans autre point d'appui pour la voix qu'une voyelle rend difficile pour un étranger la prononciation de la langue schkype. Cette particularité se rencontre dans les divers idiomes slaves; mais elle est surtout dominante dans les dialectes de l'Albanie.

Les signes composés sont au nombre de quinze, qui, ajoutés aux sons et articulations simples, dont on compte trente-sept, donnent en tout cinquante

deux lettres. Parmi les sons et articulations simples, on distingue huit voyelles et vingt-neuf consonnes. Cette origine phénicienne, que M. de Hahn a démontrée avec autant d'érudition que de sagacité, reçoit un caractère encore plus frappant du mythe historique de Cadmus, le premier fondateur connu d'une colonie illyrienne.

Les deux dialectes principaux de l'albanais sont le guègue, qu'on parle dans la haute et la moyenne Albanie, et le toske, qui est plus en usage dans le sud. Les Toskes, voisins des Grecs, écrivent leur langue avec les caractères de ces derniers, dont presque tous comprennent le langage; les Albanais d'Elbassan se servent de l'alphabet national. La traduction de l'Ancien et du Nouveau Testament, faite en albanais par un professeur grec nommé Théodore, et des études intéressantes sur les dialectes du pays ont été malheureusement brûlées par les parents de ce savant, qui était en même temps prédicateur. Il paraît qu'à la suite d'une peste on a détruit tous ses papiers dans la crainte qu'ils ne fussent infectés de la contagion.

Les Grecs affectent de ne point parler l'albanais, qu'ils regardent comme une langue barbare. Quant aux Slaves, ils imposent leurs idiomes partout où ils s'établissent. Les Toskes et les Chamides comprennent difficilement les Mirdites et les Malsores; mais ces derniers entendent généralement le dialecte des Épirotes. Ce sont les Chamides qui ont admis le plus grand nombre de mots grecs, tandis que les Toskes forment avec les Albanais qui habitent entre Bérat et Elbassan le passage du dialecte de la haute Albanie à celui de la Toskerie. Les Guègues se font comprendre dans la moyenne Albanie, et réciproquement, quoique certaines expressions soient propres à cette province. Les Mirdites et les Chamides prétendent les uns et les autres que leur dialecte est le plus pur; mais il est probable que les premiers, à cause de l'isolement où ils se sont maintenus, ont conservé avec moins d'altérations la langue primitive.

Si l'on admet que le skype a pour base l'ancien illyrien, il sera aisé de comprendre comment les rapports fréquents des provinces dont se composait l'Illyrie avec les Grecs, les Romains, les Gaulois, les Goths, les Francs, les Hongrois, les Slaves et les Turcs ont introduit des mots étrangers que depuis a consacrés l'usage (1). Une raison non moins puissante et qui a dû contribuer à modifier le langage, ce sont les migrations fréquentes non-seulement de fugitifs isolés, mais de familles et même de tribus entières qui sont venues successivement chercher un refuge dans ces montagnes inaccessibles. Quant aux dictons et aux sentences proverbiales dont l'usage est fréquent dans la conversation des Albanais, quelques-uns leur sont communs avec tous les peuples ; ce sont ceux qui ressortent si naturellement de la condition sociale qu'on les a regardés comme l'héritage de la sagesse des nations. Parmi ces derniers un grand nombre ont sans doute été transportés de l'étranger par les Albanais voyageurs ; et leurs compatriotes les ont recueillis avec le même soin que leurs femmes mettent à orner leurs ajustements de médailles et de monnaies empruntées aux sociétés et aux époques diverses. Il est d'autres proverbes qui s'annoncent comme indigènes, parce qu'ils expriment plus particulièrement les mœurs du pays. Nous choisirons dans la traduction allemande de M. de Hahn quelques-uns de ceux dont la signification nous a paru la plus frappante.

1. *La chair ne peut se séparer de l'ongle*, c'est-à-dire que les liens du sang sont inaltérables.
2. *Celui qui cherche trouvera partout.*
3. *Les biens d'un avare tombent en partage à un prodigue.*
4. *Garde la pièce blanche pour le jour noir*, c'est-à-dire épargne, tandis que tu le peux, pour les temps difficiles.
5. *Se peigner quand le village brûle.*
6. *Le harnais ne fait pas le cheval.*
7. *La parole peut ébranler les montagnes.*
8. *Tel a la richesse, tel autre l'éloquence.*
9. *Le fort vinaigre endommage le vase.*
10. *Celui qui mange le premier regarde ensuite les autres.*

(1) Les tableaux suivants que l'on pourra comparer avec le lexique et la grammaire de M. Xylander (*Die Sprache der Albanesen*), donneront une idée des emprunts qu'a faits l'idiome skype aux langues étrangères.

11. *Un beau jour s'annonce par une belle matinée.*
12. *L'avarice coûte souvent cher.*
13. *Heureux celui qui persévère.*
14. *Aux grands les grands chagrins.*
15. *Quand la rose paraît, on ne voit plus la violette.*
16. *Qui fait le bien doit s'attendre à mal.*
17. *Beaucoup de boutons fleurissent, peu fructifient.*
18. *Tel lieu, tel langage.*
19. *Autant d'hommes, autant de soucis.*
20. *Ce qu'on dit à quelqu'un s'adresse souvent à un autre.*
21. *Dans toute querelle il y a une femme.*
22. *Les doigts de la main sont tous inégaux.*
23. *Les fils font des fautes, et les pères en portent la peine.* (Ce proverbe fait allusion à la vengeance du sang.)
24. *Celui qui t'irrite contre quelqu'un te tue.*
25. *Celui qui creuse la fosse d'un autre y tombe souvent lui-même.*
26. *Qui se presse trop reste en chemin.*
27. *La bouche sourit comme le printemps, et le ventre est vide.*
28. *L'enfant n'est pas né que déjà le bonnet est prêt.*
29. *Tel porte le vin qui boit de l'eau.*
30. *Les belles nuits sont comme la parure des vieilles femmes.*
31. *Ventre vide saute mal, ventre plein ne saute pas du tout.*
32. *A côté de la hauteur est l'abîme.*
33. *Ne t'abandonne ni à la joie ni à la tristesse.*
34. *Évite le sentier et le pont où le bon et le méchant passent ensemble.*
35. *Tel veille au rôti qui n'en goûte pas.*
36. *Ils sont entre eux comme l'amadou et le briquet*, c'est-à-dire toujours en querelle.
37. *Mieux vaut un œuf aujourd'hui qu'un poulet dans un an.*
38. *Le noyé ne craint pas de se mouiller.*
39. *A membres oisifs ventre chôme.*
40. *Travaille en valet, tu mangeras en maître.*
41. *Le méchant cherche des compagnons.*
42. *Celui qui n'a pas de poules n'a point à s'inquiéter du renard.*
43. *A celui qui a semé les embarras de la moisson.*
44. *Quand on a des pincettes, on ne se brûle pas la main*, c'est-à-dire quand on a des gens pour se servir, on s'épargne cette peine.
45. *Il briderait une puce*, c'est-à-dire il a une grande dextérité, une grande finesse.
46. *Les cris de l'âne ne montent jamais jusqu'au ciel.*
47. *Je ne m'intéresse au champ qu'autant que le bétail et la semence m'appartiennent.*
48. *La Fortune est comme le mendiant* (qui erre de porte en porte).
49. *Celui qui est bien repu ne croit pas à la faim.*
50. *Qui se montre avare quand les frais ne le regardent pas?*
51. *Voir le loup et chercher sa trace.*
52. *Deux chats triomphent d'un ours.*
53. *Le verre tire les secrets du ventre.*
54. *Savoir veut avoir.*
55. *Mange peu, et achète un couteau de poche.*
56. *Plus l'homme vit, plus il apprend.*
57. *Si l'enfant pleure, la mère lui donne le sein.*
58. *Il cherche des épis dans la neige.*
59. *Où est le glaive, là est la croyance.*
60. *Si tu n'as pas d'ami, prends conseil de ton bâton.*
61. *Ne mets pas la main sur le charbon que cache la cendre.*

TABLEAUX COMPARATIFS.

Albanais.	*Latin.*	*Français.*	*Albanais.*	*Latin.*	*Français.*
Kepe. . . .	Cepa.	Oignon.	Ment. . . .	Mens.	Ame.
Fakie. . .	Facies. . . .	Face.	Scheitan. .	Satan.	Satan.
Kruk. . .	Crux.	Croix.	Pélémé. . .	Palma.	Main.
Disk. . . .	Discus. . . .	Disque.	Patride. . .	Patria.	Patrie.
Skoume. . .	Spuma. . . .	Écume.	Dhrithé. . .	Triticum. . .	Froment.
Pouz. . . .	Puteus. . . .	Puits.	Kersi. . . .	Cerasum. . .	Cerise.
Kopie. . .	Copia. . . .	Copie.	Mill. . . .	Millia.	Mille. Plur.
Istori. . . .	Historia. . . .	Histoire.	Martesa. . .	Matrimonium.	Mariage.
Termit. . .	Tremitus. . .	Tremblement.	Mysteri. . .	Mysterium. . .	Mystère.
Auli. . . .	Aula.	Cour.	Keri. . . .	Cera.	Cire.
Spila. . . .	Spelunca. . .	Caverne.	Kien. . . .	Canis.	Chien.
Loura. . . .	Lyra.	Lyre.	Liépour. .	Lepus.	Lièvre.
Potera. . .	Patera. . . .	Calice.	Goul. . . .	Gallus.	Coq.
Arka. . . .	Arca.	Boîte.	Corp. . . .	Corvus. . . .	Corbeau.

Albanais.	*Latin.*	*Français.*	*Albanais.*	*Latin.*	*Français.*
Skala. . . .	Scala.	Échelle.	Gint: . . .	Gens.	Nation.
Stomachi. .	Stomachus. .	Estomac.	Schoke. . .	Socius.	Compagnon.
Karta. . .	Charta. . . .	Carte.	Prink. . .	Princeps. . . .	Prince.
Porté. . . .	Porta.	Porte.	Prophet. .	Propheta. . .	Prophète.
Phat. . . .	Fatum. . . .	Destin.	Poieti. . .	Poeta.	Poete.
Kouberris.	Gubernum. .	Gouvernement.	Litoura. . .	Litteratus. . .	Littérateur.
Roté. . . .	Rota.	Roue.	Counati. .	Cognati. . . .	Parents.
Kalem. . .	Calamus. . .	Roseau.	Maskoul. .	Masculus. . .	Enfant mâle.
Malekimi. .	Maledictio. . .	Malédiction.	Pirré. . .	Puer.	Enfant.
Diamant. .	Adamas. . . .	Diamant.	Pape. . . .	Pater.	Papa.
Margaritar.	Margarita. . .	Perle.	Memé. . .	Mater.	Maman.
Biber. . . .	Piper.	Poivre.	Mik. . . .	Amicus. . . .	Ami.
Zougoi. . .	Jugum. . . .	Joug.	Armé. . .	Arma.	Armes.
Phémère. .	Fœmineus. .	Féminin.	Nalte. . . .	Altus.	Haut.
Demp. . .	Deus.	Dent.	Pliout. . .	Plenus.	Plein.
Sapoum. .	Sapo.	Savon.	Paké. . . .	Parum, pauco.	Peu.
Skepelé. . .	Scopulus. . .	Rocher.	Kerton. . .	Certo.	Certainement.
Korrona. .	Corona. . . .	Couronne.	Per. . . .	Per.	Par.
Kiel. . . .	Cœlum. . . .	Ciel.	Per. . . .	Pro.	Pour.
Phik. . . .	Ficus.	Figue.	Kontra. . .	Contra. . . .	Contre.
Pake. . . .	Pax.	Paix.	Di.	Duo.	Deux.
Kitara. . .	Cithara. . . .	Guitare.	Tri.	Triestria. . .	Trois.
Morrt. . . .	Mors.	Mort.	Kater. . . .	Quatuor. . . .	Quatre.
Barké. . .	Barca.	Barque.	Mige. . . .	Mille.	Mille.
Liaggen. . .	Lagena. . . .	Bouteille.	Eschte. . .	Est.	Il est.
Schprit. . .	Spiritus . . .	Esprit.	Koigtoig. .	Cogitare. . . .	Penser,compter.

EXEMPLES DE RAPPORTS ENTRE L'ALBANAIS ET LE FRANÇAIS.

Albanais.	*Français.*	*Albanais.*	*Français.*
Ke.	Que.	Maigazé.	Magasin.
Se.	Donc.	Moustaké.	Moustache.
Aggoure.	Ancre.	Maggi.	Magie.
Phour.	Four.	Mouli.	Moulin.
Riziko.	Risque.	Oukli.	Oncle.
Tra.	Traverse.	Kempé.	Jambe.
Kerretzi.	Charretier.	Paschka.	Pâques.
Kheré.	Guerre.	Porphouri.	Pourpre.
Kapon.	Chapon.	Kale.	Cavale.
Touriele.	Foret.	Kaléri.	Cavalier.
Poulé.	Poulet.	Shale.	Sel.
Arr.	Or.	Sa.	Sable.
Phourkoulitza.	Fourchette.	Schiare.	Scie.
Oui.	Eau.	Piesche.	Pêche.
Mouaig.	Mois.	Nip.	Neveu.
Sourdere.	Sourd.	Rous.	Roux.
Balé.	Bal.	Vape.	Chaud. (Vapeur.)
Timoni.	Timon.	Thona.	Doigt.
Phleta.	Feuille.	Tenta.	Tente.
Sepata.	Serpette.	Schent.	Saint.
Lampa.	Lampe.	Ourder.	Ordre.
Stat.	Stature.	Ourderoig.	Ordonner.
Lech.	Léger.	Tomlia.	Lait.
Erre.	Air.		
Mouzé.	Mouche.		

D'après M. Roué, le mot *tom* signifie, dans le Jura, fromage de chèvre.

ENTRE L'ALBANAIS ET LE SANSCRIT.

Albanais.	*Sanscrit.*	*Français.*	*Albanais.*	*Sanscrit.*	*Français.*
Niéri. . . .	Nri.	Homme.	Stéré. . . .	Stria.	Pays.
Mad.	Mahat. . . .	Grand.	Derr. . . .	Dvar.	Porte.
Kaou. . . .	Gau.	Bœuf.	Pi.	Pa.	Boire.
Krimp. . . .	Krimi. . . .	Vers.	Kreg.	Grah.	Recevoir.
Eschte. . . .	Asthi.	Os.	Giasche. . .	Schaschta. . .	Six.
Drou. . . .	Drach.	Bois.	Nente. . . .	Neun.	Neuf.
Malli. . . .	Mala.	Monts avec forêts.			

ENTRE L'ALBANAIS ET LE SLAVE.

Albanais.	*Slave.*	*Français.*	*Albanais.*	*Slave.*	*Français.*
Drou. . . .	Drvo.	Arbre.	Tédélia. . .	Nedélia. . . .	Dimanche.
Laph. . . .	Laph.	Cerf.	Torbé. . . .	Torba.	Corbeille.
Matz. . . .	Matschka. . .	Chat.	Kourba. . .	Kourva. . . .	Fille publique.
Mou.	Mysch. . . .	Souris.	Kolioubé. . .	Koliba. . . .	Maisonnette.
Kalochier. . .	Kaloudjer. . .	Moine.	Mengou. . .	Menié.	Moins.
Koukoud. . .	Kouga. . . .	Peste.	Taté.	Otatz, Otetz. .	Père.
Tim.	Dim.	Fumée.	Pi.	Piti.	Boire.
Sisé.	Sissi.	Seins.	Ghostis. . .	Gastovati. . .	Traiter.

ENTRE L'ALBANAIS ET LE GREC.

Albanais.	*Grec.*	*Français.*	*Albanais.*	*Grec.*	*Français.*
Gramma. . .	Gramma. . .	Lettre.	Piskop. . .	Episkopos. . .	Evêque.
Grammatiko	Grammatikos.	Écrivain.	Eleumési. . .	Eleemosyné. .	Aumône.
Ellade. . . .	Hellas. . . .	Grèce.	Pyrgo. . . .	Pyrgos. . . .	Tour.
Pedagoga. . .	Pedagogos. . .	Maître.	Pheoar. . .	Phanari. . . .	Laoterne.
Kiparis. . .	Kyparissos. . .	Cypres.	Didachi. . .	Didaskalia. . .	Leçon.
Talazé. . . .	Thalassa. . . .	Mer.	Retor. . . .	Rhétor. . . .	Parleur.
Idolo. . . .	Eidolon. . . .	Idole.	Sinapi. . . .	Sinapi. . . .	Moutarde.
Idolatria. . .	Eidolatria . . .	Idolâtrie.	Selin. . . .	Selinon. . . .	Céleri.
Drakon. . .	Drakón. . . .	Dragon.	Keik.	Kakos. . . .	Méchant.

VOCABLES EMPRUNTES AU TURC.

Albanais.	*Turc.*	*Français.*	*Albanais.*	*Turc.*	*Français.*
Doughian. . .	Doughian. . .	Boutique.	Schapke. . .	Schapka. .	Chapeau.
Kiétab. . . .	Kiétab. . . .	Livre.	Maden. . . .	Maden. . . .	Métal.
Derbeud. . .	Derbend. . .	Défilé.	Kamtzi. . . .	Kamdgi. . . .	Fouet.
Baïrak. . . .	Baïrak. . . .	Étendard.	Karpous. . .	Karpous. . . .	Melon.
Pentzére. . .	Pendjér. . . .	Fenêtre.	Tziphout. . .	Tschifout. . .	Juif.
Saraph. . . .	Saraf.	Banquier.	Altze. . . .	Altjé.	Gypse.
Zanas. . . .	Sanat.	Art	Top.	Top.	Boule.
Kolaig. . . .	Kolai.	Facile.	Phoukara. . .	Foukara. . . .	Pauvre.
Parout. . . .	Barout. . . .	Poudre.	Askere. . . .	Asker.	Armée.

RAPPORTS ENTRE L'ALBANAIS ET LE VALAQUE.

Albanais.	*Valaque.*	*Français.*	*Albanais.*	*Valaque.*	*Français.*
Katoun.	Satou.	Village.	Dit.	Di.	Jour.
Tatè.	Tata.	Père.	Ghrope.	Gropa.	Fossé.
Memè.	Mama.	Mère.	Termpim.	Tourbare.	Fureur.
Giou, ghioun.	Genouche.	Genou.	Phrike.	Inphricoschare	Frayeur.
Phliake.	Phlacaraé.	Flamme.	Bgiètere.	Betraeu	Vieux.
Rènè.	Radicina.	Racine.			

EXEMPLES DE RAPPORTS ENTRE L'ALBANAIS ET L'ITALIEN.

Albanais.	*Italien.*	*Français.*	*Albanais.*	*Italien.*	*Français.*
Pischk.	Pesce.	Poisson.	Kapan.	Caparra.	Arrhes.
Kémisé.	Camisa.	Chemise.	Phémigé.	Famiglia.	Famille.
Kampane.	Campana.	Cloche.	Lioume.	Fiume.	Fleuve.
Karrotza.	Carrozza.	Carrosse.	Paghouaig.	Pagare.	Payer.

ENTRE L'ALBANAIS ET L'ALLEMAND.

Albanais.	*Allemand.*	*Français.*	*Albanais.*	*Allemand.*	*Français.*
Drithè.	Getreide.	Blé.	Mourr.	Mauer.	Mur.
Arre.	Acker.	Champs.	Palat.	Palast.	Palais.
Tzgiep.	Bock. (Ziege.)	Bouc (chèvre.)	Par.	Paar.	Paire.
Kelki.	Kelch.	Calice.	Kiouki.	Kuckuk.	Coucou.
Ghiach.	Jagd.	Chasse.	Moust.	Most.	Moût.
Ghiatz.	Kaese.	Fromage.	Palzam.	Balzam.	Baume.
Kiliar.	Keller.	Cellier.	Pripht.	Priester.	Prêtre.
Ghiou.	Knie.	Genou.	Dre.	Reh.	Daim.
Comp.	Knopf.	Bouton.	Thékè.	Degen.	Épée.
Pouth.	Pousl (Autric.)	Baiser.	Posé.	Base.	Tante.
(Dans le patois de Montauban on dit.		*Poutets.*)	Paré.	Warnen.	Observer.
			Koké.	Kopf.	Tête.
Mase.	Mass.	Mesure.	Tzépé.	Zopf.	Queue, tresse.
Phchiat.	Stadt.	Ville.	Beschtard.	Battart.	Bâtard.
Karre.	Karr.	Charrette.	Eggel.	Engel.	Ange.
Marre.	Narr.	Fou.	Oulk.	Wolf.	Loup.
Pliagha-Chal.	Plage.	Tourment.	Ka-Kaou.	Kuh.	Vache.
Gerserè.	Schere.	Ciseaux.	Ketz.	Kitzi (Autric.)	Jeune chèvre.
Skoume.	Schaum.	Écume.	Phischia.	Fichte.	Pin.
Sktab.	Schatten.	Ombre.	Skourtzim.	Kurtz.	Court.
Stab.	Stab.	Bâton.	Phake.	Backen.	Cuire.
Miel.	Mahl.	Farine.	Drod.	Drehen.	Tourner.
Ghrope.	Grube.	Fosse.	Miel.	Malken.	Traire.

ENTRE L'ALBANAIS ET LE SUÉDOIS ET LE GOTH.

Albanais.	*Suédois.*	*Français.*	*Albanais.*	*Suédois.*	*Français.*
Kyra.	Hyra.	Louage.	Lound.	Lund.	Bois, bocage.
Mieli.	Mjoele.	Farine.	Pliouar.	Plog-Pflug.	Charrue.
Mouti.	Mudder.	Saleté, vase.	Pigé.	Piga.	Jeune fille.

ENTRE L'ALBANAIS ET LE BASQUE.

Albanais.	*Basque.*	*Français.*	*Albanais.*	*Basque.*	*Français.*
Emma. . . .	Ama.	Mère.	Pospoloschka	Pospolina. .	Caille.
Era.	Verria. . . .	Nouveau.	Lioulé. . . .	Lilia.	Fleur.

ENTRE L'ALBANAIS ET LE CELTE.

Albanais.	*Celte.*	*Français.*	*Albanais.*	*Celte.*	*Français.*
Bé.	Bean.	Femme.	Mpret (roi).	Bret.	Juge.
Groua. . . .	Grouages. . .	Vieille femme.	Bourré. . . .	Baro.	Homme libre.
Brigh. . . .	Briga.	Mont.			

CHAPITRE XIV.

Pour qu'un peuple ait une littérature d'une certaine richesse, il ne suffit pas que son organisation physique soit puissante, et que les scènes naturelles au milieu desquelles il vit offrent des sites variés et des contrastes frappants. Les passions de l'Albanais sont vives; ses haines sont implacables, sa bravoure incontestable; son caractère le porte aux expéditions aventureuses, et lorsque l'amour du sol natal le ramène dans ses montagnes, ce qu'il a observé dans l'étranger a dû compléter pour lui l'expérience et les traditions de la famille et de la tribu.

Cependant les chants de l'Albanais sont bien loin d'avoir cette force et cette variété qui distinguent la poésie des Slaves. Nous ne parlons ici ni de la littérature des Russes ni de celle des Polonais, qui ont pu emprunter aux littératures européennes une foule d'idées et d'images et dont des études classiques forment la base; nous faisons un simple rapprochement entre le génie poétique du Schkypétar et celui du Monténégrin et du Serbe. Le premier donne moins à l'imagination, et paraît absorbé par la vie pratique. Chez lui l'idée décèle plutôt le calcul que l'inspiration. Dans les soirées d'hiver, tandis que les femmes filent autour du foyer, les Albanais aiment à abréger les heures de la veillée en se proposant des énigmes; nous en citerons quelques-unes parmi celles que M. de Hahn a recueillies. *Tandis qu'on trait la vache blanche, le singe danse?* (La vache blanche signifie la quenouille et le singe le fuseau.) *Le père n'est pas encore né que le fils s'élance au combat?* (Le père est le feu, et le fils la fumée.) *Le palais du roi est vert, lui-même est vêtu de pourpre, et sa suite est noire?* (Le roi est la pulpe du melon d'eau, son palais c'est l'écorce, et la suite indique les pepins.) *Le fils frappe le père, et le père met le monde en émoi?* (La cloche et le battant.) *Qui est-ce qui est tout le jour comme un maître, et toute la nuit comme un serviteur?* (Le matelas.) *Deux flèches aux ailes noires qui atteignent toujours le but?* (Les yeux.)

Les contes populaires ont une couleur orientale, et nous les comparerions aux fictions des Finols si les images en étaient plus hardies et plus ornées. Nous en traduirons quelques-uns de l'intéressant ouvrage de M. de Hahn, qui nous sert de guide. Le sentiment qui domine dans ces récits, d'une simplicité extrême, a fait sans doute que le conteur n'a pas même songé à les distinguer par des titres.

I.

Il était une fois une jeune femme qui s'était mariée en pays étranger; depuis cinq ans elle n'avait pas revu ses parents. Un jour qu'elle était allée puiser de l'eau à la source, elle soupirait; et, comme elle s'abandonnait à ses regrets, une vieille vint à elle. Cette vieille avait quatre yeux; et on l'appelait la fée aux yeux de dogue; deux de ces yeux étaient à la place ordinaire; les deux autres l'aidaient à voir derrière elle. Elle avait eu soin de cacher ceux-ci sous son mouchoir, de sorte que la jeune femme ne la reconnut pas. Pourquoi pleures-tu, mon enfant? dit-elle à la jeune femme. — Comment ne pleurerais-je pas! voilà cinq ans que je n'ai vu ni mon père ni

ma mère. Le chemin est long, et je n'ai personne pour m'y conduire. — C'est moi qui t'accompagnerai, mon enfant; j'ai justement des affaires de ce côté. Va donc te parer; j'attendrai ici que tu sois prête.

La jeune femme se rendit chez elle, se hâta de s'habiller et retourna vers la vieille, qui était restée près de la source. Elles marchèrent ensemble pendant deux heures, et arrivèrent en un lieu écarté, où était la demeure de la fée aux yeux. Maro, sa fille, était assise dans la maison. Ce fut alors que la jeune femme reconnut la vieille; mais il était trop tard pour lui échapper.

A peine la fée fut-elle entrée qu'elle ordonna à Maro de chauffer le four; puis elle sortit pour aller chercher du bois. Alors la jeune femme demanda à Maro : Pourquoi chauffes-tu le four? — C'est pour te faire rôtir et te manger. — Rien de plus juste, reprit la jeune femme; mais soigne bien ton feu si tu veux que le four chauffe également. — Je vais le chauffer, poursuivit Maro, de manière à ce que la chaleur ne se perde pas. Et elle entra dans le four. Aussitôt la jeune femme la poussa de ses deux mains et ferma la porte du four sur elle. Avant le retour de la fée aux yeux, la jeune femme courut en toute hâte à son village et raconta ce qui lui était arrivé.

II.

Il était une fois une mère qui avait sept fils à l'étranger et une petite fille qui restait à la maison avec elle. Lorsque cette enfant fut devenue grande, on lui dit : Tu es bien heureuse d'avoir sept frères!

Un jour elle vint près de sa mère, et lui demanda : Ma mère, est-ce que j'ai des frères? — Sans doute, tu en as sept; mais ils sont absents, et tu ne les as jamais vus... ils sont bien loin d'ici. — Puisqu'il est vrai que j'ai des frères, donne-moi ta servante Lelié Kourvé pour me conduire près d'eux. — Soit, mon enfant, puisque tu as un tel désir de les voir. Et elles se mirent toutes deux en route, la jeune fille montée sur une jument, et Lelié Kourvé à pied. Elles étaient parvenues à la montée du chemin, lorsqu'elles trouvèrent une source; et comme la chaleur était grande, elles eurent envie de boire. La jeune fille descendit de sa monture, et donna le cheval à tenir à Lelié Kourvé. Tandis que sa maîtresse se désaltérait, la servante s'élança en selle et s'éloigna; et sa jeune maîtresse fut obligée de suivre à pied. Lorsqu'elles arrivèrent à l'endroit où demeuraient les frères, ils prirent Lelié Kourvé pour leur sœur, et laissèrent à celle-ci le soin de la basse-cour. Et Lelié Kourvé s'assit sur un siége doré, et on lui présenta des pommes d'or.

Et la jeune maîtresse pleurait en gardant ses oies et ses poules, et le matin elle envoyait des baisers à sa mère avec les premiers rayons du soleil. Cependant, quelques jours après, les frères découvrirent la supercherie; et ils donnèrent le siége doré à leur sœur, tandis que Lelié Kourvé reprit sa place dans la basse-cour.

III.

Il était une fois trois frères qui partaient pour l'étranger. Chemin faisant ils rencontrèrent un grand trou qui conduisait dans un autre monde. Les deux aînés dirent au plus jeune : Si nous t'attachions avec une corde, afin que tu descendes dans cette caverne pour voir ce qu'il y a au fond? Après bien des représentations, le jeune frère se laissa persuader. Ils le lièrent avec leurs ceintures, le firent descendre et le laissèrent aller. Celui-ci arriva à la maison d'une vieille magicienne. Que viens-tu chercher ici? lui demanda-t-elle —. Le roi du monde supérieur, répondit le jeune homme, m'envoie pour chercher un cheveu de la beauté qui habite les profondeurs de la terre. — Mais, mon fils, comment cela te serait-il possible? Elle est gardée par un chien à trois têtes qui ne dort ni jour ni nuit. — Hé bien, ma bonne mère, dites-moi comment je puis réussir? — Prends de cette eau; et lorsque tu seras arrivé devant le gardien tu t'en frotteras le visage, ce qui l'empêchera de t'apercevoir. Avance ensuite, et si la belle de la terre dort, mets-lui dans l'oreille un peu de cette terre des morts sans qu'elle s'aperçoive de ta présence; coupe un de ses cheveux d'or, et reviens vite auprès de moi.

Le jeune homme fit ce que lui avait

prescrit la vieille; il s'avança sans que le chien le vît, trouva la belle endormie, lui jeta un peu de terre dans l'oreille, et lui ravit un de ses cheveux d'or; puis il retourna vers la magicienne. Que veux-tu de moi maintenant? lui dit la vieille. — Je voudrais que tu me fisses remonter dans le monde supérieur. Alors la vieille réunit par ses enchantements toutes les corneilles et les corbeaux du voisinage, attacha à la ceinture du jeune homme un morceau de viande, et les oiseaux, pour emporter cette proie, enlevèrent le tout au haut des airs. Quand ses frères le virent reparaître, ils s'étonnèrent; mais il leur dit : Pourquoi, insensés que vous êtes, m'avoir fait descendre dans ce trou? — C'est par mégarde, leur répondirent-ils, que nous t'avons laissé échapper.

Alors le jeune frère alla vers le roi, et lui remit le cheveu d'or qui avait la propriété de faire resplendir comme le soleil celui qui le tenait. Le roi prit le cheveu et le donna à la reine; il éleva le jeune homme aux honneurs, le combla de richesses; et ses frères devinrent ses serviteurs.

IV.

Il y avait une fois un roi qui régnait sur un vaste pays. On lui prédit qu'un de ses petits-fils lui donnerait la mort, et l'on ajouta que ce meurtrier futur n'était pas encore né. Pour détourner ce danger, il fit jeter dans la mer tous les enfants mâles de ses deux filles. Cependant il arriva que le troisième ne se noya pas, et que les vagues le déposèrent sur le rivage. Là il fut trouvé par des bergers qui l'emmenèrent et le donnèrent à élever à leurs femmes. Les nuits, les jours s'écoulèrent, et l'enfant atteignit sa douzième année; on admirait sa beauté et sa vigueur.

Vers cette époque une Lioubia (génie aérien) s'était montrée dans les États du roi, et avait tari toutes les sources, et les devins avaient annoncé qu'elle ne laisserait les eaux reparaître que lorsqu'elle aurait dévoré la fille du prince. Que le roi fût consentant ou non, il lui fallut livrer sa fille et l'envoyer dans un lieu où se tenait la Lioubia.

Or, il arriva que le même jour le jeune garçon que les bergers avaient élevé passait justement de ce côté; en voyant la fille du roi, il lui demanda ce qu'elle faisait là et ce qu'elle avait à pleurer. Alors elle lui raconta ce qui s'était passé. N'aie aucune crainte, lui dit-il; tiens-toi sur tes gardes, et appelle-moi dès que tu verras paraître la Lioubia. A ces mots, il alla se cacher derrière un rocher, et mit sur sa tête un bonnet qui avait la propriété de le rendre invisible. Peu de temps après la Lioubia parut, et la princesse appela le jeune garçon, qui se glissa le long du rocher. Dès que la Lioubia fut proche, il lui asséna trois coups de massue sur la tête, et elle tomba expirante. A peine eut-elle rendu le dernier soupir que les sources recommencèrent à couler.

Il coupa la tête de la Lioubia et laissa la fille du roi s'éloigner sans lui faire part de ses inquiétudes.

Cependant la princesse retourna vers son père et lui apprit comment elle avait été délivrée. Aussitôt le prince fit publier que celui qui avait tué la Lioubia eût à se présenter devant lui, parce qu'il avait l'intention de le nommer son gendre. Lorsque cette nouvelle parvint au jeune homme, il se rendit à la cour du prince, auquel il montra la tête de la Lioubia. Il épousa celle qu'il avait délivrée, et le mariage fut célébré avec une grande magnificence.

Tandis que tout le monde se livrait aux jeux et aux divertissements, le jeune marié, en lançant sa massue, tua sans le vouloir son beau-père; et ainsi la prédiction se trouva accomplie, et le meurtrier devint roi lui-même.

On voit par le peu d'exemples que nous avons cités que les contes populaires des Albanais ne se distinguent ni par l'enchaînement ni par l'invention. Le drame s'y développe d'une manière trop générale, de sorte que l'intérêt languit nécessairement, parce qu'il ne se rattache à aucune personnification assez nettement définie pour que la fable prenne l'apparence de la vérité. Une particularité digne de remarque, c'est que les personnages principaux, dans ces petits contes, ne sont pas même nommés.

Quant aux chants de guerre, et aux

poésies érotiques, nous nous sommes abstenus de les reproduire. Ces morceaux s'éloignent tellement des divers genres acceptés dans les littératures modernes, sans que d'ailleurs l'originalité compense le décousu des idées et la trivialité de l'expression, que nous avons cru devoir nous dispenser d'en hasarder une traduction que le génie de la langue allemande peut seul peut-être rendre supportable. Nous nous bornerons donc aux deux morceaux suivants, qui ne manquent ni de sensibilité ni d'énergie, et où l'on retrouve les deux traits les plus caractéristiques de la physionomie morale de ce peuple : l'amour de la terre natale, et l'instinct des luttes guerrières.

REGRETS DE LA PATRIE.

Tantôt à Bender, tantôt à Buda, nous voyons nos jours s'écouler sur la terre étrangère. Silence, ô mon âme! plus de plans pour l'avenir. N'avions-nous pas nous-mêmes décidé ce qui cause nos plaintes? Hélas! je reste plongé dans la tristesse, et l'absence de la patrie est un sacrifice au-dessus de mes forces. N'est-ce donc rien que d'être exilé comme celui qui s'est enfui pour échapper à la peine d'un meurtre? Qui pourrait exprimer ce que je souffre? Qui jamais a enduré des tourments comparables aux miens? Pour la couleuvre elle-même le sang de l'exilé serait un poison.

PLAINTE D'UN GUERRIER MOURANT.

Au delà du pont de Kiabéré, je suis tombé victime de la ruse d'un ennemi. O mes compagnons! dites à ma mère de vendre les deux bœufs de labour pour en donner le prix à celle qui était ma joie et ma vie. Si ma mère vous questionne avec inquiétude, dites-lui que je me suis marié; si elle vous demande avec qui je me suis uni, répondez : Avec trois balles dans ma poitrine, et six qui ont brisé mes membres. Si elle veut savoir quels sont les parents qui ont assisté au repas des noces, dites-lui que les corbeaux et les oiseaux de proie ont seuls pris place au banquet et ont tout dévoré.

LIVRE QUATRIÈME.

MONTÉNÉGRO.

CHAPITRE Ier.

TEMPS ANCIENS. — Le fractionnement de l'Illyrie à la suite de révolutions continuelles a introduit dans les divisions de ce royaume des changements qui se sont étendus jusque sur les dénominations des provinces qui le composaient. Entre les septième et huitième siècles, le nom d'Illyrie disparaît lui-même au milieu de la confusion des invasions récentes des peuplades slaves, et nommément des Croates, des Bulgares et des Serviens.

La Dalmatie-Prévalitaine ou Decatera correspondait à l'espace qui forme aujourd'hui le Monténégro. Ce pays montagneux qui faisait partie de l'Illyrie macédonienne, ne passa sous la domination des Romains que cent soixante-huit ans avant l'ère chrétienne. Les voies antiques dont on retrouve encore les traces dans cette contrée indiquent qu'on y pénétrait, à partir d'Épidaure et de l'Hertzégovine, pour descendre à Skodra, qui dépendait de l'empire d'Orient.

Le Monténégro, d'abord ravagé par les Goths, fut envahi par les Slaves, qui avaient fait de Dioclée leur capitale. Le royaume qu'ils avaient fondé se composait de la Bosnie, des deux Mœsies, d'une partie de la Dalmatie ancienne, de la Dacie Supérieure, de la Dacie Inférieure et de la partie montueuse de la

Dalmatie méridionale. Le Monténégro devint une province turque après la bataille de Kossovo, qui mit fin à l'indépendance des Serbes.

ASPECT DU PAYS. — Une particularité qui frappe d'abord le voyageur, s'il vient de Raguse ou de Cataro, c'est que le pays des noires montagnes ne justifie par son aspect que la moitié de son nom. On s'attendait à trouver des hauteurs couronnées de bois sombres, et partout où le regard peut s'étendre on ne découvre que des rocs nus et arides, qui abritent à peine dans leurs anfractuosités quelques ronces d'une végétation chétive.

Le nom slave Czrnagora, dont les Européens ont fait, par euphémisme, Tchernogora, a la même signification que la dénomination italienne; ainsi il est évident que l'un de ces mots est la traduction de l'autre.

En supposant que les Vénitiens aient imposé les premiers le nom de Monténégro à la contrée, il faut admettre que l'aspect du pays a changé depuis et que les forêts alpestres qui le couvraient auront disparu par des causes naturelles ou à la suite des guerres dont il n'a cessé d'être le théâtre. Ce qui pourrait venir à l'appui de cette hypothèse, c'est qu'en pénétrant dans le pays par l'est on rencontre des vallons boisés et des sites riants et fertiles.

Cette dernière circonstance porterait à faire supposer que le mot est originairement slave. Les annales de Venise pourraient peut-être jeter quelque jour sur cette question.

En interrogeant les diverses significations du mot *Czrno* chez les Slaves, on arrive à une explication d'un autre ordre. La qualification de *noir* dans les divers dialectes slaves s'applique dans le langage figuré aux malheureux, aux condamnés et aux fugitifs; ainsi, cette donnée étant admise, les montagnes noires signifieraient les montagnes où les malfaiteurs et les exilés trouvent un refuge, ce qui est parfaitement en rapport avec les conditions où s'est trouvée la majeure partie de la population. Enfin, dans quelques dialectes slaves, le mot Tchernetz signifie moine, caloyer : or, comme ces religieux, soit italiens, soit grecs, avaient un pouvoir que leur assurait la supériorité des lumières, c'est à eux que s'adressaient les réfugiés pour être admis dans une commune ou pour avoir la permission de s'établir sur des terres non occupées : et ces montagnes hospitalières ont peut-être signifié primitivement les montagnes des religieux ou des moines.

Quoi qu'il en soit, le Monténégro, non moins par sa position géographique que par les mœurs à la fois patriarcales et guerrières de ses habitants, attire plus que jamais l'attention de l'homme d'État et la curiosité de l'Européen de l'Occident, chez lequel la civilisation a presque entièrement effacé le type moral des races primitives.

En général les voyageurs qui nous ont transmis quelques renseignements sur les Monténégrins ont outré le blâme ou l'éloge. Le pillage, l'astuce et le besoin d'une vengeance sanglante ont été représentés comme des conséquences si naturelles de leurs idées et de leurs institutions que ces crimes semblent presque le complément nécessaire de leurs vertus. D'autres écrivains ont tout blâmé, sans songer que si les bases de la morale chrétienne sont immuables, les principes qui en découlent ne reçoivent pas partout la même interprétation, et que la force du préjugé qui a longtemps anobli le duel en Europe pouvait à plus forte raison prescrire la vengeance du sang chez un peuple où le courage est le premier des mérites, parce qu'il est pour ainsi dire la condition essentielle de l'existence.

Il faut se rappeler que les bannis qui ont formé le noyau de la population de ces montagnes n'y ont cherché un asile que pour se soustraire aux châtiments qu'ils auraient encourus dans leur patrie; que ceux dont les mains étaient pures de crimes se sont exilés pour des motifs politiques; ce qui n'arrive guère qu'à des caractères d'une trempe forte ou à des ambitions d'un ordre assez élevé pour s'attirer la persécution. Si le Monténégrin a conservé son énergie, c'est probablement parce que la puissance trop supérieure des États voisins a réduit son rôle à la défense; car ses attaques et ses irruptions sur le territoire turc ne ressemblent point à une guerre véritable; lorsque des hos-

tilités sérieuses viennent à éclater, ce n'est qu'en se retirant dans ses défilés que, reprenant sa supériorité, il force l'ennemi à la retraite, et se retrouve réellement souverain et libre. Il y a plus; sans ces accidents de terrain si favorables à la guerre de partisans, où les rochers servent à la fois d'abri et de projectiles; sans ces gorges sans issues d'où le montagnard s'échappe avec la rapidité du chevreuil, en s'élançant sur des pentes où l'ennemi ne pourrait même se tenir immobile; sans ce coup d'œil si sûr qui s'acquiert surtout dans les montagnes, où tout ce qui ne sert pas est obstacle ou danger, et qui rend leur tir presque infaillible, il y a longtemps que l'indépendance des Monténégrins aurait succombé. Qu'ils deviennent conquérants, et leurs qualités les plus précieuses comme guerriers se modifieront nécessairement. Leurs admirateurs, épris de leur courage antique et rapprochant leur origine de celle de Rome, qui commença aussi par être un asile de malfaiteurs, ont rêvé pour ce petit peuple un avenir de puissance et de suprématie parmi les races slaves; nous croyons qu'ils garderont longtemps encore le rôle qui a fait leur renommée, celui de gardiens de l'indépendance servienne, et que leur importance cessera le jour où le sort des provinces danubiennes sera définitivement fixé.

Le colonel Vialla de Sommière, qui a été gouverneur de la province de Cataro de 1807 à 1813, place les limites du Monténégro entre les 36 et 37 degrés de longitude et les 42 et 43 de latitude; son circuit est d'environ 100 milles de soixante au degré, et sa surface de 420 milles. Il comprend ce massif de hautes montagnes qui s'étendent depuis la vallée de Garba, en longeant l'Hertzégovine, jusqu'aux confins de Castel-Nuovo, dans la direction du nord au sud, et sur toute la province de Cataro d'Orient en Occident.

Au premier aspect, la contrée ne présente que des rochers dont les groupes bizarres reposent sur une base inégale et aride. L'absence de toute végétation fait d'abord supposer que ce premier rideau de montagnes cache et protége les demeures des habitants, et l'on s'attend à quelques contrastes. Cependant aucun chemin tracé ne guide dans l'intérieur du pays, et l'on s'égarerait infailliblement dans ce dédale si la mer, qu'on aperçoit à l'horizon du haut des points culminants, n'indiquait la direction à suivre. En avançant, on rencontre toujours la même scène, et la variété elle-même devient uniformité. C'est partout un entassement capricieux de rochers, les uns suspendus, les autres roulés pêle-mêle par une force qu'interroge en vain la science et qui confond l'imagination. Qu'on se figure un amphithéâtre à trois vastes gradins composés chacun de montagnes qui semblent s'élever à pic du sein de la mer, portant dans les nues leurs sommets couverts de neige et dont les flancs nus et déchirés sont noircis çà et là par quelques sapins. Ce massif de montagnes se nomme le Vermerz, qu'on ne peut gravir qu'en rampant de cavité en cavité, tantôt en s'attachant au roc qui fait obstacle, tantôt en saisissant quelque racine en saillie ou les rameaux d'un arbuste qui a trouvé un peu d'humus dans les gerçures de la montagne. Au delà, et avant d'arriver au premier plateau, on traverse un espace parsemé de fragments mobiles qui se dérobent souvent sous les pieds, et roulent avec bruit le long des escarpements.

Lorsque après une lieue de chemin et deux heures de lutte, on est arrivé sur le plan du premier gradin, on découvre l'Adriatique, tantôt unie comme une glace, quelquefois tourmentée par les vents de sud-ouest, et continuant, pour ainsi dire dans le désordre de ses vagues celui des rochers qui la dominent.

Dans le vaste rempart qui barre la route, où l'on n'apercevait d'abord aucune issue, on pénètre sur les traces des guides à travers les flancs de la montagne, par les déchirements qui se sont peut-être formés à l'époque de cet exhaussement volcanique, quand la chaleur du cratère aura fait éclater les couches supérieures déjà refroidies.

Après une heure de chemin dans ces crevasses, on fait encore environ deux lieues au delà avant d'arriver au second plateau. Ici les sites prennent un caractère plus désolé et plus sauvage; les rocs, complétement dénudés, projettent sur les flancs des précipices leurs ombres

bizarres et gigantesques : c'est la nature replongée dans le chaos après la lutte des éléments.

En approchant de ce dernier diaphragme de roches, on distingue des embrasures qui percent ces masses énormes; et après s'y être engagé, on monte par des degrés raboteux jusqu'à la base du Monte-Celo. A cette hauteur, le froid se fait sentir pendant toute l'année, et la rigueur de la température semble ajouter encore à la tristesse de cette nature sévère et muette.

Tout à coup la scène change, et l'on aperçoit vers le nord le Monte-Celo couronné de neiges dont la limite est marquée par des forêts de sapins. A travers ces arbres serpentent des ruisseaux sans nombre qui se précipitent en cascades; quelques-uns tombent dans des gouffres si profonds que l'on n'entend pas le bruit de leur chute. Sur la pente de la montagne, des troupeaux paissent parmi les bruyères. Cette zone élevée est constamment balayée par les vents, et les tourmentes y sont fréquentes, surtout en automne. Quelquefois un glaçon se détache de la cime et forme en roulant une avalanche qui va s'engouffrer dans l'abîme. Le point culminant de ce massif de montagnes s'élève à environ quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

CHAPITRE II.

POPULATION DU MONTÉNÉGRO.

Il est difficile de déterminer d'une manière précise la population de ce petit pays, d'abord parce que ses limites du côté du territoire turc sont constamment remaniées, l'état de paix étant exceptionnel, et ensuite parce que les habitants eux-mêmes ne supputent leur nombre que par celui des hommes en état de porter les armes. Dans le dix-septième siècle, les Vénitiens ne faisaient monter la population totale du Monténégro qu'à vingt ou trente mille âmes. Dans la guerre que les Français soutinrent en Dalmatie, au commencement de ce siècle, on portait déjà ce chiffre à plus de cinquante mille; vingt ans plus tard, on signalait une augmentation de vingt mille âmes, et en 1835, la *Grlitza*, journal officiel de Cétinié, élevait ce nombre à cent mille habitants.

D'après les données du colonel Caracsay, à qui l'on doit une carte détaillée du Monténégro, les huit districts ou *nahia* renfermaient : celui de Kattunska 28,000 habitants; la nahia de Czernitska avec Cétinié, la capitale, 13,000; la Rietschka 12,000; la Liessanska 6,000; Biéloparlicko 15,000; Pipéri, 9,000, Novatska-Moratska 10,000 et Kutchi 12,000; en tout environ 107,000 habitants, répartis en 11,700 familles. Les sept *Brda* ou montagnes confédérées avec le Monténégro, doublent à peu près cette population, qui peut armer vingt mille combattants.

La carte que nous venons d'indiquer marque fidèlement les limites du côté de l'Autriche; mais elle a cessé d'être exacte, quant au tracé des frontières, depuis les dernières guerres avec la Turquie, qui a perdu d'une part ce qu'elle a gagné de l'autre. Ainsi le cercle de Granhovo a été récemment enlevé à l'Hertzégovine, à l'époque de la révolte des habitants contre le pacha de Mostar, et le Vladika a construit un fort sur le rocher de Humatz. Mais, en même temps, les Monténégrins ont perdu au sud le district de la Czernitza après que l'ennemi se fut emparé de l'île de Lessendra, située sur le lac de Scutari.

Dans le district oriental de Kutschi, où la population est un mélange de chrétiens et de Turcs, et où par conséquent il y a moins de contestations sur les frontières, un motif d'intérêt a fait essayer aux habitants de se séparer du Wladika, parce que le pacha de Scutari les attirait par des présents : mais cette tentative a échoué.

CHAPITRE III.

HISTOIRE DES MONTÉNÉGRINS D'APRÈS M. VUK ET LE MÉMOIRE DE LA GRLITZA.

Avant d'entrer dans quelques détails sur le gouvernement, les mœurs et les coutumes de ce peuple, il nous a paru nécessaire de donner un aperçu des événements qui lui ont donné ses formes politiques et ce caractère original qui semble aussi antipathique aux réformes

de la civilisation qu'au joug de la conquête.

Nous ne reviendrons pas sur ce qui a été dit sur les époques qui ont précédé le quatorzième siècle et où cette partie de l'Illyrie, après avoir appartenu aux empires d'Occident et d'Orient, n'échappa au joug des barbares que pour se voir disputée par les Vénitiens, les Hongrois et les Turcs. C'est surtout depuis la bataille de Kossovo (1389) que le pays servit de refuge aux vaincus et aux exilés, et que sa résistance l'a rendu célèbre. Avant les expéditions d'Amurat, le Zenta, c'est-à-dire le bord occidental du lac de Scutari, et les rives de la Moratscha étaient soumis au prince Georges Balsa, qui avait épousé une fille du krale de Servie, Lazare, le même qui tomba à la journée de Kossovo. Balsa n'assista pas à cette défaite parce que Milosch Obilitch, en poignardant le sultan, avança l'heure du combat, lequel se livra avant l'arrivée de ce prince, qui s'avançait au secours de son beau-père.

Balsa avait pour fils Strascimir, surnommé Czernoï ou le Noir, dont le règne n'offre rien de remarquable. Son fils Étienne Czernoïévitch, contemporain de Scanderbeg, envoya au héros albanais un corps de troupes auxiliaires, sous le commandement de son frère Bojidar; mais la véritable guerre de l'indépendance ne date que du règne suivant.

Étienne avait laissé trois fils, Ivan, Bojidar et André, surnommé le Brave. Ivan, qui était l'aîné, succéda à son père, et défendit courageusement le Monténégro lorsque les Turcs, qui n'avaient plus devant eux Scanderbeg, eurent conquis la Bosnie et l'Hertzégovine. Cependant, trop faible pour soutenir à lui seul une lutte si inégale, il demanda du secours aux Vénitiens, alors plus occupés des intérêts de leur commerce que d'arrêter les progrès des Ottomans. Dans cette extrémité, Ivan ne désespéra ni de son peuple ni de lui-même. Il détruisit le château de Jabliak, résidence de ses ancêtres, et que sa position sur une île, dans le lac de Scutari, rendait d'une défense difficile; puis il se retira au milieu de ses montagnes. Au bord du torrent, alors appelé Obod, et depuis Czernoïévitch-Rieka (c'est-à-dire rivière du fils de Czernoï), il bâtit un fort, et plus loin, à l'ouest, il éleva une église et un couvent sur la plaine de Cétinié. Ainsi l'histoire de la résistance des Monténégrins commence par un généreux sacrifice et par la manifestation de leur persévérance religieuse.

Au milieu de ces soins, Ivan ne négligea point d'encourager les montagnards, de fortifier les passages et de suppléer au nombre par l'avantage des positions. La honte de céder aux infidèles et l'exemple du chef excitèrent au plus haut degré le courage du peuple. On publia que celui qui abandonnerait son poste serait revêtu d'habits de femme, et qu'armé d'un rouet et d'une quenouille il serait exclu de la société des hommes. Soit que ces déterminations eussent intimidé les Turcs, soit que d'autres soins les appelassent ailleurs, ils n'inquiétèrent point pour cette fois les Monténégrins. Les limites de ces derniers, au temps d'Ivan Czernoïévitch, s'étendaient depuis le rivage de l'Adriatique jusqu'au Lim Vert, et comprenaient probablement Plava et Bélopolié, occupés aujourd'hui par des Albanais. Quelques communes de la république de Cataro, qui s'était réunie à celle de Venise, telles que Braichi, Meïné et Pobori, mettaient les Monténégrins en communication avec la mer; et il paraît même que les fertiles vallées de Joupa et de Canale (Gerdali et Konavli) reconnaissaient l'autorité d'Ivan.

Le pouvoir de ce prince s'appuyait sur des alliances considérables : Marie, fille d'André, son frère, épousa Radoul ou Rodolphe, qui régna en Valachie de 1462 à 1476; et Angélique, sœur de Marie, donna sa main au prince serbe Stephan Brankovitch, fils du despote Georges Ier. Cette dernière est honorée comme une sainte en Servie et en Hongrie. Elle fut la mère du despote Jean et de l'archevêque Maxime. Le souvenir du règne d'Ivan est resté cher aux Monténégrins, et les chants populaires le célèbrent. On montre sur la montagne de Lovschen une source où il a abreuvé son cheval, et que les habitants appellent Ivanbegova Korita (Auge du bey Ivan), et un peu plus loin on visite avec un respect religieux

les ruines d'une de ses résidences. La dotation qu'il fit au couvent de Cétinié porte encore son nom.

Les chants serbes ne lui donnent qu'un fils Maxim : nous traduisons du slave ce récit qui retrace naïvement les mœurs serviennes :

Mariage de Maxim Czernoïévitch.
(Jénitba Maxima Czrnoïévitcha.)

Ivan Czernoïévitch a quitté sa demeure, et il vogue la sur mer bleuâtre, chargé de trésors ; car il va demander au doge de Venise la main de sa fille pour Maxim, son fils. Le doge reçoit ses avances avec orgueil; mais Ivan, ferme dans sa résolution, reste à la cour du prince latin durant trois longues années. Lorsque le roi a épuisé tous ses trésors, le doge lui accorde la jeune vierge, et reçoit de lui l'anneau des fiançailles.

Ils réglèrent la cérémonie des noces; il fut convenu que le héros servien retournerait dans sa terre natale, et que l'année suivante, après avoir recueilli les fruits de ses vignobles et de ses champs, il reviendrait chercher la fiancée, accompagné d'un nombreux cortége. Alors Ivan quitte Venise : cent Latins, le doge et ses deux fils à leur tête, reconduisent le héros. Tout lui avait réussi à souhait; mais une idée funeste lui vint à l'esprit, et, quoique sage, une parole insensée lui échappa. « Ami, dit-il au doge, tu me reverras avec mille guerriers ; car les convives qui me suivront atteindront, s'ils ne dépassent, ce nombre. Quand je descendrai sur ce rivage, envoie à ma rencontre mille de tes Latins : dans l'un et l'autre cortége tu ne trouveras pas un seul guerrier dont la beauté soit comparable à celle de Maxim, mon fils bien-aimé et bientôt ton gendre. » Ces paroles, le doge, ses deux fils et les cent Latins les entendirent. Le doge, plein de joie, embrassa Ivan : « Ami, lui dit-il, ce que tu m'annonces me charme et t'honore ; un gendre dont la beauté effacera celle de deux mille guerriers me sera plus précieux que la lumière, plus cher que l'enfant qui me resterait seul ! Coursiers, faucons, vêtements et manteaux richement drapés, tout lui sera prodigué; mais, si tu avais trompé ton ami, c'est sur toi-même que retomberait cette déloyauté.

L'escorte accompagne Ivan jusqu'à la mer ; là il s'embarque et aborde heureusement sur le rivage oriental. Lorsqu'il fut sur le territoire de Jabliak il aperçut de loin sa blanche demeure. La tour s'élève sur une hauteur entourée de sveltes balcons, et ses vitrages resplendissent. Alors le cœur d'Ivan bat d'impatience ; il presse les flancs du jdral, son coursier rapide, et il agite si violemment le mors d'acier que l'animal s'emporte, et s'élance à bonds désordonnés dans l'espace. Personne d'abord dans sa demeure ne soupçonne le retour du héros ; enfin, debout à la fenêtre de la tour, sa fidèle épouse l'aperçoit, et bientôt elle a reconnu son seigneur et sa monture, le jdral. Elle descend en hâte, et sa voix retentit : les serviteurs et les femmes accourent à sa voix. « Vite ! dit-elle aux uns ; sortez pour aller recevoir votre maître ; et vous, poursuit-elle en s'adressant aux femmes, que la propreté et l'ordre règnent partout ! Maxim, mon fils ! sors de la forteresse, cours au-devant de ton père, mon seigneur ; ses traits annoncent la satisfaction et la joie ; sans doute il a obtenu pour toi la fille du doge.

Mais déjà Ivan est sur le préau ; ses serviteurs l'entourent ; son épouse couvre de baisers ses mains et les bords de son manteau ; elle détache elle-même ses armes brillantes, les presse contre son sein, et les transporte dans le haut vestiaire, tandis que les serviteurs donnent leurs soins au coursier.

Cependant Maxim s'empresse autour de son père; il place près de lui un siége d'argent, et l'invite à s'y reposer, tandis que lui-même détachera les chaussures du héros. Ivan s'assied après avoir cherché du regard son fils ; et il contemple en silence le visage du jeune homme. A cette vue, son cœur se serre... Depuis trois années il n'avait pas vu sa demeure, et pendant son absence un fléau terrible avait visité la blanche Jabliak, et atteint Maxim. Le teint naguère si frais du jeune homme s'était fané, des cicatrices profondes sillonnent ses joues et son front; ce n'était plus le beau Maxim ; entre mille jeunes gens, aucun n'aurait pu lui être comparé pour la laideur.

Ivan reste morne et pensif : il se rappelle ce qu'il a dit au doge de la beauté de son fils. Ses sombres sourcils se rapprochent, ses moustaches noires pendent en désordre jusque sur ses épaules ; assis et immobile, il attache ses regards à la terre. Inquiète, l'épouse du héros relève ses longues manches et les bords flottants de sa robe, et baise les mains et les genoux du malheureux père. « O mon seigneur et mon époux! lui dit-elle, pourquoi ces regards si sombres? T'aurait-on refusé la fiancée, ou peut-être ne te convient-elle pas, et tu regrettes l'or que t'a coûté ce voyage ? » — « Éloigne-toi ! reprend Ivan, et puisse le ciel te confondre ! Certes, ma demande a été agréée, et la vierge latine est selon mes vœux. On parcourrait toutes les régions de la terre que l'on ne trouverait pas une fille plus parfaite ni pour le port et la taille ni pour l'éclat des yeux et la beauté des traits ; elle ne le cède pas même à la Vila de la forêt. Quant à mes trésors, pourquoi les regretterais-je ? ma tour en renferme tant qu'à peine s'aperçoit-on qu'une faible portion en a été distraite. Mon chagrin a une autre cause : j'ai promis au doge de Venise de lui amener mille guerriers pour célébrer les noces, et j'ai affirmé que mon fils Maxim les surpassait en beauté ; certes si quelque chose le distingue entre tous, c'est la laideur. Que diront les Latins lorsque je leur amènerai un tel fiancé ?

L'épouse reprit d'un ton grave : « Seigneur, c'est Dieu qui t'a châtié ; l'orgueil t'a poussé à entreprendre au delà des mers un voyage de quarante jours, et qui t'a retenu trois années loin de ta demeure. Ce n'est pas sans peine que tu devais obtenir la fiancée. Cependant tu pouvais trouver dans tes États, à Antivari ou Dulcigno, à Biélopavlitz, dans le Monténégro, dans la contrée montagneuse de Kutsch ou de Bratanojitz, dans Podgoritza aux demeures élégantes, ou enfin dans ta propre résidence, dans Jabliak ou son territoire, une épouse convenable pour ton fils, et t'assurer ainsi une alliance honorable. C'est l'orgueil qui t'a poussé au delà des mers.

A ces reproches, Ivan s'emporte, semblable à une flamme dévorante : « Silence sur ce départ ! sur la fiancée ! pas une félicitation ! Si quelqu'un ose m'en parler, je lui arrache les yeux de la tête ! » La menace du héros vole de bouche en bouche ; depuis les plus humbles jusqu'aux boyards serviens, nul ne se hasarde à aborder ce sujet ; nul ne vient complimenter Ivan sur son retour. Une année s'écoule ; une seconde lui succède, jusqu'à ce que le cercle des saisons se soit renouvelé neuf fois. La dixième année s'ouvrait lorsqu'un navire aborde à la côte ; il apportait un message du doge, de cette famille dont les liens ont vieilli avant de se former! La missive tombe sur les genoux d'Ivan ; elle était ainsi conçue : « Ami Ivan Czernoïévitch ! quand tu clos de haies une prairie, c'est pour la faucher toi-même ou la céder à un autre, afin que les frimas n'en flétrissent point les fleurs : quand tu fais la demande d'une belle fille, tu viens chercher la fiancée, ou tu renonces à l'union projetée. Ivan, tu m'as demandé ma fille, et tu l'as obtenue de ma confiance ; nous avons réglé les conditions et les apprêts des noces ; tu avais promis que l'année suivante, après la récolte de tes champs et de tes vignobles, tu reviendrais la prendre avec mille guerriers ; mais neuf années se sont écoulées, et il n'est question ni de toi ni de tes convives : hâte-toi d'écrire à ma fille bien-aimée, à celle que tu as nommée ta bru, pour qu'elle puisse dégager sa foi et choisir un noble époux parmi ses égaux ; c'est le conseil que je te donne à toi-même. »

Après la lecture de ce message, Ivan resta quelque temps en proie à une incertitude douloureuse ; personne n'était près de lui, pas un ami sage auquel il pût se confier dans sa perplexité. Il jette un regard plein de trouble sur sa compagne et lui dit : « Chère épouse ! J'ai besoin de tes conseils ; dois-je écrire à la jeune fille pour dégager ma parole ? Penses-tu qu'il soit convenable de le faire? » Et sa compagne lui répondit : « Depuis quand le mari consulte-t-il l'épouse? Pourquoi précisément aujourd'hui serais-je capable de donner un avis sage? Les femmes, dit-on, ont la chevelure lon-

gue et le jugement court : cependant, Ivan Czernoïévitch, je te dirai ce que j'en pense : certes ce serait pécher devant Dieu, et encourir le blâme des hommes que de flétrir l'existence de cette jeune fille et de la tenir à jamais confinée dans la demeure paternelle : écoute-moi donc, et ne te laisse pas maîtriser par l'inquiétude; ceux que la maladie a défigurés en sont-ils moins nobles et moins braves? Sois sûr que les Latins ne feront pas un sujet de querelle d'un accident involontaire. Qui donc se crée à plaisir des périls et des soucis? Seigneur! tu crains Venise, et tes tours sont pleines de richesses; un vin généreux remplit tes caves; tes greniers regorgent de grains; voilà de quoi traiter bien des convives. Tu n'as parlé que de mille guerriers; double ce nombre, choisis les hommes et les coursiers. Quand ils te verront entouré d'une telle escorte, crois-moi, les Latins rejetteront toute idée de lutte; assemble donc ces troupes brillantes et pars sans crainte pour aller chercher la fiancée. »

Une joyeuse et bruyante exclamation fut la réponse d'Ivan. Il se hâte de tracer ce message qu'un Tartare va porter au doge de Venise : « Mon cher doge, sois attentif jour et nuit; car mon départ est prochain : trente pièces d'artillerie tonneront pour te l'annoncer, et parmi ces pièces Kernia et Zelenka se feront entendre, et leur voix fera retentir la voûte du ciel. A ce signal envoie sans retard une flotte pour transporter le cortége du fiancé. »

Lorsque cette lettre fut expédiée, Ivan appela son secrétaire, prit une feuille de papier qu'il divisa; et sur chacun des morceaux il écrivit des invitations pour les noces de son fils. L'une est adressée à Milosch Obrenbegovitch, qui commande dans les districts de Dulcigno et Antivari; elle est ainsi conçue : « Milosch Obrenbegovitch! nous t'invitons aux noces de Maxim; c'est toi qui conduiras le cortége : j'espère que ta suite sera nombreuse, comme il convient aux fonctions que tu as à remplir. » Le second message part pour le Monténégro, dont les rochers avoisinent la mer; il est destiné au neveu d'Ivan, le capitan Iovan; la lettre portait : Fils de ma sœur, capitan Iovan! je t'invite à la solennité des noces; tu conduiras la belle Vénitienne en qualité de djéver; ne perds pas un instant; assemble une suite de cinq cents guerriers, dans les rochers de Czernogora et dans Biélopavlitz; que ce nombre soit même dépassé s'il est possible pour faire honneur à tous deux, et rends-toi avec cette escorte près de Jabliak, dans la plaine spacieuse.

La troisième lettre s'achemina vers les régions montueuses de Kutsch et de Bratonojitz pour être remise au voïvode Ilia Likovitsch, qui lut ce qui suit : « Ilia! noble chef de la terre de Brdo! Je t'ai nommé comme voïvode aux noces de Maxim; emmène avec toi tes braves montagnards, et rends-toi dans la plaine de Jabliak.

A Militz Scheremétovitch, Ivan adressa la lettre suivante : « Militz! réunis tes guerriers; appelle ceux de Drekolovitz, tous les Vassoïévitchi; que toute la jeunesse, jusqu'à la verte Lim, se joigne à ton cortége. »

Le cinquième message, Ivan l'envoya vers Podgoritza, où demeurèrent ses ancêtres; il l'adressa à George Kouïountchitch, guerrier de sa famille : « George! noble faucon! lui écrivait-il, les noces t'attendent; Podgoritzains, mes alliés, mes frères! armez diligemment hommes et coursiers. Que sur les coursiers brillent des selles turques et des réseaux d'or qui leur descendent jusqu'au sabot; que des agrafes d'or éclatent sur leur poitrail, qu'à la richesse des harnais on les reconnaisse pour la digne monture des héros. Que les guerriers, vêtus d'étoffes précieuses, jettent sur leur armure les plis de cette écarlate dont les eaux ravivent la couleur, et qui prend les teintes de la rose aux rayons du soleil; qu'ils revêtent leurs manteaux violets et que la tchélenka se balance sur leur toque; enfin que leurs longues bottines richement attachées répondent à la magnificence de leur costume. Il faut que notre jeunesse se distingue par les armes et l'éclat des vêtements, que nos fils soient la couronne du cortége par la parure non moins que par le port et la beauté, et

qu'ils effacent Latins et Serviens. Les Latins ont sans doute leurs avantages : ils savent ciseler l'argent; ils donnent à l'acier et à l'or des formes merveilleuses, et ils sont sans rivaux dans l'art de tisser la soie et l'écarlate ; mais ils ne peuvent, comme nos Podgoritzains, se vanter d'avoir parmi leurs guerriers tant de jeunes gens au regard fier et à la démarche noble et imposante. »

Ceux de Jabliak et des environs furent invités sans missive.

On ne pourrait, sans en avoir été témoin se figurer avec quel empressement, des bords de la mer aux rivages de la verte Lim, les héros s'arment pour répondre dignement à l'appel d'Ivan. Les vieillards, les laboureurs délient les taureaux du joug, et viennent grossir le cortége dans les plaines de Jabliak; les pâtres oublient leurs troupeaux, tous veulent assister à la solennité des noces. La foule couvre tout l'espace qui s'étend de Jabliak jusqu'aux eaux de la Cétinia. Les coursiers se touchent, le guerrier s'avance près du guerrier; les lances, semblables à une forêt, agitent dans les airs les banderolles qui se balancent comme une mer de nuages; partout on dresse des tentes où viennent se reposer les guerriers.

Un jour se passe; la nuit le remplace; mais à peine l'aube a-t-elle annoncé l'aurore qu'un des chefs serviens se lève; c'est Iovan le capitan; sa naissance est illustre, et nul dans son district ne l'égale en sagesse. Dans cette solennité des noces Ivan lui a confié les fonctions de djéver. Il quitte la plaine où sommeille encore la foule pressée, et s'avance vers la forteresse et les remparts. Il est seul, mais deux serviteurs le suivent de loin. Iovan ne leur adresse pas une parole. Son front se sillonne de rides soucieuses; ses moustaches descendent négligées sur ses épaules. Il examine tour à tour les remparts et les batteries, puis il cherche du regard ses domaines et tourne les yeux vers les terres du sultan, pour les reporter avec inquiétude sur le vaste espace où est dressé le camp. C'est qu'en effet il faisait naître des idées sérieuses, l'aspect de ces tentes, de ces coursiers, de ces héros, de cette forêt de lances, de ces banières qui flottaient comme des nuages depuis Jabliak jusqu'aux eaux de la Cétinia.

Tandis qu'à cette heure matinale il parcourt ainsi les remparts, Ivan l'aperçoit, et s'inquiète de sa présence; il s'avance à sa rencontre et le saluant : « Bonjour, capitan Iovan, et quel motif te tient éveillé à cette heure? Pourquoi quitter sitôt et la tente et la compagnie de tes nobles convives? Et d'abord d'où te vient cet air soucieux? car ton visage est sombre et triste... Parle, c'est ton oncle qui t'en prie. » Iovan le capitan répondit : « Oncle Ivan, pourquoi m'interroger? C'est en vain que je te donnerais un conseil; cependant écoute : ouvre tes celliers, et prodigue tes vins généreux à ces convives qui couvrent la plaine; fais ensuite proclamer par un héraut que le mariage est rompu, et que chacun ait à retourner dans ses foyers. Quoi qu'il t'en coûte, oncle Ivan, renonce à cette alliance. Vois, notre terre est dépeuplée; tous les nôtres ont voulu grossir le cortege; et nos frontières sont sans défense contre le Turc, dont nous ne sommes séparés que par le lac bleuâtre! Est-ce donc la première fois que des filles ont été demandées en mariage, qu'on a fiancé de nobles jeunes hommes, et qu'on a célébré des noces splendides? Était-il indispensable, pour former un cortége, d'appeler ici tout ce peuple? Faudra-t-il que nos frères entreprennent un voyage de quarante journées, au delà des mers, et qu'ils laissent leurs os chez l'étranger, dans un pays où personne ne professe notre foi, où nul de nous ne peut compter sur un ami, chez ces Latins avides peut-être de notre sang? Et quand cette jeunesse t'aura suivi au delà des mers, qui peut répondre que parmi tant de héros prompts à frapper il ne s'élevera pas de querelle? J'appréhende que ces noces ne nous soient funestes. Oncle Ivan, écoute ce qui me préoccupe : hier au soir je m'étais étendu sous ma tente pour dormir; mes serviteurs déployèrent sous moi ma pelisse, m'enveloppèrent d'un ample manteau, et garantirent soigneusement ma tête contre l'humidité de la nuit. Mais à peine avais-je fermé les yeux que je fus agité par un songe pénible. Je voyais le ciel se couvrir de noires nuées dont le vol rapide venait s'ar-

rêter sur Jabliak ; oui, oncle Ivan, sur ta haute demeure; le tonnerre roule et frappe Jabliak, ta noble résidence, oncle Ivan Czernoïévitch! et elle brûle jusque dans ses fondements. De ce côté, où s'élèvent les murailles blanches de ta maison de plaisance, la foudre tombe sur ton fils Maxim : le coup ne lui fit aucune blessure; mais ceux qui l'entouraient furent atteints mortellement. Je n'ose te donner ce songe comme un présage, quoique l'on prétende qu'il ne faut pas négliger leurs avertissements. Quant à moi, oncle Ivan, ou je périrai, ou je recevrai de graves blessures. S'il m'arrive malheur, que Dieu te le pardonne! Tu le sais, les fils du Monténégro sont d'une race sauvage, et ils n'abandonnent jamais leur chef. Cinq cents de ces braves suivent ma bannière : où je crierai *Péril!* ils crieront *Péril!* où je succomberai ils succomberont! Oncle Ivan, laisse-toi fléchir! je baise ta main vénérable. Congédie tous ces guerriers; renonce à cette alliance, à la fiancée latine, que puisse confondre la colère de Dieu!

Quand ces dernières paroles eurent frappé son oreille, Ivan s'emporta comme une flamme impétueuse : « Tu as fait là un mauvais rêve, dit-il au fils de sa sœur : c'est à Dieu de décider, entre toi et moi, celui qu'il concerne. Mais si tu as eu ce songe, pourquoi m'en parler à cette heure et quand tous s'apprêtent au départ? Capitan Iovan! les songes trompent, Dieu seul est vérité. Tu auras mal posé ta tête en t'endormant, ou tu roulais quelque mauvaise pensée dans ton esprit. Sache, et plût à Dieu qu'on l'eût ignoré! que j'ai eu déjà assez de honte et de confusion; que j'ai été la risée des nobles et que les plus humbles ont blâmé Czernoïévitch, qui a laissé la fiancée de son fils chez son père et sa mère vénérable pendant neuf longues années. Sache donc, et je le dis devant Dieu, que, dussé-je tomber en héros sur la terre latine, je ne veux ni renoncer à ma bru ni congédier les nobles convives. Toi, l'un des chefs de la Servie et qui conduiras la jeune épouse, c'est toi maintenant qui vas donner l'ordre de charger les canons; entends-tu? les trente canons! Mande consulte le vieux Niédelka, dont la barbe blanche lui descend jusqu'à la ceinture, Niédelka qui a le soin des coulenvrines Zelenka et Kernia, sans égales dans le pays ni dans les sept royaumes des chrétiens, et qu'envierait même le sultan des Grecs. Dis à ce vieillard de ne pas ménager la charge de ces armes puissantes, dût leur fracas ébranler les voûtes du ciel. Fais aussi publier dans le camp que nos frères ne doivent pas tenir leurs coursiers trop près de la mer ni des eaux de la froide Cétinia; le bruit pourrait les effrayer; et, s'ils se jetaient dans les ondes, nos frères non préparés seraient peut-être saisis de la fièvre. Fais-leur savoir aussi qu'on va tirer les deux couleuvrines. Hâte-toi, ô mon digne neveu! donne tes ordres aux hérauts, et qu'ils les publient à haute voix : il est temps que les chefs s'arment pour le départ.

Il dit, et le capitan Iovan exécute ces ordres. Il appelle le vieux Nédielka. Celui-ci charge les trente canons; il double la charge de Kernia et de Zelenka, et les pointe vers les nuages. Un feu terrible jaillit de leurs flancs.

A ce bruit comparable à celui de mille tonnerres les monts et les plaines tressaillirent; les flots de la Cétinia se troublèrent, les genoux des coursiers fléchirent et plus d'un guerrier alla mesurer le sol.

A la voix des hérauts, au son des instruments de guerre, les convives se mettent en marche, et pressent joyeusement leurs coursiers. Les jours se succèdent, et rien ne vient troubler l'harmonie qui règne entre eux. Ils ont traversé des champs, des forêts, gravi des montagnes, et ils s'arrêtent enfin sur le rivage de la mer. La foule guerrière couvre au loin la plage; ils cherchent du regard, sur l'étendue des vagues, les vaisseaux amis qui doivent venir les prendre. En attendant, ils se livrent à des exercices divers; l'un, fier de son coursier, le lance avec art; l'autre jette le disque ou le djérid; tel tire des flacons un nectar pourpré; tel autre, habile à moduler sa voix, entonne des chants nuptiaux ou des accords qui provoquent à la danse. Au milieu de cette foule, Ivan Czernoïévitch, galope sur son destrier, le jdral. Il a pris avec lui deux bons faucons. A sa droite, Maxim fait caracoler son cheval noir, plein de feu. Il serait beau à voir le fiancé

Maxim, maniant son puissant coursier; car il est d'une haute et noble stature, et ses membres annoncent la vigueur; il serait beau à voir s'il n'était cruellement défiguré! A la gauche d'Ivan s'avance Milosch Obrenbegovitch, monté sur un magnifique alezan. Ivan considère longtemps les deux jeunes gens, et s'adressant à ceux qui l'entourent: « Écoutez, jeunes chefs, ce que j'ai à vous communiquer: Nous allons traverser la mer, qui nous portera loin de nos demeures. Nous menous à sa fiancée Maxim, mon fils chéri, qui certes nous ferait honneur si la maladie n'eût détruit sa beauté. Le chagrin l'a tellement abattu que sa laideur s'en est même accrue. Quand je l'ai fiancé, j'ai annoncé que parmi tous les convives, serviens et latins, il ne se trouverait pas un seul guerrier dont la beauté ne fût effacée par la sienne: jugez de ce que j'ai souffert en le retrouvant ainsi! Pensez à l'humiliation qui nous attend devant le doge et à toutes les suites d'un affront. Or, écoutez ce que je vous propose: Milosch Obrenbegovitch est parmi vous; qui ne connaît le noble Milosch, qui l'emporte en beauté sur tous nos héros? Hé bien, frères, dépouillons Maxim de la tchélenka et du panache flottant, et ornons-en le beau Milosch, qui passera ainsi pour le fiancé jusqu'à l'arrivée de la Vénitienne dans nos demeures.

A cette proposition, tous hésitèrent. Chacun craignait d'offenser Maxim, Maxim d'un sang prompt à la vengeance. Après quelques moments de silence, Milosch prit la parole. « Pourquoi, chef des Serviens, noble Ivan, as-tu assemblé ici tes frères pour me donner les droits de ton fils? Avant tout, jure qu'en enlevant à Maxim les honneurs du cortége tu ne cherches point à l'offenser. Dans ce cas, sur la foi de nos pères, je te promets d'amener dans tes domaines la fiancée de Venise, et cela sans donner lieu à aucune querelle, à aucun reproche. Mais cette complaisance mérite un salaire. Quels que soient les présents faits au fiancé, ils me seront légitimement acquis. » Ivan Czernoïévitch accueillit ces paroles avec un rire bruyant: Voïvode Milosch, lui dit-il, si tu n'y mets que cette seule condition, écoute mon serment; il est inébranlable comme le roc: Je jure que nul ne partagera avec toi les présents de noces; mais c'est peu. Dès que tu auras conduit la fiancée au delà des mers vers la blanche Jabliak, ma noble demeure, tu recevras de moi deux sacs d'or et une coupe d'or large et haute; elle contient neuf mesures de vin; j'ajouterai à ces dons une cavale grise de sang arabe dont les poulains ont la vitesse et l'ardeur du jdral; enfin j'attacherai à ta ceinture un magnifique sabre dont le prix est de trente bourses d'or.

Après cet accord, les héros détachèrent du front de Maxim la tchélenka étincelante, et revêtirent Milosch de la parure nuptiale; Maxim resta silencieux; mais il jetait autour de lui des regards sombres.

Enfin les vaisseaux de Venise les reçurent, et Dieu leur accorda une traversée favorable. Ils abordent sur le rivage, et s'avancent, en essaims bruyants, vers l'orgueilleuse Venise. Les portes de la forteresse s'ouvrent; le peuple sort en foule pour contempler le cortége du fiancé, qu'on reconnaît facilement à la tchélenka qui se balance sur sa toque et mieux encore à la noblesse de son port et à la beauté de son visage. On veut s'assurer si, comme l'a affirmé Ivan, il efface en beauté tous les guerriers.

A la nouvelle de l'arrivée des Serviens, les fils du doge accourent à la rencontre de leur beau-frère, et, après l'avoir baisé au front et sur les joues, ils le conduisent sous le portique du palais: les autres demeures accueillent les étrangers, qui, libres dans leur choix, s'y établissent par groupes de trois ou de quatre.

A Venise, c'est chez les parents de la fiancée qu'on célèbre la cérémonie des noces, tandis que les guerriers et les coursiers se reposent. Déjà trois jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée des Serviens; le quatrième commençait à peine lorsque les canons de la forteresse retentirent; à leur voix tonnante se mêlent les proclamations des hérauts et le son des instruments.

Les Serviens s'arment en hâte; car il est temps d'abandonner la terre étrangère. Cependant les chefs se

rassemblent dans une vaste cour dont ils foulent les marbres colorés. Mais pourquoi les portes en sont-elles gardées par quatre bourreaux, deux Maures et deux Latins, le sabre nu et les bras retroussés jusqu'à l'épaule? A cette vue les Serviens s'alarment; ils cherchent en vain les deux mariés; il n'est point là le beau fiancé, le noble Milosch; la vierge vénitienne, celle qu'ils sont venus chercher de si loin, est également absente. Déjà des murmures s'élèvent; cependant ils se résignent à attendre encore.

Tout à coup le pavé de la rue résonne; un bruit confus d'armes et de voix a retenti, et sur son coursier de bataille on voit s'avancer le voïvode Milosch. Sous lui le destrier bondit avec grâce; car il sent l'atteinte du mors d'acier et celle de l'éperon qui effleure ses flancs. Joyeux et le front haut, Milosch s'approche des Serviens, qui répondent à son salut par d'unanimes acclamations. Les deux fils du doge accompagnent le voïvode; ils portent de splendides présents qu'ils veulent lui remettre en présence de son escorte. L'un offre un cheval noir sans tache; ce bel animal porte la Vénitienne; il plie sous le poids de l'or et de l'argent; ses fers sont d'or, des franges d'or et de soie se jouent sur ses flancs et une agrafe de pierres précieuses étincelle sur son poitrail.

Un faucon de chasse est sur le poing de la vierge latine. Le fils aîné du doge adresse à Milosch ces paroles : « Reçois, pour présent de noces, la vierge, le coursier et ce noble faucon, toi dont la beauté efface celle de tous tes frères! » Milosch s'incline avec une dignité pleine de grâce.

L'autre frère présente un sabre dont le fourreau massif est d'or pur, et l'attachant lui-même à la ceinture du fiancé : « Porte-le, frère! et puisse-t-il te faire honneur! »

Bientôt s'avancent le doge et son épouse vénérable; ils apportent le chaperon et la tchélenka; un diamant qui jette une vive lumière orne l'aigrette que Milosch reçoit des mains du doge. La mère offre à son tour une tunique d'or, travail fait à la main et dont le tissu ne doit rien à l'art du tisserand; le col est formé par le replis d'un serpent dont la tête s'avance en relief; l'imitation est si parfaite qu'on le croirait animé et prêt à faire une blessure mortelle. Sur le front du reptile rayonne une pierre précieuse d'un éclat si vif qu'il suffirait à éclairer le jeune couple dans les ténèbres. Les Serviens, muets d'admiration, contemplaient cette magnificence.

Le frère du doge, le vieux Jezdimir, vient à son tour : sa barbe blanche lui descend jusqu'à la ceinture; un bâton d'or soutient sa marche, ses larmes coulent; car une grande affliction le presse. Sept fois il s'est marié, et de ses sept femmes aucune ne lui a donné de postérité; sa nièce lui tenait lieu de fils et de fille, et voilà que son enfant d'adoption le quitte et va traverser les vagues bleuâtres? Il porte sous son bras un rouleau soigneusement enveloppé. Tout à coup il appelle Milosch, et jette sur les épaules du jeune homme un manteau immense qui couvre et l'homme et le coursier. Tous admirent ce présent magnifique; la doublure seule vaut trente bourses d'or, et l'étoffe est d'un prix inestimable. « Ce tissu, dit le vieillard, n'a pas son pareil dans le monde; les rois n'en possèdent point de comparable, et lui-même le sultan des Turcs te l'envierait. Beau gendre, puisse-t-il te faire honneur! »

Maxim jetait sur ces riches présents un regard oblique et menaçant; son cœur se remplissait d'envie en voyant ce qui lui appartenait devenir le partage d'un autre.

En ce moment les portes s'ouvrirent, et les serviteurs placés à l'entrée distribuèrent aux guerriers de nombreux présents; c'étaient de riches boscht-chalouka et des housses de soie pour les coursiers.

Les Latins reconduisirent leurs hôtes jusqu'au rivage; et ne les quittèrent que lorsqu'ils virent les vaisseaux sillonner les vagues profondes.

Le vent les poussa heureusement vers la côte opposée; d'un pied joyeux ils foulèrent le sol natal, et bientôt ils se trouvèrent sur cette même plaine où naguère ils s'étaient rassemblés pour le départ. Alors tout leur promettait plaisirs et fêtes... Comment cette joie s'est-elle changée en deuil?

Maxim, précédant le cortége, montait

son magnifique coursier; dix de ses compagnons l'entouraient. Il se rendait en toute hâte vers sa mère, pour recevoir d'elle le don du message. Milosch l'a vu s'éloigner; il éperonne son cheval, qui caracole autour du capitan Iovan, le conducteur de la mariée; dans ce mouvement, il toucha légèrement la jeune fille. L'infortunée! le voile qui couvrait ses yeux n'était pas impénétrable au regard; à la vue du héros, troublée et confuse, elle rejeta en arrière le tissu d'or, et, se laissant voir à celui qu'elle croit son époux, elle tend vers lui les bras.

Ceux qui furent témoins de ce geste feignirent de n'avoir rien vu; mais il n'a point échappé à Ivan, qui, n'étant plus maître de sa colère, s'écrie : « Prends garde, fille de Venise, que tes mains indécemment levées ne tombent sous mon glaive! Tes yeux sous le voile! ou je les arrache de ta tête! Pourquoi regardes-tu un étranger, le beau Milosch? Vois là-bas, en avant de la foule et monté sur un coursier noir ce héros qui porte une lance de combat, et dont le bouclier étincelle d'or : son visage noirci porte les traces profondes du fléau qui l'a défiguré. C'est Maxim, c'est mon fils, ton véritable époux! Sache, ma fille, que, lorsque ton père t'accorda à mes demandes, je lui avais dit, et je le croyais alors, que Maxim était le plus beau des Serviens, et qu'il éclipserait tous les convives des noces. A mon retour ma douleur fut grande de le trouver si changé. J'hésitai longtemps; enfin, pour ne point avoir promis en vain, nous avons présenté Milosch comme le fiancé, et nous avons promis de lui laisser les présents de noces pour qu'il t'amène heureusement en Servie.

A ces paroles, la Vénitienne arrêta son coursier, et refusa d'avancer plus loin. Enfin elle lui dit : « Ainsi, beau-père Ivan Czernoïévitch, tu as détruit le bonheur de Maxim dans l'intérêt d'un étranger. Pourquoi cette feinte, que Dieu ne laissera pas impunie? Si ton fils est défiguré, ne sait-on pas que cet accident peut arriver d'un jour à l'autre? Sans doute son visage est flétri; mais ses yeux ont gardé leur éclat, et la maladie n'a pu changer son cœur. Pourquoi as-tu appréhendé de reparaître à Venise? N'avais-je pas consacré à attendre ton fils neuf années de ma jeunesse? Pendant tout ce temps, je l'ai attendu, à la cour de mon père, avec la décence qui convient à une fiancée; pendant neuf années encore, j'aurais pu l'attendre, dans votre forteresse de Jabliak, et nul de votre race ni de la mienne n'aurait eu à rougir de moi! Maintenant, beau-père, je t'en conjure au nom de ce Dieu qui nous écoute! retire à cet étranger, au voïvode Milosch, les présents de ma famille, pour les rendre à Maxim, ton fils, ou je n'avancerai plus d'un pas, dût-il m'en coûter les deux yeux!

Ivan, en proie à une anxiété douloureuse, appelle quelques voïvodes : « Si vous craignez Dieu, frères, leur dit-il, écoutez-moi : un litige s'élève au sujet des présents de noces; doivent-ils rester à Milosch?

Et parmi les guerriers nul n'osa décider cette question. Les conditions avaient été solennellement jurées; elles portaient que Milosch ne partagerait avec personne les dons que ferait la famille du doge, et Ivan avait promis d'y joindre encore les siens. Comment prononcer sur une chose déjà réglée et consentie?

Milosch s'informe du sujet de la contestation; il presse les flancs de son cheval arabe, et, s'arrêtant près d'Ivan : « Chef des Serviens, s'écrie-t-il, qu'est devenue ta promesse? Puisses-tu quelque jour être victime d'une perfidie semblable? Et vous hésitez, voïvodes, vous réfléchissez! Cependant écoute, Ivan; puisqu'il t'en coûte tant de tenir ta parole, en considération de ces nobles amis je renonce à quelques-uns de ces présents : et d'abord je te cède la Vénitienne et son coursier; car, à la rigueur, cette vierge m'appartient; elle m'a été donnée par son père et sa mère, par ses deux frères; mais laissons ce point. Je consens à te donner, ô Ivan! la fiancée latine avec sa monture, le faucon et même le sabre que je porte; mais je ne renoncerai point au manteau ni à la tchélenka ni à la merveilleuse tunique. Je veux me parer de ces dons dans ma noble résidence au milieu des miens. Sur ma foi et mon Dieu! je

garderai la tchélenka, le manteau et la tunique! »

Il dit, et les guerriers applaudissent : « Il est beau à toi, voïvode Milosch, s'écrient-ils, de prendre, noble et vaillant comme tu l'es, le parti de la paix! » Une seule voix, celle de la Vénitienne, ne s'unit point à cette éclatante approbation. Elle avait regret, la fière jeune fille, de voir ces riches présents et surtout la tunique d'or entre les mains d'un étranger. Elle appelle à haute voix Maxim. Czernoïevitch, qui lui entend prononcer le nom de son fils, s'alarme et lui dit : « Que fais-tu? garde-toi d'appeler Maxim! Le jeune faucon est prompt à s'élancer sur sa proie. Maintenant que Maxim est blessé, nul ne peut dire s'il épargnera son propre cortége. Pèse donc tes paroles, ô vierge latine? si tu ne veux attirer sur nous quelque malheur. Cesse de regretter ces présents, tout splendides qu'ils puissent être; écoute, ma tour de Jabliak regorge de trésors : tous ces trésors seront à toi.

Mais l'infortunée reste sourde aux prières du chef servien; une seconde fois elle appelle Maxim; à la troisième Maxim détourne son puissant coursier; déjà le guerrier est près d'elle et recueille ces funestes paroles : « Maxim, unique fruit de ta mère, elle ne te reverra plus! Elle ne t'embrassera plus vivant! Tu auras pour cercueil des lances brisées, un bouclier pour pierre funéraire? Aujourd'hui tu comparaîtras devant Dieu, à moins que tu ne sois vainqueur de Milosch le voïvode. Hé quoi! un étranger s'enorgueillirait de mes richesses! Je me passerais encore de ces trésors... Qu'il les garde et que Dieu les maudisse! Mais, vois-tu, je ne me consolerais jamais de la perte de ma tunique. Durant trois années, avec l'aide de trois compagnes, j'ai travaillé de mes mains à ce tissu, et mes yeux se sont presque éteints dans les veilles. L'espoir d'en voir mon époux paré me soutenait; et elle appartiendrait à un étranger! O Maxim! ô mon époux! exige qu'on te la rende sur l'heure! Si tu ne le veux, ou peut-être si tu ne l'oses, je jure, ô Maxim, par le vrai Dieu de ne plus avancer d'un seul pas! Je tournerai mon coursier vers la mer; là, déchirant mes joues avec une feuille d'aloès, j'écrirai de mon sang à mes frères une lettre que leur portera mon faucon. Mon père assemblera ses Latins, qui viendront ruiner la blanche Jabliak, et la vengeance sera sanglante comme l'injure!

Maxim n'est plus maître de sa fureur; de son fouet à triples lanières, il frappe son étalon fougueux; le sang jaillit des flancs du coursier, qui se cabre, bondit à trois hauteurs de lance, fait un écart si violent qu'aucune force humaine ne pourrait le contenir, et se fait un chemin à travers la foule. On s'étonne, on se demande pourquoi Maxim excite ainsi le noir coursier. Milosch, qui l'aperçoit, vient en riant à sa rencontre : « Par le vrai Dieu! s'écrie-t-il, où donc Maxim court-il si vite? »

Il dit, et ne prévoit point le sort qui l'attend. Comme il s'approche de Maxim, celui-ci, furieux, lui lance sa javeline de bataille. Le trait vole et vient frapper le héros au-dessous de la tchéleuka, à l'endroit où le front commence, juste entre ses yeux noirs : le héros, tué sur le coup, tombe de cheval; il tombe et Maxim se précipite sur lui; altéré de son sang, il brandit son sabre sur le cadavre, lui tranche la tête, et la jette dans le sac destiné à l'avoine de son cheval. Il court ensuite vers la Vénitienne, l'arrache au djéver Iovan, et fuit avec elle vers sa mère.

Louange à toi, Dieu puissant! Qui n'eût frémi en voyant tomber cette tête si belle! Les parents du mort échangèrent entre eux des regards de vengeance. Tout à coup le sang des guerriers s'alluma. Ce ne sont plus des gages d'amitié qu'ils se donnent; chaque arme fait une blessure, la fumée de la poudre obscurcit l'air... Que de larmes pour les mères! que de sœurs en deuil! combien d'épouses réduites au veuvage! Un héros marchait dans le sang! c'est Ivan Czernoïévitch. Sa douleur est sombre et profonde. Le sang atteint jusqu'à ses genoux : « Grand Dieu! s'écrie-t-il, envoie de la montagne un vent qui dissipe ces vapeurs, afin qu'en examinant le champ de ba-

taille je puisse au moins connaître quels sont ceux qui survivent encore ! » Et le Seigneur envoya son souffle et dissipa les vapeurs qui enveloppaient la campagne. Ivan commence alors ses douloureuses recherches. Partout le carnage est horrible, partout on a combattu avec le même acharnement. Ici des guerriers et des chevaux pourfendus; là des héros atteints mortellement. L'infortuné interroge tous ces corps mutilés; il retourne les cadavres, examine les têtes pour voir s'il ne reconnaîtrait pas son fils; mais il ne peut découvrir Maxim. Tout à coup il heurte son neveu le capitan Iovan, le conducteur de la mariée et dont le rêve funeste avait pronostiqué ces malheurs. Hélas! que lui servira-t-il de le reconnaître? d'horribles blessures couvrent le héros, qui ne ressemble plus à lui-même. Ivan s'éloignait en silence lorsque le fils de sa sœur l'aperçoit; il se soulève avec effort et parle ainsi : « Oncle Ivan Czernoiévitch! qui te rend si fier? Est-ce la belle Vénitienne? ou seraient-ce les présents de noces et le brillant cortége des convives? pourquoi ne daignes-tu pas demander au fils de ta sœur si ses blessures lui sont douloureuses?

A cette vue Ivan fond en larmes; il soulève avec précaution le blessé, qui gisait dans le sang : Neveu Iovan! lui dit-il, tes blessures sont-elles sans remède? Un médecin d'outre-mer ne pourrait-il les guérir? Permets que je te fasse transporter à Jabliak. — Ne prends pas une peine inutile, oncle Ivan! mes blessures ne sont pas de celles qui se guérissent. J'ai trois ou quatre fractures à la jambe gauche, mon bras droit est abattu à la naissance de l'épaule, j'ai les entrailles ouvertes, et le fer a profondément visité mon cœur. — Cher neveu, reprit Ivan, tandis que tes forces te permettent encore de me répondre, dis-moi, car tu étais près de la Vénitienne, comment mon fils a-t-il succombé? où est son corps? et qu'est devenue la fiancée?

Que ne me laisses-tu expirer en paix, oncle Ivan! Ton fils Maxim est vivant; lorsque, plein de fureur, il eut tué Milosch et arraché la vierge à ma garde, je l'ai vu fuir sur son coursier vers sa mère infortunée. » Il dit, et son âme s'échappa de ses lèvres. Ivan posa doucement sur le côté le corps du héros, et se rendit en toute hâte vers la blanche Jabliak. Près des portes une lance était plantée dans le sol, et autour de la hampe s'enlaçait la bride qui retenait un coursier noir. Assis près de là, Maxim écrivait sur ses genoux : abattue et silencieuse la fiancée se tenait devant lui attendant l'acte de divorce. Voici ce que Maxim mandait au doge. « Doge de Venise! en recevant « cette lettre de ton fils Maxim, rassem- « ble tes guerriers latins, et passe les « mers pour détruire notre blanche Ja- « bliak. Reprends ta noble fille : elle « revient vers toi pure; mais ses griefs « sont légitimes. Pour moi, je renonce à « mon héritage, j'abandonne royaume « et principautés. Je parcourrai les « terres verdoyantes; j'irai jusqu'à « Stamboul, et, abjurant ma foi, je ser- « virai le sultan des Turcs. »

Cette nouvelle passa de bouche en bouche; elle parvint jusqu'aux Obrenbegovitch. Le frère chéri de Milosch, Ivan Obrenbegovitch, après de mûres réflexions, sella son coursier, le sangla, et, s'élançant sur son dos rapide, il se signa et parla ainsi à ses frères et aux chefs de sa race : Frères! Je veux aussi me rendre à Stamboul; car vous avez besoin d'un appui, vous et ceux qui naîtront de votre sang. Vous le savez, il est vindicatif et sanguinaire celui qui vient de s'éloigner pour aller mendier les faveurs du sultan, et il reparaîtra peut-être avec une armée d'infidèles pour assouvir son ressentiment. Frères, et vous chefs de famille! je vous l'affirme, tant que vivra Ivan Obrenbegovitch, vous n'aurez rien à craindre. Moi présent, Maxim n'osera lever une armée. Ce qu'il sera pour vous, je le serai pour lui!

Il dit et se dirige vers Stamboul. Arrivés aux portes de la ville, les deux ennemis se rencontrèrent, et tous deux parurent ensemble devant le sultan. Mais le Turc n'ignorait rien de ce qui était arrivé; il accueillit favorablement les deux héros, qui prirent l'un et l'autre le turban. Ivan reçut le nom de Mahomed-beg, et Maxim celui de Scanderbeg.

Pendant neuf années, ils servirent le sultan, et neuf domaines furent leur récompense. Enfin, ils échangèrent ces possessions, et chacun d'eux obtint un pachalik. L'un et l'autre furent honorés de la queue de cheval; l'un et l'autre furent élevés à la dignité de vizir. Mahomed-beg eut en partage les vastes plaines de Doukachin (Ipek), terres bénies du ciel, et couvertes de riches vignobles, où le maïs se plaît, où le froment dore les campagnes! Quand au fils d'Ivan Czernoïévitch, il dut se contenter de la contrée de Skodrs (Scutari) et des bords stériles de la Boïana, sol avare, qui se refuse à la culture, où dans de noirs marécages rampe le reptile, où mugit le buffle aux cornes menaçantes et dont le sel marin est la seule richesse.

Et le meurtre de Milosch n'est pas encore expié; l'inimitié n'a cessé de régner entre les descendants des deux nobles familles; de leur rivalité naissent des guerres fréquentes, et sans jamais s'apaiser le sang servien coule sur leurs armes.

CHAPITRE IV.

SUITE DES ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES.

Tous les chants serviens ne racontent pas de la même manière les événements qui portèrent quelques Monténégrins à embrasser l'islamisme. Une tradition donne Ivan deux fils, George et Étienne, surnommé Stanicha. George fit alliance avec une Vénitienne de la famille des Mocénigo, et succéda à son père. Stanicha, à la tête d'un petit nombre de volontaires, se rendit à Constantinople, et demanda au sultan le district de Zéta, moyennant un tribut. Le sultan, qui voulait se l'attacher, le força ainsi que sa suite à se faire mahométan. On rapporte qu'étant revenu dans le Monténégro il revint au christianisme, et finit ses jours dans un couvent. Ses compagnons, sans doute pour conserver les avantages de leur abjuration, refusèrent de suivre cet exemple.

Vers l'an 1520, l'épouse de George lui persuada d'abandonner ce pays de montagnes, sans cesse exposé aux excursions des Turcs, pour aller passer le reste de leurs jours à Venise. Il remit donc le gouvernement au métropolitain de Cétinié; car il n'avait point d'enfants. Le peuple le vit partir avec regret, et une foule nombreuse l'accompagna jusqu'à la mer. C'est depuis cette époque que le gouvernement des Monténégrins est théocratique. Cette circonstance eut probablement une grande influence sur l'avenir de ces peuplades belliqueuses, et préserva à la fois leurs croyances et leur nationalité.

Le nouveau régent leur recommanda la vigilance et l'union; il n'eut pas de peine à leur démontrer qu'en restant chrétiens ils conserveraient leur indépendance, tandis que les priviléges qu'ils tiendraient des Turcs les mettraient toujours à la merci de leur despotisme. Il leur conseilla de ne point fournir des prétextes d'invasion aux musulmans par des attaques imprudentes. De son côté la Porte, persuadée que l'islamisme était en progrès parmi les montagnards, fit cesser les hostilités, et regarda la soumission entière du pays comme un résultat que le temps devait infailliblement amener. Les pachas se bornaient donc à des intrigues religieuses.

Les métropolitains de l'État de Cétinié étaient consacrés par les patriarches serviens d'Ipek, qui ne faisaient que de sept ans en sept ans leur visite canonique dans le Monténégro. Le successeur d'Hermann n'avait rien changé à la politique du prélat gouverneur; mais à la mort d'Hilarion, troisième métropolitain et dont le décès eut lieu quelques années après la visite du patriarche, personne n'osa traverser les terres des Turcs pour aller chercher à Ipek la consécration obligatoire. Le Sandgiak-beg, voyant que le pays était sans métropolitain, crut l'occasion favorable. Il s'adjoignit les Monténégrins musulmans, et s'empara du fort d'Obod, position d'autant plus nécessaire aux montagnards que c'était là que se tenait le marché. Il s'avança dans le pays au commencement du dix-septième siècle; de sorte que le système pacifique était abandonné, et la prépondérance des Turcs s'établissait de jour en jour.

Les choses restèrent dans cet état jusqu'à Visarion, septième métropolitain, qui, sur le conseil des Vénitiens, prit l'offensive et fit plusieurs expéditions sur le territoire turc, entre les années 1620 et 1623.

A cette époque, Soliman, pacha de Scutari, arma des forces considérables, attaqua les montagnards, et après une lutte longue et sanglante pénétra jusque dans Cétinié. L'église, le couvent et un grand nombre de demeures furent réduits en cendres : mais son armée ne trouvant que peu de ressources dans ce pays stérile, il retourna à Scutari. Les chrétiens vaincus se soumirent à la capitation, et une longue trêve suivit cette campagne, qui semblait devoir être décisive.

Vers la fin du dix-septième siècle, les Monténégrins choisirent pour métropolitain Daniel Niégosch, de la tribu de Niégouschi. Il fut consacré non à Ipek, comme ses prédécesseurs, mais en Hongrie, où le patriarche s'était vu forcé d'émigrer à la suite d'une guerre entre la Turquie et l'Autriche. Appelé par les habitants de Zéta pour y fonder une nouvelle église, il s'y rendit, se fiant à la parole du pacha de Scutari; mais à peine arrivé, il fut saisi, et n'échappa au supplice du pal qu'en payant une rançon de trois mille ducats, somme que les fidèles avaient rassemblée en vendant jusqu'aux ornements du culte.

Échappé à ce danger, le métropolitain Daniel jugea qu'il n'y avait plus de ménagements à garder. Il engagea les Monténégrins à chasser du pays ou à tuer tous les Monténégrins musulmans qui ne consentiraient point à rentrer dans la communion chrétienne. Et en effet, la nuit de Noël, on massacra tous ceux qui ne voulurent point accepter ces conditions; quelques-uns sauvèrent leur vie en recevant le baptême.

C'est depuis cette époque que les Monténégrins ont dans leurs appellations patronymiques des noms radicalement turcs, comme Alitch (fils d'Ali) Husseinovitch (fils de Hussein), quelquefois même le nom de la dignité se joint au mot appellatif, comme Obrenbegovitch (fils du beg Obren).

C'est par ce crime religieux et politique que les montagnards échappèrent à la domination oppressive qui les y avait poussés. L'émancipation ne fut pas complète pour tout le pays de l'ancien Monténégro ; mais la Nahia de Katounska recouvra son indépendance entière, tandis que d'autres districts, plus voisins des possessions turques, continuèrent de payer une faible capitation sans cesser d'ailleurs d'être unis de sympathies et d'intérêts avec leurs frères chrétiens.

Depuis ces événements, qui arrivèrent au commencement du dix-huitième siècle, les Turcs ne cessèrent de harceler les Monténégrins, et ceux-ci ne négligèrent aucune occasion de leur rendre hostilités pour hostilités. Les intervalles de repos qu'on retrouve dans cette dernière période de luttes héréditaires ne peuvent être considérés que comme des trêves dont le but est moins d'arriver à la conclusion d'une paix solide que de reprendre haleine pour recommencer avec de nouvelles ressources une guerre qui a tous les caractères d'une haine de famille.

Les premières attaques des Turcs, depuis les limites de l'Hertzégovine, furent vigoureusement repoussées par les Monténégrins. C'est vers cette époque, quelque temps avant la bataille de Poltawa, que les montagnards cherchèrent une alliance parmi les peuples naturellement ennemis des Turcs. Des rapports de langage et de religion leur firent espérer de trouver un appui dans la politique russe : le parti qu'on pouvait tirer de cette peuplade belliqueuse n'échappa point à Pierre le Grand. Malgré leur faiblesse numérique, ils firent une diversion utile sur le flanc droit de Méhémet, qui parvint à couper l'armée des Russes et à les bloquer sur les bords du Pruth. La paix de Falksen, due à la présence d'esprit de Catherine, laissa les Monténégrins exposés au ressentiment du vainqueur. Souvent ils prenaient l'offensive; quand leurs excursions réussissaient, ils massacraient les musulmans, baptisaient leurs femmes et leurs enfants, opposant propagande à propagande et cruautés à cruautés.

Sans inquiétude du côté de la Russie, les Turcs envoyèrent contre le Monté-

négro une armée de soixante mille hommes, sous le commandement du séraskier Achmed-Pacha. L'impossibilité de faire manœuvrer la cavalerie et la difficulté de trouver des subsistances pour tant de monde dans un pays pauvre et dont les habitants enlevaient ou détruisaient toutes les ressources obligèrent enfin l'ennemi à se retirer, non sans avoir éprouvé de grandes pertes. Deux ans après, en 1714, une seconde expédition, sous les ordres de Douman-Pacha-Koupreli et composée de cent vingt mille hommes, vint menacer les montagnards. Fiers de leurs premiers succès, les Monténégrins s'apprêtaient à une résistance désespérée. Cependant, comme les munitions commençaient à s'épuiser, ils accueillirent des propositions de paix; et sur la parole du général turc, ils envoyèrent dix-sept de leurs chefs pour traiter des conditions offertes. Mais à peine furent-ils arrivés au camp des Turcs que Douman-Pacha les fit arrêter et donna l'ordre d'attaquer. Cette perfidie eut un plein succès: privés de leurs meilleurs guerriers, et obligés de se défendre lorsqu'ils croyaient ne plus avoir qu'à négocier, les Monténégrins se retirèrent en désordre. S'ils eussent pris à l'avance la résolution de résister, ils se seraient défendus jusqu'à la dernière extrémité; mais ayant mis leur espérance dans une transaction traîtreusement violée, ils désespérèrent d'eux-mêmes. Ce découragement, à la suite d'une attente frustrée, est un des traits caractéristiques de toutes les races slaves.

Les Turcs pénétrèrent jusqu'à Cétinié, brûlèrent l'église et le couvent, et dévastèrent les bourgades et les hameaux. Des tribus entières furent détruites à l'exception de quelques fugitifs, qu'on ne put atteindre dans les montagnes. Plusieurs crurent trouver un asile sur le territoire vénitien; mais les Turcs les y poursuivirent, et il y eut là, sans égard pour la neutralité violée, des milliers de victimes. On n'épargna ni les femmes ni les enfants; enfin, lorsque les vainqueurs furent las de massacres, ils firent des prisonniers, dont ils conduisirent plusieurs milliers en esclavage. A cette époque les Vénitiens craignaient de voir éclater des hostilités entre eux et les Turcs; et, en effet, la même armée qui avait envahi le Monténégro s'avança au sud de la presqu'île pour attaquer la république dans la Morée.

Après cette expédition les vainqueurs se retirèrent, et les Monténégrins rentrèrent dans leurs montagnes. Réduits à un petit nombre, ils n'en furent ni plus soumis ni moins entreprenants; l'état de guerre, quoique réduit à de moindres proportions subsista comme par le passé.

CHAPITRE V.

LE FAUX PIERRE III.

Depuis que les Monténégrins se trouvaient en relation avec les Russes, ils étaient informés des principaux événements qui pouvaient avoir de l'influence sur la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg. La mort de l'empereur Pierre III, qui assura la couronne à Catherine II, causa une impression assez vive parmi ces montagnards. Quelques années après, en 1767, un aventurier résolut de se faire passer pour le prince infortuné; et c'est parmi les Monténégrins qu'il espéra donner quelque crédit à cette fable. On l'appelait Stephan Mali (Étienne le Petit); mais on n'est pas d'accord sur le lieu de sa naissance; quelques Turcs le disent né en Dalmatie, d'autres prétendent qu'il était Croate ou originaire de la Carniole. Quoi qu'il en soit, on s'accorde généralement à dire qu'il voyageait dans le Monténégro comme médecin et qu'il fut réduit à servir comme domestique dans les environs de Budua. C'est là qu'il confia à son maître qu'il était le tsar de Russie, échappé aux assassins de Catherine. Soit que le maître de Stéphan fût dupe de cette imposture, soit qu'il eût quelque intérêt à la répandre, il traita son valet avec les plus grands égards; un jour qu'il assistait à une noce dans le district de Niégosch, il se leva et se découvrit à l'instant où son serviteur allait vider son verre. D'abord cette marque de déférence fut regardée comme une plaisanterie. Les personnes présentes demandèrent en riant pourquoi l'homme

auquel son maître témoignait ce respect était si mal équipé; mais bientôt le bruit se répandit sur toute la côte que l'empereur Pierre III s'était caché dans le pays; cette nouvelle s'accrédita facilement chez des gens simples dont l'imagination est naturellement portée à admettre les récits merveilleux.

Lorsque Stéphan se vit l'objet de la curiosité des uns et de la considération des autres, il se rendit dans le Monténégro. Le métropolitain Sava gouvernait alors le pays, et il avait désigné, selon l'usage, son neveu Vassili pour son successeur. Deux circonstances favorisaient l'ambition de Stéphan; le vladika, déjà vieux, s'était retiré au couvent de Staniévitch, et Vassili était absent. Sava n'avait pas hésité à déclarer que Stéphan était un imposteur; mais celui-ci insinua que le vladika était obligé de se conformer aux instructions de la cour de la Russie, qui avait intérêt à le discréditer aux yeux de l'Europe; il intrigua avec tant d'adresse qu'il vit promptement s'accroître le nombre de ses partisans, et qu'il fut même reconnu pour chef. Le patriarche d'Ipeck lui envoya le présent d'installation; et comme les Turcs en furent informés, l'imposteur fut obligé de se cacher dans les montagnes. Cette fable produisit tant de sensation dans le pays maritime que les Vénitiens crurent qu'il était temps d'intervenir. A Rizano il y eut une rixe sanglante. Un des principaux habitants de cette ville avait écrit à Stéphan en lui envoyant des armes. L'homme qui témoignait ces égards à Stéphan s'appelait Pierre Dsacha; il avait voyagé en Russie, et c'en était assez pour qu'on attribuât à sa conduite un motif politique.

Deux capitaines, Chélovitch et Korda étaient compromis comme intermédiaires. Les autorités vénitiennes firent une réprimande sévère à Dsacha et aux deux capitaines, qui témoignèrent leur mécontentement. On voulut les envoyer à Cataro pour y donner des explications sur leur conduite, et, sur leur refus, on envoya à Rizano un major et quarante soldats avec ordre de s'emparer des récalcitrants.

Ce chef dissimula d'abord l'objet de sa mission, et à l'instant où les deux capitaines s'y attendaient le moins il les fit saisir et jeter dans son embarcation. Ceux-ci appelèrent au secours les Rizanotes, qui marchent toujours armés; ils accoururent et engagèrent avec les Vénitiens une vive fusillade. Le major parvint à s'échapper, et les Vénitiens, pour ne point laisser passer cette révolte sans répression, envoyèrent devant Rizano une force navale de quelques vaisseaux avec des troupes de débarquement. Mais la défense fut si vigoureuse que les assaillants furent obligés de se retirer avec des pertes assez considérables. Korda, qui était le capitaine de la commune, fut mandé à Cataro. Là il protesta qu'il n'y avait pas eu révolte, mais défense légitime contre une attaque à laquelle personne ne s'attendait, et que la population de Rizano, loin d'être hostile au doge, était prête à combattre pour lui avec le même courage dont elle venait de faire preuve. On se contenta de ces explications, pour ne point donner à un fait sans portée politique une importance qui aurait pu exciter une véritable insurrection.

Cependant les menées de Stéphan prenaient un caractère alarmant pour les États intéressés à ce qu'aucune cause d'excitation ne vînt troubler leurs rapports déjà si difficiles et si compliqués avec les provinces slaves. Venise craignait un soulèvement sur la côte orientale de l'Adriatique; les Turcs appréhendaient dans l'Albanie et la Servie des troubles qui pouvaient trouver des échos dans l'Épire, la Macédoine et la Thrace; la Russie, qui entretenait des intelligences avec les populations ottomanes soumises à l'Église grecque, ne voulait point précipiter un mouvement dont le faux Pierre III eût été le drapeau; de sorte que, par une coïncidence singulière, la rivalité de ces trois puissances ne les empêchait point de poursuivre un but commun.

Le prince Dolgorouki fut envoyé par sa cour dans le Monténégro pour prendre connaissance de l'état des choses, et pour s'assurer par lui-même jusqu'à quel point Stéphan était un homme à craindre. L'agent russe eut

bientôt appris de Sava tous les détails de cette intrigue.

Les chefs du Monténégro furent convoqués à Cétinié; ils s'empressèrent de s'y rendre à l'exception de ceux qui appartenaient au district de Zermnitza, où se trouvait un couvent qui servait de résidence à l'imposteur.

Dolgorouki affirma devant les chefs que Pierre III était mort, et qu'en Russie personne n'en doutait; de son côté, Sava exposa tous les indices qui prouvaient l'identité de Stéphan Mali; et les derniers doutes semblaient céder à l'évidence, lorsque le lendemain des décharges de mousqueterie annoncèrent l'arrivée de celui qu'on croyait démasqué. A ce bruit, les Monténégrins s'écrièrent! S'il mentait, il n'oserait paraître devant l'envoyé russe, et ils coururent à sa rencontre en le saluant du nom de seigneur. A peine arrivé à Cétinié, Stéphan fut emprisonné; mais comme Dolgorouki, pour mieux le surveiller, l'avait fait enfermer dans un appartement au-dessus du sien, le prisonnier dit à ses adhérents : Si Dolgorouki ne savait pas que je suis Pierre III, il ne m'aurait pas logé au-dessus de lui. Cette raison parut péremptoire aux Monténégrins; mais un autre motif, plus puissant peut-être sur ces montagnards, c'est qu'après avoir pris l'engagement de le soutenir il leur répugnait de l'abandonner. Dolgorouki, voyant que rien ne pouvait les désabuser, prit le parti de se retirer.

Les Turcs profitèrent de ces troubles pour attaquer les Monténégrins; de leur côté, les Vénitiens gardèrent si bien leurs frontières que les montagnards en étaient partout repoussés. Habitués à trouver chez leurs voisins des munitions et un asile, ils furent bientôt réduits à leurs propres ressources, ce qui ne les empêcha pas de soutenir pendant deux mois une lutte inégale contre les pachas de Bosnie, de Roumélie et de Skodra. On leur brûla quelques villages, et on leur fit des prisonniers; mais l'ennemi ne put pénétrer jusqu'à Cétinié, et dut rétrograder au commencement de l'automne.

Dans cette guerre, Stéphan ne montra qu'une aptitude ordinaire; il se contenta d'élever quelques redoutes du côté de l'Hertzégovine; ces ouvrages portent encore son nom. L'engouement ou plutôt la générosité des Monténégrins ne se démentit pas dans ces circonstances difficiles. Sommés par les Turcs de livrer Stéphan, ils se contentèrent de leur envoyer son cheval de bataille, prétendant que le chef avait été tué, et ils le cachèrent parmi eux.

L'autorité de cet homme ne dura pas moins de quatre années : on raconte même de lui plusieurs traits qui prouveraient une certaine aptitude au commandement. Il fit fusiller deux hommes convaincus de vol; telle était l'idée qu'on se faisait de sa sévérité que personne n'osa toucher à un pistolet garni d'argent ainsi qu'à plusieurs pièces d'or qu'il avait laissés sur le chemin de Cataro à Cétinié. Malheureusement pour Stéphan, ses talents militaires n'étaient pas à la hauteur de son ambition; en mettant maladroitement le feu à une mine, il perdit la vue; peu de temps après, un domestique grec qui le soignait se laissa gagner par le pacha de Scutari, et assassina son maître.

CHAPITRE VI.

DERNIÈRES GUERRES DES MONTÉNÉGRINS.

En 1785, le pacha de Scutari, Mahmoud, profita de l'absence du vladika Pierre Petrovitch Niégosch, consacré en 1777, pour faire la guerre aux Monténégrins. Son armée était nombreuse; et comme le plan de défense n'avait pu être concerté sous les yeux du chef, les Turcs pénétrèrent jusqu'à la capitale. Après les cruautés qui signalent ordinairement ces sortes d'invasions, les vainqueurs durent songer à la retraite. Ils l'effectuèrent en évitant les défilés et en prenant la route maritime.

Deux années plus tard, les Monténégrins, à l'instigation des Russes, alors en guerre avec la Turquie, se jetèrent sur le territoire ottoman, et opérèrent une diversion favorable aux armes de leurs coreligionnaires. Ils étaient guidés par le major autrichien Voukosovitch : cette connivence irrita

Mahmoud ; il fit massacrer plusieurs officiers autrichiens qui s'étaient rendus près de lui attirés par des avances qu'il avait adressées à la cour de Vienne dans un but d'ambition personnelle. Quand la paix fut conclue avec l'Autriche, Mahmoud, pacha de Scutari, attaqua de nouveau les Monténégrins, sous prétexte qu'ils ne payaient pas le tribut.

Cette expédition eut un tout autre résultat que celle de 1785. Le métropolitain Pierre Petrovitch Niégosch conduisit ses montagnards au combat, tenant d'une main la croix et le glaive de l'autre. Mahmoud s'était flatté qu'une armée de dix mille hommes lui suffirait pour amener l'ennemi à composition. Il s'engagea dans les montagnes, où, assailli de tous côtés, car la résistance était partout, il se vit bientôt forcé de reculer ; blessé lui-même, il ne dut son salut qu'à une prompte fuite.

Le pacha était cruellement atteint dans son orgueil ; vainqueur des troupes que le sultan avait envoyées contre lui, il se flattait que rien ne pourrait lui résister. Empressé de venger cet affront, il lève une nouvelle armée, deux fois plus nombreuse et abondamment pourvue pour une longue campagne ; puis, confiant dans le succès, il pénètre de nouveau dans les montagnes Noires. Pour cette fois, le désastre des Turcs fut complet ; battus sur tous les points, leur armée périt presque tout entière, et le pacha tomba dans la mêlée. Sa tête, à côté de laquelle sont exposées ses armes, se voit encore à Cétinié, et devant ce trophée, dont la vue rappelle aux montagnards le courage et la gloire de leurs pères, les habitants ne passent jamais sans se découvrir. On peut dire qu'avant cette victoire les Monténégrins n'étaient point soumis ; mais de la défaite de Mahmoud date leur indépendance réelle. Aux yeux des Serviens et des Albanais musulmans, ils forment un peuple séparé, ayant sa marche politique et ses transactions isolées de tout intérêt étranger. Cependant cette indépendance n'est que tacitement reconnue par la Porte, qui attend toujours une occasion favorable pour faire revivre ses anciennes prétentions.

CHAPITRE VII.

PIERRE PÉTROVITCH NIÉGOSCH.

Le wladika Pierre Petrovitch Niégosch est un des hommes les plus remarquables qu'ait produits le Monténégro. Il s'est distingué par son courage dans un pays où la bravoure est pour ainsi dire une obligation. Sa famille était pauvre, mais ses avantages naturels et la protection du wladika, son oncle, qui l'avait désigné pour son successeur, l'appelaient à jouer un rôle auquel il n'a manqué, pour devenir historique, qu'un plus grand théâtre.

Sa taille était imposante ; sa longue barbe ajoutait à la majesté de ses traits. Charitable et hospitalier, il se plaisait à recevoir les étrangers que la curiosité attirait le Monténégro. Son instruction lui permettait d'entrevoir et quelquefois d'introduire quelques améliorations dans l'administration de ses petits États. Il parlait avec la même facilité l'italien, l'allemand et le russe, et il avait quelques notions sur la langue française. Après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie de l'Église il avait été sacré à Carlowitz avec la permission de l'empereur Joseph II ; de sorte qu'à l'âge de trente ans il était déjà métropolitain. Nommé coadjuteur de son oncle, il parcourut les principales villes de l'Europe. L'empereur le reçut à Vienne avec la plus grande distinction, et le combla de présents. A Petersbourg il se lia avec l'abbé François Dubrostévitch, savant ragusais, connu dans les lettres sous le nom de Dolci, et il se l'attacha comme secrétaire. Il y a lieu de supposer que ses rapports avec l'Autriche l'avaient rendu suspect à la police de Catherine II ; car il reçut l'ordre de quitter Pétersbourg, ainsi que Dolci et le comte Ivanovitch de Budua. Il retourna à Pétersbourg en 1779, et réussit tellement à se justifier des préventions fâcheuses qui avaient motivé son expulsion que l'impératrice le fit nommer membre du grand synode de Russie et le décora des ordres de Sainte-Anne et de Saint Alexandre Newski.

Il commença à gouverner sans contes-

tation lorsque le faux Pierre III fut frappé de cécité; mais ce furent surtout ses victoires sur les Turcs qui lui inspirèrent le désir d'établir dans le Monténégro une administration moins imparfaite, tout en respectant les usages et ce sentiment de liberté sans lequel ce petit pays ne serait sans doute pas plus célèbre qu'une principauté d'Allemagne.

Il forma dans chaque nahie une garde, espèce de gendarmerie, sous le nom turc de koulouk, et constitua un tribunal supérieur, composé des habitants les plus considérés dans leurs tribus. Il était occupé à donner plus d'extension à ces réformes lorsque la mort le surprit en 1830, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il termina cette longue carrière avec la sérénité d'un sage et la confiance d'une âme chrétienne. Se sentant tout à coup très-faible, il convoqua les chefs à Cétinié, pour leur recommander l'union et leur concours sincère pour l'adoption des mesures tendant à l'établissement de l'ordre et d'une bonne administration. Il leur proposa ensuite de déférer le pouvoir suprême à un de ses neveux, alors âgé de dix-huit ans seulement, parce qu'un autre neveu qui devait lui succéder venait de renoncer à l'état ecclésiastique. Il conjura tous les Monténégrins de s'engager par serment à observer pendant six mois une trêve entre les nahies, les tribus, les villages et les individus isolés, pour consacrer ce temps à la nouvelle organisation, et rendre moins difficile le passage d'un gouvernement à un autre. Cette sollicitude pour l'avenir de ceux qu'il avait gouvernés pendant un demi-siècle ne s'était jamais montrée plus vive; comme il se sentait défaillir, il se retira dans sa cellule et expira sans agonie, en conversant avec ceux qui l'entouraient.

Le lendemain, les chefs revêtirent son jeune successeur des habits sacerdotaux; il fut présenté au peuple, le bâton pastoral du défunt à la main, sur l'aire d'Ivan Czernoïévitch, lieu ordinaire de l'élection.

Le deuil public fut général, et les dernières recommandations du bon évêque, qu'il avait eu le soin de faire consigner dans son testament, furent jurées solennellement sur son tombeau. Le corps, qui avait été placé dans l'église de Cétinié, fut exhumé l'année suivante pour être transporté dans un autre endroit; comme on le trouva dans un état parfait de conservation, le peuple le regarda comme un saint, et dans cette persuasion non-seulement les Monténégrins, mais les Slaves grecs de la côte maritime et des possessions turques viennent encore faire des pèlerinages sur le lieu de sa sépulture.

Radoï, le nouveau vladika, fut consacré d'abord comme diacre et ensuite comme archimandrite par l'évêque de Prisren, avec la permission de Mustapha, dernier pacha héréditaire de Scodra; ce ne fut qu'en 1833 qu'il fut consacré évêque de Saint-Pétersbourg.

CHAPITRE VIII.

GUERRE DES MONTÉNÉGRINS CONTRE LES FRANÇAIS.

Les principes de liberté proclamés par la république française avaient excité les sympathies des provinces slaves, qui ne supportaient qu'avec impatience le joug de Venise, de l'Autriche et de la Turquie. La campagne d'Égypte avait rendu populaire le nom français dans le Monténégro. L'admiration due au courage, l'intérêt religieux et politique, tout concourait à appeler la sollicitude de ces tribus belliqueuses sur le brillant adversaire de leurs ennemis. Mais ces dispositions favorables changèrent dès que l'alliance de Napoléon avec le sultan eut inspiré de sérieuses craintes à la Russie Le Monténégro devint un foyer d'intrigues et d'excitation contre le système français dans tout ce qui touchait aux anciennes dépendances de Venise.

Le cabinet de Pétersbourg saisit avec empressement cette occasion de renouer des relations bienveillantes avec les montagnards; car, il avait pris ombrage des réformes introduites par le vladika Pierre Pétrovitch Niégosch; l'Autriche avait partagé les appréhen-

sions de la Russie, et l'on accusait le digne évêque de jacobinisme. Le baron de Rosset, gouverneur de Cataro, et le consul de Russie Fonton, émigré français, résidant à Raguse, reçurent ordre de combiner leurs efforts pour neutraliser les mesures civilisatrices du vladika. Le résultat de ces intrigues prouva que, si les deux cours avaient un but commun, leur politique n'en restait pas moins rivale. L'agent russe prit si bien ses mesures que l'Antriche se vit sur le point de perdre les possessions vénitiennes qui lui avaient été cédées par le traité de Campo-Formio. A un signal donné, le pavillon russe fut arboré (1804) sur plusieurs villages, et les autorités autrichiennes durent rester spectatrices de la défection des habitants de Grébia, qui se réfugièrent dans les montagnes Noires, où ils furent accueillis comme des frères. D'autres indices vinrent augmenter le mécontentement de l'Antriche. Un abbé Vlatkovitch, archidiacre du chapitre de Zagrabia en Hongrie, avait appris, par une révélation faite au tribunal de la pénitence, que les moines enrôlaient une foule de chrétiens auxquels ils faisaient prêter serment d'obéissance à l'empereur de Rnssie.

On apprit en même temps qu'il existait des dépôts considérables d'armes dans plusieurs monastères et à Pliéva.

L'internonce de S. M. apostolique à Constantinople en informa le divan, et bientôt il fut constaté que le pacha de Trébinié avait fait décapiter l'évêque de l'Hertzégovine et vingt-deux religieux du monastère de Pliéva. Mais lorsque les Français s'emparèrent de la Dalmatie, le dévouement des Monténégrins à la cause des Russes se manifesta d'une manière encore plus frappante. Les Français n'avaient pas encore atteint les bords du golfe Rhizonique qu'on vit paraître douze mille montagnards commandés par le vladika Pierre Pétrovitch, agissant au nom de son seigneur suzerain l'empereur Alexandre. Ces troupes, auxquelles vint se joindre un corps russe sorti de Corfou, attaquèrent à l'improviste les Français, et, après les avoir culbutés, brûlèrent l'ancienne Épidaure, s'emparèrent de Gravosa, et après avoir incendié les faubourgs de Raguse, forcèrent le général Lauriston à se renfermer dans cette place. Mais ce succès, dû à une surprise, fut bientôt suivi de revers; les Monténégrins et les Russes, battus et dispersés deux jours après leur victoire, furent contraints de se rembarquer. Cette guerre dura longtemps, quoique les Monténégrins fussent presque toujours défaits, ils ne se retiraient jamais sans avoir vaillamment combattu. Ils ont reproduit dans leurs chants nationaux quelques épisodes de cette grande lutte. La pièce suivante, que nous avons cherchée vainement dans le recueil slave de M. Vuk, et que nous empruntons à l'ouvrage anglais de M. Kerr, d'après les données de M. Cyprien Robert, célèbre ainsi la chute de Venise.

« Deux chefs puissants se disputent « la couronne du doge de Venise; l'un « est le césar de Vienne, l'autre est « le krale (roi) Bonaparte. Le jeune « krale envoie ce message au césar : « Si tu ne veux pas me céder Venise, « j'irai avec mes Français brûler tes « villages, enlever tes châteaux forts, « et prendre ta blanche capitale. J'en « trerai à cheval dans ta salle de con « seil, et je ferai un hôpital de ton « palais. Je te chasserai du sol de la « Germanie; Prague, la ville dorée, « et Milan deviendront ma proie. Je « t'arracherai l'Istrie, la Dalmatie « et Cataro, et à mon retour j'irai « me reposer royalement dans Venise.

« Le césar rassemble les seigneurs « et leur expose le contenu du mes- « sage : tous sont frappés de conster- « nation, tous sont d'avis de se sou- « mettre : seuls, les archiducs pro- « testent, et la résistance est résolue. « A cette nouvelle le krale Bonaparte « s'écrie : Pauvre César de Vienne! tu « oses entrer en lutte avec la France! « Hé bien, soit! Et il part avec ses « Français, incendiant sur sa route les « villes et les villages; il traverse les « provinces malgré le vaillant Kou- « tousof, qui est accouru de Moscou au « secours du césar germain. Mais ni « le césar ni Koutousof ne purent ar- « rêter la marche de Bonaparte, qui

« entra sans coup férir dans Vienne « et humilia de ses railleries le pauvre « césar. De là il marcha sur Milan, « qui, défendue par un Slave, Philippe « Vukassovitch, ne se rendit qu'après « trois jours. Maître de Milan, il porta « ses armes dans toute l'Italie, et, « comme il l'avait annoncé, il vint « se reposer royalement dans Ve- « nise. »

Lorsque la province de Cataro fut rendue à l'Autriche, à la suite du traité de Campo-Formio, les habitants se trouvèrent blessés de voir qu'on décidât ainsi de leur sort sans leur participation; il y avait quatre siècles qu'ils s'étaient mis sous la suzeraineté de Venise, mais avec la condition expresse qu'ils recouvreraient leur indépendance lorsque cette république ne serait plus en état de les protéger. Après s'être révoltés huit fois contre les Vénitiens, il n'était guère probable qu'ils se résigneraient sans résistance à la domination d'un prince qui venait lui-même de reconnaître la loi du vainqueur. Trop faibles pour entrer seuls en lutte avec leur nouveau souverain, ils s'adressèrent à l'évêque du Monténégro pour lui demander des conseils et, au besoin, des secours.

Les Slaves de la côte étaient divisés en trois factions; la moins nombreuse et la moins énergique était gagnée par les agents de l'Autriche; la seconde, séduite par les idées de liberté qu'avait proclamées la république française, aurait préféré la protection de Napoléon; la troisième et la plus considérable croyait que l'indépendance des Slaves serait mieux garantie par la Russie, et que les intérêts de cette dernière puissance étaient un sûr garant qu'elle n'abuserait pas du droit de protection. Les partisans des Russes écrivirent à l'amiral Siniavin la lettre suivante : « Il y a quatre cents ans que les Serbes ont perdu leur tsar à Kossovo; depuis cette époque, nos familles les plus illustres se sont établies dans la Primorie, sous la protection du doge de Venise, qui s'est conduit avec nous en toute loyauté et avec une affection toute paternelle. Depuis on nous a indignement vendus au césar de Vienne, qui nous opprime durement depuis neuf années; et voilà qu'à leur tour les jacobins veulent nous vendre à leur ami Bonaparte. Viens à nous, glorieux Siniavin; protége-nous et sois le père de nos fils. »

C'est vers ce temps que l'amiral Siniavin aida les Monténégrins à repousser les Français jusque dans Raguse. Ils mirent également le siége devant Cataro, dont ils réclamaient la possession, comme ayant fait autrefois partie du royaume de Servie. Quant à Raguse, ils prétendaient s'en emparer à titre de conquête. Tandis que la flotte russe bombardait la place, Siniavin avait fait débarquer trois mille hommes qui, avec dix mille Monténégrins, pressaient vivement la place du côté de la terre. Déjà les assaillants se croyaient sûrs de vaincre, lorsque le général Molitor accourut de Zara avec toutes les forces qu'il put réunir et qui se montaient à environ seize cents hommes. Cette poignée de braves eut bientôt dispersé les montagnards, qu'étonnaient les charges à la baïonnette. Les fuyards mirent le désordre dans les rangs des Russes, qui n'eurent que le temps de se réfugier sur leurs vaisseaux; et de ce moment les Français furent maîtres des bouches du Cataro. Les vaincus essayèrent de venger cet échec par des excursions continuelles. Dans une de ces escarmouches, ils coupèrent la tête au général Delgorgues, qui était tombé vivant entre leurs mains. Un adjudant de Marmont eut le même sort. Enfin les Monténégrins perdirent tant de monde à Castel-Nuovo (1807) qu'ils firent la paix avec les Français, auxquels le traité de Tilsitt livrait Cataro. Ils s'abstinrent de démonstrations hostiles jusqu'en 1813. A cette époque et même pendant la désastreuse campagne de 1812, ils se rapprochèrent de la Russie; à l'instigation de cette puissance, ils redemandèrent Cataro et se préparèrent à s'emparer de cette place à force ouverte. Les chants populaires expriment avec autant de simplicité que de force les principaux épisodes de cette campagne; nous en extrayons les passages suivants :

« Le vladika envoie vers le district « de Niégosch au gouverneur civil Vuk « Rodovitch le message suivant : Alerte!

« gouverneur Vuk! exécute bien cet « ordre! assemble tes Niégouschi, et « avec eux les Tséklitch, et marche « à leur tête sur Cataro, pour y as- « siéger les braves Français; barre « les chemins et les rampes qui mè- « nent à la citadelle, pour fermer tout « passage à l'ennemi. Pendant ce temps « je me porterai de Cétinié à Maina, « et je m'emparerai de Budua avec mes « hommes.

« Après la lecture de cette lettre sa- « vamment tracée, il bondit de joie et « assemble un corps nombreux de guer- « riers, s'élance sur son cheval et prend « le chemin de Cataro. Arrivé au torrent « de Goradja, il plante sa tente sur le « bord, fait occuper les hauteurs et « coupe ainsi les communications entre « Cataro et Troïtza. De son côté le vla- « dika descend avec sa troupe près du « Naïva, où tous les Serbes de la Pri- « morie se portent en foule à sa ren- « contre et proclament la réunion de « leur province au Monténégro.

« Dès l'aube du jour suivant, le « vladika se lève, il convoque les siens « et les Primortzi, désormais leurs « frères, et leur demande si quelqu'un « d'eux peut indiquer un moyen de dé- « livrer Budua, ce qui épargnerait le « sang des Serbes et des braves *Fran- « çais*. Alors Pierre Djuraschkovitch « se lève, et après avoir baisé la main « du vladika, il lui dit d'un ton res- « pectueux : Hospodar, voilà le moyen « qui peut nous conduire à Budua « avec le moins de perte possible. Il « y a dans cette ville autant de Ser- « bes pandours que de soldats fran- « çais; écrivons au chef de ces pan- « dours, Vuko Kerstitchévitch, pour « qu'il suscite quelque querelle entre « les siens et la garnison française; « et tandis qu'ils seront aux prises, « nous nous approcherons des rem- « parts dégarnis de défenseurs. Le vla- « dika adopte cet avis, et écrit au « chef des pandours, auquel il promet « une grande récompense de la part de « la Russie.

« Vuko Kerstitchévitch assemble ses « frères, et leur fait part de ce message. « Les pandours répondent : Il serait « mal à nous de livrer un poste qui « nous a été confié; et ils refusent de « prendre part à ce que propose leur « chef. Mais celui-ci reste inébranla- « ble : Nous sommes tous Serbes, leur « dit-il; notre devoir est de ne pas nous « séparer de notre saint vladika. Enfin « il parvient à persuader un certain « nombre de ces soldats. Ils commen- « cent par se débarrasser de leurs com- « patriotes attachés à la France; puis, « tombant sur les soldats français, ils « massacrent tous ceux qui refusent de « se rendre, enchaînent les autres deux « à deux, et au point du jour ils ou- « vrent les portes de la blanche Budua. « Monté sur son haut coursier de ba- « taille et semblable à un noble fau- « con, le vladika entra dans la place, « et rendit grâces à Dieu.

« Le gouverneur Vuk, qui campait « sur la Goradja, en apprenant la prise « de Budua, dit à ses hommes : Il se- « rait honteux à nous de rester inactifs; « allons donner l'assaut au fort de « Troïtza. Cependant du haut des rem- « parts de Cataro, le puissant général « français aperçoit les mouvements « des Serbes, et s'écrie : Gloire à l'É- « ternel qui nous fait voir comment « ces chèvres des montagnes escaladent « les forteresses impériales! puis se « tournant vers son état-major : Qui « de vous, dit-il, veut aller au secours « de Troïtza? Le capitaine Campanole « lui répond : Général, donnez-moi « trois cents soldats, et je me charge « de mettre le feu à la queue de tous « ces rats de montagne, dont je conser- « verai une vingtaine pour vous les « présenter vivants.

« Campanole s'avance avec ces braves; « mais tandis que l'aigle monte vers « Troïtza, les Monténégrins l'envelop- « pent pour lui couper la retraite, et « prennent position dans les rochers. « Pris au piége, le héros lutte comme « un lion. Il forme un bataillon carré « et redescend la montagne. Déjà il « avait atteint Vernetz, lorsqu'une « balle le jette sur le gazon; un second « coup frappe le prince Schaliar qui « suivait le chef français; un troisième « atteint le porte-étendard, qui expire « avant de mesurer le sol. Cent grena- « diers tombèrent en braves, tous cou- « verts de blessures, et poursuivis par « ces rats de montagnes jusqu'au pied

« des remparts. A cette vue, les cinquante Français qui défendaient « Troïtza se rendirent, et les vainqueurs « détruisirent le fort, après s'être emparés des quatre canons verts, ces « beaux canons français qui servirent « à tirer de joyeuses salves en l'honneur du vladika, lorsque accompagné « de son armée il vint rejoindre le « gouverneur Vuko. »

Le bulletin officiel de la Grlitza ajoute quelques détails sur la prise de Budua et de Troïtza. Selon cette dernière relation, Budua fut prise le 11 septembre; cinquante-six Français y furent faits prisonniers, et le lendemain 12 du même mois Troïtza tomba entre les mains des montagnards à la suite d'une sortie malheureuse de la garnison de Cataro, qui fut rejetée dans la ville après avoir perdu trente-six prisonniers, sans compter les morts. La même relation ajoute que le fort de Troïtza sauta en l'air une heure après l'assaut des Monténégrins. La résistance de Cataro fut plus longue; le général Gautier y soutint un siége pendant plusieurs mois, et ne se rendit qu'en décembre aux Anglais, qui remirent la ville aux Monténégrins, comme ils en étaient convenus avec le vladika.

Au printemps de l'année suivante, 1814, les Autrichiens furent remis en possession de Cataro, par la volonté expresse de l'empereur Alexandre; sur un ordre de Vienne, le général Miloutinovich sortit de Raguse pour expulser les montagnards. Ils n'abandonnèrent pas sans lutte cette précieuse acquisition, qui leur ouvrait la mer, et ne se retirèrent qu'après avoir brûlé leur dernière cartouche.

Cet échec, qui prouva au vladika Pierre Pétrovitch que la protection des Russes ne leur était acquise que dans certaines conditions politiques, fut noblement effacé par les victoires qu'il remporta sur les Turcs, et que nous avons exposées plus haut. Nous avons cru devoir revenir sur nos pas pour présenter avec plus de suite le résumé des guerres des Monténégrins contre la France impériale.

CHAPITRE IX.

LE VLADIKA PIERRE II.

Pierre II, neveu et successeur du vladika Pierre Pétrovitch, ne fut consacré à Saint-Pétersbourg qu'en 1833. Il avait un grand exemple à suivre : pensant que sa jeunesse pourrait inspirer peu de confiance à ses concitoyens, il voulut rester dans le pays pour s'assurer de l'esprit des chefs, et se rendre un compte exact des résultats des réformes introduites par son prédécesseur.

La situation à l'intérieur était peu rassurante; les Turcs, que la mort du dernier vladika rendait plus entreprenants, espéraient forcer les Monténégrins à reconnaître leur suzeraineté, et leurs succès en Albanie augmentaient encore cette confiance; le grand vizir Reschid pacha, qui avait forcé Mustapha, le dernier pacha héréditaire de Scutari à une capitulation humiliante, entretenait des ferments de discorde parmi les montagnards, pensant qu'il les réduirait plus facilement en les opposant les uns aux autres. Mais c'est en vain qu'il prodigua l'or et qu'il offrit au jeune vladika un bérat héréditaire d'investiture, comme en avait reçu le prince de Servie Milosch. Pierre II, qui se croyait plus indépendant de droit et de fait que les princes tributaires du Danube, répondit qu'il n'avait pas besoin d'un bérat aussi longtemps que ses compatriotes seraient résolus à le défendre, et que, dans le cas où ils cesseraient de lui être dévoués, un bérat ne lui serait d'aucune utilité.

Cette réponse aussi noble que simple lui concilia tous les Monténégrins. Ainsi, âgé de vingt ans à peine, mais confiant dans le courage et l'amour du peuple, il osa affronter l'armée du grand vizir. Soutenu de toutes les forces du sultan et enorgueilli par une suite d'éclatants triomphes, le visir, malgré la supériorité de ses forces, ne crut pas devoir négliger de prendre ses précautions. Il fit éclairer sa marche par un corps de sept mille soldats exercés à l'européenne, sous les ordres de Namik Halil, le nouveau pacha de Scutari. Ce dernier déroba ses mouvements avec tant de bonheur et d'habi

leté qu'il s'empara des défilés de Martinitch avant que les Monténégrins soupçonnassent son arrivée. Un chant slave raconte ainsi la bataille qui fut livrée au mois d'avril 1832 :

« Sur la frontière, la jeune Popadia du beau village de Martinitch, l'aiglon du pope Radovitch, eut un rêve. Elle vit un nuage épais s'avancer du côté de Skadar (Scutari), passer au-dessus de Podgoritze et de Spoujé et fondre sur le village de Martinitch avec un bruit terrible de tonnerres; les éclairs étaient si vifs qu'elle et ses huit belles-sœurs en avaient les yeux éblouis. Mais un vent puissant souffla de l'église de la montagne; un autre vent s'éleva de la Jupina, et un troisième de Slatina, et tous les trois refoulèrent le nuage vers les plaines de Spoujé. Elle raconta sa vision à son mari, qui, prévoyant une attaque de la part des Turcs, se leva et mit en état sa bonne carabine. »

Il était encore nuit lorsque, la torche en main, les musulmans se précipitèrent sur le malheureux village. Le pope Radovitch combattit à la tête de ses paroissiens, pour couvrir la retraite des femmes, lorsqu'il fut atteint et renversé par une balle. — « Holà! neveux Stepho et Gabriel, s'écria l'époux de la jeune femme au rêve; où êtes-vous? Je suis blessé, mortellement blessé, en défendant nos demeures contre des incendiaires; mais je meurs content, car j'ai vendu chèrement ma vie. Cependant enlevez mon corps, chers neveux, pour que le Turc ne profane point ma tête en la coupant. Appelez aux armes tous nos braves; qu'ils ne tombent pas victimes d'une surprise! Stépho et Gabriel accoururent suivis de trente pâtres, tombèrent sur les Turcs dispersés, coupèrent trente têtes, les chassèrent du village et les contraignirent à se réfugier auprès de Namik Halil.

Cependant Namik Halil range en ordre de bataille trois mille de ses réguliers, et déjà son artillerie bat les défenses de Martinitch. Mais l'alarme a été donnée, et des renforts arrivent. Radovan Poulief, le capitan de Brnitza, accourt avec ses hommes; les Berdjani de Pipéri et de Biélopavlitch les suivent, au nombre de huit cents, et attaquent de front les trois mille Turcs et le reste de leur armée. Namik Halil eut la fortune contraire : foulé aux pieds des chevaux, il fut poursuivi jusqu'aux portes de Spoujé, et là seulement il échappa au danger. Cent soixante et quatre Turcs furent tués, et trois cents reçurent des blessures. « Il peut aller maintenant, Namik Halil, il peut aller faire sa cour au tsar de Stamboul, et lui apprendre comment il a changé des hommes inoffensifs en lions. Faucons de la Servie! qu'il est beau de vous voir montrer avec vos carabines le droit chemin à ces pachas du sublime empereur! car ils pourraient s'égarer avec leurs soldats dans la profondeur de vos forêts. Ils apprendront de vous à percevoir complétement le karatsch, à moins que, lassés de leurs fréquentes visites, vous ne préfériez trancher leurs têtes! et c'est ce qui arrivera toujours, s'il plaît à Dieu, tant qu'il y aura dans le pays libre des noires montagnes, des carabines et des cœurs de héros! »

Le grand vizir ne voulut pas se résigner à rester sous le coup d'une défaite; il s'apprêtait à marcher en personne contre les Monténégrins lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre en Syrie pour arrêter les progrès des Égyptiens.

Quand la paix fut rétablie, Pierre II se crut assez fort pour prendre quelques mesures de vigueur qui devaient affermir son pouvoir et faire disparaître les tiraillements et les conflits qui s'élevaient fréquemment sur des questions d'ordre et d'administration entre le vladika et le gouverneur civil. Il n'hésita pas à intenter un procès à Radovitch Niégosch, qui occupait ce poste important, et qui, soutenu par l'Autriche, aspirait à l'autorité suprême. Le vieillard, convaincu de trahison, fut exilé avec toute sa famille; on confisqua tous ses biens, et la demeure de ses ancêtres fut livrée aux flammes. Il se retira avec les siens à Cataro, où depuis sa mort, les Radovitch subsistent des libéralités de l'Autriche, cause de leur ruine. Cette question n'était pas seulement d'un intérêt local; l'antagonisme entre le vladika et le gouverneur représentait la lutte de l'influence russe contre celle du cabinet de Vienne, et l'issue de ce conflit fut la manifestation évidente de la prépondérance moscovite.

Depuis le bannissement de Radovitch, le poste de gouverneur civil resta inoccupé. Cette mesure, empreinte d'un caractère passionné, comme toutes les grandes déterminations des races slaves restées libres, aurait peut-être excité des troubles sérieux et même une guerre civile si un assassinat n'eût point débarrassé le parti de Pierre II d'un jeune guerrier du sang des Radovitch et que son mérite et son courage avaient rendu populaire. Après ce coup d'État le vladika se rendit à Vienne, où il devait s'attendre à ne pas être accueilli avec faveur. De là il partit pour Pétersbourg pour y recevoir la consécration épiscopale.

Pendant l'absence de Pierre II, le parti des Radovitch commença à remuer, soutenu par les chefs de la famille des Vukotitch. L'office de gouverneur civil possédé autrefois par ces derniers, avait été cédé par eux aux Radovitch; ils se croyaient donc en droit ou de le revendiquer pour eux-mêmes, ou de faire réintégrer les derniers acquéreurs.

Le dernier représentant de la famille des Vukotitch avait été envoyé en Russie par le vladika pour y recueillir l'héritage du général Ivo Podgoritzanin, dont les chants serviens célèbrent la valeur. Maître d'une fortune considérable, Vukotitch retourna dans le Monténégro, où il donna à entendre qu'il avait mission de la Russie de réformer la constitution. Le sénat le crut, et le nomma son président; la vice-présidence fut donnée à son neveu, qui l'avait accompagné dans ses voyages, et qui fut immédiatement fiancé à une nièce du vladika. Mais ce jeune homme, étant retourné en Russie peu de temps après, épousa une Moscovite, qu'il ramena avec lui à Cataro. Ce manque de foi indigna tellement les Monténégrins qu'ils chassèrent ignominieusement le jeune homme de leur territoire. Le vladika revint sur ces entrefaites, et il eut l'adresse de faire retomber sur l'oncle la disgrâce du neveu. Le résultat de cette intrigue fut que les Vukotitch durent se réfugier en Russie.

De ce moment la politique du vladika put se déployer sans entraves; pour ménager la fierté ombrageuse de ses montagnards, il présenta ses plans de réforme sous le nom vénéré de Pierre Pétrovitch, dont les dernières recommandations avaient été si religieusement observées. Employant tour à tour la fermeté et l'adresse, il obtint bientôt une autorité sans contrôle et telle qu'aucun de ses prédécesseurs n'aurait pu se flatter de l'obtenir.

Il avait compris que ce qui empêchait surtout les Monténégrins d'entrer sérieusement dans la voie des réformes c'étaient ces violences et ces attentats individuels qui, en excitant la haine de quelques familles puissantes, entraînaient souvent le reste de la nation, et substituaient à l'action régulière du gouvernement l'influence turbulente des partis. Il n'ignorait pas que l'énergie et l'esprit belliqueux des tribus tenaient en quelque sorte à ces abus mêmes; mais il entreprit de leur ôter toute portée politique en les isolant dans leur véritable caractère. Ainsi, en 1833, sa volonté fut assez puissante pour conjurer une nouvelle guerre avec la Turquie. Voici comment la querelle s'était engagée : une troupe de jeunes guerriers de la Nahia de Czernitza avait surpris pendant la nuit la forteresse de Spouje, massacré la garnison turque et enlevé un canon. Quelques mois plus tard, sous prétexte de se venger de l'incendie de leur récolte de maïs, quelques habitants de Koutschi tombèrent à l'improviste sur la place de Jabliak, y plantèrent leur drapeau au nom des anciens possesseurs, ce qui remontait au temps d'Ivan Czernoiévitch, et se disposèrent à s'y établir indéfiniment.

Cette prise de possession n'avait rien de plus illégal que la plupart des anciennes conquêtes des Turcs; la situation de Jabliak près du lac de Scutari offrait en outre de grands avantages; mais ce coup de main, exécuté en dehors de l'action gouvernementale, prouvait à l'Europe que rien n'était changé dans le Monténégro, et que les engagements politiques pris avec le chef d'un peuple si turbulent pouvaient être regardés comme n'ayant aucune signification internationale.

Ces considérations d'un ordre élevé et si nouveau dans les conseils des montagnards parurent déterminantes à Pierre II. Il ordonna la restitution de

Jabliak et menaça d'excommunication ceux qui résisteraient à ce décret. Les vainqueurs durent évacuer leur conquête. Après cet acte de justice sévère, le vladika conclut une paix éternelle avec le pacha de Podgoritza; mais un an ne s'était pas écoulé depuis ce traité que les Turcs firent une sortie sur le territoire de la Brda, d'où ils enlevèrent quelques milliers de moutons, après avoir tué une quinzaine de pâtres. Les habitants de la Brda, comme nous l'avons vu, se sont volontairement réunis au Monténégro; ainsi, dans les mœurs du pays, l'injure devait être considérée comme commune. Ceux qui avaient été dépouillés, s'apprêtèrent à exercer contre les ravisseurs le droit de vengeance. Le vladika ne voulut voir dans ces représailles que des querelles particulières dont les gouvernements de Stamboul et de Cétinié n'avaient point à s'occuper. C'est par une conduite si mesurée et si habile qu'il parvint à se faire considérer comme le chef d'un État régulièrement constitué et dont l'alliance pouvait être de quelque poids dans les intérêts si compliqués de la question orientale.

Cependant, malgré le respect des Monténégrins pour les ordres de leur vladika, l'esprit d'indépendance ne pouvait se réprimer tout à coup, et par édit chez ce peuple habitué aux rapines et qui avait tant de représailles à exercer contre ses voisins. L'Autriche en fit bientôt l'expérience. Peut-être les hostilités qui éclatèrent en 1838 entre cet empire et les montagnards n'eurent-elles point lieu sans la secrète approbation du vladika et l'assentiment tacite de la Russie. En effet, depuis l'affaiblissement de la Turquie, la péninsule dalmatique est un objet de convoitise pour les Autrichiens, qui veulent s'assurer la navigation du Danube, et pour les Russes qui tendent à compléter leur système de conquêtes continentales par un grand développement de côtes, et qui, dans ce but, ont fait de si énormes sacrifices pour créer une marine militaire. Aussi longtemps que la France a menacé les nationalités de l'Europe, les tendances politiques résultant de la configuration géographique des États naturellement rivaux n'ont été qu'accidentellement abandonnées : elles devaient se reproduire à la première occasion. La Russie voit donc avec faveur tout ce qui peut alimenter la haine que les populations slaves ont pour les Allemands. A l'instant même où ces cabinets paraissent être en bonne intelligence sur les questions de politique générale, ils n'en poursuivent pas moins une guerre sourde, et préparent de longue main tout ce qui peut faciliter leur triomphe dans les luttes à venir.

CHAPITRE X.

GUERRE CONTRE LES AUTRICHIENS.

Dans la guerre de 1838 les Monténégrins n'avaient pas besoin d'être excités. La tranquillité qu'ils devaient aux nouvelles réformes avait nécessairement tourné leur activité vers l'agriculture et les relations qui fécondent le commerce et l'industrie. Ce qu'autrefois ils se procuraient à main armée ne pouvait plus être obtenu que par des transactions pacifiques et régulières. Aussi sentaient-ils plus vivement que jamais le besoin de communiquer immédiatement avec la mer. Dans toutes les occasions, ils avaient réclamé comme une restitution légitime quelques lambeaux des provinces littorales qui leur avaient appartenu jadis. Malgré les services qu'ils avaient rendus à la coalition contre la France, leurs demandes furent repoussées au congrès de Vienne. Parmi les districts qui étaient le plus à leur convenance se trouvaient ceux qui composent l'Albanie autrichienne, c'est-à-dire Maini, Paschtrovitch et la presqu'île de Loustitza.

Au milieu du dix-septième siècle, les Vénitiens avaient détruit les salines qui faisaient la principale richesse de ces provinces, et depuis c'est de Rizano, c'est-à-dire d'une dépendance autrichienne, qu'ils ont tiré jusqu'à ce jour le sel. C'était déjà pour les montagnards, dont chaque guerrier connaît l'histoire de son pays non par des ouvrages tracés froidement, mais par des chants nationaux où les faits revivent avec les passions naïves des peuples primitifs, un sujet de mécontentement et qui devait tôt ou tard faire

éclater des hostilités. Un autre incident vint précipiter ce résultat.

Le canton de Paschtrovitch, où s'élève le couvent de Lastva, est un des plus riants et des plus fertiles de la côte; il s'étend d'Antivari à Budua. Ses habitants, habiles marins, étaient les alliés de Venise; le château de Saint-Étienne, situé dans une petite île, était le siége de leur gouvernement qui se composait de douze vlastels ou boïards et de six anciens (starschin). Les Vénitiens, auprès desquels ils étaient en grande estime, leur avaient accordé, entre autres priviléges, celui de former des alliances avec les familles les plus considérables de la république. Dans le remaniement que dut subir l'Europe, cette tribu échut à l'Autriche; et, bien que considérablement réduite, elle occupe encore une trentaine de villages qui sont partagés entre douze familles. Ainsi déchus de leur ancienne prospérité, les Pastrovitchi se sont vus réduits à vendre de temps à autre quelques pièces de terre à des Monténégrins qui, les trouvant plus propres à la culture qu'au pâturage, y établirent leurs demeures. Leur voisinage entraîna bientôt des actes de violence, et même des meurtres que la police autrichienne était impuissante à prévenir. Le gouvernement jugea à propos d'éloigner ces hôtes turbulents en offrant de les indemniser. On entama des négociations à ce sujet, et le vladika confirma cet arrangement. Mais lorsque les ingénieurs autrichiens procédèrent au cadastre de ces propriétés et à la délimination des nouvelles frontières, les Monténégrins ne purent contenir leur indignation à la vue de ces étrangers occupés à mesurer leurs champs. Ils tombèrent sur les inspecteurs, qui durent abandonner en toute hâte le plateau de Troïtza.

Alors les montagnards attaquèrent la tour fortifiée de Gomila; elle fut bravement défendue par le capitaine Spanner, qui commandait une compagnie d'infanterie légère. Dès le lendemain cinq ou six mille hommes, accourus de Czernitza Nahia, attaquèrent les remparts du poste autrichien de Widrak. Constamment repoussés, les Monténégrins placèrent une femme en tête de leur colonne d'assaut, soit par un motif de superstition, soit qu'ils fussent persuadés que des Européens ne tireraient point sur une femme. La femme fut tuée, et les assaillants entrèrent dans une telle fureur que, pendant vingt-huit heures, ils firent des efforts désespérés pour s'emparer des retranchements; un renfort autrichien qui essayait de pénétrer dans la place fut repoussé avec perte; cependant la garnison, composée seulement de vingt-sept hommes, tint ferme jusqu'à l'arrivée d'un nouveau secours de troupes fraîches, qui prirent en queue et en flanc les montagnards épuisés par cette longue lutte, et les obligèrent à abandonner les remparts pour faire face à cette brusque attaque. Le succès fut longtemps douteux; les enfants et les femmes détachaient des éclats de rocs de la montagne, et les lançaient sur l'ennemi. La nuit sépara les combattants. Les Autrichiens montrèrent la plus grande valeur; le lieutenant Rosbach, qui avait perdu un œil à la bataille d'Aspern, se distingua par ses charges brillantes à la baïonnette.

Les montagnards se préparèrent à un engagement général, qui eut lieu quelques jours après l'affaire de Gomila, le 6 août 1838. Les Autrichiens s'adjoignirent un millier de Dalmates accoutumés à la guerre des montagnes. Ceux-ci les guidèrent dans les gorges de Paschtrovitch, où les Monténégrins s'étaient repliés espérant attirer les ennemis dans des défilés plus dangereux. Les Impériaux n'hésitèrent pas à s'y engager; mais attaqués de tous côtés par les montagnards qui poussaient des cris terribles, ils furent obligés de battre en retraite jusqu'à l'endroit d'où ils étaient partis. A peine venaient-ils d'y arriver que la division de Gomila leur vint en aide, et fit tourner la chance de la bataille. Les Monténégrins reculèrent de leurs escarpements, mais après une lutte de quelques heures contre leurs nouveaux adversaires.

Les relations des Autrichiens, qui, probablement, auront dissimulé leurs pertes, ne les portent qu'à une vingtaine de tués et blessés, ce qui n'est guère admissible après un combat si long et si acharné et contre d'aussi habiles tireurs

que les Monténégrins. Quant à ces derniers, il serait difficile d'évaluer leurs pertes, parce qu'ils regardent comme un devoir sacré de ne point laisser leurs morts au pouvoir de l'ennemi.

Cependant le vladika voyait avec inquiétude une guerre qui s'ouvrait sous de fâcheux auspices; il prononça une sentence d'excommunication contre ceux qui recommenceraient les hostilités; et, à cette menace, chacun s'empressa de rentrer dans ses foyers. On voit encore à Cétinié suspendues en trophée les têtes des grenadiers autrichiens qui succombèrent dans cette bataille.

Les poëtes nationaux rendirent justice à la bravoure de l'ennemi et surtout à celle du lieutenant Rosbach, qu'ils appellent *le grand voïévode borgne*, *le chef de loups indomptables*, dignes par leur courage de combattre contre les Monténégrins. Mais après avoir généreusement reconnu le mérite militaire, ils ne ménagent pas les imprécations au gouvernement « qui, au mépris des droits les plus saints, décrète la spoliation, chasse le propriétaire de sa demeure héréditaire, de cette maison où sont nés ses enfants, et que Dieu lui a ordonné de défendre, afin que ces derniers y abritent à leur tour le berceau de leurs fils. Heureusement, ajoutent-ils, que nos déeharges, semblables à des étoiles foudroyantes tombant de la montagne, et que les atteintes de nos épées ont chassé ces tueurs de femmes, ces usurpateurs des châteaux de la côte verdoyante, antique apanage de Czernoïé vitch Ivo! »

Ce ne fut pas sans regret que les *Junaks* (jeunes guerriers), de concert avec les Morlaques, leurs voisins, renoncèrent à faire une guerre de partisans contre les Dalmates. Ils pensaient que l'Autriche finirait par se lasser, et qu'ils obtiendraient enfin ces quelques lieues de côtes au sud de Budua, qui sans lui être d'aucun avantage, permettraient au Monténégro de communiquer avec les États européens.

Ces concessions n'entraient pas dans les plans du cabinet de Vienne; mettant à profit les dispositions pacifiques du vladika, il lui acheta les couvents de Staniévitch et de Podmaïni, qui étaient sa propriété particulière et qu'il aliéna avec leurs dépendances sans consulter le peuple. Staniévitch est à deux lieues de Budua; c'est là que, pendant deux années, les vladika firent leur résidence; mais Pierre Ier l'abandonna dans le temps de la guerre qu'il fit aux Français, à cause de sa trop grande proximité de la garnison de Budua.

En 1840, l'Autriche a demandé une délimitation plus précise des frontières, et la Russie fut choisie pour arbitre par les deux parties. Le traité de paix signé à cette occasion couronna les vœux et la patience du vladika, qui vit ainsi ses États admis dans le droit public de l'Europe. Il était convaincu de la nécessité d'une réconciliation, du moins apparente, avec les Allemands; et les Monténégrins, confiants dans sa sagesse, lui laissèrent élever une potence en face de Budua, avec menace d'y faire pendre quiconque oserait dorénavant faire quelque excursion sur le territoire de l'Autriche.

Mais à peine Pierre se vit-il sans inquiétude du côté de l'occident qu'il dirigea toute l'énergie de ses montagnards contre les Turcs de l'Hertzégovine et de l'Albanie: cependant, quoiqu'ils eussent souvent l'avantage, le résultat, comme accroissement de territoire, fut insignifiant. La conquête de l'île de Vranina, dont ils s'emparèrent, en 1838, semblait leur présager la possession de tout le district de la côte du lac de Scutari, mais ils la perdirent en 1846. Les Albanais s'en emparèrent pendant que le vladika guerroyait contre l'Hertzégovine, et en rompant une trêve formellement conclue. Ces infractions aux traités ne sont que trop communes entre ces peuplades, pour lesquelles la guerre n'est que le brigandage sur une plus grande échelle. C'est ce qui rendra longtemps illusoires les réformes entreprises par des chefs qui prennent nécessairement leur point d'appui dans le droit européen. Ils se trouvent ainsi dans l'alternative d'être lésés s'ils restent fidèles à leurs engagements, ou de violer eux-mêmes les principes qu'ils ont essayé d'établir.

CHAPITRE XI.

ÉTAT PRÉSENT DU MONTÉNÉGRO D'APRÈS LES DONNÉES DE CYPRIEN ROBERT, WILKINSON, KRASINSKY, NEUGEBAUR, ETC.

Le prince Daniel, neveu et successeur de Pierre II, a été, comme lui, élevé à Saint Pétersbourg, où il a pu étudier les tendances de la politique russe. Sa tâche dans l'état présent de l'Europe est d'une difficulté extrême; pour le faire mieux comprendre nous allons, d'après les sources les plus récentes, indiquer sommairement la situation actuelle du petit pays qu'il gouverne. Depuis deux règnes, ceux des vladika Pierre Ier et Pierre II, la marche semble désormais tracée, et l'on peut dire que la politique de ce dernier n'a été que le complément intelligent et nécessaire des volontés de son vénérable oncle. En effet, le prédécesseur du prince Daniel était un homme que ses hautes qualités et ses talents auraient fait regarder partout comme éminemment propre à gouverner. Il aimait la lecture, parlait plusieurs langues avec cette facilité que donne aux Slaves la pratique de divers idiomes dans leur première jeunesse; il s'était même distingué comme poëte dans le dialecte riche et énergique des Serviens. Il joignait à ces avantages ce coup d'œil sûr et ce tact délié qui font une science à part de la diplomatie.

L'évêque-poëte possédait encore un mérite plus particulièrement apprécié de ses compatriotes : un homme de sa suite lançait en l'air un citron, et le vladika atteignait ce but avec la balle de sa carabine. Sa taille était élevée et majestueuse; lorsqu'il parlait de son pays, ses traits s'animaient et ses discours prenaient un caractère d'enthousiasme. « Nos voisins, dit-il un jour à sir Gardner Wilkinson, ont stigmatisé les Monténégrins, et ils n'en parlent que comme d'assassins et de bandits; mais je veux leur prouver qu'ils peuvent devenir tout autres, et qu'ils ne sont pas plus incapables de devenir meilleurs qu'aucun des peuples les plus civilisés. » Fort de cette conviction, il eut assez de pouvoir sur ses sujets pour abolir le droit de Krvina, ou de vengeance du sang par le sang; il soumit le vol à des peines, et écarta des usages ce qui était un reste du paganisme.

Il aurait bien voulu persuader aux montagnards qu'il était temps de renoncer à la coutume barbare de couper la tête aux ennemis tombés sur le champ de bataille ou à des prisonniers massacrés de sang-froid, pour les exposer sur des pieux comme des trophées de victoire. « Mais, disait-il à M. Wilkinson, vous qui connaissez les Turcs depuis longtemps, vous devez comprendre mieux que personne qu'il est impossible que nous renoncions les premiers à cette coutume, et qu'il me conviendrait peu de le proposer. Les Turcs ne manqueraient pas d'attribuer ce changement à la peur, et leurs vexations n'en deviendraient que plus fréquentes et plus insupportables. Si je faisais un essai de cette nature, ce serait les inviter à envahir notre territoire. Je suis donc forcé de laisser durer un usage que je regrette vivement de ne pouvoir abolir. »

Cependant quel sera le résultat final de ces réformes? Au point de vue de la morale et de l'humanité, la question n'est pas douteuse; mais il n'en est pas de même à considérer l'avenir politique du Monténégro. M. Cyprien Robert, dont l'avis est d'un grand poids pour tout ce qui a rapport au slavisme en général, pense que les changements récemment introduits tendent à effacer le caractère national des montagnards; il compare cette population, qui se recrute d'Uscoques et d'hommes énergiques obligés de quitter leurs foyers pour des motifs quelquefois peu honorables, à des Ilotes en guerre ouverte avec leurs voisins; et il en conclut que, lorsqu'ils auront perdu leur sauvagerie distinctive, ils préféreront les douceurs de la paix à l'indépendance, et s'effaceront sous le joug turc ou sous celui de l'Autriche ou de la Russie.

On nous permettra de hasarder ici nos propres réflexions. Il n'est pas douteux que ce qui a permis aux Monténégrins de maintenir leur indépendance c'est surtout la rivalité des puissances voisines. La possession incontestée de leurs contreforts et de la côte maritime

serait d'une telle importance stratégique qu'elle entraînerait probablement la conquête de toute la presqu'île. Un accord de quelques mois entre la Russie, l'Autriche et la Turquie suffirait pour mettre les Monténégrins dans l'impossibilité non-seulement de continuer la guerre, mais d'exister.

La Turquie se trouve, vis-à-vis de l'Europe dans une situation analogue; longtemps elle s'est soutenue par le fanatisme religieux; aujourd'hui elle ne peut compter sur les secours et les sympathies de l'Occident qu'à condition de refondre ses institutions et de les modifier dans le sens et l'esprit de la civilisation moderne : dans cette transformation, ce qu'elle perdra en énergie peut être largement compensé par les ressources qui naîtront de ses nouvelles alliances et par le concours de ses populations chrétiennes. Si ces changements s'opéraient brusquement et sans transition, en cessant d'être ce qu'elle était, elle n'aurait pas eu le temps de devenir autre, et la guerre entreprise aujourd'hui pour la faire sortir de l'ornière du passé continuerait probablement pour le partage de ses magnifiques possessions.

Le sort du Monténégro nous paraît intimement lié à celui de la Turquie. La réforme turque s'opérant dans des conditions favorables, les montagnards n'ont plus aucun prétexte pour continuer des brigandages excusables uniquement à titre de représailles; si le cimeterre ottoman se brise au lieu de plier, toutes les peuplades de la presqu'île illyrienne devront suivre, dans un temps plus ou moins rapproché, la fortune des vainqueurs, ou, si l'on tolère l'indépendance de quelques-unes, ce sera pour des motifs qui la subordonneront à des intérêts d'un ordre général.

Les réformes de Pierre II ont déjà opéré sur les mœurs des montagnards une influence incontestable.

Dès l'année 1831 il établit un sénat investi du pouvoir législatif et judiciaire et composé de soixante membres choisis parmi les chefs les plus considérables de la nation. Un tribunal inférieur, formé de cent trente-cinq personnes appelées gardiens, fut institué en même temps et chargé des affaires d'une importance secondaire. Un corps régulier de gardes publics, auxquels on donna le nom de périauitchi (du mot slave *péro*, à cause des plumes qui garnissaient leur bonnet), forma une espèce de gendarmerie. Les militaires qui composaient ce corps d'élite touchèrent une solde annuelle de dix dollars pour l'entretien d'un cheval et pour que leur tenue ne laissât rien à désirer; ce qu'on obtient facilement des montagnards, qui aiment par-dessus tout les belles armes et les ornements militaires. Le traitement des sénateurs est fixé à deux cents francs; on leur alloue en outre une certaine quantité de farine. La paye des gardiens ne dépasse pas cent cinquante francs sans aucune autre allocation.

Les autres dignitaires sont l'archimandrite, le secrétaire d'État, le capitaine des Périanitchi et quarante capitaines ou préteurs, qui remplissent les fonctions de juges provinciaux.

Le sénat ou conseil (Soviet) est un bâtiment oblong, construit en pierre et couvert de chaume. Il n'est élevé que d'un étage. De ses deux portes l'une conduit à des salles qui servent d'étable pour les bœufs et les mulets, l'autre mène à deux appartements séparés; le premier est garni de bois de lit sur lesquels on a étendu de la paille et destinés aux sénateurs, dont les carabines pendent à la muraille; le second est la salle du conseil.

D'un côté et le long de la muraille règne un banc de pierre; au milieu est un foyer autour duquel les sénateurs se rangent ordinairement pour délibérer, et où l'on prépare leur dîner.

Quand le vladika est présent, il siége sur le banc où sa place est marquée par un tapis de laine. Tous ceux qui ne peuvent trouver à s'asseoir ainsi que les parties qui ont à comparaître occupent des siéges bas en bois autour du foyer central, et attendent en fumant leurs pipes. Toutes les fois qu'il faut prendre note de quelque chose, on appelle le secrétaire du vladika, qui va rédiger le document nécessaire dans le couvent, ou qui l'écrit séance tenante, sur ses genoux à la manière des Turcs.

Huit cents gardes nationaux sont répartis dans les différents districts, où

ils sont chargés des mesures de police, parmi lesquelles la plus périlleuse est l'arrestation des meurtriers. Si l'individu qu'ils sont chargés d'arrêter s'enferme dans sa maison, ils n'ont pas le droit de violer son domicile, ce qui serait regardé comme un attentat odieux parmi les Orientaux.

Cependant Pierre II a trouvé moyen d'éluder la difficulté. Il décréta que la demeure du criminel serait incendiée sur sa tête, en le laissant libre de périr dans les flammes, ou de s'exiler sans conserver autre chose en propre que ce qu'il peut emporter avec lui. Mort civilement, et dépouillé de ses terres et de son bétail, il n'a plus d'autres ressources que celle de se réfugier chez les Turcs, à moins qu'il ne soit accueilli par quelque bande d'Uscoques.

Cette manière sommaire de procéder rappelle certaines dispositions des codes barbares; les enfants du coupable se trouvent ainsi réduits à la mendicité; mais heureusement ces jugements ne s'appliquent que dans des cas extraordinaires et lorsqu'il est question d'atteindre quelque grand criminel, qui avec l'appui de ses amis et de ses clients trouve souvent le moyen de repousser la force armée. La propriété de ceux qui, après avoir commis quelque grave attentat, se réfugient dans les forêts n'est point confisquée.

Lorsqu'un individu est condamné à mort par le sénat, la sentence est exécutée par un certain nombre de personnes prises dans toutes les tribus, qui en fournissent une ou deux selon leur importance ou leur population. Le condamné est placé devant le groupe, mais sans être enchaîné, et tous tirent sur lui à la fois à une distance de quarante pas. S'il tombe, sa famille, qui ne peut savoir d'où est parti le coup mortel, ne peut exercer de représailles; s'il n'est que blessé, il est regardé comme ayant purgé son jugement, et la loi ne s'occupe plus de lui.

Maintenant chaque délit est puni d'une amende, et quiconque blesse quelqu'un dans une querelle est arrêté : on lui ôte ses armes, qui ne lui sont rendues que lorsqu'il a payé la somme fixée par les juges. La moitié de cette amende revient au vladika, le reste est partagé entre les sénateurs et les officiers du gouvernement. Le vladika tient la main à ce que les lois répressives soient sévèrement exécutées; il y a une prison à Cétinié, où l'on renferme les délinquants : le gouvernement ne fait aucuns frais pour leur entretien; le pain et l'eau dont se compose leur nourriture sont payés par leurs parents ou leurs amis.

Il était plus facile de faire accepter aux Monténégrins une police régulière que les impôts qui en sont le corollaire indispensable. Leur répugnance à cet égard a été longue et opiniâtre. Habitués à considérer toute espèce de taxes comme le résultat d'une défaite, ils avaient de la peine à comprendre qu'un pouvoir tutélaire et de leur choix pût leur demander ce qu'ils n'exigeaient eux-mêmes que de leurs ennemis. Autrefois ils ne donnaient aucun salaire à leurs chefs, qui se payaient de leurs propres mains, de sorte que le brigandage était non-seulement permis, mais nécessaire. Ils disaient; nous combattons contre les Turcs, parce qu'ils ne veulent point payer le karatsch; si l'on nous taxe, autant vaut-il accepter la condition de rayas. Cependant le vladika persista dans sa résolution; chaque famille ou maison fut taxée à environ cinq francs par an; et le peuple, auquel il laissa le droit de contrôler l'emploi de ses finances, finit par payer. Deux kniez ou princes furent fusillés en 1840 pour avoir refusé de se soumettre à l'impôt; depuis cet exemple, personne n'a osé les imiter. Le produit de cette taxe représente à peine le capital nécessaire en France ou en Angleterre à une médiocre maison de commerce; il s'élève à environ trente mille florins; le revenu total en y comprenant le subside annuel de la Russie, qui est de cent dix-sept mille cinq cents francs, ne dépasse pas deux cent mille francs. On voit que le vladika n'est pas en position de thésauriser; et l'on comprend qu'un peuple qui est administré à si peu de frais puisse longtemps encore se passer de ce luxe qui est devenu un besoin pour les nations de l'Occident.

C'est en vain qu'on se flatterait de réformer utilement les mœurs si l'on

se contentait de manifestations extérieures qui prouvent tout au plus l'habileté du chef de l'État et la confiance qu'il inspire à son peuple. Pour qu'une amélioration porte ses fruits il faut qué les gouvernés en saisissent l'esprit et la portée; il faut qu'elle vienne en son temps et qu'on la veuille. Par une loi providentielle et qui se rattache étroitement à la loi de conservation, les hommes s'appuient instinctivement sur le passé, même lorsqu'ils consentent à se laisser conduire dans une voie nouvelle. C'est donc surtout à l'enfance et à la jeunesse qu'il convient de s'adresser pour le triomphe futur d'un système, s'il renferme en lui des éléments de durée. Pierre II, voyant que ses montagnards se montraient plutôt dociles par déférence que persuadés, comprit qu'il fallait prendre la réforme par le commencement; il établit des écoles élémentaires dans les villages. Là les enfants qui montraient le plus de dispositions apprirent à lire et à écrire. Les popes dirigent toutes ces écoles; ils se chargent ordinairement d'un ou de deux élèves, qui les servent comme domestiques et auxquels ils enseignent à déchiffrer le missel de l'ancien slavon. L'institution donnée sur une plus large échelle serait sans doute plus efficace que les moyens de rigueur pour faire disparaître les préjugés; mais elle devrait s'écarter de celle qui convient aux peuples avancés et surtout être dégagée de toute influence étrangère. En un mot, il faudrait qu'elle fût habilement greffée sur les usages du pays et le caractère national. Envoyer dans nos capitales de jeunes Monténégrins, ce serait s'exposer à les voir rapporter dans leur patrie les idées et les formes de l'Europe avec des goûts et, peut-être des vices qui leur rendraient insupportable la vie pauvre et guerrière de leurs concitoyens. L'espérance a trop souvent prouvé que ces essais ne réussissent point. Transformés par un long séjour à l'étranger, des jeunes gens ont mieux aimé se faire commis de magasin à Cataro que de reprendre la vie de leurs pères.

CHAPITRE XII.

INFLUENCE DE LA RUSSIE SUR LE MONTÉNÉGRO.

C'est un fait incontesté que la Russie, depuis Pierre le Grand, n'a point cessé d'exercer une grande influence politique sur le Monténégro; et l'on en conclut généralement que cette petite province n'est qu'une annexe de l'empire moscovite. L'or russe, payé exactement au vladika et qui forme plus de la moitié de ses modestes ressources, les rapports constants de deux gouvernements dont l'un est trop puissant pour être autre chose que le protecteur de l'autre, le rôle d'auxiliaires que les montagnards ont toujours accepté dans les conflits où se trouvaient engagés les intérêts russes en Orient, tout semble, en effet, indiquer que cette petite province est une dépendance non reconnue des vastes États du tsar.

Cette vassalité est cependant plus apparente que réelle. Les Monténégrins ont constamment trouvé dans les Russes des protecteurs; la conformité des croyances, celle du langage, qui atteste une origine commune, tout les rapprochait d'un peuple qui masquait habilement ses vues, et conservait tous les dehors d'une généreuse sympathie. Mais il y a loin de la gratitude à l'asservissement. Si les rapports entre les deux races sont de nature à les rendre en quelque sorte solidaires dans les grands conflits européens, les différences qui les séparent sont encore plus frappantes. Il y a plus de liberté dans le plus pauvre des bourgs du Monténégro qu'il n'en existe dans tout l'empire de Russie. Le despotisme moscovite sait prendre toutes les formes; il a plus d'intérêt à conserver la république telle qu'elle est qu'à ajouter à ses possessions quelques lieues de territoire; il veut affaiblir l'Autriche et la Turquie, et il entretient habilement la haine des montagnards contre les Allemands et les Turcs, qui, il faut en convenir, ont tout fait pour la mériter. Quant au subside que le consul russe à Raguse paye régulièrement au vladika, son origine remonte à la guerre que les montagnards soutinrent contre les Français, quand ces derniers étaient

maîtres de la Dalmatie; il représente une indemnité des pertes qu'essuyèrent les Monténégrins dans cette lutte, et en particulier des dommages de l'évêché, qui, à cette époque, fut privé de ses suffragants dans la circonscription dalmatique. Ce subside a donc le caractère d'un engagement obligatoire; c'est une dette qui ne peut s'éteindre qu'en vertu de conventions réciproques ultérieurement consenties.

La recommandation faite par Pierre I[er] à ses sujets de ne jamais se montrer ingrats envers la Russie; le séjour qu'y firent ses deux neveux en 1840, les envois de grain à la république par les transports d'Odessa, les images saintes distribuées aux popes par le gouvernement moscovite prouvent seulement des rapports de bonne intelligence, et de la part des montagnards la volonté de s'associer à une politique dont jusqu'ici ils n'ont tiré que des avantages. Nous le répétons, la soumission entière des Monténégrins, c'est-à-dire un acte qui les assimilerait aux autres conquêtes des tsars et leur enlèverait leur nationalité, ne pourra être consommée qu'à une époque où le caractère indépendant et belliqueux de ce peuple se sera énervé au contact de la civilisation, c'est-à-dire quand ils n'auront plus dans le monde politique d'autre importance que celle de leur assiette géographique.

Les objections tirées de la conformité de religion ne s'appuient point sur une base plus solide. A différentes époques, les Monténégrins se sont montrés les alliés fidèles de Venise et même des Turcs, lorsque les pachas du voisinage se sont abstenus de les molester. Si l'Autriche consentait à leur céder quelques lieues de côtes, ce qui leur permettrait de subsister sans avoir recours au pillage et de diriger leur activité vers le commerce, cette condescendance les rendrait moins hostiles à la race germanique et moins accessibles aux suggestions de la Russie. Mais la crainte de perdre le port magnifique de Cataro, qui peut balancer dans l'Adriatique la suprématie de Trieste, empêchera longtemps encore le cabinet de Vienne de faire succéder à des dispositions sourdement hostiles un système plus généreux et plus large, fondé sur la réciprocité des intérêts.

CHAPITRE XIII.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LE MONTÉNÉGRO.

Extrait de Neugebaur (1).

Le vladika a créé un pouvoir illimité; il n'est point gêné par le sénat, dont il nomme les membres et qu'il convoque quand il le juge nécessaire. S'il prévoit quelque opposition, il se passe de lui, et dans le cas même où le point soumis aux délibérations ne serait pas accepté par la majorité, ce dissentiment n'a point de portée, parce quelles occupations rurales des sénateurs ne leur permettent guère de séjourner longtemps à Cétinié.

Le sceau du vladika est une aigle à deux têtes, au milieu desquelles est une couronne, avec le sceptre et le globe; plus bas est un lion. Le titre qu'on donne à l'évêque est *Votre éminence*.

Les capitaines de district, sur lesquels roulent toutes les affaires d'administration, sont également nommés par le vladika, de même que les périénitzi. Le serdar ou chef militaire de chaque nahie a le rang de colonel; il est suppléé par le voïvode, qui est le fils aîné de la famille où cette fonction est héréditaire. Il y a en outre dans chaque cercle une famille où le titre de kniez ou prince est transmissible, quoique souvent la fortune soit loin de répondre à cette dénomination, que n'entoure d'ailleurs aucune considération particulière si le mérite ne vient pas s'y joindre. Toutes ces charges établies en vue de l'ordre civil ne donnent aucun droit au commandement. Dans le service de guerre le vladika nomme pour chefs les plus capables. Les Monténégrins ne regardent point ces promotions comme un passe-droit, parce qu'ils considèrent les titres que portent les chefs de famille comme représentant des services rendus à une époque reculée.

(1) Die Süd-Slaven und deren Länder, in Beziehung auf Geschichte, Cultur und Verfassung; Leipzig, 1851.

Les voïvodes et les kniez ne transmettent pas, comme en Russie, le titre à tous leurs enfants. La fille d'un kniez, si elle rencontre un paysan, lui baisera la main avec une déférence toute filiale, selon l'usage du pays; quand elle est jeune le paysan daigne à peine y faire attention; si elle est déjà d'un certain âge, il la baise sur le front. C'est la fille d'un capitaine de cercle, lequel hiérarchiquement est au-dessus du voïvode, qui tient l'auberge qu'on rencontre la première en entrant sur le territoire du Monténégro.

En général, les distinctions sont personnelles et indépendantes du titre, à cause de la simplicité des mœurs, de l'égalité qui maintient la fierté du caractère national et de l'obligation pour tous de l'économie et du travail.

Le prince Daniel est représenté par les voyageurs que la curiosité attire dans le Monténégro comme ayant une instruction solide et variée; il parle facilement l'italien et l'allemand; il a des connaissances étendues en géographie et en histoire; cependant, au commencement de son règne, on craignait qu'il n'eût pas la main assez ferme pour poursuivre l'œuvre de son prédécesseur. Sa taille est peu élevée, et son physique n'annonce point la résolution ni la vigueur; sans l'appui de la Russie peut-être lui serait-il difficile de tenir en respect le parti opposé aux réformes des Niégosch, et qui trouve qu'il y aurait plus de liberté si le pays restait dans ses anciens rapports avec les Turcs. Dans la guerre actuelle, la politique expectante de l'Autriche empêche le vladika de prendre une attitude décidément hostile contre la Porte; et le même motif tient en suspens les Serviens. Il faut se rappeler que l'ordre introduit depuis quelques années dans le Monténégro a rencontré une opposition sérieuse, et que plusieurs chefs ont payé leur résistance de leur tête : ces exécutions ont suscité des ennemis au pouvoir; et, quoique soutenu par la majorité, le vladika serait exposé à voir éclater des troubles intérieurs s'il voulait assumer un rôle actif dans la grande lutte où sont engagés ses voisins.

CHAPITRE XIV.

CLERGÉ. COSTUME. IMPRIMERIE.

Le clergé est relativement très-nombreux chez les Monténégrins : on ne compte pas moins de deux mille prêtres sur une population d'environ deux cent mille âmes qui peut fournir au besoin vingt mille hommes en état de porter les armes. Ces prêtres n'ont point d'établissement spécial pour former des élèves. Ils prennent chez eux les enfants qu'ils sont chargés d'instruire; et ils leur apprennent ce qu'ils savent eux-mêmes, c'est-à-dire à lire les prières de l'Église, telles qu'elles sont imprimées à Kief, aux frais du gouvernement russe. En général, les fils de prêtres embrassent la carrière ecclésiastique. Peu d'entre eux se destinent au cloître; aussi la plupart des couvents ne comptent-ils que deux ou trois caloyers. Celui de Cétinié est le plus considérable. C'est là que reposent les restes du vladiks Pierre, que le peuple vénère comme un saint. La plus ancienne église après celle de Cétinié est celle de la Moratscha, située dans le district du même nom et près de la source du fleuve auquel il doit cette appellation. On attribue l'érection du cloître de Moratscha au prince Duschan de Servie; on y montre encore une corne de buffle qui servait à la sainte communion. Un grand nombre de tombes portent des inscriptions en langue servienne, ce qui annonce que ce monument a échappé aux devastations des Turcs. Le monastère est desservi par trois moines.

Le monastère d'Ostrog, dans le cercle de Biéloparliki, mérite d'être visité. Adossé à une paroi de rocher, il a une chapelle qui a été creusée dans le roc vif. On y montre une cuve qui communique sans doute avec quelque source et dont l'eau se renouvelle d'elle-même. On cite encore pour son ancienneté l'église de Kom, dont le vladika Pierre II était l'archimandrite; elle s'élève dans une presqu'île qui s'avance dans le lac de Scutari et qui appartient au cercle de Rietchka.

Tous les prêtres sont examinés et consacrés par le vladika. Aussi braves que les autres Monténégrins, ils ne se distin-

guent ni par leurs armes ni par un costume particulier. Dans une expédition ils marchent comme tous les autres; et en temps de paix ils cultivent leurs terres avec leurs familles. Le vladika lui-même porte le costume national, et c'est seulement lorsqu'il exerce ses fonctions spirituelles qu'il revêt les ornements épiscopaux. Ce costume est d'un grand effet : il consiste en une robe blanche, garnie de franges d'or, jetée sur une veste d'écarlate richement brodée du même métal. Sur le pantalon, qui est ample et court, est roulée en ceinture une écharpe en soie de diverses couleurs qui retient les pistolets et le iatagan. Tous les Monténégrins portent le même habillement; la richesse en fait la seule différence. Les riches ont des armes plus belles, et leur chaussure rappelle le cothurne antique. En général, les Monténégrins se coiffent d'un fez rouge ou d'un bonnet noir. En hiver, ils portent une pelisse courte, couverte d'une étoffe ordinairement rouge, et à manches fendues; quelquefois même ils ne quittent point ce vêtement dans la belle saison; la température des vallées, qui se trouvent dans plusieurs localités à mille mètres au-dessus du niveau de la mer, rend souvent cette précaution nécessaire.

Les Monténégrins avaient une imprimerie avant d'avoir adopté leur constitution actuelle. Ces premiers essais de civilisation datent sans doute de la chute du royaume de Servie, à l'époque où la province de Zenta servit de refuge aux habitants de la péninsule illyrienne qui ne voulaient point se soumettre au joug des Turcs. Leurs rapports avec les Vénitiens et surtout la crainte que les principes religieux ne s'effaçassent par suite de l'ignorance introduisirent dans les montagnes quelques éléments de culture intellectuelle. De là ces premiers essais se communiquèrent aux Monténégrins; et Jabliak devint le centre de ce mouvement. Cependant les princes de Zenta n'exerçaient de pouvoir qu'en acceptant la suzeraineté de la Porte; Podgoritza était devenue leur capitale. Plus tard, ces dynastes d'origine servienne eurent des différends avec les Turcs, et ils se retirèrent à Rietché-Grod, sur le Fiumera, rivière du Monténegro qui se jette dans le lac de Scutari. Alors on fonda à Obod une imprimerie pour le slavon de l'église; et ce fut la première qu'aient eue les Monténégrins. C'est là que fut imprimé le bréviaire appelé l'*Octave*. Le vladika n'en possède point d'exemplaire; mais, d'après des informations qui paraissent certaines, ce livre aurait été édité vers la fin du quinzième siècle. Le révérend Vuk de Cataro, membre de l'église orientale, a dans sa bibliothèque un livre intitulé *Penticostar*, qui renferme les litanies depuis le dimanche des Rameaux jusqu'à la Pentecôte. Cet exemplaire, dont la pagination n'est point indiquée, a été publié en caractères cyrilliens, par les soins de Stéphan de Cendéri (Scutari), en 1563, et imprimé par Camello Zanetti. Le même ecclésiastique possède un missel plus ancien dont le millésime remonte à l'année 1519.

Ce qui explique pourquoi le Monténégro a établi des imprimeries avant d'autres pays du littoral de l'Adriatique, quoique ces derniers eussent des rapports plus fréquents et plus suivis avec les nations de l'Occident, c'est que le patriarche des Serviens avait son siége à Ipek, et que la Prévalitaine, autant par le voisinage qu'à cause de la conformité du langage, communiquait constamment avec la Servie. La Prévalitaine comprend le cercle actuel de Cataro, le Monténégro proprement dit, la partie de l'Albanie qui s'étend jusqu'à la Boïana, et enfin la Zenta ou Zeta, le pays de la Moratza avec les villes de Jabliak, Podgoritza, Pipéri, Spudza, qui forment aujourd'hui le cadilou de Podgoritza. On nommait aussi Primorié la côte depuis Cataro jusqu'à la Boïana; et l'on donnait le même nom, qui signifie en slave pays voisin de la mer, au littoral des environs de Raguse. Après s'être réfugiés dans la Zenta, les patriarches retournaient à Ipek. Se trouvant faiblement soutenus par les princes chrétiens qui recherchaient leur alliance dans les guerres contre les Turcs, ils cessèrent de résider à Ipek; et, vers la fin du dix-septième siècle, le patriarche Arsénius établit le siége de l'Église servienne à Carlowitz.

Jusqu'à cette époque l'évêque de Ca-

taro, dont la juridiction ecclésiastique s'étendait aussi sur le Monténégro, relevait du patriarche d'Ipek. Depuis, comme on l'a vu précédemment, l'évêque du Monténégro devint entièrement indépendant, parce qu'à la même époque il fut reconnu comme souverain temporel. Les rapports des vladika avec la Russie donnèrent plus tard à cette indépendance de nom un caractère politique qui réveille l'idée d'un vasselage conditionnel.

Depuis la soumission du vladika Pierre II au synode de Saint-Pétersbourg, il prenait le titre d'exarque et portait sur son bonnet d'évêque le voile blanc des archimandrites, tandis que les métropolitains de la Valachie et de la Moldavie portent le voile noir.

CHAPITRE XV.

Nous empruntons les détails suivants à des notes inédites de M. de Pouqueville, consul à Raguse en 1813. *Costume du gouverneur.* — Dans les solennités le gouverneur Bogdan portait un justaucorps de satin bleu, parsemé sur le devant d'abeilles d'or, sur lequel était jeté un manteau court d'une étoffe de soie d'un rouge foncé, dont la coupe rappelait le manteau espagnol et qui s'attachait par des agraffes d'or en forme de grosses olives. Son chapeau était garni de plumes blanches ou noires; sa ceinture de satin cramoisi était enrichie de broderies d'or représentant des feuilles de laurier et d'olivier entrelacées. Son pantalon, ample vers les hanches et rétréci à la naissance du genou, laissait voir des bas de soie ou de coton. Selon la saison ou le temps, il portait tantôt des bottes, tantôt des souliers à boucles, ou des *opanka*, chaussure ordinaire des montagnards.

Comme les autres Monténégrins, il ne sortait jamais sans ses armes; c'étaient une carabine chargée à balle, un poignard et une paire de pistolets.

L'origine de ce costume, dont la richesse offre un singulier contraste avec les mœurs simples des Monténégrins, pour lesquels le luxe consiste à se parer de belles armes, remonte, dit-on, à l'époque de Charles-Quint. Un des chefs du pays avait armé un vaisseau à Cataro pour aller complimenter l'empereur, qui entre autres présents lui donna un costume espagnol. Ce chef de la famille des Bogdanovitch rapporta le costume dans son pays, et depuis les gouverneurs l'adoptèrent.

Les cérémonies qui précèdent la réconciliation entre les familles que divise la *vengeance du sang* ressemblent à celles que nous avons décrites en traitant des mœurs des Albanais; cependant quelques différences nous ont paru devoir être signalées.

Quand un chef de famille a remarqué, à certains indices, que les parents du meurtrier et ceux de la victime ne seraient pas éloignés d'un accommodement, on constitue un tribunal de réconciliation. Il est composé de vingt-quatre membres choisis parmi les notables de l'endroit. Douze sont nommés par la famille de l'offensé, c'est-à-dire du plus proche parent de la victime, fût-ce par droit héréditaire; les douze autres sont désignés par la famille du meurtrier. Toutes les vengeances qui ont été la conséquence du premier meurtre ne changent point le caractère du procès; mais elles entrent en ligne de compte lorsqu'on en vient à débattre la compensation. Le curé du village où demeurait la victime, ou même, en son absence, toute autre personne agréée par les deux parties, remplit les fonctions de président, et son vote est déterminant en cas de partage des voix.

Quand ce tribunal, que l'on appelle *kméti* dans la langue du pays, se rassemble, on accourt des points les plus éloignés pour assister au prononcé de la sentence, qui n'a qu'une forme morale puisque l'offensé a toujours le droit de refuser la compensation.

La curiosité n'est pas le seul motif de cet empressement général. Les Monténégrins, qui paraissent si étroitement unis lorsqu'il s'agit de combattre l'étranger, sont divisés entre eux par des haines héréditaires qui tiennent à des rivalités anciennes ou récentes et à une foule de causes difficiles à apprécier en dehors de leurs mœurs. Les alliances, les contrats de vente ou de cession, les liens qui se forment ou se rompent dans les crises politiques sont autant d'obligations pour ces montagnards, dont chacun

connaît les traditions du pays et l'histoire des principales familles. La réconciliation entre deux chefs importe donc à la population en général, puisqu'elle rétablit des rapports que l'état d'hostilité avait nécessairement suspendus.

Le conseil s'occupe d'abord à établir le calcul des *sangs répandus*.

Un sang, c'est-à-dire une blessure, est évalué à dix sequins ou cent vingt francs; la mort d'un homme, ou *une tête*, équivaut à dix blessures et se rachète en conséquence au prix de douze cents francs. La tête d'un prêtre comme celle d'un chef de commune est taxée à sept fois cette somme, à moins qu'on ne traite de gré à gré par un intermédiaire. La cérémonie s'ouvre par les préparatifs d'une messe solennelle; et l'on voit les drapeaux de toutes les paroisses flotter autour de l'église. Les cloches sonnent; mais l'on s'abstient de tirer des coups de fusil : cette démonstration favorite des Monténégrins n'a lieu qu'au moment de la séparation. Tous les membres du kmèti sont à jeun, et les assistants ont revêtu leurs habits de fête.

Le cérémonial est réglé par le vladika et le gouverneur, qui ont soin de se conformer aux anciens usages.

Quand on est d'accord sur la somme à payer et dont le quarantième revient aux juges, qui en font remise au condamné, le greffier fait porter au domicile de l'offensé douze enfants portés par leurs mères. Ces enfants, qui tiennent à la main un mouchoir de toile, frappent à la porte de l'offensé. Il y a quelque chose de touchant dans la supplication de l'innocence chargée de désarmer la colère et le ressentiment du guerrier. Le plaignant les laisse attendre quelque temps; puis comme cédant à la pitié, il les fait entrer, et, après avoir reçu les douze mouchoirs, il sort de chez lui accompagné des enfants et de leurs mères.

Il se présente à l'église, où commence aussitôt l'office divin, au son de toutes les cloches. Après la liturgie, les vingt-quatre arbitres se réunissent dans un champ. Là le coupable, escorté de ses plus proches parents, s'avance portant suspendu au cou l'instrument du dernier assassinat, et s'avance à genoux jusqu'en face de ses juges. Le prêtre détache cette arme et la jette au loin; aussitôt les assistants s'en saisissent et la mettent en pièces. Le coupable, après avoir déclaré qu'il accepte la décision de ses juges, demande à l'offensé s'il renonce à l'inimitié et à la vengeance.

Le dernier donne tous les signes d'un violent combat intérieur; il s'agite, verse des larmes, et lève les yeux vers le ciel, comme pour demander à la miséricorde infinie la force de pardonner. En ce moment, les instances des parents et des amis redoublent. Cœur de glace, lui dit-on, ne te laisseras-tu pas fléchir? — Attendez, répond-il, mon âme n'est pas encore prête. On s'éloigne, comme pour lui laisser le mérite d'une résolution qui doit venir de lui seul, et durant ce combat le suppliant reste immobile à ses pieds.

Cette scène se passe dans le plus profond silence. Enfin, le prêtre s'avance, dit quelques paroles à l'oreille de l'offensé et lui montre le ciel de la main : c'est le terme de la lutte entre les devoirs du chrétien et les obligations de la famille, qui venge le sang par le sang; l'offensé relève le suppliant, et tous deux s'embrassent au milieu des applaudissements de l'assemblée.

Précédés du prêtre et des arbitres, ils se rendent ensuite au domicile de l'amnistié, qui fait préparer un banquet. Ici, comme en Albanie, la partie lésée fait souvent remise de la somme qui a été fixée comme réparation par les juges; on s'abandonne à la joie; on répète en chœur des chants nationaux, ou quelque poete improvise un chant en s'inspirant des circonstances de la querelle et de la réconciliation; les jeunes gens dansent, et les détonations fréquentes des armes à feu semblent annoncer que cette race belliqueuse ne peut célébrer une fête, fût-ce celle de la paix et du pardon, sans y mêler quelque image de lutte et de destruction. Fidèle à ses haines, le Monténégrin ne l'est pas moins à l'amitié que ce nouvel engagement lui impose. De nouveaux différends peuvent s'élever par la suite entre deux montagnards réconciliés; mais le passé n'est pour rien dans leurs querelles; et une seconde offense n'est effacée que par un nouveau pardon.

Habitations. — **Les maisons n'ont**

qu'un seul étage. Elles sont construites en pierres grossièrement écarries, et couvertes de dalles en schiste, placées, l'une à côté de l'autre sans régularité ni symétrie. Chacun est l'architecte de sa demeure ; lorsqu'il s'agit de quelque monument, comme d'un monastere ou d'un palais pour le vladika ou le gouverneur, on emploie un architecte et des ouvriers étrangers Quant à l'intérieur des habitations, il suffira d'en décrire une pour donner une idée de toutes les autres.

Les Monténégrins couchent sur des nattes étendues sur la terre. Le feu s'allume au milieu d'une pièce spacieuse sur un âtre en terre, autour duquel sont rangées des escabelles en bois où l'on s'assied en cercle. C'est sur ce foyer que se préparent les aliments qui cuisent dans une marmite en cuivre supportée par un trépied de fer, nommé *pyrostia*, ustensile qui fait partie du mobilier dans toute la Grèce, ainsi que le *skaphidi*, espèce d'auge, dans lequel on pétrit le pain et qui sert de berceau aux enfants. Quelques planches fixées aux murailles servent à placer le laitage et les viandes destinées à la nourriture de la famille. Les vêtements d'un usage journalier sont accrochés à des chevilles dans un angle de la chambre. Quelques coffres qu'on peut facilement enlever, en cas d'alerte, renferment les habits de fête, l'argent et ce que la famille a de plus précieux. Mais le plus bel ornement de l'appartement d'un Monténégrin c'est le faisceau d'armes qui compose son arsenal et celui de ses enfants.

CHAPITRE XVI.

CARACTÈRE PHYSIQUE, COSTUME NATIONAL.

En général les Monténégrins sont d'une stature élevée; leur attitude est fière sans arrogance, et tous leurs mouvements annoncent la souplesse et la force; ils portent la tête haute, et je ne sais quoi de noble et de négligé dans la démarche suffirait à les faire reconnaître. Comme la plupart des Orientaux, ils conservent leur barbe comme l'attribut de la virilité. Leurs cheveux sont rasés sur le devant de la tête. Un homme, disent-ils, doit montrer son front à découvert. Ils ont la jambe remarquablement belle, mais ils soignent peu leurs mains et ne se font jamais les ongles. Ils saluent avec grâce de la main. Respectueux sans rien perdre de leur dignité, ils abordent leurs chefs avec déférence, et ceux-ci les accueillent avec une bienveillance toute paternelle.

Leurs vêtements sont un tissu de laine de couleur bleue ou d'un gris clair. Ils consistent en une casaque à larges manches et agrafée sur la poitrine; l'un des deux pans est retroussé triangulairement sur le côté gauche, pour que la main se porte plus facilement sur les armes que retient la ceinture. Les jeunes garçons ont pour habillement une veste de dessous que recouvre une chemise sans collet, qui descend jusqu'aux genoux, et flotte librement par-dessus le pantalon. Au lieu de bas, ils portent des chaussettes de laine, bariolées de diverses couleurs; leur chaussure est la spadrille ou l'opanka, ordinairement en peau de chèvre. Leur coiffure, quelle que soit la saison, est un bonnet rouge ou violet, fixé sur la tête par un foulard roulé qui lui donne l'appareuce d'un turban.

Un havresac, un bidon contenant deux litres de liquide et la struka composent, avec la giberne et les armes dont nous avons déjà parlé, tout le harnachement d'un Monténégrin.

Ce costume est de rigueur, et la raison en est simple : si les étrangers qui viennent se réfugier dans ces montagnes conservaient l'habillement de leur pays, il en résulterait une grande confusion, et dans le combat des méprises funestes pourraient avoir lieu Dans une société où tout le monde est soldat, l'uniforme n'est pas moins nécessaire que dans une armée en campagne. C'est sans doute pour ce motif que les Monténégrins qui ont exercé leur industrie hors des frontières doivent reprendre le costume national dès qu'ils rentrent dans leurs foyers.

Les femmes sont d'une taille moins élevée que les hommes; cependant leurs formes ont de l'élégance et de la noblesse; leurs yeux sont grands et expressifs; leurs dents belles, mais leur teint basané témoigne de la rudesse de leurs occupations; le développement du thorax et de la gorge annonce la santé et la vigueur ; enfin par leur présence d'es-

prit et leur courage elles se montrent les dignes compagnes de ces belliqueux montagnards.

Leur habillement consiste en une tunique sans manches, jetée sur une chemise longue à manches larges. La partie inférieure, qui forme jupe, est brodée en laine de diverses couleurs. Toutes portent le poignard au côté; leurs doigts sont chargés de bagues massives d'or et d'argent; des pendants d'oreilles, fabriqués à Venise, sont un de leurs ornements favoris. Les filles portent des nattes tressées qui descendent des deux côtés de la tête.

CHAPITRE XVII.

MARIAGES, ADOPTIONS, FRATERNITÉ D'ARMES.

Les mariages dans le Monténégro rappellent ceux des Grecs et des Albanais. Les parents ne consultent point l'inclination des futurs époux, auxquels cependant il est permis de se voir quand les accords sont définitivement conclus: comme la dot n'est qu'un simple trousseau, il n'est point nécessaire de s'occuper des causes éventuelles par un contrat.

Le consentement une fois donné, le prêtre célèbre les fiançailles et s'enferme avec la jeune fille dans l'endroit le plus retiré de la maison; là, après avoir reçu sa confession, il lui donne l'absolution, et les parents lui remettent dix paras ou centimes à l'instant où il sort de la chambre.

Pendant la publication des bans les parents de la fiancée présentent à ceux de l'époux des épis de blés, un pot de lait et un gâteau de maïs sur lequel on a figuré une quenouille, des aiguilles à tricoter et d'autres instruments de travail à l'usage des femmes. En retour de ces cadeaux, les parents du jeune homme envoient à ceux de la future un gâteau de pure farine de froment, des raisins, ou quelques bouteilles de vin vieux ainsi que des instruments aratoires conservés dans la famille de père en fils.

En général, on célèbre les fêtes nuptiales à l'époque de la solennité de Noël. Les parents et les amis sont invités à se réunir chez la fiancée. Sa mère lui couvre le visage et le sein d'un voile blanc. Après avoir reçu la bénédiction paternelle, la fiancée se place entre son père et le plus proche parent de son époux, qui sont les parrains (svati) du mariage. Alors le cortége se met en marche pour se rendre à l'église au bruit de salves de mousqueterie. Le prêtre arrête le couple à la porte de l'église; et, après lui avoir adressé quelques questions, il lui donne la bénédiction nuptiale, que suit une longue cérémonie, dont chaque détail est accompagné d'un grand nombre de signes de croix.

Les parrains et le prêtre accompagnent ensuite la mariée à la demeure de l'époux, au milieu des détonations des armes à feu et des acclamations de tous ceux qui se trouvent sur leur passage. Les convives prennent place à un banquet; mais la mariée mange séparément, sous la surveillance des parrains. C'est le prêtre qui porte les santés et qui improvise l'épithalame, et il est rare que la gaieté des convives dégénère en licence. Les fêtes durent plusieurs jours; les invités se promènent dans les rues et sur les chemins comme pour donner au mariage toute l'authenticité possible. Pendant tout ce temps l'époux ne peut approcher de sa femme qu'à la dérobée; elle est gardée à vue dans un appartement où elle doit passer seule plusieurs nuits.

Comme en Albanie, une femme ne se permettrait pas d'appeler en public son mari par son nom de baptême; elle évite même de le faire dans le tête à tête. Le mari ne parle de sa femme qu'avec une sorte de pudeur et lorsqu'il y est, pour ainsi dire, forcé. Rien n'est plus commun que d'entendre dire: Prostité, moïa gèna... ma femme, sauf respect...

Les cérémonies du baptême sont les mêmes pour les deux sexes; si ce n'est que lorsqu'on baptise une fille on tient un voile suspendu jusqu'à l'effusion de l'eau, qui n'est ni aromatisée ni parfumée; ce qui serait contraire aux prescriptions de l'Église. Le baptême ne se fait pas par immersion, mais par une aspersion accompagnée de cette formule: Sois baptisé! L'eau est répandue avec abondance et l'encens fume.

Le père joint sa bénédiction à celle du prêtre. Si l'enfant est un garçon, il lui donne à son tour le sacrement de la guerre; il baise ses armes, les donne à

baiser aux assistants et les approche ensuite des lèvres du nouveau-né. Des deux côtés du berceau il place la carabine, le fusil et les pistolets : ainsi, même avant d'avoir la conscience qu'il existe, l'enfant est convié à faire un jour le sacrifice de sa vie. Si c'est une fille, les fuseaux et la quenouille placés à côté de son berceau indiquent qu'elle a pour mission de vaquer aux soins du ménage, et d'assurer par le travail le bien-être de sa famille.

Les vœux qu'on adresse au ciel pour le bonheur de l'enfant ont quelque chose de simple et de poétique : *Que la sagesse soit son héritage! Qu'il brille comme l'étoile du soir! Que son âme ait la sérénité d'une belle nuit, et son corps la force du chêne! Puisse-t-il se battre comme moi! Qu'il soit l'ennemi constant des Turcs! Que la liberté lui soit toujours chère! Puisse-t-il ne pas mourir dans son lit!* La grossesse, la période critique qui suit l'enfantement, l'allaitement et les soins nombreux de la maternité modifient à peine l'existence laborieuse d'une Monténégrine. Dans cet état, qui exige tant de ménagements, elle continue de se livrer aux travaux les plus durs de la vie rurale et domestique. A peine accouchée, elle lave son enfant au premier ruisseau qui se rencontre, le rapporte à la maison dans son tablier, l'emmaillotte dans les premiers mois, et l'allaite en vaquant à ses occupations jusqu'à ce qu'elle soit grosse de nouveau. C'est à ce défaut de précautions qu'on doit attribuer le relâchement précoce de leurs formes.

Chez un peuple exposé à tant de périls et qui les cherche par instinct, le nombre des orphelins est nécessairement considérable. Par la même raison que l'Arabe du désert est hospitalier, le Monténégrin se montre compatissant pour les enfants restés sans famille ou dont les parents sont trop indigents pour les élever. Il suffit, dans ces cas, de prévenir le kniez ou le curé de la paroisse, et le pauvre abandonné trouve bientôt un père d'adoption. La cérémonie qui donne à l'enfant une nouvelle famille est aussi simple que touchante : le père adoptif, accompagné de plusieurs personnes du voisinage, se présente sur le seuil de la maison avec l'enfant, lui impose la main sur la tête en signe de protection, et lui dit : Je t'adopte, car mon cœur t'a nommé mon fils : cette maison est ta maison ; tout ce qui m'appartient est à toi, et ce lien, la mort seul le brisera; puis, comme premier gage de la tendresse paternelle, il lui donne un baiser sur le front.

La fraternité d'armes, usage qui remonte à une haute antiquité dans la Grèce, se contracte chez les Monténégrins avec les cérémonies suivantes. Les deux amis se présentent à l'église avec quelques intimes, qui leur servent de témoins. Ils déposent à terre leurs fusils placés en croix, et après avoir juré à la face du ciel de vivre et de mourir l'un pour l'autre, ils relèvent leurs fusils, les échangent, et en cas de mort de l'un d'eux les armes fraternelles appartiennent au survivant. Il est presque superflu d'ajouter qu'un festin couronne la cérémonie.

CHAPITRE XVIII.

DIVORCE. SUPERSTITIONS POPULAIRES.

Les séparations entre époux ont plus souvent pour causes déterminantes des haines ou des rivalités de famille que des incompatibilités d'humeur ou des infractions à la sainteté du nœud conjugal. La dépendance entière de la femme et la sévérité des mœurs rendraient le divorce presque impossible si d'autres influences ne venaient le rendre indispensable. La femme n'a, dans aucun cas, le droit de demander le divorce. L'époux peut acheter celui de faire prononcer la séparation par le curé. Celui-ci, quand ses exhortations ont été sans effet, réunit les parents de l'épouse, et, après quelques débats contradictoires, il prononce sans autre guide que ses propres lumières et presque toujours dans le sens du demandeur. Ordinairement le prêtre fait apporter un bocal de vin qu'il présente aux parents des deux parties; chacun d'eux boit à son tour; si l'époux refuse de le faire, c'est un signe qu'il persiste dans la résolution de rompre avec sa femme.

Alors le prêtre boit le reste du vin; puis il prend le tablier de la femme, en donne un bord à tenir au père ou au plus proche parent de celle-ci, tandis

que le père du mari tient l'autre bord; puis au moyen d'une serpe uniquement destinée à cet usage, il divise l'étoffe en prononçant la formule suivante du divorce : *Le ciel vous a désunis.*

Superstitions populaires. — La race slave est naturellement superstitieuse, quel que soit le gouvernement qui la régit. Le peuple russe, soumis au despotisme le plus illimité, croit aux esprits, aux revenants et a conservé après sa conversion au christianisme quelques-unes de ses anciennes superstitions païennes. Il croit au *Domovoï*, démon familier, auquel il attribue les bruits subits et sans cause apparente, les dérangements dans les meubles, etc., etc. Les Polonais ont encore, du moins dans la classe des serfs, des idées qui se rattachent aux anciennes traditions mythologiques des Scandinaves, des Prussiens et des Lithuaniens; une de leurs personnifications les plus poétiques est celle de la peste. Les Monténégrins, si courageux en présence de l'ennemi et devant tous les dangers réels, croient aux esprits, aux sortiléges, et tremblent à l'idée seule d'une apparition. Doués d'une imagination vive, le merveilleux agit puissamment sur leur nature ardente, et l'ignorance ne leur permet point de combattre par le raisonnement des terreurs chimériques. Ils ont une foi aveugle aux présages, aux sorts; leurs prêtres, loin de les désabuser, partagent leurs faiblesses. Quand, la nuit, le Monténégrin est obligé de parcourir ses montagnes, il voit partout des démons et des esprits malfaisants : le bruissement d'une feuille le fait trembler : comme les héros d'Ossian, il croit distinguer au milieu des nuages les ombres de ses aïeux; il leur adresse la parole, et interprète comme des réponses les bruits accidentels qui troublent le silence de ces solitudes. Lorsque la cause de la mort d'un habitant est inconnue, les parents font crier par trois enfants spécialement chargés de cet office : « Le vautour est venu planer sur notre hameau; il annonce que notre parent est mort par punition divine ou par *vengeance* : plaignez-le! s'il est tombé sous les coups de quelque ennemi, vengez son sang! » On répond : plaignez son sort, vengez sa mémoire.

CHAPITRE XIX.

REMARQUES SUR LA RELIGION DES MONTÉNÉGRINS. ÉGLISES.

Les Monténégrins suivent le rit servien. Le clergé est donatiste, et nie l'efficacité du baptême tel qu'on l'administre dans l'Église latine. Ceux qui veulent entrer dans leur religion sont soumis à un nouveau baptême : On adresse au néophyte les questions suivantes : « Renonces-tu au pape? renonces-tu à la croix romaine? renonces-tu au jeûne du samedi? »

On baptise les enfants le second ou le troisième jour après leur naissance. Les images (obrazy) qui ornent les églises ne sont jamais sculptées, mais peintes sur bois ou sur les murailles, selon la prescription du Deutéronome : *non facies sculptile*.

Les Monténégrins rejettent la doctrine du purgatoire; mais ils croient pouvoir délivrer les âmes de ceux qui sont morts en état de péché mortel à force d'aumônes et de prières : ce point de doctrine a sans doute été introduit par un intérêt tout mondain. L'enlèvement d'une fille est un péché pardonnable; enfin leurs idées sur le divorce annoncent moins encore une morale relâchée qu'un désordre que l'asservissement complet de la femme explique, s'il ne l'excuse.

On comprend aussi pourquoi le prêtre absout le vol dans une société où les excursions sur le territoire étranger sont considérées comme de justes représailles : mais ce qu'on pourrait lui reprocher avec plus de fondement, c'est de mettre l'absolution à prix, et de prélever sur le larcin une part de sa valeur. Il n'administre également le viatique qu'après avoir réglé les conditions du marché soit en argent, soit en denrées. Ce positivisme dans les formes n'empêche pas les Monténégrins de croire avec une foi sincère et vive, et le même homme qui marchandera un sacrement, comme s'il était question d'un objet matériel à son usage, se ferait tuer plutôt que de renoncer à la moindre pratique consacrée par la religion de ses pères.

On rapporte à l'an 1333 de notre ère l'introduction du donatisme dans le

Monténégro; à cette époque, Étienne, roi de Servie, ayant succédé à son père pour toute la Dalmatie orientale, se fit proclamer empereur des Romains et des Serviens. Il essaya de régler le cérémonial de sa cour à l'instar de celle de Constantinople, et accorda plusieurs priviléges au clergé. Pour ôter toute influence aux Grecs, il changea le titre de métropolitain de Servie en celui de patriarche, et le déclara indépendant de tout autre siége et chef des Églises soumises à son autorité.

L'architecture des églises est d'une grande simplicité. Le fronton, surmonté d'une croix, est muni de trois cloches; les murs, soigneusement blanchis, sont nus. Il n'y a de bancs et de siéges que pour le curé et ses assistants.

L'autel n'est autre chose qu'une pierre massive et cubique placée dans le sanctuaire que forme une boiserie où sont grossièrement peintes des figures de saints et qui s'élève jusqu'aux arceaux de la voûte. Ordinairement cette cloison est percée de trois portes; celle du milieu, à double battant, est cintrée et beaucoup plus grande que les deux ouvertures latérales, qui sont simplement garnies de deux rideaux.

Le cérémonial est presque entièrement semblable à celui de l'Église grecque. Le peuple reste debout pendant les offices, quelle qu'en soit la durée. Ce serait une profanation que de cracher à terre; les chiens, considérés comme immondes, ne sont point soufferts dans l'enceinte.

Le principal luxe des églises consiste dans le luminaire. L'offrande d'un grand nombre de cierges est regardée comme agréable à la divinité. Les quêtes sont fréquentes; elles se font dans une espèce de bassin qui circule constamment dans les rangs des fidèles et qu'on apporte même dans les quêtes à domicile.

Les popes ou curés sont mariés avant l'ordination; leurs femmes jouissent d'une grande considération parmi le peuple. On assigne à chaque pope une portion de terre qu'il doit cultiver en personne avec l'assistance de sa famille. En général les mœurs du clergé sont pures; en dehors des jeûnes fréquents de l'Église grecque, les prêtres peuvent manger toutes sortes de viandes.

Les caloyers ou moines suivent la règle de saint Basile; ils observent le célibat et se soumettent à des macérations rigoureuses. Il est interdit, sous peine d'excommunication de manger des grenouilles et des tortues de terre.

Quant au costume des ecclésiastiques, il est absolument celui de tous les autres Monténégrins; ils sortent armés, et ne reprennent les insignes du prêtre que lorsqu'ils en exercent les fonctions.

CHAPITRE XX.

FÊTE DE LA PÊCHE.

Lorsqu'on est parvenu au centre du Monténégro, les montagnes semblent s'abaisser, et l'on se croirait peu audessus du niveau de l'Adriatique en voyant les pics culminants percer les nuages de leur cime. C'est de ces escarpements que coulent les eaux dans la direction d'occident en orient pour aller se déverser vers le lac de Scodra et vers la Moraka de l'ancienne Prévalitaine. La première de ces rivières est la Rèkova-Czernovitch, qui prend sa source au versant du mont Goloxum, et forme non loin de Cétinié un lac du même nom, d'où elle sort pour se jeter dans le lac Labéotis. Cette rivière est extrêmement poissonneuse.

Des myriades d'oiseaux annoncent l'approche du poisson que les indigènes appellent skuranza et dont la grosseur dépasse un peu celle de la sardine. C'est un tribut que le lac envoie, deux fois par an, aux habitants de la montagne, et qui forme un des principaux revenus du vladika.

Dès que l'ouverture de la pêche est annoncée, on se rend au lac, et l'on adresse des prières à Dieu pour que les produits soient abondants. Les prêtres, comme les anciens aruspices, tirent des présages de la sérénité du ciel, de la forme des nuages et de la direction du vent, qui pronostique une pêche heureuse quand il souffle de l'est. On bénit les rives du lac et les filets. Les pêcheurs disposent à travers les joncs de grandes nasses coniques, des paniers et différentes sortes de rets.

Quand tous les préparatifs sont achevés, on fait de nouvelles prières, et

les ordonnateurs entrent les premiers dans l'eau. Ils remontent la rivière en y jetant des grains de blé et d'autres menues semences concassées et marinées jusqu'à fermentation dans un mélange d'eau et de miel. Les poissons se jetent avec avidité sur cette pâture; alors les oiseaux pêcheurs fondent sur eux en poussant des cris aigus, et les sardines, pour leur échapper, tombent dans les embûches dont elles sont entourées. Quand on juge les filets et les paniers suffisamment remplis, on les vide dans des tonnes, et l'on procède à la salaison. La même manœuvre est répétée d'heure en heure pendant quinze ou vingt jours, jusqu'à ce que les goëlands disparaissent: ce qui indique que les sardines rentrent dans le lac, d'où elles redescendent à la mer en suivant le cours de la Boïana.

CHAPITRE XXI.

CULTURE. CÉRÉALES, LÉGUMES, ARBRES FRUITIERS ET FORESTIERS.

La différence d'élévation des versants et des vallées permettrait d'obtenir dans le Monténégro des produits d'une grande variété; mais l'imperfection des modes de culture et l'usage d'abandonner le soin des champs aux femmes ont retardé jusqu'ici les progrès des Monténégrins dans le plus utile des arts. La simplicité des besoins et l'esprit de routine, que les populations arriérées confondent souvent avec l'attachement aux institutions, dureront peut-être parmi les montagnards aussi longtemps qu'ils garderont leur cachet national; et ils cesseront d'attirer les regards de l'historien et du voyageur quand la civilisation les aura élevés au niveau des peuples les plus avancés.

Dans les régions froides on sème du seigle, de l'orge d'été, du maïs, du sarrasin et du chanvre.

Les légumes qu'on rencontre le plus généralement sont la pomme de terre, les topinambours, le chou et la carrotte; les pois et les haricots sont des articles d'exportation; mais on n'y connaît ni les fèves ni les lentilles. L'asperge sauvage abonde partout, ainsi que l'ail et l'oignon. Le blé réussit assez bien sur la lisière orientale, et les raisins, sous une bonne exposition, prospèrent dans certaines localités. Le figuier croît spontanément; mais l'olivier a besoin d'être abrité contre les vents de l'est et du nord: comme la greffe n'y est point pratiquée; le fruit conserve une saveur agreste. Il y a une espèce de pêches dont quelques-unes ne pèsent pas moins d'une livre et que Pouqueville a introduite en France, où elle paraît s'être acclimatée. Dans le Monténégro ce fruit ne s'obtient pas par la greffe.

Le pommier, le poirier, le prunier, le cornouiller, le cerisier, dont le fruit fournit aux habitants différentes boissons, se rencontrent à toutes les expositions. Dans les régions qui avoisinent la mer, on trouve le micocoulier, le caroubier et l'arbousier.

Les zones situées au-dessous des neiges permanentes sont plantées de pins, de mélèzes, de cyprès, de chênes verts, d'ifs, d'alaternes, de buis, de genévriers, de houx et notamment de sapins. Sur la base des montagnes croissent des hêtres, des charmes, des frênes, des châtaigniers, des chênes blancs, des érables, des planes, des sorbiers, des platanes, des noyers et des tilleuls d'un port magnifique. Le tremble, le saule, l'aune, le coudrier, le sureau et le bouleau se plaisent dans les terres basses.

Les forêts sont peuplées de gibier; les rivières et les ruisseaux abondent en truites et en écrevisses. La flore des montagnes et des vallées fournit aux abeilles un miel comparable à celui de l'Attique; mais quand les ruches se trouvent dans le voisinage des tilleuls, il a une vertu enivrante qui est contraire à la santé.

CHAPITRE XXII.

COMMERCE.

EXPORTATION. La principale richesse du pays consiste en troupeaux. On exporte annuellement par Cataro cent quarante mille moutons et de vingt-cinq à trente mille chèvres, à la destination de Venise. Leur chair salée ou boucanée s'appelle *castradina*. La préparation s'en fait pendant les mois de septembre, octobre et novembre.

On exporte aussi de six à sept mille quintaux de fromages. Dégagés de la partie butyreuse, ils se conservent parfaitement; mais ils sont moins agréables au goût, cassants et trop secs. Les quantités considérables de laine, de cordouans et de suif qui s'expédient sur la place de Cataro passent à l'étranger. La pêche de la sardine, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent fournit un des articles les plus importantsdu commerce d'exportation : on en envoie dans les pays voisins de la côte et jusqu'en Apulie. Quant aux bœufs et aux mulets, dont l'espèce est en général petite et d'une apparence chétive, le trafic qu'en fait le Monténégro est peu considérable.

Le commerce de détail consiste en bois de chauffage, charbons, fruits, miel, cire, agneaux, beurre, fromages frais, œufs, gibier de toutes espèces et légumes. Les marchés les plus fréquentés par les montagnards sont Cataro, Rizano, Dobrota, Perasto, Budua, Pastrowitch, Castel-Nuovo, Raguse, Nixid dans l'Hertzégowine et Chabiak dans l'Albanie turque.

Les transports pour Cémaïk, bazar situé à la porte de Cataro, se font non à dos de mulet, mais à dos de femme. *Le nostre donne sono le nostre mule*, répondent les Monténégrins aux étrangers qui s'en étonnent. Après avoir vendu ses denrées, le montagnard rapporte dans ses foyers des étoffes, de la toile et quelques articles de mercerie et de quincaillerie.

On comprend que les arts soient nuls dans un pays où toutes les industries se bornent au strict nécessaire. Le sablier et la clepsydre y tiennent lieu d'horloges : quand le temps est serein, le montagnard suppute avec précision les heures du jour en observant les ombres des rochers. Les instruments des divers métiers ont toute la rudesse primitive; les étoffes fabriquées dans le pays sont en poil de chèvre brut, ce qui ajoute à leur poids et à leur épaisseur. Les femmes, condamnées à des travaux trop rudes, s'acquittent imparfaitement de ceux qui conviendraient mieux à leur sexe. Ainsi le premier bâton qu'elles auront ramassé leur tiendra lieu de quenouille.

On chercherait en vain dans le Monténégro des boulangers, des bouchers, des menuisiers et des serruriers; chacun taille ses habits comme il l'entend, fait ses chaussures avec des peaux de chèvre, sans donner au cuir d'autre préparation que celle de le fouler et de le battre dans une dissolution de sel marin.

CHAPITRE XXIII.

PROVINCE DE CATARO.

Nous avons vu que le Czernagora, considéré dans son ensemble, est un amas de montagnes dont l'accès naturel est du côté de l'Albanie. Des bateaux à vapeur d'un fort tonnage pourraient, en remontant la Boïana, traverser le lac de Scutari et remonter jusqu'à Cétinié; mais, au nord et à l'occident, les eaux du Monte Célo se perdent dans des abîmes incommensurables, qui ont leur issue dans le golfe Rhizonique, où elles surgissent, chargées de détritus et de feuilles encore fraîches, dépouilles du Monténégro.

Dans aucune autre contrée les orages ne retentissent avec un bruit aussi terrible que dans les échos de ces montagnes. Le fluide électrique fait trembler ces masses énormes jusque dans leurs fondements, et un roulement sourd sort des entrailles de la terre; dans cette grande crise de la nature il serait difficile de reconnaître quel point du ciel est le foyer de la tempête. Quand elle a duré cinq ou six heures, les torrents de pluie font monter les eaux dans le canal de Cataro; et telle est leur impétuosité qu'elles semblent jaillir du sein de la mer. Alors le bassin de la porte Gordizzio bouillonne comme la chaudière d'une machine à vapeur; la Fiumara se gonfle; les flots de l'Oroçavatz, ceux de la Glinta se pressent avec tant de violence que la montagne semble se mouvoir. Si, pendant que la Glinta est ainsi agitée, on se couche sur le sol à quelque distance du bord, on sent un frémissement qui annonce le voisinage et le désordre de son cours souterrain.

Le puits connu sous le nom de *trou du diable* rejette les pierres que les enfants s'amusent à y lancer. Les ha-

bitants, témoins de ce phénomène, craignent qu'un jour Cataro ne soit détruite par quelque tremblement de terre, comme le fut jadis Rizano ou Rhizonicum.

Après la catastrophe où périt cette dernière ville, ceux qui furent assez heureux pour échapper à la mort se retirèrent au Théodo, où ils bâtirent une ville qui fut longtemps florissante. Sur l'emplacement de l'ancienne, que l'on croit avoir été la résidence de la reine Teuta, on voit les restes d'un beau pavé en mosaïque. La partie appréciable de ces débris antiques a dix mètres de long sur trois de large; la terre se dérobe sous des atterrissements difficiles à déblayer. On aperçoit sous l'eau un édifice monumental, et dans les environs, on peut reconnaître les traces d'une voie romaine.

Castel-Nuovo. Cette place, que don Juan d'Autriche enleva aux Vénitiens et qu'il leur rendit après la mémorable bataille navale de Lépante, est entourée de haies et de vignobles. L'air est insalubre sur cette plage. A tout prendre, la situation du golfe est magnifique. La carte du capitaine Gauthier, qui en indique les mouillages et les sondes, ne laisse aucun doute sur l'importance du golfe de Cataro, qui, au besoin, pourrait abriter toute la marine de l'Adriatique.

CHAPITRE XXIV.

ZUPANIES DALMATIENNES.

Terbunié, aujourd'hui Trébinié. Les indications des commerçants furent probablement la source des connaissances géographiques. L'amour du merveilleux et le désir d'acquérir des richesses portèrent d'abord les hommes à voyager; le besoin d'avoir des notions exactes sur les distances, la nature et les productions des divers pays, fit que l'on compara toutes ces données, et la science née de l'observation s'appuya de la critique. Mais pendant longtemps l'incertitude des systèmes cosmographiques et les erreurs sanctionnées par des hommes célèbres jetèrent tant d'obscurité dans les idées acquises que de toutes les études qu'embrassa le génie de l'homme la plus difficile et la plus incomplète fut celle du globe qu'il habite. Constantin Porphyrogénète connaissait sans doute bien imparfaitement cette côte de la Dalmatie; car il se contente de dire : « C'est à Décatère (Cataro) que commence la principauté de Terbunie, qui s'étend vers Raguse et vers les montagnes de la Serblie. »

Il est probable que sous cette vague indication il comprenait la Moravie Supérieure, qui fit ensuite partie de la Zenta jusqu'au mont Scordus, frontière de la Bosnie, de la Rascie et de la Servie actuelle.

Zachlumié. Cette province s'étendait depuis Raguse jusqu'au fleuve Orontium (Narenta). « Le littoral est habité par des païens, et la région montueuse par des Serviens baptisés. »

Cette contrée correspond au Cudvergik de Chalcocondylas: elle est enclavée dans l'Hertzégowine : on en a démembré la zupanie de Rastotza, aujourd'hui Rat, qui dépend du domaine de Raguse.

Paganie. « A partir de l'Orontium commence la Paganie, qui s'étend jusqu'au fleuve Zentina (Cétinia). Elle est divisée en trois zupanies : Rostotza, Mokri, Dalem. » Elles sont comprises dans la Primorie des Slaves. « Les deux premières zupanies sont situées dans le voisinage de la mer; leurs habitants vivent des produits de l'agriculture; les îles de Meleta, Curcura, Bartzo et Pharos se trouvent à peu de distance et en face du littoral qu'ils occupent. »

Concordances géographiques.— Stritter rapporte dans un de ses fragments que, sous le règne de Michel le Bègue, les Slaves de la Dalmatie étaient devenus autonomes; il est probable que les zupanies qu'ils occupaient conservèrent, non sans quelques altérations, les dénominations des conventus, tels qu'ils existaient au temps des Romains : ainsi Rastotza ou Arastotza serait l'Arcazana de Ptolémée, Mokri le Muchlrum de Procope, qu'il signale comme une dépendance de la Zachlumie.

Luccari prétend que le cap Levisella est le promontoire Comanus, dont parle Tite-Live et près duquel est Alexandria, une des Celadussæ; que le canton de Pelizaz, qui avoisine Stagno, est le pays des Pearii de Strabon (les Pilari

de Pline), détruits par les pirates de Narenta, vers le dixième siècle.

On retrouve dans le château de Rat, ajoute Luccari, le Rataneum de Pline, désigné par Dion sous le nom de Retinum.

C'est sur cette même plage que l'on voit le port de Laureata, dont s'empara Ilauphus, lieutenant de Bélisaire. Ce pays s'appelle aujourd'hui Lavrak ou région des lauriers.

On ne peut rien dire de précis ni même de raisonnablement conjectural de Dalem, à moins que ce ne soit Dalminium, qui aurait été comprise dans la troisième zupanie des Slaves indépendants.

Croatie. Nous ajouterons quelques détails sur les concordances géographiques de la Croatie. Constantin Porphyrogénète convient lui-même qu'il règne une grande confusion dans les données géographiques de l'Illyrie depuis les invasions des barbares. « A la Zentina, dit cet auteur, commence la Croatie, qui comprend tout le rivage de la mer jusqu'aux frontières de l'Istrie près d'Albunium. Elle se prolonge au delà du thème d'Istrie vers les montagnes et confine à la Serblie du côté de la Celtina et de Chlebena : au reste, on ne peut donner une délimitation précise du territoire des Croates baptisés; il règne à cet égard une obscurité complète. »

La Serblie comprenait la Zachlumie, la Terbunie, le canton de Canali, contrées devenues presque désertes à la suite des dévastations des Avares, qui avaient détruit les colonies romaines, ainsi que celles d'une partie de la Dalmatie et du thème de Dyrrachium.

Les villes qui se trouvaient habitées au dixième siècle étaient Destinieum, Tzernabuzen, Megyretos, Dresnès, Lesneck, Salemes, Catera et Disnec.

Rapprochant ces noms barbares de la nomenclature ancienne, les Dalmates modernes font de Destinicum la capitale des Desitiatæ. Selon les mêmes conjectures, Tzernabucum ne serait pas la ville dont Ortelius fait mention dans le digeste, mais Zernis de l'itinéraire de Dyrrachium à Constantinople, qu'Etienne de Byzance appelle Therna, et Cedrenus, Tzerna; Megyretos était située au centre de la Zachlumie; Dresnès, Lesnec, Catera et Desnec étaient des bourgades du golfe Rhizonique, que Stritter range dans le banat de Bosnie

Les Narentani, restés païens, possédaient vers le commencement du dixième siècle les villes de Mocron, Beroulia, Osrok et Labinitza. Leur autorité s'étendait en outre sur les îles de Curcra, Cicer que les Slaves nomment Karkar, et Huar, qui est l'antique Pharos; Bratz, surnommée Britannia, qui a donné naissance à la mère de Constantin, ce qui a fait croire à quelques géographes que cette princesse était d'origine anglaise. Enfin les Narentani possédaient la ville de Lagosta. Elle est rangée parmi les Celadussæ, et inscrite dans le *statuto* (cadastre) de Raguse sous le nom de Lastre. Les indigènes l'appellent Lastovo.

CHAPITRE XXV.

ROYAUMES DE CROATIE ET DE DALMATIE AU DIXIÈME SIÈCLE.

Vers l'an 900 de notre ère, la Croatie et la Dalmatie reçurent une nouvelle division géographique. Budinus, qui avait pris en se faisant baptiser le nom de Sviatopolk ou de Svétomir, régla les démarcations de son royaume. Le pape Étienne et l'empereur Léon l'Arménien lui envoyèrent des ambassadeurs. Honorius, légat du saint-siége, assisté de deux cardinaux, Jean et Léon, plénipotentiaires de l'empereur, étant arrivé en Illyrie, trouva le roi campé dans la plaine de Dalma, ou Hilvno. On tint alors un synode où l'on régla ce qui était relatif à l'Église et à l'État; puis le prince fut couronné suivant la forme du rituel romain.

Sviatopolk fixa d'abord les limites des provinces de sa juridiction. Tout le pays arrosé par des fleuves qui se jettent dans l'Adriatique reçut le nom de région maritime, et le territoire traversé par les eaux et les affluents de la Save fut appelé Serblie ou Servie.

La première région, à partir de Dalma jusqu'au val de Vino, qu'on nommait auparavant Dalmatie Inférieure, s'appela Croatie Blanche.

Il arrêta ensuite, avec le consentement des légats du pape, que l'église de Salone serait érigée en métropole et qu'elle aurait pour suffragants les évêchés de Spalato, de Trau, de Scar-

dona, d'Aronsio, de Nona, d'Arbe, d'Absyrtium, de Veglio et d'Épidaure. L'un des légats, Jean, fut le premier évêque de Spalato, et ses successeurs sont encore qualifiés de primats de Dalmatie et de Croatie.

Sviatopolk nomma Croatie Rouge la contrée appelée précédemment Dalmatie Supérieure et qui s'étendait depuis son camp de Hlivno jusqu'à Babalona. Il lui assigna pour métropole Dioclée, qui eut pour suffragants les évêchés d'Antivari, Budua, Sorbium (Sardania), place située au nord du lac Labéatis (Balta), Bosonium, Calarum, Olchinium, Suacium (Sphacia), Scodra, Drivastum (pays des Pulati), Terbunium et Zachlumium.

La Servie fut partagée en deux provinces : la première, qui s'étendait depuis la Drina jusqu'au mont Pinus, reçut le nom de Bosnie, et il donna celui de Rascie au pays compris entre le même fleuve et la ville de Luscia ou Lissus, située à l'embouchure du Drin. Le roi établit dans ces deux provinces des bans ou ducs, des zupans (iupans) ou comtes et des sotniki (centurions).

Lorsque les Madgyars s'emparèrent de la Hongrie, les Croates, inquiétés par ce voisinage, abandonnèrent les monts Carpathes, où ils s'étaient établis depuis le troisième siècle de notre ère. Arrivés sur les bords de l'Adriatique, ils se soumirent aux empereurs d'Orient. Constantin Pogonat engagea le pape à leur envoyer un évêque et des prêtres pour les instruire et leur donner le baptême. Déjà saint Cyrille et saint Méthodius avaient porté le christianisme chez les Slaves.

Le pape ordonna qu'en recevant le baptême les Croates feraient serment de ne jamais envahir le territoire de leurs voisins et de vivre en paix avec eux. Ils restèrent fidèles à cet engagement jusqu'à ce que, exaspérés par la domination des Francs, ils prirent les armes; après une lutte de sept années, ils recouvrèrent leur indépendance. Les Serviens suivirent l'exemple des Croates, et demeurèrent attachés à l'empire, sous le gouvernement de leurs princes particuliers.

Les dénominations antiques avaient été altérées ou effacées par les barbares; cependant on en retrouve quelques-unes dans les annales de l'époque de Charlemagne. Éginhard, en parlant de la Croatie, rapporte qu'Éric, après de nombreux combats, périt devant Tersatica (Tersatz), ville de Liburnie. Les possessions de ce prince ne s'étendaient pas au delà du rayon de Tersatica, et il ne recevait qu'un simple hommage de Paul, seigneur de Zadera (Zara) et de Donati, qui en était évêque. Vers le même temps l'empereur Nicéphore envoyait une escadre dans l'Adriatique pour maintenir son autorité sur le rivage oriental de la presqu'île : or, comme il était lié d'amitié avec Charlemagne, il paraît probable que cette expédition avait été concertée entre les deux souverains. Le récit d'Éginhard semble confirmer cette hypothèse. La Dacie, suivant cet annaliste, ainsi que l'Istrie, la Liburnie et la Dalmatie appartenaient à Charlemagne, à l'exception des villes maritimes qu'il permit à l'empereur d'Orient de reconquérir.

Une partie de la Dacie, dont le chef-lieu était Francheville, porta jusqu'au douzième siècle le nom de Francochorion. A cette époque la Croatie et la Slavonie s'étaient soustraites à la domination impériale; mais Taurunum, ville située au confluent de la Save et du Danube, relevait de l'empire grec; et c'est pour cette raison qu'on l'appela Alba-Græca. La Bosnie était alors comprise dans la Servie, qui avait aussi absorbé la Croatie et la Dalmatie. Cet État, qui avait pris naissance en 920, fut démembré vers 1170.

Les premiers rapports politiques entre les Dalmates et les Vénitiens datent du commencement du neuvième siècle. Jetons un coup d'œil rapide sur cette période de l'histoire de la Dalmatie.

Les députés envoyés par Nicéphore à Charlemagne le joignirent à Saltz sur la rivière de Sala en Thuringe. C'est là que fut échangé le traité de partage du territoire dalmatique, traité qui laissait aux Grecs les principales places du littoral, que les Vénitiens n'étaient pas encore assez puissants pour leur disputer. Justinopolis, aujourd'hui Capo d'Istria, resta la propriété d'un des princes particuliers qui, depuis une vingtaine d'an-

nées, exerçaient un pouvoir indépendant dans les villes maritimes, émancipées de la domination des Grecs, à charge par elles de payer à la chambre impériale trois cent cinquante-quatre marcs d'argent. La Dalmatie et la Croatie se trouvaient dans une position à peu près semblable vis-à-vis de Charlemagne; c'était moins une sujétion pure qu'une vassalité.

Cependant Venise grandissait sous la protection de l'empire; son territoire se bornait alors au Dogado, qui comprenait Rialto, Chiozza, Malamocco, Héraclée et Æquilie, lorsque Nicéphore essaya de s'emparer de Comacchio, dont Pepin avait la souveraineté. Paul échoua dans cette entreprise; alors le doge, qui avait connu Charles, auprès duquel il s'était rendu à Thionville, et qui, assisté de l'évêque de Zara, avait négocié avec ce prince un accommodement entre les Francs et les Grecs, intercéda de nouveau et obtint la paix pour Venise et pour Nicéphore.

Les chroniques signalent plusieurs phénomènes célestes qui eurent lieu vers cette époque (807) : on observa trois éclipses, deux de lune et la troisième de soleil; le dernier jour de janvier la planète de Jupiter parut passer dans la lune, qui était dans son dix-septième jour; et le quatorze de mars celle de Mercure fut visible sur le disque du soleil, un peu au-dessus du centre de cet astre, et formant une tache nébuleuse. Ce phénomène dura huit jours.

(811-838.) L'empire grec, entouré par des ennemis belliqueux et avides, ne pouvait plus défendre ses possessions dans l'Adriatique; les Vénitiens et les Dalmates se virent donc forcés à protéger eux-mêmes leur commerce contre les pirates sarrazins et contre les Narentains, qui n'avaient pas encore embrassé le christianisme.

Peu de temps auparavant, Haroun-al-Raschid était mort, et l'empereur, à peine débarrassé de ce rival redoutable, eut à lutter contre les Bulgares. Il crut conjurer le danger en établissant, à l'instar des colonies militaires des Romains, un corps d'observation sur la frontière illyrique. Cette garde devait se perpétuer et se recruter dans les mêmes provinces qu'elle avait mission de défendre.

Les nouvelles charges pesèrent cruellement sur le peuple, et les exacteurs causèrent autant de mal qu'en auraient pu faire des ennemis déclarés. On enrôlait dans la milice tous les indigents valides, et l'on força les autres habitants à payer l'impôt pour tous, et à donner pour l'équipement de chaque soldat dix-huit pièces d'or; ce qui équivalait à deux cent cinquante francs de notre monnaie. Toutes les autres taxes furent augmentées, et par une mesure rétroactive on en fit remonter le payement à la première année du règne de l'empereur. La capitale regorgea d'espions, qui tenaient note des dépenses de chaque famille. Le tyran eut le pressentiment de sa fin prochaine : « Je ne sais, disait-il, si c'est Dieu ou le diable qui me pousse; mais je me sens entraîné par une force irrésistible. » Il mourut à Andrinople après avoir vu son armée presque anéantie par les Bulgares.

CHAPITRE XXVI.

ÉTAT DE LA DALMATIE (838-1340).

Vers l'année 838 les Francs étaient encore maîtres de plusieurs points de la Croatie, de la Parathalassie ou Primorie et du territoire qui s'étend jusqu'à la Save. Zonaras rapporte qu'à cette époque ils s'associèrent à une expédition dirigée contre Bari, ville occupée par les Sarrasins. Pendant cette guerre, les Narentains, alliés des mahométans, ravagèrent toute la Croatie, qui ne put jamais se relever de ce désastre.

Sous le règne de Mucimir, vers la fin du neuvième siècle, l'évêque de Nona était le seul métropolitain de la Dalmatie qui reconnût l'autorité de Rome; plusieurs autres prélats étaient soumis au patriarche de Constantinople. Il y avait deux églises en Illyrie; on touchait au schisme de Photius. Dès le commencement du même siècle, 809, la question de la procession du Saint-Esprit avait été agitée dans le concile d'Aix-la-Chapelle. L'année 859 fut mémorable dans l'orient de l'Europe; l'hiver fut si rigoureux que la mer Adriatique gela entièrement, et presque à la même époque les Slaves apprirent que Rurik, aventurier scandinave, avait été nommé prince de Russie.

Il est question en 884 d'un royaume situé entre la Drave et la Save; mais ce n'était qu'un démembrement de la Croatie, qui passa successivement sous la suzeraineté de Charles le Gros, empereur d'Occident, et d'Arnulphe, roi de Germanie. La Croatie maritime appartenait en toute souveraineté à Mucimir, comme le prouve un cartulaire de 892 souscrit par dix-huit de ses zupans. Paulémir fut couronné à Terbunium; ce prince guerrier passa la Lim, battit Glintomir, zupan de Rascie, sur les bords de l'Ibar, où il fit construire Béla, depuis siége d'un évêché qui existait encore au seizième siècle. Il poussa ses conquêtes jusqu'à Syrmium; là il convint avec les Hongrois que la Save serait la limite entre les deux royaumes.

Sa couronne échut à Riescimir, son fils posthume. Parmi les autres rois qui appartiennent à cette époque obscure, on cite encore Rodoslas et Prélimir. Ce dernier est compté comme le dixième prince de la Dalmatie.

Dans le partage qu'il fit de ses États entre ses quatre fils, ce Prélimir les divisa en autant de tétrarchies. La première, qui échut à Havlimir, comprenait la Zenta et la vallée du Drin; il y joignit les zupanies de Lusca, de Podlugia, de Gorsk, de Cepelnia, de Dulcigno, de Prapalnus, de Camerntza, de Budua, de Koutchievo et de Gripuli.

La seconde, qu'il donna à Boleslas, se composait de Terbunium avec la zupanie de Glintomir, de Vetnitza, de Rudine (Rataneum), de Krujévitza, de Hormus, de Risanum, de Drauvitza, de Canali et de Czernovnitza.

La troisième, qui fut le partage de Draghisla, comprenait la Tchernanie, les zupanies de Stantania, de Papava, d'Iamsko, de Luka, de Vélikagor, d'Imata, de Vetchérigorié, de Dubrara et Debra (les Dèbres).

Enfin Svélad eut la Podgorie avec les zupanies d'Onogoste, de Moravia, Komesnitza, Piva, Gaza, Nettusign, Guiescevo, Kora, Debreccia, Narenta (surnommée Staradrieva par les Slaves) et Rama.

Ces tétrarques prirent le titre de kniézovitchs, c'est-à-dire fils de princes, sans s'arroger la prérogative royale, dans la crainte de porter ombrage à Bodinus (Vodin), qui établit en 1100 le siége de son royaume à Scodra. Ce conquérant s'empara de la Rascie et de la Bosnie, dont il forma un banat; ayant appris la mort de Robert Guiscard, il se rendit maître de Durazzo et du territoire qui en dépendait.

CHAPITRE XXVII.

INVASION DES NORMANDS.
(1080 - 1085.)

Jamais l'empire d'orient n'avait été plus sérieusement menacé que pendant le règne d'Alexis Comnène. Les Turcs, partis des bords du Iaxarte, étaient campés à Nicée, d'où ils menaçaient Constantinople; Robert Guiscard avec aea Normanda occupait Dyrrachium, tandis que les croisés épuisaient les provinces effrayées de leur licenco et de leur nombre.

Robert ne pouvait oublier l'injure faite à sa fille Hélène. Cette princesse avait été conduite à la cour de Michel Parapinace pour épouser son fils Constantin lorsque sa trop grande jeunesse ne serait plus un obstacle à cette union. Mais, avant ce temps, Botoniate, après avoir détrôné Michel, avait fait enfermer dans un couvent la jeune fiancée avec Sybile, qui fut depuis comtesse de Roure et de Champagne. Vainement Alexis avait rappelé Hélène à la cour; l'alliance de Guiscard avec la famille impériale était devenue impossible.

Le duc, chez qui la bravoure n'excluait pas la ruse, imagina d'opposer à Alexis un faux Michel Parapinace. Cet imposteur s'acquitta de aon rôle avec tant d'adresse que tous les Grecs établis dans la basse Italie s'empressèrent de rendre hommage à leur prétendu souverain. On le salua du nom d'empereur orthodoxe. Le pape, abusé lui-même, écrivit aux évêques de la Pouille et de la Calabre pour qu'ils eussent à exhorter les fidèles à porter assistance à Michel, qui implorait les secours du saint-siége et de Guiscard. Il promettait à tous ceux qui embrasseraient une cause aussi sainte des indulgences et l'absolution de leurs péchés.

Salerne, Otrante, Brindes furent los points où se rassembla l'armée du duc. Il emmenait avec lui Boëmond, qu'il

avait eu d'Alberade, sa première femme. Le jeune guerrier traversa le golfe avec quinze vaisseaux pour porter sur quelque point de la côte les troupes qu'il avait à bord ; il se détermina pour Dyrrachium, parce que le trajet était court, et il s'empara d'abord de Corfou, dont il fit la base de ses opérations. Si la lutte eût été purement diplomatique, le débat entre la ruse normande et l'astuce déliée de Byzance aurait pu se poursuivre à chances égales; mais d'un côté l'empire était en pleine décadence, tandis que de l'autre une race forte et d'un courage chevaleresque marchait au combat comme à une fête. Le duc, entouré de l'élite de ses guerriers, était accompagné de Sigelgaïte, sa femme, qui lui avait donné Roger. Cette princesse avait endossé l'armure; elle maniait un cheval et un glaive avec autant de force et d'adresse qu'aucun des hommes d'armes de cette époque.

Robert Guiscard n'attendait plus pour partir que le retour de Raoul Peau-de-loup, qu'il avait envoyé à Constantinople pour y porter son ultimatum. Cet agent revint sans avoir même obtenu de réponse; mais il osa dire au duc que le prétendu empereur qu'il comblait d'honneurs à sa cour n'était autre qu'un nommé Hector, prêtre truand et défroqué; qu'il avait vu lui-même à Constantinople le véritable Michel vêtu de l'habit monastique, vivant et renfermé dans un cloître. Il ajouta que, depuis son départ de Constantinople, Botoniate avait cessé de régner, qu'Alexis l'avait remplacé sur le trône, et qu'en même temps il avait rétabli le jeune Constantin dans tous les honneurs auxquels sa naissance lui donnait droit de prétendre. Raoul concluait de cette conduite, qu'il était naturel de regarder comme un commencement de réparation, que le mariage d'Hélène s'accomplirait ultérieurement; et enfin que la guerre, désormais sans objet, attirerait sur les armes du duc la colère divine.

Robert, dont le caractère impétueux souffrait difficilement une contradiction, s'emporta contre Raoul; et sans doute son ressentiment aurait eu des suites funestes si on ne l'eût informé au même instant que la flotte de Boëmond était de retour.

Le prince avait poussé une reconnaissance jusqu'aux atterrages de Corfou, et reconnu la côte d'Illyrie. Sur les indications qu'il donna à Robert, l'expédition fut immédiatement résolue. Une flotte de cent cinquante voiles appareilla de Brindes, où se trouvait le duc; elle portait environ trente mille hommes de débarquement. Cassiopée et Corfou, n'espérant pas résister à un armement si considérable, se soumirent à Robert, et d'autres cités suivirent cet exemple. L'île rapportait annuellement à l'empire quinze cents livres pesant d'or.

Tandis que le duc triomphait par la seule terreur de son nom, Boëmond s'emparait de Buthrotum, d'Avlona et de Canina, villes situées sur le continent.

La position de Dyrrachium en faisait un point d'une grande importance pour les Normands; Boëmond reçut l'ordre de s'y rendre par terre à la tête d'un corps d'armée, tandis que le duc attaquerait la place du côté de la mer. Sa flotte était poussée par un vent propice; déjà les soldats demandaient où était la ville, que leur dérobait un promontoire, lorsqu'une tempête furieuse dispersa la flotte. Robert, échappé à ce désastre, aborda sur une plage couverte de corps et de debris. La famine menaçait de faire périr les soldats que la mer avait épargnés; les naufragés n'eurent d'autres ressources que le blé et les fruits qu'ils trouvèrent dans les champs. Le duc ne se laissa pas abattre par ce revers; il réorganisa ce qui lui restait de troupes, et, après avoir fait sa jonction avec le corps d'armée de Boëmond, il vint camper le 14 juillet devant l'antique Épidaure.

Alexis, à peine informé de l'occupation de Corfou par les Normands, avait nommé Georges Paléologue gouverneur de Dyrrachium. Ce dernier prit de nouvelles dispositions défensives; Robert ne disposait plus que de quinze mille hommes, sans compter les matelots. Le général grec était digne de se mesurer avec le chef normand, et l'issue de ce conflit était douteuse. C'était jadis sur le même théâtre que César et Pompée étaient venus pour décider des destinées de Rome et du monde.

Avant l'ouverture des hostilités, Pa-

léologue fit demander à Robert pour quel motif il faisait la guerre à l'empereur. C'est, répondit le duc, pour replacer Michel sur le trône de ses ancêtres. Les envoyés du gouverneur déclarèrent que les Grecs y consentaient, et que dès qu'il paraîtrait on s'empresserait de déposer à ses pieds les clefs de la ville. Robert, qui ne s'attendait pas à tant de condescendance, se décida à leur envoyer le prétendu Michel revêtu des ornements impériaux. A l'heure fixée pour son arrivée, les habitants de Dyrrachium accoururent en foule pour voir le protégé des Normands. Mais à peine eut-il paru qu'on entendit partout, au milieu des rires et des huées : C'est Hector! le caloyer de la Mandra! En même temps la garnison fit une sortie, et après avoir tué quelques Normands elle rentra triomphante dans les retranchements.

Un combat naval fut livré à la flotte normande par le doge Dominique Silvio (1), et Boëmond y faillit périr; une sortie des assiégés qui occasionna des pertes considérables aux Normands; l'arrivée de Maurice, amiral de l'empereur Alexis, et le manque de subsistances dont la flotte et le camp de Robert commençaient à souffrir auraient découragé tout autre que le duc; déjà la défection des villes alliées et des troupes auxiliaires semblait ne lui laisser d'autre moyen de salut qu'une prompte retraite; mais, loin de renoncer à son entreprise, il dédaigna même de transporter la guerre sur un théâtre moins défavorable : les vallées de l'Épire s'ouvraient devant lui, et il eût pu faire de Corfou la base de ses nouvelles opérations. Ni tous ces obstacles ni la nouvelle qu'Alexis lui-même s'apprêtait à entrer en campagne n'ébranlèrent la résolution opiniâtre du guerrier.

L'empereur avait mandé à Pacurien, son lieutenant, de réunir un corps d'armée, de lever autant de soldats qu'il serait possible et de venir le joindre au passage de l'Hèbre. Alexis sortit de Constantinople à la fin du mois d'août, et, arrivé au lieu qu'il avait indiqué, il y passa la revue de ses troupes. Sa garde était sous le commandement de Constantin Opus, les Macédoniens sous celui d'Andronic et d'Alexandre Cabasilès; les Bardariotes, qui occupaient la partie de la Macédoine voisine de l'Axius, avaient pour général Tatice, Sarrazin d'origine, dont le père, chef d'une bande de brigands, était mort aux galères. Un corps de Variègues ou Scandinaves attachés au service de l'empereur avait pour chefs Panucomate et Constantin Humberto-Poulos. Par une singulière coïncidence, ces aventuriers du Nord allaient combattre d'autres aventuriers leurs compatriotes. Enfin parmi les troupes de l'empereur se trouvaient environ trois mille pauliciens établis à Philippopolis et dans le rayon de cette ville. Ces sectaires marchaient sous les ordres de deux de leurs bardes, Xantas et Culéon.

Après avoir passé un mois à Thessalonique, Alexis arriva le 15 octobre sur les bords du Chazane (Ergent). Il espérait surprendre Robert, et il avait dérobé sa marche à travers les forêts et les défilés du mont Bagora ou Bagulat.

La nouvelle de l'arrivée des Grecs répandit l'alarme dans l'armée des Normands; mais leur confiance ne tarda pas à renaître lorsqu'ils virent Boëmond, qui était allé reconnaître la marche et les forces de l'ennemi, rentrer au camp chargé des dépouilles de l'avant-garde des Grecs, qu'il avait taillée en pièces, et amenant prisonnier Basile, qui la commandait.

Les auteurs ne s'accordent pas sur le nombre des soldats d'Alexis; quelques-uns le portent à plus de cent cinquante mille hommes : sans doute les Grecs auront exagéré leurs forces avant le combat, et, d'un autre côté, les Normands, après leur victoire, auront admis sans scrupule tout ce qui ajoutait encore à l'éclat de leur triomphe, en

(1) Déjà, à cette époque, les Vénitiens étaient célèbres par leur supériorité sur mer, comme l'attestent les vers suivants d'un poëte contemporain.

> Non ignara quidem belli navalis et audax
> Gens erat hæc: illam populosa Venetia misit,
> Imperii prece, dives opum, divesque virorum
> Qua sinus Adriacis interius ultimus undis
> Subjacet Arcturo. Sunt hujus mœnia gentis
> Circumsepta mari, nec ab ædibus alter ad ædes
> Alterius transire potest nisi lintre vehatur.
> Semper aquis habitant; gens nulla valentior illa
> Æquoreis bellis ratiumque per æquora ductu.
> Guillelmus Apolus (Poëme des Normands).

faisant ressortir l'inégalité de la lutte. Si l'on réduit à la moitié, c'est-à-dire à soixante et quinze mille le nombre des combattants de l'armée impériale, on trouve que les Normands étaient à peine un contre cinq.

Pour ne laisser aux siens d'autre ressource que la victoire, Robert grossit ses rangs de tous les matelots et fit mettre le feu à sa flotte. « Demain, dit-il à ses soldats, nous n'existerons plus, on nous serons les maîtres de tout ce que possèdent les Grecs.

Paléologue avait reçu l'ordre d'attaquer l'ennemi en queue dès que le combat serait engagé, tandis qu'un corps d'auxiliaires masqués par des collines boisées tournerait le camp de Robert.

Le 18 octobre, longtemps avant le jour, le duc, suivi de son état-major, se rendit à l'église du martyr saint Théodore, située au bord de la mer. Après une messe solennelle, tous les soldats reçurent la sainte communion. Lorsqu'ils eurent pris quelque nourriture, le duc les rangea en bataille, donna le commandement de l'aile droite, qui s'appuyait à la mer, au comte Amice, celui de l'aile gauche à Boëmond, et se plaça lui-même au centre.

L'armée impériale se développait le long d'un coteau voisin du rivage, sur l'espace où elle avait établi son camp. On avait commandé aux Variègues de se tenir en embuscade; mais ils réclamèrent l'honneur de porter les premiers coups. Ils mirent pied à terre pour se placer en première ligne. L'empereur, au centre de son armée, se trouvait ainsi opposé à Robert; il avait confié le commandement de l'aile gauche à Nicéphore Mélissène et celui de la droite à Pacurien.

Robert détacha quelques aventuriers pour attirer les Grecs dans la plaine, et lui même s'avança en colonnes serrées et à pas lents; en ce moment il voit son aile droite aux prises avec les Variègues, qui, armés de haches à deux tranchants, renversaient tout devant eux. Surpris par cette vigoureuse attaque, les Normands se débandent et se précipitent dans la mer pour gagner, à la nage la flotte grecque et vénitienne où ils se flattaient d'être accueillis, au moins à titre de prisonniers.

A cette vue Sigelgaïte, qui avait voulu partager avec le duc son époux la gloire et les périls de cette campagne, s'élance à cheval vers les fuyards; elle leur reproche avec indignation leur lâcheté, frappe les plus indociles, et, poursuivant les autres jusque dans la mer, elle parvient enfin à les ramener au combat. Revenus de cette panique, les Normands reforment leurs rangs et suivent l'héroïne. Déjà les Variègues étaient aux prises avec le centre de l'armée; Robert luttait avec le courage du désespoir; tout à coup il voit arriver à son secours son intrépide compagne: alors la fortune change; les aventuriers, pressés à leur tour et déjà épuisés, faiblissent et se replient dans une église voisine. Comme cet espace était trop étroit pour les contenir, les derniers accourus montent sur la toiture, qui se brise sous leur poids et écrase ceux qui avaient pu pénétrer dans l'enceinte.

Les Grecs étaient si supérieurs en nombre, que malgré la défaite des Varièsgnes, ils se croyaient sûrs de la victoire. En effet, l'armée normande, affaiblie par ses pertes récentes, se trouvait resserrée dans un étroit espace entre la mer et une rivière; dans cette position, elle était exposée sans abri aux traits et aux projectiles de l'ennemi. Déjà les troupes de débarquement, que portaient les flottes grecque et vénitienne, descendaient sur le rivage pour se joindre aux corps auxiliaires; mais ces derniers, au lieu d'attaquer les Normands, s'étaient jetés sur leur camp, et ne songeaient qu'au pillage. En ce moment, Robert fait élever l'étendard de Saint-Pierre, et s'écrie : « Soldats! voilà votre guide! marchez à l'ennemi! craindriez-vous de misérables hérétiques quand Dieu lui-même vous conduit? En même temps il s'élance au milieu des Grecs. Le choc fut irrésistible : six mille Grecs tombèrent sur le champ de bataille; parmi leurs cadavres on reconnut des Turcs auxiliaires. Au nombre des morts étaient Constantin Ducas, frère de Parapinace, Nicéphore Synadène et une foule de capitaines d'un nom moins illustre. Le roi de Servie, Bodin, prit la fuite sans avoir tiré l'épée; quant à l'empereur, qui attendait dans un village l'issue de la bataille, il se retira en toute hâte

à l'instant où ses forces ralliées étaient encore triples de celles des Normands.

Les vainqueurs pillèrent le camp d'Alexis, qui, après avoir échappé à grand'peine aux cavaliers chargés de le poursuivre, s'était réfugié à Achrida. Ce fut, dit-on, dans cette déroute que les Grecs perdirent la croix d'airain faite d'après l'ordre de Constantin pour rappeler l'apparition miraculeuse qui lui annonçait la victoire. Alexis trouva le moyen de faire parvenir à Georges Paleologue, gouverneur de Dyrrachium, l'ordre de remettre aux Vénitiens le commandement de la citadelle et le gouvernement général du thème à un Albanais nommé Camiscarte. Comme l'hiver approchait, Robert, craignant que ses soldats ne pussent résister au froid qui est si souvent rigoureux sur les côtes de la moyenne Albanie, convertit le siége de la place en blocus. En conséquence il répartit son armée dans les places de Glabinitza, où il prit ses quartiers, à Belgrade, aujourd'hui Bérat et à Joanina. Pendant l'hiver, il fit bâtir sur une éminence un château d'où il faisait chaque jour des excursions jusqu'à Dyrrachium.

Prise de Dyrrachium (1082). Quoique doué d'un courage chevaleresque, Robert ne négligeait pas les avantages faciles que donne la ruse, et il jugeait sans doute que ce moyen lui était d'autant plus permis qu'il avait pour adversaires des Vénitiens et des Grecs.

Pendant la nuit du 18 février un noble vénitien lui ouvrit une des portes de la ville; les Normands se répandirent en silence dans la place, et tout à coup ils poussèrent des cris qui annoncèrent aux habitants et à la garnison la présence de l'ennemi. Le fils du doge, plusieurs capitaines et un grand nombre de soldats tombèrent au pouvoir de Robert. Cependant la résistance ne cessa qu'au bout de trois jours. Robert accorda une capitulation à la ville, qu'il mit sous le commandement de Fortin de Rosane.

La générosité du duc contribua à la soumission de Castoria, ville importante de l'Illyrie macédonienne, et la terreur de son nom se répandit jusque dans Constantinople.

Vers la fin de la même année (1082), le vainqueur se vit obligé de retourner en Italie, et chargea Boëmond de continuer la guerre.

L'année suivante, le général gagna contre Alexis les batailles de Joanina et d'Arta; mais il fut moins heureux devant Achrida et à Édessa; il répara ce double échec par la prise d'Uskiup, place frontière de la Bulgarie, d'où il vint camper à Castoria.

En 1084, la Thessalie devint le théâtre de la lutte des Normands contre l'empire grec. Plusieurs chefs d'origine française s'y distinguèrent sous Boëmond, et entre tous Brienne, connétable de la Pouille et de la Calabre, fils d'Eudes, comte de Penthièvre. Il avait servi avec distinction sous les bannières de Guillaume le Conquérant, et c'est de sa lignée que les chroniqueurs bretons font descendre les barons de Chateaubriand.

Il se livra près de Larisse sur le Pénée une bataille où les Normands triomphèrent après une résistance opiniâtre; mais comme ils ne purent s'emparer de la ville, ils se retirèrent sur Truala, place située à l'issue du grand défilé du Pinde.

Il était moins difficile pour les Normands de vaincre les troupes que leur opposait l'empereur que de faire subsister une armée dans une contrée montueuse et dont les ressources se trouvaient bientôt épuisées non-seulement par les troupes envahissantes, mais encore par celles qui venaient combattre pour la délivrer. Les transports de munitions et de vivres étaient souvent interceptés par les flottes grecque et vénitienne. Les aventuriers qui suivaient Boëmond craignaient moins l'ennemi que les privations et la lenteur d'une lutte où à chaque victoire le théâtre de la guerre se déplaçait sans qu'il fût possible de prévoir le terme de la résistance et le dernier but de l'aggression. Le soldat manquait de tout, et depuis quatre ans il avait à peine reçu quelques à-comptes sur sa solde. Déjà, dans plusieurs circonstances, son mecontentement avait pris un caractère séditieux; enfin il refusa ouvertement d'obéir à son chef. Un jour les plus audacieux entourent la demeure du général, on l'insulte en lui attribuant

tous les maux de l'armée. Boëmond, voyant son autorité méconnue, n'échappe à ces furieux qu'en leur promettant d'aller chercher lui-même en Italie les sommes réclamées. Il part en toute hâte et s'embarque à Avlona, laissant à Brienne le commandement de Castoria.

Robert comprit que sa présence était nécessaire en Épire; l'année suivante, 1405, il reparut avec le prestige de trois victoires navales remportées sur les Grecs et Venise. Mais ces avantages devaient être les derniers de sa carrière aventureuse. Il tomba malade à Céphalonie. A cette nouvelle, Sigelgaïte s'embarqua en toute hâte avec son fils Roger; mais elle n'arriva que pour recueillir le dernier soupir de Robert, qui expira le 17 juillet. L'armée reprit aussitôt la mer, et se rendit à Otrante, où un convoi funèbre attendait le corps du guerrier, qu'une tempête furieuse avait menacé d'engloutir pendant la traversée.

CHAPITRE XXVIII.

KRALES OU ROIS DE RASCIE.

Ce royaume, formé aux dépens de la haute Albanie, ne devint autonome qu'à la fin du douzième siècle; vers l'année 1189, l'empereur Frédéric, qui traversait la Servie pour se rendre à la troisième croisade, accorda à Néman l'investiture du royaume de Rascie, en le dégageant de la suzeraineté d'Isaac II, empereur de Constantinople.

Les héritiers de Néman furent Tihomil, dont le règne ne dura qu'une année, et Simon, père de saint Sabas, patron des Serviens, dont un pacha fit brûler publiquement les reliques en 1555.

Neman II ou Krapalus fut proclamé roi de Rascie et de Servie à Pristina. Il avait épousé Hélène, Française d'origine, et qui releva Antivari. On attribue à Néman II la découverte des mines de Trépecia et de Prisrend, qu'on exploitait encore en 1455 et dont le produit fut consacré à l'érection de quarante monastères : le règne de ce prince dura vingt-deux ans.

Le prince le plus célèbre de cette maison fut Étienne Duscian, qui monta sur le trône vers 1340 et dont le règne dura environ vingt-cinq ans. Après avoir conquis la Macédoine jusqu'à Thessalonique, et subjugué l'Épire et la Béotie, il se fit couronner empereur de Romanie, d'Esclavonie et d'Albanie. Il avait partagé son empire en gouvernements : c'étaient l'Étolie, le duché de Janina, la portion de la Macédoine qui confine à l'Axius, Tricca ou la haute Thessalie, Castoria, Phères ou Serres, et le pays qui s'étend jusqu'au Danube, Ochrida et le territoire de Prélepée (Preslaba). A la nouvelle de la mort de Duscian ou Duschan, ses lieutenants, auxquels il avait confié le gouvernement de ces provinces, se firent la guerre; et c'est à cette époque qu'on voit figurer la Bosnie comme État parmi les dépendances de l'ancienne Illyrie.

LIVRE SECOND.

BOSNIE.

CHAPITRE Ier.

Etat ancien, période grecque et romaine. — La Triballie ou Bosnie des Byzantins s'étendait sur un espace d'environ quatre-vingts lieues du nord au sud-est et de soixante-dix de l'occident à l'orient. Cette partie de l'Illyrie septentrionale était enclavée entre le Verbaz, la Save et la Drina, et avait pour

frontières la Syrmie et les montagnes de la Zachlumie (Hertzégowine), qui furent longtemps occupées par les Celtes. Traversée par les armées romaines en 682, lorsque Curion, vainqueur des Dardaniens, conduisit ses légions jusqu'aux bords du Danube, elle fut déclarée province romaine au temps du triumvirat. Cette province fut soumise plutôt de nom que de fait aux empereurs d'Orient, qui comptèrent souvent des Triballes parmi les barbares dont les hordes menaçaient continuellement Byzance.

Période slave. — Lors de l'invasion des Slaves dans la Servie et peu de temps après qu'ils eurent fondé un royaume, un de leurs chefs, ou jupan, vint s'établir sur les bords de la Bosna, rivière qui a donné son nom au pays. Cependant vers le commencement du dixième siècle, les rois de la Servie méridionale, Prelimir et Crescimir, forcèrent les Bosniaques de se retirer vers la Hongrie, et incorporèrent à la Servie le territoire que les Bulgares avaient déjà dévasté en 925. Le pays avait néanmoins ses chefs particuliers vers l'an 1,000 ; mais il reconnaissait la suzeraineté des rois serviens. Vaincus par les Hongrois, les Bosniaques changèrent de maîtres; Béla II laissa ce pays à son fils Ladislas (1141); en 1153, Boris, duc de Bosnie, relevait de la couronne de Hongrie.

Le nom de la Bosnie était connu des Byzantins depuis le neuvième siècle; mais durant la longue période de leur décadence le pays appelé Rama ou Bosnie fut sérieusement disputé entre les Hongrois et les Serviens; les premiers l'emportèrent, et vers l'an 1181 Kulin gouverna la Bosnie au nom des vainqueurs. Le ban Kulin, séduit par les Albigeois, embrassa avec ferveur les intérêts de cette secte et s'attira la persécution des Hongrois.

Ces derniers, plus habiles à conquérir qu'à conserver, n'eurent longtemps sur la Bosnie qu'un pouvoir précaire. En 1339, le pays tomba au pouvoir du roi servien Étienne; mais à la mort de ce prince la Bosnie jouit d'une sorte d'indépendance, et le jupan Tvartko prit le titre de roi en 1370.

Les mêmes causes qui amenèrent la chute du royaume de Servie ne permirent point aux Bosniaques d'établir politiquement leur nationalité. Dès le commencement du quinzième siècle on les trouve tributaires des Turcs; en 1528, malgré les efforts des Hongrois, la Bosnie devient une province ottomane. Dans cette époque de confusion quelques noms surgissent, et disparaissent avec la résistance; les peuplades essayent de se grouper en États indépendants; une bataille gagnée donne naissance à un royaume qui tombe au premier échec : à chaque instant la fortune des armes déplace les frontières; mais l'influence du croissant est prépondérante; les infidèles pénètrent dans la moyenne Albanie, et les Vénitiens se hâtent d'occuper la Prévalitaine, tandis que les Monténégrins, quelquefois vaincus, mais jamais soumis, conservent dans leurs montagnes le dépôt des libertés slaves.

CHAPITRE II.

ÉTABLISSEMENT DES FRÈRES MINEURS CONVENTUELS OU CORDELIERS.

Les mahométans, autant par politique que pour obéir à la loi du prophète, ne traitaient en ennemis que leurs adversaires religieux. Quand un pays était conquis, ils concédaient à tous ceux qui se convertissaient à l'islamisme les priviléges des musulmans, c'est-à-dire que les vaincus pouvaient posséder des biens-fonds, porter des armes, et parvenir à tous les grades militaires et civils. Ces prérogatives amenèrent parmi les chefs slaves un grand nombre d'apostasies. L'Église romaine essaya de conjurer ce danger. En 1249 le pape envoya chez les Illyriens quelques mineurs conventuels, parmi lesquels étaient les frères Pélegrin et Jean, du royaume d'Aragon. Il leur était particulièrement recommandé de maintenir la pureté du dogme catholique et de combattre l'hérésie des paterniens. Ces derniers, nommés aussi pauliciens, n'admettaient ni sacrements ni sacrifices ni prêtres. Ils jeûnaient le vendredi, et observaient le dimanche en chantant des psaumes. Ils célébraient comme fête principale le jour de l'Ascension de Jésus-Christ. Ils avaient, dit-on, la croix en horreur, et s'appelaient entre eux pauliciens. Il paraît qu'ils

avaient fait en Bosnie un grand nombre de prosélytes depuis que Paterne, leur chef, natif de Rome et banni de l'Italie, avait cherché un refuge dans cette partie de l'Illyrie.

Lors du recensement des frères mineurs fait à Assise treize ans après leur institution, il se trouva que l'ordre des cordeliers en renfermait cinq mille. Saint François distribua dans toutes les parties du monde connu cette milice vouée au soulagement des misères humaines (*diviso inter sodales orbe*). La première cénobie qu'ils établirent fut fondée à Sée en Normandie. Les difficultés que leur opposait l'ignorance des slaves méridionaux n'arrêtèrent point leur zèle. Des lettres du pape Grégoire IX, datées du 7 juin 1235, témoignent qu'il existait à Bosna-Sérai un évêque de l'ordre des frères prêcheurs et des préfets des cordeliers à Strigonia et à Gran. La Dalmatie comptait quatre custodies, et le vicariat de Bosnie huit.

Le fondateur de l'œuvre avait désigné la Grèce à Benoît d'Arétium, qui fut le premier propagateur de son ordre dans la Romanie. Il parcourut ces provinces sans autres armes qu'une croix de bois et le bâton de pèlerin. En 1274 l'Illyrie orientale ne comptait pas moins de trente-neuf custodies.

L'inquisition essaya de s'établir dans ces provinces. On trouve, sous la rubrique de 1298 dans les annales de Wadding, des frères mineurs inquisiteurs établis en Rascie, en Servie et dans toute l'Illyrie occidentale. Ils marchaient escortés d'exécuteurs, et ne résidaient nulle part à poste fixe.

En 1324, le P. Fabien, assisté de deux assesseurs de l'ordre des frères mineurs, établit le siége principal de l'inquisition dans la Bosnie, et bientôt l'Illyrie occidentale se couvrit de custodies, d'associations secrètes, de prisons et d'échafauds. Sous le voile des intérêts religieux, les chevaliers et les comtes se permirent les exactions les plus condamnables. Ces persécutions allumèrent des guerres funestes, qui durèrent de 1365 à 1460. Les pauliciens, traqués dans leurs retraites comme des bêtes fauves, se virent réduits à implorer le secours des Turcs, et consentirent à devenir leurs tributaires; la guerre se poursuivit avec plus d'acharnement que jamais. En 1461, le légat apostolique ayant conseillé aux Bosniaques de rompre avec les Turcs, Mahomet II fit une invasion subite dans le pays, et devant ses hordes les inquisiteurs disparurent; quelques cordeliers, suivis d'un petit nombre de chrétiens, se réfugièrent dans les forêts, où plusieurs chapelles en ruines attestent leur présence et leur zèle dans ces solitudes

Les paterniens et les Grecs qui avaient favorisé l'armée ottomane ne furent pas plus épargnés que les catholiques, et les vainqueurs étendirent le carnage et la dévastation sur cette malheureuse contrée. Thomas II, qui régnait alors, fut contraint de se retirer dans la palanka de Klioutch, où il dut accepter les conditions de vasselage qu'il plut à Mahomet de lui imposer. Muni du traité qui lui garantissait le trône, il se rendit à la tente du sultan. Mais au lieu de recevoir son serment, on lui signifia, ainsi qu'à ses ministres, l'ordre d'embrasser l'islamisme : Thomas préféra la mort à l'apostasie; saisi par les bourreaux, il fut écorché vif, et le corps du martyr servit de but aux flèches des mahométans.

Quand cet orage fut passé, les catholiques sortirent de leurs retraites et se soumirent à toutes les conséquences de la servitude; à ce prix il leur fut permis de conserver la foi de leurs pères, et depuis ce temps Rome n'a point cessé de nommer des évêques de Bosnie. Le premier est celui de Trébigné, qui est ordinairement choisi parmi les religieux de l'ordre des jacobites de Raguse; le second réside à Phoïnitza, dans le couvent du Saint-Esprit. Il comprend dans sa juridiction la Srebrnitza et le sandjiac de Seraglio. Ce prélat est élu par les cordeliers, qui choisissent toujours un Bosniaque; la cour de Rome lui alloue un traitement de six à sept cents francs.

CHAPITRE III

BOSNIE DANS LES TEMPS MODERNES.

Depuis la conquête des Turcs, la Bosnie n'a point d'histoire particulière; les anciens chefs se sont faits musul-

mans, tandis que le peuple est resté chrétien. Cependant il est aisé de voir que la conversion des premières familles n'a point entièrement effacé parmi elles les souvenirs de religion et d'origine, et que leur abjuration n'a été qu'un marché et un sacrifice imposé à leur conscience en vue des priviléges de la race conquérante.

Cette sorte de demi-naturalisation des éléments de l'islamisme a porté ses fruits. Cette contrée, si heureusement partagée par la nature, où l'on trouve la plus riche végétation, des coteaux et des vallées favorablement exposés pour toutes les variétés de cultures, est pour ainsi dire abandonnée à la spontanéité de sa puissance productive; et la plupart de ses richesses meurent inexploitées sur le sol qui les a vues naître et se développer. L'industrie y est nulle, et la seule exception tient à l'esprit guerrier qui caractérise les Slaves méridionaux; on y fabrique des lames d'une trempe supérieure, et que les habitants achètent à des prix élevés. Les incrustations de leurs armes à feu et les ornements dont ils couvrent les harnais, les housses et les selles sont souvent d'une grande richesse, et témoignent du prix qu'ils attachent à la tenue militaire.

L'Autriche confine à la Bosnie par la Dalmatie, et quoique les Dalmates et les Bosniaques aient une origine commune, qu'attestent la même langue et les analogies du type physique, il est peu de parties du monde où une simple délimitation politique sépare des différences plus sensibles, des contrastes plus frappants. A peine quittez-vous les possessions autrichiennes pour entrer en Bosnie que vous trouvez l'Orient avec la nonchalance de ses mœurs, qui cache des passions violentes, et le fatalisme gouvernemental appuyé sur le fatalisme religieux. Au premier aspect les villages rappellent la simplicité des temps bibliques; les chefs de famille exercent une autorité patriarcale. Les amusements bruyants ne troublent point le jour consacré à la prière, et l'étranger pourrait prendre ce calme pour du bonheur; mais bientôt il n'a que trop d'occasions de reconnaître que ce repos n'est qu'apparent et que le vice des institutions le rend impossible. L'homme peut se résigner à un danger inévitable; mais il y aurait de la stupidité à le prévoir sans s'en préoccuper et sans rien faire pour s'y soustraire. Dans les provinces de la domination turque les plus puissants sont exposés à la destitution, aux amendes, et leur vie dépend d'un soupçon ou d'un caprice; il n'y a d'autre alternative pour un pacha disgracié que la révolte ouverte; et c'est pour cela que les exécutions sont sommaires et secrètes; quant aux faibles, ils ont pour ennemis ceux mêmes qui devraient les protéger et dont la première faveur est de les laisser exister.

Telle est la force du Coran, qui, à vrai dire, est à la fois la règle du gouvernement et le code universel des Ottomans, qu'il a dompté l'esprit indépendant du Slave et transporté les usages de l'Arabie sous un ciel où erraient jadis les Sarmates et les Scythes. Les chrétiens soumis au joug turc ne sont pas exempts de cette influence. Ils tiennent à honneur de faire des pèlerinages à Jérusalem, comme les Turcs en font à la Mecque, et l'on donne aux uns comme aux autres le titre de hadji lorsqu'ils reviennent des lieux saints; les chrétiens désignent même le sépulcre du Sauveur par le nom de Kaba, avec la seule différence qu'ils le prononcent *Tiaba*.

Si le niveau du despotisme a fait disparaître quelques-uns des traits originaux qui distinguent le Turc du Bosniaque, il est resté impuissant à détruire ceux qui naissent de la différence des races et des rapports des Slaves entre eux et avec la Porte. En général on peut dire que l'état de civilisation des peuples de l'Europe qui ont été conquis dans la période guerrière des Ottomans est plus ou moins retardé, suivant qu'ils ont accepté ou rejeté la croyance de l'islamisme. Nous n'entendons pas ici par le mot civilisation le bien-être qui naît de l'industrie et du commerce, mais cette disposition morale qui rend l'homme accessible aux idées justes, grandes et généreuses et qui, des circonstances favorables étant données, lui permettent de progresser rapidement dans la carrière des améliorations matérielles. C'est ainsi qu'on trouve dans les Maïnotes, les Serviens

et les Monténégrins les éléments de dévouement qui font les constitutions durables.

Cependant dans leurs luttes inégales et prolongées les plus courageux eurent leurs moments de lassitude; tous n'en-reut pas un zèle religieux assez pur et assez fervent pour toujours combattre sans espérer les avantages de la victoire. Ce qui révoltait surtout les slaves, c'était la privation de leurs armes, signe véritable de la servitude. Or, comme ils conservaient leur indépendance personnelle en acceptant l'islamisme, ils se firent Turcs par amour pour la liberté, et une fois engagés dans cette voie ils se conduisirent à l'égard des Slaves restés chrétiens avec autant d'intolérance que leurs nouveaux coreligionnaires. Depuis les dernières réformes, les abus sont moins criants; mais telle est la condition fatale de la Turquie et pour ainsi dire l'expiation d'une politique longtemps odieusement cruelle que lorsque les vrais croyants se déclarent satisfaits la population chrétienne est opprimée, et que dès que les rayahs sont traités avec plus de ménagement le parti contraire à toute réforme, c'est-à-dire les Turcs qui observent fidèlement les prescriptions du Coran, déclare que l'empire touche à sa ruine.

Les causes que nous avons indiquées ont réduit considérablement le nombre des chrétiens dans la Bosnie. Sur nne population qui ne dépasse pas un million on compte trois cent cinquante mille mahométans, quatre cent cinquante mille chrétiens de la communion grecque et cent mille catholiques. Les réformes devenues nécessaires et qui sont pour ainsi dire une conséquence de l'intervention actuelle des puissances occidentales dans les intérêts de la Turquie raleutiront sans doute cette progression et lui donneront peut-être une impulsion contraire; or, comme les chrétiens sont en grande majorité dans les provinces de la Turquie d'Europe, la protection de ses alliés doit amener tôt ou tard sa ruine définitive. Ce résultat final prouve moins l'impuissance de la politique que l'impossibilité de ramener à un état normal une société fondée sur le droit du glaive et sur tous les abus du fanatisme religieux.

CHAPITRE IV.

ÉTENDUE; VILLES PRINCIPALES; MINÉRAUX.

Depuis que les Turcs ont réuni à la Bosnie une partie du territoire croate enlevée aux Hongrois de même que quelques districts de la Dalmatie et l'Hertzégowine, cette province représente une superficie de huit cent quarante milles de quinze au degré, ou de deux mille trois cent trente-trois lieues de France. D'après les données de Frantz Jukitch, qui a publié à Zara (1841) une géographie de la Bosnie, on trouve des mines d'or à Svornik, à Srebrnik et à Pharès; plusieurs fleuves roulent des parcelles de ce métal, et notamment le Verbas, qui se jette dans la Save au-dessous du vieux Gradiska. L'argent se rencontre aussi aux environs de ces mêmes villes et dans les montagnes qui avoisinent Slatina et Banialuka. Diverses localités fournissent du vif-argent, du plomb, du euivre et du fer. Le pays renferme aussi du sel fossile et quelques sources d'eaux minérales.

On compte dans ce pays si favorisé par la nature des villes populeuses et qui dans d'autres conditions politiques seraient appelées à un développement considérable : Séraïévo ou Bosna-Séraï, la plus importante de toutes, n'a pas moins de soixante-dix mille habitants; Novi-Bazar, située au sud sur la frontière de Servie, en compte seize mille; Svornik, place forte sur la Drina, vingt mille; elle fut prise en 1668 par Louis de Baden, mais rendue aux Turcs peu de temps après. Srebrnik compte environ trois mille âmes; Tesari six mille; Travnik, résidence du vizir, vingt-cinq mille; cette ville a quatre paroisses desservies par les franciscains. Phaitza (Baldasus) sur le Verbas, où résidaient jadis les rois de Bosnie, dix mille; Dervanta, dix mille, Tapla, douze mille; Phoïnitza, avec ses franciscains cloîtrés, deux mille; Livno, anciennement Helienum, quinze mille. Babovatz, où résidèrent aussi les rois de Bosnie, n'a plus que des ruines, qu'on peut visiter près du village de Sadiska.

La Kraïna ou Croatie turque, qui fait partie de la Bosnie, en forme l'extrême frontière au nord-ouest; cette province

a pour ville principale Banialuka, place forte dont la population est de trente mille âmes; elle fait un commerce assez considérable. Nous citerons encore Gradiska, en face du Vieux Gradiska, qui s'élève sur la rive gauche de la Save et dont le général Laudon s'empara en 1788; Bibatsch, ville forte sur la frontière de Croatie, et Novi sur l'Inna.

Il existe en outre un assez grand nombre de places fortifiées dans la Kraïna, qui est, de toute la frontière turque, la province la plus exposée aux dévastations et aux troubles. Les régiments de la Croatie autrichienne ont sans cesse à guerroyer avec les Croates de la Bosnie; quand ces derniers font des excursions sur le territoire autrichien, les troupes de la frontière ont le droit de les repousser jusque sur les limites turques; mais elles sont tenues de rentrer dans leurs cantonnements au bout de vingt-quatre heures.

CHAPITRE V.

RÉSULTATS DE L'APOSTASIE DES CHEFS BOSNIAQUES.

M. Ranke, dont les jugements sur les provinces turco-slaves font autorité, a expliqué de la manière suivante les rapports des Bosniaques entre eux, et ceux de la race conquise avec les vainqueurs: La distinction entre les Turcs et les rayahs existe en Bosnie comme dans les autres provinces. Les rayahs appartiennent soit à l'Église grecque, soit à la communion catholique. Les évêques grecs ont leur résidence à Svornik, Séraïévo et Mostar; les catholiques ont des franciscains pour prêtres, et le siége de leur évêque est Voiuitza (Phoinitza). Le rapprochement entre les catholiques et les grecs est plus sensible en Bosnie que partout ailleurs; l'oppression des Turcs a plus fait à cet égard que les négociations et les conciles. Les rayahs observent les mêmes carêmes, et comme chez les Serviens chaque famille a son patron.

Il y a une chose qui frappe, c'est d'entendre les chefs, qui sont devenus de véritables Turcs, parler la langue du peuple et conserver un grand nombre d'usages nationaux. Ces chefs ont des noms slaves; ainsi l'on rencontre partout des Vaïdatch, des Philippovitch, etc. A tout prendre, ce sont de zélés musulmans; ils tiennent à honneur de maintenir strictement le dogme de l'unité de Dieu suivant les interprétations du Coran; et cependant ils conservent dans leur mémoire le nom du saint qui était le patron de leurs ancêtres; on dirait que l'orgueil de la race ne leur permet pas de rompre entièremment avec les souvenirs religieux intimement liés aux exploits guerriers de leurs familles. Il n'est pas rare de voir en Bosnie un bey emmener secrètement quelque prêtre au tombeau de ses pères, pour qu'il donne à leurs âmes ses prieres et ses bénédictions.

La cause d'un état de choses si contradictoire, c'est que la conversion du chef slave n'a été rien moins que spontanée : il fallait qu'il se fît musulman s'il ne voulait être exterminé, commele furent les grands dans les autres provinces conquises. Par son apostasie il devenait un membre du gouvernement turc; il obtenait bientôt des timars, véritables fiefs de l'Orient; et quand ses vassaux restaient chrétiens, les rapports entre eux et lui prenaient nécessairement le même caractère que celui qui existe entre le Turc et le rayah dans le reste de l'empire.

C'est ainsi que la nation se trouve fractionnée en deux camps, et que cette hostilité s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Le guerrier slave voulait dominer; il a passé du côté de ceux qui jouissaient exclusivement de ce privilége.

En adoptant l'islamisme, les nobles bosniaques ont conservé et rendu plus forts leurs droits sur leurs vassaux; de sorte qu'ils ont pu disposer à leur gré de leur vie et de leur fortune : ils avaient aux yeux des Turcs l'avantage d'être propriétaires du sol, ce qui leur donnait une indépendance qu'un simple investissement eût difficilement conférée à des étrangers.

La dignité de capétans, dont Pertnisier compte quarante-huit, a été longtemps considérée comme héréditaire. Il eût été impossible de dominer ces officiers sans avoir recours à la force. Au premier aspect les châteaux qui leur servent de demeure semblent mal fortifiés. Les tours qui s'élèvent aux quatre angles se relient par des murailles en mauvais

état, et défendues par de vieux canons; mais l'artillerie des assaillants n'est pas meilleure; et comme les assiégés combattent jusqu'à la mort, le succès d'un assaut dans de telles conditions est ordinairement douteux. D'un autre côté, ces familles ont assuré leur prépondérance dans le pays par tant de moyens qu'un revers ne suffirait pas pour les renverser; les capétans sont les propriétaires fonciers, presque tout le pays leur appartient, et souvent même ils ont des domaines au delà des frontières : ce sont les rayahs qu'ils chargent de les faire valoir, et ils ne s'en occupent que lorsqu'il est question de toucher leurs rentes; car leur unique soin est de se procurer des armes de prix et d'étaler un grand luxe dans tout ce qui tient au costume militaire.

La Porte s'est réservé le droit de nommer un vizir non bosniaque d'origine; mais on comprend qu'il a les mouvements peu libres au milieu d'une aristocratie fière et turbulente. Ce haut fonctionnaire voyage rarement dans le pays; les capétans se dispensent de lui rendre hommage, et souvent ils se font la guerre sans s'inquiéter de son autorité.

Il en résulte que les beys des districts, les spahis et les timariotes s'attachent plutôt aux capétans, dont le pouvoir est permanent, qu'au vizir, dont l'autorité n'est que transitoire. Tous participent à l'indépendance nationale, aussi bien que les paysans musulmans, qui sont propriétaires du sol qu'ils cultivent. Comme il ne se trouve pas de mosquées dans les campagnes, ils se rendent le vendredi au château le plus voisin pour y faire leurs dévotions.

A Séraïévo, ancienne résidence du vizir, ce personnage n'a qu'une influence très-restreinte. Le château fort qu'il habitait s'y voit encore; mais c'est à peine s'il se hasarde à y entrer. Lorsqu'il arrive dans la ville, il a la faculté d'y passer une nuit et le privilege d'y être défrayé de ses dépenses; mais le lendemain il est tenu de se rendre à Travnik, lieu de son séjour officiel.

Séraïévo a été régi par une sorte de gouvernement patriarcal transmissible héréditairement. Ce gouvernement avait quelque rapport avec celui de l'Occident au moyen âge; il avait également pour base la propriété foncière et la richesse; mais il en différait en ce qu'il était moins exclusif. Quiconque s'était acquis de la considération soit par son mérite, soit parce que le hasard l'avait favorisé, ou même qu'il se fût enrichi par quelque profession manuelle, était par cela seul éligible.

La ville, qui forme comme un point de jonction avec la Roumélie, la Croatie et la Dalmatie, a accru ses ressources par le commerce. Sans doute les transactions commerciales de la Bosnie n'ont ni l'étendue ni l'importance de celles de l'Occident; mais en raison même de cette différence elles sont relativement plus lucratives. Environnée de collines agréables, et traversée par la rivière de Migliaska, Séraïévo, avec ses constructions dont la propreté repose le regard, ses ponts de pierre et ses nombreux minarets, qui s'élancent du milieu des arbres, présente un aspect non moins imposant que varié, qui éveille dans l'étranger des idées d'ordre et de bien-être.

Cette ville a la réputation d'être le foyer du fanatisme, comme elle est le centre de l'aristocratie bosniaque. On sait que tous les vieux priviléges de l'empire turc étaient liés à l'institution des janissaires; un sixième des habitants de Séraïévo participaient à ces priviléges. C'est pour cette raison qu'ils s'étaient arrogé des droits extraordinaires.

La Porte jusqu'à ces derniers temps leur envoyait un mollah pour juger les différends entre musulmans et rayahs; mais ces fonctionnaires et leurs délégués avaient à ménager les citoyens, qui gardaient le droit de les renvoyer. Le contrôle des citoyens s'étendait jusqu'aux actes du vizir, quoiqu'il eût le gouvernement de toute la Bosnie. Si l'on avait à se plaindre de lui, on envoyait une requête à l'odjak des janissaires de Constantinople pour demander son rappel. Ainsi la position d'un vizir était des plus difficiles. Pressé d'un côté par la Porte, par les banquiers qui lui avaient avancé l'argent exigé pour sa charge et par le sérail; gêné de l'autre par les priviléges de l'aristocratie et de la ville, il était loin d'exercer cette plénitude de pouvoir que les Européens attribuent généralement à un pacha.

La Porte, n'ayant d'autres organes dans le pays que le vizir et un petit nombre de fonctionnaires, n'exerçait en réalité qu'une influence bien précaire. Aussi se contentait-elle de tirer de cette province les ressources ordinaires, et elle s'estimait heureuse de n'y point rencontrer une opposition formelle.

CHAPITRE VI.

ESSAIS DE RÉFORMES.

On a judicieusement remarqué que depuis un demi-siècle la vitalité de la Turquie s'est presque exclusivement manifestée dans les mouvements qui l'ont agitée à l'intérieur. Le principe qui avait fait la force de l'islamisme, la conversion forcée ou achetée des vaincus, cessait de donner des soldats aux vainqueurs. C'est surtout avec ce surcroît de puissance militaire que les Turcs, après la chute de Constantinople, ont pu lutter contre la Hongrie, la Pologne, l'Autriche et la Russie. Lorsque le prestige qui environnait le croissant eut disparu, la Turquie interrogea ses ressources et ses institutions, et attribua ses revers récents à la supériorité de tactique des Européens. Il s'agissait donc d'introduire non-seulement dans l'armée, mais dans toutes les branches de l'administration les changements reconnus nécessaires. Cette réforme, qui promettait des avantages incontestables, était à la fois difficile et périlleuse. Il fallait s'appuyer sur les États intéressés à la conservation de l'empire turc, consolider cette alliance par des concessions importantes aux populations chrétiennes, et précipiter des améliorations que le temps seul peut mûrir, dans la crainte que d'autres questions politiques ne réunissent les puissances séparées d'intérêts sur la question d'Orient. Les deux puissances que leur position géographique porte à affaiblir la Turquie sont la Russie et l'Autriche.

L'Angleterre, maîtresse de positions formidables dans la Méditerranée, peut se contenter d'exercer sur le divan une influence assez forte pour arrêter au besoin des prétentions alarmantes. Les tendances qui tiennent à la politique traditionnelle des cabinets de Pétersbourg, de Vienne et de Londres avaient pris une nouvelle direction dans l'alliance faite contre la France. La Turquie a été sacrifiée, et la Russie a mis à profit tous les efforts dirigés contre la prépondérance de Napoléon. Comme les fautes politiques s'engendrent et s'enchaînent, la France, le plus constant allié de la Turquie, a contribué à l'affaiblir en participant à l'établissement d'un nouveau royaume de Grèce, tandis que toutes les provinces austro-slaves et turco-slaves se trouvaient attirées vers la Russie, qui déguisait son ambition sous l'apparence d'un protectorat religieux. Ce qui a précipité la crise actuelle, c'est que le sultan Abdul-Medjid est entré résolûment dans les plans réformateurs de Sélim et de Mahmoud. Nous traduirons de l'historien Ranke quelques-unes de ses observations sur les réformes tentées par la Turquie :

« Malgré la barbarie de ses institutions, l'empire turc offre un spectacle digne d'attention. On voit toutes les nations qui la composent reprendre leur caractère propre, qui se manifeste par des démonstrations énergiques selon qu'elles accueillent ou rejettent les influences de la civilisation, et qu'elles appuient ou combattent les essais du pouvoir souverain; il est d'un haut intérêt de les suivre, cédant à des impressions spontanées qui s'effacent aussi rapidement qu'elles se produisent, d'étudier un État qui semble récemment formé, bien que les éléments qui le composent soient déjà connus, d'observer ces coutumes et cette poésie qui ont la naïveté et la fraîcheur des temps primitifs, et qui, ne devant rien à l'imitation, sont le résultat de l'influence réciproque des idiomes et des religions. Antiquités, productions naturelles, tout mérite d'être exploré dans ces contrées si peu connues.

« Au milieu de cette agitation et de ce désordre apparent, l'observateur retrouve l'unité et une sorte d'harmonie.

« Depuis la révolution française l'empire turc a passé par des modifications profondes : partout des pouvoirs indépendants se sont declarés ou ont essayé de s'établir. C'était peu que les pachas se soient maintenus si souvent contre la volonté de la Porte; que les Wahabites

aient pris les villes saintes et révolutionné l'Arabie; on retrouvait partout des aristocraties locales, qui avaient plus ou moins de ressemblance avec celle de Bosnie. Ainsi, en Égypte les beys mamelouks reparurent immédiatement après le départ des Français; des mouvements analogues se déclarèrent dans l'Albanie, dans l'Asie Mineure, dans les villes de quelque importance, et toutes ces résistances avaient leur point d'appui dans l'ordre puissant des janissaires.

« Plus d'une fois le Grand-Seigneur fut obligé de guerroyer contre ces turbulents vassaux, et il dut maintenir des priviléges qui portaient atteinte à son autorité. Souvent même les janissaires prirent l'initiative de l'attaque; c'est ce qui arriva en Servie, où ils visaient à un pouvoir indépendant de toute sanction souveraine. Il était temps d'arrêter leurs empiétements.

« Lorsque l'infortuné Sélim eut courageusement commencé la lutte où il succomba (1807), ce fut par une réaction contre les janissaires et à la suite de leur défaite que Mahmoud II parvint au trône. L'esprit de réforme le fit sultan. Il est vrai que ses plans n'eurent pas le temps de mûrir. Baïraktar tomba comme Sélim, mais plus glorieusement. Le jeune sultan n'en fut que plus déterminé à opérer une réforme qu'environnaient tant de difficultés et de périls : il sut couvrir avec une dissimulation profonde sa haine et son penchant naturel à la cruauté.

« Toute sa vie ne fut qu'un combat contre les rebelles; il avait fait vœu de détruire toute espèce d'indépendance dans son empire. Peu lui importait qu'une mesure fût juste ou injuste, qu'elle fût dangereuse ou applicable; jamais il n'hésita sur les moyens : il avait recours indifféremment à la ruse, à la fraude et à la force ouverte.

« On ne saurait nier que les mouvements de la Bosnie ne fussent son ouvrage. Voici la marche qu'il suivit; il envoya dans cette province un vizir avec l'injonction formelle de châtier rigoureusement la plus légère résistance. Ce vizir était Iélaludin-Pacha. Il appartenait à la secte des Bektaschi, moines mahométans qui seuls ont le privilége de mendier, mais qui en général préfèrent vivre du travail de leurs mains. Ce Iélaludin ne se conduisit pas comme les autres vizirs; il n'avait point de harem, ne s'entourait point de courtisans, et s'appliquait uniquement à bien remplir les devoirs de sa charge. Souvent il sortait sous un déguisement pour s'assurer par lui-même si ses ordres étaient ponctuellement exécutés. Il visitait même les maisons où les chrétiens se réunissaient pour prier.

« Comme sa justice, quoique inexorable, n'avait rien d'arbitraire, il était respecté des rayahs, qui ne désiraient rien autant que d'être régis par des lois protectrices; mais par la même raison les nobles bosniaques le détestaient. Iélaludin regardait comme un devoir et ses ordres lui prescrivaient de les contenir par des mesures sévères. Comme cette aristocratie s'était fractionnée en une multitude de partis, il eut l'adresse d'attirer à lui quelques chefs et même les agas de Séraïévo. Cet appui lui permit de punir exemplairement ceux qui refusaient d'obéir à la Porte. Il fit massacrer un grand nombre de capétans, et entre autres un à Derventa, un à Banialuka; un Photschitch, et Akhmet-Baïraktar à Séraïévo. Les nobles, qui avaient vieilli dans l'habitude de l'indépendance, étaient surtout en butte à ses persécutions. Il les attaquait jusque dans leurs forteresses; c'est ainsi qu'il prit d'assaut Mostar et Srebrnitza. C'est seulement en Orient qu'on peut appeler justice un système d'oppression impitoyable dans un but légitimé par le despotisme, qu'on accepte comme l'instrument irresponsable de la fatalité.

« Devant une volonté si ferme les rebelles furent réduits à l'obéissance; mais les citoyens envoyèrent leurs plaintes à l'odjak de Constantinople. On reprochait au vizir non-seulement ses actes arbitraires, mais on l'accusait d'être chrétien. L'odjak, selon la coutume, porta ses plaintes devant le sultan. Ce prince n'aurait pu les rejeter sans péril; les janissaires de la capitale étaient encore puissants; on dit même qu'il rendit un firman pour le rappel de Iélaludin; mais, les apparences une fois sauvées, il laissa le vizir de Bosnie continuer son œuvre, et l'on attendit en vain son successeur. Selon toutes les

apparences, la conduite de Iélaludin se rattachait à un plan général et mûrement arrêté.

« Ce fut à cette époque (1820) que Mahmoud résolut d'en finir avec le pacha de l'Épire, l'ambitieux et cruel Ali, un des ennemis les plus constants de la réforme (1). Les mouvements de la flotte impériale furent si heureusement combinés avec ceux des forces de terre que la position du rebelle parais-

(1) Les commencements de la réforme militaire en Turquie offrent un intérêt rendu plus vif par les circonstances; nous empruntons des détails curieux sur l'origine et l'organisation des *Nisam-Gédites* à M. Jugerau de Saint-Denis (Révolution de Constantinople).

« Le général Aubert-Dubayet, ambassadeur de la république française près la Sublime Porte, avait amené avec lui à Constantinople, en 1796, comme un nouveau genre de présent à sa Hautesse, des pièces de canon de campagne, montées sur leurs affuts et attelées pour servir de modèles, ainsi que des officiers, des soldats et des ouvriers d'artillerie pour instruire les topgis et diriger les fonderies et les arsenaux. Des instructeurs de toute arme, destinés à donner des leçons sur la tactique et les manœuvres aux janissaires et aux spahis, accompagnaient également cet ambassadeur.

« Les leçons des artilleurs et des ouvriers français ne furent pas perdues pour les topgis, et servirent à perfectionner le matériel et le personnel de l'artillerie ottomane. Un escadron de cavalerie fut organisé, armé, exercé à l'européenne. Mais les janissaires ayant refusé d'apprendre les manœuvres de l'infanterie française, les officiers instructeurs de cette arme ne furent employés qu'à former et à dresser un faible squelette de bataillon, qui était composé en partie d'étrangers renégats. Ce dernier corps fut dissous après la mort du général Aubert-Dubayet et le départ des officiers instructeurs qui avaient suivi cet ambassadeur à Constantinople. Hussein-Pacha, qui était alors grand amiral, accueillit et prit à son service les étrangers renégats qui avaient fait partie du bataillon d'infanterie régulière. Il prenait plaisir à les réunir quelquefois pour leur faire faire en sa présence l'exercice à l'européenne. La populace accourait à ces manœuvres comme à un spectacle. Les caresses et les largesses du capitan-pacha envers ces militaires engagèrent quelque musulmans à s'enrôler dans leur corps. Mais malgré le zèle et la générosité de Hussein-Pacha pour ces soldats, les enrôlements, contrariés par les menaces et les railleries des janissaires, furent peu nombreux. Ce corps ne contenait que cinq à six cents hommes lorsque la guerre éclata entre la France et la Turquie en 1798.

« Ces soldats, payés par les soins du capitan pacha, appartenaient au département de la marine. Ils furent embarqués sur les vaisseaux que la Porte envoya à cette époque dans les mers de l'Asie Mineure et de l'Égypte, pour croiser dans ces parages et prendre part aux opérations de l'escadre anglaise commandée par le commodore sir Sidney-Smith.

« D'après les conseils de cet officier, ces soldats furent débarqués pour renforcer la garnison de Saint-Jean d'Acre, lorsque Bonaparte entreprit l'expédition de Syrie. La défense de cette ville est due en grande partie aux soldats disciplinés de Hussein-Pacha. Lorsqu'ils revinrent à Constantinople, après l'abandon de la Syrie par l'armée française, ils furent reçus avec enthousiasme. On comparait leur conduite avec celle des autres troupes, qui s'étaient déshonorées par une fuite honteuse aux batailles d'Aboukir, du Mont-Thabor et de Nazareth.

Le sultan Sélim qui ne cachait pas sa prédilection pour les défenseurs de Saint-Jean d'Acre et qui voulait en faire le noyau d'une milice pour avoir un corps solide à opposer aux janissaires, résolut de profiter des dispositions favorables du peuple et d'augmenter ces nouvelles troupes.

« Ce projet, qui devait être fortement combattu par les ulémas et les janissaires, effraya d'abord les ministres, à l'exception de Hussein-Pacha, dont la force de caractère et les largesses finirent par entraîner ses collègues. Le muphty avait été, ainsi que le capitan pacha, le compagnon du sultan Sélim et lui était attaché par des liens particuliers. Le père de ce muphty avait fait présent à Mustapha III de la belle Circassienne qui lui avait donné Sélim. Ce pontife, plus éclairé que tous les magistrats qui ont occupé cette place éminente, était disposé à favoriser par son influence personnelle les projets de son maître et de son ami. Mêlant adroitement les promesses aux menaces, il parvint à engager les ulémas, sinon à approuver les vues du sultan Sélim, du moins à ne pas les combattre et à se taire.

«L'aga des janissaires, les principaux chefs et les soldats de ce corps étaient alors absents et se trouvaient à l'armée du grand vizir en Syrie. Disposant des ulemas, le

sait désespérée, et le sultan pouvait se flatter de rentrer bientôt en possession de toutes les provinces dont les pachas avaient voulu établir l'indépendance. La liberté dont jouissaient les Monténégrins lui faisait ombrage; nous avons vu

muphty, assisté de Hussein-Pacha, n'eut pas beaucoup de peine à séduire par des préseots le seymen Baschi et le Stamboul Agassi, et à contenir par ses fetvahs le reste des janissaires et la popolace de Constantinople. Cependant il représenta au sultan que, bien que les circonstances fussent favorables, il devait éviter autant que possible de choquer trop ouvertement les préjugés populaires; que le parti le plus sage était de ne former et de ne conserver dans la capitale que deux régiments de la nouvelle milice, et d'organiser les autres dans l'intérieur de l'Asie Mioeure, dont les habitants, moins turbulents et plus laborieux, opposeraient peu de résistance aux ordres du souverain. Les ministres de la Porte furent unanimement de l'avis du muphty.

Le firman pour l'organisation du nouveau corps, qui prit définitivement le nom de nisam-géditte (nouvelle ordonnance), fut rédigé d'après ces considérations dans un grand divan. Il y fut stipulé que le corps des topgis, séparé de celui des janissaires, auquel il ne tenait plus que par le souvenir d'une origine commune et par les mêmes dénominations des emplois d'officiers et sous-officiers des odas, recevrait dans son organisation, son service, sa discipline, sa solde et dans le matériel de cette arme des modifications importantes et propres à les assimiler aux corps d'artillerie qui font partie des armées européennes. La marine et les bombardiers furent aussi assujettis à de nouveaux règlements.

« La cavalerie nisam-géditte, armée et équipée à l'européenne, ne dut être composée, jusqu'à nouvel ordre, que de deux escadrons, distingués l'un par la cornette rouge, et l'autre par la cornette jaune. Les régiments d'infanterie fureot divisés en dix compagnies de quatre-vingts à cent hommes chacun et eurent des colonels, des lieutenants-colonels et des chefs de bataillon. Les compagnies eurent des capitaines, des lieutenants et des sous-lieutenants et le même nombre de sous-officiers que dans les régiments français.

« On décida que les fusils des fantassins seraient conformes en tout aux modèles envoyés par le gouvernement français et que chaque soldat serait armé d'un sabre courbé et d'une baionnette.

« L'habillement des fantassins fut composé d'une veste de couleur rouge serrée au corps, de pantalons bleus ou gris prenant la jambe, mais larges, autour des cuisses, et d'un manteau bleu. Leur coiffure, au lieu du turban, fut semblable aux bonnets allongés des bostangis du sérail, parmi lesquels on choisit quelques sous-officiers. Quant à l'équipement et à la chaussure, il n'y eut rien de changé. A chaque régiment on attacha une compagnie d'artillerie, un iman et une musique militaire.

« Pour subvenir aux dépenses pour l'entretien de ce corps et pour les changements qui devaient être opérés dans le génie militaire, l'artillerie et la marine, on décida que tous les impôts affermés du produit de 15,000 à 150,000 piastres seraient affectés à cet usage et mis en régie sous la direction de l'intendant général des nisam-gédittes, qui prit le titre de nisam-géditte defterdar. On ôta tous les fiefs militaires à ceux qui n'avaient pas fait leur devoir dans la dernière guerre, et l'on décréta que tous les grands fiefs appartiendraient de nouveau à la couronne et seraient administrés pour le compte des oisam-gédittes au fur et à mesure des extinctions des titulaires survivants. Les revenus des douanes et des droits sur le tabac fureot versés dans la nouvelle caisse, qui reçut aussi le produit de quelques nouvelles taxes que l'on établit sur le vin, la soie, les cotons et la laine. Ces ressources s'élevaient déjà à près de cinquante millions de piastres en 1800, et six ans plus tard elles s'étaient accrues de vingt-cinq millions

« Les nouveaux corps fureot casernés hors de la ville, l'un en Asie près de Scutari et l'autre en Europe, à Levendtchifflik, sur la route de Péra à Bujukdéré. Le sultan fit bâtir pour les loger des casernes magnifiques.

« Le beglierbey de Kutuyar et le pacha de Caramanie reçurent l'ordre de lever et d'organiser dans leurs provinces des régiments de nisam-gédittes. Le premier mit peu de zèle à remplir les intentions du sultan, et ne put ou ne voulut former que deux régiments; mais Abdurrhaman, pacha plus connu sous le nom de cadi pacha, parce qu'il avait été cadi avant d'embrasser la carrière des armes, fit si bien qu'en trois années il mit sur pied huit régiments nisam-gédittes.

« Deux renégats, l'un Grec, nommé Aga; et l'autre Prussien, qui, après son abjuration, avait pris le nom de Soliman Aga, furent choisis pour chefs du nouveau corps. Tous les Européens qui consentirent à embrasser

dans le livre où nous traitons du Monténégro quelle fut l'issue de l'expédition du pacha de Bosnie. Le vieux Ali ne fut pas réduit aussi promptement qu'on l'avait espéré. En voyant de près sa ruine, il retrouva toutes les ressources de son génie, toute l'énergie de son caractère. Ses alliances, ses richesses et jusqu'aux efforts qu'on faisait pour lui résister excitèrent contre Mahmoud une insurrection sérieuse; au printemps de l'année 1821, les Souliotes à la paye d'Ali se répandirent dans toute l'Épire, tandis que Ulysse sortait de Janina et soulevait la Livadie. On sait l'impression que produisit sur l'hétairie et sur toute la nation grecque la révélation que leur fit le pacha d'un plan arrêté par le sultan, et qui consistait à exterminer tous les Grecs: Yassi et Bucharest tombèrent en même temps au pouvoir des hétairistes; Mavromichalis descendit de ses montagnes et s'empara de la Morée. Il semblait que la race grecque toute entière avait retrouvé le sentiment de sa nationalité et qu'elle était résolue à secouer le joug qu'elle portait depuis quatre siècles. Ali succomba, mais il laissait après lui pour se venger l'insurrection de la Grèce, à laquelle il avait puissamment contribué.

« Les événements ne pouvaient manquer d'avoir leur contre-coup en Bosnie. Battu par les Monténégrins, Iélaludin avait perdu le prestige d'une réputation militaire jusque-là intacte, son nom n'inspirait plus la même terreur; cependant ses services étaient encore d'un prix inestimable pour le sultan, car nul mieux que lui ne pouvait faire réussir ses grands projets; mais ce vizir mourut au commencement de 1821, et le bruit courut en Bosnie qu'il avait fini ses jours par le poison. Quoi qu'il en soit, cette mort, qui coïncidait avec le mouvement général qui menaçait de bouleverser l'empire, ne pouvait que causer une grande sensation dans la Bosnie; cette province retomba bientôt dans l'état d'où la main de fer de Iélaludin l'avait à demi retirée. Un nouveau vizir vint prendre sa place; mais il était si peu capable de se faire respecter que les habitants se souviennent à peine de son nom. Les partisans de la réforme furent obligés de quitter le pays; les grandes familles reprirent leur ancienne position avec leur indépendance et ces mœurs guerrières que leur incli-

l'islamisme furent admis dans ce service de faveur, et ils étaient sûrs, s'ils se conduisaient bien, d'obtenir un avancement rapide.

« Le nouveau corps ne tarda pas à prouver qu'il était supérieur, à nombre égal, aux janissaires. Durant les années 1803 et 1804, des bandes sorties de l'Albanie et de la Bosnie portèrent la dévastation et le pillage dans la Roumélie et la Bulgarie. La Porte ordonna aux pachas, aux sandjaks et aux ayans de ces provinces de réunir leurs troupes particulières aux janissaires du pays et de chasser les brigands; mais ceux-ci, attaqués par des chefs sans expérience et des troupes mal disciplinées, conservèrent l'avantage dans toutes les rencontres, et ils poussèrent l'audace jusqu'à s'approcher de Constantinople et d'Andrinople.

« Le sultan Sélim résolut de mettre à l'épreuve ses nisam-gédittes.

« Un des deux régiments de Constantinople, une compagnie d'artillerie légère, un escadron de cavalerie et trois régiments de la Caramanie marchèrent contre les bandits, et malgré le mépris que témoignaient les montagnards pour les troupes régulières, ils furent battus, poursuivis sans relâche, et forcés de se réfugier dans leurs défilés.

« Ces succès firent sentir les avantages de la discipline et de la tactique européennes; mais les préjugés populaires et la jalousie des janissaires étaient loin de se rendre à l'évidence. Les habitants des provinces que les nisam-gédittes venaient de délivrer dédaignaient leur triomphe, et, au lieu de reconnaissance, ils leur témoignaient de l'éloignement et de l'aversion.

« Il n'en fut pas de même du sultan Sélim et de ses ministres. Les nisam-gédittes furent accueillis avec faveur et généreusement récompensés. Leurs succès contre les Albanais et les Bosniaques firent croire qu'ils suffisaient déjà pour contenir la turbulence des janissaires; on résolut d'en augmenter le nombre par la voie de la conscription, et d'abandonner le système dispendieux des enrôlements volontaires. »

Il était réservé à un autre règne d'entrer résolûment dans la réforme militaire; aujourd'hui les succès d'Omer-Pacha contre les Russes ont résolu la question d'une manière victorieuse, et cependant le préjugé contraire se retranche encore dans le fanatisme.

nation et l'isolement de leurs fiefs ont rendues comme inhérentes à leur nature. Le sultan était trop occupé ailleurs pour s'opposer à l'émancipation de l'aristocratie bosniaque.

« Mahmoud parvint cependant à comprimer toutes ces rébellions l'une après l'autre ; sur le Danube comme en Epire il vit son autorité rétablie. La Morée elle-même se courba sous le jong. Ibrabim-Pacha y débarqua avec une armée égyptienne, et anéantit plutôt qu'il ne subjugua la population. Il se vantait lui-même d'avoir changé le pays en un désert. Le moyen était odieux ; mais il parvint à son but pas à pas, et partout il arbora l'étendard du sultan.

« En présence de ces succès, Mahmoud conçut un plan plus vaste. D'abord il régla sa marche sur celle qui avait si bien réussi à Méhémed Ali. Ce dernier commença par agir en Égypte, et ce ne fut que lorsqu'il y eut détruit les vieux priviléges que le sultan marcha au même but par les mêmes moyens. On eut dit qu'il y avait entre les deux réformateurs une émulation de despotisme et de cruauté. Mais le vassal n'en était pas à son coup d'essai ; malgré l'opposition de ses janissaires, il était parvenu à se former une armée disciplinée et habillée à l'européenne. L'idée que c'étaient ces troupes qui avaient fini par subjuguer la Grèce avait fait sur Mahmoud une impression profonde. Il reprit les projets de Sélim et de Baïraktar, et il regarda comme l'unique moyen de sauver la Turquie l'organisation d'une armée régulière.

« En conséquence de cette détermination, le 26 mai 1826, dans son conseil d'Etat, auquel assistait un commissaire turc revenu récemment du camp égyptien, on rédigea un fetvah portant en substance que, pour défendre la parole de Dieu et contrebalancer la supériorité des infidèles, les musulmans auraient à se soumettre à la subordination, et se formeraient aux manœuvres militaires.

« Cette mesure n'était pas seulement dirigée contre les ennemis extérieurs, mais contre des adversaires obstinés de toute réforme. Les janissaires ne s'y méprirent pas ; ils se révoltèrent selon leur coutume ; mais pour cette fois les mesures avaient été si bien prises que le succès donna doublement raison à Mahmoud. Cette milice factieuse, qui avait si souvent renversé les souverains, fut à son tour vaincue et détruite, et l'Aga fut le premier à l'abandonner. Le sultan put enfin assouvir la vengeance qui couvait dans son cœur depuis tant d'années. Les exécutions et les supplices ne lui suffirent pas ; il put dire : J'ai changé jusqu'à leur nom, et donné une autre forme à leurs statuts. »

L'institution de ce corps était le centre et le point d'appui de tous les priviléges comme de toutes les résistances aristocratiques : en lisant l'histoire de Turquie, on ne peut méconnaître qu'ils ont rendu d'éclatants services, ainsi que les spahis ou timariotes ; mais leur turbulence et leur fanatisme ont mis si souvent l'empire en danger qu'il serait dificile de dire si le mal qu'ils ont fait ne l'emporte pas sur les avantages dus à leur bravoure et à leur zèle religieux. Si la Turquie ne peut conserver son rang et son territoire en Europe qu'en s'élevant au niveau des nations civilisées, on ne saurait nier que la destruction des janissaires était d'une nécessité encore plus impérieuse que celle des Strélitz sous Pierre le Grand. Dans l'un et l'autre empire, ces milices étaient l'instrument des ambitieux et des intrigues d'un clergé ignorant. Dans les états despotiques, quand le maître entre en lutte, il faut qu'il triomphe ou qu'il périsse. Mahmoud a fait comme le tsar, il a écrasé la résistance ; l'avenir montrera si ses peuples tireront d'une réforme prudemment graduée les avantages qui, dans l'espace d'un siècle, ont mis la Russie en état de résister à toute l'Europe.

C'était beaucoup d'avoir anéanti les janissaires à Constantinople ; mais la tâche n'était pas finie ; il restait à dompter leurs partisans dans les provinces. Dans quelques-unes la résistance fut molle ou nulle. Les mahométans de la Bulgarie, qui n'avaient qu'une faible part dans les priviléges aristocratiques, se montrèrent favorables au nouveau système ; mais il n'en fut pas de même en Bosnie, où la noblesse avait un grand intérêt à maintenir l'ancien ordre de choses ; d'ailleurs Séraïévo fourmillait de

janissaires. L'opposition prit donc dès le principe un caractère menaçant. Leur hostilité se manifesta d'abord par des remarques sur le nouvel uniforme : les nisam-gédittes portaient leur buffleteries croisées sur la poitrine; or dans la langue du pays on se sert du même mot pour exprimer *croiser* et *baptiser*. Si nous avons envie d'être baptisés, disaient les Bosniaques, nous pouvons tout aussi bien avoir recours aux Autrichiens ou aux Russes.

Le mécontentement était général dans la province. Ils forcèrent le nouveau vizir, Hadji Moustapha, et les six commissaires envoyés par le sultan, de sortir du pays. Ces officiers arrivèrent en Servie dans le courant de janvier 1827; et comme la saison rendait les chemins impraticables, ce ne fut enfin qu'après toutes sortes de mécomptes et avec les plus grandes difficultés qu'ils purent revenir à Constantinople. Le sultan vit bien qu'avant tout il devait s'occuper de rétablir son autorité dans les provinces où l'on faisait un pareil accueil à ses agents. Comme la résistance des Bosniaques s'appuyait sur un prétexte religieux, Mahmoud contint sa colère, et ne jugea pas convenable de recourir d'abord à des moyens coercitifs. Il donna la Bosnie au pacha de Belgrade, Abdurahim, homme qui, dans un corps faible et valetudinaire, joignait à une grande fermeté un dévouement à toute épreuve pour la personne du sultan. Il déploya dans une conjoncture si délicate l'adresse la plus déliée. Comme il était lié avec le prince de Servie Milosch, il leva avec l'aide de ce dernier quelques centaines d'hommes. Cette troupe était trop faible pour qu'il pût s'aventurer à entrer avec elle dans la Bosnie; aussi ne prit-il cette détermination qu'après avoir gagné quelques chefs et s'être assuré de l'appui du capétan Vidaïtch de Svornik, ville qui est regardée comme la clef de la Bosnie. Il paraît que les agas de Séraïévo avaient conçu quelques soupçons sur ce capétan; car ils s'apprêtaient déjà à s'emparer de Svornik lorsque Abdurahim les prévint, et fut reçu par Vidaïtch dans la forteresse. Le vizir put alors mettre de côté les ménagements, et il parla en maître dans le manifeste qui annonçait son arrivée; il était conçu en ces termes : « Mahométans de Bosnie, je vous envoie le salut de la foi et de l'union fraternelle. Je ne veux pas vous rappeler votre folie, je viens pour ouvrir vos yeux à la lumière. Je vous rapporte les ordres sacrés de notre puissant sultan, et j'attends de vous l'obéissance. Dans ce cas, je suis autorisé à vous pardonner toutes vos erreurs. Choisissez : il dépend de vous perdre ou de sauver votre vie. Réfléchissez avec maturité, pour ne point vous exposer à un tardif repentir. »

Même dans ces provinces, l'autorité légitime exerce une influence irrésistible quand elle a la conscience de sa force et qu'elle agit avec vigueur. Chacun songea à son propre salut; et le style des proclamations d'Abdurahim fit une impression profonde sur les esprits. Il avait pour lui les anciens partisans de Iélaludin, qui, après la mort de ce pacha, avaient été forcés de quitter le pays. Parmi ces derniers étaient les frères Djunschafitch, Ayul-Aga et plusieurs autres personnages. Ils réussirent à rentrer dans Séraïévo par la protection du vizir. Ils avaient dans la ville un grand nombre d'adhérents, de sorte que les habitants formaient comme deux camps hostiles. Ceux qui repoussaient les réformes du sultan essayèrent de tenir dans la forteresse, mais bientôt ils furent forcés de se rendre.

Il est probable qu'un certain parti, en minorité toutefois, était favorable à l'arrivée d'Abdurahim, et que l'importance de ce parti s'accrut ensuite par l'habileté du vizir. L'appui que prêtait à ce dernier le prince Milosch n'était point désintéressé; il avait moins à cœur d'être agréable au sultan que de voir la la Bosnie fortement contenue. L'adroit vizir sut intéresser à ses plans tous ceux qui pouvaient trouver un avantage même indirect dans leur réussite.

Il commença par tirer une vengeance exemplaire des nobles qui avaient été forcés de se rendre. Parmi eux se trouvaient des chefs de renom, tels que Pino Baïraktar, Ibrahim Aga-Pakrowitch, deux frères Tamischtchi, Frez-Aga, Tournodjia, Hadja-Alud-Aga Tournadjia et Janissary-Aga-Rutschouklia. Tous comparurent devant lui à Svornik, où il les fit immédiament décapiter.

Beaucoup d'autres subirent le même supplice : souvent même il ne suffit pas d'aller faire sa soumission en personne près du vizir ou de l'envoyer présenter par un tiers; quand il avait jugé quelqu'un dangereux, c'était un arrêt de mort.

Dans les pays despotiques et surtout en Orient, le fatalisme religieux est largement exploité par le maître qui apparaît comme l'instrument de la divinité.

Lorsque Abdurahim crut son pouvoir suffisamment affermi; il fit son entrée en grande pompe dans Séraïévo. Ce n'est pas qu'il fût disposé à se conformer aux obligations imposées dans les derniers temps aux vizirs; mais il jugea nécessaire d'établir le siége de son gouvernement dans la ville la plus turbulente. Il pouvait en outre surveiller plus facilement les démarches des principaux chefs, et il continua à sévir arbitrairement, décourageant les conspirateurs par sa vigilance et la haine par une sévérité impitoyable. Il punit de mort une centaine de citoyens; et l'on assure que dans une seule nuit il en fit décapiter trente. Son gouvernement pesa également sur les rayahs, auxquels il n'épargna pas les extorsions.

Lorsque la guerre contre la Russie éclata, le sultan put compter sur le contingent de la Bosnie; et, en effet, on put assembler à Biélina une armée de trente mille hommes. On était curieux de voir comment ces forces, organisées d'après le nouveau système, soutiendraient leur ancienne réputation de bravoure. Le pacha obtint du prince Milosch qu'elles traverseraient la Servie, lui promettant qu'elles n'y commettraient aucun dégât, et que, si un œuf valait un para, les Serviens pouvaient compter sur un prix double. (Ranke.)

CHAPITRE VII.

INSURRECTION DANS LA BOSNIE.

Au milieu des difficultés et des résistances que soulevaient ses réformes, Mahmoud avait déclaré par un hattichérif qu'il considérait la Russie comme son ennemie naturelle, et que, s'il avait conclu la paix avec cet empire, c'était seulement pour se préparer à une guerre plus efficace. Cette déclaration était en quelque sorte un appel à l'Europe sur la situation de l'Orient, et comme un engagement pris de mettre la Turquie en mesure d'offrir un point d'appui à la politique de l'Occident contre les empiétements du cabinet de Saint-Pétersbourg; mais le sens de ce hattichérif ne fut pas compris; et le sultan se trouva dans un grand embarras lorsque la guerre éclata sous prétexte de la question religieuse.

A considérer les choses sans partialité, on ne saurait douter que les intrigues russes trouvaient dans le désordre administratif des provinces danubiennes et dans les abus nombreux du fanatisme ottoman une ample matière à de justes récriminations : ce qui fait l'habileté de la diplomatie moscovite, c'est d'envelopper ses projets d'oppression et d'agrandissement de motifs tellement spécieux que, dans la première phase de leurs rapports, on serait tenté de les croire désintéressés, et que leur protectorat débute ordinairement non-seulement par des promesses séduisantes, mais par des sacrifices réels. Il était donc naturel que les rayahs se tournassent du côté de leurs coreligionnaires : ceux qui n'osaient le faire ouvertement paralysaient du moins par leur attitude hostile les efforts de Mahmoud, dont le danger grandissait en raison même de son zele.

C'était avec les forces tirées de la Bosnie, qu'il avait donné ordre de rassembler à Biélina, qu'il comptait tenir en respect les Serviens, dont les dispositions en faveur de la Russie n'étaient pas douteuses. Les Serviens ne pouvaient s'y méprendre. Le prince Milosch refusa le passage aux Bosniaques, alléguant que, si le territoire de la Servie avait souffert en maintes circonstances de l'indiscipline de corps isolés, il devait craindre à plus forte raison que toute une armée ne commît des dévastations considérables; pour appuyer cette déclaration, il fit marcher des troupes sur la Drina.

Cependant il n'entrait pas alors dans les plans de la Russie que les Serviens se soulevassent; le prince Milosch, livré à ses seules ressources, devait donc se borner à rester sur la défensive. D'un autre côté, les motifs de

religion que Mahmoud mettait en avant pour exciter les musulmans contre les Russes ne pouvaient avoir un effet immédiat à l'instant où il déployait lui-même la plus grande sévérité pour forcer ses sujets à adopter la tactique européenne. Les Bosniaques, qui regrettaient leurs anciens priviléges, prévoyaient que le joug serait encore plus pesant si la victoire donnait raison à Mahmoud; et, comme l'intérêt avait jadis déterminé leurs chefs slaves à embrasser l'islamisme, le même intérêt les portait à ne point se sacrifier pour le triomphe de leurs nouvelles croyances.

Dans ces dispositions, ils résolurent d'opposer la ruse à la ruse, et de n'en venir aux mesures extrêmes que lorsque les circonstances l'exigeraient impérieusement.

Les contingents des villes et des châteaux s'acheminèrent donc vers Orlovopolié, point qui leur avait été assigné par le sultan et qui se trouvait en face de Biélina, où l'armée servienne s'était rassemblée. Le vizir attendait un renfort de Séraïévo. Le hasard voulut que le contingent de la petite ville de Vysoko se portât sur la capitale, au lieu de se rendre directement à Orlovopolié. Le vizir envoya au commandant de ces troupes son kiaïa pour avoir des explications. Cet officier était accompagné d'un kapedjibaschi récemment arrivé de Constantinople, ce qui donnait à cette mission une certaine importance. Il n'est guère douteux que cette prétendue méprise n'eût été concertée entre des meneurs de Séraïévo et de Vysoko. Comme c'était un vendredi, un grand nombre d'habitants étaient sortis, les uns sans intention, mais les autres par suite d'un plan convenu. Les officiers du vizir réprimandèrent vivement le détachement qui venait de Vysoko, et lui donnèrent l'ordre de se diriger à l'instant même sur Orlovopolié. Alors quelques hommes sortirent des rangs et déclarèrent que, si on ne leur donnait point de l'argent, ils étaient dans l'impossibilité de poursuivre leur route, attendu que, pour s'équiper et arriver jusqu'à Séraïévo, beaucoup d'entre eux avaient été obligés de vendre leurs enfants.

Le kiaïa et le kapedjibaschi crurent que de telles excuses n'étaient pas acceptables; en conséquence ils ordonnèrent à leurs gardes de saisir les récalcitrants et de leur trancher la tête. A peine cet ordre avait-il été donné qu'on entendit retentir ces cris : A l'aide! enfants du prophète! ne nous laissez pas massacrer! Aussitôt les camarades des prisonniers prirent leurs armes; les habitants de Séraïévo qui étaient dans le complot en firent autant, et leur exemple en entraîna beaucoup d'autres. Les officiers du vizir n'eurent pas le temps de monter à cheval, et s'enfuirent vers la ville, non sans entendre quelques balles siffler à leurs oreilles. La multitude furieuse les poursuivit bientôt. Le vizir, qui disposait d'une force armée d'environ deux mille hommes, essaya d'arrêter le torrent; il les distribua les uns dans une mosquée, les autres sur des ponts, selon que le hasard et l'imprévu de la lutte leur permettaient de prendre telle ou telle position; mais ils durent céder au nombre; quelques-uns seulement parvinrent à se réfugier dans la forteresse d'où ils pointèrent quelques canons sur la partie basse de la ville. Mais les Bosniaques attaquant isolément les soldats du vizir conservèrent leur avantage. Après avoir résisté trois jours, Abdurahim dut penser à la retraite. Les plus jeunes ne voulaient point le laisser échapper; mais ceux qui avaient plus d'expérience parvinrent à leur faire changer de résolution. Abdurahim eut la permission de sortir de la forteresse avec les canons qu'il avait amenés et se dirigea avec une suite peu nombreuse sur Orlovopolié (juillet 1828). La nouvelle de cette révolte eut l'effet qu'on pouvait en attendre. Le vizir, après sa défaite, vit son autorité méconnue, et bientôt les troupes se dispersèrent. Il se dirigea sur Travnik, et de là il marcha contre les Russes, qui purent se féliciter de ne pas avoir les Bosniaques pour adversaires.

Le sultan, ne pouvant, dans ces circonstances critiques, rompre ostensiblement avec la Bosnie, lui donna un autre vizir, qui établit sa résidence à Travnik; mais son autorité fut aussi précaire que l'avait été celle de ses prédécesseurs. La révolte couvait sourdement lorsque Moustapha, pacha de Scutari, et que



les Turcs et les Albanais appellent Scodra-Pacha, vint mettre dans la balance le poids de son ambition et de ses ressentiments. C'était, dit Ranke, un homme dans toute la vigueur de la jeunesse, et il ne manquait pas d'une certaine culture. Il s'occupait de géographie, ce qui se rencontre rarement chez les Turcs. Son père, Kara-Mahmoud, s'était illustré par sa défense contre les troupes du sultan, qui, malgré leur supériorité numérique, avaient dû céder devant l'intrépidité du rebelle. Le courage de Moustapha ne le cédait en rien à celui de ses ancêtres, parmi lesquels les chants populaires citent Ivan Tchernoïévitch, et les priviléges aristocratiques, menacés par les nouvelles réformes, n'avaient pas de plus zélé partisan.

En 1828, il avait consenti à faire une attaque contre la Grèce, mais plutôt pour montrer quelle était son influence que pour servir utilement son maître. La fortune lui fut favorable, et le brave Botzaris tomba dans la lutte. Dans la guerre de 1829, il tint une conduite semblable, et marcha contre les Russes, tout en désirant que le sultan ne trouvât point dans des succès marqués les moyens d'écraser le parti qui conservait l'esprit des janissaires. En prenant les armes, il masquait habilement ses projets ultérieurs; mais il n'entra en campagne qu'avec une circonspection qui tenait plus de la neutralité que du dévouement. Il laissa dans Scutari l'élite de ses troupes, et fit étrangler dans sa prison un de ses parents qui devait lui succéder dans son pachalik. Les exécutions sommaires ne sont que trop fréquentes en Turquie; et, comme le gouvernement ne se fait aucun scrupule d'en donner lui-même exemple, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que ses délégués aient recours, dans leur propre intérêt, aux mêmes expédients.

Cette mesure prise, il se mit en marche, et son premier soin fut d'établir dans son armée une discipline sévère. Lorsque les députés de la Servie vinrent le complimenter à Nissa, ils le trouvèrent entouré des corps de maraudeurs qui avaient payé de leur vie quelques vivres dérobés. Il se porta ensuite sur Viddin, ayant sous son commandement une quarantaine de mille hommes qu'il se promettait bien de n'employer que pour lui-même. En effet, Diebitch passa le Balkan sans être inquiété; les amis de Moustapha répétaient tout haut qu'ils se trouvaient placés entre deux ennemis, les Russes et la Porte, et qu'il était difficile de dire lequel de ces deux ennemis désirait le plus leur perte. Le généralissime russe obtint donc à peu de frais le surnom de Zabalkanski, et la prise d'Andrinople décida la question entre les deux empires. Le but que le vieux parti turc se proposait était atteint. On attribua la défaite des Ottomans à la réforme. Dans beaucoup d'endroits les Russes furent regardés comme des libérateurs. Dans tous les quartiers de Constantinople, on tint des assemblées tumultueuses, et çà et là on vit reparaître le costume des janissaires.

Un exposé succinct de la campagne des Russes prouvera combien il est injuste d'attribuer les revers de leurs ennemis aux réformes de Mahmoud.

Le sultan n'avait rien négligé pour opposer à l'armée d'invasion une résistance vigoureuse. Méhémed-Yézid, qui avait succédé à Hussein-Pacha, avait été remplacé lui-même par Reschid-Pacha. Ce dernier arriva au camp de Schoumla le 8 mars. L'armée des Turcs comptait environ cent mille hommes, dont un tiers de troupes régulières. Diebitch se trouvait déjà depuis un mois à son quartier général d'Yassi. Vers le milieu d'avril, les Russes se formèrent en deux colonnes et passèrent le Danube à Hersova et à Kalarasch. Le 5 mai un corps d'armée cerna Silistrie, et força quelques troupes turques à se renfermer dans la place. Le même jour le général Roth attaqua le grand vizir, qui commandait des forces quadruples, et le mit dans une déroute complète. Parmi les blessés se trouvait Ali-Pacha. Par cette victoire, les Russes étaient maîtres de la position de Devno.

Le 17 juin, Silistrie, après une défense de six semaines et vingt-sept jours de tranchée ouverte, se rendit au général Krassovski. Tandis que le grand vizir essayait de reprendre Provadi, Diebitch se porta rapidement sur Yéni-Bazar, où le général Roth l'appuyait tout en observant l'ennemi. Le combat

de Yéni-Bazar fut tout à l'avantage des Russes, celui de Kouleftcha coûta plus cher aux vainqueurs; mais il décida du sort de la campagne (29 mai). Il paraît que l'action avait été longtemps douteuse, et que, sans un corps de réserve qui fit pencher l'avantage en faveur des Russes, la victoire eût été au moins incertaine. Le passage des Balkans pouvait s'effectuer sans danger depuis que les Russes étaient maîtres de Silistrie. Pendant que l'attention du vizir se portait sur Schoumla, des corps russes quittaient l'armée d'observation à la faveur de la nuit, et s'écoulaient silencieusement sur la route de Kamtchik. Le passage du fleuve de ce nom s'effectua malgré la résistance des Turcs : Rudiger pénétra dans Aïdos, et poursuivit l'ennemi dans la direction de Karnabat. Dans le même temps Roth s'emparait de Bourgas; et bientôt les passages du Balkan furent successivement occupés. Il y eut encore une affaire assez chaude près de Slivno, qui fut emportée d'assaut, et Diebitch fit son entrée à Andrinople dans les derniers jours d'août. L'armée turque n'avait pas été plus heureuse en Asie, où Paskévitch s'était emparé d'Erzroum. Ces avantages des Russes compensèrent leurs sacrifices, qui furent considérables. Selon le rapport du lieutenant-colonel Cherney, dans la première campagne qui eut pour résultat la prise de Varna et la levée du siége de Silistrie, des milliers de Russes périrent de la peste, et ils perdirent trente mille chevaux. D'après les mêmes renseignements, les Russes traversèrent le Balkan au nombre de quarante mille seulement, dont quelques jours après un quart était entassé dans les hôpitaux. Dans cette guerre les Turcs n'ont pu mettre sur pied plus de cent mille irréguliers et quarante mille soldats formés à la discipline européenne. Si les Bosniaques, qui ne dépassèrent pas leurs frontières et dont la bravoure est proverbiale dans tout l'Orient, eussent voulu défendre les passages, ou fermer la retraite aux ennemis lorsqu'ils s'y seraient trouvés engagés, il est probable que toute l'armée d'invasion eût été anéantie dans cette campagne. Les Russes se ressentaient cruellement de l'effet des maladies qui épargnaient les Turcs probablement à cause des ablutions réitérées que leur prescrit la religion. Les Russes souffraient aussi beaucoup du manque de vivres, ou plutôt des malversations habituelles de leurs administrateurs.

A Bucharest, en décembre 1829, le médecin en chef avouait la perte de douze mille Russes morts de la peste. A Varna les officiers russes estimaient leurs pertes à dix mille hommes. A Silistrie la mortalité était effrayante : à Andrinople six mille malades moururent dans l'espace de trois mois. La perte totale des Russes dans les deux campagnes fut de cent quarante mille hommes et de cinquante mille chevaux.

Le traité d'Andrinople était l'avant-dernier mot de la politique russe à l'égard de la Turquie; les circonstances actuelles permettent d'en apprécier toute la portée. En suivant attentivement l'enchaînement des articles, on peut se convaincre que la guerre contre la Turquie révélait un système arrêté dont le but définitif était la ruine de l'empire ottoman, et que la modération ne s'y montre quelquefois que pour donner aux aggressions ultérieures l'apparence du droit et de l'équité.

Article II. « Sa Majesté l'empereur et padischah de toutes les Russies rend à la Sublime Porte la principauté de Moldavie avec toutes les frontières qu'elle avait au commencement de la guerre, à laquelle le présent traité a mis fin; Sa Majesté impériale rend aussi la principauté de Valachie, le banat de Kraiova, la Bulgarie et la Dobroutcha depuis le Danube jusqu'à la mer, ainsi que Silistrie, Hirsova, Matchin, Isaktcha, Toultcha, Babadagh, Bazardjik, Varna, Provadi et autres villes, bourgs et villages; toute l'étendue du Balkan, depuis Emineh-Bournou jusqu'à Kosau, et tout le pays depuis le Balkan jusqu'à la mer, avec Sélimno, Yamboli, Aïdos, Karnabat, Andrinople, Bourgas et toutes les villes, bourgs et villages, ainsi que toutes les places que les Russes ont occupées dans la Roumélie.

Article III. Le Pruth continuera de former la limite des deux empires, depuis le point où cette rivière touche au territoire de la Moldavie jusqu'à sa jonction avec le Danube. De ce point la

ligne frontière suivra le cours du Danube jusqu'à l'embouchure de Saint-Georges; de telle sorte que, laissant toutes les îles formées par les divers bras de ce fleuve en possession de la Russie, la rive droite restera, comme par le passé, en possession de la Porte Ottomane. Cependant il est convenu que cette rive droite restera inhabitée depuis le point où le bras de Saint-Georges se sépare de celui de Soulina, à une distance de deux heures du fleuve, et qu'aucun établissement n'y sera formé, non plus que sur les îles qui resteront au pouvoir de la Russie; et à l'exception des quarantaines qui pourront y être établies, il ne sera permis d'y faire aucun autre établissement. Les bâtiments marchands des deux puissances auront la faculté de parcourir le Danube dans tout son cours; et ceux qui porteront le pavillon ottoman auront libre entrée dans les embouchures de Kili et de Soulina, celle de Saint-Georges restant commune aux navires de guerre et bâtiments marchands des deux puissances contractantes. Mais les navires de guerre russes, lorsqu'ils remonteront le Danube, n'avanceront point au delà de la jonction de ce fleuve avec le Pruth. »

Ces dispositions mettaient à la disposition des Russes le cours du Danube, en tenant en échec les intérêts commerciaux de l'Autriche, et en assurant par ce débouché important le ravitaillement de leurs places maritimes.

Article IV. « La Géorgie, l'Imérétie, la Mingrélie, la Gourie et plusieurs autres provinces du Caucase ayant été depuis de longues années réunies à perpétuité à l'empire russe, et cet empire ayant acquis par le traité de Tourkmantchaï les khanats d'Érivan et de Nakhitchévan, les deux hautes parties contractantes ont reconnu la nécessité d'établir entre leurs États respectifs, le long de cette ligne, une frontière bien tracée pour prévenir toute discussion ultérieure. Elles ont également pris en considération les moyens convenables de s'opposer aux incursions que les tribus voisines ont faites jusqu'à ce jour et qui ont si souvent compromis les relations d'amitié et de bonne intelligence entre les deux empires. En conséquence, il a été convenu de considérer désormais comme formant la frontière entre les territoires de la cour impériale de Russie et ceux de la Sublime Porte en Asie la ligne qui, suivant la limite actuelle de la Gourie, depuis la mer Noire, remonte jusqu'au bord de l'Imérétie; et de là en ligne droite jusqu'au point où les frontières des pachaliks d'Akhaltzikh et de Kars rencontrent celle de la Géorgie, laissant de cette manière au nord et en dedans de cette ligne la ville d'Akhaltzikh et le fort de Khalioanik à une distance moindre que de deux heures. Tous les pays situés au nord et à l'ouest de cette ligne de démarcation, sur les pachaliks de Kars et de Trébisonde, ainsi que la majeure partie du pachalik d'Akhaltzikh, resteront à perpétuité sous la domination de la Sublime Porte, tandis que ceux qui sont situés au nord et à l'est de la ligne mentionnée ci-dessus, vers la Géorgie, l'Imérétie et la Gourie, ainsi que le littoral de la mer Noire, depuis l'embouchure du Kouban jusqu'au port Saint-Nicolas inclusivement, seront sous la domination de l'empire de Russie. En conséquence, la cour impériale de Russie abandonne et rend à la Sublime Porte le reste du pachalik d'Akhaltzikh, la ville et le pachalik de Kars, la ville et le pachalik de Bajazet, la ville et le pachalik d'Erzeroum, ainsi que les places occupées par les troupes russes qui peuvent être en dehors de la ligne indiquée. »

Les stipulations contenues dans cet article tendent non-seulement à faciliter la soumission des peuplades du Caucase en les isolant de tous côtés, mais encore à empêcher la Turquie d'Asie de seconder une armée turque destinée à couvrir Constantinople.

Article V. « Les principautés de Moldavie et de Valachie s'étant placées, par une capitulation, sous la suzeraineté de la Sublime Porte, elles conserveront tous les priviléges et immunités qui leur auront été accordés, soit par les traités conclus entre les deux cours impériales, soit par les hatti-chérifs promulgués à diverses époques. Elles jouiront du libre exercice de leur religion, d'une parfaite sécurité, d'une administration nationale et indépendante et d'une entière liberté de commerce. »

L'article VI est relatif aux clauses

stipulées dans la convention séparée qui regarde spécialement la Servie.

Dans l'article VII, qui concerne les droits et priviléges commerciaux, on remarque les paragraphes suivants : « les sujets, bâtiments et marchandises russes seront garantis contre toute violence et vexation. Les sujets russes seront sous la juridiction exclusive des ministres et consuls de la Russie. Les bâtiments russes ne seront assujettis à aucune visite de la part des autorités ottomanes, ni en mer ni dans aucun des ports ou rades des possessions de la Sublime Porte. Toutes les marchandises ou denrées appartenant à un sujet russe, après avoir payé les droits de douane fixés par les tarifs, seront librement transportées, déposées à terre dans les magasins du propriétaire ou de son consignataire, ou transportées à bord de bâtiments de toute autre nation quelconque, sans que les sujets russes soient tenus d'en donner avis aux autorités locales et encore moins de demander leur autorisation. Les grains de provenance russe jouiront des mêmes priviléges; la Sublime Porte s'engage, en outre, à veiller soigneusement à ce que le commerce et la navigation de la mer Noire soient dégagés de toute entrave. Elle reconnaît et déclare le canal de Constantinople et le détroit des Dardanelles librement ouverts aux bâtiments russes sous pavillon marchand, pour la sortie comme pour le retour. Le passage du détroit des Dardanelles et du canal de Constantinople est ouvert à tous les bâtiments des puissances qui sont en paix avec la Sublime Porte. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, quelqu'une des stipulations contenues dans le présent article était et demeurait enfreinte, nonobstant les réclamations du ministre russe à ce sujet, la Sublime Porte reconnaît d'avance le droit de la cour impériale de Russie de considérer une telle infraction comme un acte d'hostilité. »

L'écoulement des riches produits de la Russie méridionale se trouvait assuré par cet article, et, commercialement parlant, la mer Noire n'était plus qu'un lac russe.

L'article VIII définit les indemnités dues par la Porte au commerce russe depuis la guerre de 1806, et les fixe à un million et demi de ducats (environ dix-sept millions six cent mille francs).

L'article IX est relatif à l'indemnité pour les frais de la guerre; elle est fixée dans l'acte additionnel à dix millions de ducats de Hollande, indépendamment du territoire asiatique dont la cession est stipulée dans l'article IV.

Article X. « La Sublime Porte, en déclarant son adhésion entière aux stipulations du traité (sur les affaires de la Grèce) conclu à Londres le 24 juin (6 juillet 1827) entre la Russie, la Grande-Bretagne et la France, adhère également à l'acte du 10 (24) mars 1829, rédigé d'un consentement mutuel entre les mêmes puissances sur les bases dudit traité, et contenant les mesures de détail relatives à son exécution définitive. »

Article XIII. « Les hautes puissances contractantes accordent un pardon général et une amnistie pleine et entière à ceux de leurs sujets qui, pendant la guerre, auront pris part aux opérations militaires, ou manifesté, soit par leur conduite, soit par leurs opinions, leur attachement à l'une ou à l'autre des deux parties. En conséquence, aucun de ces individus ne sera inquiété ni persécuté, soit dans sa personne, soit dans sa propriété, pour sa conduite passée, et chacun d'eux, recouvrant les propriétés qu'il possédait antérieurement, en jouira paisiblement sous la protection des lois, et sera libre d'en disposer dans l'espace de dix-huit mois, comme de se transporter avec sa famille, ses biens, etc., dans le pays qu'il aura choisi, sans éprouver aucune entrave ni vexation quelconque. Les mêmes priviléges sont assurés aux sujets respectifs des deux puissances établis sur les territoires rendus à la Sublime Porte ou cédés à la cour impériale de Russie. »

L'article que nous venons de rapporter dévoile toute la marche que suit le cabinet russe dans ses envahissements successifs pour attirer à lui les populations des provinces conquises et pour jeter au sein des contrées limitrophes qu'il convoite des éléments d'opposition qu'il sait exploiter en temps opportun.

L'article additionnel qui fixe la quotité de l'indemnité stipule que la Russie acceptera, en déduction de cette somme,

des équivalents qui seront consentis de part et d'autre.

Quant à la stipulation contenue dans l'acte séparé concernant les principautés de Moldavie et de Valachie et en vertu de laquelle les villes turques situées sur la rive gauche du Danube, Tournovo, Giourgévo, Braïlof, etc., devaient être réunies à la Valachie, et les fortifications qui ont ci-devant existé sur cette rive ne jamais être rétablies, il a été réglé que Giourgévo serait remis aux troupes russes et que les fortifications en seraient rasées.

On convint également que l'évacuation des provinces d'Asie qui devaient être rendues à la Porte, aurait lieu conformément à une convention particulière que le général comte Paskévitch aurait qualité pour conclure avec les commandants de la Porte dans ces contrées.

On trouve dans les négociations de la Russie avec l'Orient une tendance très-remarquable à isoler par des conventions particulières certains points d'une haute importance politique, afin d'exclure sur ces matières l'influence des cabinets étrangers et de l'annuler à la longue pour s'arroger une prépondérance qui, dans un temps donné, devient exigence et oppression. La Porte était pour ainsi dire à la discrétion de sa rivale, dont les représentations s'armaient au besoin de griefs malheureusement trop fréquents. Si la Turquie rétrogradait vers le passé, elle se ruinait elle-même; et la haine des Ottomans contre le nom chrétien jetait de nouvelles complications dans les rapports entre l'empire et les populations du rit grec; si elle travaillait résolûment à une réforme radicale, la Russie et l'Autriche s'en alarmaient, et les provinces où vit encore l'esprit des janissaires la laissaient ouverte à une invasion qu'elles regardaient comme une diversion favorable à leurs intérêts. L'état de ses finances ne permettait pas à la Turquie de remplir les engagements des traités; elle se trouvait en outre obligée de faire une foule de concessions qui enhardissaient les agents russes à exiger davantage. L'empereur Nicolas pouvait donc dire avec quelque apparence de raison que l'empire ottoman touchait à une période d'agonie et qu'il était temps de s'occuper sérieusement de son héritage. Comme les intérêts de la civilisation européenne étaient vitalement menacés, bien moins parce que la Turquie eût été reléguée dans le fond de l'Asie que par l'immense accroissement de la puissance russe, la France et l'Angleterre ont eu recours à la guerre, seul remède que comportât la gravité de la situation.

Au milieu de ses revers, Mahmoud n'abandonnait pas ses projets de réforme; quoique forcé à une paix désavantageuse, il couvrit Constantinople de supplices, et il mettait même le vieux parti turc dans la nécessité de faire au moins quelques démonstrations nationales. C'est ainsi que Moustapha lui-même, après avoir déclaré qu'il ne servirait le sultan qu'avec les armes et le de costume ses ancêtres, s'avança jusqu'à Philippopolis, où il fut attaqué et battu par le général Geismar. On croit que le pacha en fit trop peu pour vaincre, mais assez pour échapper au reproche d'une trahison formelle.

Moustapha ne quitta Philippopolis qu'après avoir épuisé les ressources de la province; le sultan dut acheter son départ; et il s'éloigna avec l'espoir que l'appui des Bosniaques lui permettrait bientôt de ruiner d'un même coup et Mahmoud et la réforme.

CHAPITRE VIII.

ANARCHIE DANS LA BOSNIE.

Plus les chefs s'applaudissaient de voir l'autorité de la Porte impuissante à les contenir, plus le désordre faisait des progrès. Toutes les haines privées, toutes les ambitions se donnaient libre carrière. Le fait suivant pourra donner une idée de l'anarchie qui régnait alors dans les provinces, où se trouvait le foyer de la résistance. Nous suivrons le récit de Rauke.

Ali pacha, vidaïtch de Svornik, fut nommé en 1829 pacha de Srebrnitza; il se disposait à rentrer dans la forteresse, lorsqu'il la trouva occupée par un certain Mémisch, aga du voisinage, qui avait jugé convenable d'en prendre possession. Ce chef s'était ménagé un parti parmi les musulmans et avait également armé les chrétiens. Tous les efforts de

Vidaïtch pour le chasser furent inutiles; il fut obligé de retourner à Svornik. En approchant de cette dernière ville, il fut tout étonné d'en trouver les grilles fermées. Durant son absence, un de ses parents, Mahmoud pacha, qui était l'ami de Mémisch, s'était installé dans le pachalik. Ali eut recours à la force : heureusement pour lui, il avait de nombreux partisans; mais il lui fallut reconquérir ses fonctions; et l'on se battit longtemps dans les places de la ville et dans les rues voisines de la forteresse. Peut-être la victoire lui serait-elle restée si son rival n'eût eu un allié puissant dans la personne de Hussein, capétan de Gradatchatz. Ali était trop faible contre Mahmoud et Hussein; après avoir lutté quelque temps, il se vit assiégé dans une maison, où il essaya de résister. Il avait avec lui ce qu'il aimait le plus au monde, son fils, âgé d'environ trois ans et son cheval arabe. L'étage supérieur de la maison où il tenait encore s'écroula sous le feu des assiégeants. Sa grandeur d'âme ne l'abandonna pas dans cette situation critique; il mit son jeune enfant entre les mains d'un soldat, auquel il recommanda d'aller le porter à Mahmoud, son mortel ennemi, pour qu'il prît à son égard telle décision qu'il jugerait convenable, et il se rendit lui-même à Hussein.

Mahmoud éleva le fils d'Ali comme s'il eût été le sien; quant à Hussein, il emmena Ali à Gradatchatz. Une estime mutuelle les eut bientôt réconciliés, et ils s'unirent par les liens de la confraternité d'armes, engagement religieux qui, chez les Slaves, a souvent plus de force que les liens du sang : depuis ce moment le capétan n'eut pas de compagnon plus brave et plus dévoué que son prisonnier.

C'est ainsi que débuta sur la scène politique ce Hussein qui plus tard acquit une grande célébrité. De même que Moustapha, il avait quelque instruction; comme ce dernier, il était brave, jeune et riche; mais il était moins cruel, et avait quelquefois des saillies de grandeur et de générosité. Son père, Osman pacha, est célébré dans les ballades serviennes; il s'était fait une réputation méritée d'intégrité et de justice, appliquant les lois dans toute leur rigueur sans avoir égard au rang ni aux croyances. Son fils l'égala en désintéressement, et le surpassa en courage et en héroïsme. On l'appelait le dragon de Bosnie (Zmeï ot Bosna), et il signait lui-même ses lettres de ce surnom populaire. Tous les Bosniaques tenaient leurs regards fixés sur Hussein; on espérait que, sous un chef si vaillant, les droits et les priviléges de la province recevraient une nouvelle consécration.

Le sultan n'avait pas renoncé à ses projets. A peine les Russes eurent-ils quitté le territoire turc qu'il adopta les mesures les plus sévères contre les partisans du vieux système. Quand bien même il n'eût pas été porté à persévérer par conviction et par force de caractère, la haine de ses ennemis lui en aurait fait une nécessité. Depuis sa défaite, on affectait de le mépriser; et l'on attribuait les revers de l'empire à l'abandon de ce qui avait fait jadis sa gloire et sa force; on allait même jusqu'à dire que tant qu'il serait sur le trône le devoir de tout bon musulman était de lui résister et de le combattre.

Dans l'été de 1830, Mahmoud résolut de prévenir ses ennemis. Il réussit à se défaire de quelques meneurs albanais, et ordonna au vizir de Travnik d'agir avec vigueur dans la Bosnie. Ce fonctionnaire, conformément à ses instructions, revêtit l'uniforme qu'on lui avait envoyé de Constantinople; ce fut le signal de la rébellion.

Au nombre de plusieurs milliers et sous la conduite de Hussein, les insurgés se portèrent sur la forteresse; c'était au commencement de l'année 1831. Comme le vizir n'était point en mesure de résister, on s'empara de la place, et il fut forcé de se dépouiller de son nouveau costume pour reprendre celui que jusque-là les vizirs avaient toujours porté. Comme il avait, disait-on, insulté à la religion de ses pères, on l'obligea à faire certaines ablutions et à réciter des prières; après cette sorte d'expiation les révoltés l'emmenèrent avec eux.

Il est probable, ajoute Ranke, qu'ils avaient l'intention de se servir de son nom pour quelque entreprise plus importante; résolus d'attaquer le sultan, ils jugèrent sans doute que la présence

d'un vizir sanctionnerait en quelque sorte leur rébellion. Mais le vizir trouva le moyen de leur échapper pendant la célébration du ramadan, et retourna à Constantinople par le territoire autrichien. Quoi qu'il en soit, lorsque la solennité religieuse fut passée, les chefs s'assemblèrent à Séraïevo. Précisément à cette époque Moustapha-Pacha parut à la tête de quarante mille hommes; tout le monde s'attendait à le voir entrer en vainqueur à Constantinople. Les Bosniaques résolurent de s'associer à la fortune de Moustapha, et se mirent en campagne au nombre de vingt-cinq mille combattants. Le vieux parti turc se croyait sûr du triomphe; à Belgrade les démonstrations allèrent jusqu'à l'enthousiasme. A Nissa on proclama de nouveau les droits des janissaires; tout le monde s'attendait à une révolution complète; mais, comme si en Orient tout jusqu'aux révoltes devait différer de la marche ordinaire des choses en Europe, ces mouvements, au lieu de tendre au progrès, n'avaient pour but que le rétablissement d'un passé dont tous les revers de l'empire étaient fatalement sortis; de sorte que le peuple allait volontairement au-devant du joug de l'aristocratie pour échapper à une autorité unique qui du moins aurait mis l'égalité à côté de l'obéissance. Au printemps de l'année 1831, les troupes de Moustaphas'avancèrent jusque vers Kara Teisia, et, après avoir commis mille actes de cruauté, elles s'emparèrent de Sophie.

CHAPITRE IX.

CONDUITE HABILE DU GRAND VIZIR.

Urghuart, qui a eu quelques conversations avec le grand vizir, rapporte que par la nouvelle réforme le sultan se proposait de détruire une fois pour toutes les partisans du vieux systeme, de dépouiller de leur autorité tous ceux qui, sous les noms de pachas, beys et mousselims, gouvernaient réellement le pays, et de mettre à leur place des officiers soldés et par conséquent dans sa dépendance; il voulait aussi que les impôts fussent perçus par des trésoriers spéciaux qui les verseraient sans intermédiaires entre les mains des autorités locales. Ce plan, fort sage au point de vue de l'ordre administratif, devait faire bien des mécontents et rencontrer de fortes résistances.

Les Bosniaques ne tardèrent pas à s'apercevoir que, si le sultan tenait à introduire des nouveautés, il ne renonçait pas à la ruse, moyen que ses prédécesseurs avaient rarement négligé. Le grand vizir parvint à gagner quelques-uns des chefs qui servaient dans l'armée de Moustapha; il savait que les Albanais ne se piquent pas de fidélité, et que leur orgueil s'irrite facilement contre quiconque les commande; ses promesses eurent le même effet sur ceux que leur intérêt seul avait entraînés à la révolte; de sorte que, lorsque l'action s'engagea sur les hauteurs de Prilip, la plus grande partie de l'armée du pacha passa du côté du grand vizir. Moustapha essaya de résister; mais, surpris dans une position désavantageuse, il fut obligé de se retirer sur Scutari. Couvert par sa forteresse et au centre de ses ressources, il pouvait encore être formidable, tandis que les Bosniaques faisaient une puissante diversion. Le prince de Servie essaya de détourner ces derniers de leur entreprise; il leur promettait de les faire rentrer en grâce auprès du sultan, et joignait à ses conseils quelques menaces. Hussein fit au manifeste de Milosch la réponse suivante : « Occupe-toi de ce qui te regarde; la pitance que tu as devant toi est déjà réduite : quant à moi, j'ai retourné mon assiette. Je n'ai rien à démêler avec un sultan dont la faveur dépend de ton intercession. Je suis tout prêt à me rencontrer avec toi, quels que soient le temps et le lieu. La lame de mon épée était tranchante que la tienne n'était pas encore forgée. » L'armée de Bosnie s'avança vers les montagnes, et Milosch lui laissa le passage libre.

Avant même de quitter leurs provinces, les Bosniaques avaient appris l'échec de Moustapha; et ils l'attribuèrent à la perfidie des Albanais; mais comme ils étaient sûrs d'eux-mêmes, ils marchèrent en avant avec résolution. Cependant ils n'ignoraient pas que leur entreprise était difficile; et cette fermeté de volonté, indépendante de toute illusion, honore plus leur caractère que ne l'eût fait une présomption aveugle qu'on trouve presque toujours chez les peupla-

des barbares. Pendant leur marche les guerriers chantaient : « Nous marchons, frères, vers les plaines de Kossovo, où nos ancêtres ont perdu leur renom et leur foi ; peut-être, nous aussi, perdrons-nous notre renom et notre foi ; mais il se peut que nous conservions intacts l'un et l'autre, et que nous retournions vainqueurs en Bosnie. »

Ils s'emparèrent sans difficulté de Kossovo, et partout on les reçut comme des libérateurs; ce fut seulement à Ipek que les Albanais et les troupes du grand vizir essayèrent de les arrêter. Ali-Pacha-Vidaïtch, qui était devenu le fidèle frère d'armes de Hussein, s'empara d'Ipek ; le grand vizir envoya contre lui un corps qui fut complétement battu. Les Albanais désertèrent, et passèrent à l'ennemi. Si l'armée victorieuse avait marché sur Scutari, elle aurait probablement forcé le grand vizir à lever le siége de cette place, et la fortune du sultan pouvait être sérieusement compromise. C'était ce qu'appréhendait surtout le grand vizir, qui mit en œuvre toute son habileté pour engager les Bosniaques à rétrograder. Dans ce but, il leur fit demander par un ambassadeur quels étaient leurs griefs.

Les Bosniaques exigeaient trois concessions : la première, c'était le maintien de l'ancien état de choses dans leur province, sans qu'il pût y être introduit aucune espèce de réformes ; la seconde, que le vizir serait dorénavant choisi parmi les chefs du pays, afin que leur indépendance fût moins menacée; la troisième que Hussein capétan serait élevé à cette dignité.

Les courriers tartares allaient continuellement d'un camp à l'autre; le grand vizir n'avait qu'un seul parti à prendre, et soit qu'il eût plein pouvoir pour traiter avec l'insurrection, soit qu'il espérât rompre bientôt des promesses que lui arrachait la nécessité, il dut souscrire à toutes ces demandes. Les Bosniaques, éblouis par ce succès, commencèrent par oublier tout ce qu'ils devaient à Scodra-Pacha, qui pendant si longtemps avait combattu pour la même cause et que sa position obligeait à ne point séparer ses intérêts des leurs. Ils n'attendirent même pas que les concessions du grand vizir fussent confirmées par un firman, et, se confiant à la parole du négociateur, ils se hâtèrent de retourner sur leurs pas. Ce résultat fut en grande partie l'œuvre du grand vizir; non-seulement les Tartares venaient apporter aux chefs les messages de la négociation, mais ils étaient chargés d'une correspondance particulière pour ceux d'entre eux qui jouissaient de quelque influence et dont l'orgueil se trouvait flatté qu'on les consultât. Les prétentions rivales eurent bientôt semé la discorde parmi des gens qui s'étaient montrés si unis dans le péril. En s'adressant au capétan Tusla, le vizir avait adroitement insinué qu'après tout il lui paraissai juste que les Bosniaques eussent un commandant choisi par eux et parmi les hommes remarquables de leur nation, mais qu'une si haute dignité ne convenait ni à l'âge ni à l'inexpérience de Hussein, et que dans son opinion le mérite d'un guerrier consommé, tel que Tusla, l'en rendait plus digne qu'aucun autre. Le vieux chef donna dans le piége; il quitta immédiatement le camp. Ali-Vidaïtch vit bien que la désunion allait tout compromettre; il voulait se mettre à la poursuite de Tusla pour le ramener ; mais Hussein l'en empêcha. Enfin l'armée se retira et se contenta de ce qu'on voulait bien lui accorder.

Cet orage passé, le grand vizir se tourna contre Moustapha ; il mit en œuvre dans cette lutte, devenue plus facile, ses moyens ordinaires, la force et la ruse ; enfin il parvint à le réduire : le pacha de Scutari fit sa soumission.

En introduisant les nouvelles réformes, le gouvernement turc a incliné depuis quelques années vers un système de répression plus conforme à l'esprit européen ; de sorte que les rébellions ouvertes n'entraînent plus que rarement le supplice capital. On se contenta d'envoyer Moustapha en exil. Mais cette clémence envers le chef, qui certes était le plus coupable, ne descendit pas dans les rangs inférieurs. Le peuple souffrit d'horribles tortures. On plaçait les condamnés sur des balistes qui les lançaient sur des pièces de bois hérissées de crochets en fer, où leurs corps restaient suspendus.

Débarrassé de cet ennemi, Reschid jugea qu'il n'avait plus de ménagements à garder. Il conduisit son armée à Kos-

sovo et vint camper à Vutchitern, d'où il pouvait surveiller l'Albanie, la Servie, le Monténégro et tous les mouvements des Bosniaques. Cependant Hussein capétan, nommé vizir, avait établi sa résidence à Travnik. Comme les vizirs de la Porte, il avait nommé son Kiaïa, son divan-effendi et les autres fonctionnaires qui forment la cour de ces ministres. Son ambition était satisfaite; avec la naïveté des guerriers des temps primitifs, il se nommait lui-même *Vitiez od Bosna*, le héros de Bosnie. Cette élévation, qu'il devait à une insurrection d'un caractère républicain, excita la jalousie des autres chefs, et la discorde se mit parmi eux. Ali-Aga de Stolatz, qui jouissait d'un grand crédit, avait toujours tenu pour le parti du sultan. C'étaient les raïahs qui l'avaient délivré des ennemis et, par reconnaissance il leur avait permis de porter les armes dont ils s'étaient emparés. Le vizir qui avait été fait prisonnier par les Bosniaques en 1831 s'était réfugié chez Ali-Aga avant de passer en Autriche. Plus d'une fois les autres chefs l'avaient attaqué, mais dans son château de Stolatz, un des plus forts de l'Hertzégovine, et, défendu en outre par ses raïahs, qui étaient d'une bravoure et d'un dévouement à toute épreuve, il avait résisté à tous les efforts de ses ennemis. Pendant l'insurrection des Bosniaques il s'était tenu prudemment à l'écart.

Nous avons rapporté plus haut comment Mahmoud Vidaitch s'était maintenu à Svornik, grâce à l'assistance de Hussein. Quoique reconnaissant de ce service, il voyait avec inquiétude Ali, son ancien rival, lié d'intérêts avec Mahmoud. Ce dernier avait promis de se rendre à Kossovo; mais on l'avait attendu vainement.

Hassan-Aga, de Petch, était en rébellion ouverte contre le sultan; il se méfiait de Hussein et ne voulait rien avoir à démêler avec lui. Qnant à Tusla, capetan, il aspirait à la dignité de vizir. D'autres chefs, sans être unis positivement par l'ambition ou par des répugnances personnelles, cédaient à des considérations qui prenaient leur source dans les croyances religieuses; or, en Turquie elles sont, dans une certaine mesure, favorables à la transmission légitime du suprême pouvoir. Et en effet il est rare de voir éclater en Orient une révolte dont le code du prophète n'ait fourni le motif ou le prétexte. Les agas de Séraïévo ne doutaient point que les concessions obtenues à Kossovo ne fussent prochainement ratifiées; mais comme le temps n'amenait aucune solution à cet égard et que le firman attendu n'arrivait point, ils commencèrent à concevoir des inquiétudes. Quoique fermement décidés à ne point se dessaisir de leurs anciens priviléges, ils commencèrent à envisager avec crainte les suites d'une insurrection si longtemps prolongée contre le souverain légitime et l'exercice d'un pouvoir qui n'émanait pas du chef de l'empire.

Le grand vizir suivait avec une satisfaction secrète les progrès de ces scrupules, et fomentait sourdement les dissentiments qui en naissaient. Il ne se considérait aucunement comme lié par ses engagements, et en voyant le désaccord qui régnait entre les capétans, les beys et les agas, dont l'union aurait offert une force invincible s'ils eussent maintenu au pouvoir celui qu'eux-mêmes y avaient porté, il n'hésita pas à frapper un grand coup, et nomma un autre vizir, Kara Mahmoud, qui vint prendre possession de sa charge à la tête de trente mille hommes, dont dix-huit mille Albanais et douze mille soldats réguliers.

La position de Hussein n'était plus la même; quoiqu'il eût encore de nombreux partisans, il manquait désormais de ce qui avait fait sa force dans le commencement de l'insurrection, de cette confiance générale qui mettait à sa disposition toutes les ressources et tous les dévouements des rebelles. Il n'était plus sur son territoire; là, dans une guerre de surprises et de détails, il aurait pu tenir en respect une armée nombreuse, la forcer à rétrograder ou à n'accepter le combat que dans une position désavantageuse. Il avait tout lieu de craindre que, s'il s'éloignait, il serait attaqué sur ses derrières. Quoique naturellement généreux, il s'était vu dans la nécessité de faire exécuter quelques agas à Séraïévo. Il put comprendre alors par sa propre expérience que les moyens qui font conquérir le pouvoir suffisent rarement pour le conserver. Cependant il

ne montra ni faiblesse ni hésitation; il fit marcher à l'ennemi l'élite de ses troupes, ne conservant autour de sa personne que les chefs dont la fidélité était douteuse.

La petite armée sur laquelle comptait Hussein n'était que de huit cents hommes; elle marcha sur Kossovo sous le commandement d'Alaibey Todorovitch, et mit le siége devant la ville de Baniska. Là, attaquée par quinze mille hommes, elle fut presque entièrement détruite après une courageuse résistance; ceux qui survécurent à cette défaite furent envoyés à Constantinople.

Le musselim de Pryépolié, Hadji-Mui-Aga, qui avait anciennement exercé le commerce et qui était devenu un des chefs les plus braves et les plus dévoués à Hussein, occupait un pont sur la Lim avec un corps assez considérable et quelques pièces de canon : de même qu'Alaibey, il dut céder à des forces bien supérieures. Les Turcs, après s'être emparés de sa personne, le firent monter sur un âne, la face tournée du côté de la queue, et le forcèrent à traverser ainsi la ville dont il avait été gouverneur. Indigné de cette humiliation, il s'écriait : « Il n'y a donc pas ici un Turc dont la balle me délivrera de tant d'ignominie! »

Kara Mahmoud s'avança à travers les montagnes et dans la direction de Séraïévo sans rencontrer d'opposition. Hussein ne resta pas inactif; craignant de s'éloigner de la ville de plus de cinq lieues, il attendit l'ennemi près d'une montagne. Son armée présentait un effectif de vingt mille hommes; il avait armé les raïahs, et ceux de son district de Gradatchatz avaient répondu en grand nombre à son appel. Cependant ils montrèrent peu d'énergie dans l'action, sans doute par la raison que la victoire, de quelque côté qu'elle penchât, ne pouvait leur procurer aucun avantage; peut-être même avaient-ils plus à craindre du triomphe de l'aristocratie bosnienne que de celui du sultan. Quant aux Turcs qui se trouvaient dans l'armée de Hussein, ils étaient loin d'être animés de cet esprit de concorde et d'ensemble première condition du succès. A peine trois mille d'entre eux soutinrent la lutte avec résolution. Kara-Mahmoud entra vainqueur dans la place.

Hussein l'attaqua une seconde fois sous les murs mêmes de Séraïévo, et déploya une valeur extraordinaire; Ali-Pacha-Vidaïtch, toujours fidèle à la fortune de son ami, eut huit chevaux tués sous lui dans l'action; mais tant de courage ne fut point secondé, le plus grand nombre ne voulut prendre aucune part à la lutte et se contenta d'en attendre l'issue. Cependant Kara-Mahmoud paya chèrement son triomphe; il y eut même un moment où il paraissait décidé à la retraite, lorsque Ali-Aga de Stolatz, à la tête de ses raïahs d'Hertzégovine, prit les Bosniaques en flanc et les mit en pleine déroute.

Toute résistance était devenue impossible. Les capétans et les beys n'eurent rien de plus pressé que de retourner chez eux, espérant que, retranchés dans leurs châteaux, ils pourraient obtenir du vizir des conditions moins désavantageuses; quant aux agas de Séraïévo, leur salut dépendait d'une soumission immédiate. Hussein n'avait pas le choix des moyens; il passa la frontière autrichienne, accompagné d'Ali-Pacha-Vidaïtch, du mollah de Séraïévo, de Krupa, capétan, et d'une suite d'environ deux cents fidèles.

Maître de Séraïévo, Kara-Mahmoud fit observer par ses troupes une discipline sévère; les atrocités qui n'accompagnent que trop souvent de telles conquêtes furent prévenues par de sages dispositions; cette modération, qu'on ne pouvait attribuer à la peur, donna la mesure de sa force. Il dédaigna d'établir sa résidence à Travnick, comme l'avaient fait ses prédécesseurs. Il fit construire à Goritza, à une lieue environ de la ville, un konak pour lui et des baraques pour ses soldats.

Vainement les capétans s'étaient flattés de l'espoir d'obtenir des capitulations honorables. Il les força à se rendre les uns après les autres. Sans s'inquiéter de savoir jusqu'à quel point ils avaient favorisé Hussein, il lui suffisait qu'on ne se fût pas déclaré contre ce chef pour être enveloppé dans les mesures qui atteignaient l'insurrection. Hassan-Aga, comme les autres, fut envoyé au camp du grand vizir; et partout

les places, depuis longtemps héréditaires, furent données à des musselims, créatures du nouveau pouvoir. Il n'y eut d'exception qu'en faveur d'Ali-Aga, de Stolatz, qui fut nommé pacha d'Hertzégovine.

L'Albanie et la Bosnie étaient soumises; mais le Monténégro protestait encore contre les exigences du nouveau système; nous avons vu avec quelle constance les montagnards luttèrent contre les pachas de Scutari; Reschid ne fut pas plus heureux dans les expéditions que firent ses lieutenants pour les réduire. Les Turcs s'apprêtaient à pénétrer avec de grandes forces sur leur territoire, lorsque le grand vizir reçut l'ordre de marcher contre Ibrahim-Pacha.

Avant de passer en Asie, Reschid voulait garantir la Bosnie des dangers dont la menaçaient les réfugiés qui s'étaient retirés sur le territoire autrichien. A leur instigation, les habitants de Séraïévo s'étaient révoltés de nouveau et avaient attaqué Kara-Mahmoud à Goritza; cette tentative n'ayant pas eu de succès, le vizir avait redoublé de rigueur; et il était à craindre qu'en l'absence de Reschid les exilés eussent plus de chances de réussite.

Pour détourner ce danger, il invita avant son départ pour l'Asie tous les réfugiés à rentrer en Bosnie; le prince Milosch lui servit d'intermédiaire. On leur promettait sécurité pour leur personne et leurs propriétés, en taut qu'il s'agissait de ce qu'ils possédaient alors en argent et autres valeurs; toutes les terres de l'empire leur étaient ouvertes, à l'exception de la Bosnie. Malgré l'amour des musulmans pour leur terre natale, un grand nombre accepta ces conditions; quelques-uns même des plus compromis passèrent la frontière. Étaient exceptés de l'amnistie Hussein, capétan, et les hommes attachés à sa fortune, parce qu'on attendait le firman qui les regardait spécialement. Enfin ce firman arriva à Semlin. Hussein, qui avait résidé à Essek avec le rang de vizir, quoiqu'il y fût sous une surveillance peu rigoureuse, fut envoyé par le gouvernement autrichien à Semlin pour y prendre connaissance des volontés du sultan.

Entouré d'une centaine de cavaliers et de ses fidèles, il entra dans cette ville avec une pompe orientale (1832). Il montait un magnifique cheval arabe couvert d'une housse richement brodée d'or et d'argent, et tenant en main une ombrelle. Lorsqu'il descendit de cheval, Ali-Vidaïtch et Krupa, capétan, qui l'avaient toujours traité en vizir, marchaient l'un à sa droite, l'autre à sa gauche pour le soutenir; ce fut dans cet appareil qu'il comparut devant le commandant autrichien pour entendre la lecture du firman. On leur promettait la vie sauve; mais il leur était enjoint de partir immédiatement pour Constantinople, où ils apprendraient leur destination ultérieure. Les compagnons de Hussein furent moins découragés que lui-même.

Ali, qui autrefois avait servi avec distinction le sultan, ne désespéra point de mériter de nouveau sa faveur. Hussein était dans une situation bien différente. Le gouvernement autrichien lui interdisait de séjourner sur la frontière; il lui laissait le choix de Comorn, dans l'île de Schütt, ou de retourner en Turquie; et il lui donnait vingt-quatre heures pour se decider. Hussein regrettait vivement d'avoir abandonné la Bosnie, où du moins il aurait pu tomber glorieusement sur un champ de bataille. Enfin il prit sa résolution et se rendit à Belgrade.

Depuis ce moment la Bosnie, sévèrement tenue, n'a point remué. L'administration a traité les chrétiens avec moins d'injustice; mais si les mesures arbitraires sont devenues plus rares, d'un autre côté les impôts ont augmenté dans une forte proportion, et ils pèsent lourdement sur les classes commerçantes.

Le gouvernement laisse dans le pays environ dix mille hommes de troupes régulières qui font l'exercice à l'européenne en face des mosquées, au grand regret des partisans de l'ancien ordre de choses, qui s'obstinent à attribuer aux réformes tous les revers de l'empire, sans en excepter les épidémies, les disettes et les tremblements de terre.

Quant aux capétans réfugiés, un grand nombre est rentré dans le pays; l'élément aristocratique avait jeté des racines tellement profondes que souvent

ils ont été nommés musselims dans leurs anciens districts. Ali-Pacha-Vidaïtch a obtenu le pardon qu'il espérait, et il est retourné en Bosnie. Quant à Husseiu, à l'époque où les renseignements que nous abrégeons en les traduisant ont été écrits, on ignorait ce qu'il était devenu.

CHAPITRE X.

ÉTAT DE LA BOSNIE DEPUIS LA RÉFORME (D'APRÈS NEUGEBAUR (1).

En Bosnie, les mahométans de cette province parlent tous le slave, et peu d'entre eux comprennent le turc. On ne fait guère usage de cette dernière langue qu'à Travnick, où résident le mouschir et ses employés, et parce que la garnison est généralement composée de soldats tirés de l'Asie Mineure. Ces Turcs sont bien vus de la population chrétienne; comme le sultan, ils veulent le bien, et ils savent que l'on peut compter sur la docilité des raïahs quand on n'exige pas d'eux des choses injustes. Cependant les intentions bienveillantes de Hadgi-Pacha ont échoué devant les intrigues de l'aristocratie slave, qui avait acheté son rappel. C'est la marche qu'elle suit toutes les fois qu'un pacha ami de l'ordre lui porte ombrage et menace ses priviléges.

Quand la religion des sujets turcs n'est ni le sujet ni le prétexte d'une résistance politique, le gouvernement se montre d'une grande tolérance : nous ne citerons à cet égard que le fait suivant. Il y a quelques années, un évêque eut des différends assez vifs avec les moines franciscains, que gênait la surveillance de ce prélat. Le muschir Hadgi-Pacha, pour mettre fin à toute contestation, fit comparaître les deux parties, et leur dit : « Je sais que votre prophète, au moment d'expirer, a pardonné à ses ennemis. Pourquoi ne faites-vous pas comme lui? » Après cette exhortation, les franciscains baisèrent la main de l'évêque, et la réconciliation fut complète.

Le service divin se fait en plein air, quelquefois sous un treillage ou au pied d'un arbre. Là les prêtres apportent les vases sacrés, et les fidèles campent à la turque autour de l'autel. Les moines franciscains ont trois cloîtres : à Soudenska, à Phoinitza et à Krestzevo; ce sont eux qui desservent toutes les paroisses de la province; et ils y jouissent d'une indépendance qui sans doute avait motivé la sévérité de l'évêque. Leur habillement ordinaire n'annonce aucunement leur profession ; ils portent les vêtements du pays, et ne se rasent point la barbe; mais pendant la messe ils ont le froc. Depuis une vingtaine d'années, on leur a permis de construire des chapelles dans le logement que leur donne la paroisse. La population turque elle-même leur témoigne une certaine considération. Souvent, vers la moisson, on leur offre les produits de la terre, et on les paye pour dire des messes, soit pour obtenir la guérison des malades, soit pour chasser le démon du corps des possédés. Lorsque l'iman ne peut rien pour soulager un malade turc, il déclare qu'un malin esprit chrétien en est la cause; et que, dans un tel cas, les franciscains ont seuls le pouvoir de le conjurer. Un certain L. Antonio s'était acquis une grande célébrité dans ce genre d'exorcisme. Il demeurait à Oraschi, près de Travnik, et l'on venait de très-loin pour le consulter ou obtenir l'intervention de ses prières. Une fois même on le fit venir à Séraïévo; la capitale avait besoin de ses exorcismes. Le moine entonna les litanies, et les voix des Turcs se mêlèrent aux répons du chœur.

Saint Georges est en grande vénération parmi les Slaves mahométans.

Cette influence des prêtres catholiques s'explique par les rapports que les peuples de l'Illyrie et des provinces danubiennes ont eus avec Venise et la Hongrie avant la conquête des Turcs et plus encore peut-être par l'influence que donnaient aux franciscains l'exemple d'une vie pieuse et régulière et des connaissances plus étendues.

Selon Neugebaur, cette influence vient surtout de l'estime que Mahomet II professait pour cet ordre religieux. Les Turcs montrent encore avec vénération la lettre de priviléges qu'il leur accorda en 1463. En général ils conservent avec

(1) Die Süd-Slaven und deren Länder, etc. Leipzig, 1851.

un respect religieux leurs souvenirs nationaux, et beaucoup mieux que les peuples de l'Occident, qui apprennent trop de choses pour bien savoir celles qui les regardent.

Chacun des trois cloîtres que nous avons nommés plus haut compte environ trente moines; de chaque église dépendent au moins cent paroisses, de sorte que plus de quatre cents franciscains exercent leur saint ministère en Bosnie sans être nullement inquiétés.

Le cloître de Sudiska était autrefois la curie des rois de Bosnie; son nom vient du mot *soud*, qui en slave signifie jugement. Ce sont les franciscains qui jugent leurs subordonnés en religion; au reste, ils remplissent plutôt l'office de juges de paix, et ils s'efforcent de concilier les parties, pour échapper à la juridiction officielle des cadis. L'endroit où les catholiques se trouvent en plus grand nombre est Dolatz, village qui touche à Travnik; on y compte trois cents maisons.

La Bosnie est de toutes les provinces turques celle où la civilisation a fait le moins de progrès. La nouvelle organisation, le tanzimat, a beaucoup de peine à s'y introduire. En vertu de cette organisation chaque province a son gouverneur, qui touche des appointements d'environ six mille florins; tous les autres employés sont également nommés et soldés par l'État. Le muschir ou gouverneur a été jusqu'à présent fermier général des finances; il payait au trésor une certaine somme pour les impôts, et le surplus lui appartenait. Si quelqu'un offrait plus que lui, il prenait la place du titulaire. Ces fonctionnaires n'exercent pour ainsi dire qu'en passant; il est rare qu'ils emmènent avec eux leurs femmes. Tous les employés subalternes sont des serviteurs du muschir, et ne dépendent que de lui seul. Un des derniers muschirs de Bosnie payait annuellement pour les impôts directs dix mille bourses ou quatre cent mille florins à la Porte. Les douanes rapportaient cinq mille bourses au gouvernement, qui payait sur ces fonds les troupes entretenues dans la province; l'excédant était envoyé à Constantinople.

Jusqu'ici les impôts des Bosniaques étaient : 1° La taxe sur les fortunes, les professions et le bétail. Elle porte sur les Turcs et sur les chrétiens, et elle est prélevée par le muschir. 2° La capitation ou haradsch; cet impôt, qui est de quinze piastres, par tête n'atteint que les chrétiens : il est également prélevé par le muschir. 3° L'impôt sur le vin et l'eau-de-vie. Il est affermé et constitue un monopole pour le fermier. 4° Les paysans sont tenus de livrer au muschir des fourrages et autres produits de leur culture. 5° Les propriétaires fonciers ou spahis prélèvent la dîme sur tous les produits de leurs terres.

Le muschir a un substitut ou kisïa qui fait l'office de secrétaire et veille à l'expédition des affaires en général. Les musselims ou gouverneurs de district sont les organes du muschir dans les cercles qui ont depuis dix mille jusqu'à trente mille habitants; Seraïévo fait seule exception. Le musselim exerce son pouvoir par l'intermédiaire des kavasses ou pandours qui sont aux ordres des magistrats et des chefs de la police, ainsi que par des huissiers et gendarmes. Les citations particulières sont sussi du ressort du musselim, et ce n'est que sur la demande de la partie adverse que l'affaire est portée devant le cadi, juge du district.

La Bosnie, qui forme un pachalik ou eïaleth, est divisée en trois sandgiaks: Svornik, Bosna, Kliss, lesquels renferment quarante et un districts ou cercles ou kadiluks. Les musselims sont nommés et destitués par le muschir ou gouverneur. A Svornik et dans quelques autres lieux, on a établi des *miri-murans*, qui sont choisis par la Porte et qui, ayant plusieurs musselims au-dessous d'eux, forment une espèce d'instance intermédiaire. Ils représentent comme le lien entre la justice locale, trop souvent arbitraire, et a haute direction du gouvernement.

L'administration militaire est entièrement séparée de celle de l'intérieur, même lorsque le gouverneur a le titre de muschir. D'après les renseignements recueillis par Neugebaur, l'armée turque est composée, 1° du corps placé sous les ordres du muschir de l'Arabistan; 2° du corps de l'Anatolie; 3° de celui de

Constantinople; 4° de celui de Roumélie; 5° de la garde; 6° de l'artillerie; 7° de la marine ou arsenal. Ces corps, qui portent le nom de *orda* ou camps, sont sous le commandement suprême du séraskier. Chacun des cinq premiers se compose de trente-cinq mille hommes de troupes régulières, savoir; quatre régiments d'infanterie, comptant quatre mille hommes; quatre régiments d'artillerie de deux mille hommes chaque; deux régiments d'artillerie à cheval et deux de cavalerie, chacun de deux mille hommes. Chaque corps d'armée a mille musiciens. Le total de l'armée est de cent quatre vingt mille hommes. A chaque ordre est attaché un corps de bas chibouzouks, milice irrégulière où le soldat a une solde de soixante piastres par mois pendant tout le temps qu'il reste au service. Ils forment douze bataillons sous les ordres d'autant de *bimbaschi* ou chefs de mille hommes. On les emploie pour les avant-postes, pour surveiller les abords du camp, etc. Chaque muschir ou général de corps a sous ses ordres deux généraux de division, lesquels ont sous leur commandement deux *miriliva* ou généraux de brigade; la brigade se compose de deux régiments. Chaque régiment est commandé par un *nirialai* ou colonel, qui est assisté d'un *kaankan* ou lieutenant-colonel. Chacun des quatre bataillons est sous les ordres d'un bimbaschi ou major. Chacune des cinq compagnies obéit à un *kologasi* ou capitaine, qui a sous ses ordres un lieutenant, deux sous-lieutenants et un sergent: enfin viennent les caporaux dont il y a un pour dix hommes.

Chaque régiment a un médecin et chaque bataillon un chirurgien. Au régiment est attaché un secrétaire en chef, et au bataillon un simple secrétaire. Tout régiment a également un quartier-maître.

Le bataillon s'appelle *tabouz*, le régiment *alai*, la compagnie de cent hommes *boulouk*.

Le *nefer* ou simple soldat reçoit une paye mensuelle de vingt piastres; le caporal (*ondbaschi*) de trente piastres; le sergent (*tschausch*) de quarante piastres; le sous-lieutenant de cent quatre-vingts piastres; le lieutenant (*turbasci*) de trois cents piastres; le kolugasi ou capitaine de huit cents piastres; le major ou bimbaschi de huit cents piastres; le quartier-maître (*ale-émni*) de dix-huit cents piastres; le lieutenant-colonel (*kaakan*) de deux mille trois cents piastres; le général de brigade (*miriliva*) de douze mille piastres; le général de division (*férik*) de vingt-cinq mille piastres; le muschir de soixante-quinze mille piastres, et le séraskier de cent mille piastres.

On voit que les grades supérieurs sont largement rétribués, dans le but sans doute d'attirer au service turc des officiers étrangers.

Outre sa paye, le soldat reçoit des rations de pain, de viande, de riz et de beurre, et cela en telle abondance qu'il peut économiser sa solde. Les officiers touchent la valeur de leurs vivres en argent. Les marques de distinction se portent sur la poitrine. Le caporal a une étoile d'argent, le sergent une étoile d'argent et une demi-lune, le sous-lieutenant une étoile d'or, le lieutenant une étoile d'or et une demi-lune; le capitaine une demi-lune en or et une étoile avec un diamant au milieu; le major une étoile semblable, mais entourée de diamants; le colonel une étoile dans un cercle de pierreries; et plus le rang s'élève, plus le signe distinctif se remarque par le nombre et la valeur des diamants. Le temps de service pour le soldat est de cinq années, après quoi il passe encore sept ans dans la landwehr, où il reçoit cinq piastres par mois. La Bosnie a aussi sa landwehr (*rédif*), mais elle n'est pas encore entièrement organisée. Un homme sur dix en fait partie; de sorte que la province peut mettre sur pied dix mille hommes. Les officiers parcourent le pays pour exercer cette milice; mais on ne lui donne pas d'armes. Les soldats réguliers sont en bons rapports avec la landwehr, dont la tenue est médiocre et qui manœuvre assez mal.

La Bosnie a aussi dans sa landwehr deux brigades de cavalerie de spahis, dont la première est formée par le sandgiak de Bosnie y compris Svornik, et la seconde par celui de Kliss et de l'Hertzégovine. Chacune de ces brigades se compose de deux régiments; les militaires se réunissent tous les ans

pour les manœuvres et les exercices; et ils portent alors l'uniforme des hussards et le fez. Chaque régiment compte mille hommes, et une division quatre mille. Il n'y avait à l'époque où Neugebaur recueillait ces notes qu'un seul colonel qui reçût une solde.

L'organisation des spahis est en Bosnie celle que les conquérants ont introduite partout. Le pays conquis était distribué entre les vainqueurs, en partie comme récompense, en partie pour tenir les vaincus dans la soumission. Ils étaient seulement tenus de contribuer suivant leur puissance et l'étendue de leurs fiefs à la défense commune. Les propriétaires bosniaques vinrent au-devant d'eux; ils embrassèrent le mahométisme, ce qui les assimila aux conquérants, et ils conservèrent leurs propriétés sous les mêmes conditions. C'est ainsi que la noblesse de Bosnie, c'est-à-dire les anciens chefs slaves devenus mahométans, jouirent eux et leurs descendants des mêmes droits et privilèges que les Turcs; et bientôt il fut difficile de distinguer les uns des autres. Quant aux paysans et aux villageois, leur sort n'a point changé, et le joug qui pesait sur eux comme serfs de seigneurs chrétiens était peut-être aussi insupportable que celui que leur impose leur condition de raïahs. C'est cette aristocratie, si redoutée sous le nom de spahis, qui absorbe toutes les ressources du pays, tandis que le gouvernement de la Porte montre plus de justice et d'humanité.

Pour bien étudier la Bosnie il faut séjourner quelque temps à Séraïévo (en italien Seraglio, et en turc Bosna-Séraï). En venant de Spalato ou Salona, on rencontre cette capitale au delà de Lesno. La ville est située sur le versant de la chaîne Dinarique, près des sources de la Bosna, qui se jette dans la Save au-dessous de Brod, dans l'Esclavonie, et à peu de distance des sources de la Drina, frontière de la Servie. C'est vers le même point que commence la Narenta, que reçoit l'Adriatique non loin de Fort-Opus. L'aspect que présente Séraïévo à quelque distance est des plus agréables. Des minarets d'une construction élégante s'élèvent comme des flèches au-dessus de magnifiques jardins; mais l'intérieur de cette ville, ouverte et dominée par un fort, est mesquin et irrégulier; les rues sont étroites et les fenêtres ne sont, en général, percées que sur les cours. Les chrétiens de l'Église orientale y ont une église. Le commerce principal consiste en armes parfaitement fabriquées et en pelleteries. Les denrées coloniales et les objets manufacturés y sont expédiés de Trieste par Spalato, ou de Vienne par Kostaniza; car Séraïévo est le point central du commerce entre Janina et Salonique.

La police veille avec une grande sollicitude à ce que le peuple ne paye pas trop cher les objets de première nécessité. Quand les bouchers sont surpris en fraude, on les cloue à leur étal par les oreilles; s'ils veulent payer une amende de mille piastres, on les délivre au bout d'une heure; pour un sacrifice de cinq cents piastres, ils n'en ont que jusqu'au soir; s'ils n'en donnent que deux cents, leur supplice se prolonge pendant deux jours, et trois jours quand l'amende est de moitié. Ils sont libres de ne rien payer; mais alors ils s'exposent à une prolongation de supplice. Les boulangers qui trompent le public reçoivent la bastonnade sur la plante des pieds.

C'est à Saraïévo qu'il faut aller pour apprendre a connaître les vrais Turcs et l'aristocratie dégénérée des Slaves renégats. Ce pays offre des sites qui ne le cèdent en beautés pittoresques à aucune autre région. Le chevalier Erco a peut-être déjà publié les vues qu'il en a dessinées. Il est vrai qu'il faut acheter ces jouissances contemplatives au prix de beaucoup de fatigues et d'ennuis. En effet, on ne peut voyager dans le pays qu'à cheval, et l'on rencontre souvent des passages si dangereux qu'il faut descendre de sa monture. En général les chemins sont détestables, parce qu'on les a pavés en quelques endroits sans se donner la peine de les entretenir.

Tous les efforts qu'on a tentés jusqu'ici pour améliorer l'état de la Bosnie ont échoué contre le mauvais vouloir des nobles, qui repoussent avec opiniâtreté ce qui pourrait amener la ruine de leurs privilèges. Séraïévo, comme

nous l'avons dit, a toujours été le foyer de la résistance et le point central du vieux parti turc.

CHAPITRE XI.

SUITE DES TROUBLES DE BOSNIE DEPUIS 1834.

Le nouveau vizir de Bosnie, Daud, avait traité avec de grands ménagements la noblesse de Bosnie, toujours prête à se révolter, et elle en avait profité pour opprimer plus que jamais la population chrétienne. Ce fut en vain que les paysans firent parvenir leurs doléances au sultan et qu'ils s'adressèrent aux Serviens : réduits au désespoir, ils se soulevèrent vers la fin de 1834 ; mais ils furent bientôt réduits à rentrer dans l'obéissance.

Au printemps de l'année suivante, ils tentèrent de nouveau de se révolter; c'était la première fois que les raïahs catholiques se joignaient à ceux du rit grec pour obtenir une réparation commune. Jusque-là, ces derniers, encouragés par les Russes, avaient seuls osé réclamer leurs droits les armes à la main. Jovitza, un des chefs des rebelles, fut mis en liberté sur l'ordre formel de Mahmoud, qui savait bien que ce n'était pas en opprimant une classe en majorité dans le pays qu'on pouvait établir les reformes sur une base solide. Pour faire renaître la tranquillité en Bosnie, il y envoya Vedji, pacha de Belgrade, à la place de Daud.

Le nouveau pacha abolit les charges de capétans, jusqu'alors héréditaires, et tous les emplois occupés par les nobles; et désormais il nomma à ces places, qui ne furent plus que viagères. Les titulaires prirent le titre d'aga (1837). Ce fut à Banialuka que l'on inaugura ce nouvel ordre de choses. Les paysans virent avec satisfaction ce changement; et la majorité se rangea dès lors du côté de la monarchie.

Alors mourut le sultan de la réforme (1839). Toute la vie de ce prince remarquable fut une lutte pénible et courageuse contre les ennemis du dehors et plus encore contre les préjugés et l'égoïsme de ses propres sujets; heureusement pour la Turquie que son fils Abdul-Méjid hérita de la fermeté dont son prédécesseur avait été le martyr. Il eut assez de générosité pour continuer l'œuvre de la régénération de l'Orient et assez de bon sens pour comprendre où était la véritable force de l'empire. Il promulgua le batti-schérif de Gulhané.

L'aristocratie bosnienne vit avec indignation cette proclamation du droit et d'une saine modération. Au mois d'août 1840, les nobles et leurs adhérents marchèrent au nombre de vingt mille sur Travnik, et forcèrent le vizir à se réfugier dans les montagnes. Cependant il avait été surpris et non vaincu : il parvint à réunir environ neuf mille soldats réguliers, qu'il avait formés lui-même, et battit les spahis, qui, à leur tour, se replièrent sur Séraïévo. Mais la vengeance les atteignit dans leur retraite. Vedji trancha de sa propre main la tête du chef des rebelles, fit exécuter une dixaine de voïvodes, et envoya dans la Croatie turque un détachement de son armée pour y anéantir les restes de cette noblesse turbulente. Le plus grand nombre s'enfuit en Autriche et à Raguse. De là, n'espérant plus rien de la force des armes, ils durent se contenter de recourir à l'intrigue et à la corruption pour ruiner le crédit de leur ennemi mortel. Ils répandirent le bruit que Vedji aspirait au rôle qu'avait joué Méhémed-Ali, et qu'en s'appuyant sur les raïahs il espérait s'élever au rang de prince indépendant. Peut-être fit-on coïncider avec ce prétendu projet la double révolte des Bulgares. On disait à Constantinople que le vizir avait l'intention de réunir les Slaves chrétiens de la Bosnie à leurs frères serviens, et qu'il s'était entendu à cet effet avec une puissance étrangère. Enfin on fit tant qu'à l'instant où l'on s'y attendait le moins Khosrew arriva à Travnik comme successeur de Vedji, qui fut déposé sous le prétexte qu'il avait traité les Bosniaques avec trop de rigueur. La vérité est que les mécontents avaient menacé la Porte de retourner au christianisme pour sauver leurs intérêts les plus chers de la même manière que leurs ancêtres avaient embrassé l'islamisme pour n'être dépouillés ni de leurs biens ni de leurs priviléges.

La destitution de Vedji eut pour résultat que beaucoup de rebelles rentré-

rent dans les faveurs de la cour; et quoique leurs emplois eussent cessé d'être héréditaires, ils les recouvrèrent comme agas. Sous le voile du zèle religieux ils exercèrent une vengeance implacable contre les paysans chrétiens qui venaient de les vaincre; ils entrèrent comme officiers dans les corps réguliers, objets naguère de leurs sarcasmes, et ne prirent ce parti que pour réduire au désespoir la population chrétienne. Ce plan leur réussit; les malheureux paysans se révoltèrent encore en 1843; tout ce qu'ils avaient fait en faveur du gouvernement tourna contre eux, l'oppression de l'aristocratie fut plus insupportable que jamais. Les chefs n'en étaient pas devenus pour cela moins hostiles au nouveau système, et ils se préparaient à une protestation à main armée.

Halil-Kiamil, pacha qui avait gouverné pendant quatre années l'eïaleth de Bosnie et qui est mort en 1850, était un homme d'une instruction solide; il avait un jugement trop droit pour ne pas voir de quel côté étaient les plus dangereux ennemis de la Porte. Il s'appliqua avec tout le zèle dont il était capable à contenir les mauvaises passions de l'aristocratie, et devint le point de mire de sa haine. Il vit l'orage se former, et on lui rendit l'existence si amère que, sentant venir sa fin, il ne voulut pas que ses restes reposassent en Bosnie; mais il recommanda de les transporter à Constantinople. Dès cette époque il était déjà facile de prévoir un mouvement dans le sens rétrograde, but constant des chefs de la noblesse et auquel tous les musulmans slaves qui avaient ou croyaient obtenir quelque influence prenaient un intérêt passionné. L'aristocratie de l'Hertzégovine donnait les mains aux meneurs de Bosnie, bien que Ali-Pacha, le vieux vizir de Mostar se persuadât alors qu'il resterait fidèle à ses devoirs envers la Porte. Ce pacha était le fléau des chrétiens. On remarquait encore parmi les chefs de la réaction Méhémed, pacha de Tuzla, Alikerditch, le cadi Kapitch de Vronogradsch et Heruso de Svornik. Les chrétiens n'avaient d'espoir que dans Omer, pacha d'Ogulen, le général des armées turques, dont la position comme Slave et converti leur inspirait quelque confiance; on se rappelait sa conduite aussi ferme que modérée en Valachie, où l'on préférait les Turcs aux chrétiens du rit gréco-russe.

Mais tous ces mouvements partiels, toutes ces luttes où le courage, la ruse et l'égoïsme ont fait couler tant de sang n'étaient que le prélude de la grande crise actuelle, qui doit décider la question non plus dans les limites étroites d'un intérêt de fanatisme ou de parti, mais pour établir définitivement en Europe avec le règne du droit public le triomphe de la civilisation, qui a grandi au milieu de tant de secousses et de désastres.

Ses progrès rapides, la décadence et le renouvellement de séve de la race ottomane offrent un des phénomènes historiques les plus curieux à observer. Il semblait que l'esprit du Coran eût condamné l'islamisme à périr violemment s'il n'imposait pas ses doctrines au monde. Ce code était admirablement conçu pour agir sur les imaginations des Arabes, par un mélange de spiritualisme qui tendait à épurer ce que ses promesses renfermaient de sensuel et de grossier. Le ciel était proposé aux croyants comme une conquête où ils devaient retrouver après leur mort les jouissances éternisées de la vie terrestre. Dieu serait ainsi le complice de l'ambition et de toutes les passions humaines. Aussi l'élan religieux fut-il comme l'âme de leurs conquêtes, et tout ce qu'ils attaquèrent dut plier ou se briser devant eux. A mesure que leur domination s'étendait, de nouvelles races venaient augmenter le faisceau de leur puissance non-seulement par le nombre, mais en greffant pour ainsi dire sur la forte souche mahométane d'autres aptitudes que modifiaient et complétaient la vitalité et la force d'expansion de ce vaste système. Les Arabes conquirent presque tout le monde connu, et les défaites les trouvèrent résignés, mais non découragés, parce que la défaite et la victoire sont dans la main du dieu de Mahomet, et que ce dieu les relèvera après les avoir humiliés. Mais lorsque la chute de l'empire grec eut placé les Turcs, héritiers de la fortune des Arabes, au plus haut degré de splendeur, les

vices du peuple vaincu minèrent peu à peu les conditions de leur énergie et de leur puissance. Les formes et l'esprit du christianisme ébranlaient à leur insu leur foi, si jalouse lorsqu'il s'agissait de combattre; les Slaves en acceptant l'islamisme, mais sans conviction et uniquement pour conserver leurs biens et leur liberté, introduisirent dans l'islamisme, plus encore peut-être que les Grecs, des éléments qui tendaient à absorber la vitalité de la race conquérante.

La race slave est naturellement belliqueuse; mais les luttes terribles à la suite desquelles elle s'est trouvée vaincue et dispersée l'ont formée à la patience et à la dissimulation. Vous la croyez soumise, et elle attend; vous vous figurez qu'elle dort dans ses chaînes, et elle conspire. Jamais elle n'est plus dangereuse que lorsqu'elle est esclave; car à peine a-t-elle secoué le joug qu'elle s'épuise par l'abus de la liberté. Le Slave est le Turc de l'Occident; chrétien, il a le même fatalisme, et lorsque rien ne l'excite la même nonchalance. Mais le Slave renégat a les vices des deux races, et n'a gardé de son premier état que l'orgueil des castes dominantes et un courage qui devient de l'héroïsme dans les circonstances solennelles. Comme tous les peuples orientaux, il sait paraître humble devant la force lorsque toute résistance lui paraît impossible; mais la ruse n'est pour lui qu'un moyen de tromper l'ennemi, et elle ne vient ni de lâcheté ni de crainte, personne plus facilement que lui ne se résignant à la mort. Chez le Slave chrétien le sentiment religieux est mêlé de superstitions grossières; il admet facilement le merveilleux, parce que dans l'état d'oppression où le tient une main de fer il semble qu'il trouve daus le merveilleux seul des chances favorables. Le Slave devenu mahométan conserve toujours le souvenir du courage qu'ont déployé ses ancêtres pour la défense de leur religion; il hait les chrétiens, dont la constance l'accuse, et son fanatisme, qui est plutôt l'effet d'une conscience troublée que d'une conviction réelle, a été peut-être plus fatal à l'islamisme que n'eût pu l'être une résistance désespérée. Cependant les vices des Slaves viennent moins de leur nature que des circonstances qui ont amené leur dépendance ou leur servitude. Il est probable que les conditions politiques agissant en sens contraire; ils s'amélioreront plus promptement qu'ils ne seront corrompus. Quand un peuple a conservé l'intelligence, la patience et le courage, il ne faut pas désespérer de sa régénération.

LIVRE TROISIÈME.

SERVIE.

CHAPITRE Ier.

Données géographiques. — Cette principauté, qui correspond à l'ancienne Mœsie supérieure et qui, malgré son indépendance de fait, est regardée par les Turcs comme faisant partie de l'eïalet de Roumélie, est bornée au nord par le Danube et la Save, au sud par l'Albanie et la Macédoine, à l'est par la Bulgarie; la Bosnie forme sa limite occidentale. Sa largeur moyenne mesure à peu près trente-cinq lieues, et sa longueur, d'orient en occident, est d'environ trois degrés géographiques. Les hauteurs et les gorges du Monténégro la défendent du côté de la mer, et les plis de terrain que forment ses montagnes lui permettent

de lutter avec avantage contre des forces numériquement supérieures.

L'étendue du territoire servien a varié selon les époques. Ainsi, après les conquêtes d'Étienne Duschan, vers le milieu du quatorzième siècle, ce prince avait réuni sous sa domination : 1° la Servie proprement dite; 2° la Rascie; 3° la Primordia, c'est-à-dire une partie de l'Hertzégovine avec le cours de la Narenta jusqu'à l'Adriatique; 4° la Slavonie; 5° la Bosnie; 6° la Bulgarie; 7° la Macédoine; 8° la Dalmatie; 9° la Croatie.

Langue. — Quoique ces provinces aient été, pour la plupart, conquises par les Vénitiens, les Hongrois, les Autrichiens et les Turcs, elles continuent de former la patrie des Slaves, unis en dépit des remaniements politiques par la langue et le lien non moins puissant des mêmes souvenirs nationaux. Le Danube, la Save, la Drina, la Morava, le Vardar et d'autres fleuves moins considérables sont souvent cités dans les chants de toutes ces peuplades; et la poésie les associe encore de nos jours à des idées de gloire et d'indépendance. Des montagnes, des monastères ont gardé le nom d'anciens guerriers; des villes depuis longtemps conquises par l'étranger, comme Raguse, Mostar, Séraïévo, Dulcigno, Durazzo, Scutari, Prisren, Travnik, aujourd'hui déchues, revivent dans la poésie servienne avec leur ancienne importance historique; de sorte que, si le royaume d'Ivan Tzernoïévitch ou d'Étienne Duschan se reconstituait soudainement par le courage d'un Hunyade ou d'un Scanderbeg, on pourrait croire que la conquête aurait à peine altéré les mœurs et le génie guerrier de ses habitants.

Avant que les Slaves s'établissent dans ces riches contrées, elles furent occupées tour à tour par les Triballiens, les Dardaniens, les Scordisques, les Besses, qui furent subjugués par les Romains. Nous avons vu que sous ces derniers elles firent partie de la Pannonie et de la Mœsie, dont elles partagèrent les vicissitudes. Ravagées par les Huns, elles ne furent qu'à demi soumises aux empereurs de Byzance.

Origine. — Nous ne nous arrêterons pas à discuter si les Serviens tirent leur nom des Sorabes de a Lusace : peut-être sont-ils de la même famille que les Thraces et les Sarmates; ce qui est hors de doute, c'est qu'ils appartiennent à la race slave, et qu'après s'être établis sur le Danube ils occupèrent la Servie actuelle, la Bosnie, la Trébonie, la Primorie et quelques côtes de l'Adriatique entre Cataro et Durazzo. Quelque temps auparavant, les Croates, peuplade de la même origine que les Serviens, s'étaient emparés d'une partie de la Dalmatie, soumise dès cette époque à un joupan, sous la protection de l'empereur grec. Les Croates et les Serviens se réunirent plus tard sous l'autorité d'un grand joupan (véliki joupan).

Une circonstance qui a eu sur les mœurs et l'avenir des Slaves du Danube une influence bien remarquable, c'est qu'ils reçurent les premières notions du christianisme dans leur propre langue; et que dès lors la liturgie et les saintes Écritures furent traduites en slavon. Comme leur conversion eut lieu à la même époque où ils reconnurent la suprématie des empereurs grecs, ces derniers purent espérer que la soumission des Serviens serait complète. Cependant ils n'acceptèrent qu'avec des restrictions la suzeraineté politique et l'excercice de la domination religieuse. D'abord toute espèce de joug paraissait insupportable à leur caractère remuant et à leurs instincts belliqueux; et en outre ils trouvaient dans la protection de l'Église latine un point d'appui et une protection dont ils ne se firent point scrupule d'abuser en mainte circonstance.

La première condition qu'ils mirent à leur dépendance, c'est qu'ils ne seraient pas gouvernés par des officiers grecs et qu'ils choisiraient eux-mêmes leurs chefs parmi leurs compatriotes; grâce à ce droit, ils conservèrent le principe électif, base de tout gouvernement libre.

Tandis que les Slaves orientaux s'unissaient à l'empire grec sans se confondre avec lui et qu'ils recevaient, à leur insu, dans leurs rapports avec Constantinople, l'influence d'une politique déliée et astucieuse, les Slaves de l'occident, les Moraves, les Bohêmes et même les Polonais se rapprochaient du nouvel empire élevé par Charlemagne et ten-

daient à entrer dans le giron de l'Église romaine; ce qui modifiait profondément leurs mœurs et leurs institutions.

La Russie était trop vaste et trop puissante pour que les empereurs d'Orient pussent faire de la suprématie religieuse un argument pour arriver à la souveraineté politique; ils se souvenaient des Varègues, et savaient comment Vladimir avait conquis le christianisme. Quant aux Serviens, leur position était toute différente. Ils occupaient un territoire qui dépendait depuis des siècles de l'empire d'Orient; il fallut donc toute leur énergie pour repousser une domination formelle que les Grecs essayèrent plus d'une fois de leur imposer. Dans le dixième siècle, une tentative fut faite pour introduire en Servie le système financier qui régissait les autres dépendances de l'empire; mais à l'arrivée du gouverneur chargé de la nouvelle répartition des impôts il y eut un soulèvement général; un chef servien nommé Boislaf, échappé des prisons de Constantinople, se mit à la tête de la révolte. Il s'empara de quelques vaisseaux byzantins richement chargés, et fit alliance avec les mécontents de l'Italie, dont une partie appartenait alors à l'empire grec. Constantin Monomaque se hâta d'envoyer une puissante armée qui débarqua sur la côte pour pénétrer de là dans l'intérieur de la Servie. Les Serviens attendirent l'ennemi dans leurs montagnes, lui fermèrent toute retraite; et bientôt d'un armement si considérable il ne resta plus que quelques débris.

Cette victoire eut pour résultat l'affermissement du pouvoir des grands joupans, et elle eut un grand retentissement dans l'Orient. Les historiens byzantins parlent d'une comète dont l'apparition avait pronostiqué de grands malheurs publics, et nomment la révolte de la Servie.

Les joupans tirèrent habilement parti de la nouvelle position que leur faisait l'hostilité de Byzance, tantôt feignant de vouloir embrasser la foi latine pour se ménager l'appui des États catholiques, tantôt faisant bon marché de leurs nouvelles alliances dès qu'ils n'avaient plus besoin de protection.

Leurs alliances avec les maisons souveraines de l'Occident étaient un moyen qu'ils négligèrent rarement pour marquer d'une manière plus profonde leur rupture avec l'empire grec; et leur politique consista toujours à balancer l'une par l'autre la puissance des deux empires rivaux, la prépondérance de l'un ou de l'autre devant nécessairement entraîner leur ruine. Lorsque Frédéric Barberousse, à l'époque de la croisade de 1189, passa près du territoire des Serviens, ils le reçurent avec de grandes démonstrations de respect et de dévouement; ils lui proposèrent même de tenir de lui la ville de Nissa à titre de fief, et de les admettre comme vassaux de l'Empire germanique. Frédéric, craignant de mécontenter les Grecs, déclina cette offre; mais, par la suite, les joupans recoururent, dans les circonstances difficiles, non-seulement aux Allemands, mais à la cour pontificale, qui avait intérêt à ménager les Slaves à cause des diocèses de l'Illyrie. C'est dans cette vue que le pape Grégoire VII conféra au grand joupan le titre de roi. Le pontife, non content de l'élever à la majesté royale, l'appelle son fils; ce qui fait supposer que le prince servien avait pris quelque engagement au sujet de sa conversion.

Quoique les premières semences du christianisme eussent été répandues depuis longtemps parmi les Slaves du Danube, les invasions successives de peuplades païennes avaient complétement dénaturé les croyances, qui offraient un mélange grossier d'idolâtrie et de pratiques superstitieuses. Ce fut précisément à l'époque où éclata le schisme en Orient, c'est-à-dire vers la fin du neuvième siècle que les Serviens, effrayés des ravages des Sarrasins, dont les pirates avaient pillé les côtes de la Dalmatie, renoncèrent au paganisme, et implorèrent la protection de l'empereur Basile, qui envoya des prêtres pour les baptiser et les instruire. Ces missionnaires les trouvèrent déjà prévenus contre l'Église d'Occident. Némania ou Néman, qu'on trouve également cité parmi les princes de la Rascie, semblait disposé à acccepter la suprématie de l'empereur des Germains; ce qui ne l'empêcha point de bâtir un grand nombre de monastères grecs et d'églises

consacrées au culte d'Orieot. Il fonda le cloître de Khilendar, sur le mont Athos, en grande vénération parmi les tribus slaves du Sud. Il y prit le froc de caloyer, et y mourut en grande vénération.

Le concile de Dioclée, tenu en 1199, avait déclaré en principe la séparation des pouvoirs spirituel et temporel. Cette prescription contrariait les idées d'indépendance qui caractériseot le génie servien, et ramena les Slaves vers la communion grecque. Saint Sava, fils de Némania poursuivit l'œuvre de son père, et fonda l'ordre religieux sur une base nationale. Le patriarche de Constantinople accorda aux Serviens le privilége d'élire leur archevêque dans le sein de leur propre clergé; et saint Sava fut ce premier archevêque. Il établit sa résidence à Uschitz, et le caractère sacré dont il fut revêtu ajouta à la considération qu'il méritait comme prince temporel; il fit mooter son frère sur le trône, le couronnant lui-même, avec les cérémonies du rit grec, au milieu d'un concours nombreux de prêtres et de laïques, qui répétèrent après lui le *Credo* selon la formule orieotale.

Nous nous abstenons de donner la suite des princes serviens; l'histoire de cette époque est trop confuse pour qu'il soit possible de présenter cette série avec ordre et sur des documeuts authentiques. Il est à espérer que quelques Slaves, jaloux de donner au monde lettré des renseignements plus complets et plus exacts que ceux qu'il est permis de consulter, trouveront dans les chartes des cloîtres et surtout daos les archives du mont Athos des données qui combleront les lacunes et redresseront bien des erreurs. Mais ce que nous avons dit suffit pour dooner uoe idée de ce qu'était le pays dans le quatorzième siècle. Cette opinion est celle de Ranke, dont nous suivroos souvent les appréciations et le plau pour ce qui regarde l'histoire de la Servie.

Plusieurs circonstances ont coocouru à isoler les Slaves daus leurs institutions; nous avons indiqué les principales; c'est grâce à ces conditions particulières qu'ils n'ont point été absorbés par les Grecs, les Allemands ou les Vénitiens. Au premier abord, il paraît singulier qu'ils ne se soient pas réunis à la grande famille slavo-russe, dont les rapprochaient le langage et les croyances religieuses. Un coup d'œil rapide sur l'histoire de Russie suffira pour expliquer comment la Servie a échappé au sort de tant de peuplades qui ont payé de leur liberté l'avantage d'appartenir à un gouvernement fort. Parmi les causes qui n'ont pas permis aux Russes de s'agrandir du côté du sud, il faut compter eu première ligne les querelles des princes apanagés, qui les portaient plutôt à se disputer leur héritage qu'à faire de nouvelles conquêtes, de sorte que la tendance des premiers descendants de Ruric à s'étendre vers le Danube, pour inquiéter de là Constantinople, fut abandonnée par les grands prioces. Un motif plus impérieux encore fut l'invasion des Mongols, qui pesèrent sur ce vaste pays depuis le treizième siècle et qui inquiétèrent la Russie jusqu'à la destruction de la horde de Casan et l'époque l'abaissement définitif des Tartares de la Crimée. Quant à la Pologne et à la Bohême, elles n'ont point cessé d'entretenir avec l'Occident des rapports religieux et politiques.

Les Mongols, affaiblis par leurs conquêtes et trop éloignés de leur patrie pour réparer leurs pertes, furent repoussés par les tribus slavo-germaniques de la Silésie et sur les fontières de l'Autriche. Leurs armées, qui consistaient surtout en cavalerie, ne pouvaient ni se déployer ni subsister longtemps dans des contrées moutagneuses. Aussi, échouerent-ils en Servie, où l'archevêque, après avoir invoqué la protection de saint Sava et d'Arsénius, conduisit les Slaves au combat, et repoussa les infidèles.

L'empire latin, sorti des querelles qui s'étaient élevées entre les empereurs grecs et les princes croisés, manifesta des prétentioos au royaume de Servie; mais il était trop faible pour les appuyer efficacement. Baudouio II transmit ses droits sur la Servie et l'Albanie; mais ces provinces, soutenues par les Vénitiens, s'inquiétèrent peu de ces prétentions.

Le rétablissement de l'empire grec fut le signal de nouveaux troubles. Les empereurs, dans la crainte des Latins, se virent obligés de faire quelques con-

cessions aux exigences de Rome, ce qui exaspéra le bigotisme de la populace; ces dissentiments achevèrent d'énerver le gouvernement; et les Serviens profitèrent de la circonstance pour prendre l'offensive : ils s'emparèrent du pays que baigne le Vardar supérieur et qui avait appartenu à leurs ancêtres; l'impuissance de Constantinople les encouragea à faire de nouveaux empiétements, et vers le milieu du quatorzième siècle ils dominèrent sur la partie la plus considérable de l'Illyrie.

La politique de leurs princes s'attachait à favoriser dans l'empire grec le parti opposé à la cour. C'est ainsi qu'ils appuyèrent Andronic contre son frère aîné et qu'on les vit offrir un refuge à des gouverneurs tombés en disgrâce et dont le pouvoir se releva plus fort par leur appui.

Lorsque Cantacuzène revêtit la pourpre, les Serviens formaient un peuple nombreux et puissant; les avances que leur fit le prétendant à l'empire semblaient leur présager un accroissement rapide de grandeur et de prospérité. Le nouvel empereur, voyant son autorité chancelante et ne rencontrant autour de son trône que discorde et impuissance, tandis que la capitale était livrée à des disputes puériles et à l'esprit de rébellion, devait chercher ailleurs un appui sérieux. Il s'adressa au puissant roi de Servie, Étienne Duschan, qu'il alla trouver dans sa résidence de Pristina pour l'engager à embrasser son parti. Les deux princes convinrent entre eux que les avantages de la guerre qu'ils entreprenaient en commun appartiendraient à celui qui les aurait remportés, sans que l'autre eût rien à y prétendre; et que les villes que l'un ou l'autre considérerait comme ennemies auraient la liberté de se déclarer, à leur choix, pour l'empereur ou pour le roi des Serviens. Si cette convention, dont parle Nicéphore Grégoire, a eu lieu effectivement, il en résulterait, comme l'observe l'historien de la Servie, que Cantacuzène et Étienne Duschan avaient cimenté leur alliance, selon la coutume servienne, par les liens de la fraternité. Vingt-quatre voïwodes accompagnèrent Cantacuzène pour l'aider à s'assurer le trône.

Les habitants du pays où se faisait la guerre étaient pour la plupart d'origine slave, de sorte que des villes importantes telles qu'Édesse et quelques autres se soumirent à Duschan, bien qu'elles eussent cédé aux armes de Cantacuzène. Ce dernier, malgré la teneur des conventions, en témoigna de la jalousie, et pour montrer à son allié qu'il pourrait désormais se passer de lui, il appela à son secours les Turcs Osmanlis, qui venaient d'envahir l'Asie Mineure. Cette déloyauté n'eut pas le succès qu'en attendait l'empereur; Duschan combattit avec gloire les infidèles; et, par un sentiment de magnanimité, il s'abstint de toute hostilité envers son frère d'armes. Toutefois, tandis que Cantacuzène portait ses armes victorieuses dans la Thrace, le roi servien s'empara de la Macédoine; la ville de Pheræ et quelques autres tombèrent en son pouvoir. La renommée de ses exploits lui facilita de nouvelles conquêtes, et le courage, joint à une grande habileté, le fit triompher dans des luttes douteuses. Ses États s'étendirent bien au delà des frontières du joupan Némania; ils comprenaient le cours supérieur de la Raschka, rivière qui a donné son nom à la Rascie, jusqu'à la Save. Menacé par Louis de Hongrie, il marcha contre ce prince après avoir reçu la bénédiction du clergé, et il eut l'honneur de forcer son ennemi à reculer; selon l'historien Engel, il s'empara de Belgrade, déposséda le ban de Bosnie, et donna à cette province un gouvernement indépendant. Raguse lui rendit de grands honneurs, en 1347, et se mit sous sa protection. Les Albanais combattirent sous ses étendards; Arta et Janina reconnurent sa domination. Maître de ces positions importantes, il envoya ses lieutenants dans la Roumélie; et les Slaves bulgares, en reconnaissant son autorité, semblaient lui ouvrir le chemin de Constantinople.

Le titre de krale de Servie ne convenait plus au maître de tant de contrées; Duschan prit celui d'empereur de Roumélie et de tsar de la Macédoine; le diadème ceignit le front du guerrier slave; sur le sceau de l'empire on le représenta tenant un globe surmonté d'une croix, emblème de la réunion des deux pouvoirs. Dans ce nouvel état

de choses, la suprématie du patriarche de Constantinople devenait un contre-sens et un obstacle; dans une assemblée du clergé, on élut un patriarche, chef de l'Église de l'empire de Roumélie. cette mesure atteignait un but à la fois politique et religieux en annulant l'influence qu'auraient conservée les Grecs par la hiérarchie ecclésiastique et en fermant tout accès aux prétentions de la cour pontificale. Les idées de Duschan étaient tellement arrêtées sur ce dernier point qu'il promulgua une loi en vertu de laquelle quiconque essayerait de convertir un Servien à l'hérésie latine serait condamné aux travaux des mines.

Le nouvel empire, résultat de la conquête, manquait d'un point central auquel vinssent se rattacher tant d'intérêts momentanément réunis; ce défaut d'ensemble et d'unité ne pouvait échapper à Duschan : on rapporte qu'un jour où ses voïwodes célébraient la fête de l'archange saint Michel, le tsar leur demanda : « Maintenant où voulez-vous que je vous mène, en Grèce ou en Allemagne? » — « Partout où tu nous conduiras, répondirent-ils, nous sommes prêts à te suivre. »

D'ailleurs l'œuvre de la consolidation était plus difficile que celle de la victoire : l'Allemagne, Venise, la Hongrie voyaient avec inquiétude les forces slaves se grouper, en se disciplinant, sous le sceptre d'un homme de génie; l'empire grec donnait des signes non équivoques d'une prochaine décadence, et il n'était plus en état de lutter contre le fanatisme énergique des Turcs. Il est probable que Duschan, se sentant assez fort pour refouler en Asie les infidèles, porta plus d'une fois des regards ambitieux sur Byzance, mais qu'il fut retenu par la crainte de se voir attaqué à la fois et par les Grecs et par les Turcs.

Dans cette prévision, il entretenait des rapports suivis avec l'Occident; les richesses minérales du pays attiraient de l'Italie et de Raguse des marchands dont les relations et les établissements qu'ils avaient formes à Novobrdo, à Kladovo et à Smédérévo répandaient dans le pays quelques semences de la civilisation européenne.

Pendant longtemps les Slaves avaient fourni des troupes auxiliaires aux peuples voisins; les rôles furent intervertis. Duschan se trouva assez riehe pour prendre à sa solde tantôt des Italiens, tantôt des Français, que les Grecs appelaient Celtes, tantôt des Allemands. En 1355, c'est un Allemand qui commandait l'armée sous les ordres de Duschan.

Partout s'élevèrent des châteaux et des forteresses pour mettre le pays à l'abri d'une invasion; à cet effet on mit à profit les positions les plus favorables, telles qu'elles se rencontrent dans ces régions montagneuses, coupées de torrents, de rivières et de lacs.

Après les forteresses, les monuments les plus remarquables de cette époque sont les églises et les couvents (1). Ces

(1). Une belle église bien conservée est celle du couvent de l'*Ascension* ou de *Detschiani*, près d'Ipek. Elle est bâtie tout en marbre rouge. Elle a la forme d'une croix à extrémités courtes; a des contours arrondis, et est surmontée d'un très-bas dôme carré dont le toit est voûté. Le derrière de l'église présente une saillie bombée et supérieurement voûtée, avec une arche qui renferme trois fenêtres; sur les côtés, les fenêtres sont placées de même dans des parties saillantes bombées. Sur le devant il y a, outre la grande porte, deux voûtes, chacune avec deux fenêtres, et sur la porte une autre partie voûtée, surmontée d'une partie ronde. Une petite porte se trouve sur un des côtés; le pourtour des fenêtres, du portail et de la porte est orné de petites colonnes et de bas-reliefs en partie dentelés. Au-dessus du portail est représenté le baptême de Jésus-Christ par saint Jean, et sur la porte de côté se voient un dragon et un aigle.

L'intérieur est divisé comme dans toutes les églises grecques : le narthex, l'église et le lieu saint. Dans ce dernier on conserve, sous verre dans une caisse, les restes du roi Étienne, Ourosch III, surnommé *Detschani-Kral*. Cette église fut bâtie d'après ses ordres de 1327 à 1335 par l'architecte Phrat Vita de Cataro, et son achèvement fut accéléré par les conquêtes que le roi serbe fit en 1331 sur l'empereur byzantin. Elle fut consacrée à l'archange Michel en l'honneur de la cure du roi, qui, par ordre de son père Miloutin, avait été aveuglé au moyen d'un plateau de fer chauffé. Il vécut plusieurs années dans le couvent de l'archange Michel à Constanti-

derniers, presque tous élevés sur les plans d'architectes du pays, sont en grand nombre.

nople, et y recouvra presque complétement la vue.

Les Serbes ont cette église en grande vénération, et les Turcs ont profité de cette pieuse dévotion pour imposer souvent ce couvent, de manière qu'il a été obligé de recourir plusieurs fois au gouvernement serbe. D'après Vassoïévitch, le couvent patriarcal près d'Ipek est très-vaste; mais l'église de l'Ascension de Jésus-Christ est loin d'être aussi belle que celle de Detschani. Saint Sava, oncle des krales Dragoutin et Miloutin, y fut d'abord enterré; plus tard on transporta ses restes à Mileschevedo.

Le couvent de Stoudénitza, *Lavra Stoudenitchka*, ou le couvent du saint roi (*sveti kral*) est une fondation du roi Étienne Nemania Ier, qui mourut en 1199 moine dans le couvent de Khélendar au mont Athos. Son fils Ralska, moine dans le même lieu sous le nom de Sava, apporta les restes de son père à Stoudénitza en 1203, et les y enterra. Il fut amené à cette cérémonie pour réconcilier son frère Étienne avec Volkan, son autre frere, qui l'avait détrôné. De ce moment le couvent de Stoudénitza prit le nom de Lavra de Saint-Siméon, nom du roi Étienne Nemania comme moine, ou celui de *Serbskaia-Lavra*. En 1227, ces ossements, réputés saints furent transportés à Jitcha par Radoslaf, fils d'Étienne Némanovitch.

Ce couvent contient deux églises; la plus petite, qui est la plus ancienne, n'est qu'une chapelle. On y descend par quelques marches; et elle aurait la forme d'un carré surmonté d'une très-basse coupole sans la partie bombée et saillante du chœur et s'il n'y avait de chaque côté une échancrure saillante. On voit encore sur les murailles quelques peintures de saints avec des auréoles. C'est l'église de l'Ascension de Marie qui a existé avant le roi Étienne Ier.

La grande église a la forme d'une croix à extrémités arrondies et placée sur un piédestal... sur le milieu de la croix s'élève une coupole basse peinte extérieurement en rose et garnie de douze fenêtres de forme étroite et cintrées en haut. Le devant, blanchi à la chaux, offre une porte quadrangulaire; à côté sont deux bancs en pierre, avec un fauteuil de pierre sur celui de gauche. Au-dessus de cette entrée mesquine est le relief de saint Georges à cheval et une espèce de toit en forme de coin, par-dessus lequel l'édifice s'élève en grande courbe garnie de trois

Aux qualités du guerrier et à la prudence de l'homme d'État Duschan joignait la sagesse du législateur; il a laissé un digeste de lois qui, s'il était mieux connu, pourrait donner des renseignements précieux sur les mœurs et l'état civil des Serviens à cette époque. Toutefois ce que l'on en sait suffit pour montrer qu'il y avait une assemblée composée de clercs et de laïques; elle exerçait le pouvoir législatif sous la présidence du tsar et du patriarche: l'assemblée était la tutrice des propriétaires fonciers, quels que fussent leurs domaines, et les défendait contre les empiétements du pouvoir suprême; elle protégeait également le paysan contre les vexations et l'arbitraire des seigneurs. Ce luxe de répression indique le vice radical d'une société fondée sur la violence et la rapine, conséquences funestes et presque nécessaires d'une vie de lutte et de guerre ouverte, dont les habitudes se révélaient avec la même turbulence dans les relations de l'intérieur et jusqu'au sein du foyer domestique. C'était beaucoup que de reconnaître l'existence du mal et de lui opposer des dispositions pénales.

doubles fenêtres. Les autres portes de l'église se trouvent aux extrémités latérales de la croix et dans un encadrement de colonnes et de bas-reliefs. Un petit palier précède les portes; enfin, une quatrième porte s'ouvre sur le côté droit du chœur. Deux fenêtres fort étroites et cintrées sont percées sur chaque côté de la partie inférieure de la croix; et avant les guerres leur ornementation répondait à celle des portes. Enfin, l'intérieur de l'église, entièrement revêtu de marbre blanc mêlé de gris, excepté sur le devant, est orné à une certaine hauteur d'une petite frise. Les deux cloches du couvent sont dans une tour carrée de bois à côté de l'église. Cette église date du quatorzième siècle; les boulets de canon y ont laissé des traces, et l'intérieur en a été dévasté. Il ne reste plus d'un élégant baptistère, ou *agiastera*, que quelques colonnes brisées. La porte latérale à l'est a perdu ses ornements, et la plupart des fenêtres sont dans le même état. L'entrée, qui n'est point en harmonie avec le reste de l'édifice, ferait supposer qu'elle ne faisait point partie du plan primitif, et qu'elle n'est qu'une réparation imparfaite de la première, que les guerres auront peut-être détruite. (Ami Boué, Turquie d'Europe.)

Le changement dans les mœurs fut ce qu'il devait être, lent et progressif; car il s'agissait bien moins d'adopter les institutions des autres pays dans ce qu'elles avaient d'utile au point de vue général que de les appliquer avec une mesure convenable : en effet, un peuple qui a conservé son caractère national au milieu de tant de vicissitudes peut et doit se modifier par cela même qu'il est victorieux; mais il a le droit d'être fier de son passé et de regarder comme une défaite morale la brusque introduction des formes étrangères. D'ailleurs l'autorité de Duschan était essentiellement militaire; les voïwodes qui n'hésitaient pas à le suivre dans ses expéditions reprenaient leur indépendance native dans leurs gouvernements respectifs, où les attendaient les luttes d'une oligarchie fière et turbulente, habituée à vider les différends politiques aussi bien que les conflits que soulevait le droit de vengeance par la force et le sort des armes. Les lois de Duschan furent donc un progrès pour la Servie précisément parce qu'elles s'accommodaient au caractère national.

D'après le code de Duschan, les nobles jouissaient des droits féodaux dans les mêmes conditions que les seigneurs de l'Europe occidentale; les enfants mâles étaient favorisés au détriment des filles, et le service militaire les atteignait dans la proportion de neuf sur dix. Les paysans appartenaient en toute propriété aux seigneurs; mais ils ne devaient à leurs maîtres que deux jours de travail par semaine; toute violence à leur égard était légalement interdite. Le Servien n'avait pas le droit de se faire justice lui-même; et les magistrats qui connaissaient des délits étaient tenus de rendre leur jugement avec promptitude et impartialité. L'État assurait l'immunité des monastères. Les esclaves et les prisonniers devenaient libres lorsqu'ils parvenaient à se réfugier dans une église, ou à la cour du roi, ou même à celle d'un simple gentilhomme. Ce privilége peut être considéré comme une extension de l'hospitalité, vertu caractéristique des Slaves et des Orientaux. Les meurtres, les violences contre les personnes et les atteintes à la propriété étaient l'objet de répressions sévères : mais il est probable qu'elles restèrent inefficaces, l'activité de Duschan ayant dû s'exercer presque constamment à l'extérieur.

On a reproché à ce prince une ambition excessive et d'avoir sacrifié à ses intérêts la fidélité de ses engagements. On le blâme d'avoir donné à ses conquêtes une forme politique qui faisait des annexes de l'empire de Roumélie autant d'États indépendants dont la séparation devait être amenée par un changement de règne. Ces accusations, appuyées sur des faits indépendants de son génie, puisqu'ils sont postérieurs à son règne, nous paraissent peu fondées. S'il n'eût pas fait une large part de pouvoir à ses voïwodes, dont quelques uns comptaient des krales parmi leurs ancêtres, il n'aurait pu avoir la même confiance dans leur dévouement. Quant à sa conduite avec Cantacuzène, il est au moins douteux que le prince servien n'ait pas eu des raisons solides pour se méfier de son frère d'adoption : ce qui a surtout formé les Slaves à la dissimulation et à l'astuce, ce furent les Grecs d'abord et plus tard les Turcs.

D'ailleurs, ce système de morcellement d'où est sortie la féodalité a été généralement une conséquence nécessaire de la conquête, et nous le retrouvons avec ses avantages et ses inconvénients chez les Francs, les Germains, les Scandinaves et les Russes.

Dans les expéditions qui remplirent son règne, il eut tellement besoin d'être secondé qu'il lui fallut donner à ses lieutenants un pouvoir qui remplaçât au besoin le sien : aussi imposa-t-il aux provinces conquises non-seulement des chefs choisis parmi les guerriers les plus méritants, mais même des membres de sa famille, quelquefois sans avoir égard au sexe : c'est ainsi qu'Hélène, son épouse, princesse bulgare et que les chants nationaux désignent sous le nom de Roxanda, eut en partage la principauté de Pheræ (Sérès) en Macédoine. Elle y exerça l'autorité suprême, et elle se montra à la hauteur de cette mission par la supériorité de son esprit et la mâle vigueur de son caractère. Plus d'une fois elle convoqua les grands du royaume et donna à Duschan lui-même de sages conseils. Dans l'exercice de ces

hautes attribntions, partage ordinaire d'un autre sexe, elle s'habitua à sacrifier les sentiments naturels, comme le prouva plus tard sa conduite envers son fils.

Il est si rare dans l'histoire obscure que nous esquissons de rencontrer quelque phase nettement définie que nous croyons devoir revenir avec quelques détails sur la carrière de Duschan, parce que cette époque est l'apogée de la puissance servienne et l'expression la plus complète de l'ancienne civilisation des Slaves méridionaux.

La carrière d'Étienne Duschan s'ouvrit par une campagne heureuse contre les Grecs. Avant même qu'Andronic eût le temps de se préparer à la défense, l'armée servienne était maîtresse de la Macédoine et de Négrepont. De là elle s'avança victorieuse jusque sous les murs de Byzance; et le vieil empereur se vit réduit à implorer la paix. Le vainqueur, prévoyant qu'on pourrait l'attaquer par le littoral de l'Adriatique, se contenta de se faire céder plusieurs places de l'Albanie; mais il suivait d'un œil attentif les révolutions qui épuisaient l'empire d'Orient. Deux partis s'étaient formés à Byzance : l'un reconnaissait Jean et sa tutrice l'impératrice Anne, tandis que l'autre s'était déclaré pour Cantacuzène. L'alliance de Duschan que sollicitaient les princes rivaux pouvait faire pencher la balance en faveur de celui qui obtiendrait l'appui des Serviens. Duschan hésitait encore à se déclarer lorsque Cantacuzène fut défait à Gynecolastrum (1342). Comptant sur la générosité du roi servien, il vint mettre à sa merci sa fortune et ses espérances. Duschan répondit noblement à ce procédé; il accueillit le jeune prince avec les plus grands égards et lui promit son appui soit par magnanimité, soit qu'il cédât, comme on l'a prétendu, aux instances d'Hélène, plus soigneuse de la gloire de son époux que de l'intérêt qu'il pouvait trouver en embrassant le parti du vainqueur.

Ce qui le confirma encore dans sa résolution, ce furent les propositions odieuses que lui fit faire à plusieurs reprises l'impératrice Anne de se défaire de son hôte par le poison, lui promettant en retour de ce service des avantages considérables. Ce message excita une telle indignation parmi les voïwodes serviens que les envoyés grecs furent sur le point d'être massacrés. Nous avons vu plus haut comment la mésintelligence se mit entre eux; et, quoique les historiens grecs attribuent à Duschan tous les torts de cette rupture, nous regardons comme plus probable que ce dernier ne cessa d'être généreux que lorsqu'il s'aperçut que Cantacuzène le regardait comme un instrument. Quant à l'opinion émise par plusieurs historiens que l'ambition de Duschan, en forçant Cantacuzène à appeler les Turcs à son secours, précipita la chute du Bas-Empire, nous ne pensons pas qu'elle mérite une réfutation sérieuse. Entre la corruption et l'énervement de Constantinople et le fanatisme guerrier des Mahométans la lutte ne pouvait être longtemps douteuse. L'ambition de Cantacuzène est bien moins excusable que celle de Duschan; le Grec voulait réussir à tout prix; et, quand l'appui des Serviens lui échappa, il n'hésita pas à se jeter dans les bras des infidèles.

Quoi qu'il en soit, Duschan tira de grands avantages de cette guerre; déjà maître de l'Albanie, il réduisit la Macédoine en province servienne. Après avoir repoussé les Hongrois, il soumit la Bosnie, qui s'était révoltée, et s'empara de la Dalmatie. Ses empiétements successifs révèlent un plan profond : en voyant les Slaves du sud fractionnés en une multitude d'États trop faibles pour arrêter les nations puissantes qui les enveloppent, il conçut le projet de les réunir sans leur ôter leur individualité, et c'est dans cette intention qu'il étendit le réseau de ses conquêtes des bords du Danube à l'Adriatique. Pour assurer ses relations avec Venise, il cède à cette république les villes de Scardona et de Clissa; et, lorsque la Hongrie s'allarme et le menace, il intéresse le pape, qui, dans l'espoir de le faire entrer dans le giron de l'Église latine, intervient pour aplanir ce différend. Si le souverain pontife eût mieux connu les exigences de la position de Duschan, il eût compris que, pour quelques Dalmates et Albanais qui auraient applaudi à la conversion de Dus-

chan, plusieurs millions de ses sujets, attachés au rit grec, se seraient immédiatement révoltés contre lui. Lorsque l'évêque Pierre, de Pacra, se rendit en Servie, il défendit à ses sujets, sous les peines les plus sévères, d'assister au service divin que célébra ce prélat selon le rit latin. Cependant les trois cents Allemands qu'il avait autour de sa personne comme gardes du corps et dont la plupart étaient gentilshommes se rendirent à la sainte messe malgré ses injonctions formelles, et ils osèrent lui dire qu'il valait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Duschan, frappé de la noblesse de cette réplique, ne sévit point contre eux, et il traita l'évêque avec plus de déférence.

Depuis que les Grecs avaient appelé les Turcs à leur secours, les Slaves du sud ne regardaient plus Constantinople comme le siége de l'Église d'Orient, et, sauf quelques dissidences, ils considéraient le patriarche élu par le clergé de Servie comme le chef suprême de leur communion. Le plan de Duschan était mûr; le prince s'apprêtait à frapper le coup décisif et à marcher sur Byzance pour s'y faire couronner empereur, lorsque la fièvre la saisit au milieu de ses vastes projets et l'enleva dans la force de l'âge en 1358.

Comme tous les conquérants qui meurent avant d'avoir accompli leur œuvre, il prévit les malheurs dont la Servie était menacée. Il rassembla ses voïwodes et reçut leur serment de rester fidèles à Urosh, son jeune fils.

CHAPITRE II.

ÉLECTION DU TSAR UROSCH.

Le peuple a conservé le souvenir des troubles qui suivirent la mort de Duschan dans des chants qui s'éloignent singulièrement des données historiques: nous allons rapporter en l'abrégeant celui qui présente Marko, fils de Voukaschin, comme arbitre entre les quatre prétendants au trône de Servie.

« Sur la plaine riante d'Amsel, où « s'élève la blanche église de Samodresha, « s'étendent quatre camps : le premier « est celui du roi Voukaschin, le despote « Ugliescha a dressé le second ; le troi« sième appartient à Goïko le Voïwode « et le quatrième à Urosch, fils de Dus« chan.

« Prêts à s'égorger, ces chefs se dis« putent l'héritage du tsar : tandis qu'ils « le revendiquent comme un droit, et « qu'ils se menacent du glaive, seul le « jeune Urosch reste silencieux ; il n'ose « faire entendre une parole, le rejeton « du tsar, en présence des trois frères « rivaux.

« Cependant Voukaschin écrit une « missive qu'il envoie vers Prisren, la « blanche forteresse, par un héraut « chargé de la remettre au patriarche « Nédielko, avec ordre de se rendre à « la plaine d'Amsel pour décider à qui « le trône appartiendrait. C'est ce prê« tre vénérable qui a donné au tsar « défunt les derniers sacrements et qui « a reçu la confession du mourant. Nul « mieux que lui d'ailleurs ne possède « la science des anciennes traditions.

« Le despote Ugliescha lui adresse éga« lement un message ; et cet exemple est « suivi par le Voïwode et par Urosch, « le prince orphelin. Les hérauts empor« tent aussitôt les quatre messages, qui « restent un secret pour tous. Ils arrivent « à la fois devant la demeure du prêtre ; « mais il est absent ; c'est à l'église « qu'il se trouve en ce moment : ap« pelé par son saint ministère, il y cé« lèbre la messe du matin.

« Dans leur impatience, les orgueil« leux messagers s'irritent ; et, sans des« cendre de cheval, ils dirigent leur « course vers l'église. Là, levant leurs « fouets retentissants sur le saint « homme : « Patriarche Nédièlko, sé« crieut-ils, hâte-toi de te rendre sur la « plaine d'Amsel. C'est à toi de déclarer « à qui appartient le trône, à toi qui as « donné la communion au tsar Duschan « et reçu sa confession et qui es versé « dans les vieilles chroniques. Suis-nous « si la vie t'est précieuse. »

« A cet outrage des larmes roulèrent « dans les yeux du prêtre. « Hommes « dont l'impiété égale l'audace, leur dit« il enfin, quand le service sera fini, vous « recevrez ma réponse. » Les messagers « se retirent alors pleins de confusion. « Mais à peine la messe est-elle terminée « qu'ils s'assemblent devant la blanche « église, et le patriarche leur parle « ainsi : « Messagers dont l'impatience

« dépasse le zèle, écoutez ce que j'ai « à vous dire. Il est vrai que j'ai donné « la communion au tsar Duschan, de glo- « rieuse mémoire, et que j'ai reçu sa cons- « fession; mais je ne lui ai parlé que de « ses péchés, et à ce moment suprême il « n'a point été question de son trône. « Allez vers Prilip, la haute forteresse, « résidence de Marko Kraliévitch, dont « j'ai guidé la jeunesse. C'est lui qui « écrivait les secrets du tsar; et comme « moi il connaît les anciennes chroni- « ques : il doit savoir à qui Duschan « avait l'intention de laisser le trône. « Qu'il se rende sur la plaine d'Amsel; « il s'expliquera selon la vérité; car ce « héros ne tremble devant personne et « ne redoute que Dieu. »

« Aussitôt les messagers tournèrent « vers Prilip la tête de leurs coursiers; « arrivés devant sa demeure, ils agitent « l'anneau de la porte pour annoncer « leur présence; et la mère vénérable « de Marko, Euphrosine, dit à son fils : « Qui peut frapper ainsi à la porte, « cher Marko? ne seraient-ce point des « messagers de ton père. »

« Le héros se leva et alla ouvrir aux « étrangers, qui s'inclinèrent avec res- « pect devant lui. Lorsqu'ils eurent « échangé quelques paroles courtoises, « et que Marko eut appris qu'ils ve- « naient comme messagers des princes « serviens, ils lui dirent : « Noble Marko! « la discorde s'est mise entre nos chefs; « sur la plaine d'Amsel, près de l'église « de Samodresha, ils se disputent l'héri- « tage de Duschan; déjà ils se menacent « du glaive, car nul ne sait à qui appar- « tiennent le trône et l'empire. C'est à « toi qu'ils s'adressent; c'est à Marko « de décider sur leurs prétentions. »

« A ces mots le héros rentra dans sa « demeure; et s'adressant à sa mère vé- « nérée : « J'apprends, ô ma mère, que les « princes serviens qui campent sur la « vaste pleine d'Amsel sont près de ti- « rer le glaive; car ils ignorent quel est « l'héritier du sceptre; et nul ne veut « le céder à un autre; ils me mandent « près d'eux, et veulent s'en rapporter « à ma décision. »

« Euphrosine, qui aimait son fils au- « tant que celui-ci aimait la vérité, lui « parla en ces termes : « Fils unique et « chéri, par les soins que j'ai pris de « ton enfance, ne va pas rendre un faux « témoignage ni en faveur de ton père « ni pour complaire à l'un de tes on- « cles; prononce, comme Dieu le veut, « selon la vérité : songe au salut de ton « âme; mieux vaut faire le sacrifice de ta « vie que de souiller ta conscience d'un « tel péché. »

« Marko, sans répondre, prit les an- « ciennes chroniques, sella son coursier, « l'ardent Scharatz; et, s'élançant sur « son dos rapide, il dirigea sa course « vers la plaine d'Amsel.

« En le voyant s'approcher de sa « tente le roi Voukaschin s'écria : « Que « le Seigneur soit glorifié! Voilà mon « fils qui accompagne les messagers; « c'est à moi qu'il adjugera l'empire, « dont un jour il héritera lui-même. » « Marko entend ces paroles; mais il « passe silencieux près de la tente de « Voukaschin. A cette vue, Ugliescha le « Despoteres sentit une joie soudaine : « l'augure m'est favorable, dit-il; mon « neveu Marko se prononcera sans doute « en ma faveur : déclare que l'empire « m'appartient, ô Marko! et nous ré- « gnerons ensemble dans une concorde « fraternelle. »

« Marko, sans répondre, sans même « jeter un regard sur la tente du des- « pote, pressa les flancs de son cour- « sier.

« Quand Goïko, le second de ses « oncles, l'aperçut, il se réjouit à son « tour : « Glôire à Dieu! s'écria le Voï- « wode, qu'il soit le bien venu, mon « neveu Marko! Sans doute la cou- « ronne m'est destinée. Lorsqu'il n'était « encore qu'un enfant, je le traitais « avec tendresse, et je l'enveloppais « comme un fruit précieux dans les plis « soyeux de mon manteau : combien « de fois ne m'a-t-il pas accompagné à « cheval! Dis que l'empire m'appar- « tient, ô Marko! et nul ne te dépas- « sera en puissance; je reconnaîtrai le « tenir de toi, et je t'en ferai hommage « à deux genoux. »

« Marko passa sans répondre, sans « même tourner la tête vers le Voïwode, « et se dirigea vers la tente du jeune « Urosch. Enfin, il s'arrêta en face du « royal pavillon et descendit de che- « val.

« Quand le jeune Urosch l'aperçut,

« il s'élança de ses carreaux de soie; et « courut vers l'entrée de la tente : «Dieu « soit loué ! s'écria-t-il, voici mon parrain Marko Kraliévitch; nous allons « savoir à qui le royaume de mon père « appartient. Et les deux jeunes princes, « après avoir échangé de tendres caresses, s'assirent sur les carreaux « soyeux.

« Déjà les rayons du jour s'éteignaient « dans le crépuscule, et bientôt la nuit « enveloppa la terre de son ombre. Mais « dès que l'aube matinale parut et que « les cloches appelèrent les fidèles à « l'église, les chefs s'y rendirent pour « écouter la sainte messe. Le service « achevé, ils s'assirent sur les bancs « voisins du portique de l'église, et pri- « rent une légère collation.

« Cependant Marko ouvrit le livre « des anciennes chroniques et d'une « voix grave il prononça ces mots : « Roi « Voukaschin, mon père vénéré ! n'est- « ce pas assez pour toi de ton royaume, « et faut-il qu'il reste sans maître, tan- « dis que tu brigues un royaume étran- « ger? Et toi, oncle Ugliescha, est-ce « trop peu pour ta gloire de ton riche « domaine ? Oncle Goïko, ajouta-t-il « en s'adressant au Voïwode, ne saurais- « tu te contenter de ta voïwodie? Igno- « rez-vous (Dieu frappera sur vous « l'injustice) que l'héritage appartient « à Urosch? Ce livre établit ses droits : « l'héritage du père se transmet au fils « héritier de sa race; le tsar l'a laissé « à son fils lorsqu'il a échangé les « soucis du trône contre le repos éter- « nel.»

« Il dit, et le roi Voukaschin, donnant « tous les signes d'une violente colère, « tira son glaive à la poignée d'or et il « s'apprêtait à frapper son fils. Marko « fuit devant le prince irrité; car il sied « mal à un fils de braver le courroux « paternel; et devant Dieu une telle « lutte serait impie. Il fuit donc, le « noble Marko, et tourne rapidement « autour de l'église, toujours poursuivi « par Voukaschin. Déjà le roi allait l'at- « teindre lorsqu'une voix qui venait de « l'église lui cria : « Réfugie-toi dans le « sanctuaire, ou tu périras victime de « ton amour pour la vérité. » Les portes « du temple s'ouvrirent et se refermè- « rent aussitôt sur lui. Voukaschin, en « ce moment, levait le bras pour frap- « per; mais le fer n'atteignit que la « porte, et des gouttes de sang en dé- « coulèrent. A cette vue le roi sentit « un vif repentir : « Malheur à moi ! ô « Dieu vivant ! s'écria-t-il; malheur à « moi ! j'ai immolé de ma main mon « propre enfant ! Roi Voukaschin, reprit « la voix qui sortait de l'église, ce n'est « point ton fils que tu as blessé, mais « un ange de Dieu. »

« Alors, dans sa colère le prince « maudit Marko : Puisses-tu, fils ingrat, « être anéanti par le courroux céleste ! « puisses-tu n'avoir ni postérité ni tom- « beau, et n'exhaler ton âme qu'après « avoir servi l'ennemi de notre foi, le « sultan des Turcs ! »

« Mais Urosch, le jeune tsar, bénit « celui que son père venait de maudire : « Que Dieu te protège, ô Marko ! Puisses- « tu briller par ta sagesse dans les con- « seils des chefs ! Que ton glaive sème « la mort dans la mêlée et que le renom « de ta gloire dure aussi longtemps que « le soleil et la lune resplendiront sur « la voûte du ciel ! » Il dit, et les vœux « du jeune tsar eurent leur accomplis- « sement dans l'avenir. »

CHAPITRE III.

S'il était possible de ranger dans un ordre chronologique les chants serviens, leurs données dégagées des fictions pourraient être d'un grand secours pour l'historien. Malheureusement la poésie des Slaves méridionaux est un sentiment plutôt qu'un art ; le chant qu'improvise le pâtre ou le guerrier appartient à tous, et à peine s'inquiète-t-on du nom de l'auteur. Il est donc de la plus grande difficulté de rapporter les faits à des époques précises. A la confusion des dates vient se joindre celle de la variété des sources, qui présentent des différences considérables, selon le milieu national où était placé le poëte ; de sorte que le même fait n'est plus le même dans le récit composé dans la Primorie ou le Monténégro que dans celui qu'ont inspiré les traditions serbes ou celles de la Bosnie et de l'Hertzégowine. Si l'on ajoute à toutes ces causes d'incertitude les changements de noms si fréquents à cette époque parmi les

Slaves, on comprendra pourquoi les documents puisés dans les sources allemandes, vénitiennes et hongroises sont si rarement d'accord entre eux. Quant aux annales turques, la négligence ou l'exagération dont elles portent le caractère, même en ce qui touche à des événements constatés, ne permet de les consulter qu'avec la plus grande circonspectiou.

Essayons de continuer notre récit au milieu de toutes ces incertitudes, en négligeant les détails qui ne sauraient entrer dans notre plan et; en empruntant à nos devanciers ceux qui nous paraissent offrir quelque intérêt.

Les chants serviens ne donnent que huit ans à Urosch lorsque mourut son père; et ils le placent sous la tutelle de Voukaschin : mais l'histoire nous apprend qu'à cette époque il avait atteint l'âge de dix-neuf ans et qu'il avait épousé Hélène, princesse valaque. C'était probablement une fille du voïwode Nicolas Ier, mort en 1366.

Quoique sorti de l'enfance, Urosch était trop jeune pour que les chefs de sa famille consentissent à le reconnaître pour tsar. Le premier qui se déclara ouvertement contre son autorité fut le voïwode d'Acarnanie et de Macédoine, que les écrivains byzantins nomment Siméon, les annales russes Viatka et les serviens Bogdan. Quelques auteurs prétendent qu'il était frère utérin de Duschan; c'est peut-être le même que le chant que nous avons rapporté plus haut désigne sous le nom d'Ugliescha. Quoi qu'il en soit, il fut le beau-père de Lazare, qui succéda au tsar Urosch.

La tsarine Hélène, sans s'opposer directement à l'élévation de son fils, leva une armée pour rester indépendante dans son gouvernement de Servie.

Voukaschin ne prit pas non plus parti contre Urosch; mais toute la Servie se trouva divisée par la rupture du krale avec Lazare Gerbillanovith, qui régnait dans le nord-ouest de la Servie, dans le pays nommé la Syrmie. Sa valeur et la réputation de sa justice lui valurent l'appui du peuple et du clergé : cependant la guerre que se firent ces deux rivaux n'eut point d'issue décisive.

Voukaschin tourna ensuite ses armes contre Hélène, qu'il attaqua avec l'appui de l'empereur grec, soutenu par des Turcs auxiliaires. La résistance qu'il rencontra le détermina bientôt à la retraite. Mécontent des Grecs, ses alliés, il s'empara traîtreusement de Cantacuzène et le livra à Jean Paléologue. Sa conduite avec Urosch dénote un caractère également cruel et perfide. Depuis que les princes s'étaient déclarés indépendants, le jeune tsar, dépouillé de toute autorité, menait une existence précaire, tantôt à la cour de Lazare, tantôt à celle de Voukaschin. Enfin, humilié de cet état d'abaissement et ne se croyant plus en sûreté au milieu de sa famille, il alla chercher un asile à Raguse : mais Voukaschin, qui épiait toutes ses démarches, le surprit à la chasse et le tua d'un coup de massue en 1368.

L'empire fondé par Duschan était entièrement démembré. Le ban de Bosnie s'était approprié les provinces qui forment aujourd'hui l'Hertzégowine; et les Turcs, maîtres de la Chersonèse de Thrace, pressaient au sud et à l'ouest les provinces un instant réunies sous un même sceptre. Amurat surprit l'armée des Serviens sur le Ténare et la tailla en pièces. Dans cette bataille Voukaschin et ses deux frères, Ugliescha et Goïko perdirent la vie. Cependant les chants populaires le font mourir beaucoup plus tard, à la bataille d'Amselfeld. Nous donnerons ici un des chants populaires qui ont pour sujet cette bataille parmi les Slaves. Il se compose de deux récits, dont le premier, tout d'imagination, semble destiné à consoler les Serviens de leur défaite en la rattachant à la volonté divine. Le second n'est que le développement du premier.

PREMIER RÉCIT.

« Est-ce un noble faucon qui vient à tire d'aile de Jérusalem la sainte? Est-ce une hirondelle qu'il tient dans ses serres? Non, c'est le prophète Élie, qui porte une missive de la Mère du Sauveur. Il se dirige vers la plaine d'Amsel, et laisse tomber sur les genoux du tsar le message ainsi conçu : « Tsar Lazare! rejeton d'une race glorieuse, quel est le royaume que tu as choisi? Est-ce le royaume du ciel ou celui de la terre?

Si le royaume de la terre te semble préférable, sangle ton coursier de bataille, serre la boucle de ton ceinturon, fais prendre le glaive à tes braves et marche contre l'armée des Turcs dans l'attente d'un triomphe certain. Mais si tu choisis le royaume céleste, élève une église sur la plaine d'Amsel, non sur des fondements de marbre, mais semblable à une tente soyeuse où l'armée des Serviens, après s'être purifiée de de ses péchés, reçoive la sainte communion et se prépare ainsi à une pieuse mort; car tous tes guerriers succomberont, et toi-même tu tomberas avec eux.»

« Le tsar se recueillit, et, d'abord incertain, il s'écria : « O mon Dieu! éclairez-moi de votre sagesse! Les avantages terrestres peuvent séduire, mais ils sont éphémères et inconstants; le royaume céleste est acquis pour l'éternité. » Et Lazare choisit le royaume du ciel, et il dressa une grande tente semblable à une église sur la plaine d'Amsel. Il manda le patriarche et les douze évêques pour donner la sainte communion à ses guerriers et les préparer à une mort chrétienne. »

« Bientôt l'armée des Turcs se précipite sur la plaine d'Amsel. A la tête d'une troupe vaillante de Serviens s'avance contre eux Bogdan, suivi de ses fils les neuf Iugovitchs : chacun d'eux conduit neuf mille guerriers; mais vingt mille marchent sous les ordres du père. Déjà sept pachas sont vaincus, lorsque devant le huitième tombe le vieux Bogdan; ses fils succombent avec lui et leurs braves ne survivent point à leur défaite. Alors s'avancent les trois Merliovitchs, le ban Ugliescha, le voïvode Goïko et avec eux le roi Vukaschin; chacun d'eux commande à trente mille guerriers. Le combat recommence non moins terrible. Déjà huit pachas ont mordu le sable; mais quand le neuvième se présente, Ugliescha et Goïko tombent à leur tour, et Vukaschin s'affaisse sous ses nombreuses blessures. Son corps royal est foulé aux pieds des chevaux; cette seconde armée est anéantie. Après eux s'avance le duc Stéphan. Son armée ne compte pas moins de soizante mille glaives. Il triomphe de neuf pachas; mais il est vaincu par le dixième et avec lui tombent tous ses guerriers. »

« Enfin, Lazare, le prince souverain de la Servie, fait marcher ses bataillons redoutables; les Turcs fuient devant le héros et n'osent le regarder en face. La victoire allait se déclarer pour lui, lorsqu'un traître, Vuk, trahit le noble chef... et l'infâme était son beau-fils! »

« Telle fut la fin de Lazare. Soixante dix-sept mille guerriers, l'élite de la Servie, succombèrent ainsi que leur prince dans les plaines d'Amsel; mais ils siégent près du trône de Dieu avec une couronne glorieuse. »

SECOND RÉCIT.

« Le soir avait amené l'heure du repos; Lazare était assis près de son épouse, Militza, qui lui parla ainsi : « Couronne de la Servie, tsar Lazare! C'est demain que tu pars pour la plaine d'Amsel, où t'accompagneront tes fidèles et tes voïvodes; ne laisseras-tu pas près de moi quelque serviteur qui puisse te porter mes missives, et attendrai-je seule ton retour? Si les neuf Iugovitchs, mes frères bien-aimés, te suivent sur le champ de bataille, quel nom pourrai-je invoquer comme garantie de ma parole royale? » —« Noble épouse, lui répondit le prince des Serviens, nomme celui que ton choix désigne pour rester avec toi dans la blanche tour. — C'est Boïschko, reprit la reine. — Noble Militza, poursuivit Lazare, demain, dès que naîtra le jour, quand s'ouvriront les portes de la forteresse, sors par celle qui donne sur les remparts; c'est par là que défileront en ordre les guerriers serviens, à cheval et armés de leurs lances de bataille. Boïschko Iugovitsch s'avancera à leur tête portant l'étendard de la croix. Après l'avoir saluée et bénie en mon nom, dis-lui de confier à quelque autre la bannière et qu'il retourne à la cour pour y demeurer près de toi. »

« Aux premières heures du matin, dès que s'ouvrirent les portes de la forteresse, la tsarine sortit en hâte, et s'arrêta près de la porte du rempart. L'armée s'ébranle et commence à défiler : Boïschko s'avance le premier; sur les harnais de son coursier un or pur resplendit, l'étendard sacré descend sur les flancs du noble animal; la hampe du drapeau est surmontée d'une boule dorée que domine le signe vénéré de la croix, d'où pen-

dent en flottant des houpes de soie qui se jouent sur les épaules du guerrier.

« Alors s'approche de lui la tsarine; elle saisit la bride de l'alezan, et, enlaçant son frère de ses bras, elle l'attire à elle et lui dit à voix basse : « Frère chéri, Boïschko Iugovitsch! tu resteras avec moi à Kruschovatz; le tsar a permis qu'un frère restât du moins près de sa sœur. »

« Mais le Iugovitch lui répondit : « Retourne, ô ma sœur! vers la blanche tourelle; il n'est pas aujourd'hui de guerrier qui consente à céder sa place à un autre, dût la mort l'attendre devant l'ennemi. J'irai dans la plaine d'Amsel, et je scellerai de mon sang nos saintes croyances! » Il dit, stimule son coursier et s'élance pour se remettre à la tête des siens. »

« A cette vue, Militza tombe inanimée sur la pierre. Lazare l'aperçoit, et des larmes roulent sur ses joues. Il regarde autour de lui, et, s'adressant à Goluban, son fidèle serviteur : « Prends, lui dit-il, la tsarine entre tes bras et reporte-la dans sa demeure royale, où tu resteras près d'elle pendant notre absence. »

« Une vive émotion se peignit sur les traits de Goluban; il descendit de son coursier, enleva la tsarine dans ses bras et la porta dans la haute tourelle. Mais à peine eut-il rempli ce devoir qu'impatient d'aller combattre il remonta à cheval et reprit le chemin de la plaine d'Amsel. »

« Le lendemain, l'aube blanchissait à peine le front des collines, lorsque deux corbeaux noirs traversent rapidement les airs. Ils arrivent de la plaine d'Amsel et viennent s'abattre sur la blanche tour de Kruschovatz, résidence du noble tsar de la Servie. »

« L'un de ces messagers funèbres dit à l'autre : « N'est ce point ici la demeure de Lazare, et ces tours sont-elles inhabitées? Aucune voix ne répondit; mais la tsarine les avait entendus : » — « Noirs corbeaux, leur dit-elle, Dieu bénisse votre message! D'où venez-vous? serait-ce du champ de bataille? Là se sont heurtées deux armées puissantes. Dites, laquelle des deux est restée victorieuse? » Et les porteurs des présages lui répondirent : « Militza, noble tsarine! Nous étions ce matin dans les champs d'Amsel : là s'est livrée hier une grande bataille, et des deux côtés les chefs ont succombé. Peu de Turcs ont survécu; mais tous les Serviens qui respirent encore sont sanglants et couverts de mortelles blessures. »

« La tsarine écoutait encore, lorsqu'elle voit s'approcher Milutine, un de ses serviteurs; il surportait de sa main gauche sa droite brisée. Dix-sept blessures sillonnaient le corps du guerrier, et son coursier était couvert de sang. « Parle, s'écria la tsarine en courant vers lui : mon noble époux est-il tombé victime de la trahison? »

— « Aide-moi d'abord à descendre de cheval, répondit le fidèle serviteur, verse une eau fraîche sur mon front, et qu'un vin généreux répare mes forces défaillantes. » Et quand les soins de Militza eurent ranimé le guerrier; « Parle maintenant, lui-dit elle. Comment le tsar est-il tombé? Comment sont tombés le vénérable Iug, mon père, et les neuf Iugovitchs? Et le fils du ban de Straïuia, et Milosch, et Vuk mon autre gendre, comment ont-ils succombé? » — « Tsarine, répondit Milutine, ils gisent tous noblement sur le champ de bataille. A l'endroit où Lazare a été mortellement frappé s'élève un amas de lances brisées; mais les lances serviennes sont en plus grand nombre que celles des Turcs. Le vieux Iug, qui commandait l'avant-garde, a péri au commencement de la bataille; les corps des neuf Iugovitchs lui forment comme un rempart d'honneur. Unis dans les combats, ils sont restés inséparables dans la mort; Boïschko, le plus jeune, luttait le dernier; son glaive dispersait les Turcs comme le faucon jette l'effroi parmi les faibles colombes. Un monceau de cadavres marque le lieu où a succombé le fils du ban de Straïuia. Les froides ondes de la Sitnitza ont vu tomber Milosch; le rivage est couvert des victimes qu'a immolées le héros, et parmi les chefs turcs est le sultan Amurat. Gloire et bénédictions sur Milosch et sur tous les siens! Sa mémoire vivra dans les cœurs des Serviens; les chants des femmes et des vieillards rediront ses exploits jusqu'à ce que la plaine d'Amsel ait disparu. Quant à l'infâme Vuk, qu'il soit maudit lui et toute sa race! C'est lui, lui-même qui a trahi le tsar. Il a

déserté le champ de bataille avec douze mille cavaliers, douze mille lâches comme lui! »

Nous avons donné dans la première partie de cet ouvrage le récit de la bataille d'Amsel ou de Kossovo; et l'on peut voir en comparant les chants nationaux à l'histoire que les poëtes serviens ont plutôt suivi les traditions orales, qui diffèrent d'ailleurs de province à province, que les écrivains dont la tâche s'est bornée à retracer naïvement les faits. La plaine de Kossovo a été le tombeau de la grandeur et de la liberté des Serviens, et le sentiment national a enveloppé dans le même désastre tous les guerriers illustres de cette époque; comme si toutes les gloires de la Slaméridionale avaient dû périr en même temps.

CHAPITRE IV

Vukaschin laissa plusieurs fils; mais le plus célèbre de tous est Marko, véritable personnification du guerrier servien. Dans le chant que nous avons rapporté plus haut, il est représenté comme arbitre entre les prétendants au trône de Duschan; mais ce caractère de modération et de justice n'est pas celui qu'on lui prête dans les récits nombreux dont il est le héros. On dirait que les Serviens ont composé cette figure moitié historique, moitié fantastique sur le modèle des héros de chevalerie: seulement la féerie est remplacée dans les chants serviens par la mythologie locale dont les créations ne sont dépourvues ni d'un certain sens allégorique ni de naïveté et de fraîcheur. En général, ces images païennes forment un contraste singulier avec la gravité des enseignements du christianisme que le peuple a adoptés sans renoncer entièrement à ses poétiques superstitions. Nous donnerons encore deux de ces chants, pour mieux faire connaître l'Amadis ou plutôt le Roland de la Servie.

Rosanda.

« Jamais, depuis que le monde sortit « de la main de Dieu, on n'avait vu de « beauté plus merveilleuse que celle de « Rosanda, la sœur du voïvode Léka, « de Prisren; puisse sa beauté ne pas lui « être fatale! Ni les Turcs ni les chré« tiens n'avaient encore rien contemplé « de si parfait. La musulmane au teint « éblouissant, les gracieuses Valaques, « les femmes latines à la taille svelte, « ne pouvaient être comparées à Ro« sanda. Jusqu'à l'âge de quinze ans la « vierge avait été élevée dans une re« traite profonde; une tour était sa de« meure, et elle n'en sortait ni le jour « ni la nuit.

« Cependant le bruit de sa beauté se « répandit jusque dans Prilip, la blanche « forteresse, résidence de Marko Kralié« vitch. Le jeune prince s'applaudit en « entendant les louanges données à la « vierge; il pense qu'elle sera une com« pagne digne de lui. Léka doit être un « beau-frère convenable; ils boiront en« semble un vin généreux et échange« ront de loyales paroles.

« Marko appelle sa sœur : « Monte, « lui dit-il, à l'appartement supérieur, « et tire du coffre antique mon plus beau « vêtement. Aujourd'hui même je me « rends à Prisren pour demander en ma« riage la sœur de Léka. Si je suis agréé « par le voïvode j'amènerai ici la belle « Rosanda, et je m'occuperai de ton « établissement. »

« La sœur de Marko monta en toute « hâte vers l'étage supérieur et présenta « à son frère le somptueux costume. Le « héros revêt le drap précieux et le riche « velours; la toque où flotte la tchélenka « orne son front; il agrafe ses chaussures « élégantes; ceint à son côté un sabre « syrien damasquiné d'or et dont la lame « est d'un prix inestimable.

« Alors les écuyers amènent son cour« sier richement sellé et couvert d'une « longue housse flottante, garnie de la « fourrure d'un lynx. Le bel animal ronge « avec impatience un mors d'acier. »

« Au moment de partir, Marko ap« pelle ses serviteurs; les échansons ap« portent deux mesures d'un vin capi« teux, l'une pour leur jeune maître, « l'autre pour le Scharatz, afin qu'é« chauffé par la liqueur, le noble animal « puisse se tenir ferme sous le guerrier « dont le regard lance des flammes.

« Ainsi préparé, Marko traverse les « campagnes de Prilip: dans sa course « rapide il voit fuir derrière lui les vallées « et les montagnes, et bientôt il foule la « plaine d'Amsel. Mais, quittant le che« min de Mitrovitz, il se détourne, et

« prend celui qui conduit à la demeure « de Milosch, son frère d'adoption. Le « voïwode l'aperçoit de loin, du haut de « ses tours éclatantes, et aussitôt il ap- « pelle ses serviteurs. « Hâtez-vous d'ou- « vrir les portes, leur dit-il, et de sortir « pour recevoir Marko Kraliévitch avec « le respect qui lui est dû; que nul de « vous ne touche à son manteau et encore « moins à son sabre; car cette hardiesse « ne resterait pas impunie. Peut-être est- « il irrité ou échauffé par le vin; son « cheval pourrait vous fouler aux pieds. « Quand il aura dépassé les portes, et « qu'il m'aura salué d'un baiser, vous con- « duirez le coursier, et je mènerai dans « ma demeure mon frère d'adoption. »

« Il dit, et les serviteurs obéirent; « mais Marko sans s'inquiéter d'eux « galopa droit devant lui; et, après avoir « franchi la porte, il s'arrêta et s'élança « de son coursier. »

« Le voïvode Milosch s'avance au-de- « vant de son noble ami, et après l'avoir « tendrement embrassé il s'apprête à « le conduire dans la haute salle du « château. Mais Marko refuse de le « suivre; aujourd'hui, lui dit-il, je n'ai « pas le loisir d'être ton hôte. Tu con- « nais sans doute Léka de Prisren; sa « sœur est, dit-on, merveilleusement « belle; nulle femme, pas même la Vila « de la forêt, ne peut se flatter de l'é- « galer. On nous cite l'un et l'autre « comme célèbres parmi les jeunes « guerriers, cependant nous n'avons « pas encore fait choix d'une épouse; « d'autres qui valent moins que nous « sont chefs de famille, et peut-être « sommes-nous leur risée. Nous avons « un autre frère d'adoption, Rélia, « dont la demeure s'élève près du tor- « rent de Raschka : nos liens, comme « notre amitié, sont indissolubles. « Prends donc ton costume d'apparat, « et munis-toi de quelque argent et « d'un anneau d'or pour la vierge. Nous « prendrons avec nous Rélia à l'aigrette « d'aigle pour que Léka nous voie, et « que la belle Rosanda soit libre dans « le choix d'un époux. Un de nous sera « le fiancé; les deux autres auront les « fonctions de parrain et de conducteur « de la mariée.

« Milosch accueillit avec joie cette « proposition, et se hâta d'aller revêtir « un magnifique costume. La tchélenka « se balançait sur son bonnet de « martre; un triple rang de galons « brillait sur son justaucorps, et il jeta « sur ses épaules un manteau dont le « dessous valait seul trente bourses « d'or. Lorsque le héros fut prêt, on « lui amena le Kranich, sa rapide « monture.

« Cependant Marko se fit servir deux « mesures de vin; il en vida une et « donna l'autre à son cheval.

« La parure avait réhaussé la beauté « de Milosch; ses épaules sont larges, « ses traits pleins de noblesse; sa taille « est élevée et ses noires moustaches des- « cendent jusque sur ses épaules. Que « Dieu te soit en aide, Marko! heureuse « la jeune fille dont ton frère d'adop- « tion sera l'époux!

« Déjà les deux guerriers chevauchent « à travers les plaines de Mitrovitch; « ils se dirigent vers Novi-Basar, et « saluent la demeure de Rélia, qui s'é- « lève près du torrent de Raschka.

« Rélia qui les a aperçus court à leur « rencontre et veut les faire entrer dans « sa demeure. Marko s'y refuse, l'ins- « truit du motif de leur voyage et l'in- « vite à se parer pour les suivre. Rélia « les rejoint bientôt, magnifiquement « habillé : jamais fiancé ne parut plus « digne d'attirer les regards d'une « vierge... Que Dieu vous soit en aide, « Marko et Milosch! qui ne serait « éclipsé par le beau Rélia?

« Les trois cavaliers suivent les bords « du Raschka aux fraîches ondes; ils « traversent le gué du torrent et un « grand nombre d'autres; ils atteignent « le village de Kolaschen, le territoire « de Métokie, passent à Sénovatz, Oroïé- « vatz, et arrivent enfin à Prisren.

« Le gouverneur Léka apercevant « de loin des cavaliers prit une longue « vue pour tâcher de les reconnaître; « mais lorsqu'il vit que c'étaient les « trois princes serviens, quelque « crainte se mêla à son étonnement. « Cependant il appelle ses serviteurs « et leur ordonne d'ouvrir prompte- « ment les portes. Les guerriers entrent, « et Léka sort pour les recevoir. Après « le salut d'usage, Léka les introduit « dans sa demeure.

« Marko qui ne s'étonnait de rien

« ne put se défendre d'un mouvement « de surprise et d'admiration à l'aspect « de tant de magnificence. Les tapis « étaient d'un drap précieux, les di- « vans étaient couverts de velours; « partout brillaient la soie et l'or : des « appuis d'un argent étincelant por- « taient suspendues des armes du plus « beau travail. Les siéges étaient d'ar- « gent ciselé, et l'or éclatait dans leurs « ornements.

« Des coupes pleines de vin et « disposées sur une longue table toute « dressée semblaient inviter les convi- « ves. La coupe d'or placée au bout de « la table marquait le siége d'honneur, « c'était la coupe de Léka; elle conte- « nait neuf mesures de vin. Marko « n'avait jamais rien vu de semblable.

« Léka invite les guerriers à prendre « place; les serviteurs leur présentent « les coupes pleines; mais ils servent « d'abord leur seigneur. Le vin pour- « pré coule en abondance, le service se « fait avec ordre et par des mains nom- « breuses.

« Une semaine entière s'écoule dans « les festins. Souvent Marko interroge « du regard ses frères d'adoption; il « voudrait que l'un d'eux s'expliquât « le premier, et, dans leurs discours, il « cherche à reconnaître s'ils ne font « pas quelque allusion à la sœur de « leur hôte; mais à peine leur adresse- « t-il quelque signe d'intelligence qu'ils « baissent les yeux vers la terre. Voyant « que personne n'osait aborder cette « question délicate, Marko prit le parti « de parler lui-même.

« Voilà déjà longtemps, gouverneur « Léka, que tu exerces envers nous une « noble hospitalité; ta demeure est « royale et tes vins sont exquis; mais « dans les entretiens que nous avons « eus, jamais l'idée ne t'est venue de « nous demander le motif de notre vi- « site. J'ai attendu en vain qu'une ques- « tion de ta part nous mît sur la voie « et nous permît de nous expliquer. »

« Habitué aux formes d'une prudente « politesse, Léka fit cette réponse : « Mariéviko Kraltch, et vous, nobles « voïvodes! me conviendrait-il de vous « faire une semblable question, à moi « qui désirais depuis longtemps votre « présence? N'est-ce rien pour moi que de « converser amicalement avec de tels « hôtes, de parler de l'état du pays, et « de m'assurer que la paix règne autour « de vos demeures? Sous peu j'espère « vous rendre cette visite, et la cor- « dialité de mon accueil vous prouve « le prix que j'y mets. »

« Pendant quelques instants Marko « garda le silence; enfin il parla ainsi : »

« Les affaires n'ont rien d'inquiétant, « ô Léka! mais nous avons à te parler « d'autre chose, et j'aborderai sans détour « la question. Mille bruits sont venus jus- « qu'à nous de la beauté merveilleuse de « ta sœur, la vierge Rosanda. Ni la Tur- « quie ni les sept royaumes chrétiens « n'offrent rien de comparable; elle ef- « face tout ce que la Bosnie, la Roumé- « lie, l'Anatolie et l'Égypte ont produit « de plus parfait. Nous ne sommes pas « non plus des fiancés ordinaires; et « nous venons, ô Léka! pour te de- « mander ta sœur. Tous trois frères « d'adoption, libres tous trois, qu'un « de nous devienne son époux; les deux « autres seront le parrain et le conduc- « teur de la mariée, et désormais nous « te resterons attachés par des liens in- « dissolubles. »

« A ces mots les sourcils de Léka se « joignirent : « Laissons ce sujet, voï- « vode Marko, lui dit-il; ne te hâte « point de préparer l'anneau des fian- « çailles, ni de me présenter la coupe « de l'alliance. Une parenté telle que la « vôtre m'eût été précieuse, et je ne « pouvais attendre de Dieu une plus in- « signe faveur; mais une explication est « nécessaire. Sans doute la beauté de « ma sœur est merveilleuse, et sur ce « point les louanges ne peuvent rien « avoir d'exagéré; mais l'humeur de la « jeune vierge est ombrageuse et opi- « niâtre : sans déférence pour son frère, « elle ne connaît d'autre frein que la « crainte de Dieu. Déjà des prétendants « nombreux se sont présentés pour ob- « tenir sa main, et chacun d'eux a rem- « porté un refus blessant, à la grande « confusion de son frère. Voilà pour- « quoi j'hésite à toucher l'anneau nup- « tial et à vider avec mes nobles hôtes « la coupe des fiançailles. Si Rosanda « rejette votre demande, comment la « paix restera-t-elle entre nous? »

« A ces paroles, Marko fit retentir la

« salle d'un rire bruyant : « Que béni soit « ta mère, Léka ! s'écria-t-il ; quoi ! tu « commandes dans une vaste contrée, « et tu n'as pas même d'autorité sur ta « sœur ! Sur Dieu et ma foi ! si j'étais « son frère, et que dans la blanche Pri- « lip elle s'aventurât à me désobéir, de « ce glaive je lui abattrais les deux « mains et je n'épargnerais pas les yeux « de sa tête ! Écoute, gouverneur Léka, « si tu n'oses t'engager sans consulter « la belle vierge, va la trouver dans la « tour qu'elle habite ; qu'elle vienne elle- « même ; peut-être n'a-t-elle jamais vu « de nobles voïvodes ; libre dans son « choix, qu'elle désigne celui de nous « qu'elle aura préféré ; les deux autres « accepteront sans murmurer la déci- « sion de Rosanda : conducteur et par- « rain, ils ne t'en seront pas moins fidè- « lement dévoués. »

« Léka se lève sans répondre ; monte à « la blanche tour et parle ainsi à la jeune « fille : « O ma sœur, beauté orgueilleuse ! « descends avec ton frère, et choisis toi- « même parmi de nobles hôtes le com- « pagnon de tes jours. Trois voïvodes « serviens t'attendent, distingués et il- « lustres entre tous : nul parti ne sau- « rait être plus digne de toi, nulle ami- « tié plus honorable pour ton frère. »

« Rosanda répondit : « Retourne près « des voïvodes, présente-leur les cou- « pes, et annonce-leur que je te suis. »

« Léka reporte à ses hôtes la réponse « de la jeune vierge. Ils attendaient, « assis sur les divans somptueux, lors- « qu'un bruit léger de pas se fit enten- « dre ; et l'on vit entrer une troupe de « jeunes filles, parmi lesquelles se dis- « tinguait l'altière Rosanda. Tel était « l'éclat de ses vêtements que les murs « de la salle en resplendirent ; mais on « oubliait cette magnificence en contem- « plant la noblesse de son port et ses « traits d'une beauté merveilleuse.

« Interdits et frappés d'admiration, « les trois jeunes chefs restèrent muets. « Plus d'une belle fille avait attiré les « regards de Marko. Il avait vu la Vila « de la verte forêt ; il était même de- « venu son frère d'adoption, et voilà « que le guerrier dont jamais l'assu- « rance n'avait failli, se trouble et s'é- « tonne de ressentir de la confusion et « des craintes. Immobiles comme lui, « Milosch et Rélia attendent les yeux « baissés. Voyant que nul d'entre ses « hôtes n'ose s'adresser ni à lui-même « ni à sa sœur, Léka prend enfin la « parole : « Sœur bien aimée, lui dit-il, « choisis entre ces trois voïvodes, et « nomme celui que tu préfères. Si le « courage l'emporte à tes yeux sur tout « autre mérite, si tu fais cas d'un hé- « ros dont la gloire est attestée par vingt « combats, choisis Marko et suis-le dans « Prilip, sa blanche demeure ; ton or- « gueil peut s'applaudir d'une telle al- « liance ; si la beauté dans un guerrier « te séduit davantage, Milosch n'a point « son égal pour la vigueur et la mâle « expression de ses traits ; prends avec « ce chef la route d'Amsel, et les vier- « ges envieront ton sort. Enfin, si la « grâce et l'élégance ont plus de charme « pour toi, accompagne Rélia dans « Novi-Basar, sa patrie : un tel parti peut « satisfaire ton orgueil. »

« Lorsque Léka eut fini de parler, la « vierge frappa violemment ses blanches « mains l'une contre l'autre : « Grâce à « Dieu, s'écrie-t-elle, s'il est des choses « qui échappent à mon intelligence, il en « est un grand nombre que je ne saurais « confondre. Je cherche en vain à m'ex- « pliquer comment mon frère dont Pris- « ren reconnaît le pouvoir, comment le « gouverneur Léka..., à moins qu'il « n'ait perdu le sens ou qu'un sorti- « lège n'ait ébloui sa raison, peut me « faire une proposition semblable. J'ai- « merais mieux attendre dans Prisren, « notre royal héritage, que ma cheve- « lure grisonnât sur mes tempes que « de suivre le voïvode de Prilip, que de « m'entendre appeler l'épouse de Marko. « Marko est le serviteur des Turcs, il « combat dans leurs rangs. On ne lira « point d'inscription sur sa tombe ; et « les chants du peuple n'honoreront « point ses funérailles. Quoi ! ta sœur, « ô Léka, porterait le nom d'un valet « des Turcs ! Mais j'admets que la va- « leur de Marko ait pu t'éblouir, et en « quelque façon ton erreur est pardon- « nable. Ce qui, à mes yeux, est sans « excuse, c'est ta prédilection pour le « voïvode Milosch dont on vante la vi- « gueur et la beauté. Ignores-tu, car le « bruit s'en est répandu, que ce guer- « rier a été enfanté par une cavale arabe

« qui est également la mère de Kranich « la monture de ce héros? On raconte « qu'on l'a trouvé, enfant encore, couché « sur la litière et suçant les mammelles « de la cavale; c'est à cette nourriture « qu'il doit sa force. Quant à Rélia dont « l'enjouement t'a séduit, me le propo- « ser c'est le comble de la démence; « plût à Dieu que ta langue fût devenue « muette en me faisant une telle injure! « Que n'as-tu demandé à ce Rélia quelle « est sa famille, quels ancêtres lui ont « transmis leur nom? Pour moi j'ai « ouï-dire qu'il n'est qu'un bâtard « trouvé la nuit dans les rues de Novi- « Bazar. Une Bohémienne l'enfanta et « le nourrit : ses qualités sont celles de « sa race. Voilà, frère, pourquoi je re- « fuse les trois fiancés. »

« Elle dit et sort de la salle, laissant « les guerriers couverts de confusion « et les yeux ardents de colère. Tout « à coup Marko, pareil à une flamme « irritée, s'élance, arrache du trophée « d'armes une épée étincelante, et s'ap- « prête à trancher la tête de Léka. Mi- « losch se précipite sur le héros, et lui « arrache le fer menaçant.

« Arrête, Marko Kraliévitch! s'écrie- « t-il, laisse ce fer que Dieu puisse dé- « truire! Léka, qui nous a si noblement « accueillis, ne doit pas être responsable « de la folle perversité de sa sœur, et il « n'est pas juste de punir une province « pour l'insolence d'une jeune fille. »

« Marko, voyant que Milosch protége « le gouverneur, n'essaie plus de saisir « le sabre : mais il a son poignard à sa « ceinture... il sort rapidement de la « salle. Il foulait déjà le pavé de la cour, « lorsqu'il aperçoit Rosanda entourée « de ses femmes et prête à remonter les « degrés de sa haute tour. Le héros l'ap- « pelle : « Vierge, lui dit-il, je t'en con- « jure par cette beauté dont tu es si fière! « Écarte toutes ces femmes qui t'entou- « rent, et laisse-moi contempler ton vi- « sage; en présence de ton frère et « dans le premier trouble mes regards « éblouis n'ont pu te voir qu'impar- « faitement. Je retourne à Prilip où ma « sœur va me faire mille questions sur « ta beauté; que je sois du moins en « état de lui répondre. »

« D'un geste, la jeune vierge écarta « son nombreux cortége, et levant son « voile : « Marko, tu peux regarder Ro- « sanda! »

« La colère bouillonnait dans le sang « du guerrier; il s'élance d'un bond vers « l'altière jeune fille, et lui tranche le « bras droit à la naissance de l'épaule; « puis fouillant de son poignard la ca- « vité des yeux, il les arrache de leur or- « bite, les enveloppe dans un tissu de « soie, et jette le tout dans le sein de la « vierge. « Maintenant, s'écrie-t-il, al- « tière Rosanda! choisis entre nous trois « l'heureux fiancé! Est-ce le valet des « Turcs que tu préfères, ou Milosch, le « fruit d'une cavale, ou le bâtard Rélia? »

« C'est en vain que Rosanda appelle « son frère à son secours; Léka entend « ses gémissements, mais la crainte le « rend immobile. Les deux amis rejoi- « gnent Marko, ils attachent à ses flancs « son sabre de Damas, et tous trois « s'élançant sur leurs coursiers fran- « chissent les vallées et les plaines ver- « doyantes. »

Cette cruauté envers une fille libre de son choix n'a rien de déshonorant pour un héros outragé, dans les idées des Serviens. Le rôle subordonné de la femme, parmi les Slaves méridionaux, sera longtemps encore un obstacle aux progrès de la civilisation dans ces contrées.

Dans le morceau suivant, Marko triomphe d'un adversaire plus digne de son courage.

MARKO ET MOUSSA.

« Moussa l'Albanais s'était arrêté « dans une hôtellerie de Stamboul. « Échauffé par les vapeurs du vin, il se « parlait ainsi à lui-même: « Depuis neuf « années que je sers le Sultan, on ne « m'a encore donné ni armes ni cour- « sier, ni même une chétive tunique. « Aujourd'hui j'en fais le serment! je « retourne sur les côtes de la mer; je « fermerai les ports et les routes, et j'é- « lèverai une tour armée de crampons « de fer où je pendrai les prêtres et les « pèlerins du sultan. »

« Lorsque l'ivresse de Moussa se fut « dissipée, il n'en persista pas moins « dans sa résolution. Il partit donc pour « la côte, pilla les navires qui entraient « dans les ports et les convois épars sur « les routes; l'arnaute fit un butin de

« trois cents charges d'or; et sur la « tour qu'il avait construite, il suspendit « chaque jour des corps de prêtres et de « pèlerins.

« Quand le bruit de ces brigandages « parvint au sultan, il envoya vers l'Albanais le visir Kouprélitch avec trois « mille guerriers. Moussa défit cette ar« mée, prit le visir, et après lui avoir « lié les mains sur le dos il le fit ainsi « conduire à Stamboul.

« Le sultan promit des trésors à ce« lui qui le délivrerait du brigand; mais « de tous les chefs qui acceptèrent cette « mission périlleuse, nul ne reparut « dans la ville impériale. Voyant le tsar « de Stamboul inquiet et courroucé, le « khotscha Kouprelith lui dit: Seigneur, « que n'avons-nous Marko Kraliévitch? « Ce héros pourrait seul triompher de « Moussa. » Le sultan jeta sur le khod« scha un regard oblique, et quelques « larmes s'échappèrent de ses yeux. « Pourquoi, lui répondit-il, me parler « de Marko? Les os du guerrier sont « en poussière. Trois années se sont « complétées depuis que le cachot où « je l'ai fait jeter ne s'est pas ouvert sur « lui! » — « Gracieux Seigneur, reprit le « khodscha, si quelqu'un t'annonçait « que Marko est vivant, quelle serait sa « récompense? » — Je le ferais pacha « de Bosnie, et j'étendrais son pouvoir « à neuf années, sans exiger de lui un « para. »

« Et les portes du cachot s'ouvrirent, « et Marko Kraliévitch fut conduit de« vant le sultan. Mais la chevelure du « héros retombait jusqu'à terre et le « couvrait comme un vêtement. De ses « ongles démesurément allongés il eût « pu labourer le sol, l'air empesté du « cachot avait triomphé de sa vigueur « et la couleur de son teint était celle « d'une pierre sépulcrale.

« Le tsar de Stamboul dit à Marko: Il « est donc vrai que tu vis encore? » — Tu « me revois vivant, répondit le guerrier, « mais bien différent de moi-même. » « Après lui avoir raconté tous les ou« trages de l'Albanais, le sultan ajouta: « Si tu étais homme à te charger de ma « vengeance, et à me défaire de ce bri« gand indompté, je payerais volontiers « un tel service de tous mes trésors. »

« Par le Dieu tout-puissant! répondit « Marko, la captivité m'a cruellement « défiguré; ma vue est tellement affai« blie que je ne distingue les objets qu'à « peine. Dans l'état où je suis, je ne « saurais combattre et encore moins « vaincre. Mais ordonne qu'on me con« duise dans quelque bonne hôtellerie « où je puisse réparer mes forces par « une nourriture substantielle et abon« dante. Qu'on m'y serve la chair suc« culente du mouton, du pain d'un pur « froment, un vin généreux et des li« queurs spiritueuses. Quand ma vi« gueur sera revenue, je te l'annoncerai « et j'irai combattre l'arnaute. »

« Le sultan fait venir trois esclaves: « le premier lave dans un bain toutes « les souillures du guerrier; le second « fait tomber sa barbe sous le rasoir « tranchant; le troisième lui taille les « ongles. Après ces premiers soins on « le conduit dans une hôtellerie, où lui « sont prodiguées les viandes succulen« tes, le pain du froment le plus pur, « et les vins réparateurs.

« Les phases d'une lune entière s'é« taient renouvelées, lorsque Marko « sentit les forces lui revenir: « Marko, « lui dit alors le sultan, le peuple est « furieux; ses plaintes redoublent; es-tu « prêt pour la grande lutte? « Marko ré« pondit: « Ordonne, ô Sultan! qu'on « m'apporte un bâton de cornouiller; « que ce rameau parfaitement sec ait « été détaché du tronc depuis neuf ans; « je veux voir si j'ai recouvré ma vi« gueur. » Lorsqu'on lui eut apporté le « bâton de cornouiller, il le pressa for« tement de sa main droite, et deux fois « le bois se brisa sous l'effort; mais il « n'en sortit point d'eau. « Par le Dieu « de miséricorde! s'écria Marko, il « n'est pas encore temps. » Le héros « passa une seconde lune à l'hôtellerie, « et il commençait à se sentir dans la « plénitude de ses forces. Alors il de« manda de nouveau le cornouiller. Par « trois fois le dur rameau se broya sous « l'étreinte puissante, et par trois fois « on en vit jaillir une goutte d'eau.

« Marko dit alors au sultan: « Main« tenant je puis combattre. » Puis il alla « trouver Novak l'armurier: « Novak, « lui dit-il, forge-moi un sabre tel que « tu n'en as jamais fabriqué. » Il donna « à l'habile ouvrier trente pièces d'or,

« et au bout de trois jours qu'il passa « à boire dans l'hôtellerie il revint chez « l'armurier qui lui présenta l'arme mer- « veilleuse. « Cette lame est-elle bonne ? » « demanda Marko. « Vois toi-même, ré- « pondit Novak, essaye-là sur l'enclume. » « Le héros prit le glaive, le brandit sur « sa tête et en frappa l'enclume qu'un « seul coup sépara en deux. « T'est-il ja- « mais arrivé de forger une arme meil- « leure ? » reprit le héros, et plein d'or- « gueil, Novak répondit : « Oui, Marko « Kraliévitch, et c'était pour un guer- « rier qui l'emportait sur toi. Lorsque « Moussa partit pour la côte, je lui for- « geai un glaive ; il l'essaya sur l'en- « clume, et il la fendit d'un seul coup « avec le bloc qui la soutenait. »

« Cette réponse irrita le héros qui dit « à Novak : « Il est juste que j'augmente « ton salaire » ; et comme l'imprudent « tendait la main, Marko lui abattit le « bras droit à la naissance de l'épaule. « Armurier Novak, s'écria-t-il, te voilà « payé ! Désormais tu n'en forgeras plus « ni de meilleurs ni de pires. Cependant, « voilà pour t'aider à vivre... » et il lui « jeta cent pièces d'or.

« Marko s'élança d'un bond sur son « cheval de bataille, et prenant le che- « min de la côte, il parcourut rapide- « ment le pays, cherchant et demandant « partout Moussa.

« Un matin qu'il chevauchait aux « premières lueurs de l'aurore dans les « gorges étroites de Katschanik, il aper- « çoit l'Albanais. Les jambes croisées « sur son coursier noir, Moussa s'amu- « sait à lancer sa massue dans les airs « et à la recevoir avant qu'elle ne ton- « chât le sol. Lorsqu'il fut près du bri- « gand, il lui parla ainsi : « Cède-moi le « passage, Moussa, où force-moi à te le « céder ! » — « Passe ton chemin, Marko ! « répondit l'arnaute et garde-toi de me « provoquer ! Tu ferais mieux de mettre « pied à terre et de venir vider avec moi « cette coupe où pétille une liqueur ver- « meille : mais Moussa ne se dérangera « pas de son chemin pour Marko. Si « une reine t'a enfanté dans un palais « sur des coussins moëlleux, poursuivit « l'arnaute, si tu as été reçu dans des « langes de soie et nourri de lait et « de miel, une forte Albanaise m'a « mis au monde sur une pierre nue au « milieu de ses brebis ; elle a lié mes « langes grossiers avec les ronces de la « forêt ; et la farine de l'avoine a été « ma première nourriture. Mais ma « mère m'a fait jurer de ne céder le pas « à personne. » A peine le héros de Pri- « lip eut-il entendu ces paroles, qu'il « fit voler vers l'Arnaute sa lance de « bataille. Moussa reçut le coup sur sa « massue, et le trait repoussé alla « tomber loin du but. A son tour il « brandit sa lance pour en frapper son « adversaire ; mais l'arme rencontra la « massue du Servien et vola en trois « morceaux. Tous deux alors tirèrent « leur sabre et s'attaquèrent avec fu- « reur.

« Déjà le fer de Marko s'est brisé, déjà « la lame de Moussa s'est détachée de la « poignée ; c'est avec la massue qu'ils « combattent ; dans leurs mains les ar- « mes solides semblent avoir des ailes « dont les plumes se touchent, et dont « les débris jonchent la plaine ver- « doyante. Enfin, ils s'élancent de leurs « coursiers et se saisissent corps à « corps. La victoire est douteuse et leurs « forces semblent égales. La lutte avait « commencé avec l'aurore, et le soleil « atteignait la moitié de sa course ; une « blanche écume baigne les membres « de l'Albanais ; une écume blanche et « sanglante couvre le corps de Marko. « Le Servien voit que son adversaire « semble fléchir ; il le presse, mais il ne « peut parvenir à l'ébranler. Épuisé par « cet effort, il plie à son tour. Moussa « réunit toutes ses forces, l'entraîne et « tombe lui-même sur le héros terrassé.

« Le Servien pousse un douloureux « gémissement : « O ma sœur d'adoption, « Vila de la verte forêt ! s'écria-t-il, où « es-tu ? as-tu oublié tes promesses ? Ne « m'as-tu pas solennellement juré de « me secourir au moment du péril ? »

« Une voix qui descendait des nues, « celle de la Vila répondit : « Insensé ! ne « t'avais-je pas prévenu ? Pourquoi livrer « un combat le saint jour du Dimanche ? « Certes il serait déloyal de nous mettre « deux contre un ; mais qu'as-tu fait de « la gaîne de ton poignard ? » Dans ce « moment, Moussa regarda vers le ciel « pour voir d'où venait la voix. Marko tira « doucement le fer de son fourreau et le « plongea si profondément dans le flanc

« de l'Albanais que la pointe en sortit « par la gorge. Frappé à mort, le corps « du brigaud écrasait Marko, qui ne « s'en débarrassa qu'avec peine. Lors- « qu'il fut debout il contempla ce ca- « davre gigantesque, et vit avec surprise « que le sein de l'Albanais renfermait « trois cœurs de héros que protégeait « un triple rang de côtes. De ces trois « cœurs l'un palpitait encore faible- « ment, le second conservait un mou- « vement rapide, dans le troisième dor- « mait un reptile venimeux. Le serpent « s'éveilla et le corps du brigand tres- « saillit. « Rends grâce à Dieu, dit le « monstre irrité, que Moussa ait suc- « combé avant mon réveil ; ta perte eût « été certaine ! »

« Quelques larmes brillèrent dans les « yeux de Marko : « Que Dieu me le « pardonne ! s'écria-il ; le vaincu l'em- « portait sur le vainqueur ! »

« Il trancha la tête de l'arnaute, et « la jeta dans le sac qui contenait l'a- « voine de son coursier; puis emportant « cette dépouille vers la blanche Stam- « boul il la déposa toute sanglante aux « pieds du sultan. Et comme le tsar fris- « sonnait d'épouvante : « Rassure-toi, lui « dit Marko ; mais si cette tête inani- « mée te cause une telle frayeur, que se- « rait-ce si Moussa paraissait vivant « devant toi ? » Sans rien répondre le sul- « tan lui fit donner trois charges d'or. « Marko retourna vers la blanche Prilip, « et le mont Kotchanik garda les restes « du héros Moussa. »

CHAPITRE V.

DÉCADENCE DE LA SERVIE.

La mort du roi Lazare et la trahison de Vuk Brankovitch marquent le commencement de la décadence de la Servie. Nous avons déjà indiqué les événements principaux qui rattachent l'histoire de cette province à celle de l'agrandissement des Turcs. Les Slaves du sud ne le cédaient point en courage à ces derniers ; mais leurs voïvodes étaient rarement d'accord, et plus d'une fois leurs dissentiments les portèrent à prendre parti pour les sultans. C'est ainsi que dans les grandes batailles de Nicopolis et d'Ancyre, Étienne Lazarévitch combattit pour Bajazet et prévint peut-être la destruction des mahométans. Les écrivains qui ont accusé de trahison le fils de Lazare, auraient pu trouver dans les mœurs du temps une explication naturelle à cette conduite. Il tenait du sultan le titre de despote de la Servie, et le vainqueur l'opposait habilement à Vuk pour partager entre deux influences rivales les forces des Serviens ; il avait demandé en mariage Milèva, sœur d'Étienne; de sorte que ce dernier était attaché au vainqueur par les doubles liens de la politique et de la famille. Quoiqu'il ait dû prévoir que l'asservissement de la Servie serait la conséquence fatale de ses nouveaux rapports, il lui fallut accepter avec résignation une dépendance qu'il lui était impossible d'éviter. Il ne conserva donc une ombre de pouvoir que sous la condition de combattre comme vassal des Turcs toutes les fois qu'il en serait requis.

Les provinces serviennes se trouvaient ainsi gouvernées par deux princes dont la rivalité servait les intérêts du sultan ; l'autorité d'Étienne n'était que tolérée ; celle de Vuk, appuyée sur des services plus réels, portait ombrage à Bajazet qui profita de la première occasion pour s'en débarrasser.

Vuk avait reçu pour prix de sa trahison quelques districts de la Servie méridionale et de la Macédoine, mais il ne cessait de convoiter la portion de territoire laissée à Étienne ; et comme il s'apprêtait à l'attaquer, le sultan l'attira sous un prétexte, et le fit jeter en prison. Vuk trouva le moyen de s'évader, mais bientôt après il périt empoisonné, en 1396. Les victoires de Tamerlan sur Bajazet semblaient inviter les gouvernements chrétiens à faire un effort pour chasser définitivement les Turcs de l'Europe; mais l'égoïsme et les intérêts du moment prévalurent. Soliman, en guerre avec son frère Mussa, trouva des secours parmi les princes qui avaient été tributaires de Bajazet ; dans la bataille que se livrèrent les deux rivaux près de Byzance, le courage d'Étienne Lazarévitch sauva le trône de Soliman.

Tant que vécut le fils de Lazare, l'existence de la Servie ne fut pas menacée ; mais après sa mort, qui arriva quelque temps après l'avénement d'Amurat,

il laissa le trône à George Brankovitch qui s'était réconcilié avec lui. Ce prince était brave, et, quoiqu'il eût atteint sa soixantième année, son corps n'avait rien perdu de la vigueur de l'âge mûr; sa circonspection naturelle au milieu des difficultés du temps devenait souvent de l'astuce et de la perfidie : ses rapports avec les Turcs l'avaient habitué à ne point regarder comme obligatoire la fidélité à ses engagements.

Les prétentions d'Amurat sur la Servie s'appuyaient sur l'alliance précédemment conclue entre les familles du sultan et du roi Lazare, alliance qui avait été cimentée par un mariage. La religion était un autre motif plus puissant encore aux yeux des musulmans; ils jugeaient qu'il était imprudent de laisser entre les mains des princes chrétiens des mines riches et des forteresses importantes. Cependant les guerres qui occupèrent Amurat en Asie suspendirent ses projets; mais lorsqu'il revint en 1430 il réclama la Servie comme une annexe de sa couronne, et nia les droits de George. Ce dernier essaya de détourner l'orage à force de soumission; il offrit de se reconnaître tributaire du sultan, et lui promit la main de sa fille Marie. Mais prévoyant que ses concessions n'auraient d'autre résultat que de retarder le danger, il songea à s'assurer un refuge, et tourna les yeux vers la Hongrie.

Vers la même époque la Bosnie était envahie par les musulmans, qui étendirent leurs conquêtes dans l'Albanie. Ils placèrent de fortes garnisons sur le Danube, et occupèrent Smederevo et Golubstz ainsi que Novobrdo, ville ancienne dans le voisinage des mines.

George, sans s'inquiéter du mécontentement des Serviens, échangea contre des terres et des châteaux situés en Hongrie la forteresse de Belgrade. Amurat en témoigna un vif mécontentement, et prit quelques mesures hostiles qui réduisirent George à s'humilier de nouveau. Il envoya sa fille au sultan pour conclure le mariage projeté; les frères de la princesse l'accompagnèrent et restèrent près d'elle comme otages.

Rome suivait avec inquiétude les nouveaux progrès des musulmans; la Pologne et la Hongrie, plus immédiatement menacées, étaient disposées à refouler les infidèles vers l'Orient : la supériorité incontestable de leur marine donnait aux occidentaux un grand avantage: on résolut d'attaquer vivement les infidèles. Cependant les Turcs murmuraient contre Amurat, et lui reprochaient de ne pas mettre fin par un coup de vigueur aux hésitations de George. Le sultan se décida à envoyer en Servie une armée considérable; d'abord battu par les Hongrois, il fut plus heureux l'année suivante; George, se voyant hors d'état de résister, s'enfuit en Hongrie avec son fils Lazare et quelques seigneurs de sa cour (1439.)

CHAPITRE VI.

TENTATIVES POUR LA RÉUNION DES ÉGLISES LATINE ET GRECQUE.

Les troubles qui avaient éclaté en Bohême et en Hongrie prouvaient l'attachement des Slaves à leurs croyances et aux formes extérieures du culte; au reste, cette constance est moins le résultat d'une conviction raisonnée qu'un dévouement sans bornes pour quiconque a su s'emparer de leur confiance par des moyens même tyranniques. On dirait qu'il faut à ces peuples une personnification de leur système, soit politique, soit religieux : ce guide une fois trouvé, ils le suivront au prix de tous les sacrifices, aussi bien pour maintenir le passé que pour conquérir les avantages d'une réforme.

Si les Slaves se sont montrés hostiles au catholicisme, c'est surtout parce que leurs princes et leurs voïvodes se trouvaient plus indépendants, en restant fidèles à la communion de l'Église orientale. Si Pierre le Grand eût voulu que ses Russes devinssent catholiques, il est probable qu'il eût été obéi. Les négociations de la cour de Rome n'ont donc échoué devant l'obstination servienne que parce que les légats du pontife s'appliquaient surtout à démontrer la supériorité de leur dogme, au lieu de montrer par des secours efficaces que l'alliance des puissances occidentales, cimentée par une religion commune, était la meilleure garantie contre les envahissements des Turcs.

D'un autre côté, les dissensions du

clergé latin ne laissaient pas aux pontifes une grande liberté d'action. Le concile de Bâle était en guerre avec le pape Eugène IV. Il fallut que le roi de Hongrie, Albert, élu empereur d'Allemagne en 1438, intervînt pour rétablir l'harmonie entre les prélats et leur chef spirituel.

Au milieu de tous ses embarras le pape Eugène essayait d'établir des missions parmi les Slaves par l'intermédiaire des métropolitains de la Pologne et de la Russie (1).

L'intolérance des Turcs ne se montrait cruelle qu'autant que les nations conquises voulaient conserver leurs anciens priviléges politiques. On trouve dans un chant servien que George Brankovitch demanda à Hunyade ce qu'il comptait faire relativement au culte des Serviens, dans le cas où il serait vainqueur; et que le héros hongrois lui répondit sans détour : « Je convertirais le pays à la religion catholique. » George adressa la même question au sultan : « Je bâtirais, repliqua le turc, une mosquée à côté de chaque église, et mes sujets seraient libres ou de se prosterner dans la mosquée ou de se signer dans votre Église. » L'opinion des voïvodes était qu'il valait mieux obéir aux Ottomans que de rester les ennemis de ceux-ci en adoptant la foi latine : quand au peuple, qui était également opprimé sous l'un ou l'autre gouvernement, il aimait mieux conserver le culte de ses pères.

Cependant la Servie ne devait pas

(1) Eugenius Episcopus, servus servorum Dei, venerabili fratri Isidoro Kyenu, ac totius Russiæ Metropolitæ in Lithuaniæ, Lyvoniæ et Russiæ provinciis, ac in civitatibus, diocesibus, terris et locis Lechiæ, quæ tibi jure metropolitico subesse noscuntur, apostolicæ sedis Legato, salutem.

Salvator noster Jesus Christus, filius Dei vivi, ex alto cœlorum throno descendens, exemplum nobis reliquit ut quemadmodum discipulos quos elegerat in universas mundi partes destinavit, ut omnibus creaturis Evangelium prædicarent, et sacræ christianæ fidei institutis humanum genus edocerent, ita nos, qui licet immeriti, ejus vices in terris gerentes, christiano generi præsidemus, quantum ab ipso nobis conceditur per suas semitas incedentes, ad absentes fideles nostræ considerationis intuitum dirigimus, mittendo ad ipsos personas idoneas quæ executionem voluntatis et sollicitudinis nostræ per suas bonas operationes, Deo propitio, exequi valeant et etiam adimplere. Cum itaque juxta desiderium cordis nostri, et diutinam operam per nos impensam per ineffabilem Dei misericordiam, et Spiritus sancti gratiam, qui ubi vult spirat, Græcorum Ecclesia nobiscum unita sit; ita ut deinceps unum ovile et unicum eis pastorem oves Christi fidelium recognoscere habeant. Nos cupientes ut longinquæ et exteræ nationes hujus unitatis suavitatem sentiant et odorem, et ut in ea, Deo auctore, ædificentur, utque in vera fide Christi in melius reformentur, et illa in eis fiant per quæ exaltatio fidei orthodoxæ, animarum salus, pax et concordia populorum; ac disciplina morum uberius subsequentur, et unioni ipsæ proveniat incrementum, te cujus virtus et diligentia in hac sancta unione admodum cognovimus profuisse, et quem Dei benignitas præclaris virtutum dotibus illustravit, te vitæ integritate ac morum nec non magnitudine consilii, rerum agendarum experientia, prudentia quoque, et sacrarum litterarum doctrina plurimum exornant, in Lithuaniæ, Livoniæ ac totius Russiæ provinciis, nec non in civitatibus, diocesibus, terris et locis Lechiæ quæ tibi jure metropolitico subesse noscuntur, de venerabilium fratrum nostrorum sanctæ Ecclesiæ cardinalium consilio, pro statu universalis Ecclesiæ atque nostro nostrum, et apostolicæ sedis Legatum de Latere, cum plena potestate auctoritate apostolica facimus, constituimus, et etiam ordinamus. Tibi nihilominus in eisdem Provinciis et locis ædificandis, plantandis, reformandi, corrigendi et statuendi omnia et singula quæ ad extirpationem hæresium, exaltationem atque augmentum catholicæ fidei, parem atque unitatem Christi fidelium, status universalis Ecclesiæ conservationem, auctoritatis nostræ et apostolicæ sedis ecclesiasticam libertatem, morum reformationem profutura cognoveris, pro ut cœlestis gratiæ infusio, tuaque tibi sapientia ministrabunt facultatem et potestatem plenariam concedentes, firma spe fiduciaque conceptis, quod actus tuos, dirigente eo qui novit prava in directa et aspera convertere in vias planas, in dictis Provinciis subsequetur fructus Deo laudabilis quem speramus, itaut a nobis et sede Apostolica meritam gratiam, et a Deo æterna præmia consequaris. Contradictores quoslibet et rebelles auctoritate nostra, appellatione postposita, compescendo. Datum Florentiæ anno Incarnationis dominicæ millesimo quadringentesimo tricesimo nono. Sexto decimo kal. septembris, pontificatus nostri anno nono.

succomber sans lutte. George voyait toutes ses places emportées à l'exception de Belgrade qu'il avait cédée aux Hongrois. Une de ces épidémies meurtrières, si fréquentes sur les bords du Danube, se mit dans l'armée chrétienne; Albert lui-même succomba dans l'Ile de Schut, et ses troupes se débandèrent. George ne perdit pas courage; il reçut un accueil hospitalier des Ragusains qui refusèrent de le livrer au sultan. Bientôt les efforts de Hunyade et de Scanderbeg, firent changer la fortune : les Turcs se virent obligés de lever le siége de Belgrade, et George recouvra toute la Servie par la paix de Szégedin.

Le pape s'éleva contre les conditions de ce traité, les déclara nulles et poussa les Polonais et les Hongrois à recommencer la guerre. George Brankovitch, soit que son alliance avec les princes lui pesât, soit qu'il se fit scrupule de combattre le même sultan qui venait de lui rendre ses États, refusa de prendre part à cette campagne que termina la sanglante bataille de Warna, en 1444.

Les continuelles fluctuations de George trouvent leur explication, sinon leur excuse, dans l'incertitude de ses rapports avec ses voisins de l'Occident d'une part, et de l'autre avec les Turcs. Le pape tâchait en vain de mettre de l'unité et de la suite dans les attaques des Polonais et des Hongrois contre Amurat, qui pouvait facilement écraser la Servie lorsqu'ils étaient occupés ailleurs. George appréhendait en outre, et non sans raison, que la conversion au catholicisme que ses alliés exigeaient de lui ne l'entraînât à des guerres sans fin, et que, placé entre les forces belligérantes, il ne dût subir ultérieurement la loi du vainqueur. Lorsqu'il était trop vivement pressé par les Turcs, il promettait d'opérer la réunion des deux Églises; mais, dès que le danger était éloigné, il revenait à la communion dont l'abandon, qui n'aurait pas coûté beaucoup à sa conscience, lui aurait suscité de graves embarras à l'intérieur. Quoiqu'il ne fut étranger ni à la générosité ni à la bravoure, il crut pouvoir corriger la fortune par la ruse; quelquefois il alla si loin, que les Turcs non moins que les chrétiens ont eu le droit de l'accuser de perfidie : ainsi, lorsqu'à la seconde bataille de Kossovo Hunyade, séparé des siens, traversait la Servie en fugitif, George n'eut pas honte d'arrêter le général hongrois pour s'en faire un mérite auprès d'Amurat, et de marchander les avantages de cette prise avec les Hongrois qui, l'année suivante, tirèrent de sa déloyauté une vengeance éclatante.

La mort d'Amurat ne changea rien au sort de la Servie. Mahomet II voulut frapper l'empire grec au cœur en s'emparant de Constantinople. La conquête de cette ville permit aux Turcs de porter sur l'Europe les forces de leurs populations asiatiques, et de maintenir l'Asie par l'Europe. La Servie, boulevard de la Hongrie, fut vivement attaquée; la discorde était parmi les voïvodes; toutes les places de quelque importance tombèrent successivement au pouvoir de l'ennemi, à l'exception de Sémendria et de Belgrade. La diète de Hongrie rassemblée à Raab rejeta toutes les instances de George. Cependant le pape crut l'instant favorable pour négocier la réunion des deux Églises; mais George, qui entrait dans sa quatre-vingt dixième année, représenta qu'une religion nouvellement adoptée en vertu d'un contrat politique ne peut que paralyser la défense d'une nation menacée; le légat du pontife, Jean Capistrano, fit de la conversion des Serviens une condition *sine qua non;* et le vieux despote, inébranlable dans son refus, reprit le chemin de Sémendria.

Dans cette perplexité, George prit parti pour les Turcs, qui furent défaits à Belgrade et poursuivis par les Hongrois jusqu'à Sophie. Il mourut peu de temps après Hunyade, des suites des blessures qu'il avait reçues dans un engagement avec quelques chefs hongrois, parents de ce dernier.

Avant d'expirer, il laissa l'autorité souveraine à sa femme Hélène Paléologue comme tutrice et conseil de ses trois fils. Cette princesse offrit ses États à titre de fief au saint-siége; et cette détermination excita une révolte. Le roi de Bosnie, qui devait épouser vers la même époque une princesse servienne et réunir les deux pays sous le protectorat du pape, se déclara également vassal de Rome, et la Bosnie se souleva comme la Servie. Les Paterniens,

si mal vus du saint-siége et contre lesquels il avait été question plus d'une fois de faire une croisade, préféraient la domination ottomane : aussi le pays se soumit presque sans résistance. Dans l'espace de huit jours soixante-et-dix forteresses ouvrirent leurs portes aux vainqueurs, et le roi lui-même tomba en leur pouvoir.

Ni les Bosniaques ni les Serviens ne prévoyaient combien le joug qu'ils acceptaient devait être pesant. Le roi de Bosnie fut massacré sous le prétexte que les promesses faites à des chrétiens n'étaient point obligatoires; les hommes et les femmes furent traînés en esclavage, au nombre de plus de deux cent mille; on saccagea les fermes et les bourgs, et l'incendie détruisit les monastères. La religion était donnée comme le motif de toutes ces horreurs; de sorte que les chefs comprirent qu'il n'y avait de salut pour eux que dans leur conversion à l'islamisme.

Cependant les princesses s'étaient réfugiées à Rome pour faire hommage de leur couronne au saint-père, qui agréa cette réversion sur le motif que les enfants d'Hélène, ayant embrassé le mahométisme, étaient inhabiles à lui succéder. Cette transaction conclue en pays étranger, sans la participation des grands ni du peuple, n'était rien moins que défavorable à la politique des Turcs; elle mettait les chefs dans l'obligation de se déclarer sujets du pape, sans aucuns moyens de soutenir cette prétention, ou de se rattacher au gouvernement des vainqueurs en abandonnant la foi grecque qu'Hélène avait elle-même abjurée. Dans cette alternative, le choix du plus grand nombre ne fut pas douteux. Les familles les plus considérables renoncèrent à la foi de leurs pères et conservèrent ainsi leurs châteaux, leurs terres et leurs priviléges, tandis que les paysans et les serfs furent doublement opprimés, et comme dépendants de leurs seigneurs et comme raïahs. Plus d'une fois les visirs furent choisis parmi ces renégats.

Dans certaines provinces conquises, comme dans l'Hertzégovine par exemple, les grands conservèrent plus d'indépendance et le peuple s'aperçut moins de son changement de condition. Les voïvodes, se voyant menacés par les officiers du sultan, se mirent à la tête de la population pour leur résister : plusieurs de ces hardis réactionnaires obtinrent même de la Porte des bérats que les visirs étaient contraints de respecter.

« Mais dans la Servie proprement « dite, sur les bords de la Morava, de la « Kolubara et du Danube, le système « turc fut observé dans toute sa rigueur. « Chaque année l'armée ottomane tra- « versait ces provinces pour aller guer- « royer en Hongrie, ce qui rendait im- « possible toute résistance partielle. La « population agricole du territoire de « Belgrade était tenue de se rendre à « Constantinople pour y faire les foins « dans les prairies du sultan, service « qui avait tout le caractère d'une corvée « féodale. Les terres étaient partagées « entre les spahis, qui avaient droit sur « le travail des habitants et même sur « leurs personnes et leurs propriétés. « Il était défendu aux Serviens de porter « des armes; aussi dans leurs révoltes « les voit-on réduits à se servir de « bâtons. Ceux qui avaient des chevaux « s'exposaient à se les voir enlever par les « Turcs. Un voyageur qui les a visités « au seizième siècle parle des Serviens « comme de pauvres esclaves qui osaient « à peine lever la tête. Tous les cinq « ans on prélevait chez eux le tribut des « jeunes garçons, mesure odieuse qui « atteignait la fleur de la population, « et qui, en forçant cette jeunesse à « servir le sultan, en faisait à la fois « des instruments et des victimes. » (Ranke.)

Cependant la réunion de la Hongrie à l'empire d'Allemagne attira vers l'Orient de l'Europe les forces de la grande famille germanique; l'énergie des Turcs s'épuisa dans des luttes incessantes, et lorsque la Hongrie leur eut définitivement échappé, leur influence décrut et fit place à une ambition plus savante et encore plus redoutable qui a également pris le fanatisme religieux pour point d'appui.

Des troubles religieux paralysèrent longtemps les forces vives de l'Allemagne; mais l'esprit public avait grandi dans ces luttes du protestantisme, et l'habitude de soumettre à l'examen des

questions de l'ordre le plus élevé passa dans la politique. Les rapports fréquents des Serviens avec les Hongrois contribuèrent à entretenir chez les premiers l'espoir de recouvrer un jour une sorte d'indépendance entre deux voisins rivaux et également ambitieux, tandis que l'influence russe, non moins dangereuse, mais plus patiente, se disposait à prêter aux Slaves du Danube son concours intéressé.

CHAPITRE VII.

ÉTAT DE LA SERVIE JUSQU'A LA PAIX DE PASSAROVITZ (1718).

Bien que les Turcs fussent définitivement maîtres de la Servie, le titre de despote fut encore porté par plusieurs princes de l'ancienne famille régnante. Étienne, le second fils de George, avait été obligé de se réfugier en Hongrie; les partisans qui lui restaient le saluèrent despote de Servie; mais il dut se borner à cette appellation honorifique, n'ayant jamais pu „malgré tous ses efforts, exercer une autorité réelle. Après avoir vainement essayé d'intéresser à sa cause la cour de Rome, les rois de Pologne et de Hongrie et la république de Venise, il termina ses jours en Italie.

Vuk, fils de Grégoire et petit-fils de George, fut plus heureux : Mathias Corvin avait accordé sa protection à d'autres émigrés serviens qui, au nombre de plusieurs milliers, étaient venus s'établir dans la Syrmie. Ce Vuk, surnommé Zmaï ou le Dragon, à cause de son courage, fut choisi pour leur chef, et porta aussi le titre de despote; ses excursions inquiétèrent souvent les Turcs.

George, l'aîné des fils d'Étienne, s'était fait moine; on le trouvait partout où son zèle pouvait être utile à ses coreligionnaires. Il est connu dans les annales du temps sous le nom de l'évêque Maxime, et il a laissé une grande réputation de sainteté.

Son frère Jean, qui était le plus jeune de tous, fut le dernier des despotes serviens; c'est à peu près tout ce qu'on sait de ce prince, dont la femme Hélène qui lui survécut dix-huit-ans conserva le titre de despotisna. Cette dignité, qu'on retrouve encore dans le siècle suivant annexée au nom de quelques seigneurs serviens, ne doit plus être considérée que comme une prétention de famille à des droits éventuels.

Depuis la seconde moitié du quinzième siècle, c'est-à-dire quelques années après la chute de Constantinople, la Servie et la Bosnie, quoique toujours agitées et quelquefois en révolte ouverte, ne sont plus que des provinces turques. La paix de Passarovitz, en 1718, a donné la Servie à l'Autriche qui l'a restituée, en 1739, en vertu du traité de Belgrade.

Les empires qui doivent leur agrandissement à la conquête n'ont pas seulement occupé leur activité par des guerres étrangères; les provinces soumises, quand la communauté de dangers et de services ne les avait pas encore assimilées à la race des vainqueurs, étaient exclues des droits et des priviléges de ces derniers; elles n'ont participé à ces avantages qu'après des luttes où l'État était comme partagé en deux camps. L'ambition des classes placées en dehors des droits politiques n'était pas de renverser l'ordre établi, mais d'assumer dans l'État un rôle actif. La religion n'entrait pour rien dans ces exclusions purement politiques, et les exceptions qui se produisaient de temps à autres donnaient à tous les vaincus l'espoir d'être émancipés à leur tour. Dans le système turc, au contraire, la conquête n'est qu'une conséquence de l'obligation religieuse : le vaincu qui se convertit à l'islamisme a droit par cela seul à tous les priviléges auxquels il pourrait prétendre s'il était né croyant. Mais entre le raïah et le musulman il y a une barrière infranchissable. L'antagonisme est donc un élément nécessaire du gouvernement turc; et comme les Grecs, les Slaves et les Moldo-Valaques forment les trois quarts de la Turquie d'Europe, il s'ensuit que les vainqueurs seraient bientôt dépossédés s'ils accordaient aux raïahs d'autres droits que celui d'opprimer leurs coreligionnaires dans l'intérêt du sultan. Tant que la Turquie gardera ses institutions fondamentales, elle persistera dans le système qui a fait son péril et sa grandeur; quand elle aura cessé d'être elle-même, il lui restera, en tombant, la satisfaction de voir toutes

les nations chrétiennes se déchirer pour le partage de ses dépouilles.

« Ce qui dans l'empire romain n'était « qu'une hypothèse de droit judiciaire, « à savoir que la terre appartenait à « l'empire ou à l'empereur, et que l'oc« cupation par le propriétaire ne re« présentait que l'usage du domaine, « est chez les Turcs une réalité. Cet « axiome est fondé sur ce passage du « Coran : *Toute terre appartient au « calife qui est l'ombre et le vicaire « de Dieu sur la terre.* Lorsqu'il a « rempli la volonté de Dieu et du pro« phète en répandant la vraie foi, il dis« tribue le territoire conquis parmi les « guerriers fidèles qui l'ont aidé à vain« cre ; quelques-uns les reçoivent à titre « héréditaire, mais le plus grand nombre « comme leur solde et en forme de fief. » (Ranke.)

Dans le dix-huitième siècle, comme dans le sixième, ce principe resta en vigueur : la totalité des dépendances de l'empire était fractionnée entre les timariotes et les spahis dont le nombre dépassait cent mille. Le corps des janissaires dont on comptait jusqu'à cent cinquante mille, qui alternaient pour le service effectif, composait une communauté puissante, véritable lien entre toutes les parties de l'empire. Les *ortas* ou chambrées de la division Dschemaat avaient le privilége d'accompagner les pachas dans les forteresses et d'en garder les clefs. En Servie comme dans les autres provinces de la Turquie les raïahs devaient servir cette classe de guerriers. Comme raïahs, ils cultivaient la terre et payaient la taxe, nommée capitation, parce qu'ils pouvaient être condamnés à la peine capitale s'ils essayaient de se soustraire aux charges qu'on leur imposait. La capitation ou le haratch est fondée sur ce verset du Coran : *Opprime les infidèles, jusqu'à ce qu'ils s'humilient et payent la taxe.* Quand les sultans sont obligés de lever un nouvel impôt, c'est de ce précepte qu'ils s'autorisent. La capitation frappe tous les individus mâles depuis l'âge de six ans jusqu'à leur mort. Les *teskères* ou reçus imprimés qui sont envoyés de Constantinople prouvent que l'imposé fait acte de soumission, lui donnent le droit de réclamer la protection des autorités, et lui servent en même temps de passe-port.

L'omnipotence des sultans qui est la loi suprême, soit générosité soit caprice, établit quelquefois des exceptions. C'est ainsi que la Kraïna était sous le gouvernement héréditaire des Karapandschitch. Ces princes ne jouissaient pas des priviléges des Turcs dans leur plénitude : par exemple, ils n'avaient pas le droit d'empêcher tout cheval ferré d'entrer dans leurs domaines ; mais ils pouvaient s'opposer à ce qu'un spahis ou un musulman de race formât un établissement dans les terres de leur gouvernement. Ils payaient le tribut obligatoire à un bey qui résidait à Kladovo. Les Raschkovitch eurent pendant assez longtemps un pouvoir semblable à Starivia, et Klioutsch exerça le droit d'élire ses kniëzes. A Belgrade, que sa position rendait importante, les spahis étaient regardés comme les propriétaires des villages.

Au reste, rien n'est plus variable et plus difficile à préciser que les formes gouvernementales dans les États despotiques fondés sur la conquête : d'abord la différence de race et de religion parmi les nations vaincues ne permet point de leur appliquer un système uniforme d'administration ; ensuite les révoltes si fréquentes partout où il est quelquefois moins dangereux de résister que de se soumettre, introduisent à chaque révolution des altérations au système précédent ; enfin l'exécution des ordres du despote dépend tellement du caractère de ses délégués, qu'il est presque impossible que la même mesure soit appliquée sur deux points de l'empire dans le même esprit et avec le résultat qu'on en attendait.

Avant les dernières réformes et le hatti-schérif du 3 décembre 1833, les spahis qui ne possédaient d'abord qu'à vie avaient obtenu sur leurs domaines des droits héréditaires, plutôt par une sorte de prescription qu'en vertu de dispositions formelles, et l'oppression des raïahs en était devenue insupportable. Ils prélevaient un dixième sur les produits des céréales, des vignobles et des ruches ; en outre, chaque tête de bétail était imposée. Chaque couple devait leur payer une taxe (*glavnitza* ; du

mot *glava*, tête) de deux piastres; et souvent on augmentait ce chiffre pour désarmer leur cupidité. Dans plusieurs districts il fut convenu qu'on leur donnerait dix piastres pour chaque feu; ce qui représentait la totalité des diverses formes de l'impôt.

Cependant les spahis formaient une classe différente de la noblesse. Ils ne possédaient dans les villages ni habitations ni terres; ils n'exerçaient point le droit de juridiction ni celui de réclamer le travail des paysans à titre de service féodal. Ils ne pouvaient ni chasser les paysans de leurs fermes ni les empêcher d'aller s'établir ailleurs. L'impôt qu'ils percevaient représentait pour les spahis l'obligation du service militaire.

Le sultan s'était réservé le revenu de quelques villages; d'autres devaient défrayer le pacha et subvenir aux dépenses d'administration.

Dans les premiers temps de la conquête les paysans devaient au pacha cent jours de travail, dans l'année; mais vers la fin du dix-huitième siècle les charges qui avaient pesé sur la Servie disparurent presque entièrement : un impôt sur les grains que le pacha percevait à la Noël tomba même en désuétude; et il se contentait d'une redevance pécuniaire dont l'usage déterminait la quotité et qu'on augmentait quand les circonstances le rendaient nécessaire. Cette taxe, dont on délibérait avec les knièzes, était imposée proportionnellement sur les districts et les familles des villages et des fermes. On l'appelait *porieza* du verbe slave *poriezati*, qui signifie couper, tailler sur. L'état des propriétés n'était point porté sur des registres : la notoriété publique faisait foi de la fortune des occupants.

Sur ce revenu une partie était envoyée à Constantinople; mais en général il était destiné à couvrir les dépenses de la province, telles que la paye des janissaires, les frais d'administration et de police.

Depuis que les janissaires prélevaient un droit sur les importations, ils se livraient au commerce, et les bénéfices qu'ils en tiraient rendaient leur influence prépondérante.

Le Grand Seigneur était non-seulement le chef des forces militaires de l'empire, mais le calife du prophète et l'exécuteur du Koran, source unique de la religion et de la loi. Lorsque, en 1784, il dut céder la Crimée à Catherine II, il fit une réserve pour son autorité spirituelle; et il continua d'y envoyer des mollas et des kadis.

Un molla de second rang résidait à Belgrade, et toutes les affaires spirituelles de la Servie relevaient de son autorité. Dans les villes d'une moindre importance, les kadis rendaient la justice aux musulmans comme aux chrétiens. Ils avaient la surveillance de ces derniers pour la rentrée de ce qui leur revenait dans les affaires portées devant eux et pour quelques autres droits sur les héritages, les transactions commerciales et les débats qui en résultaient. Le kadi était assisté d'un officier chargé de faire exécuter ses sentences. On voit qu'il était de l'intérêt des juges de faire naître des contestations et des procès.

L'évêque était chargé des affaires religieuses des raïahs; mais, depuis que ces prélats se choisissaient parmi les Grecs, ils étaient presque toujours de connivence avec les autorités de la province, et s'inquiétaient plus de leurs intérêts que de ceux de leurs administrés. Ils affectaient même de se montrer en public avec les insignes que le bérat leur donnait le droit de porter. Ainsi, déjà dépouillés de toute action politique, les chrétiens se trouvaient encore sous la dépendance du pouvoir par l'avarice ou la faiblesse de leurs protecteurs spirituels.

Selon Ranke, qui s'appuie de l'autorité de Zalloni (*Essai sur les Fanariotes*), « le patriarcat de Constantinople forme une constitution de banque que soutient la confiance des capitalistes : les fonds dont elle dispose servent à garantir à la Porte la rentrée des tributs divers et les présents que sont tenus de faire les hauts fonctionnaires en entrant en charge. L'intérêt de ces capitaux est alimenté par quelques sources du revenu public et notamment par les contributions que recueillent les évêques. L'évêque lui-même, dès qu'il est investi de ses fonctions, se reconnaît débiteur d'une somme convenue et qui se détermine d'après les revenus de son diocèse, et il s'engage à en servir exacte-

ment les intérêts. Son billet se négocie comme une valeur publique et jouit d'une grande faveur. On n'exige point le remboursement de ces billets dans la crainte de gêner l'administration de la sainte Église; mais à la mort de l'évêque signataire elle est responsable de ces valeurs. Les évêques, que l'obligation de tenir leur rang force à de grandes dépenses, n'épargnaient pas leurs administrés grecs de nation ni à plus forte raison les Serviens, qui les regardaient comme des étrangers.

Non-seulement ils exigeaient de l'argent des prêtres qu'ils ordonnaient; mais en Servie, ils prélevaient encore sur chaque habitation un impôt appelé *dymnitza* (*cheminée*, de *dym*, fumée). Cette taxe leur était due en vertu d'un firman, et recouvrable par la force armée avant ou malgré toute autre réclamation des propriétaires. »

Ce système de fiscalité, d'où naissaient une foule d'abus, offrait cependant de grands avantages aux Turcs, qui contrôlaient la fortune et la conduite des raïahs par leurs coréligionnaires en ouvrant en même temps la carrière des honneurs à ceux qui auraient pu soulever les mécontents. On sait que pendant longtemps les pachalics vacants étaient accordés au dernier enchérisseur; de sorte que les Fanariotes ou les banquiers arméniens avaient en quelque sorte le monopole de ces investitures; il était même passé en usage qu'ils assignaient aux pachas des secrétaires qui contrôlaient leur administration. Ils trafiquaient également de la nomination des kadis.

La conséquence naturelle de la vénalité des charges était que le nouveau titulaire ne négligeait aucune extorsion pour s'indemniser de ses déboursés; de sorte que le peuple était pressuré par le pacha, l'évêque, le kadi et par les spahis; et cette persécution de tous les instants et sous toutes les formes a contribué sans doute à conserver parmi les Slaves méridionaux, avec les souvenirs poétiques d'un passé meilleur, l'énergie du caractère national.

Cet état permanent d'oppression aurait fini par une abrutissement complet si tous les intérêts dont le peuple était la proie commune n'eussent pas été divisés et souvent opposés entre eux.

Les spahis établis dans le pays voyaient de mauvais œil les extorsions des pachas dont l'autorité n'était que transitoire, tandis que les janissaires, corps solidaire et compact, étaient hostiles aux pachas et au spahis; et le peuple respirait à la faveur de ces rivalités.

Par une loi providentielle, les abus poussés à l'extrême portent avec eux leur correctif. Le Servien menacé de mort ou violemment outragé dans sa personne ou dans sa famille, et n'ayant plus aucun ménagement à garder rompait avec la société et se faisait heïduk, c'est-à-dire brigand.

CHAPITRE VIII.

HEÏDUKS.

La dénomination d'heïduk ne réveille parmi les Serviens que l'idée d'un homme qui s'est déclaré en guerre ouverte contre les autorités et qui préfère les dangers d'une lutte inegale aux conséquences de sa soumission à des lois souvent injustes. On trouva, il est vrai, parmi les heïduks des criminels qui seraient poursuivis par toutes les législations; mais le caractère d'hostilité aux Turcs qu'ils prennent en adoptant cette vie de périls couvrait pour ainsi dire le délit individuel pour ne laisser voir aux raïahs que les ennemis de leurs oppresseurs.

Cette réputation parmi leurs compatriotes les empêchait de devenir des brigands ordinaires; et le même homme qui avait pillé ou assassiné un Turc donnait dans certaines circonstances des preuves de générosité et de fidélité à sa parole. Non-seulement ils se défendaient entre eux et reconnaissaient des chefs ou *arambascha;* mais ils avaient des protecteurs qui les cachaient pendant l'hiver et qui les employaient comme laboureurs et pâtres. Au printemps, ils retournaient à leurs forêts et à leurs montagnes; et s'il arrivait malheur à quelqu'un d'entre eux, tous se regardaient comme obligés de venger son arrestation ou sa mort

Cette vie aventureuse plaisait au peuple en lui rappelant les exploits de ses anciens chefs; et plus d'une fois les

spahis et les janissaires s'abstinrent de traitements trop rigoureux envers les chrétiens dans la crainte de faire d'un mécontent un heïduk. Cependant, s'il se trouvait dans le nombre de ces proscrits volontaires des exceptions honorables, leur réputation était en général mauvaise; souvent ils ne traitaient pas mieux les chrétiens que les infidèles; et comme les dommages qu'ils causaient devaient être réparés aux frais des raïahs, on avait pour eux encore moins d'admiration que de peur.

Malgré les abus et les désordres, le système fondamental se maintenait par la sujétion des chrétiens aux musulmans. Dans cette distribution des rôles, on ne faisait aucune distinction entre les Turcs de race pure et les renégats de date ancienne ou récente; ainsi les spahis étaient presque tous d'extraction servienne et parlaient le slave comme leurs ancêtres.

Au reste, il paraissait naturel à tout le monde que les chrétiens fussent exclus des fonctions administratives, des commandements militaires et des priviléges attachés à la qualité de musulman; les chrétiens se résignaient par habitude à cet état de choses; leurs réclamations et leur résistance étaient surtout provoquées par l'extension arbitraire donnée trop souvent à ce qui était accepté en principe.

« Dans le livre des commandements du sultan (Maverde, cité par Hammer), les devoirs des giaours sont spécifiés comme il suit : « *Ils doivent porter un* « *vêtement qui les fasse reconnaître;* « *leurs demeures ne doivent pas être* « *plus somptueuses que celles des mu-* « *sulmans; il faut qu'ils s'abstiennent* « *de faire entendre le son des cloches;* « *la monture du cheval et du droma-* « *daire leur est interdite.* »

Ces prescriptions remontent au cinquième siècle de l'hégire; dans le dixhuitième de notre ère, Omar s'est expliqué ainsi à l'égard des chrétiens : *Il est défendu aux infidèles d'étudier l'arabe des lettrés et d'enseigner le Koran à leurs enfants; surtout le port d'armes leur est expressément interdit.* Cet état de choses était tellement sanctionné par l'usage qu'on trouve rarement les mêmes défenses mentionnées plus tard. La Servie resta dans cet état d'abaissement jusqu'à la seconde moitié du dix-huitième siècle. La période de quelques années pendant laquelle elle fit partie de l'Autriche, entre la paix de Passarovitz et celle de Belgrade, n'avait rien changé à sa dépendance, si ce n'est le nom de ses maîtres.

Non-seulement les Turcs ne permettaient pas aux Serviens de porter d'autres armes que des bâtons; mais ils leur interdisaient l'exercice des professions qui se rattachent à l'art militaire; plus d'une fois on a vu un dignitaire musulman retrousser sa manche de soie pour ferrer un cheval, sans croire aucunement déroger : ils abandonnaient comme viles aux chrétiens les autres industries mécaniques; mais pour ce qu'ils ont toujours estimé pardessus tout, c'est-à-dire les armes de prix, les vêtements somptueux et les chevaux de race, ils tenaient à ne recourir qu'à eux-mêmes.

« Un Servien n'osait paraître dans une ville autrement qu'à pied; si quelque Turc réclamait de lui un service quelconque, il était tenu d'obéir. S'il rencontrait un musulman sur la route, il devait s'arrêter et lui céder le passage. Si par hasard il avait une arme pour lui servir de défense contre les malfaiteurs, il fallait qu'il évitât de la laisser voir. Son devoir était de supporter les injures; on lui aurait fait un crime de paraître les ressentir. » (Ranke.)

Heureusement que la constitution physique du pays avait comme séparé les Serviens en deux peuples; celui des villes, où résidaient les Turcs, et celui de la campagne, où le Slave avait conservé, avec le souvenir de la bravoure de ses pères, la haine de l'oppression et l'énergie d'une race remuante et grossiere.

CHAPITRE IX.

HABITATIONS, VILLAGES.

Nous allons jeter encore un coup d'œil rapide sur les mœurs des Serviens en joignant à nos propres observations celles des historiens et des voyageurs qui ont étudié leurs coutumes et leurs usages non-seulement dans les villes,

où l'influence turque les a profondément altérées, mais dans les villages, dernier refuge de la nationalité dans les plus mauvais jours de la conquête.

Les maisons des paysans serbes se composent d'un rez-de-chaussée de deux pièces et quelquefois d'une seule. Un treillis de branchages, couvert d'argile, forme les murailles, et le sol nu tient lieu de plancher. Les solives du toit sont jointes par des chevilles en bois nommées *klin*; de sorte que le propriétaire est à la fois l'architecte, le maçon et le charpentier de sa demeure. Il n'y a guère que les riches qui emploient le fer. La hache façonne les matériaux qu'offre la forêt, et la paille ou le chaume fait tous les frais de la toiture. Les tuiles sont un objet de luxe réservé pour les maisons des spahis et des capitaines : celles qu'on emploie sont massives et concaves, comme on en voit dans nos départements méridionaux.

« Ordinairement la maison n'a qu'une « entrée avec une ou deux fenêtres; « mais on n'y trouve ni grenier ni che- « minée. Dans les habitations de paysans « un peu aisés où existent plusieurs « chambres, outre la porte de devant, « il y en a une sur le derrière. Les « portes se ferment la nuit avec des « barres en bois mises en travers, le « *Binia* des Slaves... Les portes des « chaumières sont ordinairement si « basses qu'il faut se baisser pour y « entrer. On donne pour raison de cet « usage que le propriétaire est plus en « sûreté chez lui et a le temps de se « mettre en défense contre une atta- « que soudaine. Les chéminées sont « des raretés dans ces maisons; aussi « les murs et les solives de la toiture « sont ordinairement tout noircis par « la fumée et couverts de suie.

« .... Un sol inégal de terre battue « forme le plancher des chambres, et « chacun y jette de l'eau en se lavant; « ce qui rend les maisons humides, sur- « tout dans les montagnes.

« Chaque habitation est entourée « d'un enclos ou treillage, ou de pa- « lissades de bois, et se compose d'une « ou de plusieurs maisons avec quelques « petites huttes ou granges construites « en branches tressées et recouvertes « de paille. Quelquefois on y joint un « *tschardak* ou grange en osier pour « suspendre le maïs. Elle porte sur des « soutiens de pierre, ce qui l'exhausse « assez pour que les animaux ne puis- « sent y pénétrer. Le métier à tisser « est placé ou dans un angle du tschar- « dak ou dans une maisonnette en « osier devant la maison. Une telle ha- « bitation ne contient pas seulement « un couple, mais tous les chefs d'une « même famille avec leurs enfants ma- « riés ou non. Le plus âgé ou celui qui « est reconnu pour avoir le plus de ca- « pacité conduit particulièrement le « ménage commun.

« On voit rarement dans le voisinage « des maisons des amas de bois de « chauffage; les forêts en fournissent « amplement pour tous les besoins.

« En Servie une habitation commune « de paysan coûte à ce dernier, non « compris le bois et la main-d'œuvre, « de douze à treize francs; on com- « prend d'après cette évalution minime « que les grandes forêts dont le pays « est couvert rendent facile de trans- « porter un village d'un lieu à un au- « tre. Le gouvernement assigne au « paysan le bois nécessaire; celui-ci va « le couper; taille lui-même les poutres, « les planches et les chevilles, en tâ- « chant d'employer dans sa construc- « tion le moins de clous et de fer qu'il « lui est possible. La modicité des « frais permet de déplacer non-seule- « ment des villages, mais des bourgs « et même des villes, comme Krouché- « vatz, par exemple, pour les élever « dans une situation plus salubre ou « plus favorable aux communications. » (Ami Boué, *la Turquie d'Europe*.)

Les villages de Servie s'étendent dans les gorges des montagnes et se groupent d'une manière pittoresque sur les côteaux et le long des vallées qui encadrent le bassin des fleuves et des rivières. Les uns sont établis dans le voisinage des courants d'eau et de sources abondantes, et leur assiette semble avoir été choisie en vue de la facilité des relations; les autres, au contraire, sont comme suspendus sur des escarpements et des précipices, ou se cachent dans la profondeur de forêts séculaires. Quand la tradition a conservé le souve-

nir de leur origine, elle indique presque toujours que les premiers ont pris naissance dans des temps de paix ou du moins d'une tranquillité relative, tandis que les autres ont primitivement servi de retraite aux fugitifs à l'époque de quelque calamité publique ou d'une grande invasion.

Les habitations sont assez rapprochées les unes des autres pour que les hommes puissent se réunir à un signal donné contre l'ennemi commun, assez distantes cependant pour que le chef d'une famille ait le temps de se mettre en garde contre une attaque particulière; de sorte que chaque maison est comme un point avancé d'où le Servien peut observer tout ce qui se passe autour de lui. Dans ces conditions un village d'une cinquantaine de feux occupe un emplacement aussi considérable qu'une des grandes capitales de l'Europe. Le foyer de ces habitations que nous venons de décrire est ordinairement placé au milieu.

Le père et la mère de famille sont les propriétaires de l'habitation, où une chambre particulière leur est quelquefois réservée; les autres pièces sont destinées aux jeunes couples.

Les repas se prennent en commun, et dans les soirées d'hiver chacun vient prendre place autour du foyer. A la mort du pere, un des fils prend la direction de la communauté, et l'on ne se sépare que lorsqu'on se trouve trop à l'étroit. C'est ordinairement le fils aîné, *starschina*, qui succède aux droits du père. En général, les familles forcées par l'insuffisance de logement de se séparer de l'habitation principale construisent leurs demeures dans le voisinage, de sorte qu'il n'est pas rare de trouver une rue entière habitée par des villageois d'une même famille.

Pour les besoins journaliers, un ménage servien a rarement besoin de recourir à une assistance étrangère. Le paysan qui a bâti à lui seul sa maison construit également sa charrue et ses charriots; il fabrique les jougs de ses bœufs de trait, encercle ses tonneaux et se fait des chaussures grossières en cuir. Les femmes se chargent du reste de l'habillement. Ce sont elles qui filent la laine, le chanvre et le lin et qui en tissent des étoffes, qu'elles savent même teindre avec la garance. Les aliments sont fournis par le pays, à l'exception du sel, qu'on achète au dehors. Ce qui leur fait quelquefois défaut dans les villages, ce sont les forgerons et les serruriers, quand les outils ont besoin d'être réparés ou renouvelés. Le même moulin appartient à plusieurs maisons, qui s'en servent alternativement.

On voit que ce genre de vie a conservé chez les Serviens l'élément de la nationalité dans celui de la commune, et qu'il a dû résister au système tyrannique des Turcs, qui ont été obligés de répartir l'impôt non sur les individus, mais sur les familles.

L'individu s'effaçait tellement dans l'ensemble de la communauté que le Servien ne célébrait ni son jour de naissance ni la fête de son patron. Chaque famille avait son saint tutélaire, dont on fêtait le jour avec toute la solennité possible.

On doit respect et obéissance au chef de la famille; mais chez les Serviens l'affection la plus vive est celle qui règne entre frères et sœurs : le frère est le protecteur né de sa sœur, dont il fait la joie et l'orgueil. Quand un homme marié vient à mourir, sa femme s'abstient de de toute lamentation en public; sa mère et sa sœur lui rendent les derniers devoirs.

Ranke, auquel nous empruntons quelques-uns de ces détails, rapporte que dans quelques provinces de la Servie les habitants ont adopté un usage assez extraordinaire : lorsque de deux frères nés dans le même mois l'un est enlevé par une mort prématurée, on attache le survivant au corps du défunt, et il reste dans cette posture jusqu'à ce qu'il ait adopté parmi les jeunes gens quelqu'un qui remplace son frère, et alors c'est ce dernier qui le délie.

CHAPITRE X.

FRATERNITÉ D'ADOPTION.

La fraternité d'adoption, dont nous avons déjà parlé en traitant des mœurs des Albanais et des Monténégrins, est d'un usage très-fréquent dans la Servie. Les deux jeunes gens qui s'engagent par ce contrat s'adoptent mu-

tuellement pour frère au nom de Dieu et de saint Jean; dès lors ils se doivent fidélité, aide et protection jusqu'à la fin de leur vie. Quelquefois la sympathie n'est pas seule déterminante: ainsi un Servien choisira pour *pobratim* celui dont il aura rêvé qu'il invoquait le secours dans un moment de danger. Ce couple s'appelle frères en Dieu, frères par choix. Dans la Servie proprement dite la bénédiction de l'Église n'est pas nécessaire pour sanctionner cette alliance.

Les femmes ont aussi leurs sœurs adoptives (*posestrima*, de *sestra*, sœur), et ce lien, qui constitue une alliance entre deux familles, produit des degrés analogues de parenté comme celui de père adoptif (*pootschim*, de *otetz*, père) et de *Pomaïka* ou mère d'adoption.

Ces alliances sont regardées comme si saintes qu'elles font quelquefois obstacle aux mariages, et que les enfants de ceux qui les ont formées se distinguent par des noms particuliers, *prvobrata déti*, premiers enfants de frères, et *drougobrata déti*, seconds enfants de frères, c'est-à-dire petits-fils de frères.

Un lien moins solennel, puisqu'il fait deux amis au lieu de deux frères, est celui des *droujines*: quelquefois il n'est que conditionnel et formé pour atteindre quelque but spécifié; quelquefois il semble n'être que la conséquence du droit d'hospitalité. Ainsi cette sorte d'association peut avoir lieu entre un chrétien et un Turc, s'ils s'estiment et se doivent de la reconnaissance.

Ami Boué rapporte que le prince de Servie Milosch avait formé une amitié de ce genre avec Aschin-Beg, musselin de Brouznitza, et qu'en conséquence il le conduisit sain et sauf jusque dans le district d'Oujitze avant de lever l'étendard de la révolte, le dimanche des Rameaux en 1815. Milosch visita aussi comme parlementaire le camp du vizir Chourschid en Bosnie, sur la foi d'Ali-Aga Sertschesma, qui commandait à mille Délis: Ne crains rien, lui dit ce dernier, tant que moi et mes Délis serons en vie; mais en le ramenant sain et sauf en Servie il se sépara de lui en lui disant: « Je t'ai reçu ici sur « ma foi d'ami et de guerrier, et je t'y « ramène comme il convenait de le « faire; mais désormais ne te fie à « personne, pas même à moi: nous « avons été amis, maintenant nous « sommes séparés pour toujours. »

Comme conséquences de ces amitiés formellement conclues, un étranger accompagné d'un homme du pays est parfaitement en sûreté, parce qu'il est regardé partout comme l'ami d'un frère, et dût-il même se hasarder dans une tribu ennemie de celle de son guide, il n'aura personnellement aucun danger à redouter. On raconte que, dans le Monténégro, un homme, ayant assassiné un étranger auquel il servait de guide, fut tué par son propre frere pour qu'il ne déshonorât pas sa famille et son pays par une lâcheté si odieuse.

Chez un peuple naturellement généreux et fier, ces institutions se sont conservées avec un soin jaloux, ainsi que la vengeance du sang, dont nous avons suffisamment parlé, et qui en est, pour ainsi dire, le corollaire.

CHAPITRE XI.

FRATERNITÉS D'ADOPTION PROVISOIRES, MARIAGES, VENGEANCE DU SANG, COMMUNAUTÉS, CLERGÉ.

Dans quelques parties de la Servie, lorsqu'il s'agit d'une détermination importante, on dit ordinairement: *Ne choisis pas légèrement ton frère d'adoption*. A Négotin, le second lundi qui suit le jour de Pâques, époque où les amis et les parents renouvellent le gazon des tombes, les jeunes gens s'assemblent et tressent des guirlandes. Les garçons s'accouplent deux à deux ainsi que les filles et se donnent le baiser de l'alliance fraternelle à travers le feuillage et les fleurs. L'échange des bouquets et des guirlandes est le premier gage de cette union. Cependant, comme les sympathies de leur âge pourraient les égarer dans leur choix, l'engagement n'est obligatoire que pour une année; on le considère comme une simple initiation. Lorsque le temps de l'épreuve est écoulé, c'est-à-dire le second lundi après Pâques de l'année

suivante, les frères et les sœurs d'élection confirment leur choix, ou en font un nouveau.

La dépendance complète de la femme parmi les Slaves méridionaux ne donne qu'une importance secondaire au lien qui unit une fille à sa sœur d'adoption, tandis que celui que forment deux jeunes Serviens est garanti par l'honneur, et survit même à leur affection mutuelle. Il a tant de force lorsqu'il est formellement et définitivement reconnu que les deux familles le regardent comme obligatoire, selon les egrés de parenté.

Mariages. — Il semble que l'institution du mariage paraisse surtout respectable aux yeux des Serviens parce qu'il élève la femme jusqu'à l'homme, et que l'enfance d'un guerrier ne peut se passer des soins d'une mère.

Après les premières ouvertures, quand les chefs des deux familles sont tombés d'accord, ils échangent les présents des fiançailles, dont la valeur varie suivant les fortunes. Comme en Albanie et dans le Monténégro, la jeune fille est l'objet d'un marché qui fait d'elle en quelque sorte la propriété de l'époux. Elle est remise par son frère au conducteur du cortége qui l'accompagne jusqu'à sa nouvelle demeure, où elle est reçue par la sœur ou la belle-sœur du marié. Là, comme pour préluder aux devoirs qu'elle aura à remplir, elle habille un enfant, et touche de sa quenouille les murailles, désormais témoins de sa vie laborieuse; puis elle dépose sur la table le pain, le vin et l'eau : c'est par ces préliminaires symboliques qu'elle prend possession du logis conjugal.

Sa bouche est fermée par un morceau de sucre, ce qui indique qu'elle doit parler peu et ne prononcer que des paroles bienveillantes. Elle est d'abord considérée comme une étrangère, et durant la première année on ne l'appelle pas autrement que *la fiancée*. Par une réserve dont l'usage lui fait une loi, elle évite en public tout rapport avec son époux; il est rare qu'elle lui adresse la parole en présence de personnes étrangères, et jamais elle ne se permettrait la plus innocente plaisanterie. Ce n'est qu'au bout de quelques années et lorsqu'elle a élevé plusieurs enfants qu'elle prend son rang parmi les membres de la famille.

La vengeance du sang par le sang est une coutume qui remonte à uno haute antiquité; elle a dû naître des premières notions sur le droit privé, à une époque où l'action de la justice, avant d'être un des attributs de l'État, était exercée par l'offensé. Elle a précédé la compensation, qui dénote déjà une civilisation plus avancée, et elle occupe une place importante dans les codes barbares. On la retrouve encore avec toutes ses rigueurs naïves parmi les peuplades du Caucase, d'où peut-être elle a passé en Albanie avec les Colches, et de là chez les Monténégrins.

Malgré les analogies nombreuses qui rattachent la race servienne à celle de ces montagnards, la vengeance du sang est inconnue en Servie. Peut-être est-ce parce que les familles les plus considérables se sont éteintes dans les luttes contre la Turquie, et que la haine politique a fini par absorber tous les ressentiments privés; peut-être, selon la conjecture de Ranke, le système d'oppression qui a si longtemps pesé sur le pays a-t-il brisé le lien des familles et détruit l'obligation des vengeances solidaires par l'impossibilité de les exercer.

La réunion de plusieurs familles en communauté n'est sans doute que le développement naturel d'une première agglomération; mais, depuis la conquête, elle paraît fondée sur des motifs politiques plus encore que sur des liens de parenté.

Le meurtre d'un raïah était considéré par les Turcs moins comme un crime que comme un dommage : en partant de ce principe, ils condamnaient le village où l'attentat avait été commis à payer le prix du sang (krvina).

Cette amende était de mille piastres. L'argent une fois payé, le coupable rentrait dans ses foyers sans être inquiété. Tout se bornait à une réconciliation entre lui et la famille du mort, ce qui s'obtenait sans grande difficulté, attendu qu'un nouveau meurtre aurait entraîné une nouvelle amende.

La communauté formée par un

village avait le droit d'élire ses anciens et son président. L'impôt appelé *porieza* et dont nous avons parlé en traitant de la Bosnie était équitablement réparti par les villages eux-mêmes.

La fête du patron de chaque famille et celle du village qui avait le sien étaient célébrées avec une certaine solennité. Le peuple s'assemblait dans quelque plaine ou sur une hauteur voisine du village ; les prêtres consacraient le vin et l'huile ; puis la foule, le clergé en tête, s'avançait processionnellement dans la campagne, portant des croix et des images saintes et faisant quelquefois des stations de maison en maison. C'est ainsi que le zèle des prêtres suppléait autant que possible à l'absence des églises dans les lieux où le gouvernement ne permettait point d'en élever. Peut-être est-ce par suite de cette intolérance ombrageuse que le clergé de Servie ne jouit point de la même considération que celui de l'Albanie catholique et du Monténégro. Son rôle se bornait à célébrer les baptêmes, les mariages, les funérailles et à annoncer aux fidèles les fêtes du calendrier.

Les bénéfices que tiraient les prêtres de leur ministère étaient insuffisants pour faire vivre ceux qui n'avaient pas un petit patrimoine à cultiver ; les autres faisaient valoir eux-mêmes leurs terres comme les plus pauvres paysans.

Un jour un enfant demandait à un prêtre servien : Mon père, est-ce que vous attelez aussi vos bœufs ? — Mon enfant, reprit l'ecclésiastique, plût à Dieu que ce fussent les miens !

Le peuple, dont l'esprit a besoin d'être frappé par des objets sensibles, témoigne une vénération bien plus marquée aux moines, parce que les cloîtres qu'ils habitent et dont la fondation remonte à une époque de prospérité et d'indépendance éveille en lui des idées de force et de protection.

Le site de ces monastères, qui souvent sont bâtis au milieu des forêts et des montagnes, ajoutait sans doute par la sévérité de l'aspect à l'effet de l'impression religieuse. C'est là que le peuple allait chercher l'absolution de ses fautes ; car presque toujours le paysan choisissait un moine pour confesseur. Ces visites étaient regardées comme des jours de fête ; des familles entières arrivaient dès la veille, et passaient la nuit autour du foyer. La matinée suivante était consacrée à la confession, à la communion ; le soir il y avait foire et marché, et la jeunesse se livrait aux divertissements et à la danse. On eût dit que toute la population du district qui dépendait d'un couvent venait mettre sous la protection du lieu saint, avec ses plus secrètes pensées, ses intérêts, ses transactions et ses joies éphémères. C'était souvent dans ces réunions, où les familles et les amis séparés se rencontraient, que se concluaient les mariages.

Les moines, par cela même qu'ils exerçaient une grande influence sur le district de leur circonscription, ne jouissaient d'aucun crédit auprès des autorités turques, et l'isolement où ils étaient tenus témoigne qu'on les jugeait trop attachés à leurs devoirs pour essayer de les corrompre. Quoique moins ignorants que les popes, leur instruction était loin d'être profonde ; ils manquaient d'une direction supérieure, qui, dans l'état de dépendance où ils vivaient, eût probablement mis leur zèle en péril. En général, ils se bornaient aux pratiques tolérées par les mahométans, et n'avaient d'autre ressource que les aumônes des fidèles (1).

(1) En Servie, le prince Milosch avait fixé à Belgrade (1816), conjointement avec le métropolitain d'Oujitze et l'archimandrite du couvent de Wratchevschnitza, les redevances à payer aux ecclésiastiques. Les évêques serbes devaient recevoir annuellement de chaque couvent 25 piastres et 20 paras. Chaque ordination leur rendait 100 piastres, et chaque prêtre leur en payait annuellement 10. Ils avaient droit à 2 piastres pour un premier mariage, à 4 pour un second, à 6 pour un troisième, à 6 paras pour chaque maison, et à 1 piastre 6 paras pour le droit de cheminée (dymnitza). Les prêtres recevaient pour un baptême 1 piastre et 20 paras, et du parrain 10 paras ; pour l'enterrement d'une personne aisée, 10 piastres ; d'un indigent, 5 ; d'un enfant au-dessous de sept ans, 2 ; pour l'extrême-onction, 3 piastres ; pour une grande prière, 1 piastre ; pour une petite, 20 paras ; pour de l'eau bénite, 12 paras ; pour un pre-

Les knièzes étaient obligés d'entretenir à leurs frais les églises; en retour ils avaient le droit de choisir parmi les moines le supérieur du couvent, soit qu'il portât le titre d'igoumène (abbé) ou celui d'archimandrite.

Les couvents sont en plus grand nombre dans la Servie que dans les autres

mier mariage, 3 piastres; pour un second, 6; pour un troisième, 8. Enfin dans les villages chaque chef de famille donnait au curé 12 ocques de blé ou la valeur équivalente en argent, et dans les villes 1 piastre 20 paras. Le 20 janvier 1823, le prince Milosch réforma cette fiscalité excessive, et adressa aux évêques le reglement suivant: Très-vénérables pères, le peuple serbe ayant manifesté au sultan son désir de voir réunis en une somme et livrés dans les caisses publiques sous une seule rubrique les impôts levés jusqu'ici sous divers noms et à différentes époques, nous avons cru devoir en conférer avec les knièzes, les anciens des districts et les knêtes, la régularisation de cette affaire étant d'autant plus urgente que des abus s'étaient glissés avec le temps dans la perception de ces taxes de la part des évêques, et avaient produit des plaintes fondées dont les preuves se trouvent dans notre chancellerie. Dans cette assemblée, tenue les 13 et 14 décembre 1822, nous avons résolu de substituer à l'impôt des cheminées et aux autres revenus ecclésiastiques ce qui suit: 1° Chaque évêque recevra annuellement 18,000 piastres ou 1,500 piastres par mois; pour l'ordination d'un prêtre, 50 piastres; en lui donnant le sceau, la même somme; pour l'antimense, 12 piastres; pour la consécration d'une église, 100 piastres; 2° pour la visite du tombeau d'un prêtre ou d'un laïque, il doit s'entendre avec les parents du défunt; 3° le gouvernement se charge de l'impôt des cheminées et autres taxes, et défend l'affermage des *nouries;* 4° les dettes des évêques serbes à la sainte Église de Constantinople restent à la charge du gouvernement, et seront payées sur les revenus après un accord entre lui et cette Église; 5° les revenus des sceaux délivrés par les évêques aux protopresbytériens et par ceux-ci aux personnes qui se marient sont supprimés; 6° MM. les évêques entretiendront avec leur paye convenablement leurs protosyncelles, les archidiacres et leurs secrétaires; 7° M. l'archevêque de Belgrade, se trouvant près de nous et du vizir et ayant plus de dépenses, recevra 20,000 piastres de nous et de nos descendants. En ordonnant ceci, nous ne prétendons nullement commander ou défendre aux évêques de recevoir de quelqu'un les dons librement offerts en argent ou autres, pour des prières auprès des malades, pour la consécration de l'eau bénite, etc. De même nous ne défendons pas, mais nous recommandons au contraire à MM. les évêques de visiter souvent leurs paroissiens pour instruire le peuple et les prêtres. Nous espérons que MM. les évêques accéderont volontiers à ces désirs, qui sont les miens et ceux manifestés par le peuple serbe dans l'assemblée, d'autant plus qu'ils s'épargneront ainsi beaucoup de peine et éviteront toute oppression vis-à-vis du peuple. Nous prions MM. les archevêques de déclarer par écrit s'ils accèdent à ces propositions; dans le cas contraire, nous nous efforcerons de terminer cette affaire par les voies ordinaires. En me recommandant à vos saintes prières, je suis, etc.

Les évêques furent médiocrement satisfaits de cette ordonnance; d'après l'ancien tarif le droit de cheminée rapportait à chacun d'eux 30,000 piastres. L'Église de Constantinople accueillit d'abord le nouveau décret avec faveur, et accepta quelques sommes; mais bientôt elle éleva des réclamations, et en 1825 l'ordonnance fut abandonnée. Après de longs débats, on détermina conjointement pour le clergé des deux éparchies de Belgrade et d'Oujitze les redevances aux prêtres sous le taux suivant: Pour de l'eau bénite à une femme en couche, 10 paras; pour l'enterrement d'une personne aisée, 10 piastres; pour celui d'une personne non indigente, 5; pour un pauvre, assistance gratuite; pour un enfant, 2 piastres; pour un baptême, une paire de bas ou 1 piastre et du parrain 20 paras; pour l'extrême-onction à un knièze, ou marchand de quelque considération, 6 piastres; pour tout autre, 3; pour une grande prière, 2 piastres; pour une petite, 20 paras; pour de l'eau bénite pendant un mois, 12 paras; pour de l'encens, 12 paras, et dans les villes 20; pour les prières des morts pendant quarante jours, 20 paras; pour celles du bout de l'an, 1 piastre; pour les prières de toute une année, 1 piastre et 20 paras. Pour les redevances en denrées on suivait l'ancien usage.

D'après des réglements ultérieurs et après la réunion des six districts retenus par les Turcs jusqu'en 1835, on a augmenté le nombre des prélats serbes. Le haut clergé est composé d'un archevêque métropolitain résidant à Belgrade, et de trois évêques: celui de Tschatschak, qui a remplacé l'évêque d'Oujitze, et celui de Timok, dont la résidence est Zaïtschar. Un évêque titulaire est consacré,

provinces slaves qui dépendent de la Turquie d'Europe. Nous avons vu que les princes serviens tenaient à honneur d'augmenter le nombre de ces fondations pieuses, et quoique la plupart n'offrent plus aujourd'hui que des ruines, on peut dire que ceux qui les avaient érigées ont bien mérité du

et reste attaché au métropolitain avec quelques archiprêtres et prêtres.

Le métropolite reçoit à présent, d'après le règlement de 1839, 6,000 florins ou 15,000 francs de traitement annuel, au lieu de 3,000 florins. Il y a, de plus, certains domaines affectés à l'évêché de Belgrade, et consistant surtout en vignobles, près de Semendria. Les évêques reçoivent 4,000 florins au lieu de 3,000.

On compte en Servie environ 900 ecclésiastiques : ceux de quelques villes ont seuls un salaire fixe; les autres vivent du casuel, comme en Turquie. Il y a en outre une centaine de moines. Le prince Milosch a ordonné de se borner au nombre de prêtres nécessaire pour le service de toutes les paroisses; depuis quelques années, on s'occupe à bâtir des églises, de manière à ce que leur nombre soit en rapport avec celui des communes.

Les Slaves de Turquie ont eu pendant longtemps un patriarche particulier, indépendant de celui de Constantinople. Le moine Sava, qui se donna tant de peine pour extirper tout catholicisme dans les États de son frère le krale Étienne Némanovitch, obtint en 1221, à un synode tenu à Nicée, que les prélats serbes pourraient choisir eux-mêmes leur archevêque. Sava fut le premier Serbe revêtu de cette dignité. La confirmation seule était réservée au patriarche de Byzance; mais, en 1351, l'empereur Étienne Duschan fit tenir un synode serbe et bulgare à Sères, où le métropolitain fut élevé au rang de patriarche et déclaré indépendant de celui de Constantinople. Il était non-seulement à la tête de tout le clergé serbe et bulgare, mais son autorité s'étendait même sur une grande partie de la Macédoine. Sa résidence fut placée à la sortie du Stréta-Gora, derrière Speck, dans la haute Albanie.

Le patriarche grec prononça alors l'anathème contre les Serbes, d'autant plus que le tzar Duschan visait à se substituer à l'empereur byzantin; cet anathème ne fut levé qu'en 1376, sous le roi Lazare et l'empereur Paléologue. Le patriarche grec Théophane reconnut lui-même l'autorité de son rival, depuis l'Adriatique jusqu'à la mer Noire. En 1690, le patriarche serbe Arsénius III Czernoïévitch, ayant poussé les Serbes à la révolte, émigra avec 37,000 familles en Hongrie. Son successeur Arsénius IV, Joanovitch, suivit cet exemple en 1737, à l'instigation de l'empereur Charles IV.

En 1765, le patriarche Samuel de Constantinople put donc se faire un motif auprès des Turcs de ces trahisons répétées pour faire supprimer cette dignité, et ramener les Slaves dans son giron. Il l'acheta en conséquence, et dès lors cette place fut à l'enchère. Les Serbes ne reçurent plus que des métropolitains grecs, dont le premier fut un certain Jean Karadjia de Constantinople.

Tant que le patriarche, les métropolitains et les évêques furent slaves, ils purent tenir la main à ce que les prêtres et les moines sussent quelque chose, comme le prouvent des manuscrits qui datent de la domination turque. Ces dignitaires étaient de la nation, en parlaient la langue, et savaient qu'ils resteraient dans le pays. Au contraire, lorsque les Grecs eurent pris la place des Slaves, on ne trouva bientôt plus de prêtres sachant lire convenablement. On les admettait sans examen, et l'on préférait à tout autre celui qui payait le plus. On ne pouvait naturellement rien attendre de gens ne sachant pas la langue et appartenant à une nation hostile aux Slaves en général et surtout aux Serbes. D'ailleurs ils n'affermaient leurs diocèses que pour un an; ils étaient donc obligés de rassembler de l'argent pour rembourser le capital avec les intérêts et pouvoir conserver leur place, ou pour ne pas se trouver ruinés si d'autres concurrents offraient davantage.

Enfin ces prélats grecs n'étaient souvent que des gens sans éducation; on cite parmi eux des banqueroutiers, des moines ayant collecté de l'argent pour eux sous la garantie supposée d'un couvent et même des hommes entièrement tarés. Ainsi, par exemple, en 1797, un prêtre grec vint à Orschova, et se plaignit aux marchands de n'avoir pas d'argent pour atteindre sa destination. On fit une collecte; mais au lieu d'aller où il prétendait vouloir se rendre, il alla à Nouvel-Orschova (Adakale), auprès du commandant turc Redschap. Il devint pandoure, puis boulouk baschi ou caporal, et fit en cette qualité des courses militaires en Valachie. Plus tard il fut inspecteur du sel que Reschep envoyait en Bosnie sur des barques; mais le commandant turc devant se rendre à Constantinople, il demanda à l'ex-prêtre ce qu'il désirait pour ses services. Celui-ci eut l'effronterie de demander la place de métropolitain de Bel-

pays. L'aspect des monastères a contribué sans doute à conserver parmi les Slaves chrétiens, en confondant leurs souvenirs religieux et politiques, cet esprit de nationalité qui a même réagi sur les vainqueurs. Peut-être même les Bosniaques ne se sont-ils prêtés plus facilement aux exigences de l'islamisme que parce qu'ils rencontraient plus rarement chez eux des églises et des monastères.

Après la dissolution du patriarcat d'Ipek, les cloîtres fondés par les anciens rois et surtout celui de Detschian, bâti non loin de l'église de marbre où s'éleva l'église du père d'Étienne Duschan, inspiraient à toutes les tribus de la famille servienne un mélange de vénération et de regret d'un passé meilleur où se ravivait le sentiment de leur nationalité. En général, l'oppression du gouvernement turc ayant un caractère à la fois religieux et politique, les populations vaincues, au bout d'un certain temps, étaient complétement absorbées dès qu'elles abandonnaient leurs croyances, tandis que celles qui leur restaient fidèles conservaient sous le joug un esprit d'hostilité et de révolte. La politique du gouvernement a toujours tendu à désorganiser la résistance en fomentant les jalousies et les haines si fréquentes parmi les chefs slaves, et c'est dans leur division qu'il a mis sa force. Ne pouvant rompre chez les Serviens le lien religieux, il a cherché du moins à rançonner chèrement les consciences; souvent il a frappé de lourds impôts sur les églises et les monastères, tirant ainsi avantage du zèle même des raïahs, qui ne reculait devant aucun sacrifice.

On a remarqué comme un fait caractéristique de la nationalité servienne que les noms de saints, qui ont subi de fréquentes altérations chez les autres peuplades de la Slavie méridionale, se sont conservés tels qu'on les prononçait avant la conquête : la même observation peut s'appliquer aux appellations locales. En Bosnie non-seulement quelques noms sont changés, mais les noms des fêtes patronales ne répondent plus aux dates de l'ancien calendrier.

grade. Reschep l'envoya à Sophie en le recommandant pour cette charge; mais heureusement le grand vizir Kourschid-Pacha en avait déjà disposé pour un prêtre de Nisch, son secrétaire et son interprète pendant la guerre contre les Serbes. Celui-ci imposa ses curés et ses ouailles plus fortement que ne l'eût fait un Turc, et lorsque la guerre éclata de nouveau (1815) entre la Servie et les Ottomans, il s'enfuit en Bosnie, et passa de là par la Hongrie à Constantinople, en portant au cou une croix précieuse avec un ruban vert.

Il est vrai qu'un Serbe pouvait aussi aspirer à devenir évêque s'il savait le grec; mais on lui demandait toujours plus d'argent qu'à un Grec.

Dans l'ancien royaume serbe il y avait quatre évêques qui prenaient le titre de métropolitain, savoir : ceux de Belgrade, de Nisch, d'Oujitze, de Novibazar et Prisren. Ils demeuraient tous dans les villes et vivaient en grands seigneurs. Lorsqu'ils se rendaient quelque part, ils étaient à cheval, et ils avaient à côté d'eux ou sur un cheval de parade un sabre et une massue comme signes de leur puissance, et pour tenir leur rang parmi les Ottomans ils étaient accompagnés d'un kavas. (Extrait de M. Vouk dans la *Turquie d'Europe*, par Ami Boué.)

CHAPITRE XII.

COUTUMES SYMBOLIQUES ET RELIGIEUSES.

Avant qu'une peuplade adopte un culte défini qui réponde aux aspirations de l'élément moral, l'homme, dans la conscience intime que son être dépend de tout ce qui l'entoure, adresse son premier culte aux manifestations de la nature. Il prend le mouvement pour la vie et des effets purement matériels pour une cause intelligente. Le retour périodique des mêmes phénomènes lui apparaît comme une puissance inhérente à la matière elle-même; et, trop ignorant pour remonter à la cause universelle, il en adore les effets. Dans le besoin de communiquer avec des êtres supérieurs, il leur prête ses craintes et ses instincts; en un mot, il les personnifie, et cette phase du pagnisme le rapproche de l'idée divine, dernier terme de l'aspiration religieuse. Cependant, lors même qu'il s'est élevé à cette conception abstraite, il reste plus ou moins accessible à la poésie des objets

extérieurs; même dans ses superstitions il semble demander aux merveilles de de la création de servir d'intermédiaires entre sa faiblesse et le pouvoir infini du Créateur. Le christianisme épure cette sorte de culte des objets naturels en le ramenant à sa source; partout où il a porté ses enseignements il a commencé par faire triompher ses principes avant de détruire les formes diverses de l'erreur.

Chez les Serviens, le cercle entier de l'année est marqué par des rites qui expriment naïvement les rapports mystérieux de l'homme avec la nature.

Vers la fin de l'hiver et aux approches du carême, les Serviens célèbrent la fête des morts, qui coïncide ainsi avec la dernière période du deuil de la nature; au dimanche des Rameaux, quand tout ce qui a vie se renouvelle, ils se réunissent de nouveau pour solenniser cette époque de promesse et de rajeunissement universel. La veille de cette fête, les jeunes filles s'assemblent sur une colline, et chantent quelque ballade sur la résurrection de Lazare. Le lendemain, avant le lever du soleil, elles se rendent à l'endroit où elles ont coutume de puiser de l'eau; là elles dansent des rondes et repètent en chœur des chants où le poëte raconte comment le bois du cerf trouble les ondes, tandis que son œil les rend limpides.

A peine la glace et les dernières neiges ont-elles disparu que le peuple célèbre divers rites symboliques. La veille de la Saint-George, vers la fin d'avril, les femmes cueillent de jeunes feuilles et des fleurs qu'elles jettent dans de l'eau agitée par la roue d'un moulin, et le lendemain matin elles se baignent dans cette eau aromatisée par les offrandes printanières. Il semble qu'elles veulent s'associer ainsi au renouvellement des forces de la nature, et sans doute qu'elles attachent à cet usage un espoir de fécondité.

C'est à la Pentecôte que se célèbre la fête de la kralitze ou de la Reine. De jeunes filles se réunissent; l'une représente le porte-bannière, une autre le roi et une troisième enfin la reine, qui, la tête voilée et accompagnée d'une demoiselle d'honneur, s'arrête en chantant et en dansant devant chaque habitation du village. Le sujet de ces chants est ordinairement le mariage, le choix d'un époux, le bonheur de la vie conjugale et les soins de la maternité. A chaque stance on répète le refrain *Lélio*, divinité qui présidait à l'amour chez les anciens Slaves méridionaux, et qui paraît être la même que le *Lado* des Russes et le *Lelum* des Polonais.

On répète encore processionnellement d'autres chants symboliques qui célèbrent les *vila* (nymphes des forêts) dansant sous les arbres dont les fruits mûrissent, ou Radischa, qui se plaît à secouer la rosée des fleurs et des feuilles et qui, poursuivant quelque vila, essaye de l'attirer sous l'ombrage en lui promettant qu'elle y filera près de sa mère une soie précieuse sur une quenouille d'or. Toutes ces coutumes naïves respirent je ne sais quelle joie innocente, née des premières émanations du printemps.

Comme dans tout le reste de l'Europe, la puissance du soleil est célébrée en Servie à l'époque où cet astre est parvenu au plus haut degré de sa course. Le peuple associe poétiquement l'idée du solstice avec la fête de Saint-Jean; il croit que, par respect pour le précurseur, le soleil s'arrête trois fois dans le ciel. Les pâtres, à cette époque de l'année, font le tour de leurs enclos et de leurs étables, portant des torches formées de l'écorce résineuse du bouleau; puis ils montent sur la montagne, où ils laissent ces flambeaux se consumer, tandis qu'ils se livrent à des jeux et à des divertissements.

Quand les moissons souffrent d'une trop grande sécheresse, les femmes déshabillent une jeune fille, et la couvrent entièrement d'herbe, de feuillage et de fleurs. On lui donne le nom de *Dodola* (de la particule *do*, qui marque tendance, et du mot slave *dolia*, qui signifie chance, destin); lorsqu'elle n'offre plus aux yeux qu'une masse de verdure, elle s'achemine de maison en maison, et les mères de famille versent sur elle des vases d'eau. Pendant ces ablutions symboliques, les jeunes filles qui accompagnent la Dodola implorent la pluie dans leurs chants. Le peuple croit à l'efficacité de cette cérémonie; il est persuadé

que les nuages devancent la procession et rafraîchissent les vignes et les grains à mesure qu'elle s'avance.

Quant à l'orage et à la foudre, les Servieus les mettent sous l'influence de saint Élie en mémoire sans doute de l'ascension du prophète; c'est la sainte Vierge qui, dans son courroux, envoie les éclairs, tandis que saint Pantélémon a le gouvernement des tempêtes.

Dès le commencement d'août, les champs et les jardins réclament les soins des paysans, qui rentrent les produits de la terre. L'hiver amène de nouvelles cérémonies. La veille de la fête de Sainte Barbe, on fait bouillir toutes sortes de grains dans un vase que l'on laisse près du feu pendant la nuit; le lendemain matin, on observe de quel côté la cuisson a déterminé un renflement plus considérable, et l'on ensemence sur cette indication les champs en friche qui s'étendent dans cette direction.

Toutes ces pratiques témoignent que l'idée païenne s'est conservée en se transformant sous l'influence des enseignements du christianisme. Jusqu'à ce jour le peuple jure par le soleil et la terre. *Tako mi sontza! Tako mi Zemlia!* (que le soleil, ou que la terre me préserve!) sont les affirmations les plus ordinaires des Serviens. L'idée de Dieu ne leur en est pas moins présente dans toutes leurs transactions. Jamais ils n'entreprendront quelque chose sans dire préalablement : S'il plaît à Dieu; dans certaines circonstances, ils regardent même cette formule comme tellement indispensable qu'ils omettent le sens principal de la phrase : ainsi, ils demanderont à un voyageur : *s'il plaît à Dieu?* ce qui signifie : Où comptez-vous aller pourvu que Dieu le permette?

Ils font leurs prières trois fois par jour : le matin de bonne heure, avant le souper et le soir à l'instant où le repos va couronner les travaux de la journée. A table, ils n'ont pas de formule arrêtée pour le *Benedicite*, chacun trouve dans sa gratitude des expressions pour glorifier les bienfaits du Créateur; personne n'oserait accepter la place d'honneur dans un banquet s'il se sentait incapable d'improviser convenablement une prière d'actions de grâces. Les Serviens se regardent comme étant sous la protection de leur patron. L'invitation à la fête du saint que révère particulièrement une famille se fait ordinairement en ces termes : « Notre maison est aussi celle du Seigneur. Nous vous invitons à venir ce soir. Nous ne serons pas avares de ce que nous devons à notre saint tutélaire. »

Plus l'existence est simple et laborieuse, et plus l'homme, qui reconnaît à chaque instant sa dépendance, sent le besoin de s'appuyer à un pouvoir supérieur et de croire à une protection active et toujours présente.

La piété qui porte l'âme vers le principe de l'infini et de l'inconnu admet souvent la superstition, qui attribue des effets déterminants à des causes secondaires ou purement passives. La veille de Noël, vers le soir, le père de famille va couper dans le bois un jeune chêne dont la tige soit saine et bien droite. Il l'apporte à la maison en disant : Bonsoir et heureux Noël! On lui répond : Que Dieu accorde l'un et l'autre à toi qui as la richesse et l'honneur! puis on répand sur lui tes grains de blé. On place ensuite l'arbuste sur des charbons, et le lendemain matin, qui est salué par des coups de pistolet, un visiteur paraît devant la maison, et, lançant des grains à travers la porte, il crie : Le Chrsit est né. Alors ceux que le grain a touchés répondent : En vérité, il est né. Le visiteur entre alors, et en frappant le chêne embrasé avec une pièce de fer il ajoute : Autant d'étincelles, autant de bœufs, de chevaux, de chèvres, de brebis, de porcs, de ruches! Enfin, la maîtresse du logis jette un voile sur l'hôte, et l'on porte dans le verger le reste du tronc, aux cendres duquel on attribue une vertu fécondante. On ne se rend pas à l'église; mais au repas qui suit la cérémonie chacun se présente un cierge allumé à la main. Il est d'usage de s'embrasser en s'annonçant la naissance du Sauveur, et pour figurer l'union de tous les membres de la famille le père réunit en un faisceau tous les cierges et les place dans un plat où l'on a servi des grains de toute espèce et un gâteau azyme appelé tchisnitza. On rompt ensuite le gâteau, où l'on a mis une pièce d'argent, et celui à qui elle tombe en

partage est réputé le plus heureux de la société. On voit que cette dernière phase de la cérémonie rappelle notre fête des rois. La table reste servie pendant trois jours, et l'hospitalité slave n'en exclut personne.

Avec une imagination si facilement impressionnable, il n'est pas extraordinaire que les Serviens admettent l'existence d'êtres malfaisants et de génies qui neutralisent dans certaines circonstances le pouvoir des influences favorables. Le mal, que la religion chrétienne représente comme une expiation et une épreuve nécessaire à la réhabilitation de l'homme, est répandu sous trop de formes diverses dans le monde visible pour qu'il ne soit pas naturel à notre faiblesse de le personnifier symboliquement. Le christianisme lui-même repose sur l'idée du démon, cause première du péché originel, et les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres, tels que les rapportent les saintes Écritures, font souvent mention d'exorcismes. De toutes les superstitions, celles qui ont trait à l'influence des esprits sont donc celles qui s'éloignent le moins, par le fond, des données de l'Église. En admettant le principe, l'ignorance a seulement varié et multiplié les types.

Les Serviens croient aux vampires, aux apparitions et aux sorcières. Ces dernières ont la faculté de dépouiller leur corps comme un vêtement; leurs ailes de feu les transportent à travers l'espace au chevet des personnes endormies. Elles leur ouvrent le flanc gauche et en arrachent le cœur pour le dévorer. C'est surtout sur les enfants qu'elles se plaisent à exercer leurs maléfices. Les adultes sont plutôt visités par les vampires, monstres dont l'idée a peut-être été empruntée aux Grecs. Les prêtres de ces derniers prétendent que le corps des excommuniés demeure incorruptible, et que l'esprit malin s'y loge pour faire des apparitions dans les lieux solitaires et commettre des meurtres. Cependant le Servien ne voit dans le vampire qu'un être surnaturel dont la nature est de nuire, et n'admet point comme l'Église d'Orient que ses maléfices soient une conséquence de la réprobation.

Le fléau qui semble résumer tous les autres a aussi sa personnification. Comme chez les Lithuaniens et les Grecs modernes, l'imagination des Serviens représente la peste sous les traits d'une femme voilée qui va porter de côté et d'autre le principe mortel. Il n'est pas rare d'entendre affirmer par des personnes atteintes du fléau qu'elles ont conversé avec le fantôme. Toutefois, comme si l'on craignait d'irriter en l'accusant cette personnification de la peste, on n'attribue point à sa volonté les désastres qui la suivent; le peuple dit que Dieu, irrité de la méchanceté des hommes, l'envoie de temps à autre pour les châtier.

Une des créations les plus gracieuses du génie servien est la vila ou nymphe de la forêt. Il est souvent question de la vila dans les chants populaires; quand on veut donner une haute idée de la beauté d'une jeune fille, c'est à la vila qu'on la compare. Ces récits, que le Servien entend depuis son enfance, frappent son imagination; à force de rêver à la vila, il croit la voir, et l'on affirme de très-bonne foi dans le pays qu'il est donné à certaines personnes de converser avec ces êtres mystérieux. Les vilas se plaisent surtout dans les profondeurs des forêts ou sur les bords des rivières et des lacs; en général, elles évitent les regards de l'homme; mais souvent leur voix domine le murmure des torrents, et l'on entend le bruissement de leur danse ou de leur vol rapide à travers le feuillage. Douées de facultés surnaturelles, elles lisent dans l'avenir. Elles communiquent leur science magique à ceux qu'elles préfèrent, et qui dès leur naissance doivent ce privilége à certaines conditions fortuites. Le peuple, qui est porté à associer le merveilleux aux qualités extraordinaires, admet dans ses conceptions poétiques que ses héros de prédilection sont les frères d'adoption des vilas. Mais le vulgaire doit se garder de rencontrer ces nymphes capricieuses, et surtout de les surprendre dans leurs danses nocturnes.

CHAPITRE XIII.

POÉSIE SERVIENNE COMME EXPRESSION DES MŒURS.

Nous avons donné précédemment quelques morceaux de poésie servienne

où sont tracés les traits caractéristiques des héros dont le souvenir vit encore dans la mémoire du peuple; nous croyons que le lecteur ne lira pas sans intérêt les pièces suivantes, dont quelques-unes ont déjà été traduites en français, mais sur des versions allemandes. Ces données, que le cadre historique doit nécessairement restreindre, compléteront ce que nous avons recueilli sur le mœurs des Slaves méridionaux.

I.

LA JEUNE FILLE INDÉCISE.

Hier soir, des torrents de pluie tombaient des nuées; le souffle de la nuit couvrit la terre de givre. Je sortis pour aller trouver celui que j'aime; mais sur la prairie solitaire je ne vis que son dolman, son écharpe, et près de sa harpe d'argent une pomme verte. Alors je me suis dit : Si j'emportais son dolman... Mais peut-être aura-t-il froid; l'écharpe, c'est moi-même qui la lui ai donnée; la harpe est un présent de mon frère... j'imprimerai mes dents dans cette pomme verte; il apprendra ainsi que je suis venue. »

II.

LA MORT D'UN FRÈRE.

Le soleil se cachait derrière les montagnes; et les guerriers, de retour d'une longue expédition, abordèrent au rivage de la mer. Palpitante d'espoir, la jeune épouse de George accourt; mais parmi les guerriers elle chercha en vain ceux qui font sa joie, le noble George, le djéver, et son frère chéri. En mémoire de George, elle coupe sa longue chevelure, pour honorer le djéver, elle meurtrit son visage; mais à force de pleurer son frère, elle perd l'usage de ses yeux. Et avant le temps ses cheveux recommencèrent à croître, les blessures de son visage s'effacèrent; ses yeux seuls ne guérirent pas!

III.

LE SECRET DIVULGUÉ.

Deux amants se prodiguaient des marques de tendresse; car ils se croyaient seuls; mais la prairie les voyait; elle raconta leurs amours au troupeau, qui les redit à un pâtre. Celui-ci en causa avec un voyageur, qui les confia au batelier; le batelier les révéla aux ondes indiscrètes, et celles-ci à la mere de la jeune fille.

IV.

LE VŒU IMPRUDENT.

Neuf fois la couche d'une mère avait été féconde, neuf fois elle avait enfanté une fille. Se voyant grosse de nouveau, elle priait Dieu de lui accorder un fils; mais ses prières furent repoussées, et ses neuf filles eurent encore une sœur. Lorsque tout fut prêt pour le baptême, le parrain demanda à la mère quel nom on donnait à l'enfant. Qu'on l'appelle Jeanne, répondit-elle, et puisse le démon l'emporter! Cependant la jeune fille grandissait; sa taille était svelte et gracieuse; l'éclat de son teint effaçait la rose et l'aubépine en fleur. Un jour qu'elle allait puiser de l'eau à la source de la forêt, elle entendit une voix qui lui disait : Jette ta cruche sur l'herbe verdoyante, merveilleuse Jeanne! ma retraite est pleine d'ombre et de fraîcheur; toute petite encore et vagissante sur les bras de ton parrain, tu nous fus promise par ta mère; et la jeune fille jette sa cruche sur le gazon touffu, et s'éloigne du côté où l'appelait la vila. Inquiète, sa vieille mère vint la chercher. Jeanne! s'écria-t-elle, ô mon dernier fruit, laisseras-tu mon foyer désert! Mais la jeune fille lui répondit : Femme que Dieu réprouve, retourne seule à ta demeure! n'as-tu pas toi-même décidé de mon sort lors que toute petite j'étais vagissante sur les bras de mon parrain?

LE CHARME.

Il est nuit; les guerriers se reposent; un vin doré pétille dans les coupes : mais le jeune Stoïan s'abstient de la liqueur enivrante, le café odorant fume dans sa tasse d'or. Cependant les filles revenaient de la fontaine, portant sur leurs épaules leurs cruches remplies. Au milieu d'elles s'avance la sœur d'I-

V.

van. En la voyant, Stoïan sent son cœur brûler d'amour : il jette sur le passage de la vierge un coing parfumé et une pomme vermeille ; mais d'un pied courroucé la sœur d'Ivan repousse la pomme, et le coing roule en vain sur le sable. A cette vue, Stoïan s'abandonne au désespoir ; tout à coup il se lève et se rend en hâte vers sa demeure : c'est par des sortiléges qu'il espère triompher de la sœur d'Ivan.

Il prend quatre feuillets qu'une magicienne a charmés. Sur le premier, il trace des lignes symboliques, et le jette dans les flammes en prononçant ces paroles : Ne te consume point, ô charme! ni toi, feuille légère! que la raison de la sœur d'Ivan s'enflamme seule! Il jette dans l'eau le second feuillet : Puisse le courant de ces ondes n'entraîner que la raison de la sœur d'Ivan! En abandonnant au souffle des vents le troisième, il prononce cette imprécation : Que les vents, respectant ce charme, enlèvent avec eux la raison de la sœur d'Ivan! Quant au quatrième feuillet, il le place sous son chevet en disant : Puisses-tu ne pas rester sur ma couche, ô charme! mais puisse, cette nuit, t'y remplacer la sœur d'Ivan!

Déjà quelques heures s'étaient écoulés, lorsqu'un léger bruit se fait entendre à la porte... on frappe... le charme a opéré ; c'est la sœur d'Ivan. — Ouvre, dit-elle, si tu crains Dieu ! car les flammes me consument! Stoïan reste immobile et en silence. — Ouvre ! reprend la vierge, les eaux m'entraînent !... mais le jeune homme n'a pas encore répondu. — Stoïan ! s'écrie enfin la sœur d'Ivan, les vents me soulèvent et m'emportent vers les nuages ! Alors Stoïan ouvre la porte de buis, et saisissant les blanches mains de la jeune fille, il l'entraîne au fond de sa demeure.

VI.

LA TRANSFORMATION.

Stéphan était l'orgueil de sa mère, veuve d'un guerrier qu'un Albanais avait tué par trahison. Quand vint la saison où les feuilles jaunies jonchent les sentiers de la forêt, la mère de Stéphan mourut, ne laissant à son fils qu'un enclos au pied de la montagne et sa sainte bénédiction. L'humeur du jeune pâtre devint si sombre que les filles le croyaient en démence, et répétaient qu'une vila l'avait pris pour frère d'adoption. Cependant, si Stéphan ne faisait point les choses de la vie ordinaire comme tout le monde, c'était lui qu'on venait consulter dans les occasions importantes ; nul ne donnait des conseils plus sages ; et quand on venait consulter le prêtre pour concilier quelque différend, il répondait ordinairement : Adressez-vous à Stéphan. Un jour qu'il traversait tout rêveur la verte forêt, il vit venir à lui une jeune fille. Deux fois il se détourna pour l'éviter ; deux fois il se retrouva en face de cette gracieuse apparition. Stéphan, lui dit-elle en lui barrant le passage, j'ai besoin que tu fixes mon irrésolution. Deux prétendants demandent ma main ; à quels signes puisse reconnaître celui que je dois préférer ? Stéphan fit asseoir la jeune fille près de lui, et parla de l'amour et des jouissances de la vie conjugale en termes si attrayants qu'on eût dit que toute son âme était sur ses lèvres. La jeune fille l'écoutait avec trouble ; en regardant Stéphan, elle se disait : Plût à Dieu que l'un de mes fiancés lui ressemblât ! Seule la vila a recueilli ce qu'ils se dirent ; mais la lune suivante la chaumière de Stéphan, parée de guirlandes, retentissait du chant des fiançailles.

VII.

LA MÈRE, LA SŒUR ET L'ÉPOUSE.

Entraîné dans la chute de sa terrasse, Ivan s'était fracturé le bras droit ; la vila se chargea de le guérir ; mais elle y mit trois conditions : la mère du blessé devait sacrifier une de ses mains, sa sœur couper sa belle chevelure et sa jeune épouse livrer à la nymphe de la verte forêt son collier de perles.

La mère et la sœur consentirent sans regret à ce qu'exigeait la vila ; mais l'épouse ne voulut pas donner sa parure de perles, alléguant que c'était un présent de son père. Irritée de ce refus, la vila répandit sur la blessure du jeune Ivan le suc d'une plante vénéneuse, dont l'effet était subit et mortel.

Alors les coucous firent retentir l'air de leurs plaintes; les deux premiers gémissaient le jour et la nuit, tandis qu'un troisième ne se lamentait que par intervalles. Les deux premiers pleuraient pour la mère et la sœur d'Ivan, le troisième pour la jeune épouse.

VIII.

KONDA.

Konda venait d'expirer... Konda, le fils unique de sa mère! Dans son désespoir, elle ne veut point que ces restes chéris reposent loin de sa demeure; on creuse une fosse dans le jardin verdoyant, sous des orangers aux fruits d'or. C'est là que chaque matin la mère éplorée vient s'entretenir avec celui qui n'est plus. — O mon fils! la terre te pèse-t-elle? N'es-tu pas à l'étroit dans ton cercueil d'érable? et une voix faible et plaintive répondit : Ce n'est pas la terre qui me pèse, ce n'est point mon cercueil d'érable; le poids qui m'oppresse, c'est la douleur de ma bien-aimée; quand elle soupire, mon âme est triste dans le ciel... Juge du mal que me ferait son parjure!

IX.

LA FONDATION DE SKADAR (ZIDANIÉ SKADRA).

Trois frères, le roi Vukaschin, Ugliescha le voïvode et Goïko, le plus jeune, jetaient les fondements d'une forteresse. C'était sur le rivage de la Boïana, où s'élève aujourd'hui Skadar. Depuis trois années, trois cents ouvriers habiles travaillaient sans relâche; et, loin de s'élever, la ville n'avait pas encore ses fondements. Ce qu'on élevait le jour, la vila le renversait pendant la nuit. La quatrième année commençait, lorsque la vila fit entendre ces mots : « Pourquoi toutes ces peines, roi Vukaschin? pourquoi prodiguer en vain tes trésors? Espères-tu bâtir une ville quand tu ne peux même en asseoir les fondements? Sache que tu n'y parviendras qu'après avoir muré dans les premières pierres deux êtres, enfants de la même mère, Stoï et Stoïana.

Quand le roi eut entendu cette prédiction, il appela Décimir, son fidèle serviteur : Mon fils, lui dit-il, si jusqu'à ce jour tu m'as témoigné ton zèle, attelle les coursiers au char, prends avec toi six charges d'or, et parcours le monde pour découvrir deux frères portant le même nom, Stoï et Stoïana. Amène-les, coûte que coûte, afin que nous les murions dans les fondements; car seulement alors nous pourrons élever la forteresse.

A peine Décimir a-t-il reçu cet ordre qu'il s'empresse d'atteler au char les coursiers rapides; il prit six charges d'or, et parcourut le vaste monde, cherchant partout Stoï et Stoïana (1). Son voyage dura trois années, mais il ne put découvrir les deux frères; alors il revint auprès de Vukaschin, ramenant les coursiers, le char et les six charges d'or.

Quand le roi eut appris de Décimir que toutes les recherches avaient été infructueuses, il appela Rad, le maître constructeur, et lui ordonna de reprendre les travaux interrompus. Les trois cents maçons se remirent à l'œuvre; mais la vila défaisait la nuit ce qu'ils avaient construit pendant le jour. Enfin, elle donna à Vukaschin ce dernier avertissement : Chacun de vous a dans sa demeure une épouse dévouée; que celle qui la première viendra apporter aux travailleurs le repas du matin, soit murée dans les fondations, et tu seras libre d'achever la forteresse. Le roi appela ses deux frères et leur fit part des conditions de la vila. Jurons, leur dit-il, par le Dieu vivant qu'aucun de nous ne révèlera ce secret à sa compagne, et que le sort décidera seul quelle sera la victime. Et les trois frères prêtèrent ce serment.

La nuit venue, ils rentrèrent dans leurs blanches demeures, où les attendait le repas du soir; puis chacun d'eux se rendit près de son épouse.

(1) Ces deux mots viennent du verbe slave *stoiti*, qui signifie se tenir debout, et au figuré s'élever solidement sur sa base. Le peuple aura sans doute imaginé cette légende pour assigner à une cause surnaturelle la solidité de la forteresse de Skadar ou Skadra (Scutari).

Cependant, oublieux de son serment, Vukaschin dit à sa compagne : Chère amie! garde-toi sur toutes choses de descendre demain vers la Boïana pour porter aux maîtres le repas du matin! Il t'en coûterait la vie, et tu serais murée au pied des fondements! Ugliescha ne fut pas plus discret, et il fit dans les mêmes termes la même recommandation à son épouse. Le seul Goïko resta fidèle à sa promesse.

L'aube blanchissait à peine les collines que les trois frères vinrent surveiller les travaux sur la Boïana.

Cependant deux jeunes femmes sortent de la demeure des chefs; ce sont les épouses du roi et du voïvode; l'une vient étendre sur le pré une toile nouvellement blanchie; puis elle la porte à la lingerie; mais elle n'avance pas plus loin : la seconde porte une cruche d'une terre vermeille, et va puiser de l'eau à la fontaine; puis elle échange quelques paroles avec d'autres femmes; mais là se borne sa course.

La troisième belle-sœur, la jeune épouse de Goïko, est restée au logis; un nourrisson au berceau réclamait ses soins. Sur ces entrefaites l'heure du repas du matin arrive; la mère de Goïko veut appeler les servantes et porter avec elles le déjeuner sur la Boïana. Ne prends pas cette peine, ma bonne mère, lui dit la jeune femme; berce l'enfant, j'irai moi-même; sois sans inquiétude, je me charge de tout. Ce serait pécher devant Dieu et nous exposer aux reproches mérités des hommes si nous te laissions cette fatigue.

La vieille mère de Goïko se mit à bercer le nourrisson, tandis que sa bru, après avoir appelé les servantes, descendit portant avec elle le repas du matin vers la Boïana. Le premier qui l'aperçut fut Goïko. Il se précipite au devant d'elle, l'entoure de ses bras; il couvre de baisers et de larmes ce gracieux visage, et lui dit en sanglotant : Ne vois-tu pas, épouse infortunée et chérie, qu'il ne te reste plus qu'à mourir? A qui as-tu laissé notre Ivan? hélas! qui baignera l'enfant? qui aujourd'hui lui donnera le sein?

Vukaschin ne lui permet pas d'en dire davantage; il saisit la jeune femme par la main et la conduit à Rad, le maître constructeur qui appelle la troupe des ouvriers. La jeune femme les regardait en souriant, car elle prenait toutes ces menaces pour un badinage. Cependant on élève autour d'elle des pierres et des pièces de bois; déjà ces matériaux atteignaient jusqu'à ses genoux; mais, dans son innocence, elle riait toujours, tant elle était loin de soupçonner la réalité. Quand elle en eut jusqu'à la ceinture, elle comprit quel était le sort qu'on lui réservait; alors sa douleur se change en désespoir; et s'adressant à ses beaux-frères : Vous ne souffrirez pas, s'écrie-t-elle, que si jeune on m'ensevelisse à vos yeux toute vivante, ou il faut que vous ayez perdu toute crainte de Dieu! puis, voyant que ses prières restent sans effet, surmontant toute honte, elle implore ainsi son seigneur : Oh! ne permets pas, maître et cher époux, qu'ils m'ensevelissent toute vivante! Ma mère a de l'or; elle achètera une esclave ou une captive; et, s'il faut une victime, du moins ce ne sera pas ta jeune épouse! Enchaîné par sa parole, Goïko ne répondit rien. Alors l'infortunée s'adressa au maître constructeur : Rad, lui ditelle, ô mon frère en Jésus-Christ! laisse, je t'en supplie, une petite ouverture à la hauteur de mon sein; qu'elle soit seulement assez grande pour que je puisse allaiter mon Iohan, si toutefois ou veut bien l'apporter à sa mère! Conjuré au nom du Sauveur, Rad se sentit ému de pitié : il ménagea une petite fenêtre à la hauteur du sein de la jeune mère; elle lui demande encore une grâce, celle qu'on lui laissât devant les yeux un peu de jour, afin qu'elle pût contempler de son cachot sa belle demeure, guetter l'arrivée de son enfant et le suivre du regard quand on le remporterait.

C'est ainsi que s'éleva Skadar. On apporta l'enfant à la jeune mère, qui l'allaita durant une semaine. Alors sa voix s'éteignit; mais les sources de la vie restèrent fécondes toute une année; l'amour fut plus fort que la mort. Et aujourd'hui encore les mères dont le lait a tari visitent pieusement le lieu de ce miracle.

CHAPITRE XIV.

La réforme en Turquie et les Serviens.

Avant de parler des derniers troubles qui ont amené l'état actuel de la Servie, jetons un coup d'œil sur les phases politiques qui ont forcé l'empire turc à emprunter aux nations chrétiennes un système militaire qui, tôt ou tard, modifiera profondément le principe fondamental de l'islamisme.

Bien souvent l'unité du gouvernement a été mise en péril par des révoltes assez sérieuses pour faire croire à un démembrement prochain et à l'indépendance définitive de pachalics importants. L'Égypte et la Bosnie elle-même ont eu leurs périodes de résistance et d'isolement. Cependant le gouvernement turc a résisté à toutes ces secousses; et il ne s'est vu sérieusement menacé que par la politique des grands États européens. Le développement rapide de la puissance russe était pour Constantinople un danger qui grandissait chaque jour. Il se révéla pour la première fois avec des symptômes sérieux lorsqu'une flotte, envoyée par Catherine, promena dans la mer Égée le pavillon russe : toute la Grèce s'émut, et, bien que les temps ne fussent pas mûrs, il était aisé de prévoir que désormais les raïahs trouveraient dans leurs coreligionnaires du Nord des alliés naturels et un appui.

Mais il était plus aisé de préparer l'anéantissement de la Turquie que de s'entendre pour le partage de ses dépouilles. L'Autriche, qui a un si grand intérêt à tenir libre le cours du Danube, agit de son côté de manière à flatter les espérances des Slaves chrétiens. Dans la guerre de 1788, l'empereur Joseph s'était uni contre la Porte avec le cabinet de Pétersbourg; il s'agissait non plus d'une campagne pour le redressement d'un grief particulier, mais de la destruction de l'empire turc; pour venger enfin, comme ce prince le disait lui-même, l'humanité de ces barbares.

Les Grecs mirent une flotte au service de cette croisade philosophique; mais les Serviens surtout prirent une part active aux opérations militaires. Joseph avait eu l'heureuse idée de former un corps de volontaires slaves; cette proposition fut acceptée avec empressement par les Serviens, parmi lesquels on recruta des troupes nombreuses connaissant les localités et habituées à la guerre des montagnes. Ces auxiliaires furent d'un grand secours au siége de Belgrade en 1789; et, après la prise de cette ville, le colonel Mikhalévitch, qui commandait ces volontaires, prit position entre Iagodina et Kioupri. Il s'ouvrit un passage jusqu'à la ville de Karanovitz par des chemins où jamais armée n'avait pénétré, et enleva cette place aux Turcs. Au commencement de l'année suivante, il parut devant Krouschévatz, ancienne résidence du roi Lazare. Les églises dont les Turcs avaient fait des écuries furent purifiées, et retentirent d'actions de grâces.

Les Serviens se crurent délivrés de leurs oppresseurs : ils se considéraient déjà comme sujets de l'empereur d'Autriche; et dans maintes circonstances ils se joignirent aux Allemands pour combattre l'ennemi commun.

Leurs espérances ne tardèrent pas à être déçues. Les cabinets rivaux s'alarmèrent des conquêtes de l'Autriche, qui détruisaient l'équilibre européen, et il fut question de rendre à la Turquie ses anciennes frontières. La France jugeait avec raison que l'affaiblissement de l'empire ottoman du côté de la Hongrie et sur les bords du Danube, le laisserait sans défense devant la Russie. La Prusse était indécise; elle n'avait pas encore renoncé aux plans du grand Frédéric, qui consentait à laisser l'Autriche s'étendre à l'est moyennant quelques concessions de territoire sur la frontière polonaise : il avait prévu que l'influence de la Prusse sur l'Allemagne se fortifierait de toute celle que prendrait l'Autriche sur les provinces slaves, et que la question d'Orient ne pourrait manquer d'introduire de graves éléments de discorde entre les cours de Vienne et de Pétersbourg. Le ministre Herzberg aurait donc vu sans répugnance l'Autriche s'étendre en Valachie et en Moldavie, ou du moins rentrer en possession des dépendances serviennes qui lui avaient été concédées à la paix de Passarovitz.

Mais les alliés de la Prusse, les Anglais et la Hollande, étaient peu disposés à donner les mains à ces concessions. En général, on aimait mieux conserver en Europe un état de choses dont les inconvénients et les dangers étaient connus que de voir surgir des difficultés de nouvelles combinaisons.

D'ailleurs la révolution française, dont il était encore impossible de calculer toute la portée, menaçait l'existence des monarchies, et dans la prévision d'un danger commun les souverains accueillaient instinctivement toutes les mesures conservatrices, à quelque ordre d'intérêt qu'elles se rattachassent, et renvoyaient à d'autres temps plus opportuns tout plan de remaniement politique.

Ces considérations prévalurent, et la Servie fut rendue aux Turcs. On se contenta de stipuler qu'il y aurait une amnistie pour les raïahs qui auraient servi contre les Turcs ou passé du côté de l'empereur.

Jamais les Serviens n'avaient senti plus vivement que, si leurs puissants voisins utilisaient dans l'occasion leurs ressources et leur courage, ils faisaient bon marché d'intérêts secondaires dans les traités qui les rapprochaient.

Cependant il n'est pas donné à la diplomatie de changer au gré de ses allures l'esprit d'un peuple brave et fier. Le contact de l'armée impériale avait profité aux Serviens; leurs aptitudes militaires s'étaient complétées au contact de la discipline de l'armée impériale; et, dans leur instinct slave, ils s'étaient approprié par la pratique les avantages qui font la supériorité des nations occidentales.

Obligés de rendre leurs forteresses aux Turcs, ils en sortirent rangés en bataille et dans un si bel ordre que les commissaires ottomans désignés pour prendre possession de ces places en témoignèrent leur surprise. On rapporte qu'un d'eux s'écria en s'adressant à des chefs autrichiens : Voisins, qu'avez-vous fait de nos raïahs? (Ranke.)

De son côté, la Russie ne négligeait aucuns moyens pour affaiblir chez les populations slaves soumises aux Turcs le sentiment d'obéissance; elle agissait sur elles directement par les agents et indirectement par les concessions qu'elle arrachait à la Porte par les traités. Les concessions religieuses accordées aux Moldo-Valaques et aux Grecs, ne pouvaient rester étrangères aux Bosniaques, aux Monténégrins et aux Serbes.

Cependant le salut de la Turquie, du moins comme puissance politique, semble être sorti du danger même qui la menaçait. La supériorité militaire des Russes et des Autrichiens paraissait si évidente pour les sultans qu'un d'eux, Moustapha III, écrivait: L'empire est perdu il n'est donné à aucun de nous de le relever de ses ruines! Un vizir, considérant combien il paraissait problable que les Turcs seraient rejetés hors de l'Europe, osa dire à son maître : Il y a aussi en Asie des vallées et de beaux ombrages où nous pouvons construire des kiosques.

L'orgueil musulman attribuait les revers de l'empire non pas à la supériorité de la tactique des chrétiens, mais à l'incapacité des chefs; les Turcs de Constantinople tournaient avec espoir leurs yeux vers Sélim, dans lequel ils croyaient reconnaître toutes les qualités qui distinguaient les Amurat et les Mahomet.

Nous avons déjà vu que Sélim mit tous ses soins non pas à ressusciter un passé désormais impossible, mais à lutter à armes égales contre des voisins ambitieux. Pour arriver à cette égalité il fallait une réforme radicale: il osa la tenter et heurter de front les préjugés et les scrupules religieux de son peuple. Il est probable que la première idee de ce changement important lui fut inspirée par ses relations avec la France, qui, dans ses démêlés avec la Russie et l'Autriche, avait besoin de se ménager une alliance solide et dont l'utilité ne dépendît point d'un premier revers. Quoi qu'il en soit, si des agents étrangers ont été les instigateurs de la réforme, le sultan eut du moins le mérite d'en reconnaître la nécessité et d'en conquérir le principe, au péril de sa vie, sur ses propres sujets. Il est constant que Tott et Bonneval agirent dans ce sens d'après les instructions de la cour de Versailles, que M. de Vergennes avait déjà prévu toutes les conséquences de la

conquête de la Crimée, et qu'en 1785 un grand nombre d'officiers français étaient envoyés à Constantinople pour y former des artilleurs et initier l'armée à la tactique européenne. Les vaisseaux de la flotte turque furent construits sur les modèles français; on éleva des forts des deux côtés du canal pour garantir la ville contre les attaques d'une escadre sortie de la mer Noire. En un mot, les ingénieurs français changèrent tout le système de fortification. Sur les frontières, on répara les forteresses, et l'on en construisit de nouvelles. Les officiers de mérite, anglais, suédois et autres étaient sûrs de trouver en Turquie des emplois convenablement rétribués. On dit même qu'un prisonnier russe, Turc de naissance, avait formé à la tactique européenne une troupe de renégats, uniquement d'abord pour l'amusement du grand vizir, et que le sultan prenait un grand plaisir à les voir manœuvrer. Omer Aga fut le premier qui conseilla au sultan d'appliquer la réforme à l'infanterie, en commençant par les janissaires. Il paraît que, dès l'année 1793, il en fut sérieusement question dans le Divan. Il était naturel que des changements de cette importance causassent des troubles sérieux. Nous avons déjà raconté ailleurs comment la fermeté des règnes suivants a fini par décourager les résistances, sans tarir complétement la source des anciennes tendances et des préjugés religieux. Mais, comme il arrive dans toutes les réformes, le danger a changé de nature; le raïah, qui se sent réhabilité par le fait des nouvelles institutions, est moins que jamais disposé à tendre patiemment la tête au joug. Traité avec plus de modération, il attribue à la crainte ce qu'on voudrait lui montrer comme la conséquence d'un meilleur système, et plus on lui accordera, plus il élèvera ses exigences, jusqu'à ce qu'il ait obtenu l'égalité des droits et des charges. Si les concessions vont jusque-là, les principaux États de l'Europe, dans l'hypothèse où ils persisteraient à maintenir l'existence de la Turquie, se verront peut-être obligés de secourir les Turcs contre leurs sujets chrétiens, et, le Koran à la main, le mahométan pourra dire : Le règne de la parole du prophète est éternel; Dieu force les infidèles à s'entre-détruire pour le triomphe des saintes vérités.

CHAPITRE XV.

ESPRIT DE RÉSISTANCE ET TROUBLES EN SERVIE.

Le passé historique des Serviens prouve combien la lutte de la nationalité contre le despotisme a été opiniâtre et acharnée. Les pachas délégués pour administrer cette province étaient obligés de déployer une sévérité qui allait jusqu'à la cruauté et à la persécution. Toujours sur leurs gardes, parce qu'ils étaient sans cesse menacés, placés entre les jugements sommaires d'un despotisme ombrageux et les périls d'une conspiration permanente, ils frappaient sans ménagement coupables et suspects. Dans l'exercice d'un pouvoir illimité, ils s'habituaient eux-mêmes à l'indépendance; plusieurs d'entre eux purent résister ouvertement aux sultans en s'appuyant sur les partis qui divisaient la population turque et même, dans certaines circonstances, sur les raïahs.

Les janissaires de Belgrade, indépendamment de tous les abus que se permettait ce corps dans toute l'étendue de l'empire, formaient une association compacte, hostile aux pachas et aux spahis; peu soucieux des ordres du sultan, ils visaient à une domination exclusive. Leurs chefs se désignaient par le nom de dahis (supérieurs). Leurs agas s'entouraient d'un appareil militaire qui éclipsait l'entourage des pachas. Sans être officiel, leur caractère était tellement considéré que l'on aimait mieux traiter avec eux qu'avec les autorités compétentes; l'empereur Joseph lui-même suivit cette marche. Ces agas, sûrs de l'impunité, se permettaient toutes sortes de violences et de crimes. C'est ainsi que peu de temps avant la guerre de 1788 l'aga Akhmet, surnommé Déli-Akhmet, fit massacrer de sa propre autorité une quinzaine de spahis, et personne n'osa lui demander compte de cet acte de vengeance.

Lorsque Belgrade fut rendu aux Turcs, le sultan résolut de refréner l'ambition

des janissaires, dont l'autorité dans cette ville balançait la sienne. Il investit le nouveau pacha Ébou-Békir d'un firman en vertu duquel les janissaires devaient sortir de Belgrade et de tout le pachalic. L'exécution de cet ordre offrait les plus grandes difficultés; la force n'eût pas suffi, le pacha s'aida de la ruse. Laissons parler l'historien Ranke, dont les données forment le fonds de notre récit : « Avant de s'aventurer à publier le « firman d'exil, Ébou-Békir jugea né« cessaire de se débarrasser des chefs « janissaires les plus influents. Arrivé à « Nisch, sur la frontière du pachalic, « il reçut les félicitations des spahis et « de quelques autres propriétaires de la « province. Parmi ces derniers se trou« vait Déli-Akhmet. L'aga était entouré « d'un si nombreux cortége qu'il eût été « imprudent de l'arrêter en ce moment; « mais plus tard, comme il se rendait « à une seconde audience et qu'il mon« tait les degrés suivi seulement de « quelques personnes, il se vit tout à « coup attaqué : un serviteur du pacha, « caché en embuscade, lui tira un coup « de feu par derrière. Délivré d'Akh« met et au milieu du tumulte que « produisit cet assassinat, Ébou-Békir « fit publier le firman.

« Les spahis rentrèrent dans les pri« viléges dont les avaient dépouillés les « janissaires; ils prélevèrent, comme « par le passé, la dîme et la glavnitza; « les Serviens qui avaient été forcés d'é« migrer rentrèrent dans leurs biens, « et purent compter sur une observation « plus exacte de tout ce qui avait été sti« pulé précédemment en leur faveur. « Quant aux biens des janissaires, ils « furent saisis par la couronne; et les « bannis allèrent chercher un asile dans « les districts du voisinage. Ces moyens « étaient déloyaux et violents; mais « c'étaient les seuls qui pussent réussir.

« Il était tout simple qu'un parti ainsi « frappé essayât de la résistance et qu'il « entraînât avec lui tous les intérêts « qu'atteignait sa disgrâce. La révolte « de Pasvan-Oglou, à Widin, eut lieu « à la même époque; peut-être faut« il l'attribuer aux menées des janis« saires.

« Ce Pasvan-Oglou s'était distingué « à la tête d'un corps de volontaires « dans la guerre de 1788, et il était ren« tré à main armée dans la possession « de ses biens héréditaires, dont son pere « avait été expulsé.

« Il avait contracté alliance avec d'au« tres guerriers, espèce de condottieri, « nommés *Krdschalis*, que la Porte « avait congédiés lors du rétablisse« ment de la paix, mais qui n'étaient « rien moins que disposés à renoncer « au métier des armes. Leurs bandes « infestaient la Macédoine et la Bulga« rie; dès qu'un pacha était en ré« volte contre le Grand Seigneur, ils « s'empressaient de lui offrir leurs ser« vices; en un mot, ils prenaient part « à tous les troubles qui offraient « un caractère sérieux; quand ces oc« casions leur manquaient, ils se répan« daient dans les districts, pillant et « levant des contributions pour leur « propre compte.

« Lorsqu'ils eurent ravagé Moscopolis « (ou Boscopolis), une des principales « villes de la Macédoine, les autres ci« tés s'empressèrent d'entrer en arran« gement avec eux, aimant mieux leur « payer une sorte de tribut que de s'ex« poser à une ruine totale.

« Ces aventuriers se plaisaient à « étaler un grand luxe d'armes et à « monter de beaux chevaux richement « sellés. Ils se faisaient suivre de femmes « captives habillées en hommes, desti« nées à les divertir par leurs chants et « leurs danses et qui tenaient leurs « chevaux lorsqu'ils mettaient pied à « terre pour combattre. Comme ils n'ob« servaient aucune religion, ils rece« vaient indistinctement dans leurs « rangs et mahométans et chrétiens. « Du reste, leur organisation militaire « était celle des autres troupes; ils obéis« saient à des bimbaschi et à des bou« loukbaschi.

« Pasvan-Oglou était en étroite rela« tion avec cette bande : telles étaient « les conventions qu'il leur avait faites : « Le butin sera pour vous et la gloire « pour moi! La Porte lui avait associé « un pacha dans la province; mais bien« tôt il se lassa de voir son autorité par« tagée, et il demanda les trois queues. « Dix mille Krdschalis étaient à sa solde « dans Widin.

« Tout en demandant à recouvrer son

« héritage, il avait combattu de tout « son pouvoir les innovations. Il ac« cueillit les janissaires expulsés de Bel« grade et de la Servie, inscrivit son « nom sur leurs listes et fit sa cause de la « leur. Peut-être fut-il porté à prendre « la defense de ces célèbres proscrits « par la considération qui entourait leur « chef à Widin. Bajazet 1[er] avait nommé « lui-même Turnad-Baschi dans cette « ville, et l'y avait installé comme com« mandant de la soixante-huitième orta. « En mémoire de cette distinction, le « chef des janissaires de Widin portait « le nom de Turnad-Baschi, comme « titre héréditaire.

« Mais un motif plus puissant pour « Pasvan-Oglou, c'était l'appât offert à « son ambition par les nouvelles réfor« mes que les Turcs regardaient comme « contraires à la religion : telle était « leur répugnance à cet égard que le « gouvernement dut prouver par un do« cument légal que jamais le Koran n'a« vait interdit l'usage de l'artillerie et « des baïonnettes.

« Olivier, qui se trouvait alors à Cons« tantinople, assure que les janissaires « refusaient formellement d'aller com« battre contre Pasvan-Oglou (1).

« Ce fut en vain que la Porte envoya « une autre armée (1798), composée « d'Européens et de troupes asiatiques, « pour réduire le pacha rebelle. On dit « qu'en apprenant la marche de cette « armée il dit tranquillement : J'aurais « pu lever cent mille hommes, mais « j'aime mieux vaincre avec dix mille. « Et en effet il pouvait espérer de lutter « avec avantage malgré l'infériorité nu« merique de ses troupes. Il n'y avait « aucun accord entre les pachas qui « marchaient contre lui; en profitant « d'un instant favorable, il comptait les « battre séparément. En effet, un jour « qu'à la suite d'une longue pluie l'en« nemi, réfugié dans des baraques et « sous des tentes, se trouvait harassé « et découragé, les Krdschalis sortirent « frais et dispos de la ville et mirent « facilement les assiégeants en déroute. « Depuis ce moment Pasvan-Oglou fut « pour tous ses voisins un objet de « crainte respectueuse.

« A des époques diverses, il s'em« para de Tschernetz, de Nicopolis et « de Kraïova; et s'il dut renoncer à l'oc« cupation de quelqu'une de ces places, « il ne les céda jamais qu'à des forces « bien supérieures et après les plus « énergiques efforts. Un grand nombre « d'habitants s'enfuirent de la petite Va« lachie et se réfugièrent en Transylva« nie; d'autres, qu'on soupçonnait d'être « favorables à sa cause, étaient punis « comme coupables de trahison (1). En « Bulgarie, la confusion était à son « comble. Enfin, lasse d'une résistance « si opiniâtre, la Porte céda et envoya « au rebelle les trois queues. Le sort de « la Servie était en quelque façon atta« ché à la résistance du pacha de Widin.

« Ébou-Békir et son successeur, « Hadji Moustapha, qui tenait les janis« saires à distance, administrèrent la « province dans un système entièrement « opposé au gouvernement dur et vio« lent de leurs prédécesseurs. On laissa « les raïahs tranquilles; et ils se trou« vèrent heureux de respirer sous des « lois équitables. Le pays devint riche « et florissant par le même moyen qu'on « employa jadis en Allemagne et en An« gleterre, quand ces contrées étaient « encore couvertes de forêts : les habi« tants y élevèrent des pourceaux. La « Servie gagnait à ce commerce, avec « l'Autriche seulement, 1,300,000 flo« rins ou 3,250,000 francs. Hadji« Moustapah, contribua surtout à cette « prospérité et mérita le nom de Srpska « maïka (la mère des Serviens).

« Personne ne fut inquiété pour « avoir servi dans le corps des volon« taires du temps de la guerre des Au« trichiens; Alexandre Nénadovitch, « qui avait fait cette campagne comme « officier contre la Turquie, fut même « élevé à la dignité de grand knièze. « Quand Pasvan-Oglou, à l'instigation

(1) Les soldats disaient hautement qu'ils ne feraient jamais la guerre à un musulman qui n'avait selon eux d'autres torts que celui de vouloir empêcher que l'on ne portât atteinte à leurs droits. (Voyage dans l'empire Othoman.)

(1) Engel, *Histoire de la Valachie*. L'auteur, en ce qui concerne Pasvan-Oglou, cite Seetzen, qui, d'ailleurs, ne donne que peu de renseignements.

« peut-être des janissaires, commença à « menacer la Servie, il prit d'abord Kladovo et tenta de s'emparer de l'île de « Poretsch. Dans ce danger, Hadji-« Moustapha n'hésita point à appeler les « raïahs aux armes : il leur représenta « qu'il serait plus avantageux pour eux « de vendre leur bétail pour acheter des « armes que de se laisser dépouiller de « tout par les ennemis.

« Depuis la dernière guère, il était « resté beaucoup d'armes dans le pays, « et le peuple s'en servit avec empres-« sement. L'esprit guerrier qui s'était « rallumé, à l'excitation de l'Autriche, « se manifesta avec une nouvelle vi-« gueur sous le commandement d'un « pacha; les knièzes eux-mêmes le-« vèrent une armée où se distingua, « comme bimbascha, Stanko, fils d'un « chef de brigands.

« Soutenus par les Turcs, mais « indépendants de tout contrôle dans « leurs opérations, les Serviens furent « encore victorieux. Stanko ne permit « point que son armée fût sur un pied « inférieur à celle des Turcs; et il « tua sans hésiter un d'eux qui venait « de massacrer un prisonnier. Turcs « et raïahs restèrent unis dans leur in-« térêt commun, et Pasvan-Oglou ainsi « que ses janissaires rencontrèrent une « résistance insurmontable.

« Il paraît singulier, au premier coup « d'œil, que la Porte se soit résignée « non-seulement à un accommodement « avec Pasvan-Oglou, mais encore « qu'elle se soit relâchée de sa sévérité « à l'égard des janissaires expulsés de « Belgrade. Cette contradiction appa-« rente s'explique par un autre ordre « de considérations.

« L'orgueil des musulmans se ré-« voltait à l'idée que des Turcs at-« tachés à la foi antique fussent ban-« nis d'un pachalic, tandis que des « sujets chrétiens s'y élevaient en ri-« chesses et en importance. Et en effet « le muphti lui-même avait déclaré que, « selon son opinion, il était contre la loi « de dépouiller les fidèles de leurs biens « en faveur des raïahs. Sur cet avis, le « Divan ordonna au pacha de rappeler « les janissaires, quoiqu'ils eussent été « exilés en vertu d'un firman, et qu'ils « eussent pris parti ouvertement pour « un pacha rebelle. Hadji-Moustapha « ne pouvait résister à cet ordre sans se « mettre lui-même en opposition avec « le gouvernement : il obéit.

« Les conséquences de cette mesure « étaient faciles à prévoir ; elles furent « des plus graves.

« D'abord les janissaires affectèrent « de ne point presser le pacha de leur « faire rendre leurs propriétés ; ils s'abs-« tinrent de toutes paroles comminatoi-« res, et ils parurent se contenter qu'on « leur donnât des emplois a la douane « et au palais. Cependant ils repri-« rent bientôt leurs anciennes préten-« tions, et les raïahs furent les premiers « à s'en apercevoir.

« A Svileouva, dans le district de « Schabatz, vivait un homme respecté « pour son caractère et son honorabi-« lité. Il s'appelait Ranko, et était grand « prince de Knéjina. Une fois, comme « il s'agissait de régler l'impôt de la « porièza, un janissaire de Schabatz, « Bégo Novlianin, demanda à Ranko « de l'augmenter à son profit de quel-« ques centaines de piastres. Cette pré-« tention peut déjà donner une idée de « ce que les janissaires osaient se per-« mettre. Ranko eut le courage de re-« fuser; mais la vengeance ne se fit pas « longtemps attendre. Bégo Novlianin « se garda bien de l'attaquer dans son « village; mais, la première fois que « Ranko vint à Schabatz, le janissaire, « assisté de quelques camarades, le tua « dans une taverne. Le pacha jugea que « ce crime ne pouvait rester impuni ; il « était bien résolu à ne pas laisser aller « les choses comme autrefois. Cependant « le janissaire et ses adhérents s'étaient « emparés de la forteresse de Schabatz. « Hadji-Pacha envoya un corps de six « cents hommes pour les y forcer : mais « Bégo Novlianin trouva le moyen de « s'évader de la place, et se réfugia en « Bosnie. La conduite du pacha en cette « circonstance attira sur lui le ressen-« timent du corps entier des janissaires.

« Ce fut sans doute à leur instigation « que Pasvan-Oglou renouvela ses atta-« ques contre la Servie. Le pacha se vit « obligé d'envoyer ses meilleures trou-« pes à la défense de la frontière. Elles « se composaient d'un corps de Turcs et « de Serviens, commandé par son propre

« fils. C'était précisément ce qu'attendaient les janissaires. Ils saisirent l'instant favorable, se rendirent maîtres de Belgrade et assiégèrent Hadji dans le fort supérieur. Là il aurait pu tenir jusqu'au retour de Dervisch-Beg, son fils, qu'il avait informé de sa position ; mais un des krdschalis qu'il avait à son service se laissa gagner par les janissaires et les introduisit par une tranchée dans la place. Le même jour où Dervisch-Beg arrivait à Grozka, près de Belgrade, son père fut fait prisonnier. On força Hadji-Pacha de tenir ses troupes à distance, et à peine les Serviens furent-ils dispersés et les Turcs arrivés à Nisch que le pacha fut massacré dans la forteresse. Les janissaires informèrent le gouvernement de ce meurtre dans les termes suivants : Hadji-Pacha n'était qu'un faux Turc qui tenait le parti des raïahs; il a reçu sa récompense.

« Ils demandèrent un pacha sans que leur intention fût de lui obéir; car, en tuant Hadji, ils prétendaient s'arroger désormais tout le pouvoir. Quatre de leurs chefs, Fotschitch-Mahomet-Aga, Aganlia, Moula-Joussouf et Kutschouk-Ali, se partagèrent l'autorité suprême. Ils reprirent le titre de dahis. Chacun d'eux reçut en lot une certaine étendue de pays; cependant ils continuèrent de tenir conseil à Belgrade, où ils dirigeaient en commun les affaires générales.

« Lorsque des dissentiments s'élevaient entre eux, et ils étaient fréquents, c'était le vieux père de Mahomet-Aga qui les aplanissait toujours. Quant au nouveau pacha, Aga-Hassan, on ne lui laissa qu'un pouvoir restreint. Ce furent eux qui fixèrent et levèrent l'impôt de la porièza aussi bien que les autres taxes, et ils établirent un nouveau système d'administration. Comme les janissaires qui les entouraient ne suffisaient point à toutes les exigences du service, ils appelèrent à leur aide d'autres auxiliaires. Les Bosniaques et les Albanais, à la nouvelle de la révolution qui venait de s'opérer en Servie, accoururent en foule à Belgrade. Ces hommes, qu'on avait vus arriver en haillons et dont la plupart vivaient jadis du métier de portefaix, se promenaient sur les chemins, montant de magnifiques chevaux arabes, étalant des vêtements de velours brodés d'argent et d'or. Insolents avec tout le monde, ils se montraient obséquieux et rampants devant leurs maîtres. Ces étrangers ne furent point employés comme force militaire, mais seulement pour exécuter les ordres des janissaires.

« Les dahis envoyèrent les plus considérables d'entre leurs affidés, surtout s'ils étaient janissaires, dans les différentes villes, avec le titre de kabadahis, et l'autorité de ces délégués s'y exerça avec plus de rigueur que jamais : il n'y avait pas un kadi qui eût osé risquer une observation sur leur conduite. Dans les villages, les subasches exécutaient les sentences des juges et des magistrats. Ces gens, qu'on recrutait d'ordinaire dans les plus basses classes des Bosniaques, avaient pouvoir de vie et de mort, vivaient aux dépens des paysans, et s'enrichissaient de leur travail. Sur un signe de leurs maîtres, ils couraient exécuter leurs ordres. Ce système ressemblait assez à celui qui fut établi en Égypte à l'époque où les Mamelouks, réunis au Caire, s'étaient approprié le pays, qu'ils administraient par leurs kiaschefs, sans s'inquiéter du pacha qu'on leur envoyait de Constantinople.

« Cependant, en Servie, les janissaires allèrent plus loin encore : peut-être la différence qu'il y avait entre ces deux corps doit-elle être attribuée à ce que les janissaires visaient à devenir les seuls propriétaires du sol. Sous le titre de Tschitlouksahibis, ils se donnaient pour les maîtres du pays; comme pour justifier cette prétention, ils faisaient bâtir de vastes maisons de campagne. En dehors des taxes déjà fixées, ils demandaient le neuvième des produits de la terre, et exigeaient des habitants diverses corvées. Les spahis qui ne voulaient pas se prêter à leurs extorsions furent assez souvent exilés.

« Il résulta de tous ces abus un mal qui jusqu'alors avait été évité. La terre et le paysan furent considérés comme la propriété de quelques individus;

« l'usurpation menaçait de s'étendre de « province à province. C'est de cette « manière que Pasvan-Oglou était par« venu à étendre son autorité; on lui « attribue la création des subasches. « En Bosnie Ali-Beg de Svornik pro« céda de la même manière; il par« courait le pays en faisant garrotter les « habitants; ensuite il les forçait à dé« clarer par écrit qu'ils lui avaient vendu « leurs terres. Muni de ce titre, il se dé« clarait Tschitlouksahibi, et envoyait « ses subasches dans les villages. Cette « ligue entre les chefs de la Servie for« mait un système étroitement lié dans « toutes ses parties. De même que les « dahis avaient été utiles sous Pasvan« Oglou, ainsi Ali-Beg se rendit à Bel« grade pour se faire inscrire dans leur « communauté.

« Contrairement à la volonté du sul« tan, dont le nouveau système tendait « à placer le pouvoir du gouvernement « dans une seule main, la Servie s'orga« nisait dans un esprit d'oligarchie. Tout « y reposait sur les abus et la violence, « que précisément il se proposait d'abo« lir. Malheur à qui aurait tenté d'arrê« ter le cours de ces usurpations insolen« tes dans le domaine des janissaires. « La conduite d'Ali-Beg Vidaïtch avait « alarmé la jalousie de quelques-uns de « ses parents, qui excitèrent à la révolte « le district de Spretschа. Mais avec l'ap« pui des dahis il triompha, et sa colère « tomba sur les insurgés. Pillages, con« tributions de guerre, emprisonne« ments et exécutions par étranglement, « tels furent les moyens qu'il choisit « pour rétablir l'ordre.

« Dans le district de Belgrade, un « vieil officier qui avait servi sous Hadji « Moustapha, nommé Asam-Beg, et qui « avait rempli la charge de defterkiaïa « ou conseiller de la chambre, résolut, de « concert avec ses amis et avec l'aide des « spahis et des raïahs, d'organiser une « révolte contre les dahis. Il s'était pro« curé des munitions, et il était occupé « à les distribuer parmi le peuple lors« qu'un des conjurés, son propre frère, « commença prématurément le mouve« ment, ce qui le fit échouer. »

Ce fâcheux dénouement d'une trame habilement ourdie eut les conséquences les plus funestes. Les dahis, qui s'étaient montrés cruels par ressentiment et par crainte, redoublèrent de rigueur lorsqu'ils se virent en droit de justifier leurs persécutions. Les spahis se virent forcés de quitter le pays; et ce fut seulement sur les frontières que quelques-uns d'entre eux se hasardaient à visiter furtivement leurs villages. Les subasches se livrèrent aux dernières violences. Ils enlevaient au paysan ses vêtements de fêtes, et en faisaient des housses pour leurs chevaux. Ils se plaisaient à interrompre le service divin, forçaient les femmes et les filles à venir danser le kolo devant leurs habitations, et enlevaient celles qui leur plaisaient.

La Servie offrait le spectacle de tous les désordres qui accompagnent les guerres civiles; les vengeances exercées par ces hommes naturellement féroces avaient un caractère d'autant plus odieux que les janissaires les regardaient comme des représailles. Tout principe d'autorité régulière était méconnu, et l'anarchie s'appuyait sur elle-même.

Les spahis dépossédés et bannis adressèrent leurs plaintes à Constantinople. Les kniézes se concertèrent aussi. Ils se réunirent dans un cloître pour y délibérer, et envoyèrent une supplique au sultan. Ils y exposaient que les dahis, après les avoir indignement dépouillés, les avaient réduits à se vêtir d'écorces, et que, non contents de s'en prendre à leurs biens, il les attaquaient journellement dans leur religion, leur moralité et leur honneur; que désormais aucun Servien n'était sûr de conserver sa femme, sa fille ou sa sœur, et que l'Église, les couvents, les moines et les prêtres étaient en butte aux plus violents outrages. « Si tu es encore notre tsar, ajoutaient-ils, viens et délivre-nous de ces malfaiteurs; si tu ne veux pas nous sauver, déclare-le, afin que nous sachions qu'il ne nons reste plus qu'à nous réfugier dans les montagnes et les forêts ou à terminer dans les fleuves notre misérable existence. » Ces prières ne restèrent pas sans effet. Ibrahim-Aga et Asam, qui, après avoir échoué dans leur dernière conspiration, s'étaient réfugiés à Constantinople, y appuyèrent les doléances des spahis et des kniézes. Mais cette apparence de justice ne fit que rendre le mal encore plus grave. Il sem-

blait que le sultan n'eût plus pour protéger ses sujets que des représentations ou de stériles menaces. Il fit savoir aux dahis que, s'ils ne se conduisaient pas mieux à l'avenir, il enverrait contre eux une armée, non pas une armée turque, ce qui serait faire combattre des fidèles contre des fidèles, mais des soldats d'autres nations et d'une religion différente, et que, s'ils s'exposaient à ce danger, ils seraient traités comme jamais des Turcs ne l'avaient été jusqu'alors.

A la réception de ce message, les dahis se demandèrent : De quelle armée le sultan veut-il parler? Il n'est pas présumable qu'il pense à introduire des étrangers dans l'empire : par Allah! s'écrièrent-ils, il ne peut être question que des raïahs! Ils se persuadèrent alors qu'on enverrait contre eux ou Dervich-Beg, le fils de Moustapha, ou Asam-Beg pour soulever les Serviens sous les ordres des knièzes et des voïvodes. Dans cette persuasion, ils résolurent d'aller dans toutes les nahies et de faire périr ceux des chefs dont l'influence ou le courage leur paraîtrait offrir quelque danger.

« Ce fut en février 1804 que les dahis « commencèrent à mettre à exécution « leurs criminels projets en se distribuant « la tâche dans leurs circonscriptions « territoriales respectives. D'abord ils « ne rencontrèrent aucune résistance. « Lorsqu'ils entraient dans un village, « eux ou leurs baillis, les habitants, « suivant l'usage, venaient à leur ren- « contre pour leur offrir des vivres ou « tenir leurs chevaux. Ils profitèrent de « cette occasion pour arrêter quiconque « leur était suspect. La mort des « knièzes et des kmeti ne leur suffit « point; pour peu qu'un Servien jouît « d'une certaine réputation, soit par « sa bravoure et son éloquence, soit « par sa fortune, il était immédiatement « massacré. La première victime fut « le prince Stanoï, de Begrlitza; puis « vint le tour de Marc Tscharapitch, de « Stéphan de Séoke et de Théophane « d'Oraschie, près de Smédérévo; tous « étaient knièzes. On exécuta ensuite « les anciens bouloukbaschis Sanko Gad- « jitch de Boletch, Mathias de Kra- « gouïévatz, et même l'abbé du monas- « tère de Moravtza; car la sainteté des « fonctions ecclésiastiques n'arrêtait « point les dahis.

« Peu de temps avant ces massacres, « l'archimandrite Rouvim s'était enfui « du monastère de Bogavadia. Alexa « Nénadovitsch, soupçonné d'être l'au- « teur d'une lettre envoyée en Autri- « che, dans laquelle on retraçait avec « énergie les malheurs qui acca- « blaient les Serviens, en avait rejeté « la responsabilité sur l'archevêque, « qu'il savait absent. Cependant ce pré- « lat eut la funeste idée de revenir; « Alexa l'informa du danger qu'il cou- « rait : Tu ne sais pas, repondit Rou- « vim, combien est triste le séjour dans « la terre étrangère; tu en feras à « ton tour l'expérience. L'un et l'autre « se flattèrent d'échapper à la vindicte « des dahis, Rouvim parce qu'on lui « donna l'assurance qu'il n'était plus « soupçonné, Alexa parce qu'un de ses « neveux travaillait comme peintre pour « un des tyrans. Ils n'en furent pas « moins tués, le premier par Fotschitch, « le second par Aganlia, qui lui fit su- « bir d'horribles tortures. Les supplices « appelaient d'autres supplices; partout « régnaient le deuil et la crainte. Comme « tout le monde était suspect, il n'y « avait de sécurité pour personne. Les « Serviens crurent que leur extermi- « nation était résolue. On ne voyait « plus dans les villages que des vieillards « et des enfants; lorsque paraissaient « des Turcs, tous les hommes valides, « accompagnés des épouses et des jeu- « nes filles, se sauvaient dans les mon- « tagnes et demandaient un refuge aux « Heiducks. »

CHAPITRE XVI.

RÉACTION PARMI LES PAYSANS. KARA GEORGE. LES HEÏDUKS. VELIKO. JACOB NENADOVITCH. PROGRÈS RAPIDES DE L'INSURRECTION.

L'orgueil et la cruauté des dahis, l'exécution d'un plan froidement conçu, qui consistait à frapper tous ceux qu'on soupçonnait capables de résistance, auraient bientôt fait descendre la nation serbe au dernier degré de l'avilissement et de la servitude si le gouvernement turc, toujours occupé de la réforme militaire, n'eût pas compris qu'une con-

duite si violente l'atteignait gravement dans son autorité. De leur côté, les raïahs n'ignoraient point que leurs tyrans faisaient obstacle aux vues du sultan, et comme on les avait réduits à ne plus garder aucun ménagement, ils prirent le seul parti qui leur offrît une chance de salut, celui de la révolte.

Le pays est singulièrement favorable à la guerre de partisans. Il offre en descendant vers le Danube et la Save trois divisions naturelles. Celle du centre, appelée Schoumadia ou contrée de forêts, est la plus importante: elle est séparée des deux autres, d'un côté par la vallée de la Morava, qui est fréquemment inondée, et de l'autre par la Kolonbara, qui forme un torrent vers sa sonrce, et se perd ensuite dans de vastes marécages. Comme le sentiment né d'un excès d'oppression était le même partout, l'insurrection commença dans ces trois divisions sans que les chefs se fussent concertés entre eux.

« Dans la Schoumadia trois Serviens se mirent à la tête du mouvement; c'étaient George Pétrovitch, appelé par les Slaves Czrni George et par les Turcs Kara George, c'est-à-dire George le Noir; Janko Katitsch et Vasso Tscharapitch.

George avait pris la fuite à l'instant même où l'on s'apprêtait à le saisir : il s'occupait à rassembler un troupeau de porcs, qu'il avait l'intention d'aller vendre en Autriche. Cette profession était honorée dans le pays en raison des bénéfices qu'elle rapportait. Lorsqu'il vit venir les Turcs, il laissa son troupeau se disperser à l'aventure, et s'enfuit dans les forêts avec les pâtres qui se trouvalent alors à son service.

Il s'était distingué autrefois dans le corps des volontaires, puis s'était fait heiduk. Il passait pour un des hommes les plus résolus du pays; et sa richesse ajoutait à la considération dont il jouissait.

Katitsch avait fait la guerre contre Pasvan-Oglou comme boulioukbascha; il n'était pas sans habileté dans le métier des armes, et connaissait les hommes en état de le seconder utilement. On louait sa prudence, son éloquence naturelle et sa bravoure.

Quant à Vasso, on pouvait compter sur son zèle : il avait à venger le meurtre de son frère Marc Tscharapitch.

Une seule et même pensée animait toute la Servie; le désir de l'indépendance s'était changé en haine implacable; l'excès de l'oppression avait fait de la révolte une mesure dont le danger n'égalait pas celui d'une patiente résignation. A mesure que les supplices augmentaient en nombre, le niveau de la tyrannie descendait sur une portion plus considérable de la population : les classes moyennes étaient devenues suspectes à leur tour; de sorte que personne ne pouvait se flatter d'être épargné. Le désespoir sortit de toutes ces craintes; et, devenue générale, la réaction fut aussi prompte que terrible. Les Serviens trouvèrent dans les heïduks une coopération puissante. Parmi ces derniers on remarquait Glavasch et Véliko. Ce dernier s'était fait pâtre pour passer la saison de l'hiver, et s'était marié. Au premier signal de l'insurrection, il retourna à son premier genre de vie, et reprit ses vêtements et ses armes. Malheur à moi ! s'écria sa femme en le voyant ainsi équipé; j'avais pris pour époux un brigand. Véliko la consola en lui représentant que dans les circonstances actuelles tout homme de cœur était réduit à prendre ce parti; puis il alla rejoindre ses compagnons.

La première attaque eut lieu contre le village de Sibuitza, où étaient nés Katitsch et Tscharapitch et situé dans le district de Belgrade. Les assaillants formaient une bande nombreuse de heïduks et de fugitifs; ils incendièrent la maison du subasche, tuèrent les Turcs, mirent leurs biens au pillage, et emmenèrent avec eux tous les Serviens en état de porter les armes. Aussitôt ils envoyèrent des messagers dans toutes les directions; quiconque pouvait porter un fusil était sommé d'aller se joindre aux insurgés, dont les colonnes parcouraient le pays. Partout on devait commencer par brûler les maisons des subasches; quant aux femmes et aux enfants, ordre était donné de les conduire dans les forêts et les montagnes. Au signal donné, les paysans s'empressèrent d'obéir, et les récalcitrants se virent forcés de faire comme les autres.

Ces nouvelles se répandirent rapide-

ment; bientôt tout le pays au delà de la Koloubara se souleva. Jacob Nénadovitch se mit à la tête des mécontents; son frère, en mourant, lui avait fait promettre de le venger; du moins c'est ainsi que le rapporte un chant populaire. Lucas Lazarévitch, frère de Yanko, quoique prêtre, prit aussi les armes.

Parmi les heïduks du district aucun n'était plus redouté que Kourtschia. Rarement sa balle manquait le but. Son adresse lui valut la haine des Turcs, qui essayèrent de le tuer et l'obligèrent à chercher un refuge dans la montagne. Il accourut se joindre aux insurgés, dont on lui confia l'étendard.

Presque en même temps les districts situés de l'autre côté de la Morava s'insurgèrent sous la conduite de Milenko, de Klitschévatz; il était lié avec Katitsch depuis la guerre contre Pasvan-Oglou. D'un caractère doux et paisible, il préféra les dangers de la guerre à ceux que lui faisaient courir son crédit et ses richesses, et son exemple fut suivi par Pierre Théodorovitch Dobriniaz, auquel les mêmes intérêts conseillaient de suivre la même conduite.

Dans les trois districts à la fois les Turcs furent chassés des villages. Les vainqueurs ne tardèrent pas à attaquer les villes de second ordre, où ils ne rencontrèrent aucune résistance; ils prirent d'abord Roudnik, qu'ils livrèrent aux flammes : les autres cités furent emportées successivement; les Turcs se hâtèrent de se réfugier dans les places fortes.

« C'est ainsi, ajoute l'historien Ranke, « que commença l'insurrection de la « Servie. En un moment, pour ainsi « dire, tout le pays, les douze nahies, « les petites villes ou palanks et les « villages se trouvèrent au pouvoir de « ces mêmes raïahs qui peu de jours « auparavant semblaient condamnés à « la ruine et voués à l'extermination.

« Alors les Serviens se dirent : Toute « maison a un chef; le peuple doit « également avoir un guide. Dans la « Schoumadia, on proposa Glavasch, qui « le premier avait signalé son courage « contre les Turcs; mais il déclina cet « honneur en disant que la nation n'aurait jamais confiance dans un heïduk « tel que lui, qui n'avait à perdre ni mai- « son, ni champs, ni quoi que ce fût au « monde. Le choix tomba alors sur le « knièze Théodosi, d'Oraschie, dans le « district de Kragouïévatz. Que Dieu « vous soit en aide! dit le knièze : quelle « pensée avez-vous là? Un knièze « peut être bon à obtenir le pardon « d'un heïduk; mais, si les Turcs re- « viennent, qui s'inquiétera jamais « d'un knièze ?

« Comme les heïduks n'offraient pas « au peuple une garantie suffisante, et « que les knièzes manquaient de cette « autorité militaire que pouvaient ré- « clamer les circonstances, on résolut « d'élire parmi les heïduks un guerrier « qui eût exercé une carrière paisible; car « l'armée ne se composait que d'indivi- « dus appartenant à l'une ou à l'autre de « ces deux catégories. Kara George se « trouvait dans ce cas. Il fut proposé « par Théodosi. D'abord George s'en « défendit, alléguant qu'il ne savait pas « gouverner; les knièzes lui objectèrent « qu'ils lui donneraient des conseils. « Il répliqua que son impétuosité na- « turelle le rendait peu propre à occuper « ce rang, et que son premier mouvement « le porterait à des résolutions extrê- « mes : on lui répondit que dans les cir- « constances actuelles une pareille sévé- « rité était nécessaire.

« C'est ainsi que le pouvoir, après « une lutte de prétentions négatives, « fut remis à George, dont l'autorité se « trouva d'autant mieux établie qu'il « avait paru peu disposé à l'accepter. « Il avait fait graver sur son cachet ces « mots : *Commandant des Serviens*, « et ce ne fut que plus tard qu'il les « remplaça par le titre de *Chef suprême*, « ce qui indiquerait qu'il se regardait « seulement comme le général de l'in- « surrection, mais que plus tard il « sentit la nécessité de réunir dans sa « main les autres attributs de la sou- « veraineté. En effet, dans le principe « il ne remplissait ni le rôle d'un prince « de Servie ni celui d'un général en « chef; et il était entouré de capitaines « qui se regardaient comme ses égaux. « Dans la Schoumadia seulement il « était obéi sans contrôle. Il est vrai « que, ce district étant le plus considé- « rable, le chef qu'il reconnaissait avait

« une certaine prépondérance sur tous « les autres.

« Jusque-là le pouvoir des dahis « avait été plutôt ébranlé que détruit. « Ils se trouvaient encore les maîtres « dans les forteresses; et comme ceux « qui les occupaient avaient toujours « été considérés comme les souverains « du pays, ils se flattaient de désarmer « les Serviens par des promesses et de « les amener à un accommodement. « Mais les raïahs se sentaient forts; les « atrocités que les Turcs avaient exer- « cées sur eux étaient trop récentes « pour qu'un compromis fût possible.

« La première fois qu'il fut question « d'entrer en pourparler, il y eut une « réunion de chefs à Drlupa. Comme « on était à délibérer, les gens des deux « suites en vinrent aux coups, et le sang « coula. Quelque temps après Fots- « chitch essaya s'il ne serait pas plus « heureux; mais il échoua également. « Enfin, le métropolitain Léonti, que « les Serviens détestaient presque à « l'égal des Turcs, vint de Belgrade « pour apporter aux insurgés de nou- « velles propositions: il lui fut répondu « que la paix ne serait possible que « lorsque les Turcs auraient livré les « dahis, auteurs de tout le mal, entre « les mains des Serviens.

« Sur ces entrefaites, un corps de « mille krdschalis, attirés par les « bruits de l'insurrection, parut sur la « frontière sous la conduite de Gous- « chantz-Ali. Ils étaient assez disposés « à faire cause commune avec les Ser- « viens; mais ces derniers répugnaient « à s'allier à des Turcs, dont le nom seul « réveillait une idée de domination. « Quant aux dahis, ils n'hésitèrent « pas : quelque danger qu'il y eût à « recevoir dans Belgrade un partisan « dont la réputation était fondée sur « le brigandage, la nécessité les y con- « traignit : toutefois ils assignèrent à « Gouschantz la place de Vratschar, de « l'autre côté de la ville actuelle, « croyan concilier ainsi leur sécurité « avec les exigences de la situation.

« Un secours d'une nature moins sus- « pecte vint relever l'espoir des dahis : « Ali-Beg Vidaïtsch, à la tête des Bosnia- « ques, leur rendit le même service qu'il « avait reçu d'eux l'année précédente. « Il s'avança à la tête d'une armée qui « s'annonçait comme devant écraser « facilement l'insurrection servienne. « Lorsque cette armée traversa Losnitza, « on entendait les soldats se demander si « ce n'étaient pas les mêmes Serviens « qu'ils avaient vus si souvent, quand « cinquante d'entre eux conduisaient « une mariée, cacher précipitamment « leurs pistolets sous leurs manteaux « à la rencontre d'un Turc, et des- « cendre humblement de cheval. Pen- « sent-ils donc, ajoutaient-ils, que cin- « quante de ces raïahs intimideraient « un seul Turc?

« Ali-Beg regarda comme au-dessous « de lui d'entrer lui-même en campagne « contre un ennemi si méprisable. Con- « formément à la coutume des vizirs, « il demeura à Schabatz, et confia la « direction des troupes aux subasches : « mais les Serviens, qui s'étaient for- « més à la guerre dans les luttes pré- « cédentes, savaient comment on pou- « vait leur résister; et ils n'hésitèrent « pas à abandonner les retranchements « qu'ils étaient en train d'élever à Si- « leuva; les Turcs, attribuant cette « retraite à la crainte, s'emparèrent de « cette position; mais bientôt les Ser- « viens revinrent sur leurs pas et cer- « nèrent l'ennemi, qui se trouva ainsi « gêné dans tous ses mouvements. Étroi- « tement bloqués, manquant de vivres « et n'ayant d'autre perspective que « celle d'une destruction prochaine, « car le feu des Serviens était incessant « et il leur arrivait à chaque instant « des troupes fraîches, les Turcs fini- « rent par déclarer qu'ils n'étaient pas « venus dans l'intention de combattre, « mais seulement pour s'assurer de « l'état des affaires. Là-dessus, on per- « mit aux Bosniaques de se disperser; « mais lorsque les corps qui les avaient « accompagnés de Belgrade essayèrent « de se retirer en même temps, les Ser- « viens s'y opposèrent formellement, « de sorte que de tout ce qu'il y avait « là de Turcs et de Bosniaques la « dernière partie à peine parvint à s'é- « chapper. Les débris de cette expédi- « tion traversèrent Losnitza. A leur re- « tour, les soldats racontaient que « chaque Servien transportait avec lui « une forte pièce de bois, qu'il fixait

« dans la terre et derrière laquelle il « combattait abrité et tirait avec tant « de promptitude qu'entre un coup et le « suivant il n'y avait que le temps né- « cessaire de mettre la main à la giberne. « Les musulmans de ce district s'em- « pressèrent d'envoyer leurs enfants et « leurs femmes au delà de la Drina.

« Encouragés de plus en plus par le « succès, les Serviens se décidèrent à « faire le siége des forteresses. L'armée « de la Schoumadia attaqua Belgrade, « Jacob Nénanovitch prit position de- « vant Schabatz, sur le bord de la Ko- « loubara, tandis que de l'autre côté de « la Morava Milenko tenait en respect « la place de Poscharévatz, que les Turcs « avaient fortifiée à la hâte.

« Peu de temps après, le corps ser- « vien qui menaçait Schabatz fut de « nouveau inquiété par les Bosniaques.

« Un kabadahi des dahis, qui, « avant que l'insurrection éclatât, était « allé faire une visite à ses amis de « Bosnie, désespérant de pouvoir re- « tourner à son poste, quoiqu'il fût es- « corté par quatre-vingts vigoureux « krdschalis, assembla un millier d'hom- « mes dans le dessein non-seulement « de s'ouvrir un chemin au milieu des « ennemis, mais de les culbuter et de les « forcer à s'éloigner de Schabatz. Il lui « fallait d'abord défaire deux cents « heïduks, que commandait Kourstchia « et qui gardaient le cloître de Tscho- « keschina. L'infériorité numérique de « cette troupe, même après qu'elle eut « reçu un renfort de quelques sol- « dats, faisait craindre à Kourtschia de « ne pouvoir defendre sa position : « Quand un cloître est brûlé, disait-il, « rien n'empêche de le rebâtir ; mais on « ne ressuscite pas un homme mort. « Jacob, qui comprenait qu'il s'agissait « moins de la conservation de quelques « murailles que du succès d'un siége « important, répondit à l'heïduk : Pen- « ses-tu donc que la race humaine pé- « rirait avec toi ? L'heïduk furieux aban- « donna le cloître, et prit le chemin « des montagnes.

« Jacob voulut en vain persuader aux « autres de défendre cette position : ces « gens habitués à la guerre de partisans, « ne pouvaient se résoudre à combattre « l'ennemi derrière des murailles. Nous « ne voulons pas, disaient-ils, attendre « comme des femmes qu'on nous égorge « dans une retraite forcée. Cependant « ils prirent la résolution de s'emparer « d'une hauteur, à la vue des Turcs, dont « le nombre était peut-être cinq fois « plus considérable que le leur.

« Les braves heïduks de la Servie « trouvèrent là leurs Thermopyles : ils « se défendirent avec la certitude d'y « mourir : Jacob était allé chercher du « secours ; mais à son retour le sacrifice « était consommé. Entourés de tous « côtés sur l'éminence qu'ils occupaient, « ils luttèrent héroïquement durant « un jour entier jusqu'à ce qu'ils eus- « sent épuisé leurs munitions et que « leurs fusils, à force de tirer, fussent « hors d'état de servir. Le plus grand « nombre avait succombé ; les autres, « déjà blessés et tapis derrière des ar- « bres, ne tiraient plus que de loin en « loin. Vers la nuit les Turcs, qui avaient « reçu des renforts, firent une attaque vi- « goureuse et les tuèrent jusqu'au der- « nier. Mais leur sang ne coula pas « en vain ; Noschina reprit la hauteur ; « cependant ses pertes avaient été si « considérables qu'il se vit dans l'im- « possibilité de rien tenter contre la « forteresse.

« D'un autre côté, les Serviens étaient « plus heureux ; à l'instant même où « Schabatz était si vivement pressé, « Jacob Nénadovitch, qui était parvenu « à se procurer une pièce de canon, eut « la gloire de faire capituler la place. « Elle se rendit à son neveu, l'archi- « prêtre Alexa. Les conditions imposées « furent que les plus violents partisans « des dahis quitteraient le pays, et que « les autres, auxquels on permettait « de rester, ne pourraient entrer dans « les nahies.

« Ce succès permit à Jacob Néna- « dovitch et à Kara George de se porter « contre Poscharévatz pour appuyer Mi- « lenko. Ils amenèrent avec eux leurs « pièces d'artillerie, ainsi que les trou- « pes qui n'étaient plus nécessaires de- « vant Schabatz ; quelques troupes dis- « traites momentanément du siége de « Belgrade s'empressèrent de venir les « joindre. Aux premiers coups de ca- « non la garnison parlementa, et de- « manda à sortir de la place sans être

« inquiétée. Cette demande fut accordée à condition toutefois que les chefs turcs livreraient aux Serviens leurs plus beaux chevaux arabes avec les housses, qui étaient magnifiquement ornées.

« L'armée victorieuse marcha immédiatement sur Smédérévo. Les Turcs durent prendre l'engagement de ne jamais entrer dans la Nahie et de se conformer à tout ce qui serait ultérieurement réglé à Belgrade.

« C'est devant cette dernière place que les insurgés purent enfin réunir leurs moyens d'attaque. Depuis la Save jusqu'au Danube, le pays était couvert de leurs troupes. Jacob Nénadovitch campait sur le premier de ces fleuves, et l'armée de Tscharapitch occupait les bords du second, tandis que les forces de Kara George et de Katitsch remplissaient l'espace intermédiaire. Leurs deux corps, quoique distincts, s'appuyaient mutuellement, prêts à se porter selon le besoin soit sur la Save, soit sur le Danube. Quant à Kourtschia, après s'être réconcilié avec Jacob Nénadovitch, il était encore en différend avec ce chef à cause de la distribution du butin à Poscharévatz; cependant il s'était réuni aux assiégeants; mais son camp était séparé, et ses soldats ne reconnaissaient que sa bannière. Cette position mixte ne dura pas longtemps; irrité qu'un des siens eût été puni par un autre chef que lui, il leva son camp et s'éloigna.

« Au lieu de l'assistance d'un chef de bande, les Serviens trouvèrent une alliance bien autrement importante, celle du pacha de Bosnie. Cet événement n'était pas entièrement imprévu; on savait que les dahis étaient opposés aux projets de réforme que poursuivait le sultan; les spahis exilés par le parti janissaire ne cessaient de représenter aux Serviens que le Grand Seigneur voyait leur insurrection d'un œil favorable. Déjà plusieurs Turcs dignes de confiance s'étaient joints à eux : un ex-bimbascha de Hadji-Moustapha leur avait distribué des munitions; en leur recommandant de viser juste, il leur avait dit : A chaque coup un homme doit tomber. On vit même un vieux prêtre venir à leur camp, porteur d'un firman qui autorisait l'insurrection; du moins on présume que ce papier, qu'on trouva affiché dans le camp, n'avait pu être apporté que par lui. Il n'est guère probable qu'un tel acte émanât de Constantinople. Peut-être était-ce l'œuvre de quelques spahis.

« Le soulèvement des Serviens était un premier pas vers la destruction des janissaires. Le grand vizir eut l'heureuse idée de faire servir l'insurrection du peuple au rétablissement de l'ordre, en accordant aux raïahs le droit de participer à l'exercice de l'autorité, ce qui était en même temps un moyen de mettre fin au conflit.

« En permettant à Asam-Beg, qui se trouvait encore à Constantinople, de plaider la cause des spahis exilés, il désigna le knièze Johan Raschkovitch, qui s'était rendu dans la capitale pour acheter des vivres destinés à l'armée servienne, pour le poste de chef des douanes de Belgrade. En même temps il chargea le pacha de Bosnie, Békir, de mener à bien toute cette affaire, d'exiler les dahis et de rétablir la paix. Il serait difficile d'indiquer quels furent les moyens employés par le vizir; mais il est constant que son arrivée avec les trois mille hommes qu'il commandait eut un résultat décisif. Les Serviens le reçurent avec toutes les marques d'un dévouement respectueux. Ils envoyèrent les knièzes à sa rencontre vers la frontière, lui préparèrent des quartiers; et lorsqu'il se présenta dans le camp on tira en son honneur des salves de mousqueterie. Il établit son camp aux environs de Vratschar, près de la fontaine Blanche, à proximité des autres chefs serviens.

« Békir trouva les affaires dans un état qui n'était pas celui qu'il avait soupçonné. Il était arrivé à Schabatz à l'instant même où Kourtschia venait de s'y rendre avec ses heïduks. Un vieux Turc, en entendant prononcer ce nom que le brigandage avait rendu fameux, s'écria : Ma barbe est devenue blanche; faut-il que je voie

« pour la première fois flotter l'étendard « d'un tel homme! L'aspect des autres « troupes causa au vizir autant de dé- « plaisir que d'étonnement. Ce n'étaient « plus des raïahs obéissants, mais une « armée préparée à une lutte sérieuse « et dont les chefs portaient des armes « brillantes, qu'ils avaient enlevées aux « Turcs.

« Les dahis furent extrêmement alar- « més en voyant un pacha faire cause « commune avec des chrétiens : ils « trouvaient dans cette alliance la réa- « lisation de la menace que leur avait « faite le sultan d'envoyer contre eux « une armée composée d'hommes dont « la croyance ne serait pas la leur et « qui agirait sous son autorité. Un dan- « ger encore plus pressant vint augmen- « ter leurs craintes : Gouschantz-Ali, « qui était à leur solde, entra en négo- « ciations avec Békir et en même temps « avec les Serviens. Un serviteur intime « de ce Gouschantz, qui prétendait avoir « eu une altercation avec son maître, mais « qui sans doute agissait de connivence « avec lui, vint les trouver, et les informa « que l'intention du krdschali était « d'introduire les assiégeants dans la « place. Les dahis, en recevant cet « avis, jugèrent prudent de s'embar- « quer sur le Danube avec leurs trésors, « et de descendre le fleuve jusqu'à Or- « schova. A peine eurent-ils pris la fuite « que Gouschantz s'empara de la cita- « delle. Son premier soin fut de piller « les principaux habitants sous le pré- « texte qu'ils étaient amis des dahis. « Cette conduite ne l'empêcha pas de « témoigner la plus grande déférence « pour les ordres du Grand Seigneur, « et d'ouvrir au pacha de Bosnie les « portes de Belgrade à sa première ré- « quisition. La lâcheté qu'avaient mon- « trée les dahis ne les sauva pas. Les « Serviens déclarèrent qu'ils ne seraient « satisfaits que lorsqu'ils verraient à « leurs pieds la tête de leurs ennemis. « En conséquence le pacha fit donner « au commandant d'Orschova l'ordre de « livrer les fugitifs à la populace fu- « rieuse. Une nuit, quelques Serviens « conduits par Milenko furent reçus « dans la forteresse. Le commandant « leur désigna une maison à travers les « fenêtres de laquelle on voyait briller « des lumières : c'était là que logeaient « les dahis. Les Serviens s'y portèrent « en armes; quelques coups de feu fu- « rent échangés, et bientôt après Mi- « lenko apporta au camp des Serviens « les têtes des quatre tyrans.

« Après cette vengeance terrible, « Békir déclara que tout était terminé, « et il renvoya les Serviens à leurs « troupeaux et à leurs charrues. »

CHAPITRE XVII.

ÉTAT DE LA SERVIE APRÈS LE TRIOMPHE DE L'INSURRECTION.

Dans presque toutes les insurrections les causes premières sont complexes. Les unes, qui tiennent au caractère même de la nation et qui offrent pour ainsi dire la résultante de son passé, se dérobent souvent à l'observateur, parce que la conquête semble les avoir effacées; mais dans les grandes agitations politiques elles se révèlent tout à coup, et forment comme le fond de la résistance; les autres causes ne sont qu'accidentelles, et elles n'auraient aucun effet considérable si l'esprit public se trouvait dans des conditions différentes. Le peuple lui-même se fait ordinairement illusion sur les motifs véritables qui le portent aux manifestations énergiques; ce n'est point contre un principe qu'il se lève, mais contre un abus de ce principe; lorsqu'il a triomphé, il voit de plus haut et plus loin; alors il ne marchande plus quelques indemnités de la servitude; c'est l'exercice complet de ses droits qu'il réclame, et lorsqu'il a obtenu ce qui était juste il est rare qu'il ne dépasse pas le but qu'il s'était proposé d'abord.

Le gouvernement turc, en appuyant l'insurrection, poursuivait un double but; il ruinait le pouvoir des janissaires, dont les dahis étaient l'expression la plus complète, et en même temps il renfermait dans de certaines bornes les conséquences politiques de la victoire des raïahs; mais il ne dépendait pas de lui de rétablir immédiatement l'ancien ordre de choses. Le système imposé à la Servie n'était pas tombé en même temps que ceux qui en étaient les chefs principaux. Les subasches et les kabadahis tenaient en

core dans les forteresses méridionales du pachalic. Omer-Aga, qui avait été au service de Pasvan-Oglou, et Bego Novlianin, qui s'était fait une réputation de bravoure en Bosnie, exerçaient à Oujitz une autorité arbitraire. Karanovatz dans le district de Poschéga était également à la merci des subaschés les plus cruels et les plus compromis, qui venaient d'y trouver un refuge. Békir s'abusait lui-même en se croyant maître dans Belgrade. Gouschantz-Ali lui avait effectivement remis les clefs de la ville, mais il ne s'était point dessaisi de celles du fort qui la dominait. Il demandait insolemment la paye des siens, qu'ils n'avaient point touchée sous les dahis, quoiqu'il eût combattu contre les raïahs pendant tout l'été. Békir dut satisfaire à ces étranges réclamations et engager les Serviens à compléter l'arriéré d'une solde réclamée par cette bande pour s'être battue contre eux-mêmes.

L'esprit de l'islamisme est si contraire par son essence à toute institution libérale que, par cela seul que le sultan s'était emparé du mouvement insurrectionnel en Servie, chacun se croyait autorisé à ne tenir aucun compte des droits des raïahs : les krdschalis se disaient : Les dahis ont été punis pour avoir ouvertement résisté au successeur du prophète; mais maintenant que les raïahs ont des velléités d'indépendance nous agissons conformément à la loi en les forçant à rentrer dans la soumission qui est leur partage. Il suffisait à un Turc d'exercer d'une manière quelconque une influence marquée pour qu'il se crût en droit de prétendre aux premières charges; Gouschantz espérait être nommé pacha : un certain Redschep, neveu du gouverneur d'Orschova, se déclara son compétiteur; mais il fut expulsé violemment et contraint de lui laisser le champ libre. Ces luttes entre de tels hommes peuvent donner une idée de l'anarchie qui régnait dans la province.

Les Turcs n'oubliaient qu'une chose, c'était qu'il était impossible d'exiger des Serviens exaltés par une victoire récente ce qu'ils avaient souffert impatiemment lorsqu'ils étaient sous le joug. En effet, chaque circonstance, chaque pas, pour ainsi dire, rappelait aux raïahs leur servitude. S'ils apercevaient un Turc, ils devaient se hâter de descendre de cheval et cacher leurs armes. Pouvaient-ils désormais se résoudre à se charger des services les plus abjects dans ces mêmes villes que leur courage venait de conquérir? Comment pouvaient-ils regarder comme leurs maîtres un pacha et des spahis qui leur devaient, l'un la faveur du sultan et les autres leur réhabilitation? Il est vrai que, dans le principe, leurs espérances ne s'étaient pas élevées jusqu'à la liberté; mais les événements, en leur donnant la conscience de leurs forces, leur montraient le pouvoir comme l'attribution naturelle du vainqueur, et ils ne pouvaient reconnaître pour chefs que ceux qui les conduisaient à l'ennemi. Dans ces dispositions, ils en vinrent à suspecter des gens qui étaient loin de leur être défavorables. C'est ainsi que les chefs de l'insurrection témoignèrent à Soliman-Pacha une méfiance qui allait jusqu'à la haine, soit qu'ils jugeassent qu'un Turc devait être contraire à leur émancipation, soit que les partisans des dahis eussent répandu à dessein le bruit que Soliman dressait des embûches aux raïahs. Ils n'osaient se rendre ensemble à Belgrade; et, comme il leur était arrivé de s'y trouver réunis, ils crurent s'apercevoir que Soliman avait l'intention de s'emparer et de se défaire d'eux. En conséquence ils feignirent de n'être entrés dans la ville que pour y chercher les teskères ou reçus de l'impôt, et ils demeurèrent persuadés qu'ils n'avaient échappé au danger qu'à la faveur de ce subterfuge. Après avoir tant souffert et éprouvé de si cruelles déceptions, on conçoit l'exagération de leurs craintes.

Cependant l'insurrection avait gagné les districts de Bosnie en deçà de la Drina. Ce mouvement fut occasionné par les violences de Kourtschia. Dans la nahie de Schabatz, il avait, par haine contre Nénadovitch, congédié tous les officiers qui avaient été nommés par ce dernier. Ensuite il passa la frontière, brûla le château d'Ali-Beg Vidaïtsch, et répandit ses momkis dans les districts de Jadar et de Radjévina. Le peuple se souleva aussitôt, chassa les Turcs, qui

revinrent bientôt en force, saccagèrent Jadar et s'avancèrent jusqu'à Schabatz. Jacob Nénadovitch jeta toute la faute sur Kourtschia, qu'il accusa d'avoir exaspéré le peuple, et obtint une sentence de mort contre son ennemi. Il lui restait à l'exécuter. Ranke raconte la mort de cet heïduk de la manière suivante :

« Nénadovitch invita Kourtschia à « venir le trouver à Novosélo sous « prétexte d'avoir à le consulter au su- « jet de la défense des frontières. « L'heïduk, sans concevoir le moindre « soupçon ni se rappeler leurs dissen- « timents, arriva au lieu désigné ac- « compagné seulement de quatre mom- « kis. Jacob était entouré d'un millier « d'hommes. Les deux chefs soupèrent « ensemble et s'entretinrent familière- « ment. Le lendemain un des hommes « de Jacob Nénadovitch se prit de que- « relle avec un des momkis de Kourts- « chia. Celui-ci, qui était endormi, s'é- « veilla au bruit, et vit que son cheval « était déjà entre les mains de ses hôtes. « Le fusil d'une main, il essaya de se « frayer un passage à travers les rangs « ennemis et d'arriver jusqu'à une ca- « bane où, adossé à la muraille, il pût du « moins forcer les assaillants à le com- « battre face à face. Il parvint jusque- « là, mais couvert de blessures; et il « eut encore assez de force pour chas- « ser de cette hutte ceux qui l'occu- « paient. Assis par terre, il se défendit « jusqu'à ce qu'il eût perdu tout son « sang. Ce fut la première victime des « discordes civiles des Serviens. Ses « compatriotes ne parlent qu'avec ad- « miration de son héroïsme. »

Si cette révolte fut fatale à Kourtschia, elle procura aux districts de Jadar et de Radjévina un régime moins arbitraire. Un vieillard de Svornik, Mehmet Capétan, qui avait toujours été opposé aux innovations d'Ali-Beg, se présenta aux Serviens déclarant qu'il était prêt avec ses cinq fils à marcher contre les Turcs. Le peuple n'avait pas d'abord une grande confiance dans ce chef septuagénaire; mais ses efforts réunis à ceux de quelques autres Serviens déterminés contraignirent les Turcs à leur accorder la paix à des conditions équitables; on abolit les fonctions de subasches et de tchitlouksahibis, et il ne fut permis aux propriétaires de biens-fonds de se rendre dans le pays que pour y percevoir une fois par an leurs revenus. Cette interdiction était commune à tous les Turcs : il fut stipulé que, même en cas de guerre avec la Servie, les troupes du sultan prendraient une autre route. Comme garantie de ces conventions, on donna des otages de part et d'autre. Les habitants consentirent à payer la poriéza ou l'impôt proportionnel et le haradsch ou capitation. Quant au gouvernement et à l'administration de la justice, les habitants n'avaient à en rendre compte qu'à eux-mêmes.

Cet ordre de choses établi dans les districts de Jadar et de Radjévina, qui confinent à la Servie, ne pouvait convenir à cette province, où l'insurrection avait pris naissance et s'était developpée dans des conditions différentes. Les sacrifices de tout genre qu'entraîne une guerre longue et acharnée exigeaient une satisfaction plus complète et des dédommagements qui n'eussent pas l'apparence de simples concessions. Il s'agissait pour les Serviens de s'assurer une position où ils ne seraient plus exposés à perdre dans un revirement de système tous les avantages qu'ils avaient si chèrement achetés. Ils sentaient que, réduits à leurs seules ressources, ils ne pourraient jouir que d'une indépendance précaire; que des divisions intestines pourraient les affaiblir, et qu'une guerre prolongée contre la Turquie finirait par les épuiser.

Les agents de l'Autriche et de la Russie, toutes deux intéressées à la ruine de l'empire ottoman, avaient suivi avec sollicitude les mouvements qui révélaient dans les provinces danubiennes une tendance et une énergie dont on pourrait, dans des circonstances données, tirer un parti avantageux. Il est probable que leurs ouvertures et leurs offres de service ne furent pas sans influence sur la conduite des chefs serviens. Ceux-ci songèrent sérieusement à se ménager un appui à l'étranger; leur position géographique ne leur permettait pas de s'adresser à d'autres puissances qu'à la Russie ou à l'Autriche.

D'assez fortes raisons militaient en

faveur du cabinet de Vienne. Les insurrections précédentes avaient trouvé les Allemands ou complices ou favorables; les Serviens leur étaient redevables de leurs connaissances dans l'art militaire; d'ailleurs plusieurs tribus slaves étaient rangées sous la domination autrichienne. D'un autre côté, l'Autriche avait toujours sacrifié à ses convenances politiques les intérêts de la Servie, et dans la lutte qu'elle soutenait contre le génie de Napoléon elle eût craint de compromettre ses relations avec la Turquie.

Restait donc la Russie, puissance militaire de premier ordre, moins menacée par les conquêtes des Français à cause de son éloignement, ennemie naturelle des Turcs et offrant aux Slaves, avec la parenté de race et de langage, le lien d'une même religion. Un autre motif déterminant, c'était que le gouvernement russe avait obtenu pour la Moldavie et la Valachie précisément ce que les Serviens désiraient d'obtenir. Dans ses différents traités avec la Porte le cabinet de Saint-Pétersbourg n'avait jamais négligé de stipuler en faveur des Provinces le libre exercice de leur religion et un allégement de charges. Ainsi, par le hatti-schérif en date du 23 octobre 1802, la Porte s'était engagée à donner plus de consistance au gouvernement des Principautés et à ne jamais révoquer le prince régnant avant d'en avoir référé préalablement à la cour de Russie. En vertu du même traité, aucun Turc, à l'exception des marchands et des négociants, ne pouvait entrer dans ces provinces. En outre, et tout récemment, sur les représentations du ministre moscovite, les Moldo-Valaques avaient obtenu la remise provisoire des taxes par le motif que le pays avait été dévasté par Pasvan-Oglou.

Toutes ces considérations l'emportèrent, et les Serviens se mirent sous la protection du tsar. Laissons parler notre guide, l'historien Ranke :

« Au mois d'août 1804, Prota Nénadovitch, Johan Protitsch et Péter « Tschardaklia furent dépêchés à Saint-« Pétersbourg. L'année suivante, en « février, ils revinrent avec une réponse « favorable. Le gouvernement russe re« commandait aux Serviens de présen« ter d'abord leur requête à Constanti« nople, où il se réservait de l'appuyer.

« Forts de la protection d'une grande « puissance chrétienne, leurs préten« tions s'élevèrent et prirent un ca« ractère plus déterminé : comme les « Autrichiens les avaient formés à la « grande guerre, de même sans doute « les Russes les initièrent à la marche « des négociations politiques.

« En avril 1805, les Serviens tinrent « une assemblée à Ostrouschnitza. Il « s'y trouva des Turcs de Belgrade et « même des députés des hospodars de « la Moldavie et de la Valachie, envoyés « par la Porte et chargés d'offrir aux « chefs des bérats de grands princes; « cependant on croyait à Constantino« ple qu'un d'eux, Ipsilanti, ami de « Kara George et dévoué aux intérêts « de la Russie, ne négligea rien pour « pousser les Serviens à la résistance. « Quoi qu'il en ait été, ni les Turcs ni « les envoyés valaques n'étaient auto« risés à ratifier les demandes des Ser« viens, qui voulaient que toutes les for« teresses du pays fussent occupées par « leurs troupes : il fallait, disaient-ils, « qu'ils fussent en état de repousser « Gouschantz-Ali et les partisans des « dahis qui étaient maîtres dans les « districts du sud. Cette réclamation « n'avait rien d'exagéré : en effet l'oc« cupation des forteresses par les Turcs « avait toujours été pour la nation la « source des plus cruels outrages. Tou« tefois le divan ne pouvait consentir de « prime abord à une mesure de cette « importance, le territoire de la Servie « formant une des frontières les plus « fortes des provinces de la domination « ottomane.

« A l'appui de leurs réclamations les « Serviens produisirent un singulier « document; c'était un état de toutes « les dépenses qu'ils avaient faites dans « la dernière guerre pour le service du « Grand Seigneur : on y voyait figurer « les sommes payées à Gouschantz-Ali à « trois époques différentes et en outre « celles données à Békir et à Soliman-« Pacha, leurs frais d'entretien à Bel« grade, et enfin tout ce qui avait été « dépensé pour l'équipement des insur« gés, ce qui se montait à plus de deux « millions de piastres. Ces déboursés,

« selon eux, devaient compenser et au « delà tout l'arriéré des taxes.

« Pour donner un caractère plus sé« rieux à leurs demandes, ils résolurent, « tandis qu'ils tenaient encore leur as« semblée à Ostrouschnitza, de ne pas « différer plus longtemps à attaquer « leurs ennemis dans les forteresses « méridionales.

« En conséquence de cette détermi« uation, Kara George se présenta de« vant Karanovitz. Cette place, où se « trouvaient les subasches, quelques « troupes auxiliaires de Novibazar et « des partisans attirés par les bruits de « guerre, fit une belle défense. George « essaya d'enlever les retranchements; « mais l'assaut fut repoussé, et dans la « retraite on enleva aux Serviens leur « plus grosse pièce d'artillerie. Cette « fois cependant les négociations eu« rent leur effet. George représenta au « pacha de Novibazar qu'il ne devait « s'occuper que des Turcs du district « de Belgrade. Aussitôt après ce pacha « envoya au camp des Serviens pour « demander que les Turcs pussent se « retirer sans être inquiétés. Les insur« gés, auxquels il importait surtout de « dissimuler la grandeur des per« tes qu'ils avaient faites, acquiescè« rent à cette proposition. Tous les « Turcs évacuèrent la place, et Kara « George recouvra non-seulement le « canon qui était sa propriété, mais il « reçut en présent un beau cheval « arabe, richement harnaché.

« Vers la même époque, Jacob Né« nadovitch marcha contre Oujitz. « Comme il traversait le district de So« kol, Méléti, archimandrite du monas« tère de Ratscha, vint à son secours. Ils « n'essayèrent pas de donner l'assaut an « fort qui couronnait une montagne, et « qu'on appelle Sokol (le Faucon); mais « ils insurgèrent tous les habitants du « pays. Milan Obrenovitch, de Rudnik, « se joignit aux assaillants, ce qui porta « les forces de Jacob à trois mille hom« mes et deux pièces de canon. L'aspect « de cette armée, qui pouvait passer « pour formidable dans le pays, fit faire « des réflexions à Omer-Aga. Vingt Turcs « d'un âge avancé et qui n'avaient pris « aucune part aux violences des dahis « et des janissaires allèrent à la ren« contre des assaillants pour tâcher d'a« mener un accommodement. Ils joi« gnirent Jacob Nénadovitch près de la « montagne de Czrno-Kasso. D'abord « ils refusaient de croire qu'il eût de « l'artillerie; et lorsqu'on leur montra « les deux canons, ils se figurèrent que « ces armes étaient de bois. Cependant, « après les avoir examinés et touchés, « ils laissèrent couler quelques lar« mes : Où vas-tu? demandèrent-ils à « Jacob. Pourquoi le Grand Seigneur « des raïahs vient-il canonner une for« teresse du Grand Seigneur? Jacob ré« pondit qu'il n'était pas venu pour s'em« parer d'une forteresse du sultan, mais « bien pour combattre des rebelles, « Omer-Aga et Bégo; qu'il tenait ces « canons du tsar lui-même; mais qu'il « ne ferait de mal à personne si l'on re« mettait les coupables entre ses mains. « Les Turcs lui répondirent que la loi « ne leur permettait pas de livrer des « frères à un peuple d'une autre religion.

« Jacob fit attaquer immédiatement; « bientôt l'incendie se déclara dans la « ville; et, comme le temps était sec, les « flammes se communiquèrent avec ra« pidité aux maisons de bois. Omer-Aga « et Bégo Novlianin prirent la fuite, et « la garnison mit bas les armes (20 juil« let 1805). Il fut stipulé que les Turcs « ne pourraient entrer dans la Nahie, « où Jacob nomma un voïvode de son « choix. Quant aux Turcs qui deman« dèrent à rester dans la ville, ils durent « payer cinquante mille piastres au vain« queur et lui faire hommage de cin« quante chevaux arabes.

« Après cette expédition, la Servie mé« ridionale fut mise sur le même pied « que les autres districts. Partout les « forteresses s'étaient rendues, quoique « toutes ne fussent pas encore occupées « par des forces nationales. L'abaisse« ment des janissaires et des dahis « était vu avec satisfaction par les « Turcs dévoués au sultan et parti« sans de l'ancien ordre de choses. Mais « présentement chacun se demandait : « Dans quels rapports se trouvent donc « les Serviens et les Turcs? Ceux-ci de« vaient quitter la province, et ce« pendant ils n'avaient pas renoncé à « la prétention de gouverner seuls, « tandis que les Serviens demandaient

« qu'on leur remît toutes les forteresses.

« Sur ces entrefaites les députés de la « Servie étaient arrivés à Constantino- « ple, où leurs demandes furent mises « sous les yeux du sultan.

« L'affaire était digne de l'attention la « plus sérieuse; depuis la fondation de « l'empire ottoman, jamais peut-être il « ne s'était présenté une crise plus « grave. C'était précisément lorsque « l'esprit de réforme semblait prendre « plus de consistance et de maturité que « surgissait un péril né du sein même « des améliorations qu'on voulait ob- « tenir.

« Déjà, en 1804, les Topschi avaient « été placés dans une position bien su- « périeure à celle des janissaires. Deux « escadrons de Nisamdjedides avec leurs « étendards rouges et blancs faisaient « leurs évolutions devant le palais, et « l'infanterie était armée à l'euro- « péenne; quelques pachas, entre au- « tres Abdhurrhaman, de Caramanie, « avaient secondé avec zèle les intentions « du sultan. Enfin, en 1805, Sélim III « avait décrété que l'élite de la jeunesse « de l'empire et des janissaires entre- « rait au service militaire dans la nou- « velle milice. Ainsi c'était lorsque le « pouvoir des janissaires venait d'être « renversé par les raïahs, dans cette « même Servie où ils s'étaient flattés de « dominer sans contrôle, que le gouver- « nement leur portait un second coup « qui devait les anéantir.

« Les bandes de brigands que pour- « suivaient les Nisamdjedides étaient re- « gardées par les janissaires comme des « amis et des alliés; mais la plus grande « force de cette corporation ambitieuse « et remuante était dans l'opinion. Le « peuple turc, si fortement attaché à son « passé, ne pouvait oublier les services « qu'avaient rendus à l'empire ces mê- « mes hommes aujourd'hui disgraciés.

« Il est constant qu'un cadi fut étran- « glé pour avoir voulu exécuter les « ordres du sultan. Il y eut des révoltes « à Andrinople; et les troupes nouvel- « lement organisées trouvèrent dix mille « hommes en armes prêts à verser leur « sang pour la cause de ces dangereux « proscrits.

« Le sultan eût regardé comme un « bonheur que dans les autres provinces « il se fût trouvé des raïahs assez bra- « ves pour se lever contre les janissaires « et l'aider ainsi à les écraser; il fut « même question d'une alliance entre « les Turcs et les Serviens.

« La politique des princes a toujours « été de s'appuyer sur le peuple lors- « qu'ils se sont trouvés menacés par des « classes que l'exercice de priviléges ex- « clusifs avait rendues trop puissantes. « Ce fut un malheur pour Sélim de ne « pouvoir recourir au même appui. En « effet, telle est la position d'un sultan « qu'il doit se regarder non comme le « souverain de tous ses sujets indistinc- « tement, mais avant tout comme le « prince et le chef des vrais croyants; « de sorte que l'empire n'est pas fondé « sur l'union et la fusion des vainqueurs « avec les raïahs, mais sur l'antago- « nisme permanent de ces deux élé- « ments distincts, l'une des deux popu- « lations étant destinée à commander, « l'autre à obéir.

« Que les raïahs, dont le rôle était « de servir, prissent les armes et de- « vinssent ainsi les égaux des croyants, « c'était une chose que ne pouvaient « tolérer les musulmans, à quelque « parti qu'ils appartinssent; car elle « était contraire aux lois fondamentales « de l'empire, à l'essence du califat, « à l'exercice de l'autorité suprême.

« Nous avons vu précédemment « qu'on avait fait un crime à Hadji « Moustapha d'avoir fait combattre les « Serviens contre Pasvan-Oglou. C'est « sur la différence entre les croyants et « les infidèles que reposait le fetva du « muphti qui ordonnait la réinstalla- « tion des janissaires dans Belgrade. « Rien n'impressionnait si vivement « les Turcs, même les moins fanati- « ques, que l'aspect de la bannière d'un « heïduk ou de l'artillerie des raïahs. On « ne s'attendait donc pas à voir le sul- « tan accorder aux Serviens tout ce « qu'ils demandaient. Il était parfaite- « ment fondé à refuser de leur livrer « les forteresses qui assuraient ses fron- « tières; mais il se montra plus facile « sur ce qui regardait la jouissance de « leurs propriétés et l'exercice de leurs « droits civils. Quant à leur insurrec- « tion, il aurait eu mauvaise grâce de « l'imputer à crime, puisqu'il était re-

« devable à leur courage d'avoir soustrait l'autorité souveraine à la plus dangereuse des usurpations.

« Cette marche qu'on pouvait à la rigueur taxer d'inconséquence, Sélim crut devoir la suivre. Il eut l'air de ne voir dans les Serviens que des coupables et des rebelles, non pour ce qu'ils avaient fait, mais pour émettre des prétentions contraires à sa souveraineté; au lieu de donner satisfaction à leurs plaintes, il fit mettre leurs députés aux arrêts, et intima l'ordre au pacha de Nisch, Afis, de désarmer les raïahs.

« Ces mesures hostiles contre les Serviens, d'un caractère tout nouveau et qui émanaient du Grand Seigneur lui-même, eurent l'approbation de tous les musulmans et furent énergiquement exécutées.

« On raconte qu'un des députés, Étienne Schivkovitch, riche marchand versé dans les langues grecque et turque et qui avait rendu d'importants services à ses compatriotes en leur procurant des munitions, contribua à la résistance des Serviens à Afis-Pacha. Il représenta à Constantinople que, pour prévenir des collisions sanglantes, il fallait que les Serviens ne pussent douter que le pacha agissait réellement d'après les ordres du sultan, et il fit en sorte qu'on le chargeât de cette commission. Arrivé en Servie, il informa seulement les chefs du véritable état des choses; mais il répandit parmi le peuple la nouvelle qu'Afis ne se rendait en Servie qu'avec trois cents hommes, et que, dût-il venir avec une armée plus nombreuse, ils auraient raison de s'opposer à son expédition. Enfin il eut l'adresse de faire croire à Gouschantz-Ali que Afis avait obtenu le pachalic à force d'intrigues et que par ce seul moyen il l'avait emporté sur lui. Hé bien! répondit Gouschantz, nous le chasserons du pays. Ce chef n'était pas fâché de rester à Belgrade avec ses krdschalis, quoique le départ d'une partie des assiégeants rendît depuis quelque temps sa coopération peu nécessaire.

« C'est ainsi que les Serviens eurent le temps de se préparer à repousser, s'il était nécessaire, le pacha à force ouverte. Sur l'extrême frontière du pachalic, entre Kiupria et Parakin, Milenko et Pierre Dobriniaz prirent position avec une force de deux mille cinq cents hommes et une pièce de canon en fer. Deux retranchements les couvraient. A l'arrière-garde et sur la rive gauche de la Morava, dans la région montagneuse de Iagodina, campait Kara George avec l'armée de la Schoumadia.

« L'arrivée d'Afis-Pacha ne fut pas une occasion immédiate d'hostilités. D'abord les Serviens se bornèrent à demander qu'il suivît la route ordinaire, celle que prenaient tous les pachas et qui passait par Iagodina. C'était sur cette direction que la résistance se trouvait organisée. Mais Afis, qui soupçonnait qu'une seconde armée l'attendait par ce chemin, persista à s'avancer le long de la rive droite de la Morava en redescendant vers le Danube. Les Serviens lui représentèrent que cette partie de la province avait été dévastée par la guerre et ne pourrait suffire aux besoins d'une armée. Afis témoigna son mécontentement et répondit : Irais-je demander à des voleurs le chemin de Belgrade?

« On assure qu'il apportait avec lui des cordes destinées à lier les chefs; quant au peuple, dont les magnifiques sabres et les coiffures, semblables à des turbans, excitaient son indignation, il disait de lui que quelque chose de mieux l'attendait.

« Afis attaqua d'abord le premier retranchement, qu'il emporta malgré la pièce de canon qui le défendait; mais le second, qui était le plus fort, tint toute la journée, et les Turcs y firent de grandes pertes. Cependant leurs coureurs apportèrent la nouvelle que Kara George s'avançait avec toutes ses forces, qui se montaient à environ dix mille combattants, parmi lesquels il y avait au moins cinq mille montagnards : aussitôt, Afis, profitant de la nuit, se retira sur Parakin, et, pour dérober à l'ennemi sa retraite, il fit planter des branches d'arbres à la place des étendarts enlevés.

« Kara George arriva le lendemain « matin. Trouvant le camp désert, il « s'avança jusqu'à une hauteur située « en face de Parakin, et salua les Turcs « de quelques coups de mousqueterie. « Il envoya au pacha un message ainsi « conçu : Si tu es un héros, descends « dans la plaine ? Pourquoi le pauvre « peuple, qui n'a fait aucun mal, au- « rait-il ses maisons brûlées ?

« Kara George aurait voulu ne pas at- « taquer Parakin, qui appartenait au pa- « cha de Leskovatz, dont il était l'obligé.

« Afis jugea qu'il lui serait difficile « de se maintenir dans sa position, « quoique à couvert derrière des mu- « railles. Désespérant du succès et in- « consolable de se voir obligé de céder « à des raïahs, il se retira à Niach.

« Sa mort, arrivée peu de temps après, « a été attribuée au chagrin que lui avait « causé cet échec.

« Désormais la situation était nette- « ment dessinée. Une armée turque ve- « nait d'être repoussée par les Serviens : « on ne pouvait plus supposer que le « sultan prenait parti pour les raïahs. « A partir de ce moment la guerre prit « un caractère différent, et les vieilles « haines nationales se ranimèrent avec « un redoublement d'énergie. »

CHAPITRE XVIII.

NOUVELLES LUTTES ET SUCCÈS DES SERVIENS.

Il était facile de prévoir que le conflit des prétentions des deux partis en présence ne pourrait être vidé que par la force. Le peuple était maître de la campagne et de ses villages, tandis que les Turcs occupaient les forteresses selon la teneur du traité. De part et d'autre on regardait cet état de choses comme provisoire. Les chefs musulmans ne pouvaient se résigner à se voir comme bloqués dans les places soumises à leur autorité, tandis que les Serviens regardaient comme illusoires et précaires les avantages qu'on avait été forcé de leur accorder. Il faut, disaient-ils, que la montagne protége la plaine, et que la plaine nourrisse la montagne : puisque Dieu les a réunies par des collines, ce n'est pas à l'homme qu'il appartient de les séparer.

Les Turcs auraient bien voulu que la plaine se bornât à nourrir la montagne ; mais la servitude elle-même avait préparé les paysans aux privations et aux rudes travaux de la guerre, tandis que ceux qui prétendaient dominer avaient perdu dans les jouissances du luxe et de la mollesse cette vigueur et cette activité qui avaient fondé la fortune de leurs ancêtres. Leur orgueil même était pour eux un danger de plus : pleins de mépris pour leurs ennemis, ils marchaient au combat avec la certitude de vaincre ; mais le premier échec les jetait dans l'abattement, et, fermant les yeux sur les causes réelles de leur infériorité, ils reprenaient bientôt la même assurance et s'exposaient à de nouveaux revers.

Le port d'armes leur paraissait dans un raïah la plus monstrueuse des usurpations. Un jour le voïvode du district de Smédérévo, Giuscha Vonlitchévitch, visita cette ville. Ses armes étaient belles et sa tenue d'une grande recherche. Comme il passait dans les rues en affectant un air d'importance, la populace s'ameuta, et dans le conflit qui s'ensuivit Giuscha fut tué. Aussitôt les Serviens coururent aux armes ; ils bombardèrent et prirent la ville, et y mirent une garnison. Une violence en appelait une autre ; les Turcs qui tenaient les autres forteresses, appréhendant un sort semblable, tuèrent, pour se venger, un grand nombre de Serviens qui étaient établis à quelque distance des murs d'enceinte de Schabatz. Après cette expédition, ils appelèrent des troupes auxiliaires de Bosnie et prirent leurs précautions dans la prévision d'une attaque. A Oujitz, ils agirent à peu près de la même manière.

Belgrade ne fut pas exempte de troubles : Guschantz-Ali s'était contenté jusque-là de se faire donner des vivres par les Serviens ; mais, craignant d'être obligé de quitter à son tour le commandement de la forteresse, il commença à inquiéter les Serviens, attaqua du côté du fleuve les fortifications d'Ostrouschnitza, et fit une démonstration sur les villages de Scharkovo et de Sélesnik. Au commencement de 1806, il se donna près de là une bataille rangée.

La guerre allait prendre d'autres pro-

portions. Le sultan venait de déclarer qu'il était résolu à étouffer l'insurrection de la Servie. Les chefs ne reculèrent pas devant le danger, et prirent toutefois les mesures que conseillait la prudence. Avant qu'ils intéressassent un allié puissant à leur cause, la Porte jugea nécessaire de frapper un grand coup. Békir, le vizir de la Bosnie, et Ibrahim, pacha de Scutari, furent chargés de réduire les rebelles. Ces deux généraux commandaient les meilleures troupes de l'empire, le premier avait sous ses ordres les Bosniaques et les Hertzégovins, le second les Albanais et les Rouméliotes. Ils combinèrent leurs mouvements et pénétrèrent dans le pays par différentes directions.

Les Serviens n'ignoraient pas qu'il y allait non-seulement de leur liberté, mais de leur existence; vaincus, ils devaient s'attendre aux dernières violences d'un orgueil blessé et d'une haine féroce; de sorte que dans ces circonstances extrêmes la résolution la plus généreuse était en même temps la plus sage. Durant la longue période de leur servitude, leur activité avait dû se porter sur les travaux des champs et sur le commerce du bétail et des denrées; ils connaissaient donc parfaitement toutes les ressources du pays; leurs approvisionnements se trouvaient dans des lieux sûrs, et ceux qui avaient pu faire quelques économies les employaient à acheter des munitions et des armes; ces avantages matériels et la connaissance des localités leur donnaient déjà une supériorité incontestable sur un ennemi qui était obligé de traîner ses subsistances après lui et de s'affaiblir en avançant par l'occupation des points stratégiques et les fortes escortes que nécessitaient les convois.

Les Serviens ont en outre à un degré remarquable la faculté de se plier à tout et de trouver des expédients dans les circonstances les plus désespérées, tandisque le Turc aux prises avec la mauvaise fortune met tout son courage dans la résignation. L'instinct guerrier et le patriotisme étaient les deux vertus qui liaient le faisceau de toutes les aptitudes de ce peuple : non-seulement la guerre ne l'étonnait plus, mais il l'aimait, parce qu'il lui devait sa régénération et qu'il avait le pressentiment qu'elle aurait pour lui une heureuse issue. Le maniement des armes, les marches savantes et les évolutions lui étaient devenus familiers. Les compagnies étaient formées par les villages, les bataillons par les nahies, les armées par les districts : chacun combattait sous les yeux d'un parent ou d'un voisin; le lâche n'aurait eu que la ressource de déserter, et il eût été montré au doigt par les enfants et les femmes. L'organisation du service était simple; le même devoir obligeait tous les citoyens également. Tout Servien était soldat. Dans les cas pressants chaque maison envoyait contre l'ennemi tous ses hommes valides; si le danger était moindre, on ne levait qu'un homme sur deux ou sur trois; de sorte que la famille pouvait vaquer aux travaux ordinaires. S'il n'y avait qu'un homme dans un ménage, il alternait avec celui de ses voisins qui se trouvait dans les mêmes conditions, et chacun d'eux faisait le service pendant une semaine. Le peuple ne recevait et ne demandait aucune paye. Chaque citoyen apportait ses armes et arrivait tout équipé. Les femmes se chargeaient de leur porter des vivres. Les paysans qui n'avaient point à faire de service extérieur conduisaient les convois à dos de mulet, soit que la guerre se fît dans le voisinage ou sur quelque point éloigné.

Un ancien compagnon d'armes de Kara-George, Raditch Pétrovitch, qui avait fait l'abandon de sa pension de capitaine et qui était venu mettre son expérience au service de son ami, se rendit dans les montagnes du sud, qu'il souleva, et crut pouvoir défendre les défilés avec un petit nombre de combattants. A l'extrémité opposée du pachalic, Milenko prit position sur Poretsch. Cette île du Danube commande sur ce point la navigation du fleuve, dont les vagues viennent se précipiter avec l'impétuosité d'un torrent à travers la Porte de Fer dans la direction de Nisch.

La plaine que traverse la Morava bulgarienne pour se jeter dans la grande Morava offre un accès facile pour pénétrer en Servie. C'est là que se transporta Pierre Dobriniaz lorsque Parakin fut tombé au pouvoir des Serviens. Près de

la route et sur la rive droite de la petite Morava il fonda Déligrade. Mladen, qui formait son arrière-garde, s'empara de Kroujévatz et y mit garnison. Les Bosniaques, en vertu du traité qu'ils avaient conclu, furent exclus des deux districts de Jadar et de Radjévina; mais la Matschva leur resta ouverte. Cependant ils furent arrêtés dans cette direction par un retranchement que Jacob Néuadovitch venait d'élever à Czrnabara.

Tels étaient les préparatifs de défense que s'étaient hâtés de faire les Serviens: à cette époque ils ne prévoyaient pas encore combien la lutte serait terrible.

Les Bosniaques qui s'étaient avancés sur la Drina commencèrent l'attaque; et comparativement la guerre n'eut pas de ce côté une grande importance. Osman-Dschora passa cette rivière en face de Sokol, et brûla quelques fermes; mais s'étant laissé surprendre par un parti de Serviens, il périt avec un bon nombre de ses soldats. Bien autrement redoutable était le vieux Méhémet capétan, qui, après s'être réconcilié avec ses rivaux, s'était déclaré contre les insurgés; il fit des excursions dans la Matschva, qui heureusement se trouvait défendue par Stoïan Tschoupitch. Ce chef inspirait la plus grande confiance à ses guerriers: souvent on le voyait retirer une pipe de la bouche d'un soldat, et continuer à la fumer lui-même; et cependant il avait coutume de dire que la vie de ses hommes tenait à un mouvement de ses lèvres. Ses sentences étaient irrévocables; il les prononçait sans montrer la moindre émotion et même en souriant. Autrefois il avait servi avec Kourtschia; ses formes n'avaient rien d'athlétique, mais son courage était extraordinaire; il se montrait fier du nombre de ses momkis et se plaisait au récit de ses propres exploits.

Ce fut dans la plaine de Salasch, près du village de Notschaï, où il était né, que Stoïan Tschoupitch se trouva en face des forces bien supérieures de Méhémet. Il a raconté lui-même comment, au plus fort de la mêlée, il rencontra le chef ennemi. Il s'apprêtait à le frapper lorsque tout à coup le vieux pacha se détourna, lui arracha sa lance avec une adresse singulière et s'éloigna de toute la vitesse de son cheval. Une fois qu'un poëte chantait ce trait de sa vie en sa présence, il indiqua lui-même quelques corrections au récit et fit présent au chanteur d'un coursier turc.

Ces attaques n'étaient que le prélude d'hostilités plus sérieuses. Dans le cours de l'été, les Turcs marchèrent sur Sokol avec des forces beaucoup plus considérables. Hadji-Beg s'avança de Srebrnitza, et le corps principal, composé de trente mille hommes, passa de nouveau dans la Matschva. Le vizir ne conduisait pas cette armée en personne; mais il en avait donné le commandement au séraskier Koulin capétan, dont la cruauté égalait la bravoure du vieux Méhémet.

Le district de Jadar fut dévasté par les Bosniaques malgré la teneur du traité. Koulin capétan fit piller les villages sans épargner ceux qui lui fournissaient des vivres; les principaux habitants furent massacrés, et l'on fit prisonniers les autres. Le knièze Ivan sacrifia tout ce qu'il possédait pour la rançon de ses compatriotes, et le souvenir de ce bienfait vit encore dans le pays. Cependant, comme il savait qu'on en voulait à sa vie, il fut obligé de s'enfuir, et il se fit laboureur pour subsister.

Ces dangers n'étaient pas les seuls dont les Serviens fussent menacés. Jacob Nénadovitch, trop faible pour se mesurer contre un ennemi si supérieur, avait envoyé dans le camp turc son neveu Prota et Stoïan Tschapitch pour entamer des négociations. Dans de telles circonstances une pareille tentative était une imprudence. Koulin rejeta toute espèce d'accommodement: « Vois-tu, dit-il à Prota, ces troupes innombrables? Parmi tous ces guerriers il n'en est pas un seul qui hésitât à saisir de sa main nue le glaive tranchant d'un ennemi. » Au lieu de discuter avec les envoyés, il demanda que les fortifications de Czrnabara fussent rasées; et, comme Prota et Stoïan n'avaient pas les pouvoirs pour ratifier ces conditions, il les retint au mépris des lois de la guerre. Cette violation du droit des gens lui était avantageuse sous plus d'un rapport: d'abord il privait les Serviens de deux chefs braves et habiles, et en outre il pouvait les amener à des

concessions importantes par la crainte de voir leurs députés sacrifiés.

Cependant les Serviens, qui attendaient vainement le retour des ambassadeurs, ne savaient que penser d'un si long retard. Sur la démarche de leurs chefs ils supposaient qu'ils avaient l'intention de se rendre. Aussi, lorsque les Ottomans se furent répandus dans les districts de Schabatz et de Valiévo, les habitants du pays refusèrent de continuer leur service. Chacun était pressé de revoir ses foyers et sa famille, et bientôt ils se dispersèrent. La Save était couverte de barques qui se dirigeaient vers le rivage autrichien; car de l'autre côté du fleuve ce n'étaient que pillages, meurtres et incendies. Tous ceux que les Turcs rencontraient désarmés furent traînés en esclavage, et l'on s'empara de leur bétail. Un grand nombre de villages firent leur soumission, et reçurent des kniezes des autorités turques. Le peuple accusait tout haut ses chefs : « Pourquoi, disait-on, ont-ils commencé la guerre s'ils savaient ne pas être en état de la continuer? Ils ont répété partout qu'ils n'étaient point les ennemis du sultan, et voilà qu'il a envoyé contre nous une armée qui rend toute résistance impossible. »

Les chefs couraient le danger d'être massacrés par le peuple; ils durent se cacher dans les forêts avec leurs momkis. Koulin s'avança jusqu'à Oustié, sur la route de Belgrade, à peu de distance de la Koloubara. Encouragé par ces succès, Hadji-Beg essaya de se frayer un passage à travers les montagnes de Sokol.

La position des Serviens était des plus critiques : Ibrahim, pacha de Scutari, venait de se montrer de l'autre côté des frontières, dans les environs de Nisch, à la tête d'une armée qu'on estimait être de quarante mille hommes. Que pouvaient contre toutes les forces de l'empire quelques raïahs dont les chefs étaient ou dispersés ou sans autorité sur leurs faibles troupes? Ce fut dans ces circonstances difficiles que Kara George mérita le renom de grand capitaine.

Il opposa à l'armée principale des Bosniaques environ quatre cents hommes sous le commandement de Katitch. Cette force, qui occupait une position favorable, parvint à arrêter l'ennemi pendant quelque temps, non toutefois sans éprouver des pertes sensibles. Le brave Katitch tomba glorieusement dans cette lutte inégale. Kara George conduisit un corps qui n'était guère plus considérable à la rencontre de Hadji-Beg à l'instant où ce dernier s'engageait dans les montagnes de Sokol. Il le joignit à Perka et le repoussa de manière à lui ôter l'envie de renouveler cette expédition. Kara George, après ce succès, se porta rapidement de l'autre côté des montagnes, dans ces mêmes districts ravagés par les Bosniaques. Il fit mettre à mort les kniezes imposés par l'ennemi, n'épargnant aucun de ceux qui avaient pris le parti de se rendre, et rassembla tous les fugitifs. Inexorable dans ses châtiments, il récompensa les braves qui n'avaient pas désespéré de la chose publique au milieu de toutes ces calamités. Parmi ces derniers on remarquait Milosch Stoitschévitch, de Pozérié. C. jeune homme avait été élevé par des prêtres, et placé comme secrétaire près d'Ilia Markovitch, qui remplissait les fonctions de Bouliukbascha, à Potzérina. Sa taille était petite et sa figure douce et avenante; mais un courage à toute épreuve animait ce corps délicate. Son maître s'était rendu aux Turcs; sa mère avait été emmenée en esclavage, quand suivi de quelques momkis, il s'était enfui dans les montagnes. Il se présenta devant Kara George, qui lui dit : Tu es mon fils et tu seras le voïvode de Pozérié. Son nom rappelait à Kara George l'ancien voïvode de cette ville, frère d'armes de Kraliévitch; et plus d'une fois le jeune homme mérita d'être comparé à ce héros. A partir de ce moment ils agirent de concert, et parcoururent le pays, excitant le peuple à la révolte. Bientôt les Turcs, inquiétés sur leurs flancs, jugèrent prudent de se replier sur Schabatz. A une heure de marche de cette station, non loin de Mischar, Kara George se présenta à la tête de sept mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux, il ouvrit immédiatement un retranchement en face du camp ennemi. Il avait avec lui un mortier et trois pièces de canon.

Une crise était imminente. Les Turcs, toujours présomptueux, firent sommer les Serviens de déposer les armes. Ceux-ci répondirent : « Venez les prendre. »

Les Turcs se portèrent en avant. Deux jours de suite ils assaillirent les ouvrages ennemis, combattant du matin jusqu'au soir; deux fois ils rentrèrent dans leur camp sans avoir remporté le moindre avantage. Cette résistance les étonnait; cependant, confiants dans leur supériorité numérique, ils ne désespéraient pas encore du succès. En conséquence ils envoyèrent ce message aux Serviens? « Vous avez bravement résisté pendant deux jours: mais nous vous attaquerons une troisième fois avec toutes nos forces, et nous verrons alors s'il nous faudra évacuer le pays jusqu'à la Drina ou si nous vous forcerons à rétrograder jusqu'à Smédérévo. Ils permirent à un grand nombre de personnes qui habitaient de l'autre côté de la Save de passer le fleuve et de se placer sur les hauteurs ou sur des arbres pour avoir le spectacle de la bataille. C'est aujourd'hui, disaient-ils, que nous allons leur montrer comment nous traitons les heïduks.

Ce fut dans la première quinzaine du mois d'août 1806 que les deux armées se mesurèrent. La nuit qui précéda la bataille Kara George envoya sa cavalerie dans une forêt voisine, en lui donnant l'ordre d'attaquer l'arrière-garde des Turcs quand ils entendraient tirer le premier coup de feu du côté des Serviens, mais pas avant. Il recommanda ensuite aux siens de ne pas tirer les premiers, mais d'attendre que les Turcs fussent à portée pour être plus sûrs de leur coup. Au point du jour le séraskier, avec toutes ses forces, se présenta en bataille. Les plus braves begs de la Bosnie portaient les étendards devant l'armée. Les Serviens les attendaient tranquillement avec leurs pièces chargées. Ce ne fut que lorsque les Turcs se trouvèrent sous le feu de leurs adversaires que Kara George donna le signal convenu. Tous les hommes de front visèrent en face d'eux, et, pour nous servir de l'expression de ces habiles tireurs, *chaque balle toucha la chair*. Les étendards tombèrent. L'effet du canon jeta les Turcs dans la consternation; au milieu de ce désordre, la cavalerie servienne déboucha de son embuscade et tomba sur les Turcs tandis que Kara George sortit des retranchements à la tête de son infanterie, et enfonça les rangs déjà ébranlés. Tout plia; la victoire était décidée.

« Les principaux chefs de l'armée « turque tombèrent devant les retranche- « ments de Mischar; Simau, pacha de « Goraschde, le capétan de Dervente, « le séraskier lui-même, Koulin reçu- « rent des blessures mortelles. La fleur « de la jeunesse bosnienne périt autour « de ses drapeaux.

« Les pertes des Serviens furent com- « parativement légères; le brave prêtre « Luka-Lazarévitch, en poursuivant l'en- « nemi avec trop d'ardeur, fut dange- « reusement atteint. La déroute de « l'ennemi était complète; les chefs « qui avaient survécu à cette défaite « profitèrent de la nuit pour dérober « les restes de l'armée à la poursuite « des vainqueurs ; tandis qu'une partie « de leurs troupes se retirait à Schabatz, « les autres essayèrent de repasser la « Drina. Mais cette retraite fut pres- « que aussi désastreuse que la bataille « elle-même. Comme les Turcs traver- « saient par détachements la forêt de « Kitog, ils se virent tout à coup entourés « et assaillis; ils perdirent sur ce point « un riche butin, et on leur reprit tous « les prisonniers qu'ils avaient faits de- « puis le commencement de la cam- « pagne. Milosch de Pozérié eut pour « sa part le cimeterre de Koulin, et il « retrouva parmi les captives sa mère, « qu'il eut la joie de reconduire à sa « demeure.

« D'un autre côté, les armes de l'in- « surrection n'étaient pas moins heu- « reuses. Pierre Dobriniaz avait à lutter « contre Ibrahim, pacha de Scutari, « dont les troupes étaient encore plus « nombreuses que celles des Bosniaques. « Les résultats de cette lutte, quoique « moins brillants peut-être, avaient été « obtenus à force de constance et « d'énergie. Les détails sur les opéra- « tions des frontières n'ont été recueil- « lis qu'imparfaitement; nous nous « bornerons donc aux événements les « plus remarquables.

« Pierre Dobriniaz défendit pendant

« six semaines le fort de Déligrade, et « ce fut un de ses faits les plus glorieux. « Tandis qu'il tenait ainsi le gros de « l'armée turque en échec, Mladen et « Glasvasch harcelaient sans cesse le pa- « cha par des engagements partiels, ee « qui paralysait tous les mouvements « de l'ennemi.

« Sans doute les troubles qui agitaient « l'intérieur de l'empire ottoman aidè- « rent puissamment les Serviens; mais « la disproportion des forces qu'on « put cependant leur opposer laisse « entier le mérite de leurs victoires. Ils « en recueillirent bientôt les fruits. « Lorsque Kara George, après ses suc- « cès sur la Save, se porta avec une « partie de son armée vers la frontière « de l'est, Ibrahim demanda la paix; « le gouvernement l'avait autorisé à « cette démarche.

« La nécessité d'entrer en arrange- « ment avec les insurgés paraissait évi- « dente. Les Turcs, qui n'avaient devant « eux que les seuls Serviens, avaient « été battus; comment pouvaient-ils se « flatter de reprendre l'avantage quand « la Russie, avec laquelle tout annon- « çait une rupture prochaine, aurait jeté « son épée dans la balance?

« Dans une assemblée que les Ser- « viens tinrent à Smédérévo, ils se dé- « cidèrent à envoyer à Constantinople « des députés chargés d'y présenter « leurs propositions. Cette ambassade « se composait de deux kniézes et d'un « certain Peter-Itschko, Bulgare versé « dans la politique du temps.

« Après les avantages que les Serviens « venaient de conquérir, il n'était que « juste de les voir persévérer dans leurs « dernières réclamations; Peter-Itschko « défendit leur cause avec tant de force « et d'habileté qu'on put la regarder « comme gagnée. Ce négociateur avait « accompagné en qualité d'interprète « un envoyé turc à Berlin; et pendant « cette mission il avait étudié les prin- « cipales langues de l'Europe, pour « connaître les intérêts et les ten- « dances politiques des divers États. « Plus tard il se chargea de transactions « commerciales à Belgrade, ce qui lui « valut du crédit et de l'influence. « Dans cette position mixte, il avait ac- « cepté le rôle de médiateur. Hadji-Mous- « tapha ne prenait aucune mesure impor- « tante sans le consulter, et pendant « que les Dahis étaient assiégés par les « Serviens, assistés d'un pacha turc, « on avait pu voir la tente de ce Bul- « gare à côté de celle de Kara George. « Mais jamais ses talents comme négo- « ciateur ne s'étaient révélés avec au- « tant de succès que dans eette der- « nière circonstance. Il représenta à la « Porte d'une manière si frappante le « danger auquel l'exposait une alliance « entre les Serviens et les Russes, qui « alors entraient dans les Principautés, « que le gouvernement turc crut de- « voir faire des concessions entièrement « opposées par leur nature et leur portée « à l'esprit et aux usages de la politique « ottomane. Dès la fin d'octobre, Peter « Itschko retourna à Smédérévo avec « la nouvelle que la Porte accordait aux « Serviens la possession de leur terri- « toire, un gouvernement tel qu'ils « voudraient l'établir et même l'occu- « pation des forteresses. Elle demandait « seulement, comme marque de sa sou- « veraineté, de nommer à Belgrade « un mouhasil, qui y résiderait avec cent « cinquante Turcs. En remplacement « des taxes de toutes sortes autrefois « exigibles et variant arbitrairement, « les Serviens seraient tenus à payer « un subside unique de dix-huit cents « bourses (un million cinq cent mille « francs), somme destinée à indemniser « les spahis, anciens propriétaires du « sol. On voit que par cet arrangement « la Porte faisait droit à toutes les ré- « clamations des insurgés. Ils se trou- « vaient ainsi délivrés des abus d'une « fiscalité insatiable; leurs oppresseurs « n'étaient plus soufferts dans la pro- « vince, les garnisons se composaient « de Serviens, le port d'armes était « désormais un droit; enfin la terre na- « tale qu'ils avaient si longtemps fécon- « dée pour des étrangers, ils la culti- « vaient pour eux-mêmes.

« C'était pour l'une et l'autre nation « une époque de la plus haute impor- « tance. Sans ces concessions, la Servie « n'avait d'autre ressource que celle de « se jeter dans les bras de la Russie; « cette alliance, qui eût porté le dernier « coup à la Turquie, aurait enlacé une « population active et guerrière dans

« les réseaux de la diplomatie envahissante des tsars, et l'asservissement des provinces danubiennes eût peut-être fait éclater en Orient les guerres qui ont désolé l'Allemagne et changé la politique générale de l'Europe.

« Les Serviens n'hésitèrent pas à accepter des conditions qui n'étaient que la reproduction de leurs propres demandes, puisqu'il s'agissait seulement de reconnaître la souveraineté des Turcs en acquittant un tribut modéré. En conséquence Peter-Itschko, accompagné de deux kniézes, retourna à Constantinople pour obtenir la ratification du traité. Tout le monde regardait cette grande affaire comme réglée ; il y avait même déjà un commencement d'exécution, puisque le mouhasil qui devait occuper Belgrade était arrivé à Smédérévo en même temps que les députés.

« Cependant la Porte avait changé de résolution. Il est probable que les victoires de Napoléon sur la Prusse (1806), en augmentant la confiance des Turcs dans l'alliance française, avaient diminué la crainte que leur inspirait la Russie. Quoi qu'il en soit, tous les intérêts opposés à cette mesure se liguèrent pour la faire avorter. On trouvait qu'il était injuste d'expulser les spahis, auxquels on n'avait rien à reprocher, et qu'une somme d'argent ne représentait qu'une indemnité illusoire, parce que le délabrement des finances ne permettait pas de l'acquitter. Le jugement du muphty comme celui qui avait fait rappeler les janissaires était contraire à l'esprit de la transaction, et les oulémas lui étaient également défavorables. On se demandait quelle serait la garantie de l'obéissance des Serviens s'ils tenaient les forteresses, et si le danger auquel on s'exposait n'était pas plus grand que celui qu'on voulait éviter.

« Bref, le Divan, après avoir remis l'affaire en délibération, rejeta les conclusions du traité, au lieu de les ratifier. Cependant cet acte resta comme le type de toutes les conventions qui furent faites depuis entre les Serviens et les Turcs. Pour l'instant le refus du gouvernement, en l'absence de tout moyen coercitif pour l'appuyer, n'eut d'autre résultat que celui de laisser les événements se développer d'eux-mêmes.

« Pendant ces négociations les Serviens n'en pressèrent pas moins le siége des forteresses qui tenaient encore. Les vainqueurs devaient poursuivre leur but. Comme preuve que la paix était conclue, les chefs se présentèrent avec leur mouhasil devant Belgrade et Schabatz. Mais cette démarche ne produisit aucun effet sur les Turcs. Békir n'était aucunement disposé à faire éloigner les Bosniaques de la forteresse que les Serviens voulaient occuper ; ils craignaient d'être obligé de passer l'hiver dans les retranchements nouvellement élevés devant la place. Leurs prétentions nettement arrêtées nécessitaient une nouvelle victoire

« Kara George résolut d'agir vigoureusement contre Belgrade. Lui et ses amis Tscharapitch, Glavasch et Miloï tenaient bloquée cette place depuis le Danube jusqu'à la Save.

« Au nombre des krdschalis de Gouschantz-Ali se trouvait un Albanais de la religion grecque, nommé Konda, qui avait contribué activement à la défense de cette place. Voyant que la guerre prenait un caractère différent et que la question religieuse dominait le conflit, il passa du côté des Serviens. Cet exemple en entraîna beaucoup d'autres. Comme il joignait l'habileté au courage, il fut bientôt élevé au grade de bimbacha. Cet homme offrit à Kara George de s'emparer de la place par un coup de main. Cette proposition flattait trop le génie aventureux des Slaves méridionaux pour ne pas être accueillie. Accompagné d'Ouzoun Mirko, Servien dont le physique puissant contrastait avec la petite taille et la souplesse de Konda, ce dernier, secondé seulement de cinq autres guerriers résolus, s'approcha des tranchées intérieures. La place n'avait de ce côté que cette défense. C'était le 12 décembre 1806 ; avant les premières lueurs du jour Konda, qui connaissait comment il convenait de diriger ses hommes à travers les

« travaux de l'ennemi, passa sans être « aperçu. Dans la crainte d'éveiller l'at- « tention des nombreuses sentinelles, au « lieu d'aller directement de la tranchée « vers la porte qu'il voulait emporter « pour ouvrir un passage aux Serviens, il « entra dans la ville; puis, revenant sur « ses pas, il marcha droit vers le poste « qui faisait face aux chrétiens. Une « sentinelle lui cria : Qui vive! il ré- « pondit : Momkis de l'Ousur-Beg « (momkis du commandant des krds- « chalis) : comme il parlait le turc, il « passa sans éveiller de soupçons, et « put continuer sa route jusqu'à la der- « nière garde, sur laquelle il tomba brus- « quement. Comme on célébrait la fête « du baïram, on prit pour une démons- « tration toute naturelle les coups de « feu qui s'échangèrent sur le point où « avait lieu la lutte. Konda avait chè- « rement acheté son avantage; quatre « des siens étaient tombés. Quoique « blessé, ainsi que Mirko, il réussit, à « l'aide du seul Servien qui lui restait « et qui n'avait reçu aucune atteinte, « à forcer la porte. Miloï se précipita « par ce passage, tandis qu'au milieu « de la confusion de l'attaque, Kara « George emportait les retranchements. « Les Turcs coururent aux armes, et « se battirent avec le courage du dé- « sespoir. Le peuple tirait des fenêtres; « et, comme on ne pouvait faire le siége « de chaque maison, les Serviens mi- « rent le feu à la ville. Alors les assiégés, « contraints de descendre dans les rues « pour combattre, furent taillés en « pièces par les assaillants. Dans ce « conflit Tscharapitch, qui avait forcé « la porte dite de Stamboul, trouva une « mort glorieuse. A dix heures du ma- « tin Belgrade était prise. Cependant les « meilleures troupes turques s'étaient « retirées dans la citadelle, et il n'était « pas facile de s'en emparer.

« En conséquence les Serviens occu- « pèrent l'île que forme le Danube du « côté du sud; de cette manière ils « pouvaient intercepter tous les secours « destinés à ravitailler la place. C'est « en s'emparant de cette île que jadis « Soliman était parvenu à réduire Bel- « grade. Vers la fin de décembre Gous- « chantz-Ali se vit forcé de capituler. Il « s'embarqua avec ses krdschalis sur « huit navires, et descendit le Danube « jusqu'à Widin.

« Le résultat immédiat de cette capi- « tulation fut l'installation, comme com- « mandant du fort, de Soliman-Pacha « par les Serviens eux-mêmes, confor- « mément à ce qu'on espérait de Cons- « tantinople.

« La conduite des Serviens annonça « d'abord la plus grande modération. « Kara George, en s'emparant de Bel- « grade, avait interdit le pillage; deux « hommes, pour avoir enfreint ses ordres « formels, furent mis à mort; et, pour « servir d'exemple, on suspendit leurs « restes aux portes de la ville. Sa pro- « tection s'étendit à tous ceux qui aban- « donnèrent la forteresse pour venir se « mettre sous sa sauvegarde.

« Cependant il paraît probable que « dès ce moment le massacre de tous « les Turcs était résolu. Quand Gous- « chantz-Ali passa avec sa flottille devant « Poretsch, elle fut canonnée par une « batterie que Milenko avait élevée sur « ce point; et les Turcs n'échappèrent « à ce danger que grâce à la rapidité « du courant. Cependant tel était « l'acharnement des Serviens qu'ils les « poursuivirent en caïques et qu'ils « attaquèrent les fugitifs jusque sur le « territoire autrichien. La conduite de « Gouschantz en cette circonstance est « bien loin d'une telle déloyauté; les « momkis chargés de conduire ses che- « vaux par la voie de terre jusqu'à Wi- « din avaient été pillés et tués, ce qui « ne l'empêcha point de renvoyer « sans leur faire aucun mal les otages « qu'il avait emmenés de Belgrade.

« Il faut convenir qu'en général les « Turcs se montraient peu scrupuleux « à tenir leurs engagements, surtout « envers les raïahs; aussi les Serviens « ne souffrirent aucun d'eux dans la ci- « tadelle, et leur ôtèrent tous les mo- « yens de s'évader. Ne sont-ce pas, di- « saient-ils, ces même hommes, partisans « des dahis, dont l'oppression a été si « odieuse et sur lesquels nous pou- « vons enfin venger le meurtre par le « meurtre? Leurs vêtements somp- « tueux et toutes leurs richesses ne pro- « viennent-ils pas du pillage de la Ser- « vie?

« Les Turcs portaient la peine de



« leurs anciens parjures; ils avaient « appris aux raiahs la guerre et la tra- « hison. Lorsque Soliman, sur la dé- « claration qu'il ne leur serait payé à « l'avenir aucun subside, demanda à « se retirer sous la protection d'un sauf- « conduit, on eut égard à sa demande; « mais à peine s'était-il mis en marche « avec ses deux cents janissaires et plu- « sieurs familles qui avaient cru pru- « dent de l'accompagner qu'il tomba « dans une embuscade. Ses gardes, qui « auraient dû le protéger, firent cause « commune avec les assaillants, et pas « un Turc n'échappa à la mort. Le « massacre s'étendit bientôt jusqu'à « Belgrade. Pendant deux jours on « égorgea tous les Turcs qu'on put « découvrir : plus tard ceux qui s'é- « taient dérobés à la vengeance des « chrétiens, gens sans aveu pour la « plupart, furent envoyés à Widin. Il « y en eut qui se firent chrétiens, comme, « au temps de la conquête, des Serviens « s'étaient faits Turcs. Les dépouilles « des victimes enrichirent Mladen, Mi- « loï, le kniézc Sima-Markovitch', Ilitch « et d'autres.

« Dans ces exécutions sanglantes la « haine du peuple contre ses oppres- « seurs se donna pleine carrière, haine « longtemps contenue, mais ravivée par « la guerre et pressée de se satisfaire « à la faveur d'une récente victoire. Les « chants populaires des Serviens n'ont « point célébré ces funestes représailles. « Les vieux kmètes secouaient la tête « en disant : C'est mal; l'expiation ar- « rivera tôt ou tard! Mais ils n'osaient « s'exprimer ainsi en public; on les au- « rait accusés d'être du parti des Turcs.

« Quant aux jeunes gens, poussés « par le cours favorable des événements, « ils continuèrent les hostilités avec une « nouvelle vigueur et comme s'il ne « s'était rien passé d'extraordinaire.

« Au mois de février la reddition de « Schabatz fut accompagnée de scènes « non moins horribles. Alors Kara « George attaqua Oujitze avec l'armée de « la Schoumadia. Les Turcs, après avoir « rompu le traité, s'étaient empressés « d'élever des fortifications autour de « la ville. Il s'agissait d'abord pour les « Serviens de s'en rendre maîtres.

« C'est devant cette place que Mi- « losch Obrénovitch fit ses premières « actions d'éclat et qu'il reçut une bles- « sure grave. Après Belgrade, Oujitze « est la ville la plus considérable du « pachalic; au mois de juin 1807 « elle tomba au pouvoir des Serviens, « qui pour cette fois n'offrirent pas aux « Turcs de l'occuper.

« Les anciennes limites de leur « territoire ne suffisaient plus aux vain- « queurs. Jacob Nénadovitch s'était em- « paré sans difficulté des districts de « Jadar et de Radjévina, et il n'avait « rien négligé pour pousser les Bosnia- « ques à la révolte. D'abord il leur en- « voya des députés qui répandirent des « proclamations; mais ces agents avaient « été mal choisis; l'un d'eux était un es- « croc adonné à l'ivrognerie et qui fut « surpris et tué dans un moment d'i- « vresse; l'autre était un moine qui, se « voyant seul, ne voulait point exposer « sa vie. Jacob chargea ensuite de la « même mission quelques hommes ar- « més. Ils réussirent à soulever plusieurs « villages, et tuèrent un collecteur de la « taxe; mais les Turcs arrivèrent, et « tout rentra dans l'ordre. Enfin Jacob « fit construire un navire pour assurer « les communications entre les deux « rivages de la Drina. Il y embarqua « un millier d'hommes qui descendirent « de l'autre côté du fleuve, et s'y re- « tranchèrent fortement. De ce point « il espérait agir sur la population chré- « tienne de la Bosnie; mais les Turcs « déconcertèrent ce nouveau plan. Ils « commencèrent par bloquer le fort et « passèrent sur le rivage des Serviens. « Le résultat de cette fausse manœuvre « fut que Jacob se vit inquiété lui- « même et obligé de défendre Losnitza. « George vint à son secours; il lui en- « voya une partie de ses hommes d'Ou- « jitze, bien montés et équipés sous le « commandement d'un chef habile, le « brave Miloï. Celui-ci ne parlait des « Turcs qu'avec mépris, et prétendait « les faire prisonniers par centaines : « cependant l'effet ne répondit pas à « ses espérances. Les Esclavons et les « Albanais mahométans sont des soldats « d'un grand courage. Au premier enga- « gement Miloï perdit son casque, et il « ne dut son salut qu'à la vitesse de « son cheval arabe.

« Pendant le reste de l'été, on bataille sans avantages marqués soit en « rase campagne, soit au pied des re- « tranchements qu'avaient élevés les « Turcs. Aux approches de l'automne « les Turcs repassèrent la Drina.

« Cependant Milenko avait tourné ses « vues vers la Kraïna, où les conditions « de la paix n'avaient pas été observées; « mais Molla pacha, successeur de Pas- « van-Oglou, lui opposa une forte résis- « tance, et malgré l'assistance de Kara- « George et de quelques Russes qui se « montrèrent là pour la première fois « il ne put rien faire de décisif. Tout se « borna pour les Serviens à l'occupation « de la montagne de Mirotsch, entre « Poretsch et la Kraïna. »

Dans les temps de révolution, où il s'agit de renverser à tout prix l'ordre ancien devenu insupportable, le courage et le génie militaire sont les premières des vertus aux yeux du peuple. Nous avons vu dans le récit des événements qui précèdent que l'oppression systématique des Turcs avait forcé des raïahs, trop fiers pour accepter le joug, à se jeter dans le brigandage. La nature du pays se prêtait merveilleusement à cette carrière aventureuse, et la haine de la tyrannie l'ennoblissait en quelque sorte. Aux plus mauvais jours de la servitude, des Slaves chrétiens, des heïduks ont emporté avec eux dans leurs retraites inaccessibles le sentiment de l'indépendance servienne et la volonté généreuse de lutter jusqu'à la mort contre leurs tyrans. Au milieu de leurs actes même les plus condamnables, ce trait moral les place bien au-dessus des momkis, milice turbulente et avide qui regardait le pillage et le meurtre comme le salaire de ses services. Dans ce duel à outrance entre les deux races, il était naturel que les uns vinssent chercher du butin et les autres de la gloire. Parmi ces derniers, Veliko se distingua par des exploits qui contribuèrent au succès des Serviens.

Cet homme avait demandé la permission d'avoir sa propre bannière et d'appeler des volontaires autour de lui. « Je « ne désire qu'une chose, disait-il, c'est « de reconquérir la Czrna-Réka, ma terre « natale. » Les chefs serviens, sachant que Véliko renouvellerait ses sollicitations jusqu'à ce qu'on eût exaucé ce vœu patriotique, lui accordèrent ce qu'il demandait. Bientôt il fit parler de lui. Avec une poignée de soldats, il assiégea le beg de Podgoratz. Pour réduire les troupes de la garnison, qui étaient de beaucoup plus considérables que les siennes, il imagina d'entasser des tonneaux bourrés de paille les uns sur les autres au pied de la forteresse, puis il mit le feu à ces matériaux, et bientôt les flammes enveloppèrent les tours et les créneaux; ce qui força l'ennemi à se rendre. Il donna au beg un sauf-conduit jusqu'à Widin; mais d'abord il changea avec lui de vêtement et de cheval, et s'empara de tout l'argent qu'il possédait. S'il ne put se dépouiller entièrement du caractère de sa profession, il remplit avec dignité son rôle de chef. Après la reddition de Podgoratz, il assembla tous les siens, nomma quelques bouloukbaschi et même un bimbaschi, et distribua aux troupes la moitié du butin; il envoya le reste à Belgrade. Les chefs, qui étaient habitués à des demandes de fonds, ne s'arrêtèrent pas à ce qu'avait de présomptueux la conduite d'un brave qui donnait au lieu de réclamer. Quand un corps turc s'avança de Widin contre lui, il ne parut aucunement découragé; il lutta sans désavantage avec sa petite troupe et par un coup aussi heureux que hardi il força l'ennemi à se retirer. A la faveur de la nuit, il se glissa dans le camp des ennemis, et s'écria en langue turque : Véliko est ici! Véliko est vainqueur! Aussitôt il tomba sur les gardes à demi éveillés, et les dispersa sans résistance. L'homme qui venait de rendre de tels services avait raison de se croire digne d'un commandement. A partir de cette victoire il prit le titre d'hospodar de Czrna-Réka.

Tous les épisodes de cette lutte n'eurent pas une issue également heureuse; cependant, en somme, l'insurrection triompha dans tout ce qui était d'une importance réelle, et contre toute probabilité.

Ainsi les Turcs furent définitivement expulsés du pachalic; les raïahs avaient conquis le port d'armes, signe de leur liberté; ils étaient en possession de leur territoire et des forteresses; leurs

frontières comprenaient les districts de Jadar et de Radjévina, la montagne de Mirotch et la Czrna-Réka.

Les Turcs étaient loin de s'attendre à un dénoûment semblable; le jour même de la prise de Belgrade, ou du moins vers cette même époque, Itschko avait apporté de Constantinople, au lieu de la ratification des traités, les teskères ou quittances du haratsch que les Serviens avaient effacées une fois pour toutes avec leur sang. Cet échec était humiliant pour la Turquie; et cependant il était nécessaire à sa régénération. Menacée sur le Danube par les populations chrétiennes, il fallait qu'elle perdît encore le Péloponnèse et quelques îles de la Grèce pour que son affaiblissement mît à découvert les plans ambitieux de la Russie, et que les puissances de l'Occident, justement alarmées, entreprissent la grande croisade politique dont le résultat sera la solution de ce problème : Le système de l'islamisme peut-il se consolider en se modifiant?

CHAPITRE XX.

LA SERVIE APRÈS LE TRIOMPHE DE L'INSURRECTION.

Les institutions que les vainqueurs avaient laissées aux Serviens, moins comme des concessions équitables que dans le but de les opprimer plus facilement, ne pouvaient plus suffire au milieu des premiers ferments de l'émancipation. L'autorité de leurs chefs nationaux, kniézes et anciens ou juges, avait été trop souvent avilie et et méconnue pour qu'elle pût suffire à la vie publique, surexcitée par une longue lutte et par la victoire. Les occupations rurales et celles qui conviennent aux Slaves du sud, tribus de guerriers pasteurs, rappelaient la servitude récente. Il n'y avait d'obéissance qui parût légitime que celle des camps; parce que devant l'ennemi elle est à la fois un hommage et une garantie. Les chefs sous lesquels le peuple venait de vaincre se trouvèrent donc naturellement à la tête du gouvernement, et leur autorité fut d'autant moins contestée qu'on pouvait avoir besoin d'eux au premier moment. La direction du gouvernement fut donc d'abord essentiellement militaire.

Quand le peuple des campagnes s'était levé, il l'avait fait de son propre mouvement, sans demander de solde, équipé et armé à ses frais : ces conditions lui conféraient tous les droits de citoyens libres. Ils ne faisaient point la guerre sous le commandement de leurs kniézes, et ils ne nommaient point leurs chefs; leurs officiers de tout grade étaient choisis par les voïvodes, qui s'étaient mis partout à la tête du mouvement.

« Les chefs dont le pouvoir militaire « était le plus considéré, et qui s'appe« laient voïvodes (chefs de guerre), « avaient non-seulement le commande« ment des districts, mais ils dispo« saient d'une force qui ne relevait que « d'eux seuls, les momkis, qui formaient « la cavalerie du pays. Ces momkis « avaient des établissements dans les « districts; ils descendaient de familles « notables, mangeaient à la table du « chef, et recevaient de lui un cheval « et l'équipement militaire. C'est à peu « près l'institution dont parle Tacite, et « que l'on retrouve plus tard chez les « différentes peuplades germaniques. Ils « ne recevaient point de paye proprement « dite; mais ils avaient droit à des gra« tifications et à une part du butin. En « échange de ces avantages, ils se dé« vouaient à leur chef à la vie et à la « mort; et ils entouraient toujours sa per« sonne. Ses ennemis, Turcs ou autres, « étaient les leurs. Certains chefs avaient « quelquefois cinquante momkis. Ces « gardes d'un courage éprouvé et prêts « à tout entreprendre donnaient à ce« lui qui disposait d'eux les apparen« ces souveraines plutôt que celles d'un « simple chef de district. L'importance « des kniézes était peu de chose devant « la leur. Parmi ces voïvodes, les uns « s'approprièrent les droits de péage, « d'autres confisquèrent les propriétés « des Turcs. Quant à l'impôt propor« tionnel (*porèza*), qui ne fut pas immé« diatement aboli, quelques-uns l'aug« mentèrent arbitrairement à leur profit. « Ils demandèrent la dîme, et exigèrent « du paysan des corvées féodales. Leur « dignité était regardée comme hérédi« taire; au père succédait le fils, et à « défaut de descendance mâle directe « le frère, quelle que fût son insuffisance

« personnelle, prenait le rang et les fonctions du défunt.

« Cependant, nonobstant tous ces priviléges, les voïvodes n'étaient pas indépendants. Après la chute d'un gouvernement, celui qui le remplace appartient ordinairement aux chefs du mouvement révolutionnaire. A l'époque dont nous essayons de faire connaître l'esprit et les événements principaux, il n'y avait que peu de voïvodes dont le pouvoir fût prépondérant; c'étaient ceux qui, dès le commencement de la guerre, s'étaient mis en avant comme chefs du mouvement et avaient mené le peuple à la victoire.

« Jacob Nénadovitch avait soulevé le district de Valiévo et pris Schabatz. Luka Lazarévitch, qu'on avait nommé voïvode de Valiévo, se détacha peu à peu de ce chef. Quand Jacob s'empara d'Oujitze, il nomma pour la première fois un voïvode dans cette ville, et cet acte ne rencontra point de résistance; en 1807, il prit possession des deux districts de Bosnie, Jadar et Radjévina, qui relevaient également de son autorité. Milenko avait réussi à révolutionner Poscharévatz, quoique secondé par Peter-Dobriniaz, qui agit d'abord comme subordonné. Plus tard Milenko avait conquis le district et l'île de Poretsch, et Peter les terres qui avoisinent Parakin. Ils exerçaient une autorité indépendante à l'extrémité du bassin de la Morava; et, de même que Jacob Nénadovitch, ils prenaient le titre d'hospodar.

« Dans la Schoumadia, Kara-George était investi de la même dignité. Depuis la mort de Katitch et de Tscharapitch, son autorité s'étendait sur Grotzka, Belgrade et Kragoujévatz. Il s'était aussi emparé de Poschéga; et dans cette partie de la Servie les seuls chefs qui pussent se regarder comme indépendants étaient Milan à Roudnik et Vouitza, qui avait succédé à son frère Giuscha comme voïvode de Smédérévo.

« Il semblait que la Servie allait se fractionner en hospodarats, et que la discorde sortirait bientôt de la lutte entre ces intérêts contraires. Heureusement que George exerçait une autorité prépondérante, parce que son district était le plus vaste et que la possession de Belgrade semblait indiquer une sorte de suprématie.

« Kara-George n'avait pas été sans rencontrer des résistances : un jour, pendant le siége de Belgrade, Jacob Nénadovitch lui avait déclaré que son autorité s'arrêtait à la Koloubara; mais le temps amena des modifications qui changèrent graduellement les prétentions des chefs. Depuis les événements de 1806, le commandant en chef avait pris un ascendant décidé. Lors de la conquête de la Potzérina, il nomma un voïvode bien au delà des limites de la Koloubara. Lorsque les affaires de l'autre côté de la Morava l'eurent appelé pour appuyer l'insurrection, son influence s'étendit sur le pays qu'il avait secouru. Ses amis de Belgrade s'étaient chargés de l'administration du gouvernement; toutes les troupes soldées, ainsi que les Bekjares qui se tenaient à Belgrade, et surtout les Krdschalis, transfuges du parti de Gouschanz, n'agissaient que d'après ses ordres. On s'était procuré des canons soit à prix d'argent, soit par l'industrie d'un certain Milosaf-Pétrovitch (1),

(1) Ce Milosaf était sans contredit un homme d'un mérite peu ordinaire. Il était appreoti cordonnier dans le banat. Là il étudia avec tant de succès l'art de l'horloger (le hasard l'avait fait loger dans la maison d'un fabricant qui exerçait cette profession) qu'il alla s'établir ailleurs pour se livrer à cette industrie. Il se rendit ensuite en Servie, où il proposa d'établir une fonderie de canons à condition qu'on lui fournirait le matériel. Ses premiers essais ne furent pas heureux. D'abord la masse, qui n'avait pas le degré de fusion nécessaire, cessa de couler; une seconde fois le métal coula, mais la quantité mal calculée était insuffisante. Ce double insuccès faillit être funeste à Milosaf, que quelques personnes traitaient d'imposteur. Enfin à la troisième tentative il réussit; il avait deviné par la seule force de son génie l'art du fondeur. Depuis ce moment, il eut toujours chez lui tous les accessoires d'une fonderie avec du bois et tout ce qui était nécessaire à la fabrication des roues et des affûts, ainsi que d'immenses enclumes, sur lesquelles il fabriquait lui-même ses outils; car il faisait tout de ses mains depuis les pièces les

« car l'artillerie de la forteresse de« vait d'abord être remise en état de « service. Kara-George était entouré « d'un plus grand nombre de momkis « que les autres chefs, et aucun d'eux « ne l'égalait en réputation militaire. « En un mot, si les voïvodes avaient été « considérés comme ses égaux jusqu'en « 1806, l'année suivante avait établi in« contestablement sa supériorité.

« On convoquait annuellement une « assemblée générale pour y délibérer « sur les affaires les plus importantes « de l'État. Peu de jours après le « 1[er] janvier, tous les voïvodes avec « leur suite se rendaient à une diète « appelée *Skoupschtschina* (1).

« On y délibéra sur ce qu'il y aurait « à faire au printemps, et les voïvodes « présentèrent le compte des dépenses « pour le service public. On y déter« mina également le quantum de la « nouvelle porièza. Les plaintes de di« verse nature contre les individus y « furent examinées, et plus d'une fois, « à la suite de ces enquêtes, les voïvodes « eux-mêmes durent subir la peine de « l'emprisonnement. En un mot, tout ce « qui regardait la guerre, les finances « et la judicature fut soumis aux dé« cisions de l'assemblée, qui représen« tait sur une échelle réduite les réu« nions du champ de mai des anciens « Francs.

« On y régla, non sans contesta« tions, la nature et l'étendue des pou« voirs, qui pondérés et limités reçurent « de la Skoupschtschina la sanction exé« cutive. Toutefois ces mesures n'of« fraient encore que l'ébauche d'un « gouvernement, les chefs étant dans « l'impossibilité de concilier les diffé« rends qui s'élevaient chaque jour et « se trouvant d'ailleurs peu disposés à « le faire. Les hostilités continuèrent « pendant toute l'année, et comme en « définitive le poids et les sacrifices de « la guerre tombaient sur les villages, « les nahies et les kniéjenies, il fallut « donner à la population des campa« gnes une part dans la conduite des « affaires.

« L'expérience avait montré la néces« sité d'une organisation régulière, et « l'assemblée s'en était sérieusement « occupée. Lorsque les députés envoyés « à Saint-Pétersbourg passèrent par « Kharkof, ils rencontrèrent dans cette « ville un certain Philippovitch, doc« teur en droit et natif de la Servie « hongroise. Sa santé n'avait pu se faire « aux rigueurs du climat septentrional; « pressé de revoir les bords du Danube, « il se joignit aux envoyés, qu'il pouvait « presque regarder comme des compa« triotes. Ce fut lui qui appela l'atten« tion des Serviens sur la nécessité d'é« tablir une cour permanente de juri« diction et d'administration. Il amena « d'abord à cette idée Jacob Nénado« vitch, en s'aidant de l'influence de « Prota. Kara-George, qui avait pris « en Autriche quelque goût pour le « droit et les avantages de l'ordre légal, « se montra favorable à ces mesures. « En conséquence il fut résolu dans « une assemblée tenue à Borak que cette « nouvelle insititution législative serait « fondée.

« Conformément à cette décision, on « tint, en l'année 1805, une cour civile « représentant le peuple servien, sous « le nom de synode ou soviet (conseil). « Les premières sessions eurent lieu dans « les monastères de l'Annonciation (Bla« govièschtchénié) et de Bogovadia; « plus tard ce fut à Smédérévo, et enfin « à Belgrade quand cette capitale fut « au pouvoir des Serviens.

« Le soviet ou sénat était composé « de douze membres en raison du nom« bre des districts; de sorte que cha« que sénateur représentait plus parti« culièrement le district qui l'avait élu. « Ces fonctionnaires recevaient sur le « trésor public des appointements qui, « ajoutés à des produits en nature, « leur permettaient de maintenir leur « rang. Ces contributions étaient réglées

plus importantes jusqu'aux plus minimes détails.

Ses nouvelles occupations ne lui firent pas abandonner l'horlogerie; il se plaisait à cultiver un art auquel il devait les premières connaissances de la mécanique et leur application à des combinaisons qui, au premier abord, sembleraient leur être complètement étrangères. Sa chambre à coucher renfermait toujours un certain nombre d'horloges.

(1) Du verbe slavon *skoupiti* (assembler).

« d'après un mode patriarcal : si la « nahia produisait du vin, le sénateur « envoyé par la localité ne recevait que « du vin, et ainsi de suite pour les « autres productions du sol : mais en « général un district donnait à son « représentant deux têtes de gros bé- « tail à la Noël, pour ses provisions d'hi- « ver. La maison où résidait le sovietnik « (membre du conseil) était considé- « rée comme la propriété du district ; « tous les habitants de cette circons- « cription avaient le droit d'y être logés « lorsqu'ils se rendaient à la ville. De « cette manière, les sovietniks étaient « tenus de s'occuper des affaires de « leurs commettants, autant toutefois « que les intérêts généraux le leur per- « mettaient.

« Philippovitch, qui le premier avait « donné l'idée de l'institution du soviet « en fut nommé secrétaire, et en dirigea « la marche. Il remplit ces fonctions à « la satisfaction générale, et laissa une « réputation sans tache. Ce fut sous « les auspices de ce légiste que le sénat « prit plusieurs résolutions importan- « tes. Il fit vendre les maisons et les « terres qui avaient appartenu aux Turcs, « et essaya d'affecter le produit des « dîmes à l'entretien de l'armée. Il y a « une lettre de lui dans laquelle il en- « joint à Péter-Dobriniaz de ne point se « mêler du péage du bac de Poscharévatz, « en l'avertissant que le sénat nomme- « rait un officier *ad hoc*. Il lui représente « qu'en sa qualite de voivode il devait « se contenter de son commandement « militaire, et que ces sortes d'affaires « n'étaient point de sa compétence. On « lui doit aussi quelques règlements « financiers, tels que l'assiette des im- « pôts et le casuel du clergé. Mais de « toutes les améliorations dont il dota « la Servie les plus importantes sans « contredit sont ses règlements sur les « écoles et sur l'administration de la « justice. Avant lui, les seules écoles « qui existassent en Servie étaient plu- « tôt des séminaires, où l'on apprenait « à peine les éléments de la lecture, que « de véritables écoles. Elles se tenaient « dans les cloîtres, et des prêtres les « dirigeaient. Les élèves (diaks), com- « me les apprentis dans les professions « manuelles, rendaient à leurs maîtres « des services de toute nature, et s'oc- « cupaient plus du bétail et des soins « de l'agriculture que de leurs études. « Désormais une petite école fut établie « dans toutes les villes de district pour « les connaissances élémentaires; et « l'on fonda en outre à Belgrade un « établissement où les jeunes gens re- « cevaient un enseignement supérieur. « Le cours comprenait l'histoire, les « mathématiques et les éléments de la « jurisprudence. Jugovitch, qui avait « professé à Carlovitz, y forma quelques « élèves, comme lui de la Servie au- « trichienne. Quoique cet établissement « laissât beaucoup à désirer, il eut dans « les dernières années des résultats re- « marquables (1).

« Les cours de justice étaient d'une « importance encore plus réelle. Les « kmètes restèrent chargés des affaires « minimes dans les villages; mais dans « les villes de district, où résidaient « naguère des cadis, on établit un tri- « bunal composé d'un président, d'un as- « sesseur et d'un secrétaire. Ces derniers « étaient nommés par le sénat, qui leur « donnait les instructions nécessaires, « en se réservant les cas d'appel.

« C'est ainsi qu'une province à peine « échappée au joug des Turcs reçut « les semences civilisatrices, empruntées « en grande partie à l'Autriche, mais « fécondées par le génie national et par « un mode réglementaire particulier au « pays. Le sénat, qui était l'âme de ces « réformes, contribua en même temps à « fonder l'unité du pouvoir dirigeant. « Le soviet représentait le pays dans « son ensemble de la même manière « que le sénateur représentait sa nahie. « Au premier coup d'œil, on serait tenté « de croire que toutes ces mesures gou- « vernementales et d'administration « avaient pour but d'opposer un con- « tre-poids au pouvoir des chefs mili- « taires; mais l'état des faits repousse « cette conjecture. En effet, l'origine « des sénateurs était due à l'élection. « Ils étaient nommés par les électeurs « libres du district; or, comment le « peuple qui devait sa délivrance ré-

(1) C'est de là que sont sortis Protitsch, le sénateur Maxim Rankovitch, Lazare Arsénovitch et Boschko Thaddiitch.

« cente au dévouement et au courage
« des chefs aurait-il pu ne pas désigner
« dans son choix celui que proposait
« l'hospodar? L'élection dépendait donc
« de l'hospodar; et comme il pouvait
« aussi disposer en faveur de ses parti-
« sans d'une certaine quantité des pro-
« duits du sol, il tenait dans ses mains
« le bien-être matériel du sovietnick.
« L'action politique de ce dernier se
« trouvait naturellement paralysée par
« ces influences. Ainsi Prota, qui fut
« pendant quelque temps président du
« sénat, ne pouvait guère se montrer
« hostile aux vues de son oncle Jacob
« Nénadovitch. Il est vrai que l'établis-
« sement d'un pouvoir central qui re-
« présentait la généralité du pays était
« par le fait même une garantie; mais
« les droits qui en dérivaient étaient
« quelquefois méconnus ou contestés.
« Malgré la décision du sénat les voï-
« vodes, quelques-uns du moins, s'ap-
« propriaient les droits de douane à la
« frontière de même que les propriétés
« enlevées aux Turcs; car le sénat n'a-
« vait pas une autorité suffisante pour
« rendre les magistrats indépendants
« des chefs militaires. L'exercice du
« commandement avait habitué les voï-
« vodes à ne prendre conseil que d'eux-
« mêmes; ils auraient eu de la répu-
« gnance à prendre les ordres de fonc-
« tionnaires civils. Kara-George lui-
« même, à une époque où l'institution
« du sénat était toute récente, mécon-
« tent de quelques décrets, fit sortir
« ses momkis, qui tinrent leurs fusils
« dirigés contre la salle des délibé-
« rations. » Il est aisé, disait-il, de faire des lois sous un abri commode; mais qui marchera en avant si l'armée turque vient à reparaître? En général, les voïvodes ne reconnaissaient l'autorité du sénat que lorsqu'ils attendaient de cette assemblée quelque nouvelle faveur. Ce fut par l'ordre du sénat qu'on mit à la disposition de Véliko un escadron qui lui facilita la conquête de la Czrna-Réka.

Ce vice qui tenait à la composition du soviet n'était pas le seul. Les hospodars avaient espéré que le sénat, comme assemblée souveraine, leur donnerait les moyens de limiter le pouvoir du commandant en chef, tandis que celui-ci prétendait trouver dans les décrets de ce même sénat un instrument pour contrôler plus facilement les actes de ses rivaux. Comme les électeurs se trouvaient placés entre ces deux influences, il était naturel que leurs représentants ne fussent pas souvent d'accord dans le conseil. Examinons rapidement les partis nés de ces divergences.

Parmi les sénateurs deux surtout étaient dévoués à Kara-George; c'étaient Mladen Milovanovitch, député de Kragoujévatz et Ivan Jougovitch, qui, après la mort prématurée de Philippovitch, avait succédé à cet homme d'État dans les fonctions de secrétaire. Peut-être n'était-il pas inférieur à Philippovitch en savoir et en habileté; mais sans être, comme son prédécesseur, irréprochable au point de vue de la moralité des actes, Mladen était intimement lié avec Kara-George; ils étaient du même district et s'étaient voués à la même carrière, partageant la bonne comme la mauvaise fortune. Il avait aussi servi dans la guerre du temps de l'alliance offensive et défensive entre la Servie et l'Autriche, et avait été heïduk; les liens de la famille resserraient encore tous les autres; sa femme était la fille de son ami.

Quelquefois on le chargea de contrôler les actes de quelques voïvodes d'une autorité secondaire: cependant la guerre n'était pas son élément spécial. Quoique d'une taille haute et de formes herculéennes, il avait quelque chose de gêné dans sa démarche, et sa présence sur le champ de bataille n'était point regardée comme de bon augure. Mais dans le conseil il reprenait tous ses avantages. Telle était la supériorité de son éloquence que personne n'eût osé s'opposer à son opinion. Dans l'année 1807, il eut toutes les affaires entre les mains; le peuple disait: le sénat, c'est Mladen. Mais, comme nous l'avons dit, sa conduite ne fut pas toujours à l'abri du blâme.

Mladen était aussi l'ami de Miloï, et leur liaison datait de loin. Ils habitaient à Belgrade la même maison, et maintenaient l'ordre dans la ville par l'intermédiaire des bekjares et des momkis. Lorsque la forteresse fut prise, ils eurent la meilleure part du butin; et de temps à autre ils parvinrent à se faire

attribuer la possession des constructions les plus commodes de la ville, de même que celle des plus riches magasins, sans compter les biens en terres. En conservant entre leurs mains le monopole des douanes de Belgrade et d'Ostrouschuitza, ils s'étaient en quelque sorte emparés du commerce avec l'étranger. Il est vrai qu'ils prenaient les péages à ferme; mais c'était à des conditions qu'ils fixaient eux-mêmes, de sorte que leurs frais d'établissement étaient largement couverts. Dans un tel état de choses leurs transactions étaient plutôt imposées que consenties. Souvent ils forçaient les paysans à des corvées féodales; en un mot, il n'était guère possible de parvenir sans eux à quoi que ce fût d'avantageux ou de quelque importance.

Cette façon d'agir ne rappelait que trop que, peu de temps auparavant, le pays avait gémi sous un gouvernement tyrannique et que ses nouveaux chefs trouvaient commode de marcher dans la même voie. Heureusement qu'il y avait un autre parti personnellement intéressé à s'opposer à ces empiétements de pouvoir.

Abraham Loukitch, ami de Milau et envoyé par les districts de Roudnik et de Poschéga, et Ivan-Protitsch, de la nahie de Milenko-Poscharévatz, combattaient les abus des chefs militaires avec autant de zèle que de persévérance : ils finirent par obtenir un décret qui éloignait Milan de Belgrade. Tous les sovietniks confirmèrent ce décret en y apposant leur signature ou leur sceau, et Kara-George y donna son assentiment. On chargea Mladen de conduire les bekjares à Déligrade; et il obéit à cet ordre. Jougovitch, qui était, comme Mladen, du parti opposé aux sénateurs, dut aussi plier devant eux.

Cependant, peu de temps après, Kara-George, dans des circonstances encore plus pressantes, se crut en droit de restreindre le pouvoir du conseil.

Par suite des relations avec la Russie, le conseiller d'État Rodofinikin s'était rendu à Belgrade à la sollicitation des députés serviens. D'abord Kara-George avait désapprouvé cette mesure. Il représentait que Rodofinikin était Grec, et que les gens de cette nation avaient toujours été plus que suspects aux Serviens, lesquels, à cette époque, se trouvaient en désaccord avec le métropolitain Léonti, Grec lui-même. Cependant ses représentations vinrent trop tard; les députés étaient déjà de retour, et ils avaient amené avec eux le conseiller russe.

Rodofinikin, qui ignorait probablement ce qu'on disait de lui, lia des rapports intimes avec Léonti, et n'épargna pas les blâmes aux Serviens. Il leur conseilla de mettre les momkis sur le pied de troupes soldées et de réprimer l'autorité des voïvodes. Cette conduite lui attira le soupçon des uns et la haine des autres. Kara-George était convaincu que Rodofinikin faisait cause commune avec ses tyrans. Mladen et Jougovitch ne cessaient de lui représenter qu'on attaquait les voïvodes pour le renverser lui-même et que, pour arriver à ses fins, le parti grec s'était ligué avec les adversaires politiques du commandant en chef. Le but du métropolitain et de son complice, ajoutaient-ils, était évidemment d'établir dans la Servie un gouvernement semblable à celui qui régissait les Moldo-Valaques, et l'un et l'autre étaient gagnés par les Fanariotes. Jougovitch avait pour appuyer ces conjectures des histoires toutes prêtes : d'abord Nicolas, un des députés venus de Constantinople pour faire des propositions de paix, au lieu de s'en retourner, comme il en avait reçu l'ordre, s'était attaché au service de Léonti; et quoiqu'on fût au plus fort de l'hiver, le métropolitain s'était mis en tournée avec lui, sous le prétexte de faire la collecte de la dimnitza, mais dans le but réel de fomenter une insurrection. Léonti aurait demandé au peuple pourquoi il se battait pour des chefs qui, uniquement occupés de leurs intérêts, s'enfuiraient au premier jour avec leurs richesses et l'abandonneraient à la vengeance des Turcs. Ne feraient-ils pas mieux de se soumettre tout de suite à leurs anciens maîtres? Si Rodofinikin, ajoutait Jougovitch, n'était pas d'accord avec Léonti, pourquoi le conseiller russe, à l'arrivée dans la Kraïna de nouveaux ambassadeurs de Constantinople, s'est-il offert pour négocier avec eux? Il a été à leur rencontre accompa-

gné de Léonti et de Nicolas : cependant il n'avait été nullement question entre eux de négociations, et rien n'a transpiré du secret de cette conférence.

Ces accusations, où ce qui n'était qu'hypothétique était présenté comme probable, firent juger à Kara-George qu'il était de son devoir de défendre son autorité. En effet, que pouvait-il arriver de pire pour le pays que de tomber sous la domination rapace des Fanariotes? « Il bannit immédiatement Nico- « las, fit signifier son mécontente- « ment à Léonti, et désormais s'ap- « pliqua sérieusement à établir sa pré- « pondérance dans le sénat, en y faisant « rentrer Mladen et Jougovitch. Per- « sonne n'osa s'opposer à la volonté de « Kara-George. Il est vrai que Mladen « ne prit part aux sessions que de temps « en temps ; cependant son influence, « loin d'en souffrir, ne fit que s'accroî- « tre, et il inspira plus de crainte que « jamais.

« Malgré l'opposition du gouverne- « ment civil à l'autorité des chefs mili- « taires et les divergences d'opinion « touchant les relations étrangères, « l'unité du pouvoir n'en fut pas ébran- « lée. On doit ce résultat à l'autorité du « commandant en chef, qui, bien que « restreinte par les compétences admi- « nistratives, s'étendait sur tout le pays : « cette même autorité prépondérante « dans la Skoupschtschina influait sur « les décisions du soviet. Elle était fondée « sur des victoires, et c'était beaucoup « aux yeux d'un peuple tel que les Ser- « viens; mais il fallait un tact naturel « et beaucoup d'habileté pour la con- « server au milieu de tant d'intérêts « opposés et de tiraillements. Kara- « George sera toujours regardé comme « un homme supérieur, non-seulement « pour avoir guidé et fait triompher « l'insurrection servienne, mais pour « avoir doté son pays d'un gouverne- « ment national. Nul plus que lui ne « mérita d'être appelé le chef de la na- « tion. Essayons de faire connaître cette « nature extraordinaire : il est des « hommes dont l'individualité résume « pour ainsi dire toute une époque.

« George Pétrovitch, surnommé Kara « ou Czrni (le Noir), naquit entre les « années 1760 et 1770, à Vyschevtzi, vil- « lage du district de Kragoujévatz. Pe- « troni, son père, était paysan. Dans sa « première jeunesse, il vint dans le haut « pays s'établir près du mont Topolo. « En 1787, lorsque les premiers trou- « bles agitèrent la Servie et qu'on s'at- « tendait à une invasion autrichienne, « il prit un parti qui décida de son sort. « Décidé à fuir et ne voulant pas « laisser son père à la merci des Turcs, « il l'emmena, ainsi que tout ce qu'il lui « fut possible de prendre avec lui. Il se « dirigea vers la Save; mais plus il s'ap- « prochait de cette rivière, plus son père « ou, selon d'autres, son beau-père té- « moignait de crainte. Celui-ci, comme « tant d'autres, aurait mieux aimé faire « sa soumission, et il ne cessait d'enga- « ger George à retourner à leur de- « meure. Déjà la Save était devant leurs « yeux lorsque le vieillard renouvela ses « instances : « Humilions-nous, disait-il « à George, et nous obtiendrons notre « grâce ; ne va pas en Allemagne, mon « fils ; par mon pain qui t'a nourri, ne « t'exile pas. Pour moi, je suis décidé à « rester. » — « Quoi ! répondit George, « je vivrais pour te voir expirer dans les « tortures; je préfère te tuer sur la « place! » A ces mots il déchargea son « pistolet sur Petroni, et ordonna à un « de ses compagnons d'achever le vieil- « lard. Arrivé au village voisin, il dit aux « paysans : « Il y a là-bas le corps d'un « homme âgé; enterrez-le, et à la fête « des funérailles buvez au salut de son « âme. Pour qu'ils pussent remplir son « intention, il donna à ces gens tout le « bétail qui le suivait, et il passa la « Save.

« Ce crime, qui porte le cachet d'une « énergie sauvage, plaça Kara-George « hors des voies ordinaires. Il retourna « plus tard dans son district avec le « grade de sergent et servit dans le « corps des volontaires; mais là, « croyant avoir à se plaindre d'un « passe-droit, il se fit heïduk et se re- « tira dans les montagnes. Cependant « on parvint à le réconcilier avec son co- « lonel Mikhaliévitch; il revint avec « lui en Autriche, et obtint l'emploi « d'inspecteur des forêts dans le monas- « tère de Krouschédol. Cependant une « telle existence ne pouvait convenir « longtemps à un homme de ce carac-

« tère : il retourna au service n'ayant « plus rien à craindre sous Hadji-Moustafa, et depuis cette époque il se livra « au commerce, qui l'enrichit. Les persécutions des Dahis le jetèrent dans « l'insurrection où il était appelé à jouer « un rôle si considérable.

« Kara-George ne pouvait se comparer à personne. Il restait quelquefois des jours entiers sans prononcer « une parole et rongeant ses ongles. « Souvent, lorsqu'on lui parlait, il détournait la tête sans daigner répondre. « Le vin lui déliait la langue, et dans « ses accès de bonne humeur on l'a « vu conduire une ronde servienne. » (Kolo) (1).

« Il méprisait l'éclat et le luxe. Dans « les jours de sa plus grande puissance, « il portait le même pantalon bleu, la « même pelisse courte usée, et son bonnet noir si connu de tous. Pendant « qu'il exerçait une autorité princière, « sa fille, comme les villageoises, allait « puiser de l'eau à la fontaine. Cependant, chose extraordinaire, il n'était « pas insensible à l'attrait de l'or.

« A Topolo, on aurait pu le prendre « pour un simple paysan. Assisté de « ses momkis, il éclaircissait les arbres « de la forêt ou détournait quelque « courant d'eau pour alimenter un « moulin. Ensuite il allait pêcher avec « ses gens. Il cultivait et labourait la « terre; un jour il salit les décorations « qu'il avait reçues de la Russie en mettant un cercle à un tonneau. C'était « devant l'ennemi que se révélait en lui « l'homme de guerre. Quand les Serviens le voyaient arriver suivi de ses « momkis, ils reprenaient courage. Sa « stature haute et mince, ses épaules « larges, son visage partagé par une « forte cicatrice, ses yeux enfoncés et « étincelants l'avaient bientôt fait connaître. Il descendait de cheval pour « combattre, et quoiqu'une blessure « qu'il avait reçue comme heïduk lui « ôtat l'usage de la main droite, il n'en « maniait pas moins sa carabine avec une « grande habileté. Sa présence produisait sur les Turcs une terreur panique; car ils étaient persuadés qu'il « était invincible.

« En temps de paix Kara-George aimait que les affaires suivissent leur « marche régulière, et quoiqu'il ne sût « pas écrire, il voulait qu'elles fussent « instruites et suivies selon les formes « légales; mais s'il s'apercevait qu'on les « laissât traîner en longueur, sa justice « frappait d'une manière terrible. Il « n'avait qu'un frère qui, à l'abri de son « nom, se permettait les écarts les plus « condamnables. Pendant longtemps « Kara-George avait fermé les yeux sur « sa conduite; mais enfin ce frère ayant « fait violence à une jeune fille dont les « parents disaient tout haut que c'était « pour des crimes de cette nature que « la nation s'était soulevée contre les « Turcs, le commandant en chef fut si « indigné de cette action honteuse qu'il « fit pendre le coupable à la porte de sa « demeure, et il défendit à la mère de le « pleurer publiquement.

(1) On trouve dans les œuvres poétiques du rév. George Croly une exquisse très-remarquable du caractère de Kara-George et de sa personne. Ce qu'il dit de la mort de cet homme extraordinaire n'est point d'accord avec les données de Ranke, que nous nous sommes souvent borné à traduire parce qu'en Allemagne son ouvrage est regardé comme la meilleure autorité. « L'aspect de Kara-George frappait par sa singularité. Ses formes fortement prononcées dépassaient les proportions moyennes. Sa taille était élevée; mais sa figure allongée outre mesure, ses yeux creux et son front plein de fierté, que ceignait comme un turban une tresse de ses cheveux noirs, l'auraient fait prendre pour un asiatique. » — « On raconte qu'un Turc ayant ordonné à un enfant de sortir du chemin s'il ne voulait pas avoir la cervelle brûlée, Kara-George tua le musulman sur la place d'un coup de feu. Il est probable que dans cette circonstance son emportement naturel fut encore excité par sa haine contra les oppresseurs. » — « Cet homme, ajoute le même auteur, était une de ces créations hardies nées d'une nature sauvage et des troubles civils, qui unissent à un courage indomptable et à un corps de fer des talents qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes et une moralité douteuse. Le propre de la civilisation est de mettre tous les esprits sous un même niveau; mais la barbarie, au milieu de ses scènes désolées, nous montre dans sa grandeur sauvage les contrastes les plus prononcés, et à côté de mille détails petits et avortés des exceptions gigantesques, efforts puissants d'une fertilité vierge. » (Alkerr., traduct. anglaise de Ranke.)

« Cependant en général il était d'une « nature bienveillante : on lui reprochait de prêter trop facilement l'oreille à des accusations dont il avait « lui-même reconnu précédemment la « fausseté; une fois irrité, sa colère n'a- « vait plus de frein. Sans se donner le « temps de faire exécuter sa vengeance « par ses momkis, il tuait de sa main « celui qui avait osé l'offenser, et dans « ce cas nul n'était à l'abri de ses em- « portements. Il était redevable de sa « dignité au prince Théodosi, et cepen- « dant il le tua. Après que sa fougue « était satisfaite, il pleurait et s'écriait : « Puisse Dieu punir ceux qui ont donné « lieu à cette querelle! Plutôt irritable « que vindicatif, il ne revenait jamais « sur une offense une fois qu'il avait « pardonné.

« Tel fut Kara-George, type d'une « force extraordinaire et n'ayant pas pour « ainsi dire la conscience de sa propre « nature, dont l'énergie semblait som- « meiller jusqu'à ce que les circons- « tances vinssent tout à coup la révéler « à elle-même; alors cette puissance « d'action était irrésistible, dans le « bien comme dans le mal. Ce mélange « de grandeur et de faiblesse rappelle « le caractère des anciens héros célé- « brés dans les chants populaires des « Slaves méridionaux. Quoique la civili- « sation ne puisse avouer tous ses actes, « Kara-George n'en a pas moins joué « un rôle important dans le monde. « C'est lui qui a posé le principe de l'é- « mancipation des sujets chrétiens de « la Turquie; et lorsqu'il tint d'une « main si ferme l'étendard de la « révolte, tous les yeux se fixèrent sur « le héros serbe (1). Avant Kara- « George (1) rien n'avait été réglé ni

(1) M. Paton, dans son ouvrage intitulé : *Servia the Youngest Member of the European family*, raconte une entrevue qu'il eut avec le fils de Kara-George. « Le père de Votre Altesse, dit M. Paton au prince, s'est fait un grand nom comme capitaine; j'espère que votre gouvernement se distinguera par un rapide progrès dans les arts de la civilisation. — Cette conversation nous amena à parler de Kara-George. Le prince se leva et me conduisit dans une autre chambre, où se trouvait un portrait de son père : c'était une copie du tableau original qui avait été peint pour l'empereur Alexandre. Il était représenté avec le costume turc et des pistolets à la ceinture. Son aspect annonçait non-seulement l'intelligence, mais la finesse, ce qu'on ne s'attend pas à rencontrer dans un paysan guerrier; mais tous ses contemporains s'accordent à lui reconnaître une supériorité naturelle qui l'aurait mis au-dessus de ses égaux dans toutes les situations où la fortune aurait pu le placer. » — Le même écrivain a copié le passage suivant d'une note du maréchal Diebitsch, qui fut chargé d'une mission en Servie dans les années 1810 et 1811. Le gouvernement servien possède l'original de cette note. — « George Pétrovitch, auquel les Turcs ont donné le nom de Kara (le Noir), est un caractère d'une haute portée. Son aspect annonce une grandeur d'âme qu'il justifie, et si l'on fait la part des temps et des circonstances, si l'on réfléchit à l'impossibilité où il s'est trouvé de recevoir de l'instruction, on est forcé de reconnaître dans ce chef servien une âme d'une trempe virile et vraiment hors ligne. Sa réputation de cruauté ne nous paraît rien moins que fondée. Quand le pays n'avait pas même l'ombre d'une constitution et qu'il s'est trouvé à la tête d'une nation dénuée de toute organisation comme de toute culture, il fut forcé d'être sévère; il eût été dangereux d'hésiter et de faiblir : mais aujourd'hui qu'il y a des lois et des formes légales, il renvoie les cas qui se présentent aux tribunaux compétents. Il est peu éloquent, et ses manières sont rudes; mais ses jugements en matière civile sont prompts et sainement formés. A beaucoup d'adresse il joint une attention infatigable. Comme soldat, il n'y a qu'une opinion sur ses talents, sa bravoure et sa fermeté à toute épreuve. » (Paton, 1844, 1845.)

(1) Nous avons cherché dans les auteurs qui ont écrit sur la Servie pourquoi George Pétrovitch avait été surnommé le Noir. Voilà ce que rapporte à ce sujet M. Ami Boué dans son ouvrage trop peu connu sur la Turquie d'Europe : « George était fort irritable, « et l'on raconte à ce sujet que, sa sœur s'étant « mariée, il avait fait choix pour elle de plu- « sieurs ruches d'abeilles. Or, s'étant aperçu « que sa mère en avait échangé quelques-unes, « il l'appela, leva en sa présence chaque « ruche et lui demanda si elle les trouvait « bien. Puis, ayant levé la dernière, il la lui « mit sur la tête et s'enfuit. George, âme « noire! s'écria-t-elle, et le surnom de Noir « lui serait resté. Elle en fut quitte pour « quelques piqûres, et en rit elle-même dans « la suite. » Pour un homme de ce caractère, le trait des ruches s'il est avéré, n'est qu'une

« reconnu pour le gouvernement de la « Servie. La guerre se poursuivait « avec plus ou moins de zèle et de « succès, selon le mouvement des af- « faires en Europe. Enfin la politique « générale tourna de manière à ouvrir « aux Serviens une perspective favorable « et à couronner leurs efforts pour con- « quérir leur indépendance. »

CHAPITRE XXI.

LA SERVIE DANS SES RAPPORTS AVEC L'ÉTAT GÉNÉRAL DE L'EUROPE ET AVEC LA TURQUIE. (*Ranke.*)

« Le contre-coup de la révolution de « 1789 s'est fait sentir en Turquie, non « que cet empire, qui repose sur des « bases entièrement différentes, ait été « sympathique ou contraire à cet im- « mense événement, mais par des causes « accidentelles qui se liaient à la nou- « velle direction de la politique euro- « péenne, et parce que les intérêts « sortis de la situation changèrent l'an- « cien système des alliances et en- « traînèrent des guerres auxquelles la « Porte ne pouvaient rester étrangère.

« L'attitude que venait de prendre la « France après la destruction du pouvoir « monarchique, abstraction faite des « principes républicains, était loin d'in- « quiéter les Ottomans. Le divan calcu- « lait que le peuple qui venait de con- « quérir une réforme radicale prendrait « vis-à-vis de l'Autriche une attitude « plus décidée, ce qui ne pouvait que « contrarier les vues de cette dernière « puissance sur les Slaves méridionaux.

« Mais l'esprit de conquête qui s'em- « para des Français révolutionnaires « s'étendit jusque sur l'Orient. Napoléon « avait conçu le projet de fonder un em- « pire dans l'est. Il s'empara de l'Égypte « et porta ses armes victorieuses dans la « Syrie. La conséquence naturelle de « cette expédition fut que la Turquie se « déclara contre la France et entra dans « la seconde coalition. Les côtes de « l'Italie virent des escadres turques « combattre à côté de celles des Russes ; « et le calife de la Roumélie, d'après « les ordres du sultan lui-même, ne né- « gligea rien pour rétablir le Saint- « Père à Rome.

« Napoléon finit par reconnaître qu'il « était plus prudent de se borner à gou- « verner la France que de s'obstiner à « lutter contre le monde entier à une « si grande distance de ses ressources. « Il abandonna en conséquence l'Égypte « et la Syrie, et se prépara à former un « empire d'occident (1). Ce changement « de vues ne tarda pas à amener un rap- « prochement entre Napoléon et la Tur- « quie, dont il reconnaissait l'intégrité « territoriale. Les anciens priviléges dont « jouissait la France du temps de la mo- « narchie furent renouvelés, et la Porte « lui accorda même celui de naviguer « sur la mer Noire. Ces concessions « pouvaient être faites sans danger, aussi « longtemps du moins que la paix du « continent serait maintenue. Mais pou- « vait-il en être ainsi dans le cas d'une « rupture entre Napoléon et les grandes « puissances continentales? En 1805, « par exemple, la Porte dut hésiter entre « les alliés qu'il lui convenait de choisir.

« Et en effet quelquefois l'ambas- « sadeur de Russie paraissait prépon- « dérant à Constantinople ; mais le « divan ne faisait aucun pas décisif « dans la crainte de blesser les intérêts « français.

« Telle était la situation quand on « reçut à Constantinople la nouvelle de « la victoire d'Austerlitz. La défaite des « Russes y causa une vive satisfaction ; « on commençait à croire en l'étoile de « Napoléon, et pour la première fois on « lui donna le titre de padischah ou « empereur des Français. Le vainqueur « dit à l'ambassadeur de Turquie que les « succès ou les revers de la France

espièglerie ; il a tué son père et son bienfaiteur ; de tels actes auraient bien autrement mérité l'épithète désormais inséparable de son nom. Nous regardons comme plus probable que le surnom de Czrni lui aura été donné à cause du bonnet noir qu'il portait dans les combats et que sa taille élevée faisait distinguer de loin.

(1) Ranke a jugé les événements au point de vue des intérêts autrichiens. La république a été forcément conquérante, et l'empire n'a été qu'une magnifique protestation contre l'Europe hostile et coalisée. C'est un fait désormais acquis à l'histoire.

« étaient communs aux deux États, de « même que ceux de la Turquie intéressaient également l'empire français; « que l'ennemi de l'un était l'ennemi « de l'autre, et qu'il n'avait rien plus à « cœur que ses relations avec le plus « ancien et le plus utile de ses alliés.

« C'est un fait qui n'a pas toujours « été présent aux historiens que les affaires de la Turquie ont été presque « aussi déterminantes pour la guerre « de 1806 que celles de l'Allemagne. « En effet, dans la crainte que la possession de la Dalmatie ne donnât « aux Français une influence prépondérante sur les provinces danubiennes et par suite sur le divan, l'Angleterre et la Russie s'opposèrent à ce « que la Dalmatie devînt partie intégrante « du nouvel empire. Les deux alliés « auraient mieux aimé profiter des facilités qu'offraient les côtes de l'Adriatique pour attaquer le nord de l'Italie, « alors au pouvoir des Français, et « s'emparer des bouches de Cataro. Les « Russes qui occupaient Corfou s'unirent aux Monténégrins soulevés en « masse; et s'ils ne mirent pas les « Français en grand péril, du moins ils « leur suscitèrent des embarras sérieux. « Cette conduite des alliés ne pouvait « que faciliter la mission du général « Sébastiani, que Napoléon avait envoyé « à Constantinople pour y faire triompher les intérêts de son souverain. Cet « ambassadeur appuyait surtout sur le « danger que présentait l'alliance russe « avec les populations chrétiennes de la « Turquie. Il avait ses raisons lorsqu'il « conseillait à la Porte de déposer les « hospodars de la Moldavie et de la Valachie, auxquels on reprochait, entre « autres griefs, d'être en secrète intelligence avec les Serviens. Or, comme « les traités stipulaient que cette déposition ne pouvait avoir lieu que du « consentement de la Russie, il ne restait « que le moyen préalable de faire la « guerre à cette puissance.

« Les avantages que tirait la France « de cette rupture étaient manifestes: « d'abord la Russie, occupée vers le Danube, ne pouvait appuyer la Prusse « qu'avec une partie de ses forces; il « lui fallait envoyer en Moldavie une « grosse armée.

« En outre, les prétentions qu'avait « déjà à cette époque la Russie sur les « provinces du bas Danube excitaient « la jalousie de l'Autriche. D'après les « documents que nous avons eus sous « les yeux, il n'est pas douteux que l'adoption de ces mesures fut une des « raisons principales qui empêchèrent « l'Autriche de faire cause commune « avec la Russie et la Prusse (1); mais « des raisons encore plus graves ne lui « permirent point de s'unir à la Turquie « et à la France. Cependant l'alliance « entre ces deux derniers États devenait « de jour en jour plus étroite. Les succès de Napoléon contre la Prusse et « sa marche en Pologne déterminèrent la « Porte, malgré les menaces de l'Angleterre, à déclarer la guerre à la Russie « et à déployer solennellement l'étendard du prophète.

« Les Turcs croyaient pouvoir opérer « leur jonction avec les troupes françaises « sur le Dniestr ou même sur le Danube, « et reprendre la Crimée. Quand les « Anglais parurent devant Constantinople avec une escadre considérable, « la Porte rejeta toutes leurs propositions, à l'instigation surtout de Sébastiani (2) et des officiers expérimentés qui composaient sa suite et « qui se hâtèrent d'organiser un système « de défense. Il en résulta que les Anglais, « victorieux partout ailleurs, furent « contraints de se retirer. Les bulletins « de Napoléon signalèrent les avantages « des armes turques contre les Russes « comme des succès dus à l'alliance « française (3). Quand il fut question « de former un congrès de la paix,

(1) *Historical memoir of a Mission to the Court of Vienna* by sir Robert Adair., p. 104, 108. L'auteur attribue à ce motif la conduite du cabinet de Vienne. Personne aujourd'hui n'ira supposer que Fox était disposé à laisser la Sicile à Napoléon.

(2) Bignon, t. VI, p. 193. L'ambassadeur de France est en même temps le premier ministre et le connétable du Grand Seigneur. Adair (4 avril 1807) écrit: « Le général Sébastiani est complétement maître à Constantinople; il préside les délibérations du divan et dirige toutes les mesures.

(3) 77e bulletin de la grande armée, Finckenstein, 28 mai 1807. Voyez aussi Thibaudeau, *l'Empire*.

« Napoléon demanda qu'on y admît des « plénipotentiaires turcs, et lorsque « l'ambassadeur ottoman lui fut présenté « à Finckenstein il déclara que la France « et la Turquie étaient unies désormais « comme la main droite l'est à la main « gauche. Il ne serait pas difficile d'in- « diquer comment ces relations poli- « tiques amenèrent les grands pouvoirs « de l'Europe à s'immiscer dans les « affaires intérieures de la Turquie. On a « vu déjà que l'alliance entre les Serviens « et les Russes avait emprunté des cir- « constances un certain caractère de « force et de durée; une division russe « était entrée dans la Kraina pour se- « courir les insurgés, et Kara-George « écrivait alors du théâtre même des « hostilités que quinze cents Turcs « étaient restés sur le champ de bataille, « qu'on leur avait enlevé huit redoutes « avec tous leurs canons, ainsi qu'une « cassette pleine de ducats, des chevaux « arabes, une quantité de riches tapis; « que ceux qui avaient pu échapper n'a- « vaient sauvé que leur vie; enfin que « le pacha lui-même s'était enfui sur « une jument valaque. Il portait aux « nues dans cette lettre le courage des « Russes. Cette coopération contre le « même ennemi ne pouvait que resser- « rer le lien de fraternité qui unis- « sait l'armée des Serviens à leurs pro- « tecteurs.

« En l'année 1807, les Russes aidèrent « également les Monténégrins à attaquer « les forteresses de Niktschitsch et de « Kloboug. Ces montagnards étaient dé- « voués à l'empereur de Russie au delà « de tout ce qu'on pourrait imaginer. « Dans une de leurs pétitions ils vont « jusqu'à signer : *vos fidèles sujets* (1).

« Les Grecs Armatoles, qui com- « mençaient à avoir le sentiment de « leur importance et dont le chef « Enthymeos Blanchavas caressait déjà « l'espoir de délivrer son pays, étaient « dans les meilleurs termes avec les « Russes, qui délivrèrent une seconde « fois Parga menacée par Ali-Pacha. « D'un autre côté, Napoléon entretenait « des relations avec ce pacha, dont les « sympathies pour le parti qui dominait « alors à Constantinople n'étaient point « douteuses. Ali était tout fier que Na- « poléon eût mis de l'artillerie à sa dis- « position (1). Il paraît qu'on avait en « vue une attaque combinée contre les « Sept-Iles. Les Monténégrins affirment « que, lorsqu'ils attaquèrent Kloboug, « les Français vinrent secourir les Turcs. « On prétend aussi que des officiers « français dirigèrent la résistance des « Bosniaques attaqués par les Serviens, « et l'on en voyait la preuve dans la « manière dont l'artillerie des premiers « était servie. Le fait, sans être prouvé, « a pu paraître probable.

« Napoléon, qui, depuis sa campagne « d'Égypte, avait une haute idée des « aptitudes militaires des Turcs, excitait « le sultan à quitter les voluptés du sérail « pour se mettre à la tête de ses trou- « pes et renouveler la gloire de ses « ancêtres. La réforme militaire pour- « suivie par Sélim lui paraissait le meil- « leur moyen de parvenir à ce but, et il « l'encourageait par tous les moyens « possibles à persévérer dans cette voie. « Il est certain que, dans sa première « jeunesse, à une époque où les circons- « tances paraissaient peu favorables en « France à son avancement futur, Na- « poléon avait eu l'intention de prendre « une part personnelle à la régénération « de la puissance militaire des Ottomans. « Il y a une note de sa main, écrite à « l'époque dont nous parlons, où il « insiste sur la nécessité de réformer les « armées turques, pour contenir par la « crainte l'ambition des États voisins. Le « pouvoir n'avait pas changé ses idées. « La présence d'ingénieurs et d'artilleurs « français suffit pour la défense de « Constantinople, et montra ce que pou- « vait faire une armée turque bien « disciplinée et bien conduite.

« Ainsi les grandes puissances de « l'Europe se rattachaient par leurs in- « térêts et leurs sympathies aux deux « systèmes qui divisaient l'Orient. La « coalition était contraire à tout agran- « dissement des peuples par les institu- « tions; la France favorisait la réforme.

(1) Rapport de Strogonof à l'empereur Alexandre. Lebensbilder, t. II, p. 194.

(1) Dans une lettre en date d'Osterade, 7 avril 1807, et communiquée par Ségur, on lit : Déjà des canons ont été mis à la disposition du pacha de Janina.

« Au milieu de ces deux tendances géné-
« rales, il existait un tiers parti, égale-
« ment opposé aux stationnaires et aux
« progressistes. Ce parti voulait relever
« l'ancien esprit de l'islamisme avec ses
« seuls éléments et sans admettre rien
« de conditionnel dans l'assujettissement
« des raïahs. Appuyée sur les préceptes
« du Coran, cette opinion se montra de
« nouveau formidable. Nous avons vu
« dans les chapitres précédents que
« Sélim III ne put faire exécuter ses
« ordres lorsqu'il voulut que les janis-
« saires se soumissent à la discipline
« européenne. Pour vaincre leur résis-
« tance il aurait fallu faire exécuter les
« chefs rebelles et déclarer en état de
« guerre les provinces où leur influence
« était dominante, ce qui n'eût été pos-
« sible qu'avec un appui indispensable
« à tout prince réformateur, celui des
« classes populaires; or, comme ses
« plans heurtaient les préjugés religieux,
« les masses lui étaient hostiles. Quant à
« ceux de ses sujets qui se montrèrent
« persuadés ou du moins obéissants, leur
« nombre était trop réduit pour que leur
« concours lui permît de faire la loi aux
« autres. Quand les troupes de Cara-
« manie s'avancèrent vers le Danube,
« peu de temps avant que la guerre contre
« la Russie eût éclaté, et peut-être dans
« la prévision de cette rupture, les
« Krdschalis, unis aux janissaires, qui
« occupaient une position favorable, les
« attaquèrent sur le Yéna, dans le Ba-
« baesky, et les défirent si complétement
« qu'elles ne purent réparer cet échec (1).
« Les musulmans strictement attachés
« à la loi ne faisaient pas un crime au
« sultan d'avoir défendu sa capitale avec
« l'aide des Français; mais ce succès, en
« exaltant l'orgueil national, leur faisait
« craindre que l'on ne fît trop de con-
« cessions aux institutions étrangères.

« Délivré de la présence des Anglais
« et des Russes et appuyé par la France,
« le sultan crut pouvoir s'occuper de la
« réforme des janissaires. Cette nou-
« velle tentative souleva tous les vieux
« préjugés et toutes les défiances qui
« caractérisent la race asiatique. A la
« nouvelle qu'on commençait à im-
« poser le nouveau système aux Lazes
« et aux Jamaks, casernés dans les
« châteaux du Bosphore, il y eut une
« révolte dans la capitale : les janissaires
« retournèrent leurs marmites pour
« indiquer qu'ils ne voulaient plus être
« nourris par le sultan. Aucunes mesures
« n'avaient été prises pour les faire ren-
« trer dans l'ordre. Ni les Topdschi, dont
« l'organisation avait été si dispendieuse,
« ni le mufti, qui devait son installation
« à Sélim, ne prirent parti pour lui. Il en
« résulta que les ministres qui avaient
« sanctionné ces innovations en payèrent
« l'insuccès de leur tête. On déclara que
« le sultan serait détrôné pour s'être
« abandonné aux vices des chrétiens et
« avoir transgressé les saintes ordon-
« nances du Coran. Sélim succomba
« devant le pouvoir qu'il avait voulu
« détruire.

« Ces troubles se prolongèrent pen-
« dant une année. Un partisan de Sélim,
« Mustafa Baïraktar, qui s'était fait
« lui-même vizir, poursuivit quelque
« temps ces projets de réforme tout en
« ménageant les préjugés existants;
« mais les janissaires se révoltèrent
« aussi contre lui; les ulémas l'accu-
« sèrent d'avoir voulu assimiler la na-
« tion aux infidèles pour la mettre en-
« suite sous leur dépendance. Après
« une lutte longue et douteuse, Baï-
« raktar fut renversé avec tous ses adhé-
« rents.

« L'ancien système militaire, fondé
« sur le fanatisme, fut rétabli avec
« tous les abus qui en faisaient la plaie
« de l'empire après un triple triom-
« phe sur le pacha de Caramanie, sur
« le sultan Sélim et sur le vizir. Le
« jeune sultan Mahmoud, unique reje-
« ton de la dynastie ottomane, parta-
« geait sur la réforme les vues de son
« oncle Sélim ; il dut en faire un mys-
« tère (1). Pendant longtemps rien ne
« témoigna que telle était sa pensée.
« Cependant de grands changements

(1) En août 1808. Juchereau de Saint-Denys, Révolutions de Constantinople.

(1) « On renonça à jamais aux constitu-
« tions militaires des Francs; on prononça
« anathème contre ceux qui en parleraient :
« l'ancien ordre de choses fut rétabli, les ja-
« nissaires et les oulémas reprirent leur
« influence politique. » Juchereau de Saint-Denys.

« avaient eu lieu dans les relations po-
« litiques de l'Europe.

« A la paix de Tilsitt (7 juillet 1807), « Napoléon abandonna la cause des « Turcs ; il en donna pour motif la dé- « position de Sélim ; dans un de ses « bulletins il qualifie cette nation *d'anti- « chrétienne*. Toutefois il est plus pro- « bable qu'il sacrifia cette alliance à « l'intérêt plus pressant de s'unir avec « la Russie contre l'Angleterre (1). Il « abandonnait la politique traditionnelle « de la France, occupé avant tout de « faire triompher le système continen- « tal. D'abord il songea à partager avec « la Russie quelques provinces de la « Turquie d'Europe. Il offrit également « à l'Autriche de prendre part à ce dé- « membrement ; plus tard il fut ques- « tion de dédommager la France par un « équivalent en Allemagne, et Napo- « léon avait jeté les yeux sur la Silésie ; « mais bientôt il déclara qu'il se con- « tenterait de l'assurance qu'on le lais- « serait accomplir, sans y mettre ob- « stacle, ses vues sur l'Espagne. En re- « tour de cette concession, il permettait « à la Russie de prendre la Moldavie et « la Valachie. Ces négociations, qui re- « muaient des intérêts si vastes, n'ame- « nèrent aucun résultat définitif.

« Au congrès d'Erfurt (octobre « 1808), Napoléon déclara que, si la ces- « sion de ces deux provinces était refu- « sée et qu'il en résultât une guerre, « il n'y prendrait une part active que « dans le cas où la Turquie serait se- « courue par une puissance européenne, « et qu'alors il se rangerait du côté de « la Russie. On convint que les fron- « tières de cet empire seraient reculées « jusqu'au Danube, et Napoléon déclara « que l'Angleterre n'obtiendrait la paix « qu'après avoir reconnu l'incorpora- « tion à la Russie des provinces moldo- « valaques et de la Finlande.

(1) Bignon, dans ses réflexions sur la paix de Tilsitt, après avoir discuté cette question : *Si le reproche fait à Napoléon d'avoir abandonné la Turquie* était fondé, conclut ainsi : Tout se réduit à savoir quel était, en 1807, le parti le plus utile à la France, ou de procurer à la Turquie complète satisfaction, ou de faire entrer la Russie dans le système continental. Le choix alors ne pouvait être douteux.

« Le cadre de cet ouvrage ne com- « porte pas le développement de tous « les projets qui ont été formés et aban- « donnés à cette époque mémorable, où « trois grandes puissances, la France, « l'Angleterre et la Russie, réglaient les « destinées de l'Europe ; mais il était « nécessaire de les indiquer pour faire « comprendre sous l'empire de quelles « influences étrangères la Servie pour- « suivait la guerre contre la Porte et « jusqu'à quel point l'esprit des al- « liances internationales avait dû mo- « difier la conduite des petits États.

« Les Serviens ne pouvaient plus ti- « rer avantage des dissensions entre un « sultan qui voulait la réforme et le « pouvoir politique et religieux qui re- « poussait toute innovation, conflit qui « avait fait naître l'insurrection. C'était « contre le gouvernement purement « turc et contre toutes ses conséquen- « ces oppressives que désormais ils de- « vaient lutter. Mais, comme compen- « sation, quand la guerre éclata en « 1809, ils trouvèrent la Russie ferme- « ment disposée à les appuyer. La réu- « nion des provinces moldo-valaques à « l'empire russe, telle que le congrès « d'Erfurt l'avait stipulée, eût été d'un « grand avantage pour la Servie.

« Cependant, en l'absence même de « cette prise de possession par les Russes, « les Serviens y gagnaient encore de ne « pas craindre une attaque de Napoléon, « qui était maître des côtes ; ils pou- « vaient ainsi avoir la certitude que leurs « voisins les Bosniaques n'auraient plus, « comme ils l'avaient éprouvé dans les « guerres précédentes, des officiers « français pour diriger leur artillerie. »

CHAPITRE XXII.

CAMPAGNES DE 1809 ET 1810. NOUVELLES FRONTIÈRES DE LA SERVIE.

Les Serviens, malgré leur courage et quelle que fût l'habileté de leurs chefs, ne pouvaient, avec leurs seules ressources, tenir tête à toutes les forces de l'empire ottoman. Leur système financier leur permettait à peine de subvenir aux dépenses d'une guerre défensive. Les Turcs étaient maîtres de transporter le théâtre des hostilités tantôt sur un point, tantôt sur un autre ; quand leurs

armées avaient été battues, ils négociaient et ils recommençaient la lutte dès que les circonstances leur paraissaient favorables. Cependant leurs embarras étaient grands ; dana leur lutte contre les raïahs ils voyaient les insurgés se perfectionner de jour en jour dans la science militaire, tandis qne la réforme européenne avait chez eux ponr adversaires tous ceux qui représentaient le parti religieux, c'est-à-dire la partie la plua dévouée et la plus nombreuse de la population musulmane.

Quant à la politique générale leur rôle n'était que secondaire, et les événements que dominait à cette époque la fortune de Napoléon rendaient précaire ponr l'Orient tout système d'alliance.

Kara-George comprit que l'instant était venu de diviser l'attention et les forces de l'ennemi en réveillant le courage de toutes les populations chrétiennes dans les pachalics qui avaient jadis fait partie de la Servie. Toutes ces provinces inaurgées auraient constitué un État admirablement situé pour la résistance et qu'il se flattait de voir prospérer sous la protectiou d'une des grandes pnissances européennes. Sa conduite ultérieure a prouvé qu'il préférait la suzeraineté de l'Autriche à celle de la Russie, soit parce que les premiers succès des Serviens dataient de l'invasion autrichienne, soit qu'il prévît plutôt qu'une reconnaissance avouée de la suprématie russe amènerait en peu d'années l'absorption complète de la nationalité des Slaves méridionaux. Mais, dans l'une ou l'autre de ces hypothèses, il s'agissait avant tout de secouer définitivement le joug de la Turquie.

De toutes les provinces chrétiennes soumises au Croissant, la Bosnie était celle qui représentait le plus complétement le système politique et religieux de la conquête : là, pour la plupart, les chefs, quoique Slaves d'origine, opprimaient le peuple, qui était resté fidèle à la foi de ses pères. Les grands propriétaires, dont les priviléges remontaient à une première apostasie, étaient plus détestés que les Turcs eux-mêmes ; les paysans, au récit des victoires des Serviens, avaient senti se réveiller en eux le désir de l'indépendance, et ils n'attendaient qu'une circonstance favorable pour faire cause commune avec les insurgés. Déjà, en 1807, les Serviens avaient essayé de soulever les Bosniaques ; mais les nécesaités de la guerre avaient rendu ces efforts presque infructueux. Ce plan fut repria en 1809 avec plua de succès.

Jacob Nénadovitch avait reçu une blesaure assez grave pour que Kara-George dût confier son commandement au knièze Sima, dont il appréciait le courage et le dévouement. Sima fit passer la Drina à son corps d'armée sur trois points différents, assiégeant et attaquant avec vigueur les places qui se trouvaient sur son passage, telles que Bélina, Sania, Srebrnitza et Vyschégrad. Ayant ainsi assuré sa marche, il se porta avec la plus grande partie de ses forces sur le plateau qui domine la première chaîne des collines bosniennes. Les Turcs se défendirent vaillamment; maia, après avoir longtemps balancé la victoire, les Bosniaques furent obligés de céder.

Partout l'insurrection marquait le passage de l'armée victorieuse. Les paysans s'organisaient sous la conduite de leurs knièzes les plus éprouvés : on cite parmi ces derniera le knièze Ivan, celui qui avait payé la rançon des prisonniers de Kulin. C'était peu pour Kara-George, qui voulait réunir par le lien de l'indépendance toutes les provinces de l'ancienne Servie.

Il existe un chant attribué au vladika Pierre Pétrovitch, alors régnant, où l'on célèbre la valeur et l'accord des Serviens, devant lesquels les Iscodscha reculent, et les mosquées tombent en ruines; on y exalte également la valeur et le génie de Kara-George, qui, dit le poète, a de nouveau déployé la bannière de l'empereur Némanovitch : les vilas tressent pous le héros des couronnes de laurier, faveur qu'elles n'accordent qu'aux actions glorieuses. Non content d'avoir forcé les Turcs à la retraite, il veut les chasser de la Bosnie et de l'Hertzégovine, et former une alliance avec le Monténégro, qui, placé entre les Turcs et les catholiques, a su depuis les temps les plus reculés conserver sa liberté, achetée au prix de son sang. »

Kara-George gravit sur la haute montagne qui avoisine Siénitza pour se réu-

nir à ceux de ses coreligionnaires qui occupent de ce côté un territoire lequel naguère faisait partie de l'empire servien, au delà du point de jonction du Lim avec la Drina.

Les Turcs le rencontrèrent dans une position où ils avaient l'avantage du nombre; c'était sur un plateau très-vaste qui permettait à leur cavalerie de se développer. Kara-George, dont la force consistait surtout en infanterie, évitait soigneusement d'engager le combat dans les plaines. Tout à coup il se vit entouré. Il se hâta de former en bataille ses troupes nouvellement organisées, en les appuyant par son artillerie; mais cette manœuvre ne l'eût point sauvé. Heureusement pour lui qu'il avait en outre quelques cavaliers parmi lesquels se trouvait Voulé Ilitch de Smédérévo. Ce dernier s'avisa d'un audacieux stratagème qui décida de la victoire. Monté sur un rapide coursier arabe et accompagné de momkis et de bekjares, il se précipita au milieu des rangs ennemis en criant en langage turc : Les Turcs fuient ! Il s'ensuivit une panique et la défaite totale du pacha..

Après cet avantage, Kara-George poursuivit sa marche et s'avança jusque sur les terres de Vassoiévitch et de Dobriniaz. Tout ce qu'il y avait là de chrétiens se souleva; et bientôt après quelques Monténégrins vinrent féliciter leurs frères vainqueurs. Ce qui excitait le plus leur admiration, c'étaient les canons des Serviens, beaucoup d'entre eux n'ayant jamais vu d'artillerie. On laissa près d'eux un voïvode servien, et une alliance entre les deux provinces fut ainsi conclue. On se préparait à une insurrection générale de tous les Slaves chrétiens descendant des tribus serviennes.

Kara-George, sans perdre de temps, marcha sur Novibazar, place dont les défenses commandent les communications entre la Roumélie et la Bosnie; il força la garnison à se retirer dans la forteresse, qui ne semblait pas en état de faire une résistance sérieuse.

Au milieu de ses succès, Kara-George reçut les nouvelles les plus alarmantes sur l'état de provinces intérieures.

« A la faveur des inondations qui « avaient empêché les Russes de passer « le Danube, les Turcs avec toutes les « forces du pachalik de Nisch s'étaient « jetés sur la frontière servienne du « côté d'Alexinatz. Plus d'une fois « Pierre Dobriniaz avait repoussé les « invasions sur ce point, qu'il couvrait « alors à la tête d'un corps considérable ; cependant, sur les recommandations de Mladen, Kara-George donna « le commandement à Miloï, ennemi de « Pierre et auquel celui-ci n'était nullement disposé à obéir. Cette haine, qui « jusqu'alors ne s'était manifestée que « dans les discussions du sénat, éclatait maintenant devant l'ennemi et à « l'instant où la frontière était sérieusement menacée.

« Ce fut en juin 1809 que les Turcs « donnèrent le premier assaut. Ils attaquèrent les ouvrages fortifiés près « de Kaménitza, position que défendait « Stéphan Singélitch avec trois mille « hommes. Ce chef, knièze de Ressaver, « était ami de Pierre Stéphan, qui avait « à lutter contre des forces supérieures : « il déploya un courage héroïque; mais il « avait besoin de secours, et Miloï, « aveuglé par l'esprit de parti, refusa de « le soutenir. Déjà les Turcs, marchant « sur le corps de leurs camarades, « avaient franchi les tranchées, escaladé « les murailles, et les Serviens désespéraient de les arrêter, lorsque Stéphan, « déterminé à ne point tomber entre « les mains des assaillants, mit le feu « au magasin à poudre et fit sauter « vainqueurs et vaincus. Plus tard les « Turcs élevèrent une tour près du chemin, et ils mêlèrent aux matériaux de « cette construction les crânes des Serviens qui avaient préféré une mort « glorieuse à la défaite. Après cet effort « désespéré, les Turcs ne rencontrèrent « plus de résistance. Miloï, qui s'était « flatté dans sa présomption d'emporter Nisch et de s'y établir, se vit forcé « d'abandonner ses fortifications, son « artillerie et ses bagages. En ce moment Pierre Dobriniaz revenait d'une « expédition; il n'était rien moins que « disposé à se battre pour Miloï. Il « dit aux siens : Sauve qui peut ! et ses « troupes se dispersèrent.

« Ces nouvelles désastreuses parvinrent à Kara-George pendant qu'il assiégeait Novibazar. Le péril que cou-

« rait sa patrie le força de rétrograder. « Il donna ordre immédiatement au « knièze Sima de Bosnie et à Milenko, « qui, aidé par les Russes, faisait le « siége de Kladovo, de se porter avec « toutes leurs forces sur la Morava. « Il ne s'agissait plus d'envahir, mais « de conserver. Sans s'occuper du voï-« vode qu'il avait envoyé vers les Mon-« ténégrins, il leva précipitamment le « siége de Novibazar, abandonna sa po-« sition à Losnitza, et arriva à temps « pour jeter quelques troupes dans « Kiupria, place dont l'occupation lui « assurait un point d'appui sur la rive « gauche de la Morava. De là il se ren-« dit à Déligrade, où Milenko vint le « rejoindre. Cependant rien de ce qu'ils « entreprirent ne leur reussit, et il lui « fallut se replier sur Kiupria. La re-« nommée avait exagéré leurs pertes : « le bruit s'était repandu qu'après avoir « été totalement défaits Kara-George « et Milenko s'étaient réfugiés avec les « débris de leur armée dans la Schou-« madia; de sorte que Raditch et Jokitch, « qui commandaient à Kiupria, avaient « jugé prudent de démolir la citadelle.

« Kara-George arriva justement à « l'instant où Raditch était occupé à « faire passer de l'autre côté de la Mo-« rava ses canons et ses munitions, et à « submerger ce qui n'était pas transpor-« table, tandis que de son côté Jokitch « démolissait les redoutes. Quelle ne « fut pas la consternation de George « en voyant la place qui lui donnait la « rive gauche de la Morava déman-« telée et en ruines! Dans sa colère il dé-« chargea son pistolet sur Jokitch. Cepen-« dant le mal était fait; il ne lui restait « plus qu'à profiter de la nuit pour se re-« tirer à Jagodina.

« Véliko ne fut pas plus heureux à « Alexinatz. Au milieu de ses revers son « courage ne se démentit pas. Un jour « qu'il attendait un renfort de Serviens, « il se jeta au milieu des assiégeants et « parvint à se frayer un passage. Mais « ce secours était trop faible pour amener « une diversion efficace, et il ne put « conserver Bania; il se contenta donc « de prendre avec lui quelques-uns des « braves qui occupaient cette place, et « il entra dans la forteresse en forçant « de nouveau le camp des Turcs.

« Déjà ces derniers se trouvaient « maîtres de tout le pays situé sur la rive « droite de la Morava jusqu'à Pojaré-« vatz. Le pays n'offrait que des rui-« nes. La terreur était au comble. La « plaine était couverte de fugitifs; ceux « qui ne pouvaient gagner la Schou-« madia se jetèrent dans les montagnes « d'Omolier et de Péker.

« Rodofinikin ne se croyait plus en « sûreté dans Belgrade : accompagné « de Pierre Dobrinlaz, il se hâta de pas-« ser le Danube. Les Turcs se prépa-« raient à s'avancer sur la rive gauche « de la Morava; et Gouschantz-Ali ne « négligeait rien pour réaliser l'engage-« ment qu'il avait pris de rendre un jour « visite à Kara-George dans Topola.

« Les Serviens étaient loin de se lais-« ser aller au découragement. Mladen, « le knièze Sima et Vouitza prirent po-« sition en face de Pojarévatz sur la « basse Morava; Kara-George fortifia « le mont Lipar près d'Iagodina. Ce-« pendant, malgré tous leurs efforts, « il est douteux qu'ils fussent parvenus « à quelques résultats avantageux sans « le secours efficace que leur prêtèrent « les Russes.

« Au mois d'août 1809, l'armée russe « franchit le bas Danube; et toutes les « places fortes tombèrent l'une après « l'autre en leur pouvoir, ce qui obligea « les Turcs de rappeler une partie de « leurs troupes pour leur faire face. Les « Serviens purent enfin respirer. Non-« seulement ils réussirent à repousser « les attaques de Gouschantz-Ali; mais « ils le forcèrent d'évacuer les districts « qu'il était chargé d'occuper. En même « temps ils firent reculer les Bosniaques « qui assiégeaient Losnitza. La perte « d'hommes qu'avaient subie les Serviens « se trouvait compensée par les com-« battants que leur envoyait la Bosnie « et dont le plus grand nombre les avait « suivis lors de leur retraite sur la Dri-« na. On assigna à ces auxiliaires un « établissement dans le Kitog.

« C'est ainsi que les Serviens se vi-« rent encore une fois délivrés des « Turcs. Ils conservèrent même une « partie du territoire qu'ils avaient « ajouté à leurs frontières. Cependant. « la position où ils se trouvaient était « loin de leur offrir de la sécurité. Au-

« trefois ils n'avaient eu à combattre « que les Dahis ou quelque armée en« voyée contre eux par ordre du Grand« Seigneur. Mais, depuis qu'ils avaient « attaqué les pachaliks voisins, il leur « fallait lutter contre le gouverne« ment de ces provinces, dont les pachas « regardaient la guerre avec les Ser« viens comme un différend personnel.

« L'union entre les Serviens avait « en outre souffert en raison du résultat « désastreux de leurs dernières tenta« tives. Les rivaux de Kara-George « faisaient remonter au commandant en « chef la cause des revers récents ; et ils « soutenaient que ses dispositions peu « favorables pour la Russie étaient l'u« nique cause pour laquelle cet empire « n'avait donné aux Serviens qu'une « si faible assistance.

« Kara-George craignait une récon« ciliation entre le divan et le cabinet « de Saint-Pétersbourg ; il crut conju« rer ce danger en mettant la Servie « sous le protectorat de l'Autriche, à la« quelle il fit à cet effet des propositions « formelles. On ne saurait affirmer que « ces ouvertures soient restées comme « non avenues à Vienne. L'Autriche, « qui avait essuyé des pertes considéra« bles en 1809, ne pouvait décliner « l'alliance de Napoléon; ses hommes « d'État, persuadés qu'une rupture en« tre la France et la Russie était im« minente, pesaient déjà les avantages « et les périls d'une participation ac« tive dans cette grande lutte. Il ne pa« raissait pas invraisemblable que l'Au« triche pût se faire accorder comme « indemnité de ce qu'elle avait cédé en « Gallicie un territoire sur le cours du « moyen Danube si elle parvenait à « faire rendre aux Turcs la Bessarabie « ou la Crimée. Dans cette hypothèse, « il était d'un haut intérêt pour elle « d'accepter la soumission de la Servie. « Mais le peuple consentirait-il à une « transaction de cette nature?

« Cette question avait été sérieusement « discutée l'année précédente. Kara« George et Mladen, dans la crainte que « leurs adversaires ne trouvassent un « appui dans l'influence russe, auraient « bien voulu qu'on se décidât pour ce « parti ; mais, lorsque, dans la suite, « les événements eurent amené une « sorte de fraternité d'armes entre les « Serviens et les Russes, une détermi« nation de cette nature était devenue « impossible. Cependant, depuis que Ro« dofinikin s'était retiré, et que les « Russes avaient laissé les Serviens lut« ter avec leurs seules ressources, le « projet de Kara-George pouvait être « repris non sans quelque apparence « de succès.

« Mais le cabinet de Vienne, qui au« rait été disposé à venir promptement « et énergiquement en aide aux Ser« viens, ne considérait encore cette « affaire qu'au point de vue de certaines « éventualités ; et les événements étaient « loin d'être assez mûrs pour que les « spéculations de la politique pussent « s'appliquer sans danger dans le do« maine des faits.

« De son côté la Russie n'avait rien « négligé pour détourner les Serviens « de former une alliance avec un des « grands États. Dans les proclamations « que fit paraître le général Kamenskoï, « à l'ouverture de la campagne de 1810, « il appelait les Serviens *frères des « Russes, enfants d'une même famille « et de la même foi ;* en promettant de « les secourir, il traita Kara-George de « général en chef. Cette dernière cir« constance suffisait pour désarmer « George, dont le rôle se trouvait re« connu par la puissance protectrice. « Ceux qui étaient partisans de la Russie « se trouvaient ainsi dans l'obligation « d'obéir au chef qu'ils avouaient eux« mêmes. Au milieu de toutes ces oscil« lations, une seule pensée dominait dans « les partis ; c'était celle d'attaquer les « Turcs pendant que la saison le per« mettait.

« La guerre se ranima donc en 1810, « et sur l'ordre de la Russie. Les Ser« viens se proposaient avant tout d'a« chever la conquête de la Kraïna, qui « forme leur communication naturelle « avec le territoire moscovite.

« Leurs meilleures troupes, composées « d'hommes d'élite et formant un ef« fectif de quatre mille cinq cents fan« tassins et de quinze cents cavaliers, en« trèrent dans la Kraïna. Les Serviens « étaient jaloux de faire une impres« sion favorable sur leurs alliés et de « leur montrer qu'ils pouvaient com-

« battre à côté d'eux. Ces forces étaient « sous le commandement de Pierre « Dobriniaz. Les Russes ne tardèrent « pas à les joindre; et leur arrivée fut « le signal de quelques avantages. On « prit Négotin et Bersa-Palanka, et l'on « mit le siége devant Kladovo.

« Cependant les Turcs avaient eu le « temps de faire leurs préparatifs; mal- « gré la résistance que leur opposèrent « les Russes vers le bas Danube, ils « trouvèrent moyen d'attaquer la Servie, « où ils pénétrèrent par deux points.

« Churschid, le nouveau pacha de « Nisch, marcha vers la Morava avec « une armée d'environ trente mille hom- « mes. Comme son plan d'attaque diffé- « rait de celui qu'avaient suivi ses pré- « décesseurs, il était doublement dan- « gereux. Il ne s'arrêta que peu de temps « devant les retranchements élevés dans « le voisinage de Déligrade et qui en « mainte occasion avaient coûté aux « Turcs tant de sacrifices et d'efforts. « Il se contenta de faire observer cette « position par une division de son ar- « mée. Il prit Krouschévatz et une for- « teresse près de Jassica, dévastant tout « le pays d'alentour. Ce genre d'hostilités « était incontestablement celui qui pou- « vait causer le plus de dommages à « l'ennemi. Les Serviens qui apparte- « naient aux districts ruinés par les « Turcs perdirent patience et refusè- « rent de continuer à défendre des « forteresses qui ne protégeaient plus « rien. Préoccupés du sort de leurs fa- « milles, ils retournèrent dans leurs « foyers. Déjà les hommes de Krous- « chévatz et de Lévatsch s'étaient dis- « persés. Kragoujévatz était menacée, « et les habitants de ce district qui dé- « fendaient Déligrade s'apprêtaient à re- « tourner chez eux. Kara-George crai- « gnit que la campagne ne tournât aussi « défavorablement que celle de l'année « précédente. Dans une de ses lettres, « il demande que Pierre Dobriniaz « vienne le joindre; il l'engage à lui « amener toutes ses troupes disponibles « ou bien à persuader aux Russes de « lui envoyer une partie de leurs for- « ces. « Il faut, lui marque-t-il, que vous « preniez l'un ou l'autre de ces deux par- « tis. A quoi servirait-il de nous empa- « rer de Kladovo si nous ne pouvons « défendre notre propre pays? N'atten- « dez pas que je vous écrive une seconde « fois; mais venez sans perdre de temps, « et marchez en toute hâte jour et nuit. « Il y va de notre existence.

« Au reçu de cette missive, Zuccato, « qui commandait les Russes, envoya « immédiatement au secours de Kara- « George trois mille hommes sous les « ordres du colonel O' Rourke; Véliko « leur servait de guide. Ils joignirent « les Serviens dans les montagnes qui « avoisinent Jassica; et ceux-ci, ayant « repris courage, descendirent de nou- « veau avec ce renfort dans les plaines « de Varvarin.

« Churschid était au comble de la « joie. « Vous vous êtes toujours « plaints, dit-il à ses Turcs, de ne pou- « voir rencontrer les Serviens en rase « campagne. Hé bien! voilà une plaine « pour champ de bataille et voilà ces « mêmes Serviens! Voyons si vous mé- « riterez de manger le pain du sultan. « Aussitôt il attaqua les Serviens et les « Russes. Ces derniers, formés en carré, « résistèrent à tous les efforts, et for- « maient comme une forteresse vivante. « Grâce à cette fermeté, que leurs en- « nemis même leur reconnaissent, les « Serviens firent plusieurs attaques heu- « reuses et prirent sept étendards. Vers « le soir Churschid se vit forcé d'élever « un retranchement.

« Cependant le danger qui menaçait « les Serviens croissait d'une manière « inquiétante; l'armée de Bosnie, forte « de quarante mille hommes, venait de « passer la Drina. Après avoir ravagé « le pays, les Turcs marchèrent contre « Losnitza, qu'ils bombardèrent pendant « douze jours. Il paraissait presque im- « possible que malgré tout le courage « d'Antoni Bogitschévitch, qui défendait « cette place, elle pût tenir encore long- « temps.

« Kara-George avouait que jamais il « ne s'était trouvé dans des circonstan- « ces plus critiques. Il demanda encore « des secours à Pierre Dobriniaz, qui « poursuivait son expédition dans la « Kraïna. Il lui écrivait que chaque mi- « nute gagnée dans sa marche serait « d'une grande importance sur la Drina.

« Cependant Churschid-pacha, fatigué « d'une résistance si opiniâtre, se vit

« forcé de rétrograder sur son territoire, « sérieusement menacé par les Russes « depuis qu'ils étaient parvenus à s'em- « parer de Rouschtschouk (septembre « 1810). Cette retraite permettait aux « Serviens de porter des forces contre « la Bosnie.

« Le premier soin de Kara-George « fut d'aller au secours de Losnitza. Il « prit avec lui tous les hommes que pou- « vaient fournir les districts de Kragou- « jévatz, Smédérévo, Groska et Bel- « grade, et se fit accompagner par quel- « ques cosaques. Luka et Lazarévitch « vinrent le joindre, le premier de Scha- « batz, le second de Valiévo. Le 5 d'oc- « tobre, vers la nuit, ils se trouvèrent « tous réunis à une demi-lieue environ « du camp des Bosniaques; et là ils se « hâtèrent d'élever un retranchement. « Les Turcs n'hésitèrent pas à les atta- « quer dès le lendemain matin; mais « bientôt, chassés de leurs positions « avancées, ils furent contraints de se « mettre à l'abri des fortifications qui « couvraient la Drina. Le même soir « les Serviens complétèrent leurs ou- « vrages qui touchaient presque le camp « de l'ennemi, et le lendemain il se « livra une bataille décisive. L'attaque « commença par des décharges d'artil- « tillerie et de mousqueterie, et il s'en- « suivit une mêlée sanglante. Pendant « deux heures, dit Kara-George, nous « avons lutté homme contre homme, à « l'arme blanche. Nous avons tué bien « des Turcs et coupé bien des têtes; ja- « mais lutte ne fut plus acharnée; enfin « le champ de bataille nous est resté.

« Les pertes des Turcs avaient été si « considérables qu'ils désespérèrent du « succès de la campagne, et qu'ils repas- « sèrent la Drina. Kara-George les sui- « vit dans leur retraite, pressé d'achever « sa victoire. Cependant le pacha lui fit « proposer l'arrangement suivant : Le « fleuve séparera les deux armées, et les « Turcs, comme les Serviens, prendront « l'engagement de ne le point franchir. « Cette convention, qui équivalait en « quelque sorte à un armistice, fut « agréée de part et d'autre.

« En portant leurs regards autour « d'eux, les Serviens purent se féliciter « du résultat de cette campagne. Le gé- « néral russe O'Rourke avait pris Bania, « place qui se trouvait au pouvoir des « Turcs depuis l'année précédente; en « se retirant, il s'était emparé de Gur- « gussévatz, et Kladovo avait capitulé. « Toutes ces places furent remises par « les Russes à des garnisons serviennes.

« Sans doute le plan hardi qu'avait « conçu d'abord Kara-George et qui « consistait à s'emparer de la Bosnie, « puis, en donnant la main aux Mon- « ténégrins, à reconstituer l'ancien em- « pire des Slaves méridionaux, ce plan « était loin d'être réalisé. La Servie elle- « même s'était trouvée dans le plus « grand danger. Pendant deux ans, elle « avait combattu pour sa propre exis- « tence; mais, après cet effort, elle était « plus puissante qu'elle ne l'avait été « depuis le commencement de l'insur- « rection. Au lieu d'être circonscrit dans « le pachalik de Belgrade, son terri- « toire comprenait des districts démem- « brés des pachaliks et des sandjaks voi- « sins. Vidin lui avait cédé la Kraïna, « Klioutsch Czrna-Riéka; Nisch, les « districts et les villes d'Alexinatz et de « Bania, Leskovatz, celles de Parakin « et de Krouschévatz; Novibazar, le « célèbre monastère de Stoudénitza, « qui naguère avait donné son nom à « une nahie. Quant à la Bosnie, elle « avait perdu les districts de Jadar et « de Radjévina, démembrés de la cir- « conscription de Svornik. Ainsi, des « provinces qui n'étaient point sans im- « portance, tant par leur étendue que « par leur fertilité, venaient d'être ar- « rachées au joug de l'islamisme pour « être rendues à leurs anciens posses- « seurs. »

CHAPITRE XXIII.

DISSENSIONS PARMI LES CHEFS ; KARA-GEORGE S'EMPARE DE L'AUTORITÉ SUPRÊME.

Ranke, dont le récit nous sert de guide pour l'histoire de l'insurrection de la Servie et que nous nous contentons souvent de traduire, remonte à la campagne de 1809 pour mieux faire apprécier les causes qui mirent la discorde entre les partis déjà formés, et faillirent compromettre tous les résultats de la victoire.

Déjà, dans le camp de Losnitza et à

l'instant de la retraite des Turcs, la mésintelligence avait éclaté. Qui défendra désormais ces frontières? demanda Jacob Nénadovitch. — Celui qui les a défendues jusqu'à présent répondit Kara-George. — Point du tout, poursuivit Jacob, que ce soin regardait; c'est l'affaire de ceux qui refusent l'assistance de l'étranger et qui nous mettent l'ennemi sur les bras. Jacob convoqua ses troupes et leur présentant son neveu : « Cet homme, envoyé par moi, leur dit-il, avait trouvé pour vous un gracieux empereur; mais Mladen et Miloï ne veulent pas de protecteur; ils veulent être eux-mêmes rois et empereurs.

Lorsqu'on tint la skouptschina en 1810, Jacob Nénadovitch parut à cette assemblée, accompagné d'un grand nombre de momkis et de partisans, et son escorte éclipsait celle des autres chefs. Ces hommes, qui n'étaient pas moins de six cents, criaient dans les rues : « Nous voulons l'empereur! » Pendant la séance, Jacob accusa violemment Mladen. « Si Mladen est coupable, dit Kara-George, prenez sa place et faites mieux que lui! Vous voulez l'empereur de Russie, eh bien, j'y consens! » Ce débat accrut tellement l'influence de Jacob que Mladen et Miloï, qu'on regardait comme plus coupables que le commandant en chef, durent céder, tandis que Jacob fut nommé président du sénat. Sous prétexte qu'un si grand nombre d'officiers occasionnait trop de dépenses, il éloigna des conseillers qui lui déplaisaient, et il semblait partager le pouvoir avec Kara-George. Ce fut à sa sollicitation qu'on envoya demander du secours au camp des Russes.

Cependant les autres chefs étaient peu satisfaits de ce changement. Milenko faisait partie de la députation; mais lorsqu'il fut arrivé à Poretsch, au lieu de poursuivre son chemin, il se contenta d'envoyer à sa place son secrétaire. Non content de désobéir formellement au commandant en chef, il excita son district à l'insurrection.

D'un autre côté, Pierre Dobriniaz s'était constitué ambassadeur de sa propre autorité. Accompagné de Rodofinikin, il se rendit au camp des Russes; et, comme s'il eût tenu cette mission de ses compatriotes, il demanda le retour de Rodofinikin avec quelques troupes auxiliaires. Tout en excitant les Russes contre Kara-George, il recommandait aux Serviens de ne recevoir aucun secours étranger avant d'avoir élu un autre commandant en chef et renouvelé tout le sénat. L'arrivée des députés réels ne lui fit pas abandonner son plan. Il parvint à persuader à Milan de Roudnik, qui était le chef de l'ambassade, que Kara-George visait au pouvoir suprême et illimité, et les fausses suppositions ne lui manquèrent pas. Cependant, comme nous l'avons déjà dit, leurs projets avortèrent. Kara-George trouva le moyen de faire parvenir au général Kamenskoï des informations plus exactes par un de ses amis, l'archimandrite Philippovitch. C'est à la suite de ces ouvertures que Kamenskoï fit paraître la proclamation que nous avons rapportée plus haut, et l'on doit rapporter à la même cause l'union des partis et les succès de la campagne de 1810.

Cet accord momentané en présence de l'ennemi n'empêcha point les hospodars de revenir à leurs inimitiés lorsqu'ils retournèrent dans leurs foyers et même durant la campagne. Pierre Milenko et Milan se rencontrèrent au quartier général de Zuccato. Jacob Nénadovitch et ses adhérents se réunirent au camp de Losnitza; et ils profitèrent de cette occasion pour se consulter et prendre de nouvelles mesures. Kara-George était alors trop puissant, et il avait eu trop de succès dans la guerre pour qu'on songeât à ruiner son influence d'un seul coup; mais ils pensèrent qu'il serait possible de limiter son autorité, et de préparer les affaires de manière que sa déposition parût nécessaire. Si un régiment russe que Mladen était chargé de mettre dans leurs intérêts pouvait arriver, ils espéraient être en mesure d'exécuter leur projet; la seule présence des Russes devait suffire pour faire pencher la balance en leur faveur; ils comptaient en outre sur l'assistance de leurs momkis, sur leur propre crédit et leurs relations dans Belgrade et même sur une révolte du peuple qui était mécontent de Mladen. La prochaine skouptschina ne pouvait manquer d'amener des résultats importants.

Le désaccord qui existait entre les

hospodars et le commandant en chef n'était pas entièrement sans motifs réels ; il naissait de la nature même des choses. Il serait injuste de regarder les hospodars comme les oppresseurs du peuple et Kara-George comme son défenseur, même d'après les notions des peuples de l'Occident, notions qui ne sauraient être applicables à l'Orient.

On se ferait beaucoup plus aisément une idée juste du caractère de ce conflit en comparant à la situation de la Servie celle d'où sont sortis les changements de la Grèce et dont le résultat eût été tout autre s'il s'était trouvé parmi les Hellènes un homme du caractère de Kara-George. L'unité d'action dans la guerre exigeait un pouvoir dictatorial.

Il est incontestable que le bien du pays dépendait de l'obéissance des hospodars à ce pouvoir unique; cependant il était naturel qu'ils prétendissent à une certaine indépendance ; les efforts qu'ils avaient faits dans leurs districts respectifs leur donnaient ce droit, et leur influence personnelle et locale leur laissait un grand nombre d'adhérents. Il eût été à souhaiter qu'une transaction entre les chefs les eût mis d'accord. Mais, comme cet accord était impossible et que cette âpreté dans les rivalités tenait à l'énergie qui était comme l'âme de la résistance nationale, il ne restait d'autre alternative que celle de mettre ouvertement les deux partis aux prises, pour que la victoire tranchât la question. Kara-George avait sur ses adversaires l'avantage d'être informé à temps de leurs projets. Un jour il vint rendre visite à Luka Lazarévitch, que retenait au lit une blessure. Il serait à souhaiter, lui dit le commandant en chef, que tous les malintentionnés fussent récompensés de la même manière ! Luka, qui était dans la conspiration et qui se faisait l'application de ces paroles, crut que tout était découvert, et ne cacha rien de ce qu'il savait. Peut-être fut-il amené à cette révélation par son ancien attachement pour Kara-George : peut-être, comme il était ambitieux, craignait-il que l'avortement du complot n'entraînât sa disgrâce. Peu de temps après, Lazare Voïnovitch, secrétaire de Milan, vint au camp. Kara-George mit tout en œuvre pour l'attirer dans son parti ; et il tira de ses aveux des détails encore plus précis et plus circonstanciés.

Dès lors le commandant en chef résolut non-seulement de défendre son autorité, mais d'écraser celle de ses adversaires, qui bientôt lui en fournirent eux-mêmes l'occasion. Les hospodars ne parurent point à la skouptschina au jour fixé pour l'ouverture de cette assemblée, qui était le 1er janvier de l'année 1810. Milenko et Pierre Dobriniaz attendaient l'arrivée du régiment russe, et Jacob Nénadovitch ne voulait pas s'y montrer en l'absence de ses amis ; de sorte que Kara-George eut le temps de se concilier les voïvodes dont l'influence n'était que secondaire et qui composaient la majorité. Il lui fut donc facile d'agir sur eux et d'ajuster leur intérêts avec les siens.

Dans cette même diète il parvint à faire passer deux résolutions dont l'esprit et la portée changeaient tout le système gouvernemental du pays. La première portait que les voïvodes ne dépendraient plus des hospodars, mais du commandant en chef, dont ils recevraient directement les ordres, et du sénat. Le gouvernement du territoire presque entier fut soumis à un remaniement complet. Les districts que jusque-là Milenko avait gouvernés par les bouloukbaschis furent partagés entre huit voïvodes. Milosch, qui tenait deux districts au nom de Milan, ceux de Rondnik et de Poschéga, fut dépouillé de l'un deux et ne garda que le tiers de l'autre. Des voïvodes, entre autres Antony Bogitschévitch, Milosch Potzéraz et Stoïan Tschoupitch, qui se trouvaient sous les ordres de Jacob Nénadovitch, furent entièrement indépendants. Ces nouvelles mesures ne pouvaient que convenir aux chefs d'une importance subordonnée, et il était naturel qu'ils appuyassent l'autorité du commandant en chef, auquel ils étaient redevables de ces faveurs.

La seconde résolution était connexe avec la première ; elle la complétait pour ainsi dire par une réforme totale du sénat. Les fonctions judiciaires de cette assemblée furent séparées de ses fonctions administratives. Les premières furent attribuées à une cour suprême de justice composée des membres les moins influents du Soviet, tandis qu'on confia

les secondes aux sénateurs les plus considérables formant une espèce de ministère. On les appela curateurs (*popetchiteli*). Le premier était chargé de la guerre, le second de la justice, le troisième des affaires étrangères, et ainsi de suite pour les départements des cultes, de l'interieur et des finances.

D'abord on voulait qu'outre Mladen, Sima Narkovitch et Dosithée Obradovitch, qui étaient dévoués à Kara-George, on donnât aussi des fonctions dans ce ministère à Jacob Nénadovitch, à Milenko et à Pierre Dobriniaz. Le premier décret enlevait aux hospodars la plus grande part du pouvoir qu'ils avaient exercé jusqu'alors; ils se voyaient séparés en quelque sorte de leurs districts respectifs. Le second décret leur créait une influence en dehors de leurs relations habituelles; leur indépendance était bien réduite, puisque le ministère qui dominait sur tous les autres, celui de la guerre, était entre les mains de Mladen. Si tous ces changements eussent été acceptés, le plan de Kara-George réussissait complétement. Cependant on avait prévu le cas où les chefs intéressés auraient opposé une résistance formelle. Le sénat venait de promulguer une loi qui frappait d'exil quiconque résisterait aux récentes mesures.

Quand tous ces points furent réglés, le commandant en chef fit jurer aux voïvodes qu'ils lui obéiraient et seulement à lui. Il leur donna ensuite l'ordre de se séparer, et ils retournèrent chacun dans leurs districts.

Tel était l'état des affaires lorsque Milenko et Pierre Dobriniaz, accompagnés du régiment russe, arrivèrent enfin à Belgrade. Ils étaient, à n'en point douter, en position d'opposer de la résistance; et s'ils eussent agi de concert, leur influence aurait pu encore être d'un grand poids. Ils avaient pour eux l'heiduk Véliko, à qui pesait la règle quelle qu'elle fût, et qui, dès l'année précédente, s'était retranché dans un isolement obstiné. On avait porté contre lui des accusations si nombreuses pour toutes sortes de crimes et de violences que la diète était résolue à le faire emprisonner dans quelque forteresse. Cet homme assembla ses momkis et leur parla en ces termes : Lorsque je me suis rendu ici, je croyais qu'on me demanderait combien de blessures j'ai reçues, combien de mes braves étaient tombés, combien j'avais eu de chevaux tués sous moi. On m'a demandé : combien de filles as-tu embrassées? C'en est assez, partons! Il était alors à Belgrade et soutenait le parti des hospodars mécontents. Il disposait de soixante-dix hommes dévoués à sa personne, soit bekjares lorsqu'il leur donnait une paye, soit momkis lorsqu'ils étaient ses obligés. Ces gens étaient prêts à tout. Les hospodars avaient également de nombreux partisans dans la ville, et se trouvaient en situation d'entreprendre quelque chose de sérieux. Cependant il leur manquait ce qui seul peut faire réussir les projets hardis, l'unité de vues et l'accord dans l'exécution. Déjà leur parti s'était affaibli. Milan, sur lequel ils pouvaient compter avec certitude, était tombé malade à Bukarest peu de temps après que Lazare Voïnovitch eut été le rejoindre; il mourut le dernier jour de l'année 1810. Quelques personnes ont prétendu que le poison avait terminé ses jours. Mais une circonstance plus contraire encore à leurs projets, c'était que Jacob Nénadovitch avait d'autres vues et qu'il était décidé à entrer dans le sénat. Il avait marié son fils Ephrem à la fille de Mladen, et s'était uni sans arrière-pensée au parti de Kara-George. Au lieu de se rendre à Belgrade avec une forte escorte, il arriva dans cette ville en traîneau et accompagné seulement de deux momkis. Les opposants étaient donc réduits à trois : Pierre Dobriniaz, Milenko et Veliko.

Il y eut aussi quelques tentatives de faites pour détacher ce dernier de ses amis. Non-seulement Kara-George lui fit des présents considérables en argent, mais il le réintégra comme voïvode de Bania, dignité dont il se trouvait exelu depuis son départ à la suite du mécontentement qu'il avait témoigné l'année précédente. Kara-George l'appelait son fils et avait coutume de dire qu'Alexa, son aîné, ne lui était pas plus cher. De cette manière, il parvint à l'attacher entièrement à ses intérêts. Mais dans la crainte que Véliko n'hésitât entre ses anciens et ses nouveaux enga-

gements, on eut soin de le tenir éloigné. On fabriqua une lettre qui donnait avis que les Turcs avaient fait une irruption sur le territoire de Niscb, et qu'ils étaient déjà dans le voisinage de Bania. Cette missive était apportée par un Tartare tout couvert de sueur. L'heiduk n'hésita pas à courir au secours de sa voïvodie avec tous ses bekjares.

Milenko et Pierre, réduits à leurs propres ressonrces, n'eurent pas le courage d'agir. Stephen Schivkovitch, l'homme le plus riche de Belgrade et ennemi de Mladen, les pressait de tenter la fortune. Il aurait voulu qu'on commençât par prendre d'assaut la maison de Mladen ; mais Pierre et Milenko lui répondirent : Nous avons trop peu de monde. Ne sommes-nous pas trois, répliqua Schivkovitch, et n'avons-nous pas nos momkis? Au premier coup de feu, les habitants se soulèveront, car Mladen est détesté; et les gens de la campagne, qui ne demandent qu'à piller, accourront à notre secours. Mais les chefs objectèrent qu'ils n'avaient pas même assez de munitions pour commencer l'attaque; sur quoi Schivkovitch leur en apporta plusieurs sacs dans l'auberge où ils se trouvaient. Cependant Pierre et Milenko étaient tellement découragés que, tandis que Schivkovitch essayait de les exciter, ils demeuraient assis sans rien dire, attisant les charbons du foyer.

Il ne manquait plus à Kara-George que de savoir ce qu'il avait à attendre du régiment russe et quelles étaient à son égard les instructions du colonel. Si, à différentes époques, il avait témoigné peu de sympathie pour les Russes, c'est qu'il s'était laissé persuader par ses adversaires eux-mêmes que ses ennemis et ses rivaux étaient appuyés par l'influence moscovite. Enfin il résolut de s'assurer par lui-même de l'état des choses.

Un jour qu'il avait dîné chez Mladen avec Pierre Dobriniaz, Milenko et le colonel, et que, pour faire honneur à l'étranger, il l'avait accompagné jusqu'à sa demeure, Kara-George, peut-être par suite d'un plan préconçu, s'emporta violemment contre Milenko au moment même où l'on était arrivé à la porte de l'officier russe. Il venait de donner l'ordre à ses momkis de retirer à Milenko son épée, lorsque le Russe, qui logeait dans la même maison que ce dernier, intercéda pour lui. C'était précisément ce qu'attendait Kara-George. Il ôta son bonnet, et supplia Balla (c'était le nom du colonel), *par le pain de son empereur*, de lui dire s'il était venu pour protéger la faction de Milenko. Balla répondit qu'il avait pour mission de secourir la nation sous le commandement de Kara-George. En ce cas, poursuivit ce dernier, permettez-moi de baiser votre main au lieu de celle de l'empereur. Cette assurance lui parut suffisante : sa dispute avec Milenko n'eut pas d'autres suites pour le moment ; mais dès le lendemain il s'occupa de régler définitivement toute cette affaire. Il envoya à Milenko et à Pierre un ordre qui les dépouillait de leurs commandements en les laissant toutefois siéger au sénat. Il était probable qu'ils se résigneraient à accepter; Jacob Nénadovitch était devenu leur adversaire, et ils ne pouvaient exercer qu'une influence restreinte dans le sénat. S'ils refusaient, une sentence d'exil était prête. Cependant ce fut ce dernier parti qu'ils prirent, dans l'espoir qu'on leur permettrait plus tard de vivre comme particuliers dans leurs districts. Mais comme leur pouvoir tenait moins à leurs fonctions qu'à leur influence personnelle, cette faveur leur fut refusée. Le décret qui les exilait fut immédiatement affiché au coin des rues ; tous leurs méfaits réels ou prétendns y étaient énumérés : on reprochait à Pierre Dobriniaz sa fuite de Déligrade, son départ avec Rodofinikin, ses prétentions à se donner pour ambassadeur de la nation sans en avoir le caractère, et enfin l'arriéré de ses comptes vis-à-vis de trésor de l'État. On reprochait à Milenko sa rébellion à Poretsch ; on rappelait qu'il s'était approprié les subsides donnés par la Russie pour solder ses bekjares, etc., etc. Quant au lieu de leur exil, on leur permit de choisir entre l'Autriche, les provinces moldo-valaques, la Turquie et la Russie. Ce fut pour ce dernier pays qu'ils se décidèrent. Kara-George les fit conduire par une escorte de Serviens et de cosaques à travers le district de Pojarévatz jus-

qu'au Danube, après avoir préalablement fait occuper Poretsch et Kladovo par des troupes sur lesquelles il pouvait compter.

Peu de temps après leur départ, on reçut à Belgrade une lettre de Milosch qui annonçait sa résolution de se ranger du côté des opposants. En succédant à la position de Milan, il avait adopté les mêmes vues, dans la crainte qu'à la première occasion l'on ne manquerait pas de restreindre son autorité. Dobriniaz et Milenko avaient déjà passé le Danube lorsqu'un mouvement en leur faveur se manifesta dans leurs districts. Kara-George, après avoir triomphé si heureusement des principaux obstacles, prit aussitôt les mesures que réclamaient les circonstances. Il était probable que les troupes refuseraient de combattre contre leurs compatriotes et leurs amis. Au lieu de les employer, il rassembla les bekjares et les voïvodes avec leurs momkis.

Ces forces lui suffirent pour écraser l'insurrection avant qu'elle ait eu la temps de s'étendre.

Lorsque Milosch était arrivé à Belgrade avec les voïvodes opposants, Kara-George n'hésita pas à lui demander compte de sa lettre qui était tombée entre les mains de Mladen. On le traita cependant avec beaucoup d'indulgence, et on lui laissa toute facilité pour établir que ce document n'avait rien d'authentique. Cependant il le reconnut. On feignit de croire qu'il l'avait écrit à la suggestion de son confident Dmitri; mais il déclara qu'il en était seul l'auteur. Malgré cet aveu, on lui permit de s'éloigner sans lui infliger aucune peine : peut-être ne le jugeait-on pas assez puissant pour qu'il fût nécessaire de le traiter avec plus de sévérité. On se contenta de la promesse qu'il fit d'obéir désormais au commandant en chef et au sénat.

Léonti, auquel on ne pouvait encore se fier, fut relégué à Kragoujévatz. Quant à la Russie, le gouvernement était dans les meilleurs termes avec le nouveau plénipotentiaire Nédoba.

C'est ainsi que la destruction du pouvoir des hospodars fut consommée, quoiqu'il eût jeté à une autre époque des racines si profondes. Kara-George était seul maître et seigneur de la Servie. Les voïvodes qui continuèrent à exercer les hautes charges, non sans des abus fréquents, étaient nommés par le chef de l'État et par conséquent sous sa dépendance. Aucun d'eux n'avait une position assez solide pour lui faire sérieusement obstacle. Le sénat, où les sieges de Pierre Dobriniaz et de Milenko avaient été donnés à des créatures de Kara-George, administrait les affaires sous l'impulsion de la pensée suprême, et avait renoncé à toute indépendance. L'autorité publique était constituée; mais elle était entièrement concentrée dans une seule main. Kara-George était le roi de ce petit État : nul n'était quelque chose que par la volonté ou la faveur du maître.

Pendant toutes ces luttes intérieures, où le principe de la liberté, après avoir brisé le joug de la domination étrangère, avait armé les uns contre les autres des intérêts rivaux, jusqu'à ce que le génie d'un homme eût vaincu ou assoupli toutes les résistances, il est curieux d'étudier l'attitude de la Russie. Comme toujours, la politique de cet empire caressa tour à tour les différents partis, peu soucieuse que tel ou tel chef triomphât, pourvu que la victoire parût être attribuée à son influence. Si le parti qui voulait la soumission de la Servie à l'Autriche l'eût emporté, elle n'eût sans doute pas hésité à sacrifier Kara-George; mais lorsqu'elle eut compris que cet homme, non moins habile comme administrateur que comme capitaine, voulait avant tout une autorité non contestée et sans partage, elle l'appuya hautement et feignit de le croire reconnaissant du concours qu'elle lui accordait. Le despotisme de Kara-George, dans un état de si peu d'étendue et entouré de voisins si puissants, ne pouvait avoir rien d'alarmant pour le cabinet de Saint-Pétersbourg, alors menacé d'une rupture avec la France. Ses projets d'agrandissement du côté de la Turquie étaient forcément ajournés. Si, dans le grand conflit qui se préparait, la Russie était vaincue, elle espérait quelque concession territoriale pour prix de son adhésion au système continental; si elle triomphait, elle devenait maîtresse de se faire elle-même sa part, et, dans ce cas, il ne pouvait

que lui convenir de trouver la Servie préparée à une protection plus nettement définie et déjà apprivoisée par Kara-George à un gouvernement despotique

CHAPITRE XXIV.

PAIX DE BUKAREST.

(Extrait ou traduit de Ranke.)

La Servia était un gouvernement distinct, ayant son administration propre et ne relevant que de lui-même; mais il lui manquait d'être reconnu comme tel par la sanction des autres États de l'Europe. La déclaration du Grand-Seigneur, si même on eût pu l'obtenir, n'aurait point suffi pour constituer, avec les droits de l'indépendance politique, une province récemment émancipée. D'ailleurs les fluctuations continuelles de l'empire ottoman auraient toujours fait craindre que ce qui aurait été obtenu dans un temps ne fût rétracté dans un autre. Un prince de Servie ne pouvait prétendre à plus de considération que les pachas voisins.

Tel était le caractère du gouvernement turc que ses actes ne pouvaient inspirer de confiance qu'autant qu'ils étaient garantis par une autre puissance. Mais quel est l'État qui eût consenti à assumer une responsabilité de cette nature? Le consentement général de l'Europe eût levé toutes les difficultés; mais si, dans une période de paix et au milieu de circonstances ordinaires, il est si difficile d'amener tous les intérêts et toutes les tendances à une transaction de cette nature, comment se flatter d'y arriver à une époque de commotions et d'appréhensions universelles? Il n'y avait que peu de chose à espérer de chaque État en particulier. L'Autriche, avec sa politique vacillante et sans cesse en lutte pour conserver, son existence, pouvait-elle donner de l'ombrage au seul voisin qui ne fût pas en guerre avec elle, c'est-à-dire à la Turquie, en offrant une garantie si propre à indisposer le divan?

Il fut question de s'adresser à Napoléon. En 1811, les Turcs semblaient ne pas être éloignés de reconnaître l'indépendance de la jeune Servie; mais ils y mettaient quelques restrictions. Churschid pacha avait offert à Kara-George une position semblable à celle des hospodars de Valachie et de Moldavie, et il aurait alors accepté la garantie de l'empereur des Français, qui n'était plus en bons termes avec la Russie. Il n'est pas certain que de telles propositions lui aient été faites; dans tous les cas, elles n'aboutirent à aucun résultat. D'un autre côté, comment la Servie pouvait-elle compter sur l'appui d'une puissance qui avait intérêt à fortifier l'Orient contre l'ambition des Russes?

C'était donc à la Russie seule que la Servie pouvait s'adresser; cette alliance était ancienne, et une raison plus déterminante encore, c'est que la Russie était en guerre avec les Turcs.

Lorsque Churschid pacha fit à George cette proposition, il avait surtout en vue un résultat militaire : il avait posé comme condition que les Bosniaques pourraient traverser librement le territoire serbe. Cette clause était consentie. Comme la Servie était en paix et que l'armée bosniaque n'était plus obligée de faire un long circuit pour passer le Danube, les Turcs pouvaient espérer de chasser les Russes des Principautés, et d'autant plus que ces derniers s'étaient vus obligés de faire rétrograder une partie de leur armée vers les frontières de la Pologne.

Mais Kara-George aurait-il adhéré à ces propositions? Jamais il n'aurait consenti à laisser les Bosniaques passer à travers la Servie. La haine des mahométans de la Bosnie contre les chrétiens slaves, haine alimentée par des guerres longues et sanglantes, n'aurait pas manqué d'éclater dès que les uns et les autres se seraient trouvés en présence, et aurait inévitablement conduit à des hostilités ouvertes. Ni les promesses du Grand-Seigneur ni celles du pacha n'auraient pu donner à Kara-George la conviction que ce résultat serait évité. Devait-il d'ailleurs se hasarder à rompre avec les Russes? La campagne de 1811, faite sous leurs auspices, avait été plus féconde en avantages qu'aucune de celles qui l'avaient précédée. Le grand vizir poursuivait l'armée moscovite sur la rive gauche du Danube, mais avec si peu de précaution que l'ennemi surprit le camp retranché que les Turcs avaient laissé

de l'autre côté du fleuve pour assurer leurs communications et qu'il réussit à s'en emparer. Cette négligence mit le vizir dans le plus grand péril : échappé avec peine de ce pas difficile, il fit des propositions de paix dans la crainte de compromettre les musulmans restés derrière lui.

Cet événement ne pouvait qu'être avantageux pour les Serviens. Kara-George avait transmis au quartier général des Russes les propositions de Churschid. Après avoir reçu une réponse, il informa les Turcs qu'il ne pouvait prendre la négociation sur sa responsabilité, mais qu'il se soumettrait à tout ce qui aurait été stipulé entre les deux empereurs à Constantinople et à Saint-Pétersbourg.

Selon toutes les probabilités, il avait reçu l'assurance que, quelles que fussent les conditions de la paix, les intérêts de la Servie ne seraient point négligés. Rien ne pouvait arriver de plus heureux pour cette province que de voir ses relations établies dans un traité conclu entre deux grandes puissances. C'était la meilleure garantie qu'elle pût se flatter d'obtenir. De cette manière la Servie se liait intimement avec la Russie; elle s'associait aux dangers et aux revers de cet empire aussi bien qu'à sa prospérité et à ses succès.

La Russie était sur le point de s'engager dans une guerre qui pouvait la conduire à sa ruine. La bonne intelligence qui existait entre elle et la France depuis le traité de Tilsitt et les conférences d'Erfurt avait diminué dès 1810: Toute l'Europe était convaincue qu'une guerre entre les deux empires sortirait de la situation : peu de temps après, une armée telle que l'Europe n'en avait jamais vu s'avançait contre le Nord, sous le commandement d'un homme que son génie a placé au rang des plus grands capitaines du monde. La Russie s'attendait à une lutte terrible; il ne s'agissait plus de perdre ou de gagner une portion insignifiante de territoire; son tour était venu de jouer sur les champs de bataille son existence politique, l'avenir et la vie de la nation.

Le but de Napoléon, le même qu'il était parvenu à atteindre dans ses guerres avec les États allemands, était d'envelopper les Turcs dans le conflit, et puisqu'ils étaient déjà en guerre avec les Russes, il semblait devoir réussir. Dans son traité avec l'Autriche, il avait de nouveau reconnu l'intégrité de l'empire ottoman; il était stipulé dans un article secret que la Turquie serait invitée à se joindre à la coalition formée contre la Russie. Il se flattait qu'en promettant aux Turcs de leur rendre la Crimée il les aurait pour alliés dans cette guerre; que toutes leurs ressources seraient mises à sa disposition, et que cent mille mahométans, entrant à la fois sur les frontières méridionales de la Russie, y jeteraient le trouble et la dévastation. Les Français ont reproché à Napoléon d'avoir différé trop longtemps de faire ces propositions formellement à Constantinople. Le ministre des affaires étrangères affirmait au mois de février 1812 que l'ambassadeur de France auprès de la Porte Ottomane, le général Andréossy, n'agissait point contre les intérêts de la Russie. Bignon, dans son histoire de France après la paix de Tilsitt, confirme ce fait, et dit qu'il n'est que trop vrai que les instructions de l'ambassadeur sur ce point lui prescrivaient la plus stricte réserve.

Peut-être Napoléon croyait-il que ses propositions ne pourraient qu'être acceptées, quels que fussent les temps et les circonstances, par la raison qu'elles étaient entièrement favorables aux Turcs. Lorsqu'il ouvrit la campagne de 1812, il fut plus explicite. Cependant l'effet trompa ses espérances. On a attribué la conduite de la Porte à l'influence de l'or prodigué par l'Angleterre et aux intrigues des deux Morusi. Les Turcs avaient d'autres raisons plus puissantes pour rester en paix. Non-seulement Napoléon, qui s'était flatté d'attacher la Russie à son système continental, avait, à une époque précédente, autorisé la Russie à s'emparer de la Moldavie et de la Valachie ; mais, à l'ouverture de l'assemblée du corps législatif, il avait sanctionné cette mesure; et la Russie, en conséquence de cette déclaration, pouvait se regarder comme maîtresse de ces deux provinces. Durant une guerre de six années, les Turcs avaient fait de vains efforts pour reprendre ce qu'ils avaient perdu sur la rive gauche du Da-.

nube et sur le Séreth ; et ce territoire, l'empereur Alexandre offrait de le restituer, à l'exception de quelques districts voisins du Pruth. Il n'est pas douteux que la nécessité de concentrer ses forces pour résister à une invasion formidable ne l'ait forcé à faire de telles propositions; mais n'eût-il pas été impolitique à la Turquie de les rejeter, et si les événements ont amené depuis d'autres combinaisons qui ont justifié les prévisions de Napoléon, la Turquie n'était-elle pas fondée alors à profiter d'un avantage positif et présent? Pouvait-elle sacrifier aux conséquences éventuelles de la guerre des provinces qui forment ses frontières du côté du nord? Dans le cas même où l'alliance offensive de la France et de la Turquie eût entraîné la défaite des Russes, n'était-il pas à craindre qu'un arrangement subséquent entre Napoléon et Alexandre ne renouvelât les concessions de Tilsitt et d'Erfurt? Au reste, toutes ces appréciations faites après l'événement prouvent seulement que les grandes déterminations politiques se présentent presque toujours sous une double face, et que les traités sont comme les batailles ; on découvre plus tard les causes qui en déterminent l'inconvenance ou le succès.

Quoi qu'il en soit, à l'instant même où Napoléon comptait sur la coopération active et simultanée de la Turquie, elle venait de signer la paix avec les Russes.

Dans ce traité la Servie était spécialement mentionnée, mais comme subordonnée et tributaire du Grand-Seigneur. Les concessions qu'on lui faisait y étaient considérées comme des grâces dues seulement à la générosité du sultan. Le mot garantie ne s'y trouvait point ; toujours est-il que, dans un traité avec la Russie, on avait reconnu des droits aux Serviens; il y avait eu engagement solennel d'observer ces clauses, au risque de frapper tout le reste de nullité ; et la Russie était fondée à en demander l'exécution.

Il est vrai que, par cette convention, les Serviens n'obtenaient pas tout ce qu'ils demandaient; mais elle leur assurait des droits d'une réelle importance. La Turquie s'était toujours opposée à ce que les forteresses fussent occupées par des garnisons serviennes. Comme la Porte se trouvait dans une position différente par suite de la guerre entre la France et la Russie, cette raison subsistait dans toute sa force. Aussi fut-il stipulé que les forteresses de la Servie recevraient des troupes turques.

D'un autre côté, une amnistie générale était accordée aux Serviens ainsi que certaines améliorations reconnues comme droits, et modelées sur les priviléges de quelques îles de l'Archipel. Tout ce qui regardait l'administration intérieure était laissé aux Serviens; la Porte n'exigeait d'eux qu'un impôt modéré, et ils l'acquittaient sans intermédiaires. Les termes des traités étaient comme il suit : Il a été trouvé équitable, en considération de la part que les Serviens ont prise dans la guerre actuelle, de régler solennellement une convention qui leur donne toute sécurité. Leur tranquillité ne sera troublée sous aucun prétexte. Sur leur demande, la Sublime Porte leur accorde les mêmes priviléges qu'à ses sujets des îles de l'Archipel et autres régions.

Elle veut, en outre, comme témoignage de sa gracieuse générosité, leur laisser l'administration de leurs affaires intérieures, et ne leur imposer que des taxes légères qu'ils acquitteront directement, tous les règlements à cet effet devant être arrêtés de concert et de bon accord avec le peuple servien (1).

Ce traité, laconiquement conçu, accordait à des raïahs slaves ce qu'il leur importait le plus d'obtenir, l'exercice incontesté de leurs droits comme nation, c'est-à-dire des libertés d'où devaient sortir un jour toutes les autres. Une seule chose restait douteuse, c'était l'observation franche et entière de ces nouvelles stipulations. En admettant même que la Porte vînt à les enfreindre, les Serviens avaient le droit pour base de leur résistance, et la récente convention, quelle qu'en fût la durée, leur permet-

(1) Comme les priviléges des Serviens étaient assimilés à ceux des îles de l'Archipel, il ne sera pas inutile de rappeler que l'île de Chio n'avait qu'un cadi et un mousselim, qui toutefois étaient soumis au prince grec. Quant aux autres îles, elles pouvaient, pour tout ce qui concerne l'administration intérieure, être considérées comme des républiques.

tait de recommencer la lutte avec des ressources que la prospérité intérieure aurait doublées.

Cependant tout annonçait que les Turcs prenaient cet engagement au sérieux, d'autant plus qu'on avait le projet d'attaquer les Français dans la Dalmatie, en combinant les mouvements d'une flotte sortie des ports de la mer Noire avec ceux d'un corps d'armée qui traverserait la Servie et la Roumélie. Vingt mille hommes en infanterie, cavalerie et artillerie, éclairés par quelques sotnias de cosaques, étaient désignés pour cette expédition. Le 27 juin la première division se mit en marche sous les ordres du colonel O'Rourke. On avait établi des magasins sur la Drina, le service des subsistances était organisé, et l'on s'était procuré des guides qui connaissaient parfaitement le pays pour conduire les troupes à travers la Bosnie.

Cependant ce projet fut bientôt abandonné; on a prétendu que l'Angleterre n'approuvait pas l'expédition maritime. On représenta à l'empereur Alexandre que l'armée du Danube pouvait être employée d'une manière plus utile si elle opérait sa jonction avec un autre corps destiné à la défense du pays qu'en se consacrant à un but dont le résultat paraissait douteux.

Appréciant la justesse de ces motifs, Alexandre donna de Smolensk (le 15 juillet) l'ordre à l'armée du Danube de se réunir à la troisième armée de l'ouest, pour arrêter les Autrichiens et les Saxons, qui formaient la droite de l'armée d'invasion.

Plus tard l'armée du Danube prit part aux combats qui eurent lieu sur la Bérésina.

Cette nouvelle détermination ne pouvait qu'être préjudiciable aux Serviens: non-seulement leur concours n'avait plus qu'une importance secondaire; mais, comme sujets de la Porte, ils se trouvaient condamnés à l'inaction. Le régiment russe, dont la présence imposait aux Turcs, quitta Belgrade et le pays au grand regret des habitants. Les Turcs profitèrent de ce départ, et n'étant plus gênés par la présence des Russes, ils crurent l'occasion favorable pour rétablir les choses sur l'ancien pied. Leurs rapports changèrent brusquement. Après l'arrivée à Constantinople de l'ambassadeur de France, on discuta dans le divan les articles du traité qui avait excité l'étonnement de l'Europe. Les Turcs, perdant de vue ce qu'ils avaient gagné, parurent uniquement frappés d'une chose, c'est qu'ils avaient restitué une de leurs conquêtes. Dmitri Morusi fut décapité pour la part qu'il avait prise au traité à l'instant même où les députés serviens entraient dans le camp des Turcs pour régler plus en détail ce qui était indiqué en termes généraux dans le traité original. C'était sur l'appui de ce même Morusi qu'ils avaient compté; le supplice de leur protecteur ne leur fit que trop facilement augurer le changement qui venait de s'opérer dans la politique du divan.

C'était une chose fâcheuse pour la Servie que les termes du traité de paix fussent rédigés d'une manière qui convenait plus à l'administration régulière de quelque État européen qu'aux rapports ordinaires de l'empire ottoman avec les provinces de sa dépendance. La stipulation portant que les garnisons de la Servie seraient composées exclusivement de Turcs, tandis que les villages seraient libres et se gouverneraient selon le droit communal, pouvait paraître claire d'après les notions généralement reçues; mais dans l'application elles soulevaient des difficultés nombreuses.

Autrefois les commandants des forteresses étaient en même temps les maîtres du pays. Les spahis vivaient encore, et ils se considéraient comme les propriétaires des villages. Fallait-il les exclure ou leur permettre de revenir? Et si, une fois admis, ils voulaient reprendre leur ancienne position, qui se chargerait de défendre le peuple? Lui laisserait-on même la faculté de porter des armes, ces armes achetées glorieusement au prix de tant de sacrifices?

Sans doute la paix était une sorte de garantie pour les Serviens; mais les articles sur lesquelles reposait l'exécution générale du traité étaient loin d'être nettement définis.

Lorsque les députés serviens reçurent leurs instructions, ils les interprétèrent naturellement dans le sens qui leur était le plus favorable.

Les Serviens consentaient à payer un

tribut à la Porte, à recevoir dans Belgrade un pacha accompagné de quelques troupes, et en temps de guerre à recevoir des garnisons dans les autres forteresses; mais dans les circonstances ordinaires ils demandaient que la défense du pays leur fût confiée. Comme nous l'avons dit précédemment, l'administration intérieure était laissée aux seuls Serviens, de manière à être entièrement indépendante des Turcs. Mais on ne voulait plus entendre parler de ces réclamations à Constantinople. On renvoyait les députés au grand vizir Churschid pacha, le même qui deux ans auparavant avait mis la Servie à deux doigts de sa ruine et qui ne devait son élévation qu'aux obstacles qu'il avait opposés à l'insurrection. Cependant, lors du passage des députés à Nisch pour se rendre à Constantinople, il les avait favorablement accueillis. A leur retour, sa conduite fut toute différente; il refusa formellement de leur donner une réponse satisfaisante.

Ces députés étaient de retour vers Noël (1812) sans avoir rien obtenu de l'objet de leur mission. Toutes les négociations furent suspendues pour être reprises au commencement de l'année suivante. Ce fut alors que le commissaire de la Porte, tchélébé effendi, communiqua l'interprétation du traité. Il exigea la remise non-seulement de toutes les forteresses, mais encore de toutes les armes et munitions. Tous les Turcs qui avaient été bannis pouvaient rentrer dans leurs villages ou palanks. Tel était, selon lui, le sens virtuel du traité de Bukarest. Il ne restait plus à Kara-George qu'à tenir sa promesse et à se soumettre aux décisions des deux empereurs. Quant à ceux que cette interprétation n'aurait pas satisfaits, on leur laissait la faculté d'émigrer.

Il devenait manifeste que si les Serviens rendaient leurs armes, tandis que les Turcs rentreraient dans leurs anciennes possessions, il n'y avait plus qu'à se résigner au rétablissement de tous les abus que le courage et le dévouement des chefs et du peuple étaient parvenus à renverser. Les députés ne voulaient ni ne pouvaient souscrire à de telles conditions. En conséquence, vers le printemps, les troupes turques vinrent prendre position sur les frontières des Serviens. Ils avaient en outre d'autres embarras dans le voisinage : Mollah pacha, successeur de Pasvan Oglou, s'était déclaré indépendant; et la Porte était décidée à le faire rentrer dans le devoir.

Pour se sauver, ce pacha avait offert de rendre sa citadelle aux Serviens: cependant, lorsqu'il se fut agi de remplir sa promesse, il ne put se résoudre, en bon musulman, à une mesure si favorable à la cause des chrétiens; peut-être que cette proposition n'aurait pas été acceptée, attendu que les Serviens avaient reçu de Saint-Pétersbourg l'ordre formel de se tenir tranquilles et de ne fournir aux Turcs aucun prétexte plausible de rompre le traité. Sur ces entrefaites Mollah pacha, pressé par ses adversaires, se vit obligé de rendre la forteresse aux Turcs. Le bruit a généralement couru que cet homme avait payé sa rébellion de sa tête. Cependant, selon d'autres autorités parmi lesquelles figure le général Andréossy, il serait mort de la peste à Scutari.

Cette révolte avait rendu pire la position des Serviens; on reprit les négociations en mai 1813, sous les auspices les plus défavorables. Kara-George se trouva dans la nécessité d'accorder aux Turcs un point important, celui qui avait rapport aux garnisons; mais il y mit pour condition que les Serviens auraient la permission de porter comme autrefois certaines armes défensives. Il demandait aussi avec instance que les Turcs expulsés du pays n'eussent pas la faculté d'y rentrer, la tranquillité de la Servie dépendant essentiellement de cette mesure.

Jamais, des deux côtés, on n'avait été plus près d'un accommodement. Le tchélébé effendi, homme d'un âge avancé, qui maintes fois avait heureusement mené à fin des affaires importantes, se flattait de réussir également dans cette occasion. Il envoya les propositions des Serviens à Constantinople, et promit au peuple que la décision ne se ferait pas attendre. Cependant un arrangement sur ces bases, si même le gouvernement turc eût été dans l'intention de l'accepter, n'était

guère possible. En effet, les concessions réclamées par Kara-George procédaient des mêmes causes qui avaient allumé la guerre : pouvait-on supposer que les spahis, dont un grand nombre faisait partie de l'armée qui menaçait la frontière, consentiraient à se voir exclus de ce qu'ils regardaient comme leur légitime héritage, et cela à l'instant même où ils pouvaient se flatter de rentrer dans leurs droits?

Les Turcs étaient de nouveau les maîtres de la Moldavie et de la Valachie, de Vidin et de la Bulgarie. Une circonstance contribuait en outre à les rendre confiants; les villes de l'Arabie venaient d'être délivrées des Véhabites; et les clefs en avaient été apportées à Constantinople. Dans des conjonctures si favorables, les armées du Grand-Seigneur pouvaient-elles hésiter devant une guerre avec les raïahs de la Servie?

Sur ces entrefaites on reçut la nouvelle de la victoire de Lutzen; les Russes semblaient n'être plus à craindre : d'ailleurs les Turcs ne se regardaient pas comme ayant rompu le traité de Bukarest, puisque les Serviens en avaient rejeté l'interprétation donnée par la Porte.

Déterminée à maintenir les priviléges de l'islamisme dans tous les domaines de l'empire, l'armée turque s'avança vers les frontières de la Servie et recommença la guerre.

CHAPITRE XXV.

LUTTES ET REVERS DES SERVIENS; DÉFECTION ET FUITE DE KARA-GEORGE; LES TURCS S'EMPARENT DE SMÉDÉRÉVO ET DE BELGRADE. (*D'après Ranke*, *Ami Boué*, etc.)

Tandis que la vieille Europe luttait contre la fortune ébranlée de Napoléon, un conflit qui aurait vivement excité l'intérêt dans d'autres circonstances avait lieu vers l'Orient; la lutte entre les Serviens et les Turcs allait décider cette question qui se débat encore aujourd'hui avec des proportions bien autrement imposantes et dont l'issue sera décisive : La Turquie peut-elle subsister en modifiant, à l'égard des raïahs, son système de gouvernement?

Ces deux luttes n'étaient pas cependant sans avoir entre elles quelque connexion. Andréossy, qui se tint dans la réserve que lui imposaient ses instructions, affirme que, malgré le désastre des Français, la Porte n'avait point cédé à l'influence des puissances coalisées; mais qu'elle trouvait au contraire les esprits plus favorablement disposés. L'opinion publique allait plus loin. Les Turcs, en entrant dans la Servie, déclaraient sans détours qu'ils attendaient des secours de la France; que l'intention du Grand-Seigneur était de tenir des forces sur la frontière de la Servie, pour contenir l'Autriche et l'empêcher de se joindre à la coalition.

C'est ce qui expliquerait pourquoi le grand vizir Churschid commandait l'armée en personne, tandis que, dans les guerres précédentes, un simple pacha de Bosnie dédaignait de marcher contre les raïahs serviens.

« L'Angleterre, dit Andréossy, favorise et sème des mésintelligences du côté de Bagdad, pour préoccuper les Turcs et les empêcher de rétablir l'état de guerre sur le Danube; et elle fomente dans la même intention des mouvements parmi les Persans. » On était trop exclusivement occupé de la grande question européenne pour s'inquiéter du sort de la Servie : on l'abandonna à ses propres ressources. Les Serviens ne se faisaient point illusion sur l'imminence du péril qui les menaçait. Dès qu'il fut informé que l'ennemi s'approchait, Kara-George ordonna des prières publiques dans toutes les kniègines durant la semaine qui précède la fête de saint Pierre et saint Paul. On lut en pleine assemblée la proclamation qu'il adressa aux voïvodes. Dans cette proclamation il rappelle au peuple les motifs pour lesquels il s'était soulevé contre les Turcs; il ajoutait : « Pendant neuf années vous avez lutté victorieusement contre eux, chacun combattant non-seulement pour lui-même, mais pour la religion et la vie de ses enfants. Vous avez trouvé un protecteur, car en vertu d'un traité solennel il avait été interdit aux Turcs de rentrer dans les villages et les palanks. Le sultan de Constantinople avait donné son adhésion à cet acte de justice; mais les janissaires et les

spahis s'y sont opposés, de même que les habitants des villes et ceux qui ont mérité d'être expulsés. Les Turcs sont revenus contrairement à la volonté de l'empereur; ils ont résolu de décapiter toute la population mâle au-dessus de sept ans et d'emmener en esclavage les enfants et les femmes pour en faire des mahométans et de transplanter une autre race dans vos districts. Mais serait-ce donc à vous de les craindre? ne sont-ce pas ces mêmes ennemis que nous avons vaincus autrefois, quand nous n'avions pour toute ressource que notre courage? Aujourd'hui, au contraire, nous avons à leur opposer cent cinquante canons, sept places fortes construites en pierres, quarante retranchements devant lesquels leur sang a souvent coulé inutilement : notre nombre est doublé par celui de nos frères. Non, vous n'avez pas à les craindre! Pendant dix années nous sommes en état de leur résister sans aucune assistance étrangère; et dans six mois nous pourrons compter sur un allié puissant. Que toute la nation se lève à la fois! aux armes! que chacun soit prêt à sacrifier sa vie pour la défense du pays et de la religion! Puisse Dieu animer le courage des fils de la Servie! puisse-t-il détruire le pouvoir de nos oppresseurs, qui viennent pour anéantir la vraie foi! »

Les Serviens se préparèrent comme pour une lutte à outrance : chacun se munit d'armes, de vêtements de campagne et d'approvisionnements, et se rendit au poste qui lui était assigné.

La Servie allait se mesurer sans secours étranger avec son redoutable adversaire. Une grande question politique et religieuse était au fond de ce débat; tous les regards se seraient tournés vers l'Orient si des événements d'un intérêt bien plus grave n'eussent absorbé l'attention de l'Europe.

Les changements qui s'étaient opérés en Servie devaient réagir sur le caractère de la résistance. D'un côté, l'unité de pouvoir permettait à Kara-George de disposer de toutes les ressources du pays; les efforts de l'armée n'étaient plus paralysés par des haines et des prétentions personnelles; le matériel de l'armée se trouvait dans un état satisfaisant, et la science militaire avait fait des progrès sensibles depuis qu'on avait profité de l'exemple et de l'expérience des Russes. Mais d'un autre côté ce qu'on avait gagné en ordre général et en régularité dans les divers services, on l'avait perdu en énergie et en confiance. Les charges les plus importantes n'étaient plus, comme autrefois, conquises, pour ainsi dire, par une bravoure exceptionnelle; on en avait fait la récompense de l'adresse et surtout du dévouement au pouvoir. L'élément le plus vital de la résistance, cet instinct guerrier avec ses allures indisciplinées et ses saillies héroïques, ne se trouvait pas à l'aise sous un gouvernement où l'indépendance de l'homme de guerre et d'action était considérée comme un danger pour l'État et punie comme une forfaiture. Il en résultait que les caractères d'une trempe forte se tenaient à l'écart, et que la masse du peuple, qui commençait à apprécier les jouissances de l'ordre et de la paix, était moins disposée aux derniers sacrifices. Quant à la guerre considérée en elle-même, son caractère devait forcément subir l'influence des mêmes causes. Elle allait se faire avec plus de science et moins d'élan; les Serviens étaient plus capables de tenir tête à leurs ennemis en rase campagne; mais dans les engagements partiels, dans ces affaires d'embuscades, où ils n'avaient de rivaux que les Monténégrins, l'habitude de la discipline ne pouvait que refroidir le courage en substituant l'obéissance passive à l'inspiration.

Ainsi Kara-George n'avait pu changer la constitution du pays sans altérer les éléments de force qui l'avaient élevé lui-même à un pouvoir qu'il avait su ériger en despotisme. Mais si les choses étaient autres à la surface; la transformation politique était plus apparente que réelle. Un lien intime unissait toujours les hospodars à leurs vassaux, aux boulioukbaschis et aux voïvodes de second rang; depuis longtemps la solidarité du péril et des intérêts les attachait étroitement les uns aux autres. La nomination de nouveaux voïvodes, quoique favorable à l'ensemble et à l'unité de direction, avait

rompu l'harmonie dans les districts considérés isolément. On ne pouvait donc plus compter sur un système de défense qui nécessitait la coopération des influences locales.

La première idée de Kara-George, idée conforme à son passé comme à son génie, avait été de détruire tous les retranchements qui couvraient les frontières, et d'attendre l'ennemi avec toutes ses forces dans les montagnes de la Schoumadia. De cette manière il aurait eu de son côté tous les avantages naturels de cette position, et il se serait trouvé dans son propre district, où, entouré des témoignages de ses victoires, il aurait pu retrouver les Serviens tels qu'ils s'étaient montrés dans les luttes précédentes. Ce fut, dit-on, Mladen qui le dissuada de ce projet, dans la crainte de perdre quelques terres qu'il possédait sur les frontières. Sans nier que Mladen eût pris sur Kara-George un ascendant dont les résultats ne furent pas toujours favorables, nous croyons que Kara-George fut détourné de ce plan par des motifs d'un tout autre ordre. En faisant reconnaître l'existence de la Servie comme principauté distincte, le commandant en chef devait adopter en temps de guerre comme dans toutes ses relations la marche et les formes des autres États de l'Europe, et éviter, la première fois qu'il entrait en lice comme chef de nation, de suivre une marche qui eût rappelé une de ces insurrections si fréquentes dans les vastes domaines de l'empire turc. Il jugea sans doute qu'il lui importait, pour justifier ses prétentions à l'indépendance, de prouver à l'Europe et a la Russie qu'il était en état de soutenir régulièrement toutes les charges d'une guerre injuste contre un ennemi puissant. Il espérait que, lorsque l'orage qui éclatait sur l'Occident serait calmé, la politique étrangère se déclarerait en sa faveur, et qu'au besoin l'épée de la Russie punirait les infractions faites au traité de Bukarest.

Quoi qu'il en soit, il résolut d'arrêter l'ennemi en lui opposant des troupes à la frontière et sur les points les plus favorables à la défense du pays, c'est-à-dire sur la Drina, la Morava et le Danube. Une forte réserve devait être placée dans le district de Jagodina pour se porter, selon le besoin, sur le point qui aurait besoin d'être secouru. Ce mode de défense était sans doute plus systématique que celui des guerres précédentes, quand Kara-George, non moins intrépide soldat que grand capitaine, volait d'une frontière à l'autre, et se trouvait partout où était le danger. Mais il y avait entre le présent et le passé des différences plus regrettables encore. Ce n'était plus un Jacob Nénadovitch qui défendait la Drina, mais le prince Sima; Deligrade semblait chercher du regard Pierre Dobriniaz, remplacé par son rival Mladen; les fortifications sur le Danube se trouvaient sous le commandement de l'heïduk Véliko, non moins brave, il est vrai, que Milenko, son prédécesseur, mais inconstant, avide de butin et aimant la guerre pour la guerre!

C'est contre ces derniers que les Turcs dirigèrent d'abord leurs attaques. Ils avaient alors un avantage qui leur manqua dans les guerres précédentes; ils disposaient des forces du pachalik de Vidin, dont les pachas ne s'étaient préoccupés jusque-là que de leurs propres intérêts. Mais en outre les Turcs ne désiraient rien tant que de vaincre Véliko, que les Serviens regardaient comme leur héros, et en fait de courage chevaleresque il n'était pas au-dessous de sa réputation. Un jour les Russes, dont il prisait tellement les qualités qu'il refusait de croire à l'entrée de Napoléon dans Moscou, lui ayant demandé pourquoi il se faisait appeler heïduk, ce qui signifie *voleur*, il répondit : « Je serais fâché qu'il y eût sur la terre un plus grand voleur que moi. » Et en effet il était insatiable de pillage, et il aurait risqué sa vie pour quelques piastres; mais ce qu'il prenait, il le partageait aussitôt. « Tout ce que je possède, disait-il, est à la disposition de tout le monde; mais quand je n'ai rien, malheur à celui qui refuse de partager avec moi! » Son tempérament ardent le portait au plaisir, son humeur était enjouée, son abord plein de franchise et de bienveillance. On pouvait lui confier sa vie, mais non son secret. Il aimait la guerre par-dessus

tout; et pourvu qu'on se battît, peu lui importait le but. Il demandait dans ses prières que la Servie fût en état de guerre aussi longtemps qu'il vivrait, et qu'après lui elle pût jouir de la paix. Il n'aimait pas à commander des soldats tirés de la charrue; il préférait les momkis, les bekjares et les militaires de profession. On le voyait souvent quereller sa femme, parce qu'elle ne traitait pas ses momkis aussi bien que lui-même; et il ne cessait de lui répéter : Ce sont tous des frères. Personne plus que lui n'était l'homme des entreprises aventureuses et des excursions hardies, de celles surtout dont les montagnes étaient le théâtre. Dans la guerre actuelle il n'eut pas à remplir un rôle de cette nature : il s'agissait pour lui de montrer s'il aurait un égal succès dans la défense des places et des fortifications de campagne.

Le frère de Véliko, Milutin, fut le premier qui en vint aux mains avec les Turcs. Ceux-ci s'étaient jetés sur des paysans occupés à transporter ce qu'ils avaient de plus précieux dans les montagnes. L'engagement eut lieu près de Kladovo. Les assaillants furent dispersés; mais Milutin, ne pouvant poursuivre l'ennemi avec ses cavaliers dans les gorges de la montagne, dut laisser échapper une partie des prisonniers et du butin.

A cette nouvelle, Véliko, en attendant l'ennemi, résolut d'aller au secours du district menacé. Il fit entrer quelques milliers de têtes de bétail dans Négotin; et, sortant de la place, il s'aventura jusque dans les environs de Vidin, et se montra même aux portes de cette ville, défiant les Turcs et monté sur son cheval arabe. Près de Bukovtscha, il mit en déroute les premières troupes turques qui vinrent à sa rencontre.

Cependant, lorsque l'ennemi se présenta fort de dix-huit mille hommes, il se vit obligé de se renfermer dans Négotin. Là, jour et nuit, il inquiétait les assiégeants, faisant sortie sur sortie, et ne leur laissant pas un moment de repos. Comparées à celles des Turcs, ses pertes étaient légères; mais elles portaient sur de braves soldats, ce qui ne laissait pas que de l'affaiblir. Enfin, les Turcs d'un côté et les Serviens de l'autre demandèrent du secours, les premiers au grand vizir, les seconds à Kara-George et au sénat.

Les secours réclamés par les Turcs ne se firent pas longtemps attendre : Retchep aga, le prince de Valachie Karadja et le grand vizir lui-même leur envoyèrent du renfort; ils poussèrent leurs travaux à la faveur de la nuit, et en pratiquant des mines ils s'aprochèrent des remparts. Leur artillerie ruina les tours l'une après l'autre, et ils finirent par detruire celle où se tenait Véliko lui-même. Dans cette extrémité, l'heïduk ne perdit point courage; il se contenta de descendre et d'établir sa demeure sous la voûte. Il fit fondre pour en couler des balles tous les matériaux de plomb ou d'étain qu'on put trouver dans la place, sans en excepter les cuillers et les lampes; et, lorsque ces ressources furent épuisées, il ordonna aux siens de charger leurs armes avec des pièces de monnaie. De cette manière il parvint à tenir l'ennemi à distance. Encore s'il eût pu recevoir quelque secours! Kara-George, lorsqu'il reçut sa demande, la renvoya à Mladeu, qui se contenta de répondre : « Qu'il se sauve lui-même! Dix chanteurs chantent ses louanges à sa table, personne ne chante les miennes : puisque c'est un héros, qu'il s'en tire. » Le sénat, auquel Véliko s'était également adressé et qui avait annoncé dans les termes les plus sévères qu'à Noël on ferait une enquête sur la manière dont le pays était gouverné, envoya à Véliko un bâtiment et des munitions; mais, lorsque ce secours arriva, il était trop tard.

Un matin que Véliko faisait sa ronde, selon sa coutume, et qu'il ordonnait de réparer une redoute que le feu de l'ennemi avait endommagée, il fut reconnu par un artilleur qui pointa sa pièce sur lui. Il tomba sous le coup en disant : Tenez ferme (*drjté sé*)! Il était coupé en deux. Ses momkis recouvrirent son corps de foin, et l'ensevelirent dans la soirée près de l'église. Ils essayèrent en vain de cacher la mort de leur chef : son absence l'annonçait assez.

Il fallait que la mort frappât Véliko pour que les Serviens comprissent tout ce que valait cet homme. Si l'heïduk eût assez vécu pour voir arriver ses munitions, il aurait pu se défendre encore

longtemps, et couvrir ainsi tout le côté de la frontière. Si même il n'eût conservé que sa vie, sa présence eût pu ranimer la confiance du soldat. Lui vivant, personne n'eût osé parler de fuir ou de se rendre. Cinq jours seulement après sa mort, la garnison s'échappa à travers un marais et gagna la route de Poretsch. Alors les troupes chargées de défendre Bersa Palanka et Grand-Octava se replièrent devant l'ennemi et suivirent la même route. Schivko Constantinovitch, que le crédit de Mladen avait fait nommer voïvode de Kladovo, sans s'inquiéter de tous les efforts qu'avait coûtés la prise de cette ville, se joignit au président de la magistrature Jozo, citadin comme lui, et prit la fuite sous la protection des momkis et des bekjares. Ainsi abandonné, Kladovo eut à éprouver tous les effets de la fureur de l'ennemi. Les hommes furent empalés; et, par une allusion atroce à l'immersion du baptême, on plongea les enfants dans de l'eau bouillante.

Pendant que les vainqueurs ravageaient les nahias du voisinage, tout ce qui put leur échapper s'était réfugié à Poretsch. Là, comme le voïvode, créature de Mladen, était incapable de défendre la ville, un chef plus habile, Hadji Nicolas, avait pris le commandement. Cependant tous ses efforts ne purent conjurer le danger: il éleva une redoute sur le rivage de l'île; mais les Turcs ayant opéré une descente entre l'île et la ville, le peuple, habitué à regarder la résistance comme inutile, prit aussitôt la fuite. Les uns se jetèrent dans des barques ou des nacelles, les autres essayèrent de se sauver à la nage, et de se réfugier sur le rivage du Danube qui appartient à l'Autriche. Hadji Nicolas fut pris et décapité, et les Turcs s'avancèrent sans rencontrer de résistance jusqu'à Smédérévo.

Ces désastres sur le Danube furent suivis de nouveaux revers sur la Morava. Le grand vizir Churschid pacha était encore moins disposé que dans la campagne de 1810 à perdre son temps devant Deligrade, que défendait bravement Vouitza; il laissa une partie de son armée pour faire le siége de cette forteresse, et descendit la Morava avec le reste de ses forces.

Mladen, qui n'était rien moins que guerrier et qui se jugeait de beaucoup trop faible pour tenir tête à l'armée turque, n'essaya pas même de résister. Le grand vizir put donc continuer sa marche le long de la Morava et faire sa jonction avec l'armée du capitaine pacha. Ces corps réunis prirent position vers l'embouchure de la Morava, en face des Serviens, qui campaient de l'autre côté du fleuve. Les Turcs furent bientôt rejoints par une flottille de guerre, la plus forte qu'on eût encore vue sur la Morava.

Des trois divisions générales qui formaient leur territoire, les Serviens en avaient déjà perdu une, celle qui est au delà du cours de la Morava; la seconde, qui comprend le pays de la Koloubara extérieure, ne tarda pas à leur être enlevée. Le prince Sima n'opposa aucune résistance aux Turcs lorsqu'ils passèrent la Drina, malgré le désir manifesté par les voïvodes de ne point les laisser avancer sans combattre. Ils vinrent camper devant Losnitza, qui fut également laissée sans défense. Milosch de Pozérié avait été tué deux ans auparavant par un brigand qu'il poursuivait, et son frère lui avait succédé comme voïvode; c'était un homme sans talents militaires et sans énergie. Il eut la simplicité d'ajouter foi à l'assurance que lui donna l'évêque de Svornik qu'il ne serait fait aucun mal ni à lui ni aux habitants s'il rendait cette ville, dont la défense lui avait été confiée. Les Turcs purent donc reprendre sans qu'il leur en coûtât beaucoup d'efforts le cimeterre de Koulin. Ils firent conduire sous une escorte armée leurs prisonniers à travers la Bosnie jusqu'à Constantinople, d'où aucun d'eux ne revint jamais. La mort d'Antoine Bogitschevitch avait enlevé à Losnitza son ancien défenseur. A la vérité Péter Moler, qui avait pris sa place, ne fut pas dupe des protestations de l'évêque; mais il ne fit rien pour la défense de la place, et se contenta de se dérober par la fuite à la vengeance de l'ennemi.

Le prince Sima laissait les Turcs poursuivre tranquillement leur marche sans leur livrer aucun combat sérieux; il resta même inactif lorsqu'ils attaquèrent la forteresse de Ravani, où commandaient

de vaillants voïvodes, Stoïan Tschoupitsch, Milosch Obrénovitch et Prota Nenadovitch; il ne leur envoya ni renforts ni munitions, quoiqu'ils en eussent le plus grand besoin. Pendant soixante et dix jours consécutifs, ils défendirent leurs retranchements, où ils eurent à souffrir des privations et des fatigues dont l'histoire des siéges offre peu d'exemples. Enfin ils abandonnèrent la place à l'ennemi, qui marcha immédiatement sur Schabatz, où était le camp du prince Sima.

Jamais les Serviens ne s'étaient trouvés dans un plus grand péril. En 1806, beaucoup de personnes regardaient la cause de l'insurrection comme perdue ; et cependant les Turcs étaient seulement parvenus à forcer le passage sur la Drina pour arriver jusqu'à Schabatz, mais aucun des autres districts n'était encore entamé; en 1809, on désespérait presque du salut commun parce que l'ennemi s'était rendu maître de la rive droite de la Morava, tandis que dans cette campagne (1813) les musulmans étaient victorieux sur les deux rives, et tout le pays, à l'exception de la Schoumadia, se trouvait envahi. Dans la première guerre Kara-George avait sauvé les Serviens par la bataille du Mischar; dans la seconde il avait pris si habilement ses mesures que la rive gauche de la Morava n'avait pu être inquiétée, et qu'il fut bientôt en état de reprendre le côté opposé.

Au milieu des difficultés présentes, tous les regards étaient tournés sur lui. Il s'agissait pour lui de prouver qu'il était digne du pouvoir souverain et de justifier l'exercice des formes monarchiques. Cependant, par des motifs qu'il serait difficile d'expliquer, il ne se montra ni sur la Drina ni sur la Morava. Accompagné de quelques momkis, il se montra tantôt à Topola, tantôt dans le voisinage de Belgrade ; mais il ne parut point sur le théâtre de l'action, et cette absence fit supposer à beaucoup de personnes qu'il était mort.

Si on l'eût chargé de prendre le commandement d'une division de l'armée ou de défendre une fortesesse, il aurait sans doute donné de nouvelles preuves d'habileté et de courage; mais maintenant que la guerre n'était plus son occupation spéciale, il ne pouvait que partager le découragement des vaincus et des fugitifs. Il n'avait plus cette énergie qui anime le brave devant l'ennemi ; tous ceux qui avaient sa confiance lui conseillaient de fuir, de sorte qu'il fut entraîné dans cette panique universelle.

Il est des hommes qui acquièrent plus facilement qu'ils ne conservent; l'espoir de parvenir aux richesses et aux honneurs les pousse en avant; mais les revers les abattent et ne leur permettent plus de juger sainement les choses.

Si nous ne nous abusons, Kara-George caressait l'idée de se réfugier dans quelque pays voisin et d'y mettre en sûreté ses trésors. Il espérait rentrer en Servie dans des circonstances plus heureuses et sous la protection de cet allié dont il avait parlé dans sa proclamation. Peut-être fut-il influencé par le consul russe, qui avait pris sur lui un grand ascendant. Tous ces motifs ne sauraient excuser Kara-George, dont le devoir avant tout était de se sacrifier au salut du pays dont il avait les destinées entre les mains. A cette époque la résistance était encore possible : les forteresses auraient pu tenir jusqu'à l'hiver, et le peuple, comme dans les guerres précédentes, aurait eu la ressource de se réfugier dans ses montagnes. Le manque de subsistances eût alors forcé les Turcs à se retirer. Enfin, si tous ces efforts étaient demeurés impuissants, du moins les Serviens auraient succombé avec gloire.

Mais les Serviens et en général les Slaves du sud ne connaissent point ce courage moral qui soutient l'homme au milieu des plus grands revers de la fortune et qui met l'honneur au-dessus de tous les dangers. Ils se montreront capables des plus grands sacrifices, pourvu qu'on leur en donne l'exemple. Mais comment, habitués qu'étaient les Serviens à recevoir l'impulsion, auraient-ils espéré le succès quand le commandant en chef lui-même semblait par son inaction reconnaître l'impossibilité de la résistance ?

Le 1[er] octobre, il se montra au camp sur la Morava. On ne sait point au juste ce qu'il venait y faire : peut-être le dé-

couragement dont il fut témoin le confirma-t-il dans la résolution qu'il avait prise. Quoi qu'il en fût, dès le jour suivant les Turcs passèrent le fleuve en sa présence; et le lendemain Kara-George, accompagné de Nédoba, de Léonti, de Philippovitch et de son secrétaire, s'embarqua sur le Danube et passa sur le territoire autrichien. C'était, depuis la mort de Véliko, le second coup qui frappait la Servie, et ce coup était décisif. Les Turcs entrèrent sans résistance dans Smédérévo et dans Belgrade. Telles étaient les préoccupations du moment qu'on avait laissé ces places sans approvisionnements. Désormais tout le pays était livré sans défense à la merci de l'ennemi.

CHAPITRE XXVI.

RESTAURATION DU POUVOIR DES TURCS.

On eût dit que les cruautés commises par les Serviens devaient trouver leur châtiment dans le rétablissement de la tyrannie. Un motif moins excusable encore que la vengeance, la cupidité des voïvodes, avait terni l'éclat de leur triomphe; la spoliation avait suivi les massacres; et si le droit qu'a toujours le vaincu de résister à l'oppression justifiait leur récente révolte, ils n'avaient plus du moins celui d'accuser la cruauté de leurs ennemis. Les Turcs, en se montrant à leur tour impitoyables, pouvaient rappeler aux Serviens toutes les horreurs commises à Belgrade par les insurgés triomphants. L'avidité des chefs, surtout celle de Mladen, qui commandait alors la garnison, de Miloï, auquel obéissaient les bekjares, et de Sima Narkovitch, knièze de la nahia de Belgrade, avait passé toutes les bornes. Devenus riches par le pillage, ils s'étaient intimement liés avec Kara-George, qui avait prêté les mains à ces exactions. Il en était résulté qu'un parti puissant, en appuyant dans des vues intéressées le commandant en chef, se permettait des violences qui donnèrent lieu à des mécontentements d'abord et ensuite à une opposition formelle. On a pu voir dans ce qui précède que les hospodars s'étaient fréquemment révoltés contre l'autorité de Mladen et de Miloï; et, dans le fait, ces deux chefs gouvernaient Belgrade presque aussi durement que Kara-George lui-même. On en voulait surtout à Mladen, dont l'influence était prépondérante. Dans cette lutte les hospodars se virent vaincus; ceux d'entre eux qui avaient montré le plus de résolution furent obligés de s'enfuir, et l'on se priva ainsi d'une force qui, au moment du danger, aurait pu soutenir efficacement la cause du pays. Il n'existait dans la Servie ni ordre militaire ni aucune institution qui formât le lien de la nationalité; la défense commune reposait presque entièrement sur la possession et les influences locales.

Le parti qui s'était formé à Belgrade, ayant puissamment contribué à l'établissement du pouvoir monarchique, se réserva une large part dans l'exercice de l'autorité : Mladen et le knièze Sima avaient rempli les plus hautes fonctions; mais ils étaient incapables de remplacer ceux qu'ils avaient fait exiler. Dans cette fatale année de 1813 leur conduite avait été plus que jamais funeste au pays; l'un était cause de la mort de Véliko, et négligea de défendre la Morava; l'autre avait laissé les Turcs se porter sur Schabatz sans avoir même essayé de les arrêter. C'est à ces influences et aux conséquences qu'elles entraînèrent qu'on peut attribuer un désastre si prompt et si général; et c'est ainsi que se vérifia la prédiction des vieux knièzes : qu'un jour ou l'autre les atrocités de Belgrade retomberaient sur le peuple.

A peine la fuite de Kara-George fut-elle connue que les sénateurs suivirent son exemple et se réfugièrent en Autriche. A la nouvelle que les Turcs occupaient Belgrade, on abandonna le projet d'envoyer vers la capitale Milosch Obrénovitch avec un corps de deux mille hommes. Tous les chefs et les voïvodes les plus distingués mirent le Danube entre eux et l'ennemi. Vouitza, avec les trois mille hommes qu'il commandait, abandonna Déligrade, et il ne se crut en sûreté que lorsqu'il eut atteint Pantschova. L'armée servienne et tous les corps qui la composaient étaient en pleine dissolution.

Il eût été difficile de prévoir un changement si complet et si brusque. Les

chefs qui avaient passé en Autriche furent envoyés dans diverses forteresses; Kara-George à Glatz, Mladen à Bruk; Jacob Vouitza, le knièze Sima et Léonti furent traités de même; ce ne fut que plus tard et à l'intercession de la Russie qu'ils obtinrent tous la permission de passer en Bessarabie. Quant aux chefs d'un rang secondaire, bien qu'on les eût laissés libres en Autriche, aucun d'eux ne se hasarda à retourner en Servie. Il y eut cependant quelques chefs qui restèrent dans le pays; mais, redoutant la vengeance de leurs compatriotes, ils se cachèrent dans les montagnes. Les Turcs rentrèrent donc en maîtres et sans la moindre opposition dans cette malheureuse province. La reprise de ces forteresses qui avaient coûté tant d'efforts aux chrétiens pouvait être comparée à une promenade militaire. Au seul bruit de leur arrivée, la garnison de Schabatz se mit en fuite. En un moment, l'autorité des Ottomans se trouva établie dans les villes, les palanks et les villages.

Le pouvoir des Serviens avait été si complétement détruit dans une seule campagne qu'il avait cessé d'inspirer la crainte. Il leur avait fallu neuf années de lutte pour le maintenir, et il ne fallut pour le renverser que le temps de venir le reprendre.

Cependant tout espoir n'était pas perdu. Tous les voïvodes n'avaient pas abandonné la patrie; et parmi les hospodars un seul, Milosch Obrénovitch, était resté sur la rive gauche de la Save, déplorant les malheurs publics et cherchant dans le passé des leçons pour l'avenir. Comme il cheminait le long du fleuve, Jacob Nénadovitch voulut visiter encore une fois Sabreschie, où Milosch s'était arrêté pour faire rafraîchir ses chevaux, et il essaya de lui persuader de s'enfuir. « Que ferais-je de la vie en Autriche, lui répondit Milosch, pendant que l'ennemi aura vendu comme esclaves ma femme, mes enfants et ma vieille mère? Non! quel que soit le sort réservé à mes compatriotes, je suis décidé à le partager. »

Milosch eût rougi d'abandonner le pays à l'heure du danger. Tous les raisonnements de Jacob ne firent aucune impression sur lui. Il poursuivit son chemin vers Brousnitza, où était sa demeure. L'ennemi n'avait pas encore paru dans les districts du sud, et l'hospodar pouvait espérer de s'y maintenir. Il mit une garnison dans Oujitza, distribua aux bekjares des vêtements et des armes, et il se flatta que le peuple obéirait à ses ordres. Cependant les Turcs s'avancèrent : on jugea toute résistance impossible. Chacun, dans des circonstances si critiques, s'estimait heureux de pouvoir conserver sa demeure, sa femme et ses enfants en se soumettant promptement aux vainqueurs. Tous ces corps se débandèrent : la garnison d'Oujitza, à la nouvelle de l'approche des Turcs, s'enfuit sans avoir brûlé une amorce.

Milosch ne pouvait résister ouvertement. Cependant l'attitude qu'il avait prise ne laissait pas que de donner à réfléchir aux chefs de l'armée ottomane. Ils jugèrent que pour pacifier le pays la meilleure mesure à prendre c'était d'obtenir la coopération de quelque chef servien dont l'influence aurait action sur le peuple. Ils s'adressèrent donc à Milosch, en lui promettant que, s'il voulait les aider à rétablir la tranquillité et l'ordre, ils le feraient prince et gouverneur avec les mêmes avantages dont il avait joui sous Kara-George.

Cette proposition était d'une haute importance pour la Servie, quoiqu'elle cachât peut-être une pensée plus profonde qu'on ne l'a généralement supposé. Malgré leur présomption naturelle, les Turcs s'étonnèrent de la facilité avec laquelle l'insurrection venait d'être réprimée, et en comparant cette campagne avec les précédentes ils attribuèrent sans doute la différence qu'ils rencontraient dans les Serviens actuels avec ce qu'ils avaient été dans les guerres précédentes à la forme du gouvernement imposée par Kara-George. Sans renoncer à aucun des avantages que leur assurait la victoire, ils crurent donc utile à leur domination de couvrir ce qu'elle avait d'antipathique et d'odieux aux yeux des chrétiens d'un nom populaire et respecté. Les Serviens y gagnaient de leur côté en voyant que l'élément national n'était pas entièrement proscrit par leurs anciens maîtres.



Quoi qu'il en soit, Milosch ne déclina point cette proposition; dans le village de Takovo il déposa ses armes aux pieds de l'aga Ali-Sertschesma, delibascha du grand vizir. L'aga n'accepta que le sabre; il lui rendit ses pistolets, sa carabine et sa dague, en lui permettant de les porter comme autrefois, et conformément à la promesse qui lui avait été faite, il le reconnut comme grand knièze de Roudnik. Cet engagement une fois pris, Milosch s'appliqua non-seulement à pacifier son district, mais il engagea les autres voïvodes à cesser toute résistance, comme il venait de le faire lui-même. Ali aga lui témoigna toutes sortes d'égards; il alla même jusqu'à lui proposer de le présenter au grand vizir à Belgrade. Celui-ci le reçut avec de grands honneurs, et le confirma dans la dignité de grand knièze de Roudnik.

Soliman de Skopié, qui avait été nommé pacha de Belgrade, était peu favorablement disposé à l'égard des Serviens : il avait eu souvent occasion de les combattre dans les guerres précédentes; cependant il consentit à accepter ce pachalik. « Voyez ! dit-il en présentant Milosch à ses courtisans, voici mon bien-aimé basch-knièze, mon fils d'adoption : vous le voyez aujourd'hui doux et modeste; mais plus d'une fois j'ai été obligé de fuir devant lui, et en dernier lieu, à Ravani, il m'a fait une blessure au bras. C'est là, ajouta-t-il en montrant la cicatrice, c'est là, mon fils d'adoption, que tu m'as mordu ! » — « C'est vrai, répondit Milosch; mais désormais cette main, je veux la couvrir d'or. » Là-dessus Soliman le déclara grand prince de Roudnik, Poschéga et Kragoujévatz; il lui fit présent d'une belle paire de pistolets et d'un cheval arabe.

Plusieurs autres chefs serviens suivirent l'exemple de Milosch et se réconcilièrent avec les Turcs, tels qu'Abraham Loukitch, vieillard éloquent, qui avait été sovietnik et que tout le monde estimait, ainsi que le voïvode Axenti, qu'on fit knièze de Belgrade. On leur accorda aussi la permission de porter des armes, et quelquefois on eut égard à leur intercession en faveur de leurs compatriotes. Stanoï Glavasch était resté dans le pays; mais, comme il avait été heïduk, il ne pouvait être élevé à la dignité de knièze. Il eut la charge de serdar dans le district de Smédérévo, et on lui accorda comme aux chefs que nous venons de nommer la faculté de sortir armé.

Malgré ces concessions, les Turcs n'en étaient pas moins décidés à reprendre tous leurs droits de domination entière et exclusive. Attendu que les termes du traité n'avaient point été observés dans le sens de leur interprétation, ils se regardèrent comme entièrement libres d'en négliger les principales stipulations. La conquête les avait rétablis dans le pays; ils le gouvernèrent selon leur bon plaisir.

Le pacha tint une force imposante qu'il distribua dans les diverses localités, même dans les places de peu d'importance; par exemple à Batotschina et Hassan-Passina-Palanka, il mit deux à trois cents Albanais et Bosniaques, que les districts voisins devaient nourrir et payer. Ces troupes formaient une sorte de force exécutive.

Grâce à ces mesures protectrices on vit rentrer non-seulement les spahis, mais les Turcs qui avaient été forcés de s'exiler. Ils trouvèrent presque tous, dans les villes et les palanks, leurs maisons détruites; mais ils rentrèrent en possession de leurs propriétés, non sans méditer une prochaine vengeance. En effet, à peine se virent-ils définitivement installés qu'ils mirent à mort ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis particuliers.

Les Serviens ne pouvaient raisonnablement se flatter qu'on les laisserait administrer la justice, comme il avait été stipulé dans le traité de Bukarest; les choses furent même pires que jamais : tandis que précédemment il n'y avait eu qu'un seul mousselim dans chaque district, Soliman établit ces fonctionnaires dans des places du second ordre, où il n'y en avait jamais existé. Quand aux cadis qui étaient chargés d'administrer la justice conjointement avec le mousselim, il n'en fut pas même question.

Le pacha éleva le chiffre de la porièza, et les Turcs eux-mêmes furent chargés de percevoir cet impôt. Soli-

man jugea utile d'accoutumer les paysans à des corvées; il les employa à construire les fortifications; et, comme on les tenait à ce travail des semaines entières sans leur laisser de repos, il en périt un grand nombre. Les Turcs témoignaient à cet égard une si complète indifférence qu'on les soupçonna d'en avoir tué eux-mêmes plus que l'excès de la fatigue n'en avait emporté.

Un des premiers soins de l'administration fut de retirer au peuple ses armes offensives. Les grandes comme les moindres durent être rendues. Les serdars furent chargés de parcourir le pays pour les recevoir ou en faire la saisie.

On voyait souvent des femmes pleurer en apercevant les armes de leurs parents ou de leurs amis entre les mains des Turcs, qui affectaient de les montrer. Les femmes durent se défendre désormais elles-mêmes; celle de Milosch fut obligée de prendre le costume d'une paysanne lorsque le mousselim visita sa demeure.

Les persécutions et les humiliations auxquelles les Serviens étaient sans cesse exposés étaient une source continuelle d'irritation et d'alarmes. Le souvenir encore récent de leurs victoires rendait le présent insupportable, et donnait à l'oppression le caractère d'une insulte.

Il est possible que l'issue de la grande guerre européenne, en renversant le pouvoir du conquérant qui s'était déclaré l'allié des Turcs, ait fait entrevoir aux Serviens la possibilité de lutter avec moins de désavantage contre un gouvernement qui, à son tour, serait menacé par la Russie.

Il suffisait du plus léger incident pour exciter des troubles qui pouvaient conduire à une insurrection générale.

En 1814, vers la fin de l'automne, le mousselim de Poschéga et un ancien voïvode, Hadji Prodan de Sjénitza, s'étaient rencontrés avec les gens de leur suite au monastère de Tarnova, où ils avaient cherché un refuge contre la peste. Un jour que le mousselim et le voïvode se promenaient dans la campagne, leurs hommes se prirent de querelle en leur absence. L'abbé du cloître prit parti pour ses compatriotes, et les Turcs furent saisis et pillés. Cette dispute, insignifiante en elle-même, occasionna un soulèvement général dans les districts de Poschéga et de Kragoujévatz, et il s'étendit jusque sur le territoire de Jagodina. Hadji Prodan, qui s'était hâté de quitter le mousselim, n'épargna rien pour propager l'insurrection; et il exhorta Milosch à se mettre à la tête du mouvement, comme l'avait fait autrefois Kara-George.

Mais Milosch n'aurait pu prendre un parti décisif dans de telles circonstances. Il devait beaucoup à la faveur des Turcs, et d'ailleurs il était persuadé que ce coup de désespoir, risqué sans aucune préparation, ne pouvait qu'échouer et causer la ruine totale du pays. Il crut donc devoir agir dans un sens absolument contraire. Accompagné d'Aschim-Beg, mousselim de Roudnik, avec lequel il s'était lié par une fraternité d'adoption, il se rendit à Poschéga pour y étouffer la révolte. Mais à leur arrivée Hadji Prodan s'enfuit. Milosch continua sa marche jusqu'à Kragoujévatz, où, après avoir gagné par ses conseils quelques-uns des meneurs, tels que Simon Postrevatz, Blagoï de Knitsch et Voutschitch, il n'hésita pas à échanger quelques coups de fusil avec ceux qui refusaient de se soumettre. Les insurgés tenaient déjà la campagne; mais lorsqu'ils virent que Milosch était décidément contre eux, ils profitèrent de la nuit pour se disperser. Lorsqu'ils furent instruits de ce qui s'était passé, les mécontents de Jagodina se sauvèrent dans les forêts; et, de cette retraite, ils sollicitèrent leur pardon.

Tout en s'efforçant de rétablir la tranquillité, Milosch veillait d'un autre côté au salut de ses compatriotes; il facilita la fuite de quelques-uns. Les femmes de la maison de Hadji Prodan étaient tombées entre les mains des Turcs; il parvint à les faire sauver ainsi que la plus jeune d'entre elles, sa belle-sœur, qui parvint à s'évader sous des habits d'homme. Le premier il avait donné avis de l'insurrection à Soliman-pacha en lui annonçant qu'il allait la réprimer; et il obtint la promesse que, si les Serviens rentraient d'eux-mêmes dans le devoir, on ne sévirait contre personne, à l'exception de Hadji Prodan, qui devait servir d'exemple.

Mais la conduite du pacha ne répondit point à ces promesses. Le kiaïa de Soliman ne retourna à Tschatschak que lorsque tout fut rentré dans l'ordre : il força les habitants à dénoncer les meneurs, qu'il emmena avec lui chargés de chaînes. Heureusement que Milosch parvint à le détourner du dessein qu'il avait de piller les villages insurgés dans les districts de Kragoujévatz et de Jagodina, dont il voulait réduire les habitants en esclavage. Il parvint à changer la résolution de ce fonctionnaire en le menaçant de l'abandonner et de lui laisser tout le soin de pacifier le pays. Cependant ces menaces ne purent empêcher que les plus compromis dans cette échauffourée ne fussent pris et envoyés à Belgrade. Malgré l'assurance donnée par le pacha lui-même qu'on se contenterait de leur faire payer une amende et de leur administrer un châtiment corporel, on en décapita cent cinquante devant les quatre barrières de la ville. L'abbé de Tarnova avec trente-six autres Serviens subirent le supplice du pal (décembre 1814). Ils étaient tous pleins de jeunesse et de courage, et descendaient de familles illustres; c'étaient autant de raisons pour que les Turcs se montrassent impitoyables.

Ce châtiment si cruel n'était que le prélude des mesures qu'on allait prendre pour ôter aux Serviens le désir et les moyens de s'insurger de nouveau. Sous le prétexte de rechercher les armes, car la révolte venait de prouver qu'il y en avait beaucoup de cachées, on commit les derniers outrages. Des Bohémiens mahométans, quand ils rencontraient des Serviens, les forçaient à échanger les habits qu'ils portaient contre leurs haillons. Tout ce qu'on trouvait dans les maisons en fait d'habillements et qui n'était pas à l'usage des femmes était confisqué, quoique provenant d'achats. Souvent, pendant ces perquisitions, les Turcs remplissaient de cendres des sacs pareils à ceux où l'on donne l'avoine aux chevaux; et, après les avoir suspendus au cou des femmes, ils frappaient dessus avec violence de manière à faire voler la cendre, qui remplissait la bouche et les narines de ces malheureuses. On liait aux uns les pieds et les mains; et on les suspendait par les extrémités, en faisant supporter à leur corps de lourdes pierres pendues à des cordes. D'autres étaient bâtonnés jusqu'à ce qu'ils expirassent, d'autres embrochés et rôtis. La plume se refuse à retracer des atrocités d'un autre genre.

On n'épargna pas même aux chefs ces persécutions. Parmi ceux qui furent exécutés à Belgrade, il se trouvait d'anciens sénateurs entourés de la vénération de tous, tels que Milia Stravkovitch; des voïwodes vieillis et honorés, tels que Stéphen Jacoblévitch. Les fonctions de serdar ne purent pas même protéger Stanoï Glavasch; il fut exécuté, bien qu'on n'eût rien à lui reprocher.

On représenta respectueusement au pacha qu'en agissant avec cette cruauté il compromettait les intérêts du Grand-Seigneur. Ce fut même l'avis d'un Turc, Bégonovlianin, qui autrefois n'avait pas épargné les Serviens. Le pacha écoutait tranquillement et se contentait de répondre qu'il était loin d'agir avec la rigueur que lui prescrivaient ses instructions, et que, somme faite, il était peut-être trop indulgent.

Quel parti restait-il donc à prendre? Milosch pouvait-il voir de sang-froid qu'on violât à ce point les promesses qui lui avaient été faites en considération de ses services? Il se trouvait par hasard à Belgrade lorsqu'on y apportait la tête de Glavasch. « As-tu vu cette tête, knièze? lui demanda un Turc de la suite de Soliman; ce sera bientôt le tour de la tienne. » — « Bah! répondit le Servien, il y a longtemps que je ne regarde plus comme la mienne celle que je porte sur mes épaules! »

En effet, comme il se préparait à quitter Belgrade, les Turcs essayèrent de le prévenir; mais il avait pris la précaution d'acheter soixante esclaves du pacha, et parmi ceux-ci se trouvait une femme d'une grande beauté, de sorte qu'il lui devait plus de cent bourses. Il lui persuada que lui seul et Dmitri pouvaient vendre le nombre de têtes de bétail suffisant pour couvrir cette somme, et le pacha le laissa partir.

Le lendemain matin, Milosch et Dmitri sortirent de la ville. Le parti du knièze était pris; depuis les derniers événements il n'y avait plus à balancer.

A Czrnoutsehka, au milieu des montagnes de Roudnik, où depuis le retour des Turcs il avait fait élever une maison avec ses dépendances sur la pente d'un coteau escarpé, il trouva rassemblés non-seulement ses momkis, mais un assez grand nombre de Serviens dévoués, prêts comme lui à tout entreprendre. Tous ces hommes avaient abandonné leurs demeures, où il n'y avait plus de sûreté pour eux. Le jour, ils s'occupaient à faire des éclaircies dans la forêt et à planter des arbres fruitiers; la nuit, ils se rendaient dans les districts du voisinage pour s'y faire des partisans, et délibérer sur le meilleur parti à prendre dans les circonstances présentes. Il est probable qu'à cette époque leur espoir n'allait pas jusqu'à la délivrance de la patrie; mais ils aimaient mieux lutter à ciel découvert que d'attendre chez eux les bourreaux des Turcs. La certitude de ne point succomber sans vengeance les soutenait, et tous étaient décidés à vendre leur vie aussi chèrement que possible. C'était le même sentiment qui régnait dans la Servie lorsqu'éclata la première insurrection.

CHAPITRE. XXVII.

HISTOIRE DE MILOSCH
(*D'après Vouke, Ranke, Ami Boué, etc.*)

L'histoire de l'émancipation de la Servie est tout entière dans celle de deux hommes, Kara-George et Milosch Obrénovitch. Le premier était surtout né pour l'action; l'exercice d'un pouvoir régulier l'usa bientôt; quand il eut mis son espoir dans l'influence étrangère et qu'il ne fut plus que le chef d'un gouvernement dont les éléments se refusaient encore au jeu régulier d'un système administratif, il sembla renier les qualités de sa nature; le génie du commandant en chef s'énerva dans les intrigues diplomatiques et perdit plus en énergie qu'il n'avait gagné en courbant sous sa volonté toutes les résistances; mais la Servie lui doit une reconnaissance éternelle : il a prouvé qu'elle est en état de résister aux Turcs, et il a élevé si haut le courage national que le joug et l'humiliation, bien qu'imposés momentanément, rappelleront toujours au peuple comment, dans les circonstances les plus difficiles, il a reconquis son indépendance.

Quant à Milosch, son histoire, que nous empruntons aux documents les plus authentiques, complétera celle de la Servie pour ce qui regarde la période de son affranchissement.

Milosch fut lui-même l'instrument de sa fortune. Il obtint d'abord quelque crédit à cause de ses relations de parenté avec Milan. Sa mère, Vischnia, avait d'abord été mariée, à Brousnitza, au paysan Obren, qui fut père de Milan. Elle épousa en secondes noces un autre paysan nommé Tescho ou Théodore de Dobrinié dans le district d'Oujitze; elle lui donna plusieurs enfants et entre autres Milosch, qui naquit en 1780. Comme Théodore n'était pas plus riche qu'Obren, les fils de Vischnia durent se pourvoir comme ils purent. D'abord Milan établit un petit commerce à Brousnitza, et ses affaires prospérèrent. Milosch s'employa comme pâtre; il conduisait des bœufs en Dalmatie pour le compte de ceux qu'il servait; mais bientôt après il se réunit à Milan. Les deux frères étaient si étroitement unis que Milosch avait adopté le nom patronymique d'Obrénovitch, c'est-à-dire fils d'Obren, quoique Obren fût le père de Milan, et non le sien, tandis qu'il aurait dû s'appeler Milosch Théodorovitch. Milan et Milosch réussirent dans leurs spéculations; lorsque la révolution de 1804 éclata, ils jouissaient déjà d'une grande considération dans le pays. Dès le commencement de la guerre, ils se déclarèrent contre les Dahis, et Milan fut désigné comme chef à Roudnik, à Poschéga et à Oujitze. Cependant ses goûts le portaient au repos; c'était Milosch qui se chargeait pour lui de tous les soins que réclamait la guerre. Nous avons déjà parlé de la part que prit Milan à l'opposition organisée contre Kara-George. On se rappelle qu'après la mort de Milan Milosch lui succéda dans le commandement, où il rencontra lui-même des difficultés et des obstacles. Ce fut probablement parce qu'il n'était pas entièrement favorable au parti dominant que dans la guerre de 1813 il n'avait pas jugé à propos de passer en Autriche avec les autres chefs; peut-être l'ambition ne fut-elle pas

étrangère à cette conduite : resté seul, son influence s'accrut de toute celle que les autres avaient perdue, non-seulement dans les dictricts de son commandement, où les Turcs l'avaient nommé grand knièze de trois nahies, mais dans toute la Servie, qui tenait avec sollicitude ses regards fixés sur le médiateur entre les vaincus et les Ottomans. Les Turcs le redoutaient et se trouvaient forcés de lui témoigner des égards. Tant que leur joug ne fut pas absolument insupportable, Milosch parut s'y résigner; mais, quand la persécution et les haines se montrèrent à découvert et qu'il vit sa vie menacée, il prit le parti de la révolte. Ils s'étaient promis mutuellement lui et son frère d'adoption Aschin-Beg de s'avertir si quelque danger menaçait l'un ou l'autre de la part des Serviens ou des Turcs. Milosch s'était engagé à désigner à Aschin ceux des Serviens qui étaient ses ennemis, et celui-ci avait juré d'avertir le knièze des machinations qu'on pourrait ourdir contre lui. Le vendredi qui précéde le dimanche des Rameaux (1815), Milosch conduisit le mousselim hors de ses districts : l'insurrection était au moment d'éclater.

Effectivement, dès la veille, le percepteur de Jasénitza avait été chassé; un autre fut tué à Konieuscha par Jean, frère de Milosch, et par Blagoï. On attaqua ensuite Tokatlisch, prédécesseur d'Aschin-Beg et à qui le crédit de Milosch avait fait perdre sa place. Il était resté dans la ville où il demeurait avec quelques-uns de ses momkis dans une maison qu'il avait fortifiée. Il y soutint un siége en forme contre les troupes d'Antoni Lomo, un des voïvodes qui avaient suivi la fortune de Milosch. Ici il se passa une de ces scènes qui donnent sur les mœurs d'un pays plus d'éclaircissements que toutes les considérations historiques ne pourraient le faire. Tokatlisch, voyant qu'il lui serait impossible de se défendre longtemps contre des forces trop supérieures, prit un pain, y répandit du sel après l'avoir baisé, et l'envoya à son ennemi, genre de supplication en usage chez les Slaves. Lomo reçut le pain, le baisa également en signe d'adhésion ; alors Tokatlisch se rendit à discrétion avec tous les siens, et le Servien leur permit de s'éloigner, déclarant qu'il voulait les accompagner lui-même. Mais à peine furent-ils arrivés sur la hauteur qui avoisine Roudnik que des hommes, cachés en embuscade, se précipitèrent sur eux et les tuèrent tous à l'exception d'un seul. Celui-ci s'écria : Pourquoi cette méchante action, Lomo? Tu avais cependant donné ta parole pour notre sauvegarde. Que Dieu te récompense comme tu le mérites! Et, comme Lomo essayait de se justifier, le momki, tout en continuant sa route, tira un magnifique couteau monté en argent et lui dit : Prends ce couteau : si tes amis me tuent, j'aurai du moins la satisfaction de savoir qu'un brave le possède; s'ils m'épargnent, garde-le comme un souvenir de moi. Lomo prit le gage offert : il était occupé à le placer dans son baudrier, lorsque le Turc lui tira un coup de pistolet dans la tête, et s'enfuit à toute bride. Comment concilier taut de courage et de résolution généreuse avec une si indigne duplicité!

Le jour des Rameaux (1815) Milosch se rendit à l'église de Takovo, où le peuple s'était rassemblé par son ordre. Les vieillards eux-mêmes, si circonspects d'ordinaire, demandaient une révolution. Tous jurèrent d'oublier leurs ressentiments particuliers, et d'obéir au knièze Milosch. En même temps les momkis se réuuissaient à Czrnoutschka. Couvert d'armes brillantes et tenant à la main la bannière du voïvode, Milosch s'avança au milieu d'eux et leur dit : « A partir de ce moment, la guerre contre les Turcs est commencée! »

Le lundi de Pâques, il adressa une nouvelle allocution au peuple, près du cloître de Moravtza, où étaient accourus un grand nombre de Serviens des districts de Valiévo et de Belgrade. Il n'aurait pu souhaiter de la part du peuple un accueil plus favorable : non-seulement tous avaient confiance en lui, mais chacun était convaincu que la guerre était préférable à la paix telle qu'on pouvait l'attendre des Turcs. On envoya à tous ceux qui jouissaient de quelque considération dans la province des messagers ou des lettres pour les informer que la révolution était com-

mencée, et que partout où l'on apercevrait un vêtement vert (c'était la couleur des Turcs) il fallait tuer celui qui le portait. On résolut de commencer les hostilités sur-le-champ. Le peuple tira ses armes des lieux secrets où il les avait déposées : ceux à qui on avait enlevé les leurs en reçurent de leurs voisins. On éleva à la hâte des retranchements sur les limites des districts de Milosch, dans les endroits où la défense fut jugée le plus nécessaire.

Cette entreprise était peut-être plus périlleuse que ne l'avait été l'attaque contre les dahis : le peuple, quoiqu'il manifestât beaucoup de zèle et d'ardeur, était cependant intimidé par le souvenir de ses récents désastres. Les Turcs avaient répandu dans tout le pays des forces considérables. Il n'avait fallu que quelques jours au kiaïa pour rassembler une armée qui dépassait dix mille hommes, sans compter quelques centaines de Turcs sous la conduite du bimbaschi Kara-Moustapha et autant de Serviens qu'amenait le knièze Aksenti. Ce n'étaient pas des retranchements improvisés qui pouvaient arrêter un ennemi tout préparé et tellement supérieur en nombre. Les Turcs dans leur marchesur Rouduik s'avancèrent jusqu'à Maïdan. L'insurrection ne s'annonça pas d'abord sous des auspices plus favorables que celle de Hadji-Prodan. Quand on vit que le kiaïa n'epargnait aucun de ceux qui résistaient, mais qu'il faisait grâce à quiconque se soumettait, une foule de Serviens, parmi lesquels étaient des gens qui avaient demandé à grands cris la révolution, s'empressa de mettre bas les armes. Les insurgés qui ne voulaient pas se rendre hésitaient entre deux partis désespérés. Les uns proposaient de se joindre aux Turcs et de les aider à écraser le parti de Milosch ; les autres, au contraire, étaient d'avis de tuer les femmes et les enfants et de se réfugier dans les montagnes pour faire une guerre à mort à l'ennemi.

Comme on était à délibérer sur ces propositions extrêmes, on vit arriver cinq cents hommes de Grouja, deux cents de la montagne de Czrnagora dans le district de Roudnik et quelques Lévatschéens venus de celui de Jagodina. Ce secours n'était pas considérable ; mais les hommes qui le composaient étaient des guerriers résolus sur lesquels on pouvait compter. Ils avaient pour commandant Johan Dobratscha, qui jusque-là s'était paisiblement occupé de commerce, mais qui déploya dans cette circonstance une énergie et un courage extraordinaires. Ce renfort ranima l'espoir des insurgés, qui résolurent de hasarder un engagement malgré leur infériorité numérique.

Le kiaïa, qui aurait mieux fait peut-être d'établir son camp à Roudnik pour tenir en respect ceux qui avaient déjà fait leur soumission et réduire ensuite les autres, quitta les montagnes, descendit dans la vallée de la Morava, et vint camper de l'autre côté de la rivière à Tschatschak, où il se flattait d'occuper une position meilleure. Milosch profita de cette faute. Il éleva un retranchement en face du kiaïa, sur la rive gauche de la Morava, au pied du mont Lioubitch. Cette montagne, qui commande la vallée, la rivière et une rangée de collines escarpées, protégeait contre les Turcs ces mêmes districts qu'ils venaient de traverser.

Il serait peu intéressant de décrire les combats qui se livrèrent sur la Morava supérieure. Cette lutte avait tous les caractères d'une guerre de brigands. De l'autre côté du fleuve, les Albanais infestaient le pays, et cherchaient non moins du butin que des hommes à combattre. Les Serviens leur échappaient en se cachant dans les défilés. Plus d'une fois les moines, avec leurs serviteurs armés, leur donnèrent la chasse. Ils les guettaient dans des embuscades et tombaient sur eux à l'improviste. Traqués de tous côtés, les Albanais n'avaient plus d'autre ressource que de se jeter dans le fleuve, où ils étaient poursuivis au milieu même du courant. Quelquefois les uns et les autres y périssaient ; et les pêcheurs qui retrouvaient leurs corps leur donnaient une même sépulture.

Les Turcs ne remportèrent aucun avantage de ce côté de la Morava. Tous ceux que l'on rencontrait avec un *bouroumti* du pacha où l'on promettait le pardon étaient massacrés sans miséricorde, qu'il fût Turc ou Servien. Mais ce qui était favorable à l'insurrection, c'est

que, pendant qu'on guerroyait sur ce point, la révolte gagnait les autres districts et jusqu'aux nahies de Belgrade et de Valiévo. Les spahis se flattaient de comprimer ces mouvements par la force. Ils élevèrent un retranchement à Palesch, sur la Koloubara, qu'ils avaient l'intention de faire occuper par deux ou trois cents hommes.

Déjà Milosch avait des forces suffisantes pour quitter son camp et se porter au secours de ses compatriotes. Il amena quelques troupes de Lioubitch; d'autres vinrent le rejoindre; de sorte qu'il lui fut possible d'attaquer le retranchement avant qu'on eût le temps de l'achever.

Dans les guerres précédentes, les Serviens avaient fait usage de chars à deux roues, appelés domous-arabes; c'était derrière ces charriots qu'ils s'avançaient au-devant de l'ennemi. Milosch s'en fit amener un grand nombre pendant la soirée et fit dire aux spahis que le lendemain matin, deux heures avant le jour, il leur montrerait comment les Serviens savaient combattre. Les spahis, beaucoup moins nombreux que leurs adversaires, ne furent point d'avis d'attendre un ennemi qu'ils connaissaient d'ancienne date; ils profitèrent donc de la nuit pour se retirer.

Un des principaux avantages que les Serviens tirèrent de cette retraite fut qu'ils purent enfin se procurer de l'artillerie. Ils trouvèrent près du retranchement une pièce de canon qu'ils parvinrent à mettre en état de servir. Ils en eurent bientôt une seconde qu'ils avaient jusqu'alors tenue cachée; et cette bonne fortune eut pour eux les résultats les plus favorables. A peine le bruit se fut-il répandu que, dans un engagement près des frontières, les Serviens avaient eu le dessus qu'un grand nombre d'exilés qui s'étaient réfugiés dans la Syrmie et le Banat rentrèrent dans la province. Stoïan Tschoupitch, ancien voïvode de Matschva; Peter Moller, neveu de l'archimandrite Rouvim; Simon Nénadovitch, frère de Prota et fils d'Alexa; Bojo Bogitschévitsch, fils de cet Antoni qui avait si vaillamment défendu Losnitza; Paul Tzoukitch, autrefois heïduk renommé et voïvode sous Kara-George; les kniëzes Miloï Théodorovitch, Maxim Baschkovitch et plusieurs autres personnages distingués reparurent dans leur patrie, avec leurs momkis, des armes et des munitions, et engagèrent leurs adhérents et leurs compatriotes à se joindre aux insurgés.

Avec ces nouveaux secours il ne fut pas difficile à Milosch de chasser entièrement les Turcs de Valiévo. A peine virent-ils son artillerie qu'ils abandonnèrent une position fortifiée sur la Koloubara, à peu de distance du mont Klitschévatz. Il ne voulut pas qu'on les poursuivît : Plût à Dieu, s'écria-t-il, qu'ils s'enfuient jusqu'au dernier!

Milosch revint à Lioubitch avec des troupes fraîches, des chefs courageux et du canon. Il repoussa l'ennemi, qui plia dans le premier engagement. Ne trouvant plus que les retranchements suffisaient, il en fit élever d'autres tout près de la rivière. Il harassa tellement l'ennemi que les Turcs résolurent enfin de faire une attaque générale. Elle fut décisive, quoique le résultat n'en eût aucunement été prévu.

Les Serviens ne pouvaient se vanter d'avoir repoussé les Turcs; mais ils se défendirent courageusement. Un vieux Servien, nommé Raïtch, qui avait été porte-étendard du temps de Kara-George, et qu'on avait chargé de défendre un des points nouvellement fortifiés, ne voulut jamais céder, quoique tous ses camarades eussent déjà succombé. Il voulut mourir près de ses pièces, et vendre sa vie le plus chèrement possible. Ce retranchement tomba donc entre les mains des Turcs, et l'on fut obligé d'abandonner l'autre; car le besoin d'hommes se faisait vivement sentir à Lioubitch. Pour faire croire à l'ennemi qu'ils étaient plus nombreux, les Serviens plaçaient des chevaux autour des tranchées, et à côté des manteaux jetés sur des piquets figuraient des cavaliers. Cependant, quelque temps après, des renforts arrivèrent, et ils furent une fois encore en état de se mesurer avec l'ennemi.

Les Turcs, malgré leur supériorité numérique voyaient avec inquiétude que la révolte prenait les proportions d'une guerre sérieuse. C'est du moins ce que la suite rend présumable; car

on manque d'informations précises sur ce qui se passait dans leur camp. La mort du kiaia, qui avait été frappé dans une sortie, ne put qu'augmenter le désordre dans une armée composée de soldats appartenant à des races diverses. Un soir, une captive, échappée de leur camp, vint annoncer aux Serviens qu'un grand mouvement avait lieu parmi les ennemis; mais elle ne pouvait dire s'ils préparaient une attaque générale ou une retraite. Les Serviens faisaient des vœux pour que les Turcs suivissent ce dernier parti; mais en même temps ils prirent toutes les mesures que nécessitait une vigoureuse défense. Le lendemain matin ils apprirent que l'ennemi était en pleine retraite, et qu'il s'était replié vers les montagnes du sud, du côté des hauteurs de Sjénitza. Les Turcs avaient jugé sans doute qu'ils devaient profiter de ce moment pour mettre leur butin en sûreté. Mais Milosch n'était nullement disposé à les laisser s'éloigner sans combattre. Il poursuivit les fugitifs, qu'il surprit près d'Ertari, et les dispersa complétement. Les Serviens leur reprirent non-seulement le butin fait dans cette campagne, mais tout ce qui leur avait été restitué, ainsi que leur artillerie. Milosch traita généreusement les prisonniers, qu'il fit conduire à Oujitze. Il fit panser les blessés; et on les transporta sur des brancards. Les femmes, les vieillards et les enfants furent l'objet de soins particuliers. Quant aux captifs valides, on leur procura des montures : c'était la première fois que dans une guerre entre des chrétiens et des Turcs les vaincus étaient traités avec tant d'humanité. « Ils en ont agi avec nous, disaient-ils eux-mêmes, comme si nous étions leurs mères et leurs sœurs; une religion qui prescrit une telle conduite doit être la véritable. »

A la nouvelle de cet échec, les Turcs abandonnèrent précipitamment les positions retranchées qu'ils occupaient à Kragoujévatz; de sorte que la plus grande partie du pays était délivrée de leur présence.

Cependant les Turcs étaient moins inquiets pour les places qu'ils tenaient dans l'intérieur. Celle qui était le mieux fortifiée défendait Pojarévatz; et tant que les Serviens n'en étaient pas maîtres rien ne pouvait être considéré comme décidé. C'est sur ce point que, sans perdre un temps précieux, Milosch dirigea ses forces. Avant qu'il fût arrivé devant la ville, l'ennemi se présenta pour le combattre : « Délibascha, dit-il au chef des Turcs, je ne sais si tu as un autre chemin à prendre qu'à travers mes Serviens; mais ce que je sais bien, c'est que, dans notre querelle, il y va de ma vie ou de ma mort. » Il parvint à enfermer l'ennemi dans ses ouvrages, et dès le même soir il éleva quelques retranchements. C'est là que la lutte allait s'engager avec toute la fureur que peuvent inspirer la haine et le désespoir. Il semble que l'énergie de Milosch redoublait encore par la conviction où il était que les Serviens jouaient le tout pour le tout, et qu'ils n'avaient d'autre alternative qu'une victoire glorieuse ou l'oppression la plus dure et la ruine définitive du pays.

Il rappela à ses capitaines que ceux qui préféraient retourner chez eux étaient libres de le faire; mais que quiconque resterait était tenu de marcher à la tête de ses soldats; et que le premier qui fuirait, voïvode ou simple combattant, il le tuerait de sa main.

Dans la soirée on donna l'assaut, que l'on recommença trois jours de suite, et à chaque attaque les Serviens enlevèrent un retranchement. Il est vrai que ces avantages leur furent énergiquement disputés. Les Turcs se défendaient avec leurs couteaux quand ils n'avaient plus d'épée, et souvent il y eut des luttes corps à corps. Les Serviens firent un riche butin en chevaux de prix, en housses magnifiques et en vêtements de luxe.

Le quatrième et dernier retranchement, qui s'élevait entre la mosquée et l'église, était plus fort que les trois autres. Les Serviens réussirent à s'emparer des ouvrages; mais ils ne purent en déloger les Turcs. Ils passèrent la nuit en face des redoutes; et le lendemain matin ils renouvelèrent l'attaque. L'église présentait de grands obtacles; les Turcs avaient pratiqué des meurtrières dans les murailles, d'où ils tiraient à l'abri sur tous ceux qui s'appro-

chaient. Cependant les Serviens pénétrèrent par les brèches et s'avancèrent jusqu'à l'autel : là eut lieu un engagement terrible ; plus d'une fois les Serviens furent obligés de reculer. Enfin, après une lutte désespérée, ils s'établirent solidement dans cette position.

Les Turcs étaient au désespoir. Ils demandaient seulement que Dmitri vînt leur donner l'assurance que c'était Milosch lui-même, nommé knièze par le sultan, qui les avait attaqués; qu'à lui seul ils pouvaient consentir à se rendre.

Milosch leur permit de se retirer à Kiupria avec leurs armes, mais sans canons, et avec autant de vivres que chacun pourrait en emporter. Ils partirent sous la conduite d'une escorte servienne.

Il ne restait plus aux Turcs qu'une place qui mérite d'être mentionnée; elle s'élevait à la jonction de l'Izar près de Karanovatz. Elle se trouvait déjà serrée de si près qu'à l'arrivée de Milosch elle capitula sans résistance. Milosch dédaigna d'irriter les vaincus par des insultes; il les laissa libres de retourner à Novibazar avec leurs armes et tout ce qu'ils possédaient. Le pacha Adem résidait dans cette place. Milosch lui expliqua pourquoi les Serviens s'étaient révoltés, et comment la nécessité les y avait contraints. Adem lui fit une réponse amicale, qu'il termina par cette phrase dans le langage figuré des Orientaux : « Élève-toi sur un triple rameau (1); moissonne: mais prends garde que la pluie du ciel ne gâte ce que tu auras moissonné. » Milosch usa de la victoire avec une sage modération.

Un des pachas de Bosnie, Ali de Niktschitch, avait passé la Drina avant l'armée du vizir, et s'était fortement établi dans le Matschva, dans le voisinage de Douplje. Milosch se hâta d'aller l'y attaquer. Il était devenu si confiant dans le succès que pour la première fois il engagea l'action en plein jour. La déroute des Turcs fut complète; le pacha, qu'on trouva derrière un buisson, perdit son turban et son cheval, et on le fit prisonnier. Milosch lui fit rendre ses décorations, lui offrit une pipe et le café, lui fit présent d'un cheval, d'une pelisse de cinq cents piastres, et le laissa libre d'aller retrouver le grand vizir. Ali lui conseilla de ne point contracter d'alliance avec une puissance étrangère, et lui affirma qu'alors il deviendrait prince de Servie.

Le pays pouvait encore se considérer comme affranchi, du moins provisoirement. La campagne que Milosch venait d'achever ne le cédait en gloire à aucune de celles dont la Servie avait été le théâtre. La rapidité de ses opérations à Polesch, l'à-propos de ses mesures devant l'ennemi, qui lui était si supérieur en forces à Lioubitch, sa constance inébranlable devant les retranchements de Pojarévatz donnent une haute idée de ses qualités militaires.

Cependant il restait beaucoup à faire. On n'avait vaincu, et encore incomplétement, que les forces qui stationnaient dans le pays. Les forteresses dont la possession, dans les guerres précédentes, avait donné aux Serviens le sentiment de l'indépendance, étaient encore entre les mains des Turcs. On ne pouvait douter que le sultan, que n'occupait alors aucune guerre avec ses voisins, ne fît tous ses efforts pour replacer la Servie dans l'état de soumission où elle se trouvait depuis la ruine du gouvernement de Kara-George. Deux armées formidables étaient en marche; l'une venue de la Roumélie sous les ordres de Maraschli-Ali; elle se trouvait aux environ de Kiupria; l'autre, qui commandait le cours de la Drina, obéissait à ce même Churschid vainqueur des Serviens en 1813 et qui alors gouvernait la Bosnie avec les pouvoirs d'un vizir.

Si ces forces eussent agi avec ensemble et vigueur, il est probable que la Servie se serait trouvée réduite aux plus fâcheuses extrémités. Heureusement que le sultan avait des raisons pour prendre un parti plus modéré. Il se prêta à des ouvertures pacifiques.

(1) Allusion aux armes de la Servie, un aigle tenant dans ses serres trois branches de sapin.

CHAPITRE XXVIII.

NÉGOCIATIONS.

On a pu remarquer dans la conduite de Milosch qu'il ne prit les armes que lorsqu'il vit son salut personnel sérieusement compromis : comme l'avait fait Kara-George vers la fin de sa domination, il s'appuya sur une influence étrangère ; et s'il se montra humain envers les Turcs vaincus, c'est qu'il entrevoyait que son élévation future était la conséquence de sa clémence et de sa modération. Brave et naturellement généreux, il eut les défauts de son temps et de sa race. L'ambition fut chez lui le mobile du patriotisme. Cette ambition, qui est l'égoïsme des grands caractères, ne pouvait qu'être excitée par les circonstances dans un pays où l'on passait brusquement de l'exaltation de la victoire à l'abattement de l'esclavage.

Le système du gouvernement turc est si fortement empreint de fatalisme, tout y change d'une manière si brusque et si inattendue que les raïahs eux-mêmes, soumis à ces fluctuations, se trouvent sous l'influence des mêmes principes ; de sorte que, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, ils poussent tout à l'extrême. Quelques natures d'élite surgissent et se développent, le peuple suit comme un troupeau ; de là ce mélange de force et de ruse, d'abnégation et de calcul intéressé dont les inspirations s'arrêtent ou dominent selon les circonstances diverses.

Les relations de la Porte avec la Russie prescrivaient au sultan la nécessité d'agir avec circonspection. Des députés de la Servie avaient été envoyés au congrès de Vienne ; mais on leur témoigna peu de sympathie. Quelques agents étrangers, ceux de l'Angleterre, par exemple, leur répondirent durement qu'ils pouvaient s'adresser à la Russie. Et en effet cette puissance, qui leur avait déjà prêté son appui, se rappela le traité de Bukarest. On prétend que l'ambassadeur russe à Constantinople avait dit : « Que signifie cette guerre faite à la Servie contrairement aux stipulations des traités ? »

A cette époque toutes les populations chrétiennes de l'empire étaient dans un état d'excitation extrême. Les sujets turcs du rite grec regardaient le triomphe des puissances alliées comme étant celui de leur cause. Au milieu des préoccupations de l'époque, les cabinets étrangers avaient perdu de vue la connexion des événements récents avec les tendances des chrétiens de l'Orient ; mais la Turquie, voisine du péril, n'avait pas cessé de s'en préoccuper. Lorsqu'on apprit le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il y eut des souscriptions ouvertes parmi les chrétiens de l'Orient dont le but, selon M. de Pouqueville, était d'aider la coalition à l'empêcher de remonter sur le trône. Ces manifestations eurent lieu dans plusieurs villes et entre autres à Janina, à Castoria, à Sères, à Andrinople, à Constantinople (1).

Le dernier conflit des Turcs avec les Serviens fut promptement réglé. Il eût été fort dangereux pour la Porte que les armées envoyées en dernier lieu eussent rencontré une sérieuse résistance. Si alors la Russie avait jugé opportun de prendre fait et cause pour le parti opprimé, il aurait pu s'ensuivre une révolte générale parmi tous les raïahs. Mais les forces envoyées contre les rebelles firent halte, et offrirent d'entrer en négociations.

La question qu'on agita d'abord était la même que celle qui avait été soulevée avant la guerre de 1813, et portait sur l'interprétation du traité de Bukarest. Mais on évita de mentionner ce document, pour que la Russie ne vînt pas se poser en arbitre entre les parties. On commença par débattre ce point : Convient-il de laisser entre les mains des Serviens les armes qu'ils viennent de tourner encore une fois contre la Porte ?

Milosch avait toujours tant de confiance en Churschid, qui l'avait fait nommer grand-knièze, qu'il se rendit au camp des Turcs. Le délibascha du vizir, Ali-Aga-Sertachesma, aux pieds duquel il avait déposé ses armes à Takos, lui promit sur son honneur qu'il ne serait point arrêté, et lui donna une escorte. Sur les autres points qui lui furent proposés, Churschid se montra disposé à céder ; mais, quant à la prétention des Serviens de porter des

(1) Régénération de la Grèce, 487.

armes, il ne voulut point en entendre parler : il exigea même, comme condition préliminaire, qu'ils commençassent par les rendre, ajoutant qu'il devait les envoyer à Constantinople pour montrer au sultan qu'il y avait encore des raïahs en Servie.

Comme Milosch refusa de consentir à cette clause, il est probable qu'on l'aurait retenu au camp; car le vizir était fortement tenté d'arrêter le chef de la révolte. Heureusement le délibascha ne voulut point forfaire à sa promesse. Il dit à Milosch : « Tant que moi et mes mille délis serons en vie, tu n'as rien à craindre. » Effectivement on lui confia la garde du grand knièze, qu'il reconduisit sain et sauf à Losnitza. En le quittant il lui dit : « Je vous ai reçu ici sur ma parole; et c'est ici que je vous ramène; dorénavant ne vous fiez plus à personne, pas même à moi. Nous avons été amis; nous voilà séparés pour toujours. »

Churschid, qui, deux ans auparavant, avait fait la guerre aux Serviens précisément pour le motif en question, ne pouvait guère céder; mais le Rouméllen Maraschli-Ali se montra moins intraitable. « Soumettez-vous seulement au Grand-Seigneur, dit-il, et portez à votre ceinture autant de pistolets que vous voudrez, ayez même des canons, peu m'importe ! S'il plaît à Dieu, je vous placerai moi-même sur des chevaux arabes, et je vous ceindrai le sabre. » (C'étaient justement les trois choses que la loi interdit formellement aux raïahs : les chevaux, les vêtements somptueux et les armes.)

Les dispositions des généraux turcs représentaient assez fidèlement la situation de la politique turque dans les circonstances présentes. L'opinion de Churschid répondait aux exigences de l'esprit national, en admettant toutefois quelques modifications dans le système suivi jusqu'alors, tandis que celle de Maraschli-Ali témoignait que le temps des concessions était venu. En un mot, le grand vizir représentait la guerre, et le valessi de la Roumélie un accommodement provisoire. L'attitude de la Russie imposait au sultan la nécessité de prendre un moyen terme entre ces deux partis.

Quoique les Serviens missent leurs espérances dans les promesses du valessi, leur confiance n'alla pas cependant jusqu'à le laisser pénétrer dans le paya sur sa simple parole. Ils permirent seulement à son kiaïa de se rendre à Belgrade avec quelques troupes. On leur avait assuré que cette mesure serait d'un bon effet à Constantinople et prouverait leur désir sincère de rentrer sous la souveraineté du sultan. Tandis que les députés de Milosch, accompagnés des commissaires du valessi, partaient pour la capitale, les deux armées restèrent sur la frontière en attendant l'issue des négociations.

Comme gage de son amitié, Maraschli-Ali envoya à Milosch le rosaire qui servait à ses dévotions. Il signifia aussi à l'armée turque qui occupait la limite de la Bosnie que, la paix étant véritablement conclue, il convenait de ne pas passer la Drina; ce qui ne pouvait qu'amener de fâcheuses complications. A peine s'était-il écoulé un mois que les députés revinrent avec une réponse favorable. Le firman accordait le pardon et ordonnait à Maraschli-Ali de se rendre à Belgrade et de bien traiter les Serviens : « De même que Dieu a confié au sultan le bonheur de ses sujets, ainsi le sultan confiait celui des Serviens au pacha. »

Il semblerait, d'après cela, que l'on s'en remettait à la prudence de Maraschli-Ali pour tous les détails de la pacification, puisque le firman se bornait à exprimer que le Grand-Seigneur n'était point contraire aux vues du valessi.

Le pacha se rendit donc à Belgrade avec son armée : les chefs serviens ne tardèrent pas à y retourner. Milosch et ses voïvodes furent reçus dans une assemblée de bimbaschas, d'aïanes et de begs. Tous étaient accroupis silencieusement, fumant leurs pipes. Le pacha se leva et dit : « Serviens, êtes-vous soumis au Grand-Seigneur? » Milosch répondit : « Nous lui sommes soumis. » Cette question et la réponse furent répétées par trois fois. Alors on présenta aux chefs serviens le café et des pipes : Les Turcs regardaient comme nécessaire d'entourer cet acte d'adhésion d'un certain cérémonial.

Les garnisons turques occupèrent

toutes les forteresses du consentement des Serviens, qui venaient de reconnaître de nouveau leur dépendance. Il fut convenu néanmoins qu'on rendrait la domination turque aussi supportable que possible et que les garnisons n'useraient point des anciens priviléges conférés par l'islamisme.

Les concessions faites par Maraschli-Ali portaient particulièrement sur deux points : les taxes et l'exercice des droits judiciaires. Il laissait aux Serviens la perception des impôts, qui furent rétablis sur l'ancien pied. Précédemment les Turcs avaient non-seulement accordé cette faveur aux Serviens, mais on leur avait même permis de participer à l'administration de la justice. Dans les villes de province les moussélims n'avaient point qualité pour rendre un jugement exécutoire sans en référer au kniëze si le justiciable était Servien, pas même dans le cas où le différend regardait un chrétien et un Turc.

Pour régler convenablement ces matières délicates, on institua une cour de chancellerie, sur le modèle de l'ancien sénat ou soviet. Ce haut conseil, qui siégeait à Belgrade, assistait le pacha, recevait l'impôt perçu par les kniëzes et en rendait compte au pacha. Il formait en même temps la cour suprême de justice, et le pacha assurait l'exécution de ses arrêts.

Certes il y avait là une amélioration importante, la chancellerie étant une sorte de représentation nationale. Cependant quelques-unes des questions d'un haut intérêt ne reçurent point de solution. Les relations entre les deux populations en ce qui regardait les propriétés privées ne furent l'objet d'aucun examen ; de sorte que les Serviens envoyèrent de nouveau des députés à Constantinople pour obtenir des règlements moins incomplets et plus rationnels. Ils en référèrent aux propositions qu'avait dressées à une autre époque leur délégué Peter Itschko, et ils se flattèrent d'en obtenir la confirmation.

Les autorités de Constantinople n'étaient cependant rien moins que disposées à réaliser ces espérances. Le divan, évitant même de donner une réponse catégorique, renvoya les députés au pacha ; et celui-ci affectant une grande surprise, assura qu'il n'avait reçu aucune instruction à ce sujet. Ainsi, au lieu d'avoir obtenu une extension de leurs droits, les députés ne parvinrent pas même à faire régulièrement reconnaître ceux dont ils étaient déjà en possession, mais dont l'exercice dépendait en quelque sorte du bon vouloir du pacha, qui les avait accordés de son propre mouvement. Lorsqu'il annonça qu'il allait quitter le pachalik, les chefs déclarèrent qu'ils abandonneraient le pays en même temps ; et, sur cette protestation, il se décida à rester. Cependant on craignit bientôt que Maraschli lui-même ne fût pas dans l'intention de tenir longtemps sa parole.

Dans la dernière guerre contre les Russes, il avait servi comme délibascha ; puis on l'avait nommé pacha de Roli, district d'Asie qui, sous Tschapan Oglou, avait joui de quelque indépendance. Après avoir cédé d'abord aux désirs des habitants, il était parvenu peu à peu et sans éclat à les ramener à une soumission complète. Sa conduite en Servie couvrait peut-être un dessein semblable : on prétend même qu'il s'était expliqué sans détour à cet égard. Les conditions dont il s'était porté garant ne furent point consciencieusement observées. Souvent les moussélims infligeaient des peines corporelles sans que les kniëzes eussent été consultés ; une fois même le pacha autorisa une exécution capitale qu'aucune forme légale n'avait validée. L'arrogance des musulmans se manifestait de la manière la plus blessante. On vit un déli se promener dans les rues de Belgrade en appelant ses chiens du nom des principaux chefs de la Servie. Ce qui contenait les Turcs, c'était que les Serviens marchaient toujours armés; mais ce privilége, qui leur avait été accordé par Maraschli pour les amener à se soumettre, fut réduit graduellement. Milosch, qui voyait souvent le pacha à Belgrade et qui était admis à sa table, reçut enfin l'invitation formelle de retirer au peuple ses armes. Milosch répondit que lui et les autres voïvodes rendraient volontiers les leurs; mais qu'il n'était pas en leur pouvoir de désarmer le peuple. Dans cet état de choses, il n'y avait point d'apparence

que ni le sultan ni le pacha ne fussent disposés à régler d'une manière équitable les intérêts et l'administration de la province.

Comme contre-poids à l'influence absorbante du gouvernement turc, et pour ainsi dire parallèlement au pouvoir du pacha, celui de Milosch, qui était intimement lié à la cause nationale, s'étendait en se fortifiant de jour en jour. Il est vrai que Milosch était un officier du sultan; il avait été nommé grand knièze par le vizir, et confirmé ensuite dans cette dignité; mais il était en même temps le chef et le promoteur de l'insurrection à laquelle le peuple devait ses privilèges tels quels et ce qu'on lui laissait de sécurité. Il avait rendu d'importants services dans tous les districts, et la conduite de la guerre lui avait valu une autorité que reconnaissait tout le pachalik.

Cependant d'autres chefs qui avaient fait acte de courage déclinaient l'autorité du grand knièze. Johan Dobratscha, qui était venu à son secours dans un moment critique, refusait de recevoir ses ordres, et prétendait qu'il n'était pas moins knièze que lui-même. Milosch le destitua, donna sa charge à un autre, et le district où ce conflit avait causé quelque agitation finit par se soumettre au knièze récemment nommé par Milosch.

Le chef n'avait point, comme autrefois Kara-George, à lutter contre des hospodars indépendants dans leurs districts respectifs et qui pouvaient jusqu'à un certain point se regarder comme ses égaux. Il n'y eut d'ailleurs que Vouitza qui manifestât des prétentions formelles au partage de l'autorité suprême. Il fut reconnu comme hospodar, et pendant longtemps son nom fut prononcé dans les prières publiques. Le grand knièze Milosch rencontrait un antagonisme d'une nature toute différente. L'assemblée nationale de Belgrade pouvait, sauf la différence des temps, être assimilée à l'ancien soviet. Le personnage le plus considérable du sénat était le neveu de l'archimandrite Rouvim, sur le crédit duquel ce prélat avait compté pour s'échapper, parce qu'il travaillait comme peintre dans la maison d'un dahi; ce qui lui avait fait donner le surnom de Moler (expression slave empruntée au mot allemand *mahler*, peintre). Dans la dernière révolte Péter Moler avait pris les armes, comme tout le monde; mais il s'était particulièrement distingué, et avait rendu de grands services à Polesch. Peut-être avait-il été le premier à proposer un plan favorable au rétablissement de l'ordre. D'après son opinion, le pays devait être partagé entre quatre chefs dont l'autorité serait égale. Milosch avait évité de se prononcer sur ce point : «Le lièvre que vous voulez partager, leur avait il-dit, court encore dans la forêt.»

Mais, lorsqu'on s'occupa de la nouvelle organisation, Moler ne fut pas oublié, quoique dans un genre de service qui différait de ce qu'il avait ambitionné. On le fit président de la chancellerie, fonctions auxquelles il convenait mieux que tout autre; car il savait le turc et écrivait le servien. Il s'arrangea de manière à tirer un parti avantageux de sa place. Indifférent aux principes religieux, dont il se raillait, il vivait avec une jeune femme qui n'était que sa maîtresse, aimait à traiter ses amis, et la légèreté de sa conduite avait accrédité le bruit qu'il détournait à son usage les sommes qui provenaient de l'impôt. Au bout de quelque temps Milosch, qui était jaloux de lui, cessa de déposer entre ses mains l'argent qui provenait de ses propres districts et le fit passer à Dmitri, son confident intime, pour le remettre directement au pacha. Moler se trouva blessé qu'on lui préférât un étranger, et s'en plaignit à plusieurs knièzes qui étaient ses amis; il parvint même à ranger dans son parti quelques-uns des chefs des hauts districts. Mais Milosch avait dans ses intérêts un nombre bien plus considérable de voïvodes et surtout ceux de la Schoumadia et du pays au delà de la Morava. Lorsqu'on se réunit pour la skouptschina au printemps de l'année 1816, les knièzes tinrent une conférence préliminaire, et là une dispute s'éleva entre Milosch et Moler. Enfin ce dernier s'écria : «Milosch, tu mens!» sur quoi Milosch s'adressant à l'assemblée : «Mes frères, jusqu'à présent j'ai été votre chef, dit-il; dorénavant c'est Moler qui le sera.» Mais

déjà ceux du parti de Milosch et leurs momkis avaient porté la main sur l'agresseur, dont les amis, craignant pour eux-mêmes, ne bougèrent pas. Moler fut enchaîné et conduit au pacha; les knièzes qui se trouvaient présents signèrent une pétition où ils demandaient qu'il fût puni de mort, et le pacha regarda ce traité comme une sentence qu'il était tenu de faire exécuter.

Ainsi périt le premier président de la chancellerie de la manière la plus illégale, pour ne pas dire plus. A ses funérailles, un de ses parents demanda les larmes aux yeux à un des assistants si cette exécution était juste. Oui, lui répondit celui-ci, puisque vous êtes un peuple chez lequel de telles choses peuvent arriver. Et cependant ce parent, qui lui-même était au nombre des chefs, n'avait pas eu assez de courage pour s'opposer à ce que la pétition fût présentée.

L'évêque Niktschitch, qui blâmait l'impiété de Moler, avait signé comme les autres; mais il ne tarda pas luimême à éprouver un sort semblable. Quoique évêque de Servie, Niktschitsch n'était pas Grec. Il avait été moine au couvent de Stoudénitza, et plus tard archimandrite au temps de Kara-George. Ayant accompagné des ambassadeurs à Constantinople, il en revint évêque. Cette dignité lui avait inspiré tant d'orgueil qu'il était mal vu de tout le monde. Il étalait un faste excessif, ne parlait des knièzes qu'avec mépris, et évitait de traiter Milosch d'hospodar. Ses rapports avec les prêtres étaient hautains et tyranniques, et on lui croyait l'intention d'arriver à un pouvoir semblable à celui du vladika dans le Monténégro. Cependant son ambition toute personnelle ne s'élevait point jusqu'à l'idée politique. Il avait affirmé au pacha qu'il n'était pas impossible de retirer leurs armes aux Serviens si Milosch voulait appuyer cette mesure, et on l'entendit exprimer publiquement cette opinion. Cette conduite le rendit suspect aux uns et lui attira l'animadversion des autres. Il faisait une tournée dans son diocèse (juin 1816) lorsqu'il fut assassiné; on a attribué ce meurtre à des voleurs; mais il est plus probable qu'il fut la victime d'un complot.

De tels actes prouvent surabondamment qu'on n'avait pas alors en Servie un sentiment net et précis du droit et de la justice. L'autorité s'appuyait sur la force et la violence; à peine daiguait-on sauver les apparences : comment respecter les formes quand la vie compte pour si peu de chose?

Kara-George lui-même, l'homme qui avait affranchi son pays, paya de sa tête l'imprudence d'être rentré parmi ceux qui lui devaient tant. Voici comment les choses se passèrent.

Nous avons déjà dit que les changements survenus en Europe avaient causé une grande agitation dans les populations chrétiennes de l'empire ottoman. Le nom seul de la sainte alliance épouvantait les Turcs, qui se croyaient particulièrement menacés. Les espérances des raïahs s'accrurent en proportion de la crainte de leurs dominateurs. L'assurance que les puissances alliées n'étaient point dans l'intention de se mêler des affaires de l'Orient ne suffit pas pour tranquilliser les Turcs et pour calmer l'effervescence des raïahs. Le mouvement, en se généralisant, prit tous les caractères d'une ligue. L'hétairie fut fondée; et les membres de cette association religieuse et politique firent serment de combattre et de fatiguer les ennemis de leur foi et de leur patrie jusqu'à leur entière extermination.

En 1816, les hétairistes eurent des ramifications à Odessa, à Bukarest et même à Constantinople. Ils s'efforcèrent, dit-on, de gagner le beg de Maïna en lui donnant l'espoir de dominer un jour sur toute la Morée. Le plan d'une insurrection générale était formé; on n'attendait plus qu'une occasion favorable. La Servie se trouvait toute préparée pour la révolte : on jugea que c'était là qu'elle devait commencer. Les hétairistes s'adressèrent à l'ancien commandant en chef dans l'espoir que son ambition serait favorable à leurs vues. Kara-George avait reçu de Servie des lettres pressantes; on lui assurait que le peuple soupirait après son retour; il n'était pas éloigné de se rendre à leurs désirs. Sans passe-port et caché dans la suite d'un des membres de l'hétairie qui se rendait aux bains

de Mehadia, Kara-George quitta la Bessarabie, où il avait trouvé un refuge, et entra sur le territoire serbe. Moyennant une gratification, le batelier avait consenti à le passer de l'autre côté de la rivière. Il se rendit en toute hâte à Smédérévo chez Vouitza, qui, plus que personne, avait insisté sur son retour. Là il parla d'une nouvelle révolution, d'une insurrection du même caractère qui allait éclater en Morée et de l'assistance que recevrait la Servie d'un État puissant. Il demanda même à Milosch de se joindre à lui et de commencer la guerre sans délai.

Mais le grand knièze n'avait nullement l'intention de prendre part à un mouvement dont le succès reposait sur des éventualités. Peut-être était-il moins disposé encore à concourir à la restauration du pouvoir de Kara-George. Deux hommes de ce caractère n'auraient jamais pu gouverner simultanément. Milosch n'eut donc rien de plus pressé que de donner avis au pacha de l'arrivée de son rival. Le pacha, de son côté, lui représenta tout le danger qu'appelleraient sur la Servie de nouvelles menées révolutionnaires; il ajouta qu'en cas de révolte le Grand-Seigneur enverrait indubitablement une autre armée dans le pays, auquel il retirerait toutes les concessions déjà obtenues et qui n'étaient que conditionnelles. Il conclut en demandant à Milosch la tête de Kara-George.

En conséquence de ce message, Milosch envoya ce billet laconique à Vouitza : Ou la tête de Kara-George, ou la tienne! Quelques jours après il réitéra cet ordre.

Kara-George vit bientôt de quoi il s'agissait, et ne se fit point illusion sur le péril où il s'était jeté lui-même. Il n'y avait plus moyen de s'échapper, et il n'était pas de ces hommes à qui l'on fait grâce. Il fut assassiné par un des momkis de Vouitza un jour qu'après une longue et pénible insomnie il avait cédé au sommeil.

« Combien n'eût-il pas été plus honorable pour la Servie et pour lui-même qu'il fût tombé l'épée à la main et faisant face à l'ennemi dans les retranchements où il avait acquis tant de gloire! Cet homme naguère si admirable périt misérablement par l'ordre des Turcs et de la main d'un compatriote, une des premières victimes des mouvements qui allaient agiter toute l'Europe.

On a accusé Milosch d'avoir lui-même engagé Kara-George à rentrer en Servie; mais cette accusation ne semble pas fondée. L'ancien commandant en chef était trop admiré et trop regretté; sa réputation avait trop gagné même en son absence pour que le grand knièze eût décidé, dans la situation précaire où se trouvait le pays, de l'y appeler à ses risques et périls.

Le pacha ne voulait pas croire que la tête qu'on lui présentait était bien celle de Kara-George; mais, quand les habitants de Belgrade eurent levé tous ses doutes, il envoya ce trophée au sultan, auquel il ne pouvait faire une offrande plus agréable.

Cependant, en ce qui regardait la Servie, le résultat ne fut pas tel qu'il eût pu l'espérer. Milosch, débarrassé de tout ce qui aurait pu lui faire obstacle, c'est-à-dire de Moler, de l'évêque et de Kara-George, forma la résolution de se mettre à la tête des Serviens.

En novembre 1817, il fut nommé knièze suprême (*verkhovni knieze*) par tous les knièzes du pays. Les métropolitains de Belgrade et d'Oujitze, Agathangel et Gérassion, Grecs l'un et l'autre, et trois archimandrites serviens assistèrent à sa nomination. Il fut même réglé qu'après sa mort ses plus proches parents lui succéderaient dans cette dignité. Cette position était singulièrement équivoque.

Une partie de son autorité lui venait du gouvernement turc; et au milieu de sa rébellion il avait reçu le titre de knièze impérial. Le gouvernement lui avait laissé les domaines de la couronne; il était chargé de recevoir le haradsch et les autres impôts, ce qui ne s'accordait qu'aux pachas : bientôt il s'était approprié les droits de passage sur la Save et le Danube, ainsi que sur la Morava et le Koloubara, aussi bien que le produit des douanes.

Tous ces privilèges et monopoles avaient puissamment accru ses richesses et son autorité. Il n'y avait dans tout

le pays aucune influence qui pût balancer la sienne. A tous ces avantages il joignait celui d'avoir délivré le peuple pour la seconde fois et d'avoir reçu de l'élection populaire le titre de knièze suprême. Le zèle qu'il mettait à soutenir les intérêts de la nation lui promettait de nouveaux avantages, et son pouvoir s'affermissait de plus en plus.

Lorsqu'il ne fut plus douteux que la paix allait succéder aux longues agitations de l'Europe, les affaires de l'Orient prirent plus d'importance, et l'on suivit avec sollicitude la marche des relations entre la Russie et la Porte, relations qui n'étaient rien moins qu'amicales malgré le traité de Bukarest.

Il était manifeste que les conditions, en ce qui regardait la Servie n'avaient point été observées; en somme, jusque-là il avait été impossible d'amener la Porte à un arrangement définitif.

Enfin, en 1820, les autorités de Constantinople avisèrent qu'il serait utile de terminer cette affaire, pour couper court aux réclamations incessantes de la Russie. Les Serviens désiraient par-dessus tout un plénipotentiaire pour prendre une connaissance exacte de l'état des choses et par l'intermédiaire duquel on pût ouvrir des négociations. Mais à Constantinople, malgré ces bonnes dispositions, on jugea plus convenable d'éluder toute discussion. On se contenta d'envoyer à Belgrade un des officiers du reis-effendi qui était porteur d'un firman où étaient spécifiées les concessions accordées aux Serviens.

Ces concessions étaient loin d'être sans importance. Dans le but de rendre l'administration et la juridiction de la Servie encore plus indépendantes de la Porte, on demandait à la province une somme déterminée que la nation s'engageait à payer dorénavant sans qu'il fût question du mode de perception. L'autorité des mousselims était désormais circonscrite dans l'enceinte des forteresses; et l'on ne faisait aucune difficulté de reconnaître Milosch comme grand knièze de toute la Servie.

Cependant, quelque favorables que parussent ces concessions, elles laissaient encore indécis plusieurs points importants, particulièrement en ce qui concernait les spahis qui résidaient dans les forteresses et réclamaient des priviléges seigneuriaux sur les villages. On demandait en outre certaines choses antipathiques aux Serviens. Ils devaient se reconnaître pour raïahs impériaux, comme l'avaient été leurs ancêtres; et on leur faisait une obligation d'entretenir, selon l'ancienne coutume, l'armée impériale lorsqu'elle traversait le pays. On exigeait surtout qu'ils se déclarassent satisfaits de ce qui leur était accordé; car on voulait leur ôter le droit d'adresser de nouvelles réclamations à la Russie. Ils devaient en même temps prendre l'engagement formel de ne plus rien demander au Grand-Seigneur.

Les Serviens, qui connaissaient à peu près la teneur du firman, n'hésitèrent point à l'accepter. Leurs exploits dans leurs luttes pour l'indépendance, le mouvement général des esprits parmi les populations chrétiennes de l'empire, tout nourrissait et exaltait leurs espérances. Les Turcs, qui croyaient avoir beaucoup accordé, voyaient avec indignation que les Serviens étaient loin d'être satisfaits.

Lorsque Milosch quitta Kragoujévatz, où il résidait momentanément, pour se rendre à Belgrade et prendre connaissance du firman, il lui parvint quelques avertissements sur le danger auquel il s'exposait. On assurait que le pacha avait secrètement informé les spahis de l'intention où était Milosch de prendre pour base des nouveaux arrangements les conditions de Péter Itschtko, de sorte qu'ils seraient chassés du pays. On ajoutait que, dans cette prévision, ils avaient des armes chargées et qu'ils étaient décidés à se défaire de leur ennemi dès qu'il se présenterait devant les portes de Belgrade.

Les amis de Milosch ont affirmé depuis que, s'il eût fait le voyage de Belgrade, il eût certainement éprouvé le traitement de Déli-Akhmet, que jadis Ébou-Békir avait fait assassiner. Milosch renonça donc à son dessein d'aller seul à Belgrade. Il rassembla autour de sa personne un grand nombre de

Serviens et déclara qu'il n'entrerait dans la capitale qu'accompagné de cette escorte. Le pacha refusa de le recevoir ainsi entouré, et lui donna l'ordre de venir avec douze knièzes désarmés, et non avec une troupe si considérable et que la ville n'était pas en état de nourrir. Milosch répondit qu'il venait avec des des gens dont les intentions étaient pacifiques pour entendre la lecture du firman impérial; que c'étaient les mêmes hommes qui avaient défrayé le pacha avec sa suite à Belgrade et lui-même à Kragoujévatz, et qu'ils sauraient bien se pourvoir par eux-mêmes.

Le pacha refusa de leur ouvrir les portes; et les Serviens ne voulurent point céder. Enfin, il fut décidé qu'il y aurait une assemblée à Toptschider, à la distance d'un mille de Belgrade.

Des négociations ouvertes sous de semblables auspices et avec une méfiance réciproque ne pouvaient avoir un résultat satisfaisant.

A Toptschider, les Serviens déclarèrent qu'ils ne renonceraient point au droit qu'ils avaient de s'adresser à la clémence souveraine. On leur demanda quelles grâces ils attendaient encore. Nous demandons, répondirent-ils, l'exécution du traité de Bukarest. C'était la première fois, depuis l'année 1813, que les Serviens en référaient formellement à ce traité. Cette prétention de prendre pour base d'un arrangement des stipulations arrêtées par la Porte avec une puissance étrangère parut au commissaire turc quelque chose de si monstrueux qu'il fit seller ses chevaux et partit. Il affirmait à son retour qu'il n'y avait plus de raïaha en Servie, qu'il n'avait trouvé dans cette province que des hommes armés. Dans la crainte de traverser un pays si dangereux, il avait passé par le territoire autrichien et par la Valachie.

Ainsi on vit surgir de nouveau les obstacles qui avaient toujours empêché les deux parties de s'entendre. D'un côté, les spahis voulaient conserver leurs domaines et leurs privilèges, et de l'autre les Serviens étaient décidés à garder leurs armes. Sous l'empire de telles circonstances, toutes relations amicales étaient devenues impossibles. Enfin, les Serviens considérèrent comme rompu le traité dont le pacha s'était porté garant, et ils cessèrent de lui obéir.

Cependant on reprit les négociations à Constantinople. La Porte s'exprima en termes modérés; elle donna à entendre que, si les Serviens se montraient moins obstinés sur certains points, le gouvernement pourrait accorder quelque chose de plus sur d'autres : pour éviter tant d'allées et venues, on convint d'envoyer à Constantinople des agents autorisés qui rendraient moins compliquée la marche des négociations, et épargneraient une multitude de notes. En conséquence les réclamations jusque-là vagues et confuses furent rédigées avec plus de précision, et quelques députés partirent avec les pouvoirs nécessaires pour aller plaider la cause de leurs compatriotes.

Cette députation était composée de deux membres du clergé, l'archimandrite Samuël et l'archiprêtre Voukaschinovitch de Jagodina, de trois knièzes, Vouitza, Ilia-Markovitch et Dmitri. Abraham Pétroniévitch fut désigné comme secrétaire.

Leurs instructions portaient en substance qu'ils demanderaient la confirmation de leur indépendance dans les affaires de l'intérieur et une extension de ces priviléges à tous les districts qui avaient été conquis par Kara-George, à l'exception de celui de Belgrade.

Les points principaux de leurs réclamations étaient les suivants : 1° de porter les limites du territoire serbe jusqu'aux redoutes occupées par l'ancien commandant en chef, comme il avait été stipulé dans le traité de Bukarest; 2° de fixer pour le tribut une somme déterminée, qui tiendrait lieu de toutes les taxes; 3° de reconnaître le knièze Milosch comme prince héréditaire et comme régissant le pays conjointement avec un sénat; 4° de laisser aux Serviens la faculté de bâtir des églises et des couvents, de fonder des écoles et de propager l'instruction; enfin de défendre à tout musulman, à l'exception de ceux des villes, de s'établir en Servie.

Ce fut de cette manière que les Serviens interprétèrent le traité de Buka-

rest, et c'est ainsi que l'avait autrefois interprété Kara-George.

Pour qu'il n'y eût aucun doute au sujet des contrées qui devaient participer au bénéfice d'une administration indépendante, elles furent spécifiées comme six districts séparés.

On voulait rétablir la petite monarchie qui avait existé en 1811 et 1812, non plus, il est vrai, avec une extension de priviléges, objet d'espérances tant de fois déçues, mais sous la suprématie de la Porte et avec un système assez large d'indépendance en ce qui regardait l'administration intérieure.

Il n'y avait point d'apparence que la Porte se montrât disposée à accueillir de semblables réclamations; comme elles étaient accompagnées de symptômes alarmants et qu'une insurrection générale de toutes les populations chrétiennes de l'empire ottoman paraissait imminente, le sultan fit mettre aux arrêts les membres de la députation. Les Serviens ne s'effrayèrent point de cette mesure. On prévoyait qu'un jour ou l'autre cette conduite, en éveillant les sympathies de l'Europe en faveur d'un peuple opprimé, aurait des conséquences fâcheuses pour l'islamisme.

A la nouvelle que les députés étaient privés de leur liberté, Milosch leur retira leurs pouvoirs, et tourna toute sa sollicitude sur les mesures d'ordre que réclamaient les circonstances et surtout vers celles qui pouvaient contribuer à l'affermissement de son pouvoir.

CHAPITRE XXIX.

INSTITUTIONS ET GOUVERNEMENT DE MILOSCH.

Ce qui rendait plus facile la tâche de Milosch, c'est que les principes sur lesquels on pouvait fonder en Servie un gouvernement libre se trouvaient déjà préparés. Il n'avait pas besoin de reprendre les choses par le commencement; il lui suffisait de les rétablir sur le même pied où elles étaient au temps de Kara-George.

C'était surtout le cas pour ce qui regardait la juridiction : les actes de violence dont les Turcs s'étaient rendus coupables dans l'administration de la justice avaient été en grande partie la cause des troubles précédents, et la rupture avec le pacha actuel avait eu pour motif les attributions que le dernier traité avait assignées à son mousselim.

On institua des cours pour les différents degrés de juridiction.

Pour les villages, la cour se composait des anciens et de ce qui restait des kniëzes; elle était particulièrement chargée des mesures d'ordre en matières civiles; sa compétence rappelait celle de nos juges de paix.

Ceux qui ne voulaient point accepter ses décisions en référaient à quelqu'une des cours établies dans les villes de district, dont les magistrats furent nommés dans les mêmes conditions attributives que sous Kara-George. Elles se composaient d'un président, de deux membres et d'un secrétaire. Ces magistrats n'étaient pas sans doute des hommes instruits; mais ils rendaient leurs verdicts conformément à la coutume et selon leurs lumières. Les cas embrouillés, surtout en matières de commerce, étaient portés devant les personnes de la même profession regardées comme les plus habiles, les plus expérimentées et les mieux famées. Et comme en général elles ne montraient pas moins de bon sens que de perspicacité, on s'en tenait presque toujours à la décision de ces arbitres.

Cependant, si l'on contestait la justice de ces décisions, on pouvait recourir à la cour suprême, qui n'était autre que le soviet sous Kara-George et qui, depuis 1815, avait formé la cour de chancellerie.

Si l'on pense à l'ancienne marche des affaires en Servie, où le pouvoir réel était entre les mains des voïvodes; si l'on se rappelle que le mouvement avait pris naissance au milieu d'une insurrection militaire sous des chefs isolés, on comprendra sans peine pourquoi le pouvoir judiciaire n'avait pas joui d'une grande indépendance.

Il est vrai qu'il y avait encore des kniëzes à la tête des districts; mais dans le fait il n'étaient que les suc-

cesseurs des voïvodes, des chefs militaires.

Les knièzes faisaient exécuter les jugements des cours de district; mais, comme ils leur etaient supérieurs, ils ne les traitaient pas avec beaucoup d'égards. Milosch se regardait comme le chef de la cour suprême, qui était tenue de le suivre quand il changeait de résidence. Ce ne fut qu'en 1825 que la cour suprême, après avoir reçu plusieurs améliorations, fut établie définitivement à Kragoujévatz. Le prince se réservait aussi les sentences de mort : son frère Jéphrem était le seul qui partageât ce privilége dans les districts de Schabatz et de Valiévo.

Comme la cour nationale ou suprême n'était que la continuation de l'ancien sénat, le peuple n'a jamais cessé de la regarder comme étant investie du droit de prendre part à l'administration du gouvernement. Mais l'exercice de ce droit ne lui était point accordé. Milosch ne croyait pas avoir besoin d'avis et de conseils pour les choses de haute administration.

Dans les commencements, il parut vouloir respecter au moins les knièzes. Il traitait comme ses égaux les plus distingués d'entre eux. En s'adressant à ces knièzes il les traitait de *Seigneurs*, leur présentait des pipes lorsqu'il recevait leur visite, et il approuvait généralement toutes les mesures qu'ils avaient cru devoir prendre dans leurs districts respectifs.

La double autorité confiée à Milosch le rendait de plus en plus indépendant. Comme président élu par la nation, il défendait les droits des Serviens contre les Turcs; comme investi des plus hautes prérogatives par le gouvernement de la Porte, il maintenait dans l'ordre les chefs qui eussent été disposés à lui résister. Depuis la paix de Bukarest, cet amalgame dans le pouvoir était devenu une nécessité politique; mais on pouvait reprocher à Milosch de faire surtout servir son influence à son intérêt personnel. Au printemps de l'année 1821, il eut à combattre quelques résistances. Deux des knièzes les plus considérables du pays au delà de la Morava, Mark Abdoula et Stephen Dobriniaz, avaient, pendant leur séjour à Belgrade, formé une alliance avec le pacha, qui avait promis de les reconnaître comme indépendants, et avec les spahis. Forts de cet appui, ils déclarèrent que dorénavant ils ne recevraient plus d'ordres de Milosch. Mais le prince trouva bien le moyen de les faire obéir. Il envoya immédiatement des troupes dans leurs districts; et, s'ils n'eussent été secourus par des forces expédiées en toute hâte par le pacha, leur perte était imminente. Maraschli-Ali donna pour prétexte qu'il voulait prévenir une insurrection; mais Milosch répondit qu'il savait mieux que personne comment il fallait s'y prendre avec les Serviens, et que, si le pacha ne voulait être témoin d'une révolte générale, il n'avait rien de mieux à faire que de faire retirer ses troupes et de se mêler dorénavant de ce qui le regardait.

C'était précisément à la même époque qu'éclataient en Valachie les troubles excités par les hétairistes. Le pacha craignit que les Serviens ne se joignissent à Hypsilanti, et il rappela ses troupes. Alors les knièzes récalcitrants et tous ceux qui avaient pris leur parti furent déposés sans qu'il en résultât aucun désordre. Un d'eux, Topalévitz, knièze de Grouscha, craignant d'être compromis à cause d'une lettre qu'il avait écrite, feignit d'être en démence, et s'enfuit à l'étranger; Milosch lui donna Voutschitch pour successeur.

Ces exemples de fermeté accoutumèrent par degrés les knièzes à la subordination et à l'obéissance; ils finirent par reconnaître Milosch pour leur supérieur après l'avoir longtemps regardé comme leur égal. Non-seulement c'était lui qui les nommait, mais il les destituait quand il le jugeait convenable. Il déterminait leur traitement, se réservant de l'augmenter ou de le réduire selon sa volonté. Bientôt il lui en coûta de leur donner le titre de knièze, et il aimait mieux les appeler serdar ou kapitans. Et en effet leurs fonctions étaient militaires : tous étaient ses officiers.

Comme ils se dédommageaient avec leurs subordonnés de la contrainte où les tenait le pouvoir suprême, il en résulta que les classes inférieures, qui ne pouvaient peser sur personne, durent se soulever encore une fois.

L'autorité de Milosch différait peu de

celle d'un pacha; il exigeait l'impôt avec au moins autant de sévérité qu'en avaient déployé jadis les Turcs; quant à la quotité, il n'y avait pas eu la plus légère réduction. Les kniézes, de leur côté, rappelaient les mousselims; ils se permettaient les mêmes outrages et aggravaient leurs exactions par des contraintes personnelles.

Les paysans, lorsqu'ils réfléchissaient à ce qu'on exigeait d'eux et aux traitements qu'il leur fallait endurer, trouvaient qu'ils avaient gagné bien peu de chose après tant d'efforts et de sacrifices. Peut-être même avaient-ils plus d'aversion pour le pouvoir qui pesait sur eux, parce que ceux qui l'exerçaient avec si peu de ménagements étaient peu de temps auparavant leurs égaux.

Vers la fin de l'année 1824, deux paysans du district de Roudnik, nommés Giourovitch et Ratkovitch, vinrent se plaindre des kniézes et de Milosch. On ne saurait dire au juste s'ils avaient été réellement lésés ou s'ils furent poussés à cette démarche par le desir d'être nommés eux-mêmes kniézes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils témoignèrent un grand mécontentement et qu'ils essayèrent même d'exciter une rébellion. Cependant ils trouvèrent peu de sympathie dans leur district, qui était celui de Milosch. La première personne à laquelle ils s'adressèrent pour l'engager à se joindre à eux les dénonça. En conséquence Ratkovitch fut saisi et conduit à Kragoujévatz pour y subir un interrogatoire devant la cour suprême. On peut se faire une idée de l'état de barbarie où le pays était encore plongé et du cas qu'on faisait de la vie d'un homme par l'incident qui coupa court au procès. Le prévenu avait été confié à la garde d'un momki. Celui-ci, auquel on avait bien recommandé de ne pas le laisser échapper, trouva plus sûr de lui brûler la cervelle. Giourovitch fut également conduit à Kragoujévatz, interrogé et mis à la torture pour le forcer à nommer ses complices. Le paysan répondit : « Quand même je trahirais mes compagnons, je n'en serais pas moins un homme mort. » Il expira au milieu des plus cruelles souffrances.

Depuis ce moment Milosch et ses kniézes redoublèrent de surveillance. Lorsqu'au milieu de l'année 1825 le kniéze de Smédérévo, Péter Voulitschévitch, fut informé qu'un paysan passait pour avoir été lié avec ceux qui avaient conspiré et qu'il persistait dans les mêmes desseins, il se rendit aussitôt dans le village où demeurait cet homme pour l'arrêter. Il le fit saisir par ses momkis pendant la nuit, et on l'amena dans la maison où s'était logé le kniéze. Celui-ci s'était flatté d'étouffer ainsi la rébellion; mais elle éclata immédiatement et précisément à cause du moyen qu'il avait jugé propre à la prévenir.

Exaspérés par la conduite arbitraire de Voulitschévitch, les paysans se soulevèrent. Ils étaient indignés qu'on eût saisi un des leurs pendant la nuit, au lieu de s'être adressé à la commune, ce que prescrivait la loi, et que le kniéze eût agi, précisément, disaient-ils, comme font les voleurs. Ils se portèrent en armes devant la maison du kniéze, et le forcèrent à relâcher le prisonnier.

A peine Voulitschévitch fut-il retourné à Asanja, sa résidence habituelle, que le peuple de l'endroit se mit en insurrection, de sorte que le mouvement paraissait prendre les proportions d'une révolte sérieuse.

Milosch, sans perdre de temps, envoya des troupes à Asanja, sous le commandement de son frère cadet Jovan Obrénovitch. Mais cette mesure ne fit qu'aggraver le mal. Les hommes que conduisait Jovan prirent parti pour ceux contre lesquels leur chef leur ordonnait de se battre. Celui-ci se trouva dans un danger si pressant qu'il offrit d'entrer en négociations. Il consentit à plusieurs demandes des rebelles, mais conditionnellement; car il n'était pas autorisé à traiter, et tout dépendait du consentement de son frère, qui seul, disait-il, était le maître. Les paysans demandaient avant tout qu'on déposât Voulitschévitch et qu'on nommât à sa place la personne qui problablement avait excité l'insurrection. C'était un certain Miloï Djak, qui, au reste, devait ce surnom clérical à une circonstance indépendante de sa vocation : il avait été élevé par un ecclésiastique qui espérait le faire entrer dans la carrière religieuse. Il avait renoncé depuis longtemps à ce

dessein ; et, après avoir été secrétaire de Kara-George, il s'était décidé pour une profession plus lucrative, celle de marchand de cochons. Comme il traversait le pays pour affaires de commerce, il lia connaissance avec plusieurs riches paysans : il s'entretenait avec eux des intérêts du pays ; et, comme il parlait avec facilité, il se fit bientôt une grande réputation.

Jovan, comme nous venons de le dire, promit conditionnellement que Miloï serait nommé knièze; les paysans auraient regardé comme un triomphe d'avoir emporté la nomination d'un knièze. Mais le diacre était trop au courant des choses pour ne pas savoir que sa dignité future n'était rien moins qu'assurée. Il visait à une situation plus élevée. Déclarant que l'intention de Jovan était d'abuser le peuple, il se rendit à Hassan-Passina-Palanka et leva contre Milosch l'étendard de la rébellion. Le peuple accourut en foule autour de lui. On se plaignait surtout de l'arrogance des knièzes, de leur avidité insatiable, de leur inhumanité, qui rappelait celle des Turcs, et des corvées qu'ils imposaient aux paysans. Quelques-uns firent ressortir des abus d'un autre ordre, et signalèrent surtout l'impôt de la porièza comme excessif et vexatoire.

Décidés à renverser un tel gouvernement, les paysans se partagèrent en deux corps; l'un marcha contre Jovan, qui prit la fuite; l'autre sur Pojarévatz, le siége de l'autorité; ce dernier était sous le commandement de Miloï Djak, et se grossissait de moment en moment. Les insurgés pillèrent les habitations des knièzes de Jasénitza et Lapénitza, qui s'étaient attiré l'animadversion du peuple. Les premières troupes que Milosch envoya contre les rebelles furent défaites; c'était une compagnie de momkis, qui se virent forcés de rentrer dans Kragoujévatz sans leurs chevaux. Déjà l'on tremblait dans cette ville; Milosch lui-même parut hésiter. Cependant il reçut des secours de Jagodina, Poschéga, Oujitze. Voutschitch, qu'il avait fait knièze de Grouscha, était fermement résolu à le soutenir. Lorsqu'il demanda aux momkis qui venaient d'être battus où ils avaient laissé leurs chevaux, ils lui répondirent : Nous verrons demain où seront les vôtres. Ils regardaient la multitude des insurgés comme irrésistible.

Mais Voutschitch persista dans son opinion, et leur dit qu'ils n'auraient pas dû attendre qu'on les attaquât, ce qui ne convenait qu'à des femmes. Nommé commandant par Milosch, et comptant sur des secours qu'on s'empressa de rendre disponibles, Voutschitch marcha contre les rebelles qui campaient près de Topola. Il fortifia la hauteur qui leur faisait face, et dès le lendemain matin il commença l'attaque.

Heureusement pour les assaillants, Miloï Djak avait été blessé au commencement de l'action et s'était vu forcé de s'éloigner. Privés du chef qui les avait soulevés et dont l'influence seule avait tout fait, les rebelles furent bientôt dispersés.

Les vainqueurs se ruèrent sur les villages où l'insurrection avait commencé et sur ceux où elle s'était propagée, et y commirent les mêmes atrocités qui accompagnent d'ordinaire les succès des Turcs.

De tous les incidents qui marquèrent la carrière de Milosch, la prompte répression de cette révolte fut peut-être le plus heureux.

Déjà un mouvement qui présentait le même caractère commençait dans le district de Belgrade, où il eût été plus dangereux, parce que deux chefs distingués, fils de ce Tschapitch qui devait son élévation à Kara-George, allaient se mettre à la tête des mécontents. Lorsqu'ils apprirent la déroute de leur parti à Topola, ils désespérèrent de pouvoir amener des changements utiles, et pour échapper au danger qui les menaçait ils se réfugièrent à Panschova, sur le territoire autrichien. Il est vrai qu'ils ne se rebutèrent pas pour cela : manquant dans l'exil de données précises sur l'état réel du pays et trompés par ces illusions que les émigrés adoptent si facilement, ils crurent qu'en rentrant en Servie ils feraient partager leur mécontentement aux autres. Leur espoir était de faire une révolution qui renverserait non-seulement le pouvoir de Milosch et des knièzes, mais celui des Turcs. Des maîtres d'école de Belgrade rédigèrent pour eux une proclamation

où il paraît, car ce document n'existe plus, que l'on promettait une récompense pour la tête de Milosch et une plus considérable pour celle de Voutschitch.

Lorsqu'ils jugèrent qu'il était temps d'agir, les frères Tscharapitch se rendirent dans la forêt d'Avola, accompagnés de leurs adhérents domestiques. Mais le désastre de Topola était trop récent; la proclamation resta sans effet. On traqua les rebelles dans la forêt, et, quoiqu'ils ne fussent pas étrangers à la vie de brigands, l'on finit par les découvrir dans une caverne. Persuadés qu'on ne les épargnerait pas, ils firent une résistance désespérée et périrent tous. Quant aux auteurs de la proclamation, qui n'étaient point du pays, ils furent mutilés d'une manière horrible.

Le peuple, quoique vaincu, n'avait pas moins conservé le sentiment de sa force. Les kniëzes disaient : « Oui, cette fois, Milosch a eu le dessus; mais cela peut changer. »

Cependant ces révoltes toujours renaissantes obligèrent le pouvoir à s'occuper du sort des paysans. Voutschitch fut renvoyé, et les kniëzes de Jasénitza et de Lépénitza n'obtinrent pas leur réintégration. Outre les plaintes personnelles, il y en avait qui regardaient le droit de propriété; le gouvernement y eut égard. Quant aux meneurs de la révolte, bien qu'on ne les eût pas poursuivis immédiatement, on trouva moyen de les châtier plus tard. A tout prendre, on peut dire qu'après la répression de ces mouvements insurrectiouuels le pouvoir se trouva plus fortement assis que jamais.

Les kniëzes, commandauts militaires du peuple qu'ils savaient faire obéir, étaient de leur côté entièrement sous la dépendance de Milosch, qui se trouvait ainsi maître absolu dans le pays. Pour discipliner une nation récemment soustraite au joug des Turcs et qui n'échappait aux rigueurs de la servitude que pour se jeter dans les excès de la liberté, cette sorte de dictature était peut-être nécessaire. Sans doute Milosch, en exerçant despotiquement le pouvoir, n'avait d'autre but que de satisfaire son ambition; mais il y avait une grande différence entre la domination d'un Servien élu par le peuple et l'oppression systématique et humiliante des Ottomans.

D'ailleurs l'état général des affaires était tel que, malgré bien des tiraillements d'intérêts et en dépit des mécontentements personnels, les Serviens n'avaient rien de mieux à faire qu'à obéir. Ceux qui avaient exercé jadis les hautes fonctions militaires et qui avaient tenu exclusivement dans leurs mains les rênes du gouvernement étaient encore en Servie, et ils disposaient des forteresses. Aucun traité n'établissait la nature des relations entre les Serviens et les Turcs. Maraschli-Ali était mort depuis quelques années avec le regret de n'avoir pu faire en Europe ce qui lui avait si bien réussi en Asie. Comme les conventions de la pacification n'avaient eu d'autre garantie que sa simple promesse, rien n'empêchait désormais les Turcs de profiter de la première occasion favorable pour rentrer dans leurs anciens priviléges. Ils n'avaient pas cessé de considérer les Serviens comme obligés de leur rendre certains services domestiques, suivant l'ancienne coutume. La seule chose qui garantissait aux Serviens cette indépendance qu'ils avaient achetée au prix de tant d'efforts, c'était uue puissante organisation militaire, sous le chef qui les avait guidés pendant les dernières années et qu'ils avaient eux-mêmes solennellement reconnu. Tout désordre intérieur menaçait en même temps leur existence politique. Il y avait sans doute des résistances parmi les paysans, dont les regards n'allaient pas au delà d'un rayon borné ; mais l'idée qui dominait dans le sentiment national, celle de l'unité serbe, était inséparable de celle du gouvernement fondé par Milosch. Tout le monde était persuadé qu'il s'était arrogé d'avance les droits que plus tard on lui avait conférés : il avait fait construire des églises sans en demander l'autorisation au pacha ni au Grand-Seigneur; et cette liberté eut l'assentiment du peuple. C'est aux sympathies nationales qu'il dut de conserver une autorité qui sans cet appui n'aurait eu qu'un caractère précaire.

Cependant ces dispositions changè-



rent avec le temps. Les événements qui eurent une grande influence sur les destinées de l'empire turc agirent sur la Servie, qui vit enfin un ordre de choses stable et régulier succéder à tant d'incertitudes et de tiraillements.

CHAPITRE XXX.

LA SERVIE ORGANISÉE RÉGULIÈREMENT.

Un événement depuis longtemps prévu éclata dans l'Orient. Les Grecs se révoltèrent contre les Turcs. L'Europe, systématiquement pacifiée par la sainte alliance, jeta son activité dans la question de l'indépendance des Hellènes. Sans doute le sentiment de la liberté est naturel à tous les hommes, et les conditions physiques qui constituent ce qu'on appelait anciennement la Grèce sont particulièrement favorables à l'indépendance; mais l'isolement et le fractionnement du territoire sont tellement contraires à l'unité de constitutions et de vues que ce peuple dans les plus beaux jours de son histoire a rarement été d'accord pour repousser le joug étranger, tandis que son énergie a trouvé un aliment dans les rivalités et l'antagonisme. Les Turcs exploitèrent longtemps cette prédisposition nationale et ils dominèrent sur la Grèce dégénérée encore plus par l'adresse que par la force. Au clergé grec ils accordèrent des immunités et des priviléges qui paraissaient déplacer le principe oppresseur; ils ouvraient leurs chancelleries et la carrière des affaires aux Phanariotes, connus pour leur corruption et leur insatiable avidité; de sorte que le peuple ne savait plus s'il devait accuser de tous les abus dont il était la victime les musulmans ou ses coreligionnaires leurs complices. Le peuple, tout en se plaignant de la vénalité des uns et de la tyrannie des autres, conservait ses instincts disputeurs et sa turbulence. Dans les îles il était pirate, dans les montagnes il restait brigand. L'Europe, dans sa préoccupation classique, s'obstinait à voir dans ces débris du Bas-Empire des descendants des Aristide et des Epaminondas, et à force de leur rappeler leur histoire on donna une direction politique à une résistance purement instinctive. L'occident salua de ses acclamations des Albanais, qu'il prenait pour des Grecs, et crut applaudir à des vertus patriotiques en envoyant des éloges et des offrandes à des hommes courageux et dévoués à la manière des klephtes et des heiduks, mais étrangers à l'éclectisme politique de l'Europe. Cependant quelques esprits éclairés donnaient l'impulsion à ce grand mouvement, depuis longtemps préparé par la Russie, non-seulement dans la Grèce proprement dite, mais dans le Monténégro, la Dalmatie turque, la Servie et les principautés moldo-valaques.

Nous avons déjà remarqué en passant que les mouvements révolutionnaires qui agitaient les populations chrétiennes de l'empire turc réagissaient sur la Servie. Ces mouvements étaient attribués par les uns à l'influence occulte du cabinet de Petersbourg, par les autres, et c'est aussi l'avis de Ranke, aux désordres des institutions de l'islamisme, dont la ruine semblait prochaine, tandis que les puissances rivales prenaient de jour en jour un caractère plus marquant de supériorité. Loin d'exclure ces deux ordres d'influence comme causes déterminantes, nous pensons qu'il est rationnel d'en admettre la simultanéité. Ce qui prouve que l'action de la politique étrangère avait prise sur le mouvement grec et que les insurgés obéissaient à une impulsion imprimée du dehors, c'est que les mêmes éléments d'oppression et de résistance produisirent chez les Serviens et chez les Hellènes des résultats différents. Chez les premiers l'émancipation rencontra bien moins d'obstacles, parce que le Grand-Seigneur n'était pas maître de ses mouvements. Dans d'autres circonstances il n'aurait jamais souffert qu'un chef servien exerçât dans une province conquise par les Turcs une autorité qui balançât la sienne. Mais alors il regardait comme avantageux que les raïahs de la Servie fussent contenus par une main ferme et qui les eût empêchés de faire cause commune avec les autres chrétiens dont le but était le renversement total de la puissance turque. Au milieu de ses allures indépendantes, Milosch avait toujours eu soin de sauver les apparences; il mettait le sultan dans

une sorte de complicité en ce qui regardait les mesures les plus contraires à la suprématie ottomane. Il s'abstint constamment de demander un affran chissement complet, de sorte qu'en agissant pour lui-même il avait l'air de n'être que l'instrument de la volonté impériale. De son coté, le sultan était sûr que Milosch n'échangerait pas les avantages d'une position doublement avantageuse contre les hasards d'un rôle subordonné dans le parti des hétairistes. Il avait remarqué ensuite parmi les adhérents d'Hypsilanti quelques membres de l'ancien gouvernement serbe qu'il avait exilés et entre autres les deux Tscharapitch, qui n'étaient pas moins hostiles à lui-même qu'à la domination des Ottomans.

Cependant la résurrection de la Grèce attirait sur l'Orient les regards de l'Europe entière; la jeunesse sympathisait avec ce mouvement, qui lui rappelait l'énergie des anciennes républiques; les esprits religieux saluaient le triomphe de la croix sur le fanatisme des mahométans, et les politiques épuisaient toutes les combinaisons pour résoudre ces difficiles problèmes : Que fera-t-on des Turcs et de Constantinople?

L'empereur Alexandre, qui avait hésité entre les tendances d'un mysticisme inquiet et les nécessités politiques qu'il s'était imposées comme chef de la sainte alliance, venait de mourir prématurément à Taganrok. Nicolas, son successeur, entra résolûment dans la voie que lui avait tracée le génie ambitieux de ses prédécesseurs.

Le gouvernement russe donna en conséquence la plus sérieuse attention aux différends qui existaient entre la Porte et lui, et dont la solution, depuis plusieurs années, était demeurée suspendue. Les réclamations portaient sur la non exécution du traité de Bukarest, et l'on insistait particulièrement sur les engagements qui regardaient les Serviens.

La Porte, menacée dans son existence par une révolution formidable, qui avait pour banquiers et pour auxiliaires la France, l'Angleterre, la Russie, puissances dont une seule suffirait pour l'accabler, fut contrainte de céder aux demandes de l'ambassadeur moscovite. Le sultan fit remettre en liberté les députés serbes et promit d'entrer en négociations sur les points en litige pour arriver à une entente satisfaisante entre les parties intéressées. On suivit en conséquence à Akiermann des conférences où l'on s'occupa surtout des affaires de la Servie.

Après bien des tergiversations qui, plus d'une fois, furent sur le point d'amener une rupture, la Turquie se résigna à accepter l'ultimatum russe (1826).

Dans la convention préliminaire et qui est désignée comme explicative, la Porte s'engagea à définir d'une manière plus exacte les avantages dont le traité de Bukarest ne parlait qu'en termes généraux et vagues (1). Dans un article spécial sont spécifiées les demandes faites par les Serviens en 1820. La Porte donna l'assurance qu'elle aurait égard non-seulement à ces réclamations, mais à celles qui en seraient la conséquence et qu'on ne manquerait pas de lui adresser dans la suite. Il fut convenu qu'après dix-huit mois au plus tard elle rendrait un batti-schérif dans lequel la convention serait exposée et qu'elle enverrait à Saint-Pétersbourg (2), où cet

(1) Convention explicative en exécution du traité de Bukarest (25 septembre, 7 octobre, 1826), art. V.

(2) Dans l'acte séparé relatif à la Servie, les demandes de la nation sont énumérées comme il suit: « La liberté du culte; le choix de ses chefs; l'indépendanee de son administration intérieore; la réunion des districts séparés du territoire serbe; la réunion des différents impôts en un seul; l'abandon aux Serviens des biens appartenant à des musulmans, à charge d'en payer le revenu ensemble avec le tribut; la liberté de commerce; la permission aux négociants serviens de voyager dans les États ottomans avec leurs propres passe-ports; l'établissement d'hôpitaux, d'écoles, d'imprimeries, et enfin la défense faite aux musulmaos autres que ceux appartenant aux garnisons de s'établir en Servie. » Dans la note officielle de la Porte Ottomane, la rédaction offre avec le texte des différences d'une grande portée. On y promet de régler avec les raïahs (1 (13) mai 1826) les demandes qui ne seraient pas contraires à leur condition. Dans l'*Acte particulier de la Servie*, le gouvernement turc s'engage à établir des

acte serait considéré comme faisant partie intégrante de la convention.

Par ce décret l'interprétation donnée par les Serviens au traité de Bukarest fut publiquement reconnue. Si la convention était exécutée pleinement et de bonne foi, l'État, ainsi réglé conformément à ses besoins et à ses désirs, pouvait être regardé comme jouissant des mêmes garanties que les autres puissances de l'Europe. Ces assurances causèrent une grande joie dans le pays; le prince les annonça avec solennité dans une diète tenue à Kragoujévatz.

Cependant ce n'étaient encore que des promesses; il restait à savoir comment la Porte les exécuterait. La déclaration de la Porte elle-même semblait annoncer peu de sincérité.

Le sultan Mahmoud était sur le point d'entreprendre une chose dont il attendait la restauration de l'ancienne prépondérance ottomane.

Les forces que commandait le Grand-Seigneur, suivant les constitutions de l'empire et de l'armée, renouvelées en 1808, sous l'influence du parti janissaire, paraissaient plus que jamais incapables de sauver l'État. Des expéditions considérables, destinées à réprimer l'insurrection grecque et que l'on n'avait rien négligé pour rendre utiles avaient complètement échoué. Si le pouvoir ottoman n'avait pas encore été renversé dans la Grèce, on en était redevable aux Égyptiens, dont les troupes avaient adopté la discipline européenne. Ce que le Grand-Seigneur n'avait osé faire à Constantinople, un de ses vassaux l'avait exécuté dans une province éloignée. Favorisé par sa position exceptionnelle, Méhémet-Ali était parvenu à anéantir l'autorité des mameloukş, auxquels l'expédition française avait déjà porté un coup sensible. Des officiers français et italiens formaient ses troupes régulières. Lorsqu'elles en vinrent aux mains avec les Grecs, il se trouva que les soldats chrétiens se battirent selon le système ancien et comme les barbares, tandis que les Turcs suivaient la tactique des armées européennes, ce qui leur assurait l'avantage.

Ces résultats firent une impression profonde sur le sultan. L'idée qu'avaient eue quelques-uns de ses prédécesseurs que l'empire turc ne pourrait reprendre son ancienne splendeur que par des réformes intérieures, idée que la catastrophe de Sélim n'avait pas fait abandonner, mais dont la nécessité seule avait imposé l'ajournement, lui parut réalisable dans la circonstance présente. La cause des janissaires ne pouvait plus s'identifier avec celle de l'islamisme. Il était temps de leur déclarer que leur résistance systématique et aveugle à toute espèce de réforme avait mis l'empire à deux doigts de sa ruine, et que ceux qui avaient la prétention d'être le plus ferme appui de l'État agissaient comme pourraient le faire des ennemis déclarés. Des hommes versés dans la loi abandonnèrent la cause des janissaires; et dans un grand conseil de vizirs et d'oulémas, qui se rassembla au mois de juin 1826, les vues du Grand-Seigneur furent adoptées à l'unanimité. On rendit un fetva signé par tous les membres du conseil, qui prescrivait aux janissaires certains exercices militaires, sur ce motif que c'était seulement en opposant aux infidèles de armées régulières qu'on pourrait compenser les avantages qu'ils avaient remportés sur les musulmans. On ne prit d'abord dans l'orta que cent cinquante hommes pour les former aux nouveaux exercices. On s'attendait à les voir résister; mais le sultan avait pris ses mesures. Comme l'opposition des Toupdschis avait surtout été funeste à Sélim, Mahmoud n'avait rien négligé pour les rattacher à ses plans. On dit que, lorsqu'il apprit comment Murat avait dispersé la populace de Madrid, ce récit produisit sur lui une impression qui ne s'effaça jamais. En conséquence, il opposa le canon aux janissaires qui se portaient en masse contre le palais. A la première décharge, dont l'effet fut terrible, ils se dispersèrent. Il s'ensuivit un massacre épouvantable. Cette milice fut à jamais abolie, et l'on proscrivit jusqu'à son nom. Le sultan ne jugea

règlements concernant les demandes susmentionnées (celles de 1820), comme aussi touchant toute autre qui pourrait lui être faite par la députation serbe et qui ne serait pas contraire aux devoirs des sujets de l'empire ottoman.

pas nécessaire de rétablir celui de Nizam Djédid : il se contenta de donner pour instructeurs à ses troupes des officiers égyptiens qui avaient été formés par des Européens; ce qui eut lieu sans opposition.

Mahmoud fit les plus grands efforts ponr mettre sur pied des forces considérables qui fussent en état de soutenir la canse de l'islamisme, et il les désigna sons le nom d'*armées victorieuses*.

C'est ainsi que s'effectua cette révolution dont la cause remontait aux guerres de la fin du dix-huitième siècle : on regrette que pour en assurer le triomphe il fallut recourir aux actes de la plus atroce cruauté. Toutefois cette réforme, quelle qu'en ait été l'origine, avait pour objet la domination exclusive de l'islamisme. Les seuls mahométans ponvaient servir dans les armées destinées à rétablir par la victoire le règne de la parole du Prophète.

Le but que se proposait en même temps Mahmoud était de faire rester dans l'obéissance les nations chrétiennes qui avaient conqnis leur émancipation. On publia un livre où il était annoncé que la nouvelle milice ne se bornerait pas à défendre les anciennes provinces, mais qu'elle pénétrerait dans les dépendances chrétiennes de l'empire.

Pleins d'une confiance présomptueuse, les Turcs rejetèrent l'intervention des trois puissances dans les affaires de la Grèce ; et, quoique les Grecs demandassent seulement le droit d'administrer leurs affaires intérieures, tout en reconnaissant la suprématie de la Porte, le divan déclara qu'il ne consentirait jamais à faire de semblables concessions. Ni l'interruption de tous rapports entre les Égyptiens et la Grèce ni la destruction de la flotte de Méhémet à Navarin ne purent faire changer au sultan ses résolutions. Après une discussion solennelle dans le divan, le Grand-Seigneur annonça qu'il était prêt à pardonner anx Moréotes et à les exempter dn haradsch pendant un an s'ils voulaient se soumettre. Ce fut tout ce qu'on put obtenir de lui.

Dans une proclamation adressée aux Aïans d'Asie et d'Europe (hatti-schérif de décembre 1827) Mahmoud tient un langage belliqueux qui ferait supposer l'intention de révoquer les concessions d'Akiermann. Il y déclare formellement n'être entré en négociations que pour avoir le temps de se préparer à la guerre. Quant aux demandes des Serviens, il les représente comme inacceptables, et reconnaît qu'il n'avait cédé sur ce point que parce qu'il ne pouvait faire autrement.

Cet aveu n'avait rien que de plausible. En effet, les demandes des puissances en faveur des Grecs n'allaient guère au delà ; et cependant elles avaient été repoussées avec indignation. Dans la même proclamation les chrétiens étaient représentés comme n'ayant d'autre but que la ruine de l'islamisme. Le sultan faisait un appel à la brillante valeur des Turcs, grâce à laquelle leurs ancêtres avaient établi dans le monde la vraie religion : mais il enflammait surtout leur zèle en leur peignant les Russes comme leurs ennemis les plus dangereux. Quoique les circonstances ne fussent rien moins que favorables pour une guerre générale, le différend ne pouvait plus être vidé que par les armes : le sultan recourut le premier à ce moyen extrême.

En Morée, les Égyptiens se retirèrent devant une armée française, et les Russes attaquèrent sur le Danube les troupes nouvellement disciplinées. Il était évident que l'armée turque avait gagné non-seulement dans l'art de défendre les places fortes, mais dans la tactique de la guerre de campagne. Elles observaient mieux la discipline et résistaient plus longtemps; mais, dans la pratique militaire elles en étaient restées au même point. Comme autrefois, les Turcs se livraient à une impétuosité aveugle, dirigeant tous leurs efforts sur un même point et sans s'occuper des manœuvres de l'ennemi.

Dans la seconde campagne, les Russes franchirent les Balkans, qu'on avait regardés jusque-là comme le boulevard de la Roumelie, et menacèrent la capitale. Ils dictèrent les conditions de la paix. La Turquie n'avait plus qu'à se soumettre. Non-seulement il lui fallut accepter le règlement des affaires de la Grèce, mais toutes les conditions de détail qu'il plut aux puissances alliées de déterminer. La Grèce eut, il est vrai, des limites plus étroites

que celles qu'on avait d'abord voulu lui donner, mais d'un autre côté elle fut élevée à l'état de royaume indépendant (1).

Les sympathies pour les populations chrétiennes du Danube, après s'être vivement manifestées pendant les guerres de 1788 et 1806, s'étaient comme épuisées dans la cause grecque. On ne permit pas aux Serviens de prendre les armes, et leur influence, tant que dura ce grand conflit, dut se borner à empêcher une armée bosnienne de passer la Drina. La paix ne changea rien à ce qui avait été décidé pour eux dans leurs relations avec la Turquie; tout ce qu'ils y gagnèrent réellement, ce fut la certitude que les conditions acceptées ne seraient point enfreintes. Par le traité final d'Andrinople la Porte s'engagea à observer les stipulations de la conférence d'Akiermann, lesquelles reposaient sur le traité de Bukarest, et cela sans délai et avec la plus scrupuleuse exactitude. On lui donnait un mois pour que ce point fût définitivement réglé et pour faire parvenir à Pétersbourg le firman qui devait mettre un terme à toute contestation ultérieure.

Il n'y avait plus moyen d'éluder un engagement pris dans de telles circonstances. Le 30 septembre 1829 parut le firman imposé dans la forme ordinaire de ces actes. Les demandes des Serviens, conformément à l'interprétation que leur donnait la convention d'Akiermann, furent communiquées au pacha et au mollah de Belgrade, comme parfaitement valides et exécutoires. Il va sans dire qu'il restait encore quelques mesures à prendre pour que les ordres du sultan reçussent leur plein et entier effet. Ce ne fut qu'au mois d'août de l'année suivante que Mahmoud rendit un hatti-schérif où toutes les contestations, qui remontaient au temps des Dahis, furent examinées sous tous les aspects et réglées une fois pour toutes (2).

Il résultait de ce firman que dorénavant les forteresses seraient occupées par des garnisons turques. Une seule fois pendant le cours des événements les Serviens purent échapper à cette clause, et depuis longtemps ils avaient perdu l'espoir de s'y soustraire. Ils avaient si souvent invoqué le traité de Bukarest qu'il fallait bien qu'ils se résignassent à observer ce qu'il renfermait de favorable aux Turcs. D'ailleurs la moindre infraction au traité de la part des Serviens eût inévitablement amené des troubles qui auraient tout remis en question.

Le plus difficile était d'aplanir des difficultés qui avaient leur source dans le principe de domination exclusive, base du système gouvernemental des musulmans.

D'abord le sultan interdit aux autorités turques de s'immiscer de quelque manière que ce fût et sous aucun prétexte dans les affaires d'administration intérieure du pays et dans les contestations entre Serviens. Il abolit la juridiction des mousselims. Cette juridiction, que l'avant-dernier pacha avait largement étendue à la suite de la guerre, avait été limitée par son successeur; mais il en était résulté tant d'embarras que Milosch avait renoncé à profiter de cette prétendue amélioration.

Toute l'administration était confiée au prince, titre qu'avait pris Milosch; seulement il était assisté par le conseil des anciens.

Mais cela eût été impossible dans la pratique si l'on n'eût changé le mode suivi dans le pays pour l'assiette et la perception des différents impôts qui présupposaient une inspection directe et même l'intervention personnelle des officiers du sultan. Le Grand-Seigneur consentit à une demande que lui avaient souvent faite les Serviens, et son trésor n'y perdit rien. Tous les impôts furent réunis en une seule et même somme qui représentait le tribut, et il la toucha sans avoir les embarras de la perception. Cette réclamation avait été faite primitivement par Peter Itschko. C'était ce qui s'était pratiqué en Grèce aussi longtemps que l'autorité du Grand-Seigneur y fut reconnue; et c'est ce qui a lieu présentement encore en Egypte.

(1) Protocole n° 1 de la conférence tenue Londres le 3 février 1830.

(2) Il a paru dans le *Allgemeine Zeitung* (2 et 3 avril 1832) une traduction de ce document, certifié par la chancellerie de Servie.

Si l'on n'eût adopté ce parti, l'indépendance de l'administration intérieure eût été une chose impossible.

On trouva encore dans la même mesure le moyen d'aplanir un des obstacles principaux à une pacification durable. Les spahis se regardaient toujours comme les propriétaires légitimes du pays : le refus de renoncer à ce droit avait fait échouer les négociations de Péter Itschko, et avait empêché l'exécution du traité de Bukarest. La rupture qui eut lieu en 1820 n'avait pas eu d'autre cause. En effet, au point de vue du gouvernement turc, on ne pouvait sans injustice écarter des prétentions qui se liaient intimement au système de l'islamisme. Pour cette fois le sultan ordonna de faire un recensement général de tous les revenus des zaïms et des timariotes dans le pachalik, pour que les Serviens en versassent le montant en même temps qu'ils s'acquitteraient du tribut. De cette manière le revenu général des domaines des spahis représentait pour eux ce que le tribut représentait pour le Grand-Seigneur, l'exercice et la jouissance d'un droit sous une autre forme. La dîme et la taxe de la glavnitza, qui pesaient sur le pays depuis l'époque de la conquête, furent ainsi abolies, et le sultan put indemniser comme il le jugeait convenable ses vassaux dépossédés.

Il n'était pas moins urgent de séparer les deux populations; on défendit à tout musulman d'employer des Serviens pour son service personnel. Mais cette défense serait restée vaine en l'absence de toute autorité compétente pour en réprimer la transgression. En conséquence, le sultan jugea qu'il valait mieux obtempérer aux demandes des Serviens, et interdire le séjour du pays à tout musulman non attaché à la garnison d'une forteresse. Ceux qui avaient des terres dans le pays eurent la faculté de les vendre, et des fonctionnaires publics furent chargés de l'estimation. S'il arrivait qu'un Turc ne voulût point se défaire de sa propriété, il n'avait pas le droit de l'exploiter par lui-même; le revenu en était versé à Belgrade et remis au propriétaire. Tous ces règlements tendaient à mettre le moins possible en présence des intérêts opposés ou hostiles, en supprimant les relations qui avaient été la source de tant de réclamations et de plaintes.

L'armée que le gouvernement turc tenait en Servie et qui se composait d'une classe dont l'autorité reposait sur l'élément religieux s'était regardée jusque-là comme maîtresse dans le pays; elle se trouva ainsi dépouillée de toute influence personnelle. L'impôt de la capitation, qui autrefois était le signe de la qualité de raïah, cessa d'être payé : ou du moins il n'eut plus la même signification. On veilla avec le plus grand soin à ce que les officiers turcs dans leurs rapports avec les Serviens des autres districts ne leur demandassent jamais de teskères; ils devaient se contenter de certificats émanés du gouvernement serbe.

La Servie était par le fait soumise et tributaire; mais elle avait cessé d'être une nation de raïahs, auxquels le port d'armes était interdit. Il n'existait plus de distinctions somptuaires. On bâtit un grand nombre d'églises; le hatti-schérif portait même qu'on pouvait construire des hôpitaux et des écoles sans qu'il fût besoin d'attendre une autorisation préalable. En annonçant ces réformes importantes au peuple servien, Milosch déclara que dorénavant le service divin serait annoncé au son des cloches, et qu'il serait célébré avec la même solennité qu'avant les persécutions de l'islamisme.

Tout ce qui regardait le culte fut réglé conformément aux désirs des Serviens. On a vu dans la suite de cette histoire combien l'influence des évêques envoyés de Constantinople avait contribué à agiter le pays. Ces rapports devaient cesser après les changements que l'on venait d'opérer. Comment aurait-on consenti à payer aux évêques l'impôt de la dimnitza quand toutes les charges analogues avaient été abolies?

Le pays désirait vivement d'être débarrassé des évêques grecs, qui étaient regardés comme des étrangers. Dans le hatti-schérif de 1830 on accorda aux Serviens la faculté d'élire parmi les membres du clergé national des évêques et des métropolitains; on réservait seulement au patriarche de Constantinople le droit

de confirmer cette élection. Mais les évêques n'étaient pas tenus de se rendre de leur personne dans la capitale pour que leur nomination fût reconnue valide. Ces mesures coupaient court aux relations intéressées qui existaient entre l'éparchie serbe et l'Église grecque; la nation prenait sur elle l'acquittement des dettes accumulées. Au lieu de l'impôt des cheminées, qu'il était difficile de déterminer exactement, les évêques reçurent du trésor public un salaire fixe.

Milosch avait déjà essayé d'établir un arrangement sur ces bases; mais ce fut seulement depuis cette époque qu'il fut mis en vigueur. Le clergé serbe ne jouit pas d'une grande influence, et les règlements adoptés n'étaient point de nature à augmenter son indépendance. Ce résultat, considéré au point de vue de l'ordre moral, avait sans doute des inconvénients graves; mais il offrait au moins un avantage qui put paraître déterminant, celui d'empêcher à l'avenir que l'épiscopat ne se transformât en une institution hostile au gouvernement et à la nation. Malgré ces restrictions, d'une portée plutôt politique que religieuse, le clergé serbe put aspirer dans ses relations à un développement non moins étendu que celui auquel il semblait appelé dans la courte période qui avait précédé la conquête. La nation accueillait avec une joie mêlée d'orgueil ces bienfaits présents et concevait de grandes espérances pour l'avenir.

Non-seulement les habitants du district de Belgrade, qui se trouvaient déjà émancipés de fait, mais même ceux qui avaient été réunis par Kara-George dans ses dernières campagnes furent appelés à partager le bénéfice des nouvelles institutions. C'est ce que les Serviens avaient demandé en 1820. Cependant ce point était virtuellement reconnu depuis les conférences d'Akiermann ; mais le traité d'Andrinople le rendait définitivement exécutoire.

La Porte renouvela sa promesse dans le firman de 1829 et le hatti-schérif de 1830. Enfin, au printemps de cette dernière année, des commissaires turcs et russes parcoururent le pays pour en délimiter les frontières.

Cependant tous les obstacles n'étaient pas aplanis. Les pachas ne pouvaient s'imaginer que la Turquie se prêtât sans arrière-pensée à une réduction de son territoire pour agrandir les domaines d'un prince de Servie.

Lorsque les députés serbes informèrent le pacha de Vidin de l'objet de leur mission, ils furent éconduits durement, et on les menaça même d'un traitement rigoureux dans le cas où ils auraient l'audace d'exciter à la désobéissance et à la défection des sujets du Grand-Seigneur.

Les autorités turques raillaient les députés de ce qu'ils prétendaient donner pour une prise de possession l'occupation momentanée de quelques pays par les avant-gardes de Kara-George; ils demandaient ironiquement si une province devait appartenir à la Servie par cela seul que l'heïduk Véliko y avait fait galoper son cheval.

Il se présenta dans les districts de la Drina quelques Serviens munis d'argent, dont l'intention était d'acquérir des propriétés appartenant à des Turcs. Ils comptaient sur les dispositions du hatti-schérif, portant que la vente de ces biens devait avoir lieu sans le moindre délai; mais ils furent violemment attaqués et dépouillés de leur argent et de leurs montures, après quoi on leur permit de s'en retourner.

Dans les districts dont la possession était contestée, les chrétiens, pendant un certain temps, furent plus malheureux et plus durement traités que jamais.

A Krouschévatz et à Alexinatz on retrouve encore, vers la même époque, l'administration arbitraire des soubaschis et des tschiklouksahibis. Les Albanais faisant partie d'une expédition dirigée contre la Bosnie, qui s'était mise en pleine révolte, n'épargnaient aux habitants ni les violences ni les outrages; ce qui occasionna des mouvements insurrectionnels.

Quelques chefs albanais ayant enlevé des jeunes filles, le peuple, qui n'était plus disposé à souffrir patiemment des actes de cette nature, exerça une vengeance terrible contre les coupables. La rébellion devint générale dans la Kraïna et à Klioutsch. A Gurgoussovatz, où le voïvode montra plus d'obstination, il éclata une sorte de guerre entre les deux partis.

Milosch mettait peu d'empressement à apaiser des troubles qui tournaient au profit de son autorité; mais il attira sur ces désordres l'attention de la Porte et de la Russie. Dans une conférence tenue à Constantinople (25 mai 1833), le règlement des frontières fut accepté par les Turcs conformément au rapport dressé par les commissaires. Le décret final se fit encore attendre pendant quelque temps; mais la prise de possession, qui était préparée d'avance, put avoir lieu sans nouvelles difficultés.

La délimitation des frontières eut pour base l'extension du territoire serbe obtenu à la suite des victoires de Kara-George. On estime que la Servie se trouva ainsi plus étendue d'un tiers, et le nombre de ses habitants augmenta dans la même proportion.

De cette manière se trouvaient définitivement réglés tous les rapports entre le gouvernement turc et les populations ottomanes qui les avoisinent. Toutes les causes d'irritation et de résistance avaient disparu. Mais il y avait encore au fond de la situation des éléments de discorde, et l'on vit surgir des questions qu'il n'avait pas été possible de prévoir.

CHAPITRE XXXI.

ADMINISTRATION INTÉRIEURE. OPPOSITION CONTRE MILOSCH.

Au nombre des demandes que les Serviens adressaient au sultan en 1820, celle qui regardait particulièrement la position de Milosch ne fut point prise en considération à Akiermann. On se contenta d'y stipuler que la nation aurait le droit d'élire librement son chef. Peut-être la Russie, qui était maîtresse des conférences, jugea-t-elle qu'il ne convenait pas de mêler à une question d'intérêt général des conditions de personnes et à des résultats qu'on voulait permanents des intérêts que le temps et les circonstances pouvaient détruire ou changer. Quel qu'ait été le motif des parties contractantes, on ne toucha en aucune manière à ce point; du moins c'est un fait appuyé par des autorités dignes de foi.

En 1817, Milosch avait été élu par ses compatriotes pour leur chef; dix ans plus tard (1827), dans la diète qui se rassembla pour prendre connaissance du traité d'Akiermann, cette élection fut renouvelée. Les grands knièzes, les knièzes de districts et les anciens, le clergé et les membres des cours de justice, tant en leur nom qu'au nom de la nation et de ceux de leurs frères qui dorénavant se réuniraient à eux, se déclarèrent sujets de son Altesse Sérénissime le prince Milosch Obrénovitch et de ses descendants, de génération en génération, et disposés à le reconnaître comme leur prince et seigneur.

Ils signèrent en corps une pétition dans laquelle ils suppliaient le Grand-Seigneur de leur donner un métropolitain serbe et de nommer Milosch Obrénovitch pour leur prince héréditaire. Mais à cette époque d'hostilités et de violences on ne pouvait donner suite à de telles demandes. Dans le traité d'Andrinople, aussi bien que dans le firman qui parut quelque temps après, on s'occupa de la nation et nullement du prince. Lorsque, en 1830, Milosch communiqua ce firman à l'assemblée, il fit ressortir l'avantage qu'il y aurait pour le pays à ne plus être gouverné par des officiers turcs, qui, en succédant les uns aux autres, n'avaient d'autre but que celui de s'enrichir aux dépens du peuple, mais par des hommes associés à la cause de tous, également prêts à vivre et à mourir avec leurs frères. Il ajouta en même temps que, le but des Serviens étant presque atteint, il était dans l'intention de se retirer, et que la nation pourrait alors choisir pour prince l'homme qu'elle jugerait le plus digne de la commander. Cette allocution eut l'effet qu'il s'était proposé : il fut réélu pour la troisième fois. L'assemblée le salua du titre de prince donné par Dieu. On supplia la Porte de le confirmer comme knièze et comme chef légitime, dont les descendants devaient lui succéder, attendu que la résolution de la nation était unanime et irrévocable.

La Porte crut ne pas devoir résister plus longtemps à ce vœu; elle le fit d'autant plus volontiers que Milosch avait rendu quelques services dans la dernière guerre, entre autres celui d'envoyer à l'armée des approvisionne-

ments par le Danube, secours dont l'armée impériale avait le plus grand besoin. Ainsi dans le hatti-schérif de 1830 il était exprimé en termes formels que Milosch devait être maintenu dans la dignité de knièze, qui, après lui, passerait à sa famille. Le bérat qu'il reçut de la Porte était conçu en ces termes: «Que la dignité de prince devait lui être asssurée sa vie durant et qu'à sa mort elle serait transmise à son fils aîné, puis à son petit-fils.»

Le gouvernement turc appuyait sur ce point que c'était par faveur spéciale et par choix que cette faveur était conférée à Milosch, et qu'il la devait à sa fidélité : c'est sous de tels auspices qu'il était appelé à continuer de gouverner le pays pacifié. Cependant Milosch ne put obtenir que son nom fût mentionné dans le traité communiqué aux puissances étrangères; ce qui eût rendu l'exécution de ces clauses indépendante des caprices de la Porte. Sa position resta donc ce qu'elle avait été, celle d'un homme revêtu d'une autorité mixte, où se combinait la suprématie de la Turquie avec le droit conféré par l'élection. Il est même permis de supposer qu'il n'avait pas une idée bien nette du véritable caractère de sa dignité de prince. Ce n'était pas sans de grands efforts qu'il était parvenu à ce résultat; et il parut croire qu'après avoir obtenu un bérat et un hatti-schérif il n'avait rien de plus à espérer. Il se regarda dès lors comme le fondateur d'une dynastie dont l'autorité était désormais inviolable.

Cependant, à considérer mûrement cet état de choses, les probabilités se présentaient comme contraires à ce qu'il attendait, et même dès les commencements. On se rappela qu'une opposition violente s'était manifestée à l'intérieur contre son pouvoir, et qu'après être parvenu à écarter ses rivaux il eut à lutter contre ceux même par l'entremise desquels il voulait gouverner, tout en les réduisant au rôle de simples instruments. Il se vit forcé de combattre contre tous ces ennemis et de réprimer la révolte à force de sévérité.

A la skouptschina de 1827, il crut nécessaire de s'excuser de la dureté de son administration en lui donnant pour motif la nécessité de sévir contre tous ceux qui contrariaient ses vues et ajournaient pour des raisons personnelles le grand plan de l'émancipation serbe. Il était évident que, si la nation jugeait nécessaire de lui obéir, c'était parce que tout le monde sentait le besoin de l'ordre et de l'unité sous une main ferme.

Mais le but auquel on aspirait était atteint. La Servie était indépendante, elle avait la garantie de la Porte et celle d'une des grandes puissances de l'Europe. Tous les districts, qui précédemment n'avaient eu qu'un lien sympathique, formé par la communauté d'origine, de langage et d'intérêts, étaient désormais réunis en un même corps de nation. Aucune réaction ne paraissait à craindre, du moins quant au présent. Mais pouvait-on se flatter qu'un peuple naturellement fier et turbulent accepterait avec résignation le gouvernement dur et entier de Milosch précisément à l'instant où le sentiment national se trouvait relevé par la déclaration récente de l'indépendance?

Milosch aurait dû se préoccuper davantage de cet état de choses; car, quoi que pût faire le Grand-Seigneur, l'attachement de la nation et une élection trois fois répétée étaient pour Milosch un titre plus solide et plus réel que toutes les faveurs d'un sultan.

Si la nation venait à l'abandonner, il n'était rien moins que probable que le sultan continuerait à le soutenir, uniquement à cause du bérat qu'il lui avait accordé. Il lui eût toujours été facile de trouver quelque prétexte pour annuler un acte émané de son bon plaisir. Il était donc du plus haut intérêt pour Milosch de conserver la faveur du peuple, et les circonstances lui en faisaient une loi plus qu'à tout autre souverain. En développant dans la Servie émancipée les germes d'une véritable civilisation, il eût pu se concilier toutes les sympathies généreuses et contribuer d'une manière puissante à la régénération des populations chrétiennes dans l'orient de l'Europe.

Ces conseils lui furent donnés plus d'une fois. L'historien Ranke, dans la première édition de son ouvrage, disait

en propres termes : « Et nous avons lieu d'espérer que Milosch emploiera tout le pouvoir dont il a été investi dans des temps de troubles pour s'affranchir de l'influence turque, et qu'il assurera à la Servie les bienfaits de la paix en faisant progresser le peuple confié à ses soins dans la voie du bien-être moral et matériel. Cette marche lui est conseillée au nom de sa propre gloire et de ce que les hommes estiment par-dessus tout. Alors seulement le peuple l'entourera d'affection, quand il se trouvera heureux et protégé par de bonnes institutions. C'est de cette manière qu'il associera dans son souvenir le nom de Milosch à celui des Némanias. Il ne saurait exister de sécurité sans lois. Ni le nombre des momkis, ni la force des armes, ni le dévouement des courtisans ne sauraient suffire. La sécurité d'un prince repose sur celle que son peuple trouve dans de sages lois. Sans doute que ces lois, Milosch ne les empruntera pas à l'Europe ; car la différence des mœurs n'en permettrait qu'imparfaitement l'application; mais il les fera claires et simples, pour qu'elles soient en harmonie avec le caractère national : elles garantiront la propriété et la liberté religieuse et civile dans les limites que prescrivent le droit et l'unité de l'État. Sur ces matières il consultera les lumières et l'expérience des anciens de la nation. Il faut que ces lois soient à la fois fermes et protectrices. C'est ainsi que les Serviens apprécieront tous les avantages de son gouvernement et qu'ils pourront se convaincre que dans ce qu'il a fait jusqu'ici le prince avait plus en vue leur intérêt que le sien propre. En tenant une telle conduite il n'aura plus à craindre le retour des exilés et de tous ceux qui ont abandonné le pays depuis Kara-George : les habitants des provinces voisines désireront vivre sous son gouvernement.

« De même qu'il n'y a point de sécurité dans l'administration intérieure sans loi, de même aussi les Serviens n'échapperont à l'influence des Turcs qu'en cultivant leur intelligence. La nation, il est vrai, a secoué leur joug ; mais elle ne cessera d'être dominée par leurs mœurs et leur esprit qu'en se mettant au-dessus d'eux, en développant les qualités propres à son génie. Une fois que cette supériorité sera acquise, les Serviens pourront se regarder comme réellement émancipés. Milosch, comme il en a souvent témoigné l'intention, établira sans doute des écoles sur une large échelle dans tout le pays ; et leur organisation répondra aux besoins de son peuple. En enseignant la religion chrétienne dans sa pureté, il n'aura rien à craindre; le clergé ne pourra abuser de son influence. Les chants populaires apprendront à la jeunesse l'histoire nationale, et ce qui paraîtrait devoir y être modifié le serait conformément aux principes de l'Évangile. Rien ne serait plus dangereux pour la génération qui s'élève qu'une demi-instruction, dont le seul résultat serait de fausser les esprits. Quant aux connaissances scientifiques de l'Europe, on pourrait arriver graduellement à les donner aux élèves. C'est seulement par des moyens semblables que les Serviens, devenus supérieurs aux Turcs, acquerront cette force morale et ces lumières dans lesquelles réside le bonheur d'un peuple. Le sol est préparé ; il n'attend plus que le bienfait d'une bonne semence. »

Pour mieux faire comprendre comment Milosch fut entraîné par degrés à abuser du pouvoir qui lui avait été remis, il ne sera pas inutile de remonter à l'époque où l'acte d'Akiermann touchant la situation de la province arriva en Servie. Le 15 janvier 1827, en présence des kniézes et des notables il fit donner lecture dans l'église, par son secrétaire Dmitri, du discours suivant :

« Très-vénérable métropolitain (celui d'Oujitza), vénérables et honorés membres du clergé! nobles kniézes et très-honorés kmetes, mes frères! lorsque le cruel Soliman suçait notre sang, empalait ou tuait nos frères, que nous étions pour ces causes en guerre avec lui, et que je m'étais rendu, au péril de ma vie, au milieu des Turcs, je donnai d'abord le conseil d'implorer la grâce de notre très-haut Empereur, afin qu'il mît fin à cette effusion de sang, qu'il nous reçût parmi ses sujets et posât les fondements de notre bonheur à tous. Comme je savais que les empereurs d'Europe ne souffrent jamais de rebelles, mais qu'ils les blâment et sévissent contre eux ; moi, le

plus petit des princes, n'ayant rien plus à cœur que de rendre heureux le peuple et d'établir une bonne administration intérieure, je ne pouvais que me régler sur eux et les prendre pour modèles. D'ailleurs il ne convenait pas d'irriter celui que je devais supplier; je tombai donc à genoux devant le sultan et j'implorai sa grâce. Vous avez entendu plus d'une fois vous-mêmes, soit à table, soit dans les combats, que je demandai toujours à Dieu qu'il voulût amener le cœur du sultan à la miséricorde, et l'apaiser par sa sainte intervention.

« Notre protecteur a agi dans ce sens depuis un an; déjà, il y a six ans, nous avions envoyé une députation à Constantinople; mais la révolution grecovalaque interrompit les négociations. L'empereur Alexandre aurait, avec le temps accompli nos désirs; le Très-Haut l'a appelé à lui. Or, il a ordonné généreusement, de son lit de mort et dans son testament à son successeur et frère l'empereur Nicolas, régnant glorieusement sur la Russie, de s'interposer pour nous, comme lui-même l'avait fait (à ce moment le peuple cria par trois fois : Dieu reçoive son âme! que sa mémoire dure à jamais!)

« L'empereur actuel pressa donc le sultan de terminer nos affaires; et je me sens heureux, mes chers frères, de pouvoir vous donner la bonne nouvelle que le sultan a bien voulu signer avec l'empereur Nicolas un traité accordant aux Serbes les droits demandés, en vertu desquels nous sommes appelés à devenir une nation européenne. (Ici on donna lecture de l'article 5 de la convention d'Akiermann (1).)

« Vous le voyez mes frères, le temps approche où notre chère patrie prendra rang parmi les États constitués et où notre nation connaîtra les bienfaits de

(1) Voulant donner à la cour impériale de Russie une preuve de ses vues amicales et de son zèle actif pour l'accomplissement exact des conditions du traité de Bukarest, la Sublime Porte Ottomane exécutera toutes les stipulations du dix-huitième article, concernant le peuple serbe, qui, d'ancienne date comme sujet tributaire de la Sublime Porte, a plein droit à sa faveur et à sa magnanimité. La Sublime Porte fixera, de concert avec les députés du peuple serbe, les règlements qui seront reconnus les meilleurs pour lui confirmer et assurer les priviléges promis par les stipulations du traité. Ces priviléges serviront au peuple serbe tant comme juste récompense de sa fidélité éprouvée envers l'empire ottoman que comme la plus sûre garantie que cette fidélité restera inaltérable. Les hautes parties contractantes ont reconnu, ainsi qu'il a été déclaré dans un acte particulier annexé et conclu par les plénipotentiaires respectifs, qu'il est absolument nécessaire de déterminer un délai de dix-huit mois pour les recherches et les pourparlers indispensables dans le règlement de ces matières. En conséquence il est arrêté que les déterminations sur les points arrêtés seront fixées avec le consentement de la députation serbe à Constantinople, et seront mentionnées avec les détails nécessaires dans le très-haut firman qu'un hatti-schérif confirmera et qui sera exécuté dans le délai le plus court possible, mais dans tous les cas pas plus tard qu'à l'expiration des dix-huit mois convenus. Ce firman devra être soumis à la cour impériale de Russie et ne sera qu'alors reconnu comme partie inséparable de cette convention. La convention d'où est extrait ce cinquième article a été ratifiée par sa Majesté Impériale le 14 octobre 1826. — *II. Acte particulier de la Servie*. La Sublime Porte, mue uniquement par le désir de remplir religieusement les stipulations du huitième article du traité de Bukarest, a déjà permis aux députés serbes de lui soumettre les demandes de leur peuple sur tout ce qui est le plus nécessaire pour assurer sa sécurité et son bonheur. En conséquence ces députés ont énoncé dans leur pétition quelques-uns des désirs du peuple serbe concernant la liberté du culte divin; le choix de ses employés; l'indépendance de son administration intérieure; la restitution à la Servie des districts qui en ont été séparés; la réunion des différents impôts en un seul; le droit des Serbes de gérer des biens appartenant à des musulmans sous la condition d'en donner les revenus et les impôts; la liberté du commerce; la permission pour les commerçants serbes de voyager dans les provinces ottomanes avec leurs propres passe-ports, celle de fonder des hôpitaux, des écoles, des imprimeries, et enfin l'interdiction aux musulmans de s'établir en Servie en dehors du rayon des forteresses. Pendant qu'on s'occupait de fixer tout ce qui est relatif à ces points, quelques obstacles imprévus ont obligé de différer la conclusion de cette affaire. Mais la Sublime Porte ayant

l'aisance résultant de la liberté du culte religieux et du commerce, ainsi que d'une sage législation et de l'instruction du peuple. Hier encore le Serbe était un esclave étranger dans l'empire ottoman; depuis aujourd'hui son âme lui appartient, il a pouvoir sur sa propriété, sur son serviteur, sur lui-même. Certes

présentement la ferme résolution d'accorder au peuple serbe les avantages stipulés par le huitième article du traité de Bukarest, elle s'occupera conjointement avec les députés serbes des réglements concernant les demandes susmentionnées de ce peuple fidèle, comme aussi de toute autre qui pourrait lui être faite par la députation serbe, et qui ne serait pas contraire aux devoirs des sujets de l'empire ottoman.

La Sublime Porte portera à la connaissance de la cour impériale de Russie ce qu'elle aura fait pour l'exécution du huitième article du traité de Bukarest, et lui communiquera le firman confirmé par un hatti-schérif en vertu duquel les priviléges susmentionnés seront concédés.

A cet effet, nous soussignés, plénipotentiaires de Sa Majesté l'Empereur et Roi de toutes les Russies, en vertu des hauts pouvoirs à nous accordés, et conjointement avec les plénipotentiaires de la Sublime Porte Ottomane, avons fixé et déterminé les conditions susmentionnées sur les affaires de la nation serbe, par suite du cinquième article de la convention signée en huit articles à Akierman par nous et les plénipotentiaires ottomans pour la garantie et la confirmation du traité de Bukarest. A Akierman, le 25 septembre 1826. Signés Vorontzof et Ribeaupierre.

Ce ne fut que le 22 novembre 1830 que le sultan Mahmoud envoya au vizir de Belgrade le hatti-schérif suivant contenant les priviléges de la nation serbe :

Attendu que le traité conclu à Andrinople entre la Sublime Porte et la cour de Russie, fixe l'exécution des clauses de la convention d'Akiermann, laquelle porte qu'on se concertera à Constantinople avec les députés serbes pour s'occuper des intérêts de la Servie, lui donner la liberté du culte avec l'administration intérieure; l'incorporation des districts détachés; la fixation des impôts; la gestion des propriétés turques; la permission de voyager avec leurs propres passeports; la faculté de créer des hôpitaux, des écoles, des imprimeries; la défense expresse aux Turcs d'habiter la Servie, ne faisant d'exception que pour les soldats des garnisons qui occupent les forteresses; la liberté d'avoir une représentation nationale en tant qu'elle ne serait point contraire aux devoirs des sujets;

Et attendu que la nation qui a manifesté sa fidélité à ma Sublime Porte est l'objet de ma sollicitude impériale, et que j'ai l'intention de satisfaire à ses demandes d'une manière juste et convenable afin de multiplier les moyens de sécurité intérieure;

En conséquence, après avoir délibéré avec les députés serbes à Constantinople, on a arrêté ce qui suit :

Ladite nation exercera librement son culte dans les églises à elle appartenant.

Le knièze Milosch Obrénovitch, ici présent, demeurera, en vertu du bérat dont il est muni, et en récompense de sa fidélité envers ma Sublime Porte, knièze de ladite nation, et cette dignité restera la propriété de sa famille.

Il conservera, au nom de ma Sublime Porte, l'administration des affaires intérieures du pays, de concert avec l'assemblée des notables serbes.

Quant aux six districts détachés de la Servie et dont elle demande la réincorporation, on est convenu de nommer des commissaires, tant du côté de la cour de Russie que de celui de ma Sublime Porte, lesquels seront chargés de s'informer exactement de l'état des choses, afin qu'on puisse prendre les mesures en conséquence.

Le haradsch et tous les autres impôts seront fixés d'une manière précise; les sommes provenant des emprunts militaires dont les zaims et les Timariotes étaient les détenteurs, à l'exception de ceux de Nisch, seront dans les domaines de l'administration serbe et feront partie des recettes des districts à incorporer,

Les autorités de ma Sublime Porte ne s'immisceront ni dans l'administration du pays ni dans ses querelles intérieures, et ne pourront exiger un para en sus de la somme fixée pour les impôts.

Comme mon désir est que ladite nation puisse participer aux avantages du commerce à l'ombre de ma puissance impériale, tous les Serbes qui voudraient s'y livrer obtiendront, après le visa des passe-ports qu'ils auront reçus de leur knièze, les teskères nécessaires des mains des autorités de ma Sublime Porte, sans qu'ils puissent être inquiétés par qui que ce soit et sans qu'on puisse leur demander même un aspre pour les frais des teskères, et partout ils trouveront protection et assistance. Et à l'exception des droits de douane, personne ne leur

ces avantages sont grands, nous les devons à vingt années d'efforts patients, et ils nous ont coûté de grands sacrifices, que la répression de plus d'une révolte semblait quelquefois rendre inutiles. Pour parvenir à ce but, j'ai sacrifié tout ce qu'un homme qui aime sa patrie et dont le vœu est de la rendre

demandera rien de ce qui est contraire aux règlements de l'État. Chacun s'abstiendra à cet égard de tout acte punissable du même genre.

En ce qui concerne les marchandises présentées à la douane de Belgrade, pour être ensuite expédiées à Constantinople, elles arriveront ici munies de teskères de la nation serbe, et l'on percevra ici les droits de douane auxquels elles sont assujetties.

Une fois tous les sept ans, on s'occupera d'examiner la différence des prix proportionnels des choses pour augmenter les sommes fixées d'après les échelles de proportion.

Quant aux droits de douane exigibles pour les marchandises qui partiront de la douane de Belgrade pour être transportées dans d'autres contrées, ils rentreront désormais dans la classe des impôts fixes de ladite nation, et les mesures à prendre pour en régler la perception seront confiées aux soins du knièze Milosch.

Les Serbes ont la faculté de créer dans leur pays des imprimeries, des hôpitaux pour les malades, des écoles pour l'éducation de leurs enfants.

Les moussélims et les voïvodes ne séjourneront plus dans les contrées de la Servie où il ne se trouve pas de places fortes, et la juridiction de ces endroits sera dorénavant confiée aux kniézes.

Les Turcs qui possèdent des biens et des terres en Servie et qui voudraient s'en défaire pour cesser leurs relations avec le pays auront un délai d'un an pour les vendre aux Serbes à un prix modéré, d'après l'estimation de commissaires nommés à cet effet.

Le produit des vignobles, des jardins, biens et terres appartenant à ceux qui ne veulent pas cesser toutes relations avec le pays sera versé dans le trésor de Belgrade avec les impôts; et le trésor de Belgrade sera chargé d'en faire tenir le montant aux propriétaires.

Excepté pour les garnisons des forteresses, le séjour en Servie est entièrement interdit à tous les Osmanlis.

La nation serbe allouera audit knièze la somme nécessaire à son entretien : cette somme sera appropriée au rang et aux besoins du prince, sans toutefois s'élever à un chiffre qui serait onéreux pour le pauvre.

Dans les cas où la dignité de knieze viendrait à vaquer, le nouveau knièze serait tenu, au reçu du noble bérat de ma Sublime Porte, de payer au fisc impérial une somme de cent mille piastres de ses propres revenus.

Les métropolitains et les évêques élus par ladite nation seront nommés par le patriarche grec à Constantinople sans qu'ils soient obligés de venir dans cette capitale.

Tant que les membres du sénat ne se seront pas rendus coupables de quelque grand crime contre ma Sublime-Porte ou contre les lois du pays, ils ne pourront être destitués ni privés de leurs emplois sans motif légitime.

Au cas où ladite nation jugerait convenable d'établir une poste aux lettres dans l'intérêt des affaires intérieures, les autorités de ma Sublime Porte n'y opposeraient aucune entrave.

Si un Serbe ne veut pas servir un Turc de son plein gré, celui-ci ne pourra en aucune manière exiger de lui un service forcé.

Hors les forteresses impériales qui se trouvent en Servie depuis un temps immémorial, toutes les fortifications récemment élevées seront rasées.

La Servie faisant partie de mes États, (que Dieu veuille conserver!) on n'opposera ni obstacle ni retard à ma Sublime Porte au cas où elle jugera convenable et nécessaire d'acheter dans ce pays du bétail ou d'autres subsistances.

Et enfin des agents serbes fixeront leur séjour à Constantinople pour s'occuper des affaires de Servie.

Ce sont là les points concertés et arrêtés; en conséquence de quoi mon gracieux hatti-schérif a été accordé, publié et envoyé.

En outre, vous, vizir et mollah, après avoir pris connaissance des nobles dispositions qu'il renferme, donnerez à entendre à la nation qu'en reconnaissant comme elle le doit tous ces témoignages de ma haute faveur, tous ces fruits de ma sollicitude impériale, elle ne cessera d'être l'objet de cette sollicitude et de jouir d'une complète sécurité à l'ombre de ma puissance impériale, aussi longtemps qu'elle se tiendra dans les bornes de la fidélité et de la soumission. Vous chercherez à faire sentir aux Serbes la nécessité de remplir avec exactitude leurs devoirs de sujets et de s'abstenir de tout ce qui est contraire à ces devoirs.

Ainsi vous agirez, et après la publication de ce noble firman et son insertion dans la mekhkième de Belgrade vous le remettrez au knièze pour qu'il en reste dépositaire.

heureuse peut sacrifier dans ce monde. Mais, plus nous touchons de près à la position que réclame de nous le bonheur du peuple, plus je désire de le lui transmettre tel que les empereurs sont disposés à nous l'accorder. Je crains les rébellions qui ont agité souvent ce pays. Sans doute, nous sommes sensibles aux excitations venant de nos ennemis; mais quand nous n'avons point d'ennemis à combattre, nous nous opposons à l'autorité, et nous ajoutons plutôt foi aux suggestions de la malveillance qu'aux avertissements des chefs de l'État. Or, nous ne verrons s'accroître le nombre de nos ennemis que lorsque nous serons arrivés à un état florissant qui provoquera l'envie, et que l'on comprendra tout le prix de la faveur impériale qui vient de nous être accordée. C'est alors que la calomnie s'attachera à nous avec plus d'acharnement. On dira que nous troublons la tranquillité, et l'on nous trouvera coupables dans l'espoir de uous faire retirer les grâces si généreusement accordées. Déjà, quand nous n'avions pas même l'ombre de la liberté, quand on eutendait dire partout : Que ne se trouve-t-il quelqu'un pour arrêter l'effusion du sang et nous recommander à la miséricorde du sultan! chacun aurait donné nn esclave pour qu'il nous fût permis de vivre en paix avec les esclaves. Combien ne s'est-il pas trouvé, même alors, de gens dont le but était d'exciter des émeutes sérieuses, en faisaut circuler des propos séditieux et en m'accusant d'être impérieux et inexorable dans la perception des impôts? Combien de fois ne m'a-t-on pas reproché d'avoir fait mettre à mort les plus séditieux? Vous le savez, dites quel était leur but : est-ce la paix et le bonheur de la nation qu'ils voulaient fonder, ou plutôt ne cherchaient-ils pas à nous précipiter dans un abîme? Qu'est-ce que le pays a gagné aux révoltes qui l'ont déchiré? Quel fruit a-t-on tiré de celles de Djak, de Tscharapitsch, de Dobriniaz et d'Abdoula? La perte de beaucoup d'âmes, la guerre civile, la haine entre frères, l'incendie, la ruine de familles entières et une honte éternelle pour le nom servien. Ceux qni m'ont reproché ma riguenr envers les rebelles ont-ils su ce que les cours impériales demandaient? Ceux qui ont dit que je n'étais jamais rassasié d'or ont-ils calculé tout ce que nous ont coûté notre rachat des Turcs, nos employés et les fonctionnaires impériaux? Ont-ils réfléchi que des épargnes nous étaient indispensables pour préparer dignement le pays aux institutions de la liberté? Ils ne se sont pas inquiétés si des millions suffiraient à tant de besoins; si depuis longtemps nous n'avions fait des épargnes, il eût été bien autrement difficile de traiter avec les cours.

« Nous vous soumettons toutes ces choses, frères, parce que les cours exigent l'envoi d'une députation à Constantinople pour y négocier au sujet des droits que nous désirons depuis si longtemps. Il convient donc d'y penser mûrement, et de choisir des hommes nonseulement habiles, mais assez fermes pour conserver intacts les droits acquis. Les cours exigent que nous nous soumettions au glaive de la justice impériale, et alors elles promettent que nous n'aurons à réclamer contre aucune injustice; que nous chercherons même en vain le prétexte d'une plainte. Si nous violons un seul, fût-ce le moins important, des articles qui règlent nos droits, ce sera comme si nous les avions tous transgressés. Personne ne nous protégera; nous attirerons sur nous la colère de tous les princes de l'Europe et celle de la cour à laquelle nous devons tant. Voyons, frères, comment nous répondrons à ces cours, et comment nous pourrons les satisfaire. Faisons en sorte que notre résolution ne soit pas prise pour aujourd'hui ou pour demain, mais pour toujours, pour les enfants de nos enfants et leur postérité. Les cours attendent de nous obéissance, continuation non interrompue de la paix et de l'harmonie entre nous, obéissance envers l'autorité que les empereurs donnent à notre pays en même temps qu'ils assurent notre prospérité. Ma conscience me rend ce témoignage que j'ai rempli moi-même mon devoir selon mes forces et en raison des circonstances; c'est par ma fermeté et une justice sévère que je suis parvenu à conserver dans le pays la tranquillité, l'ordre et tout ce que les cours exigent des sujets d'un vaste empire : aussi

l'heure de la rémunération est-elle arrivée. J'exposais ma vie et méprisais la mort; et cependant j'entendais des reproches dont je ressentais vivement l'injustice. Je n'en étais pas moins porté à pardonner, toujours et uniquement dominé par l'idée de faire obtenir à la Servie ses droits et de fonder sur eux votre bonheur pour des siècles. Ce résultat, je l'ai vu et touché, et je remercie le Très-Haut de cette grâce insigne. Mais ce que j'ai fait seul, c'est à vous maintenant de le conserver.

« Il n'est pas besoin, mes frères, de nous révolter les uns contre les autres ni de nous prodiguer des flatteries. Sachons, s'il le faut, sacrifier dix, cent et même mille têtes, non par cruauté et comme si nous étions altérés de sang, mais parce qu'il est nécessaire de sévir contre les méchants et les rebelles pour atteindre le seul but important, celui de prévenir le malheur de la nation : c'est ce que demandent et attendent de nous deux puissants empires, la Turquie et la Russie.

« Frères, l'union et la paix élèvent aussi les petits États, tandis que la discorde et la révolte détruisent même les grands empires. Si vous êtes sages, votre choix ne saurait être douteux. Un gouvernement dépendant et facile ne nous permettrait de faire que des réformes sans portée ; à peine nous laisserait-il assez d'énergie pour maintenir notre inviolabilité; il nous faut le respect d'une justice toujours armée et sévère, ne fût-ce qu'à cause des étrangers dont nous avons parmi nous un si grand nombre. C'est par une justice sévère que peut seulement s'accomplir ce grand devoir du gouvernement de rendre compte de tout le mal fait au pays, à lui même, aux empereurs, à Dieu et à sa conscience. Il me reste, je le répete, le sentiment que j'ai rempli mon devoir selon mes forces et en raison des circonstances. Ce sentiment et les faits qui sont à la connaissance de tous suffisent à ma récompense. Le monde n'ignore ni mes travaux ni mes efforts, et nos descendants, j'en ai la certitude, sauront les apprécier. »

Après ce discours, où sous une simplicité apparente, règne une finesse qui n'exclut ni la vigueur ni l'art de remuer les intérêts et les passions, l'assemblée se sépara en faisant des vœux au ciel pour l'hospodar, le sultan et l'empereur Nicolas. Le même jour les knièzes, les membres du conseil et les kmètes prêtèrent à Milosch le serment suivant :

« Prince Milosch Obrénovitch ! très-gracieux hospodar ! après avoir entendu ce discours si plein de sollicitude pour le peuple dont il comble l'espoir, nous formons le vœu que Dieu vous accorde le bonheur en récompense de vos efforts constants pour nous procurer d'une part une faveur si insigne, et de l'autre une si généreuse protection. Nos prières, qui viennent du cœur, sont celles d'enfants reconnaissants et de serviteurs fidèles. Daignez continuer de travailler à notre prospérité et à notre bien-être, de protéger les bons et les faibles, de réprimer les méchants par des lois justes; regardez notre bonheur comme un dépôt qui vous est confié : nous vous en supplions tous ensemble, membres du tribunal national, ecclésiastiques, knièzes supérieurs des districts, knièzes des tribunaux de districts, kniézes de districts, et knièzes des villages, en notre nom et au nom du peuple absent et de tous ceux de nos frères qui sont appelés à se réunir à nous. En renouvelant les serments déjà prêtés en 1817 et 1820, nous vous déclarons unanimement, pour nous et nos frères, et pour les générations à venir, notre prince et hospodar, et nous jurons, pour nous et notre postérité, à vous comme à vos frères, à vos enfants et à toute votre famille, fidélité et obéissance en toute chose. Puisse le Sauveur punir quiconque d'entre nous violera ce serment, et que le Dieu unique et tout-puissant nous assiste dans cette résolution, nous et les nôtres ! »

En outre on rédigea une pétition au sultan pour qu'il daignât confirmer Milosch comme prince héréditaire de Servie. Le 16 janvier fut consacré à des réjouissances, et le lendemain, dans la matinée, le tribunal suprême convoqua toute l'assemblée devant l'église pour entendre la lecture de l'acte et le confirmer de vive voix. On manda ensuite Milosch et ses frères. L'acte d'adhésion fut remis au prince par Vassili Popovitch, grand kniéze de Pojarévatz. l'

le prit, le posa sur sa tête après s'être découvert, et embrassa tous les membres de l'assemblée, en tenant l'acte à la main. A la suite d'un banquet, les notables allèrent signer à la chancellerie. Les premières signatures furent celles des frères de Milosch, puis se présentèrent successivement les membres du tribunal suprême, les archimandrites, les protopopes, les knièzes et enfin les kmètes. Il n'y eut pas moins de huit cents signatures.

Les députés choisis pour se rendre à Constantinople furent Lazare Théodorovitch, secrétaire de Milosch et membre du tribunal suprême, Ilia Markovitch, ainsi que le drogman Marc Géorgiévitch, qui fut remplacé plus tard par Étienne Simitch, et Ivan Antitch. La Porte retint ces députés comme otages lorsque le sultan eut violé la convention d'Akiermann.

La conduite de Milosch peut être comparée à celle que tinrent les grands princes de Russie à l'époque où le jong des Mongoles pesait sur l'empire : ils se révoltaient par ambition autant que par patriotisme; lorsque les vainqueurs, désunis et affaiblis, se virent forcés de leur déléguer une partie de leur pouvoir, ces princes s'habituèrent à gouverner non moins despotiquement que les khans de la Grande Horde, et lorsqu'enfin le pays eut reconquis son indépendance les descendants de Riuric se gardèrent bien d'effacer le pli de la servitude.

Cependant Milosch parut vouloir s'occuper sérieusement de la réforme des lois. Il professait une grande admiration pour le Code Napoléon, ou plutôt il jugea ce monument d'un grand règne d'après l'opinion générale, sans songer que les lois qui convenaient à la France ne pouvaient guère être applicables à la Servie. On traduisit donc de l'allemand en serbe le Code de l'Empire; on y ajouta des commentaires demandés à Vienne; on consulta également une version polonaise. Le texte ainsi préparé fut soumis à une commission où figuraient Protitch, Lazare Théodorovitch et Prota Nénadovitch. La compilation du Code Servien fut confiée à Vouk Karadschitch, assisté d'un secrétaire.

Les articles, examinés tour à tour, étaient acceptés ou abandonnés quand ils paraissaient inexécutables. Un légiste polonais qu'on avait adjoint aux commissaires ne contribua que médiocrement à éclaircir ce qui était difficile à comprendre et à la collation raisonnée des articles. Il arrivait souvent que le bon sens des commissaires pénétrait la pensée du législateur beaucoup mieux que le jurisconsulte de profession. Enfin le travail fut poussé avec tant de zèle que dans l'automne de 1830 on put convoquer tous les fonctionnaires ecclésiastiques et laïques à l'effet d'en entendre la lecture. En conséquence ils s'assemblèrent en plein champ, et approuvèrent le projet avec quelques modifications. Cette œuvre était sans doute imparfaite, et un homme exercé dans ces matières y eût découvert plus d'une erreur. Cependant, telles qu'elles étaient, ces lois étaient utiles. Elles auraient pu servir à contenir le despotisme et à donner au peuple des garanties d'ordre et de sûreté. Mais, quand Milosch eut reçu le bérat de Constantinople, on ne s'en occupa plus, et l'on retomba dans l'ancien ordre de choses, c'est-à-dire dans les mesures arbitraires et la confusion.

Le pouvoir public représenté par Milosch ne reconnaissait point de droits privés, et sa nature ne pouvait guère admettre ces distinctions. Il s'emparait de tout ce qui était à sa convenance, terres, maisons, moulins, et le prix qu'il en donnait était fixé par lui-même. Un jour, substituant son caprice au droit des propriétaires, il fit brûler un des faubourgs de Belgrade, parce qu'il avait l'intention d'élever dans ce quartier de nouvelles constructions. Il continua d'exiger du peuple des services qui étaient de véritables corvées. Les paysans d'Oujitza étaient tenus de se rendre à Krakoujévatz pour l'aider à faire ses foins; et plus d'une fois les marchands de Belgrade durent fermer leurs boutiques pour venir aider à rentrer les fourrages du kniéze. Les habitants logeaient et nourrissaient les soldats sans avoir droit à aucune indemnité. Tandis que les Tartares ou courriers turcs commençaient déjà à payer pour tout ce qui leur était fourni, les messagers serviens

se faisaient servir gratuitement. Souvent, quand un momki traversait un village et que son cheval était fatigué, il le laissait à la garde des premières personnes qu'il rencontrait, et se faisait donner une autre monture. Pour les transports, les gens du prince disposaient à leur gré des bœufs des paysans, et pour peu qu'on résistât on courait le risque d'être puni comme s'il se fût agi d'un acte d'insubordination.

Ces abus de pouvoir étaient fréquemment exploités dans un intérêt privé, ce qui est presque inévitable dans les gouvernements despotiques, où les agents du pouvoir s'arrogent les prérogatives du chef dont ils ne sont que les délégués, de sorte que pour s'affranchir de cette tyrannie en sous-ordre le peuple, au jour de sa colère, remonte jusqu'à celui au nom duquel tout ce qui le blesse lui a été imposé.

Ainsi les mêmes causes qui avaient rendu si impopulaires Mladen et Miloï se reproduisaient sous Milosch. L'exemple qu'il donnait lui-même ne pouvait que multiplier les abus. Il ne reculait devant aucuns moyens pour s'assurer le monopole du commerce le plus lucratif du pays, celui qui avait fait la fortune de Kara-George et des personnages les plus considérables du pays. Il fit enclore les forêts où paissaient ses troupeaux de cochons, tandis qu'autrefois elles étaient ouvertes à la commune pâture : il rendit un décret plus vexatoire encore : les transactions à terme furent interdites, et comme il était le plus riche capitaliste de la Servie, on crut que cette mesure avait pour but de mettre dans ses mains tous les intérêts du commerce, en empêchant les associations qui ne peuvent se soutenir que par le crédit. Investi de l'autorité par un bérat du sultan, il parut croire qu'il était, au même titre que le Grand Seigneur, maître du sol, du peuple et de tout ce que ses sujets pouvaient posséder.

« Ne suis-je pas le maître? disait-il souvent, et ne suis-je pas en droit de faire ce qu'il me plaît? » Il l'était effectivement, et c'est sous ce nom qu'on le désignait d'ordinaire dans le pays. Malheur à qui aurait osé lui résister! Aux yeux du despote, paraître dangereux était un crime; et jamais pacha n'exerça plus rigoureusement le droit du glaive.

Ce principe du gouvernement turc, à savoir que les hommes revêtus de l'autorité suprême doivent administrer par l'intermédiaire de leurs domestiques, fut complétement adopté par Milosch. Ses officiers, et sous cette dénomination étaient compris les kniézes, se voyaient traités en esclaves : on les rétribuait le moins possible, et leur élévation aux premières charges aussi bien que leur disgrâce n'étaient point motivées par des raisons de service, de sorte que devant le prince tous les rangs paraissaient confondus. Les hauts emplois n'exemptaient personne des peines corporelles : on se serait cru au temps des Mongols ou à la cour des anciens tsars de Russie quand il n'était pas rare de voir les hommes du rang le plus élevé frappés ou battus de verges sans que cette dégradation personnelle fût un obstacle à leur avancement futur.

Ce sens moral dont le fondement est l'honneur et qui est comme le lien des institutions européennes était absolument ignoré en Servie.

L'idée de classes et de position sociale présuppose des droits assurés par les institutions; mais là où la volonté du chef de l'État renverse à chaque instant l'ordre des influences, on se contente d'obéir à la fonction sans considération personnelle pour le fonctionnaire, et de son côté celui-ci s'occupe bien moins des devoirs de sa place que des moyens d'en tirer le plus d'avantages qu'il peut et de profiter de sa faveur dont rien ne lui garantit la durée. En général, selon la remarque de Ranke, un fonctionnaire aimerait mieux marier sa fille à un industriel ou à un boutiquier et à plus forte raison à un paysan aisé qu'à un de ses collègues.

Personne n'avait le droit d'espérer que son mérite personnel faciliterait son avancement. Il semblait au contraire que Milosch était jaloux de quiconque montrait des talents supérieurs, espèce d'égoïsme assez rare, parce qu'il annonce dans le pouvoir la conscience de son infériorité. Milosch voulait non-seulement être l'homme le plus puissant de la Servie, mais il croyait justifier cette am-

bition en se faisant regarder comme le seul ou du moins le plus capable.

Le hatti-schérif de 1830 portait textuellement qu'il administrerait la Servie avec l'assistance du conseil des anciens; mais il n'était pas homme à renoncer, pour obéir au sultan, à un système qui lui avait réussi jusqu'alors. Sur ce point, il ne prit pas même la peine de sauver les apparences.

Quand un homme tombe du pouvoir, il est naturel de rechercher les causes de sa chute; mais on se trompe souvent en avançant qu'une conduite contraire, aurait amené un résultat différent. Si Milosch se fût montré généreux avec les Serviens, peut-être serait-il tombé d'une autre manière. Les révolutions récentes ont bien prouvé que la douceur a ses écueils comme la sévérité a ses dangers. Les peuples qui ont été longtemps menés par la crainte prennent trop souvent la mansuétude de leurs princes pour de la faiblesse : la race slave, si portée à plier sous le mérite militaire, n'accepte le joug dans les temps ordinaires que lorsqu'il lui est imposé par une main ferme.

Quoi qu'il en soit, cette jalousie de tout ce qui aurait pu porter atteinte à son pouvoir et sa crainte de toute rivalité eurent pour Milosch de fâcheuses conséquences. Il refusa d'accueillir une demande qui aurait assimilé le gouvernement serbe à celui de la Turquie, mais à un degré inférieur. Comme les spahis jusqu'à l'arrangement définitif de leurs affaires étaient toujours considérés comme les propriétaires du sol, les fonctionnaires qui entouraient le prince témoignèrent le désir de succéder aux spahis et de devenir ainsi les seigneurs dans les villages.

Ils représentèrent à Milosch combien il serait difficile de gouverner le peuple sans un pouvoir intermédiaire, et tout l'avantage qu'il y aurait pour lui à pouvoir compter sur des hommes qui lui devraient la propriété des terres serbes.

« Et que ferais-tu, demanda Milosch à un Servien qui insistait plus que les autres sur la demande d'obtenir en fiefs quelques villages, si je t'accordais ce que tu désires? — Je fumerais en repos, répondit celui-ci, en attendant que mon maître eût besoin de mes services, et dans ce cas je volerais avec mes momkis partout où m'appelleraient ses ordres. » Si Milosch eût consenti à leur abandonner la propriété des villages, ils lui auraient volontiers permis de regarder comme son patrimoine les domaines de la couronne dont il n'était que le tenancier.

Un des plus beaux titres de Milosch à la reconnaissance de la Servie, c'est d'avoir résisté à de telles sollicitations. Tout en se proposant d'imiter le Grand-Seigneur dans sa conduite et dans les actes de son administration, il s'écarta constamment de cette règle en refusant de concéder des fiefs. Il fut réglé que l'abolition des droits des spahis et que les revenus de leurs biens ajoutés au tribut national profiteraient à l'État. Nous pensons que l'avantage du pays ne fut pas le seul motif déterminant pour Milosch : en accordant des fiefs à ses favoris il établissait une aristocratie, qui se serait nécessairement classée d'après l'importance des domaines, et dès lors cette égalité dans la dépendance aurait cessé d'exister. Les jalousies, dans une distribution de cette nature, lui auraient fait plus d'ennemis que ses grâces ne lui auraient attaché de partisans; et dans l'hypothèse où les circonstances auraient permis au sultan de revenir sur les concessions du dernier traité, les spahis, en rentrant dans leurs priviléges, eussent trouvé le peuple bien moins disposé à la résistance; il n'eût fait que changer de maîtres.

Quels qu'aient été les motifs de Milosch en refusant de créer des grands vassaux, il n'en rendit pas moins un service inappréciable aux paysans de la Servie, qui se trouvèrent, par le fait de la propriété foncière, plus indépendants que dans plusieurs contrées de l'Europe. Quand le sort des Provinces Danubiennes sera fixé, la Servie se trouvera ainsi toute préparée à former un État séparé, ou, si elle doit continuer à rester tributaire de la Turquie, ce ne sera qu'en conservant ses priviléges, placés désormais sous la garantie des puissances occidentales. Elle comprend dès aujourd'hui que la protection exclusive de la Russie la mènerait à une absorption complète sans lui procurer les mêmes avantages.

Cette résistance de Milosch aux prétentions de ceux qui l'entouraient n'augmenta point le nombre de ses adhérents. Les amis de la liberté l'accusaient de sacrifier les franchises du pays au désir de complaire au sultan, afin de régner despotiquement en son nom; les ambitieux se plaignaient que leur dévouement ne fût pas à l'abri d'une disgrâce qui pouvait tout à coup les faire rentrer dans la foule; et leurs exactions, genre d'injustice qui irrite partout le peuple plus que la violence et l'oppression, semblaient justifier les mécontents, qui grossissaient encore le mal dans l'espoir d'un bouleversement où ils avaient tout à gagner.

CHAPITRE XXXII.

La première conspiration contre Milosch depuis que le hatti-schérif de la Porte (1834) eut définitivement fixé sa position comme prince de Servie eut lieu en 1834 à l'occasion d'un baptême. Dans l'été de cette année il avait envoyé en Moldavie et en Valachie Stoïan Simitch pour y complimenter en son nom les nouveaux chefs du gouvernement. Stoïan Simitch était un des chefs qui désiraient le renversement de Milosch; parmi les autres on remarquait son conseiller intime Avram (Abraham) Pétroniévitch, plusieurs membres de l'ancien tribunal suprême, tels que Protitch, Miléta Radoïkovitch, Milosaf Resavatz, Ranko Maïstirovitch et enfin Voutschitch Pereschitch, commandant de la milice serbe.

Simitch, revenu de sa mission, montra plus de mécontentement que jamais: il parlait avec une admiration affectée de la vie élégante des boyards valaques et des établissements publics des pays voisins; toutes ces louanges tendaient à montrer aux Serviens que Milosch les traitait avec une rigueur excessive, et qu'ils étaient bien simples de se contenter d'un tel gouvernement.

Quelque temps après la femme de Stoïan Simitch accoucha d'un fils à Krouschévatz.

Cet homme, dont les prétentions annonçaient tant d'exigences, avait été employé comme manœuvre dans une fabrique de tabac. Plus tard, le prince, qui l'avait remarqué, le chargea de sa correspondance secrète en qualité de courrier, puis il l'éleva au rang de kniéze, et lui confia auprès des pachas du voisinage diverses missions où il eut occasion de s'enrichir tant par les présents d'usage que par d'autres spéculations. A l'époque dont nous parlons c'était un des personnages les plus considérables de la Servie. Déjà, en 1830, Milosch avait permis à un de ses fils d'être témoin du mariage de Stoïan Simitch, qui fut célébré à Pojarévatz. Lorsque Stoïan eut un fils, le prince permit à la princesse Lioubitza, sa femme, de se rendre à Krouschévatz avec son jeune fils le prince Michel, pour baptiser l'enfant de Simitch. A la suite de la princesse se trouvaient Miléta Radoïkovitch, Avram Pétroniévitch et Milosaf Resavatz. Le prince avait fait présent, à l'occasion de cette cérémonie, d'un palais (konak) à Stoïan et à son frère Aleko; il avait ajouté à ce cadeau un moulin à eau, des terres et des bâtiments d'exploitation.

Lorsque les personnes que nous venons de nommer furent arrivées à la maison de Simitch, on ne parut d'abord s'occuper que des détails de la cérémonie. En présence de la princesse, on but à la santé de Milosch; mais le soir, lorsque les hommes furent seuls, la conversation prit un tour politique. Aux anciens sujets de plaintes il s'en joignait un nouveau; on remarqua que Milosch semblait éviter d'assembler les diètes; et en effet il venait d'en ajourner une qu'il avait promis de convoquer.

Milosaf exerçait une influence prépondérante sur l'assemblée. Ses richesses étaient considérables; il possédait de nombreuses fermes, des haras, des moulins: récemment, lorsque le prince avait rendu le décret portant que toutes les terres devaient être considérées comme la propriété de l'empereur et de l'autorité par lui déléguée, il s'était exprimé à ce sujet avec beaucoup de vivacité; il avait même été jusqu'à dire que cette mesure ferait un jour répandre bien du sang.

On se rappela que du temps de Kara-George les skouptschinas ou assemblées publiques, où les hospodars amenaient tout ce qu'ils avaient pu réunir de momkis et d'adhérents, étaient souvent le théâtre de conflits politiques. Il fut donc résolu qu'à la prochaine diète

on serait aussi nombreux que possible, et qu'on obtiendrait, fût-ce en employant la force, des changements dans le système oppresseur du gouvernement.

Ces chefs n'ignoraient pas que l'opinion du pays était en leur faveur. Chacun d'eux prit l'engagement de faire soulever le district où il exerçait son influence; on assure même qu'il fut question dans ce conciliabule d'attenter à la vie du prince. Miloutin Pétrovitch, frère de l'heïduk Véliko, quoiqu'employé dans la maison du prince, promit d'agir de concert avec les conjurés. Cependant, soit remords, soit crainte, il parla du complot à la princesse, qui découvrit tout à son mari.

Ranke, qui paraît excuser la conspiration, avance que Miloutin ne jugea pas nécessaire de tenir secrète la résolution qu'on venait de prendre. Sa conduite nous paraît difficile à expliquer : s'il n'avait pas l'intention de dénoncer ses complices, pourquoi faire une telle confidence à la princesse? s'il était chargé par Milosch d'épier Simitch et ses amis, il était plus naturel de conserver ce rôle en avertissant non pas la femme de Milosch, mais Milosch lui-même. Si le fait est tel qu'on le rapporte, il faudrait supposer que Lioubitza, à laquelle son mari faisait des infidélités fréquentes, était elle-même d'accord avec les mécontents; mais que la réflexion ou peut-être la crainte l'aura déterminée à tout révéler.

Quoi qu'il en soit, Milosch, lorsqu'il eut appris qu'on avait le projet de le renverser, fit venir Miloutin, et lui reprocha son ingratitude. Celui-ci s'excusa en disant qu'il n'était pas l'auteur du complot, mais que d'autres en avaient eu l'idée : « Maintenant, ajouta-t-il, tout le monde est d'accord. — Comment tout le monde? reprit Milosch. — Même celui qui se tient près de toi, » poursuivit Miloutin. Il parlait du favori de Milosch, un de ses momkis et de plus son parent, du vieux Joseph.

On avait déjà averti Milosch du danger auquel sa conduite l'exposait; et en effet le mécontentement était général; mais il n'avait tenu aucun compte de ces avis. « Ce que dit Miloutin serait-il vrai, demanda le prince à Joseph. — Mon prince, répondit le vieillard, c'est l'exacte vérité. Tout le peuple répète que les choses ne peuvent pas aller longtemps comme cela. »

Jusqu'à ce moment, Milosch n'avait pris conseil que de son caprice. Il croyait que tout lui était permis et qu'on lui passerait tout. Il s'était, dit-on, moqué de Charles X, qui ne serait pas tombé, disait-il, s'il eût conduit les Français, comme lui Milosch gouvernait les Serviens. Il pouvait voir maintenant que les excès des princes compromettent toujours leur sécurité ou les conduisent à leur perte.

Doué d'un tact peu ordinaire, il comprit au même moment toute l'imminence du danger. Ne pouvant plus se dissimuler que l'opposition était la plus forte, il prit immédiatement le parti de quitter le pays.

Cependant on le conjura de ne rien précipiter. Personne n'en voulait à sa liberté ni à sa vie. Le peuple n'avait pas même l'intention de renverser son gouvernement; ce que chacun voulait, c'était la jouissance de ses droits et leur sécurité garantie.

Presque toujours les révolutions commencent par les fautes du pouvoir; les révoltes ne présentent un danger sérieux que lorsque les masses, étrangères aux intérêts des partis, viennent appuyer l'insurrection, ce qui ne peut avoir lieu que lorsque les griefs des mécontents sont légitimes; mais, lorsque le pouvoir est obligé de céder, et que les hautes influences se déplacent, il est bien rare que les vainqueurs usent avec modération de leurs avantages, et que le but qu'on s'était proposé d'abord ne soit pas méconnu ou dépassé.

La position de Milosch était des plus critiques : le peuple avait acquis des droits qu'il était encore inhabile à exercer, et les agitateurs faisaient un crime au prince d'une sévérité qui était dans son caractère ambitieux et jaloux, mais que les circonstances rendaient en quelque sorte nécessaire. Pour s'assurer de la force et des véritables intentions du parti opposé, il déclara qu'il était prêt à satisfaire aux vœux du peuple.

Cependant les troupes qu'on avait assemblées dans les diverses nahies marchaient sur Kragoujévatz. Voutschitch

qui, jusqu'au dernier moment, avait gardé les apparences de la fidélité, se trouvait dans cette ville à la tête de forces trop peu considérables pour défendre la place; car les assaillants étaient dix fois plus nombreux. Malgré cette infériorité, son devoir était de combattre, ce qui eût montré aux insurgés que le prince n'était pas abandonné de tout le monde. Mais il laissa entrer sans résistance Milosaf, Avram et Miléta (20 janvier 1835).

On a prétendu que les insurgés avaient l'intention de piller la ville et le konak du prince. Peut-être en serait-on venu à cette extrémité s'il eût fallu emporter de force le siége du gouvernement; mais, en l'absence de toute lutte, une telle mesure devenait odieuse : on assure même que Miléta menaça de tuer de sa main le premier qui se permettrait la moindre violence.

Les données d'Ami Boué sur le caractère et les incidents de ce complot diffèrent beaucoup de ce que nous lisons dans Ranke. Il est facile de reconnaître que l'historien de la Servie atténue la culpabilité des insurgés; et qu'à ses yeux Milosch est surtout inexcusable de n'avoir point accordé aux Serviens des institutions, bonnes sans doute au point de vue philosophique, mais inapplicables peut-être alors dans un pays où dominent encore jusqu'à ce jour l'esprit et les mœurs de l'Orient. Plus positif et appuyé sur des faits rapportés par les partisans du prince, Boué juge la cour avec trop d'indulgence : la vérité se trouve probablement entre ces deux appréciations.

Nous allons donner en substance le récit de Boué en remontant à la conduite des conjurés le jour où fut baptisé à Krouschévatz le fils de Simitch.

« Lorsque tous ces personnages furent réunis à Krouschévatz et après « la cérémonie du baptême, on passa « quelques jours en réjouissances sous « prétexte de faire les honneurs à la « princesse, mais en réalité pour achever « le plan depuis longtemps conçu de « trahir leur maître et leur bienfaiteur. « Du matin au soir, on ne cessait de « porter des toasts au prince; puis, la « nuit venue, les mêmes hommes s'oc« cupaient de régler tous les détails de « la conspiration.

« Simitch exposa, dit-on, divers plans « et confia à ses complices que déjà, à « une autre époque, ils avaient songé « Protitch (George) et lui aux moyens « de se défaire du prince. Ils s'engagè« rent donc, sous la foi du serment, à « lui remettre une adresse collective « où seraient exposés leurs vœux, et « à prendre les armes si cette tentative « restait infructueuse. L'exécution de ce « projet fut fixée au mois de février sui« vant. Milosaf Résavatz, qui avait déjà « été compromis avec Abdoula, chef « de rebelles du district de Semendria, « promit de faire soulever tout le dis« trict de Résava; Miléta Radoïkovitch « se chargea de faire insurger ceux de « Jagodin, de Kioupria et de Paratchin, « tandis que Stoïan Simitch soulèverait « le cercle de Krouschévatz. Avram « Pétroniévitch devait correspondre avec « eux, et les tenir au courant des cir« constances; ce que lui permettait de « faire mieux que personne la place de « confiance qu'il occupait dans la mai« son du prince. On dit même que « George Protitch développa un plan « d'attentat contre la vie de Milosch; « mais tous ont nié plus tard cette cir« constance.

« Lorsqu'après le jour de l'an la « princesse fut de retour à Pojaré« vatz, les conjurés se séparèrent. « Avram Pétroniévitch et Miléta Ra« doïkovitch allèrent à Jagodin et Ré« savatz à Svilaïnitza pour y fomenter « l'insurrection. La princesse était à « peine arrivée à Pojarévatz que toute « la conspiration était révélée à Milosch. « Milosaf le sut des premiers et en « donna immédiatement avis à ses com« plices, qui eurent ainsi tout le temps « de prendre leurs mesures avant que « l'autorité fût prête à agir. En con« séquence Miléta Radoïkovitch, « Pétroniévitch et Simitch se hâtèrent « d'assembler un corps de troupes « pour se défendre, sachant bien qu'on « viendrait les arrêter. Le 19 janvier « ils pouvaient disposer d'un millier « d'hommes armés. Après avoir donné « l'ordre à Résavatz d'observer avec « sa troupe le district de Pojarévatz, « dont le dévouement au prince était

« connu, les chefs du complot marchè« rent sur Kragoujévatz. Résavatz, qui « ne tarda pas à les rejoindre, leur « donna l'assurance qu'ils n'avaient « rien à craindre du district de Résa« vatz. Alors ils s'avancèrent vers Kra« goujévatz, qui est à huit lieues de Ja« godin, et arrivèrent le même jour à « Taborischte, à une distance de trois « lieues de la capitale.

« Le prince Milosch, qui avait con« naissance des mouvements et des vues « des conjurés, eut, dit-on, un instant « d'hésitation : déjà même il avait pris « la route qui mène au Danube, lorsque, « mieux avisé, il revint sur ses pas. « Il envoya à Voutschitch Perischitch, « qu'il croyait encore fidèle, l'ordre de « protéger la ville contre les insurgés « en leur opposant la milice locale. « Voutschitch reçut cet ordre le 7-19 « à midi. Vers les onze heures arriva le « capitaine du district de Semendria, « Iovantsche Spasitch avec de nouvelles « instructions, lesquelles portaient de « ne point livrer la ville, en enjoignant « à George Protitch et à Ranko Maïs« tirovitch, dont on suspectait la fidé« lité, de suivre à Pojarévatz le capi« taine Spasitch. Ceux-ci, au lieu « d'obéir, allèrent rejoindre leurs com« plices, et Voutschitch les accompagna « pendant une partie du chemin, pour « les protéger contre tout danger. Ils « furent complimentés par Résavatz et « Pétroniévitch, et l'on essaya d'animer « le peuple en lui disant que la Provi« dence avait choisi ces deux chefs pour « commencer la régénération du pays « et pour venir saluer au nom des habi« tants de Kragoujévatz et de tous les « Serbes le peuple comme le vengeur « de la tyrannie. Quand ils crurent les « esprits suffisamment excités, ils ren« voyèrent le métropolitain Pierre Iova« novitch, qui était venu pour les engager « à rentrer dans le devoir, et continuè« rent leur marche vers Kragoujévatz, « où ils arrivèrent le 8-20 janvier 1835 « à l'aube du jour. Voutschitch, qui n'a« vait pas encore levé le masque, alla au« devant d'eux avec un escadron de hou« lans. Il les rencontra devant la ville, « où il les laissa entrer après quelques « explications.

« Mais au moment où les amis du « prince eurent la preuve de la trahison « de Voutschitch, une scène de désor« dre et de confusion se passait dans la « ville. Les riches se hâtaient de déro« ber ce qu'ils avaient de plus précieux « à un pillage qui paraissait inévitable. « Les employés de la cour se préparaient « à défendre la maison du prince, sa « chancellerie et le trésor de la nation, « qui étaient dans les édifices contigus. « Ils envoyèrent au capitaine Toutzako« vitch, commandant du district de « Grouscha, la nouvelle de la défection de « Voutschitch, en le priant de rassembler « au plus tôt des hommes armés et d'ac« courir au secours du konak et de la « ville.

« Pendant que les citoyens étaient in« certains s'ils devaient prendre parti « pour l'insurrection, l'avant-garde des « conjurés entra dans la rue principale; « d'autres masses armées la suivaient. « Toute cette foule se dirigea dans le « plus grand ordre vers le tribunal su« prême, et campa dans la vaste cour « de cet édifice. Pendant ce temps « Voutschitch retournait à la maison du « prince. Là il informa les amis de « Milosch qu'il avait livré la ville aux « insurgés, sous la condition qu'ils n'a« vanceraient pas dans le quartier oc« cidental, jusqu'au port qui mène à la « place d'exercice, ni vers le konak du « prince. Il leur donna l'assurance que « le reste de la ville était sous sa sau« vegarde et qu'il ne serait fait de mal « à personne. Quoiqu'il affectât de ne « point laisser paraître qu'il fût de conni« vence avec les révoltés, les partisans « du prince ne furent pas dupes de ce « manége. Ils se regardèrent comme « prisonniers, et ne s'éloignèrent qu'a« vec sa permission. On se demanda si « Voutschitch, en réservant pour lui« même la partie de la ville où étaient le « konak du prince et le trésor, avait « l'intention de les préserver du pillage « ou de se les approprier.

« Dans l'intervalle l'ardeur des in« surgés s'était un peu ralentie en « voyant que le peuple ne secondait pas « l'entreprise et que l'attitude des ha« bitants et des employés de la cour « exprimait plutôt l'inquiétude et la « résignation que l'enthousiasme. Ils « commencèrent à craindre que la ré-

« volte n'eût quelque fâcheuse issue « si les premiers fonctionnaires et les « employés de la maison du prince re- « fusaient de se déclarer pour eux. En « conséquence, ils adoptèrent la propo- « sition de Voutschitch de convoquer une « assemblée de tous les kniézes et no- « tables présents à Kragoujévatz et des « autres employés du prince, pour leur « exposer les motifs de leur conduite « et tâcher de les attirer dans leur parti. « Le même jour, à trois heures, cette « assemblée fut ouverte dans la grande « salle du conseil suprême. George Pro- « titch ouvrit la séance par un discours « où il se plaignait de quelques griefs « personnels. Il partit de là et de quelques « autres assertions calomnieuses contre « le prince pour justifier l'insurrection. « Il alla même jusqu'à dire que l'exis- « tence de Milosch était un danger pour « la Servie, et que les malheurs du peu- « ple n'auraient d'autre terme que la « mort du despote. Ce discours ne ren- « contra que peu de sympathie dans la « majorité. Plusieurs voix s'élevèrent « en faveur du prince; quelques-uns « déclaraient qu'ils n'avaient suivi les « insurgés que pour se consulter sur la « réforme de certains abus, mais non « pour attenter à la vie du prince ou à « l'hérédité princière achetée au prix de « tant de sacrifices. Protitch vit donc sa « motion écartée. Alors quelques insur- « gés plus modérés parlèrent de la né- « cessité d'instituer des lois civiles qui ga- « rantissent la sûreté des personnes et la « propriété, mais en ajoutant qu'à leur « avis ces réformes pouvaient être obte- « nues sans qu'il fût besoin d'attenter aux « droits de celui auquel la nation devait « de pouvoir les revendiquer. Comme « la majorité paraissait favorable à ces « conclusions, des amis du prince sou- « tinrent que les chefs de l'État ne de- « mandaient pas mieux que de donner au « pays de bonnes lois; que depuis long- « temps on y travaillait; mais qu'il fal- « lait attendre qu'une œuvre de cette « importance fût achevée avec le soin « et la maturité convenables. Ces expli- « cations conciliantes enhardirent le « parti du prince en lui montrant la fai- « blesse des meneurs opposés; ils repré- « sentèrent à l'assemblée que, puisqu'il « ne s'agissait plus que de présenter « des prétentions légales, il convenait « d'attendre jusqu'à la prochaine diète, « convoquée pour le 2 de février. Ils « ajoutèrent qu'on pouvait se fier à la clé- « mence du prince, qui pardonnerait, en « faveur de l'intention, le caractère « irrégulier d'une telle démarche, et « que les chefs n'avaient rien de mieux « à faire que de renvoyer le peuple à ses « travaux.

« Sur ces entrefaites, le capitaine « Toutzakovitch était arrivé avec quinze « cents hommes de la milice pour dé- « fendre la cause du prince; mais ce « secours n'empêcha point les insurgés « de déclarer qu'ils ne quitteraient « Kragoujévatz que lorsqu'ils auraient « réglé avec le prince les affaires du « pays; pour que cette demande ne « fût point éludée, ils convoquèrent, « séance tenante, l'assemblée nationale, « et résolurent d'attendre à Kragoujé- « vatz qu'elle fût réunie. Comme l'as- « semblée persista dans cette résolution, « le parti de Milosch quitta la salle, et « les autres membres s'occupèrent de « la convocation des députés.

« Le 9 janvier, Voutschitch, qui at- « tendait que la situation se dessinât « plus nettement pour se déclarer, alla « trouver les insurgés et accepta d'eux « le rôle de dictateur. On promettait de « le reconnaître pour chef et d'obéir « à ses ordres; de son côté, il s'enga- « geait à les protéger contre toute sur- « prise et tout danger. Cette défection « ne tarda pas à être connue au konak. « Le parti resté fidèle nomma le capi- « taine Pierre Toutzakovitch pour chef « provisoire de la garde et de la milice « chargée de défendre le palais. Cet of- « ficier, attaché dès sa jeunesse au ser- « vice de Milosch, voulait justifier cette « confiance. Il offrit de faire marcher « l'artillerie et d'attaquer les insurgés; « mais on lui représenta qu'il fallait tâ- « cher d'épargner la ville; et, comme « l'intention du prince était de ne ver- « ser le sang qu'à la dernière extrémité, « on lui recommanda de ne combattre « qu'après avoir été attaqué. Toutzako- « vitch se serait contenté de prendre « Voutschitch pour en faire un exemple; « mais le dictateur, voyant que le parti « de Milosch reprenait de la consistance « et qu'il arrivait à chaque instant de

« nouveaux renforts de la milice, s'était décidé à partir pour Pojarévatz « pour demander à Milosch d'amnistier les insurgés.

« Le 10 janvier, l'ordre arriva d'annoncer aux révoltés qu'ils eussent à « se retirer et à congédier tous les gens « armés : on annonçait au peuple que « chacun devait retourner dans ses « foyers et attendre la réunion de l'assemblée nationale, où tout Servien « pourrait présenter ses vœux et ses « griefs dans les formes prescrites par « la loi; que, si on obéissait à cet ordre, « les insurgés pouvaient compter sur « une amnistie pleine et entière; mais « que, dans le cas contraire, ils devaient « ne s'en prendre qu'à eux-mêmes de « tout ce qui pourrait leur arriver de « fâcheux. Les insurgés n'opposèrent « aucune résistance à une injonction « qui conciliait les exigences du peuple « avec les égards dus au pouvoir. Ce qui « les rendit moins récalcitrants, ce fut « sans doute la nouvelle que le peuple « venait de faire prisonnier, à Palanka, « Ranko Maïsterovitch, qui avait été « envoyé dans le district de Semendria « pour y propager la révolte, et qu'il « avait été livré au prince.

« En outre, ils se voyaient pour ainsi « dire bloqués par les corps restés fidèles au gouvernement et qui étaient « sans cesse grossis par de nouveaux « renforts : enfin, la défection du capitaine qu'on avait chargé de tenir en « respect le district de Pojarévatz par « les forces de celui de Résava, acheva « de décourager les meneurs, auxquels « il ne restait plus d'autre parti à prendre que de se conformer aux ordres « de Milosch.

« Dans la nuit du 10 au 11 janvier « on convint que les insurgés quitteraient immédiatement Kragoujévatz « et se débanderaient. En leur signifiant l'ordre de partir, on leur répéta « que le prince était disposé à s'occuper « des doléances du peuple à la prochaine « assemblée. En conséquence ils évacuèrent Kragoujévatz dans le même ordre « qu'il y étaient entrés. A peine furent-ils partis que Davidovitch, accompagné du prince, se rendit en toute hâte à « Pojarévatz. Avec eux se trouvait également Milosaf Résavatz, qui, à l'instant du départ des insurgés, avait failli « être tué par Miléta Radoïkovitch, à « cause de la défection du district de « Résava. Milosaf, compromis aux yeux « des deux partis, résolut d'aller se jeter « aux pieds de Milosch. Cependant on « le renvoya à Kragoujévatz avec ordre « d'y attendre le prince, dans la crainte « que le peuple qu'il rencontrerait sur « la route ne lui fît un mauvais parti. « A peine était-il de retour dans la capitale qu'on crut que les insurgés revenaient. Le peuple courut aux armes; « il se forma des rassemblements, surtout devant la cour du prince; et, lorsqu'on vit Milosaf se diriger à cheval « vers le palais, on ne douta plus qu'il « ne précédât les bandes. Désarçonné et « maltraité par la foule, il eut beaucoup « de peine à faire comprendre qu'il n'avait plus aucun dessein séditieux et « qu'il venait se rendre de son propre « gré. Il fallut que quelques officiers « vinssent le tirer des mains du peuple.

« Le 12 janvier, la tranquilité était « rétablie. Le prince reçut ce même « jour la nouvelle que les insurgés « avaient évacué la capitale. Il fit donner à Miléta Radoïkovitch, Avram « Pétroniévitch et Stoïan Simitch l'assurance écrite qu'il leur pardonnait « leur faute, sous la condition qu'ils rétabliraient l'ordre dans les districts « insurgés; et le même jour il envoya « son frère Iephrem avec un secrétaire « à Kragoujévatz pour prendre les mesures nécessaires en attendant qu'il « s'y rendît lui-même. Il expédia en « même temps qu'eux Ranko Maïstorovitch, qui non-seulement avait reçu « sa grâce, mais auquel il avait conservé « sa place comme membre du tribunal « suprême. Il congédia tous les capitaines de districts et autres employés « qui étaient venus prendre ses ordres « et mettre leurs bras et leur influence « à sa disposition.

« Le 13, Milosch prit le chemin de « la capitale; et le 14, lorsqu'on sut « qu'il approchait, un grand nombre « d'employés supérieurs et même plusieurs de ceux qui avaient trempé « dans le complot sortirent à sa rencontre, et reçurent de lui l'accueil le « plus bienveillant. Il fit son entrée à « Kragoujévatz, au bruit des salves

« d'artillerie et des feux de peloton de « la milice, au son des cloches et au milieu des acclamations de la foule accourue des environs pour jouir de ce « spectacle.

« Le jour suivant, lorsque Avram « Pétroniévitch arriva avec les autres « chefs des insurgés, le prince les manda « chez lui, et, après leur avoir reproché « de s'être laissé entraîner à un acte si « coupable et d'avoir compromis avec « tant d'imprudence la nationalité serbe, « il les engagea à lui parler à cœur ouvert pour qu'il pût satisfaire aux besoins et aux vœux du pays. Là-dessus « tous lui témoignèrent leur gratitude, « et renouvelèrent dans l'église le serment de fidélité. Tous les chefs des « insurgés conservèrent leurs emplois, « à l'exception de George Protitch, qui « fut expulsé du conseil du gouvernement, mais pour un fait étranger à « la conspiration. Il fut convaincu d'avoir mal usé de son pouvoir dans un « procès de la commune de Belgrade « contre son knète ou maire. Stoïan « Simitch, qui se sentait probablement « accusable d'un délit plus grave, allégua des affaires particulières et partit « pour Bukarest. On prétend qu'il « avait l'intention d'établir dans cette « ville une fabrique de tabac, commerce « qu'il avait fait autrefois. » (Ami Boué. *La Turquie d'Europe*, t. IV, p. 334-343).

Le 2 février de la même année, la diète que Milosch avait promis de convoquer se rassembla avec le cérémonial ordinaire : on y comptait environ dix mille assistants. Le prince, accompagné des grands officiers, se rendit d'abord à l'église, puis il parut devant la skouptschina. Là, monté sur une estrade qui s'élevait au milieu d'une plaine spacieuse, il prononça le discours suivant :

« Il y a un an que nous étions ici « rassemblés en plus grand nombre et « pour traiter d'affaires plus importantes. J'espérais que nous pourrions nous « réunir de nouveau à la Saint-George; « mais le manque de fourrage pour une « si grande quantité de chevaux a rendu « nécessaire d'appeler à cette diète « moins de personnes. A cet obstacle « qui nous a arrêté pendant l'été et l'automne se joignait encore un autre motif. « Nous n'avons pas terminé le travail « qui devait être soumis à l'assemblée « générale. Et même jusqu'à ce jour « il nous a été impossible d'achever « le recensement de la population et « d'arriver au chiffre exact de la dîme « et des autres taxes qui composent le « total du revenu public. Le temps ne « m'a pas permis de prendre à ce sujet « toutes les mesures convenables. Les « changements qui font de nous une nouvelle nation ne datent encore que d'une « année, c'est-à-dire de l'époque où nos « rapports avec la Porte ont été définitivement réglés. Quand les institutions « d'un peuple sont si récentes, il faut « se garder de rien précipiter, et de publier ne fût-ce qu'une parole, qu'on « sera peut-être obligé de rétracter, au « détriment soit du pouvoir, soit de la « communauté. La fondation des États « dont les institutions sont aujourd'hui « établies a demandé des siècles; cependant on trouve tous les jours quelques améliorations à y faire. La Servie « doit suivre la même voie; elle n'a « point le privilége d'accomplir dans « une année une œuvre qui exige tant « de sollicitude et de maturité. D'abord « il y a dans le caractère du peuple « serbe des traits qui lui sont propres « et qu'il convient d'adapter en quelque « sorte aux formes de la civilisation européenne, afin qu'il puisse graduellement prendre rang parmi les autres « États. Le plus grand obstacle c'est qu'on « rencontre en Servie trop peu d'hommes « capables de conduire les affaires du « gouvernement, comme nous voyons « que cela se pratique ailleurs. Voilà « pourquoi nous avons tardé à vous « soumettre les institutions dont je vous « ai entretenus l'an passé et que je regarde comme favorables à la prospérité du pays.

« Maintenant que nous sommes réunis « en assemblée solennelle, entouré des « membres de ma famille bien-aimée, de « notre vénérable métropolitain et de « nos évêques, des membres du tribunal national, des capitaines de district, des knètes principaux de la nation serbe et du clergé, je viens, mes « chers frères, vous rappeler le discours « que j'ai tenu l'an passé et que j'ai « fait publier et distribuer parmi vous,

« J'y exprimais le désir, 1° que toutes « les affaires nationales fussent réglées « et sanctionnées; 2° que les impôts « fussent établis sur le taux le plus mo- « déré, de manière à concilier l'équité « avec les intérêts du trésor; 3° que « toutes les dettes de nos précédents « évêques qui retombent à la charge « des districts nouvellement incorporés « fussent promptement liquidées. Je vous « ai laissé la liberté de discuter chez « vous et à loisir, de concert avec le « peuple, mes propositions, afin que « vous puissiez me communiquer à cet « égard vos idées et vos observations. « Depuis cette époque, les dettes dio- « césaines des nouvelles acquisitions ont « été soldées; mais les deux premiers « points réclament encore nos soins. « Aujourd'hui votre opinion doit être « arrêtée; de mon côté, je me suis oc- « cupé avec les employés de mon cabi- « net et les membres du tribunal su- « prême des mesures que me paraissent « réclamer la tranquillité et le bonheur « de tous. Ces mesures sont les sui- « vantes : 1° rédiger et publier un statut « pour la Servie, dans lequel seront dé- « finis les droits et les devoirs du prince « et des autorités serbes. Ce statut, dont « vous prendrez connaissance, vous prou- « vera que les droits généraux de la na- « tion comme ceux de chaque Serbe « sont équitablement fixés. Il sanctionne « la liberté personnelle et celle de la « propriété. Nous devons prêter le ser- « ment d'observer ce statut, nous qui « sommes ici présents, et au nom de « nos frères absents. Nous devons nous « jurer les uns aux autres, le prince aux « autorités et à la nation, et la nation « au prince et aux autorités, d'observer « ce statut aussi religieusement que l'É- « vangile et que nous ne nous en écar- « terons jamais si peu que ce puisse être « que de notre commun consentement « et de celui du peuple entier.

« 2° Je me suis décidé à former un « conseil d'État, composé de conseillers « et de six administrateurs ou ministres, « parmi lesquels seront distribuées les « diverses branches du service national. « Les ministres prépareront les affaires; « les conseillers les discuteront, et leur « décision sera soumise à ma sanction. « Les administrateurs, comme les con- « seillers seront responsables de leurs « actes au prince et à la nation; et en « général ils auront à répondre de tous « les abus qui se rattacheraient aux « fonctions dont ils seront chargés.

« 3° J'ai fait de nouveau revoir, dis- « cuter et amender le code de nos lois « civiles et criminelles, auquel on tra- « vaille déjà depuis quatre ans et qui « prescrira à nos cours de justice le « meilleur mode à suivre pour protéger « l'innocent et punir le coupable. Cha- « que Serbe trouvera désormais protec- « tion et justice non plus, comme jus- « qu'ici, d'après le bon sens du juge, « mais d'après la loi elle-même. J'ai « lieu de croire que ces bases donneront « à l'administration plus de cohésion et « d'ensemble. De cette manière, selon « la hiérarchie la plus naturelle, le peu- « ple sera placé sous les kmètes, les « capitaines et les tribunaux, ceux-ci « sous le conseil d'État, le conseil d'É- « tat sous le prince, qu'il aidera de ses « lumières, et le prince sous la loi et « n'agissant que de concert avec les « conseillers. Une telle institution re- « médiera, je l'espère, à tout acte arbi- « traire soit dans l'ordre général, soit « dans les cas particuliers. On trouvera « peut-être quelques omissions dans ce « travail; mais il se complétera avec le « temps et à mesure que l'expérience « en montrera les imperfections.

« En tenant ainsi la promesse que je « vous avais faite d'établir une admi- « nistration intérieure légale, je passe « à un autre point important, au mode « de distribution des impôts. Le peuple « serbe est tenu de faire face aux dé- « penses suivantes : Le tribut du sultan; « la liste civile du prince et de sa fa- « mille; le salaire des employés de l'É- « tat et des évêques; la paye et l'entre- « tien des troupes nécessaires au main- « tien de l'ordre, celle des gardes qui « veillent à la sûreté des frontières; les « frais pour les postes, pour la construc- « tion et l'entretien des lazarets, pour « la députation à Constantinople et les « missions dans d'autres pays et enfin « pour les dépenses accidentelles et im- « prévues. Jusqu'ici toutes ces charges « ont été supportées par la nation serbe « au moyen de ressources d'une nature « très-diverse.

« Jusqu'à ce jour, nous avons mis tout « notre soin, moi et notre tribunal na- « tional, à satisfaire à ces exigences mul- « tiples, en ne recourant qu'aux moyens « les plus simples, les plus justes pour « le peuple et en même temps les plus « avantageux pour le gouvernement. « Sur cette question, debattue l'an passé, « les avis ont été partagés. Enfin, j'ai « cru remédier à la confusion et à un « grand nombre d'abus en réunissant « en une somme unique tous les impôts « des Serbes, et en les faisant percevoir « sous cette forme à deux époques de « l'année, savoir à la Saint-George et « à la Saint-Dmitri, afin que les contri- « buables aient le temps nécessaire pour « acquitter leur quote-part. »

« Dans le but d'épargner aux citoyens « des details minutieux, j'ai proposé un « impôt de trois écus par tête pour cha- « que semestre, sans qu'on leur puisse « rien demander en sus, pour le ha- « radsch, le tschibouk, la taxe de l'é- « vêque, l'impôt personnel, la taxe des « mariages, celle des moulins et des « instruments distillatoires, celle du « droit de pâture pour les cochons, ni « la dîme du maïs, blé, orge, ruches « et vin. Enfin, le peuple ne sera plus « tenu envers les employés à des cor- « vées, excepté quand il s'agira de cous- « tructions entreprises par le gouver- « nement et d'une utilité générale : en « outre les corvées exigibles seront « payées dans le cas où le travailleur « serait occupé pour une journée. « Quant à la construction des ponts et « au percement des routes, les villages « devront s'entendre entre eux.

« Les forêts et les pâturages dépen- « dants des bourgs seront désormais « considérés comme biens communaux ; « il est juste que la nation qui en sup- « porte l'impôt en ait aussi la jouis- « sance. A partir de ce moment il sera « interdit aux agents de notre gouver- « nement, comme à tout employé, « kmète, marchand, villagois ou par- « ticulier, d'enclore les terres, bois ou « portions de bois appartenant à la « commune, pour en interdire l'accès « à ses frères des autres villages ou « districts.

« Si le peuple réfléchit que cet impôt « de trois écus par semestre remplace « toutes les taxes précédentes ; que le sa- « laire des évêques s'y trouve compris « et que la dîme des récoltes que Dieu « lui accorde lui restera à l'avenir ; « qu'il aura la jouissance des forêts et « pâturages ; que les corvées au profit des « employés cessent tandis que celles que « le gouvernement impose sont payées ; « si, disons-nous, la nation prend en « mûre considération tous ces avantages, « nous espérons qu'il deviendra évident « pour tout le monde que l'impôt pro- « posé est un des plus modiques auque. « un peuple ait jamais été soumis en Eu- « rope. Nous verrons s'il nous sera pos- « sible de faire face à toutes les dépen- « ses avec ces seules ressources. Après « un an révolu, notre ministre des fi- « nances présentera à nous, au conseil « d'État et à l'assemblée nationale le « compte exact des recettes et des dé- « penses.

« Afin que cet impôt de trois écus « par semestre soit réparti le plus équi- « tablement possible, et que tout Serbe, « le plus riche comme le plus pauvre, « l'accepte sans murmurer, je vous fais « présenter ici le tableau des hommes « mariés, avec l'indication de leurs biens « et avoir. D'ailleurs les kmètes et les « starostes savent combien chacun de « leurs frères avait à payer pour la dîme. « L'impôt sera réparti d'après ces rele- « vés et proportionnellement aux for- « tunes. Quant à la fixation de chaque « part individuelle, ni nous ni notre gou- « vernement n'aurons à nous en occu- « per ; ce soin regardera exclusivement « les anciens dans les diverses commu- « nautés. Ces derniers devront prendre « connaissance de ces tableaux, relever « avec soin les dîmes de chacun ; et, « après s'être concertés avec les capi- « taines de district et les juges, déter- « miner la quote-part individuelle de leurs « frères en toute justice et équité, afin « que personne n'ait le droit de récla- « mer, et que les plus pauvres ne vien- « nent pas me poursuivre de leurs do- « léances.

« En vous soumettant cet exposé, « j'attends de vous tous et de chaque « district en particulier une opinion « écrite, franchement et loyalement mo- « tivée, pour que je puisse savoir si vous « êtes satisfaits des règlements qui vien-

« nent de vous être soumis touchant « la quotité et le mode de perception « des impôts. J'engage donc tous ceux « qui sont ici rassemblés à me donner « consciencieusement leur avis. Ensuite, « après avoir prêté le serment d'observer « les statuts de l'État, désiguez les in- « dividus les plus dignes et les plus « capables, et laissez-leur une procu- « ration comme à vos fondés de pou- « voir, afin que je puisse, conjointement « avec le conseil d'État et ces délégués, « prendre ultérieurement telles mesures « qui seront jugées nécessaires. Ces me- « sures seront communiquées plus tard « à la nation, afin que personne n'en « ignore. Les mêmes individus, choisis « par vous à cet effet, seront vos dépu- « tés, et envoyés aux frais de leurs com- « mettants. Ils assisteront à chaque as- « semblée pour réviser les comptes et en « référer au peuple. Il est impossible « qu'une assemblée si nombreuse se réu- « nisse chaque année sans qu'il en ré- « sulte de grandes dépenses; mais le « mode que je vous propose est adopté « dans les autres États, et la coopéra- « tion de ces députés est absolument « nécessaire. »

Ce discours, prononcé devant une assemblée d'hommes qui, pour être étrangers à la civilisation européenne, ne manquaient cependant ni de tact ni de finesse, revèle dans le prince Milosch Obrénovitch une aptitude peu commune à manier les esprits et à assouplir les résistances les plus opiniâtres. Les concessions que lui arrache la nécessité, il a l'air de les faire de son propre mouvement, et telle est l'adresse de sa parole que rien, dans l'exposé des mesures qu'il propose, n'annonce l'embarras d'un chef de gouvernement forcé de capituler avec les représentants d'un mouvement insurrectionnel. Il n'accuse pas pour ne pas être obligé de se défendre à son tour : tout ce qu'exige le peuple, la responsabilité du prince, celle des agents du pouvoir, la garantie des droits, l'assiette des impôts, la répression des abus, il a songé à tout; mais le temps lui a manqué pour mener à prompte et heureuse fin tant de réformes si compliquées; et la révolte, loin d'en accélérer la réalisation, n'a fait que les retarder : un gouvernement sage ne marche qu'avec lenteur, pour ne pas être forcé de reculer. Quand il parle de l'impôt, il montre encore plus d'assurance : la Servie a pris rang parmi les États; si elle veut un gouvernement qui puisse se comparer avec celui des autres États, un haut clergé, une administration, des relations suivies avec les cours étrangères, une police et une force publique, elle doit se résigner à des sacrifices sans lesquels on ne peut ni fonder ni maintenir tous ces établissements. La simple énumération des bienfaits dont la nation lui est redevable le justifie et l'élève en face de ses ennemis, et telle est sur l'assemblée l'ascendant de cet homme, qui ne savait pas même écrire, que ses ennemis en sont réduits à regretter de lui avoir préparé ce nouveau triomphe et à trembler pour leur propre tête. Pour sortir de cette situation périlleuse, il ne reste plus qu'à faire comme le prince, à dissimuler comme lui. Si Milosch les a pénétrés; s'il sait que la demande de réformes en faveur du peuple n'était qu'un prétexte pour leur avidité et leur ambition, eux aussi le connaissent; ils prévoient qu'une fois le danger passé le préposé du sultan les mènera de nouveau à la turque; et ils pourront dire au peuple : Nous avons été plus clairvoyants que vous; vous en avez fait l'expérience : pour détruire la tyrannie il faut abattre le tyran.

Quoique les réformes exposées dans le discours de Milosch soient parfaitement appropriées aux mœurs, au caractère et à la condition politique des Serbes, il n'en porte pas moins l'empreinte des idées qui dominaient en Europe et que répandaient dans tout le monde les organes de la presse philosophique et parlementaire. Jamais, depuis la conquête des Turcs, les droits et les devoirs du souverain et du peuple n'avaient été formulés avec cette précision. Les cabinets des États voisins s'en alarmèrent, et l'on s'efforça de jeter du ridicule sur des vues dont le seul défaut était de n'être pas sincères et de décréter par une charte le passage de la barbarie à la civilisation. Ce que le prince n'avait pas soupçonné, parce que les formes du gouvernement turc, qu'il trouvait commode de suivre, reposent sur les faits bien plus que sur les idées,

pourvu que celles-ci ne dérivent pas du principe religieux, c'est qu'il s'imposait l'obligation d'être fidèle à ses promesses et de renoncer à l'absolutisme; or, comme il n'avait nullement l'intention de n'être qu'un prince constitutionnel, il devait s'attendre à voir s'élever contre lui et les factions, pour lesquelles les réformes n'étaient qu'un pretexte, et les gens de bonne foi, qui voulaient le mieux et qui croyaient y arriver à la suite des agitateurs. La nouvelle constitution allait donner elle-même des armes aux mécontents. Les kniézes, les conseillers, les grands officiers de l'État, les kmètes (ou maires) ne pouvaient plus être traités en esclaves; ils participaient d'après la déclaration du prince au gouvernement; ils assistaient et surveillaient celui que jusqu'alors on avait appelé le *maître*.

Les besoins étaient connus, les droits définis; il ne s'agissait que de les codifier. Davidovitch, alors secrétaire du prince, et quelques jeunes gens que leurs études désignaient plus spécialement pour ce travail furent chargés de rédiger la charte de 1835. Elle fut promulguée le 15 février avec toutes les solennités dont les peuples et surtout les Slaves aiment à entourer les nouveautés.

Elle était composée de quatorze chapitres. Le premier, composé de deux articles, définissait l'étendue et l'état de la Servie; le deuxième fixait les couleurs nationales et les armes serbes; le troisième, en deux articles, traitait des employés du pays; le quatrième, en huit articles, de la législation et du mode d'administration; le cinquième, en trente articles, concernait le prince; le sixième, en trente-deux articles, le conseil d'État; le septième, en cinq articles, était relatif aux tribunaux; le huitième, en dix articles, aux assemblées ou diètes; le neuvième, en sept articles, s'occupait de l'Église; le dixième, en neuf articles, des finances; le onzième (vingt-quatre articles) des droits généraux des Serbes; le douzième (huit articles) des droits des employés; le treizième (deux articles) des changements et additions à faire dans la constitution; enfin le quatorzième renfermait un article unique.

Cette charte, comme toutes les autres dont l'existence est plus ou moins éphémère, se composait de deux éléments distincts, d'axiomes de droit naturel, renforcés de citations de l'Évangile, c'est-à-dire de vérités admises comme incontestables et formant la base de toutes les législations, et en second lieu de dispositions accidentelles, dont rien ne pouvait garantir la durée. Le premier défaut de la charte serbe de 1835, c'était que le prince et le peuple qui contractaient comme pouvoirs libres et indépendants étaient politiquement sous la dépendance de la Turquie; et que cette transaction *pleno jure* ne pouvait que blesser le pouvoir souverain. On ne conçoit guère, en effet, comment un peuple soumis au tribut et contraint de voir ses forteresses occupées par des troupes étrangères peut se croire maître de modifier ses institutions à l'instar d'une nation absolument indépendante. On lui a laissé, il est vrai, le droit de régler comme il l'entendra son administration intérieure; mais le sultan ne pourra reconnaître ce droit qu'en tant qu'il ne portera aucune atteinte à la dépendance politique; car cette dépendance est la condition nécessaire de la concession. Milosch le sentait si bien qu'il se crut libre d'agir à sa fantaisie tant qu'il compta sur l'appui de la Porte. Réformateur de bonne foi, il n'aurait pu éviter une rupture ouverte avec le gouvernement turc; et, après cette infraction flagrante des traités, il lui aurait fallu renoncer à la protection de la Russie. Il se flatta que son habileté le tirerait de cette position fausse; mais quand on vit que le peuple serbe était près de se révolter contre le prince désigné par le Grand-Seigneur, ou le sacrifia sans hésiter.

L'ambition avait entraîné Milosch à plusieurs démarches qui ne pouvaient que le compromettre. Dans la constitution, il était désigné comme le chef de tous les Serviens; et comme l'orgueil national aimait à se reporter à l'époque de leur plus grande puissance, il était difficile de dire où s'arrêteraient les prétentions de ce peuple récemment émancipé.

Lorsqu'on s'occupait de la rédaction de cette charte, quelques Bulgares qui se trouvaient présents furent regar-

dés comme des députés de leur province, quoique la Turquie ne les eût nullement accrédités en cette qualité. Il semblait donc que Milosch assumât le rôle de régénérateur non-seulement pour la nation serbe, mais pour tous les Slaves méridionaux, ce qui était une menace pour Constantinople. En un mot, il s'aliénait le pouvoir dont le sien n'était qu'une délégation pour s'assurer les sympathies du peuple. Il ne faisait pas même un mystère de ses vues à cet égard : plus d'une fois on lui a entendu dire que les autres tribus de raïahs devaient aussi obtenir un gouvernement chrétien. Avec toutes ces idées sur la grandeur future de la Servie, il n'était rien moins que pressé de lui donner, au moins par anticipation, la jouissance des droits et des franchises d'un peuple libre. Tout flatté qu'il était de fonder des institutions qui porteraient leurs fruits dans l'avenir, il s'accommodait volontiers des formes despotiques d'un pacha, et il était bien aise de pouvoir donner pour prétexte à ses délais les dispositions peu favorables de la Turquie, de l'Autriche et de la Russie à l'égard d'institutions si libérales.

La porte suivait avec sollicitude toutes ses démarches : habituée à briser sans scrupule les instruments qui la gênent, elle dissimule jusqu'au bout et ne frappe que lorsqu'elle peut le faire sans danger.

En 1835, dans le courant de l'été, Milosch reçut l'invitation de se rendre à Constantinople. Connaissant les habitudes vénales de cette cour, il eut soin de ne point partir les mains vides ; Mahmoud lui fit un accueil distingué, et dit en parlant du prince : « Ses présents sont nobles comme lui-même. » Cette faveur exprimée d'une manière si flatteuse lui donna l'assurance que tout ce qu'il pourrait faire serait approuvé, et il résolut de ne rien changer dans sa manière de gouverner les Serviens. Comme s'il eût voulu que personne n'en doutât, il fit publier dans la gazette officielle qu'en Servie le prince était le seul maître, et que personne autre que lui n'avait le droit de se mêler de politique. La conclusion de l'article était que le pays s'applaudissait d'être placé sous un gouvernement monarchique.

Cette déclaration avait sans doute pour objet de calmer les appréhensions des grandes puissances limitrophes ; mais elle était inopportune et semblait défier l'opposition et le mécontentement populaire.

Les Serviens se seraient peut-être résignés à un gouvernement qui eût mis les grands et la masse de la nation sous le même niveau ; et c'était le but auquel tendait Milosch, qui croyait pouvoir remplacer la liberté par l'égalité. Mais le plus grand vice du despotisme, c'est la nécessité où le met sa nature d'employer une foule de despotes secondaires, qui se regardent comme irresponsables parce qu'ils agissent au nom d'un pouvoir qui ne relève que de lui-même. En Turquie, cet inconvénient est tempéré par la haute position religieuse du sultan. Quant un pacha abuse de son autorité au point de devenir un embarras pour le gouvernement, il tombe en vertu du même principe dont il a méconnu les limites. Mais les employés de Milosch étaient Serbes, et les abus de pouvoir qu'ils se permettaient étaient plus blessants pour leurs compatriotes que si l'on avait eu à les supporter de la part d'un spahi, d'un mousselim ou d'un kadi. La haine et le mécontentement remontaient naturellement jusqu'au prince, qui se crut assez fort pour tout braver et se montra plus entier et plus inflexible que jamais. Soit qu'il ne fût pas insensible à l'amour des richesses, soit plutôt qu'il méprisât assez les autorités turques pour espérer d'être soutenu tant qu'il serait en état d'acheter leur appui, il paraissait uniquement occupé de grossir ses trésors par toutes sortes de monopoles. Quelques-uns de ses actes portent le cachet d'une fiscalité révoltante. Les Serviens tirent leur sel de la Valachie, qui en exporte annuellement chez eux environ trente millions d'okas. Milosch s'empara de tout ce commerce, en prenant pour son compte sur les marchés valaques la quantité nécessaire à la consommation générale ; il fallut donc acheter le sel du prince ou s'en passer. Il suivit le même système pour certains articles d'exportation ; il les accaparait en imposant au vendeur les conditions du marché, de sorte qu'il pouvait calculer d'avance le bénéfice net de ses

spéculations. Cette conduite excitait un mécontentement d'autant plus grand que les profits résultant de ce trafic se dépensaient en partie hors du pays. Ainsi il achetait des terres en Valachie, comme s'il eût craint que des proprietes en Servie ne lui offrissent pas la même sécurité. En se rappelant ce qu'il avait dit devant l'assemblée, qu'à l'avenir la Servie ne serait gouvernée que par des princes décidés à vivre et à mourir pour le peuple, parce que leurs intérêts seraient les mêmes, on se demandait s'il avait été de bonne foi dans ses promesses ou si ses dispositions s'étaient modifiées par l'exercice du pouvoir.

Cependant il s'occupa de la rédactiou d'un code servien, travail négligé depuis longtemps. Cette compilation fut confiée à deux juristes de la Servie autrichienne; mais la rédaction marchait lentement, et en attendant les choses suivaient leur cours ordinaire. La continuation des anciens abus ne faisait que plus vivement désirer les réformes promises : tout semblait présager uue crise prochaine.

Pour cette fois l'opposition, au lieu de recourir à une résistance ouverte, suivit une marche plus prudente et plus sûre : les ennemis du prince affectaient une graude confiance dans la promulgation des lois préparées, et en dirigeant de ce côté les espérances du peuple ils le préparaient par degrés à user de violence lorsqu'il deviendrait manifeste qu'on s'était joué de sa crédulité. Ce calme apparent fit supposer à Milosch que sa fermeté avait découragé toutes les résistances; et son despotisme se donna pleine carrière. Il attaqua sans ménagement les meneurs de la dernière révolte comme pour leur prouver que le pouvoir qu'ils avaient essayé de limiter n'avait plus rien à craindre de personne.

Parmi ceux qui étaient le plus animés contre Miloch, était George Protitch. Ce chef, qui avait subi une peine corporelle, s'était vu cependant appelé à faire partie du conseil national. D'abord il n'avait point trempé dans le complot de Krouschévatz; mais, plus tard, son animosité contre Milosch s'était montrée à découvert : « Si vous voulez arriver à un résultat sérieux, avait-il dit aux conjurés, il faut commencer par vous débarrasser du prince; et cela par tous les moyens possibles : autrement, il finira toujours par avoir raison de ses ennemis. En 1836, il n'échappa que par la fuite au danger qui le menaçait. Milosch, dans sa jalousie soupçonneuse, n'épargna pas même son frère Jéphrem, dont l'assistance lui avait été utile dans les commencements de son administration, mais qui depuis s'était rangé parmi les opposants. En 1837, il fut obligé de quitter le pays ainsi que Voutschitch, dont il a déjà été parlé plusieurs fois.

Ce Voutschitch, dont le véritable nom était Thomas Péritschitch, tenait un des premiers rangs parmi les momkis, favoris du prince, pour lequel il avait quitté le parti de Hadji Prodan. Déjà, à cette époque, il s'était séparé du prince à la suite d'une disgrâce accidentelle; depuis on le fit knièze, et il rendit en cette qualité de grands services dans la révolte de Djac. Personne n'eut des alternatives plus brusques et plus fréquentes de disgrâce et de faveur. Ainsi, après s'être réfugié en Valachie pour échapper à la colère du prince, celui-ci le rappela et le nomma grand serdar. On le retrouve ensuite, et presque immédiatement après cette marque de haute confiance, en exil à Semendria, d'où il fut encore rappelé pour remplir une place dans le service de la princesse. Il jouait aussi un rôle important dans les troubles de Schabatz, où sa conduite ne fut pas à l'abri de reproches. Milosch, qui ne savait point résister à un premier emportement, lui dépêcha un de ses affidés avec ordre de l'amener mort ou vif. Ce momki entra dans la chambre de Voutschitch en tenant un pistolet d'une main et des chaînes de l'autre : Choisis, lui dit-il. Voutschitch se contenta de lui demander qui l'envoyait; et, lorsqu'il eut appris que c'était Milosch il présenta de lui-même ses pieds aux entraves. Ce fut dans cet état qu'il comparut devant le prince. Celui-ci lui pardonna, le nomma membre de la cour suprême de justice, et le chargea même de la défense de Kragoujévatz. Là, comme on l'a vu précédemment, il n'opposa aucune résistance à l'armée insurgée; ce qui l'exposa à

un mécontentement qu'il n'était pas facile d'apaiser. Lorsque Milosch, à son retour de Constantinople distribua au nom du sultan des décorations aux premiers fonctionnaires de l'État, il ne fut point question de Voutschitch, et dans un article imprimé dans une feuille allemande (*Allgemeine Zeitung*) et qu'on regardait comme officiel, Voutschitch était représenté comme un traître qui avait livré la ville aux révoltés. Lorsqu'on lui donna lecture de cet article, il porta la main à son épée et s'écria : Quand viendra mon tour d'écrire, voilà ce qui sera ma plume. Ce peu de mots suffisent pour peindre son caractère. Voutschich ne sait ni lire ni écrire; il est sobre de paroles, même lorsqu'il s'agit de ses propres actions; mais à un jugement droit il joint une fermeté inébranlable : on lui reconnaît du courage, de la présence d'esprit; il est impitoyable; en un mot, c'est avec raison qu'on le redoute et qu'on s'estime heureux de l'attirer dans son parti. (Ranke, *Histoire de Servie.*)

Milosch possédait incontestablement les qualités et les vices qui font le despote complet; mais, comme la fermeté, la patience et un courage instinctif sont les traits généraux du caractère serbe, les chefs, qui étaient las de trembler sous lui, s'apprêtaient à le combattre avec les mêmes armes. Tout leur espoir reposait sur les dispositions du peuple. Après la lecture de la charte de 1835, lorsque le prince reçut l'invitation de se rendre à Constantinople, les Serviens, sous l'influence de leur première joie, avaient donné au fondateur de l'indépendance nationale les témoignages les plus directs et les plus passionnés de dévouement et de gratitude. On ne voulait pas même le laisser partir. On le suppliait dans une adresse signée par les notables et approuvée avec enthousiasme par le peuple d'envoyer vers le sultan quelqu'un des membres de sa famille; mais de ne point enlever un père à ses enfants. Ces manifestations, expression naïve des sentiments d'un peuple à demi sorti de l'état barbare, avaient laissé dans les esprits une impression que le temps et l'obstination de Milosch dans son système pouvaient seuls détruire. Ses ennemis ne doutaient pas qu'après tant d'espérances déçues le mécontentement prendrait à la première occasion le caractère d'une révolte nationale et que toute l'habileté du prince serait impuissante à la calmer. Mais il ne suffisait pas d'aigrir les craintes et de fomenter les haines à l'intérieur; il fallait attaquer Milosch dans le principe même de son autorité, en le rendant suspect à la Porte. Ce gouvernement, dont les dernières concessions en faveur de la Servie lui avaient été arrachées par le cabinet de Saint-Pétersbourg, ne voyait pas sans une secrète satisfaction que les embarras de la situation résultaient du système que lui avait imposé la politique étrangère. Comme les libertés s'enchaînent logiquement, il attendait que les prétentions des Serviens parussent assez alarmantes à la Russie et à l'Autriche pour qu'on lui permît de revenir à l'ancien système. D'un autre côté, Milosch ne s'effaçait pas assez comme vassal; et il paraissait à craindre que tous les Slaves chrétiens de l'empire turc ne finissent par se réunir à la Servie ou ne formassent entre eux une confédération dont la religion donnait la base. Dans cette appréhension, plus Milosch lui paraissait capable de se poser comme chef de ce mouvement, moins la Porte était disposée à le maintenir au pouvoir. Tout ce qui pouvait amener une rupture entre Milosch et la nation serbe entrait donc subsidiairement dans ses vues. Les prétextes et même les motifs ne lui manquèrent pas. On pouvait reprocher au prince d'avoir fait tourner à son avantage personnel des concessions qui étaient inséparables d'une soumission et d'une fidélité entières; de s'être montré trop indulgent en traitant les raïahs insurgés : enfin, dans sa persistance à gouverner la Servie comme État indépendant on trouvait qu'il sacrifiait à son ambition les intérêts du sultan. Les hauts fonctionnaires de l'empire, dont la magnificence de ses présents avait excité la jalousie, avaient remarqué sa répugnance à baiser les pieds du Grand-Seigneur, et ils affectaient de dire que Milosch était trop puissant pour un vassal. Même à l'époque de son voyage à Constantinople, quelques-uns des Serviens qui formaient sa suite, avaient

adresse contre lui aux autorités turques des plaintes que la jalousie et la malveillance avaient probablement accueillies, de sorte que les rivaux du prince savaient qu'en cas de révolte ils trouveraient des préventions toutes faites et un puissant appui. Ils n'ignoraient pas que Milosch sollicitait un autre firman qui fût comme la consécration du pouvoir tel qu'il aspirait à l'exercer. Cet acte lui fut accordé, mais en termes plus conformes aux vues de ses ennemis qu'à ses prétentions. Aussi ne se pressa-t-il pas de le faire connaître. Il porte la date du 24 décembre 1838; nous le donnons ici son entier, comme étant une expression dans fidèle de la situation des Serbes au point de vue des Turcs.

« A toi, vizir Joussouf- Mouhla-Pacha, et au prince du peuple serbe, salut et prospérité!

« D'après les priviléges et les libertés « accordés aux habitants de la Servie « pour leur fidélité et leur attachement, « et d'après le contenu de plusieurs hattischérifs émanés de nous sous différentes dates, il a été trouvé nécessaire de donner à cette province une « organisation et une constitution « particulière, privilégiée et inaltérable, « sous la condition que les Serbes « observeront ponctuellement les devoirs de la fidélité et de l'obéissance, « et qu'ils acquitteront le tribut à ma « Sublime Porte exactement et aux époques prescrites.

« D'après le contenu du décret impérial que tu as reçu précédemment, et « conformément à la constitution organique concédée au peuple serbe, la « dignité princière a été donnée à ta « personne et à ta famille comme une « récompense de ta fidélité et de ton attachement.

« 2. Le gouvernement intérieur du « pays est confié à tes soins et à ta fidélité; et quatre mille bourses (cinq cent « mille francs) sont destinées annuellement à tes dépenses.

« 3. En même temps je te confère « A) la nomination des employés pour « les différentes branches d'administration de la province; B) le pouvoir « d'exequatur; C) le commandement de « toutes les troupes nécessaires pour « faire la police, maintenir l'ordre et la « tranquillité du pays, prévenir ou réprimer les attaques et le tumulte; « D) la répartition et la collecte du tribut « ainsi que la distribution des charges « publiques; E) la nomination des commissions nécessaires et la publication « des instructions conformes à l'ordre « à tous les employés de la province; « F) la juridiction et le droit de punition « et de grâce pour les crimes.

« 4. Avec ce pouvoir qui t'est confié, tu auras donc le droit entier de « choisir, de nommer et d'installer trois « individus qui seront soumis à tes commandements, et formeront une administration centrale, comme l'exige « le bien du pays et des habitants; devoir qui t'est prescrit. Un de ces fonctionnaires s'occupera des affaires de « l'intérieur, un autre des finances et « le troisième de la justice.

« 5. Tu auras une chancellerie particulière, confiée à la direction de ton « lieutenant (*namestnik*), que tu chargeras de dresser les passe-ports et de « régler les rapports des Serbes avec les « nations étrangères, ainsi que les intérêts nationaux.

« 6. Un conseil composé de primats « et de notables serbes sera institué. « Le conseil se composera de dix-sept « membres un desquels occupera la présidence.

« 7. Quiconque n'est pas né en Servie ou n'est pas nationalisé, n'a pas « trente-cinq ans au moins ou ne possède « pas de biens immeubles ne peut être « membre de ce conseil.

« 8. Le président et les membres de « ce conseil seront choisis par toi, sous « la condition qu'ils posséderont la confiance entière du peuple et qu'ils auront pour eux l'opinion publique, soit « à cause de leur habileté et de leurs « autres qualités d'honnêtes gens, soit à « cause de leurs précédents services.

« 9. Le choix fait, et avant d'entrer « en fonctions, les membres du conseil et toi comme eux prêterez serment, entre les mains du métropolitain, de ne pas agir contre les intérêts « du peuple, contre les devoirs prescrits « par le service et la conscience et contre « ma volonté impériale.

« 10. La charge du conseil sera uniquement de veiller aux intérêts du

« peuple et de l'aider de son expé- « rieuce.

« 11. Sans le consentement du con- « seil aucune loi ne pourra être décré- « tée ui aucun impôt établi.

« 12. Le traitement des membres du « conseil sera fixé par toi d'une manière « convenable et de commun accord; et, « quand les assemblées seront iustituées « dans le lieu du gouvernement central, « ses attributions s'étendront sur les ob- « jets suivants : A) Le jugement et la « décision des demandes et des points « litigieux ayant rapport aux décrets et « lois du pays, à la justice, au tribut et « autres impôts; B) la fonction des trai- « tements et des rémunérations des em- « ployés du pays, ainsi que l'installation « de ceux qui seraient jugés nécessai- « res; C) l'estimation des dépenses an- « nuelles nécessaires à l'administration « du pays ainsi que la délibération des « moyens les meilleurs et les plus con- « venables pour établir et lever les im- « pôts qui doivent faire face aux dé- « penses; D) enfin la délibération sur « une loi qui détermine le nombre, la « solde et le règlement de service de la « milice nationale nécessaire pour le « maintien de l'ordre et de la tran- « quillité;

« 13. Ce conseil aura le droit de faire « des propositions touchant des lois qui « lui paraîtraient utiles, en en motivant « les avantages et en apposant à ces « propositions les signatures du prési- « dent et du secrétaire, sous la con- « dition toutefois qu'elles ne porteront « aucune atteinte aux droits légitimes « de la suzeraineté de ma Sublime- « Porte.

« 14. De pareilles demandes seront « suivies de discussions, et la décision « aura lieu a la pluralité des voix.

« 15. Le conseil est autorisé à exiger « annuellement, en mars et avril, des « trois ministres mentionnés, un ta- « bleau de leurs mesures administratives « pour l'année écoulée et à examiner « leurs comptes.

« 16. Ces trois ministres, de l'inté- « rieur, des finances et de la justice, « ainsi que le directeur de la chancelle- « rie assisteront, pendant la durée de « leur charge, aux séances du conseil, « après avoir prêté serment.

« 17. Les dix-sept membres du con- « seil ne peuvent être destitués avant « que ma Sublime-Porte ait reconnu « qu'ils se sont rendus coupables de « quelque crime, de la violation de la « loi ou d'autres ordonnances en vi- « gueur.

« 18. Parmi les Serbes il sera choisi « et nommé un *kapou-kiaia*, qui ré- « sidera toujours auprès de ma Haute- « Porte pour que les affaires serbes « soient soumises à une administration « conforme a mes intentions impériales, « aux libertés de la nation et aux règle- « ments sur l'organisation de ce pays.

« 19. Les affaires de police, les qua- « rantaines, l'expédition des ordres du « prince aux employés des districts, « l'administration des établissements « d'utilité publique et de la poste, l'exé- « cution des ordonnances concernant les « pauvres du pays sont dans les attri- « butions du ministre de l'intérieur.

« 20. Le ministre des finances exa- « mine les comptes de l'État; il s'occupe « d'encourager le commerce, de con- « server et d'administrer les revenus « publics, dont le budget est fixé par les « lois du pays, d'après les comptes éta- « blis par les autres ministres : il aura « soin de faire dresser un cadastre des « propriétés immobilières, tant publi- « ques que particulières, ainsi qu'un « tableau des propriétés mobilières du « pays et de l'État. Il surveillera l'ex- « ploitation des mines, l'aménagement « des forêts et les autres détails qui « concernent sa chancellerie.

« 21. Le ministre de la justice et qui « est en même temps le directeur de « l'instruction publique et de la diffu- « sion des sciences utiles est chargé de « s'assurer si les décisions prises ont été « exécutées, de recevoir les plaintes qui « s'élèveraient contre les juges et de « prendre des décisions à cet égard; de « s'assurer si les juges sont capables, et « de se faire remettre tous les trois mois « un relevé sommaire des procès jugés « par eux; de surveiller la construction « des prisons ainsi que leur régime et « les améliorations reconnues possi- « bles.

22. Il aura également dans ses attri- « butions la moralité publique, l'établis- « sement des écoles et les encourage-

« ments donnés aux sciences. Il aura « l'inspection des hôpitaux et autres établissements d'utilité publique, et s'entendra avec les anciens de l'Église « pour tout ce qui concerne la religion « et le service divin.

« 23. Un étranger, à moins qu'il ne « soit naturalisé Serbe, ne peut remplir aucune de ces dignités.

« 24. Ces trois ministres seront indépendants chacun des deux autres « dans l'exercice de leurs attributions « respectives; chacun d'eux aura sa « chancellerie particulière.

« 25 Chacune de ces divisions formera plusieurs bureaux; et chaque « publication concernant les affaires de « l'État qui émanera de ces bureaux « devra porter une signature. Aucune « décision d'une nature mixte et appartenant à deux départements ne « sera exécutoire que si elle est revêtue « de la signature des chefs de bureau « compétents, et qu'après avoir été portée et enregistrée au protocole des bureaux ausdits.

« 26. Les trois ministres rédigeront « chaque année, en mars et en avril, « un tableau de toutes les affaires traitées « et terminées dans leurs chancelleries, « ainsi qu'un relevé de celles qui leur « sont soumises; ces documents seront « revêtus de leurs sceau et signature, « ainsi que de la signature des chefs de « bureau; et ce tableau sera soumis au « conseil de la province.

« 27. Ma volonté expresse est que « les habitants de la Servie, sujets de ma « Sublime-Porte, jouissent de la liberté « personnelle, et que toute protection « leur soit assurée dans les places honorifiques et dignités qu'ils pourront « remplir. Il est contraire à ma volonté « impériale que qui que ce soit perde ses « droits civils sans jugement préalable « ni qu'il soit exposé à une peine ou « persécution illégale. En conséquence « il a été jugé nécessaire d'ériger des « cours de justice pour punir les coupables, reconnaître le droit de chacun, « rendre bonne justice et atteindre les « délits définis par la loi.

« 28. Aucun Serbe ne pourra donc « être soumis à une amende ni à des « peines corporelles avant d'avoir été « convaincu et condamné d'après la loi. « Ces cours de justice s'occuperont des « contestations, connaîtront des crimes « et violations des lois; mais dans aucun « cas on n'appliquera la peine de la confiscation des biens.

« 29. Trois espèces de cours de justice seront établies : la première, dans « les villages, sera composée de starostes « (anciens), et portera le nom de justice de paix; la seconde, qui formera « la première instance, sera établie dans « chacun des dix-sept districts de la « Servie; enfin la troisième cour, ou « cour d'appel, agira dans le lieu où le « chef du gouvernement aura sa résidence.

« 30. La justice de paix de chaque « village sera composée d'un président « et de deux membres élus par les habitants du lieu. Les attributions judiciaires de ce tribunal local, quant à la « détermination des peines et à la décision des contestations, ne s'étendront « pour les affaires criminelles qu'à une « peine de trois jours d'arrêt ou de dix « coups de bâton, et pour les affaires « civiles aux procès dont les points contestés ne dépasseront pas une valeur « de vint-cinq francs.

« 31. Les enfants et les parents des « coupables ne sont pas responsables « pour leurs père et mère et parents, « et ne peuvent être punis en leur lieu « et place.

« 32. Dans les tribunaux locaux on « n'instruit que sommairement et verbalement. Les jugements et procédures dans les deux autres cours de « justice se font par écrit. Le tribunal « de village renvoie au tribunal de district tout procès dont l'objet dépasse « cent piastres, ainsi que toute décision « sur un delit emportant une peine de « plus de dix coups de bâton.

« 33. Le tribunal de district décide « dans les contestations en première « instance; il sera composé d'un président, de trois autres membres et d'un « personnel suffisant de chancellerie.

« 34. Quiconque n'a pas atteint sa « trentième année ne peut être nommé « ni président ni conseiller de cour.

« 35. Le tribunal de district connaîtra des affaires criminelles et civiles.

« 36. Tout individu condamné par « le tribunal de district aura huit jours

« pour en rappeler. Au bout de huit « jours le jugement porté acquiert force « de loi.

« 37. La conr d'appel s'occupera « uniquement de révisions et des déci- « sions portées par le tribunal de pre- « mière instance. Les quatre conseillers « de cette cour doivent avoir atteint leur « trente-cinquième année.

« 38. Les membres de la cour d'appel « doivent être nés Serbes ou s'être fait « naturaliser.

« 39. Quant aux procès renvoyés « d'une cour à l'autre, le président est « tenu de délivrer aux parties intéres- « sées un résumé des délibérations, « muni de son cachet et de sa signa- « ture.

« 40. Un membre du tribunal de jus- « tice de paix ne peut être membre d'une « des deux autres cours de justice.

« 41. Après la mort d'un membre « appartenant à l'une de ces deux cours, « on aura égard, en désignant son suc- « cesseur, aux années de service et à l'âge « des candidats.

« 42. Aucun des membres de ces tri- « bunaux ne peut être privé de ses fonc- « tions, pour cause de négligence dans « ses devoirs ou de violation des lois, « avant que sa culpabilité ait été lé- « galement constatée.

« 43. Un militaire ou employé civil, « de même qu'un ecclésiastique, ne peut « être puni qu'après constatation du dé- « lit et jugement formel.

« 44. Les employés civils et mili- « taires, ainsi que les ecclésiastiques, ne « sont point soumis aux peines corpo- « relles : les moyens de répression à « leur égard sont les réprimandes, la « prison, la destitution et le bannisse- « ment.

« 45. La Servie jouit de la liberté illi- « mitée du commerce; chaque Serbe a « donc le droit de se livrer à tel trafic « qu'il juge convenable, à moins que le « prince, d'un commun accord avec le « conseil national, ne trouve urgent de « restreindre momentanément le com- « merce de certains articles.

« 46. Chaque Serbe observant les lois « est maître de ses biens en toute pro- « priété. Il peut les aliéner, les vendre, « les léguer sans autre motif que sa vo- « lonté.

« 47. Il ne peut perdre ce droit que « par un jugement émanant d'une des « cours de justice du pays.

« 48. Tout Serbe est tenu de s'adres- « ser pour obtenir justice au tribunal « de son district; et il ne peut être « sommé de comparaître que par le tri- « bunal local.

« 49. Aucun Serbe ne sera désormais « tenu de faire des corvées (Robot.)

« 50. Les dépenses nécessitées par « l'établissement et l'entretien des ponts « et des tours sont à la charge des com- « munes environnantes.

« 51. Attendu que le gouvernement « central de la principauté a la surveil- « lance des routes postales, des ponts et « autres établissements d'utilité publi- « que, les particuliers doivent être en- « couragés à porter leur attention sur « ces travaux.

« 52. Tu t'entendras avec le conseil « pour déterminer la paye des ouvriers « pauvres chargés des travaux publics « et un traitement fixe pour les employés « dans les différents services.

« 53. Tout employé peut renoncer à « ses fonctions après un certain nombre « d'années de service ou pour des rai- « sons légales. Lorsqu'il aura pris sa « retraite, on lui assignera une pension « en rapport avec l'importance et la « durée de ses services.

« 54. Toute charge est conférée par « un décret du prince; mais l'avance- « ment n'a lieu que d'après le rang, l'an- « cienneté et l'examen préalable pres- « crit.

« 55. Les personnes qui ont été em- « ployées comme jurisconsultes doivent « toujours rester dans la carrière judi- « ciaire, pour acquérir plus d'expérience « dans ce qui a fait l'objet spécial de « leurs études.

« 56. Un employé civil ou militaire ne « peut pas faire partie, même provisoi- « rement, d'une cour de justice.

« 57. Attendu que les Serbes, sujets « de la Sublime-Porte et lui devant un « tribut, appartiennent à l'Église grec- « que, je leur ai donné la complète li- « berté de célébrer leur service divin d'a- « près les cérémonies en usage, ainsi que « celle de se choisir, sous ton assistance « et ta surveillance, leur métropolitain « et leurs évêques, sous la condition que,

« conformément aux canons de l'Eglise,
« ils soient soumis à la puissance ecclé-
« siastique du patriarche résidant à
« Constantinople, qui doit être regardé
« comme le chef de l'Eglise et du synode.
« En outre, il est conforme aux libertés
« et privilèges accordés anciennement
« par la Porte-Ottomane à ses sujets
« chrétiens, que les chefs du clergé ad-
« ministrent seuls les affaires de l'É-
« glise, en tant qu'elles sont indépen-
« dantes des affaires politiques. D'autre
« part, les rémunérations et dotations du
« métropolitain, des évêques, des igou-
« mènes, des autres membres du clergé,
« de même que les fonds affectés aux
« fondations pieuses, sont déterminés
« par le peuple : les mêmes règlements
« s'appliqueront donc au traitement et
« à la dignité du métropolitain et des
« évêques de Servie.

« 58. On désignera, pour la Servie,
« les lieux où le haut clergé s'assem-
« blera pour tenir conseil sur les affaires
« concernant le métropolitain, les évê-
« ques et l'Église.

« 59. Les seigneuries et les timars
« sont abolis en Servie, et cet usage ne
« pourra désormais y être introduit de
« nouveau.

« 60. Tout Serbe est soumis à l'impôt
« et autres taxes. Les employés doivent
« être imposés en raison de leurs pro-
« priétés, mais le clergé est exempt de
« toutes ces charges.

« 61. Attendu que la Servie se com-
« pose de districts dont chacun se par-
« tage en subdivisions formant elles-
« mêmes un certain nombre de bourgs
« et villages, tout chef de district aura
« un aide, un secrétaire et le personnel
« que réclame l'expédition des affaires.

« 62. Les chefs de district auront à
« s'occuper des ordres du gouvernement,
« de tout ce qui concerne les affaires
« d'État, sans négliger les affaires cou-
« rantes qui relèvent de leurs fonctions.
« En ce qui regarde la levée et la distri-
« bution de l'impôt, ils se régleront
« d'après les instructions du départe-
« ment des finances. Il ne leur appar-
« tient pas de décider sur les contesta-
« tions qui pourraient s'élever à ce su-
« jet ; mais ils les soumettront à la déci-
« sion des tribunaux de district.

« 63. Le chef de chaque sous-division
« de district aura sous sa garde les
« biens et les propriétés territoriales des
« villages, pour les préserver contre
« toute attaque ; il protégera également
« le peuple contre les bandits, les va-
« gabonds et autres gens mal famés et
« malintentionnés.

« 64. Il est tenu d'examiner et de
« viser les passe-ports, tant au départ
« qu'à l'arrivée des voyageurs.

« 65. Il est autorisé à mettre en pri-
« son les personnes suspectes et à les
« y retenir pendant vingt-quatre heures.
« Il s'adresse aux chefs de district pour
« les contestations qui peuvent s'élever
« dans son arrondissement, en tant
« qu'elles rentrent dans l'ordre des ma-
« tières de simple police. Il surveille
« les tribunaux de justice de paix ; mais
« il est incompétent pour tout ce qui re-
« garde les affaires de l'Église et les
« écoles, et il n'a aucune action sur les
« revenus provenant de fondations pieu-
« ses. Quant aux biens, terres et pro-
« priétés affectés aux églises, communes,
« et institutions de charité, de même
« que quant aux propriétés particu-
« lières, il sera délivré aux ayants droit
« un titre de possession, lequel sera porté
« au registre des propriétés foncières.

« 66. Aucun Serbe ne peut être pour-
« suivi ni inquiété, soit publiquement,
« soit en secret, avant qu'on ait pro-
« noncé sa condamnation juridique.

« Cette constitution ayant reçu la
« sanction de ma volonté impériale, elle
« te sera transmise avec un firman orné
« d'un hatti-schérif impérial.

« Ayant remis à toi et à ta famille la
« souveraineté de cette province impé-
« riale sous la condition expresse que
« tu suives exactement mes ordres, je
« te charge de veiller à la sûreté et à la
« sécurité de ce pays, tant à l'intérieur
« qu'à l'extérieur, à telles fins que tu t'ef-
« forces autant qu'il est en toi d'assurer
« le bonheur, la paix et le repos des
« habitants. Je t'enjoins d'honorer et
« de respecter chaque état, chaque rang
« et chaque dignité, et par-dessus toute
« chose de tenir la main à ce qu'on
« observe fidèlement la teneur de la pré-
« sente constitution, afin que j'obtienne
« par toi la bénédiction de tes adminis-
« trés et que tu justifies ma bienveil-
« lance et ma confiance impériale. Je

« recommande à tous les Serbes en gé-
« néral de se soumettre à tous les ordres
« du prince, en tant que ces ordres se-
« ront conformes aux lois et institutions
« du pays, et de se montrer dignes de
« la civilisation qu'ils ambitionnent.
« J'ordonne que le présent hatti-ché-
« rif soit publié, afin que le peuple en
« ait connaissance. Que chacun, péné-
« tré de gratitude et de reconnaissance
« pour ces gracieux bienfaits, se con-
« duise en toute situation et circons-
« tance conformément à ma volonté im-
« périale, et que la présente constitu-
« tion soit observée à la lettre pour tous
« les temps et sans qu'on ose en aucune
« manière y faire la moindre infraction.

« Et toi, tu concourras avec le prince,
« de toutes tes forces à l'exécution ponc-
« tuelle et sévère de tout ce qui est pres-
« crit par le présent firman impérial. »

L'examen attentif de cette constitution prouve deux choses; la première, c'est que la Porte, d'accord sur ce point avec le cabinet de Saint-Pétersbourg, désapprouvait les vues de Milosch, comme tendant à isoler la Servie dans sa situation politique et dans son administration intérieure, ce qui était un exemple dangereux pour les Bosniaques et les Bulgares; la seconde, c'est que les entraves mises par le hatti-schérif à l'autorité du prince annonçaient une étude de détails et une prévoyance qui ne pouvaient qu'être l'œuvre du parti servien opposé au chef de l'État. En effet, dès l'année 1837, pour avoir l'air de s'occuper sérieusement de la réforme des lois, Milosch avait appelé en Servie deux jurisconsultes, Lazarovitch, bourgmestre de Semlin, et Hatschitch, conseiller municipal de Neusatz. Il leur fut recommandé dans ce travail de révision d'exclure tout ce qui ne serait pas applicable aux mœurs et aux usages de la Servie. Soit que Milosch voulût seulement gagner du temps, soit que les jurisconsultes fussent restés au-dessous de leur tâche, il les congédia sans donner suite à cet essai. Quelque temps après, au mois de novembre de la même année, le prince Dolgorouki, aide de camp de l'empereur Nicolas, arriva en Servie avec la mission de presser la promulgation du nouveau code et d'en déterminer la portée générale. On fit répandre parmi le peuple que l'agent russe, à côté de mesures bonnes et utiles, en avait proposé d'autres dont l'application était impossible.

L'année suivante, 1838, on rappela de Hongrie les mêmes jurisconsultes; et le conseil supérieur (*Veliki Soud*), présidé par le prince Jéphrem, fut chargé d'examiner de nouveau leur travail.

Dans l'intervalle, les ennemis du prince et ceux qui voulaient sérieusement la constitution promise avaient adressé des plaintes à Constantinople. Le sultan demanda des explications et ordonna de lui envoyer une députation, dont un des plaignants, Abraham Pétroniévitch, devait faire partie. Ne pouvant éluder cette injonction formelle, Milosch envoya à Constantinople ce même Pétroniévitch auquel il adjoignit, pour neutraliser son influence, le secrétaire Joanovitch et le colonel Jovan. Le consul anglais en Servie, M. Hodge, qui avait reçu des instructions contraires aux vues de la Russie, partit aussi pour Constantinople. L'Angleterre trouvait que la Servie était encore trop peu avancée pour qu'on lui donnât une constitution libérale; mais son véritable motif était que le sultan n'était déjà que trop affaibli et que l'émancipation des Slaves chrétiens dans les régions danubiennes, ne profiterait dans un temps donné qu'aux intérêts russes.

Dans cette lutte d'influence, la politique de la Grande-Bretagne eut le dessous; et, quand la députation revint en Servie, les ennemis du prince, dont Voutschitch était le plus dangereux, étaient sûrs du succès.

Vers la fin du mois décembre 1838, le hatti-schérif que nous venons de rapporter fut approuvé dans sa teneur par le sultan et l'empereur Nicolas; et le vizir de Vidin reçut l'ordre de remettre en personne ce document au prince en présence du pacha de Belgrade. Le résultat de ces négociations doit être attribué d'abord aux tendances politiques des puissances intéressées à l'époque dont il s'agit, et ensuite à l'habileté de Pétroniévitch. En prenant congé de la députation serbe, le sultan lui avait adressé ces paroles : « Je prends Dieu à témoin que je n'entends faire aucune distinction entre mes sujets chrétiens et mes sujets musulmans. J'ai entrepris le voyage de

Silistrie pour en donner des preuves; et, si d'autres affaires ne m'en eussent empêché, j'aurais été plus loin et peut-être jusque chez vous. En conséquence, à la prière du peuple serbe, je lui accorde de nouveau quelques lois qui peuvent contribuer à son bonheur. Je donne ma parole impériale que je me réjouirai toujours d'apprendre que vous êtes heureux. Saluez pour moi le peuple et le prince. Dis-leur cela, Abraham (*Pétroniévitch, chef de la députation*), et que Dieu vous accorde un bon voyage. «

CHAPITRE XXXIII.

Dans des intérêts si complexes, comme le sont en général ceux qui se rattachent à la question d'Orient, les vues des grandes puissances manquaient de ce caractère précis qui définit nettement les situations politiques : la Russie caressait le peuple serbe en lui faisant accorder des institutions dont l'observation était à peu près impossible; quoique essentiellement despotique, elle reniait en quelque sorte son propre système en annulant l'autorité de Milosch : ce dernier motif lui était commun avec la Turquie, dont l'espoir, en caressant les Serbes, était de voir sortir de troubles inévitables un retour à l'ancien ordre de choses. L'Angleterre suivait avec inquiétude les progrès du commerce grec, qui s'étendait dans l'Archipel, sur les côtes de l'Asie Mineure et embrassait tout le littoral de la mer Noire. Elle voyait dans ce développement rapide une ressource puissante pour la marine russe, qui pouvait à un instant donné recruter pour ses flottes de Sébastopol des matelots intrépides et expérimentés. Son consul avait ordre d'entraver les vues de Milosch et de rendre indépendant de la Russie le commerce avec les provinces serbes, dont le prince s'était arrogé le monopole. La France, dont les vues étaient moins directement intéressées, trouvait cependant de nouveaux motifs dans l'extension de ses établissements en Algérie pour conserver sa part d'influence dans la Méditerranée et pour renouer avec la Porte ses anciens rapports d'alliance amicale. Quant à l'Autriche, d'accord sur certains points avec l'une ou l'autre des puissances rivales, mais contraire à leur politique sur d'autres, elle s'efforça d'acheminer ses intérêts à la faveur de leurs divergences, sacrifiant avec habileté les points secondaires aux considérations d'un ordre général, et ne perdant jamais de vue la question essentielle, sa prépondérance occulte, sinon de fait, dans les provinces du bas Danube.

Au milieu de toutes ces influences, tantôt réunies, tantôt diverses ou même contraires, la Servie croyait obtenir pour elle et par elle les résultats qu'amenaient la situation générale et la force des choses.

C'est une particularité digne de remarque, comme l'historien Ranke l'observe judicieusement, que les deux nations les plus libérales de l'Europe, la France et l'Angleterre, se déclaraient en faveur du gouvernement politique de Milosch, tandis que les pouvoirs absolus imposaient à la Servie un gouvernement mixte qui ne laissait au prince qu'une action restreinte. Ce qui donnerait à supposer que cette marche résultait d'un plan arrêté, c'est que des mesures analogues avaient été prises dans les principautés moldo-valaques.

« En agissant de cette manière, la « Russie ne pouvait encourir le reproche « d'inconséquence : elle ne s'était ja- « mais engagée à faire obtenir aux Ser- « bes autre chose que la liberté du « culte et une complète indépendance « dans leur administration intérieure. « Quant à la Turquie, elle avait, il est « vrai, conféré à Milosch la dignité « princière à vie, mais sous la réserve « qu'il se ferait assister du conseil su- « prême, et une infraction flagrante à « cette clause essentielle lui donnait in- « contestablement le droit de retirer sa « concession. Elle fit de ce point la base « de ses réclamations. La demande que « Pétroniévich fit partie de la députation « était d'une signification non dou- « teuse. Les ennemis de Milosch y virent « un heureux présage pour leur parti et « un commencement de défaveur pour « le prince.

« Abraham Pétroniévitch était fils « d'un de ces Serviens qui avaient pris « du service en 1787, lorsqu'éclata la « guerre entre la Turquie et l'Autriche. « Son père avait fait cette campagne « comme officier subalterne au corps

« des volontaires. On l'avait d'abord « destiné au commerce; mais, ayant « montré peu de goût pour cette car- « rière, il retourna en Servie. Là il fut « employé dans la chancellerie de la « cour, où il se distingua tellement, « grâce surtout à la connaissance qu'il « avait de la langue grecque, qu'il s'ac- « quit la réputation d'un homme habile. « pendant quelque temps il fut attaché « à la maison du prince en qualité de « chambellan (prestavnik) ou introduc- « teur, et il remplissait les fonctions « de kiaïa Mais plus leurs rapports « avaient été intimes, plus leur inimi- « tié fut ardente et implacable après « leur rupture dans les affaires de « 1835. Ses amis le représentent comme « un homme naturellement honnête et « bienveillant, ayant de la peine à re- « fuser, et dans les occasions où il « fallait agir ne prenant une résolution « que lorsqu'il se sentait appuyé. Il s'é- « tait ménagé un certain crédit auprès « des autorités turques, qui lui avaient « reconnu beaucoup de souplesse et « d'habileté, pendant la détention de « la députation serbe, en 1820. On le « regardait comme le meneur et le con- « seil de ceux qui, en s'efforçant de fon- « der un gouvernement, pensaient sur- « tout à se prémunir contre les dangers « dont les menaçait personnellement la « haine du prince. »

L'habileté de Pétroniévitch consista surtout à faire admettre comme articles de la constitution des règlements qui, tout en exprimant les vœux de la nation, n'étaient pas contraire aux vues de la Russie et restreignaient l'autorité de Milosch; de sorte qu'en cas de résistance ce dernier mécontentait à la fois et les Serbes et la puissance protectrice. On lui laissait, il est vrai, le pouvoir exécutif, le droit de faire grâce, la nomination aux grandes charges de l'État, la levée des impôts et le commandement en chef de l'armée; mais le sénat, qui devait l'assister comme conseil, était investi d'un pouvoir qui excédait en réalité celui du prince. En effet, tandis que celui-ci surveillait les collecteurs de la taxe, le sénat arrêtait les dépenses et décrétait les voies et moyens d'alimenter le trésor. Aucun impôt n'était exigible sans la sanction du conseil supérieur (*Verkhovni Soviet*). Cette action sur les finances emportait comme conséquence nécessaire la faculté de déterminer le nombre des troupes et leur paye aussi bien que les appointements des fonctionnaires et la création de nouveaux emplois.

Le pouvoir législatif était exercé presque exclusivement par le même corps. Après qu'il avait délibéré sur une loi reconnue utile par la majorité, le prince était moralement obligé d'accorder sa sanction. Si un ordre émanait de l'initiative du prince, il n'était valide qu'après avoir reçu l'approbation du sénat. En cas de contestation en matière de droits et de lois, tout restait en suspens jusqu'à ce que ce haut conseil eût rendu son verdict définitif. La responsabilité de l'administration suprême était soumise aux formes les plus strictement inquisitoriales.

Le prince recevait un traitement quadruple de celui d'un ministre ou curateur (popetschitel). Les ministres dirigeaient, en se les partageant, les départements de l'intérieur, des affaires étrangères, des finances, de la justice et de l'instruction publique. Comme nous l'avons vu, ces fonctions étaient entièrement distinctes les unes des autres. Tous les actes du gouvernement devaient être revêtus de la signature du ministre compétent. En un mot, toutes les affaires importantes émanaient des ministres ou étaient soumises à leur contrôle.

Le nombre des sénateurs était de dix-sept, et répondait à celui des nahies. Milosch les nommait; mais, une fois désigné, chaque membre était inamovible, et ne pouvait être destitué que pour violation des lois et sur un ordre exprès de la Porte. Devant un corps investi de toutes ces prérogatives les fonctions de prince étaient une sinécure. Il n'y avait pas jusqu'à son action sur les juges et les employés dans les diverses branches de l'administration qui ne fût virtuellement atteinte par les dispositions de la nouvelle charte; et l'on peut dire qu'à son retour de Constantinople Milosch avait cessé d'être prince de Servie. Ceux qu'il avait traités jusque-là en esclaves étaient désormais les seuls maîtres. A peine le nouveau sénat était-il en fonc-

tion que Milosch se vit sans la moindre influence dans l'État et qu'on alla même jusqu'à empiéter sur le droit que la constitution lui laissait, celui de nommer les sénateurs. Il n'y eut qu'un point sur lequel on interpréta fidèlement le sens de la charte, à savoir que le prince ne pouvait choisir les membres de la cour nationale de justice que parmi les personnes les plus riches et les plus distinguées et jouissant de l'estime générale.

Les premiers sénateurs nommés furent Voutschitch et Jephrem, c'est-à-dire les chefs mêmes de l'opposition, qui revinrent triomphants de l'exil. Les autres choix portèrent plus ou moins le même caractère d'hostilité systématique. Les ministres ne furent pas plus favorables au chef nominal de l'État. Abraham Pétroniévitch eut le département des affaires étrangères, et Protitch celui de l'intérieur.

Pour un homme du caractère de Milosch, le poste n'était plus tenable. Il avait sans doute abusé de son pouvoir; mais quel est le Servien ayant rendu au pays d'aussi grands services et reçu autant de marques de dévouement et d'admiration qui aurait montré plus de modération que lui dans le rang suprême? Il sentait que le succès de ses ennemis était dû plutôt à un concours de circonstances extérieures qu'à la supériorité de leur mérite; et, comptant sur le bon sens du peuple, il se flatta qu'il suffirait à ce peuple de faire l'essai de la nouvelle administration pour demander lui-même le rétablissement de l'ancien gouvernement. Il voyait les formes absolues trop fortement enracinées dans le pays pour que des fonctionnaires, la plupart sans instruction et étrangers à la direction des affaires, restassent dans les limites de leurs attributions respectives. Il compta sur le désordre; et il ne négligea rien pour le faire naître ou pour l'augmenter. Dans le fait, sa tâche était plus facile que celle de ses adversaires : les infractions à une légalité nettement définie se manifestent d'elles-même, tandis que les abus du despotisme ont une sorte d'excuse dans leur principe. Il jugea donc qu'il était plus sage et plus sûr de n'opposer à ses rivaux qu'une force d'inertie, d'autant plus qu'une résistance ouverte l'eût exposé à une répression directe de la part de la Turquie et de la Russie. Une des nouveautés qui déplaisaient le plus au peuple, c'était la distribution par classes ou guildes des marchands et des corps de métiers. Cette sorte de police, empruntée à la Russie, où tout s'étage à l'exception du serf et du tsar, n'était considérée par les Serbes que comme un artifice de fiscalité : les partisans de Milosch ne manquèrent pas de la tourner en ridicule.

Outre ceux qui se trouvaient lésés dans leurs intérêts par les changements récents, il y avait encore dans la masse de la population un assez grand nombre de personnes qui regrettaient de voir l'homme à qui l'on devait d'être une nation indépendante traité avec si peu de ménagement. En général, le despotisme de Milosch ne s'était appesanti que sur les grands; et le peuple, ordinairement foulé par eux, les voyait avec une secrète satisfaction trembler à leur tour devant une volonté toute-puissante.

Malheureusement pour Milosch, la vénalité de son administration avait laissé dans le pays des traces trop récentes pour ne pas prêter à de nombreuses accusations. Le peuple comprenait mieux ce genre de griefs que tous les autres; et, en se montrant sévère à cet égard, il croyait donner en même temps aux ministres et au sénat un avertissement salutaire pour leur conduite à l'avenir.

Tout à coup et de tous côtés des milliers de plaintes s'élevèrent; on voulait faire comparaître Milosch pour qu'il eût à rendre compte de l'emploi des deniers de l'État. Quoique ces accusations ne fussent pas toutes fondées, Milosch savait qu'il était facile à ses ennemis d'établir sa culpabilité en matière de finances et qu'une condamnation lui fermerait à jamais tout retour au pouvoir. Il se retira donc à Semlin, et déclara qu'il ne reutrerait en Servie que lorsqu'on aurait éloigné Jéphrem et Voutschitch, dont la haine le privait de toute garantie. Quant aux comptes qu'on lui demandait, il rappelait les nombreux témoignages de satisfaction qu'il avait reçus à différentes époques de l'assemblée, de ses accusateurs pré-

sents et de la nation entière, en ajoutant qu'il se refusait à toute enquête sur des faits antérieurs et accomplis au milieu d'autres circonstances. Cependant, au lieu de persister dans cette résolution, il prit brusquement le parti de revenir. Comme une révolte contre les chartistes éclata précisément dans le même temps, il est probable qu'il ne quitta Semlin que sur l'avis de ses partisans qu'un mouvement se préparait et qu'il devait se hâter de reparaître. Il offrit d'aller se présenter devant les mécontents et de faire rentrer le peuple dans l'ordre ; mais on se garda bien de confier le soin d'apaiser le tumulte à celui qui l'avait secrètement excité. Au lieu de lui donner le commandement des troupes, on l'entoura d'une surveillance sévère.

Le plan de Milosch échoua donc. Dès le début il fut obligé de déléguer son pouvoir militaire à Voutschitch, qui se mit à la tête de l'armée et se montra dans ce commandement bien supérieur aux chefs de l'insurrection. Il les surprit dans leur campement sur un endroit découvert au milieu d'une forêt, sans se laisser intimider par leur nombre et par leurs forces en artillerie et en cavalerie. Il commença par fermer toutes les issues par des abattis d'arbres, de sorte que leur armée ainsi emprisonnée, ne pouvant se développer et manquant de vivres, se vit forcée de se rendre.

Pendant que le gros de l'armée insurrectionnelle était ainsi vaincu sans combattre, Jovan, un des frères de Milosch, était arrêté à l'instant où il recrutait des partisans dans le voisinage de Kragoujévatz. Il ne fit pas difficulté d'avouer que c'était lui qui avait rassemblé des troupes dans le but de rétablir le gouvernement du prince. Dans ces circonstances critiques, personne n'osa prendre la défense de Milosch. Le sénat avait envoyé des proclamations dans toutes les nahies pour soulever le peuple contre lui ; et déjà plusieurs milliers de soldats étaient venus joindre Voutchitch. Ces troupes déterminées et bien conduites représentaient l'élite de l'armée. C'est à la tête de cette force imposante que le général en chef retourna en hâte à Belgrade pour porter le dernier coup au parti de Milosch. Comme il faisait halte dans un village situé à une lieue de la capitale, une femme dont le fils, qui était prêtre, avait été condamné à mort par le prince, vint se jeter à ses pieds en demandant justice et vengeance. Le désordre de sa chevelure et de ses vêtements et l'expression passionnée de sa douleur de mère produisirent une vive impression sur les assistants. Ainsi le peuple s'adressait déjà à Voutschitch comme à un libérateur.

Quelques sénateurs vinrent à la rencontre du général, et arrêtèrent avec lui les mesures que réclamaient les circonstances ; et bientôt les ennemis du prince, armée et fonctionnaires de tout rang, prêts à tout et certains du succès, firent leur entrée dans Belgrade.

Après le combat ou plutôt la rencontre qui avait eu lieu dans la forêt, les chevaux de la cavalerie des vaincus avaient été conduits en triomphe devant le palais de Milosch, qui put comprendre que ses partisans avaient décidément le dessous en voyant qu'on lui retirait ses gardes et qu'on n'en laissait pas même à la princesse Lioubitza. Depuis quelque temps cette dernière s'était rangée dans le parti de l'opposition, selon quelques-uns parce que son beau-frère Jéphrem exerçait un certain ascendant sur son esprit. Le caractère tyrannique et volage de son mari lui avait donné d'ailleurs de fréquents sujets de plaintes. Lorsque Milosch lui fit remarquer qu'on la privait aussi de sa garde d'honneur, elle fondit en larmes, et reconnut trop tard que la haine des partis ne respecte rien.

La déposition de Milosch était le but que s'était proposé depuis longtemps le parti qui venait de s'emparer du gouvernement. Instruit par ses fautes et ayant tant d'injures à venger, il eût probablement ressaisi le pouvoir d'une main plus ferme, et, tout en ménageant ostensiblement la Turquie et le protectorat russe, il n'en eût été que plus complétement despote. Telle était la crainte qu'il inspirait qu'à l'instant même où il était abandonné de tout le monde quelques-uns crurent nécessaire le sacrifice de sa vie. On alléguait la raison d'État, sa révolte ouverte contre la constitution accordée par le sultan, et comme exemple la mort de Kara-

George, bien autrement odieuse, puisqu'elle n'avait été sanctionnée par aucune mesure légale. Mais d'autres, moins aveuglés par la passion, représentèrent qu'on attribuerait cet acte de rigueur à la haine de quelques individus et qu'il serait aussi injuste qu'impolitique d'inaugurer par une exécution sanglante le règne régénérateur de la constitution; que rien n'accuserait plus directement l'absolutisme de Milosch que le triomphe de la modération et de l'ordre sous la protection des lois nouvelles; enfin que ce serait une tache éternelle pour le nom serbe que de mettre à mort l'homme qui avait gouverné si longtemps et dont les fautes, quelque grandes qu'elles fussent, ne devaient point faire oublier les services passés. Cette opinion l'emporta : il fut résolu que le prince partirait immédiatement pour l'exil, et qu'il serait assez puni en se voyant condamné à vivre loin du peuple dont il avait méconnu les intérêts.

En conséquence de cette détermination, Voutschitch, complétement armé et entouré de ses momkis, se rendit à la demeure du prince pour l'informer de cette décision. Le choix d'un tel messager ne devait point laisser Milosch en doute sur le sort qui lui était réservé. Peut-être même s'attendait-il à pire. Voutschitch lui signifia « que la nation ne le reconnaissait plus pour son chef, et que, s'il en doutait, il allait faire assembler le peuple, qui le déclarerait lui-même. » « Puisqu'il en est ainsi, répondit Milosch, et qu'ils ne veulent plus de moi, à la bonne heure! je n'essayerai pas plus longtemps de m'imposer aux Serviens. »

Le 12 juin 1839, il déclara au sénat et à l'assemblée nationale, par l'intermédiaire du métropolitain, qu'il résignait sa charge en faveur de Milan, son fils aîné, en demandant qu'il lui fût permis de se retirer dans une terre qu'il avait en Valachie. Il prit l'engagement de ne jamais rentrer sur le territoire serbe. Le lendemain l'assemblée accepta l'acte de son abdication, qui était ainsi conçu.

« Attendu que ma santé, épuisée par les soins pénibles du gouvernement pendant de longues années, ne me permet pas de les continuer, je me suis décidé librement à abdiquer la dignité de prince de la Servie et à me délier du serment prêté. En conséquence j'abdique aujourd'hui et à tout jamais cette dignité et me délie du serment en faveur de mon fils aîné Milan, qui, en vertu du hatti-schérif donné au peuple serbe et du bérat que j'ai reçu, est mon successeur légitime dans la dignité princière. Comme le repos et le délassement me sont indispensablement nécessaires après tant d'années de gouvernement pénible, je quitte pour toujours la Servie et j'emporte dans mon cœur la seule consolation que le sort de ma patrie est assuré par des lois et des priviléges, qu'elle est placée sous un haut protectorat et qu'elle peut enfin voir régner la paix, l'ordre et la prospérité, qui les accompagne. Comme garantie que cette abdication a été écrite de ma pleine volonté, je donne à savoir que mon plus jeune fils Michel y a apposé mes nom et prénom, ainsi que mon sceau, ne sachant pas moi-même écrire. Donné à Belgrade, le 13 juin 1839. Milosch Obrénovitch.

En même temps il adressa à son fils aîné Milan Obrénovitch le rescrit suivant.

« Ma santé affaiblie par le gouver-
« nement pénible du peuple serbe m'o-
« blige à abdiquer la dignité princière et
« à vous la remettre, conformément au
« hatti-schérif et au bérat donnés par
« le sultan au peuple serbe et à moi,
« ce que j'ai fait aujourd'hui par la dé-
« claration de mon abdication adressée
« au sénat, au corps des magistrats,
« au clergé et à tout le peuple serbe. En
« même temps que je vous en informe
« et que je vous souhaite de remplir
« avec bonheur la dignité que j'abdique
« volontairement, je vous donne ma
« bénédiction, et j'adresse au ciel la
« prière fervente qu'il vous conduise
« dans sa sagesse de manière à ce que
« vous vous attiriez l'amour du peuple
« dont vous allez devenir le chef et
« dont vous devez toujours vous pro-
« poser le bien, afin que, multipliant ses
« bénédictions, vous deveniez le père de
« la patrie et le fils élu du Tout-Puis-
« sant, à la joie infinie de votre père,
« qui vous a toujours souhaité et vous
« souhaite du fond du cœur la jouis-

« sance de tous les biens de ce monde « et du ciel. » Donné à Belgrade, 13 juin 1839. — Milosch Obrénovitch.

Milosch voulait quitter le pays aussitôt après son abdication; mais il ne fut libre de partir que lorsque l'on se fut emparé de tous les documents qu'il avait déjà fait mettre sur le bateau destiné à le transporter. Il lui fallut donc se dessaisir de tous les hatti-schérifs, firmans, bérats qu'il avait reçus de la Porte comme prince de Servie, et même de sa correspondance politique. On croit que le vizir de Belgrade, Jousouf, qui le haïssait et qui avait demandé qu'il fût livré au sultan comme rebelle, ne fut pas étranger à cette mesure.

Enfin, le 15 juin 1839, Milosch, entouré du haut clergé, des sénateurs et des principaux employés, prit solennellement congé de la nation serbe. Il s'embarqua avec son jeune fils Michel et un seul domestique. Quinze hommes de garde, trois officiers et un sénateur l'accompagnèrent jusqu'à Tschernetz en Valachie. On dit qu'à l'instant de mettre le pied dans le bateau qui allait le transporter sur la terre étrangère il jeta un dernier regard sur le rivage natal, et qu'il ne prononça plus une parole. Parmi les assistants, dont la haine était tombée devant cette grande infortune, plusieurs donnèrent des marques d'une vive émotion, Voutschitch lui-même ne put retenir quelques larmes.

Le caractère du prince Milosch offre un mélange remarquable des qualités et des défauts qui sont propres aux races diverses des Slaves du sud; les mêmes causes qui ont fait son élévation ont précipité sa chute. Sa fermeté naturelle avait pris cette inflexibilité que ses ennemis lui reprochaient dans l'exercice du commandement militaire, où la nécessité de vaincre habitue le chef à regarder quiconque lui résiste comme un ennemi et à considérer les luttes civiles comme un engagement sur un champ de bataille. Les formes du despotisme turc que la conquête avait acclimatées depuis des siècles dans la Servie; le protectorat du gouvernement russe, type de la subordination sous l'absolutisme religieux et politique, pouvaient lui persuader que le despotisme qui flattait son orgueil et son ambition serait plus utile au peuple qu'une liberté fondée sur des institutions prématurées, imparfaitement définies et mal comprises. D'un autre côté, il voulait l'indépendance de l'administration dans l'État et assez de liberté dans la nation pour qu'elle se regardât comme débarrassée à jamais du joug de la Porte; mais avant tout il voulut être l'homme indispensable et représenter à lui seul le principe et la garantie de toutes les franchises et privilèges. En un mot, il se figura que les Serviens pourraient être tout à la fois courageux et indépendants devant les menaces de l'étranger, et souples et dociles sous la main du prince régénérateur. Il ne comprit pas que la liberté commence par poser rigoureusement ses conséquences; et ce fut surtout dans cet ordre d'appréciations qu'il erra.

Sa vivacité, qui allait jusqu'à l'emportement, lui fit souvent commettre des actes qui avaient tout l'odieux de la cruauté, quoiqu'il fût naturellement porté à la générosité et à la clémence. Mais, comme ses retours de faveur étaient brusques et capricieux aussi bien que sa colère, ceux qui l'entouraient n'étaient jamais dans cette sécurité que réclament les hautes positions du gouvernement.

Comme pour ressembler davantage à un pacha, il se permettait de fréquentes infractions aux devoirs qu'impose le lien conjugal, et cette conduite, que la licence des mœurs excuse ou tolère en Europe, offusquait les vertus serviennes. Quand il rencontrait dans ses voyages de jeunes filles qui lui plaisaient, il leur trouvait quelque emploi dans son palais, et il fallait que la princesse Lioubitza n'eût pas l'air de s'apercevoir de ce qui se passait sous ses yeux. Quand il était las de ses maîtresses, il les mariait. « On citait, dit Boué, une de ces maîtresses mariée maintenant à un jeune homme de Kragoujévatz. D'abord ce dernier avait refusé de l'épouser; mais, pour l'y contraindre, on l'enrôla, et il finit par céder. Quelques autres se sont montrés plus accommodants et ont établi des maisons de commerce avec des libéralités princières provenant de la même source. A son retour de Constantinople, il avait amené avec lui deux Éthiopiennes, de

sorte que son konak ressemblait à un sérail. Non-seulement ses mœurs privées, mais ses rapports avec ceux qui l'entouraient, rappelaient les coutumes des cours de l'Orient; on cite un certain Tzvéko Raiovitch nommé tout à coup général en chef de l'artillerie, lequel reçut avec sa démission vingt-cinq coups de bâton, ce qui ne l'empêcha pas d'être élevé plus tard au poste de chef de la police de Belgrade. Un caprice de Milosch transformait un marchand en aubergiste et un sommelier en médecin. Non-seulement il s'arrogeait le monopole des principaux produits du pays, mais il glanait encore dans les détails; ainsi il faisait vendre la viande de son bétail à Belgrade et à Kragoujévatz à un prix plus élevé que toute autre, parce qu'en effet ses bœufs étaient d'une race supérieure; et le peuple, qui aurait souvent préféré une viande moins belle à meilleur marché, était obligé d'acheter celle du prince. Cette prétention avait un caractère fiscal d'autant plus révoltant qu'elle rappelait certains priviléges de la loi turque. Les éleveurs de porcs devaient cacher leurs richesses; car on se trouvait exposé à mille persécutions dès qu'on en possédait plus que le *maître*. Le rang et les services ne mettaient personne à l'abri des peines réputées ailleurs infamantes, et les jugements même équitables étaient avilis par les formes du caprice et de l'arbitraire. Nul n'était sûr de conserver ses biens immeubles : si une propriété convenait à Milosch, il exigeait qu'on la lui vendît, et il en fixait lui-même le prix. Un de ses employés supérieurs, nommé Radischovitch, ne put achever sa maison, parce qu'elle devait être décorée de quelques statues et que les konaks de Milosch n'en avaient aucune. « En 1837, dit M. Boué, auquel nous empruntons en les abrégeant quelques-uns de ces détails, les Saxons offrirent d'établir dans la province quelques colonies dans le but d'apprendre aux Serbes à tirer un meilleur parti des ressources du pays et de donner à l'industrie une impulsion nouvelle. Ce plan était appuyé par le prince Jéphrem, et la jalousie de Milosch ne permit pas de le mettre à exécution. » Dans l'hiver de 1837 à 1838, on fit paraître un almanach, l'Uranie (*Urania*), orné de gravures représentant des portraits de femmes. Le prince fit reprendre à chacun des souscripteurs l'exemplaire qu'il avait acheté, et fit ôter les gravures des autres. Quelques-uns virent dans le motif de cette mesure le désir de plaire aux Turcs, qui regardent comme une impiété la représentation de la figure humaine; d'autres supposaient que le portrait d'Anka, qui se trouvait en tête du recueil, était celui de la fille cadette de Jéphrem, et que cette publicité, qui ramenait l'attention du public sur un frère qu'il n'aimait pas, offusquait sa jalousie. D'autres enfin ont cru que la disgrâce de l'almanach tenait à ce qu'on y avait donné à Milosch le titre d'Altesse.

Le poëte Miloutinovitch encourut la disgrâce du prince pour avoir dit dans son histoire des trois années de guerre de la Servie contre la Porte que le peuple avait dû sa délivrance à lui-même. Cependant l'auteur avait reçu du prince l'autorisation de ne pas déguiser la vérité.

Tous ces griefs, peut-être un peu grossis par la malveillance, feraient de Milosch un prince fantasque et peu digne d'occuper la postérité si des qualités réelles et solides ne les rejetaient dans l'ombre.

Un des mérites de Milosch est d'avoir négligé de s'entourer d'un appareil militaire, qui cependant eût contribué puissamment à affermir un gouvernement absolu : joignant la bravoure à l'expérience, il lui eût été facile de tourner vers le déploiement de la puissance militaire les idées et les instincts d'un peuple qui venait de conquérir son indépendance. Il eut le bon esprit de comprendre que dans un pays où tout le monde naît soldat et qui borne le luxe à un riche équipement et aux armes de prix, ces dépenses inutiles en temps de paix absorberaient en grande partie les ressources réclamées par l'agriculture, le commerce et les institutions d'utilité générale. S'il poussa trop loin l'économie, c'est qu'il n'ignorait pas que l'argent est le nerf de la paix aussi bien que de la guerre et que dans ses rapports avec le gouvernement turc le meilleur moyen de rester le maître, c'était d'être plutôt en état de donner qu'exposé à se voir obligé de recevoir.

On retrouvait dans son entourage la simplicité qui était dans son caractère. En voyage, sa suite se composait de quelques houlans et tartares, d'un ou de deux secrétaires et d'un médecin. Il n'y avait point de gardes à la porte de ses résidences, mais un corps de garde vis-à-vis de la porte principale. Une musique militaire annonçait l'heure du dîner du prince et celle de son souper. A part ces distinctions, qu'il avait réduites à la plus simple expression possible, il n'avait pour ainsi dire rien changé à sa vie de famille. La princesse Lioubitza n'avait point ce qu'on appelle en Europe de maison montée. Lorsqu'on la visitait, ses fils venaient recevoir l'étranger à la porte et toute espèce d'étiquette, était non pas bannie, mais ignorée de cette cour, dont tout le personnel se composait de quelques secrétaires et adjudants. Ce qui fait peut-être son éloge plus que tout le reste, c'est que parmi ceux qui ont joui le plus longtemps de sa confiance se trouvent justement les hommes qui ont précipité sa chute. C'est à sa table et à son foyer qu'ils ont conçu et préparé leurs plans, c'est au milieu des épanchements de l'amitié qu'ils ont marqué l'endroit où le prince pouvait être frappé.

Milosch, ajoute M. Boué, se montrait extrêmement économe des deniers publics. Son secrétaire de cabinet avait la table et le logement et touchait 1,500 écus (7,590 francs), ses autres secrétaires de 200 à 500 écus; 300 écus étaient un salaire moyen. Ses conseillers supérieurs en Servie recevaient annuellement jusqu'à 1,000 écus (5,000 francs), les autres de 600 à 800 écus (de 3 à 4,000 francs). Le général Jépbrem, comme général-major et président du sénat, touchait 1,700 écus; les autres sénateurs de 800 à 1,000, selon le bon plaisir du prince; les commandants jusqu'à 1,300 écus; les colonels 1,000; les capitaines de district de 5 à 700; les capitaines de commune de 3 à 400; les juges de 4 à 500; leurs secrétaires de 100 à 125 avec la table et le logement; les médecins de cercles de 300 à 360. La modicité de ces traitements ne permettait point de faire des économies; mais le bon marché des choses nécessaires à une vie simple les rendait suffisants.

Sous le gouvernement du prince Milosch, les relations de la Servie avec les provinces voisines surtout avec la Moldo-Valachie et les pays danubiens de la domination autrichienne ne sortaient guere de la sphère commerciale; de sorte que les objets de luxe et les recherches de la table se rencontraient rarement même chez les marchands assez riches pour se les procurer.

Malgré leur simplicité de mœurs et leur sobriété, les Serviens sont sujets à des maladies épidémiques dont le retour périodique doit être attribué à l'insalubrité des terres basses qui sont souvent inondées à l'époque du débordement des fleuves et de la fonte des neiges. Dans certaines localités la fièvre règne périodiquement et présente les caractères que le docteur Wolf a observés à Jassi. Il y a beaucoup à faire en Servie pour l'hygiène publique et le régime de la vie privée. Les habitants attribuent à l'eau prise comme boisson en trop grande quantité les dyssenteries et autres maladies inflammatoires. Des fièvres remittentes sévissent périodiquement au printemps et surtout en automne. Les ophthalmies sont fréquentes dans les régions montagneuses; et l'habitude de se tenir trop couvert dans les maisons, tandis que l'on s'expose sans précaution à l'air froid, multiplie les refroidissements et les rhumatismes.

La vie active des paysans rend assez rares les exemples de longévité : la barbe et les cheveux des Serviens grisonnent avant quarante ans; leur carrière est plus courte; mais ils ont autant vécu que les Européens en moins d'années. La petite vérole y fait quelquefois de grands ravages, l'usage de la vaccine était encore bien peu répandu malgré les efforts des médecins et les prescripions de l'autorité. Le choléra se répand de temps à autre le long des bords du Danube, suit le cours de ses affluents en remontant vers leurs sources et cause plus d'effroi que la peste elle-même.

Cette dernière maladie présente trois périodes, l'attaque, la réaction et la crise. Sa durée ne dépasse guère quatre à cinq jours, à moins qu'elle ne dégénère en fièvre typhoïde; et alors elle peut se prolonger de dix à quinze jours. En général,

on regarde comme plus meurtrière celle qui vient de Trébizonde ou de Sinope que celle qui a pris naissance en Égypte. Quoique l'origine de ce fléau soit encore un mystère pour la science, il est permis d'espérer que des relations suivies entre l'Europe et l'Orient appelleront sur ce sujet des investigations plus méthodiques et plus générales, et que cette cause de mortalité qui a plus contribué à dépeupler le monde que toutes les guerres réunies pourra être combattue avec plus de succès qu'elle ne l'a été jusqu'à ce jour. D'après le calcul approximatif du docteur Brulard, chaque année de peste enlève en moyenne à l'empire turc un million d'habitants.

La Servie n'a pas été épargnée en 1837, année pendant laquelle le fléau a sévi dans tout l'Orient avec une violence extraordinaire. Le prince Milosch semblait partager sur la peste les idées des Turcs, qui acceptent les grands dangers de la vie avec la résignation du fatalisme, persuadés que tous les efforts de l'homme ne peuvent rien changer à sa destinée.

Cependant on avait fait en Servie quelques essais pour l'établissement de quarantaines; et c'était le gouvernement turc qui avait pris l'initiative. Milosch avait désigné à cet effet quelques points de transit dans la direction de Vidin; mais un déficit sensible dans le revenu des douanes et la répugnance des Slaves pour les nouveautés fiscales le forcèrent à ajourner ce projet. En 1836, il crut les circonstances plus favorables. On évita d'abord d'adopter des règlements rigoureux. Les voyageurs et les marchandises ne furent soumis qu'à une quarantaine de trois à cinq jours sous des abris aérés ou hangars; mais l'on s'occupa immédiatement de construire des lazarets à Radouschévatz au confluent du Danube et du Timok, devant Négotin, à Alexinatz, à Mokra-Gora près d'Oujitze, à Lioubovik, au sud de Svornik, et à Rodscha au confluent de la Drina et de la Save. Ces établissements ont été achevés en 1838, et c'est par ces points que les voyageurs et les marchandises pouvaient pénétrer en Servie; mais, malgré la surveillance des postes échelonnés de distance en distance, ces limites étaient fréquemment violées. De tous ces points, Alexinatz (ou Alexinitz) est le plus fréquenté.

Le prince Milosch avait compris que la Servie serait encore longtemps tributaire de l'étranger pour ce qui tient aux arts et aux professions industrielles; mais il ne doutait pas qu'avec le temps les priviléges que lui assurait la constitution ne finissent par assurer à son commerce un avantage marqué sur la Bosnie, la Bulgarie et même sur les provinces moldo-valaques, où presque tous les capitaux des diverses exploitations sont entre les mains des Grecs. Il s'attacha donc plus spécialement, sans négliger les fondations qui porteraient leurs fruits dans l'avenir, à tirer le meilleur parti possible des ressources qui tiennent au sol, c'est-à-dire de l'agriculture et surtout de l'amélioration de la race porcine.

De tout temps les Serbes ont trouvé dans la vente de leurs cochons des avantages considérables; et c'est peut-être à ce commerce qu'ils doivent d'être devenus un peuple indépendant. Selon la remarque de Boué, les Turcs, au lieu de s'obstiner à leur faire la guerre, se seraient peut-être plus facilement assuré leur conquête s'ils se fussent bornés à incendier les forêts de chênes, où les cochons s'engraissent sans rien coûter à leurs maîtres.

Le nombre de ces animaux qui sortent chaque année de la Servie peut s'élever à trois ou quatre cent mille. En admettant que le chiffre de la population de la province soit de huit cent mille âmes ou deux cent mille familles, il s'ensuivrait que chaque famille livre en moyenne à l'exportation deux cochons par an.

Les paysans les vendent à des courtiers qui parcourent le pays pour le compte de gros marchands de Semlin, qui les font passer à Pest en Hongrie et même jusqu'à Vienne. Ce commerce produit dans le pays un mouvement de fonds d'environ seize millions de piastres (quarante millions de francs). Il y a une quinzaine d'années, la viande de porc achetée sur pied se payait environ 90 centimes le kilogramme, c'est-à-dire un peu moins de ce qu'on la payait à Semlin. En général le prix de

vente suit les variations de la glandée; quand les chênes rendent peu, le paysan, qui ne pourrait engraisser ses porcs sans des frais considérables, se borne à en élever un petit nombre, et alors les prix s'élèvent en raison de la rareté de la marchandise. Le cochon sorti des forêts de la Servie est souvent transporté jusque dans la haute Autriche, d'où des spéculateurs étrangers les envoient dans la Bavière, le Würtemberg et jusqu'en Alsace.

Un autre genre de commerce, mais dont les chances sont bien plus aléatoires, est celui des sangsues. Il suffit quelquefois d'un changement brusque dans la température ou d'un orage pour faire périr toute une cargaison dont le transport a coûté beaucoup de soins et de peine. L'abandon du système Broussais doit avoir fait baisser sensiblement cet article, qu'on allait chercher non-seulement en Hongrie et en Servie, mais jusque dans l'Asie Mineure et dans quelques marais du littoral de la mer Noire.

D'après ce qui vient d'être exposé, on peut conclure que le prince Milosch a continué dignement l'œuvre de la régénération de la Servie; désormais la reconnaissance du peuple écrira son nom à côté de celui de Kara-George. Ces deux grands hommes eurent les défauts de leur époque; sans doute l'ambition et la jalousie leur ont fait commettre des fautes et même des crimes; mais si l'on met dans la balance le bien et le mal dont la nation a été redevable à leur administration et à leurs services; si l'on se reporte surtout aux difficultés et aux obstacles qu'ils eurent à surmonter, on ne pourra leur refuser une place honorable parmi ces hommes qui apparaissent de loin en loin dans l'histoire pour changer les institutions de leurs compatriotes, et qui, après avoir réussi, tombent au pied du monument qu'a élevé leur génie.

CHAPITRE XXXIV.

ÉTAT DE LA SERVIE APRÈS L'EXIL DE MILOSCH. MILAN. MICHEL. VOUTSCHITCH.

Dans toutes les révolutions précédentes, sous le prince qu'on venait d'exiler, comme au temps de Kara-George, la résistance et le triomphe avaient eu un caractère populaire; mais ce dernier mouvement, bien qu'il eût été préparé par les grands sous le voile des intérêts de la nation, s'était opéré sous le patronage de la Turquie et du consentement du gouvernement russe. La Servie jouissait d'une charte octroyée; sa position était évidemment plus favorable pour essayer ses nouvelles institutions, et cependant elle entrait dans ses droits avec une certaine méfiance, à la suite non plus d'une grande lutte contre le despotisme systématique du sultan, mais d'une querelle, pour ainsi dire, de famille, dont l'objet était de réduire le pouvoir de l'homme à qui l'on devait jusqu'à la faculté de le renverser. Les Serviens avaient, en effet, obtenu ce qu'ils désiraient, la limitation du pouvoir du chef de l'État; et le Grand-Seigneur avait intimé l'ordre au pacha de Belgrade de veiller à l'exécution des réformes que le gouvernement voulait bien concéder à ses sujets soumis, les Serviens.

Ces concessions, dont l'esprit était entièrement opposé aux principes de l'islamisme, puisqu'elles n'étaient que l'application à une annexe d'un État absolu d'une constitution démocratique, n'avaient été imposées par la Russie, autre État absolu, que dans l'espoir que la Turquie ne pourrait les garantir pratiquement, et que les infractions aux traités fourniraient au cabinet de Saint-Pétersbourg de nouvelles occasions d'exercer sa prépondérance en Orient. De son côté, la Porte Ottomane, obligée de céder sur ce point, comprit qu'il fallait s'exécuter de bonne grâce, pour ne donner aux Russes aucuns prétextes d'intervention. Dans le fait, la charte des Serbes était une nouveauté également dangereuse pour les trois empires voisins. Quant aux ennemis de Milosch, ils entrèrent dans ces combinaisons politiques sans autre projet que celui de se débarrasser d'un chef qui les gênait; enfin, le peuple, en voyant un mouvement qui semblait favorable à ses intérêts, conduit par les personnages les plus considérables de l'État et appuyé par l'influence étrangère, regarda l'exil de de Milosch comme la garantie de sa nouvelle constitution. En attendant, il

a pris la liberté au sérieux ; et l'incorporation de la Servie à une quelconque des puissances limitrophes, autrement que par la force des armes, est devenue presque impossible.

A l'instant de l'abdication de Milosch, il semblait que tout était fini ; et cependant ce fut seulement alors que se manifestèrent les difficultés qui naissent nécessairement de l'application d'un nouveau système. Les gouvernements les plus arbitraires ne sauraient exister sans certaines règles qui n'ont rien d'injuste en elles-mêmes et auxquelles l'usage prête une grande force; et lorsqu'il est question de les abolir ou de les modifier, parce qu'elles cessent d'être en harmonie avec les institutions, le peuple, qui ne connaît pas encore les avantages des lois nouvelles, tient à conserver celles dont, dans d'autres conditions, l'expérience lui avait démontré l'utilité.

Il n'était donc guère présumable qu'après un gouvernement tel que celui de Milosch les prétentions du peuple et celles des chefs pussent se concilier sans qu'il s'élevât de nouveaux conflits.

Le premier point à régler était celui de la succession à la dignité princière. Le texte de la constitution sur lequel s'appuyait l'acte d'abdication était formel. Milan, fils aîné de Milosch, était désigné comme successeur par la volonté de son père et par les dispositions du hatti-schérif de Mahmoud. Ce jeune prince était dans un état de santé qui lui interdisait non-seulement les soins et les fatigues inséparables du pouvoir, surtout dans des circonstances si difficiles, mais encore tout ce qui aurait pu exiger de la suite dans les idées et la moindre contention d'esprit. En effet, jamais il n'exerça la dignité de prince : on crut même par ménagement devoir lui laisser ignorer l'expulsion de son père : on se contenta de lui dire que Milosch, se voyant obligé de faire un voyage hors du pays, l'avait chargé de le représenter pendant son absence. Toutes les marques de déférence et d'honneur qu'on lui donnait, il les interprétait comme s'adressant au lieutenant de son père, et il expira le 8 juillet sans savoir qu'il était prince de Servie. (Ranke).

Pendant cette période, Voutschitch, Pétroniévitch et Jéphrem administrèrent le pays du consentement de la Porte. Les deux premiers, craignant que leur collègue ne prît avantage de la position que lui faisait le titre de frère de l'ancien prince, lui firent sentir, dès le commencement, qu'ils n'étaient pas disposés à lui reconnaître des droits à la prééminence : ils firent donc en sorte que son traitement fût réduit, et qu'il répondît non plus au rang que tenait autrefois le fonctionnaire, mais à la fonction elle-même. Jéphrem, qui voulait des réformes générales, se résigna, non sans répugnance, à celle qui touchait à ses propres intérêts, et qui fut décidée dans la première skouptschina.

La mort de Milan semblait laisser le champ libre aux ambitions et aux espérances : mais la situation de la Servie était tout autre qu'à l'avénement de Kara-George et de Milosch ; alors le peuple avait besoin d'un homme d'une supériorité reconnue ; et celui qui sortait vainqueur de la lutte contre l'oppression étrangère était naturellement désigné pour chef. Le cas n'était plus le même. Le parti qui avait réussi à renverser Milosch ne représentait que le triomphe de la légalité; toute prétention personnelle eût inspiré de l'ombrage. Les chefs qui pouvaient aspirer au premier rang devaient donc paraître uniquement occupés de l'intérêt général. Quelques membres de l'assemblée, préoccupés de l'idée que Milosch pourrait un jour ressaisir le pouvoir, proposèrent d'étendre l'exclusion qui le regardait à tous les membres de sa famille. Ils prétendaient que le prince Michel n'était pas désigné d'une manière assez explicite dans la hatti-schérif de 1835 ni dans le bérat d'investiture de Milosch. Mais, s'il était embarrassant de motiver l'exclusion des Obrénovitch, il l'était plus encore de faire un choix qui contentât tout le monde. Voutschitch avait les sympathies du peuple, comme ayant donné des preuves de présence d'esprit et de courage; mais il était à craindre que ce choix ne déplût à la Porte ; d'un autre côté, Pétroniévitch, qui, dans les négociations de Constantinople, avait su se ménager la confiance des autorités du divan, eût sans doute été agréé par le sultan ; mais les Serviens se seraient difficile-

ment résignés à obéir à un jurisconsulte. Quant à Jéphrem, les convenances ne permettaient point qu'il prît la place du frère dont il s'était déclaré le rival. Ainsi les suffrages qui se seraient partagés entre Voutschitch et Pétroniévitch auraient pu faire éclater des ressentiments fâcheux à l'instant même où l'accord était le plus nécessaire.

Le parti de Milosch n'était pas entièrement abattu, quoiqu'il se vît forcé d'ajourner ses espérances. Parmi ceux qui acceptaient franchement la nouvelle situation, quelques-uns craignaient de se voir subordonnés à quelqu'un des chefs qu'ils avaient regardés jusqu'alors comme leurs égaux. Le caractère résolu de Voutschitch les alarmait; ils craignaient que la préférence des Turcs pour Abraham ne portât ce dernier à chercher son appui ailleurs que dans la nation.

Comme le sénat était indécis, Miléta et Simitch proposèrent de nommer le plus jeune fils de Milosch, le prince Michel Obrénovitch, qui se trouvait alors près de son père dans le domaine de Miloschia-Pojana, que ce dernier avait acquis en Valachie.

D'abord Milosch parut peu disposé à se séparer du seul fils qui lui restait; mais enfin il céda; et Michel se rendit à Constantinople accompagné d'un officier du sultan, avec sa mère Lioubitza et quelques Serbes. Le jeune prince plut au Grand-Seigneur, qui le décora de l'ordre du Nischani, et le nomma mouschir, distinction qui n'avait jamais été accordée à aucun raïah. Mais le bérat d'investiture ne portait pas, comme celui qui avait été accordé à son père, que sa dignité serait héréditaire; il est même douteux qu'elle lui ait été conférée à vie.

La nouvelle constitution allait être inaugurée dans les circonstances les plus favorables. Le jeune prince avait sous les yeux l'exemple de la chute de son père; n'étant pas destiné au pouvoir, et ayant été l'objet des préférences maternelles, il avait, de même que la princesse Lioubitza, partagé, dans une certaine mesure, les sentiments de l'opposition. On pouvait donc espérer qu'il gouvernerait selon l'esprit de la charte, et la majorité du sénat, de même que celle de la nation, semblait toute disposée à lui rendre plus faciles ses débuts dans l'exercice du pouvoir.

Cependant des obstacles imprévus se manifestèrent presque immédiatement.

La Porte, dont l'influence avait gagné dans ces changements, jugea prudent de placer comme conseil du jeune prince des hommes sur le dévouement desquels elle pût compter, de manière à rendre toute réaction impossible. Les deux personnages les plus influents comme les plus capables et les plus engagés dans la situation étaient Voutschitch et Pétroniévitch; ce furent eux qu'elle chargea de ce rôle de surveillance, bien que le prince Michel eût été reconnu majeur.

Cette tutelle pesait naturellement à ce dernier; tout le bien qu'il pouvait faire était attribué à ses conseillers; et comme chef de l'État il était cependant responsable aux yeux de la nation de toute mesure fausse ou impopulaire. Dans la crainte que Michel ne voulût pas d'un pouvoir restreint, on ne s'était point expliqué à ce sujet lors de son voyage à Constantinople; ce ne fut qu'à Alexinatz et lorsqu'il mit le pied sur le territoire serbe que l'effendi l'instruisit de cet arrangement.

« Cette mesure de la Porte, observe Ranke, n'était-elle pas de nature à soulever de nouveaux conflits? Tout récemment, elle avait accordé à la nation serbe le droit d'élire ses magistrats; en vertu du pacte constitutif, celui de nommer les fonctionnaires appartenait au prince, comme la création de nouveaux offices était la prérogative du sénat. Était-ce avec justice qu'elle gênait l'action du chef de l'État par de telles restrictions et en lui imposant pour conseillers ceux qui avaient déjà fait tomber son père? »

Cette conduite, loin d'assurer l'ordre et la tranquillité, était précisément celle qui pouvait ôter au peuple la sécurité et la confiance; plus Michel était traité en suspect, plus on lui témoignait d'intérêt, et moins on était disposé à voir la Porte administrer le pays par l'intermédiaire de ses créatures.

Le sénat, qui voyait le pouvoir réel entre les mains de deux de ses membres, était loin d'accueillir avec faveur ce compromis dans les hautes régions de l'autorité, et les starostes, qu'on pouvait re-

garder comme représentant l'opinion des villages et qui s'étaient rassemblés dans la cour du palais pour saluer le nouveau prince, se déclarèrent à une forte majorité contre la mesure qui liait ainsi les mains au chef qu'ils regardaient comme l'élu de la nation. Cette manifestation donna quelque hardiesse aux partisans de Milosch. Un grand nombre de paysans représentaient qu'ils seraient mieux gouvernés par un seul chef que par tant de personnes dont chacune aurait ses vues et qui ne s'accorderaient que sur un seul point, celui de s'enrichir aux dépens du peuple. « Autrefois, disaient-ils, nous n'avions qu'un plat à remplir, et voilà qu'on nous en présente dix-sept. » De tous côtés des rassemblements armés se formaient dans le pays, ayant à leur tête les anciens des villages, ou même des kniézes, quoique ces derniers fussent en général pour le nouvel ordre de choses. Ces bandes demandèrent trois choses : premièrement, que le siége du gouvernement fût transporté à Kragoujévatz, où il serait plus en sûreté et plus indépendant qu'à Belgrade; secondement, qu'on fît le procès à Voutschitch et à Pétroniévitch; et enfin qu'on rappelât l'ancien prince.

De telles demandes prouvaient clairement que, du fond de sa retraite, Milosch donnait l'impulsion à ces mouvements. Quant au changement de résidence, nous nous contenterons de citer M. Boué.

« Sous Milosch, il avait été souvent « question de transporter le siége du « gouvernement de Kragoujévatz à Belgrade. Les raisons alléguées sont que « Kragoujévatz, situé en dehors de la « route postale de Constantinople, n'est « pas assez en contact avec l'Europe « civilisée, et que Belgrade est la ville « la plus populeuse de la Servie. Lorsque le prince a choisi Kragoujévatz « pour sa résidence, il avait pris en « considération la position centrale de « cette ville, appuyée aux monts Roudnik et défendue par des forêts immenses. En paix avec les Turcs et « ses rapports avec l'Europe ayant augmenté, il avait acquis une force morale « telle qu'il aurait pu aisément porter la « guerre sur le territoire ottoman si « le sultan avait commis la faute de « l'attaquer. Il pouvait donc échanger « sans inconvénient Belgrade contre « son konak favori de Kragoujévatz.

« D'un autre côté, ce prince a toujours montré une grande répugnance « à obtempérer aux désirs de ses conseillers et des étrangers. A Belgrade « il se trouvait gêné par la présence du « pacha, et en outre il était tenu à y « déployer plus de luxe qu'à Kragoujévatz. Ses mesures y attiraient moins « l'attention ; les émissaires de l'étranger « y étaient plus facilement surveillés; « et les consuls n'avaient aucun goût « pour cette résidence. Il avait trop « de perspicacité pour ne pas démêler « que les conseillers, hongrois pour la « plupart, préféraient le séjour de Belgrade pour ne point sortir de la vie « européenne, pour avoir l'occasion de « faire parade de leurs charges aux yeux « de leurs compatriotes et pour trouver « à s'enrichir par des spéculations commerciales.

« Enfin, le prince Milosch voyait dans « l'abandon de Kragoujévatz la disparition d'un foyer de coalition dans la « Servie méridionale, qui est bien moins « avancée que la partie danubienne. « Dût-on agrandir un peu la *Servie*, *il* « paraîtrait plus convenable de reculer le siége du gouvernement que « de le placer sous le canon turc et « autrichien. Krouschévatz ou Karanovatz seraient si bien faits pour une résidence par l'étendue de leurs plaines « et les avantages de leur situation « qu'on voit encore à Krouschévatz les « restes du château des anciens rois « serbes. Le prince Milosch ne se serait « jamais laissé séduire par des raisons « spécieuses, et il n'aurait consulté « que l'intérêt général. Il a continué de « passer des mois entiers à Belgrade « dans son nouveau palais, ainsi qu'à « Topschider; il a transporté le gymnase à Belgrade, et un édifice y avait « été construit pour le tribunal suprême; « mais il voulait rester fidèle à sa « schoumadia, à ses forêts, à tout ce qui « lui représentait la nationalité serbe. »

Jéphrem et George Protitch, qui étaient plus spécialement chargés de la direction des affaires depuis l'établissement du nouveau gouvernement, firent tous leurs efforts pour comprimer ce

mouvement, dont la réussite pouvait les perdre. George se rendit lui-même dans les différents districts pour y étouffer l'insurrection ; mais il fut arrêté par les paysans, qui méconnurent son autorité et furent sur le point de lui faire un mauvais parti.

Le rôle de Michel devenait de plus en plus difficile. Placé entre les exigences du parti que soutenait la Porte et le vœu du peuple, il n'avait pas même la liberté d'une détermination franche dans un sens ou dans l'autre. Comme tous ses actes publics devaient avoir la sanction de ses conseillers, il ne put qu'agir sous leur direction. Il est probable que, s'il eût eu assez de décision dans le caractère pour saisir le moment qui est souvent unique dans les révolutions, il aurait pu rétablir le gouvernement de son père; mais, sans expérience et redevable de son élévation à une combinaison de circonstances fortuites, il compromit tout en voulant tout concilier. Il répondit aux demandes du peuple que le rappel de Milosch ne dépendait pas de lui, mais de la volonté de la Porte; qu'en ce qui regardait le changement de résidence il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour que le siége du gouvernement fût transféré à Kragoujévatz; et enfin que, quant à Voutschitch et à Pétroniévitch, ils auraient à s'expliquer sur leur conduite et seraient punis s'ils étaient reconnus coupables.

Cette réponse, qui était presque un acte d'émancipation, avait été dictée à Michel par les partisans de Milosch; bien qu'elle exprimât assez nettement la situation, elle paraissait trop exclusivement favorable aux intérêts de Michel pour ne pas refroidir le zèle du peuple. Milosch crut avoir gagné un point d'une haute importance; les deux hommes qui s'étaient flattés de gouverner en son nom se trouvaient réduits à se défendre devant la justice du pays; et, en raison de l'irritation générale, il n'était guère présumable qu'ils fussent acquittés. Aussi déclarèrent-ils qu'une infraction si manifeste aux vues du gouvernement turc, qui était la source de toute autorité, motivait surabondamment leur refus de comparaître; et ils se réfugièrent dans la forteresse sous la protection du pacha.

D'autres personnages qui, sans être précisément les ennemis déclarés des Obrénovitch, auraient eu plus à perdre qu'à gagner à la restauration du pouvoir de Milosch, refusèrent de suivre à Kragoujévatz les membres du nouveau gouvernement; et, prévoyant que dans ce conflit l'influence turque finirait par être prépondérante, ils suivirent la fortune de Voutschitch et de Pétroniévitch; de sorte que le pacha avait groupé autour de lui les membres les plus influents du parti turc. Parmi ces derniers, Ranke cite les noms suivants : Stoïan Simitch, Garaschanin, Prota Nénadovitch, Lazare Théodorovitch, Stéphan Stéphanovitch et tous leurs adhérents.

On tint, à Topschider, une assemblée générale où se manifestèrent tous les dissentiments qui agitaient le pays.

Dans les districts de Branitschévo et d'Oujitze, les partisans de Milosch se mirent en révolte ouverte. Les meneurs reprochaient à Jéphrem et à Protitch l'exil du prince Milosch : ils disaient tout haut que le pays ne serait tranquille que lorsqu'on les aurait renversés; les plus exaltés demandaient leurs têtes.

Sans se laisser intimider par ces menaces, le gouvernement turc suivait strictement la ligne que les circonstances lui traçaient. Un commissaire, Moussa effendi, demandait la réinstallation dans leurs charges de ceux qui s'étaient retirés dans la forteresse de Belgrade, et sommait le gouvernement de lui accorder des garanties.

Deux partis opposés et également extrêmes dans leurs vues et dans les moyens se partageaient le pays : les uns croyaient qu'il fallait subordonner toutes les questions vitales au protectorat de la Porte, les autres que la volonté du peuple devait être prépondérante si l'on était décidé à obtenir autre chose que les apparences d'une réforme.

Entre ces deux partis il s'en était formé un troisième qui, calculant les sacrifices et le résultat final des insurrections et des guerres civiles, admettait ce qu'il y avait de réalisable dans les prétentions opposées, et espérait arriver sans secousses à une amélioration que le temps pourrait compléter. La position

de Michel lui traçait nécessairement cette conduite; et son gouvernement, sans s'écarter de la modération, déploya dans ce sens une fermeté et une énergie remarquables.

Nous avons vu que les knièzes, si longtemps froissés par les formes despotiques de Milosch, redoutaient plus que toute autre chose le retour du prince : cependant un d'eux, Mitschitch osa prendre ouvertement son parti. Il se présenta à l'assemblée générale accompagné d'un assez grand nombre d'adhérents qui n'avaient pas le droit de présence. Non-seulement on le força de s'éloigner avec tout son monde, mais on le fit arrêter ainsi que d'autres insurgés, qui se dispersèrent sans résistance sérieuse. Les mutins s'excusèrent en disant qu'on les avait entraînés, et désignèrent les meneurs, qui furent emprisonnés. On ne se montra pas moins ferme à l'égard du commissaire turc : il lui fut répondu sans autre formalité que le hatti-schérif du sultan interdisait aux agents turcs de s'immiscer en quoi que ce fût dans les affaires intérieures de la Servie. En conséquence de cette déclaration, Moussa effendi jugea que ce qu'il avait de mieux à faire c'était de s'éloigner de Belgrade emmenant avec lui ceux qui s'étaient placés sous sa sauvegarde. Quelques-uns de ces derniers l'accompagnèrent jusqu'à Vidin : d'autres continuèrent leur voyage et ne s'arrêtèrent qu'à Constantinople, où ils furent défrayés par le gouvernement, qui néanmoins se réserva le droit de se faire indemniser de ses dépenses par la Servie.

Après ces événements, il y eut un moment de calme ou plutôt de lassitude, dont le gouvernement profita pour s'occuper sérieusement des améliorations qu'attendait le pays. L'attitude qu'avait prise le prince Michel lui permettait de donner ses soins aux diverses branches de l'administration et d'exercer son activité sur des points d'utilité générale, questions de détails qui semblaient réunir tous les partis. La modération est une vertu chez les princes lorsqu'ils sont assez forts pour pouvoir se passer d'être sévères; elle devient une faute dans les situations douteuses, parce qu'on la regarde alors comme une faiblesse et que les partis méprisent tout pouvoir qui ne leur résiste pas ouvertement.

Tandis que les ennemis des Obrénovitch n'attendaient qu'une occasion favorable pour le renverser et qu'ils stimulaient le ressentiment de la Porte, le jeune prince s'efforçait de se concilier l'affection du peuple. Il donna le ministère de la justice et de l'instruction publique à Stéphan Raditschévitch, homme distingué et d'un caractère honorable. C'était un de ces Hongrois qui, désespérant de faire agréer leurs services par l'Autriche, étaient venus les offrir à Milosch. Les Serviens faisaient grand cas de son mérite et surtout de son exactitude scrupuleuse à ne point s'écarter de la légalité. On lui doit un grand nombre de projets utiles où il s'est efforcé d'approprier à la Servie les institutions en vigueur en Autriche.

Pensant qu'il était peu convenable pour les prêtres de mener le même genre de vie que les paysans, il proposa de leur construire des maisons aux frais de leurs congrégations, et de faire cultiver leurs terres, pour leur laisser le temps de s'acquitter de leurs devoirs religieux.

Il exprima le désir que les affaires du ressort des cours de justice fussent formellement rédigées. Souvent les plaintes des paysans ne reçurent aucune suite, parce qu'à l'instant de les présenter ils n'avaient trouvé personne pour les dresser par écrit. Il avait coutume de dire que le mensonge parlé était insaisissable, tandis que le mensonge écrit se réfutait de lui-même.

On s'occupa de statistique, non sans que les paysans témoignassent de grandes inquiétudes en voyant dénombrer leurs pruniers et dans la prévision que cette vérification était le préambule d'un nouvel impôt. (Ranke.)

« En général, les intentions de Raditschévitch étaient excellentes. Il proposa d'établir un plus grand nombre d'écoles; nous nous arrêterons, disait-il, quand il n'y aura plus un seul Servien qui ne sache lire et écrire. Il avait même l'intention de fonder une société de savants; et ce plan eut un commencement d'exécution. Néanmoins la matière était si rare qu'on admit dans cette académie des personnes dont l'ins-

truction n'allait pas jusqu'à la lecture.

« L'architecture avait aussi attiré son attention; il avait le projet d'élever un mausolée pour la sépulture de la famille du prince. Comme les Slaves ont une aptitude naturelle pour la musique, il monta à Belgrade un théâtre où l'on donnait des opéras : mais les Turcs se plaignirent que l'on représentât devant le public des pièces dont le sujet rappelait les exploits des anciens héros serbes, tels que ceux de Milosch Kobilitch.

« Tous ces essais, qui témoignaient du moins d'une intention louable, n'étaient pas même accueillis avec faveur par tous les Serbes. Ceux de la Servie proprement dite prenaient ombrage de ce qu'on employait tant de Slaves autrichiens, et ne tenaient aucun compte des avantages que leur expérience procurait au pays. Comme leurs manières les faisaient reconnaître pour avoir vécu au milieu des Allemands, on les appelait par dérision les *sages Souabes*. Bientôt des motifs plus sérieux d'irritation se présentèrent.

« Dans la Matschva, des querelles, suivies de rixes violentes s'étaient élevées parmi les paysans; et il avait fallu, pour rétablir l'ordre, recourir à des mesures sévères. Pour rendre ce châtiment plus exemplaire, on condamna, en outre, les coupables aux dépens. Cette exécution eut lieu avec une rigueur qui alla jusqu'à la saisie au domicile des récalcitrants. Les réclamations furent trouvées justes sur certains points, et Raditschévitch dut rembourser une partie des amendes déjà rentrées. Ceux qui avaient été injustement saisis étaient exaspérés : ils demandaient qui leur rendrait le bétail et les instruments de travail qui leur avaient été enlevés, et s'il était juste de faire payer des amendes arbitraires aux Serbes pour salarier des étrangers. »

La fiscalité excitait encore d'autres réclamations. On reprochait au gouvernement d'avoir permis à des marchands autrichiens de faire de la potasse dans les forêts de la Servie; et cette permission occasionna des rencontres sanglantes.

On voit que presque tous les griefs des paysans tenaient à des froissements d'intérêt et d'amour-propre; et on peut en conclure qu'en général le Serbe est jaloux, fier et intéressé.

Ce qui l'exaspéra plus que tout le reste, ce fut l'élévation de la taxe proportionnelle. Comme les avantages des institutions récentes ne peuvent se manifester immédiatement et que d'ailleurs les résultats les plus heureux sont presque toujours au-dessous des espérances, ils murmuraient contre un surcroît de charges sans trouver de compensation dans d'autres avantages. Primitivement cet impôt avait été fixé à six dollars d'Autriche par an : à la chute de Milosch et selon toute probabilité dans le but de capter la faveur du peuple plutôt que parce qu'une réduction dans les revenus du trésor n'entravait aucun des services, on avait fait descendre cette taxe à cinq dollars. Le rétablissement de la porièza sur l'ancien pied ordonné par Michel contribua beaucoup à rendre son gouvernement impopulaire. Une autre mesure intempestive vint porter atteinte à la sécurité des transactions. Le gouvernement fixa un rabais qui dépréciait la valeur de la monnaie d'or. Le peuple ne pouvait se faire à l'idée que le ducat qu'il avait reçu pour vingt-quatre piastres ne fût accepté que pour vingt-trois quand il avait un versement à faire dans les caisses de l'État. Ces griefs, qui avaient un fondement réel, étaient encore grossis par la malveillance ; de sorte qu'avec de bonnes intentions le prince Michel voyait tous les jours s'augmenter le nombre des mécontents. Ces derniers ne se comptaient plus seulement parmi les ennemis des Obrénovitch, mais dans cette même classe qui leur avait montré le plus de sympathie et de dévouement. Le peuple accusait Michel de rétablir les anciens abus et de laisser tout le pouvoir entre les mains des employés, qui n'en usaient qu'au préjudice de la nation.

En voyant cette disposition générale des esprits, les partisans de Milosch crurent qu'il était temps d'agir. En 1841, on découvrit une conspiration à la tête de laquelle était Gaza Voukamanovitch, frère de la princesse. Lioubitza elle-même regrettait amèrement d'avoir contribué sans le vou-

loir à la chute de son époux. Elle eût bien mieux aimé voir Milosch au pouvoir que son fils Michel. Quoiqu'elle aimât tendrement ce dernier, elle était moins considérée comme mère du chef de l'État que comme femme du prince, et d'ailleurs elle ne croyait pas que Michel eût assez de fermeté et de vigilance pour se maintenir au poste difficile où la disgrâce de son père l'avait placé.

« La plus grande désunion régnait « dans la famille des Obrénovitch. « Jovan était mécontent qu'on n'eût « trouvé d'autre emploi à lui donner « que celui d'adjudant de son neveu. Il « visait à devenir ministre du départe- « ment de l'intérieur; mais le gouver- « nement n'était rien moins que dis- « posé à confier une charge de cette « importance à un homme qui s'était « montré si hostile au parti constitu- « tionel. Jéphrem voyait sa ruine dans « le triomphe possible des amis de son « frère; et il se regardait comme peu « en sûreté à Kragoujévatz. Il résulta « de cette divergence d'intérêts que les « menées des Turcs et de ceux qui s'é- « taient placés sous leur protection n'é- « taient pas surveillées comme elles au- « raient dû l'être.

« La Porte ne cessait de réclamer en « faveur des exilés le droit de rentrer « en Servie. Elle finit par arracher cette « concession au gouvernement de Mi- « chel. On commença par amnistier les « moins compromis; mais bientôt cette « permission s'étendit à Voutschitch « lui-même. La réaction fut rapide. « Michel se laissa persuader de reporter « à Belgrade le siége du gouvernement, « sous le canon de la forteresse des Turcs. « Ce fut en vain que les kmètes essayè- « rent de l'en détourner en lui repré- « sentant qu'il leur serait bien plus « difficile de le secourir en cas de dan- « ger, puisque ses ennemis seraient « ainsi à portée des secours des Turcs. « Milosch croyait n'avoir rien à « craindre de ce côté. Après s'être sou- « mis aux désirs de la Porte, il se flattait « qu'elle l'appuierait à l'avenir. Le pa- « cha avait engagé sa parole que Vouts- « chitch se tiendrait tranquille; et « lorsque, contrairement à cette assu- « rance, les ministres reçurent l'avis « qu'il fomentait de nouveaux troubles, « ils firent arrêter les dénonciateurs « comme propageant des bruits calom- « nieux et comme étant eux-mêmes « des perturbateurs. Ils croyaient même « que, si l'on venait à les attaquer, « la charte suffirait à les protéger. Si « quelqu'un l'ose, disaient-ils, le châ- « timent est tout prêt.

« On peut plutôt blâmer le gouverne- « ment de Michel d'avoir manqué de « cette vigilance et de cette sévérité qui « caractérisaient celui de Milosch que « d'avoir abusé de ces moyens : cette fai- « blesse encourageait les Turcs à faire « toujours de nouvelles demandes, et « plus ils obtenaient, plus ils se mon- « traient exigeants. Un tel état de choses « ne pouvait durer. La nation entière « éleva une voix accusatrice contre les « hommes qui dirigeaient les affaires « de l'État. Les mécontents qui avaient « obtenu leur rappel voyaient en eux « des ennemis déclarés et refusaient de « solliciter aucune place, ce qui, après « la réconciliation, leur eût été facile- « ment accordé. Les officiers et les « knièzes qui craignaient le retour de « Milosch, aussi bien que les paysans « et les kmètes qui probablement le dé- « siraient, se trouvaient d'accord dans « leur haine contre le gouvernement. Il « n'y avait de sécurité nulle part; le « sénat lui-même n'était pas sans in- « quiétude.

« Enfin les Turcs ne purent se rési- « gner à endurer plus longtemps les re- « fus qu'on ne leur avait pas ménagés « et que Protitch, avec sa roideur or- « dinaire, n'avait pas craint de renou- « veler dans ces derniers temps. Un « nouveau commissaire de la Porte ar- « riva à Belgrade, chargé de faire au « gouvernement des représentations sé- « vères et d'exiger la démission non- « seulement de Protitch, qui était per- « sonnellement désigné, mais de tous « les membres du ministère.

« Michel lui-même ne partageait pas « entièrement les vues de ses ministres : « il était assez disposé à les renvoyer, « mais il voulait le faire plus tard et « sans avoir l'air de se laisser forcer « la main. Depuis les restrictions dont « son pouvoir avait été entouré, il re- « gardait le droit de nommer et de

« déposer ses ministres comme la partie « la plus essentielle des prérogatives « qu'on lui avait laissées, et il ne vou« lait point s'en dessaisir sans résis« tance; encore bien moins était-il dis« posé à confier les premières charges « de l'État à des protégés de la Tur« quie, dont les sentiments à son égard « étaient au moins douteux. Mais l'op« position dans laquelle il se renferma « ne fit qu'irriter le mauvais vouloir des « Turcs. Peut-être leur mécontentement « était-il encore aggravé par un motif « accessoire. Tout récemment, les Bul« gares, qui désiraient obtenir les mêmes « priviléges que les Serbes, s'étaient « adressés à Michel; et celui-ci, bien « qu'il ne leur eût donné aucune espèce « d'encouragements, n'en était pas « moins, aux yeux des musulmans, « l'homme dans lequel les raïabs avaient « mis leurs espérances.

« En somme, les Turcs ne voyaient « pas sans une certaine satisfaction les « symptômes d'un mouvement qui me« naçait le gouvernement de Michel « soit d'un changement sérieux, soit « même d'un renversement total.

« Il y avait longtemps que les agita« teurs se préparaient à cette éventua« lité. Ils avaient dans toutes les bran« ches de l'administration des amis qui « leur devaient leur position et qui « comptaient en outre sur une récom« pense pour les services qu'ils pour« raient leur rendre.

« Quoique Michel n'eût violé aucun « des articles de la charte, ceux qui « l'avaient obtenue se donnaient le « nom de *défenseurs de la constitu« tion* (*Oustavo braniteli*). Ils avaient « toujours cette expression sur les lè« vres; et elle produisait l'effet qu'ils « en attendaient.

« Le mouvement commença dans les « districts soumis à l'influence de Prota « Nénadovitch, Résavatz, Garaschanin « et Lazare Théodorovitch.

« Voutschitch ne fut pas longtemps à « s'apercevoir que sa connivence avec « le parti turc cessait de lui être préju« diciable aux yeux de la nation, et « qu'il pouvait se poser comme chef « des deux oppositions réunies. Il lui « tardait de faire sentir à ceux qui l'a« vaient fait expulser à quel homme ils « avaient affaire. Après avoir quitté la « Servie pendant quelque temps, il re« vint près de Smédérévo. Il traversa « les districts monté sur un cheval « arabe, que Résavatz lui tenait tout « prêt. Partout il trouva ses adhérents « disposés à le seconder. Bientôt le bruit « se répandit qu'on allait tenir une as« semblée générale pour forcer le prince « à changer son administration.

« Michel prit la résolution de ne pas « céder à cette contrainte et d'opposer « la force à la force.

« Il ne doutait aucunement que son « parti ne fût le plus puissant; et sans « même prendre les mesures nécessai« res pour mettre Pojarévatz à l'abri « d'un coup de main, sans s'assurer « de l'artillerie de cette place, il partit « pour Kragoujévatz dans la nuit du 20 « août 1842, avec une petite troupe « d'infanterie régulière de six cents hom« mes et de trente-six chevaux.

« Il envoya des ordres dans les dis« tricts; et bientôt de nombreux ren« forts vinrent le rejoindre, de sorte « qu'il se vit à la tête d'environ dix mille « combattants. Les nouvelles qui lui « parvenaient de divers points étaient « toutes favorables. »

Garaschanin, qui tâchait de soulever le cercle de Belgrade, fut blessé et arrêté.

Ces succès partiels enhardirent le prince, et lui firent supposer que le peuple était disposé à combattre pour le soutenir.

Voutschitch, qui s'était emparé de Kragoujévatz, campait avec deux mille hommes sur une hauteur à peu de distance de la ville. Ce petit corps pouvait être cerné facilement; mais l'armée de Michel, soit qu'elle craignît d'en venir aux mains avec Voutschitch, soit qu'elle reculât devant les conséquences funestes d'une guerre civile, manifesta une grande irrésolution, et demanda qu'on envoyât une députation au chef des insurgés. Cette démarche, qui permettait aux ennemis du prince de mettre leur justification dans la critique trop facile des actes de l'administration, était à la fois humiliante et périlleuse pour le prince. Cependant il ne pouvait faire autrement que de s'y résigner.

Voutschitch ne déploya pas moins

d'habileté dans la conduite des négociations qu'il n'avait montré de présence d'esprit et de courage comme général. Il sépara adroitement la cause de Michel de celle des ministres, et protesta de son dévouement au chef de l'État. Le principe de sa résistance, disait-il, n'avait rien que de légal, puisqu'il se bornait à demander qu'on le laissât se présenter, lui et ses amis, devant le commissaire impérial; il ajoutait que l'on ne pouvait traiter de rebelle un homme qui soumettait sa cause et celle du peuple à la décision de leur juge suprême.

Cette apologie, soutenue par des gens déterminés, fit impression sur les partisans de Michel, qui se vit forcé de discuter les conditions qu'on lui imposait. Elles pouvaient se réduire à trois : 1° le renvoi des ministres et même de Jéphrem; 2° le rappel et la réintégration de ceux qui avaient été exilés l'année précédente; 3° enfin la réduction de la taxe proportionnelle. Voutschitch appuyait sur ce dernier point, pour faire croire aux Serviens que le principe de l'insurrection se rattachait à un intérêt national.

La réaction en faveur des constitutionnels fut si rapide et si générale que les amis du prince lui donnèrent le conseil de céder. Cependant Michel regardait comme déshonorant pour lui de recevoir la loi d'un sujet qui traitait les armes à la main et dont les forces apparentes étaient de beaucoup inférieures à celles du gouvernement. Il résolut donc d'attaquer ses ennemis avant que la défection vînt réduire le nombre de ses défenseurs. Voutschitch, qui, mieux que le prince, connaissait la disposition des esprits, fit ses préparatifs pour le combat, tandis que ses partisans répétaient, dans les rangs mêmes de l'armée de Michel, que la responsabilité du sang qui allait être versé retomberait tout entière sur le prince dont l'orgueil repoussait un accommodement équitable.

Aux premiers coups de canon partis du camp des rebelles, l'armée de Michel se débanda. Resté seul avec quelques compagnies régulières, il dut battre en retraite. Arrivé aux environs de Schoubari, il se vit de nouveau à la tête d'une quinzaine de mille hommes; c'étaient les contingents des districts de Roudnik et de Poschéga qui étaient venus le rejoindre. Parmi cette multitude quelques-uns seulement étaient décidés à risquer leur vie pour maintenir l'autorité de leur prince; le plus grand nombre suivait le mouvement par entraînement et sans en comprendre toute la portée; parmi ces derniers il s'était glissé des partisans zélés de Voutschitch. De son côté, celui-ci n'était pas resté inactif; il venait de recevoir de Résavatz un renfort commandé par le kapitan Bogdan, qui s'était fait une grande réputation de bravoure. Avec ce secours, il prit immédiatement l'offensive, et dispersa l'armée du prince sans qu'elle opposât la moindre résistance.

On put reconnaître alors combien il était important pour les Turcs d'occuper militairement Belgrade. Le pacha favorisait le mouvement insurrectionnel; si Michel avait pu d'abord se faire illusion sur les véritables dispositions de la Porte à son égard, la conduite de Voutschitch dans ces derniers temps avait dissipé tous ses doutes. Il refusa donc de recourir à la protection des autorités turques de Belgrade, et il répondit au consul de Russie, qui était venu le trouver pour lui conseiller cette démarche, qu'il n'aurait garde d'aller se mettre à la discrétion de ceux qui avaient fait à ses ennemis un accueil si favorable.

Menacé de tous côtés et ne trouvant dans le parti qui le soutenait que des sympathies tièdes et vacillantes, il prit le chemin des exilés, celui de la frontière autrichienne. Ses ennemis auraient sans doute préféré de rester vainqueurs après une lutte plus sérieuse; mais il crut inutile de la prolonger, et il renvoya chez eux ceux qui étaient venus encore une fois lui offrir leurs services. Il entra à Semlin sept jours après avoir quitté Belgrade pour aller étouffer l'insurrection. Protitch, Raditschévitch et Miléta suivirent immédiatement son exemple. Voutschitch entra dans la capitale en triomphe; il se fit appeler le chef de la nation, et prit d'une main ferme les rênes du gouvernement.

CHAPITRE XXXV.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE. ALEXANDRE, FILS DE KARA-GEORGE, CHOISI POUR PRINCE. VOUTSCHITCH EXERCE L'AUTORITÉ SUPRÊME; RÉÉLECTION D'ALEXANDRE. (*D'après Ranke.*)

Plusieurs causes ont contribué à la chute des Obrénovitch : d'abord le caractère ferme et ambitieux de Milosch avait fait craindre à la Porte que la Servie ne finît par lui échapper entièrement et qu'à un moment donné cette province ne fût réunie soit à la Russie, soit à l'Autriche, ce qui aurait laissé entièrement à découvert les frontières de la Bulgarie et de la Roumélie; en second lieu, l'indépendance des Serviens était un exemple attrayant pour les Bosniens et les Moldo-Valaques; et le cabinet de Saint-Pétersbourg n'eût pas vu sans inquiétude une constitution libérale solidement établie parmi ses coreligionnaires slaves, tandis que les Russes restaient soumis à un régime despotique. Les mêmes raisons portaient ombrage au gouvernement autrichien, si fortement intéressé à affermir sa domination sur le moyen et le bas Danube; enfin, le caractère inquiet et remuant de la race serbe, si prompte à s'engouer et à se dégoûter de ses chefs, ouvrait une large voie aux intrigues étrangères, d'autant plus dangereuses que les membres de la famille de Milosch n'étaient pas exempts eux-mêmes d'une rivalité mesquine. Les obstacles que rencontraient les princes de Servie, depuis Kara-George jusqu'à Michel Obrénovitch, étaient de nature à donner à l'opposition une direction entièrement contraire à l'esprit du gouvernement; et, malgré les apparences, l'hostilité s'adressait bien plus aux personnes qu'à l'interprétation des principes. L'autorité du chef de l'État étant subordonnée à celle de la Porte, dont les concessions étaient restreintes et conditionnelles, il devenait presque inévitable que le prince mécontentât la nation s'il agissait conformément aux vues de la Turquie, ou qu'il devînt suspect aux Turcs s'il suivait une ligne indépendante. Dans l'un et l'autre cas l'opposition trouvait un point d'appui, et l'amour du changement entraînait bientôt les masses du côté qui donnait les plus grandes espérances, c'est-à-dire vers les novateurs.

Dans le mouvement qui renversa Michel, on peut dire que l'influence turque triompha, puisqu'elle se constitua juge dans des détails d'administration qui, d'après la charte, échappaient à sa compétence, et que le peuple perdait virtuellement en libertés tout ce qu'il croyait devoir à la bienveillance des puissances protectrices.

Le parti des vainqueurs le sentait si bien qu'ils s'adressèrent au commissaire turc pour qu'il donnât sa sanction à un gouvernement provisoire. Cette permission fut donc accordée au nom du sultan à Voutschitch, Simitch et Pétroniévitch, qui formèrent une sorte de triumvirat dont ils s'étaient distribué d'avance les rôles.

Ils convoquèrent immédiatement une assemblée générale.

On se rapelle que sous Kara-George la skouptschina ne se réunissait que pour mettre en exercice le genre d'autorité qui venait de s'établir dans le pays, et que du temps de Milosch elle se bornait à confirmer les propositions portées devant elle. Ces sortes de diètes n'admettent pas de débats régulièrement suivis; elles ont plutôt, dit Ranke, le caractère des *parlamenti* des villes libres de l'Italie au moyen âge, où le parti vainqueur imposait la loi aux vaincus. Personne n'eût été assez hardi pour émettre une opinion contraire aux vues des chefs qui venaient de s'emparer du pouvoir.

L'assemblée générale qui fut convoquée au mois de septembre 1842 ne comptait que des membres hostiles aux Obrénovitch; c'étaient, à peu d'exceptions près, les mêmes hommes qui venaient de renverser Michel. On avait lancé une proclamation par laquelle on annonçait au peuple que des Serbes, dont l'intention était uniquement de porter quelques plaintes devant l'effendi du Grand-Seigneur, avaient été attaqués par le prince, et que ce dernier, ayant été battu, avait quitté le pays.

Quand tous les députés furent réunis, Voutschitch parut accompagné du com-

missaire turc et du pacha de Belgrade. On demanda aux membres de la skouptschina s'ils étaient disposés à rappeler le prince fugitif. Kiamil pacha fit lui-même cette question en langue serbe, qu'il parlait d'une manière presque inintelligible ; et tous les députés répondirent négativement.

On s'occupa immédiatement de l'élection du nouveau prince ; à cet égard il n'y eut pas la moindre hésitation.

Le fils de Kara-George, Alexandre, était né pendant la mémorable campagne de 1806. Après la mort de son père, il était revenu en Servie, où il vivait ainsi que sa mère d'une pension que lui faisait Milosch. Jusque-là il avait été attaché au prince Michel en qualité d'adjudant. C'était un jeune homme d'une conduite irréprochable, d'un caractère aimable et de l'extérieur le plus avenant ; jamais il n'avait pris parti dans les querelles des chefs. Depuis quelque temps Voutschitch le désignait à ses amis comme leur prince futur, et ceux-ci n'avaient pas eu de peine à préparer les esprits en sa faveur.

Lorsque l'assemblée eut déclaré qu'elle ne voulait plus de Michel, Voutschitch lui demanda qui elle choisissait. Tous répondirent aussitôt : Kara-Georgiévitch. Au même instant il fut présenté aux députés, qui le saluèrent de leurs acclamations.

Voutschitch, qui s'était réservé le ministère de l'intérieur, se garda bien de commettre la même faute qu'avaient faite ceux qui l'avaient précédé au pouvoir : tous ses ennemis furent exilés ; quant aux plus compromis, ils quittèrent le pays spontanément. Ceux qui étaient moins à craindre n'en perdirent pas moins leurs emplois. Les kmètes qui s'étaient déclarés ouvertement contre lui durent se démettre également de leur charge. La prison fut le partage de quelques-uns, l'exil celui du plus grand nombre.

La Porte, qui avait tout laissé faire, déclara la déchéance de Michel sans enquête préalable et sans qu'il lui fût permis de se justifier ; elle reconnut sans plus de formalités le prince nouvellement élu, satisfaite que son influence eût été décisive.

Fidèle à l'esprit de l'islamisme, elle n'accueillait quelques-unes des institutions qui assurent la prépondérance de l'Occident que pour se mettre en état de résister aux puissances qui préparent sa ruine ; les emprunts qu'elle faisait à la civilisation européenne étaient destinés d'abord à repousser toute agression étrangère, et plus tard, lorsque la force militaire de l'empire serait régénérée, à reprendre le système de conquête qui est le devoir et la mission des vrais croyants. Cet espoir, plus ou moins déguisé selon les circonstances, se manifeste avec toutes ses tendances rétrogrades dès que la fortune des armes ou les combinaisons de la diplomatie semblent permettre aux Turcs de se montrer tels qu'ils sont. Ainsi le dénoûment de la crise égyptienne en 1840 et celui de la question serbe quelques années plus tard enhardirent le gouvernement turc et ses agents à commettre les injustices et les cruautés les plus révoltantes en Syrie contre les Véhabites, en Crète et en Bulgarie contre les raïahs. Elle révoqua la concession solennellement faite de laisser à des chefs chrétiens le soin de prélever le haradsch. Les raïahs s'estimaient heureux lorsque les Arnautes s'abstenaient des dernières violences. Les Turcs violèrent à diverses reprises le territoire des Monténégrins : en Valachie, un hospodar fut jugé et renvoyé sans le consentement de la Russie.

Tous ces actes arbitraires, qui étaient une violation flagrante des traités, furent postérieurs à la révolution qui détruisit le pouvoir des Obrénovitch dans la Servie, lorsqu'elle eut cessé d'être le centre de la résistance des Slaves méridionaux.

Cette conduite mettait les apparences du droit du côté de la Russie, qui ne demandait pas mieux que de trouver un prétexte pour faire quelques pas de plus vers le but constant de son ambition. Nicolas déclara que la Porte n'aurait pas dû déposséder Michel avant qu'il eût été reconnu coupable des fautes qu'on lui imputait, et que dans tous les cas le consentement de la Russie eût été nécessaire. Il faisait surtout un reproche au gouvernement turc d'avoir sanctionné une révolte, et sur ces motifs il protestait contre ces changements.

Ce qui mécontentait réellement le

cabinet de Saint Pétersbourg, c'était que le triomphe de Voutschitch et de Pétroniévitch, en réconciliant les Serbes avec la Porte, rendait inutile le protectorat russe, et dérangeait tous les plans qui en étaient la conséquence.

La Porte n'ignore pas que les puissances chrétiennes, rivales entre elles, ne prennent son parti que dans des vues intéressées; aussi ne se fait-elle aucun scrupule d'enfreindre des engagements dont la portée change selon les éventualités de la politique. Lorsqu'elle est menacée d'un côté, elle sait qu'elle sera appuyée de l'autre, et que le temps est loin où le principe religieux suffisait pour former contre elle une coalition permanente. Persuadée que les menaces de la Russie seraient interprétées peu favorablement par les cours rivales, elle résolut de maintenir ce qui avait été fait en Servie, et les raisons spécieuses ne lui manquèrent pas.

D'abord elle prétendit qu'il n'y avait pas eu rébellion, puisque les commissaires impériaux avaient approuvé le mouvement, et que, comme puissance souveraine, elle avait usé d'un droit incontestable.

Quant aux intérêts serbes, elle était si éloignée de vouloir y porter atteinte que, tout en prenant une détermination souveraine, elle avait agi d'un commun accord avec la nation, qui avait unanimement applaudi au changement dont on se plaignait.

Ces discussions donnèrent lieu à des négociations assez compliquées et dont la Servie masquait la portée générale. L'Autriche s'accordait avec la Russie sur ce point qu'une question intérieure n'était pas du domaine de la politique étrangère; mais elle déclarait en même temps que l'autorité de la Porte serait fortement compromise sur le Danube si elle ne pouvait renvoyer Michel qu'après l'avoir mis de nouveau en cause.

Comme il arrive souvent dans les questions où l'agresseur qui a compté triompher par l'intimidation trouve une résistance inattendue, les parties intéressées prirent un terme moyen : la Russie cessa d'exiger la réinstallation de Michel à condition que l'élection d'Alexandre, qui avait eu lieu à la suite de scènes tumultueuses, fût regardée comme non valide et qu'elle fût de nouveau soumise au peuple, mais avec des formes régulières; elle demandait en outre le renvoi de Kiamil pacha et celui de Voutschitch et de Pétroniévitch.

On conclut un arrangement sur ces bases. Le pacha perdit effectivement sa charge; mais on le fit vizir de Bosnie.

Quant aux deux chefs serviens, il était plus embarrassant de leur donner l'équivalent des fonctions qu'ils occupaient.

D'après ce qui venait d'être convenu, Alexandre Kara-Georgiévitch dut résigner provisoirement ses pouvoirs; le plénipotentiaire russe exigea seulement que Voutschitch et Pétroniévitch ne fissent point partie de la skouptschina nouvellement convoquée. Mais, malgré cette précaution, le résultat des votes ne pouvait être douteux.

La Porte, en vertu de son droit de souveraineté, déclara exclu de la dignité princière le jeune Michel Obrénovitch, comme incapable de gouverner selon ses vues. Cette décision ne laissait pour compétiteur à Kara-Georgiévitch que Milosch lui-même, et le retour du prince exilé eût menacé trop de positions élevées pour que ceux qui avaient intérêt à ce qu'il ne fût pas rappelé ne missent point en œuvre tous les moyens, dans le but de prévenir sa réélection.

Pour le présent, les esprits n'étaient point disposés en faveur de Milosch. On avait fait courir le bruit qu'il était entièrement soumis à l'influence étrangère. On disait à Belgrade que les partis opposés à Kara-Georgiévitch étaient disposés à établir leur candidat à force ouverte, mais que le conflit serait sanglant. Le peuple, en attendant, préparait ses armes.

Cependant rien n'annonçait l'intention d'imposer aux Serbes un chef dont ils auraient méconnu l'autorité. On ne prit même, avant l'ouverture de l'assemblée, aucune mesure pour faire rentrer en Servie ceux qui s'étaient retirés sur le territoire autrichien, ce qui n'eût offert aucune difficulté.

Le 15 juin 1843, on procéda à une élection libre. Les Serbes se rangèrent par nahies, comme autrefois les Polonais votaient par voïvodies. Le nouveau pacha, le consul, le plénipotentiaire de

la Russie et le métropolitain s'avancèrent vers les électeurs et leur demandèrent quel était celui qu'ils voulaient pour prince. Les dix-sept nahies demandèrent à l'unanimité Kara-Georgiévitch. On interrogea ensuite plusieurs personnes séparément, et toutes firent la même réponse.

C'est ainsi que les paysans serbes conservèrent le droit que leur avait conféré la convention d'Akierman, celui de choisir leur prince. Les deux puissances protectrices se déclarèrent satisfaites, et l'élection de Kara-Georgiévitch fut reconnue valide.

On crut d'abord que Voutschitch et Pétroniévitch seraient libres de rester dans le pays, attendu que l'agent russe n'avait point demandé leur éloignement; mais peu de temps après l'empereur Nicolas insista sur l'exécution pleine et entière de la convention passée avec la Porte.

La Turquie se voyait débarrassée des Obrénovitch; mais les hommes qui avaient été les principaux instruments de son triomphe durent ajourner leurs espérances. Les Serviens apprirent que le prince qu'ils venaient d'élire ne serait confirmé dans sa dignité que lorsque Voutschitch et Pétroniévitch auraient quitté la Servie. Quelle que fût l'influence que ces deux chefs exerçaient, personne n'était disposé à tout remettre en cause uniquement pour les rappeler à leur ministère; on leur signifia donc, mais avec toutes les marques de respect et de sympathie, l'ordre de passer la frontière; leur départ fut le signal de l'installation définitive de Kara-Georgiévitch.

Dans le bérat d'investiture la Porte insiste souvent et avec force sur les liens de dépendance de la Servia envers le gouvernement du sultan et sur l'obligation du prince à observer fidèlement toutes les dispositions du hatti-schérif où la charte des Serbes est exposée. Les sénateurs et toutes les personnes en place sont tenus de le reconnaître pour leur prince et d'obéir à toutes ses ordonnances en tant qu'elles ne seront pas contraires à l'acte constitutif.

En raison de ces restrictions, le droit concédé au prince reste bien en deçà des prétentions des Obrénovitch à un pouvoir héréditaire et illimité. Les conditions auxquelles son autorité est subordonnée peuvent fournir de nombreux prétextes et opposer à son administration des entraves qui le mettent dans une entière dépendance.

L'expérience des dernières années et plus encore la guerre difficile que soutient actuellement la Porte peuvent faire supposer qu'elle s'abstiendra de toute mesure vexatoire. Autant qu'il est permis de le conjecturer, l'affaiblissement de la Russie, en assurant l'indépendance de l'empire ottoman, établira sur une base plus solide les libertés de la Servie; et avec le temps la Bosnie et la Bulgarie seront appelées à jouir des mêmes priviléges. L'alliance de la France et de l'Angleterre aura beaucoup fait sans doute pour la sécurité de l'Europe; mais la Turquie ne pourra compter parmi les grandes puissances continentales que du jour où, abjurant sans arrière-pensée les préventions fatales de l'islamisme, elle ne mettra aucune différence entre ses sujets, et s'assurera ainsi le concours de populations énergiques, belliqueuses et intéressées à conserver et à défendre les institutions qui les régissent.

Un prince qui ne doit ni à ses services ni même à son ambition le rang auquel il vient d'être élevé, dont les prétentions ne se fondent que sur des souvenirs, et qui, à l'instant même où il entre dans l'exercice de son pouvoir, se voit séparé de ceux qui lui en ont ouvert la route, ne peut qu'être exposé à la malveillance et aux intrigues du parti vaincu. C'est effectivement ce qui est arrivé à Kara-Georgiévitch.

Dans les premières années qui ont suivi l'élection définitive du fils de Kara-George, on a pu remarquer une opposition plus systématique de la part des communes et des paysans contre les agents de l'administration, soit que ces derniers abusassent du pouvoir que leur donnaient leurs fonctions, soit que le peuple ne fût pas encore assez éclairé pour voir dans les charges inséparables de tout gouvernement régulier et dans le respect de la loi un devoir et une nécessité.

A ces causes d'agitation se joignaient les influences étrangères, et qui ne

venaient plus seulement des puissances voisines et rivales, mais des grands États de l'Occident, d'où rayonnaient les idées d'améliorations et de réformes.

Dans cet état de choses, la loi fondamentale, c'est-à-dire la charte des Serbes, gênante pour un chef d'un caractère absolu, semble offrir des conditions favorables à un prince qui sait se contenter de la portion de pouvoir qu'elle lui laisse : l'unité nationale se trouve ainsi établie sur une base plus large, et la distribution de l'autorité offre de plus solides garanties; mais, d'un autre côté, les inimitiés personnelles trouvent facilement des armes dans tous ces degrés de responsabilité constitutionnelle.

Si cette constitution peut prendre racine dans le pays, si elle porte tous les fruits qu'on est en droit d'en attendre, les Serbes, moralisés par la puissance des institutions, auront fait un grand pas vers leur émancipation comme peuple, et l'exemple de leur supériorité dans la liberté agira avec plus de force sur leurs frères de la Bosnie que ne pourraient le faire des priviléges encore plus étendus, mais qui seraient sans action sur la vie privée et publique.

Si l'on considère l'état où se trouvait la nation avant Kara-George et celui où elle est parvenue à la suite des dernières révolutions, il faudra bien reconnaître que la différence est immense. La cause de ce changement est surtout dans l'abolition des priviléges de la caste militaire. Le Grand-Seigneur n'exige plus des Serbes la taxe de la capitation, qui était regardée comme le rachat de la peine capitale encourue par tout infidèle vaincu : les spahis ne se regardent plus comme les maîtres nés de toutes les terres. Les Turcs dominent seulement dans les forteresses. Pour la première fois il leur était interdit de résider en dehors du rayon des places fortes. C'est ce qui a été observé à Schabatz et à Kladovo, et c'est ce qui aurait dû l'être à Belgrade. D'abord, comme nous l'avons vu, les propriétaires musulmans de ce district s'étaient préparés à vendre les biens-fonds qu'ils y possédaient, pour se transporter ailleurs : mais, sur un ordre venu de Constantinople, ils résilièrent ces marchés, et la ville entière fut regardée comme formant la forteresse.

A considérer cette décision au point de vue stratégique, on ne saurait nier que la Porte ne fût dans son droit. Les Turcs restèrent donc en grand nombre à Belgrade. Mais cette exception, qui place les spahis sous la juridiction de leurs coreligionnaires, ne leur restitue aucun de leurs anciens priviléges, et plus d'un vétéran de la milice turque se voit réduit à recevoir des Serbes un salaire pour les services manuels qu'il leur rend dans leurs maisons. On se rappelle d'ailleurs que ces franchises de la nation serbe n'ont pas été le fruit d'une révolte directe contre la souveraineté du sultan, mais qu'elles lui ont été concédées à la suite d'une lutte contre le parti qui repoussait les réformes adoptées par le Grand-Seigneur. Cette position particulière a permis aux Serbes de réclamer des franchises qui ont été achetées par des flots de sang.

Mais toutes ces circonstances n'auraient pas suffi pour faire de la Servie une province maîtresse de régler son administration intérieure si l'esprit de nationalité ne l'eût soutenue dans les revers, et ne lui eût indiqué la marche à suivre quand la fortune des armes lui était favorable.

Par un effet singulier de leur position, l'Autriche faisait peser en leur faveur son influence politique quand le protectorat religieux de la Russie découvrait trop les vues ambitieuses de cette dernière puissance, et la Russie reprenait son ascendant aussitôt que la Turquie essayait de revenir à son système de domination oppressive. Grâce à ces prétentions rivales, la Servie est parvenue à se constituer; et aujourd'hui l'entrée en lutte des grands États de l'Occident tend chaque jour davantage à la rattacher au gouvernement turc, qui, en retour de sa fidélité, lui accordera sans doute bien plus que ne pourraient le faire ni l'Autriche ni la Russie, la première parce que des concessions libérales auraient bientôt disloqué cet amalgame de possessions qu'on appelle l'Autriche; la seconde parce qu'elle ne peut donner aux Serbes que ce qui est le partage des Russes eux-mêmes, l'espoir de la do-

mination universelle, au profit de l'absolutisme religieux et politique.

Ainsi la Turquie et l'Autriche, quoique peu sympathiques l'une à l'autre, se trouvent néanmoins unies par le lien des faits. Le sultan, forcé, il est vrai, par la Russie, a donné aux Serbes leur constitution; et cette charte qui rappelle, bien que d'une manière imparfaite, les institutions de l'Europe civilisée; cette charte, arrachée à la Turqnie uniquement pour l'embarrasser et l'affaiblir, s'est trouvée justement le palladium et le point de l'union future de tous les Slaves méridionaux.

Le snltan a tiré nn avantage incontestable des franchises concédées aux Serbes. En les armant contre le fanatisme du parti janissaire, qui se perpétuait dans les prétentions des spahis, il a décidément consommé la réforme militaire qui lui a donné des troupes telles que celles qui ont battu les Russes à Citaté, à Oltenitza, à Silistrie, à Eupatoria et à Kars, et des généraux comme Omer-Pacha.

Il s'ensuit que la civilisation des Serbes et la régénération de la Turquie sont en quelque sorte solidaires, et qu'en dépit des causes qui empêcheront toujours leurs intérêts d'être homogènes le musulman et le Serbe doivent s'appuyer mutuellement, et dans la crise actuelle plus que jamais.

Ponr revenir à la constitution de la Servie, on peut se demander si les restrictions apportées au pouvoir du prince sont favorables ou préjudicables au bien-être présent et futur de la nation, ou en d'autres termes s'il convient d'espérer qu'elles seront permanentes ou simplement provisoires. Nous pensons, avec Ranke, que ces restrictions étaient nécessaires et qu'elles le seront longtemps encore. En effet, comment pouvait-on laisser à un prince chrétien, sorti de l'élection populaire, l'autorité illimitée d'un pacha? L'arbitraire reconnu en principe comme un des attributs du prince eût en pour conséquence nécessaire la désaffection et le mépris d'une charte impuissante à réprimer les abus. Mais une autre raison, non moins forte, c'est que l'omnipotence du prince l'eût naturellement porté à se rendre indépendant de la Porte, ce qui, en rompant les conditions du pacte, primitif eût exposé la Servie à toutes les chances d'une lutte inégale. Enfin l'idée seule que le prince etait investi d'un pouvoir non moins absolu que celui des pachas, sous lequel la Servie avait si longtemps souffert, était insupportable pour le peuple aussi bien que pour les knièzes et les chefs. Ces derniers, comme on l'a vu dans le cours de cette histoire, n'étaient pas exempts de châtiments corporels. Pour la première fois, il est défendu dans l'acte constitutif de soumettre les fonctionnaires à des peines infamantes, l'autorité elle-même ne pouvant prétendre à la considération dont elle doit être entourée si le caprice du maître peut élever ou destituer qui bon lui semble. Une telle faculté discrétionnaire devait nécessairement détruire tout sentiment d'honneur, et décourager le mérite au profit de l'intrigue et de la faveur.

Des abus de cette sorte auront de la peine à disparaître entièrement partout où la domination turque se conservera avec le caractère de la conquête primitive. Il faut que l'autorité souveraine modifie graduellement son système et que les mœurs des provinces dépendantes, en s'épurant au contact des nations civilisées, réagissent à leur tour sur la puissance souveraine. Quand le niveau moral sera obtenu, les différences religieuses et politiques ne seront plus des motifs de jalousie et d'hostilités et n'apparaîtront plus que comme des nuances propres à distinguer les nationalités.

Un abus non moins grave avant la promulgation de l'*Oustaf*, c'était la violation fréquente des droits de propriété. Les chefs trouvant commodes les pratiques des Orientaux, cherchaient le moyen de s'approprier à vil prix les domaines qui leur plaisaient et d'exercer toutes sortes de monopoles; cette conduite, en exaspérant le peuple, l'a souvent poussé aux révolutions. La loi nouvelle y a sagement pourvu. Les ventes et les cessions de biens sont placées sous la garantie du pouvoir judiciaire et ne regardent que lui. Ce fut une grande amélioration que l'inscription sur les registres de l'État des titres de possession légalement dressés.

On peut regarder aussi comme un

progrès important la séparation des départements d'administration de celui de la justice, quoique l'application de cette mesure en Servie ne doive pas éveiller des idées conformes à celles qu'elle ferait naître dans des pays plus avancés. Autrefois les pachas et les moussélims avaient singulièrement empiété sur les droits des fonctionnaires turcs dans l'ordre judiciaire ; il en avait été de même plus tard ; les kniézes et leurs employés n'avaient guère mieux traité les Serviens. La prétendue sanction du tribunal suprême n'avait fait que rendre les abus plus irremédiables. Cette séparation était donc devenue d'une nécessité absolue. Quant au reste, les règlements de Kara-George et de Milosch concernant l'administration de la justice furent conservés dans la nouvelle charte sauf cette différence que les différentes cours eurent leurs attributions nettement définies, et formèrent des ressorts distincts.

Mais le changement le plus efficace fut celui qui résultait des restrictions suivantes, à savoir qu'aucun membre d'une cour de justice ne pouvait occuper un office dans l'administration politique, de même que nul fonctionnaire dans l'ordre politique n'était apte à exercer le pouvoir judiciaire.

Des règlements analogues furent appliqués aux matières de commerce. Les restrictions arbitraires adoptées par Mladen, Miloï et même par le prince Milosch, qui, à cet égard, suivaient l'exemple des janissaires, cessaient d'être praticables. Elles reposaient sur des notions particulières à l'Orient et que le vice-roi d'Égypte suit encore avec succès. Mais là elles ont leur raison d'être bien plus qu'en Servie, où la prospérité est fondée sur l'agriculture et l'industrie et où cette faculté tyrannique ne servait qu'à faire ressortir d'une manière plus odieuse les inégalités d'individu à individu. La charte veut que ces règlements soient fixés d'un commun accord par le prince et par le sénat, ce qui empêche tout empiètement arbitraire. L'impulsion salutaire donnée au commerce et à l'industrie prouve mieux que ne le feraient tous les raisonnements l'à-propos et l'utilité de ces mesures.

Ainsi, malgré les obstacles qu'oppose à une réforme radicale, dans l'esprit des institutions européennes, le milieu encore à demi asiatique de la Servie, les résultats obtenus sont d'une importance incontestable. Le joug qui a si longtemps pesé sur les Serbes est brisé; désormais ces raïahs si méprisés forment une nation. Ce qui a surtout contribué à rendre durables les changements qui ont régénéré cette province, c'est que l'opposition, et non le prince, les a introduits ; c'est qu'ils ont leur racine dans le sentiment populaire, et que les vicissitudes de la politique extérieure et même l'avénement d'une autre famille trouveront les Serbes bien décidés à ne point renoncer aux avantages de leur émancipation. Le gouvernement turc tel qu'il existait autrefois est devenu impossible, à plus forte raison un gouvernement qui, se trouvant dans des conditions différentes, voudrait suivre l'exemple de la Turquie. Si même la fortune rendait le pouvoir aux Obrénovitch, ils ne pourraient le conserver qu'en observant la constitution.

La guerre actuelle, qui remue si profondément le sol de l'Orient, pourra soumettre la Servie à des formes plus monarchiques : il est également possible qu'elle complète ses institutions républicaines et qu'elle forme comme une Suisse slave, dont la mission dans l'équilibre européen serait de défendre le cours du bas Danube contre les empiétements de la Russie et de l'Autriche. A mesure que la Pologne semble s'effacer dans l'absorption moscovite le rôle des populations chrétiennes qui sont répandues au nord de la Turquie acquiert une plus haute importance.

La Servie doit à l'Occident cet esprit de justice qui est l'âme de ses nouvelles institutions : elle payera un jour ces dettes en réagissant sur le fanatisme turc, qui, pour être ébranlé, n'est pas encore vaincu ; et l'exemple de deux provinces qui comptent à peine un million d'habitants changera en peu d'années la face de cette partie de l'Europe, si favorisée par la nature, mais dépeuplée par deux fléaux également funestes, l'intolérance religieuse et l'ignorance.

En attendant que la lumière se fasse

en Orient et que la civilisation retourne à son berceau, le moyen le plus simple pour que les chrétiens et les Turcs oublient leurs anciens dissentiments, c'est de les laisser en contact le moins possible. Quand leur administration sera entièrement séparée, la résistance ne naîtra plus des prétentions de l'orgueil, et l'excellence des institutions se manifestera d'elle-même.

CHAPITRE XXXVI.

INSURRECTIONS EN TURQUIE DE 1849 A 1851. (*D'après Cyprien Robert et autres sources.*)

La révolution de 1848, qui a ébranlé tous les trônes de l'Europe, a eu son contre-coup dans les provinces slavo-danubiennes. Les Hongrois et les Polonais ont mis l'Autriche à deux doigts de sa ruine, et ont forcé la Russie à démasquer sa politique. La Turquie, avec ses demi-concessions aux raiahs, n'était pas en mesure de prendre dans ce conflit de nationalités le parti que lui conseillaient ses intérêts et qu'une marche plus franche eût pu rendre décisif.

Le système suivi avec tant de persévérance sur le Bosphore par Reschid pacha et dont le but est d'assimiler aux Turcs les chrétiens de l'empire n'a qu'un avantage, celui de réduire à l'impuissance le vieux parti turc; mais il pèche par la base en ce qu'il admet la possibilité d'opérer politiquement la fusion de deux éléments incompatibles. Quand les Turcs en seront venus au point de combattre à côté ou sous les ordres de ceux qu'ils regardaient comme leurs esclaves, il n'y aura plus de Turquie. En supposant même qu'il y eût entre les deux races un accord momentané, la population chrétienne, deux fois plus nombreuse que celle des Turcs, et dans toute la sève de sa régénération morale et politique, aurait bientôt pris un ascendant marqué sur la race souveraine. Que si les Slaves, satisfaits d'une constitution qui assurerait leur bien-être, perdaient le sentiment de leur nationalité, la Russie et l'Autriche, également intéressées à empêcher leur fusion avec la Turquie, ne manqueraient pas de susciter des causes de mésintelligence. La Russie surtout tient entre ses mains deux leviers puissants qu'elle manie avec une grande habileté. Elle flatte constamment les Slaves en leur rappelant leur commune origine, et ne néglige ni les promesses ni même les sacrifices pour les rattacher à son système de domination universelle; mais ce qui donne surtout à ses intrigues un caractère spécieux de désintéressement et de haute moralité, c'est le soin qu'elle prend de couvrir ses démarches politiques du voile de la religion. Il faut convenir qu'à cet égard les apparences sont pour elle, et que l'intolérance incorrigible des Turcs lui a donné trop souvent gain de cause. A la faveur des derniers traités, les Russes se concilient par des faveurs et des promesses les primats du clergé slave; ils donnent aux popes des liturgies qui contiennent des prières pour le tsar et les membres de sa famille, et ces prières sont chantées dans toutes les églises de Turquie.

Les réformes militaires d'après le système européen et l'antagonisme religieux tendent à séparer en deux camps les sujets turcs du sultan; l'Asie surtout s'obstine à rester stationnaire; et l'hostilité des vieux croyants contre tout ce qui est emprunté à la civilisation occidentale se manifeste de temps à autre par des massacres, soit à Alep, soit à Smyrne, dont les populations fanatiques traitent d'infidèles les musulmans d'Europe. Il en résulte que la Porte en est réduite à compter sur les raïahs pour contenir les ultra-turcs.

Les Bulgares et les Serbes représentent plus particulièrement les chrétiens soumis à l'empire. Il y a dans cette population énergique et guerrière des éléments bien autrement puissants de civilisation et de progrès que chez les Grecs, race appauvrie, dissimulée et avide, où à côté de quelques nobles exceptions on retrouve tous les signes de la décadence. Les Bulgares et les Serbes réunis pourraient mettre sur pied une force armée considérable. Les Bulgares ne comptent pas moins de quatre millions d'habitants répandus depuis les bouches du Danube jusqu'au mont Athos en Thessalie, tandis que, dans la direction du Bosphore, leurs troupeaux innombrables s'étendent dans les pâturages de la Roumélie jusqu'à Andrino-

ple. Quant à la Servie, dont la population ne dépasse guère huit cent mille âmes, sans compter ses anciennes dépendances, elle est couverte, surtout dans quelques-unes de ses nahies, de forêts et de montagnes qui forment des positions inexpugnables. Malheureusement la Bulgarie et plus encore la Bosnie sont restées sous l'influence de l'aristocratie qui compte un grand nombre de Slaves renégats, appelés par leurs frères restés chrétiens *potouritzi*, c'est-à-dire Slaves turcisés. Retirés dans leurs *koula* ou châteaux forts, ces petits tyrans se montrent plus avides et plus impitoyables envers les raïahs que les grands vassaux au temps de la féodalité. Il est vrai que les Bosniaques sont traités plus durement par leurs seigneurs que les Bulgares. Chez ces derniers, l'aristocratie n'a pas obtenu des priviléges aussi étendus, et les conditions physiques du pays ont donné à la nation plus d'unité, ce qui a contribué au développement du sentiment national. Les Bulgares sont un peuple grave, s'occupant de leurs troupeaux et d'agriculture; les sacrifices qu'ils font pour multiplier chez eux les écoles élémentaires et spéciales prouvent le désir qu'ils ont de s'instruire. A diverses époques, depuis l'émancipation des Serbes, ils ont essayé d'obtenir les mêmes priviléges; et, si ces derniers les eussent encouragés, ils n'auraient pas hésité à se soulever pour former comme eux une nation ayant une sorte d'indépendance. La Turquie, dans l'hypothèse d'une révolte sérieuse des Bulgares et dans le cas où elle serait impuissante à la comprimer, se verrait obligée de leur accorder des conditions favorables; car elle ne peut se passer de leur industrie ni des produits de leur sol : mais c'est un parti qu'elle ne prendra qu'à la dernière extrémité, dans la crainte que la jouissance de ces priviléges ne les conduise à une émancipation complète. Non-seulement on leur refuse toute autre liberté que celle de travailler pour leurs maîtres, mais on les accable de taxes et de redevances, de peur qu'une existence moins rude, telle que devraient leur en procurer leurs habitudes laborieuses, ne vienne à leur inspirer des idées d'affranchissement. Le dernier vizir, Hussein de Vidin, qui les a gouvernés pendant plus de vingt-cinq ans, a fait peser sur eux les plus incroyables exactions. Ses intendants et ses facteurs enveloppaient comme dans un réseau toute la province, accaparant toutes les marchandises manufacturées et achetant toutes les récoltes sur pied. Cependant, tout en se plaignant de la rapacité de leur vizir, les Bulgares avouaient qu'ils lui vendaient leurs produits à un prix plus élevé qu'à tout autre. Le vieux Hussein payait bien pour revendre plus cher, et ses bénéfices le rendirent si opulent que son palais ressemblait à la cour d'un roi.

La Bosnie se trouve dans des conditions entièrement différentes. Là le mal est plus profond, plus invétéré et demande des remèdes plus énergiques. La mission du vizir Tahir est donc tout autre que celle de Hussein. Chargé par le sultan d'écraser la résistance de l'aristocratie, il a dû agir avec une extrême sévérité. Ce rôle l'a fait regarder par les raïahs comme un sauveur : dans tous leurs différends avec les seigneurs, ils sont sûrs de trouver auprès de lui justice et protection. Une de ses dernières mesures est l'abolition des corvées et de tout travail non rétribué; il a également réduit les taxes sans nombre dont les pauvres raïahs étaient grevés en les comprenant toutes dans un impôt unique, comme la nouvelle constitution l'a réglé en Servie. Cette taxe pour chaque paysan bosniaque ne peut excéder le tiers de sa récolte en grain; et elle est fixée non plus comme précédemment par les spahis, mais par les starostes ou anciens de la commune. Dans tous les pachaliks dépendants de son autorité, Tahir, l'ennemi juré de tous les partisans de l'ancien système turc, faisait sans pitié administrer la bastonnade aux spahis qui désobéissaient aux prescriptions impériales. Aussi est-il l'objet des plus grands éloges dans le journal illyrien qui défend la cause des Slaves méridionaux.

Depuis l'administration de Tahir, la Bosnie semble renaître, et pour la première fois peut-être les bénédictions des chrétiens ont retenti jusqu'au pied du trône d'un sultan. Quand les détails de la guerre actuelle seront mieux connus, on saura sans doute que les Bosniaques

ont bravement combattu à côté des Arnautes, des Albanais et des Égyptiens.

Tel était l'état de la Bulgarie et de la Servie ottomane lorsque éclata en Autriche la révolution de 1848, que suivit bientôt l'insurrection de la Hongrie. Les deux lions de Travnik et de Vidin, affaiblis par l'âge, étaient impuissants à réprimer l'esprit de révolte qui agitait toutes les contrées du Danube. Hussein et Tahir sentirent leur résolution chanceler devant les spahis de la Bosnie et les chrétiens bulgares. Hussein céda volontairement sa place à Zia pacha. Tahir, par une indulgence que sa conduite antérieure faisait paraître de la faiblesse, encouragea la révolte des beys de la montagne, qui coururent immédiatement aux armes. En ce moment, les magyares remportèrent des triomphes signalés sur les armées autrichiennes; et leurs chants de victoire, répétés par les échos du Danube, enflammèrent la jeunesse bosnienne. Ce fut dans la Kraïna que flotta pour la première fois le drapeau de l'insurrection (1849). Les motifs mis en avant par les Bosniaques offraient le thème habituel. Ils se plaignaient de la cruauté du pacha et des extorsions du vizir, qui entassaient dans leurs caveaux les richesses et les dépouilles du pays.

La conduite des Bosniaques dans cette circonstance semblerait indiquer qu'ils n'aspiraient point à l'indépendance. En effet, au lieu de prendre parti pour les magyares, qui défendaient le principe de l'indépendance nationale, ils se déclarèrent pour les Croates de Yellatschitch, qui soutenaient l'intégrité de l'empire. Ne suivirent-ils dans cette détermination que l'influence d'une intrigue austro-russe? c'est ce que le temps révélera plus tard; quant à nous, sans écarter ce motif, qui a tous les caractères de la vraisemblance, nous serions plutôt porté à croire que la tyrannie des magyares envers les Slaves de Hongrie, cruauté qui obligeait fréquemment ces derniers à chercher un refuge sur le territoire turc, a été pour beaucoup dans la résolution des insurgés. Ils ne voulurent ramper et souffrir ni sous les Turcs ni sous les magyares, et ils se contentèrent de demander leur incorporation à un Etat slave, quel qu'il fût.

Ceci se passait en juillet 1849; les Autrichiens, battus sur tous les points, étaient contraints d'évacuer la Hongrie et d'implorer le secours des Russes. Paskévitch lui-même fut sur le point de voir tomber de son front les lauriers d'Érivan et de Varsovie; mais, si sa conduite, comme général, resta dans cette campagne au-dessous de sa réputation, on ne peut nier que ce fut à l'habileté de son administration en Pologne que Nicolas fut redevable de ne pas avoir à étouffer pour son compte une insurrection non moins redoutable que celle des Hongrois. Ainsi les magyares échouèrent pour s'être aliéné les les sympathies des Slaves méridionaux, et la Russie put jouer utilement pour elle le rôle de puissance protectrice, parce que les Polonais, moins durement traités, se flattèrent qu'en s'abstenant d'une insurrection en masse ils acquerraient des droits aux faveurs du tsar. Leur erreur a été de courte durée; aujourd'hui le plus pur de leur sang coule dans une cause qui n'est point la leur. Dans leurs plus mauvais jours ils disaient en se résignant à la tyrannie moscovite : Dieu est trop haut, et les Français sont trop loin! Le génie de la civilisation a rapproché les distances; la mer a transporté sur les rivages de leurs ennemis éternels une armée nombreuse et intrépide, et à l'instant où l'Orient régénéré échappe aux étreintes de la Russie et de l'Autriche la malheureuse Pologne rive ses fers et arme les derniers de ses fils pour reculer de quelques jours la défaite de ses oppresseurs!

La cause des magyares paraissait gagnée; Yellatschitch et ses Croates avaient essuyé de sanglantes défaites. Seul, Knitschanin, à la tête d'un corps serbe de volontaires, protégeait contre les magyares la frontière turque. Toute la jeunesse ottomane brûlait de se joindre au général Bem et de laver dans le sang moscovite les affronts de 1829. Le sultan lui-même ne faisait point un mystère de ses sympathies pour les héros polonais et hongrois. Cependant le ban Yellatschitch, qui depuis longtemps intriguait en faveur de l'Autri-

che et entretenait des relations avec les mécontents de la Bosnie et de la Croatie turque, donna le signal de la révolte dans les districts au delà de la Save, entraînant les spahis par l'appât de belles promesses. Des troubles intérieurs étaient le moyen le plus efficace pour empêcher le sultan de prendre ouvertement le parti qui soutenait avec tant de courage une lutte si inégale. Ainsi, tandis que d'une part le cabinet de Vienne poussait à l'insurrection les Slaves du Balkan au nom des principes démocratiques, de l'autre il excitait les serfs de la Hongrie contre leurs maîtres en invoquant la légitimité et les bienfaits paternels du gouvernement monarchique. Cette conduite rappelait celle que tint le même cabinet en 1847 dans la diète de Tarnow en Galicie, ainsi que la politique de Catherine II en Suède et en Pologne. Le résultat de ces menées fut que les spahis ne purent secourir les magyares; car, dans ce cas, ils auraient eu contre eux les raïahs de la Bosnie, soutenant leurs frères serbes et croates, confédérés contre l'aristocratie hongroise. En conséquence, ils jugèrent prudent de se montrer sympathiques à la cause des Austro-Slaves.

Dans l'espoir d'attirer à eux les sept à huit millions de leurs frères de Turquie, ils proclamèrent la confédération slave. Après avoir sollicité l'alliance des Monténégrins et du prince de Servie, ils allèrent jusqu'à inscrire sur leurs bannières le nom du ban Yélatschitch; et un grand nombre d'entre eux étaient décidés à le demander pour leur souverain à l'Autriche. Telles étaient les vues des Bosniaques lorsqu'ils se préparaient à entrer en lice. Ils s'étaient procuré des munitions et des armes; on assure que la police turque découvrit une vingtaine de canons cachés dans des cavernes et des forêts. Lorsqu'ils crurent que le moment d'agir était venu, ils élurent pour leur général dans la Croatie turque Ali-Kiéditch, qui se qualifiait lui-même de cousin d'Yelatschitch, parce qu'il était spahi du village d'où les ancêtres de ce chef célèbre tiraient leur origine.

Le premier exploit de ce Kiéditch fut d'aller bloquer la citadelle de Bihatch, pour s'opposer aux entreprises des Albanais, qui depuis des siècles traitent les Slaves de ce pays avec toute la rigueur que peuvent inspirer l'avidité et le fanatisme. A cette nouvelle, Tahir-Pacha accourut; mais, ayant à lutter contre les obstacles qu'il rencontrait à chaque pas dans les défilés et les forêts de la Bosnie, il se vit enfin obligé de se replier sur Travnik avec les débris de son armée.

La position des rebelles était des plus avantageuses; ils étaient parvenus à rallier à leur cause toute la population, quelle que fût d'ailleurs la religion de leurs adhérents. Les renégats bosniaques voulaient combattre à côté de leurs frères chrétiens; ils comptaient de nombreux auxiliaires en Macédoine et en Bulgarie. Depuis la frontière autrichienne jusqu'à la mer Noire, tout ce qu'il y avait de Slaves brûlait de concourir à l'œuvre de l'indépendance nationale. La Porte, sur le conseil de Tahir lui-même, consentit à traiter avec les meneurs de l'insurrection, qui furent invités à envoyer des plénipotentaires à Travnik, où devait se réunir une sorte de congrès formé des représentants de toutes les populations slaves de la Turquie. Ce mouvement était la contre-partie de ce qui se passait à Prague et à Agram. Mais dans ces deux dernières villes les députés, à peine arrivés, ne purent s'entendre; toutes les anciennes inimitiés de tribu à tribu, de musulmans à chrétiens se ravivèrent, et les intentions véritables des rebelles, qui désiraient avant toute chose de se soustraire à ce qui avait l'apparence d'une réforme, se manifestèrent avec plus de force que jamais.

Les insurgés, qui avaient compté sur l'alliance des Serbes, se virent frustrés dans leurs espérances. Le parti qui avait renversé Michel et appelé au pouvoir Kara-Georgiévitch se servait de son influence pour rattacher le peuple au gouvernement du sultan; la crainte que la Russie ne fît triompher les Obrénovitch, créatures de la Russie, réunit dans un intérêt commun Belgrade et Constantinople; la haine qui séparait depuis si longtemps ces deux tribus, la jalousie des Serbes contre leurs voisins et la crainte de voir peut-être leurs frères en religion obtenir des priviléges semblables aux leurs les portèrent à s'isoler entièrement dans un

mouvement où ils avaient tout à risquer.

Le prince de Servie était dans les meilleurs termes avec le divan. A l'époque où il était désigné par l'élection populaire, le sénat, croyant devoir ménager la susceptibilité de la Porte, l'avait présenté sous le nom d'Alexandre Georgiévitch, pour ne point réveiller le souvenir de Kara-George. Mais le sultan, rendant aux Serbes courtoisie pour courtoisie, lui donna dans le bérat d'investiture le nom de Kara-Georgiévitch, témoignant ainsi qu'il oubliait les dissentiments passés et réhabilitait dans le fils la mémoire du père.

En 1850, Pétroniévitch, toujours dévoué aux intérêts de la Turquie, se trouvait à la tête de l'administration: Voutschitch était ministre sans portefeuille; le département de l'intérieur était occupé par Garatschanin, celui de la justice par Alexis Simitch, ex-secrétaire de Milosch et ministre des finances sous le même prince; celui des finances par Jankovitch; celui de la guerre était réuni à l'intérieur, et celui des cultes et de l'instruction publique à la justice (1).

Cependant les événements de 1848 avaient arraché la Servie de son som-

(1) L'armée des Serbes est simplement un cadre qui se complète au besoin, parce que dans le pays tout le monde est soldat. L'uniforme rappelle celui des Russes, avec cette différence qu'il est bleu au lieu d'être vert. Il y a toujours sur pied deux bataillons d'infanterie, un escadron de lanciers et une batterie d'artillerie. Chaque district entretient en outre un corps de gendarmerie qui se recrute parmi les hommes congédiés; le service actif de la ligne ne dure que quatre ans. Comme l'armée sur le pied de paix ne compte que deux mille hommes, les exemptions s'obtiennent facilement.

Depuis une dizaine d'années la Servie a son code particulier; il a été rédigé par Haschitch, assisté d'une commission.

L'instruction publique est l'objet de toute la sollicitude du gouvernement. Chaque commune doit avoir son école; présentement il n'y a encore qu'une seule école pour trois communes. L'instruction supérieure se donne dans quatre gymnases, à Belgrade, à Kragoujévatz, à Négotin et à Schabatz. Il y a en outre à Belgrade un lycée, une faculté de philosophie et de jurisprudence et une faculté de théologie, qui est une annexe du séminaire. Les professeurs de droit ont fait des études suivies à Leipzig, Heidelberg, Vienne ou Paris. Le professeur d'histoire est un Bohême, neveu du célèbre Schaffarik; quant aux autres, ils sont Serbes, même ceux qui sont chargés de l'enseignement des langues allemande et française.

L'instruction publique, quoique confiée au ministre des cultes, a son administration distincte. Les écoles primaires elles-mêmes sont sous l'inspection d'employés chargés de les visiter à certaines époques.

La première imprimerie de la province a été fondée par Milosch. Avant ce prince les Turcs trouvaient que leurs raïabs n'avaient pas besoin de livres. Le clergé seul avait la permission de s'en procurer. Les ouvrages indispensables au service de l'église étaient transcrits dans les cloîtres, ou imprimés à Pesth, à Kief, à Saint-Pétersbourg, à Vienne et en dernier lieu à Neusatz, d'où on les faisait venir à grands frais. Milosch avait fait venir de Pyrmont Bahrmann, et lui avait donné la direction d'une imprimerie publique et de celle du gouvernement. Bahrmann resta à la tête de ces établissements jusqu'à ce que le Moldave Kogalnitchan, qui a donné en français une histoire des principautés, dont le public attend la dernière partie, l'ait appelé à Jassi pour le mettre à la tête de l'imprimerie qu'il y a fondée.

L'imprimerie du gouvernement à Belgrade emploie des presses à grande vitesse; elle a déjà donné quelques ouvrages qui sont des modèles de typographie, entre autres un poëme à la louange de Kara-George. Parmi les journaux on remarque une feuille politique (*Srbské noviné*) où sont consignées toutes les promotions dans l'ordre administratif.

Quant aux livres d'église, ils sont encore imprimés en anciens caractères cyrilliens. En toute autre matière on fait usage des nouveaux caractères cyrilliens perfectionnés, c'est-à-dire à angles arrondis, tels qu'on les emploie en Moldavie et en Valachie, avec cette seule différence que les Serbes ont adopté trois nouvelles lettres qui manquent à l'alphabet russe et qui pour cette raison nécessitent plusieurs signes. Comme les Croates diffèrent surtout des Serbes par la religion, les premiers ont adopté les lettres latines en même temps que la foi romaine, tandis que les Moldo-Valaques ont rejeté les signes latins, quoique plus convenables à la langue roumaine, après s'être entièrement séparés du pape à la suite du concile de Flo-

meil. Pendant quelque temps on put croire qu'elle était disposée à secourir les Serbes de la Hongrie et à donner la main aux Bosniaques et aux Bulgares.

rence : ils célèbrent donc le service divin en langue roumane; mais ils l'écrivent en caractères cyrilliens. Cependant, dans ces derniers temps, on a recommencé à imprimer en lettres latines, surtout en Transylvanie et dans la Bukovine et même à Bukarest.

La littérature serbe est redevable de ses premiers essais aux exilés qui avaient cherché un refuge dans le banat et dans la voïvodina actuelle. Les sources anciennes se réduisent, à peu de chose près, aux chroniques de saint Saba et du prince Brankovitch, qui fut forcé de s'enfuir en Hongrie. Les documents qu'ils ont laissés sont plutôt curieux comme monuments de l'époque qu'intéressants aux points de vue littéraire et historique.

Vers la fin du dix-huitième siècle, un moine serbe, appartenant à un cloître de la voïvodina, nommé Johan Raitsch, écrivit une histoire de Servie qui est encore estimée de nos jours, bien qu'elle ait paru en ancien slavon de l'Église et qu'elle ne soit pas à la portée de tous les lecteurs. Elle a été imprimée à Vienne en quatre volumes.

Au commencement de ce siècle, Dosithée Obradovitch a écrit en langue vulgaire, et a ouvert l'époque de la littérature moderne des Serbes. Né dans le banat, il avait beaucoup voyagé, et fut ministre de l'instruction publique sous Kara-George. Ses œuvres, qui traitent de philosophie, d'esthétique, de pédagogie, de mythologie, d'histoire, etc., forment dix volumes qui sont sortis des presses de Leipzig. Elles ont eu trois éditions à Belgrade.

Mirovan Vidakovitch est le premier écrivain né dans la Servie proprement dite; il a contribué à donner à ses compatriotes le goût de la lecture en leur offrant des romans de mœurs.

Miloutinovitch, le premier poëte remarquable qu'ait produit la Servie, est mort à Belgrade il y a une dizaine d'années. Son œuvre capitale est le poëme de la *Serbiade* : on lui doit aussi une histoire impartiale des derniers temps du gouvernement de Kara-George et du commencement de celui de Milosch.

L'évêque Moujitzki a laissé des chants populaires et des poésies lyriques estimés. Ses œuvres ont paru à Pesth et à Neusatz.

Athanase Stoïkovitch s'est distingué comme physicien; son cours a été imprimé à Vienne.

Vouk-Karatschitch Stépanovitch est établi à Vienne, où il reçoit une pension du gouvernement serbe. Ses principaux ouvrages sont des lexiques slaves, des traités de grammaire et des recueils de chants nationaux et de proverbes, enfin une traduction en servien du Nouveau Testament. Cet écrivain distingué tient aujourd'hui le premier rang parmi les lettrés de la Servie. On cite après lui Radisitch et Soubotitsch.

Ahdisch a publié quelques poésies originales et des traductions des classiques grecs et latins qu'on trouve dans *le Chroniqueur serbe*, journal de Pesth, et dans *le Pigeon-Messager*, feuille de Belgrade. Quoique né en Servie, il habita dans la voïvodina.

Le secrétaire du sénat Stoïtsch a publié un ouvrage estimé sous le titre de *Bon Conseil de la raison*.

Sous peu de temps il paraîtra en langue serbe un grand nombre de traités scientifiques. Les professeurs qui ont étudié en Allemagne et en France devront, chacun dans la branche d'enseignement dont il est chargé, publier des ouvrages spéciaux d'après ceux que l'on suit à l'étranger. Ces ouvrages ont été soumis à une commission compétente, et il est probable que quelques-uns sont déjà entre les mains de la jeunesse des écoles.

Parmi les écrivains distingués on cite encore Martinovitch, qui s'est formé à Paris.

Il existe à Belgrade une société savante qui a déjà publié deux volumes et qui s'occupe de réunir dans un musée les antiquités de la province.

Belgrade compte environ trente mille habitants, dont deux mille Turcs. Les derniers donnent à la ville le nom de Daral-Dschihad, c'est-à-dire *Maison de la guerre sainte* : les Hongrois l'appellent Fejervar, en allemand Weissenburg ou Ville-Blanche, expression qui est la traduction littérale du mot slave *Belgrad*. La forteresse, bâtie sur une hauteur qui s'avance dans le Danube, domine à l'ouest la ville serbe et à l'est la ville turque. Cette dernière a un aspect misérable et manque de régularité. Les casernes qui s'élèvent sur le bord du fleuve sont ce qu'il y a de mieux dans ce quartier de Belgrade. La demeure du pacha lui-même menace ruine ; mais la mosquée qui est dans la forteresse est assez belle. Il n'y a qu'une opinion sur la droiture des Turcs et sur leur bonne conduite envers les habitants, qui vivent avec eux dans la plus parfaite intelligence. Les mœurs des Serbes ont eu sur leurs voisins une telle influence que pas un mahométan, à l'exception du pacha, n'a plus d'une femme. Les Turcs ont d'autres établissements militaires sur le bord

Belgrade, la cité affranchie, était le point vers lequel tous les Slaves des Balkans et du Danube portaient leurs regards. Déjà des milliers de ses guer-

du Danube, à Semendria et dans l'intérieur du pays à Oujitza, qui est une place très-forte.

La ville serbe offre un aspect plus agréable, quoique les édifices en paraissent sans connexion. Une des plus belles maisons appartient au jeune prince Milosch; celle qu'occupait son père n'a rien de remarquable. On peut citer encore le séminaire, l'imprimerie de l'État. Quant au palais où réside le prince, le gouvernement l'a acheté à un riche marchand.

Quoique le serbe soit la langue que les habitants parlent généralement, l'allemand est assez répandu, ce qui donne aux Serbes de la voivodina, qui sont familiers avec cet idiome, de grandes facilités lorsqu'ils s'établissent à Belgrade.

Le commerce de Belgrade prend tous les jours un développement plus considérable. Un marchand du pays, Anastase Mischa, qui fait venir des riches salines d'Okna, en Moldavie, le sel destiné à l'approvisionnement de la capitale, a introduit il y a quelques années une amélioration qui facilite les communications fluviales : les bâtiments qui naviguent sur le Danube peuvent aller à la voile.

Belgrade, comme la ville la plus commerçante de la principauté, est le séjour des consuls envoyés par les grandes puissances européennes. Personne n'ignore que leur mission est surtout politique et que, de même qu'à Bukarest, ils sont chargés d'informer leurs cabinets de tout ce qui se passe en Orient. Le commerce direct entre la France et la Servie est si peu considérable que quelquefois le consul français n'a que les intérêts d'un ou de deux négociants de sa nation à protéger. Le consul d'Angleterre est à peu près aussi inutile au point de vue commercial; mais, comme disent les Serviens, Belgrade est le vestibule de Constantinople. L'agent politique le plus important est le consul de Russie, ce qui s'explique par les rapports multipliés que la province n'a cessé d'entretenir avec cet empire, qui, aussi bien que l'Autriche, ne s'est fait aucun scrupule d'abandonner la cause de ceux qu'elle appelle ses frères quand il y trouve son intérêt.

Tant que la bonne intelligence continuera à régner entre Kara-Georgiévitch et le Grand Seigneur, et surtout aussi longtemps que le peuple serbe conservera des dispositions de gratitude pour le gouvernement de la Porte, toutes les menées de la Russie n'auront d'autre effet que de signaler à l'autorité les membres de l'opposition qui mettent dans l'étranger leurs espérances et leur appui.

En voyant en Servie les traces tous les jours plus nombreuses et plus profondes d'un gouvernement paternel et national et d'une administration régulière, on arrive à la conviction que cette population énergique comprend déjà qu'elle a ses intérêts distincts, qui peuvent se combiner avec ceux de certaines puissances, mais non leur être aveuglément subordonnés. Son histoire lui a suffisamment appris que, depuis la réforme, elle a plus à gagner avec les sultans qu'avec les États intéressés à l'affaiblissement de la Turquie. Si la Servie peut se tenir en garde contre les intrigues des partis, elle s'abstiendra sans doute de toute nouvelle révolte contre la Porte, dont elle garde la frontière au nord et à l'occident, et elle ne répandra plus le sang de ses fils pour finir par être une province de la Russie ou de l'Autriche. En ne s'appuyant que sur elle-même, elle sera plus forte et plus respectée; et, si plus tard la liberté doit mettre une barrière infranchissable entre la Russie et les Slaves méridionaux, elle deviendra le centre et la clef de voûte d'un nouvel empire destiné à remplir la magnifique mission que la Russie a rejetée, celle de reporter en Asie la civilisation de l'Occident.

Après avoir longtemps compté sur la protection de l'étranger, Milosch, paraît avoir été ramené à des vues plus saines. Dans son exil en Valachie, il s'était mis en relations avec le consul général de France, M. Billecoq. Ce dernier, s'il faut en croire Neugebaur, auquel nous empruntons, en les abrégeant, quelques-uns des détails de cette note, ne cessait d'attirer l'attention de M. Guizot sur l'utilité qu'il y aurait pour la France à prendre d'une manière décidée le parti de la Servie. Il représentait au ministre combien il importait à l'équilibre européen de favoriser la formation d'un État indépendant entre la Russie, l'Autriche et la Turquie; et il s'appuyait de l'exemple du royaume de Grèce, sorti des combinaisons de la politique contemporaine. Le consul se plaignit amèrement qu'on refusât de prendre ses conseils en sérieuse considération et qu'on négligeât ainsi les intérêts de la France. Un jour Milosch lui ayant demandé s'il pourrait compter sur l'intervention efficace du cabinet des Tuileries dans le cas où il jouerait en Europe le rôle de Méhémet-Ali en Égypte

riers avaient passé la Theiss. Si Belgrade s'était déclarée pour les Russes, son exemple eût entraîné toutes les populations de l'ancienne Servie. Si Belgrade se déclarait le centre d'une grande association de peuples sous le patronage de la Turquie et de l'Autriche, c'en serait fait de l'aristocratie magyare et des renégats turcs de la Bosnie et de la Bulgarie. Cette idée d'une grande fédération des Slaves paraît avoir été celle de Pétroniévitch et de Voutschitch; le prince actuel Kara-Georgiévitch semble lui être favorable, quoique par des motifs différents. Ce prince, qui n'est point appelé au pouvoir pour le céder à un autre, comme les hospodars de la Valachie et de la Moldavie, mais pour un temps illimité, ne doit son élévation qu'au bon vouloir de la Porte et à l'affection des Serbes. Il n'ignore pas que la Russie n'a rien négligé pour contrecarrer son élection; il est donc de son intérêt de ménager la Turquie, et dans la lutte actuelle son abstention seule annonce assez de quel côté penchent ses sympathies.

La conduite tenue par les agents austro-russes durant les troubles qui agitèrent la Bosnie et la Bulgarie à la suite de la révolution hongroise avait un caractère trop prononcé pour que le prince Alexandre n'en conçût pas de l'ombrage. A Belgrade même la Russie ne faisait pas mystère de ses projets. Danilevski, le consul russe, s'était attiré l'animadversion générale pour avoir voulu faire soulever le peuple contre le sultan. Les choses avaient été poussées si loin que l'empereur Nicolas crut nécessaire de le remplacer par un agent plus circonspect, M. Levschin. Ce dernier, après avoir sondé le terrain, se laissa prendre à l'indifférence apparente des Serviens, et jeta bientôt le masque. Croyant avoir gagné Voutschitch, il commença à donner des dîners splendides aux sénateurs : on y portait des toasts *au dictateur du monde, au nouveau royaume de Servie destiné à réunir tous les Slaves méridionaux sous l'éternel patronage des Romanof.* Les deux Simitch applaudirent à ces saillies inconsidérées, mais Pétroniévitch garda une attitude neutre. Seul, Élias Garatschanin protesta hautement au nom du parti national, et cet acte de résolution suffit pour faire tourner contre Levschin toute la jeunesse serbe. Personne de ceux qui auraient fréquenté les salons de Levschin n'eût osé briguer le moindre emploi. Et, en effet, il existait une loi en vigueur depuis une dizaine d'années en vertu de laquelle tout fonctionnaire serbe devait en prenant du service renoncer à tout engagement antérieur avec des étrangers. Cette précaution a empêché la province d'être inondée, comme elle le fut du temps des Obrénovitch, par des employés élevés et formés en Russie ou en Autriche, et qui, restés sujets de l'une ou de l'autre de ces deux puissances, étaient autant d'agents hostiles à la cause nationale. Cet état de choses n'existe plus. Les intrigues de l'étranger ont perdu leur prestige en Servie. La Turquie en est si bien persuadée que le vieux Hassan, pacha de la citadelle de Belgrade, étant mort en 1850, le sultan n'hésita pas à confier au prince Alexandre le commandement intérimaire de la garnison.

On voit que les Slaves insurgés ne pouvaient point compter sur l'aide de leurs frères de Servie. Tous les efforts des musulmans de la Bosnie tentés à l'effet d'exciter une insurrection contre la Porte échouèrent contre la ferme résolution des Serbes; car les Slaves de la Macédoine et de la Bulgarie s'autorisaient de la conduite de Kara-Georgiévitch pour résister à toutes les sollicitations. Quant aux Monténégrins, ils ne se contentèrent pas d'une simple abstention. Profitant de l'absence des spahis, leurs bandes portèrent la dévastation sur les frontières de l'Hertzégovine et de la Bosnie. Les Ouskoques de la vallée de

on lui répondit : Ne comptez pas sur la France; les peuples occidentaux connaissent trop peu l'Orient; et c'est inutilement que les consuls généraux envoient à leurs cabinets des informations, parce que, les relations internationales ayant dans le cours ordinaire des choses un caractère entièrement différent, on y manque d'expérience et de mesure pour bien apprécier celles qui vous regardent. Ne risquez donc rien, sinon vous vous exposez à perdre vos propriétés en Valachie, comme vous avez perdu votre principauté. » (*Die Süd-Slaven und ihre Länder*, von Neugebaur; Leipzig, 1851.)

Vassoïévitch s'avancèrent jusqu'à Saraïévo. La Porte, voyant les rebelles cernés par les montagnards et par ses troupes régulières, ordonna au vizir de rester sur la défensive et de congédier la diète slave qui avait été convoquée à Travnik. En effet, l'anarchie devait rétablir l'autorité de la Porte plus rapidement que n'eût pu le faire la force des armes. Cependant la guerre se renouvela avec un redoublement d'ardeur au printemps de 1850. Le vieux Tahir n'était plus capable de faire tête à l'orage. Le divan rappela de Bukarest le vainqueur des Albanais, Omer-Pacha. Il était alors en Macédoine, à la tête d'une armée aguerrie : il traversa rapidement Pristina et Kossovo, et laissant derrière lui des masses nombreuses d'insurgés, il s'avança droit au cœur de la Bosnie.

C'était le moment qu'attendaient les espions de la Russie; la lutte était partout de Slave à Turc et de Slave à Slave; la désorganisation devait être la conséquence de la guerre civile et du désordre général. Les Turcs d'Asie, toujours opposés aux réformes, se soulevaient au sud de l'empire. L'armée russe, échelonnée le long de la rive gauche du Danube, n'attendait plus qu'un prétexte que les Bulgares devaient fournir. L'arrivée des débris glorieux de l'insurrection hongroise avait déjà réveillé les sympathies des Bulgares. Kossuth et Dembinski étaient à Vidin. Le peuple se rappelait tout ce que les Albanais lui avaient fait souffrir lors de l'insurrection de 1841, quand vingt mille Bulgares furent obligés de se réfugier en Servie avec tout ce qu'ils possédaient. Ne respirant que la vengeance, ces infortunés avaient prêté l'oreille aux agents du tsar, qui ne cessaient de leur annoncer l'émancipation de l'Orient par l'empereur orthodoxe.

Le prince Milosch, sans compter beaucoup sur la protection des Russes, se ménageait des intelligences avec leurs agents, qui voyaient en lui un prétendant et un obstacle à la politique des Turcs. L'âge n'avait point amorti l'activité de son ambition, et il rêvait pour son fils, l'ex-prince Michel, une position souveraine quelconque, soit en Valachie, soit en Bulgarie. Il répandit l'or dans la pachalik de Vidin, et, soutenu par les intrigues moscovites, il y excita une révolte parmi les paysans, qui demandèrent au sultan un prince chrétien pour les gouverner. Le foyer de cette insurrection était le couvent de Rakovitza, en grande vénération parmi les Slaves du Balkan. Les moines, excités sans doute par le synode de Saint-Pétersbourg, n'eurent pas de peine à enflammer le zèle de cette population simple et ignorante. Au mois de juin 1850, ils se soulevèrent; mais leurs attaques étaient moins dirigées contre les garnisons turques qui occupaient les forteresses que contre les soubachis et les spahis, dont la tyrannie leur paraissait insupportable. Sans autres armes que leurs faux et leurs bâtons ferrés, ils détruisirent les villages, massacrèrent quelques seigneurs, et finirent par se procurer de l'argent, avec lequel ils comptaient acheter de la poudre et des armes de guerre.

Déjà les trois nahies de Vidin, Belgradschitch et Verkovatz avaient réuni leurs forces pour marcher contre la forteresse de Belgradschitch ; mais, repoussées par le canon, elles furent obligées de battre en retraite jusqu'à leurs camps retranchés, où elles attendirent l'ennemi. Les Turcs feignirent alors de vouloir entrer en négociations avec les rebelles, et, profitant d'un armistice, ils pénétrèrent dans leurs lignes, et en massacrèrent un grand nombre. La confiance des insurgés eut des suites encore plus fatales au camp de Vlasinovatz, où, à la suite d'une surprise semblable, plus de cinq cents Bulgares périrent sous le cimeterre des vainqueurs. Enhardis par ces succès, qu'ils devaient à la ruse bien plus qu'à leur courage, les spahis parcoururent les bourgs qui avaient été le théâtre de la révolte, et y commirent les dévastations les plus horribles; ni le sexe ni l'âge ne furent épargnés. Tous les jeunes gens furent emmenés en esclavage dans les domaines des spahis. Ce fut en vain que Reschid-Pacha essaya d'adoucir le sort de ces malheureux; les ordres du sultan lui-même ne purent désarmer la férocité de ces renégats mahométans. Il ne fallut rien moins pour faire cesser tous ces désordres que l'arrivée à Nisch d'Omer-Pacha. Aussitôt et comme par enchantement les Bulgares cessèrent

de fuir et les spahis de les poursuivre. L'armée russe, qui s'apprêtait à franchir le Danube, suspendit sa marche. Ce général, qui avait réprimé tant de révoltes, était connu des généraux russes, qui ne furent pas médiocrement surpris de le voir entrer à Nisch, tandis qu'ils le supposaient dans les défilés de la Bosnie et entouré de masses de rebelles. Les chefs moscovites demandèrent des ordres à leur cour, qui regarda l'occasion comme manquée. En effet, le plan des Russes, si habilement conçu, échoua par la rapidité des mouvements d'Omer-Pacha. Nommé roumeli-valessi, c'est-à-dire gouverneur général de la Turquie d'Europe, ce chef usa de ses pouvoirs avec la plus louable modération. Pour ôter à la Russie tout prétexte d'intervenir dans les démêlés turco-slaves, il proclama une amnistie générale et complète. La Porte envoya Riza-Pacha en qualité de commissaire pour entendre les réclamations des Bulgares. Lorsqu'on les interrogea sur les motifs de leur rébellion, ils ne firent aucun mystère de toutes les intrigues que la Russie avaient pratiquées auprès d'eux par ses agents et par ceux du parti de Milosch. Quant à leurs griefs, ils les exposèrent avec la même franchise. Ils déclarèrent qu'ils aimaient mieux la mort que de se voir réduits à livrer leurs femmes et leurs enfants à la merci des spahis, qui refusaient obstinément d'admettre aucune des réformes ordonnées par le sultan. Ils se plaignaient que l'impôt eût décuplé depuis qu'il était prélevé en espèces, parce que les soubaschis évaluaient le grain et les autres produits d'après les prix courants sur le marché de Constantinople, où ils sont dix fois plus élevés qu'en Bulgarie. Ils demandaient en conséquence que ces impôts fussent désormais payés en nature, comme ils l'étaient autrefois, et qu'on les fixât proportionnellement à la fortune de chacun, en indiquant à l'avance l'époque de leur perception. Ils demandèrent qu'on leur donnât des prêtres nationaux, qui comprissent la langue du pays, tandis que les évêques et autres ecclésiastiques grecs n'entendaient pas le bulgare et paraissaient uniquement occupés à vendre le plus chèrement possible les fonctions de leur ministère. Pour défendre au besoin l'honneur de leurs filles, ils priaient le sultan de les autoriser à porter comme les Turcs un poignard et des pistolets à leur ceinture. Enfin, pour assurer l'exécution des ordres du souverain, ils exprimèrent le vœu que le divan soumît à un contrôle sévère les autorités locales, contre lesquelles un paysan ne pouvait former une plainte qu'au péril de ses jours.

Riza-Pacha et le roumeli-valessi Omer ayant déclaré que toutes ces requêtes étaient fondées en raison, les Bulgares retournèrent à leurs champs avec l'espoir d'obtenir une prompte satisfaction. Tout l'honneur d'une pacification si prompte fut attribué à la présence d'Omer-Pacha; cependant ni la fermeté ni l'habileté bien connue du roumeli-valessi ni toutes les mesures que pouvait prendre la Porte n'auraient suffi à écarter les dangers qu'avait suscités contre l'empire ottoman la propagande moscovite. L'insurrection des Bulgares retranchés dans leurs montagnes inaccessibles n'aurait pu être étouffée de longtemps sans l'intervention des Serbes et des Polonais réfugiés. La Servie avait évidemment joué le rôle principal dans la question bulgare : dès la première manifestation du mouvement, des masses d'insurgés s'étaient portées vers les frontières de la Servie pour y échanger leur or contre des cartouches et des armes ; mais la frontière resta fermée pour l'artillerie. Ce fut en vain que les rebelles implorèrent le secours de leurs frères; ils furent bientôt découragés par le refus positif du prince Alexandre de s'associer à une guerre absurde, qui ne pouvait manquer d'amener une conflagration générale en Europe. Les Bulgares se virent donc forcés d'accepter la médiation que leur offrit le cabinet de Belgrade, mesure qui fut suivie immédiatement du désarmement d'un grand nombre de rebelles, assurés de trouver un asile en Servie. C'est à la suite de ces arrangements qu'Omer-Pacha put offrir aux vaincus des conditions avantageuses avec une amnistie sans restriction. La confiance du roumeli-valessi dans les dispositions des Serbes s'appuyait encore sur les ingénieurs hongrois et polonais,

dont plus de six cents s'étaient enrôlés comme instructeurs dans son armée; un nombre à peu près égal de ces réfugiés se trouvaient à Schoumla, dans le cœur de la Bulgarie. Ceux-ci avaient été vivement sollicités de se mettre à la tête des mécontents dans les derniers troubles. S'ils eussent consenti à se déclarer contre les Turcs, l'insurrection, dirigée par les chefs exprimentés, aurait pu donner la main aux généraux du tsar. Mais ces réfugiés refusèrent toute coopération avec les ennemis du sultan; et les paysans ne tardèrent pas à se disperser dans toutes les directions.

Ce n'était pas sans motifs que l'empereur Nicolas insistait auprès de la Porte pour obtenir le renvoi des réfugiés. Abdul-Medjid a noblement résisté à ces exigences; et aujourd'hui il doit peut-être à cette fermeté d'avoir dans ses armées des corps d'élite capables de tenir tête aux meilleures troupes de l'Europe.

Les Bulgares soumis, il ne restait plus qu'à faire rentrer les Bosniaques dans le devoir. Omer-Pacha arriva dans le pachalik insurgé aussi inopinément qu'il s'en était éloigné. A peine le bruit se fut-il répandu qu'il était à Séraïévo que les beys qui s'étaient le plus compromis s'enfuirent vers la Save sous divers déguisements. A cette même époque, le vieux vizir Tahir, qui avait encore les armes à la main, succombait à des fatigues trop grandes pour son âge. Omer-Pacha le remplaça immédiatement, et, confiant dans la supériorité de son armée, il présenta le combat à toutes les forces de l'aristocratie. Après quelques escarmouches, les insurgés se dispersèrent; leurs officiers, n'ayant plus personne à commander, allèrent chercher un refuge les uns en Autriche, les autres en Servie. Tous les cantons, en y comprenant la Kraïna, firent successivement leur soumission; Kiéditch luimême, le vainqueur de Bihatsch, dut se rendre comme otage au camp d'Omer-Pacha

N'ayant plus d'ennemis dans toute la Bosnie, Omer convoqua à Séraïévo les agas, les moussélims et les beys, et fit lire en leur présence le nouveau firman de l'empereur, en vertu duquel les spahis étaient mis à peu près sur le même pied que les raïahs. Tous les Bosniaques, musulmans ou chrétiens, étaient désormais soumis à la conscription et au service militaire en dehors de leurs frontières, tandis que d'anciens priviléges leur laissaient la faculté de ne combattre que dans l'intérieur du pays. La forteresse de Travnik cessait d'être la résidence des autorités. Le gouvernement général, le tribunal suprême et les consulats étrangers furent établis à Séraïévo, qui, dépouillé de ses franchises républicaines, ne forme plus un État dans l'État, et rentre sous la loi commune. Ce fut Omer-Pacha lui-même qui se chargea d'interpréter cette loi: né Croate, et parlant parfaitement le dialecte slavo-bosniaque, il expliqua au peuple les avantages qui résulteraient pour lui d'une loi égale pour tous; pour la mettre immédiatement en application, il prit ses nouvelles recrues sans distinction aucune parmi les familles musulmanes et chrétiennes, et soumit à la taxe les spahis, qui durent pour la première fois la payer comme les raïahs.

Adossée à ses montagnes et aux frontières militaires de l'Autriche, la Bosnie était restée la plus arriérée de toutes les provinces de la Turquie d'Europe: c'était le séjour des préjugés et du plus barbare fanatisme. Les chrétiens s'y cachaient encore dans des cavernes pour célébrer les saints mystères, comme au temps des persécutions païennes. Lorsqu'ils avaient payé au poids de l'or à quelque pacha le droit d'élever une chapelle, les spahis s'amusaient à y mettre le feu, après avoir souillé le sanctuaire de leurs débauches. La loi nouvelle a mis un terme à toutes ces infamies.

Omer-Pacha savait que la clémence sied bien à la force; il se montra ferme pour décourager la résistance et facile pour ramener ceux qui n'étaient qu'égarés ou ignorants: il refréna les excès des Albanais en ne gardant de ces troupes énergiques et infatigables que les hommes qui purent se soumettre à la discipline des camps. De cette manière il espérait renforcer l'armée ottomane de cinquante à soixante mille montagnards, soldats énergiques et agiles, nés pour la guerre de partisans et joignant à la solidité des Russes l'élan des peu-

plades qui habitent des régions fortement accidentées. Ce sont ces hommes qui, bien commandés, ont repoussé les généraux du tsar à Kalafa, à Citaté, à Oltenitza et à Silistrie avant que les armées de l'Occident fussent venues mettre le poids de leurs armes dans la balance.

Quant aux beys les plus opiniâtres dans leur résistance à toute réforme, Omer les fit poursuivre dans leurs retraites par ses troupes régulières. Traqués comme des bêtes fauves, ils furent saisis et envoyés chargés de chaînes à Constantinople ou en Égypte et à Tripoli. Les autres abandonnèrent leurs châteaux et allèrent chercher une mort héroïque dans l'Hertzégovine, où Ali Rizvan-Bégovitch, non moins hostile qu'eux-mêmes aux changements récents, leur ouvrit ses forteresses et se renferma dans Stolatz pour s'y défendre jusqu'à la mort. Les raïahs, dont les vues et les intérêts étaient naturellement opposés à la conservation des priviléges de l'aristocratie, ouvrirent les portes aux réguliers d'Omer-Pacha et les accueillirent comme des libérateurs. Dans cet état de choses, il devenait impossible au parti des spahis de continuer la guerre.

Cependant la Russie voyait avec inquiétude le développement des ressources militaires de la Turquie. Résolue à tout prix d'entraver ce mouvement régénérateur, elle insistait auprès de la Porte sur l'extradition des officiers hongrois et polonais; et, tandis que M. de Titof appuyait ses réclamations de menaces, son gouvernement faisait à Nicolaïeff et dans les ports de la mer Noire des préparatifs immenses pour être en état de dicter des conditions à la Porte ou de l'écraser si elle voulait courir les chances d'une lutte inégale. Comptant sur l'Autriche, qu'elle venait de sauver d'une ruine certaine, sûre d'entraîner au besoin la Prusse, dominant les cours de Suède et de Danemark, en dépit des tendances généreuses des peuples scandinaves, elle travaillait avec persévérance à séparer les cabinets de Londres et de Paris, tous deux intéressés à arrêter ses empiétements en Orient. Quant à l'Allemagne, elle effrayait la noblesse des suites d'un bouleversement radical en France, et montrait à tous les souverains le repos de l'Europe et du monde attaché à la conservation d'un pouvoir autocratique, type immuable des monarchies pures. C'est au nom de l'ordre qu'elle exigeait l'extradition des réfugiés. L'attitude des provinces slaves déjoua tous ces plans sur le théâtre où devait se passer l'action, comme l'alliance franche et sincère de la France et de la Grande-Bretagne vint bouleverser toutes les traditions de la diplomatie. Pour s'assurer jusqu'à quel point le concert anglo-français était solide, elle crut faire preuve d'adresse en s'emparant de la question des lieux saints, comme n'offrant aucun point d'intérêt commun à deux nations l'une catholique et l'autre protestante; il lui paraissait même probable, après les craintes exprimées par quelques organes de la presse anglaise, que les prétentions émises par le cabinet des Tuileries pourraient rompre un accord contre lequel protestaient d'anciens préjugés et des souvenirs inquiétants. L'empereur Nicolas, aveuglé par ses courtisans, trompé par les rapports de ses agents, qui puisaient leurs renseignements à des sources suspectes et qui se fiaient pour l'avenir à des hommes qui n'avaient pas su conserver la monarchie de Louis-Philippe, pressé d'ailleurs de clore son règne par un coup d'éclat, se crut assez fort pour être à demi sincère, et s'ouvrit au représentant de l'Angleterre dans l'espoir de la rendre complice d'un acte non moins sérieux que le partage de la Pologne, le démembrement de la Turquie. Lord Seymour enlaça avec tant d'habileté l'orgueil de l'autocrate qu'il put l'exposer à nu aux yeux de l'Europe; et ce fait cimenta plus puissamment l'alliance des deux grandes nations occidentales que n'eussent pu le faire tous les raisonnements d'une philosophie humanitaire. L'empereur Nicolas déclarait la Turquie mourante; ce magnifique héritage allait être un embarras pour l'Europe: à peine s'occupait-il d'assigner aux vainqueurs de l'empire grec un coin obscur de l'Asie pour y expier leur fanatisme et leurs cruautés sur les races du culte chrétien. Le génie pratique du diplomate anglais avait saisi d'abord toute la portée

d'un plan de cette importance : la marine russe, servie par les insulaires de l'Archipel et par les Grecs du littoral, allait devenir prépondérante en Orient ; le commerce lui donnait la richesse et les moyens d'entretenir une armée immense, échelonnée le long de la Perse et de l'Arménie et étreignant l'Allemagne dans un réseau de fer descendant de Cronstadt par Varsovie pour enserrer Belgrade et Constantinople. La Caspienne était déjà un lac russe ; encore quelques pas, et les Indes orientales étaient sérieusemant menacées.

Mais que pouvait l'Angleterre seule contre le géant du Nord? Certes la marine de la Grande-Bretagne est la première du monde ; le commerce qu'elle fait avec le monde entier assure à ses flottes de guerre des ressources inépuisables en matelots braves et expérimentés : il lui était facile de bloquer les ports de la Russie, et d'arrêter toutes ses communications par mer ; mais ses vaisseaux auraient-ils pu détruire les escadres ennemies, protégées par des forteresses de granit et hérissées de canons. Sur tous les points attaqués l'armée russe eût été supérieure aux forces anglaises ; il fallait à la grande puissance maritime l'appui d'une grande puissance militaire : la France et l'Angleterre se complétaient mutuellemaut, et l'alliance de ces deux fières rivales allait se cimenter par le sang sur de nombreux champs de bataille.

Il était donné à l'homme qui préside aux destinées de la France de mettre en œuvre tout ce que le rôle de pacificateur de l'Europe avait d'utile et de glorieux pour le pays qui s'était confié en son nom et en sa fortune. En recevant la pourpre, il avait dit à la France et au monde : « L'empire, c'est la paix ; » mais, pour que cette paix fût solide, il fallait qu'elle offrît des garanties sérieuses aux grandes initiatives dans les sciences, les arts, le commerce et l'industrie ; il fallait que la Russie, à propos de tout, ne vînt pas dire à l'Europe : Vous allez trop vite, attendez-moi ; il ne fallait pas que cette puissance, née d'hier, menaçât sans cesse ses aînés en civilisation du triple despotisme religieux, militaire et politique. La France a donc déployé ses nobles bannières en déclarant qu'elle ne fait point une guerre d'ambition et d'agrandissement. Cette abnégation a paru si nouvelle que les puissances les plus intéressées à l'affaiblissement de la Russie ont hésité à y croire ; mais, tandis que les cours tâtonnent et calculent, la voix de tous les peuples a salué de ses sympathiques acclamations cette série de triomphes, achetés d'un sang si généreusement sacrifié aux intérêts de l'avenir.

Quand les puissances occidentales, dont la tâche resterait imparfaite si elles négligeaient de régler la situation des provinces danubiennes, s'occuperont de cette importante question, elles trouveront que les réformes introduites ou consenties par le gouvernement de la Porte ont déjà porté quelques fruits. En Bulgarie l'administration communale, les écoles, l'Église sont en voie d'amélioration. Les Bulgares peuvent témoigner en justice ; et leur serment devant les tribunaux est valable comme celui des Turcs. Les spahis ne peuvent plus exiger d'eux ni corvée ni travail forcé : tout service est rétribué par un salaire qui se traite de gré à gré. Quant à la religion, la Porte exige que, si un Bulgare veut se faire mahométan, il reste pendant trois jours avec son évêque dont le devoir est de l'instruire, de sorte que le changement de religion ne peut avoir lieu qu'en pleine connaissance de cause ; alors seulement le renégat est circoncis et peut paraître à la mosquée. A Constantinople les Bulgares ont leur église spéciale ; et le prince Bogoridis, qui est lui-même Bulgare, est chargé d'y défendre leurs intérêts.

La Servie jouit paisiblement du fruit de ses fréquentes révolutions ; sa situation politique se dessine tous les jours avec plus de netteté. Elle a des fonderies de canons et des écoles d'ingénieurs. Les dix mille mousquets que la Russie lui a envoyés en 1849, et qui étaient destinés à un tout autre usage, complètent l'armement de ce peuple, digne représentant des Slaves du sud. Entre autres avantages qu'ont valus aux Serbes leurs bons rapports avec les Turcs, on peut mettre en première ligne la route qui traverse leur province et qui va aboutir à l'Adriatique, de sorte que leurs produits ne seront plus forcés de suivre

la ligne autrichienne par Fiume et Trieste. De nouvelles voies de communication entre Rouschtschouk et Varna, entre Koustendji et le Danube favoriseront les relations commerciales de la Servie, de la Bulgarie supérieure et des principautés avec la mer Noire ; le passage par Soulina ne sera plus indispensable aux bâtiments qui descendent le fleuve, et ils ne seront plus arrêtés par la vase ou les ensablements que l'incurie ou le mauvais vouloir laisse s'accumuler dans les passes. Mais de toutes les réformes qui ont changé la face de ces provinces la plus importante est l'admission de la jeunesse chrétienne dans les rangs de l'armée régulière. En présence de la coalition austro-russe qui mit l'empire en si grand danger en 1850, la Porte jugea nécessaire d'augmenter l'effectif de ses armées, et les raïahs furent appelés à la défense de l'islamisme. L'adoption de cette grande mesure a cela de remarquable qu'en triplant les forces de la Turquie elle rend en même temps impossible le retour des anciennes vexations. Si la Porte veut être sûre de la fidélité de ces nouveaux auxiliaires, il faut qu'elle les gouverne paternellement et que les puissances rivales n'aient rien à leur offrir de préférable aux conditions qui les rattachent au sceptre du sultan.

Quand les rapports de la Turquie avec l'Europe seront plus suivis et que nos formes auront passé dans ses mœurs, on verra sans doute disparaître les derniers vestiges de barbarie, et le recrutement ne sera plus accompagné de ces mesures coercitives qui semblent frapper de condamnation l'homme que la loi appelle à la plus noble des missions, celle de défendre le pays et le foyer domestique contre l'invasion étrangère. Au reste, il ne faut pas s'étonner que de tels abus se rencontrent chez une nation qui est restée si longtemps, et par système, en dehors de la civilisation chrétienne quand nous les voyons se reproduire avec un caractère non moins blessant en Autriche et dans toutes les parties de l'empire russe.

L'expérience d'une guerre de deux années et dont nous pouvons prévoir le terme démontrera sans doute à la Turquie tout ce qu'il y a de force dans l'esprit de corps qui rend solidaires les succès comme les revers. Le mélange des races diverses qui diffèrent entre elles par la religion et le langage et qui n'ont d'autre lien que celui de la discipline présentera longtemps encore de sérieux obstacles, tandis que des régiments formés par nationalités auraient le double avantage d'une cohésion plus parfaite et d'une émulation constante. Mais il faut, pour arriver à ce résultat, que les chrétiens aient un intérêt incontestable à rester fidèles : dans le cas contraire, chaque province aurait tout prêts des éléments de résistance et d'insurrection. Les mêmes avantages, accompagnés des mêmes inconvénients, seraient attachés à l'établissement d'une landwehr. Dans ces pays de montagnes, où tout homme est soldat, une garde nationale serait une pépinière de guerriers qui appuieraient admirablement les troupes régulières ; mais si le montagnard marche au combat contre son gré, il n'écoutera que l'instinct de l'indépendance native, et il tournera contre un pouvoir oppresseur les armes qu'il en aura reçues pour le défendre. Ce système de recrutement, en supposant la population affectionnée au gouvernement, entretiendrait dans tous les villages le sentiment de l'honneur militaire ; et, au premier appel, la jeunesse slave accourrait à la frontière.

Mais dans tous les cas, comme nous l'avons souvent répété d'après les meilleures autorités dans le cours de cet ouvrage, les priviléges accordés aux provinces danubiennes doivent suivre une marche ascendante. Éclairées et en possession d'une forte organisation militaire, elles ne pourront se résigner indéfiniment à un rôle subordonné. Elles ont pour elles le nombre et l'énergie : leur émancipation complète ne peut être qu'une question de temps. Réunies à la Russie ou à l'Autriche, elles donneraient à la puissance absorbante une prépondérance inquiétante pour l'Europe ; isolées, elles ne pourraient se maintenir comme États distincts ; mais en formant entre elles une fédération dont le lien serait la religion, la race et la langue, et placées sous la protection de la Turquie et des grandes nations de

l'Europe, elles s'appartiendraient désormais à elle-mêmes, et, loin d'être un sujet de discorde, elles assureraient l'équilibre des influences politiques, et cette pondération des forces sans laquelle les efforts des peuples restent stériles, l'ambition des dynasties conquérantes remettant sans cesse en question la sécurité du présent et les espérances de l'avenir.

ANNEXE

A L'HISTOIRE DE SERVIE.

LOIS ET ORDONNANCES

(ZAKON I OUSTAV)

DU TSAR ÉTIENNE,

MACÉDONIEN ET AIMANT LE CHRIST,

Autocrate de la Servie de la Bulgarie, de la Hongrie, de l'Albanie, de la Hongro-Valachie et de beaucoup d'autres contrées et pays. Lois établies (avec la grâce du très-haut Dieu Jésus-Christ en l'an du monde 6756 (1349) *dans le* 20 *indict, le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur.*

Ces lois et ces ordonnances ont été établies dans une assemblée où se trouvaient notre très-vénérable père le patriarche Kyr Iohannik, tous les grands et petits dignitaires de l'Église, les métropolitains et les évêques, le tsar Étienne, les knièzes, les grands et les petits gouverneurs de l'empire. Ces ordonnances et ces lois sont les suivantes :

1. Il faut prendre soin de la religion chrétienne, des saintes églises et couvents et des ecclésiastiques.

2. Aucune autorité ni personne ne doit se marier sans la consécration de son évêque ou de son confesseur, autorisé par l'évêque.

3 Aucun mariage ne doit avoir lieu sans cérémonie de mariage et serment prêté; celui qui célébrera une noce sans consécration et la permission de l'Église sera mis en prison jusqu'à ce qu'il ait payé l'amende.

4. Chacun doit se montrer soumis à tous les écclésiatiques en général et à son confesseur en particulier, et chacun doit leur être obéissant. Si quelqu'un offense par un péché l'Église ou les ecclésiastiques, ou enfreint de plein gré quelque commandement, il doit soumettre son sort à l'Église sainte, et se réconcilier avec elle, à moins qu'il ne soit d'une communion étrangère. S'il persiste dans sa désobéissance, s'il se tient éloigné de l'Église et ne veut ni se soumettre ni se réconcilier avec elle, il sera excommunié par l'Église et payera une amende.

5. Les ecclésiastiques ne doivent pas anathématiser les chrétiens pour leurs péchés, mais ils doivent leur faire des remontrances avec douceur et sans scandale, et leur représenter deux ou trois fois la grandeur de leur faute : si alors ils n'obéissent pas, ils les excommunieront.

6. Quant à l'hérésie latine et à ceux qui attirent des vrais croyants dans cette foi, le patriarche et les métropolitains ainsi que les évêques doivent expliquer à ces derniers la théologie et les saintes Écritures, afin qu'ils se convertissent de nouveau à la véritable foi et au vrai christianisme. Si quelqu'un ne veut pas se convertir et revenir à la véritable foi, il sera puni de mort comme cela est écrit dans les ouvrages des saints Pères ; et le vrai croyant tsar doit extirper de ses États toute hérésie. Celui qui ne voudra pas se convertir perdra tout son avoir; au contraire, celui qui reviendra à la véritable foi recevra en présent ses biens confisqués. Les ecclésiastiques hérétiques d'une autre communion qui cherchent à faire des prosélytes seront arrêtés, envoyés dans les mines ou expulsés du pays. On con-

sacrera les églises hérétiques, et on les ouvrira aux ecclésiastiques de la vraie croyance, afin que chaque personne s'étant départie de cette dernière y revienne.

7. Des protopopes seront attachés aux grandes églises, et ils devront convertir les Latins dans toutes les villes, les bourgs et les villages. N'y eût-il dans un lieu qu'un seul homme qui ne soit pas un vrai croyant, ils lui feront une leçon spirituelle, et ils l'instruiront chaque dimanche dans l'église. Chaque chrétien doit se convertir à la vraie foi, comme l'ordonnent les apôtres et les saints Pères.

8. Si on trouve un ecclésiastique latin cherchant à convertir un chrétien à la foi latine, il sera puni de mort d'après le précepte des saints Pères.

9. Si on trouve un demi-croyant ayant épousé une chrétienne, il devra recevoir le baptême de la seule manière chrétienne; mais s'il ne se laisse pas baptiser, on lui prendra sa femme, ses enfants, sa maison; il sera réduit à la misère et obligé d'émigrer.

10. Si on trouve un hérétique vivant avec des chrétiens, il sera marqué au visage et chassé; celui qui le cache souffrira la même peine.

11. Le synode ecclésiastique doit nommer à toutes les cures dans toutes les villes et les villages d'habiles ecclésiastiques qui recevront la confession de leurs ouailles. Ils devront préalablement recevoir la bénédiction du saint patriarche et en avoir obtenu le pouvoir ecclésiastique d'absoudre les hommes de leurs péchés; chacun doit leur obéir d'après les préceptes de l'Église. Les ecclésiastiques non nommés par le synode, mais seulement par l'usage, ne doivent pas passer pour de véritables ecclésiastiques; car chacun n'est pas propre à cet état: il faut pour cela comprendre bien les saintes Écritures et posséder toutes les bonnes qualités nécessaires.

12. Aucun laïque (biélatz, mot à mot habillé en blanc) ne doit juger des affaires ecclésiastiques. Celui qui est pris sur le fait payera trois cents perpers (1); l'Église seule doit juger les péchés et toute espèce d'affaire d'Église.

13. Les évêques, les métropolitains et les igoumènes ne doivent pas obtenir leurs places pour de l'argent; que celui qui le fait soit anathématisé et excommunié. Ils doivent être nommés par tout le synode. Chacun doit être jugé par son église; si des personnes de deux églises sont en désaccord, elles seront jugées par les deux églises. Les villageois et les gens appartenant à une église ne doivent pas aller à une autre; ils doivent rendre des services à leur église, et non travailler pour d'autres; que ce soit pour faire les foins, pour le labourage, la vigne ou tout autre ouvrage grand et petit : car ma Majesté les a délivrés de tout autre travail, excepté celui pour leur église. Celui qui sera pris obligeant les sujets de l'église à quelque ouvrage, si sa Majesté l'apprend, ce seigneur perdra toute sa fortune et sera puni comme un transgresseur des lois du tsar et de l'Église.

14. Les curés qui posséderont du terrain doivent le conserver et être libres d'impôts; mais ceux qui n'en ont pas et qui habitent sur le territoire de leur église recevront trois acres de terrain exactement mesurés. Le fonds de terre de l'église ne peut-être ni acheté ni vendu par personne, sans qu'on le remplace par un autre fonds voisin de l'église.

15. Le curé ne doit nullement quitter son seigneur foncier; mais si ce dernier ne peut pas lui fournir la subsistance légalement déterminée, il ira chez l'évêque, et celui-ci exhortera le seigneur foncier à lui fournir cette subsistance. Si ce dernier ne veut pas obéir, le curé pourra aller où il veut. Lorsque le curé possède lui-même un bien, il ne peut en être chassé; mais il est libre.

16 Toutes les donations et ordonnances faites par ma Majesté et les autres tsars vrais croyants, les assignations de fonds de terre et les documents à cet égard doivent avoir pleine autorité: il n'est possible à personne de donner ces fonds de terre aux églises, ou pour le salut de son âme, ou de les vendre; mais les actes impériaux doivent conserver toujours leur valeur.

17. Quand un noble ayant une fille

(1) Le perper valait en Servie et en Bulgarie, quinze aspres; c'était une somme d'or valant le quart d'un mark.

meurt sans plusieurs enfants, et que sa mort laisse ses possessions et ses terres sans-héritiers mâles, s'il se trouve quelque enfant mâle dans sa famille, ne fût-ce que le fils de son troisième frère, il obtiendra les terres. Les possessions d'un seigneur foncier seront libres d'impôts, à l'exception de la dîme et des contingents de troupes pour faire la guerre. Ni Son Excellence le tsar, ni le krale, ni la tsarine ni aucun autre seigneur ne pourra prendre à quelqu'un son terrain sans sa volonté.

Les seigneurs fonciers et les autres personnes qui ont des églises dans leurs possessions ne seront pas soumis, ni par le tsar, ni par le patriarche, à la grande église; mais un tel seigneur pourra bâtir ses églises et avoir ses moines; il ne sera obligé de présenter au patriarche que l'évêque, afin qu'il le consacre et lui donne l'autorité ecclésiatique.

Un seigneur foncier qui est déjà soumis avec son église à la grande église ne jouit pas de cette liberté.

18. Les colons sur des biens nobles doivent toujours y rester, et ne donneront aucune possession à un nouveau colon (osadnik). Les gens que les seigneurs ont sur leurs biens doivent y rester, et seulement ceux à qui ces derniers donnent la liberté (que ce soient des pères de famille ou des filles) seront libres.

19. A la mort d'un riche seigneur foncier, les armes appartiennent au tsar; mais ses habits, ses perles ses objets en or et en argent, ses pierreries, ses ceintures dorées et autres parties de sa fortune retombent à ses fils; mais si celui qui meurt n'a pas de fils et seulement une fille, celle-ci hérite de tout cela, et elle peut le vendre ou le donner à sa guise.

20. Si un noble blesse l'honneur d'un autre noble ou l'injurie, il payera cent perpers, et un petit gentilhomme (ou-la stélitschl) qui offense un noble devra en outre recevoir la bastonnade. Un noble ou gentilhomme qui injurie un paysan paye cent perpers; mais, si, au contraire, l'injure vient de ce dernier, il payera la même amende et sera marqué.

21. Si quelqu'un injurie un évêque, ou un moine, ou un curé, il payera cent perpers, et sera mis quarante jours en prison, comme convaincu de sacrilége.

22. Si un noble fait violence à une femme mariée, on lui coupera les deux mains et le nez. Une femme mariée se livrant au libertinage aura les oreilles et le nez coupés.

23. Les nobles dont les troupes pillent le pays à leur passage sont obligés de payer le dégât en repassant par la même contrée.

24. Pour l'infidélité le frère sera pardonné pour le frère, le père pour le fils, les enfants pour le père; ceux qui n'ont rien fait ne payeront aucune amende; mais la maison ou la famille de ceux qui auront commis quelque délit en payera.

25. Un noble non appelé à un dîner ou souper ne doit pas par force se mettre à la table; mais s'il y est invité et ne vient pas à temps, c'est une offense.

26. Tout noble, ou toute espèce de guerrier, revenant à la maison avec sa troupe, ne pourra pas être cité en justice avant trois semaines.

27. Les grands nobles ne doivent pas être cités en justice par un simple avis, mais par des envoyés de justice; pour les autres, l'avis avec le sceau de la justice est suffisant.

28. Le noble qui par haine fait du mal aux colons par le pillage, l'incendie ou leur joue tout autre mauvais tour perdra son domaine et n'en recevra pas d'autre.

29. Quand quelqu'un meurt et qu'il a un village dans un district ou sur les limites de plusieurs districts, les dommages causés à ces possessions par le feu ou toute autre voie seront payés par toute la contrée environnante.

30. Les colons seront jugés par leur juge, c'est-à-dire par leur seigneur, pour toutes les affaires, aussi bien pour dettes que pour les affaires du tsar. Ils auront recours au juge pour des injustices, comme pour obtenir justice pour des vols ou des brigandages, ainsi que pour avoir arrêté des personnes.

31. L'huissier ne sera pas envoyé à la femme, et celle-ci ne sera pas citée, quand le mari est absent de sa

maison; mais s'il a fait son message à l'homme, sa faute doublera, s'il ne comparaît pas.

32. Les colons et les paysans du pays qui habitent le même village doivent payer ensemble leurs impôts. Quelque terrain que chacun ait, il payera l'impôt.

33. Quant au travail à exécuter par les gens des seigneurs, ils doivent travailler pour eux deux jours chaque semaine, leur donner annuellement un perper impérial, leur couper du foin un jour, et travailler dans leurs vignes un jour; s'ils n'ont pas de vignobles, ils lui exécuteront pendant un jour d'autres ouvrages. (Ils travaillaient donc cent six jours par an pour leur seigneur.)

34. S'il y a dans une maison des pères ayant chacun leur bien ou un père qui a donné à chacun de ses enfants le sien, ou tout autre individu dont le pain et la fortune sont séparés, quoiqu'ils cuisent sur le même foyer, ceux-là travailleront autant que ceux qui habitent seuls une maison; et ils doivent à leur seigneur tous ses droits.

35. Aucune assemblée de paysans ne doit avoir lieu; celui qui hante de pareilles assemblées aura les oreilles coupées et sera marqué au visage. (Les temps ont bien changé à cet égard en Servie.) Un mineur qui ne peut pas lui-même faire un procès doit nommer un délégué qui se mette à sa place.

36. Quand un village est voisin d'un autre, ils partageront la jouissance et la surveillance des pâturages, comme s'ils ne formaient qu'un village; les forêts et les prairies défendues en sont exceptées; car personne ne doit s'y servir des pâturages. Les habitants d'un vallon ne doivent pas se servir des pâturages d'un autre.

37. Celui qui conduit des bestiaux dans le blé ou foule aux pieds un vignoble ou un pré, s'il l'a fait exprès, payera la valeur du dommage d'après l'estimation de personnes impartiales. S'il a exprès détruit ainsi un champ par ses bestiaux, il payera trois fois cinquante perpers, et s'il est d'un autre district cent trente perpers. Celui qui détruit quelque chose qui appartient à un village paye cinquante perpers, dont la moitié est pour le tsar et la moitié pour la ville ou le village que cela regarde.

38. Quand des villages ont des différends, ils doivent s'adresser au tsar; et quand l'autorité proclame ses décisions, on doit s'y conformer.

39. Les métropolitains et les évêques ne doivent pas obtenir leur place pour de l'argent; si un tel fait se découvre, l'ecclésiastique comme celui qui a reçu l'argent perdront leur place.

40. Les igoumènes ne sont démis que pour crimes; ils sont choisis par tous les moines de chaque couvent, qui doivent être des hommes raisonnables et religieux. Ma Majesté leur a donné le pouvoir de domination sur leurs moines; ils peuvent se tenir des chevaux, des bœufs, des moutons, et doivent observer les règles monacales.

41. L'evêque ne doit pas envoyer des laïques avec des ecclésiastiques; mais un moine doit accompagner chaque curé; et celui-ci prendra du premier ce qui lui revient des biens.

42. Les moines qui se laissent tonsurer et restent dans leurs maisons doivent se défaire de leurs femmes et vivre dans les couvents.

43. Les moines tonsurés qui sont possesseurs d'église ne doivent pas y vivre. On doit leur fournir les habillements.

44. Un moine qui quitte ses habits sera emprisonné jusqu'à ce qu'il retourne à l'obéissance. Ils ne doivent pas vivre hors des couvents, à l'exception des ermites.

45. S'il y a des hérétiques qui brûlent les corps ou les déterrent pour les brûler, l'endroit ou le village où cela a lieu payera une amende et les criminels seront livrés à la justice. Si un ecclésiastique a participé à ce méfait, il perdra son état et sera banni du pays jusqu'à sa mort.

46. Celui qui vend un chrétien à l'étranger aura la main et la langue coupées.

47. Les sujets des seigneurs qui habitent dans des villages ou sur des terres ecclésiastiques doivent retourner chez leurs maîtres. Personne ne doit être à charge à l'église; mais le tsar, dans ses voyages, doit en être reçu dignement.

48. Un seigneur foncier qui lève un

impôt perdra toute sa fortune. Personne n'a à commander aux églises, si ce n'est Son Altesse le tsar, le très-vénérable père, le patriarche et le logothète du tsar. Toutes les églises de notre empire ont été affranchies de toute corvée par Notre Majesté.

49. Les églises du tsar ne doivent pas être subordonnées à la grande Église (de Constantinople). Dans toutes les églises, les pauvres doivent être entretenus; les archêques et les évêques y doivent veiller et rassembler les nécessiteux pour leur donner des aliments.

50. Si les fonctionnaires préposés à des villages appartenant à l'église ou à une terre ecclésiastique chassent les paysans de l'église, ils seront garrottés; ils perdront leurs terres, et l'église prendra autant de paysans qu'il lui en faudra pour remplacer ceux qui auront été chassés.

51. Les fonctionnaires des églises sont soumis en toute chose au tribunal des métropolitains, des évêques et des igoumènes. S'il y a un noble parmi deux plaideurs, on se conformera à ce que mon substitut dans le tribunal décidera et à la teneur de l'acte impérial.

52. Quand deux personnes élèvent des prétentions à des biens-fonds de village, on jugera au moyen d'un nombre égal d'arbitres nommés par chaque partie.

53. Les montagnes doivent appartenir, celles du tsar au tsar, celles de l'église à l'Eglise, et celle des nobles aux nobles.

54. Si on produit deux actes impériaux de possession, on décidera d'après le dire des témoins.

55. Pour une parole mauvaise ou déshonnête le noble payera cent perpers, et le paysan douze perpers; et il recevra la bastonnade.

56. Pour un homicide involontaire avec une pierre, du bois ou une arme on payera trois cents perpers; pour un meurtre prémédité, on aura les mains coupées; et pour meurtre par suite d'une rixe on payera la somme fixée par le tribunal.

57. Un noble ayant tué un paysan en ville ou à la campagne payera mille perpers; un paysan ayant tué un noble aura les mains coupées et payera trois cents perpers.

58. Celui qui frappe ou tue un évêque, ou un moine, ou un curé, aura d'abord les mains coupées, puis la tête, ou bien il sera pendu.

59. Le parricide ou celui qui tue sa mère, son père ou son enfant sera brûlé.

60. Si deux nobles se disputent, celui qui a commencé donnera deux cautions pour lui. Si, l'offensé appelant devant la justice, l'offenseur ne comparaît pas, hors le cas de maladie, il perdra sa cause, lors même qu'il aurait raison.

61. Les gages doivent être dégagés.

62. Si quelqu'un reconnaît quelque chose qui lui a été volé quelque part ou sur quelqu'un, fût-ce même dans les champs, lors même que personne ne serait là pour citer le voleur devant le tribunal, il sera condamné à une amende fixée par ce dernier.

63. Celui qui accompagne un étranger dans un pays étranger doit le remettre à sa destination en présence de sept témoins.

64. Celui qui arrache la barbe à un noble ou à tout autre honnête homme aura la main coupée; celui qui arrache la barbe à des paysans payera à chacun douze perpers.

65. L'incendiaire sera brûlé; si son village ne le livre, il payera les dommages de l'incendie. Quand quelqu'un incendie un village, les environs payent le dommage si on ne prend ou ne livre pas l'incendiaire.

66. On ne doit faire violence à personne, quelle que soit son occupation. Celui qui fait violence à quelqu'un ou le foule aux pieds en galopant à cheval perdra tous ses chevaux : la moitié sera pour le tsar, l'autre pour celui qui a souffert; et les coupables seront punis de mort, comme il est prescrit par les saints Pères.

67. Les juges examineront les actes impériaux présentés; ils prendront et remettront au tsar ceux qui sont contraires à de plus anciens actes. Les actes à demi effacés ou avec des additions ne seront pas valables; si quelqu'un y a écrit quelque chose, la décision ci-relatée est nulle.

68. Celui qui offense un envoyé du seigneur payera cent perpers; et s'il le frappe, il perdra toute sa fortune.

69. Le magistrat d'une colonie reçoit d'un fonds de terre trois perpers, du village trois perpers, de tous trois perpers,

d'un moulin trois perpers : le magistrat de campagne reçoit trois perpers ; celui de la ville un cheval et l'habillement, trois perpers pour un vignoble, trois perpers pour un cheval, six deniers pour une jument, quatre deniers pour un bœnf, et deux pour un mouton.

70. Les magistrats en voyage n'ont pas le droit d'employer la force pour se faire entretenir, ni de prendre quoi que ce soit, excepté ce qui leur est offert de bon gré. Celui qui leur manque de respect, s'il est noble, perdra tout son bien et tombera dans la misère. Si cette offense vient d'un village, il est pillé. On leur fera partout de grands honneurs.

71. Le prisonnier ou l'esclave qui s'échappe et emporte quelque chose sera libre s'il arrive à la cour du tsar ou chez un de ses serviteurs ou chez un ecclésiastique ou un noble : s'il s'est sauvé chez un pauvre homme il sera son esclave et devra demeurer dans la cour de l'église ; s'il s'est réfugié dans le palais impérial, il sera libre.

72. Quand des individus sous caution et appartenant à des pays étrangers réunis au territoire du tsar se sauvent, ceux qui ont été caution pour eux n'ont rien à payer. Celui qui reçoit quelqu'un venant de l'étranger et s'étant enfui de chez son maître doit le rendre ; mais le réfugié échappé par nécessité ou de l'esclavage à l'étranger ne sera pas rendu, le pays dût-il même en souffrir.

73. Si quelqu'un trouve quelque chose près de nos limites, il le prendra ; mais si quelqu'un le réclame comme lui appartenant, et le déclare au tsar, il sera traité comme un voleur et payera tout. En temps de guerre, si l'on trouve quelque chose en pays étranger, on l'apportera à son capitaine ou voïvode.

74. Les marchands voyageurs ne doivent être arrêtés par aucun noble ni par personne : leur commerce ne doit pas être entravé par la force ; et on ne doit pas s'emparer de leur argent ; celui qui usera envers eux de violence ou les volera payera cinq cents perpers et rendra l'objet volé. Il est permis aux marchands de vendre sans empêchement de petites et de grandes marchandises. Que celui qui veut acheter achète, et que celui qui veut vendre vende.

75. Les employés du tsar n'ont pas le droit d'arrêter ou d'emprisonner les marchands pour qu'ils leur cèdent leurs marchandises sans profit ; mais chacun peut aller en liberté au marché et faire le commerce. Le noble qui arrête un marchand payera trois cents perpers : si c'est un employé du tsar, l'amende sera de cinq cents perpers.

76. Un étranger arrivant dans une ville ou dans un village doit remettre à son hôte tout ce qu'il a pour que celui-ci le garde. Lorsqu'il redemande à l'hôte ses effets, s'il y manque quelque chose, ce dernier payera tout : le territoire d'une ville et ses environs doivent payer tout ce qui y est volé.

77. Les églises orthodoxes ne doivent pas être démolies par les troupes. Les soldats ne doivent pas se disputer ; un tiers ne doit pas prendre parti dans la querelle de deux soldats se disputant et se battant ; celui qui le fait aura les deux mains coupées.

78. Si quelqu'un achète ce qui a été volé à l'étranger, et qu'il se trouve que cela ait été pris dans nos domaines, ni lui ni un étranger n'aura le droit de l'acheter. Si quelqu'un prétend faussement qu'une chose est à lui, mais que le détenteur se légitime par un écrit conformément à la loi, le premier n'aura rien, et l'autre gardera ce qu'il a.

79. Tout ambassadeur étranger recevra les honneurs qui lui sont dus ; on lui donnera à chaque village le nécessaire pour son dîner et son souper.

80. Quand le tsar donne à quelqu'un un bien-fonds, ou un village avec une terre, celui-ci payera au logothète trente perpers pour le diplôme, et six perpers à l'écrivain.

81. Aucun décret impérial ne sera violé, qu'il soit porté à l'impératrice, au krale, ou aux petits et aux grands nobles, ou à tout autre personnage, tout le monde doit s'y conformer. S'il ne peut pas être exécuté tout de suite, le temps nécessaire sera accordé pour cela.

82. Quant aux paysans seigneuriaux, aucun seigneur n'a le droit de faire quelque chose en dehors de l'ordonnance, excepté ce que le tsar a prononcé et confirmé. Le paysan travaillera pour le seigneur deux jours la semaine ; s'il lui est commandé quelque chose contre les décrets, le tsar ordonne que l'ouvrier

ne disputera pas avec son maître, avec le noble ou l'église; mais si on est injuste envers lui, personne ne doit l'empêcher de se plaindre aux juges impériaux; ceux-ci doivent lui rendre la justice d'après la loi; et, si l'ouvrier gagne le procès contre son maître, le juge demandera à celui-ci une caution qui contentera son ouvrier dans un certain terme; et le maître n'aura pas le droit de lui faire aucun mal.

83. Personne, qu'il soit de l'église ou noble, ne doit enlever un ouvrage à un homme sans une décision des juges impériaux; c'est l'ordre strict du tsar.

84. Si quelqu'un ayant reçu du tsar des terres ou des villes se trouve compromis dans une trahison ou une infidélité, on s'il fait la moindre chose contre les volontés du tsar; par exemple, s'il pille une contrée ou un village ou quelqu'un, il perdra sa seigneurie, il payera tout, il perdra son état, et sera réduit à la mendicité (1).

85. Si un voleur entre sur le territoire d'un commandant des frontières, et qu'il puisse retourner chez lui avec sa proie, le commandant payera le vol sept fois.

86. Si un noble ou tout autre homme se trouve quelque part comme voyageur, et que quelqu'un, et même un employé du tsar, engage le pays ou les environs à s'emparer de sa terre, de sa maison ou de sa fortune, il sera traité comme toute personne infidèle envers le tsar.

87. Des brigands ou des voleurs ne doivent se trouver nulle part. Les endroits ou les villages où on en prendre ou bien dans lesquels on apprendra qu'il s'en est introduit seront pillés, et les habitants disséminés. Les brigands ou les voleurs seront pendus: le seigneur du village sera emmené garrotté au tribunal du tsar, et payere tout le dommage occasionné. De même seront punis les knièzes, les starchines on anciens, et les autres notables des contrées où de tels méfaits auront lieu. Quand les notables l'auront annoncé à leurs seigneurs, et que ceux-ci n'y auront pas fait attention, ces derniers seront mis à mort comme les voleurs. Si quelqu'un accuse un individu comme brigand ou voleur devant le juge, sans qu'il y ait de preuves convaincantes, il devra retirer du feu, devant la porte de l'église, le fer destiné à cet usage par le tsar, et le poser sur sa table sacrée.

88. Quand les juges du tsar ont adressé à quelqu'un un écrit concernant un fait quelconque, tel qu'un vol, ou un brigandage, ou toute autre affaire juridique, celui qui n'obéit pas à cette injonction, qu'il soit de l'église ou noble, sera considéré comme désobéissant au tsar lui-même.

89. Il y aura désormais décision juridique et séquestre pour de petites et de grandes affaires. Il y aura vingt-quatre juges nobles; pour de plus petites affaires douze juges, et pour de très-minimes six. Ces juges iront d'abord à l'église avec leurs habits de cérémonie pour y prêter serment, et après cele leurs jugements et décisions recevront toute créance. Les grands commandants doivent avoir plus de pouvoir, et les juges moins; d'autres gens ne doivent pas faire des complots contre eux ni contre ce qui est ordonné par les commendants.

90. Les envoyés du tsar ou des juges ne doivent nullement aller sans acte impérial dans les maisons, excepté où on les envoie avec des lettres de juges; car ils ne doivent rien faire que ce qui leur est commandé dans ces lettres.

91. Si les marchands voyageant de nuit ne sont pas reçus par le noble ou le seigneur du village, ils camperont près du village, d'après la loi du tsar. Si un voyageur gâte quelque chose, le seigneur du village payere le dégât, parce qu'il ne l'aura pas reçu dans les maisons. (1)

92. Quand un voyageur, un marchand, un moine on un curé est volé ou attaqué par des voleurs, il s'adressera au tsar pour se faire rendre ce qu'on lui a volé. Le tsar fera arrêter les commandants du pays où ce méfait e eu lieu, et ces derniers feront arrêter les gardes et les voleurs. Chaque vogayeur ou négociant doit aller au commandant des postes, pour qu'il

(1) Le prince Milosch a suivi cette loi à la lettre.

(1) Cette loi très-sage indique clairement que l'état du pays, surtout en Albanie, était alors ce qu'il est encore aujourd'hui.

ait à l'accompagner et le faire remettre d'un poste à un autre. (Mode encore en usage.) Si quelque chose de leur bagage manque, et que des gens dignes de foi l'attestent, cela sera payé.

93. Quand le juge décide quelque chose, et qne l'avocat (que chacun peut appeler à sa guise) comparaît, ce dernier n'aura pas le droit de parler d'autre chose, ni de calomnier les autres avocats. Tout juge qui a prononcé présentera par écrit sa décision, en gardera copie, et en donnera un exemplaire à la partie en cause. Le juge enverra des personnes fidèles, probes et dignes de foi, comme envoyés et avocats au tribunal du tsar; ce qu'ils auront dit dès le premier abord sera cru, et on en déduira la sentence judiciaire, tandis qu'on ne fera pas attention à ce qui sera dit ensuite.

94. On arrachera les yeux et coupera la main aux ivrognes qui font du tumulte, attaquent, battent ou font saigner quelqu'un sans le tuer. Un ivrogne qui frappe, ou fait tomber le chapeau ou la chaussure de quelqu'nn, ou qui prend quelque chose, que ce soit une arme ou tout autre objet, on qui insulte ou frappe avec la main sans faire saigner, sera arrêté dès qu'il sera revenu à lui, et recevra cent coups avec une baguette double. De plus, il restera douze jours en prison, et à sa sortie il recevra encore le même nombre de coups(1) et payera quarante perpers.

95. Un faux-monnayeur dans une ville ou dans un village sera brûlé, et l'endroit où il habitait payera une amende fixée par les juges du tsar; s'il était dans un village, ce dernier sera de plus pillé et détruit.

96. Le juste tsar prononce et les saints synodes ont ordonné que celui qui a commerce honteux avec le bétail perdra ses parties génitales. D'après la décision des saints synodes, l'homme et la bête seront brûlés (2).

97. Ceux qui boivent et qui mangent avec des hérétiques seront soumis à une pénitence, comme l'ordonne l'Église catholique et apostolique d'Orient; mais les canons ne défendent pas cela aux prisonniers et aux ambassadeurs.

98. Celui qui arrive armé dans un village ou une maison sera exécuté par le glaive; s'il jette des pierres dans une maison, et enfonce le toit couvert de tuiles on d'autre chose, il payera cent perpers pour une première fois, s'il l'a fait exprès, et trois cents s'il l'a fait à trois fois. S'il enfonce la porte, s'introduit dans une maison et pille, il aura les mains coupées, et payera le dommage; dût-il même être un envoyé du tribunal, il ne doit pas se permettre de pareilles choses.

99. Quand le magistrat vend quelque chose pour une créance communale ou pour toute autre raison, et que la vente se fait en public dans nne ville ou une assemblée, le magistrat ou envoyé vendant ne doit rien acheter; les autres doivent estimer et acheter comme ils l'entendent.

100. La loi défend que personne ne s'avise d'épouser une veuve encore en jugement, ou pen après la mort de son mari; si uue telle femme osait épouser un homme pendant son deuil, il est nécessaire et même décent pour l'individu qui doit être son mari de ne pas se marier avec une femme qui, après la mort de son premier mari, n'a pas attendu quelque temps en son honneur.

101. Que ce soit une créance impériale ou synodale, un créancier ne doit pas attaquer la veuve malheureuse, ou l'orphelin quinze jours avant que le temps du deuil soit passé; celui qui n'observe pas cela et tourmente des malheureux payera comme violateur de la loi ce qu'il aura reçu.

102. Celui qui rassemble un corps de troupes contre le tsar mourra par le glaive. Si quelqu'un trouve dans une lettre cachetée du bavardage inutile contre le tsar, et qu'au lieu de la brûler, il la lise devant d'autres personnes, lui et celui qui a écrit seront soumis à la même peine (1).

(1) Cette singulière espèce de législation est encore en vigueur en Hongrie et en Autriche.

(2) On voit que ce vice incompréhensible existait déjà alors, lorsque les Turcs n'étaient pas encore dans ce pays; il ne faut donc pas les en rendre responsables.

(1) Cette loi sévère montre que l'empire du tsar Douschan avait assez d'ennemis, probablement Grecs et Albanais, et qu'il n'était

103. Quand un soldat est occupé à la guerre, d'après les ordres du tsar, sa femme doit l'attendre dix ans jusqu'à ce qu'elle obtienne des nouvelles écrites par quelqu'un ; elle ne doit pas se marier tant qu'elle n'a pas la certitude de la mort de son mari. Lorsqu'elle l'a acquise, elle doit attendre encore un an avant de se marier. Quand une femme ne peut certifier la mort de son mari par des attestations écrites et qu'elle se marie avec un autre soldat, ils seront séparés comme adultères. Si le premier mari revient, il peut reprendre sa femme. S'il est fait prisonnier, la femme doit aussi l'attendre ; mais si elle s'unit à un autre homme et que son véritable mari revienne, il a le droit de reprendre sa femme ; car une loi dit : la femme doit attendre cinq ans son mari dans l'esclavage, et elle peut se marier si elle n'a eu aucunes nouvelles de lui pendant cet intervalle de temps.

104. Celui qui viole une vierge, dit la loi de la sainte Église orientale, que ce soit avec violence ou par ruse, aura le nez coupé, et la fille recevra le tiers de sa fortune. Si le fait a eu lieu avec son consentement, mais sans que les parents le sachent, aussitôt que ceux-ci le sauront, le mariage sera conclu si l'homme veut la prendre pour sa femme et si les parents y consentent. Ce consentement n'étant pas donné, si le violateur est riche, il donnera une livre d'or à la fille; s'il est très-pauvre, il aura le nez coupé et sera réduit à la misère ; et s'il n'est pas fort pauvre, il donuera une demi-livre d'or et sera exilé. Si quelqu'un a violé une fille ayant moins de treize ans, et que les parents ne veuillent point rompre un tel lien, ils devront attendre le temps du mariage ; mais, s'ils veulent le rompre, cela aura lieu, et le violateur donnera à la fille le tiers de sa fortune.

105. L'adultère avec le consentement de la femme d'un autre, s'il est marié, payera cent perpers, parce qu'il couvre de honte son semblable ; et la femme sera punie et tourmentée corporellement. S'il n'est pas marié, il payera trente perpers, et la femme portera toute la peine ; car elle n'est autre chose qu'une fille publique, et son mari ne devra pas la recevoir chez lui. Si c'est une veuve et qu'elle ait consenti à ce méfait, tous les deux doivent être exposés à l'animadversion publique ; mais si l'homme a employé la force, il payera trois cents perpers et recevra la bastonnade. (Ami Boué, *Turquie d'Europe*, volume IV, p. 426-441.)

pas établi sur des bases solides comme la suite l'a prouvé.

NOUVEAU CODE DU MONTÉNÉGRO.

Le 23 avril dernier, il a été publié un nouveau code dans le Monténégro.

Daniel I[er], prince et seigneur des Dibres, Monténégro et Brda,

D'accord avec les chefs et anciens du Monténégro et Brda, constitue le code général d'après lequel à partir d'aujourd'hui, dans l'avenir et pour toujours, seront jugés tous Monténégrins et gens de la Brda, petits ou grands, pauvres ou riches, chacun ayant des droits égaux à ce qu'il lui soit rendu justice.

Le prince et seigneur, pour le bien de l'État, du peuple et de ses malheureux frères, qui, pendant le cours de tant de siècles, ont répandu leur sang afin de conserver une liberté qui leur est si précieuse et dont ils se vantent chaque jour, désire que son cher peuple, ses chers frères les Monténégrins et Brdianis aient la liberté à l'intérieur comme au dehors, et qu'ils puissent s'en vanter devant le monde entier. A chaque bon frère du Monténégro cette loi sera le plus cher gage, le plus grand trésor ; car en elle il trouvera des garanties pour sa tranquillité, un bouclier pour son honneur et sa dignité, enfin la sécurité pour son avoir et sa propriété.

Aucun État, aucun pays ne peut être

heureux, ne peut progresser ni avoir l'estime du monde s'il n'a pas une loi accordant bonne justice à tous et à chacun en particulier, et les défendant contre les agressions des mauvaises gens. C'est pourquoi le prince et seigneur du Monténégro et des Brdas s'est trouvé conduit à donner à tous Monténégrins et Brdianis la liberté légale, sans laquelle aucune autre liberté ne peut atteindre son vrai et digne but.

Jusqu'ici les Monténégrins et Brdianis étaient libres, mais ils n'avaient aucun code publié qui pût défendre et guider les Monténégrins et Brdianis, de sorte que la justice et leur sort se trouvaient seulement dans la bouche de leurs gouvernants.

Le prince et seigneur, désirant que toute justice arbitraire et capricieuse disparaisse, et que le peuple ait une justice régulière, prohibe, à partir d'aujourd'hui tout tribunal arbitraire, et, à sa place, en institue un juste et loyal.

Avec le cœur paternel qui le guide dans toutes ses actions, le seigneur du Monténégro et des Brdas donne un code à son peuple, et lui-même prête serment de prendre sous son patronage le présent code, et de leur côté les chefs et anciens du peuple jurent qu'ils se conformeront à ce code, qu'ils jugeront suivant ce qu'il prescrit, et que, pour les choses non prévues, ils rendront une justice égale à tous leurs frères du Monténégro et des Brdas, en ne consultant que l'équité et leur conscience.

Ce code a été tiré à un assez grand nombre d'exemplaires pour que chaque Monténégrin et Brdiani qui sait lire puisse en posséder un, et il a été déposé auprès de la régence, à Cettigné. Que tous ceux qui peuvent le faire le lisent et l'expliquent à ceux qui ne le peuvent pas, afin qu'ils sachent les peines portées par le code contre chaque transgression, et qu'ils puissent ainsi ne pas les commettre et éviter les châtiments.

Art. 1er. Tous Monténégrins et Brdianis sont égaux devant la loi.

Art. 2. En vertu de la liberté héréditaire jusqu'ici conservée, l'honneur, la propriété, la vie et la liberté demeurent assurés à tout Monténégrin et Brdiani ; et personne ne peut toucher à ces choses sacrées qu'en vertu d'un jugement.

Art. 3. Aujourd'hui, à l'avenir, et pour toujours, la personne du prince comme maître de cette terre demeure inviolable et sacrée à tout Monténégrin et Brdiani ; comme tel chacun d'eux est obligé de le respecter, et il ne doit jamais, à quelque point de vue que ce soit, parler mal ni de sa personne ni de ses actions.

Art. 4. Si un Monténégrin ou Brdiani osait offenser la personne ou le caractère du prince, il serait puni comme celui qui tue un homme arbitrairement.

Art. 5. Toutes les sentences capitales doivent être soumises à la sanction du prince, comme seigneur de cette terre. Il a aussi le droit de faire grâce.

Art. 6. Lorsque les juges s'unissent dans le lieu où ils doivent juger les parties, avant tout, ils se rappelleront qu'ils sont nommés par la voix du peuple et la volonté de Dieu pour juges et administrateurs. Afin de pouvoir rendre son jugement avec justice et conscience, chaque juge doit observer le serment qu'il a prêté de ne pas juger avec partialité, mais avec équité, les petits comme les grands. Les juges doivent écouter les parties et les raisons qu'elles exposent et ne pas permettre qu'un des litigants porte la main sur l'autre ou qu'il coupe la parole à son adversaire ; mais lorsque le premier a fini de parler, que l'autre commence, et que tous les deux parlent avec modération, afin que les juges puissent comprendre leurs raisons, et, dans le cas où ce serait nécessaire, que l'on fasse répéter ce qui n'aurait pas été bien exposé d'abord, et que les parties puissent ajouter ce qu'elles auraient oublié. Un seul juge, et non tous, doit poser les questions ; et, après que les deux parties ont autant qu'elles ont voulu exposé leurs raisons, elles s'éloignent, afin de laisser la liberté aux juges de décider et éclaircir les affaires, et de rendre ainsi une sentence régulière, qui sera soumise à qui de droit. Ces décisions doivent être écrites sur le registre judiciaire, afin que l'on

sache quand et comment les choses ont été jugées.

Art. 7. Si, pendant une délibération, un juge commence à défendre une des parties sans donner des raisons valables et qu'il ne veuille pas se soumettre aux idées de ses collègues, mais qu'il cherche à faire prévaloir ses paroles et non les raisons de ceux qui pensent juste, ce juge se déclare alors ouvertement partial et suborné, et non, par conséquent, un vrai juge et chef du peuple. Un tel individu sera alors non-seulement chassé du tribunal et destitué pour toujours de tout titre et honneur, mais encore il sera obligé de payer cent cinquante talari d'amende. Il en sera de même de celui qui, par amitié, cadeaux ou sa propre ignorance, aura découvert en public quelque entreprise secrète que le gouvernement prépare pour l'avantage commun ; car aucun projet ne peut avoir une bonne fin lorsque parmi les membres du conseil se trouvent des traîtres et des délateurs.

Art. 8. Si l'on découvre qu'un juge recherche ou prend des cadeaux de qui que ce soit, et surtout pour acquitter un coupable ou condamner un innocent, celui-là sera chassé du tribunal et puni de douze talari d'amende.

Art. 9. Celui qui dorénavant promettra ou donnera des cadeaux aux juges ne pourra plus être entendu en justice, si l'on vient à le découvrir; car il aura ainsi fait voir clairement qu'il ne croit pas avoir raison contre son adversaire, et il sera en conséquence déclaré coupable et puni de prison. Cet emprisonnement sera d'une semaine et le cadeau donné sera versé à la caisse nationale.

Art. 10. Celui qui dénoncera le juge suborné recevra une récompense de cinquante talari, somme qui sera prise au juge suborné, contre lequel il sera procédé selon ce qui a été dit au paragraphe 8.

Art. 11. Lorsque les juges ne seront pas d'accord sur une question à décider, la majorité des votes l'emportera ; mais ils devront déclarer avoir jugé suivant leur propre conviction, sans subornation ou partialité, reconnaissant, d'après leur propre discernement, que la décision qu'ils ont prise est une chose juste.

Art. 12. Si quelque juge ou chef met la discorde ou le trouble parmi ses collègues, il ne sera pas toléré; mais il sera congédié, et à sa place entrera un individu honnête et d'un caractère plus conciliant, nommé par l'autorité. Celle-ci pourra de même licencier les chefs et les starostes indociles et poltrons.

Art. 13. Les juges et les recteurs étant, comme les autres chefs, choisis par la nation, il est de leur devoir de ne s'intéresser qu'au bien public et de remplir leur charge de veiller à la paix et à la tranquillité intérieure, et pour cela il ne leur est permis de s'occuper ni d'affaires particulières ou de négoce ni de voyages; mais ils doivent, au contraire, rester pour le temps déterminé au service de l'État, et remplir fidèlement l'emploi auquel ils ont été nommés.

Art. 14. Tout Monténégrin ou Brdiani, petit ou grand, doit aimer et respecter ses chefs, juges et anciens et leur témoigner toute son estime ; celui qui les dénigrera ou les maltraitera sera puni d'une amende de vingt talari, et s'il n'a pas de quoi l'acquitter, il sera mis en prison.

Art. 15. Le juge, chef ou ancien qui offensera un Monténégrin payera vingt talari d'amende.

Art. 16. Tout traître à la patrie ou à ses frères qui se mettrait d'accord avec nos ennemis pour causer des dommages au pays ou pour faire révolter le peuple, si cela est prouvé par deux témoins, sera fusillé.

Art. 17. Le plus infime Monténégrin ou Brdiani pourra tuer un semblable traître : à peine on aura découvert ce traître que l'autorité le poursuivra. Celui qui le cachera ou ne le tuera pas, lorsqu'il aura été déclaré traître, sera poursuivi et châtié comme lui.

Art. 18. En temps de guerre, lorsque l'ennemi se montrera prêt à attaquer quelques parties de notre territoire, tout Monténégrin ou Brdiani sera obligé, aussitôt qu'il l'apprendra, de prendre les armes et de marcher contre l'ennemi de notre patrie et de notre liberté. Si quelque Monténégrin ou Brdiani, quelque village ou district, ne marchait pas contre l'ennemi commun, ces peureux et indifférents au sort de leur patrie seraient désarmés; et ils ne

pourront plus, pendant toute leur vie, porter des armes, n'auront plus et ne pourront plus avoir d'honneurs dans le Monténégro et les Brdas; outre cela, on les contraindra à porter un tablier de femme, afin qu'on sache qu'ils n'ont pas un cœur d'homme.

Art. 19. Chaque voïvode, chef ou ancien, dans un district ou un cercle, est obligé, aussitôt qu'il apprendra qu'une partie du territoire est menacée, d'appeler son district aux armes, et de marcher à la tête des siens au lieu de l'attaque. Celui qui n'ira pas ou ne réunira pas son district sera considéré comme traître à la patrie et condamné à mort.

Art. 20. Si les autorités de l'État envoient des juges, des chefs ou des périanik dans quelque district pour y prendre un coupable, et qu'ils trouvent quelqu'un qui veuille le défendre, ces envoyés de l'autorité ont le droit de prendre les défenseurs et de les consigner à la justice.

Art. 21. Si quelqu'un prend les armes contre des hommes envoyés par l'autorité pour se saisir d'un coupable, ces derniers ont le droit de tuer sur-le-champ ces perturbateurs de la paix et du bon ordre, s'ils ne déposent pas les armes et ne se rendent pas spontanément.

Art. 22. Si quelqu'un facilite de quelque manière que ce soit la fuite d'un coupable poursuivi par l'autorité, il subira la même peine que celui qu'il a soustrait à la vengeance des lois.

Art. 23. Les hommes expédiés par l'autorité doivent avoir soin de ne pas tuer un innocent; car, dans ce cas, ils seraient exposés à répondre de ce sang devant les tribunaux.

Art. 24. Pour conserver avec les pays limitrophes la paix et la tranquillité nécessaires aux intérêts réciproques et au bien-être de notre État, le vol, le brigandage et toute malversation de quelque nature que ce soit sont prohibés, mais seulement en temps de paix.

Art. 25. Pour toutes semblables transgressions dans les États limitrophes, les Monténégrins et Brdianis seront punis comme s'ils les avaient commises contre leurs frères Monténégrins.

Art. 26. En temps de paix ou de *bessa* (trêve) avec les parties de la Turquie confinant avec notre pays, les *tchéta* les brigandages, les vols et toutes malversations sont défendus; dans ce cas, le butin sera rendu à qui il appartenait, et le coupable sera puni.

Art. 27. Pour conserver la paix et l'union parmi le peuple, et que le sang ne soit pas répandu à l'intérieur, tout Monténégrin ou Brdiani qui, sans motif ou sans nécessité, donnera la mort à son frère Monténégrin et Brdiani ne pourra être absous au prix d'aucun trésor; mais il sera pris et fusillé.

Art. 28. Si le coupable prend la fuite, la partie de ses biens lui appartenant en propre sera saisie, vendue et versée dans la caisse nationale à titre d'amende.

Art. 29. Ce coupable assassin et ennemi ne pourra plus jamais reparaître dans notre État. Si un Monténégrin, quel qu'il soit, reçoit ou défend un pareil malfaiteur, le cache et ne l'arrête pas lorsqu'il aura connaissance de son crime, il sera immédiatement poursuivi par la loi comme le malfaiteur lui-même; car en agissant ainsi il se déclare son complice et son défenseur. De cette manière les malfaiteurs, ne trouvant plus personne pour les défendre, n'auront plus le courage de commettre ces délits et ces crimes, et leurs défenseurs ne les recevront plus quand ils sauront qu'ils doivent répondre pour eux.

Art. 30. Il est permis à tout Monténégrin et Brdiani de tuer tout malfaiteur ou son défenseur dans l'endroit où il le rencontre, comme s'il avait tué son propre frère. Ainsi chacun veillera à la sûreté de l'autre; mais l'innocent ne peut jamais payer pour le coupable.

Art. 31. Si un Monténégrin ou Brdiani en blesse un autre dans une dispute, avec le fusil ou kangiar, cet individu sera remis entre les mains de la justice, qui d'abord examinera leur querelle, et recherchera le promoteur, ainsi que le motif qui l'a poussé à se battre et à se servir de ses armes contre son propre frère Monténégrin. Puis, connaissant toute l'affaire et la gravité du délit commis par l'un ou par l'autre individu, on procédera au jugement et à l'appréciation de la blessure, s'éclairant en même temps sur les fautes commises par l'un ou par l'autre, afin de châtier le coupable soit par la prison,

soit par l'amende, suivant que la justice le trouvera équitable.

Art. 32. Si un Monténégrin ou Brdiani frappe un innocent soit avec ses armes, soit avec un bâton, par caprice ou pour faire croire à son courage, quoiqu'il n'y ait pas de courage là où il n'y a pas de nécessité ou d'occasion, la blessure qu'il aura faite sera de même que l'amende qu'il devra payer appréciée au double.

Art. 33. Si, de sa propre volonté, un Monténégrin ou Brdiani en blesse un autre de telle sorte qu'il reste estropié soit des pieds, soit des mains, il sera soumis à une amende de cent talari, et de cinquante s'il l'a fait sans le vouloir. S'il lui casse la tête ou lui fait perdre un œil, soixante talari; si pareille chose arrive contre sa volonté, trente. Les médicaments, qu'il y consente ou non, seront payés par le coupable.

Art. 34. Si quelqu'un frappe, sans motifs, son frère Monténégrin, soit avec le pied, soit avec la pipe, il payera une amende de cinquante sequins d'or; mais si celui qui a été frappé tue à l'instant celui qui l'a maltraité, ce dernier sera tué à bon droit, et on ne pourra pas plus réclamer une indemnité ou une satisfaction que s'il avait été tué en volant.

Art. 35. Si cependant le battu le tue quelque temps après la rixe ou après un à deux jours, il sera châtié comme celui qui commet un meurtre.

Art. 36. S'il arrive qu'un Monténégrin, cherchant à en blesser un autre, le soit par ce dernier au moment où il se voyait menacé, l'on n'a rien à lui demander, parce que celui qui voulait frapper et n'a pu le faire est aussi coupable que s'il avait commis ce délit; car, s'il l'avait pu, il l'eût fait.

Art. 37. Comme il peut arriver que les armes du Monténégrin partent, et que, sans le vouloir, il tue ou blesse un de ses frères Monténégrins, chose qui a eu lieu plusieurs fois, il faut dans ce cas que la justice cherche à arranger cette affaire; si l'individu est blessé légèrement, les dépenses du traitement seront supportées par le propriétaire des armes; mais s'il est privé soit d'un œil, soit d'un pied ou d'une main, il sera procédé alors suivant le paragraphe 33.

Art. 38. Si, en défendant sa propre vie, et après avoir conjuré l'agresseur de se relever et de le laisser libre, l'assailli le tue, il ne pourra être recherché sous aucun autre prétexte; car il été dit que l'on peut tuer un semblable agresseur sans être responsable envers la justice.

Art. 39. Les Monténégrins et Brdianis ayant l'usage des *vendette* nonseulement contre l'assassin ou le coupable, mais encore contre son frère ou ses parents innocents, une semblable vendetta est rigoureusement défendue, et celui qui tuera un innocent sera condamné à mort. L'assassin seul, qui sera recherché par la justice, pourra être tué; on ne devra molester en aucune façon son frère ou ses autres parents, qui n'ont commis aucune faute; mais l'assassin, et aucun autre, payera le meurtre de sa tête.

Art. 40. Les duels peuvent avoir lieu, mais sans que les parrains y prennent part, et surtout sans que l'on appelle des parties de population en aide; ceux qui serviront de parrains ou iront au secours des combattants seront punis de cent talari d'amende.

Art. 41. Si, par méchanceté, un Monténégrin ou Brdiani met le feu à la maison d'un autre Monténégrin ou Brdiani, le dommage causé sera réparé avec les biens du coupable, qui, en outre, subira la peine de mort. Il est également permis à celui qui se voit menacé du feu de tuer l'incendiaire.

Art. 42. Si quelque Monténégrin ou Brdiani tue un cheval, un bœuf ou tout autre animal au moment où il lui fait du tort dans sa campagne ou dans tout autre lieu, il sera condamné à une amende de dix talari au profit de la caisse nationale, et il payera, en outre, le dommage causé au propriétaire de l'animal. Il n'est, en effet, permis à personne de se faire justice, puisqu'il existe des tribunaux pour juger et faire payer le dommage causé; un chien seul peut être tué alors qu'il a brisé sa chaîne et qu'il cause des dommages.

Art. 43. Si un Monténégrin ou Brdiani brise accidentellement le fusil, le pistolet ou le kangiar d'un de ses frères, Monténégrin ou Brdiani, celui qui l'aura fait payera le tiers de la valeur

leur de l'arme brisée, et les deux autres tiers seront supportés par le propriétaire.

Art. 44. Si quelqu'un emprunte des armes et qu'il les brise par accident, il remboursera les deux tiers de la valeur à celui qui les lui aura prêtées.

Art. 45. Celui qui, dans notre État, à partir d'aujourd'hui, voudra vendre des terres, des maisons, des bois ou d'autres immeubles devra d'abord, en présence de témoins, demander à ses parents s'ils veulent ou peuvent les acheter; si les parents refusent, il devra le demander à ses voisins; si ceux-ci refusent encore, il pourra librement les vendre à qui bon lui semble dans son village ou sa nahie. Toutefois le contrat fait devant trois témoins devra stipuler et relater qu'il a demandé à ses parents et à ses voisins de l'acheter et qu'ils ont refusé. L'écrivain doit ensuite signer ses nom et prénoms, et mettre la date, afin que l'on sache clairement où, quand et par qui le contrat a été écrit, devant quels témoins, de quel district ils sont, s'ils ont signé avec leur nom ou en faisant une croix. Toutes ces formalités doivent être remplies sous peine de nullité de la vente.

Art. 46. Ses parents ou voisins devront acheter au prix offert par les autres, et non à celui qu'il leur plaira de proposer.

Art. 47. Les fils ne peuvent se séparer de leur père que lorsque celui-ci y consent; autrement la division ne peut avoir lieu tant que le père est vivant.

Art. 48. Le père peut, suivant son bon plaisir, partager entre ses fils le bien qu'il a acquis personnellement; et il peut laisser plus à l'un qu'à l'autre, chacun étant libre de disposer de son bien comme il l'entend.

Art. 49. Chacun est maître de ses biens, peut en disposer comme il l'entend et le donner même à un étranger, soit qu'il le fasse par un testament, soit pendant sa vie. De semblables dispositions sont inattaquables.

Art. 50. Après la mort du père, s'il n'en a pas disposé autrement pendant sa vie, son bien se divise en parties égales entre ses enfants. Si la mère vit, elle a la jouissance viagère de la part de son mari. Après sa mort, son bien se partage entre ses enfants, s'ils sont majeurs; sinon, l'on attend pour le diviser qu'ils aient atteint l'âge voulu : dans ce cas, ce bien est mis sous la surveillance d'un curateur, homme de bonne renommée, jusqu'à ce que les enfants aient atteint l'âge de vingt ans.

Art. 51. Quand une jeune personne se marie, elle n'a droit, suivant l'usage du pays, à aucune partie de la fortune paternelle, hors la dot qui lui est constituée par ses parents suivant l'usage.

Art. 52. La veuve qui pendant un certain temps reste sans mari jouit, si elle n'a pas d'enfants et jusqu'à ce qu'elle se remarie, de toute la partie du bien appartenant à son défunt époux. Si elle se remarie, elle reçoit une rente annuelle de dix talaris. Si elle a des fils, cinq sequins par garçons et deux par fille. Il est entendu que la veuve reçoit cette rente autant pour le temps qu'elle a vécu avec son mari que pour celui qu'elle a passé dans sa maison.

Art. 53. Si un père reste sans enfants mâles et qu'il lui reste une ou plusieurs filles, alors le patrimoine du père, comme celui des ancêtres, sera partagé entre elles; seulement les armes seront données au parent le plus proche; cela, toutefois, dans le cas où le père n'en aurait pas disposé autrement.

Art. 54. Si le père susdit avait des sœurs mariées ou non, celles-là recevraient un tiers, et les filles les deux autres tiers.

Art. 55. Si la jeune fille reste seule sans père, elle hérite de tous les biens, tant meubles qu'immeubles.

Art. 56. Si la jeune fille, lorsqu'elle se marie, porte en dot quelques biens et qu'elle meure sans enfants, tout se partage entre ses frères, et, à défaut de ceux-ci, entre les sœurs; enfin, si elle n'a pas de sœurs, entre les parents les plus proches.

Art. 57. S'il reste un patrimoine sans héritiers directs, alors les plus proches parents héritent. S'il n'y en a pas, tout appartient à la caisse nationale.

Art. 58. Il peut arriver qu'un fils ne respecte pas ses père et mère et leur cause du chagrin. Dans ce cas, la première fois, il sera puni par une amende. S'il recommence et qu'il ne veuille pas leur obéir ni les respecter, il sera mis en prison et recevra un châtiment corporel. Cette peine sera appliquée une première et une seconde fois; mais à la troisième le père sera libre de le chasser de sa maison.

Art. 59. Comme dans tous les empires et dans tous les royaumes une loi règle les impôts que l'on doit payer afin de subvenir aux dépenses du gouvernement, de la justice et de la milice, pour se pourvoir de poudre et de plomb, choses qui sont de la plus grande nécessité, et enfin pour construire des routes et des choses utiles à la population, de même maintenant et toujours chaque Monténégrin et Brdiani devra payer les impôts, qui seront remis par les chefs des localités et versés à l'époque fixée dans la caisse nationale.

Art. 60. Celui qui s'opposera au payement de l'impôt établi pour le bien-être général sera puni de la même façon que le traître à sa patrie.

Art. 61. Si quelqu'un dissimule des terres ou des biens sujets à l'impôt, le chef local pourra prendre pour lui et ses compagnons, à titre d'amende, les biens qu'on aura omis de déclarer.

Art. 62. Les chefs et starostes des villages et districts peuvent infliger des amendes jusqu'à la concurrence de vingt talari; toutes celles excédant cette somme devront être portées au tribunal supérieur et versées dans la caisse nationale.

Art. 63. Si un chef, staroste ou juge, détourne des amendes appartenant à la caisse nationale ou le produit de l'impôt, il payera cinq fois autant qu'il aura détourné, et sera destitué.

Art. 64. Tout Monténégrin ou Brdiani se croyant injustement frappé d'une amende ou de toute autre condamnation peut toujours en appeler au tribunal supérieur, qui examinera si l'affaire a été jugée suivant les prescriptions du code. Dans le cas où il n'en serait pas ainsi, on appliquerait le nouveau code, et les autorités qui auront commis cette injustice seront démises de leurs fonctions et punies d'amende, suivant le paragraphe 8.

Art. 65. Si, à partir d'aujourd'hui, quelque Monténégrin ou Brdiani se présente devant la justice avec la pierre liée au cou, qu'il soit innocent ou non, il subira un châtiment corporel.

Art. 66. Tout prêtre de notre pays est obligé de fréquenter l'église chaque dimanche et de la tenir propre, d'observer ponctuellement les canons de l'Église, de former, autant que ce sera possible, le peuple au bien et de l'instruire dans notre sainte religion. Celui qui ne remplira pas ces obligations sera destitué.

Art. 67. Les divorces entre maris et femmes, choses si habituelles dans notre pays, sont défendus, à l'exception de ceux permis par notre sainte Église orientale par empêchements ou fautes du mari et de la femme.

Art. 68. A partir d'aujourd'hui tout Monténégrin ou Brdiani qui voudra se marier devra, trois jours avant la cérémonie, être interrogé par le prêtre de la localité. Celui-ci devra s'assurer si la jeune fille a l'intention de s'unir à celui qui la demande. Si tous les deux se plaisent, il pourra les marier; mais, dans le cas contraire, il ne le fera pas. Si un prêtre célèbre le mariage contre la volonté de l'une ou de l'autre des parties, il sera chassé de notre sainte Église, parce que l'un et l'autre des fiancés peuvent toujours se séparer avant d'avoir été unis par le prêtre; tandis que, lorsque le mariage a été célébré, ils ne peuvent plus être séparés que par la mort ou les motifs indiqués au paragraphe 67.

Art. 69. Celui qui prendra une femme du vivant de son mari ou enlèvera une jeune fille qui ne lui aura pas été promise par le père ou la mère ou, à défaut de ceux-ci, par les parents les plus proches, comme le veut notre sainte religion orientale, sera poursuivi comme malfaiteur et ravisseur des enfants d'autrui; il ne lui sera plus permis de demeurer dans notre pays; ses biens seront saisis et divisés, comme ceux de quiconque tue volontairement un homme.

Art. 70. Si une jeune fille, de son

propre mouvement et à l'insu de ses parents, s'unit avec un jeune homme, on ne pourra leur rien faire; car ils auront été réunis par l'amour.

Art. 71. Si un Monténégrin ou Brdiani rend une femme ou une jeune fille enceinte et qu'il ne veuille pas l'épouser, il payera à l'enfant cent trente talari, avec lesquels il pourra l'entretenir; et quand celui-ci aura atteint l'âge voulu, il recevra la même part que les autres fils légitimes. S'il prend l'enfant avec lui, il ne payera rien. La jeune fille ou la veuve n'aura droit à aucune indemnité.

Si l'homme est marié, il payera cent trente talari d'amende et sera mis en prison pour six mois, au pain et à l'eau, et non autrement.

Art. 72. S'il arrive à un Monténégrin ou Brdiani que sa femme soit infidèle et qu'il la prenne sur le fait, il lui est permis de tuer l'homme et la femme. Si la femme fuit, elle ne pourra vivre dans notre État.

Art. 73. Si une femme attente de quelque manière que ce soit à la vie de son mari ou qu'elle le fasse mourir, elle sera condamnée à mort comme tout assassin; mais elle ne sera pas exécutée avec des armes, l'arme étant pour ceux qui les portent et savent se défendre.

Art. 74. S'il arrive qu'une jeune fille, une veuve, ou toute autre femme, pour se couvrir et échapper à la honte, fasse disparaître son enfant, elle sera condamnée à mort.

Art. 75. S'il y a haine ou mauvaise conduite entre le mari et la femme, et que le mari ne veuille pas demeurer avec son épouse, ils pourront se séparer, mais non rompre le mariage; et le mari devra pourvoir aux besoins de sa femme. Ni lui ni elle ne pourront toutefois se marier de nouveau.

Art. 76. Si un voleur est pris sur le fait, il sera à la troisième fois, après la publication de ce code, condamné à mort.

Art. 77. Si un Monténégrin ou Brdiani tue le voleur au moment où il commet le crime, il recevra une récompense de vingt talari. Cependant chacun doit avoir bien soin de ne pas frapper un innocent; car il devra alors répondre à la justice comme assassin.

Art. 78. Si un vol a été commis avant la publication de ce code, le coupable pourra indemniser le volé avec de l'argent : mais s'il s'en commet d'autres après la publication, chaque voleur sera bâtonné, savoir : celui qui vole des armes recevra cent coups; pour un bœuf ou un cheval, cinquante; pour un poulain comme pour un bœuf; vol dans la maison, la cour et autres plus petits vols, jusqu'à un mouton, vingt. Sont exceptés les enfants qui déroberaient quelques objets de la maison, ainsi que les personnes imbéciles.

Art. 79. Celui qui volera l'Église sera puni de mort.

Art. 80. Celui qui volera des munitions de l'État, fût-ce la première fois, sera puni de mort; il en sera de même de ceux qui, soit ouvertement, soit autrement, exporteraient des munitions de guerre.

Art. 81. Les petits dommages causés par les animaux, soit dans des grains, du foin, des vignes, des jardins ou ailleurs, contre la volonté du propriétaire, seront évalués par les chefs et juges du village ou du district, et obligeront le propriétaire des animaux à payer le dommage sans délai; mais celui qui, de sa propre volonté, commettra de semblables dommages sera puni suivant le paragraphe 43.

Art. 82. Si un voleur est tué ou blessé au moment même où il commet le vol, il n'y a pour ce fait aucune punition, puisqu'il a été convenu que tout le monde peut faire feu sur lui comme sur un meurtrier.

Art. 83. Les marchés devant être tranquilles, afin que chacun puisse y traiter ses affaires, celui qui les troublera sera condamné à la prison et à vingt talari d'amende.

Art. 84. Celui qui fera du bruit, se querellera ou commettra toute autre inconvenance devant l'église sera mis en prison et payera vingt-cinq talari d'amende.

Art. 85. La calomnie sera rigoureusement punie, et aucune délation ne sera jugée avant qu'elle soit affirmée par un ou plusieurs honnêtes hommes n'ayant subi aucune condamnation. Si les témoins avaient déjà été condamnés, ils ne seraient pas admis, et l'on en entendrait d'autres. Si le calomniateur ne peut prouver les faits qu'il avance contre son adversaire, il sera puni de la même

manière qu'il cherchait à faire punir le calomnié. Enfin, s'il arrive que l'un ou l'autre des adversaires trouve quatre gens de bien jurant pour lui, ce sera celui qui présentera le plus grand nombre d'hommes bien famés prêts à jurer pour lui qui sera cru.

Art. 86. La seconde fête du patron (*patronnatou*) de la famille et les présents d'usage en ces occasions sont prohibés à l'avenir; car c'est ainsi que les familles se ruinent, et qu'elles deviennent pauvres. Celui qui ne voudra pas obéir à cet ordre et continuera à suivre cet usage sera condamné à la prison et à deux talari d'amende. Il suffit, suivant notre coutume servienne, de sanctifier notre sainte fête de la famille en mémoire du baptême de nos ancêtres.

Art. 87. Les barbares coutumes qu'ont les hommes et les femmes, lorsque quelqu'un meurt, de se couper les cheveux, de s'égratigner, de se déchirer et de se défigurer pour longtemps sont défendues à partir d'aujourd'hui, et tout Monténégrin ou Brdiani qui le fera payera, la première fois, deux sequins d'or d'amende, qu'il soit homme ou femme indistinctement.

Art. 88. Celui qui veut donner de l'argent à intérêt doit faire un contrat devant deux témoins, afin que l'on sache quelle somme a été donnée. Celui qui ne fera pas de contrat en recevant de l'argent devra donner un gage de la valeur; mais l'intérêt ne peut être de plus de vingt kreutzer par talari pour un an. Celui qui surpassera ce taux aura son capital confisqué au profit de la caisse nationale.

Art. 89. Suivant le testament de Pierre, qui fut notre seigneur, tout fugitif mettant le pied dans notre libre État sera en sécurité; et personne ne pourra le molester tant qu'il vivra tranquille; jouissant des mêmes droits que tout Monténégrin et Brdiani, il sera, s'il commet de mauvaises actions, châtié comme le prescrit le présent code.

Art. 90. Quoiqu'il n'y ait dans notre État aucun autre sujet étranger que des Serbes, aucune autre religion hors celle de l'unique religion orthodoxe orientale, néanmoins chacun peut y vivre librement, et jouir des mêmes privilèges qu'ont les autres frères Monténégrins et Brdianis.

Art. 91. Si quelque délit est commis par un homme en état d'ivresse, il subira la moitié de la peine qu'il eût dû subir s'il eût été sain d'esprit; si toutefois un semblable délit était commis sur une personne qui lui était déjà odieuse, il sera puni comme s'il l'eût commis volontairement.

Art. 92. Si un Monténégrin ou Brdiani s'avisait d'appeler aux armes, et qu'à la suite de cela il y eût du sang répandu ou des morts, il sera condamné à mort, et celui qui l'aidera à dix-huit talari d'amende. Si cependant il n'en résultait aucune conséquence funeste, le premier payerait vingt talari d'amende.

Art. 93. Les condamnés à la prison seront employés aux travaux des routes ou tous autres ordonnés par l'autorité.

Tout ce qui a été exposé ci-dessus en 93 articles a été aujourd'hui, jour du grand martyr et triomphateur saint Georges, institué avec les chefs de la nation, réunis au chef lieu de Cettigné. En conséquence, nous affirmons et jurons sur la sainte croix et l'Évangile que ce code sera observé en toutes ses prescriptions et que l'on jugera d'après lui. Que celui qui, à partir d'aujourd'hui, ne s'y soumettra pas soit voué à l'éternelle malédiction comme ennemi de notre patrie.

Cettigné, le 23 avril 55.

D. Médacowich, secrétaire.
Le prince Daniel Pétrovitch.

REMARQUES SUR LA BOSNIE.

EXTRAIT DES MÉMOIRES INÉDITS DE POUQUEVILLE.

Après les historiens des croisades, on trouve çà et là sur la Bosnie quelques indications qui peuvent servir de points de comparaison avec l'état actuel de cette province. Tel est le passage suivant que nous empruntons à Jean Chenau, dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque Impériale (fonds de Baluze, n° 8471). « Partis de Paris le « 5 janvier 1547, veille des Rois, nous « étant rendus à Raguse, nous arrivâmes « le 13 mars à Trébign, ville située sur

« la rivière de ce nom. De là nous passâmes à Sernich, et cheminâmes par les montagnes les plus rudes et les plus arides que possible. Puis vînmes à Cochis, pays qui est une ville à la turcquesque assez marchande, où y a ordinairement un sangiac. Puis arrivâmes à Pleunie, village de Zadrima, où les maisons sont toutes de bois. Nous passâmes à un autre assez beau village appelé Prépoville, et de là près d'un monastère nommé Santa-Sava, où il y a plusieurs moines qui vivent à la grecque, et monstrent le corps de Santa Sava aux passants. Les Turcqs l'ont en révérence et y font des aumônes. Tout joignant il y a un petit château, nommé Mily, et couchâmes au village joignant celui. Après vinmes à Novo-Bazard, ville non fermée, mais assez marchande, où démeurâmes cinq jours pour changer chevaux.

« Au partir de là montâmes le mont d'Argent (Srebrnitza), qui est fort haut et fâchenx : on y tire l'argent qui vaut un grand revenu au soultan. Vîmes à côté Nisse, anciennement bonne ville, et maintenant réduite à un village, puis passâmes la rivière Moraua ou Moraca. La plupart des femmes du pays ont les cheveux coupés et aucunes les ont lougs et un chapeau sur leur tête fait de drapeau sans aucune forme ne façon, où elles ont pendues des patenôtres de verre, quelques pièces d'argent et anneaux aux oreilles.

« Puis arrivâmes à Malessich, grand village près la ville de Sophie, de là à Bassarchie, à Congnusse, grand village, à Philippoli et à Andrinople, où nous trouvâmes le Grand Seigneur appelé soultan Soliman. Peu de jours après notre arrivée, nous eûmes la nouvelle de la mort de notre roi François premier. »

Parmi les écrivains qui ont parlé de la Bosnie, nous citerons encore Poullet, Quiclet, Deshayes et le prince Eugène, dans les mémoires duquel on a probablement supprimé la partie stratégique depuis le Danube jusqu'à Séraglio, terme de sa campagne en Bosnie.

DÉTAILS TOPOGRAPHIQUES.

Lorsque les Turcs possédaient la Hongrie, ils avaieut réuni le territoire compris entre la Save et le Danube au royaume de Bosnie, qui comprenait alors six sandgiaks ou drapeaux, sous l'autorité d'un vizir. En vertu du traité de Passarovitz, la Porte, ayant cédé à l'empereur le pays qui s'étend entre la Drave et la Save, ajouta la Rascie à la Bosnie. Ce dernier royaume, réduit à deux sandgiaks, fut divisé en trente-sept voïvodies.

Le sandgiak de la Povacine, contrée située entre la Drina et la Bosna, eut pour chef-lieu Svornik, et pour villes de sa dépendance Bellina, les deux Touzla avec Vrandouk.

Le sandgiak de Clissa fut transféré, en 1684 à Skopia, où le pacha réside avec le titre *in partibus* de vizir de Bude en Hongrie.

Dix des trente-sept voïvodies ou capitaineries sont comprises dans la Bosnie proprement dite, savoir : Dervend, Doboï, Gradatschatz, Banialouka, Teschaïn, Maglaï, Touzla-Vélika, Touzla-Achaa, Glomatscha ou Klémosch, Kioupria.

Celles de la Croatie sont : Bihatsch, Doubitza, Gradiska, Novi, Kozaratz, Pridor, Otrozatz, Kroupa, Maïden, Vakoup, Klioutsch, Ostrovitza, Pétrovatz, Yaïtza.

Dans l'Hertzégovine on compte Mostar, avec un pacha ; Levno ou Hlivno, Douvno, Koulatschin, Potschategl, Névésign, Liouboutschka, Stolatz, Gatschka, Nischtsch, Klobouk, Trébigné, gouvernée par un pacha, et Podgoritza.

Indépendamment de ces grandes divisions, il existe, sous la dénomination de *grads* ou forteresses, quarante-quatre cités régies municipalement, ainsi que Bosna-Séraï, qui s'administrent par des lois spéciales fondées sur des priviléges anciens. La Rascie, au contraire, est sous le régime immédiat du vizir qui réside à Travnik et qui a pour intermédiaires des mousselims révocables à sa volonté.

La population de la Bosnie, qui peut être évaluée à douze ou treize cent mille âmes, se compose de cent vingt

mille chrétiens latins, de cinq cent mille Grecs orthodoxes, de six cent mille Turcs, de douze mille Juifs et de trente mille Tschiganes ou Bohémiens.

EXTRAIT D'UN ITINÉRAIRE INÉDIT DE POUQUEVILLE A TRAVERS LA BOSNIE.

Hertzégovine. Le mont Polog forme au delà de la Cettinia, qu'on passe en bateau à quatre milles de Sign, une chaîne de collines qui s'élèvent graduellement jusqu'à son sommet. Mais à peine est-on arrivé à la *Torre*, quatre milles et demi plus loin, que la scène change tout à coup. Le regard plonge sur la plaine de Livno, où l'on parvient à travers un fourré épais et des précipices. Une rangée de collines divise ce vallon en deux bassins, celui de Livno et celui de Douvno. Ces deux gorges, en forme d'entonnoir, versent leurs eaux dans deux gouffres dont l'ouverture n'a pas moins de cent pieds de diamètre. Les habitants prétendent que ces réservoirs communiquent avec la Cettinia et la Narenta par des canaux qui passent sous le mont Polog.

Livno, bâtie en amphithéâtre sur un emplacement entouré de rochers, domine le cours de la Pistritza, rivière qui coule au nord-ouest. Ou compte dans cette direction huit villages catholiques, qui ont pour pasteurs des religieux de l'ordre de Saint-François.

A quatre lieues au nord-est de Livno, on descend à Snitza. Le cours d'eau qui baigne ce bourg conflue avec la Douvna, rivière qui a donné son nom à la ville de Douvno. On passe la Snitza sur un pont de cinq arches, construit en pierres et qui aboutit à une chaussée étroite et pavée, jetée à travers la prairie. Au bout de la chaussée, dont la longueur est d'environ cinq cents toises, on remarque des masses de pierres taillées et disposées comme le sont celles des monuments druidiques de la basse Bretagne. Enfin, à mille toises de là, on arrive aux sources de la Snitza, qui sortent de deux cavités profondes, couronnées par d'énormes rochers, un desquels porte sur son sommet un château construit dans le moyen âge.

Kouprès est séparée de Snitza par une plaine d'une étendue d'environ huit milles. Les pâtres de la Dalmatie y conduisent leurs troupeaux, moyennant une redevance qu'ils payent aux Bosniaques mahométans. La Miliaska traverse cette contrée, dont le point extrême en suivant la direction que nous avons indiquée est Kouprès, où réside un ban ou commaudant héréditaire. La garnison se compose d'une vingtaine de pandours, et son artillerie de deux pièces de canon qu'on ne tire qu'à la solennité du bairam.

Au milieu de ces vastes pâturages, on rencontre des cabanes construites au moyen de poutres superposées, et des demeures ambulantes, convertes d'écorces d'arbre. Elles sont traînées d'un endroit à un autre par des attelages de bœufs; les familles auxquelles elles appartiennent suivent à pied et poussent aux roues dans les passages difficiles. Ces habitations sont celles des Tzingars ou Tzygans, race nomade que l'on désigne en Europe sous le nom de Bohémiens.

En sortant de Kouprès, on suit au milieu de magnifiques forêts, plantées de sapins, de mélèzes et autres arbres à essence, un large chemin aboutissant à un poste de pandours qui fournissent des escortes aux voyageurs. Après deux heures de marche on découvre la riche vallée de Skopia, arrosée par le Verbatz et ses affluents. Après avoir remonté pendant deux heures le cours de cette belle rivière, on trouve un pont en maçonnerie, que l'on passe pour entrer à Skopia, ville de trois mille âmes dont la population est chrétienne pour les deux tiers.

Prussatz, ville jadis fortifiée, a été témoin des dernières luttes des Bosniaques contre les Turcs. Elle domine toute la vallée du Verbatz.

Après trois heures de chemin, on entre dans le bassin de la Lassova. Cette rivière, qui descend du mont Secca, charrie des paillettes d'or. Il existe dans cette contrée une source dont les eaux ont, à ce qu'on prétend, la propriété de guérir les fièvres tierces.

Travnik est éloignée de deux heures de la Lassova. Comme toutes les villes turques, elle est, en été surtout, d'un

aspect pittoresque et agréable. De grands arbres qui s'élèvent au-dessus des toits bleuâtres des maisons, des minarets dont les pinacles dorés s'élancent dans les airs, un château délabré armé de quatre canons, et servant de prison d'État, des quartiers groupés par étages, des eaux coulant de toutes parts, telle est la scène qui frappe au premier abord. Mais dès qu'on pénètre dans les rues mal pavées et fangeuses, et qu'on examine de près les maisons de bois construites sans goût et sans symétrie, on se demande si c'est bien la ville qu'on vient d'admirer à distance.

Le palais du vizir (Saraï), bâti au bord de la Lassova, est un vaste édifice en bois de la construction la plus grossière. La cour, où on laisse s'amonceler le fumier, est entourée d'écuries, au-dessus desquelles règne une galerie circulaire qui communique à des cellules où logent les gens du satrape. Le divan et les appartements de parade occupent une des façades de ce palais, qui ressemble assez à une grande auberge d'Allemagne.

Dolatz n'est, à proprement parler, qu'un faubourg de Travnik. Douze cents chrétiens du rite latin, artisans pour la plupart, habitent cette ville, dont la situation serait assez agréable si elle n'était entièrement dépourvue d'eau. Un peu plus loin, on rencontre un village peuplé de chrétiens du rite grec, qui, après s'être enrichis par le commerce ou le brigandage, reviennent cultiver leurs champs.

La Lassova, après avoir arrosé une plaine qui mène à Bosna-Séraï, parcourt une vallée où s'élève le village de Grécia-Gora, habité par des chrétiens latins. Les Franciscains y ont une mission qui relève de la custodie de Sojnitza, résidence du vicaire apostolique de Bosnie.

En sortant de Travnik, après avoir contourné les sinuosités de la Lassova, on entre dans une plaine d'environ quatre lieues de diamètre. La rivière se détourne à l'est au-dessous de Boussovatz. Arrivé à ce point, on rencontre après quelques heures de marche, Jovtza et Menzil-Hané, où l'on prend des chevaux pour prendre la route de Constantinople.

De Jovtza à Séraglio la distance est de huit heures. Bosna-Séraï, capitale de la Bosnie, est éloignée des frontières de Dalmatie de cinq journées de caravane ; et un chemin de seize heures la sépare de Travnik.

Luccari, dans son histoire de Raguse, rapporte que Cotroman bâtit, en 1270, sur le mont Ikatina le château de Vrack-Bosna, au pied duquel se forma Séraglio, ville baignée par la Migliaska et bornée à l'orient par la Bosnie : on y comptait de son temps dix mille feux. Quiclet, qui la visita en 1658, dit qu'elle renfermait cent une mosquées, cent soixante-neuf fontaines, des bains et de vastes bazars. Son évêché latin fut institué vers la fin du seizième siècle par le pape Clément VIII. L'évêque était à la nomination de l'empereur comme roi de Hongrie, et la chambre des domaines de cette circonscription lui payait annuellement cent ducats.

Séraglio, dont le prince Eugène incendia quelques faubourgs en 1697, est une des villes les plus considérables de la Turquie d'Europe. C'est la résidence du mollah ou grand juge de la province et de l'archevêque grec. Avant la destruction des janissaires, c'était aussi celle de l'aga. Autrefois les vizirs y résidaient ; mais un d'eux ayant fait décapiter un grand nombre de ses principaux officiers, les habitants obtinrent que ces satrapes auraient leur palais à Travnick, village situé à deux lieues de Séraglio. Lorsqu'un vizir vient prendre le gouvernement du sandgiak, il passe ordinairement par la capitale, où il peut demeurer trois jours. C'est pendant ce temps qu'il reçoit l'hommage des grands et qu'il donne aux différentes autorités l'investiture par la pelisse.

La population de Séraglio est, selon les gens du pays, d'environ quatre-vingt mille âmes. Le caractère des habitants est porté à la sédition, ce qui ne les empêche pas de faire un commerce actif. Les maisons des chefs turcs ont encore le même aspect que lorsque Poullet visita cette ville au commencement du quinzième siècle. Les murs qui donnent sur la rue sont entièrement dépourvus de fenêtres, ce qui les fait ressembler à des couvents de religieuses. Les maisons des particuliers sont construites en bois sur un plan

carré dominé par une lanterne qui donne passage à la fumée du foyer placé, selon la coutume du pays, au milieu de l'habitation.

« L'extrémité de la ville vers Belgrade, ajoute ce voyageur, est élevée sur uue colline, d'où descend un petit ruisseau, lequel est tellement conduit qu'il fait couler cinquante moulins d'un même cours, qui sont si industrieusement placés par étages, les uns au-dessous des autres, que la même eau fait tout moudre. La roue sur laquelle elle tombe n'est pas posée sur le côté de l'édifice, comme elle l'est parmi nous, mais tout en bas, et mise à plat sur un pivot contre terre, ayant son étendue parallèle à l'horizon et faisant la même figure qu'une pirouette, tournant sur une table.

« Cette machine est emportée par la résistance que la chute de ce ruisseau rencontre dans les canelures, qui vont toutes en diminuant de la circonférence vers le centre. Elle ne pourrait pas faire mouvoir un poids aussi pesant que celui de nos meules; mais, n'ayant pas besoin de beaucoup d'eau et étant fort commode, elle mérite l'attention des mécaniciens. »

Les rivières qui arrosent la plaine de Séraglio sont la Gelouvitza, la Roukovitza et la Negliaska. Les coteaux environnants sont couverts d'habitations entremêlées d'arbres, de jardins et de fabriques pittoresques.

Sur la route de Séraglio à Pratza, qui est de neuf heures, on rencontre le bourg de Pallée, chef-lieu d'une contrée habitée par des nomades dont les cabanes et les bergeries sont dispersées sur les coteaux; plus loin le pays est habité par des catholiques. La Pratza est un affluent de la Drina. Lorsqu'on est arrivé sur le bord du premier de ces cours d'eau, si l'on se détourne de sa rive droite, on trouve un terrain peu étendu, couvert d'énormes pierres, taillées les unes en parallélipipèdes, les autres en prismes ou en pyramides. On pense que ces monolithes couvrent d'anciennes sépultures (1).

Le village de Pratza est situé au fond d'un vallon boisé; il se compose d'un caravansérail et de quelques maisons bâties sur le bord d'une petite rivière qui se jette dans la Drina, dont le cours, vers le douzième siècle, servait encore de limite entre la Bosnie et la Servie.

De Pratza à Tschaïnitza, distante au sud-est d'environ huit lieues, on traverse le vallon de la Vouitza, dont on suit le cours jusqu'à la Saponitza près de Goradja, bourg situé au confluent de cette rivière avec la Drina, qu'on passe sur un pont de bois de quatre-vingts toises : les arches reposent sur des piles en maçonnerie. La population de Tschaïnitza se compose de deux cents familles; elle fabrique des couvertures et des draps grossiers.

Tartligé est à huit lieues est-sud-est de Tschaïnitza : cette ville est peuplée de quatre cents familles turques; au nord-ouest, elle domine sur un bassin baigné par une rivière qui tombe dans le Lem, au-dessous de Priépol. On y lit quelques inscriptions anciennes qui témoignent de l'occupation du pays par les Romains.

Priépol est à douze heures de chemin de Tastligé. Pour y arriver, on coupe transversalement la chaîne de montagnes qui séparent la Drina du Lem. Cette route, enveloppée de forêts, est sillonnée de torrents qui partagent leurs eaux entre deux rivières tributaires de la Save. A mi-chemin, on fait halte au kiosque de Strana, qui n'est plus qu'à six lieues de Priépol, ville située dans

(1) L'abbé Fortis, qui a visité cette partie de la Turquie d'Europe, est du même avis : « Non loin de la caverne de Rousko-Blato, « on avait préparé notre dîner dans uu ancien « cimetière, voisin d'un édifice ruiné. Entre « les tombeaux se trouvaient de beaux arbres. « Les pierres sous lesquelles repose la cendre « des anciens guerriers sont remarquables « par leur nombre et par leur grandeur. On « voit plus de deux cents de ces pesantes « masses, chacune d'un seul bloc de marbre, de sorte qu'on pourrait les regarder « comme des tombeaux de géants. Quelques-« uns de ces blocs ont huit pieds et demi « de longueur sur quatre de largeur et au-« tant de diamètre. Ces masses sont pour la « plupart des parallélipipèdes assez bien « polis; aucunes ne portent d'inscriptions, « mais toutes sont ornées de guirlandes sculptées en bas-reliefs. »

une position agréable, sur la rive droite du Lem. Ses maisons, au nombre de cinq cents, sont environnées de vergers de l'aspect le plus riant, tandis qu'à peu de distance l'horizon est dessiné par des montagnes imposantes.

A dix lieues de là s'élève Sunitza, ville défendue par un château délabré, au milieu d'une plaine marécageuse. On y compte sept mosquées et sept cents maisons, divisées en différents groupes par l'Oraska, qui traîne ses eaux paresseuses vers Iéni-Bazar. Cette capitale de la Rascie, qui renferme une population de douze mille âmes, possédait autrefois une église métropolitaine, suffragante de Raguse et bâtie par Tsé le Macédonien. Le commerce qu'elle fait lui a fait donner le nom de Iéni-Bazar ou Novi-bazar (Marché Neuf), parce qu'elle est l'entrepôt de la Bosnie, de la Servie, de l'Albanie et de la Hongrie. Les marchands de ces divers pays se réunissent chaque année vers la fin de septembre, et il s'y tient une foire d'un mois qui dure jusqu'à la Saint-Démétrius. C'est à Novi-Bazar qu'est fixée la limite du sandgiak de la Bosnie. C'est aussi à cette limite que cesse l'usage de la langue slave, qui est remplacée par l'albanais.

MOEURS ET USAGES.

Les femmes slaves, sans doute par suite de l'infériorité et de la dépendance de leur sexe, ne se ménagent point pendant leur grossesse : on les voit se livrer aux travaux les plus rudes, et porter sans se plaindre les plus lourds fardeaux. Il n'est pas rare qu'elles accouchent et se délivrent seules au milieu des champs. La mère alors va laver son enfant au premier ruisseau qu'elle rencontre, et continue de faire paître son troupeau. Quand l'enfant naît dans la maison paternelle, on le lave également dans l'eau froide. A l'occasion d'un premier accouchement, les parents et les amis envoient, pour fêter cet événement par un festin, différents présents en comestibles.

Pendant les trois ou quatre premiers mois, l'enfant est enveloppé de quelques haillons, qui lui laissent la liberté de ses mouvements, de sorte qu'il marche de très-bonne heure. Les mères allaitent leurs nourrissons jusqu'à la grossesse suivante, ce qui dure quelquefois de cinq à six ans.

Les garçons, jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, ne portent d'autre vêtement qu'une chemise qui descend jusqu'aux genoux. Ils passent cette première période de leur jeunesse dans les champs et dans les bois, occupés à garder des troupeaux ou à sculpter des ouvrages en bois, tels que tasses, sifflets, fuseaux, ce dont ils s'acquittent avec une habileté et une faculté d'imitation qui est particulière à la race slave.

Le lait est un des aliments les plus ordinaires de ces peuples pasteurs. Les Morlaques, après avoir battu le beurre, conservent le petit-lait pour en faire leur boisson. Le fromage frit dans du beurre est un de leurs mets favoris. Ils font rarement usage de pain ; ils mangent plus généralement des galettes de farine de millet, d'orge, de maïs, de doura et de froment, qu'ils font cuire sur la pierre de leur foyer. Les racines légumineuses, les choux, les lupins et les pois chiches fournissent au peuple une nourriture saine et abondante. Après les viandes rôties, le régal par excellence, ce que les Illyriens préfèrent ce sont les échalottes, l'ail et les oignons, dont on fait venir des cargaisons de la Romagne.

L'ameublement de ces peuples est d'une grande simplicité. Au lieu de matelas, les personnes aisées se servent de couvertures, et couchent dans la belle saison en plein air. Les cabanes sont couvertes en paille ou en bardeau ; le bétail vit sous le même toit que la famille, dont il n'est séparé que par un simple clayonnage enduit de terre

glaise. Le foyer est placé au milieu de la case, et la fumée n'a point d'autre issue que la porte. L'hiver, la famille soupe autour du foyer, et chacun s'endort à la même place, les pieds tournés du côté du feu. Au lieu d'huile on brûle du beurre dans les lampes, ou l'on se sert pour le même usage d'éclats de bois résineux.

La propreté ne se rencontre que rarement chez les Slaves; cependant on aurait honte de satisfaire à un besoin naturel dans l'intérieur de la maison. Les malades eux-mêmes, s'ils sont trop faibles pour sortir, sont transportés au dehors. Les étrangers qui ne se conformeraient pas à cet usage courraient le risque d'être rudement admonestés.

En l'absence de médecins habiles, le peuple a adopté quelques médicaments que son ignorance applique souvent mal à propos. Ainsi contre les maladies inflammatoires il absorbe une forte dose d'eau-de-vie, dans laquelle on a fait *infuser* du poivre ou de la poudre à canon. Le patient, après avoir pris cette potion, a soin de se bien couvrir si l'on est en hiver, ou il se couche sur le dos en plein soleil s'il fait chaud, afin, comme on dit dans le pays, de *suer le mal*. On regarde le vin chaud poivré comme un remède souverain contre la fièvre tierce. On traite les obstructions en appliquant une pierre chauffée sur le ventre, et le lumbago au moyen de frictions qui dépouillent jusqu'au vif le dos du patient. Pour guérir ou apaiser les douleurs rhumatismales ils font rougir une pierre au feu; et, après l'avoir enveloppée dans des linges mouillés, ils l'appliquent sur la partie souffrante. Pour donner du ton à l'estomac, ils administrent du vinaigre; mais le remède héroïque est le sucre; ils en donnent aux agonisants, afin qu'ils meurent *sans amertume*. Les rebouteurs du pays excellent à réduire les fractures et les luxations; les barbiers saignent avec dextérité en se servant d'une flamme à ressort.

Quand on a rempli les formalités des funérailles, les hommes laissent croître leur barbe en signe de deuil. Les femmes, voilées de noir, se rendent, les dimanches et les fêtes, au tombeau, où elles répandent des fleurs et des herbes odoriférantes. Si quelque obstacle les a empêchées de remplir ce devoir, elles s'en excusent auprès du mort. Elles lui demandent des nouvelles du pays qu'il habite, et lui adressent des questions que la simplicité de leur douleur rend touchantes. Les derviches consolent les Turcs en leur disant le jour et l'heure précise où le croyant est entré dans le paradis de Mahomet. Dans tous les pays et sous l'empire de toutes les croyances, c'est surtout devant une tombe que l'homme a besoin d'espérer.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LES MŒURS DES SLAVES MÉRIDIONAUX. — EXTRAIT DES NOTES INÉDITES DE POUQUEVILLE.

Hospitalité. Tous les peuples de la grande famille slave se distinguent par leurs mœurs hospitalières. Si l'orgueil n'est pas étranger à l'accueil qu'on reçoit chez un seigneur russe ou polonais, le principe de sa bienveillance n'en est pas moins louable; et ce qui prouve que ce sentiment est général, c'est qu'on le trouve chez le pauvre morlaque, comme chez le Bulgare, le Serbe et le Monténégrin. Les procédés injurieux des Italiens avec les paysans slaves des bords de l'Adriatique ont donné naissance à quelques dictons qui ne sont pas à l'honneur des premiers. Ainsi les Illyriens disent *landsmanska vèra* ou *passia vèra* pour exprimer la mauvaise foi italienne. Ces expressions signifient proprement *foi d'Italien, foi de chien*; ce qui n'empêche pas le montagnard d'ouvrir généreusement sa cabane à l'étranger.

Si un Illyrien loge un parent ou un ami, la fille aînée de la famille le reçoit en l'embrassant; mais à l'arrivée d'un inconnu ou d'un étranger, les jeunes filles auraient honte de paraître.

Un riche Illyrien regarde comme un devoir de venir au secours des pauvres de son village; et tant qu'il y a des vivres dans sa maison, chacun peut être assuré de sa subsistance. Cette facilité de vivre aux dépens d'autrui fait que le peuple entend peu l'économie domestique. Tel Illyrien consomme dans une semaine ce qui suffirait aux besoins de sa famille pendant plusieurs mois. Une noce, un

baptême, la fête d'un saint, en un mot, tout motif ou prétexte de réjouissances entraînera le paysan à des excès de table. Ils compensent cette prodigalité par la plus stricte parcimonie pour tout ce qui regarde les vêtements : ainsi, pour ménager un bonnet neuf, il s'exposeront nu-tête à la pluie et à la neige, et en passant un endroit fangeux ils ne manqueront pas d'ôter leurs chaussures. Cette incurie des choses essentielles les entraîne souvent à des sacrifices ruineux : ainsi, lorsqu'ils ne sont pas en mesure de satisfaire à un payement à échéance, ils ont l'habitude de faire un présent au créancier pour obtenir quelques jours de répit; et comme ils ont souvent recours à ce moyen, ils se trouvent quelquefois avoir acquitté une valeur double de la somme exigible.

L'idée de la vengeance se confond tellement chez les Illyriens avec celle de la justice qu'on dit proverbialement : *Kot sé né osvéte, on sé né posvéti* (qui ne se venge pas ne se sanctifie pas).

L'agriculture et l'art d'élever le bétail sont encore parmi eux dans l'enfance. Ils s'inquiètent aussi peu du choix des semences que d'améliorer les races de leurs troupeaux. En cas d'épizootie, ils se contentent de recourir à des exorcismes.

Les Dalmates montagnards et les Bosniaques ont quelques notions sur l'art de la teinture, et leurs procédés ne sont pas à dédaigner. Ils font infuser de l'écorce de frêne avec du mâchefer et du pastel sauvage, séché à l'ombre et soumis à une ébullition de quelques heures, et obtiennent de ce mélange un beau bleu foncé. Ils tirent le jaune et le brun du fustet. En général, ils teignent leurs étoffes à froid.

Quand les femmes ne sont pas occupées aux travaux du ménage ou d'exploitation, elles tricotent et brodent, ce qu'elles font même en marchant. Leurs broderies sont faites de telle sorte que le dessin n'a point d'envers. Leur cothurnes, qui entrent dans la chaussure, sont faits solidement d'un tissu de mailles. Elles fabriquent elles-mêmes la toile pour les besoins du ménage.

Les prêtres exercent sur la population catholique une influence sans bornes; il n'est pas rare de voir sur la place de l'église un religieux assis à terre pour écouter la confession d'une femme agenouillée à ses côtés; quant aux pénitences, elles vont jusqu'à la bastonnade inclusivement. De pauvres prêtres vendent en toute sécurité de leur conscience des *zapis*, ou scapulaires sur lesquels on écrit le nom de quelque saint, pour préserver de maladies ou de maléfices non-seulement les hommes, mais les animaux. Les Turcs eux-mêmes ont confiance dans ces amulettes, surtout dans les médailles dites de sainte Hélène. Elles sont fabriquées par des Juifs de Liége, et débitées dans le Levant par leur coreligionnaires du Ghetto de Venise.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LES ANTIQUITÉS DE LA SLAVIE MÉRIDIONALE.

Les antiquités de la Turquie d'Europe, comme le remarque Ami Boué, sont moins nombreuses qu'on ne le suppose généralement. D'abord les grands monuments, comme les temples, les palais, les arcs de triomphe, les cirques et les théâtres, n'ont été élevés par les Romains que dans les provinces riches et populeuses comme l'Asie, l'Afrique littorale, les Gaules et l'Espagne. Dans les pays à demi sauvages et constamment rebelles, ils se contentaient d'établir quelques routes stratégiques, de jeter des ponts pour arrêter ou surprendre l'ennemi et d'échelonner des forts et des tours qui commandaient le cours et le bassin des fleuves. Quand une domination tombe, les cités qui étaient les centres du gouvernement résistent et sont ruinées avec elle. Les vainqueurs ne les conservent que lorsqu'un certain degré de civilisation leur a inspiré le goût du beau dans l'utile, ou lorsque des circonstances exceptionnelles donnent à une ville, comme à Constantinople par exemple, le droit de devenir la capitale de l'État conquérant, comme elle l'était du pays subjugué.

Si un antiquaire cherche en vain de nos jours le Constantinople de Procope, combien à plus forte raison lui sera-t-il difficile de découvrir quelques traces des monuments de l'Illyrie au temps

de l'occupation romaine! Les temples et les tombeaux païens ont été ruinés par les barbares, et l'Église latine a construit de ces débris des chapelles et des monastères. Les Bulgares, les Hongrois et en dernier lieu les Turcs ont encore bouleversé ces ruines : l'invention de la poudre a presque achevé la destruction du monde ancien ; tout est brisé, tout a changé de destination : la pierre qui avait orné le cénacle du proconsul a servi tour à tour de couvercle sépulcral au guerrier dace, d'autel pour la célébration des mystères du christianisme et d'âtre dans la hutte du paysan bulgare.

Cependant il est à espérer que le grand mouvement qui s'opère aujourd'hui en Orient permettra de mieux étudier les monuments déjà trouvés et de classer historiquement les médailles qui se rencontrent en grand nombre, surtout les byzantines. Jusqu'à présent les recherches des voyageurs ont été pénibles et mêmes périlleuses. Les Turcs, qui sont toujours en méfiance devant les infidèles, supposent des vues hostiles à l'étranger qui dessinera les ruines d'un édifice ; c'est surtout à leurs yeux une impiété que de fouiller les sépultures. Ils ne comprennent pas d'ailleurs quel prix on peut attacher à un objet par cela seul qu'il est contemporain d'une époque ancienne ou célèbre. Un savant montrait à un Turc une amphore trouvée dans une crypte et croyait exciter sa curiosité en lui affirmant que le vase n'avait pas moins de trente siècles : le musulman ramassa un caillou et se contenta de lui répondre : Cette pierre est probablement plus ancienne. Quand cette incurie et les préjugés religieux auront fait place à des idées plus en rapport avec l'esprit curieux et investigateur de notre époque, on se livrera sans doute à des recherches fructueuses ; et en fouillant les tumulus épars çà et là, dans ces provinces depuis si longtemps négligées par la science, on fera peut-être quelques découvertes importantes.

La Russie occupe tout l'espace que devaient traverser les hordes asiatiques pour pénétrer en Europe ; c'est surtout à elle qu'il appartient de classer historiquement les monuments qui appartiennent aux invasions postérieures à celles des Goths et des Huns. Son contact avec l'Orient, l'étude des langues mères et des divers dialectes de l'Asie, qui seule permet de pénétrer dans les institutions et les mœurs des descendants de ces peuples, lui rendront les investigations plus faciles qu'aux nations de l'Occident, sur lesquelles d'ailleurs elle a un grand avantage, celui d'être initiée aux idiomes slaves, qui forment comme un anneau entre l'Europe orientale et les peuples de l'époque barbare. Ces conquêtes sur le passé lui donneraient une influence plus réelle sur le monde civilisé que le système d'envahissement qu'elle suit depuis plus d'un siècle, et qu'il a suffi de l'alliance anglo-française pour déconcerter. L'Autriche, dont les projets sur les provinces de la Turquie d'Europe s'enveloppent sous des formes moins agressives, ne néglige rien de ce qui peut lui révéler la vie de l'Orient ; mais il y a dans la nature germanique je ne sais quoi de roide et d'entier qui repousse les rapports sympathiques des autres races ; les vertus même des allemands ont leur allure propre, qui empêche de les apprécier ce qu'elles valent ; en un mot, ils sont inhabiles à s'assimiler leurs conquêtes, qui leur échapperont à la première occasion favorable. Mais du moins ils se préoccupent des chances que peut amener l'avenir. Les Anglais, avec un caractère moins flexible encore, ont un levier puissant entre leurs mains, c'est le sceptre du commerce ; ils s'imposent par la nécessité, et compensent du moins la hauteur et les exigences de leurs rapports par l'introduction des avantages inséparables d'une civilisation avancée. La France seule, plus sociable que les autres nations, néglige les moyens de connaître, dans l'idée qu'il lui suffit d'être connue. Avec un jugement sain, une grande délicatesse de tact et une facilité merveilleuse à suppléer à tout et à se détacher de tout, comme si son rôle était d'essayer sans cesse pour faire profiter le monde de ses expériences, elle arrive brusquement sur le théâtre de la lutte, et apprend en peu de mois à ses dépens ce qui eût exigé des études longues et suivies. Rien n'a mis plus en évidence les qualités et les défauts

de l'esprit français que cette guerre d'Orient où l'on a déployé tant d'héroïsme et d'énergie, que cette campagne commencée avec des données si incomplètes, sans plan arrêté, sans qu'on eût pris même la peine d'utiliser des dévouements qui ne demandaient que l'honneur d'épargner aux pays une partie de ses sacrifices. Mais quelques erreurs ne sont rien devant l'importance du résultat ; et cette fois encore la France aura été, nous ne dirons pas assez riche, mais assez généreuse pour défrayer sa gloire.

TABLEAU DE QUELQUES HAUTEURS,

D'APRÈS AMI BOUÉ.

(*Servie*, *Bosnie*, *Bulgarie*, *Macédoine*, *Albanie*, *Croatie*.)

Servie.

	Pieds parisiens.
Belgrade. Au nord de la Save	237
Belgrade. Sur le glacis de la citadelle	335
Topschider	247
Plate-forme au pied du mont Avala	800
Cime du mont Avala (chênes, frênes et tilleuls)	1100
Église de Grotzka	243
Semendria	220
Pojarévatz	240
Golonbatz	205
Montagnes au-dessus du défilé du Danube à l'est de Golonbatz	2000
Svilaoitza	254
Popovitch	254
Plateau boisé à 1 lieue ½ au sud de Popovitch, point culminant	700
Monts Gosniak (sommet gazonné)	1800
Omolleska Planina (gazon et rochers)	3500
Ruines de Stalatsch	565
Rajan	649
Alexinitze	327
Mont Rtagn à l'E.-N.-E. de Bania	3750
Montagne entre Tergovitza et Soukova	1600
Montagne à l'est de Soukova	3000
Montagne au sud de Bania	3000
Premier col au S.-S.-E. de Bania, sur la route de Gorgouschovatz	1400
Second col avant la descente dans la vallée de Timok	2000
Plateau entre le petit et le grand Timok sur la route de Gorgouschovatz à Nisch	2100
Gorgouschovatz	200
Montagne boisée entre Jagodin et Kragoujévatz	1400
Kragoujévatz	607
Mont Kosmai (chênes)	1250
Mont Roukovik	1400
Palesch	250

Servie.

	Pieds parisiens.
Banisni	300
Keschélévo	290
Cime du mont Vlaschitch (chênes et bouleaux)	1001
Mileschinski	900
Montagne de Kriva Granitza	1200
Crête à l'est de Kroupagn	826
Jagoda Planina, au sud de Kroupagn et près des mines de plomb	1817
Les cimes les plus élevées	2000
Quarantaine de Ratscha	350
Schabatz	360
Kroupagn	882
Mont Gola à l'est de Sokol	2260
Cime un peu plus au sud	2500
Crête au N.-O. de Pétratz	1730
Sokol	1380
Mont Medvednik (ou de l'Ours)	2900
Valiévo	300
Toplitza	300
Schmerlikovatz	380
Col de Voukosovitch	973
Treschmavitza	995
Mont Venschatz	1973
Col de Klissoura	1060
Monts de Bélopolié	2500
Col à l'ouest de Tzernoutia	2600
Mines de Maïdan	2500
Plate-forme sous la cime du mont Mali-Schtouratz	3037
Monts de Roudnik (hêtres)	3145
Cimes du Veliki Schtouratz, point culminant des monts Roudnik (hêtres)	3245
Han de Schesten dans la vallée de Lipnitza	616
Crête de Kotlenik	1000
Crête à l'est de Schesten-Han	1500
Mont Jastribatz (chênes et hêtres)	3000
Krouschevatz	330
Karanovatz	495

Servie.

	Pieds parisiens.
Tschalschak	520
Mont Jélitza	1800
Mont Ovtschar	1500
Mont Kablar	1920
Oujitze	1000
Mont Slatibor	3000
Montagnes près de Gleditza	2600
Verbitza	688
Botouna	1324
Château de Kosnik	2858
Brzélié	3367
Cime septentrionale du mont Kopaonik	5882
Seconde cime au sud	5986
Autre cime (rochers)	5650
Limite supérieure des sapins sur la côte occidentale de cette montagne	4636
Monts Plotsch de 4800 à	5000
Mont Stol, ou Stolova Planina au sud de Karanovatz	3,000
Mont Gélen (chênes, hêtres, cime gazonnée)	4,200
Lépatnitza sur l'Ibar	531
Mont Jako au nord de Stoudenitza (hêtres)	3,477
Limite supérieure des pins sur le revers méridional du mont Jako (noyers)	1,282
Baliévatz	1,238
Porte Serbe sur une hauteur au confluent du Diklm Potok et de la Raschka	1,359

Partie S.-E. de la Bosnie et de la Mœsie supérieure.

	Pieds parisiens.
Novibazar	1,257
La butte du couvent des colonnes de Saint-George (*Djourjovi Stoupovi*) près de Novibazar	2,000
L'ancien château serbe de Jelesch	2,600
Rogoana-Planina, entre Novibazar et Bagniska, région basse, de 2,000 à	3,145
— région supérieure (hêtres)	3,445
Bagniska	1,680
Mitrovitza	1,460
Château de Svelschan (chênes)	1,990
Montagnes à carrières de meulière, au N.-E. de Mitrovitza	2,390
Montagnes plus éloignées au sud (chênes)	3,490
Montagues au S.-O	2,500
Plaine de Kossovo, où s'est donnée la bataille entre Lazare et Amurat	1,600
Plaine du Sinitza ou Skoulan, deux lieues ouest de Pristina	1,479
Pristina	1,600
Katschanik	1,350
Col entre la plaine du Lab ou de Kossovo et Kratovo, le plus haut col entre Pristina et la vallée de Graschanitza, sur la route de Novo-Brdo et de Viania (chênes)	2,092
Novo-Brdo	2,600
Col entre la vallée au pied des montagnes de Novo-Brdo et Guilan	2,384
Crête entre les bassins de Guilan et de Pristina	1,800
Plaine de Guilan-Pousti	1,440
Col entre Guilan et Ropotof	1,799
Collines de Kontschioul	1,400
Vallée de la Morava à une ½ lieue de Vrania	919
Montagnes au nord de Vrauia; les plus élevées, environ	2,400
Kourbatzka-Planina (hêtres)	5,000
Montagnes autour de la vallée de la Morava, près de Jéleschnitza	2,800
Jéleschnitza	793
Montagnes du délilé de la Morava, au sud de Leskovatz	2,565
Kouapnitza	628
Batmilovtza	667
Leskovatz	565
Baditschka-Gora (chênes) de 1,420 à	2,420
Pousta-Han	430
Kourvi-Han	400
Arnaout-Planina, au S.-O. de Prékaplié	2,500
Nisch	414
Popolitze	442
Col à Karaoul entre Banla et Topolnitza-Han	1,014
Mont de Stara-Planina (chênes et hêtres) 3,000 à	3,500
Mont de Souva-Planina	3,800
Klissourski-Han	750
Bêlava-Planina	2,500
Scharkoïé	800
Col et passage entre Tsaribrod et la plaine de Sophie	2,100
Montagne à l'est de Scharkoïé	2,800
Mont de Krouschévitza (chênes)	1,379
Krivilski-Han au pied du Schirena-Planina	1,993
Points culminants de Schiréna-Planina	2,400
Montagnes à l'ouest	2,900
Jakoubovi	3,095
Montagnes de Snegpolié (ou de Neige)	4,000
Col avant la descente du Schiréna-Planina sur Sélénigrad (hêtres)	3,189
Cimes à l'ouest du col, de 3,700 à	3,800
Limite inférieure des hêtres sur le revers méridional du Schiréna-Planina, et limite supérieure des chênes	2,285
Sélénigrad (au moulin)	1,991
Vallée du Nehoïtitza ou Goméla Voda	1,920
Montagnes au sud de la vallée	2,740
Montagnes au nord, de 2,500 à	3,800

Servie.

	Pieds parisiens.
Montagnes à 2 lieues de Jovanovtzi.	2,540
Montagnes au sud de Klissovtza....	3,500
Limite inférieure des hêtres dans cette vallée..................	2,000
Klissoura......................	2,040
Col du Klissourska-Planina........	2,830
Cimes au nord...................	2,900
Cimes au sud	3,300
Plateau élevé, près de Lasina-Sélo..	3,365
Partage des eaux coulant à l'ouest et au nord-ouest dans la Morava, et à l'est et au nord-est dans la Soukhova.........................	3,200
Trn.............................	1,542
Col entre Trn et la vallée Philipovitza, à une lieue du hameau de ce nom..........................	1,741
Montagnes à l'ouest de ce point....	2,341
Montagne à l'est.................	1,841
Col entre cette vallée et celle du Grlo ou des sources du Strymon..	2,073
Vallée de Grlo..................	1,956
Montagnes près de Grlo, de 2,056 à	2,356
Crête entre Grlo et la Novoselskarèka........................	2,210
Bresnik.........................	1,945
Crête à l'est de Bresnik...........	2,637
Grlo, 2,056 à....................	2,456
Premier col entre Bresnik et la descente sur la plaine de Sophie (montagne déboisée)...............	2,587
Second col......................	2,687
Sophie (prairies, point de vignes)...	1,609
Ousélia.........................	1,640
Mont Vitosch (chênes, hêtres)......	4,500
Crête entre le bassin de Sophie et celui d'Ichtiman................	2,460
Le col entre ces bassins...........	2,200
Plaine d'Ichtiman................	2,060
Col de la Porte Trajane...........	2,210
Crête entre le bassin d'Ichtiman et celui de la Thrace...............	2,760
Crête entre la plaine d'Ichtiman et Bania (chênes)................	2,800
Points culminants de cette crête....	2,900
Bania...........................	1,791
Col entre Bania et Samakof........	3,135
Limite inférieure des pins.........	2,280
Samakof........................	1,800
Col entre Samakof et Gibran-Han, trois lieues à l'est de Doubnitza..	3,115
Gibran-Han......................	2,259
Doubnitza (vignobles).............	1,725
Plaine de Binek-Taschi-Han à Verhovnitz......................	1,785
Plaine entre Doubnitza et la plaine de Radomir..................	2,410
Mlamolovo......................	1,825
Col entre Pohovdol et sur l'autre route de Doubnitza par Jedno à Radomir (chênes)..............	2,500
Mont Koniavo entre la plaine de Radomir et celle de Kostendil, 2,720 à.....................	2,920
Radomir.........................	2,073
Montagne à l'est.................	3,273
Montagnes à l'ouest...............	2,873
Kostendil.......................	2,150
Crête au sud de Kostendil.........	2,650

Bulgarie.

Soumoughou-Balkan, au nord-est de Sophie........................	3,000
Col du Balkan d'Étropol sur la route d'Étropol à Jeni-Han............	4,129
Vikrar..........................	1,278
Jablonitza.......................	1,510
Sopot...........................	1,500
Lovdscha........................	830
Montagnes près d'Aghindjelar......	2,400
Tourian-Balkan, à la source de l'Osma......................	5,000
Despotohalase, à la source de l'Osma......................	5,100
Point culminant du Kodja-Balkan près de Svendol-Bogoroditza.....	5,251
Kolibola........................	1,832
Grabova.........................	1,984
Pied du Balkan à 1 lieue de Grabova......................	2,198
Auberge au haut du Balkan de Tschepka....................	4,453
Cime plus élevée à l'ouest de cette auberge......................	4,628
Trnova..........................	750
Razgrad.........................	913
Sonschak........................	1,295
Collinea d'Eradin................	1,449
Eski-Djouman....................	949
Osman-Bazar....................	1,663
Plateau au nord de Badéla.........	1,994
Plateau au nord de Tschatak.......	1,990
Col au nord de Kasan.............	1,923
Cimes culminantes...............	2,223
Vallée du Kamtschik, au moulin à Foulon........................	1,616
Vetschéra.......................	1,270
Point culminant du passage du Balkan au-dessus de Vetschéra......	2,876
Cimes culminantes de ce Balkan, de 3,076 à......................	3,176
Balkan plus à l'est................	3,200
Col de Démir-Kapi................	3,000
Cime culminante du Tschatar-Dagh.	3,264
Islivné..........................	1,170
Schoumla........................	698
Hauteurs voisines de Schoumla de 1,000 à......................	1,100
Hauteurs vers Paravodi, de 800 à...	900
Crêtes au sud de Keuprikoi, de 1,400 à.......................	1,500
Kirnouva........................	1,036
Lopoutschka.....................	1,400
Col du Balkan au-dessous de Lopouts-	

	Pieds parisiens.
cnka, 1,800 à	2,000
Tikani	1,369
Plateau près de Boghazdéré Keni	1,423
Cimes de ce plateau au nord	2,300
Balkan entre Karnabat et le Déh-Kamtschik	2,000
Emineh-Dagh	2,500

Macédoine.

Montagnes entre Uskiouk et Kats-chanik	2,000
Uskioub	600
Mont Ksrlachiak à l'onest d'Us-kioub	2,600
Kafadartzi	550
Trojak	1,167
Col de Plévst entre Trojsk et Prilip	2,684
Mont Koziak au N. N.-O de Trojak	3,484
Montagne au S.-E. du col entre Tro-jaz et Prilip	3,184
Montagne à col entre Prilip et Keu-preli	2,500
Châtean de Marko-Kraliévitch à l'ouest de Prilip	1,850
Prolongement septentrional de la cime de ce château	2,000
Prilip	1,600
Bitoglia on Toli-Monastir	1,574
Florina	1,526
Soagora, au moins	5,800
Col du Véretschka-Planina à l'O.-S. O. de Florina	4,922
Cimes voisines environ	5,500
Castoria	1,923
Mont Vitze	2,923
Mont de Vlakhi-Klissoura	3,309
Montagnes entre Aladjilar et Despot-Jaiak	6,000
Montagnes nord et est du Névre-Koub, de 6,000 à	7,000
Névre-Koub	1,500
Mont Soultanitza	3,000
Mont de Manikiou près de Sérès	2,400
Sérès	80
Mont Athos, suivant les différentes estimations, de 4,260 à	5,016
Mont Salomon	3,600
Col entre Toiran et Stroumnitza	2,800
Col entre Stroumnitza et Istib	3,000
Istib	590
Chaîne de Plaisclikavitza au sud du Bregalnitza	5,000
Convent de Lesno, environ	2,000
Col culminant entre Lesno et Kara-tova	2,900
Cimes à l'est de Karatova, de 3,000 à	3,100
Karatova	1,627
Égri-Palanka	1,700
Montagnes au nord d'Égri-Palanka	2,700
Montagnes au sud du même point	2,600
Col de la crête Egri-Palanka et le bas-sin du Bistritza	3,062

Macedoine.

	Pieds parisiens
Cimes plus élevées, de 3,112 à	3,142
Bassin du Bistritza	2,280
Montagne au sud du bassin de Bis-tritza	3,000
Montagnes au N.-O. de Strajlu	2,700
Komanova	653
Montagne de Karadagh, 2,000 à	2,600
Montagnes au nord de Keusoli	4,000
Montagnes au sud du même point	3,000
Ostrovo	1,000
Telovo	881
Vodéna (platanes d'Orient, *Colutea arborescens*)	681
Montagnes à l'ouest de Vodéna, de 2,500 à	3,000
Pella	100
Crête au sud du Vlaïnitza	5,000
Kalkandel (vignes) de 1,300 à	1,400
Toumschéita, à l'est de Kostovo	1,420
Crêtes entre Kostovo et le Drin Noir	4,000
Podalischta-Han	2,117
Col entre ce point et le Zaïas	3,033
Kritschovo	1,755
Premier col qui mène à Slivora	3,483
Second col, même direction	3,239
Vallée de Slivora ou Slivo	2,446
Col au sud-sud-ouest de Slivora	2,546
Cimes à l'est	2,846
Montagnes à l'ouest	4,546
Montagnes à l'ouest de Strouga, de 4,500 à	5,000
Col de Babagora	2,780
Dibresipre	1,900
Château d'Ochri	2,121
Lac d'Ochri	2,015
Crête entre Ochri et Resna	2,020
Prespa	1,750
Col entre Resno et Monastir, 2,300 à	2,400
Mont Galeschitza	4,000
Couvent de Schir-Naoun (Saint-Non)	2,035
Montagnes environnantes, de 2,700 à	2,900
Cimes à l'est et au nord-est de Svezda	4,000
Svezda	2,486
Pogsni (plaine à maïs, coton, tabac)	2,450
Montagnes à l'est, de 3,600	4,000
Pont de la vallée à 4 lieues de Belis-chta	2,497
Montagnes de Dévol	4,000
Castoria (vignobles)	1,923
Bogaskoi	1,495
Montagnes au nord de Telka	2,400
Vourschitza	1,913
Schatista	2,658
Montagnes au nord-ouest	2,650
Kojani (vignobles)	1,720
Montagnes éloignées à l'ouest de Ko-jani (contre-forts du Pinde)	3,670
Montagnes éloignées au nord (contre-forts du Bourenos)	2,500

	Pieds parisiens.
Jénouslou	1,114
Montagnes a l'ouest du Narilitza	3,000
Servia	1,332
Ancien château de Servia	1,392

Basse Albanie.

Col du mont Zégos	5,063
Cimes voisines	5,163
Col entre Metzovo et Millas	5,050
Metzovo	3,705
Limite supérieure des vignes, de 2,800 à	2,900
Mont Périster, de 6,000 à	7,000
Mont Kakardista	6,000
Mont Djourmerka	6,000
Janina	1,600
Han-Noutza	1,600
Mont Mitschikéli	3,000
Mont Skroueles, point culminant de l'Akrocéraune	4,230
Mont Cergenik, près de Tapedelen	3,000
Han-Véla ou Kalbaki	1,364
Touranik-Han dans la vallée de Konitza	996
Ostanitza-Han	999
Leksoviko	1,700
Mont-Vasilitza (pâturages)	5,000
Mont Smolika	5,000
Mont Desniko	4,000
Malla Nemerska au sud de Permet	3,900
Cime culminante de ce mont à l'ouest de Bardiglione	4,900
Klissoura-Han	890
Vinokas-Han	1,010
Le petit Tomor	4,102
Le grand Tomor	5,100
Col entre Teman-Han et Bérat (myrtes et lauriers)	1,040

Albanie moyenne.

Pont de Bérat sur le Loum	130
Bérat (au-dessus du bazar) sur le côté septentrional du Loum	230
Quartier élevé de Bérat sur le bord méridional du Loum	300
Château de Bérat	500
Hauteurs près de Velogoscht, à 3 lieues nord de Bérat	1,200
Bords du Déole sur la route de Bérat à Elbassan	414
Montagnes au sud-est	2,500
Elbassan environ	200
Crête entre Elbassan et la vallée de Koutscha	900

Haute Albanie.

	Pieds parisiens.
Pied du Gabar-Balkan dans la vallée de Koutscha	775
Cime de cette montagne	1,860
Cimes à l'est et au sud-est, de 2,300 à	2,500
Cimes à l'ouest	2,166
Cimes au nord	1,960
Montagnes de Péloumatz	900
Tirana (oliviers)	474
Montagnes au sud-est de Krouja, de 2,500 à	3,000
Montagnes à l'ouest de la vallée, entre Dibre-Sibre et Dibre-post au moins	3,000
Oros, de 1,800 à	2,000
Krouja	1,200
Lous-Han (platanes d'Orient)	166
Koula-Han	100
Schinavlis-Han	89
Alessio	33
Château d'Alessio	223
Skoutari (partie orientale de la ville) orangers, grenadiers et oliviers dans les jardins abrités	93
Montagnes près d'Antivari	2,000
Gradiska	831
Podgoritza, de 150 à	200
Limite supérieure des grenadiers dans la vallée de Boga	1,875
Limite supérieure des vignes sauvages dans la même vallée	1,975
Boga	2,715
Limite inférieure des hêtres	3,100
Limite supérieure des hêtres au-dessus de Boga	4,400
Col entre Boga et Schalia	4,466
Cimes à l'ouest (neige en juillet)	6,466
Limite inférieure des sapins et limite supérieure des hêtres à l'est de Schalia	3,700
Schalia	2,742
Limite supérieure des hêtres et commencement des pins au nord-est de Schalia	3,042
Col culminant du mont Prokletia	6,104
Cimes au nord-est et au sud-ouest, de 6,700 à	6,900
Petit lac de Roudnitza sous les deux cols supérieurs	4,014
Gouzinié	2,696
District de Clementi aux sources du Zem, de 2,800 à	3,000
Lac de Rikavetz	4,000
Montagnes de Koutsch, de 7,000 à	7,500
Montagnes de Troitza	4,696
Montagne de Brata	4,496
Montagnes de Bor entre Plava et Gousinié	3,696
Montagnes de Baba, environ	5,000
Lac de Plava	2,459
Mont Visitor ou Bielitza, de 6,000 à	7,000
Montagne de Moka-Planina	5,816
Zmilévitza-Planina	5,000
Col à l'ouest de Dobrobouk-Planina ou de Stamilovitza-Planina	4,500
Rojai	2,903
Doukian-Han, à 21 lieues est de Skou-	

Haute Albanie.

	Pieds parisiens.
tari	538
Cime du mont Pouka	2,201
Latin-Han	1,549
Col de Kiapha-Mala	2,638
Cimes voisines au nord	3,438
Vlet	2,066
Spass-Han	620
Keuprisi-Han	630
Karaoul du Schivan Keuprisi, sur le Drin noir	700
Mont Ibaléa	5,800
Mont Jalesch	6,000
Col entre le Drin Noir et l'échancrure qui conduit à Prisren	2,600
Prisren	1,149
Col du Schar entre Prisren et Kalkandel	6,380
Cimes à l'ouest	6,819
Pic du Kobilitza	7,389
Cimes à l'est de ce pic, de 7,800 à	8,100
Veitza	3,216
Pic du Lioubeten	6,400
Kalkandel, suivant les quartiers, de 1326 à	1,416
Plaine à l'est de Prisren	1,240
Soukha-Rièka	1,180
Premier col à l'est de Soukha-Riéka	2,247
Col culminant entre Soukha-Rièka et Czernoiéva-Rièka à Doulié	2,408
Fontaine dans la région supérieure du vallon de Czernoiéva-Rièka	2,023
Moulin dans le même vallon	1,725
Plate-forme entre ce point et le village de Ribar dans la plaine de Pristina	2,219
Plate-forme près de Hass entre Spass et Djakova	1,800
Mont de Schalleschoss	3,000
Montagnes de Pastritsch au nord	3,300
Plaine de Djakova	1,011
Montagnes de Detschiani	5,000
Ipek	1,448
Biela-Drina à l'ouest de Drsnik	1,040
Drsnik	1,100
Laponschnik	1,457
Vallée du Drnitza	1,447
Mont Golesch	2,700
Kourilo-Planina, de 3,000 à	4,000
Tzrkoles	1,357
Tschetschévok	3,000
Montagnes au nord de ce point	4,000
Mont plus au nord-nord-est	5,000
Moulin de Bréniatz sur l'Ibar	1,600
Col du mont Vrénié	3,084
Cimes voisines à l'est, de 3,600 à	3,800
Mont Peklen au nord d'Ipek	5,926
Cimes plus élevées au nord-ouest	6,900
Mont Haita	6,900
Limite inférieure des hêtres sur le revers méridional du Glieb	4,046
Cimes voisines	4,000
Premier col de Glieb	3,951
Cimes voisines, de 4,451 à	4,551
Col culminant du Glieb	5,197
Partage des eaux	5,187
Cime du mont Glieb	6,197
Rojai	2,903
Col déboisé à 2 lieues de Rojai	4,233

Bosnie méridionale.

	Pieds parisiens.
Limite inférieure des sapins au sud de Sonodol	3,925
Ougrio	2,105
Col entre Ougrio et la vallée de Charoia	3,465
Cimes voisines, de 3,500 à	3,600
Jarout-Planina	3,387
Mont Stavitza	5,000
Glougovik	2,666
Col entre Glougovik et la descente dans le bassin de Novi-Bazar	2,954
Cimes voisines	3,000
Posténié à l'ouest de Novi-Bazar	1,310
Lioudska-Rièka-Han	1,800
Dougopolié	2,500
Sénitza (orge, avoine)	2,075
Col avant Miloschévédo-Han	2,100
Miloschévédo-Han	1,400
Montagnes boisées à l'ouest	3,000
Col à trois lieues au sud de Priépolié	2,062
Château de Hissardji	1,756
Montagnes à l'est de ce point	3,856
Priépolié	1,256
Montagnes à l'ouest de Priépolié sur le bord du Lim	3,256
Montagne entre Priépolié et Taschlitza, près de Taschli-Han	3,768
Second col après cette auberge	4,176
Partie de la chaîne du Lioubitschnia, vis-à-vis et à l'ouest	5,000
Taschlitza	1,442
Kovatschi-Han	3,114
Premier Karaoul	3,214
Deuxième Karaoul	3,300
Tschaoultza	1,976
Montagnes voisines	2,276
Goresda	506
Pratza	2,000
Crète entre Pratza et Koleschitz	2,469
Koleschitz	1,860
Défilé à 3 lieues au sud-est de Séraïévo	2,000
Cimes aux environs, de 2,800 à	3,000
Montagnes au sud et au sud-est de la route de ce point à Séraïévo, de 3,500 à	4,200
Séraïévo	1,762
Col entre Séraïévo et Mokro, portion de la chaîne de Romania	3,200
Mokro	3,058
Hitschmale-Han	3,032
Auberge à 4 lieues au nord-est sur la	

Bosnie méridionale.

	Pieds parisiens.
montagne	3,282
Podgoré-Han	662
Montagnes entre Srébrnitza, Vischégrad et Djélébi-Bazar	3,000
Svornik	410
Château de Svornik	660
Jania	380
Lioubeschnia, de 4,000 à	5,000
Crête entre Tschainitza et la vallée du Tschiotina	3,476
Fotscha	556
Passage entre Zagorié et le bassin de la Narenta, au Névésign	3,500
Crêtes entre les vallées d'Oulok et de la Narenta, de 3,600 à	4,000
Montagnes à l'est de la Drina et au sud de Fotscha	3,000
Jonction des trois rivières qui forment la Drina	800
Montagnes à l'est de ce point	3,000
Col entre Meschschanski-Louke et la vallée du Sontschésa	3,800
Cimes sur le col au nord	4,200
Montagnes au sud	4,800
Soutschesa-Han	1,000
Sontschinska-Planina	6,300
Preskavadska-Planina	6,000
Pirlitor	1,700
Château ruiné	2,400
Cimes voisines, de 6,000 à	7,000
Tschemerno-Karaoul, de 3,800 à	4,000
Volojak Planina, de 5,800 à	6,000
Loberschnik, de 4,600 à	5,000
Plateau entre Verba et la Planina de Galzko	2,800
Plaine de Galzko	2,500
Mont Dormitor, de 7,500 à	8,000
Drobniak	2,500
Mont Grobotitza, entre Drobniak et Jézéro	2,600
Jézéro	2,000
Couvent de Piva, de 2,000 à	2,500
Kolaschin, de 2,600 à	4,000
Mont Joupa	3,200
Mont Javorié	5,000

Bosnie méridionale.

	Pieds parisiens.
Mont Trébisch	5,200
Mont Kom, entre 8,500 et	9,000
Mont du Koutschi-Kom	7,500
Cime culminante du mont Poliévitza	5,000
Hauteur moyenne de cette chaîne	3,600
Mont Loukavitza	4,000
Mont Lovtschin	4,200
Cettigné	2,000

Bosnie septentrionale.

Cimes au nord de Kognitza, de 3,000 à	4,000
Col entre Kognitza et Bradina	2,900
Cimes voisines	3,000
Tarschin	1,860
Crêtes boisées entre la plaine de Doliana et Rakovitza	2,450
Kisséliak	1,720
Montagnes de Komiratscha à l'est de Krivaia	3,000
Voinitza	5,100
Mont Setz, entre 5,000 et	6,000
Mont Vranitza	5,000
Skopia	1,700
Koupris	2,000
Cimes au nord et au nord-est	4,500
Cime au sud-ouest de Sokol	5,000
Travnik	1,790
Montagnes au nord	3,000
Col du Vlasitsch	3,540
Mont Vlasitsch	4,400
Plateau de Vitolia	3,200
Col entre la vallée de l'Ongra et Skender Vakoub	3,400
Col du mont Tisovatz	2,500
Bania-Louka, de 400 à	500
Derbend	600

Croatie.

Crête au nord de Kosaratz	1,600
Montagnes au sud de Pétrovatz, de 3,000 à	4,000

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

Époques principales, depuis les temps anciens jusqu'à la conquête de Constantinople par Mahomet II.

SECONDE PARTIE.

PROVINCES D'ORIGINE ROUMAINE.

VALACHIE, MOLDAVIE, BUKOVINE, TRANSYLVANIE, BESSARABIE,

PAR M. A. UBICINI.

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

INTRODUCTION.

I.

LES PAYS ROUMAINS.

Étendue et limites des pays Roumains. — Ancienne Dacie. — Origine du nom de Valaques. — Division de la Roumanie en trois parties. — *Roumanie turque.* — *Roumanie autrichienne :* Transylvanie, Bukovine et Banat. — *Roumanie russe :* Bessarabie. — Population de la Roumanie.

Étendue de la Roumanie.

A l'extrémité orientale de l'Europe, entre le Dniester, les Carpathes, la Theiss, le Danube et la mer Noire, s'étend une contrée sur le sol de laquelle tous les peuples de l'Europe orientale, Russes, Polonais, Turcs, Hongrois, Allemands, se sont rencontrés, depuis cinq siècles, comme sur un vaste champ de bataille.

Cette contrée, l'ancienne Dacie, dont une portion appartient aujourd'hui à la Turquie, une autre à la Russie, une autre à l'Autriche, est habitée par une population compacte et homogène, dont la physionomie, la langue, les monuments, les coutumes, le nom même, dénotent l'origine latine.

En effet, le nom de Valaques donné par les géographes aux habitants de cette contrée, n'existe pas dans leur idiome national. Ils s'appellent Roumains (*Roumoun*), en souvenir de leurs aïeux que Trajan fit venir de l'Italie et des autres parties de l'empire pour repeupler la Dacie, après la dispersion de la race indigène, et donnent à leur pays le nom de Terre romaine (*Tsara romanesca*). Les lettrés le nomment *Roumanie.*

La dénomination de Valaques est empruntée aux idiomes slaves, qui, par un procédé d'assimilation assez commun chez ces peuples, traduisirent le mot Romain (ῥωμαῖος, fort, robuste), par Vlak ou Vloky, signifiant la même chose dans leur langue, de la même manière qu'ils transformèrent théologie en *begoslovia* (discours sur Dieu), géographie en *zembleopissania* (description de la terre), Lætitia ou Euphrosine en *Rada* (allégresse), Théodore en *Bogdan* (présent de Dieu), etc. (1). Les Bulgares les premiers, venus des rives du Volga dans cette partie de la Mœsie appelée depuis Bulgarie, désignèrent par ce mot les agriculteurs et pasteurs romains avec lesquels ils se trouvèrent en contact. Le même mot, adopté par tous les peuples de race slavonne, Russes, Polonais, Croates, Bohêmes, etc., qui l'appliquent indifféremment aux anciens Romains et aux races latines modernes, devint l'o-

(1) *Le Protectorat du czar*, par Jean R...

régine du nom de Vlaques ou Valaques, donné par restriction à la fraction la plus considérable des habitants de la Roumanie (1).

En effet, si la Roumanie est une par l'origine, la langue, la religion, les mœurs, la geographie, elle est divisée politiquement en trois parties, la *Roumanie turque*, la *Roumanie autrichienne*, et la *Roumanie russe*.

Roumanie turque.

La Roumanie turque est formée des deux principautés de Valachie et de Moldavie. C'est de celles-ci que nous écrirons plus particulièrement l'histoire.

Roumanie autrichienne.

La Roumanie autrichienne est formée de la Transylvanie, de la Bukovine, du Banat de Temesvar, et des pays adjacents.

Transylvanie. — La chaîne des Carpathes, après avoir séparé la Hongrie de la Gallicie, en suivant une direction du nord-ouest au sud-est, descend en ligne droite vers le midi, perpendiculairement au Danube; puis tourne subitement vers l'ouest, parallèlement à ce fleuve, jusqu'à ce qu'elle rejoigne le territoire hongrois. Le pays compris entre ce bras des Carpathes forme la Transylvanie.

C'était autrefois la Dacie méditerranéenne. Au moyen âge, les Magyars ayant appelé *Silvana regio* le pays situé à l'est de la Hongrie, la contrée qui se trouvait au delà reçut le nom de *Ultra Silvana* ou *Trans Sylvana*. En hongrois on l'appela *Erdely* (Ardalie), de *erdo*, forêt (2).

Ouverte, au nord et à l'ouest, du côté de la Hongrie, elle a pour voisines, au delà des Carpathes, à l'orient la Moldavie, au midi la Valachie.

Sa superficie est évaluée à 1,103 milles carrés géographiques; sa population, à 2,073,737 habitants (1).

Cette population appartient à diverses races entièrement distinctes, et dont les principales sont : les Hongrois, les Szeclers ou Sicules, et les Saxons. Chacune de ces trois nations a son territoire, que la loi lui assigne, la première à l'ouest et au centre, la deuxième à l'est, la troisième au sud et au nord; chacune a son administration, ses droits, ses priviléges distincts; chacune figure pour son propre compte à la diète qui représente ce que l'on appelle la *Trinité transylvaine*, instituée solennellement en 1545, à la diète de Torda.

Les Hongrois sont les premiers; ils ont conquis le sol au dixième siècle. Après eux viennent les Sicules, fraction du peuple magyare, qui l'occupaient bien avant eux. Enfin arrivent les Saxons, admis au douzième siecle en qualité de colons. Les armes de la principauté, jadis puissant royaume, se composent d'un aigle pour les Hongrois, d'un croissant et d'un soleil pour les Sicules, et de sept tours pour les Saxons (2).

Au-dessous des *trois nations* sont les Valaques, anciens maîtres du sol et les plus nombreux habitants, qui ne possèdent pas de territoire en propre, et qui, dispersés sur toute la surface du pays, gardent profondément empreint le sentiment de leur nationalité.

Leur nombre est diversement estimé. Un publiciste roumain, dans une brochure publiée récemment (3), le porte à 1,486,000, chiffre évidemment exagéré; M. Vaillant (4), à 970,000; de Gerando, à 570,000. Le gouvernement autrichien n'ayant pas encore publié de dénombrement exact par nationalités, ce qu'il y a jusqu'à présent de plus précis, ce sont les tableaux statistiques dressés par religions pour les divers États de la monarchie. Or, ces tableaux comptent pour la Transylvanie 725,700 habitants du rit grec non uni. Voilà donc déjà un chiffre acquis à la nationalité roumaine,

(1) Ruricus, *de Regno Dalmatiæ*, lib. VI, cap. V. — Selon une autre explication, Flaccus, chef des colonies que Trajan envoya en Dacie, donna au pays son nom, auquel le temps fit subir une légère altération. *Voyez* encore, pour l'éclaircissement de cette question, la note de la page 22.

(2) De Gérando, *la Transylvanie et ses habitants*.

(1) *Almanach de Gotha* pour 1854.

(2) De Gérando, *loco citato*.

(3) G. Chainoi (Jon Ghica), *Dernière occupation des principautés danubiennes par la Russie*.

(4) Vaillant, *la Roumanie*.

les Valaques étant les seuls habitants de la Transylvanie qui professent la religion grecque. Si l'on ajoute 70 à 80,000 Roumains catholiques, l'on obtient le chiffre de 800,000 individus, qui me paraît le plus approcher de la vérité.

Bukovine. — La Bukovine, comprise entre la Gallicie et la Podolie au nord, la Moldavie à l'est et au sud, la Transylvanie à l'ouest, offre une population de 380,000 habitants, presque exclusivement roumains, sur un territoire de 189 milles carrés géographiques.

La Bukovine faisait anciennement partie du territoire moldave, dont elle fut démembrée peu de temps après la paix de Kaïnardji (1774). Voici comment Schœl, dans son *Histoire abrégée des traités,* rend compte de cette spoliation: « Peu de temps après la signature de la paix de Kaïnardji, l'Autriche profita de l'épuisement où se trouvait l'empire ottoman, de ses liaisons avec la Russie, pour faire une acquisition importante aux dépens de la Porte. Les Russes étaient maîtres de la Moldavie. Un district de cette province, qu'on appelle la Bukovine ou la *forêt Rouge*, et qui est située entre la Gallicie et la Transylvanie, avait anciennement fait partie de cette principauté. Étienne V, prince de Moldavie, l'avait réunie à ses États. L'impératrice-reine ayant réclamé la Bukovine comme dépendance de la Hongrie, les Russes, qui venaient de conclure la paix avec les Turcs, mais qui n'avaient pas encore évacué leurs conquêtes, remirent ce district aux Autrichiens. La Porte ne voulant pas se brouiller avec la cour de Vienne, le lui céda par trois conventions dont on ne connaît que les dates, qui sont: le 7 mai 1775, le 12 mai 1776, et le 25 février 1777. Grégoire Ghika, prince de Moldavie, ayant protesté contre cette cession, la Porte le fit mourir le 12 octobre 1777. Ainsi, l'Autriche acquit, à l'ombre d'une négociation mystérieuse, un district ayant une surface de 198 milles carrés géographiques et une population de 132,000 âmes. »

Banat et pays adjacents. — Le Banat, les districts de Vacaras, les évêchés d'Osez et d'Ungrad, sur le territoire hongrois, renferment un autre groupe de Roumains, que les statisticiens évaluent pour le moins à 1,200,000 âmes.

Roumanie russe.

La Roumanie russe est formée de la province de Bessarabie, qui faisait également partie de la Moldavie, et que la trahison de Démétrius Morousi livra aux Russes en 1812 (1).

La Bessarabie est bornée au midi par le Danube, au nord et à l'est par le Dniester et la mer Noire, à l'ouest par la Bukovine et le Pruth, qui la sépare de la Moldavie. « Elle forme ainsi, dit M. Hommaire de Hell, entre ce fleuve et le Dniester, une lisière de plus de 600 kilomètres de développement, et dont la largeur moyenne ne dépasse pas 80 kilomètres. Cette lisière, qui s'élargit peu à peu en se rapprochant du littoral maritime, se partage en deux contrées totalement distinctes, autant par la nature de leur population que par leur constitution topographique. La partie méridionale, à laquelle les Tatares ont donné le nom de Boudjiak, se compose du pays plat, qui s'étend au bord de la mer, entre les embouchures du Danube et le cours inférieur du Dniester. Cette région, qui présente déjà tous les caractères des steppes de la Russie, et ne possède que quelques maigres ruisseaux sans importance, est principalement favorable à l'élève du bétail; l'agriculture proprement dite y est peu productive, à part dans quelques localités, le long des cours d'eau, où se sont établies de nombreuses colonies d'Allemands et de Bulgares (2). La partie septentrionale, confinant à l'Autriche, présente, au contraire, un pays de collines admirablement accidenté, couvert de magnifiques forêts, et riche de tous les produits des climats tempérés les plus favorisés (3). »

La superficie totale du pays est évaluée à 2,148,584 hectares, sur lesquels on compte 823,875 hectares de terres labourables, et 832,112 hectares de prairies. Suivant M. P. de Kœppen, la population

(1) *Traité de Bucarest*, du 18 mai 1812.

(2) On comptait, en 1840, 10,153 familles bulgares, formant un total de 62,230 individus, établies dans le Boudjiak. Le nombre des familles allemandes ne s'élevait qu'à 1,736.

(3) X. Hommaire de Hell, *Revue de l'Algérie et des colonies*, tom. VIII, p. 309.

ne serait pas moindre de 792,000 habitants, répartis entre 8 villes, 16 bourgs, 1030 villages et hameaux.

La province est partagée en 9 districts, dont les chefs-lieux sont, en partant du midi, Ismaïl, Akerman, Khaboul, Bender, Kichinev, Beltz, Orgiev, Soroka et Khotin. La capitale est Kichinev, sur le Bonik, petit affluent du Dniester, avec une population de près de 45,000 âmes, parmi lesquelles on compte de 15 à 18,000 juifs.

Son commerce peut être évalué en moyenne à 8,250,000 roubles (33,000,000 fr.), dont un onzième seulement à l'importation (1).

Population de la Roumanie.

En résumant les données précédentes, nous trouvons que la population roumaine, dans les limites de l'ancienne Dacie, atteint un chiffre de plus de 7 millions d'habitants, répartis de la manière suivante :

ROUMANIE TURQUE.	Moldo-Valachie.		4,000,000
ROUMANIE AUTRICHIENNE.	Transylvanie. . . .	800.000	
	Bucovine.	380,000	
	Banat et pays adacents.	1,200,000	2,380,000
ROUMANIE RUSSE.	Bessarabie		800,000
			7,180,000 (2)

(1) *Ibid.*

(2) Ce chiffre ne comprend que les Roumains des principautés. Mais il existe encore sur le territoire ottoman proprement dit, en Bulgarie, dans la Dobrodja, en Macédoine, des colonies roumaines très-compactes, qui ne doivent pas être évaluées à moins d'un demi-million d'individus.

II.

LA MOLDO-VALACHIE.

§ 1.

Géographie et statistique.

Position, limites, étendue. — Montagnes, rivières. — Climat, productions. — Revenu agricole, exportations, importations. — Population. — Races : Roumains, Grecs, Arméniens, Juifs, Tsiganes ou Bohémiens. — Partage de la population par classes. — Privilégiés et contribuables. — Boyarie. — Son origine. — Rangs. — Assimilation des rangs de la boyarie aux grades militaires. — Classe intermédiaire. — Négociants et artisans patentés. — Paysans cultivateurs. — *Mosneni*, ou paysans propriétaires. — Paysans corvéables. — Rapports du propriétaire et du paysan.

La Valachie et la Moldavie s'étendent entre 48°50' et 43°38' lat. N. et 20°20' — 27°10' long. E. Séparées l'une de l'autre par le Milkov et le bas Sereth, elles sont limitées au nord par la Transylvanie et la Bukovine, à l'est par le Pruth, au sud et à l'ouest par le Danube.

La superficie totale, en y comprenant les îles du Danube, au nombre de quatre-vingt-huit, est évaluée à 5,727 lieues carrées, dont 3,820 lieues pour la Valachie, et 1,907 pour la Moldavie (1).

La Valachie (en turc, *Iflak*) se divise en deux porties, séparées par le cours de l'Olto : la grande Valachie à l'est, et la petite Valachie à l'ouest. On y distingue aussi, de même qu'en Moldavie, le haut pays (*Tsara de Souss*) et le bas pays (*Tsara de Schoss*).

Le territoire de la Moldavie (en turc, *Bogdan*) s'étend, sous une forme longitudinale, de l'est à l'ouest; sa plus grande longueur est d'environ 70 lieues, et sa plus grande largeur de 35. Les deux frontières de Russie et d'Autriche occupent, chacune d'un côté opposé, la presque totalité de sa circonférence, en laissant à la frontière valaque un développement de près de 30 lieues. La frontière du Danube, du côté de la Turquie, n'a qu'une étendue de 4 lieues (2).

(1) G. Chainoi, *loco citato*. N. Soutzo, *Notions statistiques sur la Moldavie*.

(2) Soutzo, *loco citato*.

Montagnes, rivières.

La Valachie s'élève par degrés, depuis les immenses plaines du Danube qui la borde dans toute sa longueur, jusqu'aux Carpathes, dont le pic le plus élevé (l'Omul ou le Kara Imam) atteint de ce côté une élévation de 2,650 mètres. Braïla, sur le Danube, est à 15 mètres, Bucarest à 77, Ploïesti à 141, Tergowist à 262. Le sol de la Moldavie est beaucoup plus montueux et plus accidenté. Les pics principaux sont : le Piou ou Tchaeléou, dans le district de Neamtzo (2,720 mètres), le mont Rareou, dans le même district (2,008 mètr.), et Vranteha, dans celui de Poutna.

Les principales rivieres, outre le Danube, sont, en Valachie : le Chyl, l'Alouta ou Olto, l'Argis, la Dimbovitza, la Jalomnitza; en Moldavie : le Séreth et le Pruth.

Le Chyl, naît dans l'intérieur des Carpathes, sur le plateau de Transylvanie, d'où il sort par le défilé de Vulkan, arrose Craïova, capitale de la petite Valachie, et finit dans le Danube en face de Rahova.

L'Alouta, ou l'Olto, qui sépare la petite et la grande Valachie, vient également de la Transylvanie; il entre en Valachie près de la Tour-Rouge par un défilé de 40 kilomètres de longueur, arrose Rimnik, Slatina, et finit en face de Nicopoli, après s'être partagé en plusieurs bras.

L'Argis, ou Ardjieh, descend du revers oriental des Carpathes, arrose Argis, ancienne capitale de la Valachie, et se termine au-dessous d'Olteuitza, en face de Turtukaï.

La Dimbovitza, qui arrose Bucarest, capitale actuelle de la Valachie, est un affluent de l'Argis, dont le cours est parallele au sien.

La Jalomnitza baigne Tirgovitz, ancienne résidence des hospodars de Valachie, reçoit deux petits affluents, le Telesin et le Rahova, et finit dans les grandes dérivations du Danube, au-dessus de Hirschova.

Le Séreth prend sa source dans les Carpathes, traverse la Bukovine, entre en Moldavie près de Mihaïleni, coule tout le long de la principauté qu'il divise en deux, reçoit à droite la Moldava, le Bistritza, le Trotouch, le Milkov, le Buuzeo, à gauche le Berlat, arrose Romano, petite ville dont le nom indique l'antique origine, et se termine pres de Galatz.

Le Pruth vient également de la Bukovine, entre en Moldavie par son extrémité la plus reculée près de Mamornitza, reçoit la Gigia grossie du Bachlui, ruisseau fangeux qui passe à Jassi, capitale de la principauté, coule non loin de Huch, où Pierre I[er] fut enveloppé avec son armée par les Turcs en 1711, et se perd dans le Danube pres de Réni.

La Valachie compte plus de quarante sources d'eaux minerales de toutes sortes; les plus fréquentées en Moldavie sont celles de Slanik, dans le district de Bakeo, de Borca dans celui de Neamtzo et de Strounga, non loin de la ville de Tirgo-Formos.

Climat, productions.

Le climat de la Moldo-Valachie réunit les extrêmes les plus opposés : en hiver, c'est le froid de Moscou; l'été, les chaleurs de la Grece. A proprement parler, on n'y rencontre que ces deux saisons, qui succèdent brusquement l'une à l'autre. L'hiver dure environ cinq mois, de novembre à la fin d'avril; pendant les quatre premiers, la neige couvre constamment la terre, et l'on ne peut voyager qu'en traîneau.

Peu de contrées d'ailleurs, en Europe, sont aussi favorisées de la nature. Aux vastes et fertiles plaines, auxquelles le Danube sert de ceinture, succèdent, du côté des Carpathes, de magnifiques pâturages, des forêts de bois propre à la construction, des salines de sel gemme qui peuvent rivaliser avec les meilleurs produits de ce genre en Europe, enfin des montagnes de sel recouvertes à peine d'une légère couche de terre, et que personne n'a jamais exploitées. La région moyenne, mêlée de plaines et de coteaux, de prairies et de bois, offre des aspects d'une beauté ravissante.

Les caractères des pays de plaines, des pays forestiers et des pays de montagnes, se réunissent dans ce territoire. Toutes les productions lui appartiennent : l'olivier et l'oranger sont les seuls arbres européens que le sol et le climat ne favorisent pas. Ses nombreux vignobles fournissent d'excellents vins, qui

n'attendent qu'une exploitation intelligente pour rivaliser avec les vins de France. Point de terrains stériles, point de landes. Un grand nombre de rivières, l'Olto, l'Argis, la Jalomnitza, la Bistritza, roulent des paillettes d'or arrachées aux flancs des montagnes. Ces mêmes montagnes renferment dans leur sein des mines inexploitées de mercure, de fer, de cuivre, de bitume, de soufre, de charbon de terre, etc. La cire, le miel, le tabac, le beurre, le laitage, les cuirs, les peaux, le lin, la graine jaune, la laine, la soie, le gros et le menu bétail, la volaille, le gibier, s'ajoutent à la richesse naturelle de ces contrées. Là toutes les céréales abondent; point de moyens artificiels pour stimuler la production; les engrais, les amendements sont inconnus. Le froment y donne seize ou même vingt-cinq fois la semence; le seigle, trente; le millet, trois cents (1). On y trouve des forêts entières d'arbres fruitiers, tels que poiriers, abricotiers, cerisiers. La plus grande partie des montagnes ressemble, pour la variété et la richesse des productions, aux plus beaux de nos jardins (2).

Revenu agricole, exportations, importations.

On compte dans les Principautés environ 3,700,000 hectares cultivés, dont la production annuelle est évaluée à 266,000,000 piastres, ou 88,000 francs : ce qui donne une moyenne de 24 francs par hectare. En Angleterre, cette moyenne est de 441, c'est-à-dire qu'un hectare de terre dans les Principautés rapporte environ le vingtième de ce qu'il rapporte en Angleterre.

La plus grande partie de la production est en céréales. Cette production a été évaluée ainsi pour les dernières années :

Froment. . . . . 4,500,000 hectol.
Maïs. 6,000,000
Seigle, orge, etc. 1,700,000

plus, 800,000 hectolitres de pommes de terre. Cette dernière culture est encore toute récente en Moldavie, et presque inconnue en Valachie (3).

(1) Michel Anagnosli, *la Valachie et la Moldavie*.

(2) Malte-Brun, *Géographie générale*.

(3) Chainoi, *loco citato*.

Sur cette quantité, les Principautés exportent annuellement près de 4,000,000 hectolitres de céréales, représentant une valeur approximative de 30,000,000 fr.

Les autres branches de l'exportation peuvent être classées et évaluées de la manière suivante :

Bêtes à corne et chevaux. . . . . 15,000,000 fr.
Sel. 2,800,000
Bois de construction, laines, peaux, suifs, cire, lin, vin, etc. , 11,000,000;

soit, en total, 58,800,000 fr. (1).

Le total de l'importation dépasse 50,000,000 francs, dont un tiers pour la Moldavie, et deux tiers pour la Valachie.

Les principaux articles d'importation sont les produits manufacturiers de Leipsick, qui arrivent dans les Principautés par la Bukovine, la Transylvanie et le Danube; les marchandises de Vienne, consistant en draps, chaussures, gants, voitures, instruments de musique, verrerie de Bohême, glaces, vaisselle, faïence, etc.; celles de Cronstadt (Transylvanie), consistant en objets d'un usage vulgaire, tels que grosse toile, couvertures, peaux tannées, papier, quincaillerie, ustensiles de ménage, poudre, plomb, etc.; les marchandises du Levant, consistant en produits coloniaux et épiceries, huiles, olives, caviar, salaisons, tabac, coton en fil, manufactures anglaises et françaises, fer et acier anglais, vins étrangers, etc.; les marchandises de la Russie, consistant en farine, poisson salé, ustensiles en cuivre, fourrures, etc., les marchandises de France, telles que soieries, draps, parfumerie, gants, livres, et articles de modes (2).

Villes principales.

Les Principautés comptent peu de villes importantes. Les seules que nous trouvions à mentionner sont :

Bucarest (*Bucuresci*), capitale de la Valachie, et résidence des princes depuis 1660, située au milieu d'une plaine dont une partie descend par une pente douce jusqu'au bord de la Dimbovitza,

(1) Ce chiffre représente la moyenne des dix années 1837-47, d'après les documents officiels.

(2) G. Chainoi, *loco citato*.

qui traverse la ville (1), offre de loin l'aspect d'un immense village de quatre lieues de tour, et percé de cinq grandes rues qui en forment les artères principales. L'espace compris entre ces rues, semé de maisons et de jardins, conserve le nom turc de *mahallé* (faubourg), et forme quatre-vingt-six paroisses portant chacune le nom d'une église. Suivant la statistique dressée par M. Vaillant, Bucarest renferme une population de plus de 100,000 habitants, y compris 5,000 étrangers et près de 9,000 Tsiganes. On y compte 10,000 maisons, 26 monastères, 130 églises grecques, 1 église catholique, 2 églises protestantes, 5 synagogues, 10 khans ou hôtelleries, 1 collége et 80 écoles. La ville d'ailleurs est peu riche en monuments. Les seuls qui méritent d'être cités sont : la métropole, l'hospice Brancovano, l'hôpital de Coltsa, et sa tour en ruines construite en 1715 par les soldats de Charles XII, et le couvent de Saint-Georges.

Giurgevo, sur le Danube, vis-à-vis de la forteresse turque de Routschouk, à 70 kilom. sud de Bucarest, doit son nom à un fort bâti anciennement par des navigateurs, sous l'invocation de saint Georges, *santo Giorgio*, dont les Turcs ont fait Giurgio, puis Giurgevo. Ses fortifications furent rasées en 1829, aux termes du traité d'Andrinople, et son territoire restitué par la Porte à la Valachie. C'est actuellement un des points les plus fréquentés des principautés, en raison du mouvement des bateaux à vapeur de la mer Noire et du Danube.

Braïla, autre port sur le Danube, à environ 72 milles de Bucarest, 60 de la mer Noire, et à 4 lieues de Galatz (Moldavie), n'était également, il y a une trentaine d'années, qu'une forteresse turque autour de laquelle se groupaient à peine quelques centaines d'habitants. C'est aujourd'hui une ville de 11 à 12,000 âmes. La forteresse, cédée à la Valachie, après le traité d'Andrinople, a été démolie, suivant une des clauses du traité, et le gouvernement en a fait don à la ville, qui a bâti, à l'aide des pierres provenant des démolitions, de vastes magasins sur le quai, destinés à recevoir les céréales. En effet, Ibraïla, déclaré en 1836 port franc, est devenu le point central de l'importation et de l'exportation de toute la Valachie par la voie maritime.

On peut encore mentionner, sur le territoire valaque, Tergovist (*Turguvici*) (10,000 hab.) sur la Jalomitza, ancienne capitale de la principauté, remarquable par son château, qui servit de résidence à Mircea et à Michel le Brave; *Craïova*, capitale de la petite Valachie (15,000 h.), Ploïesti, chef-lieu du district de Pracova (10,000 hab.)

La Moldavie ne renferme que deux villes importantes : Jassi et Galatz.

Jassi (l'ancien *municipium Jassiorum*) capitale de la principauté depuis 1529, bâti sur la pente d'un coteau assez élevé, au pied duquel coule le Bachlui, un des affluents du Pruth, à quatre lieues de la frontière russe, renferme une population de 50 à 55,000 habitants, sur lesquels on ne compte pas moins de 14,000 juifs. Les seuls monuments dignes d'attention que possède Jassi sont la tour de Basile le Loup, la nouvelle cathédrale, l'ancien palais nouvellement restauré, l'église dite des Trois-Saints, et le monastère de Frumos (Formosa).

Galatz (*Galatzi*), port franc (1), sur le Danube, près de l'embouchure du Pruth, et à 16 lieues environ d'Ismaïl, fait, de même qu'Ibraïla, une concurrence redoutable à Odessa pour l'exportation des blés et le commerce en général (2). La ville est divisée en deux parties : l'ancienne ville, d'un aspect sombre et repoussant, construite entièrement en bois, et pavée de poutres placées en travers de la chaussée, comme presque toutes les villes russes et moldo-valaques; et la ville moderne, bâtie à l'européenne sur la colline qui domine le Danube, et permet de découvrir la dernière chaîne des Balkans.

La France, l'Angleterre, l'Autriche, la Russie, la Grèce, la Sardaigne, entre-

(1) Un proverbe dit : *Dimbovitza, apa dolce, quine o bea, no se mai duce*, « Dimbovitza, eau douce ! qui la boit, ne s'en va plus. » Le nom même de Bucuresci, dérivé de *bucurie*, signifie « joie, plaisir. »

(1) Galatz a été déclaré port franc par un office princier en date du 28 août 1834.

(2) Voy., plus bas, les détails relatifs au commerce de Galatz et d'Ibraïla.

tiennent chacune des consuls ou des agents consulaires à Jassi, à Galatz et à Ibraïla. Ces mêmes puissances ont un agent et consul général à Bucarest; la Prusse et la Belgique également.

Population.

En 1832, la population des deux principautés réunies s'élevait à 3,299,362 âmes; savoir:

Valachie . . . 2,032,362
Moldavie . . . 1,267,000

En 1838, le gouvernement valaque ordonna un nouveau recensement qui accusa 413,000 familles; soit, à 5 individus par famille, un total de 2,065,000 habitants (1). Mais le recensement ne tenait compte que des classes contribuables, et laissait complétement en dehors toutes les classes non soumises à l'impôt, tels que les boyards, les ordres religieux, les esclaves des particuliers, les domestiques, etc., dont le nombre ne doit pas être évalué à moins de 170,000; en sorte que le chiffre réel de la population atteignait vers cette époque 2,235,000 individus. Cette même année, la statistique moldave accusait, d'après Colson, 1,419,000 âmes, ce qui donne, pour les deux principautés réunies, 3,754,000 âmes.

Cette même population est estimée aujourd'hui, en nombres ronds, par suite des accroissements successifs depuis 1839, à 4 millions d'individus, dont 2,500,000 pour la Valachie (2) et 1,500,000 pour la Moldavie (3).

Races.

La population des Principautés se partage, sous le rapport ethnographique, en deux grandes classes, la race roumaine ou indigène, et les races indigénées.

La première, sortie du mélange des anciens Daces et des nombreux colons romains que Trajan importa dans cette contrée, après l'avoir conquise, forme environ les neuf dixièmes de la population totale. Grands, robustes, beaux de visage, intelligents, les Roumains avec leur costume, que l'on dirait emprunté aux bas-reliefs de la colonne Trajane, rappellent, à la rudesse près de la physionomie, les fiers guerriers dont ils descendent. Cette mâle expression est remplacée chez eux par un air de tristesse et de résignation, résultat des longues souffrances qu'ils ont dû supporter. En effet, dit un historien contemporain, « il est peu de contrées, peu de populations qui aient été plus maltraitées, plus foulées, plus torturées; leur histoire n'est qu'un long martyre; et, quand on lit ce monstrueux récit de dévastations et de massacres, on s'étonne qu'il y ait encore là des habitants et quelques coins de terre cultivés (1). »

Les autres races, qui se sont adjointes peu à peu à la nation indigène, sont très-nombreuses. Je ne mentionnerai ici que les principales, celles qui ont retenu le plus de leur physionomie native; ce sont :

Les Grecs. Ce n'est guère que dans le courant du quinzième siècle que les Grecs commencèrent à s'introduire dans les Principautés pour y faire le commerce. Plus tard, la nomination des Phanariotes à la dignité d'hospodars en attira un grand nombre de Constantinople et des autres parties de la Turquie qui se fixèrent dans le pays et s'allièrent au familles indigènes, avec lesquelles ils ne tardèrent pas à se confondre.

Les Bulgares. Dès le septième siècle, et avant même leur conversion au christianisme, les Bulgares, établis sur les bords du Danube, envoyèrent des colonies dans la Dacie. A des époques plus récentes, les guerres entre la Porte et la Russie, notamment celles qui furent terminées par les traités de Jassi (1791) et d'Andrinople (1829), déterminèrent l'émigration d'un grand nombre de familles, qui vinrent s'établir sur le territoire valaque ou moldave, tandis que, au rebours, de nombreuses colonies de Moldo-Valaques, chassés de leur pays par

(1) J'ai suivi la moyenne adoptée par tous les statisticiens, et par les agents mêmes de l'administration chargés du recensement : cependant il résulterait, de recherches faites dans plusieurs localités, que cette moyenne serait un peu trop élevée, et ne devrait pas être calculée à plus de 4,75.

(2) G. Assaki, *Almanach valaque pour* 1848.

(3) 1,462,105, d'après la statistique dressée par N. Soutzo.

(1) Lavallée, *Histoire de l'Empire ottoman.*

le fléau des guerres et l'oppression de leurs princes, allaient chercher un refuge sur le sol ottoman. Les Bulgares des Principautés, comme ceux de la rive droite du Danube, sont agriculteurs et pasteurs.

Les Arméniens. Au onzième siècle, les invasions des Persans forcèrent un grand nombre d'Arméniens à se réfugier en Pologne et en Moldavie. De nouvelles émigrations plus considérables eurent lieu en 1342, 1418 et 1606. Le commerce du Levant en attira d'autres de Constantinople. Ces derniers, établis en général dans la basse Valachie et la basse Moldavie, ne parlent entre eux que le turc, tandis que leurs coreligionnaires fixés dans le haut pays, ont conservé l'idiome national : circonstance qui dénote assez leur double origine (1).

Les Juifs. Les Juifs des Principautés sont Espagnols ou Polonais. Les premiers viennent de Turquie où ils émigrèrent de l'Espagne et du Portugal au quinzième siècle, par suite des persécutions de Ferdinand et d'Isabelle la Catholique. Ils se prêtent facilement à la civilisation européenne, et se tiennent plus particulièrement en Valachie. Les seconds, dont la Moldavie fourmille, et qui composent le tiers de la population de Jassi, sont venus de la Russie et de la Pologne autrichienne, fuyant, d'une part, le recrutement, de l'autre, les troubles de la Gallicie. Leur physionomie a quelque chose de tatare ; et M. Vaillant croit reconnaître en eux ces Avars qui, au neuvième siècle, embrassèrent le judaïsme. Le titre de *chagan* ou *khagan* que portent leurs rabbins, et qui était celui du chef des Avars, lui en paraît une assez forte présomption. « Banquiers, agents de change, marchands, colporteurs, courtiers, cabaretiers, artisans, distillateurs, il n'y a pas de bourg ou de village où ils n'aient su faire fructifier leur industrie, ni de ville où ils n'aient des établissements. Ils parlent en général un allemand corrompu, et en partie le russe et le polonais (2). » Les Juifs venus de Turquie se reconnaissent, au contraire, à leur idiome espagnol.

(1) N. Soutzo, *loco citato*.
(2) *Ibid*.

Les Tsiganes ou *Bohémiens*. — Les Tsiganes sont, d'après l'opinion la plus accréditée (1), une race hindoue qui aurait émigré en Turquie à la suite des armées de Timour (Tamerlan) après la prise de Delhi en 1399, et se serait répandue de là dans le reste de l'Europe, où ses hordes nomades sont connues sous différents noms (2). Dans leur propre langue qui est un dialecte indien, tenant au sanskrit, ils s'appellent *Roumna-châl* ou *Roumi*, c'est-à-dire *hommes errants ;* dénomination très-juste, car ils sont généralement nomades, exerçant les métiers de maréchal, de chaudronniers, de musiciens, jongleurs, diseurs de bonne aventure, etc.

On rapporte communément à l'année 1417, sous le règne d'Alexandre le Bon, la première apparition des Tsiganes dans les principautés danubiennes. M. Bataillard, d'après deux chartes découvertes récemment dans les archives du monastère de Tismana, dans la petite Valachie, la fixe à une époque quelque peu antérieure, qu'il ne précise toutefois pas. Suivant cet auteur, non-seulement les Bohémiens existaient déjà en Valachie au milieu du quatorzième siècle, mais ils y étaient déjà, comme aujourd'hui, à l'état d'esclaves (3). Pour ce qui est de l'origine de cet asservissement, sans exemple dans les autres contrées de l'Europe, on l'ignore complétement.

Les Tsiganes, dans les Principautés, se distinguaient autrefois en Tsiganes de l'État, des monastères et des particuliers. En 1844, un office des princes Alexandre Ghika et Michel Stourdza, ayant proclamé l'affranchissement des deux premières catégories, celles-ci ont

(1) Consultez, sur l'origine et la langue des Bohémiens, les savantes recherches de MM. Vaillant, Paul Bataillard, Renzi, etc.
(2) *Bohémiens, Égyptiens*, en France; *Gypsies*, en Angleterre; *Tchinganés*, en Turquie; *Tzugan*, en Russie; *Cigany*, en Hongrie; *Cykan*, en Bohême; *Zigeuner*, en Allemagne; *Caird* et *Keidenez*, c'est-à-dire païens, en Écosse et en Hollande; *Fante* et *Fanter*, en Norwége; *Zingari*, en Italie; *Gitanos*, en Espagne, etc.
(3) Bataillard, *Nouvelles recherches sur l'apparition et la dispersion des Bohémiens en Europe*.

été assimilées aux paysans cultivateurs, et soumises comme elles à l'impôt.

Considérés sous le rapport de leurs occupations et de leur genre de vie, les Tsiganes se divisent en trois classes : 1° les *Lajaches*, nomades, formant des corporations et exerçant divers métiers, fabricants de cuillers et d'ustensiles de bois (*lingourari*, de *lingouræ*, cuiller), conducteurs d'ours (*oursari*), maquignons, forgerons, etc.; 2° les *Vatraches*, sédentaires, (de *vatra*, foyer), cultivateurs et domestiques; les *Nototsi*, païens, demi-sauvages et demi-nus, toujours errants, vivant de rapines, ou servant de manœuvres dans les bâtisses.

Les deux Principautés réunies renferment environ 250,000 Tsiganes, dont 150,000 pour la Valachie, et 100,000 pour la Moldavie (1). Le rapport des affranchis aux esclaves peut s'évaluer, d'une manière générale, aux deux cinquièmes.

Partage de la population par classes.

Le règlement organique de 1831 divise la population des principautés en deux grandes catégories : les privilégiés et les contribuables.

La première est composée de tous les individus exempts d'imposition, quel que soit leur rang ou leur position dans l'État, tels que boyards, employés de tous grades, prêtres, moines, religieux, soldats, domestiques, Tsiganes des monastères et des particuliers, etc. Leur nombre, pris en masse, ne doit pas être évalué à moins de 680,000 pour les deux principautés.

La classe des contribuables comprend :

1° Les négociants et artisans, désignés sous la qualification de *patentés ;* ils sont divisés en trois catégories, suivant l'étendue de leur trafic ou la nature de leur industrie, et supportent une taxe annuelle de 60 à 240 piastres (20 à 80 francs). Ils sont environ 120,000, dont 50,000 pour la Moldavie.

2° Les paysans cultivateurs, évalués à 640,000 familles ou 3,200,000 individus, pour les deux principautés (1).

En récapitulant nous avons :

		Valachie.	Moldavie.	Total.
Privilégiés. . .		370,000	310,000	680,000
Contribuables.	Négociants et artisans. . .	70,000	50,000	120,000
	Paysans cultivateurs. .	2,000,000	1,200,000	3,200,000
				4,000,000

Ainsi, plus d'un sixième de la population, dans la Moldo-Valachie, est exempt d'impôts. Les classes laborieuses déshéritées, celles qui n'ont aucun droit dans l'État, en supportent seules les charges.

Les quelques éclaircissements où nous allons entrer feront ressortir encore mieux cette inégalité.

Ce qu'on appelle la *boyarie*, ou noblesse, ne fut réellement instituée dans les Principautés que vers la fin du quinzième siècle. « Jusque-là, dit M. Vaillant, tout homme d'armes portait le titre de boïer, que portaient anciennement les colons romains au huitième et au neuvième siècles, alors qu'ils conduisaient encore à la guerre des chars armés de faux et attelés de bœufs. Tout maître de char armé en guerre s'appelait boïer (*bovis herus*), comme tout maître de cheval équipé s'appelait cavalier (*cavali herus*) (2). » Ce titre, tant que la guerre durait, entraînait l'exemption de toute contribution ou charge personnelle.

Les grades auxquels on parvenait dans la hiérarchie militaire étaient personnels. Le fils ne pouvait hériter du titre paternel; et, comme tout Romain alors était soldat, tous les citoyens servant l'État, le juge comme l'employé civil, recevaient un titre militaire.

Radu ou Rodolphe IV, prince de Valachie, à la fin du quatorzième siècle conçut le premier l'idée de fabriquer une noblesse, sur le modèle de la noblesse

(1) M. N. Soulzo compte, en Moldavie, 12,198 familles seulement de Bohémiens, dont 4,163 familles à l'État, 3,535 aux monastères et 4,500 aux particuliers. Mais ce chiffre est vraisemblablement trop faible. — Quant au chiffre total de la population tsigane ou bohémienne en Europe, il est évalué par M. Vaillant à 767,000 individus. Voy. *l'Illustration* du 29 juillet 1854.

(1) *Question économique des Principautés danubiennes* (par N. Balcesco); Paris, 1850.

(2) Vaillant, *la Roumanie*.

byzantine, en convertissant en titres les offices de cour. Ces titres, au nombre de dix-neuf, donnèrent lieu à trois classes de boyards.

La première classe comprenait :

1° Le grand *ban* de Craiova, gouverneur de cinq districts;

2° Le grand *vornik*, ministre de l'intérieur;

3° Le grand *logothète*, ministre de la justice;

4° Le grand *spathar*, chef des armées;

5° Le grand *vestiar*, ministre des finances;

6° Le graud *postelnik*, ministre des affaires étrangères.

Les boyards de la seconde classe étaient, comme les premiers, au nombre de six; ils portaient un bâton en argent, mais point de barbe, ce privilége appartenant exclusivement aux grands boyards. Les voïvodes les appelaient *Mes fidèles boyards*. Ils avaient place dans le conseil des six grands boyards, mais pas de voix délibérative, si ce n'est lorsque le voïvode demandait leur avis (1).

Ces six boyards de seconde classe étaient :

1° Le grand *aga*, préfet de police et capitaine des chasseurs;

2° Le grand *cluciar*, fournisseur général de l'armée;

3° Le grand *paharnik* (échanson), qui versait à boire les jours de cérémonie;

4° Le grand *stolnik*, intendant de la cour;

5° Le grand *caminar*, qui commandait la garde du palais;

6° Le grand *commis*, qui inspectait les écuries de l'État.

Ces deux classes de boyards prenaient place au conseil dans les jours ordinaires.

La troisième classe, composée de sept boyards, y siégeait seulement dans les grandes occasions. C'étaient :

1° Le grand *serdar*, chef de la cavalerie;

2° Le grand *slandjiar*, qui commandait le service du palais;

3° Le grand *pitar* qui surveillait le service des vivres de l'armée;

4° Le grand *armash*, inspecteur des prisons;

(1) Kogalneceano, *Histoire de la Valachie et de la Moldavie*; Berlin, 1837.

5° Le grand *portier*, maître des cérémonies;

6° Le grand *satrar*, inspecteur des tentes de l'armée;

7° Le grand *cluciar de Arié*, inspecteur des magasins de l'armée.

Ces charges étaient en même temps militaires et civiles; chaque haut dignitaire avait sous lui deux ou trois lieutenants. Le grand commis, par exemple, avait à son service un second et un troisième commis et une foule de sous-commis. Il en était de même des autres grands employés.

En temps de guerre, toute cette poussière de petits boyards prenait les armes, et avait chance d'arriver aux premières dignités; mais, en temps de paix, elle se mettait au service des grands boyards fonctionnaires, et jouissait des mêmes priviléges qui leur étaient accordés. — Les fonctions n'étaient données que pour une année; mais tous les dignitaires, grands et petits, au sortir de charge conservaient leurs titres, ce qui multipliait le nombre des boyards.

Cette institution fut en grande partie l'œuvre du patriarche Niphon, qui vint de Constantinople dans les Principautés sous le règne de Rodolphe, et y introduisit les mœurs et les usages grecs (1).

L'arrivée des Phanariotes dans les Principautés faussa encore davantage le principe déjà altéré, et engendra une foule d'abus. L'ancienne aristocratie roumaine, issue en Valachie comme dans le reste de l'Europe des luttes du moyen âge, et qui s'était distinguée constamment par son courage et son patriotisme, était en grande partie éteinte, ou n'avait plus d'existence politique. La plupart de ses membres avaient succombé dans les guerres contre les Magyars et les Polonais. Ses derniers représentants étaient tombés à Kalougareni, avant la transformation politique de la Roumanie. Aussi ne reste-t-il plus trace aujourd'hui des anciennes familles princières : le dernier rejeton supposé des Brancovano est mort sans postérité il y a une vingtaine d'années

(1) Les *Principautés roumaines*, par Bolintineano, 1854.

En 1716, Nicolas Maurocardato, premier prince phanariote de Valachie, ayant rendu une loi aux termes de laquelle l'indigénat s'acquérait par le mariage avec une indigène, les Principautés furent livrées en proie à une foule d'aventuriers grecs, la plupart originaires de Constantinople et de la Turquie, qui envahirent le pays à la suite des princes, et devinrent, grâce aux emplois qu'ils obtinrent, la source d'une aristocratie nouvelle, avilie, corrompue, âpre au gain, étrangère au pays, qu'elle pillait sans vergogne, et qui les flétrit du nom de *clocoï* (parvenus) (1). L'intrusion de cette noblesse exotique, organisée plus tard à la russe, acheva de plonger dans la misère et dans l'oubli les quelques restes de la gentilhommerie roumaine. Aussi voit-on aujourd'hui les vrais nobles des Principautés, ceux qui sont encore désignés comme tels dans les registres de l'état civil, et les seuls dans le pays qui aient des droits héréditaires, porter des sandales et conduire la charrue. Il ne leur reste plus de leur ancienne illustration que de vieilles chartes poudreuses que la plupart ne sauraient déchiffrer, et le titre de nobles d'origine (*neamuri*), qui les place dans la classe des non-contribuables : seule distinction légale établie entre eux et les autres cultivateurs, au milieu desquels ils se font remarquer encore par un reste de fierté native empreint sur leur physionomie (2).

La boyarie, telle qu'elle a été établie par le règlement organique, d'après les constitutions de Pierre le Grand concernant la noblesse russe, consiste moins en des titres qu'en des rangs assimilés à des grades militaires. Les rangs sont décernés par les hospodars. Quiconque occupe un emploi dans l'État a un rang, et par conséquent est boyard. La boyarie ne forme donc point une caste close, elle se renouvelle sans cesse à sa base. Le soldat en devenant officier, le scribe qui a passé quelques années au service de l'État, deviennent nobles eux et leur progéniture jusqu'à la deuxième génération (1).

On compte en Valachie 3,200 familles de boyards et 2,800 en Moldavie (2) présentant un total de 30,000 individus.

Ces boyards se divisent en deux catégories, les grands et les petits boyards.

Les grands boyards, au nombre de 70 pour la Valachie et de 300 pour la Moldavie, composent une oligarchie qui concentre entre ses mains tout le pouvoir de l'État. Cette distinction a été introduite par le règlement organique; jusqu'à cette époque il n'existait aucune différence de boyard à boyard, quant à l'exercice des droits politiques.

Le même règlement fixe de la manière suivante le rapport des rangs de la boyarie aux grades militaires :

1. *Logothète* (du grec), grand chancelier.
2. *Vornik* (du slave), chambellan.
3. *Hetman* (du tatare), chef de la milice.
4. *Vestiar* (du latin), chef de la trésorerie.
5. *Postelnik*, chef de la secrétairerie d'État.
   (Le logothète, le vornik et le posteinik forment la première classe de la boyarie, et correspondent par le rang aux grades les plus élevés de la hiérarchie militaire.)
6. *Aga* (du turc), chef de la police, rang de colonel.
7. *Spathar* (du grec), porte-épée, rang de major.
8. *Bano* (du slave).

9. *Comis* (du latin), écuyer. 10. *Caminar* (du grec) inspecteur des feux. 11. *Paharnik* (du roumain, échanson). 12. *Serdar* (du turc), chef, capitaine. 13. *Stolnik* (du slave), pourvoyeur.	Rang de capitaine.
14. *Medelintchiar* (du slave), sommelier. 15. *Clautchiar* (du slave), porte-clef. 16. *Sloudjiar* (du slave), aide. 17. *Pitar* (du grec), pitancier. 18. *Jignitchar* (du grec), cellerier. 19. *Chatrar* (du roumain), dresseur de tentes (3).	Rang de lieutenant et de sous-lieutenant.

(1) En Valachie, sur trente familles de grands boyards, il n'y en a que dix-neuf qui remontent au delà de vingt ans. En Moldavie, c'est à peine si on pourrait trouver une famille sur dix qui date de plus haut que Jean Stourdza en 1828. (G. Chainoi, *loco citato*).

(2) G. Chainoi *loco citato*.

(1) *Ibid.*

(2) 3,750, suivant M. N. Soutzo, en y comprenant les fils de boyards.

(3) Ce tableau des rangs se rapporte à la Moldavie; leurs dénominations et leurs assimilations diffèrent un peu pour la Valachie. Ici, par exemple, le rang le plus élevé est celui de bano, ancien titre de gouverneur

La classe intermédiaire n'existe, pour ainsi dire pas, dans les Principautés. Les négociants et les artisans patentés, qui représentent ce qu'on pourrait appeler la bourgeoisie roumaine, confondus jusqu'à ces derniers temps avec les prolétaires, n'étaient comptés pour rien dans l'État. Cependant cette classe, la seule qui soit véritablement en progrès, malgré les entraves apportées à son développement, a acquis une certaine importance politique depuis les événements de 1848.

Passons donc tout de suite aux paysans cultivateurs.

Ils se divisent en deux catégories : les *mosneni*, ou petits propriétaires, au nombre de 70,000 en Valachie et 50,000 en Moldavie; et les paysans corvéables, dont le nombre dépasse 3 millions, répartis sur les domaines des boyards, des monastères et de l'État (1).

La condition faite au paysan moldo-valaque par le règlement organique et les règlements antérieurs, comme aussi la constitution même de la propriété et les lois qui la régissent, n'ont pas d'analogue précis dans les autres contrées de l'Europe. Le paysan, sans être attaché à la glèbe, ne peut cependant quitter la terre qu'avec l'autorisation du propriétaire; de son côté, le propriétaire ne peut disposer que de la portion de terre dont le paysan ne fait aucun usage, et que la loi limite au tiers de la propriété.

Le règlement établit trois classes de paysans. Chaque paysan de première classe reçoit du propriétaire, en Valachie, 9 pogones (2) (environ 4 hectares et demi) de terre cultivable, à savoir :

1 pogone, ou un demi-hectare, pour maison et jardin;

3 pogones, ou un hectare et demi, de terrain de labour.

3 pogones de prairie à foin.

2 pogones, ou un hectare, pour pâturage. Pour le surplus du terrain, si le paysan en a besoin et s'il peut le cultiver, il doit traiter avec le propriétaire de gré à gré.

Le paysan doit, en retour, au propriétaire pour le loyer de son terrain :

1° L'équivalent de *douze* journées de travail, d'*une* journée de labour, d'*une* journée de transport de bois, et *quatorze* jours d'*obatchie* ou corvée, fixé par le règlement à 98 ¼ piastres, soit environ 33 fr. (1).

2° La dîme sur tous les produits, valeur variable, évaluée en moyenne à 30 piastres (10 francs).

3° Un droit de monopole sur tous les objets de consommation, y compris les objets de première nécessité, tels que pain, vin, eau-de-vie, etc., évalué à 50 piastres (ou 17 francs) (2).

Ces redevances, qui donnent un total d'environ 60 francs pour le loyer annuel de 4 hectares et demi de terrain, paraîtront modiques en France et en Angleterre. Mais si l'on songe, d'une part, que dans les Principautés l'hectare de terrain ne se paye pas, prix moyen, plus de 45 francs, d'autre part, que la Moldo-Valachie n'a pas de routes, que le cinquième de la terre est à peine exploité, que les habitants seuls des villes et du bas Danube trouvent à vendre leurs produits, que le paysan est seul à supporter les charges de l'État, les autres habitants étant exempts de toute

du banat de Craiova; le spathar correspond au hetman, et occupe le quatrieme rang dans la hiérarchie. *Hetman* et *vestiar* étaient d'anciens rangs nobiliaires : aujourd'hui ce ne sont plus que de simples dénominations servant à désigner le chef de la milice et le ministre des finances.

(1) « Pour leur part, deux mille familles de boyards en ont 200,000 corvéables en Valachie. En Moldavie, 60,000 familles de paysans cultivent les biens des couvents; 130,000 familles sont exploitées par un millier de boyards. » (*Question économique des Principautés danubiennes*, p. 35, en note).

(2) La mesure agraire en Valachie est le pogone, équivalant à 1/2 hectare. Le pogone contient 24 perches de long sur 6 de large; la perche vaut 3 *stagènes*, de 8 palmes chacune. La superficie du pogone est donc de 1296 stagènes carrés.

(1) 1 piastre valaque, fr. 0,35.

(2) Le règlement organique concède une plus grande part de terrain au paysan moldave; en revanche, il exige plus de lui. Voyez sur ce point, et pour les développements relatifs à la constitution de la propriété, la brochure, citee plus haut, de N. Balcesco.

contribution aussi bien que du service militaire et de la corvée des routes, l'on ne tardera pas à voir que ces conditions, legères en apparence, deviennent en réalité désastreuses, puisque le paysan paye la portion de terrain qui lui est prêtée, un loyer égal à quatre fois l'intérêt à 5 pour 100 de la valeur de ce terrain.

§ 2.

Gouvernement et administration.

Règlement organique de 1831. — Gouvernement. — Pouvoir et liste civile du hospodar. — Ministère. — Assemblée générale extraordinaire. — Assemblée générale ordinaire. — Division administrative. — Tableau des districts avec leurs chefs-lieux. — Division judiciaire. — Hauts divans judiciaires. — Divans d'appel. — Tribunaux ordinaires. — Tribunaux de commerce. — Division ecclésiastique. — Église grecque. — Église catholique. — Force armée. — Armée permanente. — Trabants, ou gendarmerie. — Gardes-frontieres. — Finances. — Budgets de la Valachie et de la Moldavie. — Commerce. — Importance des ports d'Ibraïla et de Galatz.

Les Principautés jouissant, aux termes des traités, d'une législation et d'une administration intérieure indépendantes (1), sont régies par un règlement connu sous le nom de Règlement organique, et qui a été promulgué en 1831, d'après les stipulations de l'acte séparé de la convention d'Ackerman (2).

Gouvernement.

Chaque principauté est administrée par un prince ou hospodar (1), élu à vie par l'assemblée générale extraordinaire (2).

En cas de mort, ou d'abdication, ou de destitution, les ministres de l'intérieur et de la justice, et le président du haut divan (en Moldavie), composent, sous le nom de *caïmacamie*, une administration provisoire jusqu'à la nouvelle élection.

Le hospodar jouit d'une liste civile annuelle de 600,000 francs.

Le hospodar est le représentant du pouvoir exécutif, et participe, avec l'assemblée générale ordinaire, à la puissance législative. Il nomme à tous les emplois et choisit ses ministres, qui sont au nombre de cinq, savoir :

Le ministre de l'intérieur, le ministre de la justice, le ministre de l'instruction publique et du culte, le ministre des finances et le secrétaire d'État (*postelnik*), chargé du département des affaires étrangères.

Le commandement en chef de la milice est confié à un général ou *spathar* (en Moldavie, *hetman*) qui fait partie du conseil des ministres, ou grand conseil administratif.

C'est à ce conseil que les hospodars Ghika et Stirbey, lorsqu'ils quittèrent les Principautés au mois d'octobre 1853, remirent les rênes de l'administration.

Il existe, en outre, un deuxième conseil, dit conseil administratif ordinaire, composé du postelnik, du ministre des finances, et du ministre de l'intérieur, président.

La police est sous un chef qui a le titre d'*aga*.

L'assemblée générale extraordinaire, à laquelle appartient l'élection du prince,

(1) Art. 5 du traité d'Andrinople.

(2) « Les troubles survenus dans les dernières années en Moldavie et en Valachie ayant porté la plus grave atteinte à l'ordre dans les diverses branches de l'administration intérieure, les hospodars seront tenus de s'occuper dans le moindre délai, avec les divans respectifs, des mesures nécessaires pour améliorer la situation des Principautés confiées à leurs soins; et ces mesures feront l'objet d'un règlement général pour chaque province, lequel sera mis immédiatement à exécution. »

(*Acte séparé de la convention d'Ackerman.*)

(1) *Hospodar* ou *gospodar* est un mot slave, dont la signification est la même que celle de *domnu* (*dominus*, seigneur), ancien titre des princes indigènes. En 1717, les Phanariotes remplacèrent le titre de hospodar par celui de *bey*, sous lequel les Turcs désignent encore les princes régnants de Valachie et de Moldavie.

(2) D'après le dernier acte conclu entre la Russie et la Porte (traité de Balta-Liman, du 1er mai 1849), les hospodars n'ont été nommés, cette fois seulement, que pour sept ans.

est composée, en Valachie : 1° du métropolitain de Bucarest, et des trois évêques de Bouzéo, de Rimnik et d'Argis ; 2° de 50 boyards de premier rang ; 3° de 73 boyards de deuxième rang ; 4° des députés nobles des districts, à raison de deux par district ; 5° de 27 députés des corporations ; en tout, 190 membres.

L'assemblée générale extraordinaire en Moldavie ne compte que 132 membres, recrutés de la même manière.

En dehors de cette assemblée, l'assemblée générale ordinaire, ou législative, délibère sur toutes les propositions du gouvernement, et contrôle les dépenses de l'État.

L'assemblée générale ordinaire de Valachie est composée de 43 députés, savoir :

Le métropolitain, et les 3 évêques diocésains ; 20 députés pris dans la classe des grands boyards ; 1 député des grands boyards de Craïova ; 19 députés des districts, choisis par les 3,000 électeurs qui constituent la masse de la noblesse inférieure.

L'assemblée générale ordinaire de Moldavie n'est composée que de 35 députés. Le système de recrutement y est le même, avec la différence que le corps des grands boyards y est plus nombreux, et compte 300 familles au lieu de 70.

Division administrative.

Chaque principauté est divisée en districts ou départements, administrés par un *ispravnik*. Les districts sont subdivisés en arrondissements, auxquels sont préposés des surveillants sous les ordres de l'ispravnik. L'arrondissement est composé de plusieurs communes.

La Valachie renferme 18 districts, 95 arrondissements et 3,590 communes ; la Moldavie 13 districts, 63 arrondissements et 1,933 communes.

Voici le nom des districts, avec leurs chefs-lieux :

VALACHIE.

Hauts pays.	1. Romnik Sarat.	Romnik-Sarat.
	2. Buzeù.	Buzeù.
	3. Saculeni . . .	Bucovù.
	4. Pracova. . . .	Ploiesti.
	5. Dimbovitza. .	Turguvici (Tergovist.)
	6. Rouscelù. . .	Campù-Lungù.
	7. Argis. . . .	Pitesti
	8. Romnik-Valceà.	Romnik.
	9. Gorgi.	Turgujilù.
	10. Mehedinti. . .	Cernelz.
Bas pays.	11. Dolgi.	Craiova.
	12. Romanati. . .	Caracala.
	13. Oltù.	Slatina.
	14. Tele-Orman .	Zimniceà.
	15. Vlasca	Giurgevo.
	16. Jalomiça. . .	Calarach.
	17. Ilfovù.	Bucuresci (Bucarest.)
	18. Ibraila.	Ibraila.

MOLDAVIE.

Haut pays.	1. Nemtzo. . . .	Piatra.
	2. Dorohoi . . .	Mikhalii.
	3. Snciava . . .	Falticeni.
	4. Rômano . . .	Rômano.
	5. Botochani. . .	Botochani.
	6. Jassi	Jassi.
Bas pays.	7. Bakeù.	Bakeù.
	8. Putna.	Fokchani.
	9. Tekoutsi. . .	Tekoutsi.
	10. Vaslui. . . .	Vasini.
	11. Tulova. . . .	Burialù.
	12. Falichi. . . .	Houch.
	13. Covurini. . .	Galatsi (Galatz.)

La Valachie compte, d'après Colson, 22 villes, 12 bourgs, 3,590 villages ; la Moldavie, d'après M. N. Soutzo, 44 villes et 1,933 villages.

14 villes en Valachie (1) et 6 en Moldavie (2), sont constituées en municipalités. Elles ont chacune une caisse communale alimentée par les octrois, et dont les fonds sont affectés spécialement à leur entretien, au pavage et à l'éclairage des rues, à l'extinction des incendies. Les municipalités sont composées de 5 membres à Bucarest et à Jassi, et de 4 dans les autres chefs-lieux, élus pour trois ans par le suffrage universel au second degré (3).

Division judiciaire.

L'administration judiciaire dans les Principautés comprend :

2 cours de cassation, ou hauts divans judiciaires, séant à Bucarest et à Jassi ;

3 divans d'appel, dont 2 en Valachie (Bucarest et Craïova) et 1 seul en Moldavie (Jassi) ;

31 tribunaux de première instance (18

(1) Ce sont : Bucarest, Fokchani, Ibraila, Tergovist, Ploiesti, Cumpù-Lungù, Pitesti, Slatina, Caracala, Romnik, Vellokna, Turgulilù, Cerneiz, et Fokchani.

(2) Ce sont ; Jassi, Fokchani, Galatz, Botochani, Burlalù, Rômano.

(3) Vaillant, *la Roumanie*.

en Valachie, 13 en Moldavie), siégeant au chef-lieu de chaque district;

3 tribunaux de commerce, à Bucarest, à Craïova (Valachie), et à Galatz (Moldavie).

De plus, il existe dans chaque village une espèce de jury dont les attributions sont analogues à celles de nos juges de paix, et composé de trois villageois élus annuellement par la commune. Leurs séances se tiennent le dimanche, au sortir de l'église, dans la maison et sous la présidence du *papas* (prêtre).

Division ecclésiastique.

Les Roumains des Principautés suivent la religion grecque orientale. Chacune des deux provinces est régie spirituellement par un métropolitain dépendant du patriarche de Constantinople. Toutefois, cette sujétion n'est que nominale, et se borne à une *aumône* que les métropolitains envoient au patriarche lors de leur installation (1).

Le métropolitain de Valachie prend le titre de métropolitain de Hongro-Valachie, et a pour suffragants les évêques de Buzeû, de Rimnik et d'Argis.

Le métropolitain de Moldavie a pour suffragants les évêques de Rômano et de Houch.

Les deux métropolitains président les assemblées, dont les évêques font partie.

Un tribunal ecclésiastique, qui fonctionne sous leur direction, juge les différends entre maris et femmes, et a la faculté de prononcer le divorce.

Le clergé, comme dans toute l'Église grecque, se divise en deux ordres : les caloyers, ou moines de Saint-Basile, qui sont assujettis au célibat, et les prêtres séculiers, qui peuvent se marier avant d'entrer dans les ordres.

Les premiers seuls peuvent arriver aux hautes dignités de l'Église. Ils se subdivisent en quatre classes :

1° L'archevêque métropolitain et les évêques diocésains;

2° Les *archimandrites*, qui administrent les monastères, soit grecs (1), soit indigènes, en qualité de prieurs (*higoumènes*);

3° Les *ieromonachi* ou moines consacrés prêtres, et pouvant dire la messe et administrer les sacrements;

4° Les simples frères.

Les prêtres séculiers, sous le nom de *papas*, sont chargés des fonctions ordinaires du culte dans les paroisses, et sont exempts, ainsi que les caloyers, de toute contribution

On compte, dans les principautés, environ 80,000 catholiques, dont 45,000 en Moldavie. Ces derniers sont divisés en quatre vicariats, administrés par des délégués de l'évêque visitateur de Jassi : le vicariat de Jassi (7,129 fidèles), celui du Sereth (13,729), celui de Bistrizza (16,969,) celui de Trotuch (6,490).

Les paroisses avec leurs succursales sont administrées par des abbés appartenant au chapitre des Minorites de Saint-François. Dans toute la Principauté, il y a 73 églises catholiques, dont 2 cathédrales, l'une à Jassi et l'autre à Bakû jadis évêché, 17 paroisses et 54 succursales (2).

Toutes les autres religions sont tolérées en Moldo-Valachie, à l'exception de la religion musulmane, les Turcs ne pouvant, aux termes des capitulations, ni séjourner dans le pays, ni y entretenir de mosquées.

Force militaire.

La force militaire des Principautés, formée pour la garde d'honneur des hospodars, le service des quarantaines, des douanes et de la police intérieure, comprend l'armée régulière ou milice,

(1) « On a souvent demandé s'il y a quelque différence entre la religion grecque professée en Russie, et la religion grecque du rit oriental professée dans les Principautés. Les Valaques considèrent les Russes comme schismatiques, parce qu'ils ne reconnaissent pas le patriarche de Constantinople comme chef de leur Église, et ne reçoivent pas non plus l'onction sainte de Constantinople. Il y a en outre quelque différence dans les carêmes et dans quelques autres détails de liturgie. » (Bolintineano, *Les Principautés Roumaines.*)

(1) Ou monastères *dédiés* aux saints-lieux. Voyez plus bas les développements relatifs à cette grave question.

(2) *Calendrier moldave* de 1845.

la gendarmerie et les gardes-frontières.

L'armée régulière, en Valachie, se compose de 2 régiments d'infanterie, 3 escadrons de cavalerie, deux batteries légères d'artillerie et une compagnie de pompiers, formant un effectif de 6,000 hommes.

L'armée est commandée en chef par le grand spathar.

Le recrutement ne pèse que sur les paysans contribuables; les boyards, les négociants, les artisans, les tsiganes, les juifs et les domestiques, sont exempts de service.

Il s'opère à raison de deux hommes sur cent familles. Tout individu servant sous le drapeau exempte sa famille de l'impôt pendant toute la durée de son service. Cette exemption devient viagère s'il a servi trois termes, c'est-à-dire dix-huit ans.

La gendarmerie (*trabants* ou *dorobantz*, fut instituée en 1832 pour le service de l'administration, et divisée à cet effet en caporalats de dix hommes chacun. Trois de ces caporalats sont attachés à chaque préfecture, et un à chaque sous-préfecture.

Le corps entier se compose de 17 compagnies, formant deux régiments commandés chacun par un colonel.

Les trabants sont obligés de servir à cheval, armés et équipés à leurs frais. Leurs maisons sont exemptes de la capitation et du recrutement.

Les gardes-frontières (*cordonasi*) furent établis en 1834, « pour garder, sous la surveillance de l'armée, les piquets et les sentiers d'entre les points, quarantaines ou comptoirs de change, confiés à la garde spéciale des troupes régulières, tout le long de la rive du Danube et sur la ligne de la frontière de terre (1). » Les obligations des villages auxquels est confiée la garde d'un de ces piquets sont : 1° d'avoir toujours sur le point qui leur est confié quatre hommes armés et deux bateliers; 2° d'avoir et d'entretenir les barques et les logements nécessaires pour les gardiens. En revanche, ils sont exempts du recrutement et de la levée des trabants. Ce dernier corps forme également 2 régiments sous le commandement de 2 colonels, avec 20 compagnies; 12 sur la ligne du Danube et 8 sur la frontière d'Autriche.

(1) Tous les villageois contribuables des villages riverains des frontières en état de porter les armes sont tenus de se former en groupes de 6 hommes, et chaque groupe de servir une semaine. La garde d'un piquet est confiée à 120 familles.

(Extrait d'un travail publié, en roumain, par N. Balcesco, et traduit par M. Vaillant dans la *Revue de l'Orient* de 1845).

En résumant, nous avons :

Armée régulière. . .	6,000 hom.
Trabants.	4,800
Gardes-frontières. . .	6,644
	17,444 hom.

Pour la Moldavie, nous avons :

Armée régulière. . .	3,540 hom.
Trabants.	1,800
Gardes-frontières. . .	5,000
	10,340 hom.

Total général pour les deux principautés : 27,784 (1)

Finances.

Les Principautés ont deux sortes de revenus. Revenus directs : contribuables ou patentés, Tsiganes de l'État, juifs, colons et protégés étrangers (en Moldavie.) Revenus indirects : ferme des salines, douanes, domaine de l'État, droit de pacage, exportation du bétail, taxe des rangs et des procès, etc.

Les dépenses se composent du tribut à la Porte Ottomane, fixé à 2 millions de piastres turques (460,000 fr.) pour la Valachie et 1 million (230,000 fr.) pour la Moldavie, de la liste civile des hospodars, formant ici 1/8, là 1/10 du revenu total, des salaires des employés, etc.

Le budget annuel des deux principautés peut s'établir de la manière suivante :

Valachie (2).

Revenus. . . .	5,315,000 fr.
Dépenses. . . .	4,831,000
Reste. . .	484,000 fr.

Moldavie.

Revenus.	4,663,000 fr.
Dépenses.	4,665,000

(1) *Rapport du général Maghero.*
(2) D'après Vaillant.

Commerce.

J'ai dit précédemment en quoi consistait le commerce des Principautés, et quel chiffre atteignaient leurs importations et leurs exportations.

La presque totalité de ces échanges, dont Bucarest et Jassi sont les deux grands dépôts, s'effectue par la voie d'Ibraïla et de Galatz.

Depuis une période de quinze années, le chiffre du commerce de ces deux villes a plus que décuplé, et cela malgré les entraves que la Russie ne cesse d'apporter à la navigation des bouches du Danube (1).

En 1837 il était entré dans le port d'Ibraïla, suivant Colson, 449 navires; les importations s'élaient élevées, la même année, à 280,747 francs, et les exportations à 2,782,501 fr. — En 1852, le mouvement de la navigation a été, d'après les tables anglaises, de 1,049 navires; les importations se sont élevées à 9,902,300 fr., les exportations à 19,453,925 fr.

Galatz avait été fréquenté en 1837 par 528 bâtiments; l'importation et l'exportation réunies ne dépassaient pas 6,500,000 fr. — En 1852, il a reçu 619 bâtiments; et le chiffre réuni de ses importations et de ses exportations s'est élevé à 24,929,275 fr.

C'est surtout dans le commerce avec l'Angleterre que l'augmentation se fait sentir.

De 1846, époque à laquelle les tables officielles anglaises donnent pour la première fois le détail du mouvement commercial de la Grande-Bretagne avec les Principautés, à 1851, cette augmentation atteint presque le double.

Ainsi, en 1846, l'Angleterre avait expédié dans les Principautés des marchandises pour une valeur de 4,879,000 fr.; en 1851, ses envois se sont élevés à 7,365,000 fr. (1).

(1) On sait que depuis plusieurs années l'obstruction de la navigation aux bouches de Soulina tend sans cesse à s'accroître, soit par les effets accidentels du temps, soit par la négligence systématique du gouvernement russe, jaloux d'intercepter la navigation et le commerce du bas Danube au profit d'Odessa. Pendant tout le temps que le delta formé par l'embouchure du fleuve a été sous la domination turque, il y a eu constamment seize pieds d'eau par-dessus la barre. Mais depuis que la Russie, aux termes du traité d'Andrinople, a acquis ce territoire, la profondeur a été réduite à onze pieds; et la passe a été rendue si étroite, par suite de la quantité de navires naufragés qu'on y a laissés, que la plupart du temps les navires, même d'un faible tonnage, sont obligés de décharger à l'extérieur et de recharger à l'intérieur de la barre (voyez le discours de lord Palmerston dans la séance de la chambre des communes du 7 juillet 1853).

(1) Du 1er janvier au 31 décembre 1853, Galatz a expédié 859 navires, qui ont chargé 455,000 kilos *, (1,733,550 hectolitres), savoir :

Blé.	651,510 hectol.
Maïs.	941,070 —
Seigle.	140,970 —

La moitié de ce total appartient aux ports d'Angleterre, le reste se partage entre Trieste et Venise (362,000 hectol.); Marseille, Gênes et Livourne (289,000); Constantinople (164,000); Grèce et îles Ioniennes (57,000).

* 1 kilo ou kilé de Galatz = 3, 81 hectol.

CHAPITRE PREMIER.

L'ANCIENNE DACIE.

§ 1.

LA DACIE INDÉPENDANTE.

GUERRES DES DACES CONTRE LES ROMAINS. COTYSON. DÉCÉBALE. CONQUÊTES DE TRAJAN. — Le pays qui s'étend sur la rive gauche du Danube depuis la Theiss jusqu'à la mer Noire, et qui forme aujourd'hui la Transylvanie, le banat de Temeswar, la Valachie, la Moldavie et la Bukovine, était habité, vers le commencement de l'ère chrétienne, par les Daces, peuple nomade,

de race scythique. Le monde romain avait là des voisins turbulents et redoutables, dont les incursions troublèrent plus d'une fois le repos d'Auguste et l'établissement de l'Empire. Au commencement du premier siècle de l'ère chrétienne, leur chef Cotyson, auquel on attribue la fondation de Cotyn ou Choczyn, fut vaincu et tué par Cn. Lentulus; mais bientôt les Daces, soutenus par les Sarmates, rejetèrent les légions au delà du Danube. Tibère, envoyé contre eux, obtint quelque avantage; mais il ne fit point de conquêtes sur leur territoire. Une expédition dirigée par T. Caton (14 ap. J.-C.) échoua complétement, et les Romains regagnèrent la Thrace en désordre. Les Daces prirent à leur tour l'offensive. Sous le règne de Domitien, ils franchirent le Danube, et battirent l'armée d'Appius Sabinus. C'est alors que Décébale reçut le commandement de la nation. Il réunit sous son autorité toutes les tribus, fit alliance avec les Sarmates et les Cattes (87), et attaqua les frontières de l'Empire. Domitien, effrayé par les revers de son lieutenant Fuscus, promit aux Daces un tribut annuel, ce qui ne l'empêcha point de monter en triomphe au Capitole, et de prendre impudemment le surnom de Dacique. Les aigles romaines attendaient un vengeur: Trajan parut. Il passa le Danube, joignit Décébale près de Tapes ou Talpa, remporta une victoire meurtrière, et força les Daces à se retirer dans les montagnes (100). Suivant les chroniques moldaves, ce fut, au contraire, Décébale qui vint en Mœsie à la rencontre des Romains; vaincu près de Dobroja, il fut contraint de repasser le fleuve. L'année suivante, accablé par de nouveaux désastres, il se rendit en personne dans le camp de l'empereur, demanda la paix et l'obtint. Trajan avait à réparer, lui aussi, des pertes considérables. Il se fit livrer par les Daces toutes leurs machines de guerre et leurs principales forteresses, mit une garnison romaine à Zarmizégéthusa, et reprit le chemin de Rome. Mais Décébale ne garda pas longtemps la foi jurée. Il massacra les garnisons laissées sur les rives du Dannbe, et attaqua les Iasyges, alliés de l'Empire. La guerre recommençait avec une fureur désespérée. Trajan résolut de la terminer par un coup décisif et d'anéantir la nation des Daces. Il fit construire sur le fleuve, par l'architecte Apollodore de Damas, un pont en pierre, que Cassius Dion a décrit longuement dans son histoire. Situé au-dessous du village valaque de Séverin et du village serbe de Feti-Islam, à un coude formé par le Danube, ce pont avait vingt colonnes de pierres carrées; chaque colonne avait 150 pieds de haut et 60 de large; elles étaient séparées l'une de l'autre de 175 pieds (1). La construction de ce monument gigantesque annonçait les intentions de l'empereur. Décébale comprit que Trajan ne voulait poser les armes qu'après la conquête de la Dacie; vainement il implorait la paix; les Romains rejetaient toutes ses offres, toutes ses prières; d'nn autre côté, les peuples voisins refusaient de lui prêter secours, par ignorance du péril dont les menaçait l'approche des envahisseurs, ou par une lâche crainte de la puissance impériale. Réduit à ses seules forces, Décébale devait succomber; il tomba du moins avec honneur, et ne survécut pas à l'indépendance de son pays.

Après avoir disputé le terrain pied à pied aux légions romaines, il se retira dans les murs de Zarmizégéthusa, sa capitale; là, il soutint un siége héroïque. Pour braver l'ennemi, les Daces avaient pendu, au sommet de leurs remparts, le cadavre d'un officier de Trajan; c'était dire assez qu'ils ne songeaient point à capituler. Après un long et terrible assaut, les Romains pénétrèrent dans la place; ils n'y trouvèrent presque que des morts. Les autres forteresses suivirent l'exemple et le sort de Zarmizégéthusa. Chassés de leurs derniers asiles, les débris de la nation des Daces se dispersèrent dans les forêts des Carpathes. Décébale se tua (106). Avec lui disparut un peuple qui, par son courage, méritait de vivre. La Dacie fut réduite en province romaine.

(1) Il ne reste de ce pont que deux piles qui soient visibles, l'une sur la rive serbe, l'autre sur la rive valaque. Voy. St-Marc Girardin, *Souvenirs et Voyages*, p. 227.

§ 2.

LA DACIE ROMAINE.

Colonisation de la Dacie par les Romains. — Après avoir triomphé à Rome, et élevé en souvenir de ses victoires la fameuse colonne qui porte son nom, Trajan s'occupa de repeupler la nouvelle province ajoutée par ses armes à l'immense étendue de l'Empire. Il y envoya de toute part des troupes nombreuses de colons, qui bâtirent des villes et mirent en culture les campagnes désertes (1). La Dacie prit une face nouvelle. Zarmizégéthusa, reconstruite, reçut le nom d'Ulpia Trajana. Outre Caracalu en Valachie, et Romanu en Moldavie, Trajan fonda beaucoup d'autres villes, telles que Turris Litterata sur la montagne Mica ou Galita, Caput Bovis à l'embouchure du Danube, Aquæ ou les Bains d'Hercule près de Mehadia, Municipium Jassiorum (aujourd'hui Iassi), etc. La province fut partagée en trois subdivisions : 1° *Dacia ripensis*; 2° *Dacia transalpina*; 3° *Dacia mediterranea*. Pour mettre ce pays en communication avec l'Italie, l'empereur fit construire la grande voie romaine qui commence à la Porte de fer et se termine en Bessarabie, près de Caussani, sur le Dniester.

Adrien, successeur de Trajan, n'hérita point de sa politique. Loin de chercher à étendre par des conquêtes périlleuses les frontières déjà trop vastes du monde romain, il les resserra prudemment, et abandonna l'Assyrie, la Mésopotamie et l'Arménie. Il était près de renoncer également à la Dacie, et de ramener au Danube la limite de l'Empire; mais les colons étaient déjà nombreux et fortement établis sur la rive gauche du fleuve; il n'était possible ni de les rappeler, ni de les livrer sans défense aux menaces des barbares (2). La Dacie resta soumise à l'administration romaine. Les Sarmates, il est vrai, tentèrent de l'envahir; ils savaient que Trajan était mort, et qu'Adrien n'était pas un conquérant; ils s'avancèrent vers le Danube, mais les légions veillaient aux frontières; les Sarmates furent repoussés, et l'on frappa des médailles en l'honneur d'Adrien, sauveur de la Dacie : *Adriano, restitutori Daciæ.*

Invasion des barbares. Les Wisigoths. — Sous le règne d'Antonin, un certain nombre de barbares vint se mêler à la population romaine des provinces daciques. Ils furent reçus comme des hôtes, et non comme des maîtres; mais l'heure approchait de l'invasion armée et du démembrement de l'Empire. Au troisième siècle, Rome ne conserva plus sur la Dacie qu'une domination précaire. En 257, les Goths enlevèrent à l'empereur Gallien la rive gauche du Danube (1). Ils furent battus, sans être chassés, par Claude II. Aurélien fit évacuer par les garnisons romaines les places qu'elles occupaient encore; alors une partie des colons passa de l'autre côté du fleuve, et s'établit au sud dans la Mœsie, qui prit le nom de Dacie Aurélienne (270) (2). La Dacie de Trajan resta au pouvoir des Wisigoths. Constantin la reprit en 332, et en fit un diocèse de la préfecture d'Illyrie. Mais les Goths ne tardèrent pas à revenir; ils ne furent dépossédés que par d'autres barbares. En 376, les Huns arrivèrent du fond de l'Asie. Pour arrêter leur marche, Athanaric fit élever une forte muraille entre le Pruth et le Danube. Mais des fossés et des palissades ne sont qu'une vaine défense pour un peuple qui s'abandonne lui-même. Les Wisi-

(1) Cum Dacia diuturno bello Decebali viris esset exhausta, Trajanus ad frequentandam hanc decies centena millia passuum in circuitu habentem provinciam, ex toto orbe romano infinitas copias hominum transtulerat, ad agros et urbes colendas. *Eutropius*, lib. 8, *in Adriano.*

(2) Idem de Dacia facere conantem amici deterruerunt, ne multi cives romani barbaris traderentur. *Eutrop.*, lib. 8.

(1) Dacia, quæ a Trajano ultra Danubium fuerat adjuncta, amissa est. Id., lib. 9, *in Gallieno.* — Dacia trans Danubium in perpetuum aufertur. *Orosius*, VII, 22.

(3) Cum vastatum Illyricum ac Mœsiam deperditam videret, provinciam trans Danubium Daciam, sublato exercitu et provincialibus, reliquit, desesperans eam posse retineri; abductosque ex ea populos in Mœsiam collocavit, appellavitque suam Daciam. *Flav. Vopiscus*, in Aureliano, c. 39.

goths, sans attendre l'ennemi, prirent la fuite, et cherchèrent un refuge sur le territoire de l'Empire.

Les Huns; les Gépides; les Avares. — Les Huns s'emparèrent de la Dacie, et en restèrent maîtres jusqu'à la mort d'Attila. C'est alors que les Gépides se révoltèrent contre Ellach, fils aîné du Fléau de Dieu (454); ils tuèrent trente mille Huns près de la rivière Nétard ou Néra, et soumirent à leur autorité les Daco-Romains. Leur royaume dura cent dix ans. Il fut détruit en 565 par la ligue des Lombards et des Avares. Leur roi Kunimund périt dans une bataille, et son crâne servit de coupe au farouche Alboin, futur conquérant de l'Italie. Les Lombards occupèrent la Pannonie, les Avares la Dacie. Bientôt Alboin passa les Alpes; les Avares, peuple nomade, quittèrent la Dacie sous leur khan Bajan et se fixèrent dans la Pannonie, abandonnée par les Lombards. Aucun autre peuple ne vint prendre leur place sur le territoire daco-romain.

Commencements de la nationalité roumaine. — Délivrés du joug de l'étranger, les descendants des colons établis par Trajan au nord du Danube descendirent des montagnes où ils avaient cherché un refuge, et reprirent possession du sol dont les Goths, les Huns, les Gépides et les Avares les avaient successivement dépouillés depuis trois siècles. Ceux qui n'avaient point quitté les plaines et les villes avaient vécu dans la servitude. Au départ des tribus avares, ils recouvrèrent l'indépendance et la liberté. C'est ici qu'il faut placer les commencements de la nationalité roumaine; il est déjà question des Valaques (1).

« Les Romains, dit un historien moldo-valaque, durent, en changeant de patrie, changer nécessairement beaucoup de leurs habitudes et de leurs mœurs; la cause en est toute naturelle. Venant d'un climat chaud dans un pays froid, ils durent modifier leur manière de vivre, leurs demeures, leurs habillements. Mais tout ce qui avait rapport à la religion, aux lois, aux différentes cérémonies du culte, du mariage, de l'enterrement, demeura intact dans leur nouvelle patrie pendant bien des siècles. Et même aujourd'hui l'on en voit de fortes traces : nos paysans ont conservé une foule de superstitions romaines; leurs mariages renferment beaucoup de cérémonies pratiquées par les citoyens de Rome; à l'enterrement d'un Român, il y a encore des pleureuses, des *Præficæ*, qui accompagnent le mort jusqu'à son dernier séjour, en chantant ses louanges et ses belles actions.

« Les Romains, qui, sous de vaillants généraux, avaient dompté des nations barbares, suivirent aussi en Dacie ce principe : « Le Romain vit où il a vaincu. » Ils s'occupèrent de l'agriculture; seuls ils labouraient la terre en Dacie, car les barbares ne touchaient pas même une charrue (1). Mais lorsque plus

(1) « On a tant discuté sur la dérivation de ce nom, qu'il faudrait s'y arrêter un peu. Dans le dictionnaire de E. G. Graff, on lit : « Walah, peregrinus romanus; Walahise, romanus, latinus. » Ces deux mots sont goths. De cette nation les autres peuples prirent l'habitude de nommer les Romains Valaques. Les Allemands ont appelé pendant longtemps les Daco-Romains et les Italiens Walschen, et l'Italie Walschland. Aujourd'hui ils nomment les premiers Walachen, et les seconds Walschen. Les Polonais donnent aux Italiens le nom de Wloch, et aux Romains celui de Wolochi. Les Hongrois nomment les Italiens Olach, et les Moldaves et les Valaques Onlach; l'Italie, Wloschazeme, et la Valachie Woloschazeme. Pierre Katantsich, auteur illyrien, dit que depuis que les Romains ont été connus aux Illyriens, ils ont toujours été nommés Vlassi, c'est-à-dire Lassi (habitants du Latium), en y ajoutant le v, lettre familière des Illyriens. Dans notre langue nous ne disons jamais la langue valaque, mais toujours la langue române (*limba romanesca*); et lorsque nous voulons parler en général de notre nation, nous disons les Româns (*Românii*). Ce n'est que lorsque nous voulons indiquer de quelle principauté ou de quel autre État nous sommes, que nous disons Moldaves, Transylvains, Valaques. Encore nous n'appelons pas Valaques ceux qui sont de la principauté de Valachie; nous leur donnons le nom de Montagnards (*Munteni*); de même en Allemagne les noms d'Autrichiens, Prussiens, Bavarois, distinguent les sujets des différents États, tandis que celui d'Allemands est commun à toute la nation. » (Kogalniceano).

(1) Nemo apud eos arat, nec stivam ali-

tard, obligés de mener une vie errante dans les montagnes, ils commencèrent à s'occuper aussi de l'éducation du bétail, on les appela *tchiobani* ou pâtres. Les barbares leur étaient en horreur : l'instinct de leurs ancêtres leur inspirait cette haine. Aussi ni les Goths, ni les Gepides, ni les Huns, n'eurent aucune influence sur eux. La langue romaine devait adopter nécessairement des mots, des dialectes barbares, mais jamais se confondre avec leur langage. Les Valaques suivirent scrupuleusement les usages de leurs ancêtres; ils ne les mêlèrent pas avec ceux des peuples nomades. Ils ne coupèrent pas à leurs nouveau-nés le menton et le visage, pour leur apprendre à connaître le fer avant le lait maternel, comme faisaient les Huns; ils n'attelaient pas les femmes aux charrues, comme les Avares; ils ne coupaient pas le pouce des esclaves, comme les Scythes.

« Jamais les Româns ne voulurent épouser des femmes d'une autre nation. Ils avaient ces mariages en horreur, et cette aversion existe encore aujourd'hui. Jamais un paysan moldave ou valaque ne voudrait se marier à une Hongroise, à une Polonaise, ou à toute autre étrangère. Ils suivent scrupuleusement le proverbe qui dit : « Lorsque vous prenez une femme, sachez-en l'origine et la souche. »

« Tout ce que je viens de rapporter prouve que les Româns sont toujours restés une nation à part, conservant les mœurs et les usages de ses ancêtres. « Les Valaques, dit Gibbon (1), sont environnés de barbares, sans être mêlés avec eux (2). »

Les Moldo-Valaques se vantent encore de leur origine, et portent avec orgueil le nom de Romains. Ils rappellent qu'au moyen âge leur descendance italienne n'était pas contestée par leurs voisins. « Ce sont les héritiers et les descendants de la race romaine (3), » dit, dans une lettre au pape Innocent III, Basile, archevêque de Zagora; et le pape constate lui-même cette filiation (1). Lorsque, vers la fin du douzième siècle, les Valaques de la Dacie de Trajan envoyèrent des secours à l'empereur Emmanuel contre les Hongrois, ceux-ci les prirent pour une colonie italienne, à cause de leur langue (2). Enfin, au témoignage de Chalchondylas, les Valaques parlaient la langue latine, quoiqu'un peu corrompue; ils avaient tout à fait les mêmes mœurs, la même manière de vivre, les mêmes armes, les mêmes ustensiles de ménage que les Romains (3).

« Que sous Gallien, dit M. Vaillant, la Dacie ait été perdue pour les Romains, qu'à cette époque un grand nombre de colons l'aient évacuée, est-ce à dire qu'en entrant les Goths l'aient trouvée déserte? Tous les jours un État ne perd-il pas une de ses provinces, sans que les habitants consentent pour cela à abandonner de gaieté de cœur les établissements qu'ils ont fondés? Nous avons perdu le Canada, la Louisiane, etc.; mais la majeure partie de nos colons y sont encore. Pourquoi donc, parce que les temps sont loin, vouloir qu'il en fût alors autrement qu'aujourd'hui? Le sentiment de la propriété n'était pas moins fort chez les colons d'un peuple conquérant que chez ceux des nations commerçantes de notre époque. Aurélien rappela les légions, soit, et je conviens aussi que l'administration dut les suivre; je conviens

quando contingit. *Amm. Marcell.*, XXXI, 2.

(1) The Walachians are surrounded by, but not mixed with, the barbarians. Gibbon, *Decline of the roman Empire*, c. XI.

(2) Kogalnitchano, *Hist. de la Valachie, de la Moldavie*, etc.; Berlin, 1837, t. I, p. 26.

(3) Heredes descendentes a sanguine Romanorum. *Gesta Inn.* III, p. 31, c. 67.

(1) Ut sicut genere, sic ais etiam imitatione romanus, et populus terræ tuæ, qui de sanguine Romanorum se asserit descendisse. *Ibid.*, p. 32.

(2) Cinnamus, lib. VI, p. 152.

(3) Χρῶνται φωνῇ παραπλησίᾳ τῇ Ἰταλῶν... Διαχρώμενοι ἤθεσι Ῥωμαίων,... Συμφέρεται δὲ Ἰταλοῖς τά τε ἄλλα καὶ τῇ ἐς δίαιταν καταστάσει, καὶ ὅπλοις τοῖς αὐτοῖς, καὶ σκεύῃ ἔτι καὶ νῦν τῇ αὐτῇ Ῥωμαίων διαχρώμενοι. *Chalchondylas*, l. II, p. 40, 41. Citons encore Diocleas, qui dit expressément (288) : Inde (Vulgari) debellando ceperunt totam Macedoniam; post hæc *totam provinciam Latinorum qui illo tempore Romani vocabantur*, modo vero Maurovlachi, hoc est Nigri Latini vocantur.

même que tous ceux qui le purent se retirèrent avec elles; mais la masse des colons, mais ce que l'on appelle le peuple, ne les suivit pas; qu'il le voulût ou non, il ne le pouvait pas. En effet, il était moins facile à Aurélien de les transporter en Mœsie, qu'il ne l'avait été à Trajan de les conduire en Dacie de tous les points de l'Empire, et cela pour deux motifs bien plausibles : le premier, parce que Trajan envoyait des citoyens qui, victimes de la grande propriété et, n'ayant plus depuis longtemps dans la mère-patrie d'autre état que la misère, accouraient dans cette contrée comme dans un Eldorado, tandis qu'Aurélien rappelait des colons riches, et liés au sol par l'industrie et la possession; le second, c'est qu'en supposant que les *infinitas copias* de Trajan ne s'élevassent qu'à trois cent mille familles, elles devaient être plus que doublées sous Aurélien. Peut-on d'ailleurs supposer que les colons, naguère soldats, hier laboureurs, soient devenus tout à coup nomades? Que les Romains de Mésopotamie, d'Assyrie, de ces provinces enfin où ils ne formaient qu'une partie minime de la population, où ils étaient plus marchands que cultivateurs ou industriels, se soient retirés lorsqu'elles furent enlevées à l'Empire, on le comprend, si toutefois ils en ont eu le temps; mais quand ils n'ont fui ni d'Espagne ni des Gaules, comment admettre qu'un peuple entier de Romains, trois millions d'âmes peut-être, aient consenti à s'expatrier? Cela n'est pas possible; les Romains ont toujours voulu vivre là où ils ont vaincu, et là où ils ont vécu, ils se sont établis fortement. — Que les Romains se soient mêlés ou non aux barbares, c'est ce qu'il est difficile d'affirmer, puisque l'histoire n'en dit rien. Ce que l'on sait, c'est que les Huns, les Avares et tous les Scythes n'étaient que des conquérants qui ne cultivaient point la terre, et ne vivaient que de rapines. Il leur fallait donc des laboureurs et des pâtres, et ils durent s'estimer heureux d'en trouver dans les colons. Ainsi les colons restèrent dans leur intérêt, et il était de l'intérêt des barbares de les conserver; ainsi ils purent vivre ensemble sans se mêler, tels qu'aujourd'hui les chrétiens et les Turcs, et le séjour des uns facilita et prolongea celui des autres; ainsi les Romains doivent à leur qualité de colons, sinon le maintien de leurs droits, du moins celui de leur existence; et, comme le dit fort bien Katancsich, « ils garantirent par là la patrie d'une domination permanente et absolue (1). »

CHAPITRE II.

FONDATION DES DUCHÉS DE VALACHIE ET DE MOLDAVIE.

§ 1.

LES ROUMAINS SOUS LA DOMINATION DES BULGARES ET DES HONGROIS.

Invasion des Bulgares (678); des Hongrois (899). Le premier État roumain dont il soit parlé dans les chroniques comprenait les cinq districts qui forment aujourd'hui le banat de Craïova; il avait pour capitale la tour Séverin. Au dixième siècle, on trouve en Transylvanie un prince valaque, du nom de Gélu. Menomorout possédait le territoire entre la Transylvanie, la Theiss et le Maros; Vlad régnait dans le banat de Temesvar. Les villes de Foyaras et de Maramos eurent aussi des chefs indépendants. Comme on le voit, l'unité de la Dacie avait été entièrement rompue. Les colons romains, délivrés de la domination barbare, ne surent point s'organiser en corps de nation.

Ils ne purent repousser l'invasion des Bulgares, venus des bords du Volga (678). Mais, au lieu d'épuiser leurs forces dans une résistance désespérée, ils partagèrent, avec ces hôtes que la guerre leur imposait, un territoire qu'ils auraient vainement disputé. Les Bulgares ne s'arrêtèrent point au Danube; ils entrèrent en Mœsie et s'y établirent (683). Ils dominèrent sur les deux rives du fleuve jusqu'à l'arrivée des Hongrois (899).

Au commencement du dixième siècle, Almus, duc des Hongrois ou Madjares, détourné de la Gallicie par l'espoir de conquérir un sol plus fertile, traversa la forêt de Hovos (Bukovine), et conquit cette partie des anciens États d'Attila désignés depuis sous le nom, de *Pá-*

(1) Vaillant, *la Romanie*, t. I, p. 31 sqq.

turages des Romains. Tuhutun, un de ses généranx', franchit la Theiss, vainquit sur les bords de l'Alma Gélu, prince des Valaques, et soumit la Transylvanie. Menomorout et Glad prêtèrent serment de vasselage. Les Hongrois furent alors maîtres de toute la Dacie méditerranée et du versant septentrional de la Dacie alpique.

Refoulés au sud du Danube, les Bulgares tournèreut contre les Grecs leurs armes unies à celles des Valaques mœsiens, leurs sujets, ou pour mieux dire leurs alliés. Leur royaume fut détruit en 1014 par l'empereur Basile, surnommé le Bulgaroctone. Les souverains de Constantinople conservèrent jnsqu'en 1187 la Bulgarie reconquise.

Au nord du Danube, la Transylvanie reconnaissait la suzeraineté des Hongrois. La Valachie et la Moldavie n'étaient point soumises à ce joug; mais le vieux sang romain n'avait pu s'y maintenir sans mélange; leurs montagnes et leurs plaines, fermées aux Hongrois, étaient ouvertes aux tribus slaves des Cumans et des Patzinaces. La Moldavie porta même quelque temps le nom de Comanie noire.

Ce fut dans la vie de l'humanité une période désastreuse que le dixième siècle avec lequel le monde semblait près de finir. Cette terrible échéance de l'an mil, que les brigands féodaux attendaient avec effroi, combien d'opprimés l'appelaient tout bas de leurs vœux, comme l'heure fatale de la délivrance? Parmi tant de martyrs, nul peuple n'avait plus que les Roumains le droit d'invoquer la mort. L'an mil passa; le monde continua de vivre et de souffrir. Le joug des Hongrois s'appesantit sur les Roumains.

Guerres et persécutions des Hongrois catholiques contre les Roumains orthodoxes. — Tandis que la chute du royaume valaco-bulgare (1014) livrait les Valaques de la Dacie aurélienne à la rapacité du fisc de Constantinople, la conversion des Hongrois au catholicisme attirait sur les habitants de la Transylvanie la guerre et la persécution.

Les Roumains avaient de bonne henre embrassé le christianisme; c'est en Dacie que, vers 360, l'évêque Ulphilas prêchait l'Évangile aux tribus des Goths. Les chrétiens des provinces du Danube reconnurent dès l'origine la suprématie de l'église de Constantinople. Lorsqne le patriarche Photius (857-891) eut commencé le schisme de l'Église d'Orient, les Roumains suivirent l'exemple des Grecs. Dans le même temps (957), Olga, grande princesse de Russie, introduisait chez les Russes idolâtres les dogmes chrétiens, tels que l'Église grecque les enseigne, les cérémonies chrétiennes, telles qu'on les pratique à Constantinople. Les Roumains, comme les Grecs et comme les Russes, se mirent donc à communier sous les deux espèces et à administrer le baptême par immersion; ils firent procéder le Saint-Esprit du Père et retranchérent le *Filioque;* ils nièrent enfin la suprématie de l'évêque de Rome.

Les Cumans, mêlés aux Valaques, entrèrent à leur exemple dans l'Église chrétienne; mais, convertis après le schisme, ils se firent baptiser d'après le rit grec, par immersion, non par affusion. Les Hongrois, baptisés à la mode latine, prirent les schismatiques pour des païens et entreprirent de les christianiser par les armes; ils ne connaissaient pas d'autre genre de prédication.

Dans le banat de Temeswar régnait, sous la suzeraineté de la Hongrie, un descendant de Vlad, Actum ou Octum, prince riche et puissant, qui appartenait à l'Église grecqne ou orthodoxe. Un de ses lieutenants, Chanadin, le trahit et se réfugia auprès du roi Vaïc. Celui-ci, bon catholique, d'autant plus zélé qu'il avait plus nouvellement renoncé à l'idolâtrie, fit abjurer le transfuge et lui servit de parrain à son second baptême. Puis, épousant sa querelle contre Actum, il l'envoya au delà de la Theiss avec une armée. D'abord vaincu, Chanadin fit un vœu à saint Georges; il vit en songe un lion qui lui disait: « Pourquoi dors-tu? Lève-toi; sonne de la trompe; marche au combat; tu reviendras vainqueur. » Le lendemain, les Hongrois sortirent du camp; ils chantaient : *Kyrie, eleison; Christe, eleison; Kyrie, eleison; Pater noster*. Le Dien des armées tint parole au traître; Actum périt. « Tu m'as délivré de mon ennemi, dit Vaïc à Chanadin; que de ce jour Morusena, sa capitale, devienne tienne, et s'appelle Chanadina; que le territoire qui en dépend fasse à jamais de ton nom le sien;

je te fsis comte de cette province, et tu l'appelleras de ton titre et de ton nom. » Chanadin avait renié sa foi et sa nationalité; ce n'était pas assez d'apostasies pour satisfaire la pieuse ardeur de Vsïc. Mais vainement il déclara libre quiconque embrasserait le catholicisme; vainement, dans l'emportement de son fanatisme, il recourut aux menaces et condamna à l'esclavage tous ceux qui ne renonceraient point au schisme; les Valaques et les Cumans restèrent orthodoxes. Le prince qui, ne sachant pas les convertir les persécuta a été canonisé sous le nom de saint Étienne.

Vers la fin du onzième siècle, les Cumans de la Valachie, pour venger leurs frères, firent irruption dans la Transylvanie, et attaquèrent les établissements des Hongrois (1089). Le roi Ladislas était alors occupé contre les Dalmates. Il accourut en toute hâte et rencontra l'ennemi sur les bords du Thémès. « Soldats, dit-il à ses Madjares, la victoire est à nous; vous savez si ma parole est vraie; qui croit en Dieu me suive! » Et, prenant en main la bannière rouge, il se précipita sur les Cumans. Kopulch, leur chef, fut fait prisonnier avec la plupart des siens. Le vainqueur leur promit la vie sauve, à condition qu'ils se feraient chrétiens, c'est-à-dire catholiques; mais ils refusèrent d'abjurer la foi orthodoxe, et Ladislas les fit tous égorger : l'Église l'a mis au rang des saints.

Relations avec les Grecs; expédition au delà du Danube; traité de 1164. — Trois années avant l'expédition de Kopulch en Transylvanie, Kutan, chef des Cumans, Tzelgu, chef des Patzinsces, et Salomon, dépossédé du trône de Hongrie par Ladislas, passèrent le Danube avec 80,000 Cumans, Patzinaces et Valaques, s'allièrent aux Valaques et aux Bulgares de la Mœsie, et s'avancèrent jusqu'à Scotinos et Chariopolis. L'armée grecque les battit à la hauteur de Kule (1086). En 1123, les Valaques de la Dacie trajane renouvelèrent leurs attaques contre l'empire, et mirent en déroute l'armée de Caloman. Ils continuèrent longtemps encore les hostilités. En 1614, ils conclurent un traité avec l'empereur Emmanuel et s'engagèrent à lui fournir des secours contre les Hongrois. Cette alliance ne fut pas de longue durée; bientôt éclata le soulèvement des Valaques mœsiens contre la tyrannie de Constantinople (1187).

Fondation du royaume valaco-bulgare (1187). Les Asan. — L'empereur Isaac l'Ange avait demandé en mariage la fille de Béla III, roi de Hongrie. Les noces des souverains coûtent fort cher. Le trésor était vide; Isaac, pour recevoir dignement sa jeune fiancée, mit sur le peuple un nouvel impôt. Le peuple, déjà surchargé de taxes énormes, aurait voulu qu'on assurât à moins de frais la perpétuité de la dynastie; il se plaignit, il conspira.

Les Valaques surtout accueillaient avec colère les agents du fisc; fatigués des exactions de la cour, ils refusaient de payer et n'attendaient qu'un signal pour chasser de leurs montagnes tous ces oiseaux de proie venus de Byzance. Deux frères, Pierre et Jean Asan, appelèrent aux armes les paysans du mont Hémus. Jean avait reçu un soufflet de l'empereur; il fut vengé. A sa voix tous les Valaques s'insurgèrent, et les Bulgares, leurs anciens dominateurs, se liguèrent avec eux contre l'empire. Pendant deux ans, les rebelles étendirent au loin leurs ravages. Enfin Isaac l'Ange entreprit de les repousser et de les punir (1187); il les poursuivit dans les défilés des montagues; un brouillard épais favorisait sa marche. Les Valaques, surpris et dispersés, se réfugièrent au delà du Danube.

Mais les Asan n'avaient point perdu courage. Ils s'allièrent avec les Roumains de la Dacie trajane, et revinrent bientôt avec une armée nombreuse et vaillante. Ils délivrèrent la Mœsie, et proclamèrent l'indépendance des Valaques et des Bulgares unis; Jean, l'aîné des deux frères, prit le titre de roi.

A l'approche du césar Jean Cantacuzène, beau-frère d'Isaac l'Ange, les révoltés, par une prudente manœuvre, se retirèrent sur leurs rochers à pic comme dans un asile inaccessible. Les Grecs, pleins de confiance en face d'un ennemi si prompt à la retraite, dédaignèrent d'entourer leur camp de fossés et de palissades. C'était trop de présomption et d'imprudence. Une nuit, les montagnards sortirent tout à coup de leurs défilés, assaillirent de toutes parts l'armée by-

zantine endormie sous les tentes, la taillèrent en pièces, et laissèrent à peine échapper Cantacuzène avec quelques-uns de ses gardes. Les Asan s'affublèrent par moquerie de ses habits impériaux trouvés dans les bagages, et le roi, triomphalement costumé en césar, s'avança par défi du côté de Constantinople.

Isaac l'Ange, averti par cet échec de la gravité du péril qui le menaçait, rassembla ses troupes, prit en personne le commandement et se porta rapidement à la rencontre des Valaques, sûr qu'une victoire prompte et décisive pourrait seule empêcher les progrès de la sédition prête à se répandre, par la contagion de l'exemple, dans toutes les provinces de l'empire. Les Valaques et les Bulgares l'attendirent de pied ferme. Tandis qu'un détachement ramenait le butin dans les montagnes, ils se rangèrent en bataille devant les Grecs.

Selon le récit de l'historiographe Nicétas Choniatès, qui assista lui-même à cette journée, ils firent d'abord plusieurs décharges de flèches, puis ils se précipitèrent la lance en avant; une fois la lutte engagée, ils feignaient de prendre la fuite; quand les Grecs rompaient leurs lignes pour les poursuivre, ils revenaient à la charge sur les troupes en désordre. Bientôt la confusion se mit dans l'armée byzantine. Les Grecs, ébranlés, ne tinrent pas contre le dernier choc, quand les soldats d'Asan s'élancèrent, avec des cris terribles, le sabre à la main. L'empereur, avec les débris de son armée en déroute, reprit honteusement le chemin de Constantinople.

Il ne fut pas plus heureux dans les campagnes suivantes; la quatrième faillit même lui coûter la vie : surpris dans un défilé, il ne dut son salut qu'au dévouement de quelques cavaliers, qui se firent tuer pour protéger sa fuite; son casque resta entre les mains des Valaques. Jean Asan reculait chaque jour par de nouvelles conquêtes les limites de son royaume; sous sa conduite, les Valaques et les Bulgares portaient au loin leurs dévastations; ils s'emparèrent d'Anchale, de Varna, de Triadizza, de Stampie et de Nise. Après la mort de Constantin l'Ange, qui seul leur inspirait quelque crainte, ils incendièrent Philippopolis et pénétrèrent jusque dans Andrinople. En 1193, Alexis Gui et Basile Vatatzès marchèrent contre eux avec des forces considérables; les Grecs furent encore battus; Vatatzès périt; son collègue prit la fuite. Désespéré de tant de revers, Isaac invoqua le secours du roi de Hongrie; et pour tenter un dernier effort il se mit lui-même à la tête des troupes, jurant de ne rentrer à Constantinople qu'après la défaite et la soumission des rebelles. Mais « la main de Dieu était encore levée sur Byzance ; la colère divine n'était pas encore apaisée. » L'empereur, infidèle à son serment, retourna vaincu dans sa capitale. Son frère, Alexis Comnène, lui fit crever les yeux et le détrôna (1195).

L'usurpateur voulut d'abord négocier un traité de paix. Mais on lui offrit des conditions si dures qu'il fut contraint de les rejeter. Il envoya contre Asan son gendre Isaac Sébastocrator. Celui-ci s'aventura dans cette expédition avec toute l'inexpérience de la jeunesse. Les Valaques et les Bulgares avaient envahi le territoire d'Amphipolis. Sans s'informer de leur nombre, il se mit à leur poursuite. Ses troupes, épuisées par des marches forcées, tombèrent dans une embuscade, et ne purent soutenir l'assaut de l'ennemi qui les enveloppait de tous côtés. Isaac fut fait prisonnier, et mourut peu de temps après sans avoir revu sa patrie.

En 1196, Jean Asan mourut assassiné. Pierre, son successeur, eut le même sort; il périt sous la main d'un traître. Ivantch engagea l'empereur à envoyer des troupes prendre possession de Tûrnova. Alexis confia cette mission au protostator Manuel Camyzès; mais les Grecs refusèrent de suivre leur général. « Où nous mène-t-on? criaient-ils; dans les montagnes? nos frères y sont morts; qu'y ferons-nous? » Il fallut renoncer à l'expédition. Ivantch ne profita pas de son crime. Jean, frère de Jean Asan et de Pierre, parvint à s'échapper de Constantinople où il était resté longtemps comme otage. Les Bulgares et les Valaques le proclamèrent roi, et lui rendirent la couronne que ses frères avaient portée avec honneur.

Les croisades. Passage des croisés dans la vallée du Danube. — Pendant que ces événements s'accomplissaient dans l'empire grec, l'Occident,

la voix de Pierre l'Ermite, se soulevait, dans les transports d'un saint délire, et se mettait en marche vers Jérusalem. La vallée du Danube fut une des trois routes suivies par les armées de la première croisade.

Tandis que Raymond de Saint-Gilles, avec ses Provençaux, traversait la Lombardie, l'Illyrie et la Dalmatie, et que les comtes de Blois et de Flandre prenaient le chemin de l'Italie et de la Pouille, Gotteschalk, avec ses Allemands, et Godefroy de Bouillon, à la tête des Lorrains et des Belges, suivirent le cours du Danube (1096). Les Roumains partirent en foule pour la guerre sainte; ils sont cités sous le nom de Daces parmi les dix-neuf peuples qui prirent part à la délivrance du tombeau de Jésus-Christ. Les bandes indisciplinées de la deuxième croisade suivirent le chemin tracé par les compagnons de Pierre l'Ermite et de Godefroy de Bouillon (1147). Mais, cette fois, les chrétiens d'Occident trouvèrent dans la vallée du Danube, non plus des alliés, mais des ennemis. Ils dévastaient tout sur leur passage. Les Valaques se levèrent en armes contre ces pillards, et plus de cent mille croisés périrent, dit-on, sous leurs coups. Il est certain que Louis VII perdit le long du fleuve une grande partie de son armée. Beaucoup d'aventuriers, échappés au massacre, ne purent regagner leur patrie et se mêlèrent sans doute aux populations riveraines.

Jean Asan II Romaioctone; ses guerres contre les Grecs et contre les empereurs latins de Constantinople. — La quatrième croisade mit de nouveau en présence les Valaques et les guerriers de l'Occident; mais cette fois ce ne fut pas au bord du Danube.

Le 14 avril 1204 les Latins s'emparèrent de Constantinople, et Baudouin, comte de Flandre, fut proclamé empereur d'Orient. Jean, roi des Valaques et des Bulgares, proposa aux croisés un traité d'alliance.

Chef d'un État nouvellement fondé, l'héritier de Pierre et d'Asan avait dû voir sans regret la chute des Comnène, ennemis de sa famille et de son peuple. Il l'avait lui-même préparée en poursuivant contre l'empire la lutte commencée par ses deux frères. Sous ses ordres, les Valaques s'étaient emparés de Constance et de Varna. Rendant aux Grecs injure pour injure, il prit le titre de Romaioctone, destructeur des Romaioi, comme Basile s'était appelé Bulgaroctone. Dans sa haine contre Constantinople, il prêta même l'oreille aux exhortations du pape Innocent III, qui, rappelant aux Valaques leur origine italienne, essaya de les ramener dans le giron de l'Église latine. Un légat catholique vint le sacrer roi de la Macédoine et de la Thessalie, des Bulgares et des Valaques. Mais les espérances de la cour de Rome furent bientôt déçues.

Traité par Baudouin comme un vassal, Jean se tourna du côté des Grecs, délivra la ville d'Andrinople assiégée par les Latins, et, dans une bataille sanglante, fit prisonnier le nouvel empereur (1206). Après seize mois de captivité à Tûrnova, Baudouin fut mis à mort. On lui coupa les jambes depuis le genou, les bras depuis le coude, et l'on jeta son cadavre mutilé dans un ravin pour servir de pâture aux oiseaux de proie. Jean se fit une coupe avec son crâne.

Le roi des Valaques, encouragé par sa victoire sur les Latins, ne leur laissa pas un instant de repos; il envahit la Macédoine, dévasta dans sa course furieuse Philippopolis, Héraclée, Panium, Trajanopolis, Claudiopolis, et ramena dans la Bulgarie tout un peuple de prisonniers. Il menaçait Constantinople quand la mort vint le surprendre sous les murs de Thessalonique (1207).

Un de ses neveux, Frurila, lui succéda, au détriment du fils d'Asan Ier; mais, en 1217, celui-ci, ramené par les Comans de Moldavie, détrôna l'usurpateur.

Jean Asan III voulut assurer son pouvoir par des alliances de famille; il épousa Marie, fille d'André II, roi de Hongrie, et donna sa fille au frère de Théodore Comnène Lascaris, empereur des Grecs. De ce côté la paix n'était pas sûre, et fut peu durable. L'empereur réclama l'hommage du roi des Valaques et des Bulgares. Jean Asan répondit à cette demande insolente par la prise d'Andrinople, de Didimythicum, etc. Il se rendit maître de la Pélagonie, de la Thessalie, et s'avança jusque dans l'Illyrie. Théodore Comnène tomba entre ses mains et fut enfermé dans un cachot. Mais les

autres prisonniers, traités avec plus de clémence, recouvrèrent bientôt la liberté. Les Grecs, qui se rappelaient la cruauté du Romaioctone, applaudirent à l'humanité de son neveu. L'empereur Jean Vatatzès entama des négociations; la paix fut rétablie et scellée par le mariage d'Hélène, fille d'Asan, avec un Comnène. L'archevêché de Tûrnova, soustrait à la suprématie de Constantinople, fut alors érigé en patriarcat indépendant. L'alliance des Grecs et des Valaques-Bulgares mit en péril l'empire latin de Constantinople. Jean Vatatzès et Jean Asan marchèrent ensemble contre Byzance, et pénétrèrent jusqu'aux portes de la ville; mais Jean de Brienne, tuteur de Baudouin II, soutint leur effort, et les repoussa. Jean Asan mourut en 1241.

Après lui commença la décadence du royaume valaco-bulgare. La dynastie des Asan s'éteignit en 1258: la prépondérance des Valaques finit avec elle; et dès lors il semblent disparaître de la Bulgarie. Leur race cependant y a subsiste jusqu'à nos jours; elle s'y maintint sous la domination bulgare, et les Turcs mêmes ne l'ont pas anéantie. On retrouve encore des Roumains sur la rive droite du Danube, jusque dans la Macédoine et dans la Thrace (1).

Relations des Roumains du nord avec les Valaques et les Bulgares transdanubiens. Persécutions religieuses en Transylvanie. — Nous avons dit quels secours les Roumains et les Cumans de la Dacie prêtèrent en 1187 aux libérateurs des Bulgares et des Valaques. Alliés d'Asan et de Pierre, ils donnèrent le même appui à Jean Romaioctone; ils le suivirent dans ses incursions en Thrace (1199), et s'ils n'eurent point de part à la prise de Constance et de Varna, c'est qu'une invasion des Russes en Bessarabie les força tout à coup de courir à la défense de leur propre territoire. Jean, roi des Valaques et des Bulgares, possédait aussi le banat de Craïova. Il passe pour le fondateur de la ville qui porte ce nom, formé du sien (*Cral* ou *Craï*, roi; *Jov* ou *Ivan*, Jean). Il y fit, dit-on, construire l'église Banésa, qui existe encore aujourd'hui (1). Après sa mort, les Cumans de la Moldavie aidèrent Jean Asan III à renverser Frurila; sous le règne du prince qu'ils avaient rétabli dans l'héritage paternel, ils conservèrent sans doute avec les Valaques transdanubiens d'étroites relations d'amitié; il ne semble pas toutefois qu'ils aient soutenu Jean Asan dans ses guerres contre les Latins et contre les Grecs; on ne dit pas non plus que ce prince, malgré la communauté de race et de religion, ait protégé les Roumains orthodoxes de la Transylvanie contre le fanatisme de son beau-père André II. Un bref de Grégoire IX enjoignit au roi de Hongrie d'extirper de ses États tous les schismatiques, et l'inquisition se hâta de mettre cet ordre à exécution (1234). Les bûchers, allumés de toutes parts, ne s'éteignirent que sous le règne de Béla IV (1236). Les dominicains s'éloignèrent pour un temps; les Roumains respirèrent; mais un autre fléau était près de fondre sur eux. A peine ont cessé les persécutions religieuses que déjà commence l'invasion tartare.

Invasion des Tartares (1241). La Hongrie et la Transylvanie dévastées. — Gengiskhan était mort en 1226. Battou-Khan, son successeur, après avoir conquis la Russie, passa le Dniester et s'établit dans la haute Moldavie, au lieu où s'élève aujourd'hui la ville de Botos'han. Deux fois Kuthen, roi des Cumans, repoussa les envahisseurs. Vaincu dans une troisième rencontre, il se retira dans les Carpathes. De là il envoya des députés au roi de Hongrie Béla IV, et lui demanda des terres pour son peuple, s'engageant à reconnaître la suzeraineté des Hongrois et à embrasser la religion catholique. Béla accueillit avec empressement ses propositions et donna aux Cumans le territoire qui, de leur nom, s'est appelé la grande Cumanie. Il exigea seulement que Kuthen restât en otage dans un bourg voisin de Pesth, pour garantir la fidélité de ses sujets. Les Cumans, qui avaient vu de près les Tartares, conseillèrent aux Hon-

(1) Kogalnitchano t. I n. 41.

(1) Photino, *Histoire de la Dacie*, en grec moderne. Ἱστορία τῆς πάλαι Δακίας, τὰ νῦν Τρανσιλβανίας, Βλαχίας καὶ Μολδαυίας. Vienne, 1818, t. I, p. 282.

grois de se mettre en défense et de prendre les précautions nécessaires contre des attaques prochaines et inévitables. Béla IV écouta leurs avis; il visita les frontières, fortifia les défilés, et y plaça des garnisons. Mais les magnats, endormis dans une trompeuse sécurité, ne s'associèrent pas à ses efforts; ils se repentirent bientôt de leur imprudence. Battou-Khan parut, précédé de quarante mille hommes, qui abattaient les forêts pour ouvrir un passage à l'armée tartare. Le 15 mars 1241, le khan arriva presque sous les murs de Pesth. Les Hongrois l'attaquèrent; ils furent battus. Un certain nombre de Cumans, prisonniers des Mongols, avaient été forcés de combattre dans leurs rangs. Ce fut pour les Hongrois un prétexte de rejeter sur Kuthen la honte de leur défaite; ils l'accusèrent de complicité avec Battou-Khan et demandèrent qu'il fût puni de mort. Vainement Béla voulut le défendre; une bande de furieux saccagea le bourg qu'il habitait; le roi des Cumans fut égorgé avec tous ses serviteurs, et le peuple promena dans les rues leurs têtes sanglantes. A cette nouvelle, les Cumans se soulevèrent; ils massacrèrent plusieurs magnats de Hongrie et mirent le pays à feu et à sang. Pendant ce temps, les Mongols continuaient leurs dévastations; Béla marcha contre eux avec une armée de cent mille hommes, et leur livra sur les bords de la Theiss une grande bataille; malgré le courage des Hongrois, la lutte était inégale; les Mongols remportèrent une complète victoire et, pendant trois ans, ils restèrent maîtres de tout le pays. Béla, abandonné des siens, se sauva en Autriche avec ses trésors; l'Autriche hospitalière lui donna pour asile une prison. Enfin, les Tartares se retirèrent lorsqu'ils ne trouvèrent plus rien à piller; la Hongrie et la Transylvanie, couvertes de ruines, devaient garder longtemps encore la trace hideuse de leur passage.

§ 2.

LA VALACHIE ET LA MOLDAVIE INDÉPENDANTES.

Rodolphe le Noir fonde le duché de Valachie (1241). — C'est à l'invasion de Battou-Khan qu'il faut rapporter l'origine de la principauté de Valachie. Radu Negru, Rodolphe le Noir, régnait sur la ville de Fogaras lorsque parurent les hordes tartares. Pour se dérober aux fureurs de ces sauvages conquérants, il franchit les Carpathes et vint s'établir au fond de la vallée de Campulungu. A la haine des Roumains orthodoxes pour la domination hongroise et pour l'intolérance catholique se joignait la terreur inspirée par les Mongols; une foule d'émigrants suivirent Rodolphe au delà des monts (1241).

Sur le territoire qui descend au Danube entre l'Olto, le Melcove et le Seret, vivaient des peuplades éparses, isolées, sans liens sociaux, les unes fixes, les autres nomades. Elles accueillirent comme des frères les Roumains de la Transylvanie. Rodolphe, reconnu duc de la *terre romaine* (t'era romănesca), bâtit à Longchamp un château et une église qui subsistent encore. On y voit son portrait; il est vêtu d'un long habit brodé en or et en argent et d'un surtout orné d'une fourrure noire; un diadème couvre sa tête. Il a le teint brun, les moustaches et les cheveux noirs; de là son surnom.

Rodolphe le Noir releva de leurs ruines Pitesci, l'ancienne Pinum; Bucurresci, autrefois Thyanus, et Turguvici, la Tour du Bourg. Il fixa quelque temps sa résidence dans les murs d'Argidava, et y fonda, d'après les vœux de sa femme, un évêché catholique.

Le roi de Hongrie, sorti de sa captivité (1243), ne put voir sans jalousie les progrès de son ancien vassal; il éleva des prétentions sur la Valachie. Après avoir donné Claudembourg aux chevaliers teutons (1244), il concéda aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem le banat de Sévérin et celui d'Isvoreni (1247). Le texte de cette cession mérite d'être cité. « Nous, après avoir consulté notre ami « et bien-aimé le vénérable frère Raim« bauld, grand maître des maisons de « l'hôpital de Jérusalem, d'en deçà la « mer, ainsi que les princes et barons de « notre pays, sur les moyens de repeu« pler notre royaume qui a tant souf« fert de l'invasion et des ravages des « Tartares, non-seulement par la perte « de ses biens, mais encore par le mas« sacre de ses habitants, d'un commun

« accord avec tous, avons arrêté ce qui « suit: Nous gratifions le vénérable Raimbauld et les siens, et leur faisons donation de la terre de Sévérin, avec « les montagnes qui y tiennent, ainsi « que des knezats d'Ivanciu, et de « Farkasch, jusqu'à l'Olto, à l'exception toutefois du duché du prince de « Limoï, que nous confirmons aux Valaques, comme ils l'ont possédé jusqu'à « présent. Nous voulons encore que lesdits Valaques soient tenus de prêter « tous secours aux susdits frères; qu'ils « soient tous bien équipés pour la guerre, afin de defendre le pays et de repousser les hostilités des étrangers, et qu'en « ce cas les frères soient également tenus « de les secourir; le tout autant qu'il « sera possible. De plus, nous gratifions « le susdit grand maître des montagnes de l'Ardialie et de toute la Cumanie aux mêmes conditions que Sévérin, à l'exception encore du pays de « Seneslav, prince des Valaques, à qui « nous le laissons pour en jouir comme jusqu'à présent. »

Le territoire de Sévérin appartenait à Michel, ban de Craïova. Celui-ci n'était pas d'humeur à se laisser dépouiller par les chevaliers de l'Hôpital. Il conclut avec Rodolphe un traité d'alliance et reconnut sa suzeraineté.

Organisation politique et sociale de la Valachie. — Les deux princes s'opposèrent par les armes aux empiétements de la Hongrie. Quand ils eurent repoussé l'ennemi commun, ils s'entendirent pour organiser leurs États. Les lois qu'ils établirent ont régi les Valaques jusqu'à la fin du quinzième siècle; on ne les connaît pas exactement; mais les historiens en ont indiqué l'esprit.

« 1° Tous les Roumains étaient égaux, parce qu'ils étaient tous soldats, divisés en soldats actifs ou masnavi, masnegi, masnada, mesnadieri, mesnades, miles, ou gentilshommes; et en soldats retraités, terriens ou masterrani, masneni, d'où les mos'négi, mos'neni et t'erani d'aujourd'hui, c'est-à-dire tenanciers militaires de l'État.

« 2° La terre appartenait à l'État : l'État seul en avait la *domnia*, la mas'ia absolue. Elle était divisée en deux parts : celle des terrani ou mos'neni, et celle de l'État proprement dite ou de la commune. Les mos'negi seuls avaient droit aux biens communaux. Ils n'en étaient pas propriétaires, mais possesseurs. A la mort du titulaire, la famille n'héritait pas; les biens retournaient à l'État.

« 3° Le duc était élu par la nation.

« 4° Les fils du souverain n'héritaient point des titres de leur père.

« 5° Toutes les charges étaient à la nomination du duc.

« 6° Un conseil de douze vieillards aidait le souverain de sa sagesse et de ses lumières.

« 7° L'assemblée du peuple était convoquée dans les moments difficiles.

« 8° Le pays était divisé en juridictions et la justice administrée par des *jupans*.

« 9° Tous les enfants avaient un droit égal à la succession de leur père; mais les frères étaient tenus de se gêner s'il le fallait pour établir les sœurs selon leur rang.

« 10° La noblesse était personnelle et viagère.

« 11° Étaient nobles tout mos'nag et tout mos'nan.

« 12° Le prince portait le titre de chef suprême et de duc des Moldo-Valaques, c'est-à-dire des Roumains de la montagne et de la plaine.

« 13° Il n'y avait ni impôt ni taxe; car il n'y avait encore ni conquérants ni vaincus, mais de simples contributions volontairement votées par les communes.

« 14° Le peuple ne payait que la dîme; elle était double : dîme à l'État, dîme à l'Église; les huit autres dixièmes étaient à lui; mais l'une et l'autre ne semblent avoir été dans l'origine qu'une offrande; celle de l'État, en effet, s'appelait *dare* (don); elle était en espèces et en nature; celle de l'Église n'était qu'en nature et s'appelait *daj Dei* (don de Dieu).

« Radu Negru règle ensuite les cérémonies du sacre, crée des charges auliques et donne des noms à tout. Les ministres s'appellent *camaras'i* (chambellans), les secrétaires, *grammatici*, les aides, *slugeri*, l'échanson, *pocularnick*, le pitancier, *pitar*, l'armée, *oste*, le soldat, *ostas*, les généraux, *capiteni*, les hommes d'armes, *armas'i*, les hallebardiers, *trabant'i*, et ceux qui semblent former son état-major et ne pas le quitter

d'un instant sont ses *comis*, écuyers, compagnons ou comtes.

« Sans discuter, dit M. Vaillant, l'évidence de cette constitution, que la suite des faits nous prouvera et que nous retrouverons chez les Moldaves avec la seule différence de l'hérédité, je ferai remarquer que cette égalité des Roumains n'a rien qui puisse étonner; il y a si longtemps que les Serviens l'ont acquise qu'ils semblent n'avoir jamais fait d'effort pour l'obtenir, et l'on sait fort bien que des peuples plus barbares qu'eux, ceux de la Russie par exemple, furent également libres jusqu'en 1566, et ne durent alors leur esclavage qu'à Ivan Vazilevitch. Il était juste d'ailleurs que les compagnons d'armes de Radu eussent leur part de sa conquête. Le pays, du reste, était encore peu peuplé; ils pouvaient y devenir tous propriétaires sans être obligés de déposséder les peuplades qui s'y trouvaient et se poser au milieu d'elles en dominateurs (1). »

RELATIONS DE LA VALACHIE AVEC LA HONGRIE. VICTOIRES DES VALAQUES. — Plusieurs circonstances facilitèrent l'accomplissement des entreprises de Rodolphe le Noir. La Hongrie fut pour lui une ennemie peu redoutable. En guerre avec la république de Venise (1244), avec l'Autriche (de 1248 à 1253), elle avait encore à combattre les Tartares, qui, sous la conduite de Nogaï, menaçaient de franchir les montagnes (1261).

Le premier prince de Valachie mourut après un règne de vingt-quatre ans (1241-1265). Les Roumains bénissent encore sa mémoire.

La nation élut pour lui succéder Michel, ban de Craïova, qui régna dix-neuf ans (1265-1284). A Michel succéda Denys ou Dan, fils de Radu Negru (1284-1298). Dan périt dans une expédition au delà du Danube, en marchant au secours de son beau-père Michel, qu'une faction avait proclamé roi des Valaques et des Bulgares.

C'est dans la sixième année du règne de ce prince (1290) que Bogdan fonda la principauté de Moldavie.

Étienne Ier eut à repousser une attaque des Hongrois qui lui disputèrent la possession de Fogaras. Peu de temps après, des ennemis plus dangereux se montrèrent sur les confins de la Valachie; c'étaient les Mongols. Étienne se ligua contre eux avec le despote de Servie. Les Tartares se répandirent au sud dans la Bulgarie et dans la Thrace (1324).

Pendant plusieurs années, les Hongrois avaient été en proie à l'anarchie; un parti puissant offrit la couronne à Charles-Robert, fils de Charles Martel, roi de Naples et prince de la maison française d'Anjou. Charles-Robert, couronné en 1300, voulut gagner la faveur populaire par la conquête de Sévérin : il envahit le banat. Jean Ier lui envoya des députés : « Seigneur, disait-il, je « vous paierai sept mille marcs d'argent « pour vos frais de guerre, et puisque « vous tenez la ville je vous l'abandon- « nerai avec son territoire; mais, de grâce, « rendez-moi votre amitié, si vous voulez « éviter les dangers qui vous entourent; « si vous avancez, vous êtes perdu. » — « Dites à Jean, répondit le roi, « qu'il n'est que le berger de mes brebis « et que je l'arracherai de son repaire par « la barbe. »

Jean s'était préparé à la résistance. Par son ordre, tous les habitants avaient abandonné la plaine et s'étaient réfugiés sur les hauteurs avec leurs troupeaux et leurs grains. Charles-Robert s'égara dans un pays désert et inconnu, à travers des forêts impraticables, et son armée fut bientôt épuisée par la fatigue et par la disette. Il prit le parti d'accepter des propositions de paix, et reçut l'hommage du voïvode, ajournant à des temps meilleurs son projet de ramener de force à l'Église latine les Valaques schismatiques (1330).

Il reprit le chemin de la Hongrie; mais son armée ne devait pas repasser les montagnes. Elle s'engagea sans défiance dans un étroit défilé où les Valaques s'étaient postés en embuscade. Assaillie tout à coup par une pluie de flèches et de pierres, elle ne put ni avancer ni reculer : l'espace lui manquait pour combattre. En vain elle s'agitait au fond du gouffre, « comme des roseaux battus par la tempête. » Le carnage dura quatre jours. Enfin, les Valaques descendirent pour achever à coups de sabre et de hache ceux que leurs flèches avaient épargnés. Un grand

(1) Vaillant, *la Romanie*, t. I, p. 143.

nombre de magnats et de chevaliers restèrent dans cette « vallée de la mort. » Avec eux périrent les chapelains du roi, que Charles avait amenés pour achever par leurs discours les conversions commencées par ses armes. Après le massacre vint le pillage : les bagages de l'armée, le trésor du roi, les sceaux du royaume furent la proie des vainqueurs. Quand ils eurent fini la curée, ces chiens furieux, *canina multitudo Valachorum*, comme les appelle le Hongrois Turocz, cherchèrent le roi parmi les morts ; et ils retrouvèrent ses vêtements sur le cadavre d'un serviteur fidèle qui lui avait donné les siens pour faciliter sa fuite. Charles-Robert, avec un petit nombre de cavaliers, échappa, comme par miracle, du milieu de la mêlée ou plutôt de la boucherie. Il ne renouvela point ses entreprises contre les Valaques.

Sous les successeurs de Jean Ier, jusqu'au règne de Mirce Ier, l'histoire de la Valachie présente peu d'intérêt. Nous trouvons à peine, pendant un demi-siècle, quelques faits dignes de remarque. Lorsque les Turcs, conduits par Soliman, pénétrèrent en Bulgarie, le voïvode Nicolas envoya deux mille cavaliers au secours des chrétiens (1360). Cette petite troupe ne revint pas. Le temps approchait où le Danube ne serait plus pour les principautés une barrière suffisante contre l'ambition des Ottomans. Denys II (1376-1382) accueillit les juifs chassés de Hongrie par Louis Ier. Cet acte d'humanité fut en même temps une sage et utile mesure politique. Les juifs firent de Turuu le principal entrepôt de leur commerce dans les provinces danubiennes. Les Valaques tirèrent moins de profit de l'établissement des frères Minorites, à qui la tolérance du voïvode permit de construire une église pour la célébration du culte catholique.

COMMENCEMENTS DU DUCHÉ DE MOLDAVIE. — Quant à la Moldavie, ses commencements furent très-obscurs. On peut citer une lettre d'Antoine, patriarche de Constantinople, aux voïvodes Baliça et Dragos, successeurs de Bogdan ; elle fournit quelques détails importants pour l'histoire religieuse de la principauté.

« Comme les très-nobles frères en « Saint-Esprit les voïvodes Baliça et « Dragos, fils aînés de notre Modestie, « possèdent héréditairement un couvent « dans le pays de Maremorus, au nom « révéré de Michel, chef des puissances « célestes, pour lequel le très-noble Dragos, pendant son séjour dans la reine « des villes, où il est venu révérer les « saints et où nous lui avons accordé « l'amitié de notre Modestie et les honneurs et hommages dus à très-noble « et très-haut seigneur, bon chrétien et « orthodoxe, a prié notre Modestie que « ledit couvent jouît à l'avenir de l'inspection et de la protection patriarcales; « notre Modestie... lui a délivré la présente lettre, par laquelle il est ordonné « que ledit couvent... jouisse à l'avenir « de l'inspection et de la protection patriarcales, aussi bien que des grandeurs « et des honneurs y attachés.

« Notre Modestie nomme aussi le révérend père Pacôme supérieur dudit « couvent et exarque des villages qui en « dépendent... Il devra surveiller les prêtres et le peuple qui se trouvent dans « lesdits villages, et leur prêcher et enseigner tout ce qui est sain et salutaire « à l'âme; il doit en outre examiner et « juger les droits départis par les prêtres, et diriger régulièrement et légalement tout ce qui a besoin de réparation. Le nom du patriarche doit être « remémoré à toutes les fêtes, dans ladite église et dans tous les couvents « qui seront bâtis à l'avenir.

« Notre Modestie ordonne encore par « la présente qu'en cas de décès du supérieur et exarque Pacôme, lesdits « très-nobles frères les voïvodes Baliça « et Dragos *puissent, de concert avec « le conseil des moines du couvent, « choisir un autre prieur*, et l'établir « au lieu et place du révérend Pacôme, « afin qu'il ait aussi le droit et le pouvoir de notre exarque, dans les susdits « villages, de *surveiller les prêtres et « consacrer les églises qui y seraient « dédiées* aux Stavropigées patriarcales. » (14 août 1293).

Vers le milieu du siècle suivant, Bogdan, voïvode de Moldavie, et Alexandre, voïvode de Valachie, fixèrent les étoffes et les couleurs des vêtements pour chaque peuple et pour chaque classe. Les Moldaves portèrent la cuciulla d'agneau

noir, la braie et la blaude de bure également noires; les Valaques, la cuciulla d'agneau blanc, la braie et la blaude blanches. Les autres couleurs étaient le rouge pour la cour, le jaune pour les boyards, le vert pour les *mos'negi*, le bleu pour les *mos'neni*.

LATZCO I[er]. — LE ROI DE HONGRIE CONFISQUE LE DUCHÉ DE MAREMORUS. — A Bogdan II succéda Latzco I[er] (1356-1373). Ici commence véritablement l'histoire du duché de Moldavie. Sous le règne de ce prince, le territoire de Maremorus fut confisqué par Louis I[er], roi de Hongrie, qui le donna d'abord au Polonais Théodore Custutovicz (1360), puis à la famille Balck. On a conservé l'acte de cession.

« Considérant, dans la conscience de « notre âme, le zèle de Balck, fils de « Sas, notre prince de Maremorus, « notre amé et féal, et nous rappelant « ses nombreux services, en témoignage « de notre faveur particulière et de notre amitié, nous le gratifions et lui faisons donation du village de Cucnia, en « notre pays de Maremorus, avec Ghiod, « Botchucan, les deux Bizu, Muze, Boros et deux autres hameaux dépendants tous dudit village de Cucnia, « avec tous leurs revenus, c'est-à-dire « avec leurs eaux, forêts et montagnes, « comme aussi toutes leurs dépendances, « n'importe sous quel nom, et qui sont « rentrées en nos mains des mains du « duc Bogdan et de ses fils, infidèles « bien connus par leur conduite infâme « et déloyale. Attendu que cedit Bogdan « et ses fils ont été foudroyés par le diable, ennemi du genre humain, lequel « les a frappés de la flèche de la malignité, a versé en eux la bile de la tromperie, les a poussés à quitter la voie de « la justice, à s'écarter de leur devoir de « confiance et de fidélité, à passer, sans « nous en prévenir, de notre royaume de « Hongrie dans notre pays de Moldavie, « et qui la leur a donnée aux mêmes titres, droits et priviléges que nous leur « avions laissé jusqu'à présent lesdits « villages, par la bienveillance et du consentement de son altesse la princesse « madame Élisabeth, notre mère, et du « conseil privé des prélats et barons de « notre royaume; mais, afin de servir « d'exemple, nous reprenons ces villages « à Bogdan et à ses fils comme à des misérables; et pour que personne ne soit « inquiété à l'avenir, nous annulons et « révoquons tous les documents qu'ils « ont ès mains, et en gratifions le prince « Balk, etc....

« Donné de la main de l'honorable et « révérend frère en J.-C. monseigneur « Nicolas, archevêque de Strigon et par « notre amé et féal le comte chancelier « de notre cour. Au quatrième de février, « l'an de N. S. 1365 et de notre règne « le vingt-quatrième. »

Latzco était trop faible pour revendiquer par la voie des armes le domaine que lui ravissait le roi de Hongrie. Pour rentrer en grâce auprès de Louis I[er], il embrassa le catholicisme. Un fief vaut bien une messe. Il rétablit l'évêché de Melcove, et pria le pape Urbain V de lui envoyer un évêque (1370). Mais en même temps il demanda que son mariage fût rompu, sous prétexte que sa femme était opiniâtrément attachée au rit grec. Toutes ses instances échouèrent. Voyant que son apostasie ne lui servait à rien, il abjura de nouveau, rentra dans l'Église grecque, et garda sa femme.

Après lui, Bogdan III (1373-1379) fut attaqué par les Hongrois. Louis I[er] réclamait la Moldavie; il trouva une résistance énergique. Mais déjà les Roumains des deux duchés étaient assez forts pour maintenir leur indépendance contre la Hongrie; Louis I[er], vaincu et repoussé, dut renoncer à ses projets de conquête. Heureux les Valaques et les Moldaves s'ils n'avaient pas eu des voisins plus redoutables que les Hongrois! Les Turcs étaient en marche vers le Danube.

CHAPITRE III.

LA VALACHIE SOUS LA SUZERAINETÉ NOMINALE DES TURCS.

§ 1.

MIRCE I[er] (1382-1418.)

CHUTE DU ROYAUME VALACO-BULGARE. — Mirce ou Mircea I[er] succéda, en 1382, à Denis II, son frère. Dès son avénement, il déclara la guerre à Sisman, roi des Valaques et des Bulgares (1383). Sisman, pressé au midi par les Turcs, avait déjà perdu une partie de ses États; il ne put tenir contre les Vala-

ques transdanubiens, et perdit Sistov, Dobrojea, Silistrie et Widdin. Mirce, après plusienrs victoires, se trouva maître des deux rives du Danube (1387); il s'intitulait : « kral de Bosnie et des deux Valachies, duc de Vacaras et d'Omlas, maître du banat de Séverin, despote de Dobrojea, seigneur de Silistrie et de toutes les villes et contrées jusqu'aux montagnes d'Andrinople. »

Mourad Ier régnait alors sur les Osmanlis. Il attaqua Lazare Samoderski, despote des Serviens. Lazare invoqua l'appui des Bulgares, des Bosniens, des Albanais, des Valaques, des Polonais et des Hongrois. Avec les secours envoyés par ses voisins, il livra la bataille de Cossova; il fut vaincu, mais le sultan périt au milieu de son triomphe, assassiné par un seigneur servien, Miloch Kobliovitsch (1389). Bajazet, successeur de Mourad, reçut l'hommage d'Étienne, fils de Lazare, qui s'engagea à lui payer un tribut annuel. Sistov, Widdin, Nicopolis et Silistrie tombèrent au pouvoir des Turcs. Sisman, assiégé dans Nicopolis, se rendit, avec son fils, devant le visir Ali pacha; il demanda la vie en échange de son royaume; Ali pacha l'envoya captif à Philippopolis, où il mourut bientôt après; et la Bulgarie tout entière reconnut la domination de Bajazet. Effrayé du sort de Lazare et de Sisman, Mirce Ier recherche l'alliance de la Pologne; il signe avec Ladislas Jagellon un traité offensif et défensif (traité de Radu, 8 décembre 1389).

Premier traité de la Valachie avec la Porte ottomane (1393). — Cette alliance était dirigée également contre les Hongrois et contre les Turcs. Le roi de Hongrie Sigismond se mit en marche contre les Valaques; c'est alors que Mirce Ier résolut de négocier la paix avec Bajazet et d'assurer par un traité sa frontière du sud contre les invasions musulmanes. La Valachie, après avoir, pendant cent cinquante ans, combattu la suzeraineté de la Hongrie, se reconnaît vassale des Turcs (1393).

« Par notre grande clémence, dit Bajazet Ier, nous consentons que la principauté nouvellement soumise par notre force invincible se gouverne d'après ses propres lois, et que le prince de Valachie ait le droit de faire la guerre et la paix, et celui de vie et de mort sur ses sujets.

« Tous les chrétiens qui, ayant embrassé la religion de Mahomet, passeraient ensuite des contrées soumises à notre obéissance en Valachie et y deviendraient de nouveau chrétiens ne pourront être nullement réclamés et attaqués.

« Tous les Valaques voyageant dans une partie quelconque de nos possessions seront exempts du karatch et de toute autre capitation.

« Les princes chrétiens seront élus par les métropolitains et par les boyards.

« Mais, à cause de cette haute clémence et parce que nous avons inscrit ce prince raïa dans la liste de nos autres sujets, il sera, lui aussi, tenu de payer par an à notre trésor impérial trois mille piastres rouges du pays ou cinq cents piastres d'argent en notre monnaie (cette somme équivaut à 1,800 francs en monnaie de France). »

Ce traité, selon la remarque de Vattel, ne peut être considéré d'après le droit des gens que comme un simple traité de protection; car, d'après l'usage généralement reconnu en Europe, une nation incapable de se garantir elle-même d'insulte et d'oppression peut se ménager la protection d'un État plus puissant. Si elle l'obtient en s'engageant seulement à certaines conditions, ou même à payer un tribut en reconnaissance de la sûreté qu'on lui procure, se réservant du reste le droit de se gouverner à son gré, c'est un simple traité de protection, qui ne déroge point à sa souveraineté.

Guerre contre les Turcs. Victoires de Bajazet. — Mirce Ier ne resta pas longtemps fidèle aux obligations qu'il avait contractées envers les Turcs. Dès 1395, il s'unit avec Sigismond contre Bajazet, s'engageant à livrer passage à l'armée hongroise, à lui fournir des vivres et à marcher en personne en cas de besoin, si les Hongrois passaient le Danube et envahissaient la Bulgarie. En vertu de ce traité, il prit part à la bataille de Nicopolis (28 septembre 1396). Pour cette campagne décisive, le roi de Hongrie avait fait appel à tous les princes chrétiens; les chevaliers teutons, les chevaliers de Saint-Jean, les Styriens, les Bavarois, plusieurs

milliers de Français accoururent, comme à une fête, au rendez-vous qu'il avait fixé. Les Valaques et les Moldaves se joignirent à cette croisade. Mais, après la défaite des Français et des Hongrois, Mirce trahit la cause des chrétiens et se tourna du côté des Turcs. Sa défection décida la victoire de Bajazet. Il se ligua ensuite avec les princes d'Ardialie et de Moldavie, renversa Sigismond, et plaça sur le trône de Hongrie un prince français, Ladislas de Naples, fils de Charles III de Durazzo. Fort de toutes ces alliances, il abandonna de nouveau le parti des Turcs et leur refusa le tribut. Bajazet s'avança contre lui, franchit le Danube près de Silistrie, et établit son camp à Rovine, dans le district de Ialomizza (1398). A son approche, Mirce donna l'ordre à tous les habitants de sortir des villes et des villages et de se retirer dans les montagnes. Les Ottomans, après d'inutiles ravages, furent obligés de repasser le fleuve. Les Valaques les prirent en queue et les poursuivirent jusqu'à Andrinople; cette victoire les affranchit pour quelque temps de tout tribut. En 1402, le sultan Bajazet fut fait prisonnier par Tamerlan; ses fils se disputèrent le trône; Manuel, empereur de Constantinople, soutint Soliman; Mirce prit parti pour Musa. Avec l'aide des Valaques, Musa vainquit son frère; mais il fut bientôt dépossédé par Mahomet, autre fils de Bajazet. Le nouveau sultan passa le Danube en 1416, s'empara de Séverin et de quelques autres places, fortifia Giurgewo, et contraignit les Valaques à payer le tribut; il s'attribua de plus les revenus des salines et les droits d'entrée et de sortie. Mirce ne survécut pas longtemps à sa défaite; il mourut en 1418.

Administration de Mirce Ier. Organisation d'une armée permanente. — Le règne de Mirce Ier occupe une place importante dans l'histoire de la Valachie. C'est de cette époque que date la domination ottomane sur une partie des populations roumaines; le traité de 1493, en faisant de la Valachie une province tributaire, prépara l'asservissement des principautés. Malgré les erreurs de sa politique à l'égard des Turcs, Mirce fut pourtant regretté de son peuple. Bucarest lui dut son importance; il transporta dans ses murs la résidence de la cour. Il fonda, en 1383, le monastère de Cozia. Son principal titre de gloire fut la réforme de l'administration et de l'armée; il établit en Valachie une armée régulière, fixa le nombre des soldats, leur paye, leur uniforme. Il divisa la principauté en dix-huit capitaineries, qui fournissaient, au premier signal, dix-huit mille fantassins. Tous les soldats en activité de service reçurent par jour deux piastres rouges (environ dix centimes), une ration de viande et du pain de blé et de millet; plus, une fois par an, une pièce de drap. La Valachie est un des premiers États européens qui possédèrent des troupes permanentes. « La guerre sans anarchie était l'état normal du pays (1). »

La Valachie en proie aux guerres civiles. — Mirce Ier aimait beaucoup les femmes; il eut plusieurs enfants naturels; à sa mort ses fils se disputèrent le pouvoir. Wlad II, avec l'aide des Turcs, triompha de ses frères; mais après lui la guerre civile recommença; les Ottomans continuèrent d'intervenir en Valachie. Wlad III passa tour à tour de leur alliance à celle des Hongrois. En *1440*, il se rendit à Andrinople pour saluer le sultan Mourad; mais son hommage était suspect; il fut arrêté sous prétexte de trahison. Quand il sortit de captivité, il se lia étroitement avec Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie (1443). Excité par les conseils de Jean Corvin et par les succès de Georges Castriot Scanderbeg, Ladislas résolut de chasser d'Europe les infidèles; il entra en campagne avec une armée de dix mille hommes. Vainement Vlad lui représenta la témérité de son entreprise. « Rebroussez chemin, disait le voïvode de Valachie; je sais par expérience combien est grande la puissance des Turcs; je sais que le sultan traîne avec lui plus d'hommes à la chasse que vous ne menez d'hommes à la guerre. Voici l'hiver, vous n'avez pas de vivres; vous ne pouvez pas plus compter sur l'empereur de Constantinople que sur la flotte des Génois et des Vénitiens : ces marchands pencheront naturellement du côté du vainqueur; ils ont à se plaindre de la Hongrie; le sul-

(1) Vaillant, t. I, p. 185.

tan, au contraire, leur a ouvert le détroit. Ainsi le moment n'est pas favorable pour l'attaque; il faut attendre. » On méprisa ses avis, et Ladislas alla se faire tuer à la bataille de Varna (1444).

Dan IV, successeur de Vlad, s'unit avec les Hongrois contre les Turcs; il commanda l'aile gauche de l'armée chrétienne dans les plaines de Cossova (1448); après la défaite de Szekell, les Valaques firent défection; pour obtenir la vie sauve, ils s'engagèrent à fournir annuellement, outre le tribut, 300 fantassins, 400 cavaliers, 3,000 flèches et 4,000 boucliers.

§ 2.

VLAD L'EMPALEUR (1456-1479).

Deuxième traité de la Valachie avec la Porte (1460). — La mort de Dan amena de nouveaux troubles. Vlad V s'empara du trône en 1456; il est resté célèbre sous le nom de Vlad le Diable ou l'Empaleur.

En 1460, il envoya des ambassadeurs à Mahomet II, et renouvela, en l'aggravant, le traité de 1393. Les stipulations de 1460 fixèrent définitivement les relations des Valaques et des Turcs; elles servent encore de base à la souveraineté de la Porte. Le sultan s'engage pour lui et pour ses successeurs à protéger la Valachie et à la défendre contre tout ennemi, sans exiger autre chose que la suprématie sur cette principauté et sur ses souverains, qui payeront un tribut de dix mille ducats. La nation continuera de vivre sous ses propres lois; le voïvode sera élu par le métropolitain, les évêques et les boyards; l'élection sera reconnue par la Porte; le voïvode aura droit de vie et de mort sur ses sujets; il décidera de la paix et de la guerre; il ne sera jamais soumis pour ses actes à aucune responsabilité envers la Turquie. Les Valaques établis dans l'empire ottoman ne payeront pas le *karatch* (capitation) que payent les raïas. Nul chrétien, après avoir embrassé l'islamisme, ne pourra être inquiété ni réclamé si, revenu en Valachie, il embrasse de nouveau la religion chrétienne. Tout procès entre un Valaque et un Turc sera jugé par le divan valaque, conformément aux lois de la principauté. La Porte promet de ne jamais délivrer un firman à la requête d'un sujet valaque pour ses affaires en Valachie, de quelque nature qu'elles puissent être, et de ne jamais s'arroger le droit d'appeler à Constantinople ou dans aucune partie des possessions turques un sujet valaque, sous quelque prétexte que ce puisse être. Chaque année un officier de la Porte viendra en Valachie pour recevoir le tribut; il sera accompagné à son retour par un officier du voïvode jusqu'à Giurgevo; à la frontière, on comptera de nouveau la somme remise, et l'on en donnera un second reçu; lorsqu'elle aura été transportée au delà du Danube, la responsabilité de la Valachie sera complétement dégagée. Les Turcs ne pourront voyager en Valachie sans motif plausible; ils devront déclarer aux autorités locales la durée présumée de leur séjour et partir à l'expiration du délai fixé; ils ne pourront emmener avec eux aucun serviteur valaque. Il est interdit aux musulmans de construire aucune mosquée sur le territoire de la principauté.

Certes, dit Vaillant (1), les conditions de ce traité sont telles qu'il y aurait progrès d'en pouvoir jouir aujourd'hui; malheureusement tout ce qu'elles veulent conserver disparaît, et la Valachie est perdue. La protection musulmane sera toujours impuissante; bientôt le voïvode devenu pacha aura moins besoin de soldats que d'esclaves; les dons devenus capitation ne différeront plus du karatch, et, peu à peu, sans s'en douter, les Romans seront réduits au servage le plus dur.

Guerre contre la Turquie. Invasion de Mahomet II. — Vlad V ne tarda pas longtemps à rompre ce traité de 1460. Dès 1461, il conclut une alliance avec Mathias Corvin. Mahomet II ordonna au gouverneur de Widdin, Tschakardji-Hamsa pacha, de s'emparer du voïvode par force ou par ruse. Hamsa pacha demanda une entrevue au prince valaque; mais il tomba dans un piége avec le renégat Katabolinos. Vlad le Diable les fit prisonniers, leur coupa les bras et les jambes, et les fit empaler; le gouverneur, par respect pour la hiérar-

(1) Vaillant, *la Romanie*, t. I, p. 229.

ohie, eut un pieu plus élevé que celui de son secrétaire. Après avoir renouvelé son alliance avec les Hongrois, le voïvode passa le Danube, entra en Bulgarie, brûla les villes et les villages et emmena vingt-cinq mille prisonniers. Ces malheureux furent tous empalés autour du cadavre d'Hamsa pacha. L'horrible exécution était à peine achevée que des ambassadeurs turcs arrivèrent avec des propositions de paix; ils refusèrent de se découvrir en présence de Vlad; il leur fit clouer leurs turbans sur la tête.

A cette nouvelle, Mahomet II, transporté de fureur, rassembla une armée de deux cent cinquante mille hommes, et, tandis que le grand vizir marchait vers le Danube, il partit lui-même avec une flotte considérable, remonta les embouchures du fleuve et s'avança jusqu'à Widdin : Étienne, voïvode de Moldavie, fit une diversion en faveur des Turcs, et envahit la Valachie par le nord-est. Enfin Rodolphe, frère de Vlad, essaya de soulever les boyards. Pressé de tous côtés, Vlad attendit vainement le secours des Hongrois; mais il ne perdit point courage. Il envoya sa famille et ses trésors à Cronstadt, en Transylvanie, dirigea un corps de trois mille hommes vers le Séreth pour tenir tête aux Moldaves, et lui-même attendit les Turcs avec dix mille ou sept mille cavaliers.

Mahomet II s'avançait à grandes journées; pendant sept jours de marche il ne rencontra point de résistance; tout avait fui; la Valachie semblait transformée en désert. Pleins d'une trompeuse sécurité, les Turcs ne prirent plus même la peine de fortifier leur camp. Cette négligence leur coûta cher; Vlad surveillait tous leurs mouvements; un jour, sous un déguisement, il pénétra au milieu de l'armée ennemie, et quand il eut bien reconnu sa position, il retourna sain et sauf auprès de ses soldats. Il les avertit de se tenir prêts pour la nuit. Les Turcs dormaient dans leurs tentes, lorsque les Valaques parurent tout à coup. Vlad courut droit à la tente du sultan; mais son coup de main ne réussit pas; les janissaires formèrent un rempart infranchissable autour de la tente impériale. « Quand vint l'aurore et qu'il commença à faire jour, les Valaques sortirent du camp, n'ayant perdu pendant la nuit que fort peu de monde (1). » Ali bey se mit à leur poursuite et ramena mille prisonniers; par ordre du sultan, on les égorgea tous, en représailles des cruautés de Vlad. L'un d'eux, interrogé par le grand vizir, refusa d'indiquer la retraite où se réfugiait le voïvode : « Je sais mourir et me taire, » dit-il. Sa tête roula aux pieds de Mahmoud pacha. « Si Vlad avait une plus grande armée d'hommes pareils, s'écria le vizir, il acquerrait bientôt une gloire immense. »

Mahomet hâta sa marche vers Bucarest (2); en chemin, il fut arrêté par un spectacle épouvantable; c'était une forêt de pieux, large d'un quart de lieue, longue du double, où vingt-cinq mille Turcs et Bulgares étaient crucifiés ou empalés; au-dessus des autres s'élevait le corps d'Hamsa pacha, vêtu de soie et de pourpre. On voyait des enfants empalés près de leurs mères et dont les corbeaux et les vautours dévoraient les entrailles. « Comment, s'écria Mahomet, comment dépouiller de ses États un homme qui ne répugne pas à de tels moyens pour les sauver? Cependant, ajouta-t-il, s'il y a de la grandeur dans de pareils actes, l'homme qui les commet ne mérite pas d'estime. »

Les Turcs entrèrent dans Bukarest sans coup férir; les habitants s'étaient retirés dans la forêt de Pœnarii, et Vlad, avec mille cavaliers, était passé en Moldavie, puis en Ardialie; il s'arrêta à Thorda, où il rencontra Mathias Corvin, (17 septembre 1462). Toute la Valachie fut bientôt au pouvoir des musulmans; Mahomet repassa le Danube, laissant à Ali bey le soin d'installer Rodolphe III, qui augmenta le tribut de deux mille ducats, et reçut en échange le rang et le titre de pacha avec deux queues de cheval, la cabanitsa ou manteau royal, le sabre et le topuz ou sceptre. Les Turcs, après avoir réduit la Valachie à la condition de pachalik, emmenèrent plus de deux cent mille têtes de gros bétail.

VLAD EST DÉPOSÉ. RODOLPHE III

(1) Chalcondylas, liv. IX.

(2) Suivant Chalchondylas, l'armée qui envahit la Valachie en 1461 était de deux cent cinquante mille hommes.

ALLIÉ DES TURCS. — Apres leur départ, Vlad revint avec les Hongrois. Mais les boyards, qui avaient accueilli avec faveur le gouvernement de Rodolphe, négocièrent avec Mathias Corvin, lui exposèrent leurs griefs contre le voïvode dépossédé, et obtinrent pour son successeur l'amitié de la Hongrie : Vlad fut envoyé prisonnier à Bude; il y resta quatorze ans.

Rodolphe III fut l'ami des Turcs. Il eut à combattre le voïvode de Moldavie, Étienne, adversaire implacable des infidèles et de leurs alliés. Vaincu en 1470, il subit, trois ans après, une nouvelle défaite, perdit sa capitale (1474) et ne fut rétabli que par le secours des Ottomans (1475). Les Hongrois s'unirent aux Moldaves pour le renverser; il se réfugia à Cronstadt, et les bourgeois de la ville le remirent aux mains d'Étienne, qui le fit décapiter (t476).

Vlad V, mis en liberté, reprit le pouvoir en 1477. Il ne le posséda que deux années. En 1479, un de ses serviteurs le frappa par derrière d'un coup mortel, lui coupa la tête et la donna aux Turcs, qui la promenèrent comme un trophée à travers les villes où il avait dominé.

CRUAUTÉS DE VLAD LE DIABLE OU L'EMPALEUR. — Ainsi mourut Vlad le Diable, le bourreau, l'empaleur. « Les nations, dit un historien de la Romanie, ne trouvèrent pas de surnom assez expressif ni assez infâme pour flétrir sa mémoire. » Engel prétend que, durant son second règne, il se comporta plus en chrétien; c'est, sans doute, suivant la remarque de M. Vaillant, parce qu'il s'en prit plus particulièrement aux infidèles. Pour se débarrasser des Scind-Rômes qui errent en mendiants dans ses États, il les invite à un festin, les gorge de mets et de boissons, et, quand ils sont ivres, les fait jeter au feu. Il en entasse d'autres dans une vaste chaudière, dont le couvercle est percé de larges trous et qu'il remplit d'eau bouillante, ou bien il les fait empaler par le côté, et lorsqu'il s'ennuie de les entendre crier et de les voir se débattre, il dit aux bourreaux : « Clouez-leur les pieds et les mains. » Quelquefois il s'amuse à les faire hacher comme la paille. Il ne traite pas mieux les juifs et les musulmans. Des Tartares viennent un jour lui demander la grâce d'un des leurs, condamné pour vol à être pendu ; il leur ordonne de l'exécuter eux-mêmes, et, sur leur refus, il fait cuire le coupable et les force à manger son cadavre. Quant aux prisonniers turcs, il leur enlève la peau des pieds, les leur frotte avec du sel et les fait lécher par des chèvres. Son spectacle favori est de voir empaler; son plus grand plaisir est de manger avec sa cour au milieu d'un cercle de pals. Il déchire le sein des femmes, y fait empaler les enfants qu'il en retire, et force ceux qui vivent déjà à manger de leur mère rôtie. » Par une chaude journée d'été, il se promenait au milieu de ses victimes avec un de ses boyards, que l'odeur des cadavres asphyxiait : « Eh quoi ! dit le tyran, vous ne trouvez pas que cela sent bon ? » — « Non pas, » dit l'autre. Vlad, pour qu'il ne fût plus incommodé par la mauvaise odeur, le fit empaler sur un pieu très élevé. A ces traits de folie furieuse se mêlent quelques actes de justice, mais d'une justice farouche et cruelle. Il établit l'ordre par la terreur. On raconte qu'un négociant florentin, craignant de rencontrer des voleurs en route, lui fit demander une escorte, et reçut pour toute réponse l'ordre de déposer ses marchandises sur le grand chemin; le lendemain il les retrouva toutes exactement à la même place. « Ainsi les cruautés de Vlad eurent du moins cela de bon que le pays était sûr, et que l'on y pouvait voyager sans crainte. Si même on voulait y faire attention, on verrait qu'elles étaient de son siècle et qu'elles avaient la plupart la religion pour excuse. Les Tartares, les Turcs, les juifs, les renégats, les païens étaient des races que son zèle pour la foi chrétienne lui faisait un devoir d'exterminer (1). » *Tantum religio potuit suadere malorum.* On peut bien dire avec le sultan Mahomet que les emportements de ce zèle chrétien « n'étaient pas dignes d'estime. » En admettant même que les chroniques, d'ailleurs unanimes, aient exagéré de

(1) Vaillant, *la Romanie*, t. I, p. 248 et suiv.; Kogalnitchano, t. I, p. 200-204, d'après Bonfin, Engel et un mémoire saxon écrit vers 1477.

beaucoup le nombre de ses meurtres et les raffinements de sa férocité, Vlad l'empaleur n'en fut pas moins un monstre exécrable et contre nature.

Avec son règne finit, pour la Valachie, la période d'indépendance réelle sous la suzeraineté nominale des Turcs. Si le succès peut justifier le crime, les fureurs de ce brigand n'ont pas même l'excuse du succès. Tout le sang qu'il versa ne racheta point la Valachie du tribut que les traités de 1393 et de 1460 lui avaient imposé; l'horreur qu'il inspira affaiblit le sentiment national et prépara la voie aux usurpations de la Porte. C'est le sort ordinaire des peuples : ils portent la peine des forfaits que commettent les rois en délire.

CHAPITRE IV.

LA MOLDAVIE VASSALE DE LA HONGRIE OU DE LA POLOGNE.

§ 1.

ALEXANDRE LE BON (1401-1432.)

La Hongrie et la Pologne se disputent la suzeraineté de la Moldavie. — Tandis que la Valachie tombait sous la suzeraineté des Turcs, la Moldavie, pour être plus éloignée de Constantinople, ne réussissait pas davantage à maintenir l'intégrité de son indépendance.

Trois années avant l'avénement de Mirce Ier à la voïvodie des Valaques, Pierre Ier succéda en Moldavie à son père Bogdan III (1379). Il s'unit étroitement avec les Polonais, et, poussé par Edvige, leur reine, il attaqua, en 1387, le roi de Hongrie Sigismond, suivant ainsi l'exemple de Mirce, qui, par une funeste imprévoyance, venait de tourner ses armes contre les Valaques de la Bulgarie. Les peuples chrétiens, chargés de la garde du Danube, se déchiraient entre eux, au lieu de serrer leurs rangs contre les Turcs. Pierre se reconnut vassal de la Pologne; il prêta serment de fidélité à Ladislas, et décida Mirce, effrayé par la déroute de Cossova, à signer (8 décembre 1389) le traité de Radu, qui resserra l'alliance de la Valachie, de la Moldavie et de la Pologne; mais cette ligue était formée moins pour arrêter les envahissements de l'islamisme que pour abaisser la puissance de la Hongrie.

A la mort de Pierre Ier (1390), ses frères se disputèrent la couronne; il y eut un parti hongrois et un parti polonais. En 1395, Étienne Ier prêta foi et hommage à Jagellon. Sigismond, qui venait de rétablir en Valachie Mirce Ier, dépossédé par les Turcs, tourna ses armes contre les Moldaves; il s'enfonça imprudemment dans les défilés des Carpathes, dont le voïvode et les boyards avaient barré toutes les issues; il fut arrêté dans sa marche par une grêle de traits et par des quartiers de rochers que les Moldaves, postés en embuscade, précipitaient sur les Hongrois en désordre. Pour dégager l'armée, il fallut que les cavaliers missent pied à terre; ils escaladèrent les hauteurs, et s'élancèrent le sabre au poing sur les Roumains déconcertés à leur tour. Sigismond franchit le passage, et, grâce à la rapidité de sa marche, il surprit dans leur tente Étienne et ses principaux officiers. Le voïvode prisonnier invoqua sa clémence. Le roi de Hongrie se contenta d'un serment de paix et d'amitié; il retourna dans ses États pour préparer contre les Turcs l'expédition que devait si tristement terminer la bataille de Nicopolis (1396). Les Moldaves parurent à côté des Valaques dans cette journée funeste, et ils soutinrent mieux que leurs frères l'honneur de la patrie roumaine. Irritée de l'alliance d'Étienne avec Sigismond, et sans considérer que cette alliance avait été dirigée contre l'ennemi commun de la chrétienté, la Pologne suscita contre lui son neveu Juga (1598), puis Roman Ier (1599), qui s'associa en 1401 son frère Alexandre.

Alexandre le Bon. Réformes administratives. Développement du commerce. — Bientôt Alexandre régna seul. Il renouvela le serment de fidélité à la Pologne, et s'engagea expressément à venir au secours de son suzerain toutes les fois qu'il ferait la guerre, excepté contre la Podolie et contre la Prusse. En 1404, il obtint la liberté d'établir des entrepôts à Limberg, qui devint un comptoir d'échange entre les Polonais et les Moldaves. Alexandre sut mettre la paix à profit. Il rétablit l'ordre dans les finances, et put prêter de l'argent au roi de Pologne, qui lui donna en garantie Snyatin, Colomnia et toute

la Pocutie. Il organisa des tribunaux réguliers, fixa la hiérarchie du clergé, fonda des évêchés et des monastères, et créa une école de droit avec des classes de grec, de latin et de slavon. C'est sous son règne qu'on place l'arrivée des Scind-Rômes ou Bohémiens en Roumanie. En 1418, il accueillit trois mille familles arméniennes. Il les établit à Sneiava et dans cinq autres villes. Quelque temps après il épousa la sœur du roi de Pologne (1421), et reçut de l'empereur de Constantinople une bulle d'indépendance pour son archevêché et pour lui-même la couronne de roi, la chlamyde et la chaîne d'or Alourgida. Les dernières années de son règne furent troublées par une guerre impolitique contre la Pologne. Les Polonais, soutenus par les Tartares du Budjak, écrasèrent son armée (1431). Il survécut peu au rétablissement de la paix. Vers la fin de novembre 1432, il termina « une vie moins glorieuse par les entreprises guerrières que par les bienfaits dont, pendant plus de trente ans, il ne cessa de combler son pays. » Brave sans témérité, ajoute l'historien qui lui donne cet éloge, il sut courir aux armes toutes les fois qu'il le jugea utile ; d'une sagesse rare, il comprit l'avantage que son peuple retirerait d'une amitié constante avec la Pologne, et la guerre de 1431 serait le seul reproche que l'on pourrait lui faire s'il ne se l'était fait lui-même; religieux et éclairé, il employa tout son temps à donner à son peuple de sages institutions; moins maître enfin que père de ses sujets, il maintint parmi eux, comme Mirce Ier parmi les Valaques, cette douce égalité qui s'efface bientôt après le règne de ces princes et dont les Roumains n'ont plus conservé que le terme symbolique de *frate* (1).

Guerres civiles. Intervention de la Pologne. La diète met en question l'incorporation de la Moldavie. — La mort d'Alexandre attira sur les Moldaves tous les maux de la guerre civile, dont les Valaques leur donnaient l'exemple. L'ambition des princes se joue également et de l'élection et de l'hérédité. En Valachie, le pouvoir était électif; les fils de Mirce Ier se disputèrent à main armée les suffrages des boyards : en Moldavie, il était héréditaire; Étienne combattit avec le secours des Polonais Élie, son frère aîné, soutenu par les Valaques. En 1435, les deux frères, tour à tour vainqueurs et vaincus, se décidèrent à partager les États d'Alexandre; Élie eut la Moldavie proprement dite ; Étienne, la Bessarabie. Leur rivalité ne profita qu'à la Pologne, à laquelle l'un et l'autre ils prêtèrent hommage et payèrent tribut. Étienne offrit un présent annuel de cinq mille ducats et de quatre cents chevaux ; Élie envoya chaque année à Ladislas deux voitures d'esturgeons, cent chevaux, quatre cents pièces de soie cramoisie et quatre cents bœufs. Ils jurèrent de garder entre eux paix et amitié; mais Étienne eut pour ses obligations envers son frère moins de respect que pour ses engagements envers l'étranger. Il s'empara d'Élie dans un guet-apens, et lui fit crever les yeux (1443). Le meurtre appelle le meurtre. Quatre ans après il périt assassiné (1447).

Le désordre en vint à ce point que Casimir proposa à la diète d'incorporer la Moldavie au royaume de Pologne. Son plan fut repoussé, parce que les Polonais redoutaient « l'esprit intraitable des Moldaves » et le voisinage des Turcs de Bulgarie. Il fut décidé que la principauté resterait dans la condition de simple vasselage, et que la république continuerait de s'en servir comme d'un boulevard contre les attaques des Ottomans (1450).

Bogdan, fils naturel d'Alexandre le Bon, disputait alors la couronne au jeune Alexandre II, fils d'Élie. Il amusa les Polonais par des offres conciliantes, promettant de payer en tribut 7,000 pièces d'or, 200 chevaux, 200 bœufs et 300 charrettes d'esturgeons. Puis il fondit sur eux à l'improviste au passage de Pasta, et en massacra un grand nombre (1450). « Ils ne reviendront plus, » disait-il. En effet, la diète décida qu'on lui laisserait la régence jusqu'à la majorité d'Alexandre (1450). Son frère Pierre Aaron le tua dans un festin (1456). Alexandre voulut alors ressaisir le pouvoir; « mais, dit la chronique, comme, au lieu de chasser l'usurpateur, il ne

(1) *Histoire des Romans de la Dacie*, t. Ier, p. 194.

chasse que sur les terres des maris, et passe son temps à poursuivre les jeunes femmes, les maris et les frères complotent contre sa personne, et il meurt empoisonné (1456). » Pierre Aaron, pour assurer son autorité, ne se contenta point de prêter hommage à la Pologne; il offrit au sultan Mahomet II un présent de 2,000 ducats. Mais il ne put échapper à la vengeance du fils de Bogdan, et fut contraint de se réfugier à la cour de Casimir (1456).

§ 2.

ÉTIENNE LE GRAND (1456-1504).

TRAITÉ D'ÉTIENNE AVEC LA POLOGNE (1459). — Il était temps qu'un chef habile et vaillant se mît à la tête des Moldaves et terminât cette triste période d'anarchie. Pendant que Vlad l'Empaleur s'emparait du trône de Valachie, Étienne IV succéda à Pierre Aaron. Son premier soin fut de réclamer l'extradition du meurtrier de son père. Sur le refus de la diète, il envahit la Podolie et la Russie Rouge. Casimir entama des négociations; par une convention signée au mois d'avril 1459 il s'engagea à ne pas troubler les habitants de Hotin dans leur commerce de pêcherie; à ne pas gêner la navigation du Dniester, enfin à retenir Pierre en Pologne, dans une résidence éloignée des frontières. De son côté, Étienne promit de respecter le commerce des Polonais, de prêter foi et hommage à la république, et de ne pas chercher d'autre protection que la sienne, à condition qu'il serait traité et protégé en vassal fidèle.

GUERRE CONTRE LES VALAQUES (1462). — En paix avec la Pologne, il tourna ses regards du côté de la Valachie, et voulut profiter du mécontentement excité dans cette principauté par les rigueurs de Vlad le Diable. Il prêta son appui aux boyards révoltés et embrassa le parti des Turcs. Pendant que Mahomet marchait sur Bucarest, il s'empara de Kilia et de Bilgarod. Il comptait, pour prix de ses services, obtenir du sultan, son allié, la voïvodie des Valaques, et réunir sous son autorité les deux provinces de la Roumanie. Il fut trompé dans ses espérances. Les Turcs lui enlevèrent les places qu'il avait prises, et installèrent Rodolphe III à la place de Vlad (1462).

GUERRE CONTRE LES HONGROIS (1468.)—Après la soumission de la Bosnie et de l'Esclavonie et la mort de Scanderbeg, Étienne, effrayé des progrès de l'islamisme, renouvela ses traités avec la Pologne (1466). Mais, par les secours qu'il prêta aux Roumains d'Ardialie révoltés contre les Hongrois (1467), il s'attira la colère de Mathias Corvin, qui se vengea en épousant la cause de Pierre Aaron. Une armée hongroise franchit les Carpathes, passe le Séreth, et après avoir brûlé la ville de Roman s'arrête à Baïa. Là se livre un combat sanglant; Mathias, blessé d'un coup de flèche, bat en retraite; l'insurrection de Jean Zapolia le force d'accepter la soumission d'Étienne (1468).

GUERRE CONTRE LES TARTARES. — Débarrassé des Hongrois, le voïvode de Moldavie dirigea ses entreprises contre les Tartares; il les battit à Leipnitz, et fit prisonnier le fils du khan. Celui-ci fut réclamé par son père; Étienne lui fit trancher la tête en présence des députés qui exigeaient sa délivrance; et afin de mieux montrer sa haine contre les infidèles et le mépris qu'il avait pour leurs menaces, il ordonna d'empaler les députés mêmes, à la réserve d'un seul, à qui l'on coupa le nez et les oreilles et qui retourna ainsi mutilé auprès de son maître. En imitant la pieuse cruauté de Vlad, Étienne croyait prouver à l'Église chrétienne l'ardeur de son zèle. Bientôt après il fonda le monastère de Putna.

LA MOLDAVIE GARDE LA NEUTRALITÉ ENTRE LA HONGRIE ET LA POLOGNE. — Cependant la Pologne, jalouse de la Hongrie, ne cessait d'exciter les Moldaves contre Mathias Corvin. Étienne ne céda point aux conseils intéressés de Casimir. Au lieu de tenter les chances d'une lutte inégale, il eut recours à la perfidie pour se délivrer de Pierre Aaron, à qui les Hongrois continuaient de donner asile; il attira dans un piége son rival trop confiant, et le fit décapiter (1469). Il garda la neutralité pendant la guerre qui éclata, peu de temps après, entre la Hongrie et la Pologne (1472).

NOUVELLE EXPÉDITION EN VALA-

CHIE (1473). — Mais tout en évitant de prendre part à le querelle de ses puissants voisins, il ne resta pas inactif. Il n'avait pas renoncé à ses projets sur la Valachie. En 1473, il attaqua Rodolphe III, le battit sur les bords du Melcove, prit Tirgoviste et entra sans résistance à Bucarest. Toute la province était conquise; le moment semblait venu de l'incorporer à le Moldavie; il manqua d'audace, et se contenta d'imposer un tribut à Vlad VI, qui prit la place de Rodolphe.

GUERRE CONTRE LES TURCS. — Après son départ, Rodolphe III reparut à la tête de quinze mille Turcs, avant-garde d'une armée de cent vingt mille hommes (1474). Vlad VI prit la fuite. Étienne, avec quatre mille Moldaves, deux mille Polonais et cinq mille Szicles, attendit les Ottomans sur les bords du Bûrlatu, entre Barnaba et Racoviça. Il les repoussa, leur prit en plusieurs rencontres quatre-vingts drapeaux, les rejeta au delà du Séreth et du Danube, et, profitent de sa victoire, incorpora définitivement à le Moldavie le district valeque de Putna (1475). Pour reudre grâces au dieu des armées, il ordonna un jeûne de quarante jours, bâtit une église et fit empaler tous les prisonniers.

Les Hongrois l'excitèrent à poursuivre les hostilités, et lui offrirent le secours de leurs armes; mais son ambition hésitait devant les entreprises périlleuses. Content d'avoir refoulé les Ottomans, il n'osa point reporter chez eux l'invasion. Il voulut, au contreire, négocier la paix et envoya une ambassade auprès de Mahomet II. Le sultan insulta ses députés, et recommença la guerre.

Menacée au sud par les Turcs, à l'est par les Tartares de Crimée, la Moldavie invoqua l'appui de la Pologne. Casimir, qui ne pardonnait point à Étienne d'avoir accepté la suzeraineté de Mathias Corvin, décida la diète à garder le neutrelité. Les Moldaves, ebandonnés à eux-mêmes, ne perdirent ni le courage ni l'espoir. Ils disputèrent longtemps le passage du Danube, reculèrent lentement, et se retirèrent dans les places de Hotin, de Suciava et de Niamtz. Mahomet repartit à l'approche de l'hiver (1476).

L'année suivante, Etienne acheva les fortifications de Kilia et de Bilgorod. En même temps il punit Rodolphe III de son alliance avec les Turcs, et rétablit Vlad le Diable. Celui-ci voulut reprendre à la Moldavie le district de Putna; il fut vaincu et bientôt après assassiné (1479).

Sa mort ne profita point à la Roumanie. Vlad VII, proclamé par Étienne, suivit l'exemple de Rodolphe et se joignit aux infidèles contre les Ardialiens et les Moldaves.

SERMENT DE FIDÉLITÉ A LA POLOGNE. — Étienne, voyant le trahison des Valaques et les préparatifs de Bajazet, implora les secours de la Hongrie et de la Pologne. Casimir exigee qu'il vînt à Colomnia lui rendre hommage en personne. Au jour fixé, le voïvode arriva; il mit pied à terre, plia le genou et déposa son drapeau aux pieds du roi: « Roi très-gracieux, dit-il, je te prête serment de fidélité, je promets et jure sans feinte et sans artifice, avec tous les pays qui sont en ma puissance, mes boyards et mes fidèles sujets, fidélité et obéissance à ta seigneurie, à tes successeurs et au trône de Pologne. » Casimir répondit: « Nous te prenons, toi, tes boyards et les pays qui te sont soumis sous notre protection, et nous te reconnaissons pour notre voïvode. » Puis le suzerain et le vassal se donnèrent l'accolade; Étienne s'assit à la table royale, reçut de riches présents et revint en Moldavie evec trois mille cavaliers.

NOUVELLE INVASION DES TURCS ET DES VALAQUES (1484). — Avec ce faible renfort et trente mille Moldaves, il essaya de défendre le passage du Danube; son courage échoua: soutenus par les Valaques, les Turcs opérèrent leur débarquement aux bouches du fleuve, et s'emparèrent de Kilia et de Bilgorod (1484). Étienne se retira dans la haute Moldavie. On raconte qu'arrivé aux portes de la citadelle de Niamtz il entendit une voix qui, du haut du rempart, criait à la sentinelle: « N'ouvre pas! ce n'est pas mon fils. » Il reconnut la voix de sa mère, qui lui ordonnait de retourner sur ses pas, et d'avoir au moins le courage de mourir, s'il n'avait pas la force de vaincre. « As-tu donc oublié que je suis ta mère? » disait cette femme

héroïque. Étienne ramena son armée contre les Turcs. Il les rencontra dans une étroite vallée, fondit sur eux, et les extermina presque entièrement. « De trente mille qu'ils étaient venus, dit un historien, il n'échappa qu'un très-petit nombre de cavaliers (1). » La vallée, couverte d'ossements, porta dès lors le nom de Vallée Blanche.

INVASION HONGROISE. BATAILLE DE ROMANO (1486). — La guerre n'était pas terminée; Vlad VII se maintenait dans le district de Putna; il fallut pour le chasser une nouvelle campagne. D'un autre côté parurent les Hongrois sous les ordres de Kraïot. Étienne leur livra bataille dans la plaine de Roman (1486). Il tomba dans la mêlée avec son cheval tué sous lui. « Enfants, cria-t-il à ses pages, ne vous rendez pas! » Purice, l'un de ses hérauts d'armes, mit pied à terre, le releva, et lui présenta son cheval. « Alors, dit la chronique, le cheval étant très-grand et Étienne très-petit de taille, Purice se mit à genoux et lui dit : « Seigneur, permettez-moi de vous servir de taupinière; » et posant le pied d'Étienne sur son épaule, il l'aida à se mettre en selle. « Taupinière, lui dit Étienne en montant, je ferai de toi une colline. » En effet, après la victoire il l'appela auprès de lui à Suciava, et en présence de toute sa cour : « Purice, lui dit-il, tu m'as servi de taupinière; je t'appelle Movila (colline), et tu ne porteras plus d'autre nom; tu m'as donné ton cheval, je te gratifie de cinq domaines; tu m'as apporté la tête de Kraïot, je te fais grand armas et te donne la fille du brave Pàrcalab de Roman, que les Hongrois nous ont tué. » Telle est l'origine d'une famille qui, cent ans plus tard, devait régner sur les Moldaves.

Après sa victoire sur l'armée hongroise, Étienne put s'occuper en paix des affaires intérieures de la principauté. Il organisa l'administration, l'armée, les finances; la Moldavie rapporte à son règne l'origine de presque toutes ses institutions. Ses travaux comme législateur, lui ont mérité, plus que ses guerres, le surnom de grand. Il faut pourtant lui reprocher d'avoir porté atteinte au principe de l'égalité par la création de la noblesse, importation funeste des Grecs venus de Constantinople.

INVASION POLONAISE. ÉCHEC DE JEAN-ALBERT (1494). — La Moldavie commençait à respirer sous son gouvernement tutélaire, lorsque, à la mort de Casimir, l'ambition des princes polonais mit tout en désordre. Jean-Albert fut couronné roi de Pologne; il avait trois frères : Ladislas prit possession de la Bohême et de la Hongrie; Alexandre, du grand-duché de Lithuanie; Sigismond, de l'Ardialie. Celui-ci était le plus mal partagé; Jean-Albert, d'accord avec Alexandre, lui promit en surplus la Moldavie. Mais Étienne n'était point disposé à la céder; le roi de Pologne, avec quatre-vingt mille hommes, vint mettre le siége devant Suciava. Trop inférieur en force pour risquer une bataille rangée, le voïvode se tint sur la défensive. Il se contenta de harceler l'armée polonaise, lui coupa les vivres et la réduisit à la famine. La révolte éclata bientôt dans le camp de Jean-Albert. « Il nous sacrifie, disaient ses soldats, pour asservir la Pologne quand nous ne serons plus. » Le roi fut contraint de battre en retraite. Comme il traversait la forêt de Cosmine, une armée de paysans l'assaillit tout à coup. On n'entendait que ce cri : « Tuez! tuez! Étienne accourut, et acheva la déroute des Polonais. Jean-Albert put à peine échapper avec l'avant-garde (1494). « Le succès de cette campagne prouve bien, dit un chroniqueur, que les Roumains sont indomptables; qu'on obtient d'eux plus par la conciliation que par les armes, et qu'il vaut mieux s'en faire des amis que de tenter de les mettre sous le joug. »

Le vainqueur força les prisonniers de labourer le champ de bataille et de semer des glands dans le sol fécondé par le sang de leurs compatriotes. Il en sortit une forêt de chênes, qui porta le nom de *forêt rouge*. L'année suivante, Étienne, en représailles de l'injuste agression de Jean-Albert, envahit la Pologne avec une armée de Moldaves, de Turcs et de Tartares, enleva cent mille prisonniers, et les abandonna aux Turcs, qui les dispersèrent en Bulgarie, en Ma-

(1) Felix Petantius, *Dissert. de itineribus aggrediendi Turcorum.*

cédoine, en Grèce, en Crimée et dans l'Asie Mineure.

Son alliance avec la Porte fut rompue par Ladislas, qui lui fit signer une trêve de trois ans avec Jean-Albert (1497), et ligua par un traité la Pologne, la Hongrie, la Moldavie et la Valachie (1498). En 1499, une armée turque passa le Danube; elle fut vaincue et repoussée au delà du fleuve. Pour témoigner à Étienne sa reconnaissance, Jean-Albert fit mettre à mort un fils naturel d'Alexandre le Bon, qui réclamait l'héritage de son père (1500). Il mourut lui-même l'année suivante. Par un revirement inexpliqué, les Moldaves se détachèrent alors de la ligue chrétienne, enlevèrent la Pocutie à la Pologne et engagèrent les Tartares à envahir la Podolie.

Étienne, en mourant, conseille aux Moldaves de se soumettre a la Turquie (1504). — Ce fut la fin du règne d'Étienne; il mourut le 2 juillet *1504*, à l'âge de soixante et onze ans, pleuré de son peuple et regretté même de ses ennemis. Prince guerrier et législateur, il avait su gouverner les Moldaves et les défendre contre les attaques du dehors. Nous avons dit comment il refoula tour à tour les Turcs, les Hongrois et les Polonais. Malgré les succès qu'il remporta sur ces trois puissances, il comprit que la Moldavie ne pouvait pas longtemps maintenir l'intégrité de son indépendance, et qu'elle devait choisir un suzerain pour ne pas être, tôt ou tard, asservie par un maître. Dans un discours resté célèbre, il recommanda en mourant à ses sujets de négocier avec les Turcs et de s'assurer leur protection par un vasselage volontaire.

« O Bogdan, dit-il, ô mon fils, et vous tous, mes amis et compagnons d'armes, qui avez avec moi partagé tant de triomphes, vous me voyez sur le point de payer mon tribut à la nature. Toute la gloire de ma vie est comme un beau fantôme qui se perd dans la nuit. Il n'y a point de retour pour l'homme, misérable ver de terre, qui rampe quelques jours sur le sentier de la vie; la mort n'abandonne pas ses droits; mais ce n'est pas elle que je redoute. Ce qui m'alarme, c'est que vous avez à vos portes l'Ottoman, qui menace ce royaume et qui fera tous ses efforts pour s'en emparer. Il a déjà subjugué la plus grande partie de la Hongrie; la Crimée, qui n'avait encore reconnu aucun maître étranger, il se l'est attachée en y introduisant le culte mahométan; la Bessarabie a été le théâtre de ses succès, et les Valaques, qui sont chrétiens comme nous, ont dû reconnaître sa suzeraineté. En un mot, la plus belle partie de l'Europe et de l'Asie obéit à ses lois. Non content de se voir assis sur le trône des empereurs de Constantinople, il ne met point de bornes à ses projets de conquêtes. Il embrasse en idée la domination de toute la terre. Croyez-vous donc qu'après tant de succès et d'obstacles vaincus, il épargne la Moldavie, qui est à sa porte et tout environnée de provinces de son obéissance? Craignez plutôt que, dès qu'il aura réduit la Hongrie, il ne vienne fondre sur vous avec toutes ses forces. Je ne saurais jeter les yeux sur nos voisins sans déplorer le pitoyable état de leurs affaires. Il n'y a point de fonds à faire sur les Polonais: ils sont inconstants et incapables de tenir tête aux Turcs. Les Hongrois se sont mis eux-mêmes dans les fers. L'Allemagne a sur les bras tant d'embarras domestiques qu'il ne lui reste ni volonté ni pouvoir de prendre part à ce qui se passe au dehors. Ainsi considérons la fâcheuse situation des Etats qui nous environnent. Je pense que le plus sage parti à prendre est de choisir entre les maux qui nous menacent celui qui nous semble le plus supportable. Jamais un pilote de bon sens n'a tendu les voiles contre la tempête et l'orage. Nos forces ne peuvent nous rassurer; les secours étrangers sont éloignés et incertains, et pourtant le danger est imminent et ne peut s'éviter. Notre soumission sera comme une eau répandue à propos sur cette flamme prête à s'éclater; je ne vois pas d'autre remède à notre ruine. C'est pourquoi je vous exhorte dans ces derniers moments de ma vie, avec toute la tendresse d'un père et d'un frère, de tâcher de faire vos conditions avec le sultan. Si vous pouvez obtenir de lui la conservation de nos lois ecclésiastiques et civiles, ce sera toujours une paix honorable, quand bien même ce serait à

titre de fief. Songez-y bien; il vous sera plus avantageux d'éprouver sa clémence que son épée; que si, au contraire, il vous dicte des conditions honteuses, n'hésitez pas; mieux vaut mourir l'épée à la main pour la défense de la religion et de la liberté que de les laisser l'une et l'autre en proie à des malheurs inévitables et d'être les lâches spectateurs de leur ruine. Quoi qu'il arrive, vous ne devez jamais douter que le Dieu de nos pères, qui seul produit des merveilles, ne se laisse toucher par les larmes de ses serviteurs, et ne vous exauce un jour en cicatrisant nos plaies, en nous comblant de ses grâces et en nous fixant à jamais de plus belles destinées. »

Pour bien apprécier la décision d'Étienne, il faut se rappeler que les Corvin et Scanderbeg étaient morts, que la Bulgarie, la Servie, la Bosnie, l'Esclavonie étaient complétement subjuguées, et que le Danube n'était pas pour les Roumains une barriere suffisante contre les agressions de l'islamisme. Les Moldaves avaient à choisir entre le vasselage, qui assurait le maintien de leurs droits civils et religieux, et la conquête, qui leur aurait imposé le karatch et cet horrible tribut du sang payé par tous les raïas pour le recrutement des janissaires. On ne saurait blâmer Étienne le Grand et son fils des concessions qu'ils furent contraints de faire à la nécessité des circonstances.

La mémoire d'Étienne est restée chère au peuple qu'il commanda quarante-huit ans avec gloire. Les Moldaves aiment encore à citer le nom de ce prince, « colère, cruel, prêt à verser le sang, mais sobre, d'un noble orgueil, d'une grande force d'âme, d'un génie tout particulier pour la guerre, actif, entreprenant, jaloux de ses droits, heureux dans les combats, terrible après la victoire, courageux dans le malheur, aussi rusé politique que capitaine habile. » Ses compatriotes chantent encore avec orgueil ce refrain guerrier de son temps :

Stéfan, Stéfan, Voïvoda,
Sort tout armé de Suciava,
Bat Tartares et Polonois,
Bat Turcs, Russes et Hongrois.

CHAPITRE V.

LA ROUMANIE AU SEIZIÈME SIÈCLE.

I.

Décadence de la Valachie.

§. 1.

RODOLPHE LE GRAND (1493-1508).

VLAD VII ET RODOLPHE IV NOMMÉS PAR LE SULTAN. RELATIONS AVEC LES TURCS. — Tandis que le voïvode Étienne conseillait aux Moldaves de se prémunir par une soumission volontaire contre les terribles menaces de l'invasion turque, l'asservissement des Valaques semblait être déjà un fait accompli.

Après la mort de Vlad l'Empaleur, les Ottomans disposèrent en maîtres de la Valachie. Le sultan, enlevant à ses vassaux le droit d'élection, nomma de sa propre autorité Vlad VII, fils de Rodolphe III, et se fit donner par sa créature la ville de Giurgevo. En 1479, en 1484, Vlad VII fournit des renforts à Bajazet II contre les Hongrois. Dès qu'il tenta de faire défection, il fut déposé et contraint de se réfugier en Ardialie. Bajazet mit en sa place Radu ou Rodolphe IV (1493).

Le premier soin du nouveau prince fut de se rendre à Constantinople pour y prêter serment de fidélité au sultan. De concert avec le pacha de Semendria, il entreprit de reconquérir sur les Hongrois le banat de Séverin; battu par les Szicles au passage de la Forêt-Rouge (1493), il négocia la paix auprès du roi Vladislas II (1494); un armistice de trois ans fut signé par l'entremise d'un ambassadeur valaque, qui se joignit au commissaire de la Porte (1495). Radu semble pourtant avoir abandonné bientôt après le parti des Turcs. La Pologne, la Hongrie, la Moldavie et la Valachie conclurent, en 1498, une quadruple alliance, se promettant un mutuel secours contre les infidèles. Quelques années après (1507), le prince valaque fit avec les Saxons et la Transylvanie une convention qui lui assurait un asile inviolable dans un cas d'attaque de la part des Osmanlis. Les Turcs s'irritèrent des intrigues de leur vassal; et leur colère inspira tant de crainte à Rodolphe que, pour se ménager l'appui des

Hongrois, il reconnut la suzeraineté de Vladislas, et alla même à Pesth lui prêter serment de fidélité.

NIPHON. SON INFLUENCE. RÉFORMES RELIGIEUSES.— Rodolphe n'était pas un prince guerrier, et cependant ses concitoyens, après sa mort, lui ont décerné le surnom de Grand. « Mirce I[er], a dit un Roumain, avait été le Romulus de la Valachie; Rodolphe le Grand en fut le Numa. »

L'honneur de la réforme religieuse qui fut accomplie sous son règne appartient tout entier au patriarche Niphon. Patriarche de Constantinople, Niphon avait été emprisonné par l'ordre de Bajazet II. Rodolphe obtint sa grâce, l'emmena en Valachie et lui donna de pleins pouvoirs pour toutes les affaires ecclésiastiques.

« Jusqu'au quinzième siècle, dit M. de Kogalnitchano, les prêtres n'eurent qu'un seul prélat, qui avait sa résidence à la cour d'Argessu et dont le pouvoir spirituel s'étendait sur les Roumains de la haute Valachie, de la Transylvanie et de la Hongrie; les archevêques bulgares de Ternova et de Silistrie dirigaient les habitants de la basse Valachie. Vers la fin du quatorzième siècle, lorsque les papes essayèrent d'amener les Roumains à l'union, le patriarche Joseph nomma pour la principauté valaque deux métropolitains, l'un à Bucarest, qui portait le titre d'archevêque de Nicomédie, l'autre à Tirgoviste, lequel était archevêque *in partibus* d'Amasie, dans le Pont. Mais ces archevêques furent accueillis avec beaucoup de défiance. Les Valaques, en effet, imitèrent les Moldaves, qui, après le concile de Florence, avaient renvoyé leur métropolitain, adopté les lettres cyrilliennes et rejeté les caractères latins, dont ils s'étaient servis jusqu'alors. Ce fut toute une révolution. Tous les papiers, tous les manuscrits furent brûlés, de sorte qu'il existe aujourd'hui peu de sources historiques écrites en latin avant cette époque. L'union devint alors plus difficile que jamais; la messe cessa d'être célébrée en latin ou en langue roumaine, elle le fut en slavon; la plupart des livres furent aussi écrits dans cette langue, que ni le peuple ni les prêtres ne comprenaient. Ce fut le triomphe de l'ignorance et du fanatisme. Les Roumains en étaient venus à considérer l'interruption de leurs quatre grands carêmes comme un plus grand péché que l'assassinat. La plupart d'entre eux ne connaissaient du culte ou des dogmes de leur église que de *gospodi gosnilui* (en slavon *seigneur, ayez pitié de nous*), le signe mécanique de la croix et la génuflexion. Les prêtres, qui égalaient le peuple en ignorance et en rudesse, servaient Dieu sans dévotion, sans dignité et sans décence; à vrai dire, ils n'avaient pas d'autre Dieu que leur ventre (1). » Tel était l'état religieux de la Valachie lorsque Niphon commença ses réformes.

Rodolphe, d'après ses conseils, érigea deux nouveaux évêchés, ceux de Rimnicu et de Buzeu. Le métropolitain était le chef suprême; mais il dirigeait particulièrement le clergé des neuf districts de la grande Valachie; l'évêque de Buzeu gouvernait les trois autres districts, et celui de Rimnicu le banat de Craïova (2).

INSTITUTIONS POLITIQUES. ORGANISATION DE LA NOBLESSE. — L'influence du patriarche grec ne se borna point aux affaires ecclésiastiques. Niphon ne fut pas étranger aux changements que Rodolphe apporta dans l'administration de la Valachie. Le peuple fut divisé en deux grandes sections, la ville et la campagne. Les paysans cessèrent d'être levés en masse pour le service militaire; mais « tout soldat continua de pouvoir devenir mos'nagu (mesnade), et tout mos'nagu est noble. » Tous les emplois de cour, les hauts grades de l'administration et de l'armée furent convertis en titres nobiliaires. La noblesse se partagea en trois classes. La première a le privilége de porter la barbe et joint au titre de sa charge celui de grand; la seconde n'a que le titre de grand, et point de barbe; la troisième porte simplement le titre de sa charge. La plupart de ces charges sont empruntées au cérémonial du Bas-Empire. On distingue :

1° Le *bano*, marquis ou gouverneur du banat de Craïova;

(1) T. I, p. 112.
(2) Mém. du général de Bawr, p. 42.

2° Le *vornic*, chambellan ou ministre de l'intérieur;

3° Le *logothète*, docteur ou ministre de la justice;

4° Le *spathar*, porte-glaive ou ministre de la guerre;

5° Le *vestiar*, officier de la garderobe ou trésorier;

6° Le *postelnic*, maître de poste, ou garde des sceaux et secrétaire des commandements;

7° L'*aga*, chef de la police générale du pays;

8° Le *camaras*, camérier;

9° Le *paharnic*, échanson;

10° Le *comis*, écuyer;

11° Le *serdar*, général d'infanterie de trois districts, c'est-à-dire de trois mille hommes;

12° L'*armas*, chef de l'artillerie, inspecteur des troupes;

13° Le *clucar* ou *clucer*, valet de chambre ou intendant militaire;

14° Le *stolnic*, pourvoyeur ou maître d'hôtel, intendant des vivres;

1° Le *caminar*, inspecteur des feux, des cheminées;

16° Le *pitar*, pannetier ou pitancier, inspecteur des vivres;

17° Le *satrar* ou *corturar*, gardien de la teute, maréchal de camp;

18° Le *portar*, portier ou huissier.

« Les six premiers, dit l'auteur de *la Romanie*, forment le conseil des ministres; tous ensemble, ils forment le conseil d'État, auquel sont appelées les deux autres classes dans les circonstances extraordinaires, la deuxième avec droit de parole, la troisième avec droit de vote. Ces trois classes, représentant la noblesse et la bourgoisie ou la population des villes, réunies aux évêques et aux prélats représentant le clergé, aux mazils (licenciés), aux neamuri (de race) et aux mos'negi représentant le peuple des campagnes, forment l'assemblée nationale sous la présidence de l'archevêque métropolitain.

« Telles sont en Valachie l'origine et la forme de la noblesse; et il est à croire que celle de la Moldavie, la même en tous points, ne remonte pas plus haut. Elle est personnelle et viagère, et s'éteint à la troisième génération; si le fils ou le petit-fils n'ont rien fait pour la mériter, ce dernier, qu'il descende d'un portar ou d'un bano, rentre alors dans la classe des neamuri (gens de race); il reste de race; mais, son père n'ayant été que fils de boïer sans l'avoir jamais été lui-même, il n'est plus noble. Comme on le voit, cette noblesse équivaut plutôt à des décorations d'ordre de chevalerie qu'aux titres de baron, de comte, etc., et par cela même elle conserva longtemps encore l'avantage immense d'exciter l'émulation et d'entretenir le patriotisme et la dignité nationale. Certes, en l'instituant, Radu IV ne se doute pas qu'elle se changera bientôt en un poison subtil que verseront à pleins bords à leurs créatures les ambitieux jaloux d'arriver au trône, et moins encore que, pour satisfaire toutes les petites passions, les Phanariotes la prostitueront en l'étendant à l'infini, et que pour s'en faire un moyen de fortune, semblables à ces charlatans qui vantent sur la place publique les charmes de leurs spécifiques, ils y attacheront le préjugé qui n'existe pas jusqu'à eux. Cependant le mal est fait, et depuis ce temps il existe en Roumanie des boïers et des clacasi, c'est-à-dire des nobles et des serfs (1). »

SIMPLICITÉ DES MŒURS EN ROUMANIE. DÉVELOPPEMENT DU COMMERCE. — Au temps de Rodolphe, l'égalité était du molus respectée dans les habitudes sociales; le noble, le marchand, le laboureur vivaient avec la même simplicité. Le luxe était inconnu. Les maisons, construites en bois, étaient petites et sans ornements; les églises et les hôpitaux étaient seuls bâtis en pierrre. « Les chambres étaient entourées de bancs fixés à la muraille, et l'on ne connaissait pas d'autres siéges, même à la cour. »

Cependant le commerce était très-florissant; les Génois, les Vénitiens, les Ragusains fréquentaient le marché de Braïla; ils y portaient de la quincaillerie, des étoffes, toutes sortes d'objets manufacturés, et recevaient en échange des matières premières, du blé, du sel, de la laine. Les Ragusains avaient des comptoirs à Widdin, à Bucarest, à Tirgoviste. De leur côté, les Saxons tran-

(1) Vaillant, t. I, p. 264.

sylvains achetaient à la Valachie la laine, le miel, les peaux, les cuirs, qu'elle possédait en abondance. Le principal trafic se faisait par l'intermédiaire des juifs, établis en grand nombre dans la Roumanie.

La Valachie, sous le règne de Rodolphe IV, paraît s'être élevée à un certain degré de prospérité matérielle ; au sortir de la tyrannie de Vlad le Diable, la moindre amélioration dans l'ordre civil et religieux suffit pour assurer à un gouvernement réparateur la reconnaissance du peuple ; et les Valaques virent un grand homme dans le prince qui leur assurait un peu d'ordre et de liberté. Ses réformes intérieures lui firent aisément pardonner ses tergiversations et ses faiblesses envers l'étranger. Aussi Rodolphe ne trouva-t-il parmi ses sujets qu'un ennemi ; ce fut précisément sa créature, son confident, son premier ministre, le patriarche Niphon.

Rupture du voïvode et du patriarche. Mort de Rodolphe IV (1508). — Un boyard moldave, chassé par Étienne le Grand, s'était retiré en Valachie. Rodolphe le prit en si grande amitié qu'il lui donna sa sœur pour épouse. Le proscrit était déjà marié ; sa première femme porta plainte au patriarche ; aussitôt Niphon exigea du prince le divorce de sa sœur. Sur le refus de Rodolphe, il jura de punir cette violation de la foi conjugale. Un dimanche, au moment où les deux époux unis par la volonté du prince entraient dans l'église métropolitaine, il les excommunia en présence de tous les fidèles. Rodolphe, irrité d'un tel scandale, chassa de son siége ce prêtre fougueux et défendit de lui donner asile. Niphon partit ; mais, avant de passer le Danube et de se retirer au mont Athos, il lança contre les Valaque de furieuses imprécations. La famine survint, comme pour réaliser ses menaces. Le peuple se crut châtié par la main divine, et la discorde éclata entre les nobles, qui soutenaient le voïvode, et les prêtres, qui ameutaient les paysans frappés de terreur. La mort de Niphon, que le clergé mit au rang des saints, faillit être le signal de la guerre civile. Rodolphe n'était pas un esprit fort ; sa raison, ébranlée par le spectacle des maux que sa faute prétendue semblait avoir attirés sur la Valachie, ne put résister à de trop fortes secousses. Atteint d'une maladie mortelle, il s'imagina qu'il était maudit, et expira dans des tourments affreux, « après quinze ans d'un règne sagement employé au développement des premières institutions de son pays (1508). »

§. 2.

Usurpations des Turcs (1508-1592).

Les sultans s'attribuent le droit de nommer et de déposer les voïvodes. — Par le traité de 1460, la Turquie, en s'arrogeant le droit de *reconnaître* les princes valaques, n'avait pas aboli le principe même de l'élection. Les voïvodes devaient être nommés par les boyards et confirmés par la Porte. Mais l'ambition ottomane, peu scrupuleuse en ce temps-là, ne pouvait être maintenue que par la force dans les limites étroites des conventions les plus formelles. Durant le seizième siècle, presque tous les princes de Valachie reçurent de Constantinople non-seulement les insignes de leur dignité, mais leur nomination même.

La Porte, en s'attribuant le droit de donner des chefs au peuple valaque, usurpa également celui de les déposer. En 1541, Rodolphe VIII fut détrôné et envoyé en Égypte, où il mourut ; Pierre II fut exilé en Asie (1567) et Mihne II à Tripoli (1583). On voit que les sultans, au mépris des capitulations, traitaient les voïvodes soi-disant indépendants comme de simples gouverneurs responsables et révocables à volonté. L'usage s'établit même d'interner à Constantinople les princes dépossédés, quand on ne les envoyait pas en exil.

Augmentation du tribut payé a la Porte. Forteresses occupées par les Turcs. — Les voïvodes, tenant tout leur pouvoir de la Porte, devinrent entre les mains des Turcs des instruments de servitude. Rodolphe VII éleva le tribut à quatorze mille ducats (1524) ; Pierre II en ajouta cinq mille. Pierre III promit de payer quatre-vingt mille ducats et en compta le quart au moment de sa nomination (1583). Le tribut fut encore augmenté sous Étienne le Sourd (1591). Ce n'était pas assez

des sommes payées au sultan. Alexandre III (1592) amena en Valachie des fermiers musulmans. Ces fermiers payaient d'avance au voïvode le prix des taxes imposées, et levaient sur le peuple presque le double. Rien n'arrêtait leur avarice et leur débauche. Ils entraient de force dans les maisons des habitants, et les mettaient au pillage : ils dévalisaient les marchands et les voyageurs, et violaient, dit-on, les femmes et les filles en présence de leurs époux et de leurs parents. Quelle que soit l'exagération des plaintes portées contre eux par les chrétiens, il est certain que leur présence même en Valachie était contraire aux stipulations de 1460, et que, sous la protection du prince, ils commirent impunément les avanies les plus odieuses.

Sous le règne de Rodolphe IX (1544), les Ottomans reprirent Giurgevo et s'emparèrent de Braïla et de Turnéo. Ces places reçurent des garnisons turques. Bientôt elles devinrent des repaires de brigands. « La Porte favorisa ou du moins toléra toutes les déprédations commises par les soldats des garnisons au delà des limites des forteresses, et traita bientôt la principauté et ses habitants sur le même pied que ses autres conquêtes sur les chrétiens (1). »

Les Valaques combattent pour la Turquie contre les Hongrois. — Les voïvodes, loin de s'opposer aux empiétements de la Porte, détruisaient eux-mêmes toutes les garanties de l'indépendance nationale. Mirce III s'entoura de soldats turcs (1558), et des janissaires formèrent la garde d'Alexandre III (1592). Non contents du tribut qu'ils levaient sur la Valachie, les sultans employèrent pour l'agrandissement de leur empire les troupes de cette malheureuse principauté. Sur l'ordre de Soliman, Moïse I envahit la Transylvanie et fit le siége de Cronstadt (1529). En 1541, Rodolphe VIII fut sommé de marcher avec Ahmed pacha et le voïvode de Moldavie contre Maïlath, gouverneur de Transylvanie; il obéit. « Les deux princes roumains se joignirent aux Turcs, et travaillèrent à la destruction des chrétiens, par conséquent à leur propre ruine. » Lorsque Soliman prit contre Martinuzzi la défense de la reine de Hongrie, Isabelle, femme de Jean de Zapolya, il ordonna aux Valaques d'entrer en campagne sous le commandement du sandjak de Widdin (1550). En 1556, les Moldaves et les Valaques se réunirent contre Ferdinand, archiduc d'Autriche et roi de Hongrie; Pierre prit les forteresses de Betten et de Szamos-Uïvar, et s'avança jusqu'à Szathmar-Németé; les Roumains brûlerent plus de trois cents villages.

La principauté avait cessé de s'appartenir à elle-même; pour être tout à fait incorporée à l'empire ottoman, il ne lui restait plus qu'à recevoir un gouverneur turc : cette honte lui fut épargnée. Il est vrai qu'en 1521 Mohammed bey se déclara formellement sandjak de Valachie, et qu'il institua même des juges mahométans dans plusieurs villages; mais son usurpation ne fut pas de longue durée; Soliman donna pour maître aux Valaques leur concitoyen Vlad VIII. Malheureusement ils ne gagnèrent pas beaucoup au change. Ils conservèrent leurs princes nationaux; mais ces princes furent, pour la plupart, d'impitoyables oppresseurs.

Exactions des voïvodes. Nouveaux impôts. — L'augmentation du tribut payé à la Porte nécessita l'établissement de nouveaux impôts. Alexandre II inventa celui de *la brebis sèche* (1576). Son successeur Mihne II établit celui du *baquet à traire*. Pierre III (1583) obligea chaque paysan de donner annuellement un mouton sur dix, et leva encore une autre contribution pour les dépenses de la cour. Lorsqu'il fut déposé (1585), il emporta en Pologne une somme de quatre cent mille ducats. Mihne II, replacé sur le trône, recommença ses exactions. Jusqu'alors chaque paysan ne donnait annuellement qu'une ruche de miel sur dix; il en exigea deux. Il augmenta l'impôt du *baquet* et la taxe imposée à l'ordre militaire des *Rouges*; enfin il employa tous les moyens imaginables pour extorquer de l'argent au pauvre peuple. La misère des paysans s'aggrava encore sous l'administration d'Alexandre III. Quand les Turcs, auxquels ce prince avait affermé

(1) Wilkinson. *Tableau de la Valachie et de la Moldavie*, p. 21.

les impôts n'eurent plus rien à piller, ils réclamèrent des intérêts considérables pour les avances qu'ils avaient faites; les dettes montèrent à la somme de dix fardeaux d'or (environ douze cent mille francs), somme énorme pour un État qui n'avait guère que des revenus en nature.

LUTTE DES VOÏVODES ET DES BOYARDS. — A une insatiable rapacité la plupart des voïvodes joignirent une cruauté sauvage; ces voleurs furent aussi des assassins; ils ruinèrent les paysans, ils tuèrent les boyards. Les Turcs les aidèrent dans cette sanglante besogne. En 1523, un capidji bachi arriva en Valachie avec trois cents spahis, sous prétexte d'installer Parvulesco. Au nom de Soliman, il venait remettre à ce prince les insignes de sa dignité; il le frappa de la hache d'arme qu'il lui apportait comme emblème de son droit souverain de vie et de mort. A ce signal, les spahis se jetèrent sur les boyards et en égorgèrent un grand nombre. Un des plus grands ennemis de la noblesse fut Mihne I, le *fléau* ou le Méchant (1508-1510). Peut-être celui-là fut il seulement un justicier sévère, le fléau des voleurs, comme le dit son épitaphe :

Prædonum fueram domitor furumque *flagellum*, Justitiam rigida fortiter ense colens.

Ventila I est représenté comme un tyran sanguinaire. « Les Roumains, dit M. Vaillant, ont en lui leur Charles IX. Aussi cruel, mais plus orgueilleux que le roi de France, le peuple ne vaut pas pour lui la charge de son arquebuse; c'est sur ses boyards qu'il exerce son adresse. Le maladroit! il ne sait pas que le peuple pardonne, et que la noblesse est sans pitié. En effet, comme en 1532, se trouvant à la chasse au cerf sur les bords du Gilu, il se plaisait à tirer sur ses boyards au lieu de tirer sur la bête, quelques-uns d'entre eux, ayant remarqué cette trahison, se précipitent sur lui, le massacrent et le jettent à l'eau. » Son successeur Rodolphe VIII, quoique élu par les nobles, se maintint au pouvoir par des supplices. Mirce III, dès les premiers jours de son règne (1545), fit périr le vornic, le grand écuyer, le grand maître d'hôtel, le porte-glaive, etc. Un grand nombre de boyards ne durent leur salut qu'à la fuite; ils se réfugièrent en Transylvanie, et revinrent en armes sous la conduite du ban et du ministre des finances; mais ils furent vaincus, et leurs chefs trouvèrent la mort dans le combat. En 1558, Mirce publia une amnistie générale, et autorisa tous les émigrés à rentrer. Quelques-uns eurent foi dans ses promesses, et regagnèrent leurs foyers. Le prince les convoqua bientôt après à Bucarest, où devait se tenir une assemblée générale de la noblesse et du clergé. Lorsqu'il les vit tous réunis, il fit un signe à l'aga de ses gardes turcs, qui se précipitèrent le sabre au dans la salle des séances, et firent un horrible carnage. Quelques nobles réussirent à s'échapper, et se retirèrent les uns en Transylvanie, les autres à Constantinople. La haine de Mirce les poursuivit jusque dans cet asile; sur sa demande, le sultan les fit jeter à la mer. Pierre le Boiteux, fils de Mirce III, invoqua le secours des Turcs pour comprimer une révolte des boyards. Il y eut encore dans cette lutte beaucoup de sang répandu. Alexandre II, frère et successeur de Pierre (1568), suivit l'exemple de son père; il rappela les émigrés, et, malgré l'amnistie, en fit périr un grand nombre. Mihne II étouffa dans le sang une insurrection des nobles (1582), Pierre *Boucle d'Oreille* mit à mort trois des principaux boyards, le ban, le vornic et l'échanson (1583). Enfin Alexandre III sévit avec une égale cruauté non-seulement contre les grands qui faisaient opposition à son pouvoir; « mais contre tous ceux qui, par leur autorité et leurs richesses, étaient en état de lui nuire. » De tous les voïvodes qui régnèrent en Valachie depuis la mort de Rodolphe le Grand jusqu'à l'avénement de Michel le Brave, Pierre I[er] (1554-1557) est presque le seul qui vécut en paix avec la noblesse. On a remarqué qu'il ne fit tuer aucun boyard; aussi la douceur de son gouvernement lui a-t-elle valu le surnom de Bon. Son règne fut une trêve de trois ans, qui suspendit en Valachie la lutte du pouvoir monarchique et de l'aristocratie féodale.

Il est évident que les cruautés des voïvodes au seizième siècle eurent un caractère tout politique. Les souverains

qui versent le sang à plaisir sont des monstres dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral. Les princes valaques voulurent anéantir, ou tout au moins abaisser la noblesse, qui défendit énergiquement ses priviléges. De là des complots, des révoltes, des guerres civiles; de là tant d'assassinats et tant de supplices; les deux partis se servirent des mêmes armes, et ce ne furent pas toujours des armes loyales. Donc, sans admettre cette hypothèse étrange, invraisemblable, impossible d'une succession non interrompue de fous furieux, ivres de sang, nous dirons que Mirce Iᵉʳ, Ventila, Mirce III, Mihne II et tous les autres *fléaux* des boyards furent la monnaie de notre Louis XI. Mais Louis XI a été en partie justifié par le succès de son entreprise; elle a tourné au profit de la France; moins heureux et plus coupables, les voïvodes de Valachie, en prenant les Turcs pour auxiliaires, trahirent la nationalité roumaine : ils ne régnèrent qu'en se donnant des maîtres. »

Richesse et prépondérance du clergé. — Dans leur lutte contre la noblesse, les princes furent soutenus par le clergé. La rivalité des boyards et des prêtres commença, nous l'avons vu, sous Rodolphe IV. Dès les temps les plus anciens, le métropolitain présidait les assemblées générales. Par la faveur de Rodolphe, les évêques, les archimandrites, les abbés eurent voix délibérative « dans les assemblées convoquées par le prince et dans celles où il s'agissait de l'élection du souverain. » Les clercs ne dépendaient que de l'Église. Le simple prêtre était jugé par l'archimandrite, les archimandrites par l'évêque, les évêques et l'archevêque par le tribunal du prince. Les églises et les monastères possédaient d'immenses richesses. Dans un pays où il n'y avait point d'hôtellerie pour les voyageurs, d'hôpital pour les malades, d'école pour les enfants, les couvents tenaient lieu de toutes ces institutions. Les meilleurs princes les dotèrent avec une grande libéralité. D'autres crurent se racheter de leurs crimes en donnant au clergé des églises et des terres. Aussi, « dès le seizième siècle, les monastères avaient déjà plus de biens que tout le reste de la nation. » Propriétaires du sol, dominateurs des consciences, représentants de Dieu dans les assemblées publiques, leur autorité morale et leur puissance temporelle se fortifiaient l'une par l'autre. Aucune puissance n'attaqua impunément leurs priviléges. Exempts de la dîme, de la capitation, de tous les impôts, ils exercèrent dans les affaires de l'État une influence prépondérante sans participer aux charges publiques.

Après Rodolphe le Grand, leur protecteur le plus généreux et le plus dévoué fut Nagu Iᵉʳ, qui régna de 1513 à 1521. Élevé par le patriarche Niphon, « son père spirituel, » il n'oublia jamais les enseignements et les conseils qui avaient instruit sa jeunesse. « Les pauvres, les vieillards et les orphelins furent les objets de sa sollicitude paternelle; il établit pour eux des maisons de charité, où ils étaient reçus et entretenus aux frais de l'État. Pendant toute sa vie il répandit de nombreux bienfaits sur le peuple qui l'avait appelé pour le commander. » Libéral envers les pauvres, il fut prodigue envers l'Église. Il fit construire en marbre blanc l'église d'Argessu, « la merveille de son pays et qui en serait une partout. » A la consécration de cette cathédrale assistèrent le patriarche œcuménique de Janina, quatre archevêques, outre celui de la Valachie, et environ un millier de prêtres. A l'occasion de cette cérémonie, Nagu donna un grand nombre de terres et de villages aux monastères du pays ainsi qu'à ceux du mont Athos (17 août 1518). Ce zèle religieux, qui franchissait les limites même de la Valachie, épuisa le trésor public; les revenus de la principauté suffirent à peine à la construction et à la réparation des églises; et pour payer les frais de la cathédrale d'Argessu la femme du voïvode vendit ses bijoux. A l'exemple de Nagu, Alexandre II bâtit un monastère près de Bucarest, et le consacra à la Trinité. « C'est ainsi, dit Engel, que ce prince hypocrite cherchait à se laver de ses crimes par des bienfaits envers le clergé. » Mihne II lui-même, au commencement de son règne, montra beaucoup d'ardeur pour la foi, et se fit surnommer le *bon chrétien*; mais celui-là finit par apostasier; déposé en 1591, il sauva sa vie et ses ri-

chesses en embrassant l'islamisme; Murad III le fit pacha d'Alep.

La richesse et la puissance du clergé furent-elles profitables à la Valachie? On ne saurait le croire. Les prêtres ne cherchèrent pas à soulever contre l'étranger, contre l'infidèle l'instinct national et religieux du peuple, qu'ils gouvernaient avec une autorité souveraine; ils ne se montrèrent ni chrétiens ni patriotes. Qu'importaient, en effet, à leur égoïsme les empiétements de la Porte? Ce n'étaient pas eux qui payaient le tribut. Exempts de tout impôt, ils échappaient à l'avidité du fisc, et n'avaient rien à craindre des spoliateurs les plus audacieux. Ils ne firent rien pour arrêter les usurpations des Ottomans et les exactions des princes, parce qu'ils ne se sentirent pas menacés.

Songèrent-ils du moins à améliorer la condition morale des Valaques? Nagu fonda quelques écoles; mais la nation resta dans son ignorance; comment le clergé aurait-il enseigné ce qu'il ne savait pas lui-même? Son intérêt même lui défendait d'éclairer des intelligences dont l'abrutissement faisait toute sa force. Pendant le seizième siècle, les sciences et les lettres furent dont complétement abandonnées ou plutôt complétement inconnues; car, à vrai dire, elles n'avaient pas encore pénétré en Valachie. Pourtant la principauté reçut pour maître, en 1583, un poëte qui parlait douze langues; ce fut Pierre surnommé *Boucle d'Oreille*. « Ce prince, dit M. de Kogalnitchano, aurait pu se faire entourer de savants si sa tyrannie n'avait pas éloigné de lui tous les hommes libres et indépendants. La science ne se place jamais près de la tyrannie; la science aime la liberté (1). »

Pierre, élevé en France, avait adopté les mœurs et la langue de ce pays. De retour à Constantinople, il logea pendant trois ans à l'ambassade française, et vécut dans l'intimité du chevalier de Germiny, ambassadeur de Henri III. Après la chute de Mihne, il fut nommé voïvode par l'influence de son protecteur, et obtint une réduction du tribut. La France aurait pu faire un meilleur usage de son crédit auprès de la Porte.

(1) T. I, p. 244

Nous avons déjà cité le prince qui lui dut son élévation au pouvoir parmi les voleurs dont les exactions réduisirent la nation valaque aux dernières extrémités de la misère et du désespoir.

II.

La Moldavie sous la suzeraineté des Turcs.

§ 1.

PIERRE RARÈS (1527-1546).

Relations avec les Turcs. Soumission volontaire. Traité de protection. Usurpations de la Porte. — Bogdan, fils aîné et successeur d'Étienne le Grand, suivit fidèlement les instructions de son père, et envoya à Soliman des ambassadeurs qui furent reçus avec distinction. Le sultan ne voulut point accepter les riches présents du prince moldave, et se contenta de ses protestations de respect et d'amitié (1504.) La Porte ne devait pas se montrer toujours aussi généreuse envers les Roumains.

Étienne V renouvela l'hommage de son père (1551). Sélim était déjà maître de la Bosnie; son fils Soliman assiégeait Belgrade, et Mohammed bey était maître de la Valachie; les Moldaves s'humilièrent pour détourner de leur pays l'ambition des Turcs. En échange de ses présents, Étienne reçut, avec les félicitations du sultan, un turban, un caftan, un cheval, une selle impériale, deux queues de cheval et un drapeau. C'étaient les signes de l'investiture.

Quelques années après, tandis que Soliman assiégeait Vienne (1529), le grand logothète Teutu vint, au nom du voïvode Pierre Rarès, lui offrir la suzeraineté de la Moldavie, et lui prêter foi et hommage aux conditions suivantes : 1° la constitution, les lois, la religion, le trésor du pays seront respectés; 2° le prince continuera d'être élu par l'assemblée de la nation dans la famille des Bogdanides; le sultan sera tenu de le confirmer, et ne pourra jamais en aucun cas imposer un prince non élu; 3° la Moldavie ne fera jamais d'alliance avec les ennemis de la Porte; elle lui fournira au besoin des auxiliaires; 4° le pays sera protégé par la Turquie toutes

les fois qu'il en fera la demande ; 5° la Porte ne s'immiscera ni dans l'administration intérieure ni dans l'élection du prince ; 6° il lui sera envoyé annuellement un présent volontaire de quatre mille ducats, quarante chevaux, vingt-quatre faucons ; 7° les Turcs ne passeront point le Danube ; ils ne seront admis qu'à Galatz et à Kilia ; le présent sera remis de l'autre côté du fleuve. On l'a dit avec raison, ce traité n'est encore, comme celui de Mihne Ier, qu'un traité de protection, et la Moldavie n'y a pas aliéné sa souveraineté. Elle pose elle-même ses conditions. En les acceptant, Soliman n'élève pas sur cette province d'autres prétentions que celles d'un généreux suzerain et d'un bon allié.

Les Turcs furent contraints de lever le siége de Vienne. Malgré cet échec des armes ottomanes, Pierres Rarès vint à Sophie prêter serment de fidélité au sultan. Aussi, flatté de cet hommage, Soliman rendit au voïvode des honneurs royaux ; il le revêtit en grande pompe du manteau d'honneur que portent seuls le grand vizir et les pachas à trois queues, lui posa sur la tête la *cuca* brodée de pierreries et surmontée d'une plume d'autruche, lui remit trois queues de cheval et le nomma général des janissaires. Puis, sur sa demande, il lui fournit des secours contre la Pologne. Mais il ne respecta pas longtemps les clauses du traité, et lorsque son vassal fut tombé entre les mains des Szieles, il entra en Moldavie, réunit à Suciava l'assemblée de la nation, et lui ordonna d'élire le frère de Pierre, Étienne, qu'il amenait à la suite. Non content d'imposer aux Moldaves un prince de son choix, il incorpora à son empire la forteresse d'Akerman et éleva le tribut annuel à quatorze mille ducats : enfin il exigea que le prince vînt tous les trois ans baiser, en signe de soumission, le seuil de la Sublime Porte (1538).

Étienne, amoureux d'une jeune musulmane, embrassa l'islamisme, et, dans l'ardeur de sa conversion, donna aux Turcs le Budjak, district considérable à l'embouchure du Dniester. Il fut assassiné en 1540. Pierre Rarès, qui avait recouvré sa liberté, vivait alors à Péra, dans l'intimité des principaux chefs du divan. Quoique les boyards, usant de leurs priviléges, eussent élu Alexandre III pour succéder à Étienne, il obtint pour lui-même un firman d'investiture et donna ainsi le funeste exemple d'un voïvode nommé par la Porte.

Sur l'ordre de Soliman, il se joignit à Radu VII, voïvode de Valachie, et au pacha de Nicopolis, Ahmed bey, pour attaquer Étienne Maïlath, gouverneur de Transylvanie. Maïlath fut tué en trahison (1541). En 1548, Martinuzzi eut à combattre à la fois les Turcs, les Valaques et les Moldaves ; les Roumains furent vaincus comme les Ottomans, et la Porte, imputant sa défaite au voïvode Élie II, fils de Pierre Rarès, le fit comparaître à Constantinople. Pour conserver le trône, Élie abjura ; mais il n'en fut pas moins déposé, et Soliman donna sa place à son frère Étienne VIII. Celui-ci fut assassiné au moment où il allait, dit-on, se faire musulman, et livrer son pays aux Osmanlis (1552).

Ainsi, en moins d'un demi-siècle, le peuple moldave était tombé, du rang de nation indépendante, à la condition de vassal, et déjà son vasselage, d'abord volontaire, s'était presque changé en sujétion. A l'alliance primitive avaient succédé la suzeraineté nominale, puis le protectorat, puis la domination de la Porte. Étienne le Grand n'avait pas attendu ce triste résultat de ses conseils ; il n'avait pas prévu que la race des Bogdanides, éteinte en la personne de son petit-fils, survivrait encore à l'indépendance de la Moldavie !

RELATIONS AVEC LES HONGROIS. INCURSIONS EN TRANSYLVANIE. — Peut-être les Moldaves auraient-ils échappé à la tyrannie ottomane s'ils avaient pu compter sur l'appui de leurs voisins. Étienne V, en 1525, entra dans la quadruple alliance contre les Turcs : la Hongrie, la Pologne, la Valachie et la Moldavie se confédérèrent ; mais la ligue fut rompue par la défaite de Louis IV à Mohacs (1526). Les vaincus ne se relevèrent pas de ce désastre, et la Roumanie en reçut le contre-coup. En voyant les Hongrois réduits à implorer eux-mêmes des secours étrangers, les Moldo-Valaques perdirent courage, désespérèrent d'arrêter les envahissements de l'islamisme et se rangèrent du côté du plus fort, prêts à combattre leurs

alliés de la veille dès que l'alliance dont ils avaient voulu faire une protection fut devenue pour eux préjudiciable et périlleuse.

Pierre Rarès n'avait pas encore signé son traité avec Soliman que déjà, profitant des troubles qui désolaient la Hongrie; il avait essayé de la démembrer. Il se fit céder par Jean Zapolya les forts de Cuculu et de Cisco. Les Saxons de Transylvanie, attachés au parti autrichien, essayèrent de reprendre ces deux places. Ils furent battus à Marienbourg et perdirent toute leur artillerie (1529). Cette victoire, l'incendie de Prasna, le siége de Cronstadt, le pillage de Bistriça et de son territoire valurent à Pierre le surnom de *fléau des Saxons*. Zapolya, effrayé de ses progrès, réclama la restitution de Bistriça. Le voïvode répondit avec colère : « C'est vous qui m'avez appelé « contre les Saxons. Je croyais avoir « plus de droit à votre reconnaissance « qu'à vos reproches. Songez que je « tiens moi-même toute la Hongrie de « Soliman. » Il renouvela bientôt ses incursions; mais, en 1538, les boyards, partisans de Zapolya, se soulevèrent contre lui; il prit la fuite et se cacha dans les forêts de la Transylvanie. Traqué par les Szicles, il se laissa surprendre, fut enfermé dans la forteresse de Cisco et y resta quelque temps prisonnier, tandis que son frère Étienne VII prenait sa place en Moldavie.

Jusqu'alors, en attaquant la Transylvanie, Pierre Rarès avait du moins agi, si je puis dire, pour son compte personnel et dans l'espoir de soumettre cette province à sa propre domination. Lorsqu'il eut été rétabli sur le trône, ce fut par l'exprès commandement de son suzerain et dans l'intérêt exclusif des musulmans qu'il marcha contre Étienne Maïlath, et qu'il dévasta cruellement un pays chrétien. En 1529, il s'était fait céder par Zapolya quelques portions de territoire; en 1543, il menaça de nouveau les Hongrois; mais ce ne fut plus cette fois pour s'agrandir à leurs dépens; il s'arma pour les contraindre de payer au sultan le tribut promis par leur prince. L'expédition de son fils Élie II contre le cardinal Martinuzzi fut de même ordonnée par Soliman; les Moldaves comptaient désormais dans l'armée turque comme des auxiliaires obligés; ils formaient l'avant-garde de la Porte contre la Hongrie et la Pologne.

GUERRES ENTRE LA MOLDAVIE ET LA POLOGNE. — La lutte engagée sous Étienne le Grand entre la Pologne et la Moldavie continua sous les successeurs de ce prince. Bogdan reprit la Pocutie (1507), envahit la Russie-Rouge, assiégea Limberg et porta l'incendie dans Bohotin (1509). Deux mille Turcs se joignirent à son armée. Battu et repoussé par le voïvode de Cracovie, Bogdan perdit toutes les places du Pruth et la Pocutie un moment reconquise (1510). En 1527, Pierre Rarès refusa l'hommage au roi de Pologne. Trois ans après, sans déclaration de guerre, il se jeta en Pocutie avec un corps de six mille hommes. Tour à tour vainqueur et vaincu, il revint à la charge, en 1531, avec les renforts que lui fournit Soliman, conformément au traité de 1529; mais une défaite décisive l'obligea de poser les armes; la paix fut signée le 22 février 1532. Il mourut, en 1546, au moment où il se préparait à renouveler les hostilités. Après sa mort, Sigismond-Auguste, profitant de l'anarchie où la Moldavie et la Valachie étaient plongées, se déclara suzerain des principautés roumaines, *Palatinus terrarum Moldaviæ et Valachiæ a sacra majestate electus et constitutus*; mais il recula bientôt devant les prétentions de la Porte : la Roumanie était une proie réservée aux Turcs.

DISCORDES INTÉRIEURES SOUS LES DERNIERS BOGDANIDES. — Les Moldaves, en courant d'eux-mêmes au-devant de la servitude, avaient trahi la cause de la civilisation chrétienne; la honte de leur défection et de leur abaissement devant l'étranger fut-elle du moins compensée par le développement de la prospérité intérieure? En Moldavie comme en Valachie, la discorde s'éleva entre les boyards et les voïvodes. Bogdan périt assassiné (1517). Étienne V souleva le peuple par des supplices arbitraires. Une conspiration éclate à Roman; elle n'est comprimée que pour un temps par l'exécution des principaux conjurés (1524). Étienne VI meurt empoisonné par sa femme (1527), et les Moldaves

croient la dynastie des Bogdanides éteinte avec lui. Plusieurs ambitieux sont près de se disputer le pouvoir, lorsqu'une femme du peuple se présente devant l'assemblée de la nation. Elle déclare que son fils, le pauvre pêcheur Pétrilo ou Pierre Rarès, est né de ses amours avec Étienne le Grand, et elle le prouve par un diplôme scellé du sceau de ce prince. « On examine Pétrilo sous la plante des pieds, et le sceau d'Étienne, qui y a laissé son empreinte, dit clairement que Pétrilo est son fils (1). » Aussitôt les boyards le proclament prince, et le peuple l'accepte avec joie comme un des siens (1527). Mais après son traité avec Soliman, après ses revers en Pologne, les nobles le chassent du trône (1538). Étienne VII, créature du sultan, se rend odieux par ses exactions et ses cruautés; les boyards l'assassinent (1540), et nomment pour lui succéder un certain Cornia ou Cornu, naguère valet de l'un des meurtriers. Cette élection n'est point sanctionnée par la Porte. Pierre Rarès revient de Constantinople. Les boyards, frappés de terreur, croient apaiser sa colère en égorgeant le prince de leur choix et lui envoient la tête de son rival. Mais ce crime ne reste pas impuni; la noblesse l'expie par de nombreux supplices; Rarès, aimé du peuple, traite les boyards avec une impitoyable sévérité. Son second fils, Étienne VIII, prince dévot et débauché, porte le déshonneur dans des familles puissantes. « Il n'est femme qui ne parle bien de lui, » dit la chronique. Mais les boyards indignés le surprennent endormi sous sa tente, le percent de leurs épées et livrent au bourreau sa mère et ses enfants; ce fut le dernier des Bogdanides (1552).

§ 2.

ALEXANDRE LÉPUCHNANO (1552-1567).

AVÉNEMENT D'ALEXANDRE LÉPUCHNANO. SON MARIAGE AVEC ROXANDRA. SES CRUAUTÉS. — Après le meurtre d'Étienne et l'anéantissement de la dynastie, la noblesse se partagea en deux factions, et deux prétendants furent élus. Lépuchnano vainquit à Sipot son rival Jolda (le Tisserand), lui fit couper les narines, et l'envoya mourir dans un cloître. Ainsi l'abolition de l'hérédité eut pour premier résultat la guerre civile. Les Moldaves étaient habitués à considérer le pouvoir suprême comme le patrimoine des Bogdanides. Par respect pour un préjugé fortement établi et pour légitimer son pouvoir aux yeux de tous ses sujets, Lépuchnano épousa Roxandra, fille de Pierre Rarès, et prit d'elle le nom d'Alexandre. Il eut soin de s'assurer en outre la protection des Turcs en s'unissant aux Valaques pour la défense d'Isabelle de Hongrie, alliée de la Porte (1556). Quand il se vit accepté par la nation et par l'étranger et qu'il pensa n'avoir plus rien à redouter, il se montra le digne émule de Mirce III. A l'exemple de ce prince, qui était alors le fléau des nobles valaques, il entreprit d'abattre l'aristocratie, et poursuivit avec une sorte de fureur sauvage la lutte déjà engagée par les derniers Bogdanides contre les boyards. « Bientôt, dans toute la Moldavie, ce ne fut plus que sang, larmes, misère, désespoir, anathèmes; on ne voyait plus de tous côtés que des malheureux errant à l'aventure, sans pouvoir toujours tendre la main à la pitié publique; des hommes étendus sur la route, les mains et les pieds coupés; des femmes, des enfants, sans nez et sans oreilles; des aveugles auxquels le bourreau venait de crever les yeux. »

LE DESPOTE JEAN BASILE. — L'audace d'un aventurier vint mettre fin à ces horribles cruautés. Un certain Jean Basile, qui se disait despote de Samos et parent de Roxandra, obtint du roi de Pologne Jean Sigismond un secours de deux mille hommes, promit à Soliman un tribut de quarante mille ducats et marcha contre Alexandre, faiblement soutenu par le voïvode de Valachie. Il battit les deux princes alliés, et sa victoire lui livra le trône, qu'il parvint à conserver quelques années (1558-1564). Ce Jean Basile aimait les sciences et les lettres; il fonda l'université et la bibliothèque de Cotnar, appela d'Allemagne et de Pologne

(1) « Cet usage était général dans les grandes familles. Il semble provenir de la peur soit d'être fait esclave par les musulmans, soit d'être enlevé par les Scind-Rômes (Bohémiens). » (Vaillant, t. 1, p. 56.)

quelques professeurs en renom, et fit de vains efforts pour répandre l'instruction parmi ses sujets. Les boyards furent bientôt las de ce pédagogue, qui parlait le grec, le latin, l'italien, l'allemand; ils excitèrent le peuple à la révolte. Jean Basile, assailli dans son palais, revêtit les insignes de son autorité, fit ouvrir ses portes à l'émeute et attendit avec calme les coups de ses assassins; il fut percé de mille poignards (1564).

Retour d'Alexandre. Massacre des boyards. — Les boyards furent punis de leur crime par le retour d'Alexandre. Chaque jour vit de nouvelles têtes clouées aux portes du palais, et de tous côtés tombèrent, dévorées par les flammes, les citadelles féodales. La noblesse, décimée, chassée de ses repaires, fut obligée de demander grâce: elle se prosterna aux pieds de son bourreau; mais le bourreau refusa de pardonner.

« Un dimanche, au sortir de l'église, il invite les principaux boyards pour un festin magnifique. Ils s'y rendent tous, excepté deux jeunes gens, Stroïça et Spancioc, qui se hâtent, au contraire, de passer le Dniester. Le repas était somptueux; les salves d'artillerie mêlées à la musique militaire enthousiasmaient les convives; les vins de Cotnar et d'Odobesci coulaient à flots; la gaieté était grande; le tyran lui-même avait déridé son front, lorsque le jeune Veveriça (l'Écureuil) osa lui porter ce toast: « A ta clémence, duc des Moldaves! » Ce tendre vœu, si simplement exprimé, est pour Alexandre un sanglant reproche et pour ses convives un arrêt de mort. Alexandre y répond en fronçant ses sourcils, et Veveriça tombe, en l'achevant, sous le poignard de l'*armas*, qui a lu dans les yeux de son maître. Au bruit de sa chute: « On m'insulte, s'écrie le tyran; à moi, mes gardes! » et de tous les convives il n'en échappe qu'un seul, Moçoc, le confident d'Alexandre, le conseiller, le ministre de ses cruautés. Moçoc sourit lâchement à son maître au milieu de quarante-sept cadavres dont les têtes bondissent et roulent dans une mer de sang.

« Cependant le son des fanfares, le bruit du canon avaient attiré la foule devant les portes du palais; et elle se tient là, enviant le sort des soldats qui se gorgent dans la cour de viande et de vin et regardant, à travers les grilles les flammes de résine qui les éclairent, les fenêtres illuminées de la salle du repas, les ombres qui passent et repassent. Tout à coup, saisie par un vacarme de vases brisés, de tables renversées, de cliquetis d'armes, de cris de détresse et de mort, avide aussi de sa part du festin, elle s'écrie avec fureur: Moçoc! Moçoc! la tête de Moçoc! « Entends-tu, « Moçoc? dit le voïvode à son ministre; « que faut-il répondre? que faut-il « faire? » — « Mitrailler cette ca-« naille, » répond Moçoc. — « Tout « beau! vornic, reprend Alexandre; ce « serait dommage pour un seul homme; « allons, décide-toi; » et à ses gardes: « Jetez-le au peuple, et dites-lui que le « duc Alexandre en fera toujours autant « de ses spoliateurs. » Moçoc est livré à la multitude et mis en pièces en un instant.

Mort d'Alexandre (1567). — « A quelque temps de là, le voïvode tomba malade pour ne plus se relever. Appelant alors l'archevêque Théophane, les évêques et les boyards: « Pardon pour « moi, leur dit-il, et pitié pour mon « fils! Si je ne meurs pas, je fais vœu « de prendre le froc et d'aller à Slatina « demander à Dieu le pardon du passé. « Prêtres, lorsque vous verrez la mort « s'approcher de mes yeux, coupez-« moi les cheveux, couvrez-moi du « potcap (1), faites-moi moine » Quelques heures après il était obéi; ses cheveux étaient coupés; un potcap lui couvrait la tête; un cierge brûlait à ses pieds; l'image de la Vierge s'appuyait à son chevet, et sur son corps étaient étendus le cilice et le froc. Il se réveille, et jetant sur lui des yeux hagards: « Que signifie tout cela? » murmure-t-il d'un ton encore brusque et farouche. — Comment te sens-tu, frère Païsie? » lui dit un des moines qui l'assistent. A ces mots, il lève la tête, et la laissant retomber: « Ah! s'écrie-t-il avec un accent de rage qui semble défier la mort, ah! si j'en reviens, moi aussi je ferai des moines! » Et comme l'ar-

(1) Toque du clergé grec.

chevêque l'invite à penser à la mort, à ne plus songer qu'il est prince : « Taistoi, fourbe! » lui répond Alexandre en faisant claquer ses dents; et jetant les yeux sur son épouse : « Quant à cette « chienne, je la couperai en quatre « avec son fils. Non, je ne suis pas « moine! à moi, mes braves! de l'eau! « j'ai soif; de l'eau! » En cet instant Stroiça et Spancioc entr'ouvrent la porte; celui-ci tend à la princesse une coupe dans laquelle l'autre verse une poudre qu'il tient dans la main. « Du poison! » dit Roxandra. « Du poison, » répondent-ils tous deux, « et que ta seigneu- « rie choisisse de ton fils ou de ton « époux. » Accablée, hors d'elle-même par cette fatale alternative, Roxandra plonge ses regards pénétrants dans les yeux de l'archevêque. « Dieu te pardonne! » lui dit Théophane, et la princesse offre en tremblant la coupe au moribond. Il ne veut pas boire, ses dents se serrent; Roxandra va lâcher la coupe, lorsque Spancioc la lui arrachant des mains, et Stroiça tirant son poignard : « Allez, madame, » disent-ils à Roxandra; tandis que l'un desserre avec sa lame les dents du malade, « Bois, » lui dit l'autre en lui versant le poison, « bois et remercie Stroiça et Spancioc. » Alexandre n'entend plus, ne sent plus rien; le frisson de la mort court dans toutes ses veines, mais il ouvre une dernière fois les yeux, et reconnaît Spancioc et Stroiça. Il meurt comme il devait mourir, dans la rage et le désespoir, « après avoir été toute sa vie, dit de Thou, un objet d'horreur pour ses propres sujets (1). »

§ 3.

JEAN LE TERRIBLE ET PIERRE LE BOITEUX. (1567-1591.)

Le trône de Moldavie vendu a prix d'or. Guerre des Moldaves et des Valaques. — Bogdan VI, fils d'Alexandre, etait trop jeune pour régner : Ivonia ou Jean *le Terrible* s'empara du trône (1567). Il eut bientôt un compétiteur, envoyé contre lui de Constantinople et soutenu par les Valaques.

(1) Negruci, cité par M. Vaillant, t. I, p. 314-317; de Thou, *Histor.* lib. XXVIII.

« La jalousie entre Athènes et Lacédémone avait causé leur perte; l'une avait voulu dominer l'autre, et elles furent toutes deux subjuguées. Il en fut de même de la Valachie et la Moldavie; le chef de l'une voulait commander à l'autre, les Turcs profitèrent de ces dissensions pour établir et consolider leur autorité dans les deux principautés (1). » Les Moldo-Valaques ne faisant plus la guerre qu'entre eux, « leurs trônes ne sont plus pour la Porte qu'un fonds dont elle spécule habilement, qu'elle adjuge au plus fort et dernier enchérisseur, qu'elle donne et reprend selon l'intérêt auquel on lui en paye le prix, qu'elle vend intégralement à plusieurs à la fois, pour lequel enfin elle reçoit des deux mains, et tout cela sans honte et sans remords (2). »

Profitant de la minorité de Bogdan VI, Alexandre II, voïvode de Valachie, acheta, au prix de quarante mille ducats, un firman d'investiture pour son frère Pierre II, dont il voulait satisfaire l'ambition en la détournant de ses États.

Instruit de ce marché, Jean le Terrible offrit de son côté au sultan une somme de soixante mille ducats. Bientôt même, craignant qu'Alexandre ne renchérît, il proposa le double d'un seul coup, et accompagna cette offre de riches cadeaux. La Porte accepta tout sans scrupule. Pourtant Pierre s'était déjà mis en marche à la tête de trente mille Turcs, et avait envoyé au vornic Dumbrava, ainsi qu'aux autres boyards, l'ordre de venir le joindre à Fokchani sur la rivière de Melcove. Son armée se grossit en route de soixante-dix mille Hongrois et Valaques, amenés par Étienne Bathory et par le voïvode Alexandre. Les deux frères arrivèrent ensemble au village de Copaceni, où on leur avait préparé un banquet. Ils étaient à table, lorsque parut Ivonia, suivi de ses boyards et d'une troupe de Cosaques prise à sa solde. Alexandre se retira dans la ville de Floci; Pierre trouva un refuge à Ibraïla; mais Jean le Terrible ne tarda pas à l'y assiéger. Après avoir établi à Bucarest, en qualité de voïvode, Vintila, l'un de ses boyards, il vint cam-

(1) Kogalnitchano, t. I, p. 129.
(2) *La Roumanie*, t. I, p. 323.

per sous les murs de la forteresse turque et somma le pacha de se rendre. Pour toute réponse, le Turc lui envoya dix boulets et douze flèches. Ivonia fit trancher la tête à ceux qui les apportaient et se tint prêt à donner l'assaut. Cependant Alexandre accourait au secours de son frère avec vingt mille Turcs et cent vingt pièces de canon. Pris entre deux feux, les Moldaves capitulèrent. Avant de se rendre, Ivonia fit jurer sept fois aux Turcs qu'il lui serait fait grâce de la vie, que le hetman des Cosaques aurait la liberté de se retirer, enfin qu'il y aurait amnistie complète; les Turcs promirent tout, et il se livra entre leurs mains. Quelques heures après il fut égorgé par les janissaires dans la tente du pacha Djiala Zadé (1570).

Le Moldave Vintila ne régna que quatre jours en Valachie. De son côté, le Valaque Pierre, délivré de Jean le Terrible, eut encore des combats à soutenir pour se rendre maître des Moldaves. Après Ivonia s'éleva contre lui un second prétendant, « maréchal-ferrant de son état et pour cette raison surnommé Potcovar. » Ce Jean Potcovar, appuyé par les Turcs, parvint à se maintenir jusqu'en 1577. Pour s'en débarrasser, Pierre s'engagea, dit-on, à payer au sultan un tribut annuel de deux cent soixante mille ducats. A ce prix il obtint la protection de la Porte, et gouverna tranquillement la Moldavie tandis qu'en Valachie son neveu Mihne II succédait à Alexandre. Menacé par les Tartares, il demanda des secours aux Ottomans; le beyler-bey de Roumélie, gagné par un présent considérable, promit de garantir les principautés roumaines contre l'invasion, à condition que les voïvodes rétabliraient sur les bords du Dniester la forteresse de Hussey, saccagée par les Cosaques (1578). Malgré leur dévonement à la Porte, Pierre et son neveu Mihne furent déposés en 1591. Le premier eut pour successeur Aaron Ier, qui acheva d'aliéner l'indépendance des Moldaves, pendant qu'Alexandre III livrait la Valachie aux exactions de ses fermiers turcs.

Misère et dégradation du peuple roumain.—Les Principautés n'eurent plus rien alors à s'envier l'une à l'autre; elles furent toutes deux en proie à une égale oppression. « Ce n'est plus dans les deux provinces, a dit un historien dévoué à la cause de la nationalité roumaine, ce n'est plus que spoliations sans bornes, sang versé à plaisir, crime sur crime, misère sur misère, anarchie complète, où de toutes les haines la seule dont la durée eût été excusable, celle des Turcs, non-seulement s'est éteinte, mais changée en adulations serviles, en prostitution de tout ce qu'un peuple a de plus sacré, de sa foi, de sa dignité, de son patriotisme. Si la soumission des Serviens et des Bulgares, si l'anéantissement des princes albanais et épirotes avaient été rapides et décisifs, du moins leur chute avait été belle, et la chrétienté, qui s'en était émue, leur avait conservé un souvenir d'estime et d'admiration; mais les tiraillements qui amènent celle des Moldo-Valaques, l'apostasie des uns, la tyrannie des autres, la désunion de tous ont rendu l'Europe si indifférente à des misères au-devant desquelles ils courent d'eux-mêmes, qu'elle ne fait rien pour les arrêter, semble même ne pas se douter que ce sont là des chrétiens qui tombent et ferme l'oreille au bruit prolongé de leurs plaintes. Ainsi abandonnés de leurs voisins et victimes de l'ambition de leurs ducs, les Moldo-Valaques, après s'être ruinés pour aider les voïvodes dans leurs lâches intrigues, dans leurs rivalités perfides, dans leurs vengeances abominables, n'ayant plus d'or à leur donner pour payer le trône, plus d'armes pour le défendre, vendent aux riches leur temps et leur peine, s'attachent d'eux-mêmes à la glèbe et consument leur vie dans la souffrance et le travail, travail stérile qui ne profite pas même à leurs maîtres. » Les Roumains, à la fin du seizième siècle, en viennent à regretter les tyrannies de Vlad le Diable et d'Alexandre Lépusnano.

CHAPITRE VI.

LA VALACHIE SOUS MICHEL LE BRAVE. (1592-1601.)

Révolte de Michel, son avènement. — Pour délivrer la Roumanie, il fallait un grand homme; Michel le Brave se mit à la tête des Valaques.

Michel, fils du voïvode Pierre, était ban de Craïova. Il donna le signal de

l'insurrection contre Alexandre et contre les Turcs. Surpris par les émissaires du tyran et conduit à Tirgoviste, il allait expier par un supplice glorieux son dévouement à la patrie roumaine; mais au moment de le frapper le bourreau, comme fasciné par son regard, laissa tomber sa hache; à cette vue, la foule fit retentir l'air de ses cris de joie; Alexandre crut entendre un ordre du ciel; il pardonna.

Michel, sauvé de la mort, se retira prudemment à Constantinople. Il n'oublia pas dans cet asile les maux de la Valachie et son généreux dessein de la délivrer; seulement il changea de tactique, et, renonçant à l'espoir de renverser le voïvode par une révolte nationale, il employa, pour arriver à son but, les ressources plus sûres de la ruse et de l'intrigue. Soutenu par l'amitié de l'ambassadeur anglais Édouard Burton et du grand vizir Sinan pacha, il fit déposer Alexandre et obtint sa place; quelques semaines après il entra dans la principauté à la tête de deux mille spahis et sous les auspices de cette puissance ottomane dont il devait être un ennemi si acharné et si redoutable (1592).

LIGUE CONTRE LES TURCS. MASSACRES DE BUCAREST ET DE JASSI (1594). — Il commença par entamer des négociations secrètes avec Sigismond Bathory, prince de Transylvanie; elles aboutirent à un traité d'alliance, auquel accédèrent bientôt Aaron, voïvode des Moldaves, et Rodolphe II, empereur d'Allemagne; les Serviens et les Bulgares entrèrent à leur tour dans la ligue formée contre leurs oppresseurs; une guerre générale fut préparée sur les deux rives du Danube.

Elle s'engagea, le 13 novembre 1594, par le massacre de tous les musulmans qui se trouvaient à Bucarest et à Jassi. Plus de deux mille Turcs périrent dans ces Vêpres Siciliennes; un certain nombre de janissaires s'étaient réfugiés dans l'hôtel du vestiar Dan; on les foudroya à coups de canon. Ceux qui parvinrent à s'échapper du milieu des flammes coururent donner l'alarme aux garnisons de la frontière; mais les Valaques, sans perdre de temps, se lancèrent à leur poursuite, parurent devant Hirsova avant que la place eût reçu des renforts, s'en emparèrent, et par une marche audacieuse surprirent la forteresse de Silistrie (1595).

TRAITÉ DE CARLSBURG (1595). — Sur ces entrefaites mourut le sultan Amurath III. Mahomet III, son successeur, mit sur pied une armée de cent quatre-vingt mille hommes, transforma les principautés en pachaliks, donna la Moldavie à Djaafer, la Valachie à Saturdji-Mohammed, et le grand vizir reçut l'ordre de mettre ces deux pachas en possession de leurs gouvernements. Contre cet armement formidable la résistance semblait impossible; Michel, qui n'avait point de grâce à attendre de la part des Turcs, tourna ses dernières espérances vers Sigismond Bathory; et, pour s'assurer sa protection, il signa le traité de Carlsburg (20 mai 1595). Ce traité établit pour la première fois les prétentions de la Hongrie sur les principautés moldo-valaques. En vertu de cet acte de vasselage, les ducs de ces provinces ne sont plus que des lieutenants du prince d'Ardialie et lui doivent foi et hommage. C'est de lui qu'ils reçoivent les insignes du commandement, l'étendard, la masse et le sabre; ils ont bien encore le droit de se choisir, avec le consentement du prince d'Ardialie, un conseil de douze boyards; mais ils perdent celui de destitution, réservé à Sigismond. Les Moldo-Valaques, privés de leurs assemblées publiques, enverront leurs députés à la diète de Transylvanie; ces députés auront la liberté d'exprimer et de soutenir leurs opinions; ils régleront le tribut des principautés. Sigismond seul aura le droit de donner des dotations et des priviléges; les dotations héréditaires ne seront faites qu'à des indigènes. Le conseil des douze boyards jugera les procès criminels; le prince de Transylvanie décidera en dernier ressort; il pourra prononcer la peine capitale; la confiscation est abolie. La Valachie conservera ses anciennes limites depuis Rassova jusqu'à Ibraïla et depuis les Carpathes jusqu'au Danube. Le clergé gardera tous ses droits et priviléges, et jouira des revenus de ses biens; le métropolitain exercera pour l'avenir comme par le passé sa juridiction. Michel II et ses successeurs rece-

vront de Sigismond et de ses héritiers le titre de « respectable et magnifique seigneur, voïvode de notre État transalpin, notre amé et féal. » Le prince de Transylvanie sera appelé par Michel et par les États « Le sérénissime Sigismond, par la grâce de Dieu, prince de Transylvanie, de Moldavie, de Valachie et du saint Empire romain, seigneur de plusieurs parties du royaume de Hongrie, comte des Szicles, etc., notre gracieux souverain. » La formule *Par la grâce de Dieu* est expressément interdite à Michel et à ses successeurs. Il lui est également défendu d'appeler *siens* les lieux d'où il datera ses ordonnances, et de sceller ses ordres ou ses lettres du sceau de l'État, lequel restera entre les mains du prince de Transylvanie. Les fonctionnaires relèveront tous de Sigismond; *aucun Grec ne pourra recevoir de charge publique*. Au prix de toutes ces conditions, Sigismond Bathory s'engage à secourir Michel et à lui fournir contre tous ses ennemis des canons, de l'argent et des troupes.

« Le traité de Carlsburg, dit M. Kogalnitchano, était extrêmement désavantageux; en effet, le prince de Valachie perdait tous ses droits de souverain ; il n'avait plus le droit de déposer ses ministres, de faire des dotations, de juger en dernière instance; les employés n'étaient plus sous sa dépendance; il était plutôt un général transylvain que le souverain d'un État indépendant. Ce traité cependant, quelque honteux qu'il fût pour Michel, lui était indispensable pour pouvoir continuer la guerre contre les Turcs (1). » Le voïvode prêta serment de fidélité, en attendant l'occasion favorable de rentrer en possession de ses droits.

INVASION ET DÉFAITE DU GRAND VIZIR SINAN PACHA (1595). — Sans attendre les secours de Sigismond, Michel, après avoir envoyé à Hermanstadt sa famille et ses trésors, alla se poster avec huit mille hommes à Mogureni sur la route de Giurgevo; il ne put s'y maintenir longtemps, et battit en retraite vers Calugareni, où il opéra sa jonction avec les Transylvains et les Moldaves. Le grand vizir Sinan pacha se mit à sa poursuite. Les deux armées furent bientôt en présence ; elles n'étaient séparées que par une forêt marécageuse, coupée en deux par une digue de terre et de bois. Michel semblait voué à une perte certaine ; il n'avait que seize mille hommes à opposer à une armée douze fois supérieure. Ce fut lui pourtant qui engagea l'attaque. Le 23 août 1595, au lever du soleil, il franchit la digue et se précipite sur les janissaires qui occupent la forêt. D'abord repoussé, il rallie ses troupes, se jette en avant, pénètre jusqu'au centre de l'armée turque et de sa main enlève l'étendard sacré. Vainement Sinan pacha s'avance avec sa réserve; attaqué en queue par les Cosaques, de front par Michel et les Roumains, en flanc par les Transylvains et par le feu bien dirigé de l'artillerie, il ne tarde pas à prendre la fuite. Plusieurs de ses généraux périssent dans la déroute; lui-même tombe de cheval et n'est sauvé que par le dévouement d'un officier. Le champ de bataille reste au pouvoir de Michel.

Ce succès inespéré n'était pas décisif. Trois mille Turcs avaient péri ; c'était beaucoup pour l'honneur des armes chrétiennes; ce n'était rien par rapport au nombre des envahisseurs. Michel tint pendant la nuit un conseil de guerre; on y décida la retraite; les Valaques et les Transylvains se mirent en marche vers les montagnes d'Ardialie; les Moldaves retournèrent dans leur pays, où les Polonais venaient d'installer un voïvode de leur choix.

Impatient de réparer la honte de sa défaite, le grand vizir marcha sur Bucarest et de là sur Tirgoviste ; il s'empara sans peine de ces deux villes, qui n'étaient pas défendues, et déclara la Valachie province turque. Dans les églises, changées en mosquées, le mithrab prit la place de l'autel et le croissant celle de la croix. Le palais de Bucarest se transforma en citadelle ; la ville fut entourée d'un rempart de palissades, et Saturdji-Mohammed, proclamé sandjak du pays, y tint garnison avec deux mille hommes. Bientôt Sinan partit de Tirgoviste avec toute son ar-

(1) Kogalnitchano, t. I, p. 149

mée et se dirigea vers la Transylvanie.

PRISE DE TIRGOVISTE. — Sigismond Bathory, menacé dans ses propres États, appela aux armes les Szicles, les Transylvains et les Saxons, et fit venir quelques renforts d'Allemagne. Quand toutes ses troupes furent réunies, il résolut de marcher à la rencontre des Turcs. Le 7 septembre 1595, il entra en Valachie par le défilé de Torzburg. Le lendemain, l'arrivée de Michel avec huit mille Valaques et d'Étienne Rasvan avec trois mille Moldaves porta les forces de l'armée chrétienne à plus de soixante mille hommes. Sigismond continua sa route vers Tirgoviste. Cette place était défendue par trois mille cinq cents Turcs et plus de quarante canons; elle ne fit pas une longue résistance. Assaillie de trois côtés à la fois et enveloppée par un vaste incendie, la garnison périt tout entière; la ville fut mise au pillage. Les vainqueurs y trouvèrent de l'artillerie, des armes de toute espèce, des munitions et des vivres pour trois ans. De cette journée (18 octobre 1595) date la décadence de l'ancienne capitale de la Valachie. « Tirgoviste n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était autrefois; elle n'a plus qu'une population de cinq mille âmes, avec des remparts qui tombent en ruines. Le jeune poëte Basile Kirlova a chanté ou plutôt pleuré, dans des vers immortels, les malheurs de cette ville infortunée. »

DÉROUTE DES TURCS AU PASSAGE DU DANUBE. — A la nouvelle de la prise de Tirgoviste, Sinan pacha, qui, renonçant à ses projets d'invasion en Transylvanie, s'était retiré vers Bucarest, prit le parti d'abandonner tout le territoire valaque et de repasser le Danube. Mais les Roumains s'attachèrent à sa poursuite et l'atteignirent près de Giurgevo. Tandis que les chariots, les bestiaux et les prisonniers défilaient un à un et que les percepteurs, placés à l'extrémité du pont, touchaient le vingtième des dépouilles, Michel fondit sur l'arrière-garde. Sinan fit suspendre le payement de la taxe, et passa le fleuve avec une partie de l'armée. Le lendemain, les troupes restées sur la rive gauche furent saisies d'une terreur panique; artillerie, bagages, hommes et chevaux, tout se pressa sur le pont dans un tel désordre que pour hâter la fuite on jetait au milieu du Danube les voitures et les canons. Michel cependant avait fait braquer son artillerie sur l'étroit passage où s'entassait la foule éperdue; le pont, rompu par les boulets, s'écroula en entraînant dans l'abîme la masse qui le surchargeait; les Turcs se noyèrent par milliers. Quant à ceux qui se trouvaient encore sur la rive gauche, les Valaques en firent un horrible carnage; plus de dix-sept mille hommes périrent dans cette journée; et les bandes fameuses des *Brûleurs* et des *Coureurs*, qui avaient été pendant deux siècles et demi la terreur de la Hongrie et de l'Allemagne, y furent presque entièrement anéanties.

PRISE DE GIURGEVO, DE VIDDIN ET DE NICOPOLIS. FARCASSU. — Après cette victoire, l'armée chrétienne mit le siége devant la citadelle de Giurgevo, située sur une petite île du Danube et alors entourée de hautes murailles. Les canons pris sur les Turcs à Tirgoviste et à Bucarest servirent à ouvrir la brèche. La place fut prise d'assaut et toute la garnison passée au fil de l'épée (27 octobre 1595).

Sigismond Bathory reprit alors le chemin de la Transylvanie. Avec l'aide des Roumains, il avait refoulé l'invasion ottomane et mis en sûreté ses propres États; il laissa au voïvode Michel, devenu son lieutenant par le traité de Carlsburg, le soin d'achever la campagne par la prise de Viddin et de Nicopolis. Ces deux forteresses tombèrent bientôt au pouvoir des Valaques. Michel, en personne, s'empara de Nicopolis; Viddin se rendit à Fârcassu, un de ses plus braves généraux.

Ce Fârcassu était un homme du peuple. D'abord simple curé de campagne au village de Fârcassi, du district de Românati, il avait plus d'une fois signalé son courage contre les musulmans. Lorsque la Valachie était encore occupée par les Turcs, on avait vu ce prêtre patriote quitter son étole, prendre la hache et, à la tête de son village, marcher courageusement con-

tre l'ennemi. Instruit de ses exploits, Michel le fit relever de ses vœux par le métropolitain, lui fit quitter le froc pour le ciapchênu (1), la croix pour l'épée, et le nomma général d'infanterie. Le voïvode aimait en effet à récompenser le vrai mérite; aussitôt qu'il apprenait qu'un de ses sujets avait donné des preuves de bravoure et de dévouement à la patrie, il l'appelait près de lui et l'élevait aux plus hautes dignités sans s'informer s'il était riche ou pauvre, noble ou roturier.

La Valachie se relève de ses ruines. — Maître de Giurgevo, de Viddin et de Nicopolis, Michel rentra enfin à Tirgoviste et s'occupa pendant l'hiver de réparer les désastres que la guerre avait causés. La Valachie avait acheté chèrement son indépendance. Elle avait perdu un grand nombre de ses habitants tués sur les champs de bataille ou emmenés en esclavage; beaucoup d'émigrés s'étaient réfugiés dans les pays voisins. Dans une contrée où Mirce I[er] et Mirce III avaient eu quatre-vingt mille hommes de troupes, Michel II pouvait à peine lever une armée de douze à quinze mille hommes. Les Turcs avaient enlevé ou brûlé les moissons, arraché les vignes, tué ou emmené les troupeaux; « les villes et les villages n'étaient plus qu'un amas de ruines fumantes. »

A tant de maux il fallait de prompts remèdes. Michel fit venir de Transylvanie des vivres et des semences; il les distribua au peuple. Sortis des forêts et des montagnes où ils s'étaient retirés pendant l'invasion, les Valaques rebâtirent leurs villages, labourèrent les champs dévastés et changèrent en quelques semaines la face du pays délivré par les armes de Michel.

Les hostilités recommencent. Défaites des Valaques. — Cependant l'indépendance n'était pas encore assurée; elle exigeait de nouveaux sacrifices, de nouveaux combats. Les Turcs, malgré leurs revers, ne renonçaient pas à l'espoir de recouvrer la riche province d'où la capitale de leur empire tirait toute sa subsistance, des bœufs, des moutons, du blé, du fromage, du beurre, du miel, et qu'ils appelaient eux-mêmes « le grenier de Constantinople. » Le sultan jura de venger la défaite de son grand vizir. Mais, avant de mettre sur pied une nouvelle armée et de renouveler ses attaques, il recourut d'abord aux négociations pour isoler la Valachie et détacher d'elle tous ses alliés. Il fit faire par le beyler-bey de Pesth des propositions avantageuses à l'empereur Rodolphe II, qui les rejeta avec indignation. Repoussé de ce côté, il offrit à Sigismond Bathory de lui céder la Transylvanie en toute souveraineté, de l'exempter du tribut et d'annexer à ses États la principauté de Valachie, moyennant un simple présent annuel, s'il consentait à se retirer de la quadruple alliance formée par l'empereur d'Allemagne (juillet 1596). Sigismond répondit qu'il n'abandonnerait jamais le parti des chrétiens pour s'unir à leur ennemi. Les intrigues de la Porte réussirent mieux auprès de l'aristocratie valaque. Les nobles voyaient avec dépit les faveurs accordées par le voïvode à des gens de rien, qui n'avaient d'autre mérite que de bien servir la patrie et que la bassesse de leur naissance aurait dû exclure des emplois où leur talent faisait ombrage aux fils dégénérés des anciens boyards. Les chefs du clergé se joignirent aux chefs de la noblesse pour vendre la Valachie aux infidèles. Ils conspirèrent avec Mahomet III la ruine du vainqueur de Sinan pacha, du glorieux défenseur de la chrétienté, et se soulevèrent à l'approche des Turcs et des Tartares. Leur trahison fut découverte et sévèrement châtiée; la mort des principaux boyards étouffa la conjuration. Avec les forces dont il put disposer, Michel marcha contre les Ottomans; il les battit en deux rencontres; ses troupes, emportées par leur ardeur, franchirent même le Danube et s'avancèrent en Bulgarie; mais son général Velitcu fut vaincu et tué au *Lieu de l'écuyer;* les Turcs reprirent la forteresse de Viddin, et le brave Fărcassu, assailli au milieu d'une forêt par un parti ennemi, succomba, non sans gloire, après une longue résistance (1596).

(1) Espèce de dolman, habit militaire, emprunté par les Roumains aux Polonais et aux Hongrois.

Trahison du khan des Tartares. Intrigues de Michel. — Michel ne recevait aucun secours de ses alliés; pressé en même temps au sud par les Turcs, à l'est par les Tartares, abandonné par une partie de ses sujets et réduit à douter même de la fidélité des mercenaires dont l'épuisement de son trésor ne lui permettait pas d'acquitter la solde, il fut sur le point de perdre courage, et n'hésita point à écouter les propositions de paix que le khan des Tartares lui fit communiquer par l'entremise du voïvode de Moldavie. Le khan s'engageait à rétablir la bonne harmonie entre les Valaques et les Ottomans, à condition que Michel congédierait les troupes étrangères qu'il avait à son service, « lesquelles, disait-il, commettaient toutes sortes de ravages sur le territoire turc et étaient à charge à la principauté même. »

Michel accéda à cette demande; il renvoya ses Transylvains et ses Cosaques, et fit porter au Tartare un présent de deux mille ducats. Mais, au lieu de se retirer, le khan, profitant du départ des mercenaires, passa le Melcove et vint camper avec trente mille hommes entre Buzeu, Ibraïla et Bucarest. Le voïvode n'avait sous ses ordres que six mille Valaques; il semblait perdu; il voulut du moins tomber avec honneur et courut droit à l'ennemi; les Tartares, postés à Gherghizza, ne l'attendirent point, et battirent en retraite. Pendant ce temps, l'archiduc Maximilien, frère de Rodolphe II, s'était avancé en Hongrie jusqu'à Erlau (l'ancienne Agria). Encouragé par l'approche des Impériaux et par la fuite des Tartares, Michel passa le Danube, pilla la ville de Turnu et détruisit Nicopolis (21 oct. 1596); il allait s'emparer de la citadelle lorsqu'il apprit la défaite de Maximilien et la prise d'Erlau par Mahomet III. A cette nouvelle, il leva le siége et rentra en Valachie. Bientôt après il se rendit à Weissembourg pour se disculper auprès de Sigismond Bathory, dont ses négociations avec le khan des Tartares et avec le gouverneur de Nicopolis avaient excité la défiance. Vers la fin de décembre, il renouvela le traité d'alliance et d'amitié qui l'unissait au prince de Transylvanie. Sigismond lui annonça son projet d'abdiquer en faveur de Rodolphe II, et les conditions que les Polonais avaient mises à leur entrée dans la ligue contre les Turcs; ils exigeaient de l'empereur et de Sigismond l'abandon formel de toutes prétentions sur la Valachie et la Moldavie, la déposition de Michel et la cession des deux principautés à la république de Pologne, dont elles se reconnaîtraient vassales et tributaires. Le prince de Transylvanie n'avait pas fait encore de réponse positive à ces demandes exorbitantes; avant de rien conclure il voulait s'entendre avec l'empereur d'Allemagne, qu'il devait bientôt rejoindre à Prague. C'étaient là pour le voïvode de fâcheuses nouvelles. De retour à Tirgoviste, il reçut un envoyé du sultan qui lui apportait un drapeau rouge en signe de réconciliation. « Dans son incertitude sur le résultat des conférences de Prague, » et craignant d'être dépossédé par les Polonais, Michel accepta l'investiture de Mahomet III. Son dessein était de louvoyer entre les deux partis. Il augmenta son armée, pour être prêt à tout événement, et attendit l'occasion de se décider. Au mois de juin 1597, les Serviens révoltés lui offrirent le commandement de toutes leurs forces, et Rodolphe II lui promit un renfort de six mille hommes, outre la solde de quatre mille mercenaires; le moment était venu pour les Valaques de recommencer la lutte contre l'infidèle. Mais, avertie des préparatifs de Michel, la Porte mit tout en œuvre pour conserver son alliance ou du moins pour l'engager à rester neutre dans la guerre qui allait éclater entre les Ottomans et les Impériaux. Elle lui promit son amitié, sa protection contre les Tartares, la cession de la principauté de Valachie, avec réduction de la moitié du tribut, et l'hérédité pour son fils Petrassen, âgé de treize ans. Depuis que Sigismond avait pris la résolution d'abdiquer, Michel n'était plus occupé que de l'idée de régner en Transylvanie et « d'assurer par ce moyen son existence politique. » Il jura de garder la neutralité et de payer un tribut de six cent mille aspres si le sultan l'aidait à s'emparer de la Transylvanie. Mahomet III s'empressa d'accéder à cette demande; aussitôt la paix fut réta-

blie; le 21 juillet 1597, Michel fut reconnu solennellement vassal de la Sublime Porte et prêta serment de fidélité.

L'année suivante, Sigismond Bathory abdiqua en faveur de l'empereur d'Allemagne Rodolphe II; en retour de sa principauté de Transylvanie et de ses droits de suzeraineté sur la Moldavie et la Valachie, il reçut Oppeln et Raibort en Silésie, une pension annuelle de cinquante mille écus et le chapeau de cardinal. Le 10 avril 1598, les Transylvains prêtèrent serment de fidélité aux commissaires de l'empereur. Avant son départ pour Oppeln, Sigismond envoya à Michel l'avis officiel de son abdication, l'assurant qu'il n'avait oublié ni la Moldavie ni la Valachie, et qu'en cédant à Rodolphe la suzeraineté de ces provinces il avait voulu obliger la maison d'Autriche et l'Allemagne à leur donner une protection efficace.

TRAITÉ DE TIRGOVISTE (1598). — Michel ne renonça point sans regret aux espérances qu'il avait conçues; il ne pouvait disputer à Rodolphe la Transylvanie; il prit donc le parti de se soumettre en attendant une occasion favorable, qui devait se présenter tôt ou tard. Ses députés se rendirent auprès des commissaires impériaux pour prêter hommage en son nom. L'affaire traîna en longueur. Les commissaires n'avaient pas de pouvoirs suffisants pour traiter; ils voulurent attendre l'arrivée de l'archiduc Maximilien; enfin, sur les instances de Michel, ils allèrent eux-mêmes à Tirgoviste, y furent reçus avec de grands honneurs, et après trois jours de conférences signèrent, le 9 juin 1598, un traité important qui régla les relations de l'empereur d'Allemagne et du voïvode de Valachie.

Voici la traduction de ce traité, que rapporte, dans son Histoire de Hongrie (1), Istvanffy, l'un des négociateurs de Tirgoviste :

« Nous Michel, voïvode (duc) des « pays transalpins du royaume de Hon« grie, conseiller de Sa Majesté Impé« riale et Royale, etc., avec Euthémius, « archevêque de Tirgoviste, le vornic « Démétri, etc., nos conseillers et offi« ciers, représentants de toute la Vala« chie, savoir faisons à tous ceux qui « les présentes liront que, mûs par la « piété et l'affection chrétienne, las du « joug et de l'oppression que la tyran« nie des Turcs fait peser depuis plus « de cent ans sur la Valachie, nous « avons résolu de la rendre à son pre« mier état. Ainsi que nous l'avions « déjà rattachée à la couronne de Hon« grie, comme elle l'était jadis, nous l'u« nissons à l'Empire; reconnaissant « pour notre seigneur et roi légitime et « naturel Sa Majesté Impériale et Royale, « nous nous mettons sous sa protection « perpétuelle, nous ainsi que notre pro« vince, et lui prêtons serment comme « à notre suzerain. Comme nous avons « imploré le secours et le patronage de « Sa Majesté Impériale, et que nous « nous sommes décidé à ne plus tirer « l'épée pour les ennemis de la croix de « Jésus-Christ, mais pour l'empire et la « religion des chrétiens, Sa Majesté Im« périale et Royale ne s'est pas refusée « à recevoir notre province sous sa pro« tion et à nous reconnaître pour son « vassal; elle a daigné même nous se« courir généreusement et prompte« ment, et elle a chargé le très-révérend « Étienne Szuhay, évêque de Weizen, « préfet de la chambre hongroise de « Presbourg, et le très-illustre Nicolas « Istvanffy, propalatin du royaume de « Hongrie et capitaine de la ville « d'OEdenbourg, ses conseillers et lé« gats plénipotentiaires et commissaires « en Transylvanie et en Valachie, de « s'entendre avec nous, et, si l'occasion « se présentait, de traiter des articles « et de la manière dont nous devions « nous soumettre à Sa Majesté Impé« riale. Lesdits légats, après avoir ter« miné autant que possible les affaires « de la Transylvanie et après avoir oc« cupé ce pays, sont venus nous trou« ver, et après un serment solennel et « vrai, reçu et prêté d'abord par nous, « et ensuite par le très-révérend Euthi« mius, archevêque de Tirgoviste, et « par nos boyards, dans l'église du bien« heureux archevêque Nicolas, sise sur « la colline de Tirgoviste, notre capi« tale, et après être convenus de la for« mule des sermenta et articles de fidé« lité que à Sa Majesté Impériale et

(1) Istvanffy, *Historia regni Hungarici;* Coloniæ Agrippinæ, 1724, p. 444.

« Royale, ils ont arrêté et conclu avec « nous et nos principaux boyards et « conseillers les articles suivants :

« Art. I. Sa Majesté Impériale et « Royale nous donnera et nous fera « compter en espèces par ses trésoriers, « afin de défendre notre province et, « si la fortune nous seconde, afin d'at- « taquer l'ennemi, la solde de cinq « mille hommes, lesdits seigneurs « commissaires nous promettant de l'ob- « tenir pour cinq autres mille hommes, « ou de nous faire accorder soit leur « équipement, soit un nombre égal « d'auxiliaires, pendant l'été le nombre « complet, pendant l'hiver la moitié « seulement. En outre il est convenu « que le trésorier de Sa Majesté les sol- « dera et en passera l'inspection tous « les mois, et que si, par la volonté de « Dieu, l'état des choses devient tel « que ces troupes ne soient pas néces- « saires, elles ne seront pas entretenues « inutilement, ou du moins elles seront « employées comme les circonstances le « demanderont ou comme Sa Majesté « Impériale et le sérénissime archiduc « Maximilien l'ordonneront. De notre « côté nous nous efforcerons dans tou- « tes les occasions de repousser de la « Transylvanie, de la Valachie et des « autres parties de la Hongrie les « Turcs et les autres ennemis, et dans « ce cas, après la victoire, nous nous « engageons à suivre la volonté et les « ordres, quels qu'ils soient, de Sa Ma- « jesté Impériale et Royale et du séré- « nissime Maximilien. S'il arrivait que « nous eussions besoin d'une plus « grande armée et qu'une nécessité ab- « solue le demandât, Sa Majesté Impé- « riale ou en son nom le sérénissime « archiduc Maximilien, son bien-aimé « frère, qui gouvernera désormais la « Transylvanie au nom de Sa Majesté, « viendra à notre secours avec des trou- « pes plus considérables de la Transyl- « vanie et d'autres lieux. Pareillement, « si notre présence était nécessaire en « Transylvanie ou dans les pays voisins, « nous nous engageons à nous y ren- « dre en personne au premier appel de « Sa Majesté ou de l'archiduc, moyen- « nant payement de nos troupes par le « trésor impérial. Les canons, la pou- « dre, les boulets et autres instruments « de guerre nous seront fournis par « Sa Majesté Impériale ou en son nom « par le sérénissime Maximilien.

« Art. II. Afin que nous puissions « donner ces secours avec plus d'atta- « chement et d'amour et que nous nous « consacrions sans réserve à la défense « de la chrétienté, Sa Majesté nous a « donné à nous et à notre très-cher fils « Pierre la Valachie avec tous ses re- « venus, ses droits et ses frontières, « pour la tenir et la posséder à perpé- « tuité. Elle nous a donné cette province « comme à ses vassaux et féaux feuda- « taires, ainsi qu'à nos descendants en « ligne directe, du sexe masculin, sans « que nous soyons tenu de payer aucun « impôt ni tribut; et nous aurons cette « principauté telle que nous l'avons « possédée jusqu'à présent avec toutes « ses libertés et priviléges; mais, sui- « vant l'ancien et louable usage, nous « et nos successeurs nous lui ferons, « chaque année, comme à notre sei- « gneur et roi, un présent d'honneur, « à notre libre choix, qui lui témoigne « du zèle et de la fidélité d'un féal feu- « dataire. Nos biens propres et ceux de « notre fils, hérités ou acquis de notre « argent, seront transmissibles à notre « gré aux légataires de notre choix, et « nous pourrons en disposer librement « selon notre volonté.

« Art. III. S'il nous arrivait, ainsi « qu'à notre fils, de mourir sans des- « cendance masculine, ce dont Dieu « nous garde! Sa Majesté Impériale et « ses successeurs, laissant aux boyards, « aux états et ordres de Valachie le soin « d'élire un voïvode indigène et du rit « grec, s'engagent à le confirmer et à le « gratifier lui et ses héritiers d'une ville « de Hongrie ou de Transylvanie avec « les revenus suffisants pour son en- « tretien. Ce que lesdits seigneurs « commissaires nous ont garanti.

« Art. IV. Lesdits seigneurs commis- « saires impériaux ont décidé que les « transfuges qui, après avoir commis « en Valachie une trahison ou tout au- « tre crime, cherchent asile en Tran- « sylvanie ou en Hongrie, ne seront « plus reçus dans les villes et les for- « teresses, et qu'il nous sera même « permis de les poursuivre et de les « faire arrêter partout où on les trou-

« vera; de même les soldats d'infanterie ou de cavalerie qui, après avoir « reçu leur solde, auront déserté, dans « quelque endroit qu'ils se trouvent, « nous seront rendus.

« Art. V. Quant à ce qui concerne le « commerce des marchands de la Valachie, il est établi que, si leurs affaires « ne sont pas au désavantage des villes « libres de la Transylvanie ou qu'elles « ne soient pas contraires aux privilèges « que possèdent ces villes, un libre « commerce leur sera permis dorénavant avec la Transylvanie, toutefois « après qu'ils auront payé le tarif légal; « les négociants transylvains, hongrois « ou allemands auront le droit d'importer en Valachie ou d'en exporter « les marchandises qu'il voudront après « avoir payé la taxe imposée.

« Art. VI. Sa Majesté Impériale et « Royale nous garantit l'exercice paisible de notre religion, et promet que « nos évêques, nos prêtres et nos fidèles ne seront jamais gênés en rien « dans leurs cérémonies ni dans leurs « croyances.

« Art. VII. Les boyards ou les soldats de cette principauté qui auront « bien mérité de la république chrétienne « et de Sa Majesté Impériale et Royale « et que nous aurons recommandés « seront traités dignement; de même « les nonces et les ambassadeurs que « nous aurons envoyés à Sa Majesté « Impériale et Royale et au sérénissime « archiduc Maximilien recevront une « prompte audience et une réponse digne de leur qualité et de leur mission, « et seront traités d'une manière convenable.

« C'est ce que nous avons certifié par « ces lettres munies et marquées de « notre propre signature et de notre « sceau authentique. Fait et donné dans « l'église du bienheureux archevêque « Nicolas, située sur la colline de Tirgoviste, notre capitale, ce neuf juin, « l'an du Seigneur 1598, et le 23e du « règne de Sa Majesté comme empereur « d'Allemagne, le 26e comme roi de « Hongrie et le 23e comme roi de « Bohême. »

Le jour de la publication de ce traité, Michel prêta le serment de fidélité à Rodolphe II :

« Moi Michel, voïvode des pays transalpins du royaume de Hongrie, conseiller de Sa Majesté Impériale et « Royale, je jure, par le Dieu vivant, « Père, Fils et Saint-Esprit, et par la « très-Sainte-Trinité en un seul Dieu, « la bienheureuse Vierge Marie, mère « de Dieu, et tous les saints et le saint « Évangile du Christ, d'être à partir de « ce jour, moi et mes successeurs, fidèle « et soumis à la personne sacrée de « l'empereur des Romains, roi de Bohême, de Hongrie, etc., et à ses successeurs, d'être l'ami des amis de Sa « Majesté et l'ennemi de ses ennemis; « de ne jamais rien faire contre elle « ou ses successeurs ni ouvertement, « ni secrètement, ni en actions, ni en « conseils; de ne jamais révéler les secrets qu'elle m'aura confiés par lettres « ou par exprès; de lui donner de bons « et sages avis, et de l'instruire fidèlement des trames de ses ennemis qui « parviendraient à ma connaissance, « promettant, quant à moi, de leur tenir tête et de perdre corps et biens « plutôt que de tremper dans leurs machinations hostiles. Qu'ainsi me soient « en aide la Vierge Marie, tous les « saints, les élus de Dieu et l'Évangile « du Christ. »

« Le traité que les Valaques avaient conclu avec Rodolphe II était d'une haute importance pour leur pays, qui, s'unissant ainsi en quelque sorte à l'Allemagne, devait prendre part aux lumières de l'Europe civilisée; l'Allemagne était l'anneau qui pouvait attacher la Valachie au monde éclairé, et de belles destinées pouvaient être le partage de cette principauté si ce traité avait eu une longue durée. Ce pays n'était plus assez puissant, ou, pour mieux dire, les États avoisinants étaient devenus trop formidables pour que les Valaques pussent se soutenir dans une indépendance absolue; ils devaient se placer sous la protection d'un souverain qui, tout en respectant leurs lois et leurs institutions, pût les défendre contre les forces formidables des Turcs, et le protecteur naturel des Valaques était alors le roi de Hongrie et par conséquent l'empereur d'Allemagne. La Valachie, quoique reconnaissant la souveraineté de l'empire, restait autonome; Rodolphe II et

ses successeurs ne devaient se mêler en rien des affaires de la principauté, qui, exempte de tout tribut, devait seulement fournir des secours en temps de guerre. » C'est ainsi qu'un historien moldo-valaque appréciait, en 1837, le traité de Tirgoviste. Il ajoutait : « M. G. d'Eichthal, dans son ouvrage *les Deux-Mondes*, semble vouloir qu'on remette en vigueur le traité de Rodolphe II par ces paroles : *Une confédération du Danube devra se former sous le protectorat de l'Autriche*; et par confédération du Danube il entend la Valachie, la Moldavie, la Bulgarie, la Servie; chacun de ces États devra avoir un gouvernement national. L'antipathie qui existe entre les peuples du Danube et les Autrichiens rend ce plan presque impossible, et si même ce protectorat avait lieu, il ne nous serait pas favorable. » Aujourd'hui que l'Autriche occupe les principautés danubiennes pour les garantir contre l'invasion des Russes, il n'est sans doute pas inutile de rappeler la convention de 1598; les esprits défiants ne croient guère au désintéressement des Habsbourg; ils demanderont peut-être si les armées autrichiennes sont entrées en Valachie pour garantir l'intégrité de l'empire ottoman ou pour rendre à l'héritier de Rodolphe II cette suzeraineté de la Valachie conférée à la maison d'Autriche par le traité de Tirgoviste.

Fort de son alliance avec l'empire, Michel méditait une nouvelle campagne contre les Turcs lorsqu'un événement imprévu vint déranger tous ses plans. Sigismond Bathory avait à peine signé son abdication qu'il regretta la couronne et résolut de la reprendre. Il quitta Ratibor et rentra à Clausembourg aux acclamations de tout le peuple (20 août 1598). Il s'appliqua aussitôt à se prémunir contre le ressentiment de Rodolphe. Un de ses officiers se rendit auprès de Michel pour solliciter l'appui des Valaques. La révolution accomplie en Transylvanie mettait le voïvode dans une situation très-embarrassante. S'unir avec Sigismond, c'était rompre le traité récemment conclu avec son ennemi; rejeter les propositions de ce prince, c'était le contraindre à invoquer le secours du sultan, livrer la Transylvanie aux Turcs, et par suite exposer la Valachie aux plus grands périls. Michel prit le parti de promettre à Bathory une armée de trente-cinq mille hommes à condition que l'Ardialie resterait fermée aux troupes ottomanes.

Expéditions en Bulgarie. — Cependant Hafiz pacha, gouverneur de Nicopolis, et le pacha de Silistrie menaçaient de franchir le Danube. Michel envoya vers eux le vornic Démètre avec un immense convoi. Les chariots, couverts de drap rouge, étaient censés contenir le tribut et les présents du voïvode; les Turcs les laissèrent approcher sans défiance. Mais, aux portes du camp, vingt mille Valaques, jusqu'alors cachés dans les voitures, se montrèrent tout à coup, s'élancèrent le sabre au poing et culbutèrent les Turcs, étourdis par cette attaque inattendue; Hafiz pacha prit la fuite, et ses deux queues de cheval tombèrent aux mains du vornic. Démètre, après ce brillant succès, alla rejoindre Michel à Caracala, au confluent de l'Olto et du Danube. Le voïvode, dans l'excès de sa joie, fit revêtir à une vieille femme les vêtements du pacha, son turban et sa fourrure, et la promena par la ville dans cet accoutrement ridicule, aux applaudissements de toute l'armée.

Encouragé par la victoire de son lieutenant, il passa le Danube, battit une armée turque de treize mille hommes, lui enleva toute son artillerie, tous ses bagages, et le 10 septembre mit le siége devant Nicopolis. Son entreprise ne réussit point. Au bout de quelques jours il fut contraint de se retirer devant la résistance de la garnison, qui pendant la nuit réparait les brèches faites durant le jour par les canons des chrétiens. Après avoir dévasté tout le pays autour de la ville, les Valaques marchèrent sur Viddin. Le commandant de cette place les attendait en rase campagne avec des forces considérables. Michel fut vainqueur dans une rencontre meurtrière où périrent un grand nombre de Turcs; mais lui-même faillit succomber, victime de son ardeur à poursuivre les infidèles. Comme il courait seul bien en avant de sa colonne, quelques Turcs firent volte-face et se jetèrent sur lui; il en tua plusieurs; mais

l'un d'eux lui appuya sur la poitrine la pointe de sa lance; alors s'engagea une lutte corps à corps, qui finit par l'arrivée de quelques officiers valaques. Les chrétiens ne s'arrêtèrent pas devant Viddin; ils parcoururent la Bulgarie pendant dix jours, pillant tout sur leur passage et brûlant les villes situées le long du Danube; le 5 novembre, ils repassèrent le fleuve avec un immense butin et seize mille Bulgares, à qui le voïvode donna des terres sur la rive gauche.

SIGISMOND ABDIQUE EN FAVEUR D'ANDRÉ BATHORY. — Peu de temps après, Sigismond, par un nouveau caprice, abdiqua en faveur du cardinal André Bathory (21 mars 1599). « Ce prince, dit une chronique valaque, avait formé le projet de quitter le parti de Michel et de soumettre aux Turcs la Transylvanie. Il ne pouvait exécuter ce plan à cause du serment qu'il avait prêté au voïvode de Valachie. C'est ce qui lui inspira la ruse d'appeler au trône son cousin André, qui devait conclure aussitôt une alliance avec la Porte. » André feignit d'abord de se rapprocher de Michel; il prit l'engagement de ne jamais permettre aux Ottomans de mettre le pied en Transylvanie (11 avril 1599), autorisa les Valaques à acheter des armes et des munitions de guerre dans les villes saxonnes de sa principauté, et souffrit que plusieurs de ses officiers prissent du service dans les troupes du voïvode; mais en même temps il entamait des négociations avec les Turcs et avec Jérémie Movila, prince de Moldavie. Michel, averti de toutes ses menées, les dénonça secrètement à Bassa, général de l'empereur en Hongrie; il fit ses préparatifs de guerre, et demanda de l'argent et des armes à Rodolphe II, promettant de détrôner André si l'empereur consentait à lui donner la Transylvanie à titre de fief. L'empereur s'empressa d'accepter ses propositions, et le voïvode, tout en protestant de sa fidélité envers Bathory, attendit le moment d'engager la lutte. « Si André doute de ma foi, disait-il, je lui donnerai pour otages ma femme et mon fils; j'aimerais mieux manger leur chair et boire leur sang que de m'emparer de l'Ardialie. » Serment de prince et qui ne pouvait tromper que la crédulité la moins soupçonneuse.

EXPÉDITION DE MICHEL EN TRANSYLVANIE. — Le cardinal-prince avait résolu de convertir les Saxons protestants ou de les exterminer. Il voulut leur porter un coup dont ils ne pussent se relever. La diète de Carlsburg devait se réunir le 18 octobre 1599. André fit dresser sept pieux sur la place publique pour empaler avant l'ouverture de la session les sept juges saxons dont il craignait la résistance. Mais Albert Huet, comte de cette nation, découvrit le projet du tyran; il écrivit à Michel, lui offrit le secours de tous ses compatriotes et le conjura de hâter son entrée en Transylvanie.

Michel aussitôt assembla ses troupes à Ploïesti. Vainement sa femme Florica lui représenta les dangers de l'entreprise qu'il méditait : « Qu'allez-vous faire, lui dit-elle; où comptez-vous aller? De quelle tache de trahison voulez-vous souiller votre nom? Pourquoi ne vous souvenez-vous plus de ce temps où, fugitif, chassé de votre patrie par la fureur du voïvode, vous avez trouvé un sûr asile en Transylvanie? Ne vous rappelez-vous plus avec quelle bonté, avec quelle faveur vous fûtes accueilli et protégé par le prince Sigismond? n'est-ce pas à la prière des Transylvains que le sultan Murad vous accorda la permission de retourner dans votre pays et vous décora de la dignité de voïvode? J'atteste Dieu et les hommes que les auteurs de cette guerre commettent un crime abominable. Que la victoire penche de notre côté ou du côté des Transylvains, nous serons en tous cas souillés d'une fourberie inexpiable. En supposant que les Transylvains ne vous aient jamais rendu aucun service, de quel droit voulez-vous vous emparer d'une province étrangère, que Dieu, que la nature, que les travaux des hommes ont séparée de votre État par tant de montagnes et de villes? Si leurs services, si les chances de la guerre, si les serments que vous avez prêtés ne vous retiennent pas, craignez du moins le Créateur du ciel et de la terre et les saints patrons Nicolas et Michel, qui tôt ou tard punissent sévèrement la force qu'on emploie contre la justice et l'équité. » Un tel discours n'était guère propre à dissua-

der Michel des projets qu'il avait conçus. Le 16 octobre 1599, l'armée valaque vint camper au pied des Carpathes.

Les défilés n'étaient pas gardés. Michel s'avança sans obtacle jusque dans la vallée de Bozza. Là il s'arrêta quelques jours pour traiter avec les Szicles; il les entraîna dans son alliance par la promesse de rétablir leurs franchises abolies par les Bathory. Les Szicles prirent les armes, détruisirent la forteresse de Varhegy, que Sigismond avait élevée pour les tenir en respect, et pillèrent les châteaux des nobles qui les avaient tyrannisés jusqu'alors. L'armée valaque se dirigea vers Cronstadt; à sa vue, les bourgeois effrayés capitulèrent; ils jurèrent de rester neutres jusqu'à la fin de la guerre. Le voïvode se contenta de cette assurance; il avait hâte d'attaquer Hermanstadt, qui était la seconde ville de la principauté et que le cardinal-prince se préparait à défendre.

Bataille d'Hermanstadt. Michel entre a Weissemburg (1799). — Surpris par l'invasion de son ennemi, André avait appelé aux armes la noblesse et le peuple; il avait tenté de se réconcilier avec les Saxons et les Szicles; mais il ne put réunir que neuf mille hommes. Avec cette petite armée, il se posta sous les murs d'Hermanstadt. Comme il attendait quelques renforts, il demanda un armistice; Michel y consentit, pour donner à sa grosse artillerie le temps d'arriver. Cette trève ne dura que quelques jours. Le 28 octobre 1599, avant le lever du soleil, le voïvode envoya à Bathory un ultimatum par lequel il le sommait de se démettre en faveur de Rodolphe II, son suzerain, et s'engageait, dans ce cas, à le faire rentrer en grâce auprès de l'empereur. André, pour toute réponse, donna le sigual du combat.

L'armée des Transylvains s'étendait dans la plaine entre Hermanstadt et la rivière de Cibin; celle des Valaques était campée sur les collines de Schellenberg. L'une comptait moins de dix mille hommes, l'autre était trois fois plus nombreuse. La bataille commença vers dix heures du matin et dura jusqu'à huit heures du soir. André, revêtu d'une cuirasse par-dessus sa robe de cardinal, parcourut d'abord les rangs de ses soldats et sut enflammer leur courage par ses discours. « Qu'est-ce, disait-il, que ce traître Michel? il veut régner sur les Hongrois; ne sait-il donc pas que ses frères gardent encore aujourd'hui les porcs des étrangers? » Les Transylvains, malgré leur infériorité numerique, enfoncèrent les lignes valaques. La victoire était à eux si Kornis, le commandant en chef, avait fait avancer la reserve; mais ce général montra beaucoup d'indécision. Michel eut le temps de rallier ses troupes ébranlées. Monté sur un cheval fougueux, couvert de sang et de poussière, il fait arrêter les drapeaux et frappe de son sabre les fuyards qui ne veulent pas retourner au combat. « A moi! s'écrie-t-il, à moi, mes soldats de Bulgarie, vainqueurs de Kara-Iman et d'Ahmed! Quoi! vous fuyez la victoire qui vient à vous! Vous avez le sabre en main, et vous demandez à vos jambes de vous prêter secours! Volteface! En avant! » Bientôt les Transylvains fatigués cédèrent à leur tour; le centre est enfoncé; les ailes se débandent; plusieurs généraux sont tués ou faits prisonniers; André prend la fuite, et Michel reste maître du champ de bataille.

Trois jours après il fit une entrée triomphale à Weissemburg (1er novembre 1599). L'évêque de la principauté, revêtu de ses habits pontificaux et suivi de tout le clergé, vint le recevoir en grande pompe aux portes de la ville. Les corps de métiers ouvraient la marche; puis venaient huit trompettes, huit tambours, des joueurs de flûtes, suivis par dix Bohémiens, qui allaient à pied tout près du voïvode. Michel était monté sur un magnifique cheval de race turque. Il portait un calpak hongrois orné d'une aigrette noire de plumes de grue, liées par une rosace d'or; un long manteau de soie blanc et or, bordé de plusieurs rangs d'aigles d'or; une tunique blanche, des bas de soie blancs, garnis de pierres précieuses; des bottines de maroquin jaune; à sa ceinture un damas enrichi d'or et de rubis. A ses côtés marchaient huit coureurs en habit de soie; der-

rière, huit chevaux ornés de panaches d'or et d'argent; puis, déployés au vent, les drapeaux pris sur Bathory. Les généraux, les boyards et l'armée fermaient la marche.

Michel venait de prendre possession du palais des princes de Transylvanie, lorsque Blaise Ordog, chef d'une bande de paysans saxons, lui apporta la tête du cardinal et lui en demanda le prix. Après la bataille d'Hermanstadt, André, abandonné de tous ses compagnons de fuite, mourant de faim, de soif et de fatigue, avait erré pendant trois jours dans les forêts de Csik; des paysans l'avaient rencontré, reconnu et tué. En voyant cette tête sanglante, la princesse Florica ne put retenir ses larmes. « Pourquoi ces pleurs? » dit le voïvode. « Hélas! répondit-elle, un pareil malheur vous menace peut-être! » Michel devint pensif. « O le pauvre prêtre! le pauvre prêtre! » s'écria-t-il, et, s'adressant au meutrier, il ajouta : « Va recevoir ta récompense. » Ordog fit quelques pas et tomba mort. Le cadavre de Bathory, retrouvé dans la forêt du Noyer, fut enfermé dans un riche cercueil. Les états et les ordres de la principauté, les nobles, les boyards, les troupes valaques et Michel en personne assistèrent aux pompeuses funérailles qui furent célébrées dans l'église de Weissemburg (17 novembre 1599).

L'EMPEREUR RÉCLAME LA TRANSYLVANIE. — C'était au nom de Rodolphe que Michel avait attaqué André Bathory; il envoya deux ambassadeurs à Prague pour annoncer à l'empereur les résultats de l'expédition et lui demander le gouvernement de la Transylvanie, conquise par ses armes. Toutes les villes de la province lui ouvrirent leurs portes. A Ust, il trouva les trésors de la famille des Bathory; il les fit transporter à Weissemburg et s'en servit pour payer la solde des troupes; ses soldats et surtout les mercenaires serviens, polonais, cosaques commettaient partout d'horribles brigandages et ne ménageaient pas plus les Saxons que les Hongrois. L'énergie du voïvode ne parvint pas à rétablir la discipline et à protéger les malheureux habitants de la province. D'ailleurs lui-même, en condamnant à mort un certain nombre de magnats, avait donné l'exemple de la cruauté. Les Transylvains commencèrent à regretter les Bathory. Seuls les Szicles trouvèrent quelque compensation aux maux de l'invasion dans le rétablissement de leurs anciennes libertés; ils acquirent le droit de choisir eux-mêmes leurs magistrats; mais cette réforme, qui portait atteinte aux priviléges de la noblesse, acheva d'irriter contre les Valaques les Hongrois et les Saxons.

Basta, général de Rodolphe II, vint alors réclamer la Transylvanie au nom de son maître. Michel répondit qu'en aucun cas il ne se dessaisirait d'une province qu'il avait conquise au prix de son sang. Il rassembla le conseil des boyards et posa nettement devant eux la question de savoir s'il devait évacuer la principauté ou s'y maintenir même malgré l'empereur. L'avis des boyards fut conforme à ses vœux. En conséquence il convoqua la diète de Transylvanie et lui demanda des subsides considérables d'argent et de vivres (février 1600). La noblesse le pria vainement de respecter ses droits et ses priviléges. « Vos priviléges! » s'écria-t-il avec fureur en portant la main sur la garde de son épée. Il n'acheva pas; mais les nobles avaient compris la menace; ils jurèrent tout bas de se venger, tandis que les paysans valaques et szicles, délivrés de la servitude, criaient : Vive le roi Michel! vive notre Alexandre le Grand!

Telles étaient les dispositions des grands et du peuple lorsque les commissaires de Rodolphe arrivèrent à Weissemburg. Ils apportaient à Michel un diplôme impérial qui lui assurait ainsi qu'à ses descendants le gouvernement héréditaire de la Valachie, et qui lui ordonnait d'évacuer immédiatement la Transylvanie. Michel ne put maîtriser sa colère : « La Transylvanie, répondit-il, m'appartient comme un dédommagement des pertes que j'ai éprouvées en combattant pour l'empereur contre les Turcs. Je l'ai conquise; elle est à moi. Aucune puissance ne l'arrachera de mes mains. Si Rodolphe veut me la disputer, s'il tarde à m'envoyer les subsides qu'il m'a promis, je lèverai contre lui autant de milliers de diables

qu'il a d'hommes à son service. »

MICHEL S'EMPARE DE LA MOLDAVIE ET RÉUNIT SOUS SON AUTORITÉ TOUTES LES PROVINCES ROUMAINES (1600). — Rodolphe n'était pas le seul ennemi que l'occupation de l'Ardialie eût soulevé contre le prince des Valaques. Sigismond Bathory avait à venger la mort du cardinal André. Soutenu par la diète de Pologne, il se ligua étroitement avec Jérémie Movila, prince de Moldavie. Vainement Michel, pour gagner du temps, offrit de lui céder Vacaras et Cronstadt, et demanda pour son fils la main d'une des filles de Movila. Les Polonais et les Moldaves entrèrent en Valachie, s'emparèrent sans coup férir de Bucarest, et y installèrent le grand échanson Siméon Movila, frère de Jérémie. Michel quitta aussitôt Weissemburg et courut défendre sa principauté. Il poursuivit Simon, qui, sans attendre son approche, s'était retiré vers Fokchani, l'atteignit aux bords de la rivière de Melcove, mit son armée en déroute, et pénétra en Moldavie à la tête de cinquante mille hommes (18 mai 1600). Vainqueur dans un nouveau combat près de Suciava, il s'avança jusqu'aux portes de Khotin, battit Jérémie sous les murs de cette ville et le força de se réfugier en Pologne, envoya ses troupes dévaster la Pocutie, la Podolie et la Russie Rouge et alla se faire couronner à Jassi; depuis lors il s'intitula prince de Moldavie, de Valachie et de Transylvanie. Après cette heureuse campagne, il reçut de Rodolphe des subsides, des présents, et le titre de conseiller de l'empire. Il fit alors frapper une médaille à son effigie, portant d'un côté ces mots : *A. D. vigilantia, virtute et armis victoriam nactus* : 1600. « Et en effet, dit un historien, sa vigilance était infatigable; il a montré en toute occasion qu'il savait se garder de tout ce qui pouvait lui nuire. Sa bravoure était à toute épreuve, et ses ennemis même l'ont hautement proclamée. Né sous la tente, élevé dans les camps, maniant les armes mieux que personne, il ne démentit point sa devise. »

Michel avait triomphé de tous ses ennemis; maître des trois principautés, il réunissait sous son autorité toute l'ancienne Dacie; son pouvoir venait d'être reconnu et confirmé par l'empereur d'Allemagne. La Porte elle-même lui envoya l'étendard, l'épée et le sceptre, emblèmes de son investiture comme prince de Moldavie et de Transylvanie. Le voïvode alla au-devant de l'aga qui lui apportait ces insignes, et il le reçut à Cronstadt avec toutes les marques d'un profond respect; il embrassa l'étendard et ceignit l'épée. Le commissaire de Rodolphe s'étonna d'une telle conduite. Michel répondit qu'il n'avait accepté l'investiture du sultan que par politesse, et que d'ailleurs il ne pouvait pas se fier à l'empereur, qui lui avait toujours préféré son ennemi Georges Basta. « Que Rodolphe, dit-il, me donne quelque preuve certaine de son amitié. Je veux, outre la principauté de Transylvanie, la dignité de prince du Saint Empire, les villes du Grand-Varadin, de Nagyi-Banya et de Huszt, des subsides annuels, et, en cas d'expulsion par les Turcs, l'assurance d'une pension de cent mille écus. A ces conditions l'empereur pourra compter sur ma fidélité. »

L'ambition du voïvode ne connaisait plus de bornes. Non content de régner sur tous les peuples roumains, il médita la conquête de la Hongrie et de la Pologne. En Hongrie, il avait un parti nombreux; en Pologne, ses prétentions étaient secrètement favorisées par les Orthodoxes. Mais il était arrivé au terme de ses succès; les puissances qu'il menaçait se coalisèrent contre lui; il se trouva pris entre deux feux.

COALITION FORMÉE CONTRE MICHEL (1600). — D'un côté, Rodolphe, irrité de l'orgueil de son lieutenant, encouragea les Transylvains à la révolte. Étienne Csàky se mit à la tête de la noblesse, réunit une armée de douze mille hommes et opéra sa jonction avec Georges Basta, qui commandait six mille Hongrois et Allemands. A l'Orient, les Polonais, sous les ordres de Zamoyski, franchirent le Dniester et envahirent la Moldavie.

En Transylvanie, la rencontre eut lieu entre Michel et Basta près du village de Misiszlo, sur les bords de la rivière de Maros (18 septembre 1600). La déroute des Valaques fut complète;

ils perdirent quatre ou cinq mille hommes, douze canons et tous les bagages. Le voïvode, sans perdre courage, leva quelques troupes en Valachie, et marcha contre les Polonais. Il fut encore battu le 15 octobre. Forcé d'évacuer le territoire moldave, il s'arrêta à Téléjin sur le Séreth. Là, dans un combat désespéré, il vit anéantir sa dernière armée. Il se sauva dans les Carpathes.

Livrée sans défense à l'invasion, la Valachie se prosterna devant le maître étranger que lui imposèrent les vainqueurs de Michel le Brave. Siméon Movila entra en grande pompe dans Bucarest, occupée par une garnison de trois mille Polonais, et les boyards lui prêtèrent serment de fidélité. Michel ne pouvait plus rien contre lui; après le départ de Zamoyski, il descendit de sa retraite avec une troupe de montagnards. Mais il fut encore une fois vaincu près d'Argessu (25 novembre), et il ne lui resta plus d'autre ressource que de se réfugier auprès de l'empereur; il se rendit à Vienne avec sa famille.

Cependant la diète de Transylvanie s'était réunie à Weissemburg. A l'instigation d'Étienne Csàky, elle envoya des députés à Rodolphe pour le prévenir que, s'il ne se hâtait pas de confier le gouvernement à l'archiduc Maximilien, elle se verrait obligée de procéder elle-même à l'élection d'un prince : en même temps elle réclamait l'extradition de Michel, et la suppression des dotations qu'il avait accordées et des libertés rendues aux Szicles. Comme Rodolphe tardait à répondre, les états élurent Sigismond Bathory (4 février 1601). Ce prince, ramené à Claudemburg par une escorte de Moldaves et de Polonais, prit pour troisième fois la couronne que deux fois il avait abdiquée.

Michel vaincu se réfugie a Vienne. Il est assassiné par Basta, lieutenant de l'empereur (1601). — Les actes de la diète mécontentèrent vivement l'empereur. Michel, d'abord interné à Vienne, reçut l'invitation de se rendre à Prague. Le 23 mars 1601, le voïvode dépossédé parut pour la première fois à la cour; sa taille imposante et sa mâle beauté excitèrent l'admiration de toute la noblesse allemande. Les charmes de sa fille Florica gagnèrent le cœur de Rodolphe. « On pardonne aisément au père de celle qu'on aime. » L'empereur, oubliant tous ses griefs contre Michel, lui donna cent mille ducats et lui rendit le gouvernement de la Transylvanie après l'avoir publiquement réconcilié avec Basta.

Michel et Basta entrèrent en campagne avec dix-huit mille hommes; trente-cinq mille Transylvains les attendaient devant Gorozlo, sur la rive droite du Szamos. Une bataille terrible, engagée le 3 août, se termina par la défaite totale de Sigismond Bathory. Ce fut la dernière victoire de Michel le Brave. Aussitôt après, la discorde éclata entre les deux généraux de l'armée impériale. Basta, pour se débarrasser de son rival, ne recula point devant un crime. Par ses ordres, le 19 août 1601, Jacques Bory, capitaine des Wallons, accompagné d'un capitaine allemand, de trois cents Wallons, d'autant d'Allemands et de quelques cavaliers, pénétra au lever du jour dans le camp de Michel à Thorda. Le voïvode n'avait auprès de lui que quelques Valaques. « Au nom de l'empereur, lui cria Bory, je vous arrête. » — « Vous ne m'aurez pas vivant, » répondit le héros, et il plongea son épée dans la poitrine du capitaine allemand; il n'eut pas le temps de la retirer; frappé au cœur d'un coup de hallebarde, il tomba en poussant un cri de douleur et de rage. Les assassins lui coupèrent la tête et la placèrent sur une carcasse de cheval. Basta écrivit à l'empereur que Michel était convaincu de trahison, et son crime resta impuni.

Ainsi périt, à l'âge de quarante-trois ans, ce grand homme qui sera l'éternel honneur du peuple roumain. Il essaya de réunir en corps de nation tous les habitants de l'ancienne Dacie. C'était là une difficile entreprise. Malgré la communauté d'origine, de langage et de religion, il n'y avait pas de sympathie entre les trois principautés. Pourtant, malgré tous les obstacles, peut-être, s'il avait plus longtemps vécu, serait-il parvenu à fonder un nouveau royaume de Dacie qui aurait été d'un grand poids dans la balance de l'Europe. Il comprenait les vrais intérêts des pro-

vinces roumaines : *Crescunt parvæ res concordia*; mais ses compatriotes ne surent pas le seconder et le soutenir; les nobles ne virent en lui que l'ennemi de leurs priviléges; seuls les paysans lui restèrent fidèles, et ils vénèreut encore aujourd'hui sa mémoire. « Michel le Brave, dit un historien allemand, a puissamment aidé à garautir l'Europe de la barbarie des Turcs. Si son règne avait été plus long, la Roumanie aurait un meilleur destin. Que l'histoire conserve le souvenir de ses exploits et de ses vastes pensées; qu'elle fasse pressentir à l'Europe ce qu'elle peut attendre de la nation qu'il commandait, et ce qu'a droit d'espérer d'elle ce pauvre peuple qui lui tend aujourd'hui les bras! (1) »

CHAPITRE VII.

LA ROUMANIE AU XVII[e] SIÈCLE.

SERBAN BASARABA. RELATIONS AVEC LES TRANSYLVAINS ET LES MOLDAVES. — La mort de Michel le Brave fut le signal de la décadence de la Valachie. Toutes les conquêtes de ce prince furent perdues. Basta garda la Transylvanie, Jérémie Movila reprit la Moldavie, les Turcs rentrèrent à Giurgevo, à Ibraïla et à Turnu.

« Par la volonté de Dieu, dit le chroniqueur Greceano, les boyards choisirent pour prince, d'une voix unanime, Georges Radu Serban, de la famille de Basaraba, et le conduisirent en triomphe à Tirgoviste. Cet homme vertueux devait sauver la patrie. » Telle était du moins l'espérance des Valaques; mais Serban n'avait ni le talent ni la puissance nécessaires pour tenir tête aux ennemis qui le menaçaient de toutes parts.

Il commença par s'humilier devant les Turcs et promit au sultan Mahomet III de payer exactement le tribut qu'avait refusé Michel le Brave. C'était renoncer à l'indépendance. Bientôt après, attaqué par une armée moldave que dirigeait Siméon Movila, il passa en Transylvanie, implora le secours de Basta, et renouvela avec Rodolphe II (21 décembre 1602) le traité conclu en 1595 entre Michel et l'empereur.

(1) Engel, p. 268.

Basta, après lui avoir donné des troupes pour repousser les Moldaves et reconquérir sa principauté, ne tarda pas à réclamer le prix de ses services. Lui-même avait à se défendre contre Moïse Székéli, qui, soutenu par une armée de Szicles et de Turcs, s'était proclamé prince de Transylvanie. Serban n'envoya d'abord à son allié qu'un renfort de quinze cents hommes; mais ses soldats le contraignirent de marcher en personne contre Székéli, qu'il surprit devant Cronstadt, dans la plaine du Burzenland, et qui périt dans le combat.

Au retour, il trouva en Valachie une armée turque, venue au secours de Székéli; il la battit et la rejeta au delà du Danube (1604). Quelque temps après éclata une révolte fomentée par les intrigues de Jérémie Movila et de la Porte. Étienne Prodic, fils naturel de Pierre Boucle-d'Oreille, prit le titre de voïvode et se fit reconnaître en cette qualité par le métropolitain de Tirgoviste. Serban était alors à Cronstadt; il accourut, attaqua vigoureusement son rival, le fit prisonnier, et lui coupa le nez et les oreilles.

Les paysans de la Transylvanie, poussés au désespoir par les désastres de la guerre qui, depuis plusieurs années, ne cessait pas de dévaster leurs champs et leurs villages, avaient organisé une sorte de Jacquerie et ne vivaient plus que de brigandages et de rapines. Une troupe de ces bandits pénétra dans le banat de Craïova. Serban les chassa, non sans peine. Une invasion de Tartares le rappela tout à coup du côté de sa frontière orientale; un traité fut conclu, en vertu duquel le sultan et le khan de Crimée devaient concourir ensemble à la nomination du voïvode de Valachie; Serban paya au Tartare vingt mille ducats.

En Transylvanie, Étienne Bocskay, parent de Sigismond Bathory, reprit les projets de Székéli, appela aux armes les Hongrois et les Szicles, irrités par les persécutions du jésuite Belgiojoso, lieutenant de Basta, chassa les Impériaux et obtint l'investiture de la Porte (1605). Serban s'empressa de traiter avec lui et lui jura amitié inviolable. Bocskay promit en retour de soutenir son allié contre Siméon Movila, et d'intervenir

auprès de la Porte pour lui assurer définitivement sa principauté. (Traité de Tirgoviste, août 1605.)

Serban avait dans Siméon un ennemi irréconciliable, qui ne lui laissait pas de repos. Une armée de Tartares et de Moldaves envahit la Valachie et s'avança jusqu'aux bords du Teleajin. Là fut livrée une bataille de trois jours. Les Valaques remportèrent enfin la victoire. Siméon, entraîné dans la déroute, se réfugia auprès du khan de Crimée. Celui-ci le fit attacher sur un cheval sauvage et l'abandonna au milieu des forêts. Son frère Constantin lui succéda.

Constantin Movila n'hérita point de la haine de sa famille contre Serban; il soutint, au contraire, le prince valaque contre Gabriel Bathory. Bocskay était mort en 1606. Son successeur, Sigismond Racoczy, abdiqua au bout de deux années. Gabriel Bathory, devenu prince de Transylvanie (1608), médita la conquête des provinces moldo-valaques, et vers la fin de décembre 1610 il franchit les Carpathes, entra en Valachie et s'empara de Tirgoviste. L'approche d'une armée turque le força de se retirer; le sultan venait de donner l'investiture de la Valachie à Radu XII, fils de Pierre Cercel. Serban, avec des troupes recrutées en Pologne et en Moldavie, battit tour à tour ses deux ennemis; après avoir mis en fuite l'armée de Radu, il envahit la Transylvanie, et remporta sur Gabriel un avantage signalé à Pétersdorf près de Cronstadt (21 juillet 1611). Mais Radu revint avec de nouvelles forces; affaibli par ses victoires mêmes, Serban se vit hors d'état de résister à son rival; il venait de perdre l'appui des Moldaves par la déposition de Movila; pouvait-il lutter seul contre l'empire ottoman? il posa les armes et se retira en Autriche. Radu XII resta en Valachie, et la Moldavie fut donnée à Étienne X-Tomsa II.

A partir de 1610, les chefs des deux provinces, descendus au rang de pachas, virent toutes leurs actions soumises, sinon de droit, du moins de fait, au contrôle despotique des sultans. « Si l'on entend encore le bruit des armes roumaines au delà des Carpathes, ce n'est plus ordinairement que comme un faible cliquetis qui se confond et se perd au milieu des ances musulmanes; car de cette époque date le désarmement des principautés. Il ne se fait que graduellement encore et commence par la destruction des forteresses qui hérissent le territoire; mais à l'avenir les Roumains ne se lèveront plus en masse; ils ne seront plus un peuple de soldats; cinquante ans encore, et l'hospodar, tenu d'assister son suzerain, ne traînera plus à sa suite que quelques milliers de lances. »

Radu et Alexandre Élias. Influence des Phanariotes. — A peine installé par les Turcs sur le trône de Valachie, Radu reçut l'ordre de se joindre à Étienne X pour renverser Gabriel Bathory. Les Moldaves et les Valaques occupèrent la Transylvanie; Bathory fut assassiné, et Gabriel Bethlen lui succéda (1613). Le firman d'investiture donné à ce prince par le Divan enleva aux voïvodes de Valachie et de Moldavie, ainsi qu'au roi de Pologne, le droit d'acheter des châteaux en Transylvanie, et défendit à Bethlen de donner asile aux voïvodes rebelles. « La Turquie avait enfin compris que, tant que les princes moldo-valaques seraient attachés à la Hongrie ou à la Transylvanie par des intérêts de propriété ou par l'espoir d'y trouver un refuge, ils tiendraient toujours pour ces deux pays et par conséquent pour la chrétienté. Cet article du firman séparait les Moldo-Valaques du reste des chrétiens et les soumettait irrévocablement à l'autorité turque. »

Les exploits de Radu se bornèrent à son expédition en Transylvanie; après cinq ans de règne, il fut déposé par le sultan. A l'exemple de Serban, il avait essayé de réformer l'administration intérieure de la Valachie; mais ses bonnes intentions n'eurent point d'effet durable. L'histoire l'accuse d'avoir le premier amené de Constantinople en Roumanie une nuée de Phanariotes. Les Grecs commencèrent sous son règne à s'emparer des places les plus importantes. Le peuple, irrité de leurs exactions, se souleva; mais cette révolte fut étouffée dans le sang. Radu fit décapiter les principaux conjurés devant la porte de son palais. Sans doute, a dit un patriote roumain, les courageux

Valaques n'auraient pas dû souffrir que de vils esclaves de Constantinople vinssent sucer impunément le meilleur sang de la Valachie; sans doute ils prévoyaient les maux que cette race avilie, immorale et funeste causerait dans la suite à leur pays; sans doute ils cherchaient de toutes leurs forces à éloigner de leurs frontières cette pépinière d'intrigants; mais malheureusement leurs efforts furent vains; la fatalité avait destiné les Phanariotes à être les bourreaux de la Valachie, et ils devaient remplir cet office odieux pendant un siècle entier.

Alexandre IV Élias, successeur de Radu, était d'origine grecque. Les Phanariotes arrivèrent en foule à sa cour, « et se répandirent comme d'avides sauterelles dans toute la principauté. » Les boyards indigènes formèrent un complot pour les exterminer; mais leur projet fut découvert, et les chefs de la conjuration n'échappèrent au dernier supplice que par la rapidité de leur fuite. Moins heureux que ses complices, le grand vornic Hriste fut pris et décapité. Le grand échanson Lupu (le Loup) s'était réfugié en Transylvanie. Il y rassembla une armée et marcha sur Tirgoviste. Aucun obstacle n'arrêta sa course. Les soldats du voïvode refusèrent de prendre les armes contre celui qu'ils appelaient le libérateur de la patrie. Abandonné par ses sujets, Alexandre invoqua vainement la protection des Turcs. Loup entra sans coup férir dans la capitale de la province. Là il donna l'ordre et le signal d'un massacre général de tous les Grecs établis dans la principauté. Aucun Phanariote ne fut épargné (1617). Loup envoya des députés à Constantinople pour demander l'investiture; mais il ne put l'obtenir, et bientôt il succomba sous des forces supérieures. Il fut empalé par Skender pacha.

Les Grecs revinrent en Valachie sous les règnes suivants. Cette malheureuse province était en proie à tous les désordres. Les maîtres qui lui étaient imposés par les Turcs étaient incapables de la gouverner. Aux maux de la guerre civile se joignirent ceux de l'invasion étrangère. Pendant les cinq années du règne d'Alexandre V nous voyons une révolte de soldats, une insurrection de paysans, une incursion de hordes tartares. La tyrannie de Léon Ier acheva la ruine de la principauté.

Révolte de Matthieu Basaraba. Bataille de Dudesci (1633). — En 1631, l'aga Matthieu Basaraba, gouverneur du district de Romanati, organisa un vaste complot avec les principaux boyards. Les conjurés émigrèrent en Transylvanie; ils combattirent avec Georges Racoczy contre Ferdinand II, empereur d'Allemagne et roi de Hongrie, et contribuèrent au succès de la bataille de Rakomatz, gagnée par Racoczy sur les Impériaux. En récompense de leurs services, ils obtinrent des subsides et des secours pour leur entreprise contre Léon; ils rentrèrent en Valachie et battirent à Ungureni l'avant-garde du voïvode; mais dans une rencontre décisive près de Bucarest ils furent complétement vaincus; l'aga Matthieu se retira de nouveau en Transylvanie.

La Porte, pour terminer cette querelle, déposa Léon et donna l'investiture à Radu, fils d'Élias. Ce prince, élevé parmi les Grecs, se rendit odieux aux Valaques. Les boyards rappelèrent Matthieu, le choisirent pour souverain et lui prêtèrent serment de fidélité. Les partisans de Léon s'unirent à ceux de Radu, et appelèrent à leur secours les peuples voisins. Un torrent de Turcs, de Tartares, de Polonais, de Moldaves se précipita sur la Valachie. La terreur se répandit d'abord dans l'armée valaque; mais, par ses exhortations et par son exemple, Matthieu releva le courage de ses soldats. Il les conduisit en bon ordre dans les plaines de Dudesci, non loin de Bucarest. Là fut livrée une bataille sanglante où périrent plus de cinq mille hommes (26 octobre 1633). Matthieu, après sa victoire, se rendit à Nicopolis; il y reçut l'investiture du sultan; puis, accompagné de son ami Abassa pacha, du capidji Suleiman aga, du métropolitain Grégoire, de l'évêque de Romnik et du chef des ordres militaires, il partit pour Constantinople. Le 3 février 1634 il se présenta devant le sultan, et fut traité avec beaucoup d'honneur malgré toutes les intrigues de ses ennemis. Lorsqu'il revint en Valachie, les habitants, même ceux des

montagnes, accoururent à sa rencontre « pour le remercier de les avoir délivrés des Grecs. » On lui offrit du pain et du sel comme au père de la patrie, et les pauvres paysans, pour témoigner leur joie, étendirent leurs habits sur la route depuis le Danube jusqu'à Bucarest. Cet enthousiasme ne devait pas être de longue durée.

Guerres de Matthieu et de Basile le Loup. — Basile le Loup, voïvode de Moldavie, envahit la Valachie en 1637. Vaincu et repoussé, il n'abandonna point ses projets de conquête, favorisés par le pacha de Silistrie et par une partie du Divan. Le caïmacam de Constantinople écrivit au roi de Pologne et au prince de Transylvanie pour les détourner de l'alliance de Matthieu. Le prince valaque reçut lui-même une lettre qui contenait ces mots : « Tu n'ignores pas qu'il est d'usage que les voïvodes de Valachie soient changés tous les trois ans ; or, en voici cinq que tu règnes. Hâte-toi donc de te retirer si tu ne veux pas t'attirer par un refus la colère du sultan. » Matthieu ne répondit pas à ce message insolent et se prépara à résister vigoureusement. Mais, avant de tenter la chance des armes, il écrivit au sultan qu'il était prêt à payer le tribut promis par Basile. Cette démarche ne réussit pas. Le caïmacam envoya des troupes turques au secours de Basile, et Jean, fils du prince moldave, fut proclamé voïvode de Valachie. Matthieu marcha au-devant de son ennemi, l'atteignit au village d'Ojogeni près de la Prahova et le poursuivit jusqu'aux portes d'Ibraïla. En apprenant la défaite de son armée, le sultan donna l'ordre d'étrangler le caïmacam, qui, par cette expédition mal conduite, avait compromis l'honneur de l'empire (1639). Après un court armistice, les hostilités commencèrent ; mais elles se terminèrent bientôt ; Matthieu acheta la paix, et pendant quelques années la Valachie goûta un peu de repos. Ce n'était qu'une trêve. En 1653, Racoczy II et Matthieu Ier reçurent de Constantinople un firman qui leur ordonnait de détrôner le prince de Moldavie ; ils se mirent en marche et s'avancèrent jusqu'à Jassi. Basile s'enfuit à leur approche ; mais il ne tarda pas à reparaître avec une armée de Cosaques. Les Valaques furent battus à Fokchani, puis à Soplea sur le Telejin. Une troisième rencontre eut lieu, dans une plaine entre la rivière de Jalomizza et le ruisseau de Finta. Le combat fut long et terrible ; un ouragan qui jeta le trouble dans les rangs des Cosaques donna la victoire aux Valaques (17 mai 1653). Tandis que Basile gagnait en toute hâte la forteresse de Galatz, Matthieu rentra en triomphe à Tirgoviste.

Réformes de Matthieu. Le potier Glina. Révolte des mercenaires. — De nouvelles épreuves attendaient son courage. Au commencement de son règne de sages réformes lui avaient gagné la faveur du peuple. Il avait amélioré la condition des paysans, reconstruit les villes en ruines, relevé les fortifications de plusieurs places, réorganisé l'armée, fondé des écoles et une imprimerie et remis en honneur la langue nationale. Il avait fait beaucoup de bien ; mais les guerres qu'il eut à soutenir contre les Turcs et contre les Moldaves le forcèrent d'entretenir une nombreuse armée permanente dont la solde épuisa son trésor. Pour payer ses mercenaires il eut recours à des impôts excessifs ; ce fut la cause de sa perte.

Il avait pour ministre un Grec nommé Glina, ancien potier, qui était venu chercher fortune en Valachie. Ce Glina, suivant l'expression d'un chroniqueur, se mit à tourner la roue du gouvernement comme il avait tourné celle du potier, si vite qu'elle cassa et qu'il fut chassé. Il n'était pas, dans toute la principauté, un coin de terre dont il ne connût l'étendue et le produit ; il augmenta toutes les taxes en proportion de la valeur des biens, qu'il estimait avec une exactitude rigoureuse, et tout en prélevant à son profit une large part des recettes, il doubla en peu de temps les ressources de l'État. Le grand trésorier avait pour complice de ses exactions le grand armas Radu, surnommé le Planteur de choux, fils d'un jardinier du village de Ploesti. Président du tribunal criminel, ce Radu remplissait les prisons des suspects dont il voulait confisquer les biens. Par ses ordres plusieurs boyards périrent assassinés ; d'autres eurent le nez et les oreilles coupés ; d'autres furent exposés

sur la place publique et envoyés aux travaux forcés dans les salines ; leur richesse faisait tout leur crime. Le Planteur de choux voulait que tout le monde tremblât quand il toussait et que l'on se cachat la tête dans les mains quand il levait sa hache d'armes.

Les Valaques, poussés à bout, se révoltèrent. Un jour des bandes de soldats entrèrent en armes dans le château du prince et demandèrent à grands cris qu'on leur livrât le grand trésorier et le grand armas. Ils s'emparèrent des deux coupables, et les hâchèrent en morceaux. Matthieu essaya d'apaiser la sédition à force d'argent ; mais l'incendie, une fois allumé, ne devait plus s'éteindre. Les trabanti et les seïmens (1), Serviens, Bulgares, Hongrois, Polonais, mercenaires de toutes nations, s'insurgèrent de nouveau et fermèrent au voïvode les portes de sa capitale. Pendant trois jours Matthieu resta avec sa suite sous les murs de Tirgoviste ; enfin, à force de prières, il obtint la permission d'entrer dans la ville. Il y mourut quelques jours après, accablé des malédictions du peuple et des insultes de la soldatesque (8 avril 1654).

Basile le Loup, dépossédé de la Moldavie, ne vit pas la triste fin de son ennemi ; il venait de mourir dans la misère, à Constantinople, lorsque l'anarchie militaire commença en Valachie.

Publication du code de Basile le Loup en Moldavie (1646). — Ce Basile est un des princes les plus remarquables qui aient régné sur les Moldaves. Son principal titre de gloire est la publication d'un code de lois écrites, intitulé : « Livre roumain pour servir à l'enseignement des lois impériales et autres, imprimé par ordre et aux frais de Basile, voïvode et seigneur de la terre de Moldavie, traduit de plusieurs livres grecs en langue roumaine et publié à l'imprimerie princière du couvent des Trois-Saints, à Jassi, l'an de grâce 1646. »

Nous emprunterons à M. Vaillant l'analyse qu'il a faite du code de Basile.

1° Quand un paysan s'enfuira de chez lui ou de chez son maître, personne, en aucun lieu, ne pourra le recevoir, sous peine de payer à la cour douze écus d'argent et vingt-quatre écus au seigneur.

2° Celui qui pour voler un bœuf d'un troupeau en aura chassé le bouvier, si le troupeau, demeuré sans gardien, vient à être dévoré par les bêtes féroces, aura les yeux crevés.

3° Celui qui aura volé une charrue, ou un soc, ou un joug, s'il est découvert, sera tenu de payer pour chaque jour, à dater du jour de la découverte, douze aspres, qui font le prix d'un jour de travail.

4° Celui qui emploiera des mesures fausses, c'est-à-dire moindres que celles réglées par l'usage, sera puni de coups comme impie et infidèle.

5° Celui qui coupera une vigne et autres arbres fruitiers aura les mains coupées et payera l'amende.

6° Celui qui mettra le feu à un bois, s'il arrive que quelques arbres fruitiers soient consumés, aura la main marquée d'un fer rouge et payera double amende.

7° Celui qui, pour se venger d'un ennemi, mettra le feu à sa maison, à sa grange ou à sa meule de foin sera brûlé vif.

8° Si le scindrôme d'un boyard ou de tout autre propriétaire, sa femme ou quelqu'un de leurs enfants volent une, deux ou trois fois une poule, une oie ou toute autre bagatelle, il leur sera pardonné ; mais s'ils volent quelque chose de plus considérable, ils seront punis comme voleurs.

9° Celui qui, réduit à la dernière extrémité, n'aura volé que pour se vêtir et ne pas mourir de faim obtiendra son pardon.

10° Celui qui volera des ennemis ou tout autre impie ou malfaiteur aura son pardon.

11° Si des hommes au service de l'hospodar commettent des abus, molestent les pauvres habitants à l'insu de leur maître, et qu'il leur soit fait insulte, le coupable ne sera pas châtié comme ayant insulté l'hospodar.

12° Celui qui insulte ou attaque un ambassadeur est regardé comme sacrilége.

13° Celui qui frappera monnaie et l'altérera dans son intérêt sera décapité.

14° Celui qui découvre un trésor au moyen de la sorcellerie n'a pas le

(1) Chefs des *odas*, ou cohortes des janissaires.

droit d'y toucher, le tout appartenant à l'hospodar.

15° Celui qui tuera un enfant à la mamelle sera puni plus sévèrement que celui qui aurait tué un homme.

16° Le mari qui ne fera pas venir un médecin quand sa femme sera malade et qui ne lui achètera pas les remèdes ou autres aliments dont elle pourra avoir besoin, si la femme vient à mourir, perdra le revenu qu'il pourrait avoir des domaines de sa femme.

17° Celui qui trahira la patrie sera puni plus qu'un parricide.

18° Quiconque empoisonnera son semblable sera puni plus sévèrement que s'il l'avait assassiné avec une épée ou toute autre arme.

19° Celui qui aura empoisonné, outre le châtiment qu'il devra subir, sera puni dans ses enfants, lesquels seront déclarés infâmes.

20° Si un homme armé donne un soufflet à quelqu'un, et si celui-ci le tue, le meurtrier ne sera pas puni, surtout s'il a été insulté avant de recevoir le soufflet.

21° Tout homme est tenu d'éviter celui qui l'insulte, afin qu'il ne puisse résulter quelque meurtre.

22° Tout noble ou tout employé qui fuit devant l'agresseur est réputé infâme.

23° Si un médecin assure qu'une blessure est dangereuse ou ne l'est pas, il faut le croire, surtout s'il est maître, c'est-à-dire de ceux appelés docteurs, plutôt que tout autre barbier ou sorcier.

24° Si un homme épouse deux femmes à la fois, on le conduira par les rues, nu et monté sur un âne, et on le frappera de coups de quenouille. De même la femme qui épousera deux maris sera conduite par les rues, nue et montée sur un âne, et on la frappera de coups de bonnets.

25° Celle qui, étant payée pour l'enseignement et la nourriture des jeunes filles, séduirait quelqu'une d'elles par ses mauvais conseils et la livrerait à un homme à l'insu de ses parents recevra dans la gorge du plomb fondu qui pénètre jusqu'à son cœur; car c'est de là que sont sortis tous les mauvais conseils donnés à la jeune fille pour chagriner ses malheureux parents.

26° Tout mari qui livrera sa femme à un autre sera puni de mort après avoir eté conduit par toutes les rues de la ville, nu et monté sur un âne, le visage tourné vers la queue de la bête, et la femme conduisant elle-même l'âne par la bride. (Ce crime était puni auparavant du bannissement ou des galères à perpétuité.)

27° Le rapt d'une femme sera puni de mort.

28° L'esclave, l'homme salarié ou le serviteur qui ravirait une femme sera brûlé.

29° Le ravisseur doit être pris et puni partout où on le trouvera.

30° Celui qui enlèvera, de son consentement, une femme adultère ne subira aucun châtiment.

31° On reconnaît une adultère repentie par le lieu qu'elle habite et les habits qu'elle porte. Celui qui enlèvera une adultère de cette sorte sera puni de mort.

32° Celui qui fera des vers ou des chansons pour diffamer quelqu'un sera puni comme celui qui écrira des insultes et des injures, avec celui et ceux qui les auront chantées à d'autres.

33° Si quelqu'un attache un écrit injurieux à la porte ou à la fenêtre d'un honnête homme, ou à la cour de l'hospodar, ou à l'Église, il subira un châtiment plus sévère que pour les cas-ci-dessus.

34° Prière de prince est souvent une menace.

35° Ainsi le juge d'une ville n'est pas tenu d'obéir au prince pour faire torturer ou pendre quelqu'un qu'il sait être innocent. Cette torture et cette mort sont des crimes. Il est donc mieux que le juge se démette de sa fonction plutôt que d'obéir à la volonté cruelle du prince.

36° S'il arrive qu'un juge se contente de dire qu'il a agi par ordre du prince, il ne faut pas le croire avant qu'il ait prouvé son dire par l'instruction signée du prince ou par des témoins.

37° La cause pour laquelle le juge atténue la peine d'un coupable, c'est l'amour. L'amour ressemble à l'ivresse et à la folie.

38° Celui qui commet une faute en-

traîné par l'amour ne sera point puni d'après la rigueur des lois.

39° Celui qui, épris d'amour, rencontre une fille en chemin et l'embrasse ne sera pas puni.

40° La cause qui engage le juge à atténuer la peine d'un coupable, c'est la noblesse. C'est pourquoi ni les nobles, ni les boyards, ni leurs fils ne seront condamnés ni aux galères ni aux mines; mais ils seront bannis pour un temps plus ou moins long; ils ne pourront être non plus ni pendus, ni empalés, ni traînés dans les rues, comme les malfaiteurs ordinaires; mais ils seront décapités.

La législation écrite de Basile et de Matthieu n'apporta point de changements réels dans la condition des Moldo-Valaques. Cependant, grâce à l'imprimerie et à l'étude des lettres, favorisée par Basile, qui était lui-même un savant et un érudit, la civilisation commença à se répandre sur la rive gauche du Danube. « Tout porte à croire, dit un historien, que les institutions des deux voïvodes avaient déjà porté d'heureux fruits et que l'instruction surtout était en grand progrès dans leurs provinces, puisque cette année (1654) le czar de Moscovie, Alexis Michailowitch fait venir près de lui Nicolas Carmel et J. Michlesco, jeunes étudiants moldaves, déjà savants polyglottes, et dont l'un devint plus tard bon historien; il les chargea bientôt d'une mission en Chine, et ils durent s'en être bien acquittés; car il leur continua ses faveurs et leur confia l'éducation de son fils : or, ce fils était Pierre, que l'histoire a surnommé Pierre le Grand. On peut donc supposer que les leçons des maîtres furent pour quelque chose dans les inspirations du disciple, et qu'en conséquence l'œuvre avortée de la civilisation russe a pris son germe en Moldavie. »

Matthieu Ier avait désigné pour son successeur Constantin, fils naturel de Serban Ier. Les boyards portèrent leurs suffrages sur ce dernier rejeton de la famille des Basaraba, et la Porte lui donna l'investiture (1654). Constantin s'efforça de rétablir l'ordre et la paix en Valachie. Il commença par payer de sa cassette particulière le tribut dû au sultan, accorda une amnistie générale et exempta le pays de toute contribution pendant trois mois. Il se concilia par sa générosité les troupes indigènes et gagna la faveur du clergé en bâtissant des églises et des monastères.

Quand il se vit bien affermi sur son trône, il entreprit d'éloigner les mercenaires dont les révoltes avaient troublé le règne de son prédécesseur. Les officiers des trabanti s'associèrent à ses projets et lui promirent leur secours contre les Serviens du corps des seïmens, si ces étrangers ne consentaient pas à se retirer. Mais les soldats n'écoutèrent point la voix de leurs chefs et prirent parti pour leurs camarades. Plusieurs conseillers du prince furent égorgés ; les autres s'enfuirent; Constantin resta prisonnier dans son palais (1655).

Les voïvodes de Moldavie et de Transylvanie vinrent le délivrer. A leur approche, il appela les chefs de la sédition : « Frères, leur dit-il, l'ennemi nous menace; Racoczy veut me ravir mon trône; si vous avez du cœur, en avant! » L'armée sortit de Bucarest. A la deuxième halte, Coustantin disparut : il était libre; son stratagème avait réussi. Après sou départ, les seïmens continuèrent leur marche contre les Transylvains, et le 17 juin 1655 ils offrirent le combat à Racoczy, sur les bords du Teleajin. Leur déroute fut complète. Le prince de Moldavie acheva de les disperser, et Constantin rentra triomphalement dans sa capitale. Il fit empaler tous ceux des rebelles qui tombèrent entre ses mains.

Après avoir débarrassé la Valachie des mercenaires qui l'opprimaient, il s'unit avec Racoczy contre la Pologne. Mais celle-ci était alliée de la Porte. Le grand vizir ordonna au prince valaque de poser les armes et de se rendre à Constantinople. Constantin se sauva en Transylvanie (1658); et de là il passa en Pologne, où il mourut. En lui s'éteignit l'illustre famille des Basaraba.

La Porte nomma pour lui succéder Mihne III, fils d'un serrurier grec. Ce prince fut contraint de se joindre au grand vizir Kuprili pour chasser Racoczy de la principauté de Transylvanie. Vainement il engagea les boyards à tourner leurs armes contre les Turcs « Racoczy est chrétien, leur dit-il; le

laisserons-nous écraser? » Les boyards répondirent : « Le sabre du sultan est plus long que le nôtre ; » et leur lâcheté força le voïvode à exécuter les ordres du Divan (1658).

Cependant il ne renonça point à ses projets. L'année suivante, il fit massacrer tous les Turcs qui se trouvaient à Tirgoviste et s'empara des forteresses de Giurgevo et d'Ibraïla. Puis, avec l'aide de Transylvains, il attaqua Ghica, voïvode de Moldavie, et le battit près de Jassi. Mais l'arrivée des Tartares et des Turcs, la trahison des boyards, la révolte des trabanti firent échouer son entreprise; il chercha un asile au delà des Carpathes.

Georges Ghica prit sa place, et fut bientôt dépossédé par son propre fils, Grégoire Ghica.

Celui-ci rétablit pour un temps les affaires de la Valachie. Mais un crime souilla son règne; il fit assassiner Constantin Cantacuzène, son bienfaiteur et son ami (1663). La guerre venait d'éclater entre la Turquie et l'Allemagne. Les Valaques et les Moldaves fournirent leur contingent à l'armée du grand-seigneur. Ils suivirent en Hongrie le vizir Kuprili et prirent part aux batailles de Leventz et de Saint-Gothard ; mais, dans ces deux journées, ils lâchèrent pied dès le commencement du combat; accusé de trahison, Grégoire Ghica n'osa point retourner à Bucarest et se retira en Pologne (1664).

La Valachie fut alors mise à l'encan; le dernier enchérisseur, Rodolphe, surnommé le marchand d'huîtres, offrit quarante mille ducats; il fut nommé par le sultan. Il amena dans la principauté un grand nombre de Grecs dont les exactions excitèrent bientôt un soulèvement général. Les Valaques envoyèrent des députés au grand vizir Kuprili et demandèrent la déposition du voïvode et l'exil des Phanariotes dont il avait rempli sa cour. Le sultan écouta leurs prières, et confirma les princes élus par les boyards de Valachie et de Moldavie, Antoine de Popesci et Alexandre Duca. En leur donnant les insignes de leur dignité, il dit aux deux voïvodes : « Si j'apprends que vous opprimez vos sujets, je vous ferai décapiter. »

Antoine ne régna que trois ans. Grégoire Ghica s'était réconcilié avec la Porte par l'entremise du célèbre drogman Panajoti, que nous verrons bientôt fonder la puissance des Phanariotes. Malgré la défense de l'empereur d'Allemagne, dont il avait reçu le titre de prince du Saint-Empire, il parvint à retourner en Turquie et vécut quelque temps à Constantinople. Son protecteur lui fit donner pour la seconde fois le gouvernement de la Valachie (1672). Son retour fut le signal d'une persécution furieuse contre la famille des Cantacuzène ; les Grecs recommencèrent leurs pillages, et les Roumains durent implorer de nouveau la justice du grand vizir. Kuprili le déposa et lui donna pour successeur Duca, ancien voïvode de Moldavie, qui promit de payer un tribut annuel d'un million deux cent mille piastres (1673). Duca servit fidèlement les Turcs dans la guerre contre la Pologne; mais il n'en fut pas moins déposé en 1678, et Serban II Cantacuzène lui succéda après avoir payé au grand vizir Kara-Mustapha, pour son joyeux avénement, treize mille bourses ou six millions et demi de piastres.

Réformes de Serban Cantacuzène en Valachie (1678-1688). — Serban fut un habile administrateur. Il augmenta les revenus de l'État et dépensa des sommes considérables pour s'assurer l'appui et l'amitié du Divan de Constantinople. Lorsque le vizir Kara-Mustapha entreprit le siége de Vienne, les Valaques et les Moldaves vinrent renforcer l'armée ottomane. Mais la victoire inespérée de Sobieski sauva la capitale de l'Autriche et arrêta les progrès des Turcs régénérés par les Kuprili (1683). Dès lors Serban médita de rendre à la Roumanie son ancienne indépendance. Enhardi par les succès des Polonais et des Allemands, il conclut un traité secret avec l'empereur Léopold Ier. Il fit en même temps une étroite alliance avec les czars de Russie, Jean et Pierre. Cette ligue avait pour objet de rejeter les Turcs en Asie. Si les chrétiens reprenaient Constantinople, l'empire byzantin devait être reconstitué au profit de Serban, héritier des Cantacuzène. Mais la noblesse valaque ne partageait pas les sentiments et les espérances du voïvode. Elle acceptait la suzeraineté

des Turcs, ou du moins elle ne voulait pas sacrifier son sang et ses richesses pour satisfaire l'ambition des Grecs. Aussi, lorsqu'après la prise de Belgrade les Impériaux, sous les ordres de Vétérani, entrèrent dans la principauté (1688), Serban dut les engager à battre en retraite et à lui laisser le temps d'achever ses préparatifs. Au moment où il allait enfin rompre ouvertement avec les Turcs, il mourut empoisonné par son frère Constantin Cantacuzène et par son neveu Constantin Brancovano (19 octobre 1688).

La mémoire de Serban est restée chère aux Moldo-Valaques. Ce prince fit de grands efforts pour civiliser son peuple et pour réveiller dans le cœur des Roumains le sentiment de la nationalité! Il établit le premier collége valaque à Bucarest, enrichit l'imprimerie fondée par Matthieu Ier et éleva les savants roumains aux premières charges de l'État. Il fit traduire la Bible en langue roumaine et ordonna de célébrer le service divin dans l'idiome national, à l'exclusion du grec et du slavon. Il introduisit en Valachie la culture du maïs et mérita par ce bienfait le surnom de Providence des paysans. C'est encore lui qui établit dans la principauté la première fabrique de draps. Il favorisa les marchands et resserra les liens commerciaux qui unissaient la Valachie et la Transylvanie (1685). Sous son règne les boyards adoptèrent des noms patronymiques, qui jusqu'alors n'avaient pas été en usage.

RÈGNE DE CONSTANTIN BRANCOVANO. LES AUTRICHIENS EN VALACHIE. PAIX DE CARLOVITZ (26 janvier 1699). — Après la mort de Serban, Constantin Brancovano fut élu prince par la noblesse, le clergé et les députés des marchands. Ce choix eut l'approbation de la Porte.

Le Divan avait entamé des négociations avec l'Allemagne et la Pologne. Léopold Ier mit à la paix des conditions inacceptables: « Je veux, dit-il, le royaume de Hongrie avec les provinces qui en dépendent, savoir l'Esclavonie, la Croatie, la Bosnie, la Servie, la Bulgarie et la Transylvanie. La Moldavie et la Valachie resteront libres. » Les Polonais, de leur côté, demandaient le rétablissement des anciennes limites de leur royaume, la Crimée, la Moldavie, la Valachie et en général tous les pays qui s'étendent des deux côtés du Borysthène jusqu'au Danube. « Il n'y a point de doute, dit Cantimir, que la Porte aurait passé par tout ce que ses ennemis auraient voulu et que la paix aurait été faite si le très-chrétien soleil n'eût communiqué un rayon de sa lumière au pâle croissant. » La France sauva la Turquie en rappelant sur le Rhin les forces qui triomphaient sur le Danube.

Les Roumains auraient dû mettre à profit les victoires remportées sur les Ottomans par les Allemands et les Polonais. Mais, au lieu de poursuivre les projets de Serban, Brancovano embrassa le parti des Turcs.

Le margrave de Bade, généralissime des Impériaux, résolut alors d'occuper la Valachie. Il franchit les Carpathes et s'empara de Cernetz (1689). Son lieutenant Hausler, secondé par un certain nombre de boyards, prit Tirgoviste et Bucarest. Les Impériaux auraient consolidé leur domination en Valachie s'ils avaient su se concilier l'affection des habitants; mais ils traitèrent la principauté en pays conquis, irritèrent les Valaques par leurs violences et leurs exactions et se rendirent plus odieux que les musulmans. Hausler demanda une entrevue à Brancovano, qui s'était retiré à Rutcbuk; mais la conférence de Draganesci échoua complétement; le voïvode resta fidèle à la Turquie. Sur ces entrefaites, arrivèrent les Tartares. Hausler, menacé par des forces supérieures, abandonna Bucarest et reprit le chemin de la Transylvanie. Les Tartares et les Valaques inquiétèrent sa retraite; il fut vaincu et fait prisonnier dans une bataille où périt la plus grande partie de son armée.

La guerre continua pendant dix ans entre les Turcs et les Impériaux et ne fut terminée qu'en 1699. Brancovano n'y prit point une part active. La paix fut signée à Carlovitz; l'Autriche recouvra la Transylvanie; la Pologne se fit céder Kaminiez, la Podolie et l'Ukraine; la Turquie fut confirmée dans la possession de la Moldavie et de la Valachie, ou du moins le traité ne changea rien à

la condition mal définie des deux principautés.

La Valachie, qui pendant la guerre avait pourvu aux approvisionnements des armées turques, fut exemptée du tribut pour deux ans, et Brancovano reçut l'investiture à vie. Mais c'étaient là, de la part du sultan, des concessions toutes volontaires, dues surtout à l'influence d'Alexandre Maurocordato, drogman de la Porte. Ce Maurocordato, principal négociateur de la paix de Carlovitz, jouissait d'un grand crédit à Constantinople. Son fils Scarlatos (Charles) épousa la fille de Brancovano, et les faveurs obtenues par le prince valaque furent sans doute le prix de ce mariage.

L'amitié du voïvode et de l'*illustrissime* drogman fut rompue par la mort de Scarlatos Maurocordato. Dès lors Brancovano fut contraint d'épuiser son trésor pour satisfaire les exigences insatiables des grands vizirs. En 1703, il reçut l'ordre de se rendre à Andrinople et de comparaître devant le sultan. Il obéit et parvint dans ce voyage à se réconcilier avec Maurocordato; le tribut fut fixé à deux cent cinquante mille piastres par an.

Mais le prince valaque ne put déjouer les intrigues de tous ses ennemis. Démétrius Cantimir conspirait contre lui avec un acharnement infatigable. Ce Cantimir, fils d'un voïvode de Moldavie, cherchait tous les moyens de faire déposer Brancovano pour prendre sa place. Il le força de se jeter dans les bras de la Russie.

Relations des Roumains avec Pierre le Grand. Traité de Lusk. Cantimir prête serment de fidélité au czar (1711). — Lorsque Pierre le Grand eut gagné la bataille de Pultava, Brancovano lui envoya des ambassadeurs. Un traité secret fut signé entre le czar et le voïvode. Celui-ci s'engageait à fournir des vivres aux Russes, à lever contre les Turcs une armée de trente mille hommes et à insurger les Bulgares et les Serbes. De son côté, Pierre reconnaissait l'indépendance de la Valachie et promettait de la protéger contre tous ses ennemis; en signe d'alliance il donna au prince valaque l'ordre de Saint-André.

Les desseins de Brancovano et ses négociations avec la Russie furent révélés à la Porte par la trahison d'un de ses secrétaires. Le sultan donna aussitôt le gouvernement de la Moldavie à Démétrius Cantimir, qui devait tenir les Russes en respect, attirer dans un piége le voïvode de Valachie et l'envoyer mort ou vif à Constantinople. Cantimir se rendit à Jassi (1710); mais, au lieu d'écouter les conseils de Charles XII et les ordres du sultan, il proposa au czar un traité d'alliance dont voici les principaux articles :

La Moldavie sera rétablie dans ses anciennes limites, et demeurera sous la protection de la Russie.

Le prince et son peuple prêteront serment de fidélité au czar dès qu'il sera entré en Moldavie.

Le prince joindra ses forces à celles du czar et agira de concert avec lui contre les Turcs.

Le prince et ses successeurs jouiront à perpétuité du gouvernement de la Moldavie.

Nulle autre maison ne régnera sur les Moldaves jusqu'à ce que celle des Cantimir soit éteinte.

Le prince de Moldavie tiendra sur pied une armée de dix mille hommes aux frais du czar.

Tout boyard qui ne se présentera pas au camp le 15 juin sera puni de mort, et ses biens seront confisqués.

Le traité fut ratifié à Lusk le 13 avril 1711; un mois après, le 14 mai, Cantimir lança la proclamation suivante : « Nous, Démétrius Cantimir, « hospodar de Moldavie, savoir faisons « que, pour mettre fin aux spolia« tions de la Porte et aux atteintes « portées à nos droits politiques, con« sacrés par d'anciens traités, nous « nous sommes entendu avec le czar « Pierre pour lui prêter hommage, ce « dont il nous saura gré en nous resti« tuant le Budjak et en entretenant à ses « frais une armée moldave de dix mille « hommes. Cette armée sera levée et « mise en marche le 15 juin. »

Les troupes russes passèrent aussitôt le Pruth; elles avaient ordre de s'emparer du pont du Danube et d'enlever les magasins d'Ibraïla. Pierre vint en personne camper à Cruciova. Cantimir alla l'y rejoindre. Ils entrèrent ensemble

à Jassi et le 15 juin le prince, avec quelques boyards, reconnut publiquement le czar de Russie pour son suzerain. Vainement les émissaires du czar parcoururent toute la Roumanie et répandirent une proclamation russe qui garantissait aux habitants des provinces danubiennes l'exercice exclusif de la religion grecque et l'affranchissement de la domination turque (1); vainement un évêque de Jérusalem, principal agent de ces intrigues, fit courir pour la première fois le bruit qu'on avait trouvé sur le tombeau de Constantin une prophétie annonçant que les Turcs seraient chassés de l'Europe par une nation rousse, toutes ces manœuvres furent inutiles; les Moldaves ne se rendirent pas à l'appel de Cantimir. En Valachie les boyards refusèrent de s'allier avec la Russie, et Brancovano écouta les avis de Michel Cantacuzène. « Il est dangereux, disait celui-ci, de nous déclarer pour le czar avant qu'il ait passé le Danube. Qui sait d'ailleurs si le pays se trouvera mieux sous sa protection? Notre véritable appui est l'empereur d'Allemagne; Racoczi ne peut manquer de faire éclater la guerre entre l'Autriche et la Porte; attendons. » Le voïvode résolut de louvoyer entre les deux partis, et se retrancha dans le district de Sculeni avec son armée.

« Le czar se trouva bientôt dans la même situation où Charles XII s'était trouvé avec les Cosaques, si ce n'est qu'après la découverte de leur complot ceux-ci restèrent affectionnés au roi de Suède, protégèrent sa retraite à Bender, au lieu que les Valaques et les Moldaves, contents de vivre sous le gouvernement des Turcs, ne firent rien pour acheter la liberté et les priviléges que le czar leur avait promis.

« On sait quelle fut l'issue et le succès de cette guerre, dont Pierre avait attendu et annoncé le succès. Il ne se flattait de rien moins que de planter l'aigle russe sur les minarets du sérail. Il comptait sur le secours des provinces grecques et de la Pologne. Il était lui-même à la tête d'une armée formidable; il emmenait avec lui cette célèbre captive de Marienbourg, cette belle Catherine, qu'il venait de reconnaître comme son épouse; il marchait environné du faste de sa cour, comme à une victoire certaine, avec une confiance et une présomption qu'il n'avait jamais montrées, lorsqu'il se trouva tout à coup sur les rives du Pruth sans vivres, sans munitions, enfermé par une armée turque et tartare de deux cent soixante-dix-mille hommes, dans une situation plus périlleuse que n'avait été celle de Charles XII à Pultava. Mais Pierre savait mieux que son rival s'accommoder aux circonstances. Il renonça à tous les avantages qu'il s'était promis; il ajourna ses desseins; il consentit à restituer Azoff, à détruire le port de Taganrok, à raser toutes les forteresses qu'il avait fait élever sur les frontières de la Turquie. Il s'estima trop heureux de sauver par cet humiliant traité (20 juillet 1711) sa liberté, son empire et sa vie.

« Il nous importe peu de discuter aujourd'hui si ce traité fut l'ouvrage de Pierre ou de Catherine, s'il fut acheté par la corruption ou dicté par la politique du grand vizir Baltadji Méhémet et en haine de Charles XII, enfin si la destruction de l'armée russe était inévitable : les avantages que retirait la Porte immédiatement étaient évidents. « La campagne du Pruth, dit Voltaire, fut plus funeste au czar que ne l'avait été la bataille de Narva; car, après Narva, il avait su tirer parti de sa défaite même, réparer toutes ses pertes et enlever l'Ingrie à Charles XII; mais, après avoir perdu, par le traité de Falksen, ses ports et ses forteresses sur les Palus-Méotides, il fallut renoncer à l'empire de la mer Noire. » Ainsi tous les vaisseaux qu'on commençait à y construire pourrirent sur les chantiers. On ramena ce qu'on put à Saint-Pétersbourg. En vain Pierre voulut-il retarder la restitution d'Azoff, il n'était pas assez fort pour manquer impunément à sa parole. Sa mauvaise foi ne servit qu'à faire disgracier le vizir qui lui avait accordé la paix du Pruth; il fut contraint d'en remplir les conditions. Il est difficile d'imaginer jusqu'où son ambition se serait portée si cet échec n'eût arrêté son essor (1). »

(1) Perry, *The State of Russia*, p. 45.

(1) *Progrès de la puissance russe*, p. 150.

Brancovano est accusé par les boyards et mis a mort (1711). — Le traité de 1711 décida pour longtemps du sort de la Roumanie. La Porte résolut dès lors d'enlever aux principautés leurs chefs indigènes. Le czar refusa de livrer Cantimir; mais il ne put le maintenir dans son gouvernement, et le voïvode moldave fut contraint de se réfugier en Russie. Il eut pour successeur Nicolas Maurocordato, Grec-Phanariote et sujet du sultan. Quant à Brancovano, il essaya vainement de justifier la conduite qu'il avait tenue pendant la guerre. Il envoya des présents à Constantinople; il fit rédiger des pamphlets contre les Russes; il interdit aux Valaques toute correspondance avec le czar; mais il ne put se faire pardonner ses indécisions et ses intrigues. Ses compatriotes même hâtèrent sa chute : Michel Racovizza remit au divan une pétition des boyards qui l'accusaient de félonie envers la Porte et demandaient sa déposition. Cette pétition contenait dix griefs principaux :

« Brancovano a été et est encore en correspondance avec l'empereur d'Allemagne, le czar de Russie, le roi de Pologne et la république de Venise; il dévoile les secrets de la Porte à ces puissances.

En récompense de ses services, il a reçu de l'empereur Léopold I[er] le titre de prince du Saint-Empire.

Il a été nommé par le czar de Russie grand'croix de l'ordre de Saint-André.

Il ruine le pays pour amasser des trésors, qu'il place dans les banques de Vienne et de Venise.

Il passe la moitié de l'année à Tirgoviste pour être plus à portée de se sauver en Transylvanie en cas de péril. Ce changement de résidence est très-désavantageux au commerce de Bucarest.

Il possède des biens et des palais en Transylvanie.

Il entretient des agents à Vienne et à Venise, etc., etc. »

Le divan fit droit aux plaintes des boyards. Le 23 mars 1714, le capidgi Mustapha aga arriva à Bucarest. Le lendemain il se présenta au palais avec douze janissaires, et, jetant un long crêpe sur les épaules de Brancovano, il prononça le mot fatal : « *Mazil!* » (déposé). Le mercredi de Pâques, le voïvode dépossédé, avec toute sa famille, se mit en route pour Constantinople. « Si mon malheur me vient de Dieu, dit-il, que sa volonté soit faite, et s'il me vient de mes ennemis, que Dieu leur pardonne. »

« Les habitants de Bucarest, dit Wilkinson, ne firent aucun effort pour délivrer leur prince. Avec une nation qui eût moins oublié sa propre dignité et le prix de l'indépendance, un tel événement n'aurait pas eu lieu sans effusion de sang; et les circonstances de cette arrestation paraîtraient à peine croyables si elles n'étaient pas encore présentes à la mémoire de la génération actuelle. »

Un officier turc fit l'inventaire des richesses de Brancovano; il trouva un service en or, l'ancienne couronne des voïvodes de Valachie, une ceinture d'or ornée de pierreries, un collier de nacre, deux mille pièces d'or, chacune de dix ducats, à l'effigie des voïvodes, quatre-vingt mille ducats de Cremnitz, soixante mille sequins, trente mille pièces de monnaie de différents États, cent mille écus de Hollande, cent livres de perles, quatre cent cinquante livres d'argenterie, douze harnais en or, cloués de pierreries, trente-six harnais en argent, etc. On estime que toute la fortune du prince s'élevait à trente millions d'écus.

La moitié des trésors trouvés à Bucarest fut envoyée à Constantinople. Bien que le sultan s'étonnât lui-même à la vue de tant de trésors, le grand vizir fit appliquer la torture à Brancovano et à son fils aîné pour les forcer d'indiquer l'endroit où ils avaient caché le reste de leur fortune. Voyant qu'après cinq jours des plus cruels supplices ils s'obstinaient à garder le silence, il ordonna de leur trancher la tête ainsi qu'à toute leur famille. Alors se passa une scène horrible, dont le souvenir vit profondément empreint dans la légende (1).

Le dernier voivode indigène en

(1) Voy. les *Ballades et Chants populaires de la Roumanie*, par B. Alexandre.

VALACHIE. — Telle fut la fin de Brancovano. Son successeur, Étienne Cantacuzène, ne garda pas longtemps le pouvoir. Il abolit l'impôt du vâcâritu (20 paras sur chaque tête de bétail); il affranchit le clergé de toute contribution; il détruisit les synagogues des Juifs; mais il ne réussit pas à gagner l'affection des Valaques. La Porte n'attendait que l'occasion de le déposer. Lorsqu'en 1716 la guerre fut déclarée entre la Turquie et l'Allemagne, le grand vizir Ali pacha crut le moment venu de donner la principauté à des hommes dont la fidélite ne pût être mise en doute. Étienne reçut l'ordre de se rendre à Constantinople; il obéit, et dès son arrivée il fut jeté dans un cachot du sérail, appelé *le four du bostandji bachi*. Le 7 juin 1716, à quatre heures du matin, il fut décapité avec son père; le bourreau exposa leurs têtes devant la porte du sérail; et le sultan confisqua tous leurs biens. La princesse Pauna et ses jeunes enfants, après avoir mendié dans les rues de Constantinople, s'embarquèrent sur un vaisseau vénitien, qui les transporta à Messine; de là ils allèrent à Naples, à Rome, à Venise, à Vienne, et s'arrêtèrent enfin à Saint-Pétersbourg, où ils vécurent des aumônes du czar.

« C'est dans le Four du bostandji bachi que s'éteignit la dernière étincelle de la liberté et de l'indépendance roumaines. » Trois princes, durant le dix-septième siècle, luttèrent vainement pour sauver la Valachie. Michel Ier Bassaraba ne put triompher de l'anarchie militaire; Serban II Cantacuzène fut empoisonné par deux membres de sa famille; Constantin II Brancovano périt victime de ses incertitudes et de ses indécisions. Étienne III fut le dernier chef indigène de la Roumanie. Après lui commence le gouvernement des Phanariotes; la Valachie est rayée, pour plus d'un siècle, de la liste des États.

CHAPITRE VIII.

LA ROUMANIE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE. LES PHANARIOTES.

ORIGINE DES PHANARIOTES. — Il existe à Constantinople un quartier appelé quartier du *Fanar* ou du *Fanal*, situé le long de la Corne-d'Or, près d'une porte qui était désignée, du temps même des empereurs d'Orient, sous le nom de *Pili toû Phanarioû*. Ce quartier, qui renferme l'église, la maison et l'école patriarcales, est encore aujourd'hui habité presque exclusivement par des Grecs. Vers le milieu du dix-septième siècle on y comptait une vingtaine de familles, formant une espèce d'aristocratie qui se faisait distinguer du reste de la nation par son habileté et par ses richesses, aristocratie douteuse d'ailleurs, mi-partie européenne et mi-partie asiatique, composée à l'origine des débris de ces familles notables qui formaient le corps du clergé laïque à Constantinople, mais mêlée par la suite de sang italien, comme l'indiquent les noms de Giuliani, de Mourousi, de Rosetti, figurant à côté de ceux de Maurocordato, de Callimachi, d'Hypsilantis. Quelques-unes de ces familles affectaient, il est vrai, une origine encore plus illustre, et à cause de leurs noms de Cantacuzène et de Paléologue se portaient comme les héritières directes des maisons impériales de Constantinople et de Trébisonde, dispersées, mais non anéanties, par la conquête.

C'est cette noblesse dont les membres ont été désignés dans l'histoire sous le nom de *Phanariotes*, du nom du quartier qu'elle habitait. Quoique déchue de son ancienne splendeur, elle conservait une grande autorité sur le reste de la nation. C'était elle qui administrait ses affaires spirituelles et temporelles, et les membres du synode, ainsi que les principaux dignitaires du clergé laïque, se recrutaient dans son sein. Toutefois l'influence des Phanariotes était encore nulle au dehors, et eux-mêmes ne paraissaient occupés qu'à se faire oublier, lorsqu'une circonstance inattendue vint tout à coup les mettre en lumière et leur donner un rôle politique dans l'État.

Les rapports de la Turquie avec les cabinets de l'Occident devenaient plus nombreux et plus importants chaque jour; et cependant les Turcs, soit paresse, soit préjugé, continuaient à dédaigner l'etude des langues européennes, de même qu'ils refusaient d'accréditer des ambassadeurs près des cours étrangères. Ils se servaient pour leurs communications avec les Francs de juifs ou de renégats, la plupart Italiens ou Polonais, remplissant à la fois l'office d'interprètes et de traducteurs.

Plus tard la Porte trouva plus commode d'employer ses propres sujets, au lieu d'avoir recours à des étrangers, et elle se servit des Grecs, dont l'esprit souple et délié s'adaptait merveilleusement à cette sorte d'emploi. Néanmoins leurs fonctions, qu'ils avaient l'art de rendre lucratives, n'étaient entourées dans le principe d'aucune considération. Ils portaient simplement le titre d'écrivains, *grammatiki*. Le *grammatikos* se tenait dans la grande salle qui précédait le divan, pêle-mêle avec les domestiques, attendant qu'on le fît appeler pour lire ou traduire quelque pièce. Sa faveur était toute personnelle, et dépendait uniquement de son habileté ou du caprice du ministre auquel il était spécialement attaché.

Panajoti. — Alexandre Maurocordato. — Parmi ceux qui remplissaient cet emploi sous le règne de Mohammed IV, à l'époque du siége de Candie, se trouvait un Grec de Chio, un de ces insulaires que les Turcs désignaient par moqueries sous le surnom de *thavchan* (lièvres); il s'appelait Panajoti ou Panajotaki, et, quoique natif de Chio, on le disait issu d'une famille grecque émigrée de Trébisonde. C'était un homme d'un esprit fin et délié, comme tous ceux de sa race, qui jouissait d'une grande réputation parmi ses compatriotes et même parmi les Turcs pour l'étendue et la variété de ses connaissances. Non-seulement il était instruit dans les principaux idiomes des Francs, mais il connaissait même la médecine et les sciences naturelles, qu'il avait étudiées en Italie. Les Grecs l'avaient surnommé le *Cheval vert* (1), par allusion au lieu de sa naissance; les Turcs le prenaient pour un magicien et prononçaient son nom avec une sorte d'épouvante. Sa réputation grandit encore au siége de Candie, où il avait accompagné son maître et protecteur le grand vizir Kupruli Ahmed pacha. Après la reddition de cette île (1669), Kupruli récompensa ses services en créant pour lui la charge de grand interprète du Divan (*divan terdjumani*), dont les émoluments étaient considérables. Il y ajouta comme don particulier les revenus de l'île de Miconi, dans l'Archipel, évalués à quatre mille écus.

Panajoti resta pendant quatre ans dans cette charge, qu'il remplit avec un rare talent et un désintéressement que peu de ses successeurs imitèrent. Lorsqu'il mourut (2 octobre 1673), la Porte perdit un agent habile et fidèle, qui, tout en la servant avec zèle, s'était montré en toute occasion l'énergique défenseur des droits de ses compatriotes, en faveur desquels il obtint un firman qui les mettait en possession du Saint-Sépulcre au préjudice des religieux latins de Jérusalem. Il était fort attaché à sa religion, au point qu'il osa un jour, en présence du grand vizir Kupruli et des principaux ulémas, disputer avec le cheikh Wani touchant la supériorité du dogme chrétien. Mais son zèle éclata surtout en faveur de l'orthodoxie grecque, pour la défense de laquelle il composa un livre curieux, écrit en grec vulgaire et imprimé en Hollande sous le titre de *Confession orthodoxe de l'Église catholique et apostolique d'Orient*. Il entrait, peut-être à son insu, un peu de cette partialité dans l'ardeur avec laquelle il seconda les efforts des Turcs au siége de Candie. Mais, s'il est vrai, comme le prétendirent dans le temps les Latins, que la chute de la ville doive être imputée à ses machinations, il ne faut pas non plus oublier que ce fut lui qui ménagea à la garnison une capitulation honorable et dont l'intervention sauva les Candiotes de la rage des musulmans, enflammés par une résistance longue et opiniâtre. Il racheta lui-même de ses deniers deux églises pour les Grecs et les Arméniens, et à la même époque

(1) Les Grecs ont un proverbe qui dit qu'il *est aussi difficile de trouver un cheval vert qu'un homme sage dans l'île de Chio.*

la république de Gênes lui envoya des lettres de noblesse pour les services qu'il avait reudus au marquis de Durazzo pendant son ambassade à Constantinople.

Panajoti avait été remplacé dans sa charge de grand interprète par Alexandre Maurocordato, chef de l'illustre famille de ce nom. C'était également un Grec de l'île de Chio, dont le savoir était presque universel, à en juger par la liste de ses ouvrages, insérée dans le catalogue de la *Bibliographie grecque moderne*, publié à Hermopolis (Syra) en 1846. Professeur, médecin, érudit, historien, diplomate, versé dans la plupart des langues de l'Orient et de l'Occident, cet homme vraiment extraordinaire laissa un *Traité de la circulation du sang*, dont la découverte récente était encore contestée dans l'Europe; une *Histoire des Juifs*; des *Essais de morale* très-estimés, etc. Mais ce qu'on possède peut-être de plus curieux est un Recueil d'une centaine de lettres extrêmement intéressantes au point de vue de l'histoire contemporaine. En effet, Alexandre Maurocordato fut mêlé à toutes les grandes affaires de son époque. Après avoir représenté la Turquie aux conférences de Carlovitz, où il signa le traité de paix avec l'Autriche, il fut l'âme de toutes les négociations comme de la politique extérieure de la Porte, et reçut en récompense de ses services le titre nouveau de *conseiller intime* (ἐξ ἀποῤῥήτων), titre qui s'est conservé dans les diplômes de ses successeurs jusqu'à l'insurrection de 1821, époque à laquelle la charge de secrétaire interprète fut remplie exclusivement par des Turcs.

Dans le même temps le Divan créa la charge de drogman de la marine (*tersané terdjumani*), dont les produits éventuels s'élevaient jusqu'à trois cents bourses d'alors (près de huit cent mille francs) par an. Le titulaire était spécialement chargé d'accompagner chaque année le capitan-pacha dans la tournée qu'il faisait avec sa flotte pour lever les tributs des îles soumises à sa juridiction, et servait d'intermédiaire entre lui et les primats des villes et des villages.

Ces deux emplois de drogmans de la Porte et de l'Amirauté devinrent l'apanage exclusif des Phanariotes. Les Turcs, qui dédaignaient d'employer les raïas dans leurs armées, empruntaient, à défaut de leurs bras, l'esprit souple et la langue déliée des Grecs. Mêlés à toutes les affaires, ces derniers eurent l'art de se rendre nécessaires. « Dès lors, dit Rizos, ce groupe de familles établies au Phanar s'augmenta et s'enrichit progressivement. S'insinuant de plus en plus dans les affaires ministérielles de la Porte, ces Grecs formèrent une caste particulière, officiellement reconnue par le gouvernement turc. Quoique esclaves, aussi bien que le reste de leurs concitoyens, les Phanariotes occupaient des emplois respectés par les Turcs eux-mêmes et considérés auprès du gouvernement. Presque entièrement chargés des affaires extérieures, que l'ignorance et l'incapacité des Turcs les forçaient de leur confier, ils étaient obligés d'acquérir les nombreuses connaissances requises pour ce genre d'administration. Aussi donnaient-ils à leurs enfants une éducation soignée. L'étude approfondie de la langue grecque, du latin, de l'italien, du français et des trois principales langues orientales, le turc, l'arabe et le persan, étaient des préliminaires et des instruments indispensables pour réussir dans la carrière restreinte et ambitionnée des charges auxquelles ces Grecs de Constantinople pouvaient aspirer. Les Phanariotes, qui voyaient dans l'instruction la source de leur avancement, de leur crédit et de leurs priviléges, faisaient cas des hommes instruits, et protégeaient de tout leur pouvoir ceux de leurs concitoyens qui montraient du mérite et des connaissances. Aussi les savants grecs affluaient-ils de toutes parts à Constantinople, comme dans un lieu où l'on savait apprécier et récompenser les talents et les vertus. Les jeunes Phanariotes destinés au maniement des affaires publiques se formaient par les soins éclairés de leurs parents, se pénétraient de bonne heure de sentiments élevés, et apprenaient à user d'un langage supérieur à celui du vulgaire; les femmes même du Phanar parlaient avec pureté et écrivaient avec éle-

gance leur langue maternelle (1). »

ÉLÉVATION DES PHANARIOTES A L'HOSPODARAT. — Mais ce qui mit le comble à la fortune des Phanariotes, ce fut leur élévation à la dignité d'hospodars de Valachie et de Moldavie (2).

En enlevant la régence des principautés danubiennes aux boyards moldo-valaques, la Porte se garantissait ou du moins croyait pouvoir se garantir des intelligences que les princes avaient souvent avec les puissances limitrophes et qui pensèrent, dans plus d'une occasion, lui être très-funestes. Elle n'avait que deux partis à prendre, celui de faire des pachaliks des provinces moldave et valaque, ou de les faire gouverner par des raias ses sujets. Elle opta pour ce dernier moyen, qui était conforme au caractère de Mahmoud, prince pacifique et prudent. Les pages de l'histoire de la Moldavie et de la Valachie, si elle est écrite par une main ferme, impartiale et indépendante, ne seront remplies que des actes arbitraires de ces nouveaux despotes. Les malheureux habitants de ces provinces doivent frémir aux seuls noms de Phanar et de Phanariote (3). Del Chiaro avait dit avant Zallony : « Les Grecs, surtout ceux de Constantinople, ont toujours été funestes à la Valachie toutes les fois qu'ils en ont eu le gouvernement (4). » Sur ce point tous les témoignages sont unanimes; citons encore celui de Michel Anagnosti (5) : « Le plus désastreux de tous les mouvements politiques subis par la Valachie, celui qui a corrompu ses entrailles, altéré ses mœurs, dépravé ses habitudes nationales, abattu son courage, c'est l'avénement des princes phanariotes, race immorale et funeste, pépinière de diplomates avilis, débris mal famés de l'ancienne cour byzantine, dont les brigues obscures, les intrigues de valets, la politique perfide et criminelle ont été dévoilées par plus d'un écrivain. Le fils trahissant le père, le père supplantant le fils, l'hospodorat devenu le prix de la bassesse la plus éhontée, voilà les tableaux que nous présente leur histoire. Soumises à ces serviteurs de la Porte, les deux provinces ne furent désormais, pour les sultans, que des fermes à livrer au plus haut enchérisseur. La place d'hospodar fut mise à l'encan. Aussi, dès que le Phanariote arrivait dans sa principauté, une seule pensée l'occupait : faire sa fortune et celle de ses acolytes, oiseaux de proie qui le suivaient en foule et s'abattaient sur le pays. Dans la crainte d'être supplanté, il s'épuisait en inventions nouvelles pour acquitter dans le plus bref délai les énormes dettes que lui avait fait contracter l'hospodarat. Il se hâtait de payer ses protecteurs et ses appuis nécessaires, d'acheter les courtisans de la Porte, d'écarter la foule des compétiteurs, de thésauriser pour les jours d'une ruine prévue et infaillible. Que d'exigences, mais aussi que d'excès! L'imagination a peine à embrasser dans son étendue l'immense système d'extorsion mis en pratique par les Phanariotes de Valachie et de Moldavie. » Les faits ne justifient que trop ces accusations.

CÉRÉMONIE DE L'INAUGURATION. — En même temps que la Porte substitua les Phanariotes aux voïvodes indigènes, elle modifia profondément la constitution des États roumains. La principauté, d'abord donnée à vie, ne le fut plus que pour trois ans. Les hospodars conservèrent le titre de prince et quelques droits régaliens, tels que le droit de vie et de mort, celui de conférer des dignités, de faire des dotations, d'administrer le pays; mais ils perdirent celui d'entretenir des troupes, de conclure des traités avec les puissances chrétiennes et de déclarer la paix et la guerre.

Mais, si leur pouvoir fut diminué, ils obtinrent en échange de plus grands honneurs. L'investiture d'un voïvode se faisait avec plus de pompe que celle

(1) Rizos-Néroulos, *Cours de littérature grecque moderne*, p. 80.

(2) Voy. les *Lettres sur la Turquie*, IIe partie, *les Raias*, p. 59 et suiv.; Paris, chez J. Dumaine, 1854.

(3) M. P. Zallony, *Essai sur les Fanariotes*, 1 vol. in 8°; 1824, p. 248.

(4) Del Chiaro, *Rivoluzioni di Vallachia*, p. 208.

(5) Michel Anagnosti, *la Valachie et la Moldavie*, p. 18.

des pachas et des vizirs. Après la cérémonie du caftan que le grand vizir lui-même mettait sur les épaules de celui qui était destiné à la principauté, le nouveau prince était conduit par tout le Divan turc à la cathédrale de Constantinople, où le patriarche l'attendait avec une suite nombreuse. La cérémonie religieuse rappelait le sacre des empereurs de Byzance. Quelques jours après, quand il avait reçu le sandjak ou grand étendard, le prince allait avec douze boyards à l'audience du sultan. Arrivé dans la seconde cour du palais, il goûtait de la soupe des janissaires; puis, revêtu de la *cambanizza*, manteau d'honneur qui n'était donné qu'au khan des Tartares, au grand vizir et aux princes de Moldavie et de Valachie, et couvert d'un cimier en argent, nommé *cuca*, que l'aga des janissaires portait seul et dont la partie supérieure était garnie de plumes d'autruche et d'une aigrette en diamants, il entrait avec quatre boyards dans la salle, où le sultan l'attendait assis sur un petit sofa. Devant lui marchait le premier huissier de la Porte, derrière le grand drogman; deux capidjis baschis le soutenaient de chaque côté sous le bras. Après s'être incliné trois fois, il s'avançait au milieu de la salle. Le sultan ordonnait alors au grand vizir de transmettre à l'hospodar sa volonté ainsi formulée : « Sa fidélité et son sincère attachement étant parvenus aux oreilles de Ma Hautesse, je veux bien l'en récompenser en lui conférant la principauté de Valachie ou de Moldavie. Qu'il ne s'écarte jamais de l'obéissance qu'il me doit : il doit aussi protéger et défendre les provinces qui lui sont soumises et prendre garde de violer ou d'outre-passer mes ordres sacrés. » Le prince, à genoux, répondait : « Je promets, au péril de ma vie et de ma tête, d'employer tous mes efforts pour le service du très-juste et très-gracieux sultan aussi longtemps que Sa Hautesse ne détournera pas les yeux de sa clémence de dessus le néant de son serviteur. » Après l'audience, il retournait à son quartier, accompagné de deux peïkis ou gardes du corps du sultan, honneur dont ne jouissaient pas les vizirs même.

Au bout de trente jours, l'hospodar sortait de Constantinople. La marche était ouverte par deux régiments turcs et par des portefaix grecs, revêtus de l'uniforme national des slugitori valaques. Venait ensuite la garde turque du prince, sous les ordres de l'aga chargé en Valachie de la police relative aux voyageurs musulmans; puis les *câlârassi* et les *lipcani* (courriers lithuaniens) à cheval, les *deli* et les Albanais à pied; derrière les troupes, les boyards en charge; enfin, entre deux peïkis, au milieu d'une foule de *tchogadars* (huissiers) et de *tchaouchs*, le prince revêtu de la campanizza et coiffé de la cuca. Le second spathar le suivait avec le sabre et la hache, et le vatave du Divan avec l'arc et le carquois. Les Phanariotes fermaient la marche. Le cortége s'arrêtait à deux lieues de Constantinople, au village d'Avaskeuï.

L'entrée de l'hospodar à Bucarest ressemblait à une fête triomphale. Les restes des anciennes troupes, les sapeurs, les cosaques, les trabanti, les chasseurs marchaient en tête, commandés par le grand aga, qui, monté sur un cheval magnifique, portait un manteau et un bonnet de zibeline. Après l'aga venaient les câlârassi, les deli, les *tufedkji*, les seïmens, les *poterassi* ou la maréchaussée, servant de garde d'honneur au grand spathar; les *aprodi* ou huissiers, la garde intérieure du palais (*copii din casâ*), les portiers de la cour, les marchands à cheval avec leur staroste, les boyards de la seconde classe avec des manteaux de zibeline et des calpacs en peau d'agneau d'Astrakhan, les boyards de la première classe avec des manteaux et des bonnets d'électeurs en zibeline; puis les écuyers, les fusiliers, les pompiers, douze chevaux de main montés par des boyards de troisième classe. Venaient ensuite les fils du voïvode, les agas turcs chargés de son installation, les fustassi ou licteurs du palais, enfin l'hospodar entouré de peïkis et de tchaouchs et monté sur un cheval du sultan. Derrière lui des officiers portaient la hache d'armes, l'arc, le carquois, le sabre, l'étendard de la principauté, représentant saint Constantin et sa mère Hélène, le sandjak impérial

et les trois queues de cheval. La marche était fermée par une division de gardes à cheval, portant des lances ornées de banderoles (*prapuri*), par les officiers de la maison du prince et par la musique du sultan.

Au son de toutes les cloches de la ville, le prince se dirigeait vers l'église de l'ancienne cour. Le métropolitain et sa suite venaient à sa rencontre et le conduisaient au trône préparé pour lui. Après la messe, le voïvode remontait à cheval et se dirigeait vers la cour. Il entrait dans la spatharie avec tous les boyards et les marchands du cortége; il s'asseyait sur le trône et faisait signe aux boyards de prendre chacun sa place. Le divan effendi se levait alors et lisait le firman d'investiture. Aussitôt le bruit des canons et des mousquets, tirés dans la cour du palais, annonçait aux habitants de Bucarest l'installation de leur souverain. Le soir il y avait bal à la cour (1) et toute la ville était illuminée (2).

« La maison du prince rassemblait toutes les charges ridicules du Bas-Empire et de la Porte. » Le premier officier de la cour était le grand *cămărassu* ou intendant de la liste civile; le titre subsista jusqu'en 1827, quoique la liste civile fût abolie dès le règne de Constantin Maurocordato. Le grammatikos ou secrétaire grec correspondait avec le résident du prince à la Porte pour les affaires publiques, et employait un grand nombre de secrétaires subalternes à écrire les lettres officielles et de compliment aux agents publics de la principauté et des provinces voisines. Le postelnic ou maréchal était ordinairement un Grec; c'était le principal intermédiaire par lequel on communiquait avec le prince, tant pour traiter les affaires que pour obtenir des grâces. Dans les cérémonies publiques, il portait la masse devant l'hospodar et se tenait debout auprès du trône. Le grand écuyer était aussi un Grec; sa fonction la plus importante était de conduire les chevaux à l'herbe le jour de la fête de Saint-Georges. Il fermait la procession, monté sur le cheval donné par le sultan au prince lorsqu'il avait été conduit à l'audience impériale, et qui, tant dans les écuries que dans les cérémonies officielles, occupait toujours la place d'honneur par le droit de son premier maître. Le *portar bachi* faisait les fonctions de maître des cérémonies vis-à-vis des Turcs de distinction; il les introduisait à l'audience du prince et avait grand soin de remplir envers eux toutes les formalités d'usage. Il faut citer aussi le vatave des *copii din casă*, qui avait sous ses ordres cent copii; le préfet de la cour; le médecin de la cour; le muhurdar ou garde des sceaux; le *divictar*, qui tenait l'écritoire et les plumes du prince; le *mabeindji*, inspecteur des appartements; le *caftandji*, chef de la garde-robe; le *tchogadar bachi*, qui présentait les bottes à l'hospodar; le *rahtivar*, qui lui apportait une chaise pour l'aider à monter à cheval; le *cuparu*, qui lui versait du vin; le cafetier, qui lui donnait du café; le *serbedji bachi*, qui lui offrait le sorbet; le *tchibukdji*, qui allumait sa pipe; le *narghiledji bachi*, qui lui présentait le narghilé; le *sufragi bachi*, qui couvrait la table; le *pescher bachi*, qui

(1) Carra, dans son *Histoire de la Moldavie et de la Valachie*, fait d'un bal de la cour la description suivante, dont l'Anglais Thornton atteste la parfaite exactitude. « Ils se forment en rond, hommes et femmes, main à main, les pieds bien en dedans, les longues culottes rouges des hommes pendantes sur le cou-de-pied et sur les talons, comme à des pigeons pattus; les dames couvertes depuis les épaules jusqu'à la ceinture d'une pelisse dont le poil est en dehors, tendant horriblement le ventre et rentrant les fesses. Dans cette posture vous voyez leurs bras se remuer méthodiquement comme si on les tirait de derrière les épaules avec un fil d'archal; leurs pieds aller et venir en même temps de l'avant en arrière, de l'arrière en avant; le dos rond, le cou roide, l'œil stupide, se tourner en cadence de droite à gauche et de gauche à droite et avancer ainsi gauchement et nonchalamment comme un mulet fatigué qui tourne en broyant la navette. On imagine bien que la musique est aussi monotone et aussi misérable que la danse : ce sont *les cyganis* qui sont chargés de leur chatouiller les oreilles. » Voy. Thornton, *État actuel de la Turquie*, tr. de l'anglais par M. de S.; 1812, t. II, p. 482.

(2) Cantimir et Photino, t. III, p. 415-445; Kogalnitchano, t. I, p. 439-443.

présentait l'essuie-main, etc. Quand le prince allait à l'église ou à la promenade pour se faire voir à ses sujets, il était ordinairement suivi par tous ses officiers. « Après la procession des récolets du grand couvent de Milan, je ne connais rien, dit Carra, de plus imposant ni de plus majestueux que cette marche de l'hospodar. »

SYSTÈME DE LEUR GOUVERNEMENT. — Pour subvenir à leurs folles dépenses et à l'entretien de leur cour, les princes phanariotes recouraient à toutes sortes d'exactions. Si la Turquie réclamait du bétail ou du blé, l'hospodar quintuplait la quantité demandée; au lieu de cent mille kilos de blé, il en exigeait cinq cent mille; au lieu de quarante mille moutons, il forçait les Roumains à en fournir deux cent mille; il gardait ce surplus pour lui-même et le convertissait en argent. La Porte demandait-elle des ouvriers pour réparer les fortifications des villes du Danube, le prince en envoyait quatre ou cinq cents et se faisait payer par ses sujets le salaire de deux ou trois mille. « Ce n'est pas tout, dit un historien moldave; tous les ans on transporte de Transylvanie en Valachie une eau-de-vie de fruits et d'orge connue dans le pays sous le nom de *holerca*, dont le peuple fait une grande consommation. Les marchands, pour en hausser le prix, achetaient du prince l'ordre qui en prohibait l'introduction. C'était le premier argent que l'hospodar gagnait dans cette affaire. Bientôt les marchands introduisaient la holerca secrètement; l'objet de contrebande était confisqué au profit du prince. Le prix de la holerca s'élevant de plus en plus, l'hospodar devenait lui-même contrebandier; il faisait introduire dans la principauté une grande quantité d'eau-de-vie que les douaniers se gardaient bien de confisquer. Cette contrebande lui valait pour la troisième fois des sommes considérables. Bientôt le peuple demandait à grands cris la levée de la prohibition; le prince, après s'être fait longtemps prier, permettait à prix d'argent l'introduction de la holerca. Ainsi, pour un seul article, il retirait quatre fois des bénéfices immenses. Le voïvode ne se contentait pas de faire la contrebande; il diminuait la valeur des monnaies étrangères au moment où il percevait les impôts, et la rétablissait à l'époque de ses payements. Il vendait toutes les charges; il s'attribuait la succession des métropolitains, des évêques et des archimandrites; enfin, suivant l'expression de M. Kogalnitchano, on écrirait des in-folio si l'on voulait énumérer tous les moyens employés par les princes phanariotes pour amasser des richesses. « C'est par ces moyens, dit Zallony, qu'on les voit descendre de l'hospodarat au rang des plus riches sujets de la Porte; il n'est pas rare de les voir réaliser, en quittant le pouvoir, un capital de dix millions de francs, s'ils ont régné seulement deux années. »

Le tableau suivant, présenté en 1769 à l'impératrice Catherine II, donne une idée des charges qui pesaient sur les Moldaves!

REVENUS DE LA PRINCIPAUTÉ.

Capitation......	984,049	piastres (1).
Abeillage.......	74,078	
Pacage.........	74,012	
Vinade.........	106,110	
Patentes........	87,500	
Gabelle.........	25,000	
Tribut sur les Tartares du pays,	8,600	
Tribut sur d'autres etrangers.	9,250	
	1,368,599	

« Jusqu'à présent, disaient les Moldaves dans leur requête à la czarine, les princes envoyés par la Porte ont disposé de ces revenus pour payer en espèces ou en nature les contributions dues au sultan, aussi bien que les présents aux pachas qui vont et viennent, et le compte suivant, extrait des registres, donne une idée du système de leur gouvernement :

PRÉSENTS PAYÉS PAR LA PRINCIPAUTÉ DE MOLDAVIE.

Du tribut.................	65,000
Du Baïram................	60,000
Au résident du khan tartare.	9,200
Présents secrets à Constantinople..................	250,000

(1) La piastre valait alors a fr. 50 c.

Intérêts de l'argent emprunté par le prince avant son avénement	68,620
Au grand vizir	13,608
Provisions de Khotin	16,200
Au khan tartare et aux pachas voisins	45,000
Aux pachas en voyage	32,600
Aux officiers turcs	80,000
Aux amis du prince à Constantinople, aux veuves des Grecs qui ont servi le pays.	65,000
Aux Turcs de Jassi à l'occasion du Baïram et du Ramazan	4,500
Au prince à son arrivée et à son départ	12,000
Hôpital turc	2,000
Toile à sacs	405
Aux courriers pour Constantinople	3,850
Aux courriers de Constantinople à l'étranger	12,400
Aux courriers de la principauté	7,600
Aux maîtres de poste et postillons	20,000
Gazettes de Vienne et de Pologne	2,390
Courriers extraordinaires à Constantinople	12,750
Courriers extraordinaires en pays étrangers	4,300
Papier et cire du secrétaire grec.	480
Papier et cire du secrétaire turc.	960
Vins et liqueurs du prince	5,100
Entretien du palais et nourriture de la garde	36,000
Habillement des gens du prince.	4,000
Cuisine	21,000
Maintien de la servitude	12,000
Uniforme de 200 hommes et officiers du hetman	1,290
Gratifications de Pâques et de Noël	30,000
Prêtres et maîtres d'école	4,200
Aumônes aux veuves et aux orphelins	12,000
Au chapelain du prince	1,670
Régal des baptêmes et mariages auxquels assiste le prince ou la princesse	6,000
Culture de la vigne de la cour.	250
Papier et bougie de chancellerie	720
Aux Turcs au service du prince	31,800
Maréchaussée nationale	71,500
Aux troupes étrangères	20,305
Musique turque, y compris 200 soldats seïmens et leurs officiers	14.244
Habillement de la princesse	22,908
Huile et encre pour la tombe des princes	6,000
Fête du prince	3,000
Aumônes de la princesse	6,500
Total	1,162,267

« On le voit, dit avec raison M. Vaillant, l'argent du pays s'en allait en cadeaux : Grecs et Turcs en avaient leur part, et tandis que le paysan roumain n'avait ni vêtement, ni lit, ni ustensiles de ménage, tandis qu'il couchait sur la glaise ou sur des nattes de jonc, ses spoliateurs étaient couverts de soie, d'or et d'hermine. »

Les Phanariotes ne se bornèrent pas à ruiner la Roumanie par leurs exactions; ils détruisirent toutes les libertés publiques.

Les assemblées nationales furent entièrement abolies. De temps en temps les princes appelaient auprès d'eux les boyards et quelques marchands notables; mais ce conseil n'était point convoqué pour délibérer; il devait écouter l'ordre du voïvode, obéir et se taire.

« Les boyards, dit Thornton, qui composent le divan et prennent arrogamment le rang et les honneurs de la noblesse héréditaire, ne sont en réalité que des propriétaires opulents et d'impitoyables collecteurs d'impôts. La plupart des nobles moldaves et valaques doivent leur titre aux hospodars phanariotes; car ces êtres éphémères, ces ombres passagères de royauté peuvent d'un souffle conférer une dignité permanente, et l'homme auquel ils ont donné un emploi conserve, même après en avoir été privé, le titre, les honneurs et même les priviléges de la noblesse. La puissance collective des nobles, considérés comme un corps représenté par le Divan au grand conseil, est spécieuse et illusoire. Le Divan intervient en apparence dans la direction des affaires publiques; mais il ne possède aucune autorité réelle, car dans le fait tout est conduit par le prince et par ses minis-

tres. Le Divan est plus spécialement autorisé à surveiller et contrôler les recettes et dépenses du trésor public, et la signature de ses membres est nécessaire pour donner de l'authenticité aux comptes annuels. Cette signature n'est cependant qu'une pure formalité, qui n'a d'autre objet que d'empêcher les boyards de faire à la Porte des représentations contre le gouvernement du prince. En effet elle annulle virtuellement toute accusation de leur part tendant à charger le prince d'avoir opprimé le pays par des taxes indues ou d'avoir levé des contributions sans leur participation.

« Les Grecs qui se partagent les magistratures et les emplois honorables et lucratifs sont tous déplacés quand leur patron est déposé, et ils sont obligés de quitter la province, à moins qu'ils n'obtiennent, pour y rester, le consentement de son successeur. Dans ce cas, ils s'engagent par un serment solennel à ne prendre aucune part et à n'apporter aucun obstacle aux opérations de son gouvernement, à ne former aucun complot ni aucune intrigue contre sa personne et contre son autorité. S'ils ont épousé des femmes du pays, s'ils possèdent des terres, et si pendant trois règnes consécutifs ils ont tenu une conduite paisible et régulière, ils sont réputés avoir acquis la naturalisation et un rang parmi les boyards ou la noblesse. Les nobles, ainsi que le clergé régulier, sont exempts, sauf les demandes extraordinaires, de tout impôt, taxe ou contributions quelconques. Les boyards, personnellement, tremblent devant l'autorité du prince. Ils n'entrent pas dans le palais sans faire le signe de la croix, afin de detourner les dangers qui les menacent. En approchant de la salle d'audience, ils composent leurs traits et leur maintien, de manière à exprimer un respect servile. Peu d'entre eux ont la liberté de baiser la main du prince, et le grand nombre s'estime honoré de toucher sa robe ou ses pieds.

« L'éducation des boyards est peu supérieure à celle des gens du peuple. Les enfants sont instruits par des prêtres dans les maisons de leurs parents ; et ils sont entourés de *Tsiganes*, qui les corrompent par une servilité abjecte et une vile complaisance pour tous leurs caprices. Formés par de tels instituteurs, ils passent dans un monde de vice et d'hypocrisie, sans aucun principe juste pour régler leur conduite, sans aucun projet généreux et aucun sentiment honorable.

« Ils adoptent indistinctement tous les vices des Grecs sans saisir leur vivacité ou sans les voiler avec cette délicatesse que les Grecs n'ont pas encore perdue tout à fait. Ils confondent ce qui, dans la débauche, est le comble de la dégradation avec ce qui est le plus beau fruit de la civilisation ; et dans leur adoption grossière des mœurs de l'Europe ils se plongent dans toute espèce d'excès et se livrent avec fréuésie à la passion déréglée du jeu. Comme les Hongrois et les Polonais, les boyards ont un goût héréditaire pour les habits magnifiques et les équipages brillants. Ils aiment les bals et les fêtes ; mais leurs assemblées sont grossières et tumultueuses. Leurs tables sont ouvertes à toutes les personnes de leur connaissance ; mais elles sont servies sans goût. Il leur est défendu, dans les villes, de former des liaisons intimes et même de fréquenter les étrangers.

« Les Grecs ont adopté un luxe plus qu'asiatique ; ils dorment après leur dîner sur des sofas, tandis qu'un domestique les évente pour chasser les mouches et rafraîchir l'air qu'ils respirent. Ils exigent de ceux qui sont près d'eux des hommages et les respects qu'ils rendent eux-mêmes aux Turcs d'un rang élevé ; mais comme ils ont le sentiment de leur peu d'importance et de leur défaut de valeur personnelle, ils ne peuvent commander avec cette dignité qui caractérise les Turcs, et la pétulance de leur vanité se trahit elle-même dans la dureté de leur langage et et dans leur insolence envers leurs inférieurs (1). »

Tel est le témoignage d'un voyageur anglais très-impartial qui visita la Roumanie vers la fin du dix-huitième siècle ; il est en tous points d'accord avec celui du général de Bawr : « Les grands, dit

(1) Thornton, *État actuel de la Turquie*, t. II, p. 492-510.

celui-ci dans ses *Mémoires* (1), les courtisans et les gens riches sont lâches et rampants devant leurs supérieurs, insupportablement fiers avec leurs inférieurs. L'argent leur fait tout faire. Ils sont intrigants, cabaleurs, sangsues impitoyables du peuple, oppresseurs des faibles, sévères envers leurs sujets et tyrans dans leurs maisons. »

Plus heureux que la noblesse, le clergé vit augmenter son pouvoir sous la domination des Phanariotes. Pendant le dix-septième siècle, il avait été soumis à l'impôt. Il en fut exempté en 1715 par Étienne Cantacuzène. Nicolas Maurocordato supprima ce privilége. Constantin Maurocordato le rétablit; mais il retira aux prêtres et aux moines le présent que le voïvode avait coutume de leur faire aux fêtes de Pâques. Michel Racovizza, par une politique différente, ordonna que les monastères payassent le tribut en deux termes et les prêtres en quatre *sferturi;* il exigea même le *poclonu* (joyeux avénement) et *l'adjutorizza.* Sous Scarlate Ghica, en 1766, les sferturi des prêtres, pour trois trimestres, montèrent à 25,858 piastres, l'adjutorizza et le poclona à 27,045. En 1769, Grégoire Ghica fit faire le dénombrement du clergé et taxa chaque prêtre à quatre piastres par année. En 1766, le tribut des monastères montait à 82,807 piastres; quatre ans après il fut réduit de plus de moitié!

Malgré l'influence du clergé orthodoxe, les catholiques, les protestants, les juifs jouissaient de la liberté de conscience et de culte. Toutes les religions étaient publiquement pratiquées à Bucarest, excepté la religion musulmane. « Les Turcs, dit Sulzer, et qui peut le voir sans admirer leur tolérance et leur modération? les Turcs, maîtres de ce pays, sont si fidèles à leur parole et à leur promesse qu'ils préfèrent adresser en silence leurs prières à Dieu plutôt que d'offenser la liberté exclusive du culte, accordée à la Valachie, par la construction d'une seule mosquée (2). »

Le tiers-état était divisé en plusieurs bresles, ou corporations, dont chacune avait son propre staroste. C'étaient :

(1) Chap. II, p. 234.
(2) Sulzer, t. III, p. 646.

1° Les *neamuri*, descendants des anciens nobles de la première et de la seconde classe ;

2° Les *mazili*, descendants des nobles de la troisième classe;

3° Les *logothètes* de la Vestiairie;

4° Les *logothètes* du Divan ;

5° Les anciens *capitaines de mille*, qui, après la réforme de Maurocordato, n'étaient plus que chefs des slugitori ;

6° La *corporation des marchands de Bucarest;*

7° La *grande compagnie des marchands de Craiova;*

8° La *petite compagnie des marchands de Craiova;*

9° La *corporation des marchands de Silistrie;*

10° Les *marchands de Cronstadt;*

11° Les *Arméniens;*

12° Les *Juifs.*

Le tiers-état faisait tout le commerce de la Roumanie. Les négociants valaques fréquentaient les foires de Leipzig, de Dantzig et de Vienne; les Grecs et les Arméniens, qui s'occupaient spécialement du commerce du Levant, allaient s'approvisionner à Andrinople, à Constantinople, à Smyrne et à Brousse. Giurgevo et Galatz étaient les principales échelles de la Valachie.

Les produits importés étaient principalement les draps de Pologne et de Leipzig, les camelots de France, les étoffes de Scio, de Venise, de Brousse et de Lyon, les fourrures de Russie, les teintures, les épiceries, etc. En échange, la Roumanie exportait les trésors inépuisables de son sol; le blé, l'orge, le seigle, le maïs étaient exclusivement réservés pour l'approvisionnement de Constantinople (1).

La bourgeoisie fit des progrès considérables pendant le dix-huitième siècle grâce au luxe des Phanariotes et des boyards. Quant aux paysans, leur condition fut profondément modifiée par la fameuse réforme de Constantin Maurocordato.

Réforme de Constantin Maurocordato. — Cette réforme, publiée en 1740, comprend douze articles.

I. Le clergé et les monastères sont

(1) Peyssonnel, *Commerce de la mer Noire,* t. II, p. 177-188.

exempts de tout impôt ; mais ils n'ont plus droit à aucune gratification.

Un collége de dix ecclésiastiques est chargé de l'inspection des monastères ; les higoumènes doivent rendre compte à ce tribunal de leurs recettes et de leurs dépenses.

L'excédant des recettes, déposé dans une caisse commune, servira à l'entretien des écoles publiques et à l'établissement des filles pauvres.

II. Les boyards sont exempts de tout impôt.

III. Des appointements fixes sont attribués aux employés et aux boyards, qui auparavant levaient eux-mêmes des contributions sur ce pays.

IV. Les capitaines de mille perdent leur autorité et leurs priviléges. Remplacés dans les districts par des boyards qui, sous le nom d'ispravniks, exercent les fonctions de juges et de commandants, ils ne sont plus chargés que de l'entretien et de la sûreté des routes.

V. Sont soumis à la capitation : les bresles ou corporations des logothètes de la Vestiairie (secrétaires du trésor public) et les logothètes du Divan, dont les fonctions sont héréditaires ; les capitaines de mille, les officiers de douane hors de service, les marchands de Bucarest, les compagnies des négociants de Craïova, des marchands de Silistrie, de Cronstadt, les Arméniens et les Juifs, tous placés sous l'inspection de l'intendant de la liste civile.

VI. L'armée est presque entièrement abolie. Il ne reste, pour assurer l'exécution des lois et pour la police intérieure, que cent vingt tâlpassi ou fantassins, autant de Cosaques et seize cent vingt slugitori, qui servent à tour de rôle une semaine sur quatre. La garde du prince se compose de quelques centaines de Turcs et d'Albanais.

VII. Trois tribunaux suprêmes jugent toutes les causes d'après les lois de Matthieu I[er].

VIII. La juridiction féodale des boyards sur leurs terres est abolie.

IX. Tous les serfs sont déclarés libres.

Désormais ils ne dépendront plus que du gouvernement, et ne payeront d'impôt qu'à l'État.

Le paysan émancipé pourra prendre à ferme les terres de son ancien seigneur.

Il travaillera pour lui un certain nombre de jours. Il lui donnera la dîme des céréales, le cinquième du foin, le vingtième des ruches.

Pour chaque ruche, il payera annuellement trois paras, quatre pour une chèvre, cinq ou six pour un cochon.

Pour un troupeau de brebis, il donnera au seigneur un agneau et la dîme du fromage.

Il ne pourra planter des vignes sans la permission du boyard.

Il a le droit de chasse ; la pêche est réservée au seigneur.

Pour vendre du vin, de l'eau-de-vie et d'autres liqueurs spiritueuses, la permission du seigneur du lieu est nécessaire.

Si un paysan quitte secrètement le village et s'il n'est pas revenu au bout de trois ans, le seigneur peut donner sa maison à un autre.

Le paysan n'est plus attaché à la glèbe ; il peut quitter son habitation, mais pour une juste cause ; s'il part sans motif, le seigneur peut le forcer à revenir.

Pour dédommager les boyards et les monastères de la perte de leurs serfs, la loi leur accorde la faculté d'exempter du tribut un certain nombre de paysans, qui prennent le nom de *scutelnici*. De ces scutelnici, qui ne payent rien à l'État, les boyards tirent des redevances ou des services ; ils les emploient comme pêcheurs, gardeurs de vaches, chasseurs, bûcherons, etc.

X. La liste civile est supprimée.

Le prince confond son trésor particulier avec celui de la principauté ; il s'approprie tous les revenus, et paye toutes les dépenses publiques.

XI. Sont abolies les contributions connues sous les noms de *văcăritu* (sur le bétail), de *pogondritu* (sur les vignobles étrangers), de *poclonu*. L'*oaeritu* (dîme sur les brebis), le *vinéritu* (sur le vin), le *desmăritu* (sur les ruches et sur les cochons), les douanes et la gabelle furent augmentés et donnés en ferme.

XII. Cent quarante-sept mille familles contribuables sont assujetties à une ca-

pitation de dix piastres par an, payable en quatre termes ou sferturi.

L'établissement de cette capitation a suggéré au général de Bawr des réflexions très-judicieuses : « Bien loin, dit-il, de songer à asseoir le poids principal de l'impôt sur les productions et la consommation du pays, Constantin Maurocordato augmenta la capitation et abandonna ses autres revenus à des fermiers. Cette manière de percevoir les impôts, pour être commode aux hospodars, n'en est pas moins très-pernicieuse à leurs sujets. Personne n'ignore aujourd'hui que l'impôt assis sur la terre et les productions, et non sur les personnes, lorsqu'il est restreint dans de justes bornes, peut servir à encourager l'industrie, à multiplier les produits, à favoriser la population et la circulation, à faire fleurir les arts et le commerce et à donner ainsi l'essor à l'esprit humain de toutes les manières possibles. La capitation, au contraire, arbitraire dans tous ses procédés, appauvrit le peuple en écrasant le pauvre, tandis qu'elle épargne le riche et le puissant; elle détruit l'agriculture, enchaîne l'industrie, engourdit les esprits et traîne à sa suite tout ce cortége de maux et de calamités auxquels ne peuvent résister les États les mieux constitués (1). »

L'affranchissement des serfs fut purement et simplement une mesure fiscale. Constantin Maurocordato ne songea point à créer un peuple d'hommes libres ; il se fit un troupeau de contribuables. Aussi la réforme de 1740, au lieu d'améliorer la condition des paysans, n'eut pas d'autre effet que de les pousser au désespoir. Fixée d'abord à dix piastres par an, la capitation s'éleva, en 1746, à quinze piastres ; elle fut bientôt plus que doublée. Il ne faut donc pas s'étonner des progrès rapides de l'émigration. La Valachie se dépeupla. En 1746, soixante-dix mille familles seulement étaient inscrites sur le rôle des contribuables ; dix ans plus tard ce nombre était réduit à trente-cinq mille. Enfin, en 1766, la capitation des paysans ne produisit que 849,458 piastres.

L'avilissement de l'aristocratie, la misère du peuple, la perte de l'indépendance et l'abaissement du caractère national, voilà les seuls fruits du gouvernement grec dans les deux provinces de la Roumanie. La prétendue réforme de 1740 ne fut qu'un mensonge ; les paysans payèrent la liberté si cher qu'ils durent regretter la servitude, et leur affranchissement, au lieu de sauver la nationalité moldo-valaque par la formation d'une vigoureuse classe moyenne, n'eut pour résultat que de faire hausser le prix des firmans d'investiture achetés à Constantinople par les Phanariotes.

Dynasties phanariotes. — De 1716 à 1768, trois familles possédèrent tour à tour le gouvernement de la Valachie. Voici la liste des hospodars, ou plutôt des fermiers, qui se succédèrent pendant cette période :

1716, Nicolas Maurocordato Ier;
1717, Jean Maurocardato II;
1719, Nicolas Maurocordato Ier;
1731, Constantin Maurocardato III;
1731, Michel Racovizza Ier;
1733, Grégoire Ghica;
1735, Constantin Maurocardato III;
1741, Michel Racovizza;
1744, Constantin Maurocordato III;
1748, Grégoire Ghica;
1752, Matthieu Ghica;
1753, Constantin Racovizza II;
1756, Constantin Maurocordato III;
1758, Charles Ghica.
1761, Constantin Maurocordato III;
1763, Constantin Racovizza II;
1764, Étienne Racovizza III;
1765, Charles Ghica;
1766, Alexandre Ghica;
1768, Grégoire Ghica.

Nous retrouvons les mêmes noms dans la liste correspondante des voïvodes de Moldavie :

1716, Michel Racovizza Ier;
1727, Grégoire Ghica;
1733, Constantin Maurocordato;
1735, Grégoire Ghica;
1741, Constantin Maurocordato;
1743, Jean Maurocordato;
1747, Grégoire Ghica;
1748, Constantin Maurocordato;
1749, Constantin Racovizza;
1753, Matthieu Ghica;
1756, Constantin Racovizza;
1757, Charles Ghica;
1758, Jean-Théodore Callimachi;
1761, Grégoire Callimachi;

(1) *Mémoires sur la Valachie*, p. 101 et suiv.

1764, Grégoire Chica;
1766, Grégoire Callimachi;
1769, Constantin Maurocordato.

Les Callimachi sont les premiers rivaux qui viennent disputer aux Maurocordato, aux Racovizza et aux Ghica l'hospodarat de la Moldavie et de la Valachie. A leur suite paraissent de nouvelles familles de Phanariotes :

En Valachie :
1774, Alexandre Hypsilantis;
1778, Nicolas Caradja ;
1783, Michel Soutzo;
1786, Nicolas Mavroyénl ;

En Moldavie :
1774, Grégoire Ghica;
1777, Constantin Mouronsi ;
1782, Alexandre Maurocordato I[er] ;
1785, Alexandre Maurocordato II ;
1787, Alexandre Hypsilantis ;
1792, Alexandre Mourousi.

Il suffit de comparer ces deux listes pour voir que, durant le dix-huitième siècle, les deux principautés roumaines furent administrées alternativement par les mêmes hospodars et, par suite, qu'elles furent en proie au même système de gouvernement. La tyrannie et la cupidité des Grecs ne firent pas de distinction entre les deux familles du peuple roumain. Tout ce que nous avons dit des Valaques s'applique aux Moldaves; et, puisque leur misère fut commune, nous n'avons pas besoin de séparer leur histoire.

Nicolas et Jean Maurocordato. — Nicolas Maurocordato, le premier Phanariote qui ait régné à Bucarest, a été surnommé le Néron de la Valachie. Il se montra cruel, surtout envers les Cantacuzène et leurs partisans. Sa rapacité n'épargna personne. Il confisqua les biens d'un grand nombre de boyards, établit sur le peuple des impôts exorbitants et abolit les assemblées nationales, dont le contrôle aurait mis obstacle à ses exactions. Pour s'assurer l'appui des Turcs postés à Giurgevo, à Turnu et à Ibraïla, il leur permit d'acquérir des fermes dans l'intérieur de la Valachie, et viola ainsi les anciennes capitulations qui excluaient des Principautés tous les musulmans.

Lorsqu'en 1716 la guerre éclata entre l'Allemagne et la Turquie, Maurocordato fournit des renforts à l'armée ottomane; mais les troupes valaques passèrent du côté des Impériaux. A la nouvelle de la bataille de Péterwaradin, gagnée par Eugène de Savoie (5 août 1716), le voïvode s'enfuit de Bucarest; il croyait voir déjà les Allemands dans sa capitale. Quand sa terreur se fut calmée, il sortit de Giurgevo, où il avait cherché asile, et rentra en Valachie avec un corps de Turcs. Les boyards vinrent à sa rencontre; mais il ne leur pardonna point les sympathies qu'ils avaient manifestées pour les Impériaux; il recommença les poursuites et les emprisonnements, et près de la Fontaine du prince Radu il fit décapiter le grand vornic en sa présence. L'archevêque Anthimius fut dégradé et exilé. Les Turcs qui le gardaient l'assassinèrent. L'arrivée des Allemands mit fin à ces cruautés.

Maîtres de Témesvar et d'Orsova, les Impériaux entrèrent en Valachie. Le 14/25 novembre 1716, ils s'emparèrent de Bucarest par un coup de main dont la connivence des habitants favorisa et assura le succès. Maurocordato, surpris dans sa chambre à coucher, fut envoyé à Hermanstadt.

Après avoir massacré un grand nombre de Grecs et de Turcs, les Valaques élurent pour prince Georges Cantacuzène et proclamèrent leur indépendance. Ils demandèrent au général Stainville des secours pour attaquer les forteresses turques du Danube et renouveler les entreprises de Michel le Brave. Mais les Allemands ne soutinrent pas l'élan national des peuples roumains ; ils se retirèrent à la fin de 1716, et quelques jours après Jean Maurocordato, nommé par la Porte à la place de son frère Nicolas, envahit la principauté avec une armée de Turcs, de Tartares et d'Albanais.

Il commença par publier une amnistie générale : « A vous, boyards, dit-il, à vous, capitaines, à vous, *odabachis* (1), à vous, *tchaous* (2), à vous, *seimens* (3), qui mangez le pain du sultan,

(1) Chefs des *odas*, ou cohortes des janissaires.

(2) Prévôts d'armes, dans l'ancienne organisation militaire ottomane. Voy. p. 113.

(3) Ancienne division du corps des janissaires.

notre seigneur : écoutez ce que je vous annonce. Que chacun retourne dans sa patrie et dans sa maison; que celui qui y est retourné demeure en paix; que tout lui soit pardonné, ainsi qu'à sa femme, à ses enfants, à sa maison, à son village, à ses bestiaux et à tout ce qu'il possède. Je veux avoir pitié de vous et vous exempter pendant une année du tribut, des contributions et de toutes charges; je n'exige que votre obéissance; n'abusez pas de la clemence que je veux vous montrer cette fois. » L'amnistie fut accueillie avec joie par les Valaques. Jean, qui désirait se rendre populaire, ne se contenta pas d'épargner le sang de ses sujets; pour soulager les paysans qui étaient en proie à une horrible disette,il fit venir à ses frais du blé de Crimée et de Transylvanie et le distribua gratis (1717).

En même temps qu'une députation de boyards allait porter au sultan l'hommage des Valaques, Jean envoya des présents au marquis de Stainville et lui demanda un armistice, qui fut accordé. Les Impériaux en profitèrent seuls; ils rétablirent le long de l'Olto l'ancienne voie trajane, assurèrent leurs communications avec la Transylvanie et construisirent un fort en face de Kinéni, pour protéger leur retraite en cas de revers. Ces travaux achevés, Stainville, qui avait des intelligences avec le serdar Barbu, prit possession du banat de Craïova. Il ne s'avança pas plus loin et signa avec Jean Maurocordato un traité secret en six articles : « Les Impériaux restaient maîtres de la petite Valachie. Le prince conservait la grande Valachie, mais à condition de ne pas permettre aux Turcs et aux Tartares d'entrer par sa principauté sur les possessions impériales. Le prince promettait en outre amnistie complète à tous les émigrés valaques et aux prisonniers d'État. Il s'engageait à ne prêter aucun secours à son frère et à payer à l'empereur d'Allemagne un tribut annuel de cent bourses. » Stainville organisa sagement l'administration du banat de Craïova; il maintint les lois en usage et respecta les droits des habitants. Quant au voïvode, accusé de trahison envers le sultan, il se rendit à Andrinople et se justifia en prouvant que la cession de la petite Valachie était un sacrifice nécessaire pour sauver le reste.

L'année suivante la paix fut signée à Passarovitz (21 juillet 1718). Jean Maurocordato fut un des commissaires désignés par la Porte. L'Empereur exigeait toute la Roumanie; mais il n'obtint que le banat de Craïova. Les Turcs perdirent, par ce traité, Semendria, Belgrade, une partie de la Valachie et de la Serbie, quelques châteaux de Dalmatie; mais ils recouvrèrent la Morée. Tous les émigrés valaques rentrèrent en possession de leurs biens; les prisonniers d'État furent rendus sans rançon; les prisonniers de guerre furent échangés, mis en liberté. Nicolas Maurocordato se rendit à Constantinople en passant par Bucarest, où il eut une entrevue avec son frère. Celui-ci mourut quelques jours après, empoisonné, dit-on, par un émissaire de Nicolas. A ses derniers moments, il appela près de lui le métropolitain et les boyards, les engagea à vivre en paix et en bon accord, et prévint les ennemis de son frère de se tenir sur leurs gardes; car il ne devait pas tarder à reparaître.

Nicolas Maurocordato fut en effet nommé voïvode pour la seconde fois (1719). Son premier soin fut d'augmenter les impôts et de diminuer l'armée. « Cette réduction, dit le général de Bawr, affaiblit tout à fait l'État; non-seulement elle accéléra l'exécution des projets de la Porte en livrant la Valachie à son caprice, sans crainte de contradiction ou de révolte; mais elle exposa encore le pays aux insultes des Turcs et surtout des habitants circonvoisins du Danube, ses plus implacables ennemis. »

Sous le règne de ce prince, la langue tomba en défaveur et fut presque complétement abandonnée. A la cour, le grec moderne était seul en usage; les boyards affectaient d'ignorer la langue nationale, et ne la parlaient plus qu'avec les domestiques et les serfs. Le voïvode semblait vouloir changer la Valachie en province grecque. Il ambitionnait la gloire littéraire, et s'entourait de savants étrangers. En 1720 il fit imprimer à Bucarest un livre « Des devoirs » en grec moderne; mais le goût qu'il montra pour les sciences et les lettres n'est

pas une excuse suffisante pour lui faire pardonner ses débauches, ses rapines et ses cruautés. Il mourut en 1730, au milieu des malédictions de ses sujets.

CONSTANTIN MAUROCORDATO. — Les boyards élurent pour lui succéder son neveu Constantin, fils de Jean Maurocordato, qui fut confirmé par la Porte. C'est le dernier hospodar élu par les Valaques. Au bout de quelques mois, il fut dépossédé par Michel Racovizza; il revint en 1731, puis il alla régner en Moldavie; enfin, en 1736, il obtint, pour la troisième fois, le trône de Valachie. « Les Turcs, dit M. de Bawr, trouvaient leur compte à changer continuellement les hospodars, et il ne restait à ceux-ci d'autre ressource que de surcharger le pays d'impôts pour pouvoir suffire à tant de dépenses. »

En 1736 la guerre fut déclarée entre la Turquie et la maison d'Autriche. Un corps d'Impériaux s'avança jusqu'à Tirgoviste; mais il fut bientôt repoussé par Constantin, et la Valachie fut entièrement évacuée. L'année suivante, des conférences s'ouvrirent à Niemirow (août 1737). L'empereur d'Allemagne consentait à la paix moyennant la cession des principautés moldo-valaques. Son alliée la czarine Anne demandait seulement que la Valachie et la Moldavie fussent déclarées indépendantes sous la protection de la Russie. Le sultan repoussa ces conditions, et la guerre continua deux années encore.

Les Russes obtinrent plus d'avantages que les Impériaux. Taudis que le duc de Lorraine se faisait battre dans le banat de Craïova, Munich, général de la czarine, envahit la Bessarabie et pénétra en Moldavie. Son lieutenant Cantémir, fils de Démétrius, se rendit maître d'Iassi et se fit proclamer prince par un certain nombre de boyards. La paix fut signée le 18 septembre 1739. Par le traité de Belgrade, les Autrichiens rendirent à la Turquie Belgrade et le banat de Craïova. Les Russes évacuèrent la Moldavie, et rendirent toutes les conquêtes faites sur les Turcs, excepté Azoff; par les articles 1 et 2, ils renoncèrent au privilége d'avoir une flotte dans la mer Noire.

Quand la Roumanie fut délivrée des envahisseurs, Constantin Maurocordato proposa ou plutôt imposa son plan de réformes à l'assemblée nationale. Nous avons apprécié déjà ces innovations; elles irritèrent tous les Valaques, les boyards par la suppression de leurs droits féodaux, les paysans et les bourgeois par l'augmentation des charges publiques. Sur les plaintes unanimes de ses sujets, il fut déposé en 1741. Son successeur, Michel Racovizza, ne garda le pouvoir que trois ans; en 1744 il fut exilé à Mitylène.

« Désormais, dit un historien, le terme du fermage est fixé à trois ans, et dès lors commence pour la Roumanie cet état le pire de tous, le provisoire. Jusqu'à cette époque elle avait été en proie à la guerre, à l'anarchie, aux exactions, à la peste, à la famine; mais elle avait eu de temps à autre des jours de repos, des lueurs d'espérance, et tant était grande l'activité des Roumains que les affaires avaient toujours repris leur cours comme si ces fléaux ne devaient jamais revenir. Mais à partir de ce moment l'administration n'est plus qu'un repaire d'agiotage, où se vendent et s'achètent les divers détails de la misère publique; tout tombe, tout dépérit, commerce, agriculture, hommes et bêtes; tout sort du pays pour n'y plus rentrer, productions et numéraire. Le pays est ruiné. La Moldo-Valachie n'est plus qu'un désert (1). »

ORIGINE ET PROGRÈS DE LA PUISSANCE RUSSE DANS LES PRINCIPAUTÉS. — L'excès de ses souffrances disposa la nation roumaine à écouter les perfides conseils de la Russie.

« Dès le règne de Pierre le Grand un espoir de liberté avait commencé à se manifester parmi les Grecs orthodoxes. A Salonique, dans le premières années du dix-huitième siècle, les habitants s'informaient des victoires du czar de Russie et en parlaient comme d'un libérateur. Celui-ci exploita habilement cette tendance des esprits dans son intérêt et dans celui de ses successeurs. Conquérir Byzance, refaire un empire d'Orient, de même que Charlemagne avait refait un empire d'Occident, une telle idée n'avait rien de trop vaste pour le génie entreprenant de

(1) Vaillant, *la Roumanie*, t. II.

Pierre; mais ce génie était en même temps trop pénétrant pour ne point voir que l'heure n'était pas venue. Il marqua le but et ouvrit la voie à ses successeurs. A partir de ce moment commence l'action de la Russie sur les populations grecques de la Turquie, action sourde par moments, mais constante, systématique, toujours semblable à elle-même. La religion en fut le moyen le plus efficace. Le czar exerçait un pouvoir occulte sur les moines du mont Athos et sur le synode de Constantinople. De riches présents, des parures d'église, des livres imprimés étaient expédiés de Moscou dans les couvents et les évêchés de la Grèce; ceux-ci envoyaient en échange des reliques que le clergé moscovite recevait avec une grande vénération. Aujourd'hui encore, après un siècle et demi, les choses n'ont pas changé. Entrez dans une église ou dans un monastère grec en Turquie, le pape ou l'higoumène qui vous accompagne vous arrête avec orgueil devant un candélabre en or massif ou devant un missel superbement enluminé et enrichi de pierreries. C'est un présent de l'empereur de Russie. S'il osait même, et qu'il ne vous connût pas pour un de ces schismatiques pires à ses yeux que les musulmans, il vous montrerait de petits catéchismes imprimés à Moscou, dans lesquels l'obéissance absolue au czar de Russie et sa reconnaissance comme chef de l'église orthodoxe et véritable successeur de Constantin sont mises au nombre des articles de foi. De même, du temps du czar Pierre, les prêtres grecs mêlaient le nom du grand-duc de Moscovie à celui des saints de la nation.

« En 1720, Pierre le Grand conclut avec la Porte un traité où l'on voit pour la première fois la Russie, à l'exemple des puissances catholiques, stipuler avec la Porte en faveur des pèlerins russes à Jérusalem et des religieux de cette nation. L'article II du traité de Constantinople (5 novembre 1720), confirmé par le même article du traité russe de Belgrade, origine première du protectorat que les czars prétendirent plus tard sur les Grecs de Turquie, s'exprime ainsi :

« Il sera permis aux Russes de faire « des pèlerinages à Jérusalem et en « d'autres lieux saints sans qu'ils soient « assujettis, ni à Jérusalem ni ailleurs, à aucun tribut ni à des exactions pécuniaires pour leurs passe-« ports. Les ecclésiastiques russes qui « s'arrêteront sur le territoire de la Porte « ne seront point molestés. »

« Il y a loin, comme l'on voit, de ce début modeste aux prétentions exorbitantes que la Russie a mises en avant de nos jours; mais il en marque le point de départ et met entre les mains de la Russie le levier dont elle s'est servie depuis avec tant d'habileté à l'encontre de la Porte.

« Le dessein de soulever les orthodoxes à un moment déterminé ne fut jamais abandonné par les Russes. Il passa, comme une tradition, de Pierre à ses successeurs (1). »

Du temps de l'impératrice Anne (1730-1741), des émissaires envoyés par le maréchal Munich répandirent l'or et les proclamations à pleines mains dans la Roumanie, dans l'Épire et dans les montagnes de la Thessalie. Sous le règne d'Élisabeth (1741-1762), de nouveaux émissaires parurent dans les montagnes du Taygète, dans le pays habité par les Maniotes, et y semèrent des bruits de guerre et d'affranchissement. Ces bruits n'avaient rien de précis; c'étaient plutôt de vagues rumeurs, des conjectures hasardées à voix basse, des prophéties répétées d'un ton mystérieux, dans ce langage mystique qui fonda plus tard le succès de l'hétairie, et tellement inhérent à l'esprit des peuples slaves qu'il se retrouve jusque dans le style de leurs chancelleries. Mais leur succès sur les masses ne fut que plus certain; elles finissaient par se mêler aux croyances religieuses du pays.

En 1767 la Russie résolut de frapper un grand coup et de soulever toutes les populations orthodoxes de l'empire ottoman. Trois émissaires se rendirent en Grèce et en Roumanie. Un certain Germanos fut chargé spécialement d'appeler à la révolte les Moldaves et les Valaques. Il parvint à séduire l'archimandrite d'Argessu et par son entre-

(1) *Lettres sur la Turquie*, t. II.

mise gagna un certain nombre de boyards à la cause de l'impératrice.

La guerre commença en 1769. Gallitzin s'empara de Khotin et se rendit maître de la Moldavie. Le voïvode Constantin Maurocordato fut fait prisonnier. Au mois de septembre, le lieutenant-colonel Karosin entra en Valachie. Une troupe de Valaques le suivit dans cette expédition, sous le commandement de l'archimandrite et du spathar Pervu Cantacuzène, que Catherine II avait nommé major-général. Karosin arriva le 18 octobre à Bucarest, et ne rencontra point de résistance. Le voïvode Grégoire Ghica s'échappa de son palais en sautant par-dessus le mur du jardin; pendant trois jours il resta caché dans une boutique. Le troisième jour il fut découvert et arrêté; on le conduisit à Iassi, puis à Saint-Pétersbourg, où il resta jusqu'à la conclusion de la paix. Peu de temps après (février 1770) les boyards de Moldavie et de Valachie prêtèrent serment de fidélité à la czarine, et envoyèrent auprès d'elle une députation. Le feld-maréchal Romanzoff établit dans chaque principauté un divan composé des principaux boyards (1771). C'étaient les deux grands vornics chargés de l'administration de la justice; le grand spathar, chargé de l'entretien des routes et des postes; le grand vestiar, ministre des finances; le grand logothète ou chancelier, etc. Le métropolitain et les évêques, d'abord exclus du conseil, y furent admis vers la fin de 1773. Romanzoff se réserva la direction suprême et la nomination aux emplois publics.

Les Turcs, partout vaincus, désiraient la paix. Catherine II exigea pour condition que la Roumanie fût donnée à Stanislas-Auguste Poniatowski; à la mort de ce prince, elle passerait sous la protection de la Russie. Cette proposition fut rejetée. L'Autriche elle-même encourageа la résistance de la Porte; dès le début de la guerre, aux conférences de Newstadt (septembre 1771), Kaunitz avait déclaré au nom de Marie-Thérèse « qu'elle ne souffrirait jamais que la Russie prît possession des Principautés. » Schœll assure même qu'en vertu d'une convention secrète, signée le 6 juillet, Marie-Thérèse s'était obligée à contraindre les Russes de restituer leurs conquêtes, moyennant un subside de dix millions de piastres et la cession du banat de Craïova.

Traité de Kutchuk-Kaïnardji. — Au congrès de Fokchani (1772), la Russie offrit de nouveau une paix perpétuelle, à condition que les principautés seraient déclarées indépendantes, sous la garantie de plusieurs puissances de l'Europe. Un troisième congrès, tenu à Bucarest, n'eut pas de résultat. Enfin, la paix fut conclue à Kutchuk-Kaïnardji (juillet 1774). La Porte reconnut l'indépendance absolue des Tartares de la Crimée, du Budjiak, du Kouban, etc. Elle céda à la Russie les deux Kabardas, Azoff et son district, Yénikalé et Kertch dans la Crimée, le fort de Kimburn, la libre navigation de la mer Noire, la faculté d'accréditer des consuls et des vice-consuls dans les Échelles, le droit de bâtir à Galata une église russe-grecque, etc. L'article 7 du traité est très-important à cause des conséquences que la Russie a su en tirer plus tard. En voici la teneur. « La Sublime Porte promet de protéger constamment la religion chrétienne et ses églises; et aussi elle permet aux ministres de la cour impériale de Russie de faire dans toutes les occasions des représentations tant en faveur de la nouvelle église à Constantinople que pour ceux qui la desservent, promettant de les prendre en considération comme faites par une personne de confiance d'une puissance voisine et sincèrement amie. »

L'article 16 est relatif aux provinces moldo-valaques. L'empire russe restitue à la Porte toute la Bessarabie avec les villes d'Akerman, de Kilia, d'Ismail et la forteresse de Bender; la Turquie recouvre également les deux principautés de Moldavie et de Valachie aux conditions suivantes, qu'elle promet d'observer religieusement :

1° Elle accorde une amnistie générale et complète à tous les habitants des principautés qui se sont unis aux Russes contre les Turcs.

2° Elle autorise le libre exercice de la religion chrétienne; les orthodoxes auront le droit de construire de nouvelles églises et de rétablir les anciennes.

3° Elle restituera les terres injuste-

ment enlevées aux monastères et aux particuliers dans les environs d'Ibraïla, Khotin, Bender, etc.

4° Elle respectera les priviléges du clergé.

5° Les familles qui voudront émigrer pourront emporter leurs biens.

6° Les provinces roumaines ne payeront point les tributs arriérés.

7° Elles ne seront soumises à aucune contribution pour tout le temps de la guerre et pendant les deux années qui suivront l'échange du traité.

8° A l'expiration de ce terme la Porte promet d'user de toute l'humanité et de toute la générosité possible envers les principautés; elle ne leur imposera pas de tributs trop lourds; le tribut sera remis à des commissaires envoyés tous les cinq ans; il ne sera exigé aucune taxe arbitraire; les Roumains jouiront des mêmes avantages dont ils ont joui sous le règne de Mahomet IV, d'heureuse mémoire.

9° Les voïvodes de Moldavie et de Valachie auront chacun auprès de la Porte des chargés d'affaires chrétiens.

10° La Sublime Porte consent encore que, suivant les circonstances où se trouveront les deux principautés, les ministres de la cour impériale de Russie puissent parler en leur faveur; elle promet d'avoir égard à ces représentations, conformément à la considération amicale et aux égards que les puissances ont les unes pour les autres.

La Russie, on le voit, ne réclamait pas encore le protectorat des principautés roumaines; elle se contentait du droit d'intercéder en leur faveur, et ne prenait pas leurs priviléges sous sa garantie. Les Roumains apprirent bientôt à leurs dépens qu'ils n'avaient rien à attendre de l'alliance russe. Plus heureux que les Grecs, ils profitèrent de l'amnistie; mais ils ne recouvrèrent pas la liberté d'élection que le traité de Kaïnardji leur avait promise implicitement en leur garantissant tous les avantages dont ils jouissaient sous le règne de Mahomet IV (1648-1687). Les boyards de Valachie se réunirent pour nommer un prince indigène. Deux candidats étaient sur les rangs. L'assemblée, avant de faire un choix, demanda l'avis de Romanzoff. Le général russe fit une réponse équivoque et leur conseilla de s'adresser à la Porte. Les boyards élurent un des leurs; mais ils trouvèrent à peine deux députés pour aller à Constantinople solliciter l'aveu du sultan. De son côté, la Turquie, autorisée par l'usage, et non par le droit, confia le gouvernement de la principauté au Phanariote Alexandre Hypsilantis (28 septembre 1774). Lorsque la députation se présenta pour réclamer la confirmation du prince indigène choisi par les boyards et la réforme des abus dont la Valachie souffrait depuis trop longtemps, le colonel russe Péterson, chargé d'affaires de la Russie, engagea les envoyés à se désister de leurs demandes et à reconnaître le Phanariote désigné et investi par le Sultan. Selon l'expression d'un partisan autrefois très-déclaré du protectorat moscovite, « tout l'avantage que la Valachie retira du traité de Kaïnardji se réduisit au droit qu'obtint la Russie *d'intercéder* entre la Porte et les deux Principautés. » Le colonel Péterson ne se hâta point de mettre ce droit à profit.

Alexandre Hypsilantis. Firman de 1754.— Hypsilantis, en arrivant à Bucarest, publia un firman impérial, qui fut accueilli avec beaucoup de joie par les Valaques. En voici les articles principaux :

« Les raïas de Valachie et de Moldavie payeront désormais, proportionnellement à leurs facultés, leur capitation; mais, quant aux comptes du passé, on ne pourra exiger d'eux ni argent ni quoi que ce soit.

« S'il s'élève quelque différend soit entre un musulman et un raïa, soit entre deux raïas, l'hospodar de Valachie, consultant les lois de l'équité, écoutera les parties adverses et rendra justice à qui de droit; dans les procès survenus entre un musulman et un raïa, l'intervention du *divan kiatibi* (secrétaire du divan) qui est auprès du prince et celle d'autres musulmans devenant nécessaires, ceux-ci chercheront à mettre les parties d'accord et à apaiser le différend. Si la médiation, les conciliateurs et les instances des musulmans ont été infructueuses; s'il est démontré que ces prétentions injustes ont pour motif la pure animosité et pour unique but celui de tourmenter et de léser les pauvres raïas, et si la décision sur les lieux présente des

difficultés insurmontables, l'on ne permettra pas que ces malheureux soient tourmentés par de pareils procès, contraires aux lois et suscités par la mauvaise foi; mais l'affaire sera portée devant le cadi de Giurgevo, qui l'examinera et la décidera d'après la loi et la justice. Les cadis de Giurgevo, de leur côté, en prononçant sur les causes qui leur seront ainsi soumises, auront scrupuleusement égard au bon droit, ne se permettront rien qui puisse porter la moindre atteinte à la pureté des lois et se garderont bien d'accabler de faibles raïas.

« On ne pourra exiger des raïas de Valachie qu'ils comparaissent devant un autre tribunal que celui de Giurgevo.

« Le témoignage des chrétiens contre les musulmans est recevable en justice quand il s'agit de testament et de constatation de naissance, mais non en matière de commerce.

« Tout soldat turc qui commettra quelque délit dans l'intérieur de la Valachie sera conduit à la frontière et puni par les officiers qui y commandent.

« Il est expressément défendu à tout habitant des frontières autre que les négociants, dont le nombre est déterminé, d'entrer en Valachie; et ces négociants même devront prendre des permis de leurs gouverneurs, les montrer au prince de Valachie ou à son ministre, dont ils recevront une autre permission, et dans les endroits où ils iront ils ne pourront ni posséder de maison ou autre domicile, ni labourer ou ensemencer les terres, ni tourmenter les raïas, ni se faire donner le *selam aktcheci* (prix du salut).

« Pour que les Valaques trouvent plus d'avantages et de facilités dans le transport des marchandises qui leur appartiennent, soit de leur pays dans un autre, soit d'un autre pays dans le leur, il leur est permis de renouveler et entretenir les Échelles d'Orassu et de Folondj.

« Les vizirs et beyler-beys, en se rendant à leurs gouvernements ou à leur retour, ne doivent pas quitter le droit chemin pour entrer en Valachie, ni opprimer les pauvres en prenant aux raïas, sans les payer, des fournitures, des vivres et des chevaux de poste.

« Les courriers expédiés pour des affaires importantes ne feront pas de détours pour traverser la Valachie; ceux qui seront envoyés dans la principauté ne demanderont pas plus de chevaux que ne leur en accordent leurs ordres de poste.

« Les raïas de Valachie, que leurs affaires et leur commerce conduiront dans des villes, bourgs et marchés des rives du Danube n'y seront point soumis à la capitation.

« Comme il est indispensable, pour les pensions alimentaires à la charge du domaine et pour la nourriture des habitants de Constantinople, de tirer des moutons de l'intérieur de l'empire ottoman, il est défendu aux raïas de Valachie de cacher ceux qu'ils auraient à vendre. Ils devront les donner au prix courant aux marchands et aux pâtres chargés de les conduire.

« La Roumanie est le grenier de Constantinople, et la traite de tous les grains nécessaires à cette capitale doit s'opérer exclusivement dans les deux provinces de Valachie et de Moldavie. Aussi, quoique leur redevance en semblables denrées ait été antérieurement supprimée pour adoucir la situation des raïas de Valachie, cependant ces derniers ne restent pas moins tenus à transporter aux Échelles tous les grains et autres denrées qu'ils auront récoltés, à les vendre au prix courant aux capitaines des bâtiments du *kapan* (greniers publics) et à ne point les donner ailleurs. La suppression de la redevance, qui doit être ainsi compensée d'une autre manière, ne doit donc porter les habitants ni à renoncer à la culture de leurs terres, ni à cacher les blés qui se trouvent en leurs mains, ni à les entasser avec des vues d'accaparement. Les raïas valaques trouveront leur propre avantage à la vente de leurs denrées, et les habitants de Constantinople seront à l'abri de la disette.

« Les bois nécessaires pour la construction des châteaux de Roumélie seront coupés, comme par le passé, en Valachie et en Moldavie. Il en sera de même du transport, les frais de coupe et de charroi seront payés et acquittés en entier, d'après les quittances délivrées par les intendants des constructions, sur les fonds de la recette des capitations de Valachie et de Mol-

davie, dont les hospodars sont chargés.»

Alexandre Hypsilantis était un honnête homme. Il entreprit de sages réformes, et pendant sept années la Valachie respira sous son autorité bienfaisante. Il éloigna les Turcs et releva les Roumains de leur abaissement. Il protégea l'agriculture et le commerce, réorganisa les postes, embellit Bucarest, fonda de nombreuses écoles et des hôpitaux, construisit des aqueducs et des fontaines, établit la caisse des grâces pour les veuves et les enfants des pauvres employés, fit, en un mot, un utile emploi des deniers publics, et diminua les impositions payées par le peuple. Ses revenus montaient, en 1782, à 3,350,000 piastres; les dépenses de la principauté étaient annuellement de 750,000 piastres, le tribut et les présents envoyés à Constantinople s'élevaient à 1,600,000 piastres : le voïvode retirait donc de son gouvernement un bénéfice annuel d'un million.

Pendant ce temps, Grégoire Ghica administrait la principauté de Moldavie. Émule d'Hypsilantis, il s'occupa lui aussi d'améliorer le sort de ses sujets, et se fit pardonner son origine. Il établit des fabriques de draps à Piperig et à Nou-Philippesci, près d'Iassi, accueillit une colonie d'horlogers allemands, qu'il autorisa à se construire un temple, et rouvrit le collége Basilien. Tous les travaux qu'il exécuta ne l'empêchèrent point d'acquérir d'énormes richesses. Il étalait un luxe royal. Invité un jour par le feld-maréchal Romanzoff à faire avec lui un tour de promenade à pied par les rues de la ville : « Y pensez-vous, s'écria-t-il? et que diraient mes sujets s'ils voyaient leur souverain aller à pied? » Mais, s'il faisait ses affaires, il faisait aussi celles du pays. Comme Hypsilantis, il a laissé un nom cher aux Roumains. C'est qu'en effet il montra comme lui du dévouement à sa patrie adoptive, et ce dévouement lui coûta la vie.

Cession de la Bukovine. Nouveaux progrès de la Russie. Traités d'Iassi et de Bucarest. — L'Autriche convoitait la Bukovine : par trois conventions successives (7 mai 1775, 12 mai 1776, 25 février 1777), Marie-Thérèse se fit céder cette province ; elle acquit deux cent cinquante-trois villes ou villages, et entre autres Czernovitz, Seret et Suciava, ancienne capitale de la Moldavie. Grégoire Ghica protesta hautement contre cette spoliation et dénia au sultan le droit d'aliéner les terres de ses vassaux. Ses plaintes irritèrent le divan. Un capidji-bachi, envoyé à Iassi avec ordre de l'amener mort ou vif, l'attira dans un guet-apens, et lui fit trancher la tête par des janissaires (1777). Son beau-frère Constantin Mourousi lui succéda. En Valachie, le Ragusain Nicolas Caradja remplaça Hypsilantis (1778).

A peine nommé, cet autre chef d'une nouvelle dynastie fiscale se voit assiégé dans sa maison du Phanar par tout ce que Constantinople a d'usuriers, de regrattiers, de marchands des rues, Grecs, Turcs, Arméniens et Juifs. « Son Illustre Grandeur a-t-elle besoin des économies de son esclave? dit le juif ; elles sont à lui, et son esclave ne lui demande que le fermage du tabac ou du ramonage. » — « Notre Très-haut Seigneur, dit le regrattier, voudra bien accepter de son humble compatriote, son indigne serviteur, ces limons et ces olives de Smyrne, ce caviar de Thessalie, et ces savons de Stamboul. » — « J'ai des châles magnifiques qui ceindraient à merveille la taille et la tête de mon gracieux maître, dit un jeune Arménien. » « Caradja efendum, dit en fronçant le sourcil un Turc honteux de courtiser un ghiaour, j'ai du tabac d'Andrinople, des jasmins de Perse, des bouquins d'ambre, tels que tu les pouvais rêver à dix-huit ans ; je veux être ton fournisseur et je te traiterai en frère. » Caradja accepte tout, argent des Juifs, offrandes des regrattiers, châles de l'Arménien, pipes et tabac de l'Osmanli, compose de ces gens son cortége, distribue leurs cadeaux à ses protecteurs, et, comme il ne lui reste rien pour son voyage, écrit à Bucarest de lui envoyer le montant de la capitation de l'année courante, en reçoit la moitié et se met en route (1) ».

A Caradja succéda Michel Soutzo (1783). Sous son règne, la Roumanie obtint de la Porte quelques nouvelles concessions. En 1779, par l'article 7 de la convention explicative du traité

(1) *La Romanie*, t. II, p. 246.

de Kaïnardji, la Turquie avait renouvelé ses engagements envers les deux principautés. De son côté, la cour de Russie avait promis de n'employer le droit d'intercession réservé à son ministre que pour la conservation inviolable des conditions stipulées par l'article 16 du traité. En 1781, une nouvelle convention donna à la Russie le droit d'envoyer à Iassi et à Bucarest des consuls généraux censeurs de la conduite des princes. La Porte ne se soumit pas sans résistance à cette exigence de Catherine II; elle craignait avec raison que la résidence des consuls russes dans la Roumanie ne donnât lieu à des intrigues et à des factions; mais, d'après les conseils de la France, elle céda pour éviter le péril d'une lutte inégale. Les consuls de Bucarest et d'Iassi reçurent un *taïn* (1) proportionné à leur rang. Ce taïn était payé en *scutelnici*, c'est-à-dire en hommes de divers états, bouchers, boulangers, porteurs d'eau, tapissiers, carrossiers, etc., qui devaient fournir aux agents russes la viande, le pain, les meubles, etc., ou en *poslusnici*, c'est-à-dire en paysans qui approvisionnaient le consulat de grains, de foins, de volaille et de beurre. Derrière le consul marchaient douze janissaires armés; devant sa voiture couraient la nuit deux porte-torches à cheval. Ces prétendus censeurs des princes n'empêchèrent pas les exactions de Mourousi en Moldavie; mais, en 1783, le chargé d'affaires russe à Constantinople se fit délivrer un *sened*, qui améliorait la condition des principautés. Aux clauses stipulées dans le traité de Kaïnardji en faveur des provinces roumaines la Porte ajouta les articles suivants:

« I. Le tribut est fixé pour la Valachie à . . . . piastres, 309,500
Pour la Moldavie à 167,944
Total, 477,444

« Le montant de ces contributions sera livré en espèces à Constantinople à la fin de chaque année, et le payement n'en pourra être fait par assignation.

« II. L'on percevra, sur la Valachie :
Pour donation aux baïrams (1), en argent ou effets. 90,000
Pour donation de l'Étrier. . . 40,000
Total pour la Valachie 130,000
Sur la Moldavie :
Pour donations aux baïrams, en argent ou effets 90,000
Pour donation de l'Étrier. . . 25,000
Total pour la Moldavie, 115,000
Total pour les deux provinces, 245,000.

« III. L'on ne prendra rien aux princes pour les continuer dans leurs places; et, à moins qu'ils n'aient commis un délit bien constaté, ils ne pourront être déposés.

« IV. L'on ne pourra demander, en revenus et présents d'usage, aux princes nouvellement en place un seul para de plus que par le passé; on ne pourra non plus prendre ces revenus ou présents sur les raïas). Ils seront fournis sur ce qui revient d'ordinaire aux princes en droits sur les salines, les fermes à bail annuel, les douanes et sur les profits d'autres droits semblables. »

Cet acte semblait présager un long règne à Michel Soutzo. Trois années cependant ne s'étaient pas écoulées que déjà ce prince était déposé par la Porte sans qu'il eût mérité sa disgrâce par aucun délit, sans que la Russie intercédât en sa faveur et songeât à rappeler le sultan au respect de la parole jurée. Soutzo fut renversé par les intrigues de Nicolas Mavroyeni, drogman de la marine.

En 1787, la Turquie répondit aux usurpations et aux menaces de Catherine par une déclaration de guerre, que la cour de Saint-Pétersbourg reçut avec joie. Dans tout l'empire russe le nom ottoman était voué à la haine ou au ridicule. Tous les arts célébraient la destruction de l'islamisme; l'imprimerie enfantait mille projets de partage; la gravure représentait Catherine relevant les ruines de la Grèce et foulant aux pieds l'étendard du prophète. On nommait hautement le jeune prince destiné à monter sur le trône de Constantin. Il était question d'ériger en royaume les provinces de Valachie et de Moldavie ou la Crimée, et d'en mettre la cou-

(1) Fourniture de vivres suivant l'usage turc. Voy. plus bas, p. 130.

(1) Voy. plus bas, p. 114.

ronne sur la tête de Potemkin; et toute cette cour, ivre d'orgueil et d'ambition, se croyait déjà transportée des bords glacés de la Néva sur les rivages magnifiques du Bosphore (1).

La Turquie subit pendant cette guerre des échecs multipliés. Mavroyeni n'en resta pas moins fidèle à la cause du sultan. Il appela les boyards aux armes; mais sa voix ne fut pas entendue. « Boyards, leur dit-il, voici l'ennemi; si vous êtes las de vous laisser envahir, aux armes et à cheval! » Les nobles valaques s'excusèrent. Le voïvode, pour leur témoigner son mépris, fit venir devant eux son cheval de parade, le revêtit d'un caftan brodé d'or, le déclara boyard et lui donna le titre de grand-officier. Cet affront ne réveilla point leur courage.

Joseph II ayant déclaré son alliance avec Catherine, les Autrichiens menacèrent la Valachie pendant que les Russes entraient en Moldavie. Pour combattre les Impériaux, Mavroyéni leva une armée de Bulgares et d'Albanais; il remporta quelques avantages; mais, faute d'argent pour solder ses troupes, il fut contraint de se retirer en Bulgarie et de confier la défense de la principauté à son lieutenant Démétrius Tyrnavite. Après son départ, les Autrichiens entrèrent à Bucarest, et le prince de Saxe-Cobourg y établit un gouvernement provisoire, composé des principaux boyards (1789). Vainement Mavroyéni revint avec une armée de Bulgares et de Serbes; il fut battu à Kalafat et forcé de repasser le Danube (1790). Les Impériaux occupèrent toute la Valachie; les Russes, maîtres de la Moldavie, s'emparèrent d'Ismaïl et s'avancèrent vers les Balkans. Constantinople croyait déjà les voir à ses portes. Heureusement l'Angleterre et la Prusse intervinrent enfin pour arrêter leur marche. L'Autriche elle-même, effrayée de l'ambition de ses alliés, conclut la paix à Siatow (4 août 1791); et la Russie céda au vœu de l'Europe en signant le traité d'Iassi le 9 janvier 1792. L'Autriche fut confirmée dans la possession de la Bukovine, et restitua la Valachie; mais Nicolas Mavroyéni n'était plus : en récompense de ses services, il avait reçu du grand vizir un arrêt de mort. La Russie conserva la Crimée, l'île de Taman, une partie du Kouban et de la Bessarabie, la ville d'Oczakow et les pays enclavés entre le Bog et le Dniester; ce dernier fleuve devint la limite de deux empires. La Moldavie fut restituée à la Porte, sans que la Russie stipulât en sa faveur aucune condition particulière autre que celles déjà stipulées dans le traité de Kaïnardji et dans la convention explicative. Si les Roumains avaient d'abord montré quelque sympathie pour les Autrichiens et pour les Russes, ils durent voir sans regret le départ de ces prétendus protecteurs, qui avaient achevé la ruine des principautés et n'avaient rien fait pour les affranchir. Loin de rendre aux Moldo-Valaques leur indépendance nationale, la paix d'Iassi ne les délivra pas même du gouvernement des Phanariotes et ne leur rendit point le droit de se choisir des chefs indigènes; ils restèrent sujets de la Porte, dont ils n'auraient dû être que les vassaux.

Depuis le traité d'Iassi la Russie n'avait plus besoin de faire à la Porte une guerre ouverte. Elle dominait aussi tranquillement à Constantinople que si elle en eût déjà fait la conquête. Le droit fatal de protection qu'elle s'attribuait sur les habitants grecs des provinces ottomanes avait pris, par les intrigues et l'audace de ses agents, une extension illimitée. Dès l'origine le cabinet de Pétersbourg avait apprécié l'importance de cette stipulation. Un article du traité de 1792 portait que le sultan payerait à la Russie les frais de la guerre et indemniserait en outre les sujets russes des pertes et dommages qu'ils auraient éprouvés par l'arrestation ou confiscation de leurs biens, navires ou marchandises. Cependant le comte Redbrosko, président du conseil des plénipotentiaires, s'étant présenté en pleine assemblée à l'échange des ratifications, déclara, au nom et de la part de sa souveraine, que Sa Majesté Impériale, pour donner une preuve manifeste de son désintéressement et de la générosité de ses sentiments à l'égard de la Sublime Porte, renonçait au payement stipulé des frais de la guerre. Mais

(1) *Progrès de la puissance russe*, p. 280.

en même temps le ministre russe à Constantinople et les consuls en Valachie, en Grèce, en Morée, à Smyrne et dans toutes les Échelles avaient eu ordre d'exiger avec instance et exigeaient en effet la restitution des biens confisqués et les indemnités des frais et dommages qu'il plaisait aux protégés de la Russie de réclamer.

Les derniers traités de commerce et d'alliance conclus entre la Porte et la Russie avaient ouvert en tout temps le Bosphore aux vaisseaux russes; ce n'était pas sans raison que le prince Repnin, pendant son ambassade à Constantinople, menaçait hautement le reis-efendi de faire arriver dans trois mois les Russes à la portée du sérail; leur pavillon, flottant jusque sous le kiosque du Grand Seigneur, appelait sous la protection russe tous les chrétiens disposés à changer de maîtres. « Depuis cette alliance funeste, l'esprit et la marche des agents russes en Turquie, à commencer de l'ambassadeur résident à Constantinople jusqu'au dernier vice-consul dans la plus petite île de l'Archipel, ont été uniformes et invariables; sauf le plus ou moins de rigueur ou de modération, de politesse ou de grossièreté, ce qui tient au caractère personnel des individus, ils ont tous eu pour objet unique d'humilier la Porte Ottomane aux yeux de ses propres sujets dans toutes les circonstances, de les détacher de son empire et de les unir à la puissance russe par les liens de l'intérêt et de la sécurité. Dans ce principe, les protégés russes ne devaient jamais céder aux Turcs, et leurs prétentions, souvent injustes et capricieuses, étaient toujours efficacement soutenues par le ministre russe et même par la cour de Saint-Pétersbourg, si le cas l'exigeait. Le procédé le plus révoltant d'un agent de la Russie n'était jamais désavoué. On a vu le vice-consul en Valachie vouloir faire ôter publiquement l'habit du cocher du premier secrétaire de la principauté, parce qu'il ressemblait, disait-il, à l'uniforme russe; et cette ridicule prétention est devenue une affaire d'État dans laquelle la Porte a décidé en faveur du vice-consul de Russie, en accablant le prince des plus durs reproches. On a vu le consul général en Moldavie faire arrêter un Français par ses agents dans les rues d'Iassi, et non-seulement refuser de le rendre aux réclamations les plus pressantes du prince, mais faire conduire sous escorte russe, aux frais de la principauté, ce prisonnier fait en pleine paix dans les États d'une puissance amie. Des humiliations et des vexations de ce genre tendaient à dégrader bientôt la dignité de la Porte Ottomane, et fondaient dans la capitale même une autorité étrangère. Tous les jours les agents russes, pour rendre l'influence de leur cour plus active et plus féconde, multipliaient ces patentes qui accordaient non-seulement aux Grecs, mais à tout sujet natif de la Turquie qui les leur demandait une protection spéciale et illimitée (1). Les priviléges dont jouissaient ces protégés dans leur pays natal, sons les yeux de leur souverain, aux dépens du reste de leurs compatriotes, excitaient les musulmans même à se mettre sous la dépendance de la Russie; de sorte que, sans la crainte d'une révolution subite ou sans les considérations qui retenaient les Turcs à leur famille, à leur religion, à leur patrie, la Turquie d'Europe n'aurait bientôt été peuplée que de sujets de la Russie. Ainsi la Turquie, cernée de toutes parts au dehors par des armées, occupée au dedans par des proconsuls moscovites, était réellement dans la situation où la Pologne s'était trouvée quelques années auparavant. C'était aussi en vertu d'un pacte d'alliance; c'était même après avoir subi la protection et sur la foi des mêmes traités que la Pologne avait été envahie; le même sort attendait la Porte Ottomane. Mais les puissances voisines ne pouvaient plus se flatter d'avoir part à la spoliation; l'Autriche et la Prusse, entraînées dans des guerres contraires à leur intérêt, n'étaient en mesure ni d'empêcher ce nouvel attentat ni d'en partager le fruit (2). »

C'était surtout dans les provinces roumaines que la Russie posait les fondements de sa domination à venir. Écoutons le témoignage de l'Anglais Eton, partisan passionné de Catherine : « Tant

(1) Ces patentes étaient appelées *bérats* ou *barats*. Voy. *Lettres sur la Turquie*, t. I, p. 398.

(2) *De la Politique et des progrès de la puissance russe*; Paris, 1807, p. 10.

que la Moldavie, dit-il, a été occupée par les Russes, le prince Potemkin en traita les habitants avec une douceur infinie et les exempta de toute espèce d'impôts; de sorte que ce ne fut qu'avec bien de la répugnance qu'ils retournèrent sous l'autorité des Turcs. C'est pour eux une bien légère source de consolation que d'être gouvernés par des princes de leur religion; car la position des voïvodes, si ce n'est leur inclination, les rend aussi avides que les Turcs eux-mêmes. Le mépris, les humiliations auxquels les Moldaves de tous les rangs sont journellement exposés de la part des Turcs ne peuvent que paraître insupportables à une race d'hommes naturellement fiers et qui n'aspirent qu'à la liberté et l'indépendance. Les boyards se soumettent surtout avec beaucoup de peine à ces vexations, parce que les Russes les traitent sur le pied d'égalité et leur accordent beaucoup de considération; lorsqu'ils émigrent, ils sont même admis en Russie dans les emplois civils et militaires (1). » Ce témoignage n'est pas entièrement d'accord avec celui de Thornton. Parlant du protectorat russe sur les principautés roumaines : « Il faut avouer, dit ce dernier écrivain, qu'un tel état de choses n'a contribué à l'avantage ni des princes ni du peuple. La Porte est insultée par les limites ostensibles posées à son autorité souveraine; mais elle n'est pas restreinte dans les moyens d'opprimer les habitants. C'est en vain qu'on attendrait un bienfait de la médiation d'une puissance étrangère entre un prince et ses sujets, et l'on peut douter s'il est jamais entré dans les vues du cabinet russe d'améliorer la condition des habitants de la Moldavie et de la Valachie; car il n'y a pas d'exemple que les consuls russes aient fait usage de leur influence pour alléger les souffrances du peuple, s'opposer et mettre un frein à la tyrannie des Phanariotes, ou former quelque plan pour le bien-être permanent des infortunés Moldo-Valaques (2.) »

(1) W. Eton, *Tableau de l'Empire Ottoman*, II, p. 23.
(2) Thornton, *État actuel de la Turquie*, t. II, p. 516.

Pendant quelque temps l'influence de la France contrebalança en Valachie celle de la Russie. La Convention établit à Bucarest un consul général, Émile Gaudin. Un bérat du sultan enjoignit aux hospodars d'accueillir avec respect le représentant de la république et de lui garder, aux termes de nos capitulations (1), la prééminence sur tout autre consul. Le voïvode Alexandre Mourousi, imbu des idées françaises, opéra quelques réformes; il établit une imprimerie, une manufacture de draps, et régularisa les postes. Mais en 1796 il fut remplacé par une créature russe, Alexandre Hypsilantis. Les voïvodes se succédaient comme de simples commis, révocables à volonté. Ces changements continuels avaient deux causes, la politique et le besoin d'argent. La Turquie était obligée de céder alternativement à la Russie et à la France et de se procurer de l'argent par tous les moyens pour réparer les pertes de son trésor.

C'est alors que fut établi l'impôt du *cazan*. Depuis un quart de siècle la culture du prunier avait fait de grands progrès. Ses fruits servaient à composer une liqueur fermentée (*raki*) dont on faisait un commerce considérable à l'intérieur ainsi qu'en Hongrie et en Russie. Cette branche de commerce fut frappée d'un impôt, qui reçut le nom de l'instrument employé à la distillation. Le mot *cazan* désignant à la fois l'alambic et le chaudron, la taxe atteignit un grand nombre de paysans qui ne possédaient pas un prunier et ne distillaient pas une goutte de liqueur, mais qui avaient dans leur cuisine plus d'une marmite. Le *cazanit* fut le prétexte des plus horribles exactions.

La Moldavie et la Valachie respirèrent un moment sous l'administration d'Alexandre Mourousi et de Constantin Hypsilantis, nommés en 1802. Par le khatti-chérif (2) d'installation que ces princes apportèrent à leurs sujets la Porte « fixa à sept années la durée de l'hospodarat; renouvela sa promesse de prendre en considération les représentations qui lui seraient faites par la cour de Russie; reconnut à cette puissance un droit de

(1) Art. 18 des Capitulations.
(2) Voy. plus bas, p. 130, l'explication du mot *khatti-chérif*.

surveillance sur l'intégrité des priviléges garantis aux principautés; autorisa la répression des abus et le châtiment des concussionnaires; ordonna la répartition proportionelle des impôts; concéda aux boyards le soin des écoles, des chemins et des hôpitaux, comme aussi celui d'aviser, conjointement avec le voïvode, à l'organisation et à l'entretien d'un corps des troupes, etc. »

Le siége archiépiscopal de Moldavie devint vacant; deux candidats se présentèrent : l'un était Grec, l'autre Roumain. Celui-ci fut nommé par l'influence de la Russie. Il rétablit l'ordre et la discipline dans le clergé, et fonda une école roumaine où les Moldaves purent étudier la langue nationale (1804). La Russie, pour attacher à sa cause les habitants des principautés, commençait à se séparer des Phanariotes.

La victoire d'Austerlitz (1805) rendit à la France son ancienne influence auprès de la Porte Ottomane. Au mois d'août 1806, le général Sébastiani arriva en qualité d'embassadeur à Constantinople. Il tâcha d'entraîner le sultan Sélim dans une guerre contre la Russie. Son premier soin fut de faire destituer Hypsilantis et Mourousi et de les remplacer par Alexandre Soutzo et Charles Callimachi. Aussitôt le czar Alexandre envoya une armée en Bessarabie, et fit occuper les places de Bender et de Khotin. Dans le même temps les Français entraient en Pologne. Sélim, encouragé par les victoires de Napoléon, déclara la guerre à la Russie.

L'Angleterre intervint alors en faveur de son allié. L'escadre du vice-amiral Dukworth menaça les Dardanelles; et l'ambassadeur Arbuthnot somma le sultan de chasser Sébastiani, de s'allier contre la France avec l'Angleterre et la Russie, de remettre immédiatement aux mains des Anglais les forts et les batteries des Dardanelles, ainsi que la flotte ottomane, et de céder à la Russie les principautés de Moldavie et de Valachie. Sélim rejeta ces propositions; mais il négligea de mettre sa capitale en état de défense. Le 20 février 1807, l'amiral anglais traversa les Dardanelles et s'avança vers Constantinople. Le divan, effrayé, décida le sultan à renvoyer Sébastiani; mais l'ambassadeur français refusa de partir. « L'empereur, dit-il, ne voudra pas, par une indigne faiblesse, descendre du haut rang où ses ancêtres l'ont placé. Vos remparts ne sont pas armés; mais vous avez du fer, des munitions, des vivres, des bras; ajoutez-y du courage, et vous triompherez de vos ennemis. » Sélim donna l'ordre de repousser l'attaque des Anglais. Sébastiani fit élever comme par enchantement de puissantes fortifications; et la flotte anglaise, désespérant de vaincre cette résistance inattendue, battit en retraite.

Cependant les Russes avaient occupé la Moldavie et la Valachie. Maîtres de Routchouk, ils marchaient sur Choumla. Pour les repousser, le sultan ordonna une levée extraordinaire, et les rejeta au delà du Danube; mais la révolte éclata parmi les troupes ottomanes que Sélim avait entrepris d'assujettir à la discipline européenne; et ce prince réformateur fut déposé au mois de mai 1807, après dix-huit ans de règne employés à faire entrer la Turquie dans la voie de la civilisation. Les Russes profitèrent de la révolution faite par les janissaires. Si les pachas avaient envoyé les contingents qu'ils devaient fournir, les envahisseurs auraient été forcés d'abandonner les principautés. Mais l'anarchie paralysa toutes les opérations de l'armée turque. Le général Michelson, qui se préparait à repasser le Pruth, fit occuper Bucarest par un corps de six mille hommes. La Moldavie et la Valachie restèrent sous l'autorité de commissaires russes.

La paix de Tilsitt, signée le 7 juillet 1807, ne changea rien à leur condition. Par un article du traité rendu public, le czar Alexandre s'engageait à retirer ses troupes des principautés roumaines et à accepter la médiation de l'empereur des Français, à l'effet de négocier une paix définitive entre la Russie et la Porte Ottomane. Mais une clause secrète portait que, « si la Porte n'acceptait pas la médiation de la France, ou si les négociations ne conduisaient pas à un résultat satisfaisant, la France ferait cause commune avec la Russie contre la Porte, et les deux hautes puissances contractantes s'entendraient pour soustraire toutes les provinces de l'empire ottoman en Europe, la ville de Constantinople et la Roumélie exceptées, au joug et aux vexations des Turcs. » Aux conférences d'Er-

furth (12 octobre 1808), Napoléon renouvela ses concessions, et reconnut la Finlande, la Moldavie et la Valachie comme faisant partie de l'empire russe (1). C'est à ce prix qu'il achetait l'alliance d'Alexandre contre l'Angleterre et la reconnaissance de son frère Joseph comme roi d'Espagne! Il sacrifiait à un intérêt de famille la Suède, la Pologne, la Turquie et la nationalité roumaine. On sait quel profit il retira de ces trahisons maladroites, et combien de temps dura l'amitié de la Russie et de la France.

Une nouvelle révolution amena au pouvoir le sultan Mahmoud (1808). Celui-ci, d'après les conseils de M. de Sturmer, internonce d'Autriche, entama des négociations secrètes avec M. Adair, envoyé anglais; et malgré l'opposition des ambassadeurs de Napoléon et d'Alexandre il signa la paix avec la Grande-Bretagne (5 janvier 1809).

Un armistice avait été conclu entre la Russie et la Porte (24 août 1807); les plénipotentiaires des deux puissances se réunirent à Iassi pour discuter les conditions d'une paix définitive; mais les conférences n'eurent point de résultat, et les hostilités recommencèrent. Les Russes, favorisés par l'insurrection de Czerni-Georges en Serbie, prirent la forteresse de Hobotsa et battirent les Turcs devant Ibraïla. Bagration passa le Danube, remporta une victoire près de Silistrie et s'empara de Rassova et d'Ismaïl; il prit ses quartiers d'hiver en Moldavie et en Valachie. Ces provinces étaient réduites aux dernières extrémités. On ne comptait plus que cent vingt mille familles contribuables en Valachie, et en Moldavie soixante-quinze mille. Plus d'un million de Roumains avaient émigré pour fuir les exactions des Russes et des Phanariotes.

Les revers subis par les Turcs dans la campagne de 1810 disposèrent Mahmoud à renouveler les négociations; mais les plénipotentiaires ne purent se mettre d'accord. Kutusoff passa le Danube et prit Silistrie; Ismaïl pacha, de son côté, envahit la petite Valachie; il fut repoussé par le général Sass. Le grand vizir sollicita une suspension d'armes, et les conférences furent ouvertes de nouveau, d'abord à Giurgevo, puis à Bucarest. Cependant Mahmoud ne voulait point d'une paix honteuse. Jugeant les propositions russes tout à fait inadmissibles, il fit un effort désespéré, et mit sur pied toutes les forces de l'empire. Son énergie décida les Russes à se montrer plus conciliants. Alexandre, près de rompre avec la France, avait besoin de toutes ses troupes; il donne l'ordre à ses plénipotentiaires de hâter la fin de la guerre sur les rives du Danube. La paix fut signée à Bucarest le 28 mai 1812, et presque aussitôt les Russes, rappelés au cœur de leur empire par l'invasion de l'armée française, évacuèrent les principautés, où depuis 1807 ils vivaient en maîtres.

Le traité de Bucarest porta du Dniester au Pruth la limite des deux empires. Les petites îles du Danube, d'Ismaïl à Kilia, furent données aux Russes; mais elles devaient rester désertes, et désormais il ne devait y être construit aucune fortification quelconque. Les bâtiments marchands des deux puissances purent désormais entrer dans l'embouchure du Danube, en sortir et naviguer sur toute l'étendue du fleuve; mais les vaisseaux de guerre russes n'eurent le droit de remonter le Danube que jusqu'à son confluent avec le Pruth.

La Russie rendit à la Porte la partie de la Moldavie située sur la rive droite du Pruth, ainsi que la grande et la petite Valachie, avec ses forteresses, villes, bourgs, etc. Les traités et les conventions relatifs aux priviléges de la Moldavie et de la Valachie furent confirmés. La Porte promit de ne pas exiger d'indemnité pour les revenus qu'elle avait perdus, de ne lever aucun impôt pour toute la durée de la guerre, et d'exempter les Roumains de toute imposition pendant deux années.

Ainsi la Moldavie perdit à ce traité la moitié d'elle-même, la Bessarabie; les Roumains de Bender, incorporés à l'empire russe, furent dépouillés de leur nationalité, et l'affaiblissement de la Turquie, au lieu de servir à l'émancipation des Moldo-Valaques, n'eut d'autre effet que de diminuer les ressources des principautés et d'enlever à la patrie roumaine une partie de ses enfants.

(1) Note du ministre des relations extérieures à M. le comte de Romanzoff (25 avril 1812).

CHAPITRE X.

LES DERNIERS PHANARIOTES.

§ I.

Jean Caradja, Charles Callimachi, Alexandre et Michel Soutzo.

CONSÉQUENCES DE LA PAIX DE BUCAREST. — La paix de Bucarest ne constituait pas seulement une atteinte grave portée à la puissance et à l'indépendance de l'empire ottoman; elle était une violation flagrante de tous les principes du droit des gens. En cédant à la Russie une portion du territoire moldave, la Porte livrait ce qui ne lui appartenait pas. Rien n'était changé dans le droit politique depuis l'époque du traité de Carlovitz, alors que, les envoyés du roi de Pologne élevant des prétentions sur plusieurs districts de la Moldavie, la Turquie leur répondait : « Les principautés n'ont pas été soumises par la force des armes; elles ont fait leur soumission volontairement, en vertu de capitulations qui obligent la Porte à protéger leur territoire ainsi que leurs libertés. »

La Russie était loin, au début des conférences, d'espérer un résultat aussi avantageux. En présence du danger qui la menaçait du côté de l'Occident, et après les événements d'une campagne douteuse, ce qui lui importait le plus, c'était moins de chercher un agrandissement de territoire que d'avoir toutes ses forces disponibles pour la lutte qui allait s'engager. Aussi la demande de cession de la Bessarabie ne fut-elle mise en avant que pour la forme; et les plénipotentiaires russes avaient ordre de ne point insister sur cette condition si elle devait retarder la conclusion de la paix. Là donc où il se fût tenu pour satisfait du *statu quo ante bellum* Alexandre trouvait une conquête, et quelle conquête! Aussi s'empressa-t-il d'acquiescer aux conditions arrêtées par son plénipotentiaire; et la paix, signée à Bucarest le 28 mai, fut ratifiée par lui à Wilna le 23 juin, le lendemain du jour où Napoléon franchissait le Niémen à la tête de quatre cent mille hommes.

La ratification de la Porte avait précédé d'une semaine (15 juin). L'attitude menaçante des janissaires, les instances de ses ministres, les uns intimidés, les autres gagnés par l'or de la Russie et de l'Angleterre, triomphèrent des répugnances de Mahmoud. Il signa; mais en signant il refusa de s'unir à la Russie contre la France; et, si l'on songe qu'à cette époque Mahmoud devait avoir de sérieux motifs de se croire trahi par Napoléon (1), cette fidélité à une alliance qui pouvait à bon droit lui être suspecte doit lui être comptée pour quelque chose.

Mais il ne pardonna pas de même aux traîtres qui avaient préparé ou consommé le démembrement de l'empire; et le supplice de Mourousi commença l'expiation que devait couronner, quatorze ans plus tard, la sanglante journée de l'Etmeïdan (2).

FIN DE DÉMÉTRIUS MOUROUSI. — C'était lui en effet qui avait dirigé les négociations. Initié de bonne heure à tous les secrets de la politique russe (3), il connaissait, à n'en pouvoir douter, les instructions qui avaient été données aux plénipotentiaires du czar. Il savait que, s'il poussait le vizir à insister pour la restitution intégrale des principautés, elle serait consentie par Kutusoff et ses collègues, qui avaient ordre de hâter la conclusion de la paix et de souscrire à toute condition qui ne s'étendrait pas au delà de cette restitution. Mais Mourousi, comme tous les Phanariotes pourvus du grand-drogmanat, aspirait à

(1) On dit que ce qui hâta la détermination du grand vizir, aux conférences de Bucarest, fut une lettre inventée par le général Kutusoff, de concert avec Mourousi, lettre où Napoléon proposait à Alexandre le partage de l'empire ottoman.

(2) Place de Constantinople, où furent massacrés les janissaires.

(3) Démétrius Mourousi appartenait à cette famille hospodarale qui s'était montrée dans tous les temps dévouée aux intérêts de la Russie. En 1806, son père Alex. Mourousi, hospodar de Moldavie, avait été destitué sur la demande du général Sébastiani et remplacé par Ch. Callimachi, que l'on regardait comme plus favorable à la politique française. Cette destitution et celle d'Hypsilantis (Constantin) en Valachie avaient même servi de cause ou de prétexte à la guerre qui venait de finir.

gouverner l'une ou l'autre des deux principautés ; et il était bien aise de donner à la Russie un gage qu'il pût invoquer plus tard à l'appui de sa candidature. L'intrigue de Mourousi n'échappa point à l'esprit pénétrant de ses rivaux ; ils l'accusèrent de connivence avec la Russie, et le sultan, dont le ressentiment n'avait pas besoin d'être attisé, envoya l'ordre de sa mort.

Morousi n'avait pas été sans inquiétude d'abord sur l'accueil qui l'attendait à Constantinople, et un moment il eut l'idée de passer en Russie. Mais bientôt les protestations d'amitié de Ghalib pacha le rassurèrent, et toujours attiré par cette fatale perspective de l'hospodarat, qui faisait que les Phanariotes ne comptaient la mort pour rien, pourvu qu'ils possédassent pendant un jour ce faux-semblant de royauté, il se décida à revenir à Constantinople avec Ghalib pacha. Ils quittèrent ensemble Bucarest dans le mois de septembre et traversèrent le Danube à Routchouk. Mais à peine eurent-ils mis le pied sur l'autre rive que le pacha fit arrêter son compagnon et l'envoya sous escorte à Choumla, où le grand vizir se trouvait encore avec son armée. Lorsqu'il parut à l'entrée de la tente du *sadr'azam* (1), plusieurs tchaous (2) se jetèrent sur lui, et le tuèrent à coups de sabre : sa tête fut envoyée à Constantinople, où elle demeura trois jours, suivant l'usage, exposée à la porte du Séraï avec celle de son frère Panayoti, qui, pendant l'absence de Démétrius, avait rempli ses fonctions à la Porte. Il était soupçonné de complicité avec son frère (3).

(1) Titre officiel du grand vizir.

(2) C'étaient, sous l'ancienne administration ottomane, des espèces d'huissiers militaires attachés à la personne du grand vizir et des autres pachas. Voy. p. 98.

(3) Voyez Wilkinson, p. 110. Suivant une autre version, Mourousi, à son arrivée à Routchouk, invité à se rendre auprès du grand vizir pour assister à une conférence, aurait reçu de Ghalib pacha une garde d'honneur pour l'escorter jusqu'à Choumla ; et ce serait cette même garde qui aurait rempli l'office de bourreau au moment où il allait pénétrer dans le tente du grand vizir. Voyez Walsh, *Voyages en Turquie*, 1828, p. 215.

Nomination de Ch. Callimachi en Moldavie et de Janco Caradja en Valachie.—Deux semaines environ après ce tragique événement, le 3 octobre, jour fixé pour la restitution des deux principautés, Charles Callimachi et Janco (Jean) Caradja, qui avaient été nommés hospodars de Moldavie et de Valachie dans le courant d'août, prirent possession de leurs gouvernements respectifs. Cette nomination, œuvre du nouveau favori de Mahmoud, Khalet efendi, était dictée d'ailleurs par les circonstances. Au moment où les hostilités venaient d'éclater entre la France et la Russie, la Porte, désireuse de garder une stricte neutralité et ne voulant donner d'ombrage à aucune des deux puissances par le choix des nouveaux hospodars, résolut sagement de le fixer sur des individus qui ne fussent pas compromis par leurs antécédents politiques. Khalet avait été autrefois *kiatib* (secrétaire) du père de Callimachi alors que ce dernier gouvernait la Moldavie, et avait connu à la même époque Caradja, qui remplissait un office subalterne sous ce prince. Devenu tout-puissant sur l'esprit de son maître, Khalet les désigna l'un et l'autre au choix de Mahmond.

Codes Callimachi et Caradja. — Le règne des princes Callimachi et Caradja est surtout célèbre par la promulgation des codes qui portent leur nom. La Moldavie en était encore à la législation d'Alexandre le Bon et de Basile l'Albanais en matière civile. Quant au code pénal promulgué par ce dernier prince, il était tombé en désuétude, et toutes les sentences des tribunaux étaient rendues d'après le droit coutumier et quelques ordonnances publiées par les princes phanariotes de concert avec la majorité des boyards et du clergé (1). En Valachie, c'était pis encore. Les dispositions, d'ailleurs très-incomplètes, des anciens codes de Serban-Voda et d'Hypsilantis subsistaient bien encore en principe; mais la plupart étaient hors d'usage, et le caprice ou l'intérêt du juge était presque l'unique règle suivie dans les tribunaux.

(1) Voyez Colson, *Etat des principautés de Valachie et de Moldavie*, p. 200.

Les deux princes entreprirent en même temps de réformer ces abus, et confièrent à un comité spécial, dans chaque province, le soin de reviser entièrement l'ancienne législation d'après les nouveaux besoins du pays. Le but ne fut guère atteint. Le travail du comité moldave, imprimé en 1816, en grec, par ordre du prince Callimachi, lourde et sophistique compilation des lois du Bas-Empire, laissait subsister tous les anciens abus et ne renfermait aucun principe nouveau, indice d'un progrès dans les mœurs ou dans les idées. Il consacrait l'esclavage comme une chose existant dans les principautés depuis des siècles, bien qu'il le déclarât injuste et antinational. Son principal rédacteur était Jean Stourdza, qui parvint plus tard (1822) à la principauté.

Le code Caradja fut rédigé et publié à Constantinople en 1816 ou 1817. C'est un petit recueil de huit feuilles d'impression, précédé d'une belle introduction en vers grecs et divisé en six livres. « Autant, dit M. Colson, le code de Moldavie est diffus, autant celui de Valachie pèche par trop de concision. Rien de plus abrégé que les deux premiers livres qui traitent des Personnes et des Choses. Les livres III et IV, Des Conventions et des Donations, sont plus détaillés. Le livre V, qui traite des Peines, tiendrait moins d'une demi-feuille. Le livre VI est consacré aux Actions et à la Procédure; il a été modifié et augmenté par le Règlement. Cette législation, qui laisse la mesure des peines à la conscience des juges et qui n'établit que des règles générales dans tous les cas, ouvre un libre champ à l'arbitraire. Le général Kisseleff demandait à un Grec qui avait été l'un des rédacteurs de ce code pourquoi les articles étaient aussi équivoques : « C'est, répondit-il, par l'ordre du prince Caradja (1). »

DEVASTATIONS DES PANDOURS JIAN ET KIRDJALI. — De telles lois n'étaient point faites pour apporter du remède aux désordres de l'intérieur. Depuis la fin de la dernière guerre, les deux principautés étaient en proie aux ravages des pandours. Deux chefs fameux, Jian et Kirdjali, commandaient ces débris des anciennes milices nationales, maintenant transformées en brigands, et voyaient chaque jour grossir leurs bandes des mécontents que les inégalités et les passe-droits de la loi constituaient en état d'hostilité vis-à-vis d'elle.

(1) Colson, p. 201.

Jian se lassa bientôt de sa vie d'aventures : aussi bien était-ce une façon de de noble, un boyard sans terre et sans emploi. Il n'était pas assez du peuple pour identifier sa cause avec la sienne et prendre le rôle de grand justicier, comme l'avaient fait les bandits populaires de la légende Boujor, Codrean, Mihou :

« Boujor, brigand fameux, dis-nous où tu as caché tes richesses si tu veux sauver tes jours. — Je les ai enfouies au pied des arbres, pour que les pauvres puissent s'acheter des vaches et des bœufs de labour (1). »

Il livra ses compagnons et sollicita son pardon de Caradja, qui le créa pitar et, après l'avoir marié à une fille de service de la princesse, le renvoya dans sa ville natale de Caracala.

Kirdjali était un homme d'une autre trempe. Albanais de naissance, soldat à l'âge de douze ans, à vingt-cinq la perte de sa femme, ravie par l'intendant de son village, fit de lui un bandit. Lorsque l'insurrection de 1821 vint à éclater, il retrouva son premier métier de soldat, et combattit jusqu'à la dernière heure dans les rangs d'Hypsilantis. Échappé presque seul au massacre de tous les siens, il se réfugia chez les Russes, qui le livrèrent au pacha d'Iassi. La manière dont il échappa au supplice forme un des récits les plus dramatiques de la légende. On était à l'entrée des fêtes du baïram (2), ce qui avait fait différer de quelques jours l'exécution

(1) *Ballades et chants populaire de la Roumanie*, traduits par B. Alexandri; Paris, 1855.

(2) Le baïram est une des fêtes les plus solennelles des musulmans. Il y a deux baïrams, l'un qui succède immédiatement au jeûne du ramazan, d'où son nom de *a'id fitr*, ou rupture du jeûne; l'autre, appelé *courban-baïram*, ou fête des sacrifices, soixante-dix jours après le premier, et qui paraît emprunté à la Pâque des Juifs. Il est défendu, pendant toute la durée de ces fêtes, d'exécuter aucun criminel.

de la sentence. Les Osmanlis veillaient nuit et jour sur leur prisonnier, dont ils répondaient sur leur tête au pacha. Kirdjali leur persuade qu'il a caché dans la montagne, à une heure environ de distance, une marmite remplie d'*icosari* (1), et s'offre à les guider vers la mystérieuse cachette. Ils acceptent : on se met en route au milieu des ténèbres ; on arrive ; trois de ses gardiens se mettent à creuser la terre à l'endroit indiqué, tandis que les deux autres se tiennent auprès de Kirdjali, moins occupés de leur prisonnier que de leurs camarades. Pour travailler plus à l'aise, ceux-ci ont déposé à terre leur turban, leur fès, leur ceinture, leurs pistolets ; mais vainement, depuis un quart d'heure, ils creusent le sol dans tous les sens à l'aide de leur kandjiar, rien n'apparaît. — « Aide-nous, mon frere, diseut-ils à Kirdjali. — Je le veux bien, répond l'Albanais. » — Ils lui ôtent ses liens, et, penché sur la fosse, il creuse avec ardeur. Les regards des cinq Osmanlis, tous fixés sur le même point, cherchent à percer les ténèbres qui les environuent. Tout à coup Kirdjali pousse un eri de joie : *Machallah!* Ils se précipitent d'un bond, et se baissent pour écarter la terre avec leurs mains. Alors Kirdjali se relève, saisit un pistolet de chaque main, en étend deux à ses pieds, et brandissant son kandjiar : « Chiens, s'écria-t-il d'une voix tonnante, cherchez ; voilà mon or ! » Deux autres prennent la fuite et tombent sous les coups du lieutenant de Kirdjali, Michalaki : un seul, nommé Aslan, échappe au massacre de ses camarades, et s'attache à Kirdjali, dont il devient l'ami et le compagnon inséparable.

Pendant trois ans encore ces trois hommes, Kirdjali, Michalaki et Aslan, firent trembler la Moldavie, pillant et rançonnant, durs aux boyards et aux riches, cléments pour le pauvre peuple. Mais enfin cette vie d'aventures eut son dénoûment prévu ; vendus par un des leurs et surpris pendant leur sommeil, ils furent pendus à Iassi le 24 septembre 1824.

Émeute a Iassi. — L'épisode de Kirdjali, que j'ai rapporté parce qu'il sert à caractériser l'état intérieur des principautés, nous a fait devancer un peu l'ordre des temps. Revenons à l'époque de la promulgation du code de Callimachi en Moldavie. Il y eut quelques années de tranquillité, pendant lesquelles la population et les revenus de l'État s'accrurent dans une proportion assez notable. Bientôt néanmoins la mise à exécution de certaines formalités prescrites par les nouvelles lois devint la cause ou plutôt le prétexte de troubles (1818). Une émeute éclata à Iassi et faillit coûter la vie au prince. Des attroupements considérables, formés presque exclusivement d'étrangers allemands, serbes et bulgares, se portèrent en armes à la métropole et de là au palais, dont ils enfoncèrent les portes à coups de hache ; l'émeute remplit la cour, et faisait retentir de tous côtés des cris de mort contre l'hospodar. On lui conseillait de fuir ; au lieu de cela, il fit ouvrir la porte intérieure à deux battants, et par sa contenance ferme imposa à la foule qui se dissipa d'elle-même.

Fuite de Caradja. Son remplacement par Alexandre Soutzo. — Caradja n'avait pas la même énergie que son collègue de Moldavie. Quoique la tranquillité n'eût point été troublée à Bucarest, il trembla à la nouvelle de ce désordre. Il avait employé les six années déjà écoulées de son hospodarat à accumuler des sommes considérables. Arrivé bientôt au terme légal de son administration, il ne pouvait s'empêcher de frissonner à la pensée de son prochain retour à Constantinople et du compte qu'il pouvait avoir à rendre de ces richesses dont l'énormité pouvait tenter la justice ou la cupidité du divan. Ajoutez à cela les alarmes que lui causaient les hétairistes, qui ne prenaient plus la peine de cacher leurs projets. Soit qu'il eût fait partie lui-même de l'association (ce qui paraît assez vraisemblable si l'on songe qu'Alexandre Maurocordato, son gendre et son premier ministre, en était un des principaux chefs), soit qu'il eût été mis par hasard sur la voie du complot ourdi depuis deux ans au sein même de l'empire ottoman contre l'existence de cet empire, on ne peut douter que Caradja ne fût instruit de

(1) Pièces de vingt piastres.

tous les projets des hétairistes; et en supposant qu'il eût assez de patriotisme pour souhaiter leur réussite, il n'avait pas l'énergie nécessaire pour y coopérer de sa personne.

Ces diverses considérations le portèrent à hâter l'accomplissement d'une résolution qui était depuis longtemps arrêtée dans son esprit; et le 12 octobre 1818 au matin Bucarest apprit avec stupeur que le prince Caradja s'était enfui de son palais, pendant la nuit, avec sa famille et ses trésors, et avait gagné la frontière transylvaine, escorté par quatre cents Arnautes de sa garde.

La correspondance de M. Wilkinson, consul général britannique à Bucarest à cette même époque, nous fournit sur ce fait étrange des détails circonstanciés et authentiques :

« Le 7 octobre courant, un messager pour le prince arriva en trois jours de Constantinople, et le même jour le bruit commença à se répandre dans la ville que le prince se préparait à partir. Le lendemain matin, on vit le postelnic Vlacuzzi, avec sa femme et sa famille, sortir de la ville dans une voiture de voyage; et de grands préparatifs de départ se continuant à la cour, les rumeurs augmentèrent, et le peuple commença à être alarmé.

« Le dimanche 11, après que la cérémonie accoutumée du baïram turc eut été faite à la cour, le prince conféra des titres à diverses personnes, et fit quelques changements dans les emplois publics. Dans l'après-midi, il accompagna le convoi du vieux ban Golesco, et à son retour il appela dans son cabinet le spathar Balliano, l'aga (1) Vacaresco et quelques autres, et les informa qu'étant en danger de perdre la vie s'il restait plus longtemps dans le pays il était au moment de son départ. Il leur recommanda d'apporter tous leurs soins pour maintenir l'ordre et la tranquillité, et nomma un gouvernement provisoire composé du métropolitain, Brancovano et Samourcasi, auxquels il donna des instructions pour diriger les affaires pendant son absence et jusqu'à ce que la Porte eût pris des mesures pour régler la nouvelle administration. Il envoya aussi chercher M. Pini, consul général de Russie, et, après l'avoir décidé à se charger du soin des affaires particulières qu'il n'aurait pas eu le temps de régler, il prit amicalement congé d'eux tous et partit dans sa calèche ordinaire, suivi seulement de deux domestiques, comme s'il allait faire sa promenade du soir accoutumée. Il se rendit à Banessa, où il fut joint par la princesse sa femme, la princesse Rallou, sa fille, et son mari le ban Argyropoulo, le jeune prince Constantin, le postelnic Maurocordato, l'aga Vlangali et un petit nombre de domestiques, qui les attendaient tous avec des voitures de voyage, des chevaux de poste, des bagages, etc. Ils partirent tous ensemble, et, à un mille de distance de Banessa, ils furent joints par quatre cents Albanais, bien montés et armés. Ils se dirigèrent sur Cronstadt, en Transylvanie, où ils arrivèrent en sûreté après un voyage de quatre jours; ils furent parfaitement bien accueillis par le général autrichien qui commandait sur les frontières.

« Les quatre cents gardes furent renvoyés, et le prince, pendant qu'il était encore en route, envoya divers ordres au gouvernement provisoire, comme s'il continuait d'être le seul chef du pays (1): »

Après avoir pris quelques jours de repos à Cronstadt, l'hospodar fugitif traversa vivement la Hongrie et l'Autriche, et gagna d'abord Genève, ensuite Pise, où il résida pendant toute la durée de la guerre de l'indépendance. Il emportait avec lui une somme de dix-huit millions de piastres (six millions de francs), ses *économies* pendant un règne de sept ans (2).

Immédiatement après le départ du

(1) Chef de la police.

(1) *Extrait de deux Lettres* écrites de Bucarest à M. Wilkinson, à Londres, contenant les particularités de la fuite de Valachie du prince Caradja.

(2) Bellanger, *Voyage en Moldo-Valachie*, t. II, p. 106. — Wilkinson parle également de fonds qu'il avait fait passer à des banques étrangères, mais sans en fixer la quotité.

prince, le consul général de Russie fit apposer le sceau impérial sur tous les appartements du palais, et séquestra les propriétés particulières du prince sous prétexte de sommes dues à des sujets russes.

Le même jour les boyards s'assemblèrent et adressèrent à la Porte un mémoire dans lequel, après avoir relaté les particularités de cet événement, ils suppliaient le sultan de délivrer le pays de l'oppression des Phanariotes, et de confier l'administration au divan de la principauté, « lequel s'engageait à observer fidèlement vis-à-vis de la Sublime Porte les mêmes conditions auxquelles étaient tenus les hospodars. »

L'occasion était belle pour le divan de se débarrasser des Phanariotes en réglant l'état des principautés, sinon d'après le vœu intéressé des boyards, du moins d'une manière plus avantageuse pour elles-mêmes et pour la cour suzeraine. Il ne sut pas ou n'osa pas la saisir.

La pétition, délibérée dans le divan, fut rejetée, et dans les premiers jours de novembre le vieux Alexandre Soutzo fut nommé hospodar de Valachie pour la deuxième fois.

La cour de Russie, qui avait combattu sa nomination en 1805, n'éleva cette fois aucune réclamation, et le nouvel hospodar, en attendant que ses préparatifs fussent terminés, se fit précéder, suivant l'usage, de deux caïmacams, qui arrivèrent à Bucarest à la fin de novembre et prirent l'administration provisoire des affaires. Il les rejoignit au commencement de l'année suivante (1819).

Premiers actes d'Alexandre Soutzo. — L'âge, ou le cours des événements, avait modifié les opinions du vieux prince : il s'était retourné vers la Russie; et lorsqu'au début de son administration il médite de nouvelles réformes ou qu'il sollicite une augmentation de sa liste civile, c'est à Saint-Pétersbourg qu'il demande des conseils ou un appui.

Les réponses, que l'on a soin de rendre publiques, sont empreintes d'une modération et d'un désintéressement qui eussent fait honneur à la cour protectrice s'ils eussent été sincères. « La cour impériale, écrivait le baron de Strogonoff à l'hospodar, à la date du 15 mars 1819, applaudira aux efforts de Votre Altesse. Elle y contribuera autant que possible, pourvu que ni les plans de réformes ni les mesures prises pour les mettre à exécution ne soient contraires aux droits légitimes des boyards et du peuple, qu'elle est décidée à maintenir dans toute leur force. » Et sur le deuxième point, relatif à l'augmentation de la liste civile du prince : « Je suis prêt à chercher les moyens d'aider Votre Altesse autant que faire se peut sans porter la moindre atteinte aux règlements financiers; et l'unique borne de la bonne volonté de ma cour sera le maintien rigoureux des priviléges et de l'intérêt du peuple (1). »

Soulèvement de Tirgoviste. Mort d'Alexandre Soutzo. — Mais quels moyens pour un hospodar de s'enrichir sans sortir des voies légales? Alexandre Soutzo ne songe pas, comme ses prédécesseurs, à vendre la justice, à trafiquer des emplois publics : il choisit un moyen plus expéditif; il tente de s'approprier le territoire de toute une ville, en dépouillant de leurs titres les propriétaires *mosneni* (2) de Tirgoviste, la première résidence des hospodars. Cette prétention exorbitante devient le signal d'une insurrection qui de l'ancienne se propage jusqu'à la nouvelle capitale. Les cris de : *Mort aux limondji* (3)! retentissent partout. Mais la mort avait déjà pris les devants, et lorsque les mécontents envahissent le palais d'Alexandre Soutzo l'hospodar venait d'expirer (fin de janvier 1821).

Un mystère impénétrable plane encore aujourd'hui sur cet événement. Lorsque, plus tard, des bruits de poison circulèrent, on fit peser sur l'hétairie le soupçon de la mort d'Alexandre Soutzo, parce que disait-on, mis sur la trace du complot, il avait refusé de s'y associer (4).

(1) Voyez Colson, p. 41.

(2) Petits propriétaires.

(3) Marchands de limons, épithète injurieuse par laquelle le bas peuple en Valachie désignait les Phanariotes.

(4) Voyez Anagnosti, *la Valachie et la Moldavie*, p. 23.

Charles Callimachi, hospodar de Valachie (1821). — Le divan nomma à la place de Soutzo Charles Callimachi, ex-prince de Moldavie. Esprit droit et ferme, plus libéral que ses prédécesseurs, Callimachi avait atteint sans encombre le terme septennal de son hospodarat, et vers le milieu de 1819 était revenu à Constantinople, laissant la principauté au jeune Michel Soutzo, que la faveur de Khalet efendi lui avait fait donner pour successeur (1). Chargé, durant l'intervalle, de suivre pour le compte de la Porte plusieurs négociations importantes avec diverses puissances, notamment avec la Russie, il se vit obligé de différer de quelques semaines son départ pour sa nouvelle capitale, et envoya en avant ses trois caïmacams, Jean Samourcasi, Constantin Négri et Étienne Vogoridis, depuis prince de Samos. Les caïmacams quittèrent Constantinople à la fin de février. Déjà ils avaient traversé une partie de la Bulgarie, et touchaient aux rives du Danube lorsqu'ils apprirent que le chef des hétairistes, Hypsilantis, entré en Moldavie à la tête d'une petite armée (5 mars), s'apprêtait à marcher sur Bucarest. Cette nouvelle inattendue les força de rebrousser chemin.

§ 2. — *L'Hétairie.*

Origine et formation de l'hétairie. — J'ai exposé assez longuement, dans un autre ouvrage (2), l'origine et les commencements de l'hétairie. Je n'en rapporterai ici que ce qui est nécessaire à l'intelligence des événements qui vont suivre (3).

L'hetairie prit naissance vers la fin de 1814 à Odessa. Un homme de basse extraction, d'une éducation plus commune encore, Nicolas Scouphas, d'Arta, en Macédoine, en conçut la première idée. Il s'adjoignit pour auxiliaires deux autres Grecs, patriotes ardents comme lui, mais d'une égale ignorance, comme l'atteste le nom même donné à la nouvelle société (1), véritable barbarisme dans la langue maternelle. Son but, sinon avoué, du moins connu de tous les membres, était l'affranchissement de la Grèce du joug ottoman; mais la connaissance des moyens n'appartenait qu'aux membres supérieurs de l'association. Il y avait sept degrés d'initiation : chaque initié des degrés inférieurs était tenu d'avoir toujours ses armes disponibles avec cinquante cartouches. Le mode d'initiation, les formules symboliques, les signes mystérieux de ralliement rappelaient les pratiques en usage dans les loges de la franc-maçonnerie et les ventes du carbonarisme.»

Scouphas et ses compagnons, comprenant dès l'abord qu'ils seraient impuissants par eux-mêmes à accréditer l'entreprise, supposèrent l'intervention d'une mystérieuse puissance, qui était comme l'âme de l'hétairie et qui devait se manifester à un moment donné et en prendre la direction suprême. Cette *archi* invisible (2) (c'est ainsi qu'ils la désignaient), au nom et par ordre de laquelle ils agissaient, tout le monde l'entendait de la Russie; et bientôt l'idée d'une coopération directe et prochaine du czar orthodoxe à l'émancipation de la Grèce s'établit dans tous les esprits à l'égal d'un dogme. Plusieurs circonstances conspiraient à accréditer cette croyance : la persuasion déjà ancienne que la Grèce devait, un jour ou l'autre, tenir sa délivrance de la Russie; l'origine et jusqu'au cachet (3)

(1) Michel Soutzo occupait à cette époque le poste de grand interprete de la Porte; il y fut remplacé par Jean Callimachi, frère de Charles.

(2) *Lettres sur la Turquie*, t. II, p. 94 et suiv.

(3) Voyez l'*Histoire de la Révolution grecque* (Ἱστόρια τῆς Ἑλληνικῆς ἐπαναστασέως), par M. Sp. Tricoupis; Londres, 1853.

(1) Ἑταίρια τῶν φιλίκων, pour φίλων (la Société des Amis). Il ne faut pas confondre cette société avec la Société Philomuse (Φιλόμουσος Ἑταίρια), qui fleurit à Athènes vers 1813 et qui comptait dans son sein la plupart des notabilités scientifiques et littéraires de l'epoque, non-seulement en Grece, mais dans tout l'occident de l'Europe. Les tendances de celle-ci étaient exclusivement littéraires : l'autre, au contraire, poursuivait un but politique.

(2) Ἀρχή, le principe, la puissance.

(3) Le cachet de l'hétairie, rond, d'environ un pouce de diamètre, représentait deux

de l'hétairie, qui avait pris naissance et s'était recrutée premièrement en Russie; la haute position qu'occupait à la cour d'Alexandre un Grec bien connu par ses sentiments patriotiques, Jean Capo d'Istrias; enfin plus tard, aux approches de l'action, le choix d'un général aide de camp de l'empereur comme chef suprême de l'hétairie.

De 1816 à 1817 l'hétairie fit peu de progrès en Russie et dans les provinces voisines de la Turquie; en Grèce, elle était à peine connue. Mais à partir de cette époque elle s'accrut rapidement au dedans et au dehors des possessions ottomanes, et au commencement de 1820 elle comprenait plus de deux cent mille individus, affiliés aux diverses éphories de Constantinople, Smyrne, Chio, Samos, Calamata, Missolonghi, Janina, Bucarest, Iassi, Trieste, Moscou, Pesth, etc. Alors les membres du conseil secret de l'hétairie (1) sentirent la nécessité de placer à la tête de l'entreprise un chef puissant par son autorité et propre à la diriger dans la voie de l'action. Ils firent choix de l'un d'entre eux, Emmanuel Xanthos, et le dépêchèrent à Saint-Pétersbourg avec charge de sonder les dispositions du comte Capo d'Istrias et de lui offrir, s'il accueillait bien une première ouverture, la direction suprême de l'hétairie.

Réveil littéraire de la Roumanie. Georges Lazar. — Pendant que l'hellénisme s'apprêtait à triompher au moyen de l'hétairie, un mouvement analogue, mais restreint encore à la sphère intellectuelle, avait commencé à se produire en Roumanie. La langue et la littérature nationales sortaient peu à peu de l'oubli où elles avaient été tenues depuis l'arrivée des Phanariotes. On se rappelle qu'en effet un des premiers soins de Nicolas Maurocordato, en prenant possession de l'hospodarat, avait été de licencier l'armée et de fermer les écoles. Le mouvement littéraire qui se manifesta dans la seconde moitié du dix-huitième siècle et que ses successeurs secondèrent habilement fut dirigé dans le sens exclusif de la nationalité hellénique, dont il préparait sourdement le réveil. La langue et la littérature grecques étaient seules enseignées dans les écoles et dans les maisons des boyards, et tandis que les nobles et les lettrés affectaient de ressusciter le pur langage de Démosthène, l'idiome national, considéré comme un patois, l'ancienne langue des soldats de Trajan n'était plus parlée que par le peuple des campagnes (1).

Heureusement la Transylvanie put, à la faveur des circonstances, conserver plus fidèlement le dépôt de la tradition et de la langue. Vers la fin du dix-huitième siècle, Joseph II, alarmé des progrès du mouvement magyare, résolut de le combattre en encourageant les tendances nationales des Roumains transylvains, alors réduits à l'état d'ilotes. Il institua des écoles dans chaque village, « afin de relever les popes de leur état de grossièreté et d'ignorance. » Plus tard il choisit parmi les jeunes gens sortis de ces écoles les plus intelligents et les plus studieux, et les envoya à ses frais en Italie pour y compléter leur éducation. Plusieurs d'entre eux devinrent des érudits et des littérateurs distingués, comme Pierre Maïor et Sinkaï, les pères de l'histoire nationale moderne, et ouvrirent la période de la renaissance. Ceux-ci à leur tour formèrent de nombreux élèves, et l'un de ces derniers, Georges Lazar, porta le mouvement en Valachie.

En 1816, Lazar vint à Bucarest, et

cercles concentriques, l'un un peu plus grand que l'autre; il y avait dans l'intervalle compris entre eux plusieurs A avec un K, et dans le milieu un Σ. Ces signes ne manquèrent pas de tromper un grand nombre de Grecs : d'après ces Grecs, l'A désignait Alexandre, l'empereur de Russie, le K et le Σ étaient les lettres initiales de Καποδίστριας (Capo d'Istrias) et de Συμμαχία ἱερά (Sainte Alliance). (Soutzo, *Histoire de la Révolution grecque.*)

(1) Ce conseil était formé de seize membres, inscrits, par ordre d'admission, sous chacune des lettres correspondantes de l'alphabet grec. Toutefois ce nombre n'était pas fixe : Alexandre Hypsilantis, qui fut un des derniers admis, était inscrit sous la lettre P, placée au dix-septième rang dans l'alphabet.

(1) *Ballades et chants populaires de la Roumanie*, Introduction, p. xix.

ouvrit dans les ruines du couvent de Saint-Sava, un cours public de mathématiques et de philosophie dans la langue nationale. L'effet de cet enseignement fut prodigieux. Lazar ne se contentait pas de parler à ses auditeurs dans cet idiome roumain oublié depuis longtemps des lettrés; en leur rappelant leur origine, en leur retraçant l'histoire et les hauts faits de leurs ancêtres, il les enflammait d'une noble ardeur pour la patrie et pour l'étude, et mérita le glorieux surnom de régénérateur de la nationalité roumaine. Dans l'espace de cinq ans il forma une vingtaine d'élèves qui se répandirent en Valachie et en Moldavie, où ils propagèrent et développèrent son système. L'un de ces disciples fut Héliade, qui devait, une trentaine d'années plus tard, jouer un rôle politique important.

Ainsi commençaient à poindre les deux éléments qui allaient se trouver bientôt en opposition, sinon en lutte ouverte, dans les principautés, l'élément grec et l'élément roumain. L'hétairie, en passant de la théorie à l'action, fit éclater cet antagonisme.

§ 3. — *Insurrection de* 1821.

Hypsilantis est mis a la tête de l'hétairie. — Xanthos ne trouva point à Saint-Pétersbourg l'accueil qu'il avait espéré. Capo d'Istrias ne se borna pas à décliner les offres des hétairistes; il ajouta à son refus de sévères paroles, les accusant de préparer par une démarche intempestive la ruine de la nation.

Xanthos, battu de ce côté, tourna ses regards vers Alexandre Hypsilantis.

Alexandre Hypsilantis était à cette époque un jeune homme de vingt-six ans à peu près. Né vers 1795, au Phanar, il émigra en Russie avec son père Constantin et ses cinq frères, après la paix de Tilsitt. Entré de bonne heure au service, il était devenu rapidement colonel, puis général et aide de camp de l'empereur. Il fit la campagne de France en 1813 et 1814, et perdit un bras à la bataille de Dresde. Un jour le czar, le complimentant à cette occasion, lui dit que, s'il était resté en Turquie, un tel malheur ne lui serait pas arrivé. « Sire, répondit le jeune homme, chez les Turcs ce n'est point la main que l'on perd, c'est la tête; et on la perd d'une façon ignominieuse(1). » Il se souvenait à la cour d'Alexandre des leçons et des exemples de sa jeunesse. Enthousiaste, présomptueux, prompt à se faire illusion à lui-même et sur lui-même, il se laissa gagner aisément aux promesses de Xanthos. Il vit une occasion de jouer un rôle; et, sans songer s'il était de taille à le remplir, il accepta sans hésiter, et le 20 juin 1820 prit le commandement général de l'hétairie.

A quelque temps de là, il sollicita un congé de l'empereur sous prétexte de santé, et se rendit à Kichenew, près de son beau-frère, Catacazis. Là il fut rejoint par plusieurs chefs de l'hétairie, venus des différentes parties de la Grèce pour se concerter avec lui. La question d'un prochain soulèvement fut agitée et résolue. Ces émissaires avaient semé le bruit dans toute la Grèce qu'une fois la lutte engagée de nombreux appuis lui viendraient du dehors; maintenant ils assuraient Hypsilantis que la Grèce était prête pour un soulèvement et n'attendait que son signal. Hypsilantis accordait une foi implicite à ces flatteuses promesses; et, lorsque l'entrée en campagne fut décidée, il crut moins aller à la conquête qu'à la rencontre d'un trône.

Le soulèvement devait éclater d'abord en Grèce, où les éphories avaient depuis plusieurs mois semé le bruit de sa prochaine arrivée. On convint qu'il se rendrait secrètement à Trieste, où un vaisseau l'attendrait dans les derniers jours de novembre, et que de là il ferait voile pour le Péloponèse. L'explosion de l'insurrection fut fixée au 25 mars (6 avril) de l'année suivante, jour du Saint-Évangile.

De funestes influences firent changer les sages dispositions de ce plan. Au lieu de transporter la lutte sur son véritable terrain, au cœur de la Grèce classique, parmi les fortes races de l'Épire et du Péloponèse, Hypsilantis se laissa persuader à tort par son entourage d'ouvrir la campagne contre les Turcs sur les bords du Danube. Les raisons alléguées

(1) Raybaud *Mémoires sur la Grèce*, t. I.

à l'appui de ce plan étaient plus spécieuses que solides. On faisait valoir que les deux principautés étaient comme une seconde Grèce; les chefs qui les gouvernaient étaient des Grecs; les habitants, tous du rite grec, seraient entraînés aisément au nom de l'orthodoxie; le prince de Moldavie, Michel Soutzo, était favorable au mouvement et prêt à y coopérer; en Valachie la mort récente d'Alexandre Soutzo avait laissé le pays dans un état d'anarchie favorable aux agitateurs; la majeure partie des fonctionnaires dans les deux principautés étaient affiliés à l'hétairie, et avaient entre les mains l'argent des caisses publiques; enfin, ce qui importait beaucoup, il n'y avait pas un seul Turc dans tout le pays. Ils ajoutaient une autre considération. Sans parler des commandants des Arnautes qui étaient depuis longtemps gagnés à la cause, on s'était assuré du concours de deux chefs militaires, qui exerçaient une grande autorité non-seulement au dedans, mais même au dehors du pays. Le premier, Giorgaki, du mont Olympe, avait été autrefois au service de la Russie et avait acquis depuis une grande influence en Serbie par son mariage avec la veuve d'un chef renommé de cette province; il commandait à cette heure un corps de deux à trois mille partisans, Pandours, Arnautes et autres. Le second, Sava Caminari, qui jouissait d'un grand crédit parmi les Bulgares, avait sous ses ordres près de deux mille cavaliers albanais.

Tels furent les motifs qui portèrent Hypsilantis à modifier ses premières résolutions. Il chargea l'un de ses frères, Démétrius, de passer en son lieu et place dans le Péloponèse, pendant que, de son côté, il envahirait les principautés et se porterait de là à sa rencontre par la Bulgarie, la Roumélie, et la Macédoine, qu'il révolutionnerait sur son passage.

Une circonstance imprévue le força également à engager la lutte avant l'heure fixée.

Parmi les émissaires qu'Hypsilantis avaient dépêchés de divers côtés pour hâter les préparatifs de l'insurrection, se trouvaient un certain Démétrius Hippatros, de Mezzovo, et Aristide Papas, Thessalien, à destination, le premier de la Macédoine et de l'Epire, le second de la Serbie, que l'on espérait entraîner dans le mouvement. Hippatros arriva sans encombre à Salonique, d'où il s'apprêtait à gagner l'Épire; mais il fut arrêté et tué sur la route dans le courant de janvier. Son compagnon eut un sort pareil. Surpris sur les frontières de la Serbie par les autorités turques, il fut pendu, et les lettres dont il était porteur furent transmises à Constantinople.

Ce résultat ne devait pas surprendre. Jamais entreprise aussi grave ne fut conduite avec une imprudence et une légèreté pareilles. « Les hétairistes, dit M. Max. Raybaud, mettaient si peu de mesure dans leurs propos et dans leur conduite, ils affectaient un tel mépris pour la prudence que le gouvernement le plus apathique en fait de police ne tarda pas à en avoir connaissance. D'un autre côté, rien n'était prêt pour la lutte qui était près de s'engager; munitions, armes, approvisionnements, tout allait manquer dès le principe. » (1).

Néanmoins, comme les lettres tombées au pouvoir des Turcs, signées de la main d'Hypsilantis ou simplement revêtues de son cachet, suivant l'usage oriental, le donnaient clairement comme le chef du complot, en même temps qu'elles faisaient pressentir une prochaine levée de boucliers, Hypsilantis résolut de brusquer les événements.

Explosion de l'insurrection. Passage du Pruth. — Le 22 février à la grecque (6 mars), vers les cinq heures du soir, une petite troupe de partisans, composée d'Hypsilantis, de ses frères Nicolas et Georges, de Georges Cantacuzène, précédemment colonel de hulans au service russe (2), du colonel Garnowski, Polonais, et de quelques autres, franchit le Pruth dans une petite barque, près de Sculeni, et après avoir rallié une trentaine de soldats qui étaient venus attendre le généralissime sur l'autre rive arriva le même soir, au coucher du soleil, à Iassi, où elle fut reçue dans la maison de Cantacuzène. Hypsilantis passa la nuit

(1) Raybaud, *Mémoires sur la Grèce*, p. 185.
(2) Suivant d'autres, Cantacuzène aurait rejoint Hypsilantis à Iassi, le lendemain seulement de son arrivée.

au monastère de Galata, situé à vingt minutes environ de la capitale, sur une hauteur. Le lendemain matin il fut rejoint par les Arnautes de la garde du prince, qui, à la nouvelle de son arrivée, désertèrent subitement tous leurs postes.

Michel Soutzo, entré depuis peu dans l'hétairie, n'était instruit qu'imparfaitement de ses projets. Celui qui l'avait initié, soit qu'il crût devoir lui cacher une partie de la vérité, soit qu'il ne la connût pas bien lui-même, l'avait assuré d'une part que les principautés ne seraient point troublées, de l'autre que le mouvement n'éclaterait pas en Grèce avant l'année 1825. Soutzo, qui jugeait ce terme encore trop rapproché, avait écrit à l'*archi* pour lui conseiller de le proroger jusqu'en 1827, et avait envoyé à Hypsilantis, pendant son séjour en Bessarabie, plusieurs messages dans le même sens. Celui-ci avait accueilli ses ouvertures sans s'expliquer définitivement, en sorte que l'hospodar fut grandement surpris en apprenant, le soir, qu'Hypsilantis devait arriver le lendemain à Iassi. Toutefois il se rassura par l'idée que l'entreprise était appuyée par la Russie. Cette idée, à vrai dire, était celle de tout le monde. La plus grande partie des boyards s'attendaient à voir, d'un moment à l'autre une armée russe entrer en Moldavie pour appuyer le mouvement d'Hypsilantis, et celui-ci ne se faisait pas faute de corroborer cette croyance. Il ne parlait de rien moins que de quarante mille hommes qui attendaient ses ordres de l'autre côté du Pruth; il avait même demandé des vivres en conséquence à l'hospodar et mis en réquisition tous les chevaux du pays. Quand l'hospodar le questionna sur l'époque précise de l'arrivée de ces troupes et sur la direction qu'elles devaient suivre, Hypsilantis répondit d'une manière évasive, mais sur un ton tranchant, indice d'une mésintelligence prochaine.

Michel Soutzo n'était plus maître de la situation; il résolut de voir venir les événements.

Massacres de Galatz et d'Iassi. Préparatifs militaires. — Ils ne s'annonçaient pas d'une manière favorable pour la cause des nouveaux venus. Les Turcs, fidèles en cela à la lettre des capitulations, n'avaient dans les principautés ni maisons ni mosquées. Les villes seules d'Ibraila et de Galatz comptaient un petit nombre d'Osmanlis, domiciliés dans ces ports, où ils s'occupaient paisiblement de commerce; d'autres y étaient attirés journellement par leurs affaires. Cette petite colonie était placée sous la juridiction d'un efendi, qui résidait à Galatz et avait sous ses ordres une centaine de soldats. Basile Caravia, l'un des capitaines dont la conduite fit le plus de tort à l'hétairie, surprit à l'improviste cette petite garnison, égorgea chef et soldats, se répandit de là dans la ville avec sa troupe et passa au fil de l'épée tout ce qu'il y avait de musulmans, artisans, marchands, patrons de navires.

La nouvelle de ce massacre arriva à Iassi le même jour qu'Hypsilantis y fit son entrée, et fut comme le prélude d'une scène semblable qui se passa à quelques jours de là sous les yeux du généralissime. Une quarantaine de mahométans, domiciliés dans la capitale, où ils étaient adonnés exclusivement au commerce, à l'instar de leurs coreligionnaires de Galatz et d'Ibraïla, avaient été désarmés à l'arrivée d'Hypsilantis et jetés en prison par son ordre. Ils furent égorgés pendant la nuit, lâchement et sans nécessité. On s'attendait à voir Hypsilantis répudier la solidarité de ces actes et, sinon les venger, du moins les flétrir par un désaveu public. Il n'en fit rien; bien loin de là, par un ordre du jour daté du 13 mars il félicita l'armée au sujet de l'attentat de Galatz, qui fut présenté comme le fait d'armes le plus glorieux, et conféra à Caravia le grade de général.

C'était mal débuter. Les Roumains étaient peu portés généralement en faveur des Turcs; mais ces barbaries révoltèrent tous les cœurs honnêtes et généreux. Les autres s'alarmèrent pour leur propre compte: que fallait-il attendre d'un régime qui s'annonçait sous de tels auspices?

Cette faute fut suivie d'une nouvelle. Sur le bruit qu'un banquier d'Iassi, nommé Paul Andréa, était dépositaire d'une somme assez forte appartenant à l'hétairie, Hypsilantis le mande en sa

presence et le somme de lui livrer cet argent. Celui-ci nie, ce qui était vrai, qu'il ait reçu aucun argent en dépôt. Le généralissime le fait jeter en prison lui et son fils, ordonne qu'on lui apporte ses registres, et après qu'il s'est assuré de la vérité de ses déclarations, au lieu de le mettre en liberté, il le force à payer une somme de six cent mille piastres pour sa rançon.

L'inquiétude et la consternation devinrent générales. Les paysans, qui se voyaient enlever leurs denrées, murmuraient. Les commerçants et les petits propriétaires se tenaient renfermés dans leurs maisons. Les grands boyards émigraient à la file, les uns en Bessarabie, les autres en Transylvanie et en Bucovine.

Les Grecs seuls étaient dans la joie et dans l'enthousiasme. Une proclamation, publiée par Hypsilantis trois jours après son arrivée (9 mars) et par laquelle il les appelait aux armes en leur promettant le concours et l'appui d'une grande puissance (la Russie), avait tourné toutes les têtes. La confiance redoubla quand on vit le consul de Russie se rendre journellement chez le général en chef pour prendre ses ordres. On sut bientôt que la même proclamation avait été lue publiquement à Odessa en plein théâtre, et tous ces faits étaient pris comme autant de preuves de la complicité de la Russie. De toutes parts la jeunesse grecque accourait se ranger sous les drapeaux de l'insurrection, et telle était la ferveur de ces nouveaux croisés que plusieurs laissèrent croître leurs barbe, en faisant vœu de ne la couper que sur le sol affranchi de la patrie.

La froideur des Roumains s'augmentait en raison de l'enthousiasme des Grecs. Les proclamations d'Hypsilantis ne produisirent aucun effet sur eux : le peuple, avec son bon sens ordinaire, comprenait qu'il s'agissait là d'une autre cause, d'autres intérêts que les siens.

Hypsilantis avait lancé son manifeste le 9 mars. Le même jour Michel Soutzo, qui voyait ses propres serviteurs et les officiers de son palais l'abandonner pour aller grossir la cour du futur libérateur, assembla son conseil, et arguant du ressentiment que la nouvelle des événements d'Iassi ne manquerait pas d'exciter à Constantinople, il proposa de rédiger une adresse à la cour protectrice pour implorer son assistance dans une lutte imminente. L'adresse, délibérée et signée séance tenante, fut remise au prince pour être envoyée à l'empereur Alexandre, qui se trouvait alors au congrès de Laybach. Hypsilantis joignit à la supplique une lettre en son nom personnel.

Le lendemain (10 mars) il publia un décret organique de l'armée. Georges Cantacuzène et les deux frères d'Hypsilantis, Georges et Nicolas, devaient commander en chef sous ses ordres.

Le 12, les drapeaux de la liberté furent bénits dans l'église des Trois-Saints, où l'on chanta un *Te Deum* solennel. L'armée entière y assistait avec son chef. A l'issue de la cérémonie, le métropolitain lui ceignit l'épée en prononçant les paroles sacramentelles par lesquelles la victoire et le trône lui étaient prophétisés. Ensuite il bénit le drapeau, qui portait, d'un côté, la figure de la croix avec les images de Constantin et d'Hélène et la fameuse devise: Ἐν τούτῳ νικᾶ (Sois victorieux par elle); de l'autre un phénix avec ces mots : « Ἐκ τῆς κόνεως μου ἀναγεννῶμαι (Je renais de ma cendre). Tous les assistants prêtèrent ensuite le serment de mourir pour l'affranchissement de la patrie.

MARCHE D'HYPSILANTIS SUR BUCAREST. LE BATAILLON SACRÉ. — Le lendemain 13, le septième jour après son entrée à Iassi, Hypsilantis se mit en route pour Bucarest, à la tête de huit cents cavaliers, en faisant donner l'ordre partout par son avant-garde de préparer des approvisionnements pour une armée de cent mille hommes.

Arrivé à Fokchani, sur la frontière moldo-valaque, le septième jour de son départ d'Iassi, Hypsilantis trouva deux de ses lieutenants, Caravias et Anastase d'Argirocastro, qui lui amenaient deux pièces de canon et quelques renforts. Une multitude de jeunes Grecs, des premières familles, qui avaient quitté à la hâte les universités d'Europe pour venir combattre sous les drapeaux de la liberté, ralliaient chaque jour son camp : il en forma un corps séparé, qui prit le nom de *bataillon sacré* (ὁ ἱερὸς λόχος). Ils

portaient l'uniforme noir (1) avec la cocarde tricolore. Sur leur étendard était figurée une tête de mort avec deux ossements en croix, et cette devise: *La liberté ou la mort* ('Ελευθερία ἤ θανατός).

De Fokchani, l'*armée de la délivrance*, comme elle s'intitulait pompeusement, continua sa route par Buzeü et Ploïesti; et le 9 avril, quatre semaines après le départ d'Iassi, Hypsilantis établit son quartier général à Kolentina, maison de plaisance distante de trois quarts de lieue de Bucarest.

Événements d'Iassi. Désaveu de la Russie. Fuite de Michel Soutzo. — Le même jour le consul russe d'Iassi désavouait officiellement, par ordre de son souverain, l'entreprise d'Hypsilantis, « que Sa Majesté (c'étaient les termes de la proclamation) ne pouvait considérer que comme un effet de l'exaltation qui caractérisait l'époque actuelle, ainsi que de l'inexpérience et de la légèreté de ce jeune homme. » Telle était la réponse d'Alexandre au message qui lui avait été envoyé à Laybach. Quelques semaines avaient suffi pour faire juger du résultat de l'entreprise: c'était un coup manqué; dès lors la Russie y déclinait toute participation. A la proclamation était joint un ukase par lequel Hypsilantis était privé de son grade de major général dans l'armée et sommé de rentrer immédiatement en Russie. Le petit nombre d'hétairistes qui se trouvaient encore en Bessarabie en furent chassés par les mêmes autorités sous les yeux desquelles ils venaient de se réunir, de s'organiser et de s'armer tranquillement (2).

Michel Soutzo était un prince jeune et sans expérience. Comme beaucoup d'autres il s'était jeté étourdiment dans l'entreprise, comptant sur le concours armé de la Russie. En voyant cet appui lui manquer, il perdit la tête, et ne songea plus qu'à se mettre en sûreté derrière le Pruth. Il s'enfuit secrètement de sa capitale dans la nuit du 11 avril, et ne s'arrêta que de l'autre côté de la rivière, d'où il envoya au métropolitain plusieurs décrets pour l'établissement d'une lieutenance princière et la substitution, dans les hautes branches du service, des autorités indigènes aux autorités grecques, dont la plupart accompagnèrent sa fuite (1).

Le prince fugitif se considérait encore comme hospodar de fait : le divan moldave lui prouva, en cassant tous ses arrêtés, que celui qui déserte son poste perd son droit au commandement.

Quelque temps après, Michel Soutzo voulut quitter son asile pour gagner l'Italie. Il fut arrêté à la frontière par ordre de l'Autriche et confiné à Goritz. Remis en liberté au bout de quelques années, il se retira à Athènes, où il a toujours résidé depuis.

Hypsilantis fut atterré de ce résultat, qu'il aurait dû prévoir. Ce n'était pas la première fois que la Russie désertait la cause des Grecs après l'avoir épousée en secret : il n'avait qu'à se rappeler l'insurrection de Morée en 1770. Hypsilantis avait engagé une de ces luttes où l'on doit vaincre d'abord avant de se chercher des auxiliaires. Or, avant même son entrée en campagne, Hypsilantis était perdu sans ressources.

De nouvelles complications surgirent. Les Roumains, sur la coopération desquels il avait compté, menaçaient de se tourner contre lui. Un homme, que les patriotes roumains révèrent comme le restaurateur de leur nationalité, bien qu'il ait succombé à la tâche, Théodore Vladimiresco, fut l'artisan de cette révolution.

Vladimiresco. Événements de Bucarest depuis la mort d'Al. Soutzo.— Théodore Vladimiresco était un simple *sludjar*, originaire de la petite Valachie. Pendant la dernière guerre entre la Russie et la Porte, il avait commandé une compagnie de pandours contre les Turcs. A la paix il fut compris dans l'amnistie, et bientôt nommé par le prince Caradja sous-administrateur d'un district de la petite Valachie. Il ne tarda pas à y acquérir une grande po-

(1) D'où leur surnom de μαυροφορῖται

(2) Raybaud, *Mémoires sur la Grèce*, t. I, p. 205.

(1) Suivant Raybaud, Soutzo ne se serait retiré en Bessarabie que d'après l'invitation expresse des boyards, appuyée du métropolitain Benjamin. Voyez *Mémoires sur la Grèce*, t. I, p. 306.

pularité; sa bravoure personnelle, l'ardeur de son patriotisme, l'énergie de son caractère lui gagnèrent de nombreux partisans au sein de ces populations plus mâles que celles du reste de la Valachie; et dans un temps de crise il n'aurait eu qu'à frapper du pied le sol pour en faire surgir des hommes armés.

L'hétairie comprit la nécessité de s'attacher un tel homme. Giorgaki, chef des milices valaques, fut chargé de lui faire des ouvertures, mais sans lui découvrir ce qui était le véritable but de l'entreprise, la formation d'un État grec, composé de toutes les provinces chrétiennes soumises à l'autorité du sultan. Il lui parla comme s'il s'agissait uniquement de renverser les Phanariotes et d'obtenir pour le pays la restitution de ses anciens droits, sous la suzeraineté ottomane. Théodore accueille avec empressement un plan qui s'accorde avec ses propres idées, et il part avec une centaine d'Albanais, que lui donne Giorgaki, pour soulever la petite Valachie et le Banat. Il appelle aux armes ces populations belliqueuses et confiantes dans ses paroles, et reveille dans tous les cœurs l'idée de l'indépendance. « Roumains, le « temps est venu de nous délivrer du « joug des *ciocoï* (1) et des *archondas* (2) « du Phanar. J'ai pris les armes pour « cela; suivez-moi, et je mettrai fin à « leurs spoliations; je vous rendrai « vos droits et votre gouvernement « national. » Tel est la substance de toutes ses proclamations. Ce qu'il veut, c'est le renversement des Phanariotes, la cessation des abus, le rétablissement des anciennes libertés nationales. Mais il ne fait pas la guerre aux Turcs; il proteste de sa soumission aux traités, et s'intitule lui-même le fidèle vassal du sultan.

La nouvelle de cette levée de boucliers arriva à Bucarest presque en même temps que celle du massacre de la garnison turque de Galatz, au commencement de mars. Le divan, qui gérait les affaires de la principauté depuis la mort d'Alexandre Soutzo, craignant que les Turcs et les pandours ne marchassent en même temps sur la capitale, les uns pour venger leurs frères, les autres pour obtenir le redressement de leurs griefs, tenta des pourparlers avec Théodore, qui avait établi son quartier général à Craïova. Mais le chef patriote, qui ne voulait ni Grecs, ni boyards, ni aristocratie indigène, ni tyrannie exotique, refusa de traiter avec ceux qu'il regardait comme les oppresseurs du bien public, et, se sentant assez fort désormais pour tout oser, il commença à se rapprocher de Bucarest en suivant les deux rives de l'Olto. L'arrivée à Bucarest des deux caïmacams de Charles Callimachi (20 mars) n'apporta aucun remède à la situation. Théodore reçut les envoyés du prince avec la même hauteur qu'il avait fait ceux des boyards, et comme ils le menaçaient de l'arrivée de Callimachi avec une armée turque : « Je ne redoute rien, répondit Théodore; et quant à votre maître, il ne passera pas le Danube sans ma permission ni avant d'avoir accordé une charte aux Roumains. » Ils ordonnèrent alors à Giorgaki de marcher contre lui avec six cents soldats, et nommèrent Sava commandant en chef des troupes de la capitale. Ni l'un ni l'autre ne soupçonnaient le lien qui unissait ces trois chefs, Giorgaki, Sava et Théodore : aussi furent-ils consternés en apprenant que les forces destinées à combattre l'insurrection s'étaient jointes à elle, et que la plupart des soldats de Giorgaki l'avaient quitté pour grossir les rangs de Théodore sans que leur chef eût pris aucune mesure contre cette désertion.

Alors Théodore poursuivit sa marche sur Bucarest aux acclamations de tout le peuple, qui le saluait des noms de libérateur et de prince (*Téodor voda*). Dans tous les districts qu'il traversait il proclamait la réduction de la capitation d'après le taux des anciennes lois, abolissait les impôts du *racarit* et du *vinarit*, onéreux aux cultivateurs, et annonçait les mesures les plus sévères contre les boyards et les exacteurs de la fortune publique.

L'alarme était dans le camp des boyards; elle redoubla quand on apprit que Théodore avait fait filer des troupes

(1) Valet, parvenu, terme de mépris par lequel le peuple en Roumanie flétrit ses oppresseurs.

(2) Archontes, nom donné aux chefs de la communauté grecque à Constantinople.

pour couper les chemins qui conduisent de Bucarest en Transylvanie. Tous ne songèrent qu'à gagner la frontière, s'il eu était temps eucore. Le grand spathar Brancovano, qui, dès la nuit du 10 au 11 mars, avait expédié sa femme et ses effets les plus précieux dans une de ses terres, au milieu des montagnes, donna l'exemple ; les autres membres du conseil de régence le suivirent ; les deux caïmacams s'enfuirent à Routchouk, sur la rive droite du Danube, après avoir confié à Sava le soin de défendre la ville. C'était, dit M. Tricoupis, préposer le loup à la garde des brebis.

Sava tenta de vains efforts pour rétablir la confiance. Toute la boyarie, grande et petite, était aux abois. Bucarest offrit durant plusieurs jours un tableau indicible. « On ne voyait, dit un témoin oculaire, que des gens affairés portant des armes et occupés, les uns à leurs préparatifs de fuite, les autres à faire à la hâte des caisses et des ballots, que l'on transportait des maisons des particulières et des magasins dans les monastères et les khans (1). Toutes les maisons des boyards, ainsi que celles des marchands et leurs magasins, étaient fermées ; plusieurs rues, et entre autres le pont de Mogochaï, (2) qui a près d'une demi-lieue de long, étaient couvertes de chars de bagages et de gens qui quittaieut leurs foyers, doutant de jamais les revoir ; enfin, pour comble de détresse, les boyards ne trouvaient pas même de pain et de provisions de voyage, les gens des basses classes ne s'occupant non plus, dans ces tristes circonstances, que de leur danger particulier. Ces malheureux fugitifs, la plupart denués d'argent, eurent à supporter non-seulement les rigueurs de la saison à travers les montagnes qu'ils durent franchir pour arriver en Transylvanie, mais aussi plusieurs d'entre eux souffrirent des attaques de vagabonds qui s'étaient détachés des différents corps d'insurgés (1). »

(1) Les khans, que les Roumains ont empruntés des Orientaux, sont de vastes édifices en pierre, à un ou plusieurs étages, qui servent d'entrepôt et de comptoirs aux négociants étrangers.

(2) Le pont de Mogochaï est la rue principale de Bucarest : ce nom de pont (*podul*) lui vient, ainsi qu'aux autres rues, des poutres en bois qui, jetées d'un côté à l'autre de la chaussée, tiennent lieu de pavé et lui donnent en effet l'apparence d'un pont.

Tel était l'état de Bucarest lorsque, le 27 mars au soir, Vladimiresco y fit son entrée à la tête de ses pandours. A sa droite, un prêtre portait la croix; à sa gauche était le Macédonien Théodore, sou lieutenant (2). Cet appareil solennel, la proclamation que Vladimiresco fit lire le même soir dans toutes les rues de la ville par ses officiers accompagnés de prêtres, de récentes nouvelles qui démentaient le bruit de la marche des Turcs rétablirent la tranquillité dans la ville. Vladimiresco veilla d'ailleurs à ce qu'aucun excès ne fût commis par ses gens, et, pour plus de sécurité, il les fit camper hors de la ville, autour du monastère de Cotrotcheni, où il établit sou quartier général. Giorgaki et ce qui lui restait de soldats occupèrent les casernes à l'intérieur. Sava, avec sa garde albanaise, se retira dans la métropole, dont les bâtiments, entourés de fortes murailles et situés sur une hauteur, dominent la ville comme une citadelle.

Les trois chefs, qui commençaient à pénétrer leurs desseins mutuels, s'observaient avec défiance, chacun à la tête de ses troupes. L'arrivée d'Hypsilantis fit éclater cette mésintelligence.

Séjour d'Hypsilantis a Kolentina. Négociations avec Vladimiresco. — A la première nouvelle de l'approche du prince, Giorgaki, partisan constant et dévoué de l'hétairie, courut à sa rencontre et se joignit à lui avec sa troupe. Sava, représentant de l'ordre légal, désirait conserver la ville à l'hospodar nommé par la Porte ; Vladimiresco n'était ni pour la Porte ni pour l'hétairie : tous deux attendirent.

Cette réserve surprit et indigna même Hypsilantis. Il s'attendait à ce qu'à la nouvelle de son arrivée les deux chefs, fidèles au serment qu'ils avaient prêté à l'hétairie, vinssent, comme Giorgaki, lui prêter hommage et demander hum-

(1) *Lettres sur la Valachie*, écrites de 1815 à 1821, par F.-A. R.; Paris, 1821.

(2) Raybaud, *Mémoires sur la Grèce*, t. I, p. 203.

blement ses ordres. Il envoya dès le surlendemain (11 avril) son secrétaire, Lassanis, leur demander pour quels motifs ils n'avaient point paru encore à Kolentina. Une entrevue avec le prince eut lieu à la suite de ces pourparlers. Mais cette entrevue n'amena aucun résultat. Hypsilantis n'avait rien de ce qu'il fallait pour gagner à sa cause des hommes qui lui étaient instinctivement hostiles. Ils continuèrent à se tenir sur la réserve, et Vladimiresco, au sortir de l'entrevue, se retira à Cotrotcheni, dont il hâta les travaux de défense, plus résolu que jamais à ne s'associer à aucune tentative qui n'aurait pas pour objet immédiat le bien et l'indépendance du pays.

Départ pour Tirgoviste. — Les difficultés s'amoncelaient autour d'Hypsilantis. Commençant à prévoir le moment où il faudrait battre en retraite, il quitta subitement Kolentina le 17 avril, une semaine après son arrivée, et alla établir son camp à Tirgoviste, à vingt-cinq lieues de Bucarest, dans le nord, sur la route des Carpathes. De là, ayant envoyé son frère Nicolas occuper Cumpû-Luugû avec un faible détachement, il posta Giorgaki à Pitesti, entre Tirgoviste et l'Olto, et Constantin Doucas à Ploïesti. Ensuite il compléta l'organisation du bataillon sacré, dont l'effectif, porté à quatre cent cinquante hommes, fut placé sous le commandement de Georges Cantacuzène, ainsi qu'un corps de deux cents cavaliers et quelques pièces d'artillerie de campagne.

Entrée des Turcs dans les Principautés. Combats de Galatz et de Sculeni. — Comme Hypsilantis achevait ces préparatifs, il reçut la nouvelle que les Turcs s'apprêtaient à entrer dans les principautés.

En effet, le désaveu infligé aux hétairistes par la déclaration de Laybach avait eu pour effet immédiat d'armer toutes les forces de la Porte contre l'insurrection. Les pachas de Silistrie et de Routchouk reçurent ordre de franchir le Danube et de se porter sur Bucarest. Un deuxième corps, fourni par le pacha de Widdin, devait occuper la petite Valachie. A droite, Jouçouf, pacha d'Ibraïla, devait opérer en Moldavie. Les mouvements de ces trois corps, forts d'environ trente mille hommes, s'exécutèrent dans les premiers jours de mai.

Ils ne rencontrèrent nulle part de résistance sérieuse. Youçouf pacha, après avoir détruit la flottille grecque du Danube et battu les insurgés à Galatz et à Sculeni (13 et 29 mai), occupa Iassi, et força les dernières bandes des hétairistes à passer le Pruth. De son côté, Sélim-Méhémet, pacha de Silistrie, détacha un corps de cinq mille hommes sous le commandement de son kiaïa-bey Hadji-Ahmed efendi. Cette armée parvint, sans coup férir, sous les murs de Bucarest et y fit son entrée (27 mai).

Quelques heures auparavant, Sava Caminari, sous prétexte qu'il n'avait pas de forces suffisantes à opposer aux Turcs, avait quitté la ville avec ses Albanais; et, prenant la direction de Tirgoviste, il alla camper le lendemain au monastère de Vacaresti, à deux heures environ de cette ville.

Politique et assassinat de Vladimiresco. — C'est alors que le but politique de Vladimiresco et le rôle qu'il s'était réservé dans le mouvement commencèrent à se dessiner.

Durant le peu de temps qu'il avait conduit les affaires, Vladimiresco avait montré une grande sagesse et une grande fermeté. Le rude soldat qui s'était constitué le vengeur des droits de son pays ne se laissa emporter à aucune mesure violente et arbitraire contre les privilégiés qui depuis des siècles s'engraissaient des sueurs du peuple. Les boyards les plus compromis par leurs antécédents avaient émigré en Russie et en Transylvanie; ceux qui étaient demeurés dans le pays se rallièrent bientôt autour de Théodore, « trop heureux qu'ils sont de trouver en lui un homme de cœur et de tête. Conseillé d'ailleurs par Zalic, chancelier-drogman du consulat de France, il sait se tenir en garde contre la couardise des uns, profiter du courage des autres et prendre décidément le rôle de représentant du pays. C'est à ce titre qu'il adresse à la Porte et aux pachas danubiens les plaintes énergiquement exprimées des boyards contre l'administration phanariote, leur désir de recouvrer leurs princes indigènes et **leur droit d'élection, leurs protestations**

contre les actes d'Hypsilantis et de Cantacuzène, leurs vœux de les voir au plus tôt chassés du pays, leurs sentiments de fidélité envers elle, déclarant qu'il est impatient que justice soit faite pour remettre la Valachie sous sa domination (1). »

En apprenant que les Turcs se disposaient à passer le Danube, Théodore résolut de s'aboucher et de traiter définitivement avec eux. Comment et sur quelles bases? c'est ce que nous ne saurions indiquer d'une manière précise. Rien n'a transpiré sur le contenu des lettres, tombées plus tard aux mains d'Hypsilantis, et qui servirent de prétexte à l'assassinat. Il est hors de doute cependant que Vladimiresco n'eût pris ses sûretés en faisant ses conditions. Il s'engageait à faire cause commune avec eux contre les hétairistes; mais il exigeait « que la Porte rendît aux principautés leurs anciens droits; qu'elle les délivrât du joug humiliant et onéreux des Phanariotes, et qu'elle établît une constitution en harmonie avec les traditions démocratiques des institutions primitives (2). »

A la suite de ces négociations, les Turcs s'avancèrent en Valachie sans être inquiétés. Le lendemain de leur entrée à Bucarest Vladimiresco quitta cette capitale, et se dirigea vers le nord à la tête de quatre à cinq mille pandours, dans l'intention supposée de couper aux hétairistes la route des montagnes.

C'est alors qu'il périt victime d'un infâme guet-apens.

Hypsilantis, voyant sa droite débordée par le mouvement de Vladimiresco, instruit d'ailleurs de sa défection par Sava et plusieurs autres capitaines jaloux de Théodore, envoya l'ordre à son frère Nicolas d'abandonner Campû-Lungû et de se replier sur le corps de Giorgaki à Pitesti; en même temps il commanda à ce dernier d'employer tous les moyens qu'il jugerait convenables pour déjouer les desseins de Vladimiresco (3).

Le 30 mai, Vladimiresco campait à Golesti. Entre ce village et Pitesti, où se trouvait Giorgaki, coule la rivière d'Argis, que l'on traverse sur un pont. Giorgaki fit couper ce pont. Vladimiresco, ainsi arrêté au passage, envoya demander une explication à Giorgaki. Celui-ci, pour toute réponse, se présenta le lendemain à Golesti suivi de quatre cents de ses soldats. Vladimiresco le reçut au milieu de ses officiers. Le récit de cette entrevue a été fait de diverses manières. Suivant l'opinion la plus accréditée, Giorgaki aurait commencé par reprocher à son ancien compagnon d'avoir déserté la cause qu'il avait juré de servir et de s'être uni avec les Turcs. Théodore n'avait mis aucun de ses lieutenants dans le secret de sa politique. De sourds murmures accueillirent les paroles de Giorgaki. Celui-ci tira alors de sa ceinture un écrit de Théodore, qu'il lut à haute voix; et, profitant de la stupéfaction où la lecture de cet écrit avait plongé les assistants, il lui enleva lui-même son épée par un brusque mouvement, et le fit saisir par les soldats de son escorte. Cela fait, Giorgaki sortit brusquement de la salle des conférences, en criant aux pandours, qui commençaient à s'agiter : « Mes enfants, les Turcs arrivent; marchons à leur rencontre. » Il monta à cheval, et s'éloigna en les laissant dans la stupeur et la confusion.

Vladimiresco fut conduit à Pitesti, et de là au quartier général de Tirgoviste. Le lendemain de son arrivée, deux aides de camp du prince et son sécrétaire allèrent prendre Théodore entre les mains de Caravia, à la garde duquel le prisonnier avait été confié. Ils l'emmenèrent, les mains liées, hors la ville. — « Où me conduisez-vous? leur demanda, chemin faisant, Théodore. — Vers tes soldats, répondirent les aides de camp. — Me croyez-vous assez stupide, reprit Théodore, pour penser que ce chemin soit celui de mon quartier? — Avance toujours, » lui dirent-ils en le poussant avec brutalité. A peu de distance de là une fosse était nouvellement

(1) Vaillant, *la Roumanie*, t. II, p. 313.

(2) N. Balcesco, *Question économique des Principautés Danubiennes*, p. 25.

(3) Καὶ τῷ παρήγγειλε νὰ φροντίσῃ νὰ ματαίωσῃ τὰ ὀλέθρια σχέδια τοῦ Βλαδίμιρέσκου καθ' ὁποιους δήποτε ἐνόμιζε καταλληλοτέρους τρόπους. (Tricoupis, *Histoire de la Révolution grecque*, t. I, p. 156.

creusée. L'un deux commença à tirer son sabre; alors Théodore s'enveloppant la tête de son manteau : « A vous trois, n'avez-vous pas au moins un pistolet? » leur dit-il. Ils le frappèrent à grands coups; mais sa mort fut lente entre les mains de ces assassins malhabiles. Il respirait encore que déjà il était en lambeaux.

On répandit plus tard le bruit que Théodore avait amassé des millions. La vérité est que ses bourreaux ne trouvèrent sur lui que quatre thalers (1).

Telle fut la fin de Vladimiresco (4 juin 1821). Les étrangers ont fait de lui un traître; les Roumains le révèrent comme un héros et un martyr.

Vladimiresco s'était enrôlé parmi les hétairistes; mais il s'éloigna d'eux dès qu'il vit que leurs desseins ne cadraient point avec le but patriotique qu'il s'était proposé. Homme du peuple, il comprit le premier, avec cet instinct populaire qui tient lieu aux masses de science et de lumières, que l'avenir de la nationalité roumaine n'était ni dans l'hétairie grecque ni dans le protectorat russe, mais dans la Roumanie elle-même, se renfermant dans la limite stricte de ses anciens traités avec la Porte. Vladimiresco succomba trahi par son entourage. Ces idées étaient trop nouvelles pour pouvoir être accueillies d'emblée par le peuple. Mais la révolution ne périt pas tout entière avec lui. L'idée démocratique, déposée en 1821 dans le sol roumain, germa et mûrit en 1848.

Fin de l'hétairie. Combat de Dragachan. — L'entreprise d'Hypsilantis eut le dénoûment qu'elle devait avoir. Son armée s'était dissoute avant même l'entrée en campagne; aucune mesure sérieuse n'avait été prise; et le désordre, accru par la mésintelligence et l'incapacité des chefs, avait été porté au comble. Personne ne voulait reconnaître d'autorité supérieure à la sienne, et un certain Boucovâla, commandant de douze soldats, signait ainsi ses proclamations :

« Janaki Boucovâla, archistratège de l'armée grecque à Carlovita, nazir des cinq cadiliks, etc. » (2).

A la nouvelle de la marche des Turcs, l'armée se débanda en partie. Georges Cantacuzène se sépara d'Hypsilantis à la suite de dissentiments assez graves, et, après s'être fait battre avec le petit corps qu'il commandait par les troupes du pacha d'Ibraïla, à Sculeni, il passa le Pruth avec quelques-uns de ses officiers, sous prétexte de conférences avec les autorités russes, et l'on n'entendit plus parler de lui.

Le 29 juin le corps principal franchit l'Olto, et rencontra les Turcs à Dragachan, à deux lieues de Rimnik. Les généraux Georges Hypsilantis, son frère Nicolas, Caravia firent tout ce qu'il fallait pour compromettre le sort de la journée. Lorsque l'affaire fut engagée, on s'aperçut que les canonniers n'avaient pas même de mèches pour mettre le feu à leurs pièces; et ils furent obligés de courir dans les rangs de l'un à l'autre pour trouver un briquet, une pierre et de l'amadou. Le bataillon sacré seul fit son devoir, et se laissa sabrer par la cavalerie turque sans rompre d'une semelle. Ils étaient quatre cent cinquante avant la bataille; à peine une centaine échappèrent.

Hypsilantis avait assisté au combat sans y prendre part. Quand il vit les siens en déroute, il ne chercha même pas à les rallier et gagna en toute hâte, ainsi que ses frères, le monastère de Kosia, situé quatre lieues plus loin, de l'autre côté de l'Olto, et se sauva de là en Autriche. Mais il fut retenu prisonnier par les autorités à la frontière et conduit dans la forteresse de Mongatz en Hongrie. Il fut relâché en 1827 sur la demande de l'empereur Nicolas, et se retira à Vienne, où il mourut le 20 juillet de l'année suivante, à l'âge de trente-trois ans (1).

Les princes Nicolas et Georges passèrent en Grèce, où leur frère Démétrius avait soulevé le Péloponèse. Giorgaki continua à guerroyer contre les Turcs, et, après des actes inouïs de bravoure et d'audace, se fit sauter avec les débris

(1) Voyez Raybaud, p. 237 et suiv. — Tricoupis, p. 149.

(2) Voyez Tricoupis, t. I, p. 137. — *Nazir*, en turc, administrateur; *kadilik*, juridiction de cadi.

(1) Voyez, dans l'*Histoire de la révolution grecque* par Soutzo, un récit détaillé de la captivité d'Hypsilantis, fait par lui-même.

de sa troupe dans le monastère de Séco, en Moldavie. Athanase, non moins brave que lui, mais plus heureux, franchit le Pruth à la nage sous une grêle de balles. Sava Camirari passa aux Turcs.

CHAPITRE X.

RETOUR DES PRINCES INDIGÈNES. — RÈGNES DE GRÉGOIRE GHICA ET DE JEAN STOURDZA.

INTERRÈGNE. — La défaite d'Hypsilantis et de son parti fut suivie d'un interrègne d'un an environ, pendant lequel les principautés, rendues à elles-mêmes, reprirent une apparence de tranquillité et de bien-être. Les Turcs continuèrent à occuper militairement le pays, mais sans se mêler en rien de l'administration intérieure. Il fallut pourvoir à la vacance du trône. Des deux hospodars placés à la tête de l'administration à l'arrivée d'Hypsilantis, l'un, Michel Soutzo, après avoir pris parti pour les rebelles, était gardé à vue par l'Autriche, l'autre, Charles Callimachi, enveloppé dans la réaction qui atteignit, après la découverte du complot, les principales familles du Phanar, avait expié par une mort imméritée sa fidélité à la Porte (1). Une caïmacamie fut instituée suivant l'usage, en attendant que le divan eût statué définitivement sur le sort des principautés. Une longue expérience avait appris aux Turcs à se défier des Grecs. Les emplois de drogmans de la Porte et de l'amirauté, dont ils avaient, en quelque sorte, le monopole depuis un siècle, leur furent retirés et furent exercés désormais par des Turcs. La Porte résolut ensuite de leur ôter le gouvernement des principautés pour le restituer aux hospodars indigènes. Par là, en même temps qu'elle satisfaisait un ressentiment légitime, elle acquittait une dette envers les Moldo-Valaques, dont la fidélité avait aidé puissamment au succès de ses armes.

Au commencement de 1822, les deux divans de Valachie et de Moldavie reçurent simultanément l'ordre d'envoyer à Constantinople une députation, composée de sept d'entre les principaux boyards, qui exposeraient à Sa Hautesse les griefs et les vœux du pays. Les quatorze députés arrivèrent le 20 août à Constantinople, où Khalet efendi, toujours en possession de la faveur de son maître, le *reis-efendi* (ministre des affaires étrangères) et le *kiaia-bey* (ministre de l'intérieur) leur firent, à l'envi, un accueil splendide. Une somme d'argent en outre du *taïn* (1) ordinaire leur fut allouée, par ordre exprès du sultan, à titre d'indemnité pour les pertes que la guerre leur avait fait subir. Le divan tint plusieurs séances extraordinaires, où les députés moldo-valaques furent appelés à diverses reprises; et deux mois après leur arrivée, Mahmoud ayant déclaré sa résolution souveraine de confier désormais l'hospodarat à des princes indigènes, Jean Stourdza, grand logothète de Moldavie, et Grégoire Ghica, grand ban de Valachie, l'un indigène et descendant de Vlad III de Valachie, l'autre issu d'une famille d'origine albanaise en possession de l'indigénat depuis cent cinquante ans, furent choisis (juillet 1827). Le *khatti-chérif* impérial (2) portait que Sa Hautesse « vu l'ingratitude des Grecs et la fidélité des Moldo-Valaques, leur donnait un prince indigène pour sept ans (3). »

AVÉNEMENT DE GRÉGOIRE GHICA ET DE JEAN STOURDZA. — D'après le khatti-chérif qui fixait leurs attributions et leurs prérogatives, les nouveaux élus n'avaient que le rang de pachas à deux queues, et recevaient leur investiture du pacha de Silistrie, sous la dépendance duquel ils étaient placés. Aujourd'hui les hospodars ont le rang et les insignes de pachas à trois queues (*muchir*) et reçoivent leur investiture directement de la Porte.

L'étiquette les obligeant de différer pendant quelques mois encore leur départ, les princes Ghica et Stourdza

(1) Voy. *Lettres sur la Turquie*, t. II, p. 107.

(1) Ration de vivres allouée, en Turquie, à tous les fonctionnaires de l'ordre civil et militaire et à tous les étrangers considérés comme hôtes de la Sublime Porte.

(2) Mot à mot, l'*écriture illustre*, nom donné aux ordonnances émanées de la personne du souverain.

(3) Colson, *État des principautés de Valachie et de Moldavie*, p. 40.

se firent suppléer à Bucarest et à Iassi par des caïmacams, tandis que le sultan, pour donner une nouvelle preuve de son bon vouloir à l'égard des principautés, envoyait l'ordre à une partie de ses troupes de repasser le Danube.

Cependant les Tartares et les janissaires, qui formaient le gros de l'armée et qui avaient cru que les deux principautés seraient réunies au *dar-ul-islam* (1), entrèrent en pleine révolte en apprenant qu'elles demeuraient au pouvoir des infidèles. Plusieurs quartiers d'Iassi furent incendiés et pillés, et les habitants, frappés de terreur, s'enfuirent dans les campagnes environnantes, où ils errèrent pendant plusieurs jours sans asile et souvent sans pain (août). Les mêmes scènes de désordre, les mêmes excès se répétèrent à Bucarest, et ne cessèrent qu'à l'arrivée des hospodars.

Ceux-ci avaient quitté Constantinople le 20 août, et s'étaient rendus à Silistrie, où ils reçurent l'investiture du seraskier-pacha. De Silistrie ils continuèrent leur route vers leurs capitales, où ils firent leur entrée, Grégoire Ghica à Bucarest, le 6 octobre, et Jean Stourdza, à Iassi, le 19 du même mois.

État du pays a l'arrivée des hospodars. Intrigues de la Russie. — A cette époque la Russie, qui avait rappelé sa mission de Constantinople, n'était plus représentée ni dans la capitale ni dans les provinces de la Turquie. La protection des intérêts russes avait été confiée à l'ambassadeur et aux consuls anglais. D'un autre côté, l'occupation turque, si elle continuait de grever les principautés d'une charge que les misères des dernières années rendaient encore plus lourde, n'entravait en rien l'administration des hospodars. Dès lors ceux-ci purent prendre impunément plusieurs mesures utiles, à la faveur desquelles les habitants subvinrent, sans vexations aucunes, à toutes les charges qui leur étaient imposées, et jouirent d'une tranquillité qu'ils n'avaient pas goûtée depuis longtemps.

Ces commencements n'étaient point du goût de la Russie, menacée de perdre toute sa prépondérance dans les principautés si elles se maintenaient en paix et en prospérité sous le gouvernement de leurs princes indigènes. Il était urgent de détruire un état de choses qui ôtait tout prétexte au protectorat; et le protectorat, c'était, dans la pensée du cabinet de Saint-Pétersbourg, l'acheminement à la conquête. Elle chercha un prétexte. La présence des troupes turques au delà du Danube, après la cessation complète des hostilités, constituait un état de choses illégal, contre lequel les principautés, dont elles affectaient l'indépendance, n'osaient réclamer. La Russie intervint pour demander l'évacuation complète du territoire moldo-valaque : par là elle se posait encore comme le défenseur des droits et l'interprète du vœu des principautés.

Une première note transmise à la Porte par le canal de l'ambassadeur d'Angleterre, lord Strangford, à la fin de 1823, demeura sans résultat. L'année suivante (10 avril 1824) lord Strangford remit au divan une nouvelle note, signée par les représentants des grandes puissances, pour l'inviter à procéder sans délai à l'évacuation des principautés et à les replacer, sous tous les rapports, dans le même état et dans les mêmes conditions où elles se trouvaient avant les troubles. Cette nouvelle démarche n'obtint pas plus de succès que la première. Le czar néanmoins ne se tint pas pour battu. Résolu à poursuivre ses réclamations sans pour cela en venir à une rupture avec la Porte, il envoya à Constantinople le conseiller d'État Minziaki. La mission de M. Minziaki n'avait pas trait seulement à la retraite des Turcs des principautés; il était porteur d'une proposition qui devait, dans l'opinion du cabinet de Saint-Pétersbourg, mettre un terme au différend oriental, aggravé de jour en jour par le progrès de l'insurrection hellénique. Il ne s'agissait de rien moins que de l'établissement, au sein de l'empire turc, de trois principautés de terre-ferme, sous les noms de Grèce orientale, Grèce occidentale et Grèce méridionale, dans des conditions analogues à celles où s'était trouvée jusqu'alors la Moldo-

(1) *La maison de l'islamisme*, nom donné par les mahométans à l'ensemble des pays soumis à la domination musulmane.

lachie, et régies isolément par des hospodars à la nomination du sultan. La Porte, quelque étrange que dût paraître le moyen de conciliation proposé par les Russes, ne témoigna ni surprise ni colère, et ne s'occupa qu'à traîner les négociations en longueur, suivant son habitude; et ce ne fut que plus d'une année après, en apprenant la mort de l'empereur Alexandre à Taganrok et l'arrivée de son successeur dans cette ville avec des forces considérables, qu'elle envoya l'ordre au reste de ses troupes demeurées en Moldo-Valachie de repasser le Danube.

Du projet chimérique de M. Minziaki, il n'en fut plus question. Toutefois la Porte consentit, sur sa demande, à l'ouverture de conférences en vue d'apaiser les différends qui subsistaient depuis plusieurs années entre les deux cours, et de régler définitivement le sort des principautés d'après les stipulations du traité de Bucarest.

CONVENTION D'AKERMAN. — La petite ville d'Akerman en Bessarabie fut indiquée comme lieu des conférences. Les plénipotentiaires étaient : pour la Russie, le comte Michel de Woronzof, gouverneur général de la Nouvelle-Russie, dont la nouvelle province de Bessarabie était considérée comme une annexe, et M. de Ribeaupierre, ministre de Russie à Constantinople; pour la Turquie, Séid-Méhémet-Nadi efendi, contrôleur général d'Anatolie (Turquie d'Asie) et le mollah (1) Seïd-Ibrahim-Izzet efendi.

Les conférences durèrent du 1er août au 7 octobre, et aboutirent à un traité sous le nom de *Convention explicative du traité de Bucarest*, par lequel la Russie regagna en un seul jour tout le terrain qu'elle avait perdu depuis 1821.

En effet, l'acte séparé relatif à la Moldo-Valachie porte

1° Que les hospodars seront élus dans chaque province, par l'assemblée générale du divan, parmi les boyards indigènes. Ils recevront leur investiture de la Porte, qui sera maîtresse d'annuler l'élection, mais seulement pour des motifs graves et avérés par les deux cours. La durée de l'administration des hospodars reste fixée à sept ans. Ils ne peuvent être destitués qu'avec l'assentiment de la cour de Russie. En cas de destitution, d'abdication ou de mort d'un hospodar, et jusqu'à ce qu'on lui donne un successeur, l'*intérim* doit être rempli par des caïmacams nommés par le divan de la principauté.

2° Que les hospodars détermineront les impôts et les charges annuelles des principautés conformément aux règlements établis à la suite du khatti-chérif de 1802, et *en ayant égard aux représentations du ministre de Sa Majesté Impériale et à celles que les consuls de Russie leur adresseront, d'après ses ordres*.

Remarquons d'abord ce droit de censure que la Russie s'arroge, comme en passant, sur la conduite des hospodars, et qui les met naturellement dans sa dépendance en même temps que l'administration tout entière est livrée à leur merci. Cette dépendance est rendue plus étroite encore par les clauses qui attribuent l'élection du prince à l'assemblée des boyards, composée presque exclusivement des créatures de la Russie, et, plus encore, autorisent sa prorogation, après l'expiration du terme de sept années, au cas où aucun sujet de plaintes ne se soit élevé contre lui. Le ministre de Russie à Constantinople, M. de Ribeaupierre, écrit au prince Ghica, à la date du 9 juillet 1827 : « M. le consul général Minziaki, qui a déjà quitté Constantinople pour se rendre en Valachie, est chargé par moi de recevoir des mains de Votre Altesse la correspondance de Vienne, qu'il aura soin de me faire tenir exactement *deux mois plus tard*, 17 septembre. J'ai tout lieu d'espérer que vous accueillerez les propositions que M. Minziaki est chargé de vous faire de ma part. Je sollicite vivement Votre Altesse de vouloir bien y consentir. Il me sera fort agréable de pouvoir ajouter ce léger sacrifice *à ceux que je me félicite déjà de faire valoir auprès de mon auguste cour*....... »

« ...... Enfin, mon prince, je place

(1) Les mollahs, ou grands juges, sont les chefs des grandes circonscriptions judiciaires en Turquie. Ils forment six classes, inégales en rang, depuis les mollahs de Stamboul (*Stambol efendici*) jusqu'aux mollahs appelés *devrié*.

ma confiance dans votre zèle à remplir fidèlement les fonctions honorables que la Porte vous a confiées et que la Russie voudrait sanctionner par ses suffrages. *Plus l'époque approche où un changement du chef de l'administration pourra avoir lieu, plus je voudrais vous devoir de la reconnaissance pour vos soins assidus* (1). »

M. Minziaki était consul général à Bucarest depuis le rétablissement des relations diplomatiques entre la Russie et la Porte. Dès lors les anciens errements reparurent, et tout progrès s'arrêta.

Premiers essais de réforme. — En effet, les débuts des deux nouveaux règnes avaient été marqués par plusieurs mesures libérales et profitables au pays. S'ils ne remplirent pas tout à fait l'attente générale, Grégoire Ghica et Jean Stourdza, pendant le peu de temps qu'ils gouvernèrent hors de la présence des agents de la Russie, s'étaient montrés zélés pour le bien et les intérêts du pays. Nous avons vu comment, en Valachie, le gouvernement était parvenu à payer la dette de cinq millions de piastres qu'il avait contractée à l'effet de solder les troupes de la Porte et qui n'avait pu être remboursée à l'époque des troubles. La plupart des vexations qui depuis plus d'un siècle pesaient sur les paysans disparurent, et, si l'on en excepte quelques tentatives du parti russe réfugié en Transylvanie, tentatives qui furent aisément réprimées, les principautés jouirent pendant ces six années d'une tranquillité parfaite.

Grégoire Ghica en profita pour prendre diverses mesures propres à améliorer la situation morale et matérielle du pays. Il nomma un comité de cinq membres qu'il chargea de rédiger un projet de réformes basées sur les anciens droits et usages, fit rentrer dans la possession de l'État les monastères fondés et enrichis par la piété nationale et qui avaient été usurpés par le clergé, forma un corps de pandours, à l'imitation des anciennes gardes civiques, fit paver les principales rues de Bucarest, agrandit et restaura les hôpitaux de la Philanthropie et de Pantéléimon, rétablit les écoles nationales, et donna une vive impulsion aux études par la fondation du collége de Saint-Sava, construit sur les ruines du couvent du même nom. Le poëte Héliade et deux boyards patriotes dont nous retrouverons plus tard les noms, Constantin Golesco, nouvellement retourné de l'exil (1826), et Jean Campinéano, secondèrent dignement ses efforts, et rédigèrent, de l'aveu du prince, les statuts d'une société de progrès en Valachie. Ces statuts contenaient en projet :

1° L'établissement de colléges nationaux à Bucarest et à Craïova;

2° L'établissement d'écoles normales dans chaque chef-lieu de district par les premiers élèves sortis des colléges;

3° L'établissement d'écoles primaires dans chaque village;

4° La fondation de journaux dans la langue nationale;

5° L'abolition du monopole typographique;

6° Les moyens d'encourager la jeunesse à traduire et à écrire des ouvrages dans la langue nationale;

7° La formation d'un théâtre national (1).

L'opposition de M. Minziaki rendit inutile la bonne volonté du prince; et les novateurs, privés du patronage officiel qu'ils avaient espéré, ajournèrent leurs plans de réformes. Cependant un second collége fut établi à Craïova, et Héliade réussit à fonder plusieurs journaux, entre autres le Courrier roumain (*Currier romanesti*), qui furent supprimés lors de l'occupation russe de 1828.

En Moldavie, Jean Stourdza semblait décidé à marcher sur les traces de son collègue. Il rouvrit le collége Basilien à Iassi, y établit des fontaines publiques et entreprit d'autres travaux d'utilité générale. Le peuple tout entier, dit M. Élias Regnault, s'associait au mouvement de rénovation. Le paysan, délivré des garnisaires étrangers, avait reconstruit sa cabane; les boyards, revenus de l'émigration, relevaient leurs palais; le commerce se faisait avec sé-

(1) Colson, *État des principautés de Valachie et de Moldavie*, p. 43.

(1) J. Radulesco (Héliade), *Mémoires sur l'histoire de la régénération roumaine.*

curité ; l'agriculture reprenait son essor ; un bien-être inaccoutumé s'annonçait au pays.

Ce calme, cette prospérité ne furent pas de longue durée. A peine réinstallé, le consulat russe devint ce qu'il était auparavant, un foyer d'intrigues et de menées tantôt patentes, tantôt occultes, destinées à entretenir dans le pays une agitation favorable aux vues de la Russie. « On vit le consulat, rétabli quelques mois auparavant dans les principautés, commencer à élever ses prétentions en insistant pour que les boyards du parti russe fussent employés de préférence et en tâchant d'enlever toutes les faveurs aux boyards du parti opposé. L'intrigue russe parvint bientôt à les brouiller soit entre eux, soit avec le prince. Elle sema des nouvelles alarmantes au sujet d'une rupture entre la cour de Saint-Pétersbourg et la Porte, aussi bien que sur une nouvelle invasion des principautés par les Turcs. Ces craintes étaient si peu fondées que la Porte permit, au contraire, au prince de laisser sévir les autorités locales contre les Turcs reconnus coupables. Autrefois on les renvoyait toujours devant les pachas pour leur faire subir le châtiment de leurs crimes ou de leur mauvaise conduite (1). »

CONSÉQUENCES AVANTAGEUSES DE LA CONVENTION D'AKERMAN. — Cependant nous devons dire, pour être juste, que la convention d'Akerman renfermait plusieurs clauses réellement avantageuses pour les principautés. Un article du traité leur garantissait la liberté entière du commerce, sauf les restrictions exigées, d'un côté par les fournitures dues annuellement à la Sublime Porte, de l'autre par l'approvisionnement du pays. Un second article restituait à leurs propriétaires légitimes les terrains que les Turcs avaient enclavés dans leurs *raï* (cercles) sur la rive gauche du Danube et au delà de l'Olto. Fidèle à son système de couvrir ses usurpations de l'apparence du bien public, la Russie avait déployé un grand zèle pour ménager aux principautés ces avantages condamnés d'avance à demeurer stériles. Par là elle se posait ostensiblement comme la tutrice des Moldo-Valaques, et relâchait de plus en plus le lien qui les rattachait à la Turquie.

Cette politique, à l'aide de laquelle la Russie parvint, pendant près d'un siècle, à donner le change sur ses véritables desseins, reçut une nouvelle consécration par l'établissement des *Réglements organiques*, ou Codes administratifs des Principautés, dont les bases commencèrent à être jetées dès cette époque, bien qu'ils ne furent achevés et promulgués que cinq ans plus tard, en 1831.

ORIGINE DES RÈGLEMENTS ORGANIQUES. — L'avant-dernier article de la convention d'Akerman portait « que, les troubles survenus dans les dernières années en Valachie et en Moldavie ayant porté la plus grave atteinte à l'ordre dans les diverses branches de l'administration, les hospodars seraient tenus de s'occuper sans le moindre délai, avec leurs divans respectifs, des mesures nécessaires pour améliorer la situation des principautés, et que ces mesures seraient l'objet d'un règlement général pour chaque province, lequel serait mis immédiatement à exécution. » En conséquence de cet article, deux comités préparatoires furent établis à Bucarest et à Iassi vers le milieu de 1827. Chacun de ces comités était composé de quatre membres, dont deux à la nomination de la Russie. Dans le nombre se trouvaient deux futurs hospodars, Michel Stourdza, membre du comité moldave, et Barbo Stirbey, secrétaire du comité valaque.

Les projets élaborés par chacun des deux comités devaient être soumis à la révision du consul général de Russie, M. Minziaki.

C'était une violation flagrante du principe d'autonomie dont la Russie elle-même venait de se porter garante. Cependant la Porte, soit indifférence soit prévision des événements qui allaient suivre, n'éleva aucune réclamation.

En effet, les deux comités, réunis depuis une couple de mois, avaient à peine eu le temps de fixer le prix des charges et d'abolir les contributions indirectes que la guerre, qui éclata tout à coup

(1) *Portfolio*, t. V, p. 166.

entre les Turcs et les Russes, vint interrompre leurs travaux (1).

CHAPITRE XI.

INTERRÈGNE (1828-1834).

§ Ier.

Guerre entre la Russie et la Porte. — Traité d'Andrinople (*mai* 1828 *à septembre* 1829).

COMMENCEMENT DES HOSTILITÉS. — Le 7 mai 1828, l'armée russe, forte d'environ cent cinquante mille hommes, sous le commandement supérieur du maréchal de Wittgenstein, franchit le Pruth sur trois points, à Sculéni, Falschi et au gué d'Isaac (*Vadului Isatkicha*). Elle était composée des 3e, 6e et 7e corps, sous les ordres des généraux Rudjéwitch, Roth et Voïnow.

Le lendemain un détachement du 6e corps, conduit par le général Kleist, entra à Iassi sans coup férir, désarma la garde albanaise de l'hospodar, et l'obligea à se constituer prisonnier. Une proclamation, publiée le même jour par ordre du maréchal, avertit les Moldo-Valaques qu'ils cessaient d'être gouvernés par leurs hospodars, et qu'une administration centrale provisoire allait être instituée sans retard sous la présidence du conseiller privé, comte Pahlen, nommé plénipotentiaire des divans de Valachie et de Moldavie et *dépositaire de la confiance de Sa Majesté :*

« Habitants de la Valachie et de la Moldavie, disait, en terminant, le manifeste, la guerre que mon auguste maître est forcé d'entreprendre ne vous enlèvera que momentanément les avantages de la paix ; elle vous garantira le prochain retour et vous assurera le bienfait d'une existence légale et stable. La soumission due aux autorités, l'oubli des ressentiments que l'anarchie avait fait naître, le sacrifice de vos intérêts privés pour une cause qui les embrasse tous, tels sont les devoirs dont je vous recommande l'accomplissement spontané, unanime, au nom de l'empereur. Conformez-vous aux magnanimes instructions dont je me félicite d'être l'organe, et vous acquerrez un nouveau titre à la bienveillance de Sa Majesté. »

D'Iassi le général Kleist continua sa marche sur Bucarest, où ses Cosaques entrèrent le 12, croyant surprendre l'hospodar. Mais Grégoire Ghica, à la nouvelle de l'approche des Russes, s'était retiré dès la veille à Cronstadt, en Transylvanie. La ville fut occupée militairement, et quatre jours après le général Roth, avec le gros de son armée, ayant rallié son avant-garde, transféra à Bucarest le siége de l'administration des deux principautés, et installa le comte Pahlen dans ses nouvelles fonctions (16 mai).

ADRESSE DU DIVAN DE VALACHIE AU CZAR NICOLAS. — Le même jour, le divan de Valachie se réunit en séance extraordinaire et vota une adresse de félicitations et de remercîments au czar Nicolas en réponse à la proclamation du maréchal de Wittgenstein. Cette adresse, éternel monument de honte pour la boyarie valaque, fut transmise à l'empereur par le comte Pahlen (1).

Aussitôt le général Geismar, avec quinze mille hommes, se porta sur l'Olto, et occupa le banat de Craïova, tandis que le 7e corps faisait le siége d'Ibraïla.

(1) On trouvera ailleurs (*Turquie Pittoresque*, p. 432 et suiv.) un exposé des opérations militaires pendant les deux mémorables campagnes de 1828 et 1829. Nous ne prendrons du récit des événements que ce qui se rattache à l'histoire particulière des principautés et à la manière dont leur situation intérieure fut modifiée par la guerre.

(1) « Sire, depuis cinq jours, l'avant-garde de l'armée victorieuse de Votre Majesté Impériale se trouve parmi nous. Le divan de Valachie, *interprète des sentiments de tout le peuple*, s'empresse de déposer au pied du trône de Votre Majesté Impériale l'hommage de sa profonde reconnaissance et *de sa fidélité inviolable. Pénétrés de l'étendue de nos devoirs et soumis à toutes les intentions de Votre Majesté Impériale*, nous rivaliserons tous de zèle pour le service des troupes impériales, *qui sont nos défenseurs naturels*, et nous nous empresserons, autant que nos ressources le permettront, de coopérer à tout ce qui nous sera demandé, etc. » A quelque temps de là (12 juin) une députation de Moldaves apporta à M. de Nesselrode, sous les murs d'Isatkcha, un acte de soumission empreint du même servilisme et de la même couardise.

Les hostilités éclatèrent à la fois sur tous les points.

Misères des Moldo-Valaques. — Nous n'avons pas à retracer les détails de cette campagne, où les Turcs opposèrent à leurs adversaires une résistance inattendue et dont nous avons consigné ailleurs un éclatant témoignage(1). A l'exception d'un petit corps de pandours qui se joignirent au général Geismar, dans la petite Valachie, les Moldo-Valaques ne prirent point de part directe à la lutte. Mais tous les maux de la guerre fondirent à la fois sur leur malheureux pays. Les maux qu'il eut à subir dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Jamais, dit M. Saint-Marc Girardin, il n'y a eu une plus épouvantable destruction de créatures vivantes; jamais le désordre et la négligence n'ont entassé tant de fléaux. Dès le début de la campagne, la commission établie pour subvenir aux besoins de l'armée russe commença par ordonner la fourniture de 250,000 mesures de blé, 400,000 quintaux de foin, 50,000 barils d'eau-de-vie et 36,000 bœufs, moyennant des bons remboursables après la guerre et d'après un tarif fixé par la commission elle-même. Tous ces approvisionnements étaient épuisés dès le milieu de la campagne. — « Combien vous reste-t-il des trente-six mille bœufs que vous venez de tirer des principautés, demandait vers cette époque le grand-duc Michel au général qui avait la direction de ce service. — Pas même de quoi faire un beefsteak à Votre Altesse, » répondit le général. La fourniture fut renouvelée tout entière et dépensée avec la même insouciance. Le désordre, ajoute M. Saint-Marc Girardin, consomme plus que vingt armées. Qu'on se figure les officiers russes recevant du gouvernement valaque les rations pour leurs soldats, puis les revendant à leur profit et cantonnant leurs soldats chez les paysans; des commandants de cavalerie désignant le lieu que leur corps devait occuper et y faisant rassembler des magasins de fourrages, puis se transportant sur un autre point et nourrissant leurs chevaux aux frais des habitants, tandis que les anciens magasins étaient vendus à leur profit particulier; une administration occupée exclusivement du soin de prélever les approvisionnements avec une rigueur qui n'admettait aucune réclamation, sourde à toutes les plaintes contre les autorités subalternes coupables de mille abus et, au rebours, toujours prête à sévir contre les habitants, accusés de mauvaise volonté envers la Russie, quand le trésor public ne possédait au plus que sept millions de piastres de revenu, y compris les domaines de la couronne, et avec l'obligation de défrayer une commission de santé, qui coûtait seule cent mille piastres par mois, des hôpitaux militaires renfermant plus de dix mille malades et la solde des officiers russes cantonnés chez les autorités locales. Le prix de tous les articles de première nécessité monta bientôt jusqu'au décuple. La misère devint pire encore après que le comte Pahlen eut été remplacé par le général Zoltouchin. Dans plusieurs districts, notamment dans celui de Mehedinti, les habitants furent réduits à se nourrir d'écorce d'arbre broyée. On voyait les routes couvertes de cadavres. De malheureux paysans succombaient les uns à l'excès de la faim, les autres sous le poids des fardeaux. Ces cadavres, laissés sans sépulture sur le sol, et les convois de blessés qui se succédaient sans interruption engendrèrent, dès le milieu de l'année, une peste qui acheva de décimer la population.

Puis vint le terrible hiver de 1829, pendant lequel le manque de fourrages, joint à une épizootie, enleva plus de la moitié du bétail; alors on se servit des paysans, comme de bêtes de somme, pour le service de l'armée. On vit des Cosaques chassant devant eux des hommes et des femmes chargés de provisions et de bois pour la construction des ponts; ailleurs on les attelait aux chariots à la place de bœufs. On vint prévenir Zoltouchin que les paysans manquaient. — Eh bien! répondit-il, qu'on attèle les boyards. Les autorités locales voulurent hasarder quelques remontrances; le général plénipotentiaire défendit à ses agents de le fatiguer désormais de ces détails, « attendu qu'il était peu utile de savoir qui des

(1) Voyez *Lettres sur la Turquie*, t. II, p. 16.

hommes ou des bêtes faisait le service, pourvu que les ordres fussent exécutés. » Le métropolitain de Valachie, Grégoire, qui avait osé faire entendre quelques plaintes, fut exilé en Bessarabie (janvier 1829).

Le printemps ramena la peste; la famine continuait toujours; nulle récolte à attendre, le temps des semailles ayant été perdu à envoyer douze mille chariots recevoir de Russie un convoi de blés avariés qu'il avait fallu jeter à l'eau. Dans plusieurs endroits, de malheureux paysans, des femmes avec leurs enfants se précipitèrent sous les roues de leurs chariots, ou se noyèrent dans l'eau des torrents, afin d'échapper aux tortures de la faim ou de la corvée, lorsqu'enfin la prise de Choumla et le passage des Balkans par l'armée du maréchal Diébitch vinrent décider de la paix. Il était temps moins encore pour les Turcs que pour les malheureux Roumains. Tant de calamités, dit le document auquel nous empruntons la plus grande partie de ces détails, avaient réduit la population de plus des trois quarts (1).

Paix d'Andrinople. — Leur succès coûta cher aux Russes. Leur armée avait été presque anéantie dans la dernière campagne. Diébitch, au moment de son entrée à Andrinople, avait à peine quinze mille hommes de disponibles. Il était perdu sans ressources si la couardise des ministres de Mahmoud et, disons-le aussi, les conseils de la diplomatie européenne n'eussent paralysé la résistance du sultan. Les puissances, dont l'apathie ou l'aveuglement avait servi jusque-là les projets d'agrandissement de la Russie, commençaient à se préoccuper des suites d'une agression qui menaçait de ne s'arrêter que sous les murs de Constantinople, et les ministres de France, d'Angleterre et de Prusse pressaient à l'envi le sultan de céder tout pour sauver sa capitale (2). C'est dans de telles conjonctures que la paix fut signée à Andrinople, le 3|14 septembre 1829.

Le traité qui intervint entre les deux puissances belligérantes est composé de deux parties distinctes, l'une relative à la Turquie, l'autre relative aux principautés de Valachie et de Moldavie et à la Serbie.

Par la première la Russie acquiert Anapa et les autres forteresses riveraines de la mer Noire, avec leur territoire, depuis l'embouchure du Kouban jusqu'au fort Saint-Nicolas, ce qui ne lui garantit pas seulement l'occupation non interrompue de la côte orientale de l'Euxin, mais lui assure une prépondérance telle qu'elle peut contrôler à son gré le sort de l'Asie Mineure, tandis que la cession d'une portion de l'Arménie lui donne à la fois les clefs des provinces persanes et turques et lui ouvre les deux routes de Téhéran et de Constantinople. De plus, elle oblige la Turquie à lui payer une somme de dix millions de ducats de Hollande pour les frais de la guerre, et un million et demi de ducats, à titre d'indemnité, pour les pertes essuyées par les sujets et commerçants russes, à différentes époques, depuis 1806.

Par l'acte séparé relatif aux principautés, l'hospodarat, dont la durée avait été précédemment fixée à sept ans, est déclaré viager, sauf les cas d'abdication volontaire ou de destitution prévus par la convention d'Akerman.

Toutes les îles attenantes à la rive gauche du Danube sont reconnues partie intégrante du territoire moldo-valaque, et le chenal de ce fleuve, depuis son entrée dans les États ottomans jusqu'à son confluent avec le Pruth, est assigné comme limite aux deux principautes. La Porte s'engage à ne conserver aucun point fortifié, et à ne tolérer aucun établissement quelconque de ses sujets musulmans sur la rive gauche du Danube. Les villes turques situées le long de cette rive doivent être, ainsi que leurs

(1) *Portfolio*, t. V, p. 163.

(2) Ce fait est attesté par un passage de la dépêche de lord Aberdeen à lord Heytersburg, ambassadeur britannique à Saint-Pétersbourg, en date du 31 octobre 1829 : « Le sultan, menacé d'une formidable insurrection à Constantinople et *cédant aux conseils des ambassadeurs d'Angleterre et de France et du ministre extraordinaire du roi de Prusse, se mit à la discrétion du commandant en chef russe*, etc. »

territoires, restituées à la Valachie, et les forteresses existantes auparavant ne peuvent jamais être rétablies. La Porte consent en outre à l'établissement de cordons sanitaires et de quarantaines le long du Danube et ailleurs, et admet les bâtiments moldo-valaques à naviguer librement dans toutes les eaux et ports de la Turquie, munis des passeports de leurs propres gouvernements.

Par ces différentes clauses, les deux principautés sont rendues virtuellement indépendantes de la Porte. A la vérité, elles doivent payer au sultan un tribut qu'il n'a le moyen d'exiger qu'avec la permission et même l'assistance de la Russie elle-même; et leurs princes, élus à vie, sont tenus de demander une investiture qui ne peut être refusée. Les habitants musulmans doivent être expulsés de leur territoire par la force. L'ancien droit de péremption est aboli, et l'on supprime entièrement les contributions en nature nécessaires à l'approvisionnement de Constantinople, des arsenaux turcs et des forteresses. Voilà donc la Roumanie rendue à elle-même et réintégrée, en partie, dans les droits qu'elle tenait de ses anciennes capitulations avec la Porte (1). Mais ces droits seront une lettre morte entre ses mains, et elle n'échappera à la domination des sultans que pour tomber de plus en plus sous le joug des czars.

(1) Ces droits sont formellement reconnus par l'art. 5 du traité d'Andrinople, ainsi conçu : « Les principautés de Valachie et de Moldavie s'étant, par une capitulation, placées sous la souveraineté de la Sublime Porte, et la Russie ayant garanti leur prospérité, il est entendu qu'elles conserveront tous les priviléges et immunités qui leur ont été accordés, etc... En conséquence, elles jouiront du libre exercice de leur religion, d'une parfaite sécurité, d'une administration nationale et indépendante et d'une entière liberté de commerce. »

§ 2°.

Administration de M. de Kisseleff. — Promulgation des règlements organiques. (1829-34.)

Le traité d'Andrinople stipulait que les principautés seraient gardées en dépôt par la Russie jusqu'à l'entier acquittement de la somme que la Porte s'était engagée à payer pour les frais de guerre. En fait, l'occupation s'était maintenue sans interruption depuis le passage du Pruth, et, malgré les promesses pompeuses du manifeste du maréchal de Wittgenstein, les Russes gouvernaient despotiquement les deux provinces.

Reprise des travaux du comité du règlement. — Le temps cependant n'avait pas été consumé tout entier en préparatifs et en opérations de guerre. Vers la fin de juillet de cette même année 1829, pendant que l'armée du général Diébitch, qui avait remplacé le maréchal de Wittgenstein dans le commandement supérieur, s'avançait au delà des Balkans, le plénipotentiaire des divans de Valachie et de Moldavie reprit l'œuvre de la constitution roumaine, interrompue l'année précédente à l'ouverture de la campagne.

La commission, composée à nouveau et formée de deux sections, l'une valaque, l'autre moldave, ouvrit ses séances à Bucarest le 29 juillet, « sous la présidence du consul général Minziaki, » comme l'atteste cet extrait des procès-verbaux reproduit *in extenso* dans le préambule du règlement moldave :

« Sa Majesté l'empereur ayant daigné ordonner qu'un comité spécial, composé de boyards moldaves et valaques, soit établi sous la présidence du conseiller d'État actuel Minziaki, pour préparer les améliorations organiques que réclame l'état actuel des deux principautés, et ayant bien voulu que le comité soit divisé en deux sections, moldave et valaque, présidées l'une et l'autre par le susdit conseiller d'État actuel, *nous, commissaires nommés par S. E. le général président plénipotentiaire des divans de Moldavie*

et de Valachie, et nous, commissaires élus par l'assemblée générale; en vertu du message en date du 17 juin, nous avons ouvert nos séances à Bucarest, le 29 juillet 1829, *sous la présidence de M. Minziaki, muni d'instructions sur ces améliorations*, et nous nous occuperons de toutes les parties qui doivent composer ce règlement, et, en formant de chacun un chapitre à part, *nous le soumettrons à mesure qu'il sera préparé à l'examen de S. E. M. le président plénipotentiaire*, jusqu'à ce que tout le travail de réforme soit entièrement fini. »

Rien de plus libéral en apparence que ces instructions. Elles réclamaient :

La division du pouvoir judiciaire et du pouvoir administratif;

Un code d'instruction et de procédure;

Des tribunaux rustiques ou justices de paix;

L'inamovibilité des juges;

Une jurisprudence fixe et régulière;

L'enregistrement des actes et des contrats;

L'établissement de registres de l'état civil;

L'application d'une partie des biens du clergé aux besoins du peuple, etc. (1).

Cependant les travaux marchèrent lentement. Cinq mois s'étaient écoulés depuis l'installation de la commission. Elle se réunissait tous les jours régulièrement; mais des obstacles surgissaient à chaque pas. Les instructions transmises à M. Minziaki, pour éclairer et faciliter les travaux des comités, manquaient quelquefois de précision. Il fallait les interpréter en les adaptant aux convenances de la cour protectrice et aux véritables besoins du pays, ce qui n'était pas toujours facile. M. Minziaki et le président plénipotentiaire luimême n'étaient pas certains de ne point errer dans cette interprétation, et, par la crainte d'encourir le mécontentement de leur cour, ils prenaient rarement sur eux d'approuver un paragraphe avant de l'avoir transmis à Saint-Pétersbourg. Ces allées et venues perpétuelles prirent un temps considérable, en sorte que rien n'était encore terminé lors de la signature de la paix d'Andrinople : cependant, par un article du traité, la Turquie confirmait solennellement à l'avance les articles de ce règlement encore inédit (1). Dès lors la Russie demeure maîtresse absolue du terrain, et, munie du blancseing que la faiblesse ou l'indifférence de la Porte a mis entre ses mains, elle poursuit son œuvre *régénératrice*, certaine qu'une fois terminé elle saura bien l'imposer aux principautés.

La nomination du général Kisseleff au commandement en chef de l'armée d'occupation et au gouvernement des principautés avec le titre de président plénipotentiaire imprima une grande activité aux travaux de la commission.

Disons un mot de ce personnage, qui a exercé une influence considérable sur l'avenir des principautés.

Né en 1788, à Moscou, le comte Paul Kisseleff avait, au sortir des chevaliers-gardes, fait ses premières armes dans la guerre que termina le traité de

(1) Saint-Marc Girardin, *Souvenirs de voyages*, t. I, p. 259.

(1) « La Sublime Porte, désirant assurer de toutes les manières le bien-être futur des deux principautés, s'engage solennellement à confirmer les règlements administratifs qui, durant l'occupation de ces deux provinces par les armées de la cour impériale, ont été faits d'après le vœu exprimé par les assemblées des plus notables habitants du pays et qui devront à l'avenir servir de base pour le régime intérieur des deux provinces, en tant, bien entendu, que lesdits règlements ne porteront aucune atteinte au droit de souveraineté de la Sublime Porte. » (*Acte relatif aux principautés de Valachie et de Moldavie.*) — Ainsi la Sublime Porte s'engageait à confirmer la constitution moldo-valaque, qui n'était point encore achevée, qui ne devait l'être que trois ans plus tard, qui avait été faite sans sa participation et ne lui avait pas même été communiquée officiellement, et que, par conséquent, elle ne pouvait affirmer être *l'expression du vœu général de la nation*. Il est vrai qu'il est fait une réserve en faveur de la souveraineté de la Porte; mais rien ne garantit l'autonomie roumaine, que l'art. 5 de ce même traité a reconnue solennellement. Par cela seul les Roumains seraient fondés à rejeter en principe, ainsi qu'ils le font aujourd'hui, les Règlements organiques de 1831.

Tilsitt. Il avait figuré plus tard avec distinction dans la campagne de France, et, devenu aide de camp du czar Alexandre, l'avait accompagné au congrès de Vienne et à la seconde entrée des alliés en France. Chargé, dans cet intervalle, de plusieurs missions délicates, il s'en acquitta avec distinction, et, de retour dans sa patrie, il reçut, avec le grade de général-major, le poste important de chef d'état-major de la seconde armée (1816). Sa faveur continua sous le successeur d'Alexandre, et en 1828 il fut appelé à concerter avec le comte Diébitch le plan de la campagne, près de s'ouvrir, contre les Turcs. Il y prit lui-même une part active, et dirigea en personne, sous le feu de l'ennemi, le passage du Danube, ce qui lui valut le grade de lieutenant général (1). Chargé, l'année suivante, du commandement des troupes cantonnées en Valachie, il s'avança en Bulgarie pour couvrir les flancs de l'armée russe menacés par la diversion du pacha de Scutari, Moustapha, et ne s'arrêta qu'après avoir reçu l'avis officiel de la signature des préliminaires de la paix.

Lorsque la paix elle-même eut été signée, et que les troupes du général Diébitch eurent repassé le Pruth, Kisseleff, qui, pendant son court séjour en Moldo-Valachie, avait fait une étude spéciale de l'histoire et de la situation de ces pays, succéda au titre et aux fonctions de Zoltouchin et du comte Pahlen. Chargé en même temps du commandement en chef du corps d'occupation, il réunit dans ses mains tous les pouvoirs civils et militaires, et exerça une véritable dictature.

Un violent tremblement de terre, qui signala la première nuit de son arrivée à Bucarest (26 novembre), parut aux habitants effrayés et superstitieux comme un présage de deuil et de malheurs. Cependant les débuts de son administration furent heureux pour le pays. Il diminua, par des mesures prévoyantes et sages, l'intensité de la peste et de la famine, qui bientôt cessèrent tout à fait leurs ravages, nomma des commissions chargées de rechercher dans chaque district les exactions qui avaient été commises depuis l'occupation, et fit cesser un grand nombre d'abus (1). Fatigué des lenteurs que la commission du règlement apportait à sa tâche, il lui traça lui-même le plan qu'elle avait à suivre, en lui taillant, en quelque sorte, sa besogne jour par jour. Six mois après, ce travail, qui, au début, avait paru ne devoir jamais parvenir à sa fin, était terminé. C'était moins, cependant, un corps de lois organiques qu'un assemblage de huit codes différents embrassant toutes les branches de l'administration. Il se divisait, sous le titre de Règlement organique, en huit chapitres.

Le 1er traitait de l'élection de l'hospodar;

Le 2e des attributions de l'assemblée générale;

Le 3e des finances;

Le 4e de l'administration et des attributions des différents départements;

Le 5e du commerce;

Le 6e des quarantaines;

Le 7e de la justice;

Le 8e de la milice (2).

Nous l'examinerons tout à l'heure plus en détail; disons d'abord comment il fut imposé au pays.

Les deux projets terminés (car chacune des deux sections, valaque et moldave, avait fait un travail séparé), on nomma deux commissaires, MM. Villara et Michel Stourdza, pour les porter à Saint-Pétersbourg. Là le conseil d'État impérial, assisté des deux commissaires, examina le règlement projeté, le modifia souvent avec raison, quelquefois à tort, et en arrêta la rédaction définitive, qui fut faite en français et traduite de cette langue en roumain (3). Dès lors il ne resta plus qu'à le proposer aux assemblées nationales des deux pays, seules appelées à les réglementer à l'intérieur, en vertu de l'autonomie que les anciens traités et l'art. 5 du traité d'Andrinople garantissaient aux princi-

(1) *Paul Kisseleff et les principautés de Valachie et de Moldavie*, p. 3 et suiv.

(1) *Paul Kisseleff et les principautés de Valachie et de Moldavie*, p. 15 et suiv.

(2) *Ibid.*, p. 21 et suiv.

(3) Thouvenel, *La Hongrie et la Valachie*, p. 206.

pantés; mais ce ne devait être là qu'une pure formalité.

Le 1er mai 1831, une assemblée générale, dite extraordinaire, fut convoquée à Bucarest et à Iassi. D'après les anciennes lois du pays, ces assemblées doivent être formées de députés élus par le suffrage des citoyens, ce qui en fait de véritables représentations nationales. L'assemblée de 1831, composée presque exclusivement de boyards, vendus à la Russie et nommés directement par le président plénipotentiaire, n'avait point ce caractère. La plupart des députés étaient des boyards de districts, qui n'apprirent leur mission qu'au moment de leur arrivée à Bucarest. D'autres, qui devaient en faire partie de droit, furent exclus arbitrairement (1).

Toutefois l'esprit de cette assemblée ainsi constituée ne répondit pas entièrement aux vues de la Russie. Dès la première séance, une opposition assez vive s'éleva dans son sein, d'abord contre le mode de convocation, et ensuite contre le Règlement en lui-même. Bien que la discussion ne fût permise que sur les détails, plusieurs incidents prouvèrent que l'idée nationale avait fait des progrès dans les principautés, et le prix que les Roumains attachaient à leur autonomie. Le cabinet de Saint-Pétersbourg, inquiet d'une résistance qui accusait une certaine méfiance dans les esprits, voulut s'en débarrasser à tout prix. A Bucarest, un jeune député qui avait osé faire allusion à l'exil du métropolitain de Valachie, président de droit des assemblées nationales (2), fut déporté, comme lui, en Russie; les moins courageux tremblèrent, et le vote du Règlement fut ainsi emporté de haute lutte. Toutefois plusieurs boyards protestèrent jusqu'à la fin de la session, et refusèrent de signer le Règlement. Parmi eux étaient le vieux Balaceano, Jean Campineano et Chrysolesco, dont un jeune poëte valaque dans sa reconnaissance, proposait de faire trois saints (1).

Analyse du Règlement organique. — Essayons maintenant de donner une idée de ce Règlement, qui, nonobstant la vive opposition qu'il avait soulevée et grâce à la reconnaissance anticipée de la Porte, devenait la loi organique des principautés.

Nous avons dit qu'il se divisait en huit chapitres.

Le premier a trait à l'élection de l'hospodar. Cette élection se fait par une assemblée composée de cinquante boyards de la première classe et de soixante-dix de la deuxième, des évêques, de trente-six députés des districts et de vingt-cinq délégués des corporations des villes. Avant de procéder à l'élection, chaque membre de l'assemblée prête le serment suivant, qui indique le danger plutôt qu'il ne le prévient : « Je jure de n'être guidé dans le vote que je vais émettre par aucune vue d'intérêt personnel, ni par aucune instigation étrangère, ni par aucun sentiment que celui du bien public. » L'élection doit être validée par le consentement des deux hautes cours, avec lesquelles l'hospodar correspond directement et près desquelles il a le droit d'entretenir des agents ou fondés de pouvoir.

L'hospodar ne peut gouverner que sous la surveillance de l'assemblée ordinaire, composée du métropolitain, président, et des trois évêques diocésains, de vingt boyards, grands propriétaires fonciers élus par leur ordre, des dix-huit députés des districts et des représentants de la ville de Craïova. Cette assemblée, toute-puissante et souveraine, réunissant le pouvoir législatif au pouvoir administratif, a seule le droit de voter l'impôt (art. 65), et reçoit tous les ans le compte des recettes et dépenses des caisses de l'État (2). Elle veille à la conservation des propriétés publi-

(1) Colson, *De l'état présent*, etc., p. 45 et suiv.

(2) Mis en liberté après cinq années d'exil, le vénérable prélat, dont l'âge et la souffrance avaient brisé les forces, se hâta péniblement vers sa patrie, et mourut quelques jours après son arrivée à Bucarest.

(1) Colson, *ibid.*

(2) Il est bon d'observer, dit M. Colson, que les classes exemptes de toute charge et de toute imposition et qui seules ont droit aux fonctions administratives et judiciaires peuvent seules être élues membres des assemblées qui votent les impôts.

ques, à l'encouragement de l'agriculture, et règle, de concert avec l'hospodar, tout ce qui est relatif aux progrès de l'industrie et du commerce, etc. Elle a le droit d'exposer par des *anaphorai* (rapports) adressées au prince les griefs et les doléances du pays, et peut même, au besoin, les porter à *la connaissance superieure* (art. 54). Il est vrai que les pouvoirs qui lui sont conférés ne peuvent, dans aucun cas, entraver l'exercice du pouvoir *souverain* qui est dévolu au prince, et qu'à la moindre velléité d'opposition celui-ci peut la proroger et la faire dissoudre par cette même *autorité supérieure* (1).

« Ainsi, remarque justement un historien, l'on met face à face deux pouvoirs souverains, mal définis, fortifiés l'un contre l'autre par le texte de la loi non moins que par ses réticences, gouvernant tous deux, ou plutôt incapables de gouverner; car ils s'excluent mutuellement par des droits égaux. C'est la collision devenue obligatoire, la discorde en permanence, le litige perpétuel appelant un juge. Et c'est là ce qui est prévu; car le juge sera le seul souverain, et le juge est à Saint-Pétersbourg (2). »

Les députés à l'assemblée générale ordinaire sont nommés pour cinq ans.

Les conditions d'éligibilité sont déterminées par l'article 45 du Règlement, où il est dit « que les candidats seront pris parmi les domiciliés boyards, fils de boyards. » La plupart des instructions accompagnant les ordonnances de convocation diffèrent sur l'interprétation que l'on doit donner à cet article, en sorte que les électeurs et les éligibles d'une session ne sont plus les électeurs et les éligibles de la session suivante. Jusqu'en 1847, année qui précéda la chute de l'hospodar Bibesco, on avait toujours admis à la chambre des boyards *non fils de boyards*, et des fils de boyards *non boyards*, en interprétant l'article dans son sens le plus large, et en sous-entendant la particule *ou* dans le texte. L'ordonnance de 1847, suivant une doctrine opposée, remplaçait *ou* par *et*, et exigeait des candidats la double qualité de fils de boyards et de boyards. Les mêmes controverses se sont élevées au sujet du mot *domiciliés*, dont l'interprétation légale a varié d'une session à l'autre, le domicile s'entendant une année de la terre avec un nombre déterminé de paysans, une autre année de la simple possession de la terre, d'autres fois d'une maison dans l'endroit même où se fait l'élection.

Voilà pour ce qui regarde les éligibles. Les électeurs doivent être pris parmi *les plus notables* des boyards ou fils de boyards, domiciliés dans l'endroit où l'élection doit avoir lieu (art. 46). Mais que doit-on entendre par *les plus notables?* L'autorité administrative apprécie seule, ce qui lui permet de composer les listes électorales à sa guise.

Les ministres ne sont ni électeurs ni éligibles. Ils assistent aux délibérations de l'assemblée, mais sans y prendre part.

Les articles 61, 62 et 63, relatifs aux finances, abolissent toutes les anciennes redevances, et nommément la taille, les corvées, les réquisitions en nature et les subsides fournis par les villages aux fonctionnaires du gouvernement de passage. Une contribution personnelle de trente piastres (1) remplaça toute cette multiplicité d'impôts et toute la complication qui caractérisait l'ancien système financier (art. 67). Mais cette capitation, de même que les autres charges de l'État, frappa les paysans et les habitants des campagnes à l'exclusion des boyards. Les familles seules qui auraient fourni un soldat à la milice en furent exemptes.

Par le même chapitre, tous les revenus publics sont déclarés appartenir à l'État, et devoir être utilisés à son profit.

(1) En cas de sédition dans l'assemblée, l'hospodar la proroge, et fait son rapport à la Sublime Porte et à la cour protectrice, en sollicitant l'autorisation de pouvoir convoquer une autre assemblée générale. (*Art.* 53.)

(2) El. Regnault, *Histoire politique et sociale des principautés danubiennes*, p. 173. — Saint-Marc Girardin, p. 303 et suiv.

(1) Cette capitation se trouve, dans la réalité, excéder cinquante piastres, par suite des nombreux abus dont on peut lire l'énumération dans la brochure de N. Balcesco, *Question économique des Principautés danubiennes*, p. 41.

Des honoraires suffisants et en rapport avec l'importance de leur emploi sont assignés aux différents fonctionnaires. Des tableaux de recensement (1) sont distribués dans toutes les villes, bourgs et villages, pour servir de base à la perception des impôts pour une période de sept ans; et chaque village est pourvu d'une caisse communale dans laquelle chaque contribuable doit verser le dixième de sa capitation annuelle (2).

Sous le rapport administratif, les principautés sont divisées en districts (3), à la tête de chacun desquels se trouve un magistrat choisi par le prince parmi deux candidats élus par les notables. Chaque ville a un conseil municipal, par lequel elle se gouverne, s'impose et s'administre elle-même, sous la seule obligation de soumettre son budget aux ministres. Les habitants chrétiens, nobles ou roturiers, propriétaires d'un immeuble de sept cents francs, se réunissent tous les trois ans dans leur paroisse, et nomment des députés chargés à leur tour d'élire, parmi les citoyens possesseurs d'un immeuble de deux mille huit cents francs les quatre membres qui forment le conseil municipal. Chaque village a ses archives, sa maison commune, ses percepteurs nommes par les contribuables et un médecin sans cesse en tournée dans le district pour vacciner les enfants (4).

Les articles 138 à 146 du Règlement déterminent les rapports du propriétaire et du paysan. Certes rien n'est plus équitable que le principe sur lequel il se fonde pour établir ces rapports :

« Le propriétaire est obligé de fournir à la nourriture des villageois établis sur sa terre, de même que ceux-ci sont obligés de travailler en retour pour le compte du propriétaire.

« Cette réciprocité doit, pour être équitable, compenser, autant que possible, les avantages et les obligations de part et d'autre.

« La mesure du terrain à céder doit être basée sur les vrais besoins du cultivateur; et le travail de celui-ci doit correspondre à la valeur de ce terrain (1). »

Malheureusement le principe fut mal appliqué. Si le Règlement contenait plusieurs dispositions qui, suivies à la lettre, pouvaient contribuer à améliorer le sort des paysans, à côté de ces dispositions il y en avait d'autres qui neutralisaient complétement les bons effets des premières, et qui tendirent à aggraver sa condition de jour en jour, en le livrant à la merci du propriétaire, justifiant par avance cette phrase de M. Ionesco : « Le Règlement est la charte de la misère du peuple, élaborée au plus grand bénéfice des boyards. »

Les quarantaines, établies en vertu d'une disposition spéciale du traité d'Andrinople, forment un chapitre séparé dans le Règlement. A leur tête est un comité directeur composé d'un inspecteur général, du ministre de l'intérieur, de l'*aga* ou chef de la police et du médecin en chef. Chaque établissement quarantainaire doit être pourvu d'un directeur, d'un médecin, d'une sage-femme et d'un interprète. Ces établissements sont au nombre de douze, dont un pour la Moldavie (Galatz) et onze pour la Valachie : Ibraïla, Giurgevo, Calarach, Severin, Turnu, Kalafat, Zimniceâ, Oltenitza, Joverelé, Beket, Gura, Jalomitza. Une suite de piquets, formant le cordon sanitaire et composés, en Valachie, de deux soldats et de six paysans, requis à tour de rôle dans toute la population riveraine; en Moldavie, de deux cavaliers et de deux fantassins, doivent être échelonnés tout le long de la frontière. La Valachie compte deux cent dix-sept de ces piquets, et la Moldavie quinze, sur un parcours total de cent quarante-deux heures.

(1) Le recensement opéré à cette époque (1831) donna un total de 3,299,362 individus, dont 2,032,362 pour la Valachie, et 1,267,000 pour la Moldavie. L'année suivante, le général Kisseleff fit dresser une statistique complète du pays, qui a longtemps servi de base officielle, quoiqu'elle soit erronée sur beaucoup de points.

(2) *Paul Kisseleff, etc., passim.*

(3) Dix-huit pour la Valachie, et onze pour la Moldavie. Voyez plus haut, p. 16, le tableau des districts pour les deux principautés.

(4) Thouvenel, *la Hongrie et la Valachie*, 214 et suiv.

(1) Parmi les vices du Règlement, un des plus funestes est l'insuffisance de la terre allouée aux cultivateurs. Cette insuffisance les force à traiter de gré à gré avec le propriétaire pou.

Les quarantaines diminuèrent sans doute les ravages de la peste. Néanmoins ceux d'entre les Roumains qui avaient les yeux ouverts sur les menées de la Russie y virent moins une précaution sanitaire, inspirée par un motif d'humanité, qu'un nouvel effet de cette politique qui tend sans cesse à isoler les principautés de la Turquie, en attendant leur incorporation à l'empire des czars; et ils profitèrent des avantages qu'elle avait stipulés en leur faveur, bien résolus à ne lui tenir aucun compte d'un bienfait dont elle s'était payée elle-même à l'avance.

Nous avons vu précédemment comment les principautés furent organisées judiciairement et militairement (1). La séparation du pouvoir judiciaire et du pouvoir administratif était proclamée par le nouveau code. Chaque village eut sa justice de paix, composée de membres choisis par les habitants de la commune. Des tribunaux de première instance remplacèrent, dans chaque district, la juridiction exercée jusqu'alors par les fonctionnaires de l'ordre administratif. Des cours d'appel étaient instituées pour reviser les arrêts rendus par les tribunaux de première instance. Le système pénal et le système pénitentiaire furent améliorés. La peine de mort, ainsi que la question en matière criminelle, fut abolie. Des fonctionnaires publics, sous le nom de procureurs, furent attachés à chaque tribunal pour accélérer la mise en jugement des prévenus, veiller à l'observation des lois et poursuivre les crimes et délits.

Tel est, en résumé, ce Règlement que le parti national dans les principautés roumaines s'est toujours refusé à reconnaître en principe et qu'il déclare nul de plein droit, 1° comme ayant été établi sous le poids d'une occupation militaire et par une assemblée qui n'était pas la représentation légale du pays; 2° comme violant, dans ses principales dispositions, les droits garantis aux principautés tant par leurs anciennes capitulations avec la Porte que par les khatti-cherifs, et particulièrement par celui de 1834, où il est dit expressément que « les deux Principautés ont tous les droits d'une législation indépendante (1).

En fait, ils l'accusent :

1° De porter atteinte à l'autonomie des principautés, en laissant à la Russie la faculté d'intervenir dans les actes les plus essentiels et même dans les actes journaliers du gouvernement et des assemblées du pays;

2° D'avoir restreint le pouvoir politique dans le cercle étroit d'une aristocratie privilégiée et d'une très-grande infériorité numérique, eu égard au reste de la population, puisqu'en Valachie il n'y a pas plus de trois mille électeurs pour deux millions et demi d'habitants;

3° D'avoir fait peser tout le fardeau de l'impôt sur le prolétaire des campagnes, qui ne possède rien, tandis que la propriété foncière, qui constitue toute la richesse du pays, n'est frappée d'aucune espèce de contributions, disposition injuste autant que contraire aux anciens

le surplus dont ils ont besoin, et comme l'offre et la demande ne sont pas balancées par un besoin réciproque, le propriétaire reste le seul arbitre du marché. Puis les employés de l'État, intervenant en vertu de la loi dans les transactions des parties, sous prétexte de légaliser les actes, s'unissent au propriétaire pour dépouiller le paysan. Voici ce que nous trouvons dans une brochure publiée à Bruxelles en 1847, sous le titre de *la Valachie sous l'hospodar Bibesco :* « On peut évaluer, pour les 4,000 villages qui couvrent la Valachie, à 16 millions de piastres au moins (5,300, 000 francs) les abus auxquels donnent lieu les arrangements *forcés* de fermier à paysan. Ces abus ont déjà pris les formes régulières d'un impôt. Ce n'est plus tel ou tel individu dans un village qui, ayant besoin d'une plus grande portion de terre que celle accordée par la loi, se voit forcé de passer par les conditions les plus onéreuses que lui impose le fermier; mais c'est tout le village et les paysans même de troisième classe, qui ne cultivent point la portion de terre accordée par la loi, qui sont obligés de payer pour un excédant de terre qu'ils ne demandent et ne prennent point. Et cela se fait ouvertement, au vu et su des autorités, qui se font les exécuteurs empressés et salariés de ce nouvel impôt personnel. » — Voyez aussi, et surtout, *Question économique des principautés Danubiennes*, p. 28 et suiv.

(1) Voyez p. 16 et suiv.

(1) *Mémoire justificatif de la révolution roumaine*, p. 45.

us du pays d'après lesquels l'impôt était prélevé sur toutes les classes des citoyens indistinctement, y compris les nobles et les prêtres eux-mêmes.

4° D'avoir, en outre, réparti cet impôt d'une manière très-inégale parmi la classe des contribuables par l'établissement d'une capitation uniforme qui frappe pareillement le cultivateur, propriétaire d'un nombreux bétail et celui qui ne possède que ses bras.

5° D'avoir entravé la libre mutation des cultivateurs tenanciers au moyen de formalités et de taxes vexatoires qui attachent, en réalité, le paysan à la glèbe (1).

Administration du général Kisseleff. — Toutefois les vices du Règlement ne devaient se faire sentir qu'à la longue, et, au contraire, le début de l'administration du comte de Kisseleff put faire supposer que le nouveau système inauguré par lui était destiné à asseoir sur des bases stables la prospérité du pays. Soit que la Russie, au commencement de l'occupation, se fût imaginé qu'elle pourrait conserver les deux provinces, soit qu'elle n'ait pas cru au prompt développement de leur prospérité, soit enfin, comme on l'a prétendu, que le président plénipotentiaire ait eu l'espoir de travailler pour lui-même (2), toujours est-il que, sous son gouvernement, une ère nouvelle sembla s'annoncer pour les principautés. Sa vigilance et son activité suffisaient à tout. Après avoir, par la sagesse de ses mesures, contribué à diminuer les ravages du choléra qui envahit la Moldavie vers le milieu de l'été et se répandit de là dans la Valachie, il poursuivit sans interruption le cours de ses réformes, qui, dans l'espace de quelques années, changèrent entièrement la face du pays. L'agriculture et le commerce reprirent un nouvel essor. Les douanes intérieures furent abolies; des marchés furent ouverts dans les principaux centres de population de l'intérieur et dans toutes les échelles du Danube. La ville d'Ibraïla, érigée en chef-lien de district et peu après en port franc, devint un centre commercial de premier ordre. L'état des routes fut amélioré; des ponts furent jetés sur les rivières; des greniers d'abondance furent établis dans chaque village, moins sans doute pour parer aux éventualités de la disette que pour ménager aux armées envahissantes du czar des ressources toujours prêtes.

Vers le milieu de l'année 1832, toutes les nouvelles institutions ayant reçu leur pleine exécution, le général Kisseleff, désirant juger par lui-même de l'état intérieur du pays, entreprit une tournée dans la Valachie. Quelle que fût la pensée politique ou personnelle à laquelle il obéit, il est certain qu'il s'était attaché à son œuvre, et plusieurs de ses actes le montrent animé d'un véritable désintéressement vis-à-vis des Moldo-Valaques. Aussi, lorsque l'année suivante (1833) le czar l'appela au commandement de l'armée qui devait se porter par terre au secours de Constantinople menacé par Ibrahim, tandis que d'autres forces étaient envoyées par mer sous la conduite du comte Orloff, il ne s'arracha pas sans peine à ses travaux administratifs pour s'occuper des préparatifs de l'expédition. L'assemblée générale de Valachie, qui déjà, en 1831, lui avait offert l'indigénat avec toutes les prérogatives attachées à la noblesse de première classe, lui vota une adresse de félicitations. Bientôt après il se mit en marche; mais arrivé à Giurgevo, comme il s'apprêtait à passer le Danube avec son armée, il reçut la nouvelle de la cessation des hostilités entre la Porte et le pacha d'Égypte, et rebroussa chemin vers Bucarest.

Convention de Saint-Pétersbourg. Nomination des hospodars. — Malgré cela, le moment approchait où le général Kisseleff devait quitter définitivement les principautés. La convention conclue à Saint-Pétersbourg au commencement de 1834 (17-29 janvier), en stipulant leur évacuation par les troupes russes deux mois après la nomination des hospodars, allait mettre fin à sa mission. Par la même convention, la Sublime Porte reconnaissait formellement la nouvelle constitution

(1) *Notes et éclaircissements servant de justification à la pétition des Moldo-Valaques à l'Assemblée nationale française*, 1849, *mss.*

(2) Voyez Thouvenel, etc., p. 229.

moldo-valaque, et s'engageait à publier à cet effet un firman accompagné d'un khatti-chérif deux mois après l'échange des ratifications (1).

Ce khatti-chérif, qui fut publié, en effet, dans le terme prescrit, ne faisait que renouveler les déclarations du traité de Saint-Pétersbourg et des traités antérieurs relativement aux principautés. Plusieurs paragraphes consacraient de nouveau, et de la manière la plus formelle, leur autonomie et l'indépendance de leur administration intérieure.

En effet, l'article 8 du khatti-chérif porte :

« Les deux principautés ayant tous « les droits d'une législation indépen- « dante.... »

Et ailleurs (art. 4) :

« Les principautés feront librement « toutes les lois nécessaires à leur admi- « nistration intérieure, de concert avec « leurs divans respectifs, sans qu'ils « puissent néanmoins porter atteinte « aux droits qui ont été garantis en fa- « veur de ce pays par les différents trai- « tés ou khatti-chérifs; et elles ne se- « ront molestées, pour l'administration « intérieure du pays, par aucun ordre « contraire à leurs droits. »

« Les Moldo-Valaques jouiront d'une « indépendance législative entière pour « tout ce qui concerne l'intérieur, etc. »

Bientôt l'on s'occupa de la nomination des hospodars.

L'article 2 de la convention de Saint-Pétersbourg portait que « pour cette fois-ci seulement et comme un cas tout particulier, » les princes seraient nommés de gré à gré par les deux cours. La première application du Règlement en était une violation flagrante; et cette même puissance qui se vantait d'avoir réintégré la nation roumaine dans la possession de ses droits lui enlevait de prime abord le premier et le plus précieux de ces droits celui de choisir elle-même ses chefs. Mais le cabinet de Saint-Pétersbourg, inquiet de quelques symptômes d'opposition qui s'étaient manifestés, notamment dans l'assemblée de 1833, crut qu'il était plus prudent, pour assurer le maintien de son œuvre, de ne point abandonner la nomination des hospodars aux hasards d'une élection.

Les candidats étaient nombreux : en Moldavie, les Balsh, les Rosnovano, les Pascano, les Conaki, les Catargi, les Stourdza; en Valachie, les Crezulesco, les Philipesco, les Vacaresco, les Golesco, les Baliano; de part et d'autre, les Ghica, les Rosetti, les Cantacuzène, les Maurocordato, les Soutzo, riches et puissantes familles dont les deux branches ont dès longtemps couvert comme d'un réseau le sol des deux provinces. De tous ces prétendants, cinq seulement, dans chacune des deux principautés, furent maintenus sur la liste présentée au choix des deux cours. Michel Stourdza, que nous avons vu figurer comme membre de la commission du Règlement, et qui, pendant toute la durée de l'occupation, avait entretenu des relations suivies avec les Russes, et Alexandre Ghica, spathar de Valachie, furent nommés (21 mars 1834). Ce dernier, dit-on, dut son élévation à la recommandation du général Kisseleff.

Quelques semaines auparavant (fin avril), celui-ci avait quitté les Principautés, après avoir remis l'administration provisoire aux mains du consul général de Russie, baron Ruckmann. On dit que, lorsque le général arriva sur les bords du Pruth, où le clergé, les boyards et une partie de la population avaient voulu l'accompagner, au moment de passer sur l'autre rive, il eut peine à maîtriser son émotion. Ses regrets étaient sans doute plus sincères que les protestations des boyards qui s'étaient joints à son cortége. Il lui coûtait d'abandonner un pays auquel il s'était attaché par les soins mêmes qu'il lui avait coûtés et dont il avait pu rêver un jour la souveraineté héréditaire (1). Mais eux

(1) *Convention de Saint-Pétersbourg*, art. 2.

(1) On avait parlé de faire des principautés un grand-duché de Dacie; et le général, dit-on, s'était flatté que la Russie, à l'instar sans doute de la France impériale, croirait l'instant venu pour elle de faire passer rois et princes souverains ses généraux... Ces présages ne se vérifièrent pas et de prince redevenu simple général et courtisan à Saint-Pétersbourg, après avoir eu des courtisans à Bucarest, le général Kisseleff a été chargé de coloniser les paysans de la couronne affran-

voyaient s'éloigner sans regrets un maître impérieux, dont le joug, léger au peuple, avait pesé lourdement sur la noblesse, en Moldavie surtout. Quant aux Russes, ils devenaient de jour en jour plus impopulaires; et les sympathies personnelles qu'inspirait le général Kisseleff, non plus que les bienfaits incontestables de son gouvernement, n'avaient pu parvenir à les faire aimer des Moldo-Valaques (1).

CHAPITRE XII.

RÈGNE D'ALEXANDRE GHICA ET COMMENCEMENT DU RÈGNE DE MICHEL STOURDZA.

§ I.

Alexandre Ghica, hospodar de Valachie. (21 mai 1834—26 octobre 1842.)

Avénement d'Alexandre Ghica. — Né en 1793, Aleco (Alexandre) Ghica était frere puîné de l'ex-hospodar Grégoire, sous l'administration duquel il avait rempli successivement les charges de caïmacam de la petite Valachie et de grand spathar, ou chef de la milice. C'était un homme généreux, désintéressé, affable, désireux du bien de son pays, mais sans énergie pour le vouloir (2).

Après avoir reçu leur investiture des mains du grand vizir, aux termes du dernier khatti-chérif, les deux hospodars laissèrent à Constantinople comme leurs fondés de pouvoirs, le premier le grand logothète du patriarcat grec, Jean Aristarchi, le second le prince de Samos, Étienne Vogoridis, dont il venait d'épouser la fille; puis ils reprirent ensemble le chemin de leurs principautés.

A Giurgevo, où il devait purger sa quarantaine, Alexandre Ghica trouva le colonel Campiniano, qui, s'enfermant avec lui dans le lazaret, s'efforça de lui inculquer les principes d'un patriotisme ardent et éclairé, l'exhortant à s'affranchir de la tutelle de la Russie pour s'appuyer sur le parti national. L'hospodar comprit la grandeur du rôle qu'on lui destinait; mais il manqua de force pour le remplir.

Cependant, dans le discours qu'il prononça lors de son installation, le lendemain ou le surlendemain de son arrivée à Bucarest (août 1834), on retrouve comme un écho affaibli de ces patriotiques entretiens. Apres avoir payé un tribut obligé de gratitude et d'éloges aux deux augustes cours et à l'administration du général Kisseleff, le nouvel hospodar s'exprimait ainsi : « Comme je n'ai eu d'autre but, en acceptant le gouvernement de mon pays, que celui de le rendre heureux, je marcherai d'un pas ferme vers le but, sans qu'aucune considération puisse m'en détourner; car si l'opinion de ceux parmi lesquels je suis destiné à vivre m'est précieuse, je suis plus jaloux encore du jugement des générations qui viendront après nous. »

Retraite des Russes. — Au mois d'octobre de cette année, les troupes moscovites repassèrent le Pruth au grand contentement des Moldo-Valaques, qui saluèrent ce jour comme celui de leur délivrance. L'instinct populaire se prononçait de plus en plus contre la Russie. L'opinion avait fait de grands progrès sous ce rapport depuis 1821, et partout sous le protecteur on commençait à voir percer le maître.

Les Russes avaient pensé un moment, lors des premiers travaux du Règlement organique, à occuper définitivement les principautés par la réunion de la Valachie et de la Moldavie en un seul État en faveur d'un membre de la famille impériale. « Les instructions envoyées de Saint-Pétersbourg aux comités, raconte M. Saint-Marc Girardin, proclamaient la nécessité de l'intime union des deux principautés. Dans cette vue, il devait y avoir mêmes douanes et même

chis par Alexandre. (Saint-Marc Girardin, *Souvenirs de voyages*, t. II, p. 263.)

(1) Voy. St-Marc Girardin, *loc. cit.*, et M. Thouvenel, *La Hongrie et la Valachie*, p. 229.

(2) Un pamphlet anonyme, publié à Bruxelles en 1842 sous le titre de : *De la situation de la Valachie sous l'administration d'Alexandre Ghica*, représente l'hospodar comme n'ayant que l'apparence de ces qualités. Mais il faut se défier des assertions de cet écrit, que l'on attribue à Bibesco et dicté par l'esprit de parti.

monnaie; les Valaques devaient avoir en Moldavie tous les droits des Moldaves, et de même les Moldaves en Valachie; cette combourgeoisie et cette fraternité que recommandait le cabinet de Saint-Pétersbourg menaient naturellement à l'idée de faire des deux principautés un seul et même État. La proposition en fut faite dans le comité de réforme : elle fut agréée par le général Kisseleff et par le consul général de Russie; elle fut communiquée au cabinet de Saint-Pétersbourg; le cabinet l'approuva. Le comité s'occupait de la rédiger, et dans la rédaction il inséra une clause qui, à l'imitation de ce qui s'était fait en Grèce, excluait les princes des maisons régnantes de Turquie, d'Autriche et de Russie. Cette clause gâta tout. Elle montrait un esprit et une intention d'indépendance qui déplut, et il ne fut plus question de réunir les principautés. Si je ne me trompe, cependant, le comité proposait un prince de la maison d'Oldenbourg, c'est-à-dire d'une maison alliée à la famille impériale de Russie (1). »

A quelque temps de là, une autre tentative plus directe eut lieu. Cette fois il n'était point question de s'approprier, mais d'acheter les deux principautés. C'était peu après le traité d'Unkiar-Skelessi, au moment où les armées russes campaient en *amies* sur les rives du Bosphore. Le comte Orloff proposa à la Porte, au nom du czar, la cession des deux provinces à la Russie, moyennant une somme de trois millions de ducats. A cette époque la Turquie, assez embarrassée dans ses finances, était encore redevable à la Russie des deux tiers de sa dette. La proposition du czar fut agitée sérieusement dans le divan, et ne fut rejetée, dit-on, que sur les représentations énergiques d'un drogman de la Porte.

Du reste il ne paraît pas que le cabinet de Saint-Pétersbourg ait été grandement affecté par ce double échec. La démarche du comte Orloff, comme l'idée soufflée aux boyards moldo-valaques, était plutôt un propos en l'air, une sorte de ballon d'essai qu'un projet destiné à recevoir une réalisation immédiate. Le fragment suivant d'une dépêche de M. de Nesselrode paraît renfermer sur ce point la véritable pensée du cabinet de Saint-Pétersbourg.

« Nous pouvions, est-il dit dans cette dépêche, garder les principautés en 1831. Mais c'eût été réveiller les susceptibilités de l'Occident. En lui laissant un semblant d'indépendance, nous en sommes bien plus effectivement maîtres, soit en guerre, soit en paix. »

ÉTAT DÉSASTREUX DES FINANCES. — Cependant les principautés, pour être débarrassées de la présence de leurs hôtes importuns, n'étaient pas pour cela dans un état plus prospère. L'administration provisoire avait grevé les deux provinces de dettes assez considérables. La Valachie elle seule devait neuf millions, et toutes les caisses étaient vides. Le conseiller d'État russe Mavros, chargé de la liquidation de la faillite Meïtani, se trouvait débiteur envers le trésor de plus de huit millions de piastres. Jean Ghica, cousin de l'hospodar, qui s'était rendu adjudicataire des salines au prix modique de deux millions quatre cent mille piastres, devait les deux tiers du montant de son fermage. Deux autres faillites, celles de Sakellarios et de Hadji Mosco de Bucarest, en ruinant un grand nombre de familles et en portant le trouble et la stagnation dans les affaires, rendaient le recouvrement de ces diverses créances encore plus incertain.

Heureusement, à cette même époque, le traité de navigation entre l'Autriche et la Grèce, suivi bientôt de l'établissement d'une ligne de bateaux à vapeur entre Vienne, Constantinople, Trebisonde et Smyrne, en faisant du Danube le grand véhicule central des échanges entre le nord-ouest de l'Europe et l'Orient, contribua à rétablir les finances de la Moldo-Valachie par l'impulsion qu'il donna à l'agriculture et au commerce.

ÉTABLISSEMENT DE LA SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE. TENTATIVES DU PARTI NATIONAL. — L'année 1835 vit l'établissement de la société philharmonique, fondée par le colonel Campiniano. Le but de cette société, littéraire dans la forme, mais politique dans le fond, et qui rappelait l'ancienne hé-

(1) Saint-Marc Girardin, p. 302.

tairie des Philomuses, était le développement de l'idée nationale dans toute la Roumanie, avec l'autonomie du pays et la suzeraineté de la Porte pour bases. Cultiver la langue, substituer aux caractères cyrilliens qui lui donnent un aspect slave les lettres latines, qui manifestent son origine, l'enrichir par la traduction des chefs-d'œuvre littéraires de l'etranger, la faire entendre sur la scène, faire de la scène une école de morale patriotique et de politique nationale, éclairer le pays et le manifester en même temps à l'Europe avec son véritable caractère, tels sont les moyens que Campiniano, héritier des traditions de Denico Golesco, compte mettre en œuvre pour faire revivre et reconstituer avec le temps la nationalité roumaine. Héliade et Aristias prêtant le concours de leur talent à la nouvelle scène prête à s'ouvrir, il ne reste plus à Campiniano qu'à vaincre le préjugé dont sont frappés les artistes dramatiques, et il obtient, de l'hospodar un office par lequel, « le théâtre devant être considéré comme une école, l'acteur est reconnu fonctionnaire public, et après un certain temps de service déclaré admissible à tous les autres emplois. » La jeunesse patriote donna l'exemple; des fils et des filles de boyards ne craignirent pas de se montrer sur la scène, et récitèrent, aux applaudissements d'un public enthousiaste, les beaux vers d'Héliade et d'Aristias. Le *Mahomet* de Voltaire, traduit par le premier en vers roumains, ouvrit la voie; et dans l'espace de quelques années plus de quatre-vingts pièces de théâtre, traduites du français ou de l'allemand, enrichirent la scène moldo-valaque.

Alexandre Ghica ne demandait pas mieux que de favoriser ce mouvement, en tant du moins qu'il ne le compromettrait pas vis-à-vis de la Russie. Au besoin il l'eût lui-même provoqué. Il était, au fond, animé des meilleures intentions; et, depuis son avénement à la principauté, il n'avait pas cessé de prodiguer les ressources de sa liste civile pour fonder des hôpitaux, instituer des écoles primaires, soulager la misère des paysans.

Affranchissement des tsiganes de l'État. — Une nouvelle réforme, décrétée par l'hospodar, témoigna de son esprit libéral.

Campiniano, emporté par l'ardeur de son libéralisme, avait affranchi tout les Tsiganes de ses terres. Plusieurs boyards, les Golesco entre autres, suivirent son exemple. La mesure était plus généreuse que sage. Ce n'était pas assez de rendre les Tsiganes à la liberté si en même temps on ne leur donnait les moyens de gagner leur vie. Ceux qui avaient une profession sauraient sans doute se tirer d'affaire; mais les autres étaient exposés à mourir de faim. Cependant l'exemple donné par Campiniano et ses amis porta coup; les autres boyards, rougissant de retenir dans l'esclavage des créatures humaines, leurs égales devant Dieu, résolurent, comme lui, de s'en défaire; mais, frappés en même temps des inconvénients que je viens de signaler, ils trouvèrent plus humain et sans doute aussi plus avantageux de les vendre. M. Barbo Stirbey, l'hospodar actuel, mit une partie des siens aux enchères, et céda les autres au banquier Oprano pour quelque dix mille ducats qui servirent à l'achèvement de la somptueuse demeure qu'il était en train de se faire bâtir.

L'année suivante le gouvernement proposa une loi de rachat, et, dans l'espérance de triompher par son exemple des scrupules intéressés des boyards, il rendit un décret par lequel quatre mille familles de Tsiganes, appartenant à l'État, étaient déclarées libres et colonisées dans les villages des boyards, à la charge par ceux-ci de leur donner des terres de labour et de les assimiler aux cultivateurs ordinaires. Cette mesure faisait perdre au fisc une cinquantaine de mille francs par an; mais ce déficit fut plus que compensé, dès la première année, par l'accroissement de la production agricole (1837).

Opposition contre Alexandre Ghica. Lutte entre l'hospodar et l'assemblée générale. — Cependant, malgré ces gages donnés à la cause de la réforme et du progrès, l'opposition grossissait de jour en jour contre Alexandre Ghica. Cette opposition se scindait alors en deux partis, plus hostiles l'un à l'autre qu'ils ne l'étaient au pouvoir constitué : le parti libéral,

forme par ce qu'on commençait dès lors à nommer *la jeune Roumanie*, et poursuivant, dans un avenir éloigné et dont lui-même n'entrevoyait pas le terme, la reconstitution de la nationalité roumaine; et le parti russe, composé des vieux boyards, ennemis personnels de Ghica et recevant leur mot d'ordre du consul général Ruckmann. Entre ces deux partis, l'hospodar n'avait pas su choisir. Trop timoré pour appeler dans ses conseils des hommes suspects à la Russie, il avait refusé à plusieurs reprises le concours de Campiniano et de ses amis. D'un autre côté, il était trop ami de son pays pour se livrer pieds et poings liés entre les mains des agents de la Russie. Cette incertitude le perdit. N'osant se fier à personne, ballotté entre ses devoirs d'hospodar roumain et de protégé moscovite, il ne réussit qu'à manifester de plus en plus son impuissance, jusqu'à ce que, effrayé de l'excès du mal, alarmé des progrès de l'opposition, il prit, de concert avec son collègue de Moldavie, le funeste parti d'adresser ses doléances au cabinet de Saint-Pétersbourg contre les *tendances libérales*, qui commençaient à se faire jour de toutes parts. L'assemblée générale gêne l'hospodar; il trouverait plus commode de gouverner sans elle. Cependant il n'ose proposer ouvertement à la Russie de détruire ou même de modifier la constitution; c'est une simple question d'interprétation et de tendance. « Il ne s'agit point ici, écrit l'hospodar à M. de Nesselrode, ni de changer rien au Règlement ni d'innover dans les principes des réformes. *On dira* aux pouvoirs qui forment le gouvernement de Valachie : *Vous entendrez de telle ou telle manière le Règlement, et vous marcherez désormais ainsi* (1). »

A ces ouvertures qu'elle attend et qu'elle a provoquées la Russie répond d'une manière évasive, qui doit, en poussant l'hospodar à des mesures extrêmes et arbitraires contre l'opposition, le perdre lui-même à un jour donné.

La crise ne se fit pas longtemps attendre.

(1) *Extrait textuel de la note secrète de l'hospodar au comte de Nesselrode*, cité par Vaillant, t. II, p. 388.

Les chefs du parti national dans l'assemblée, Campiniano, Jean Rosetti, Grégoire Cantacuzène, ne cessaient de censurer hautement les malversations du pouvoir, la dilapidation des deniers publics, le malaise croissant du pays causé par l'incurie du gouvernement, et plus que tout les menées corruptrices du consulat russe, dont il se rendait le complice. Alexandre Ghica, exaspéré de ces clameurs, est déterminé à frapper un grand coup. Il adresse à l'assemblée un office dans lequel les trois chefs libéraux sont dénoncés comme des perturbateurs du repos public. Par le même office la chambre est invitée « à ne plus se laisser guider dorénavant par leurs conseils, et à extirper de son sein cet esprit factieux contre lequel l'hospodar se verrait obligé de sévir. » Mais la chambre, indignée, répond par l'organe de l'archevêque métropolitain, son président, qu'elle ne doit nul compte à l'hospodar de ses actes, encore moins de ses opinions; qu'au reste il est permis à toute nation *garantie* de se mettre en garde contre les mesures de son *garant*; qu'à la Porte seule appartient le double droit de suzeraineté et de protection, le second n'étant que la conséquence du premier; que la chambre ne saurait sans forfaire à l'honneur abandonner à la puissance garante un droit qui n'appartient pas même à la puissance protectrice, celui de l'autonomie nationale. Ce n'est pas tout; après avoir protesté contre les actes de rébellion qu'on lui impute, elle se fait accusatrice à son tour et reproche à l'hospodar ses faiblesses, l'incapacité notoire de son frère Michel, dont il a fait son principal ministre, la vénalité et le mauvais vouloir de ses collègues C. Cantacuzène et Barbo Stirbey.

Ces débats remplirent tout le commencement de l'année 1837. Cette même année voyait expirer les pouvoirs des députés. Alexandre Ghica mit tout en œuvre pour écarter Campiniano et les membres de l'opposition libérale de la nouvelle législature. Mais promesses et menaces cédèrent à l'ascendant de plus en plus marqué du parti national, et les noms de Campiniano, de Rosetti et de Cantacu-

zène sortirent de nouveau de l'urne.

Le pays fut bien inspiré, car la session qui allait s'ouvrir devait être marquée par un incident des plus graves et tout à fait inattendu.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE 1837 ET DE 1838. RÉVISION DU RÈGLEMENT ORGANIQUE. — L'assemblée était à peine réunie qu'elle fut saisie d'une demande du consul général de Russie, baron de Ruckmann, tendant à ce que toutes les ordonnances du général Kisseleff, pendant la durée de l'occupation de 183 à 1834, fussent annexées au Règlement à titre de lois, et que diverses modifications fussent apportées au texte de ce même règlement, notamment aux articles 52 et 54.

L'article 52 était ainsi conçu :

« Tout acte ou décision de l'assemblée générale et du prince qui seraient contraires aux priviléges de la principauté, aux traités et aux khatti-chérifs émanés à son profit, comme aussi contraires *aux droits de la cour suzeraine et protectrice* (1), doivent être considérés comme nuls et non avenus. »

Le cabinet de Saint-Pétersbourg demandait que l'on remplaçât les mots soulignés par ceux-ci : *aux deux cours*.

Et dans l'article 54, au lieu des mots : « faire parvenir *à la connaissance des deux cours*, » il voulait substituer : *à une plus haute connaissance*.

Enfin, à la conclusion du Règlement manuscrit, qui portait « que l'assemblée pourrait, avec le concours de l'hospodar, faire au Règlement les changements et réformes que le besoin réclamerait, » le baron de Ruckmann demandait qu'on ajoutât : *toutefois cela ne saurait avoir lieu sans le consentement de la cour suzeraine et protectrice.* »

(1) Remarquons comme le rôle de la Russie vis-à-vis des Principautés grandit à chaque traité, à chaque acte officiel, arraché à la faiblesse de la Porte. Le droit d'*intercession* stipulé par le traité de Kutchuk-Kaïnardji s'est changé successivement en un droit de *censure*, puis de *garantie* (traité d'Andrinople), puis de *protection*.

C'était demander d'un seul coup au pays l'abandon complet de son droit d'autonomie.

Mais laissons parler sur cette importante affaire un historien témoin oculaire :

« L'assemblée générale sentit toute la portée d'une pareille atteinte, et pour la première fois elle prit une attitude imposante. La majorité, invoquant la puissance des traités qui garantissent son existence politique, refusa d'admettre les changements et articles additionnels.

« Le baron de Ruckmann, étonné de la tendance que prenait l'assemblée, effrayé de la manifestation de sentiments aussi opposés à ses vues, s'empressa de protester entre les mains de l'hospodar.

« Le soussigné, était-il dit dans la « protestation, devait s'attendre à ce « que l'assemblée générale de Valachie, « pénétrée, comme celle de Moldavie, « des intentions salutaires qui ont pré- « sidé aux réformes introduites dans « les principautés, tributaires de la « Porte, mais placées formellement par « les traités sous la protection de la « Russie, suivrait une ligne de con- « duite analogue, conduite qui lui était « tracée par des devoirs qu'elle ne « pourra jamais méconnaître impuné- « ment.

« Ce n'est pas sans une extrême « surprise et un vif regret que le sous- « signé a vu l'assemblée générale éle- « ver des objections et des difficultés « relativement aux changements in- « troduits dans la nouvelle rédaction « par suite des principes qui ont servi « de base et de règle et en vertu d'une « sanction suprême. Cette rédaction « est basée, d'une part, sur le texte « primitif du Règlement et des dispo- « sitions supplémentaires adoptées par « l'administration provisoire, et d'une « autre sur les changements de pure « forme arrêtés entre la cour impériale « et la Porte Ottomane, et qui n'altè- « rent d'aucune manière le dispositif « du texte.

« D'après cela, l'assemblée générale « n'étant appelée qu'à constater si la « nouvelle rédaction est exactement « conforme à ces bases, elle ne pou-

« vait que sortir du cercle de ses at« tributions et de ses pouvoirs soit « en s'opposant à ces changements, « soit en voulant les modifier selon « ses propres opinions.

« Le soussigné se fait, en consé« quence, un devoir de déclarer à « Votre Altesse que, les discussions des « membres de l'Assemblée ayant pris « une pareille tendance, il ne peut les « considérer que comme essentielle« ment attentatoires aux droits des « cours suzeraine et protectrice, et « il ne lui reste dès lors qu'à pro« tester, comme il proteste par la pré« sente, de la manière la plus formelle, « contre une marche aussi irrégulière « et aussi contraire au respect dû aux « deux cours, qui n'admettent aucune « déviation de la lettre des transac« tions qu'elles ont conclues et qu'elles « sauront maintenir dans toute leur « intégrité. »

« Etc., etc., (1).

« Le résultat de cette note fut un office de l'hospodar à l'Assemblée par lequel il lui retirait la copie du Règlement à reviser, et annulait tout le travail relatif à la révision du Règlement (2).

« Que pouvait faire l'Assemblée? L'obéissance était moins un devoir qu'une impérieuse nécessité; mais elle ne pouvait laisser passer un pareil office sans réponse (3). »

En conséquence les députés procédèrent séance tenante (21 juillet) à la rédaction d'une adresse, où ils se justifiaient de l'imputation d'avoir porté atteinte aux prérogatives des deux hautes cours alors qu'ils n'avaient fait que défendre l'autonomie de la nation, solennellement garantie par l'arcicle 5 du traité d'Andrinople, les articles 4 et 8 du khatti-chérif de 1834, et les articles 52 et 379 du Règlement organique lui-même (1).

« Le Règlement manuscrit, disait l'adresse, contient en effet quelques lignes d'après lesquelles toute disposition administrative ou changement qui pourrait être opéré sans l'agrément de la cour protectrice serait considéré comme nul. Ce passage, n'ayant pas été imprimé par ordre du ci-devant président plénipotentiaire, M. le général Kisseleff, par la voie du secrétariat d'État, a excité maintenant l'attention de l'assemblée a l'effet de se convaincre de la vérité d'une pareille addition (2). Après avoir pris toutes les circonstances en considération, elle est restée persuadée que M. le général Kisseleff, d'après toute justice, ne pouvait faire insérer un semblable ar-

(1) Ce document est signé *baron de Ruckmann* et porte la date du 17 juillet 1837.

(2) Voici le texte de cet office portant la date du 18 juillet : « Comme les travaux de l'assemblée concernant l'incorporation au règlement organique des développements pendant l'administration provisoire et des changements présentés ont donné lieu à des débats entièrement éloignés de cette fin, au point que le consul général de la cour impériale de Russie, par une note du 17 juillet 1837, proteste contre ces travaux comme attentoires aux droits des cours suzeraine et protectrice, [S. A. l'hospodar] a ordonné que son office de 1836, sous le n° 449, serait retiré et que tout travail à cet égard s'annulant devait cesser à l'instant. »

(3) Colson, p. 97 et suiv.

(1) Ce dernier article commence ainsi : « D'après l'article du traité de paix d'Andrinople qui assure au *seul* gouvernement valaque l'administration intérieure du pays, etc. »

(2) La vérité est que cet article additionnel, glissé subrepticement à la fin du Règlement, postérieurement à l'apposition des signatures, pouvait être aisément argué de faux. Voici comment M. J. Radulesco (Héliade) raconte le fait : « L'avant-dernier article devait laisser, selon toutes les règles, le quart final de la page blanche; et, comme les cent quatre-vingt-deux signatures des membres de l'assemblée ne pouvaient entrer dans ce dernier quart, M. le président Minziaki pria les représentans du pays d'apposer leurs signatures sur la page suivante : ce qu'ils firent.... L'assemblée fut close, le Règlement, relié en argent et en or, déposé dans les archives; mais la même main qui avait si bien calligraphié le livre d'or s'introduisit dans l'ombre des archives, et ajouta sur le dernier quart de la dernière page un seul article très-petit, l'article qui ravit au pays le droit d'autonomie (*le Protectorat du czar*, p. 22). Plus tard la Russie voulut donner à cette supercherie une sanction de légalité non par scrupule, mais pour se mettre à couvert. De là l'initiative prise par le consul général Ruckmann.

ticle additionnel, puisqu'il se trouve en contradiction patente avec tous les priviléges de cette principauté. »

L'adresse finissait par un appel au patriotisme du prince :

« Votre Altesse, comme fils de cette patrie, gouvernant aujourd'hui le peuple qui lui a été confié par la divine Providence, nous la prions très-humblement de se persuader de toute la justice des droits du pays, de reconnaître l'innocente conduite de cette assemblée, de partager ses sentiments, et de vouloir bien porter à la connaissance de qui Votre Altesse jugera convenable la vérité que nous lui exposons et la rectitude de nos intentions, etc. »

Cette adresse fut lue, discutée et passa au scrutin à la majorité des trois quarts de l'assemblée. Les ministres, après avoir tenté vainement de s'opposer au vote, provoquèrent un office de clôture de la part de l'hospodar; mais il arriva trop tard, l'adresse était déjà signée. Des sentinelles furent placées aux portes comme pour empêcher les secrétaires d'enlever les archives et de s'emparer des papiers. On vit même le ministre de l'intérieur se charger de plusieurs dossiers et les porter en dépôt chez le consul de Russie. On voulait donner à la résistance légale de l'assemblée un caractère de rébellion (1). Cependant jamais délibération n'avait été plus calme. C'est qu'il ne s'agissait plus là d'égoïsme et de priviléges de castes : c'était l'avenir même du pays qui était en question. Si quelques hommes pourtant s'y firent remarquer par la véhémence de leur parole, c'est qu'ils furent poussés à bout par les menaces imprudentes de MM. Stirbey et Michel Ghica. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si Campineano, rappelant au premier la profession originelle de ses pères, lui cria : « Prenez-y garde, Monsieur, nous ne sommes pas au haras (2); » et si Jean Philippesco, montrant son poing à l'autre, lui lança cette terrible apostrophe : « Tu mériterais qu'on te serrât au cou le cordon rouge qu'y a attaché la Russie. » Le lendemain Jean Philippesco donna sa démission d'*aga* de la police.

Le prince et ses ministres, réunis au consulat général, attendaient avec une certaine inquiétude l'issue des délibérations de l'Assemblée. En apprenant le vote de l'adresse, Alexandre Ghica rendit sur-le-champ une ordonnance de dissolution de la chambre, tandis que M. de Ruckmann demandait des instructions à Saint-Pétersbourg. L'irritation fut vive; mais la cour protectrice ne s'en montra que plus résolue à poursuivre énergiquement son but, en faisant tomber tout l'odieux des moyens sur la Porte Ottomane. M. de Ruckmann reçut l'ordre de se rendre à Constantinople, sous prétexte de remplacer l'ambassadeur, M. de Boutenieff, en congé, mais en réalité pour engager la cour suzeraine à frapper un coup d'autorité. La volonté de la Russie était toute-puissante à Constantinople. La Porte céda, au détriment de son honneur et de la foi due aux traités, au détriment des droits des Moldo-Valaques et de son propre intérêt; et le kapou-kiaïa de Valachie, J. Aristarchi, fut chargé de porter à Bucarest *l'oukase déguisé en firman* qui prescrivait l'intercalation au Règlement de « toutes les dispositions additionnelles qui avaient eu lieu du temps de l'occupation russe et de la clause finale exclusivement insérée pour maintenir intacts les règlements, tout comme aussi les droits légitimes des deux hautes cours à l'égard des Principautés (1). »

Le départ de M. Aristarchi fut combiné de manière à ce que son arrivée dans la capitale de la Valachie coïncidât avec le retour de M. de Ruckmann, qui s'était fait précéder d'une note adressée au prince, dont l'insolence le disputait à celle du firman (2).

Mais laissons M. Colson nous raconter le dénoûment de ce drame parlementaire :

(1) Colson, p. 101.

(2) Le grand-père de M. Stirbey (actuellement hospodar) était marchand de chevaux à Craiova.

(1) Voyez le texte de ce firman dans l'ouvrage déjà cité de M. Ed. Thouvenel, *Pièces justificatives*, p. 347. « Jamais, dit l'auteur, la force n'a tenu à la faiblesse un langage plus insolent. »

(2) Voyez dans Colson, p. 103, le texte de cette note.

« Dès le lendemain de son arrivée, le baron de Ruckmann invite, au nom des deux monarques, tous les dignitaires de l'État et les membres de l'Assemblée générale à se réunir chez lui. Il leur dit que S. M. était vivement affectée des événements de la session passée; qu'il était chargé d'exprimer toute son approbation *à ces dignes et braves patriotes* qui ont compris les vrais intérêts de leur pays (ce sont MM. Georges Philippesco, son fils, le colonel Philippesco, Étienne Balaciano et le vornik Kocoresco), et son mécontentement aux députés qui avaient fait de l'opposition dans l'Assemblée nationale, et avaient provoqué des dissentiments (1); qu'on avait à choisir maintenant entre la soumission volontaire ou le régime des firmans, et que pour sa part il était désolé que de pareilles choses se fussent passées *sous son administration*. Le 14 mai, les mêmes membres durent se rendre au palais pour y entendre la lecture du fameux firman. Je ne peindrai pas les sentiments divers qui s'emparèrent des assistants. Le 15 mai, à onze heures du matin, eut lieu enfin l'ouverture de la chambre : il y avait ordre ministériel, le discours d'ouverture prononcé, de procéder de suite à l'exécution du bon vouloir du sultan (2). »

M. Aristarchi, assis au banc des ministres, présidait de fait l'assemblée. Campineano avait refusé d'y assister. Condamné à signer le premier, l'hospodar brise deux plumes avant de trouver celle qui doit consommer sa honte et la ruine de son pays. Les députés signent à leur tour, mais avec réserve et *par ordre du sultan*.

LUTTE DE L'OPPOSITION. CAMPINEANO. — Cependant l'opposition ne se tient pas pour battue, et l'Assemblée nationale, voulant prouver au pays qu'elle ne désespère pas de lui-même et de l'avenir, redouble jusqu'à la fin de la session de prévoyance et de fermeté. Elle frappe de nullité tous les actes arbitraires du gouvernement, se montre infatigable à poursuivre les abus, demande un compte sévère aux ministres de leurs dilapidations, inscrit définitivement parmi les revenus de l'État diverses sommes soustraites du département des finances depuis plusieurs années, met à la charge des ministres responsables toutes les dépenses faites sans l'autorisation de l'Assemblée, réclame l'exécution du Règlement organique au sujet de la confection des routes et de la canalisation des rivières, et vote, à l'unanimité, l'impression aux frais de l'État de trois ouvrages, entrepris dans un but éminemment national, l'*Histoire de la Valachie* par le Transylvain Aaron Floriani, la traduction en vers de l'*Iliade* par Aristias et le *Dictionnaire universel de la langue romane* par M. Vaillant, directeur du collége de Saint-Sava.

L'idée nationale, bannie de la sphère politique, se réfugiait dans la littérature et sur la scène. Bientôt cependant ce dernier élément de propagande allait lui manquer. Le théâtre national, fondé en 1835 par la société philharmonique, après avoir débuté, comme de coutume, par des traductions des théâtres étrangers, avait produit des œuvres originales et nationales. *Michel le Brave* et les *Douze boyards* inaugurèrent dignement la voie. M. de Ruckmann prit l'alarme; et le gouvernement, pour échapper au soupçon de complicité, résolut de perdre l'entreprise naissante. Pour atteindre son but plus sûrement, il feignit de s'intéresser à son succès, témoigna le désir d'y contribuer par des sacrifices personnels, et finit par la prendre à sa charge. Les débuts furent pompeux : le *Saül* d'Alfieri, traduit par Aristias, attira un immense concours; la recette fut bonne, mais le lendemain le théâtre était fermé : les directeurs avaient fait faillite.

Cependant la lutte engagée entre la Porte et l'Égypte, les intérêts divers que les puissances mêlaient à cette lutte, la mort inattendue du sultan Mahmoud, la mésintelligence croissante de la

(1) Nous dirons aussi les noms de ces députés, qui sont désignés expressément dans le firman et auxquels il était enjoint à l'hospodar d'adresser des réprimandes plus spéciales et plus sévères : c'étaient MM. Michel Cornesco, Emmanuel Baliano, Campineano, Jean Philippesco, Grégoire Cantacuzène, Jean Rosetti, Constantin Faca et Aleco Villara.

(2) Colson, p. 106. — Vaillant, *la Roumanie*, p. 400.

France et de l'Angleterre, l'éventualité d'un conflit européen au sujet de cette question d'Orient si souvent agitée et jamais résolue ravivaient les ardeurs et les espérances des nationalités éparses sur le sol ottoman.

C'est alors que Campineano se rendit en France et en Angleterre pour y plaider, au nom du parti national, la cause de la Moldo-Valachie devant les cabinets de l'Occident. Faire connaître l'état des Principautés, dénoncer les abus et les dangers du protectorat, demander, en échange de ce protectorat exclusif et illégal, la protection collective des cinq grandes puissances, tel était l'objet de la mission de Campineano. L'accueil qu'il reçut de l'amiral Roussin à son passage à Constantinople lui parut d'un heureux augure; mais elle échoua par la faute des circonstances, non par celle du négociateur, qui à Londres et à Paris soutint avec une généreuse persistance les droits de son pays. Comme il était sur le point de rentrer dans sa patrie, il reçut la nouvelle que le consul général de Russie (c'était alors M. de Titoff (1), qui avait remplacé depuis peu le baron de Ruckmann), instruit de ses menées à l'étranger, avait obtenu un firman d'exil contre lui (2). Ses amis lui conseillaient de différer son retour et d'attendre tranquillement à Paris que l'orage fût passé. Campineano ne crut pas devoir se rendre à ces avis, et il se remit en route pour Bucarest. Arrivé à la frontière, il fut arrêté par les trabanti, et transféré sous escorte au monastère de Marginano, et plus tard à celui de Plumbuitu. Cette arrestation fit grand bruit; le patriotisme de Campineano l'avait rendu populaire; on accusait ouvertement le prince de s'être fait l'exécuteur des hautes œuvres de la Russie, et les rues de Bucarest retentirent longtemps de ce refrain que la jeunesse des écoles chantait en chœur :

Aidet'i frat'i la Marginano
Si scapum pe Campiniano (3).

(1) Depuis envoyé extraordinaire à Constantinople et représentant de la Russie aux conférences de Vienne en 1855.

(2) *Moniteur valaque* de l'année 1839.

(3) Allons, frères, à Marginano et délivrons Campineano. — Voyez Vaillant, t. II, p. 403.

Mouvement libéral de 1840. — Bientôt cependant l'annonce du traité de la quadruple alliance (1), l'éventualité de plus en plus probable d'une guerre qui mettrait la France aux prises avec la Russie et l'Autriche ranimèrent les espérances du parti national, découragé un moment par l'insuccès et l'emprisonnement de son chef. Depuis longtemps les sympathies des Moldo-Valaques les portaient vers la France, et malgré le peu d'appui qu'ils avaient trouvé jusque-là dans le gouvernement de Juillet, c'était d'elle qu'ils attendaient leur délivrance. Les Serbes et les Bulgares s'agitaient de leur côté, et la Russie favorisait sous main ces menées, qu'elle comptait tourner à son profit. La Turquie semblait à la veille d'un démembrement. En attendant qu'un nouveau Vladimiresco revendiquât, les armes à la main, les droits du pays, les patriotes roumains se concertèrent, afin de se préparer par la voie légale pour un avenir prochain. Ils ne réclamaient rien que la stricte exécution des traités, la suzeraineté de la Porte, le droit de la nation de se gouverner elle-même sans le contrôle de l'étranger, le développement libre et régulier de ses institutions. Certains que le pays serait avec eux, ils se sentaient assez forts, ou du moins assez courageux, pour arborer hardiment le drapeau national en face de la Russie. Quant à l'hospodar, quels que fussent ses torts envers la nation, ils songeaient moins à l'en punir qu'à lui offrir l'occasion de les réparer en se mettant lui-même à la tête du mouvement et en se prononçant ouvertement contre le protectorat. C'était le mouvement de 1848 anticipé.

Néanmoins, comme il pouvait sortir de là un conflit avec la Russie, et que, dans ce cas, la coopération, ou tout au moins la diversion de la France, devenait indispensable, les patriotes roumains crurent devoir différer le mouvement jusqu'à ce que la question de la paix ou de la guerre eût reçu une solution définitive. En attendant, les chefs parcouraient les districts, et notamment ceux des montagnes, recrutant partout des partisans et s'assurant au besoin

(1) 15 juillet 1840.

du concours armé des populations. Il ne se passait pas de jour que le comité patriotique, qui siégeait à Bucarest, ne reçût les adhésions de *mosneni* et de fermiers indigènes, avec l'indication précise du nombre d'hommes et de fusils qu'ils tenaient en réserve. Tout le quartier de Bucarest dit des *tabatci*, ou tanneurs, était à sa dévotion, et cette population, de plus de six mille âmes, était suffisante pour provoquer, au besoin, une démonstration capable d'en imposer à la réaction. En même temps les mesures étaient prises pour jeter à l'improviste en Bessarabie un corps nombreux de paysans, armés de haches et de faux et commandés par des officiers de la milice. On voulait par ce coup d'audace décontenancer la Russie et donner le temps au pays de s'organiser militairement; on espérait même qu'il suffirait de cette invasion armée, au sein de populations qui n'avaient pas eu le temps d'oublier leur origine, pour révolutionner et peut-être pour reconquérir la Bessarabie. On prenait toutes ces mesures en silence, et l'oreille tendue à ce qui se passait en France. L'on n'attendait plus que la déclaration de guerre, lorsque l'ultimatum de M. Thiers, suivi bientôt de sa démission (29 octobre), vint ajourner, puis détruire complétement les espérances des patriotes roumains.

A cette époque, Alexandre Ghica se trouvait à Craïova. C'est là que deux des principaux chefs, récemment arrivés des montagnes, Téléjesco et Marino, reçurent l'ordre de lui faire des ouvertures, et de l'amener soit à se mettre à la tête du mouvement, soit à lui donner un chef de sa main, et, en cas de refus, de l'arrêter. Des précautions semblables devaient être prises à l'égard de l'hospodar de Moldavie; car les plans des conjurés embrassaient les deux provinces. Peu au courant de ce qui se passait, ignorant la démission de M. Thiers, dont la nouvelle a été apportée la veille à Bucarest par le télégraphe, Téléjesco et Marino se disposent à exécuter les ordres du comité patriotique. Mais la trahison les a devancés; leurs mouvements sont observés, et avant qu'ils aient pu joindre l'hospodar ils sont arrêtés et conduits sous escorte à Bucarest. Alors les arrestations commencent; les principaux chefs patriotes, Démétrius Philippesco, Nicolas Balcesco, jeune écrivain du plus grand mérite, César Bolliac, Sotir, etc., sont incarcérés, et attendent durant neuf mois leur condamnation au travail des mines, qui pour trois ans, qui pour huit, qui à perpétuité. MM. Vaillant et Mourgo doivent à leur qualité d'étrangers de n'être punis que par le simple bannissement (juillet 1841).

COMPLOT D'IBRAÏLA. — Pendant que s'instruisait le procès des patriotes roumains, l'insurrection bulgare, attisée en secret par la Russie, gagnait chaque jour du terrain. Elle commençait à étendre ses ramifications en Valachie et en Moldavie, où des bandes armées, composées de Grecs et de Bulgares réfugiés, s'organisaient sous le patronage du consul de Russie à Galatz, Simon Andréjewitch. Tout à coup la nouvelle arrive à Bucarest que deux ou trois cents de ces individus étaient accourus à Ibraïla et demandaient à passer le Danube pour se joindre à leurs frères insurgés (juin 1841). Alexandre Ghica se trouvait dans une position critique : il devait ou trahir la Porte, ou mécontenter la Russie. Il y avait péril des deux côtés; et si l'hospodar ne consultait que son avantage, il pouvait hésiter, mais non s'il consultait son devoir. Il prit le parti le moins sûr et le plus honorable. Il arma les milices valaques, et les envoya sur les bords du Danube; les principaux chefs gréco-bulgares furent cernés dans la quarantaine d'Ibraïla, faits prisonniers et livrés aux tribunaux; le reste fut mitraillé en voulant passer le fleuve. L'hospodar fut complimenté par la Porte sur son énergique fidélité, et reçut un sabre d'honneur de la part du sultan. Mais la Russie ne cacha pas son mécontentement, et le nouveau consul, M. Dachkoff, reçut l'ordre de préparer la déchéance d'Alexandre Ghica.

La tâche devait être aisée. Le prince avait contre lui et l'Assemblée, dirigée alors par deux frères de caractères et de noms différents et destinés l'un et l'autre à l'hospodarat, Georges Bibesco et Barbo Stirbey, et l'opposition libérale, dont l'exil de Campineano et le procès des accusés de 1840 avaient aigri les

ressentiments, et le peuple, dont le malaise croissant allait servir de prétexte au renversement de l'hospodar.

DISGRACE D'ALEXANDRE GHICA.— La session de 1841 avait clos ses travaux en votant, sur la proposition du député Emmanuel Baliano, l'indigénat avec le titre de bano et le don d'une terre au comte de Kisseleff. (1)

Une nouvelle législature s'ouvrit l'année suivante pour une autre période de cinq années. A peine les députés furent-ils réunis qu'ils votèrent à l'hospodar une adresse, véritable manifeste de guerre. Cette adresse, rédigée avec un certain talent et une perfidie notoire par M. Bibesco, et dans laquelle étaient mises à nu, avec une apparente confusion, les plaies les plus vives et les plus secrètes du pays, la vénalité de l'administration, le trafic de la justice et des titres, l'aggravation du sort du paysan, qui, depuis l'introduction du Règlement organique, avait payé plus du double des redevances légales qu'il était tenu d'acquitter, l'état de plus en plus déplorable des finances, l'abandon des droits les plus sacrés et des plus chers intérêts de la nation, constituait un véritable réquisitoire contre l'hospodar. Les ménagements hypocrites de la forme rendaient le fond plus accablant. Tout cela était vrai, mais peu sincère. Le pays souffrait tous les maux décrits dans l'adresse; mais la totalité de ces maux ne devait point être imputée à l'hospodar : et parmi ses accusateurs lequel eût refusé d'être son complice?

Une copie de cette adresse fut envoyée à Constantinople et à Saint-Pétersbourg : il était évident que ceux qui avaient fait une peinture si navrante de l'état du pays cherchaient moins un remède à ses maux que le renversement de l'hospodar.

Une enquête fut ordonnée par les deux hautes cours. Chekib éfendi, ex-ambassadeur à Londres et l'un des signataires du traité du 15 juillet, et le général russe Duhamel furent nommés commissaires. L'enquête n'eut pas de peine à constater la réalité des faits allégués par l'adresse. Chekib éfendi, de retour à Constantinople, présenta au divan un rapport exact de la situation du pays, dans lequel les torts du prince n'étaient ni atténués ni grossis au gré de ses ennemis. La Porte répugnait à la destitution d'Alexandre Ghica; l'ambassadeur de France le soutenait de son crédit; mais ce crédit s'effaçait devant celui du ministre de Russie, M. de Boutenieff, qui, pour contre-balancer l'échec que la Russie venait de subir en Serbie, avait reçu l'ordre de sa cour d'exiger la déchéance de l'hospodar valaque. Alexandre Ghica fut déposé (octobre 1846), et Safet éfendi partit pour Bucarest afin de signifier à l'ex-prince la décision de la Porte (1), et de procéder à l'élection de son successeur par la voie et suivant les formes établies par le Règlement.

ÉLECTION DE GEORGES BIBESCO.— Mais l'observation des formes n'arrêta pas le jeu des intrigues. Tandis que la Turquie observe, la Russie agit. Pro-

(1) Nous avons dit (p. 146) que l'assemblée générale de 1831 avait déjà offert l'indigénat à M. de Kisseleff; mais celui-ci avait déclaré ne pouvoir l'accepter tant qu'il serait dans le pays et à la tête du gouvernement. Voy. *Paul Kisseleff et les principautés de Valachie et de Moldavie*, p.32.

(1) Nous empruntons à la *Gazette de Transylvanie* l'acte de renonciation de l'hospodar Alexandre Ghica à la principauté de Moldavie :

« Nous, Alexandre Démétrius Ghica, prince par la grâce de Dieu et hospodar de Valachie,

« Au conseil d'administration extraordinaire.

« Nous soumettant à la volonté des hautes cours, de la puissance suzeraine et de la puissance protectrice, lesquelles exigent que nous renoncions au gouvernement de la principauté;

« Nous remettons dès ce jour le gouvernement aux caïmacams nommés par la Sublime Porte, et nous les renvoyons aux articles 18 et 19 du Statut organique pour y puiser les règles de leur conduite.

« MM. Georges Philippesco, président du Divan, Théodore Vacaresco, ministre de l'intérieur, et Michel Cornesco, ministre de la justice, devront, sous leur responsabilité, veiller au maintien de l'ordre public et vaquer aux affaires du gouvernement.

14 octobre 1846.

Signé Alexandre Ghica.

Le secrétaire d'État postelnik Constantin Soulzo.

messes et menaces, rien n'est épargné pour écarter de l'hospodarat les hommes du parti national et y faire arriver l'un des deux candidats de la Russie.

Ces deux candidats étaient les deux frères Bibesco et Stirbey. Les patriotes portaient Campineano. Ce dernier avait des chances; il fallait l'écarter à tout prix. Les caïmacams effacèrent son nom de la liste, sous prétexte que la Porte refuserait de confirmer son élection. Mais il ne suffisait pas d'avoir rayé de la liste électorale le nom de Campineano; il fallait y inscrire ceux de MM. Bibesco et Stirbey. Or, l'article 26 du Règlement n'admettant comme candidats à l'hospodarat que les boyards dont la noblesse remonte au moins au grand-père, ni l'un ni l'autre ne se trouvait dans les conditions voulues d'éligibilité (1). Le texte de la loi était positif; on n'en tint nul compte.

Deux mois après (30 décembre), l'assemblée générale extraordinaire procéda à l'élection. Une nouvelle illégalité fut commise. Le nombre des candidats inscrits était de trente. D'après l'article 32 du Règlement, on était tenu de voter séparément pour chacun d'eux. Au lieu de cela, les caïmacams, prétextant une trop grande perte de temps, partagèrent les trente candidats en six séries, et remirent à chaque électeur cinq boules, dont une blanche. Ensuite ils eurent soin que les candidats sérieux, ceux que l'on avait intérêt à écarter, fussent placés par deux ou par trois dans une même série, tandis que MM. Bibesco et Stirbey furent placés chacun dans une série différente et en compagnie de candidats dont les chances étaient à peu près nulles (2). De cette manière, les candidats de l'opposition, se partageant entre eux les cent quatre-vingt-dix boules blanches de leur série, se paralysaient nécessairement l'un par l'autre, quand au contraire MM. Stirbey et Bibesco, dépourvus de concurrents sérieux dans la leur, étaient assurés d'avance de la majorité (3).

(1) Voyez plus haut, p. 153.
(2) G. Chainoi, *Dernière occupation*, etc., p. 56.
(3) *Ibid.*

Le commissaire ottoman assistait, impassible et muet, à ce tour de gobelets.

Le nom de Georges Bibesco sortit de l'urne à une grande majorité; il avait réuni 131 voix; son frère Stirbey en avait eu 90; le grand bano Georges Philippesco, candidat de la vieille boyarie, 84. Au moment de l'élection, voyant toutes les chances réunies en faveur de M. Stirbey, les électeurs de l'opposition s'étaient divisés; les uns avaient voté pour Baliano, qui obtint 79 voix, les autres pour Bibesco, dont le choix paraissait préférable à celui de son frère. « Votons tous pour Bibesco : c'est le seul moyen d'échapper à Stirbey, » s'était écrié l'un des électeurs, Villara.

§ 2.

MOLDAVIE.

Commencements du règne de Michel Stourdza (1834-1843).

Les événements de la Moldavie sont moins connus et moins importants que ceux de la Valachie. La politique extérieure ou intérieure ne présente aucun fait remarquable. Tout l'intérêt de ces sept années est concentré dans le mouvement et les jeux de l'opposition.

Cette opposition avait précédé l'avénement de Michel Stourdza. Née au moment même où il aspira ouvertement à l'hospodarat, elle était formée des vieux boyards, ses compétiteurs, créatures russes comme lui, qui ne lui pardonnaient pas la préférence qu'il avait obtenue sur eux lors de la nomination des deux hospodars. Ils se montrèrent irrités de ce résultat, comme s'ils n'eussent pas dû l'imputer avant tout à eux-mêmes. Leur propre apathie, plus encore que l'activité et les intrigues de Stourdza, avait contribué à son succès. Tandis qu'ils se bornaient à de vaines protestations envers l'auguste cour, Stourdza, lié avec le colonel Liprandi (1827) et ensuite avec le comte de Kisseleff, investi de fonctions importantes sous l'administration provisoire, membre de la commission du Statut organique, dont il fut un des principaux rédacteurs, et plus

tard chargé de porter à Saint-Pétersbourg le projet du Règlement, comme un hommage d'un vassal à son suzerain, faisait preuve à la fois d'une capacité et d'un zèle qui le désignaient longtemps à l'avance au choix de la Russie.

Les autres boyards, qu'aucun sentiment de rivalité n'animait contre Stourdza, redoutaient son avidité bien connue, et s'apprêtaient à le combattre, non point par zèle patriotique, mais dans des vues personnelles. Quant à l'opposition nationale, à celle qui haïssait en Michel Stourdza la créature de la Russie et l'oppresseur des droits et des libertés du pays, elle n'était encore représentée que par trois hommes, qui essayèrent vainement de protester contre l'acceptation de la clause finale du Règlement, MM. Georges Ghica, Conaki et Grégoire Couza.

Michel Stourdza n'avait point à s'effrayer de tels adversaires : il comprit que la véritable lutte serait entre lui et la grande boyarie, composée en grande partie de Phanariotes. Après s'être ménagé, par ses antécédents, des appuis à Saint-Pétersbourg, et, en dernier lieu, à Constantinople par son mariage avec une fille du prince de Samos, Étienne Vogoridis, devenu en même temps son kapou-kiaïa à la Porte, il fit mine de se rapprocher à l'intérieur de la boyarie indigène, et le discours qu'il prononça lors de son installation, en rappelant à propos le testament politique d'Étienne le Grand, le montra préoccupé uniquement du bien-être et de l'organisation future du pays :

« La solennité de ce jour est, disait-il, le commencement de l'époque que le prince d'immortelle mémoire Étienne le Grand, dont nous contemplons ici l'image, avait su prévoir. Par son testament politique ayant préservé la Moldavie d'une perte imminente, à laquelle un torrent d'événements sinistres l'aurait inévitablement entraînée, il l'a conservée pour un meilleur avenir; elle se relèvera de ses ruines sous les auspices de la foi de nos aïeux.

« Il faut que tout Moldave éprouve le besoin de répondre dignement à l'existence politique qui vient d'être assurée à son pays. Un tel résultat ne saurait être obtenu par mes seuls efforts. Je m'attends à une coopération franche et loyale de la part de mes compatriotes que des principes conservateurs doivent guider dans leur conduite.

« L'ordre social ne saurait se maintenir sans l'accomplissement des devoirs sacrés de père, de fils et d'époux. J'appelle bon père celui qui sait préparer ses descendants à l'héritage de la foi des vertus. Le nom de fils sera mérité par celui qui sera animé de la noble émulation de surpasser ses ancêtres, etc. »

Conservateur par excellence, diplomate consommé autant qu'habile administrateur, attentif à éviter tout ce qui pouvait le compromettre à l'égard de l'une ou de l'autre cour, il échappa aux piéges de ses ennemis, et sut naviguer sans péril entre ces deux redoutables écueils, la suzeraineté et le protectorat. Dans un pays où tous les partis lui étaient ouvertement ou instinctivement hostiles, il eut constamment la majorité dans l'Assemblée, qui ne fût pas suspendue une seule fois pendant tout le cours de son règne; et, sans coup d'État, sans secousse violente, sans firman, il gouverna paisiblement la principauté pendant quatorze ans, le Règlement à la main, ne se préoccupant de la moralité ni du but, ni des moyens, pourvu qu'il restât dans la légalité. « C'était, dit un écrivain national, un homme éminemment constitutionnel, constitutionnel un peu à la manière du gouvernement de Juillet, sachant se faire une majorité à tout prix, mais homme légal, et c'est quelque chose dans un pays comme le nôtre, où le respect seulement apparent, de la légalité est une garantie presque suffisante. »

Lorsque l'opposition, exclue des assemblées, chercha à lui susciter des embarras à l'intérieur, Michel Stourdza s'adressa directement au cabinet de Saint-Petersbourg, et par la manière dont la question était posée il assurait et garantissait à l'avance le triomphe de sa politique. « Faut-il, demandait l'hospodar, sacrifier le Règlement aux intérêts isolés de quelques boyards, ou le prince ne doit-il pas, conformément aux inspirations de sa conscience, aux exigences de ses devoirs, soutenir ces

institutions tutélaires malgré tous et contre tous? » C'était le pendant de la fameuse note secrète qu'Alexandre Ghica adressait au comte de Nesselrode à la même époque (1837). Mais Michel Stourdza était bien plus dans la légalité que son collègue de Valachie. Il ne s'agissait pas d'interpréter le Règlement *de telle ou telle manière*, mais de le maintenir purement et simplement. Ici, en effet, l'opposition au Règlement venait non pas du parti national, trop peu nombreux encore pour qu'on le comptât pour quelque chose, mais des Phanariotes, qui ne pouvaient se résigner à la perte de leur riche domaine, et se montraient d'autant plus animés contre le nouvel ordre de choses qu'ils ne le considéraient, non sans une apparence de raison, que comme une transition pour arriver soit à l'indépendance, soit à l'incorporation.

Libre d'inquiétudes de ce côté, Michel Stourdza poursuivit paisiblement le cours des améliorations matérielles qu'il s'était proposé d'introduire dans sa principauté. La communication adressée par lui à l'Assemblée générale de 1838, en traçant la marche suivie par la Moldavie pendant une période de sept années, renferme à cet égard une foule de notions utiles et curieuses. Ainsi les dettes des communes, qui, au commencement de 1834, s'élevaient à plus de 15 millions, ont été éteintes. Les magasins de réserve, à peine au terme de leur première période triennale, sont approvisionnés de plus de 60,000 kilès de maïs. Le chiffre des revenus de la douane s'est élevé de 14,000 à 30,000 ducats, bien que les droits d'exportation et d'importation soient restés invariables. Les revenus des municipalités, qui, dans l'origine, s'élevaient à peine à 140,000 francs, atteignent à présent le double. Grâce à cet accroissement des ressources locales, l'état des routes a été amélioré; la ville d'Iassi a vu ses principales rues pavées, et les chemins de sa banlieue ont été convertis en chaussées sur une étendue de plus de 3,000 toises. Le même progrès s'est fait sentir dans les principales villes des districts, à Botochani, à Berlat, à Galatz; la grande route conduisant du Danube à la frontière du Bukovine, et qui traverse la Moldavie dans toute sa longueur, du sud au nord, a été presque entièrement achevée; cent huit ponts, dont quatorze en pierre, ont été confectionnés. En même temps il a été pourvu à la sécurité publique le long des routes et dans l'intérieur des villes au moyen de l'organisation des *slougitors* (gendarmes).

Mais tandis qu'il donne au commerce et à l'agriculture une impulsion favorable aux intérêts généraux du pays, qu'il perce des routes, construit des ponts, jette les fondements de la quarantaine de Galatz, qu'un office de l'année 1834 a érigée en port franc, Michel Stourdza ne perd pas de vue le soin de sa fortune particulière. Homme de gain et de rapine, il ne se contente pas de bénéficier sur les travaux publics; il vend effrontément la justice, trafique des emplois et des titres. Ce sont les mêmes exactions, les mêmes scandales qu'en Valachie, à la différence près que là la dilapidation est, pour ainsi dire, organisée, et que les bénéfices du vol, au lieu de s'éparpiller sur une multitude d'employés, se concentrent dans la caisse du chef de l'État et de ses complices immédiats. Plus de 30 millions, à ce que l'on assure, furent rendus dans l'espace de quatorze ans par la Moldavie aménagée en coupes réglées, et firent de l'hospodar rentré dans la vie privée un des plus riches propriétaires de l'Europe.

Dans le courant de 1839, la vigilance et la fermeté de l'hospodar déjouèrent un complot qui ne tendait à rien moins qu'à renouveler en Moldavie les scènes horribles dont la Gallicie avait été récemment le théâtre. Nous avons dit que les étrangers fourmillent dans les Principautés; ce sont, pour la plupart, des raïas de la Turquie, Grecs, Serbes et Bulgares. Les Serbes et les Bulgares cultivent la terre; les Grecs, de même que les juifs, sont généralement fermiers. Ils prennent à bail les terres des boyards, et les font cultiver pour leur propre compte. Ces fermiers, principalement les juifs, originaires de Russie et de Pologne, étaient, et sont encore le fléau des cultivateurs moldaves, qu'ils ruinent par leurs exactions. A la fin, ces exactions étant devenues intolé-

rables, le peuple commença à s'agiter. La Russie, qui, à cette époque, travaillait de sa propagande la Bulgarie et la Serbie, ne négligea pas une aussi belle occasion de susciter des embarras à la Porte. Un vaste complot, qu'elle favorisait sous main, se forma pour pousser au massacre des boyards et de leurs fermiers. Le chef de la conspiration était un Bulgare, nommé Basile Popowitch. Heureusement Michel Stourdza fut prévenu à temps; il fit arrêter Popowitch, le chassa du pays; et le complot, privé de son chef, avorta.

Les débats de l'assemblée générale de Valachie l'année précédente, le coup d'État du 15 juillet, la protestation et l'exil de Campineano et bientôt après la tentative révolutionnaire de 1841 eurent un certain retentissement en Moldavie. Néanmoins la Principauté, où la prédominance de l'élément aristocratique avait retardé le progrès des idées libérales, resta étrangère à cette effervescence politique, de même qu'elle était restée étrangère au mouvement littéraire propagé, dès 1835, par l'institution de la société philharmonique à Bucarest. Michel Stourdza, préoccupé exclusivement d'améliorations matérielles et toujours prêt à prodiguer les deniers de l'État pour construire des ponts et des chaussées qui devaient faciliter l'écoulement des produits de ses propres domaines et en doubler la valeur, négligeait tout ce qui pouvait contribuer à l'avancement moral de la nation. Le document officiel que nous citions tout à l'heure constate bien un chiffre d'environ douze cents élèves qui suivent les cours des écoles publiques, ainsi que la création d'un certain nombre de bourses en faveur de jeunes gens qui doivent être envoyés à Vienne pour y compléter leurs études; mais là se borne l'initiative du gouvernement. Si quelque tentative se produit en dehors de son action, il est porté plutôt à la combattre qu'à la seconder. Point de presse périodique; point de scène nationale; l'hospodar n'en sent nul besoin, et d'ailleurs la Russie ne le tolérerait pas. Cependant l'exemple de leurs frères de Valachie n'est point tout à fait perdu pour les Moldaves; ils ont commencé par applaudir de loin à leurs efforts et sourient à leurs espérances; bientôt ils voudront les imiter.

CHAPITRE XIII.

RÈGNE DE GEORGES BIBESCO (*Valachie*) — SUITE DU RÈGNE DE MICHEL STOURDZA (*Moldavie*). — (Janvier 1844 — juin 1848.)

AVÉNEMENT DE GEORGES BIBESCO. — Le 17 janvier l'élection de Georges Bibesco fut confirmée par la Porte, et le 25 du même mois le nouvel hospodar fut installé en grande pompe dans l'église de la Vieille Cour à Bucarest. En le voyant traverser les rues de la capitale au milieu d'un nombreux cortége d'aides de camp et de grands boyards, revêtu du costume traditionnel de Michel le Brave lorsque ce héros entra triomphalement dans Clausembourg, le peuple battit des mains avec transport, croyant voir renaître les anciens jours. C'était le premier chef élu que la nation voyait à sa tête depuis plus d'un siècle : comment supposer que ce chef ne serait pas un prince patriote?

Ceux-là même qui savaient combien cette élection avait été peu sincère s'en applaudissaient comme d'un retour au droit national. On se faisait d'ailleurs illusion sur l'homme. On le savait ambitieux, et il était évident pour tous qu'il n'avait travaillé avec tant d'ardeur à la chute d'Alexandre Ghica que pour le remplacer. La violence de son langage comme député et comme publiciste (1) était moins le cri d'une âme indignée que le calcul de l'ambition et de l'envie. Mais cela même l'engageait, et, à défaut d'un prince national, l'on pouvait au moins espérer un administrateur honnête et intègre.

Le langage tenu par le nouvel hospodar aux boyards et aux autorités du pays le jour de son couronnement

(1) Ce fut Bibesco qui rédigea, au nom de la majorité de l'Assemblée, la fameuse adresse dont j'ai parlé précédemment (voyez p. 157) et qui amena la disgrâce d'Alexandre Ghica. On lui attribue aussi la brochure anonyme qui fut publiée contre ce prince, à Bruxelles, en 1842, et que j'ai mentionnée plus haut, p. 147.

sembla confirmer ces espérances. « Il est temps, avait-il dit, d'extirper de notre patrie les mauvais germes qui se sont développés dans son sein et qui menacent de tarir toute source de prospérité et de bonheur si l'on ne se hâte de prendre des mesures énergiques pour leur prompte destruction. Pour la dernière fois aujourd'hui ma voix s'élève pour appeler les méchants au repentir; demain s'élèvera celle des lois, qui étouffera la mienne; et je serai obligé d'insister avec force pour que leurs dispositions soient exécutées. Messieurs, en retournant au sein de vos familles, faites connaître les principes de votre chef; respectez les lois et l'autorité, qui a besoin du concours des bons pour réaliser ses bienveillantes intentions; enfin, donnez-moi motif, par de louables actions, de pouvoir, moi le chef, manifester tout l'amour que je vous porte (1). »

Ce langage un peu hautain ne parut point messéant dans la bouche d'un homme qui, s'il n'avait pas encore prouvé sa vertu, n'avait pas du moins souillé sa renommée. Bibesco était en effet un homme nouveau dans tous les sens. Sauf le rôle qu'il avait joué dans la dernière assemblée, il avait pris peu de part dans les affaires. Après un court passage à la secrétairerie d'État (ministère des affaires étrangères), dans les commencements du règne d'Alexandre Ghica, il avait quitté le pays pour aller vivre à Paris et à Vienne, où il noua de hautes relations qui lui servirent plus tard à pousser sa fortune. La plus puissante de ces recommandations fut celle de M. de Kisseleff, avec lequel il se rencontra à Vienne et dont il se ménagea les bonnes grâces par la publication d'une brochure qui devait lui valoir également l'appui du cabinet de Saint-Pétersbourg (2).

Ces divers écrits, plusieurs notes rédigées en langue française pendant qu'il gérait la secrétairerie d'État, quelques discours prononcés à l'assemblée générale, la présomption d'une instruction solide et variée, fruit d'une éducation terminée à Paris, avaient suffi pour lui faire une réputation d'homme supérieur. Ajoutez à cela une grande facilité de parole, l'habitude des grands mots, l'affectation des idées françaises, une fortune indépendante, une réputation de probité que rien n'avait entamée jusque-là : toutes ces raisons expliquent suffisamment comment, à défaut de Campineano, les voix des libéraux s'égarèrent sur Bibesco.

En réalité, ce fut la Russie qui triompha dans cette élection, comme le prouve ce passage d'une dépêche de M. de Nesselrode au consul général Dachkoff :

« Nous ne pouvons assez louer la sagesse des mesures prises, selon votre recommandation, pour arriver à ce résultat. L'élection du jeune Bibesco a parfaitement répondu à notre désir. Nous vous prions d'exprimer au prince nos félicitations les plus sincères au sujet de son élection. Vous lui communiquerez nos instructions, et vous lui ferez connaître en même temps toutes les espérances de succès que nous fondons sur son administration. Ces espérances, il saura les réaliser, nous n'en doutons point, et il répondra dignement ainsi à la haute idée que l'empereur a eue de ses principes, de son caractère et de ses talents distingués (1). »

Ainsi donc il n'y a point à s'y méprendre; c'est bien la même influence qui a renversé Ghica qui vient d'élever Bibesco.

Premiers actes. Assemblée générale de 1843. — Cependant un des premiers actes du nouvel hospodar fut un office par lequel Telejesco, Marino, Démétrius Philippesco, Nicolas Balcesco et les autres individus impliqués dans le mouvement de 1841 furent tirés de la prison ou rappelés de l'exil. Philippesco mourut un mois après sa mise en liberté, et le pays tout entier pleura sa perte. Balcesco se retira de la politique active; et, rendu aux

(1) *Écho de l'Orient*, journal de Smyrne, février 1844.

(2) C'est la brochure que nous avons citée plus haut, *Paul Kisseleff et les principautés de Valachie et de Moldavie*, par un habitant de Valachie, etc.

(1) Voyez Bellanger, *la Keroutza*, t. II, p. 102.

lettres et aux études qui avaient fait le charme et l'occupation de toute sa vie, fonda avec M. Lauriano, savant transylvain, le *Magasin historique*, en attendant qu'il eût achevé de rassembler les matériaux de sa grande histoire de la Roumanie.

Bibesco se rendit ensuite à Constantinople pour y recevoir l'investiture, et à son retour choisit son ministère, qui fut composé de MM. Stirbey, nommé grand bano, à l'intérieur; Emmanuel Baliano, à l'extérieur; Constantin Villara, à la justice; Jean Philippesco, aux finances; Emmanuel Floresco, au culte et à l'instruction publique. La direction de la police fut confiée à M. Jean Mano.

Ces choix impressionnèrent l'opinion d'une manière fâcheuse. Le mécontentement s'accrut quand on apprit que Bibesco s'était fait allouer une somme de 15,000 ducats pour l'agrandissement de sa propre maison, transformée en résidence princière (1), et que, non content de s'être fait rembourser par la Vestiairie 5,000 ducats pour les frais de son voyage à Constantinople, il sollicitait du cabinet de Saint-Pétersbourg une indemnité de 120,000 ducats pour dépenses d'investiture. Cependant deux projets de loi qu'il présenta dans le même temps à l'Assemblée concernant l'octroi et l'organisation d'un système régulier de routes corrigèrent un peu les mauvais effets de ce début. Malgré les symptômes d'opposition qui commençaient à se manifester dans l'Assemblée, tous ceux qui voulaient sincèrement le bien du pays applaudirent de bonne foi à ces mesures, qui devaient, l'une développer la richesse générale en ouvrant des débouchés au commerce et à l'agriculture, l'autre accroître les ressources locales en permettant aux villes de pourvoir, au moyen de leurs propres revenus, à leur entretien et à leur embellissement. La première seulement, qui grevait chaque famille de contribuables d'une corvée de six journées par an, tandis que les boyards, suivant l'usage, étaient exemptés de toute charge, aurait eu besoin d'être amendée dans quelques parties. Mais le résultat était si avantageux pour le pays que l'on ferma les yeux sur les moyens, et les deux projets furent adoptés d'emblée. Enhardi par ce succès, Bibesco présenta une nouvelle loi tendant à modifier le régime dotal dans une de ses dispositions les plus essentielles, celle qui interdisait au mari d'hypothéquer les biens de sa femme. L'opinion se montra très-alarmée de cette proposition, dont les véritables motifs ne lui échappaient point d'ailleurs (1), et qui aurait dépouillé la femme des garanties que la loi lui offrait fort sagement contre la dissipation et les entreprises hasardeuses du mari; et l'Assemblée la rejeta à une très-forte majorité. Irrité d'un échec qu'il considérait comme un attentat à sa personne, Bibesco destitua de leurs emplois judiciaires et administratifs la plupart des députés qui avaient voté contre la loi, et bientôt après il ordonna la clôture de l'Assemblée.

Assemblée générale de 1843-1844. Procès et condamnation des insurgés bulgares. — A la session suivante, l'opposition prit un caractère plus prononcé. Les ex-ministres de Ghica et les chefs du parti phanariote éloignés des affaires par la disgrâce de ce prince furent les premiers à dénoncer les tendances *russophiles* de Bibesco. Évidemment ce n'était là qu'un prétexte; son véritable crime était de leur avoir enlevé le pouvoir: aussi n'hésitèrent-ils pas à se compromettre eux-mêmes pour le perdre. Cette manœuvre leur réussit d'abord. Le parti national, trop faible pour agir seul, se mit de leur côté et leur prêta son appui dans les nouvelles élections.

En effet, la démission de deux ou trois

(1) L'hospodar se fit payer de plus quinze cents ducats de loyer par an pour cette même maison, sous prétexte qu'elle était la propriété de ses enfants. Ajoutez qu'il existait dans le pont de Mogochai un superbe local, destiné au logement du prince, pour la mise en état duquel le Trésor avait dépensé, dix ans auparavant, trente mille ducats.

(1) Tout le monde à cette époque connaissait les démêlés de Bibesco avec sa femme, et son dessein de la répudier pour contracter un nouveau mariage, tout en se réservant l'usufruit de la dot qui se montait à plus de deux cent mille francs de rentes. Voyez Chainoi, p. 58.

députés, l'entrée de plusieurs autres dans le ministère avaient laissé une demi-douzaine de siéges vacants à l'assemblée générale. Les candidats phanariotes, poussés par le parti national, arrivèrent d'emblée malgré les intrigues de la cour et du consulat : c'étaient le beyzadé Charles Ghica, Alexandre Ghica, dit Barbe-Rousse, Constantin Cantacuzène, Constantin Soutzo, Constantin Creziabsco et Jean Balaceano. A Ploïesti, M. Kokoresco avait été élu sans autre titre que son hostilité avérée contre le gouvernement protecteur. Dès lors la réunion des deux oppositions, dont les rangs furent grossis par l'adjonction de quelques députés mécontents, assura aux adversaires du pouvoir la majorité dans la nouvelle chambre.

Elle fut ouverte officiellement le 22 janvier, par un message de l'hospodar dont le secrétaire d'État donna lecture suivant l'usage. Ce message, après avoir déclaré l'ouverture de la session, conformément à l'article 60 du règlement organique, et appelé l'attention des représentants sur les budgets des finances ainsi que sur divers projets de loi qui devaient leur être proposés, exprimait l'espoir « que l'Assemblée s'attacherait, pendant la durée des délibérations, à maintenir le bon ordre sans sortir des convenances (1) » Cette dernière phrase, dans laquelle il était aisé de voir une menace, décelait clairement les incertitudes et les embarras de la situation.

En effet, l'Assemblée, dès l'ouverture de ses séances, ne laissa échapper aucune occasion de témoigner son mauvais vouloir contre Bibesco et contre la Russie. Ainsi, lorsqu'on vint à parler dans la Chambre de l'affaire des insurgés d'Ibraïla, dont le procès s'instruisait depuis près d'une année devant la cour criminelle réunie au divan suprême, le grand logothète Chrysolcosco, dit Bouzoïano, coupa court à la discussion, en s'écriant : « Tout ceci, messieurs, est l'œuvre de l'empereur Nicolas; c'est à celui qui a fait le nœud de le défaire. » En apprenant cette audacieuse sortie, l'hospodar, sur la demande de M. Dachkoff, décréta Bouzoïano d'accusation; toutefois ils reculèrent l'un et l'autre devant les plaintes des boyards, rendues plus inquiétantes par le mécontentement populaire, et l'affaire n'eut pas de suite. Mais à quelques jours de là (26 janvier) l'arrestation d'un employé des finances, le serdar Grégoire Fetesco, qui avait été arraché violemment de son lit et conduit à pied, en robe de chambre et en pantoufles, dans la prison de Tirgoudafar, donna un nouveau prétexte à l'animosité et aux récriminations des partis. La noblesse cria à la violation de ses priviléges : « Sous Ghica, répétait-on de toutes parts, on eût donné à l'homme le plus coupable le temps de s'habiller avant d'être conduit en prison; aujourd'hui l'on nous fait enlever sur un simple soupçon, au saut du lit, et on nous livre nus à la soldatesque. »

Le 30, l'exaspération fut portée à son comble par un incident dont les esprits se préoccupaient déjà depuis quelque temps.

Dans le courant de l'année précédente le gouvernement avait concédé à un industriel russe, nommé Trandafiroff, un privilége pour l'exploitation des mines de la Valachie. Le consulat s'était beaucoup entremis en faveur de cet individu, qui était arrivé de Pétersbourg muni des plus puissantes recommandations, tandis que des correspondances privées, émanant également de personnages considérables, le présentaient comme un homme suspect et dont il fallait se défier; et le gouvernement; soit qu'il fût dupe ou complice, avait signé avec lui un contrat par lequel il lui accordait le droit exclusif d'exploiter pour son compte, et même par voie d'expropriation, toutes les mines de la Valachie, sous la seule obligation de payer un droit de 10 pour 100 au Trésor. Ce privilége exorbitant constituait à la fois, de la part du pouvoir qui l'avait consenti, une atteinte portée à la propriété et une infraction au Règlement, qui exigeait, pour de telles concessions, le consentement préalable de l'assemblée générale. Envisagée dans ses conséquences, l'affaire devenait plus grave encore. Trandafiroff, qui avait amené avec lui de Russie une

(1) Voyez le texte même de ce message dans le t. III, p. 280, de la *Revue de l'Orient*.

centaine d'aides et d'ouvriers, parlait d'en faire venir cinq mille autres : la Valachie pouvait se croire à la veille d'une nouvelle invasion moscovite. L'Assemblée générale évoqua l'affaire comme seule juge dans une question qui touchait en même temps à la propriété et à la sécurité de l'État, et rédigea une adresse au prince pour demander la résiliation du marché. Des débats très-vifs s'engagèrent, à la suite de cette adresse, entre le ministre et l'Assemblée. Un jeune député de l'opposition, Constantin Philippesco(1), dénonça à l'indignation de ses collègues le complot ourdi contre l'État : « On veut, s'écria-t-il, nous livrer aux Russes. — Croyez-vous donc, répliqua le ministre de l'intérieur, Barbo Stirbey, que le prince soit capable de trahir son pays? » Un silence morne accueillit cette imprudente parole, tandis que l'Assemblée entière battait des mains aux sorties éloquentes de Philippesco. En dehors de l'Assemblée, l'opinion, excitée par une fable d'Héliade intitulée *le Jardinier et la Ronce*, sorte de pamphlet allégorique dans lequel les menées de la Russie étaient dévoilées avec beaucoup de verve et d'à-propos, se prononçait de plus en plus contre Trandafiroff et ses complices (2).

(1) Constantin Philippesco, après avoir figuré honorablement dans la révolution roumaine de 1848, est mort dernièrement à Paris (juin 1854) à l'âge de quarante-sept ans. Il avait publié, cette même année, une brochure remarquable sous le titre de *Mémoire sur les conditions d'existence des principautés danubiennes*, fragment d'un travail bien plus considérable, qui fut interrompu par la mort.

(2) L'effet produit par cette fable fut prodigieux, s'il est vrai, comme on le dit, que trente mille copies s'en répandirent dans un seul jour à Bucarest sans que la police parvînt à saisir l'original. Nous croyons devoir la reproduire ici comme un spécimen de la poésie valaque :

LE JARDINIER, LA RONCE, LA TRAINASSE ET LES FLEURS.

Une ronce épineuse et sauvage, galeuse, venue je ne sais d'où, arrachée par l'aquilon et jetée dans un jardin riche et fertile, prétendait y prendre racine parmi les fleurs odorantes. Elle traînait après elle certaine herbe maudite, qui s'étend, s'allonge en mille bras, s'attache, se cramponne, prend racine en terre, la dessèche, la rend stérile, absorbe le suc des plantes, rend vaine la sueur du jardinier, et dont le nom est *traînasse*. Nous savons ce que vaut la ronce, pas grand'chose : ici pourtant elle prétend être de la famille des roses. Réjouissez-vous, amantes; jeunes garçons, faites vos bouquets.

Enorgueillie de sa longueur, qu'elle prend pour mesure de sa noblesse, elle sourit à sa queue, qu'en guise de pompon elle a décorée d'un *of*, qu'elle fait sautiller çà et là; *of* par ci, *of* par là, *of* dans tout le jardin. C'est charmant!

Les fleurs curieuses se disent l'une à l'autre : Mais, ma sœur, est-ce donc une rose? — Rose! non, ma mie, mais une ronce —. Pauvres fleurs! qu'allons-nous devenir? Mauvais augure que la ronce! Elle enlace, étouffe et nous fera mourir.

— Charmantes sœurs, reprend la ronce, qui les entend ainsi discourir, ne craignez rien, j'ai le même Dieu que vous; comme vous je porte des fleurs, et je vous invite à fleurir.

— La, la! disent les fleurs, ronce, tais-toi; tu n'as pas de Dieu, menteuse; va donc, tire ta queue et dégerpis. Tu ne traînes après toi que malheur avec ta sœur la traînasse, qui s'insinue, presse la terre, se faufile, se fait place en haut, en bas, dessus, dessous, dedans, dehors et partout. Va donc, menteuse, tire ta queue et déguerpis.

La rumeur alors était grande. Soudain entre le jardinier : il veut planter la ronce parmi les fleurs. —Père jardinier, bon père, sais-tu donc bien ce que tu vas faire? Bouche ce trou, tu feras bien; arrose-nous, tu feras mieux; et si tu nous en crois, bon père, à l'instant, nous t'en prions, chasse et la ronce et la traînasse.

—Vraiment? répond le jardinier; mais non! non! cent fois non! et taisez-vous, mes belles; vous n'entendez rien à l'affaire. Chasser la ronce quand j'en peux faire un églantier! y pensez-vous? Boucher le trou, chasser ces plantes! De tous mes soins prouvez-moi donc que vous êtes reconnaissantes. Permettez-moi de travailler au bien public, à sa richesse; un peu plus de confiance en moi, et je promets que la ronce portera comme vous des fleurs odorantes. Je l'entersi d'un rosier franc; vous en deviendrez toutes jalouses.

— Bon jardinier, lui répliquent les fleurs,

Le gouvernement céda, et l'Assemblée générale, encouragée par son triomphe, commença dès lors à lui faire une oppo-

sition systématique, en rejetant presque sans examen tous les projets de loi qui lui étaient présentés. Cependant parmi ces projets il y en avait qui devaient tourner à l'avantage du pays, tels que celui qui réclamait une augmentation de l'effectif de la milice. Bibesco, irrité de cette opposition, ordonna la clôture immédiate de l'Assemblée, « comme incapable de toute délibération sérieuse. » La mesure, quoique extrême, n'excédait pas le droit constitutionnel de l'hospodar; et l'on s'attendait à le voir, désireux de rester dans la légalité, convoquer sur-le-champ une nouvelle chambre, d'autant que la première avait été dissoute avant le vote du budget. Toutefois Bibesco n'en fit rien. Profitant du premier moment de stupeur, il se concerta avec le consul général de Russie et envoya ses instructions au kapou-kiaïa de Valachie à Constantinople. Pendant que M. Dachkoff représentait, à Pétersbourg, le prince comme en butte aux intrigues des boyards et l'Assemblée comme hostile aux intérêts russes, M. Aristarchi, à Constantinople, déclarait le gouvernement de la principauté impossible avec une chambre composée uniquement de factieux et d'ennemis personnels du prince sacrifiant à leur animosité les intérêts les plus chers du pays. La légation russe appuya énergiquement les plaintes du chargé d'affaires de Valachie. La Porte, moitié par conviction, moitié par faiblesse, rendit un firman par lequel l'Assemblée générale était suspendue pour un temps indéterminé.

Vers cette époque (avril 1844), la cour criminelle, réunie au divan suprême, sous la présidence du grand logothète Alexandre Villara, rendit son jugement dans l'affaire des insurgés bulgares. La sortie faite récemment dans le sein de l'Assemblée par le député Chrysolcosco avait été fatale aux accusés; la Russie, afin d'échapper au soupçon de complicité, pressa ouvertement leur condamnation, que son intervention avait fait différer jusque-là. Vingt-six individus, parmi lesquels figurait le boyard André Dech, furent déclarés coupables et condamnés à quinze années de travaux forcés dans les salines de l'État. Les individus qui avaient été arrêtés en dernier lieu furent seuls acquittés.

AFFAIRES DE MOLDAVIE. VACANCE DU SIÉGE MÉTROPOLITAIN. QUESTION DE L'UNION DES DEUX ÉGLISES. — Dans le courant de l'année 1843, la vacance du siége métropolitain de Moldavie, par suite de la démission du titulaire Benjamin, souleva une question des plus graves dans l'Église et dans l'État. La Russie, qui depuis longtemps rêvait de séparer l'Église roumaine du patriarcat de Constantinople, pour la placer sous la suprématie spirituelle du czar, crut l'occasion favorable, et ses agents à Iassi et à Bucarest reçurent l'ordre de circonvenir les évêques, en promettant la succession de Mgr Benjamin à celui qui souscri-

rosier sauvage s'adoucirait; mais ceci n'est qu'une ronce, dont la queue, terminée en *of*, nous enlace déjà de ses plis. Qui sème mieux qu'un villageois? qui fane mieux qu'un *oltean*? qui conduit mieux qu'un paysan? mieux qu'un pâtre qui fait le fromage? mieux que toi, jardinier, qui peut voir ce que promet la traînasse? Travaille mieux à notre richesse, songe un peu plus à notre santé. Prends l'arrosoir, laisse ton greffoir. Ronce est ronce, herbe épineuse et rapace; et, non plus que la traînasse, le proverbe le dit, ne la laisse jamais monter dans ta maison. Nous connaissons ton zèle, ton savoir, tes fatigues; mais lance par-dessus la haie, de grâce, et la ronce et la traînasse; elles ne peuvent que jeter parmi nous, non la discorde et l'anarchie, mais le désespoir et la mort. Gare à ta gloire, je t'en prie. — Ainsi lui dit chaque fleur.

— N'avez-vous pas fini, fleurettes? taisez-vous! ou je vous assène sur la tête un coup de plantoir. Le trou est fait; mon honneur veut que j'y plante la ronce.

Ce disant, en dépit des fleurs, il plante et ronce et traînasse.

Mais tout à coup un vent venu de l'ouest souffle, siffle, tourbillonne, arrache la ronce, l'enlève, la fait pirouetter, la brise en mille pièces et la disperse. Une heure après, dans le jardin, toutes les roses dansaient en se donnant la main, et chantant: « Jardinier, prends garde à la traînasse dont chaque bras a mille nœuds et dont chaque nœud est un *of*, *of* par ci, *of* par là; gare les *of!* gare les *of!* c'est une grêle, jardinier, qui te ruinerait en nous donnant la mort. » (*Revue de l'Orient*, t. III, p. 342.)

rait à l'union. En même temps, pour couvrir cette usurpation d'une apparence de légalité, une propagande active et intéressée remplissait les campagnes de listes d'adhésion que les pauvres popes, dans leur ignorance, s'empressaient de signer. Mais le haut clergé, plus clairvoyant, repoussa avec énergie une protection qui, outre qu'elle était contraire au dogme et aux traditions de l'Église nationale (1), tendait à compléter l'asservissement politique du pays; et la Russie se vit contrainte de battre en retraite.

Émancipation des tsiganes des monastères. — En même temps le haut clergé, voulant donner un témoignage public de l'esprit évangélique dont il était animé, offrit spontanément au prince Stourdza d'abolir l'esclavage sur toute l'étendue de ses domaines. Le projet de loi soumis aux délibérations de l'Assemblée portait en substance:

1° Les tsiganes domiciliés (2) appartenant au clergé indistinctement seront affranchis et rentreront dans la classe des autres habitants libres; ils auront les mêmes droits et rempliront les obligations qui se rattachent à la propriété d'après la loi y relative: ils seront aussi astreints aux redevances des autres contribuables.

2° Les tsiganes exerçant des métiers dans les villes sont aussi affranchis à l'égal de ceux domiciliés; et ils entreront dans la classe des patentés en proportion de leurs moyens, conformément aux règles qui concernent les patentés des villes. En vertu de ces principes, les tsiganes appartenant au clergé, considérés désormais comme les autres hommes, auront droit de se marier avec des Moldaves.

Le projet de loi fut délibéré et voté à l'unanimité dans une seule séance (31 janvier), et le même jour un office du prince décréta l'émancipation des serfs de la métropole, des évêchés et des monastères ainsi que celle des serfs appartenant à l'État. Toute la jeune Roumanie applaudit à cette mesure, qu'elle appelait de ses vœux depuis plusieurs années et qu'elle eût voulu plus complète sans doute. En effet, les tsiganes des particuliers, bien plus nombreux et plus malheureux que les autres, n'étaient pas compris dans le décret: le temps seul, en rompant la chaîne des vieilles habitudes et des anciennes mœurs, pouvait briser leurs liens (1). Cogalniceano remercia le prince, l'Assemblée et le haut clergé par une chaleureuse allocution insérée dans sa feuille (*le Progrès*) du 6 février, et un jeune poëte moldave, Basile Alexandri, célébra par la pièce de vers suivante cet acte, dans lequel il se plaisait à voir un gage de la prochaine régénération de sa patrie:

LE 31 JANVIER 1844.

« Je te salue, ô jour heureux! jour sacré de liberté, dont les rayons vivifiants pénètrent l'âme roumaine. Je te salue, ô jour de gloire pour ma patrie bien-aimée, toi qui montres à nos yeux l'humanité affranchie.

« Bien des siècles de douleur ont passé comme une longue tempête en pliant le front d'un peuple condamné au malheur; mais le Roumain brise aujourd'hui, de sa main puissante, la chaîne de l'esclavage, et le tsigane, libre enfin, se réveille au sein du bonheur.

« Le soleil de ce jour-là est plus resplendissant; le monde est plus joyeux en ce jour; en ce jour mon cœur grandit dans ma poitrine; ma vie est plus belle que jamais aujourd'hui: car je vois la Moldavie se réveiller à la voix de la liberté, et je la sens s'attendrir à la voix de l'humanité.

« Gloire et grandeur à toi pour l'éternité, ô ma noble patrie! toi qui viens de sanctifier le droit et la justice! ton bras, en brisant le joug des tsiganes, a jeté dans l'avenir les bases de ta propre liberté. »

Quelque temps après (14 février), l'évêque de Romano, président par intérim

(1) Nous avons vu (pag. 17) que les Roumains, fidèlement attachés à l'Église grecque orthodoxe, tenaient les Russes comme schismatiques depuis leur séparation d'avec le siége patriarcal de Constantinople.

(2) Domiciliés, c'est-à-dire fixés sur les terres d'une église ou d'un couvent.

(1) Vaillant, t. II, p. 433. — *Revue de l'Orient*, t. III, p. 288, et t. IV, p. 204.

de l'Assemblée générale, fut élu métropolitain et remplacé dans son diocèse par l'archimandrite Rosetti. Plusieurs boyards et notamment MM. Alexandre Ghica et Charles Conaki protestèrent auprès du consul général de Russie Dachkoff, se fondant sur ce que l'élection avait eu lieu, contrairement aux formes usitées, à l'aide de billets numérotés à l'avance. La motion ayant été jugée intempestive, treize autres boyards s'assemblèrent chez l'un d'eux, M. Cantacuzène, et rédigèrent une nouvelle protestation, dans laquelle il était dit formellement « que, puisque le consulat de S. M. l'empereur n'était point disposé à accueillir les plaintes légitimes des Moldo-Valaques, l'on cesserait désormais de s'adresser à lui. » La fin de la protestation donnait à entendre que, dans de tels cas, on réclamerait l'intervention des grandes puissances de l'Europe et en particulier de l'Autriche. Néanmoins cette seconde démarche n'eut pas plus de succès que la première, et l'évêque de Romano fut reconnu comme métropolitain malgré les vingt-sept voix accordées à l'évêque de Houch, son concurrent, que poussait le parti national.

La fin de cet incident précéda de peu la clôture de l'Assemblée générale de Moldavie. La chambre, qui, pendant ces deux dernières années, avait fait preuve d'une certaine énergie, mollit tout à coup sur la fin de la session dans une question assez importante : il s'agissait de l'abandon fait à l'hospodar pour toute la durée de son règne d'une dotation de 450,000 piastres, provenant de l'impôt sur la sortie des grains, impôt qui avait été voté dans le principe pour un nombre fixe d'années et dont le terme venait d'expirer. Or, même si l'on admettait le renouvellement de la taxe, encore paraissait-il plus raisonnable d'en affecter le produit à des dépenses d'utilité publique, au lieu de le faire servir à grossir l'épargne du prince, déjà riche de plusieurs millions et dont la liste civile se montait à plus de 600,000 fr.

La même année la ville et le port de Galatz furent placés sous le commandement d'un officier supérieur russe, M. le colonel Michinkof, entré, *par ordre*, au service de la Moldavie. La ville d'Ibraïla, en Valachie, jouissait depuis deux ans d'un avantage analogue, et avait reçu également un commandant russe, M. Jacobson.

L'importance de Galatz, comme port commerçant, s'accroissait d'année en année. Ses arrivages atteignirent, en 1845, le chiffre de 663 navires, et l'exportation en céréales dépassa 240,000 kilès.

La même année le résultat du travail des routes et voies de communication présentait un total de 6,688 toises de nivellement, 56,874 toises de réparations, 23,440 de chaussées, 37 ponts et 98 maisons de cantonniers.

Le document auquel nous empruntons cette statistique évalue le nombre des élèves dans les écoles et instituts(1) de la principauté à 2,186, dont 901 dans la capitale et le séminaire de Sokola, et 1,285 dans les provinces. Dans le courant de la même année, la curatelle de l'instruction publique avait ajouté à l'école de Galatz une classe pour les études commerciales et pour l'enseignement des langues grecque et italienne. Deux écoles primaires avaient été instituées à Okna, l'une pour les indigènes moldaves et l'autre pour la communauté arménienne. Deux autres écoles avaient été ouvertes à Vasloui et à Pietra (2).

Ces améliorations étaient dues en grande partie à la restitution faite récemment à la curatelle des Écoles d'une ancienne dotation foncière qui datait du temps de Basile le Loup et dont les higoumènes du monastère des Trois-Saints s'étaient approprié les revenus depuis l'année 1724. Déjà en 1830, lors de l'occupation russe, le référendaire de l'instruction publique avait réclamé contre cette spoliation, et avait demandé d'être remis en possession des biens-fonds usurpés par les moines. Le procès durait depuis cette époque, et n'avait pu encore être vidé, parce que les moines, détenteurs du testament de Basile le Loup, refusaient, comme de raison, de

(1) *Communication de S. A. S. le prince de Moldavie adressée à l'assemblée générale ordinaire pendant la session de l'année* 1845.

(2) *Ibid.*

le produire devant les juges, lorsque le nouveau référendaire M. George Asaki, ayant découvert d'autres documents qui établissaient la réalité et le but de la dotation, porta derechef l'affaire devant les tribunaux. L'hospodar convoqua aussitôt le divan princier sous sa présidence; et, après un mûr examen des pièces, il fut décidé, à l'unanimité, que les trois propriétés en litige seraient restituées aux écoles (8 avril 1845).

VOYAGE DES HOSPODARS A ROUTCHOUK. DIVORCE ET MARIAGE DE BIBESCO. — Bientôt après l'hospodar Michel Stourdza partit pour Bucarest, d'où il devait aller, avec son collègue de Valachie, attendre à Routchouk S. H. le sultan, dont l'arrivée dans cette ville était annoncée pour le 20 mai. Le nouveau prince de Serbie, Alexandre Kara-Georgewitch, devait se rendre, de son côté, à cette entrevue.

Cette visite de pure étiquette greva le trésor valaque d'une somme de vingt-cinq mille ducats (trois cent mille francs), que Bibesco se fit allouer pour frais de route.

Son mariage, enté sur un double adultère, et les nouvelles charges imposées au pays pour couvrir ce que l'hospodar appelait « les prodigalités de son bonheur » achevèrent de le dépopulariser.

Marié très-jeune à Mlle Maurocordato, fille adoptive du dernier Brancovano, qui lui avait apporté une dot considérable, Bibesco avait vu la jeune femme, peu d'années après son mariage, réduite à un état complet d'aliénation mentale. Les revenus de la dot ne lui suffisant pas, il avait voulu s'approprier le fonds, et tel avait été le but secret de la loi touchant la modification du régime dotal qu'il avait soumise antérieurement à l'Assemblée. Le rejet de cette loi, au lieu de le faire rentrer en lui-même, n'avait fait que l'irriter, et, continuant à braver l'opinion, il demanda formellement le divorce. Cette démarche produisit un scandale d'autant plus grand que tout le monde savait que l'hospodar ne voulait briser les liens de son premier mariage que pour en contracter un second avec la femme du spathar Constantin Ghica, avec laquelle il vivait maritalement depuis plusieurs années.

Aussi le métropolitain de Valachie refusa-t-il, malgré les instances du prince, appuyées de celles de M. Dachkoff, de consacrer l'union de l'hospodar sur les débris de deux mariages, et il fallut porter l'affaire à Constantinople, où, après une année entière de pourparlers et d'intrigues, le double divorce fut prononcé enfin par le patriarche.

Tous les obstacles étant levés, le mariage fut célébré au mois de septembre 1845, à Fokchani, ville frontière des deux principautés. Lorsque les époux reprirent ensemble le chemin de la capitale, des magnificences royales furent ordonnées pour leur réception dans les différentes villes, et les municipalités durent se ruiner pour faire face aux réjouissances du programme officiel.

MALAISE CROISSANT EN VALACHIE. ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE 1846. — Cependant le peuple succombait sous les impôts. Le recensement opéré cette même année avait constaté une diminution assez notable dans la population rurale, causée par l'émigration en Serbie, en Bulgarie et en Autriche de près de quarante mille familles que l'oppression de la *claca* (corvée) et du travail des routes avait contraintes de s'expatrier. Cependant la capitation, au lieu de diminuer en proportion, avait reçu un accroissement de trois cent mille piastres, ce qui faisait une surcharge d'impôts de près d'un million et demi de piastres (cinq cent mille francs) sur les cultivateurs.

Lors de la visite que l'hospodar fit au sultan à Routchouk, Réchid pacha, alors ministre des affaires étrangères, instruit sous main de ces faits par plusieurs mémoires que les Valaques avaient fait parvenir au divan, lui avait enjoint de réunir l'assemblée générale. A son retour, Bibesco convoqua les colléges électoraux pour le 25 novembre de l'année suivante, afin de se donner le temps de composer une chambre à sa guise. Il y réussit selon ses vœux, en sorte que l'assemblée dont la cour suzeraine avait provoqué la réunion dans le dessein de réprimer les exactions et les abus de pouvoir du prince ne servit qu'à donner une apparence de légalité aux mesures administratives et financières les plus désastreuses pour le pays.

(1) Voyez Chainoi, p. 68 et 101.

État des esprits. Premiers symptomes révolutionnaires. — Un écrivain roumain trace ainsi le tableau de la Valachie pendant les dernières années de l'administration de Bibesco :

« L'exploitation des mines de sel, malgré les profits extraordinaires réalisés par les fermiers antérieurs, fut accordée avec une diminution considérable et une prolongation de deux ans dans le bail.

« Le revenu de l'impôt sur l'exploitation des céréales, lequel peut monter jusqu'à trois et quatre millions de piastres par an et qui était affecté auparavant à des recompenses nationales, des encouragements et des gratifications aux bons employés, fut donné par cette assemblée au prince Bibesco, à titre d'allocation supplémentaire et viagère de sa liste civile.

« L'instruction universitaire, gratuite jusque-là et qui avait plutôt besoin d'une prime pour les élèves, tant leur nombre était petit, fut soumise à une taxe de trois ducats (trente-six francs) par mois par élève externe.

« La vente des postes, faite avec de très-grandes pertes l'année précédente à des protégés du prince, fut légalisée par cette assemblée.

« Cette assemblée encore lui accorda la prérogative de confirmer les arrêts des tribunaux de première instance, sans appel.

« L'opinion s'émut enfin de cet état de choses, qui allait tous les jours en empirant; car c'est toujours l'excès du mal qui a éveillé les esprits. L'hiver de 1847 à 1848 a été partout une époque de fermentation. On vit tout à coup, et d'une manière inattendue, la jeunesse, qu'on croyait oisive et insouciante, refuser de saluer un officier qui, par ordre du prince, avait fait battre à coup de verges, comme on bat les soldats, une jeune gouvernante hanovrienne, dont le crime était d'avoir encouru la disgrâce de la princesse Bibesco. Dans un cercle où l'on parlait des frivolités du jour, un juge, nouvellement marié, se permit d'attribuer toute la corruption des tribunaux à l'amour effréné du luxe, dont la princesse donnait l'exemple à son entourage, et ne craignit pas d'avouer que lui-même, en cas d'épreuve, préférait transiger avec sa conscience plutôt que de se refuser aux exigences de toilette de sa femme dans la crainte de faire mauvais ménage.

« Environ cent cinquante à deux cents jeunes gens du collége de Saint-Sava, jetés sur le pavé par suite de la nouvelle taxe universitaire, devinrent autant de propagandistes d'opposition au gouvernement de Bibesco; ils firent de l'expulsion de la langue roumaine des écoles une question d'attentat à la nationalité (1). »

..... « L'année 1847 s'était accomplie pour les Roumains sous de sinistres auspices : à côté de l'abondance agricole des campagnes, les villes manquaient de pain; la famine atteignait presque les populations des capitales. On attendait avec anxiété le choléra, qui s'avançait à grands pas; les sauterelles ravageaient les semailles sur trois zones. Une inquiétude vague s'était emparée des esprits en général. En cette année, on avait compté plus d'iniquités scandaleuses encore qu'en d'autres temps. Un jeune mari, d'une des premières familles du pays, voulut venger son honneur outragé par un proche parent du prince; il fut puni et exilé, tandis que l'homme qui avait indignement offensé la morale se promenait publiquement, recevait des places et des promotions malgré la réprobation des honnêtes gens. On n'était pas encore sorti de cette affaire qu'un président de cour de justice se trouve impliqué dans un assassinat sur un fermier. Au lieu de la punition réclamée par la loi et attendue par le public, après de nombreuses et incontestables preuves à la charge du coupable, le cours judiciaire de l'affaire est suspendu, et le susdit président se montre en plus grande faveur que jamais. Les ministres, aussi bien que le prince Bibesco lui-même, convenaient et parlaient très-haut de l'état déplorable dans lequel se trouvait le pays; mais les ministres rejetaient les fautes les uns sur les autres et sur le prince, celui-ci sur les boyards et le

(1) Chainoi, p. 70 et suiv. Voyez aussi une brochure imprimée en 1847, à Bruxelles, sous le titre de *Le Prince Bibesco et son administration*, et attribuée à un employé du consulat russe.

consul de Russie, qu'il accusait sans réserve d'être opposés à toute amélioration, à toute mesure propre à arrêter le mal.

« La jeunesse, traquée par la police, insultée en toute occasion, gênée dans ses mouvements, est poussée par les humiliations qu'on lui fait subir à être unie, à avoir un esprit de corps, et, de la sorte, elle devient une force à la disposition de quiconque voudra agir contre le gouvernement du prince Bibesco (1). »

Effet produit par la nouvelle de la révolution de février en France. Situation des partis au commencement de 1848. — Tels étaient l'état des choses et la situation des esprits en Valachie au commencement de 1848, lorsque la nouvelle de la révolution de février vint dessiner sous un jour plus transparent l'attitude et les espérances des partis.

Ces partis étaient au nombre de trois :

Le parti des vieux boyards, appuyé sur les *satisfaits* et sur la majeure partie des fonctionnaires de l'État, remplissait toutes les sphères officielles. Le pouvoir lui appartenait en entier, mais il était sans force et sans appuis au dehors. Il avait pour chefs l'hospodar et ses deux principaux ministres, Alexandre Villara et Emmanuel Baliano. Le frère de l'hospodar, Stirbey, avait passé depuis deux ans à l'opposition. Au rebours, l'ancien coryphée du parti national, Jean Campineano, après avoir perdu peu à peu par sa conduite équivoque la confiance et les sympathies populaires, végétait isolé et inactif dans son petit ministère du contrôle, incertain, mais non indifférent entre les factions qui divisaient le pays, porté par ses instincts et le souvenir de son passé vers le parti du progrès, enchaîné par sa faiblesse et le lien de sa situation présente dans le parti de la réaction.

Le parti phanariote, avec les Ghica, les Soutzo, les Cantacuzène à sa tête, après avoir pendant un moment fait cause commune avec les libéraux par dépit contre la Russie, avait fait amende honorable au sortir des élections de 1845, et s'était jeté complétement dans les bras de cette puissance. Il jugeait ce moyen plus sûr pour satisfaire en même temps son ambition et sa haine contre Bibesco ; et déjà le mécontentement croissant contre l'hospodar lui faisait entrevoir la possibilité de sa chute. Il commença par porter plainte devant le consul général de Russie contre les modifications arbitraires apportées par l'hospodar à la loi électorale, et rompit par là l'alliance avec le parti national, d'accord avec lui touchant la culpabilité de l'homme, mais non touchant le choix du juge. L'année suivante, il publia à Bruxelles son manifeste (c'est l'opuscule dont nous avons parlé plus haut), dans lequel la jeune Valachie et les défenseurs de la nationalité roumaine n'étaient pas moins maltraités que Bibesco et ses adhérents. Les libéraux répliquèrent par un article inséré dans la *Revue des deux Mondes* du 1er janvier 1848, et donnèrent à leur tour leur programme.

Les principaux chefs de ce parti étaient les Golesco, frères et cousins, famille de grands boyards qui avait la première embrassé avec ardeur la cause populaire, Nicolas Balcesco, Constantin Rosetti J. Voïnesco II, Jon Ghica et Héliade, qui, après avoir été de tous les partis et les avoir tous trahis ou abandonnés, penchait alors vers les libéraux, disposés à se servir de lui tout en s'en défiant. Tous ces hommes, depuis que Bibesco avait trompé les espérances de la nation, s'étaient tenus éloignés des affaires; et, laissant les deux partis rivaux se détruire l'un l'autre, ils bornaient pour le moment leur action à la littérature et à la presse. Plusieurs journaux et revues, telles que la *Dacie littéraire*, *le Progrès*, *l'Album*, furent successivement créés à Bucarest et à Jassi, et supprimés par la censure. Le *Courrier roumain*, rédigé par Héliade, poursuivait la pensée nationale et la haine du slavisme sous la réforme de la langue, de laquelle il voulait rejeter tous les mots slaves. Nicolas Balcesco et Laurianl, dans le *Magasin historique de la Dacie*, Cogalniceano, en Moldavie dans *l'Archive roumaine* et par la publication des chroniques moldaves, remettaient en mémoire les vieilles traditions nationales, et traçalent le tableau des anciennes institu-

(1) Chainoi, p. 80.

tions. En même temps plusieurs sociétés secrètes s'organisèrent, afin de généraliser et d'accélérer le mouvement. Telle fut la *société des frères*, fondée en 1844 par les membres de l'ancienne société de 1840, Nicolas Balcesco, Jon Ghica, le major Tell, auxquels s'adjoignirent bientôt Alexandre-Grégoire Goleseo, le capitaine Plessoiano et plusieurs autres. Le but qu'elle poursuivait était le rétablissement de l'unité nationale et de l'ancienne forme démocratique; mais elle-même jugeait ce but trop éloigné pour pouvoir être atteint immédiatement, et en attendant elle arborait, ainsi que toute la jeune Roumanie, la bannière turque relevée par Vladimiresco, par opposition aux Phanariotes, qui marchaient sous le drapeau russe.

Les événements de février en France, suivis bientôt de la nouvelle de la révolution de Vienne, donnèrent tout à coup une grande importance à ce parti. Les esprits commencèrent à s'agiter. A Bucarest, à Craïova, à Ibraïla, dans les principaux centres de population, des clubs s'organisèrent, et l'on commença à discourir tout haut sur les réformes à introduire dans le gouvernement et dans les institutions.

Les chefs voulurent alors tenter une manifestation pacifique, afin de décider l'hospodar à accorder une constitution nationale. Bibesco, averti à temps, déjoua leurs desseins par des promesses qui allaient au delà même de leurs espérances; et, profitant du répit qui lui était accordé, il sema parmi eux des méfiances qui portèrent leurs fruits plus tard (mars 1848).

Mouvement en Moldavie. — Les deux principautés sont solidaires; quand un mouvement se produit dans l'une, l'autre en ressent le contre-coup; ce qui est opinion à Bucarest le devient bientôt à Jassi, et réciproquement.

Il y avait déjà douze ans que les Moldaves avaient cessé d'espérer en leur hospodar; et depuis ce temps, depuis le jour où il avait signé sans hésiter la reconnaissance de l'article final du Règlement organique, l'opposition n'avait cessé de grandir contre lui. Sans se manifester beaucoup au dehors, surtout depuis la mort de Charles Ghica, elle ne laissait pas que d'être redoutable: car les haines s'augmentaient des efforts tentés pour les contenir. Il régnait de plus, surtout depuis les deux dernières années, une grande irritation dans les campagnes et dans les localités voisines de la Gallicie. Les propriétaires avaient de vives appréhensions. A la nouvelle de la révolution de Vienne, des agitations de Pesth et de Lemberg, les plus sages d'entre eux étaient d'avis qu'il fallait transiger à temps; et le 27 mars près de deux mille boyards et propriétaires, poussés les uns par la peur, un plus petit nombre par le désir d'améliorer la condition du paysan, tous, en général, par la haine contre Stourdza, se réunirent dans l'hôtel de Regensbourg à Jassi, afin d'aviser en commun aux mesures nécessitées par les circonstances. Comme personne n'avait de plan arrêté, on délibéra trois jours sans s'entendre. Du reste, aucune précaution ne fut prise pour assurer le secret des délibérations; le ministre de l'intérieur Stephanaki Catardji et l'aga de la police Prunco étaient présents aux séances; les individus les plus compromis par leurs relations avec le prince ou avec la Russie se mêlaient aux groupes, et allaient et venaient continuellement, au vu et au su de tout le monde, de la salle des conférences à la demeure du consul. Regensbourg touchait au palais de Michel Stourdza; on conspirait, comme dans les tragédies, sous les propres yeux du *tyran*. Les patriotes moldaves, jeunes gens la plupart sortis de nos écoles, qui s'étaient formés en société secrète, à l'exemple des patriotes valaques, afin de révolutionner le pays non plus au profit d'une ambition ou d'une vengeance personnelles, mais au profit de l'unité et de la nationalité roumaine, refusèrent d'abord de s'associer à ces menées, dont l'origine, comme les tendances, leur était suspecte. Mais le second jour, gagnés par l'effervescence générale, ils se réunirent à l'assemblée de Regensbourg et signèrent avec elle une adresse au prince contenant, avec la demande de quelques modifications dans le régime de la propriété, un projet de constitution pour la principauté en dix-huit ou vingt articles. Cette constitution était des plus modérées, et se bornait à de-

mander la liberté de la presse en ce qui concernait les affaires intérieures, l'institution d'une garde civique, la responsabilité des ministres et des agents de l'administration. Michel Stourdza accueillit gracieusement la députation, et promit de prendre ses demandes en considération en tant qu'elles ne porteraient point atteinte au Règlement; mais en même temps ayant enrôlé par prévoyance tout ce qu'il y avait à Jassi de gens sans aveu, d'aventuriers de toute nation et principalement d'Albanais, il leur donna l'ordre de s'assurer des *rebelles*. Le soir, une troupe de soldats, guidés par le fils de l'hospodar, Grégoire Stourdza, cernèrent la maison de Maurocordato, où se trouvaient une douzaine de jeunes gens sans armes, et les poussèrent à coups de crosse de fusil au palais du prince, victimes d'un infâme guet-apens. Un grand nombre d'arrestations à domicile eut lieu pendant la nuit. Les prisonniers furent conduits sous escorte à Matchin, et de là à Brousse, en Asie Mineure. Je vis à cette époque à Constantinople plusieurs de ces naïfs conspirateurs; le prince Stourdza s'était donné à peu de frais le mérite d'avoir écrasé *l'hydre révolutionnaire*.

Envoi de Tala'at-efendi et du général Duhamel dans les principautés. — Les Valaques, quoique peu mûrs encore pour la vie politique, avaient cependant une meilleure entente des moyens révolutionnaires : aussi le mouvement qui se préparait chez eux s'annonçait-il sous des apparences plus sérieuses. Les chefs résolurent de procéder d'abord par la voie légale, et deux commissaires, l'un ottoman, l'autre russe, ayant été envoyés dans les principautés, à la suite des événements de Jassi, pour s'enquérir de l'état des esprits, ils s'adressèrent directement au représentant de la Porte, Tala'at efendi, et lui exposèrent les griefs et les vœux du pays, en protestant de leur dévouement à la cour suzeraine. « Nous sommes revenus, disaient-ils dans leur mémoire, de l'ancienne et funeste politique de nos pères, et nous ne songeons aujourd'hui qu'à nous rallier sincèrement à la Sublime Porte, pourvu que celle-ci nous délivre du fléau du protectorat. (1) » Mais là précisément était le nœud de la question. Ce que demandaient les Valaques, bien que leur programme fût autrement radical que celui des Moldaves, à savoir l'égalité civile et politique, la réforme complète de l'administration, l'égale répartition des impôts, l'affranchissement des Tsiganes et des paysans, la liberté de la presse, l'abolition des titres de noblesse, était dans la limite de leur droit, et n'excédait pas même la bonne volonté de la Porte; mais pour cela il fallait abolir du même coup le Règlement et le protectorat (les auteurs du Mémoire le proclamaient hautement); et cela, la Porte n'était pas libre de de l'accorder.

Le départ de Tala'at efendi pour Jassi (mai 1848) laissa le champ libre aux intrigues du commissaire russe (général Duhamel), dont l'envoi dans les principautés, qui avait précédé de quelques jours l'arrivée du commissaire ottoman, avait surtout pour objet d'entretenir l'Europe dans l'idée d'un accord préalable et d'une conformité parfaite de vues entre les deux cours. M. Duhamel, à qui le parti national, ne reconnaissant à la Russie aucune intervention légale dans les affaires intérieures du pays, avait refusé de s'adresser, vit avec déplaisir son collègue gagné à la cause progressiste et les choses incliner à un arrangement amiable qui, faisant de la cause des principautés une question pour ainsi dire personnelle entre elles et le suzerain, laissait le protecteur tout à fait en dehors du débat. Aussi, lorsque plusieurs membres du parti phanariote entreprirent à leur tour de signaler à l'envoyé du czar quelques-uns des maux dont souffrait le pays, non par compassion pour ses misères, mais par inimitié contre le prince régnant, M. Duhamel leur répondit-il brutalement, comme pour pousser le pays à bout : « Je ne suis pas venu ici pour écouter les griefs de la nation, mais pour prêter à l'hospodar un appui moral et même matériel (2).

(1) *Extrait du Mémoire présenté à S. E. Tala'at efendi* dans le *Mémoire justificatif de la Révol. roum.*; Paris, 1849, p. 74.
(2) *Mémoire justificatif*, p. 5.

Révolution du 11|23 juin. Proclamation et acceptation de la constitution. — Le moment critique approchait. Les patriotes roumains, voyant qu'il n'y avait rien à attendre de la faiblesse de la Porte, résolurent d'en appeler au prince lui-même, comme au tuteur naturel de la patrie. Ils voulaient jusqu'à la fin rester dans les voies légales. Les violences seules du prince les contraignirent à en sortir. Quand ils le virent répondre à leurs ouvertures par des mesures de proscription et d'exil, comprenant qu'ils n'avaient plus à compter que sur eux-mêmes, ils résolurent d'agir Tout était prêt pour l'insurrection. Les chefs, avant de donner le signal, se réunirent une dernière fois dans la maison des frères Golesco. Là les rôles furent distribués : Stephan Golesco, Héliade et le major Tell, qui commandait un bataillon à Giurgevo, furent désignés pour aller à Islaz dans le district de Romanati (Petite Valachie), dont l'ancien capitale de pandours Maghiero, l'un des chefs du mouvement, était administrateur. C'était de là que devait partir le signal. La petite garnison d'Islaz, formée d'une compagnie sous les ordres du capitaine Plessoiano, attendait les insurgés pour se joindre à eux; on espérait que son exemple entraînerait le reste de la milice.

Les deux frères Balcesco reçurent mission d'insurger les deux districts de Pracova et de Volcea, où ils avaient des relations. Jon Ghica demanda à être envoyé à Constantinople pour s'entendre, s'il était possible, avec la Porte, et, en cas de réussite, remplacer Aristarchi comme fondé de pouvoirs de la principauté. Quelques jours auparavant, Démètre Bratiano avait été envoyé comme délégué, de la part du comité, auprès du gouvernement hongrois. Les autres chefs devaient rester à Bucarest pour se concerter avec les meneurs en sous-ordre, attendre le mouvement du dehors et précipiter en temps opportun celui du dedans. (1).

Tout étant ainsi préparé, Héliade et Stéphan Golesco partirent secrètement de Bucarest le dimanche 18 juin, et arrivèrent le lendemain soir à Islaz, où ils trouvèrent le major Tell, le capitaine Plessoiano et le prêtre Radul Chapca, du village de Celeïu, situé à quelques lieues d'Islaz. C'est là que, le 21 juin au matin, au milieu d'un certain appareil religieux et en présence de groupes nombreux et ébahis de négociants, de fermiers, de matelots du port, de paysans accourus des villages voisins, de soldats et d'officiers (deux autres compagnies et un peloton de cavalerie stationné à Zimnilcea, à deux lieues d'Islaz, s'étaient joints à la compagnie du capitaine Plessoiano), Héliade donna lecture de la nouvelle constitution, dont les principes, formulés en vingt-deux articles, étaient développés dans une magnifique allocution à la nation et au prince (1). La proclamation, datée d'Islaz, *du camp de la régénération, le 9 juin*, était signée : le prêtre Chapca, Jean Héliade, Stéphan Golesco, Christian Tell et Nicolas Plessoiano. Ceux-ci se constituèrent alors en gouvernement provisoire en s'adjoignant Maghiero; et le même jour, après que tous les assistants eurent prêté entre leurs mains le serment de fidélité à la constitution, ils adressèrent au prince Bibesco par l'entremise de Maghiero, dont la connivence restait secrète, une lettre dans laquelle ils présentaient la révolution comme une nécessité de salut public, et adjuraient le prince, au nom de la patrie, d'en prendre la direction suprême.

Une grande fermentation régnait alors à Bucarest. Le départ subit et mystérieux d'Héliade et de Stéphan Golesco avait donné l'éveil à la police; dès le lendemain les arrestations commencèrent et se continuèrent les jours suivants. Le capitaine Théologo, le professeur Negulici, l'archimandrite Josaphat Snagoveano, Constantin Rosetti, Jean Voïnesco furent successivement emprisonnés et mis sous le secret. La police faisait rechercher activement les frères Golesco, Jean Bratiano et les autres membres du comité révolutionnaire. Le 22 juin, la nouvelle de la proclamation de la constitution au camp d'Islaz parvint à Bucarest : le même jour, trois

(1) Héliade Radulesco, *Mémoires sur l'histoire de la régénération roumaine*; 1851, p. 55 et 57.

(1) Cette proclamation avait été rédigée à l'avance et *imprimée* secrètement par Héliade, dans sa propre maison.

jeunes gens, traqués par la police depuis une semaine, tirèrent sur le prince et sur son ministre Villara à la promenade. Cet attentat, que l'on ne manqua pas d'attribuer aux révolutionnaires, bien qu'ils y aient constamment dénié toute participation, redoubla les inquiétudes de Bibesco. Il voulut sonder les dispositions des troupes en garnison à Bucarest, et le lendemain il parcourut les casernes, harangua les officiers et les soldats, en parlant vaguement de complots contre l'État, et leur demanda s'ils seraient prêts à soutenir le gouvernement. La réponse, à la fois ferme et respecteuse, accrut les alarmes du prince au lieu de les calmer: « S'il s'agit de tirer l'épée contre les ennemis de notre patrie, dirent-ils, comptez sur nous; mais nous ne nous battrons pas contre nos frères, qui veulent notre bien et celui du pays. » Bibesco rentra consterné à son palais, et donna l'ordre qu'on discontinuât les arrestations. Quelques heures après, il reçut l'estafette de Maghiero qui lui apportait le texte de la proclamation avec la lettre des insurgés d'Islaz.

Il délibéra, dit-on, lui qui, à la première nouvelle de l'insurrection, avait envoyé à Maghiero pour toute réponse ces trois mots: « A mort tous; » il délibéra, mais déjà il n'était plus temps.

Le même jour, quand on avait appris l'échec de Bibesco aux casernes, un neveu de Maghiero, cadet à l'école militaire, suivi de plusieurs de ses camarades, s'était présenté sur la place du marché avec une copie de la proclamation, en avait fait lecture à haute voix, affirmant que Bibesco y donnait son adhésion, et avait invité le peuple à se rendre au palais pour remercier le prince. En un clin d'œil plus de deux mille personnes se groupèrent autour des jeunes gens, et les suivirent vers la demeure de l'hospodar en promenant par les rues des drapeaux tricolores. Le prince, soit entraînement, soit surprise, accepta aussitôt la constitution, qu'il signa au milieu de *hurrahs* frénétiques, et nomma, séance tenante, un nouveau ministère pris en entier, à l'exception du spathar (M. Odobesco), parmi les chefs du mouvement. Ainsi les deux frères Golesco, Nicolas et Stéphan, étaient nommés, le premier à l'intérieur, le second à la justice; Maghiero, aux finances; Héliade, à l'instruction publique et aux cultes; Nicolas Balcesco, au secrétariat d'État; Rosetti, à la police. (23 juin.)

Abdication de Bibesco. — La nouvelle de ces changements parvint le lendemain dans la nuit à Héliade et à ses collègues, qui, après avoir été reçus en triomphe à Caracala, s'avançaient vers Craiova, capitale de la Petite Valachie, au milieu d'un immense concours de citoyens et escortés par une véritable armée de miliciens et de dorobantz. Ils envoyèrent dans la même nuit un message à Bucarest, par lequel ils demandaient, 1° le renvoi d'Odobesco et son remplacement par Tell; 2° la nomination de Maghiero comme capitaine général des dorobantz et de l'armée irrégulière; 3° la reconnaissance de tous les actes promulgués par le gouvernement provisoire depuis le 21 juin. A ces conditoins, ils répondaient de la tranquillité du pays; sinon, les représentants de la nation viendraient, avec le camp, traiter aux portes de Bucarest. A cette fière réponse l'hospodar, déjà ébranlé par les remontrances et la protestation du consul général de Russie Kotzebue (24 juin), sentit faiblir son courage et son patriotisme, et le troisième jour, à deux heures du matin, après avoir, par un dernier office, confié le gouvernement aux mains des nouveaux ministres qu'il venait de nommer, il abdiqua, et passa à Cronstadt, en Transylvanie (25 juin) (1).

A la nouvelle du départ du prince,

(1) Voici le texte de cette abdication, traduit littéralement d'après l'acte officiel:

« *Au conseil des ministres.*

« Nous, George-Démètre Bibesco, par la grâce de Dieu, prince régnant de Valachie.

« Attendu que je sens que l'état de mes forces n'est point en rapport avec les exigences des circonstances actuelles, et afin que ma conscience ne me reproche pas d'avoir compromis le sort de mon pays en continuant à me charger d'un fardeau trop lourd pour moi, je remets le gouvernement entre vos mains, et rentre dans la vie privée avec le contentement que donne une conscience pure.

« Georges-Démètre Bibesco.

« Bucarest, le 13 (25) juin 1848. »

le peuple se porta en masse au palais du gouvernement et demanda la nomination par acclamation d'un gouvernement provisoire définitif. L'élection eut lieu séance tenante, et le gouvernement fut composé comme il suit :

Président, S. Em. le métropolitain Néophyte.

Membres, MM. Héliade, Stéphan Golesco, Tell, Maghiero, Scurto.

Secrétaires avec voix délibérative, MM. A.-G. Golesco, Nicolas Balcesco, Rosetti et Jean Bratiano.

Ministres, Nicolas Golesco, J. Campineano, Constantin Philippesco, Odobesco, Héliade, J. Voïnesco II, Nitzesco.

Des exprès furent envoyés aux membres du gouvernement dans la Petite Valachie pour les inviter à se rendre immédiatement dans la capitale, où ils arrivèrent dans la journée du 28.

Trois jours auparavant, MM. Duhamel et Kotzebue avaient quitté Bucarest et s'étaient rendus en Moldavie par Fokchani, d'où M. Kotzebue protesta de nouveau par une lettre adressée au métropolitain, sous la date du 18 (30) juin, contre les actes *illégaux* qui venaient de s'accomplir. « Les suites de cette infraction patente aux traités, était-il dit dans la lettre, sont immanquables ; et je viens de recevoir la nouvelle que les troupes de S. M. l'Empereur, mon auguste maître, ont franchi le Pruth, et se dirigent vers la frontière de la Valachie. »

CHAPITRE XIV.

RÉVOLUTION DE 1848. — TRAITÉ DE BALTA-LIMAN.

§ 1er.

Gouvernement provisoire. (25 juin-4 août 1848.)

La révolution avait été accomplie d'une manière inespérée, en deux jours, sans qu'une seule goutte de sang eût été versée. Il s'agissait à présent de rendre ce résultat définitif en constituant le pays au dedans et en le prémunissant contre les dangers du dehors.

Examen de la constitution de 1848. — Toutefois, avant de pousser plus avant notre récit, disons quelques mots de la constitution que le peuple venait d'acclamer dans le Champ de la Liberté et qui ne fut pas sans influence sur la marche des événements.

Elle était composée, ainsi que nous l'avons vu, de 22 articles, savoir :

1° L'indépendance administrative et législative basée sur les traités de Mircea et de Vlad V ;

2° L'égalité des droits politiques ;

3° L'égale répartition des impôts ;

4° Une assemblée nationale, composée de représentants pris dans toutes les classes de la société ;

5° Un chef de l'État responsable, élu pour cinq ans et éligible dans toutes les classes de la société ;

6° Une diminution de la liste civile ;

7° La responsabilité des ministres et de tous les fonctionnaires publics ;

8° La liberté absolue de la presse ;

9° Toute récompense décernée, au nom de la patrie, par ses représentants et non par le chef de l'État ;

10° Le droit pour chaque district d'élire ses propres magistrats ; droit qui découle de celui qu'a le peuple entier de participer à l'élection du chef de l'État ;

11° L'établissement d'une garde nationale ;

12° L'émancipation des monastères dédiés aux lieux saints ;

13° L'abolition de la *claca* imposée au paysan, qui devient propriétaire au moyen d'une indemnité ;

14° L'affranchissement et le rachat des Tsiganes par l'État ;

15° Un représentant de la nation à Constantinople, pris parmi les Roumains (1) ;

16° L'instruction égale, complète et gratuite pour tous les Roumains des deux sexes ;

17° L'abolition des titres sans fonctions ; (2)

(1) On se rappelle que les *kapou-kiaias*, ou fondés de pouvoirs des hospodars près la Porte, étaient Grecs.

(2) Tels sont les titres de *pitar*, *serdar*, *paharnik*, etc., formant les divers degrés de la hiérarchie nobiliaire (voyez p. 13) et qui ne correspondent plus aujourd'hui à aucune fonction. Déjà l'hospodar Grégoire Ghica, lorsqu'il méditait son plan de réformes, avait voulu faire disparaître cette anomalie, qui fut con-

18° L'abolition des châtiments corporels;

19° L'abolition de la peine de mort;

20° L'établissement d'un nouveau système pénitentiaire;

21° L'émancipation des Israélites et l'égalité des droits pour les citoyens indigènes de toutes les religions;

22° La convocation immédiate d'une assemblée générale constituante, élue pour représenter tous les intérêts et toutes les classes de la société et chargée de rédiger et de promulguer la constitution sur les bases des articles précités (1).

Trois de ces articles, qui plus tard servirent de prétexte à l'accusation de communisme portée contre le mouvement roumain de 1848, ont besoin d'être expliqués; ce sont les articles 12, 13 et 14 concernant l'émancipation des monastères dédiés aux lieux saints, la concession du droit de propriété au paysan et l'affranchissement des Tsiganes.

Question des monastères des lieux saints. — Les monastères de l'Église grecque en Moldo-Valachie sont de deux sortes, les monastères indigènes et les monastères *dédiés* aux lieux saints, c'est-à-dire aux communautés grecques du Saint-Sépulcre, du mont Athos, etc., qui les font régir par des higoumènes ou délégués de leur choix, et en perçoivent les revenus à leur profit.

Le montant de ces revenus est évalué par M. G. Chainoi (Jon Ghica) à dix-huit millions de piastres (six millions de francs) pour la Valachie seulement. En Moldavie ils possèdent deux cent treize terres, ou grandes propriétés, dont cent une relevant du Saint Sépulcre, quatre-vingt-sept du mont Athos, douze du mont Sinaï, cinq du patriarcat de Constantinople, deux de celui d'Antioche, trois de celui d'Alexandrie et trois du monastère de Drian, en Épire.

Les biens-fonds de ces monastères, qui dans l'origine se confondaient avec les monastères indigènes, proviennent de legs ou de donations faites anciennement par les princes et les particuliers et dont le produit devait être consacré exclusivement à des œuvres pies et charitables, telles que l'entretien de l'église du monastère, la distribution journalière d'aumônes à un nombre déterminé de pauvres, la fondation d'écoles et d'hôpitaux, l'établissement d'un fonds destiné à doter chaque année des orphelines sans fortune, etc. Ces obligations ou d'autres analogues sont expressément mentionnées dans tous les actes de donation dont on a pu jusqu'ici retrouver les doubles, les higoumènes s'étant toujours refusés à produire les originaux qui étaient en leur possession.

Au commencement du dix-septième siècle, lorsque les Grecs du Phanar se furent impatronisés dans les principautés et que plusieurs d'entre eux se glissèrent dans les conseils des princes, ceux-ci placèrent ces monastères sous le patronage des sanctuaires les plus révérés de l'Église orthodoxe. Ce n'était d'abord qu'un simple hommage. Les monastères *dédiés* ne passèrent pas aux communautés du mont Sinaï ou du mont Athos à titre de possession, mais de suprématie religieuse (*inchinate*). Les volontés des donateurs étaient encore respectées. On prélevait chaque année sur les revenus les sommes affectées aux actes de bienfaisance locale, et une partie seulement du surplus, s'il y en avait, était envoyée aux couvents de terre sainte à titre *d'aumône*. Même quand cette aumône devint en quelque sorte obligatoire par l'usage et que les abbés grecs commencèrent à exiger comme un droit ce qui n'était qu'un don gratuit, il étaient tenus de s'en rapporter à la bonne foi des supérieurs indigènes, et il leur était interdit d'envoyer des agents ou des higoumènes pour contrôler les dépenses et s'assurer de la quotité de l'excédent. Tous les couvents moldo-valaques étaient administrés par des moines indigènes, qui faisaient partie du divan du pays, ainsi que le prouve un rapport adressé au prince Grégoire Ghica en 1742. Mais, à la longue, la dédicace dégénéra en une servitude matérielle; et les Grecs ayant obtenu l'autorisation de faire gérer les monastères roumains par leurs délégués, ceux-ci ne tardèrent pas à s'approprier la totalité des revenus.

sacrée de nouveau par le Règlement organique.

(1) Voyez le mémoire publié par Héliade sous le titre de: *la Constitution roumaine expliquée d'après ses vrais principes.*

De nombreux documents attestent les efforts tentés par les hospodars, à diverses époques, pour errêter ou modérer le cours de ces empiétements. Metthieu Bessaraba fit rentrer les monastères sous l'ancienne loi (1634), défaisant ainsi ce que les Grecs avaient fait. En 1654, Constantin Bassaraba renouvela le décret de Matthieu. Pendent tout le cours de ce siècle la questiou suivit les fluctuations de la lutte politique qui se débattait alors entre les boyards indigènes et les Phanariotes. La défaite des premiers, eu commencement du dix-huitième siècle, fut suivie de l'aliénation complète des monastères. Mais en même temps plusieurs princes phanariotes, comme pour diminuer l'odieux de cette spoliation, disposèrent par des chrysobulles que les higoumènes seraient tenus de payer chaque année certaines redevances au fisc, aux écoles, à la caisse des aumônes, etc. On peut eiter entre autres les chrysobulles des hospodars Hypsilantis (1780), Hangerli (1791), Caradja (1816), en Valachie; en Moldavie, la décision du clergé et du divan général, confirmée par un office princier daté de 1706, ainsi que les chrysobulles des hospodars Grégoire Ghica en 1748 et Alexandre Hypsilantis en 1799.

En 1822, à la chute des Phanariotes, le pays réclama contre l'aliénation des monastères. La Porte, se fondant sur ce que les higoumènes avaient pris une part active à la révolte d'Hypsilantis et avaient employé les revenus des communautés à solder des bandes d'insurgés, ordonna leur expulsion des principautés, et nomma, pour gérer les biens des couvents, un comité composé de boyards et présidé par le métropolitain. En même temps une décision de l'assemblée générale arrêta que les revenus seraient affectés pendant cinq années à l'extinction des dettes du pays. L'occupation russe de 1828 ayant ramené les higoumènes, malgré les protestations énergiques de l'assemblée générale et du haut clergé de Moldavie, le Règlement organique statue (art. 336) qu'une partie des revenus des monastères dédiés reviendrait à l'État, qui les emploierait en actes de bienfaisance et d'utilité publique, et par cette considération il les exempta de l'impôt qu'ils avaient payé jusque-là. Les higoumènes protestèrent; et, élevant le débat à la hauteur d'une question de propriété, ils se prétendirent spoliés et refusèrent de se soumettre au Règlement. Le général Kisseleff nomma alors une commission d'examen, dont le conseiller d'État russe Mavros et M. Barbo Stirbey (l'hospodar actuel) faisaient partie. La commission n'eut pas de peine à démontrer l'absurdité de ces prétendus griefs; et elle conclut en proposant, puisque les moines grecs refusaient de reconnaître le Règlement en ce qui les concernait, de leur laisser les revenus des monastères tels qu'ils existaient sous l'ancien régime, déduction faite des redevances qu'ils étaient tenus d'acquitter envers le fisc et les établissements de bienfaisance, et d'attribuer à l'État l'augmentation provenant de l'application de la nouvelle loi sur la propriété, dont le rapport avait plus que quintuplé (1). Le général Kisseleff adhéra au projet de la commission; mais, à Constantinople, la mission de Russie en décida autrement, et il fut statué par les deux cours que les higoumènes continueraient pendent dix ans à disposer des revenus des monastères, sans être tenus à aucunes redevances ou contributions. A l'expiration de ce terme, c'est-à-dire en 1844, la Russie, qui s'était arrogé *la* tutelle des monastères des lieux saints, émit des propositions qui ne tendaient à rien moins qu'à transformer les moines et les cultivateurs établis sur leurs domaines en sujets immédiats du czar orthodoxe. Arrivée à ce point, la protection se heurta et contre les Roumains et contre les moines eux-mêmes, qui rejetèrent l'arrangement proposé. Quatre ans plus tard (1847), les exactions de Bibesco, encouragées sous main par le cabinet de Saint-Pétersbourg, contraignirent les higoumènes à implorer de nouveau l'assistance de la Russie: et, à quelque temps de là, un firman, dû à l'énergique intervention de M. de Titoff à Constantinople, donna gain de cause aux

(1) Voyez dans la brochure de G. Chainoi le texte du rapport de MM. Mavros et Barbo Stirbey.

higoumènes, sous l'unique condition de payer une contribution annuelle de 700,000 piastres (233,000 francs) pour les deux principautés.

Tel était, en 1848, l'état de la question. L'article 12 de la déclaration des droits, en faisant rentrer les monastères dediés dans la possession de l'État, se bornait donc à restituer à celui-ci un bien qui lui appartenait. Les révolutionnaires ne faisaient rien de plus en cela que ce que les princes Matthieu et Constantin Bassaraba, Hypsilantis, Grégoire Ghica, Caradja et le général Kisseleff lui-même avaient proposé de faire. Les monastères avaient été des dépositaires infidèles; ils s'étaient approprié les fonds dont ils ne devaient être que les distributeurs au profit du public; c'était à l'État de pourvoir directement à l'exécution des volontés des donateurs, puisque ces volontés avaient été méconnues. En vain on alléguait les actes par lesquels les princes phanariotes avaient aliéné les anciennes donations au profit des monastères : ces actes étaient nuls en droit, non-seulement parce qu'ils n'avaient pas en l'assentiment des États du pays, mais encore parce qu'ils violaient les dispositions essentielles de la loi. (1). D'ailleurs, le droit qu'ils conféraient aux moines grecs n'était qu'un simple droit à l'assistance. Le programme de 1848 entendait garantir ce droit; mais en même temps il voulait que la propriété restât au véritable possesseur, c'est-à-dire au pays Le pays, par l'entremise de son gouvernement, continuerait de payer son tribut d'aumônes aux saints lieux, mais sans frustrer ses propres indigents de leur légitime. C'était l'application pure et simple des dispositions du firman de 1822.

Question de la propriété. — L'article 13, par l'abolition de la claca et les modifications qu'il apportait dans le régime de la propriété, touchait à une question vitale pour le pays et qui, depuis le soulèvement et les massacres des paysans dans la Gallicie, préoccupait vivement tous les esprits sérieux dans les deux principautés. Un des principaux réformateurs de 1848, N. Balcesco, rendu au calme de la vie privée, publia un mémoire exprès pour démontrer que la révolution n'avait rien innové sur ce point, non plus que sur les autres, et que les droits qu'elle réclamait en faveur des paysans n'étaient que le rappel de leurs anciennes franchises. L'établissement de la corvée (*claca*) et le servage qui était venu à la

(1) Il est certain, d'après les actes mêmes, que les donations de biens-fonds ne furent pas concédées aux religieux individuellement, mais bien à la communauté, être collectif et abstrait. Or, d'après le code roumain, les communautés ne sont point considérées comme propriétaires, avec la faculté *d'user et d'abuser*, selon le droit romain. Les dispositions des codes de Bassaraba, d'Hypsilantis et de Caradja sont unanimes à cet égard; elles interdisent aux moines, tant indigènes qu'étrangers, de disposer, dans aucun cas, des biens des monastères, ni de les échanger ou de les vendre, ni d'hypothéquer et d'emprunter, ni même de faire des coupes de bois. Voyez, sur les développements de cette question, le mémoire de N. Balcesco, *Question économique des principautés danubiennes*, p. 7 et 78. — La question, du moins en ce qui concerne la Moldavie, vient d'être de nouveau déférée à l'arbitrage de la Porte par le prince régnant (octobre 1855). Le 22 juillet dernier, le conseil administratif et le divan général séant à Jassi, prenant en considération l'état des finances par suite des événements politiques et la nécessité de rembourser la dette de trente-six millions dont la principauté est grevée, ont cru devoir fixer eux-mêmes le montant de la contribution annuelle des monastères de terre sainte; et pour cela ils ont statué à l'unanimité, en se basant sur les art. 58, 59, 79, 80 et 416 du Règlement, qu'il serait fait sur les revenus de ces monastères trois parts, dont l'une serait versée au fisc, la seconde à la caisse du ministère des cultes et la troisième serait mise à la disposition des saints lieux. Il est à regretter qu'au lieu d'une transaction qui ne remédiera à rien, en supposant même qu'elle aboutisse, le divan de Moldavie n'ait pas cru devoir adopter une mesure radicale, qui coupât court à toutes les récriminations présentes et futures. Il est plus fâcheux encore que le prince Ghica, qui a ratifié la décision de l'assemblée, ne l'ait pas mise à exécution sur-le-champ en vertu des pouvoirs qu'il tient de la constitution, et ait cru devoir en appeler à la Porte dans une question d'administration intérieure, que le pays seul est appelé à réglementer en vertu de son autonomie.

suite (1) avaient été une des causes les plus actives de la ruine et de la dépopulation du pays. Lorsque le paysan cessa d'être attaché à la glèbe, sa condition n'en devint pas meilleure, et l'accroissement successif des taxes et des redevances détermina bientôt un grand nombre d'émigrations : « Les paysans à proximité des frontières, dit M. G. Chainoi, émigrent toutes les fois qu'ils le peuvent. Les Moldaves passent en Bucovine, en Bessarabie et dans la Dobrodja ; les Valaques en Transylvanie et surtout en Serbie et en Bulgarie. En Serbie, où l'on compte aujourd'hui deux districts, plus de quarante mille familles roumaines sont émigrées de la Valachie depuis l'établissement des redevances du Règlement de 1831. En Bulgarie, on en compte plus de cent mille, et leur nombre augmente tous les jours. Après la guerre de 1828, une colonie de Bulgares de plus de trente mille familles créa de magnifiques établissements agricoles : le Règlement bientôt l'obligea de se dissoudre, et ces Bulgares repassèrent le Danube; ceux qui restèrent fondèrent deux petits bourgs, mais ils abandonnèrent l'agriculture. Pendant les années 1834, 1835 et 1836, plus de douze mille familles transylvaines, établies depuis près d'un demi-siècle, retournèrent dans leur pays. Ces chiffres sont officiels et plus éloquents que tous les arguments que l'on peut invoquer pour ou contre les redevances entre propriétaires et paysans établies par le Règlement et par les diverses modifications subséquentes. Il est aisé de comprendre que des faits donnant de tels résultats aient donné à réfléchir à quelques esprits sérieux (1). »

Les chefs du mouvement de 1841 avaient déclaré, par une clause de leur programme, les paysans francs-tenanciers avec un droit héréditaire sur la portion du terrain qui leur est allouée, en remplaçant les journées de travail fixées par le Règlement par une rente en argent basée sur la valeur actuelle du sol. En 1846 on tenta d'aller plus loin, et le parti national, jugeant que le rachat définitif de la rente serait plus avantageux aux uns et aux autres, proposa l'abandon absolu au paysan de ce même terrain, en remboursant le capital au propriétaire. Ces idées n'étaient donc pas nouvelles. D'ailleurs la constitution de 1848, en abolissant d'une part le servage et le travail obligatoire, de l'autre en attribuant au paysan la propriété du fonds, dont il n'avait eu jusque-là que l'usufruit, se bornait à appliquer les mêmes mesures adoptées récemment par plusieurs États allemands, et que l'Autriche elle-même avait décrétées en Gallicie et en Hongrie au mois de mars de cette même année. Les révolutionnaires roumains pouvaient-ils faire moins que ce qui venait d'être fait par les gouvernements eux-mêmes dans les pays voisins? Du reste, le principe de la réforme ne fut contesté par personne; et, lorsque le gouvernement eut décrété l'établissement d'une commission mixte (2), afin

(1) Voyez N. Balcesco, p. 10 et suiv. — Suivant M. Héliade (*le Protectorat du czar*, p. 12), la *claca*, à son origine, était loin d'être ce qu'elle est devenue depuis. « De temps immémorial, dit-il, il existe en Moldo-Valachie une coutume charitable de secourir les pauvres, les nouveaux mariés, le chantre de l'église et le prêtre, tout homme qui n'a pas de bœufs ou de chevaux. Les jours de fêtes, tout le village, jeunes garçons et jeunes filles, hommes, femmes, enfants, se rassemblent avec leurs bœufs et leur chevaux pour labourer, ensemencer ou récolter la terre cédée aux hommes et aux familles hors d'état de la cultiver. Ce travail pieux s'appelle *claca*, c'est-à-dire travail gratuit. Par son bienfait les pauvres sont soulagés et parviennent à obtenir une récolte, à s'en nourrir et même à posséder progressivement une vache, une paire de bœufs, ce qui les met en état de commencer la vie agricole. Le chantre de l'église et le prêtre jouissent de la claca en faisant appel à la piété et à la bienfaisance de leurs paroissiens. » C'est ce pieux et touchant usage, dont le propriétaire recueillait le bénéfice dans l'occasion, qui dégénéra à la longue en une servitude, la plus odieuse et la plus dure au paysan roumain.

(1) G. Chainoi, p. 101. — N. Balcesco, *Question économique des principautes danubiennes*, p. 48.

(2) Cette commission fut composée de trente-six députés, à raison de deux par district, dont dix-huit représentants des boyards ou propriétaires, dix-huit représentants des cultivateurs, sous la présidence d'un grand boyard, M. Racovitza, désigné d'office par le gouvernement. On lui adjoignit en qualité

d'arrêter les bases de la nouvelle loi sur la propriété, les discussions ne roulèrent que sur l'exécution, sur la quantité de terrain à céder aux cultivateurs et sur la valeur en argent de ce terrain; et, malgré le mauvais vouloir évident des boyards, nul doute que les parties intéressées n'eussent fini par se mettre d'accord si la Russie, après avoir crié au communisme, ne fût intervenue, les armes à la main, dans le débat.

Question de l'affranchissement des Tsiganes. — L'article 14, concernant l'affranchissement des Tsiganes des particuliers et leur rachat par l'État, était le seul qui ne pût pas se justifier par les anciens droits et usages du pays. Aussi était-il une conquête de la civilisation, un résultat du progrès et de l'adoucissement des mœurs, dont les hommes qui aspiraient à régénérer leur pays ne pouvaient pas ne pas tenir compte. La mesure projetée n'avait rien, d'ailleurs, de proprement révolutionnaire après l'initiative prise, quelques années auparavant, par le gouvernement lui-même d'affranchir les Tsiganes de l'État et des monastères, dont la condition était loin d'être aussi malheureuse que celle des Tsiganes des particuliers (1).

Sauf ces trois articles, dont le sens avait besoin d'être précisé par un court commentaire, tous les autres points de la constitution valaque s'expliquaient et se justifiaient par leur simple énoncé. Les principes étaient les mêmes que ceux qui servirent de base à toutes les constitutions qu'enfanta cette année de crises et de douloureux mécomptes: responsabilité des ministres, représentation nationale sur une large base d'élection, garde nationale, liberté de la presse et de la parole. Le tort de ceux qui les mirent en avant ne fut pas d'en avoir fait la base de leur réforme, mais d'avoir cru à leur réalisation possible dans de telles conditions de temps et de lieu. Évidemment la Russie et l'Autriche elle-même, du moment qu'elle aurait recouvré sa liberté d'action, feraient tout pour empêcher l'établissement à leurs portes d'un État issu d'une révolution et régi par des institutions politiques entièrement opposées aux leurs. Quant à la Porte, disposée peut-être, par le principe même de son gouvernement, à plus de tolérance, elle ne pouvait donner suite à ses bonnes intentions qu'autant qu'elle serait assurée de l'appui de la France et des puissances occidentales. Or, les événements de juin à Paris allaient imprimer à toute l'Europe une politique de réaction, et, par les difficultés qu'ils créaient à la France à l'intérieur, détourner de plus en plus son attention des affaires du dehors.

Premiers actes. — On en acquit bientôt la preuve. A peine installé, le gouvernement provisoire chercha à établir des relations officielles et directes avec la Turquie et les grandes puissances. En même temps qu'il accréditait des agents à Constantinople (M. Jon Ghica), à Pesth (M. Démètre Bratiano), à Paris (M. A.-G. Golesco), à Francfort (M. Maioresco), il notifiait officiellement à ces cabinets son avénement, présenté comme une suite *nécessaire* de l'abdication du prince. La nouvelle administration, disaient les circulaires, ne s'était pas constituée de sa propre autorité; elle avait été élue spontanément par le peuple et composée presque en entier des mêmes ministres à qui l'ex-hospodar, en se retirant avait délégué ses pouvoirs. Quant aux autres changements, ils étaient présentés comme une simple modification dans l'administration intérieure, résultant de l'autonomie que les anciennes capitulations et l'article 5 du traité d'Andrinople garantissaient à la principauté. Les relations restaient les mêmes entre le suzerain et le vassal, comme aussi les rapports politiques de la Valachie avec les États voisins. A l'égard de la Russie seulement, le gouvernement provisoire déclarait la résolution de se renfermer dans la teneur stricte des traités, et de ne

de vice-président M. Ionesco, Moldave, que recommandaient des études spéciales sur l'agronomie et l'économie politique.

(1) Nous recevons à l'instant la nouvelle que le prince régnant de Moldavie, Grégoire Ghica, vient, par un office daté du 28 novembre (10 décembre) 1855 d'émanciper les Tsiganes dans toute l'étendue de la principauté. Voyez *Steoa Dunorii* (*l'Étoile du Danube*) du 29 novembre (11 décembre) 1855.

point la reconnaître comme protectrice des principautés dans le sens exclusif qu'elle entendait donner à ce mot, mais seulement au même titre que les autres puissances amies de la Turquie et qui avaient garanti l'intégrité de l'empire ottoman. Tel était le langage que le nouveau gouvernement tenait aux cabinets en général. Les lettres adressées au ministre des affaires étrangères de France et au chargé d'affaires de la république à Constantinople contenaient quelque chose de plus : ici la révolution du 23 juin était représentée « comme un mouvement démocratique qui devait exercer l'influence la plus salutaire sur les destinées de la Hongrie, de la Pologne et des autres nationalités. » Les chefs du mouvement, qui, à Constantinople et à Londres, se disaient conservateurs, se proclamaient révolutionnaires à Paris.

Mais toutes ces ouvertures restèrent sans réponse. M. Jon Ghica n'avait pas encore donné de ses nouvelles; on ne savait pas même s'il était arrivé à Constantinople. Ses collègues ne paraissaient pas devoir être plus heureux dans leur mission. A Bucarest, le consul général d'Autriche s'annonçait comme hostile; le consulat général de France, depuis le départ de M. de Nyon, était géré par le chancelier. En vain les Valaques pressaient-ils de leurs vœux l'arrivée de son successeur; la France avait autre chose à faire, au lendemain des journées de juin, que de prêter l'oreille à l'appel lointain de ce peuple dont il semblait que l'Occident entendît le nom pour la première fois. Le résident anglais, M. Colquhoun, était le seul qui se montrât ostensiblement favorable au nouvel ordre de choses, mais sans oser prendre sur lui de le reconnaître officiellement. Quant au commissaire de la Porte maintenant retiré à Jassi, Tala'at efendi, on avait beau lui expédier courrier sur courrier, missive sur missive, en lui rappelant sa propre déclaration « que la Porte était disposée à soutenir le nouvel ordre de choses contre toute intervention armée, » il se tenait de plus en plus sur la réserve; et ses réponses, transmises par son secrétaire, en dehors de la voie régulière, trahissaient de sa part la crainte évidente de se compromettre et de compromettre son gouvernement par tout ce qui pourrait ressembler à une reconnaissance, même tacite, du nouveau gouvernement. Ce n'est pas qu'il ne sût autant que personne à quoi s'en tenir sur l'origine et sur la tendance du mouvement valaque, lui qui y avait poussé conjointement avec l'envoyé de Russie, quoique dans des vues entièrement opposées. Mais le but primitif avait été de beaucoup dépassé, et, dans de telles complications, Tala'at, homme d'ailleurs de peu d'énergie, ne croyait pas devoir préjuger des intentions de son gouvernement.

Les choses en étaient là (1er juillet) lorsque le métropolitain communiqua au gouvernement provisoire la lettre qui venait de lui être adressée de Fokchani par M. de Kotzebue. Cette lettre, conçue en termes assez embarrassés, renouvelait en la commentant la protestation du 11 (24) juin, et annonçait au métropolitain que les troupes de S. M. I. avaient franchi le Pruth et se dirigeaient vers les frontières de la Valachie. La nouvelle pouvait être vraie; mais le danger n'était pas immédiat. Sans doute la Russie avait la plus grande envie d'occuper les principautés, moins pour réprimer un mouvement dont elle était certaine d'avoir raison quand elle le voudrait que pour se trouver plus à portée d'intervenir, à un moment donné, en Italie. En effet, la question valaque n'était qu'un point dans la grande question qui se débattait alors en Europe et dont la crise semblait prochaine. Mais jusque-là, jusqu'à ce que l'on pût prévoir qui triompherait définitivement en Europe, du progrès ou de la réaction, il ne convenait pas à la Russie de sortir de la position purement expectante qu'elle avait prise sur ses frontières. Accumulant sans cesse de nouvelles forces derrière le Pruth, le Danube et la Vistule, elle devait se tenir prête à tous les événements sans les provoquer. Il était vraisemblable d'ailleurs que, lorsqu'elle jugerait le moment opportun pour intervenir dans les principautés, elle aurait soin de ne se montrer que derrière la Porte, afin de laisser à celle-ci l'odieux de la répression.

Or, voici ce qui était arrivé. Vers la fin de juin, les troupes russes canton-

nées en Bessarabie avaient franchi le Pruth au nombre de douze mille hommes et étaient entrées en Moldavie. Le 28, elles avancèrent rapidement jusqu'à Burlatû, à vingt lieues de la frontière valaque. Cette démonstration fut mal accueillie à Constantinople, et une demande d'explications fut adressée par le divan et par les représentants de France et d'Angleterre à M. de Titoff, qui répondit que c'était un malentendu, que le commandant militaire de la Bessarabie avait outrepassé ses instructions, et que l'ordre lui avait été envoyé d'évacuer la Moldavie. En effet, il y eut un mouvement de retraite : les troupes russes rétrogradèrent jusqu'à Vasloui, et même quelques régiments repassèrent le Pruth. Mais ce mouvement fut bientôt arrêté par la nouvelle des événements de juin en France, et vers la fin de juillet l'armée d'occupation, portée à vingt-cinq mille hommes, au lieu de douze mille, reprit sa marche à petites journées vers la Valachie.

TENTATIVE DE CONTRE-RÉVOLUTION. — Quoi qu'il en soit, la lettre de M. de Kotzebue, que les partisans et les agents secrets de la Russie à Bucarest connaissaient bien avant qu'elle eût été communiquée au gouvernement, si elle ne renfermait pas l'indice d'un péril immédiat au dehors, était de nature à aggraver la situation au dedans, en encourageant les projets des réactionnaires et en suscitant l'idée d'une contre-révolution dans l'esprit des chefs et de l'état-major de la milice, composé presque entièrement de créatures de la Russie.

C'étaient toujours MM. Odobesco, Salomon, Garbaski, etc., que le gouvernement avait maintenus à leur poste malgré leurs antécédents fort équivoques et leur conduite plus équivoque encore depuis les événements. On savait, en effet, qu'ils étaient en correspondance secrète soit avec le général Duhamel, soit avec les boyards valaques qui, par politique ou par peur, s'étaient réfugiés dans son camp et le pressaient d'intervenir. Le reste des boyards, moins effrayés qu'embarrassés de prendre un parti, s'étaient retirés à Giurgevo, sous prétexte de fuir le choléra, dont la capitale venait de ressentir les premières atteintes. De fait, le fléau, quoiqu'il ne sévît pas avec une grande violence, était plus à craindre que la révolution. Jamais gouvernement enfanté par une crise ne s'était montré plus pacifique, plus débonnaire même. Révolutionnaire dans le fond, puisqu'il s'agissait de renouveler les bases de l'organisation sociale, il répudiait tout procédé violent dans les moyens et paraissait vouloir s'établir uniquement par la conviction et le libre accord de tous les citoyens. *Respect aux propriétés, respect aux personnes*, telle était la devise inscrite par Héliade en tête de son manifeste, qui devait, pour emprunter les paroles mêmes du texte, « procurer le bien-être de tous sans causer de préjudice à personne : » véritable utopie qui, si elle ne prouvait pas une grande profondeur politique chez les chefs du mouvement, montrait du moins l'honnêteté de leurs intentions.

Pendant ce temps-là un complot s'ourdissait pour les renverser. L'exécution devait être des plus simples. Le 30 juin au soir, le chef de la milice Odobesco ayant proposé au gouvernement de lui présenter l'état-major et les officiers de la garnison de Bucarest, la réception fut indiquée pour le lendemain à midi. Le 1er juillet, à l'heure convenue, le gouvernement étant réuni dans la salle ordinaire de ses séances, Odobesco, après avoir posté secrètement le colonel Salomon avec deux compagnies du 1er régiment en embuscade dans une petite rue adjacente au palais, entra brusquement dans la salle suivi d'un groupe nombreux d'officiers, et déclara tous les membres présents en état d'arrestation. MM. Heliade, Nicolas et Stéphan Golesco, A.-G. Golesco (1), Nicolas Balcesco furent enfermés provisoirement dans une chambre du Palais, sous la garde d'un piquet de soldats, tandis que le général Tell, désarmé et séparé de ses collègues, était envoyé sous escorte à la caserne. Averti par le tumulte, Maghiero s'était frayé un passage, le sabre à la main, à travers la troupe d'Odobesco, et, suivi de deux de

(1) Secrétaire du gouvernement provisoire, le même qui fut envoyé quelques jours après à Paris en qualité d'agent et de fondé de pouvoirs du gouvernement.

ses dorobantz, avait gagné une salle voisine, où il s'était barricadé, résolu de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Mais la trahison avait compté sans le peuple. Au premier bruit du coup d'État, la ville entière fut debout et se porta, indignée et menaçante, vers le palais. Bientôt, excitée et guidée par quelques gardes nationaux, elle pénétra dans les appartements, en chassa les soldats et délivra les prisonniers, tandis que Tell, arraché pendant le trajet des mains de son escorte, revenait en toute hâte vers ses collègues, et s'emparait d'Odobesco, qu'il parvint avec peine à soustraire à l'indignation du peuple. Sa fureur se tourna alors contre ses complices, et averti de la présence des deux compagnies placées en embuscade derrière le palais, il s'élança en masse pour les débusquer. Pendant qu'on parlementait, un coup de pistolet ayant été tiré d'une des fenêtres du palais sur la troupe, Salomon commanda le feu, et une vingtaine d'hommes tombèrent, dont neuf tués sur place. Ce fut l'unique sang qui coula pendant tout le cours de la révolution, et il fût versé par ses ennemis.

Journées des 11 et 12 juillet. — Cette première tentative avortée de contre-révolution fut suivie, à dix jours de là, d'une seconde, provoquée cette fois par la maladresse et, il faut bien le dire, par la pusillanimité du gouvernement provisoire. Depuis plusieurs jours le bruit avait commencé à se répandre qu'un corps de trente mille Russes avait franchi le Pruth et s'avançait sur Bucarest. Une vive anxiété régnait dans la ville. Cependant aucun avis officiel n'était encore parvenu au gouvernement; et les chefs, interrogés, affectaient une sécurité qu'ils étaient loin de ressentir. Bientôt la nouvelle prit plus de consistance. On assurait que l'avant-garde ennemie n'était plus qu'à deux postes de Bucarest; des individus étrangers à la ville, mêlés aux groupes dans les rues, disaient l'avoir vue et ne la devancer que d'un jour ou deux; d'autres montraient des lettres datées de Fokchani, de Buzeû, des diverses localités sur la route; toutes étaient d'accord sur le fait de la prochaine arrivée des Russes. Bientôt l'on apprit que l'administrateur de Fokchani, Charles Philippesco, avait quitté sa résidence et s'était enfui à Buzeû, et dans le même temps (8 juillet) le métropolitain fut averti par une lettre confidentielle du secrétaire de Tala'at efendi de l'arrivée prochaine (mais sans préciser la date) d'une armée turco-russe. Le gouvernement chargea alors un de ses membres, M. Jean Bratiano, de se rendre à Buzeû pour s'assurer de la réalité des faits; mais déjà la panique était arrivée à son comble. En même temps la réaction commençait à lever la tête, et le gouvernement ne trouvait plus autour de lui ni en lui la force nécessaire pour lui imposer par sa contenance. Le 10, après le départ de M. Bratiano, plusieurs officiers du 3e régiment vinrent offrir leur démission. Héliade, éperdu d'épouvante, se cacha tout le jour, et ne parut pas même à la séance extraordinaire qui avait été indiquée pour le soir en raison de l'urgence et de la gravité des circonstances. C'est alors que, sous prétexte que Bucarest était une ville ouverte et impossible à défendre, même pendant une heure, quelques membres ouvrirent l'avis de se retirer avec la milice dans les montagnes, et de transférer le siége du gouvernement soit à Campû-Lungû, soit dans un autre endroit plus fortifié des Carpathes. Les Golesco, N. Balcesco, Rosetti et le ministre des finances Constantin Philippesco combattirent en vain cette mesure, que Tell et Maghiero soutinrent par des raisons purement stratégiques. Tout ce qu'ils réussirent à obtenir fut qu'on ne prendrait pas une résolution définitive avant le retour de Bratiano, qui était attendu le lendemain.

Mais des lettres arrivées pendant la nuit aux divers consulats changèrent cette résolution; et le 11 juillet, au lever du jour, les membres du gouvernement provisoire, à l'exception de Philippesco, escortés des deux compagnies du commandant Plessoiano, quittèrent Bucarest et prirent la direction de Tirgoviste. Quant à Héliade, il avait pris les devants depuis plus de vingt-quatre heures.

Les fugitifs n'avaient pas atteint la première poste que Bratiano revenait à Bucarest, après avoir poussé jusqu'à

Fokchani, où personne n'avait entendu parler de l'arrivée des Russes. La plus grande tranquillité régnait dans les provinces. En revanche il trouvait la capitale en émoi. Au premier bruit de la fuite du gouvernement provisoire, les boyards s'étaient assemblés chez le métropolitain, et avaient institué, aux termes de l'article 18 du Règlement, une caïmacamie, composée du grand ban Théodore Vacaresco et de MM. Emmanuel Baliano et Jean Philippesco, ex-ministres de la justice et de l'intérieur. Une double proclamation, signée la première dn métropolitain Néophyte, la seconde des trois caïmacams, annonça au peuple la déchéance du gouvernement provisoire et le rétablissement de l'ancien ordre de choses. Une note dans le même sens fut adressée par le nouveau secrétaire d'État, Constantin Cheresco, aux consuls des puissances étrangères (1).

Presque toujours les restaurations se précipitent par leurs excès. Le triomphe des boyards fnt de courte durée. Dès le lendemain 12 une députation des principaux négociants, épouvantés des violences par lesquelles le gouvernement intérimaire avait signalé son avénement, se rendit chez le métropolitain pour demander le rétablissement de la constitution et le rappel du gouvernement provisoire. Plus de quarante mille citoyens, prêtres, artisans, villageois, accourus des campagnes environnantes, se joignirent à la députation et entourèrent le palais du métropolitain en poussant de sourds murmures. Bientôt ces murmures se changèrent en cris d'impatience, puis de fureur. Plusieurs hommes du peuple pénétrèrent dans les appartements intérieurs après la sortie des députés, et reprochèrent en face au métropolitain sa trahison et son apostasie. Le prélat, effrayé, céda et signa sur-le-champ une nouvelle circulaire par laquelle il annulait son encyclique de la veille, rappelait le gouvernement qu'il avait proscrit, et annonçait, en attendant son retour, la formation d'une commission intérimaire (1).

Cette commission fut formée du métropolitain, président, et de MM. Campineano et Crezzulesco.

Odobesco et Salomon, qui avaient été tirés la veille de prison et replacés à la tête des troupes, sommés de quitter leurs commandements, envoyèrent leur démission après s'être convaincus qu'ils n'avaient point à compter sur l'appui de l'armée. Celle-ci, en effet, habituée à obéir à la voix de ses chefs, mais qui ne savait plus où étaient ces chefs, se tenait en dehors des partis et des événements; et quand bien même elle eût voulu intervenir, elle était trop peu nombreuse pour que cette intervention pût être efficace.

Le même jour le ministre du contrôle Nitzesco et le préfet de la ville Arons furent députés vers les membres du gouvernement provisoire pour hâter leur retour dans la capitale.

Ceux-ci étaient arrivés sains et saufs, mais non sans avoir couru quelques dangers, à Lucar, petit village des Carpathes. Partis la veille de Bucarest, à la pointe du jour, escortés de deux compagnies de la milice et d'une suite nombreuse de fonctionnaires publics et d'amis, ils avaient vu leur cortége diminuer peu à peu, à mesure qu'ils s'éloignaient de la ville; et à la distance de deux ou trois postes, soldats et amis, tous les avaient abandonnés. C'était justice; quel droit avaient-ils de compter sur la fidélité de la nation et de l'armée, eux, les chefs du pays, qui

(1) Cette note était ainsi conçue : « L'ancien ordre de choses étant rétabli définitivement, comme il existait avant le déplorable événement du 11 (23) juin, je m'empresse de vous annoncer qu'une caïmacamie vient d'être instituée, conformément à l'article 18 du règlement organique, et que tout rentre dans l'ordre normal. »

(1) « Ce qui a été publié hier 29 juin (11 juillet), sous notre signature, et où nous qualifions le gouvernement provisoire de rebelle et d'autres choses semblables, nous le déclarons aujourd'hui non avenu et le renions complétement, selon le vœu du peuple roumain. Nous répétons et confirmons de toute notre force le serment que nous avons prêté sur le Champ de la Liberté, le 15 (27) juin, touchant les vingt et un articles de la constitution, etc. » Quelle triste palinodie! et ce ne devait pas être la dernière!

donnaient les premiers l'exemple de la désertion?

Les populations se montraient de plus en plus hostiles. Les habitants de Tirgoviste, ameutés par les boyards réactionnaires, sortirent en masse pour fermer aux constitutionnels l'entrée de leur ville. On avait dit qu'ils emportaient avec eux tout l'argent des caisses publiques; ils prouvèrent qu'ils n'avaient pas plus de dix-huit mille ducats (quinze cents francs) à eux tous. Alors les Tirgovistains laissèrent passer les fugitifs, qui gagnèrent les districts des montagnes.

En apprenant les événements du 12, Héliade, qui se tenait caché depuis trois jours à Puciova, revint en toute hâte à Tirgoviste, où il se rencontra avec C. Philippesco, parti le dernier de Bucarest, dans la matinée du 11, et à qui la nouvelle de ces mêmes événements avait fait rebrousser chemin pendant qu'il cherchait à rejoindre ses collègues. Les deux membres du gouvernement reprirent ensemble le chemin de la capitale, où ils firent une entrée triomphale dans la soirée du 14. Nicolas et Stéphan Golesco, N. Balcesco, Voinesco revinrent le lendemain, et furent suivis quatre jours après (19) de Rosetti, de Tell et de Maghiero, qui avaient pris une autre direction. Le même jour le secrétaire d'État Voïnesco adressa une circulaire aux consuls pour notifier la rentrée en fonctions du gouvernement provisoire.

Premiers essais d'organisation. Dissidences. — Il reprit alors son œuvre, mais mollement, sans unité de vues, l'oreille tendue à tous les bruits du dehors et troublé dans sa marche intérieure par les dissidences qui avaient éclaté dès l'origine entre ses membres. A peine arrivé aux affaires, il s'était scindé en deux camps qui s'observaient avec une défiance croissante. L'un voulait la constitution pure et simple, dans les termes et avec les restrictions du manifeste : on lui reprochait de sacrifier les droits et l'avenir du pays. L'autre, rompant le fil de la tradition historique à partir de Vlad et de Mircea, rêvait l'indépendance absolue au dehors et au dedans une république égalitaire : on l'accusait de perdre la révolution par ses exagérations et ses violences. Le grief eût été fondé dans des temps ordinaires et si le nouvel ordre des choses, même en se tenant dans les limites strictes de la légalité, avait eu quelques chances de durée. Mais destiné comme il l'était à périr, il valait mieux peut-être qu'il se manifestât dès l'origine dans toute sa plénitude, afin que le pays en reçût une impression plus vive et plus salutaire. Quant à l'homme qui personnifiait pour ainsi dire la révolution aux yeux des masses, Héliade, déconsidéré dans l'esprit de ses collègues par sa conduite dans les derniers événements, il se vengeait de leurs mépris en les calomniant.

On perdait un temps précieux. Les journées se passaient à recevoir les députations des villages, qui venaient des districts les plus éloignés apporter leur adhésion au gouvernement provisoire; à débiter force harangues au palais du gouvernement et ailleurs; à adresser force notes à l'étranger, qui demeuraient sans réponse; à promulguer chaque jour des décrets dont la plupart restaient à l'état de lettre morte; à organiser des comités chargés de préparer les projets de lois qui devaient être soumis aux délibérations de l'assemblée constituante : comités pour la réforme de l'instruction publique, comités pour la réforme de l'administration, des finances, de l'impôt, de la milice, de la loi électorale, etc. Mais la plupart de ces comités n'existaient que sur le papier.

Des commissaires furent envoyés par le gouvernement dans chaque district; mais, quoiqu'ils eussent reçu en partant des instructions identiques, ils agitèrent le pays dans des sens divers. Plusieurs même furent destitués à la suite d'une propagande qui fut jugée contraire à la politique du gouvernement. Par bonheur, le pays montra plus de bon sens que les chefs chargés de l'éclairer et de le conduire. Dans la Petite Valachie seulement quelques symptômes d'agitation se manifestèrent. Sur l'avis qu'un petit nombre de boyards du parti de Bibesco cherchaient à exciter un mouvement dans cette province, Maghiero fut nommé commissaire général dans les cinq districts de l'Olto, avec pleins pouvoirs pour réprimer toute tentative de désordre. Il devait en même temps

organiser plusieurs compagnies de pandours et réunir tous les dorobantz en un seul corps pour former un camp central.

A Bucarest on forma les cadres d'une garde nationale, sous le commandement supérieur de Crezzulesco, puis d'Aristias. Mais le difficile n'était pas de trouver des chefs et même des soldats; c'était de les équiper et surtout de les armer.

Sur ces entrefaites (25 juillet), on reçut la nouvelle qu'un corps de troupes ottomanes, sous les ordres d'Omer pacha, était arrivé à Routchouk et s'apprêtait à passer le Danube. Ces troupes étaient mises à la disposition de Suleïman (Soliman) pacha (1), nommé commissaire extraordinaire dans les principautés en remplacement de Tala'at efendi, et muni des pleins pouvoirs de la Porte. Le premier interprète du divan, Emin efendi, lui avait été adjoint en qualité de conseiller.

Entrée des Turcs. Missions de Suleiman pacha et d'Emin efendi. — Quelques jours après (31 juillet) parut une circulaire de M. de Nesselrode qui signalait la révolution roumaine comme « l'œuvre d'une minorité turbulente, dont les idées de gouvernement n'étaient qu'un plagiat emprunté à la propagande démocratique et socialiste de l'Europe, » et annonçait l'envoi prochain d'un corps d'armée chargé d'occuper les principautés conjointement avec les troupes ottomanes et d'y rétablir l'ordre légal.

La situation commençait à se dessiner d'une manière menaçante. Le gouvernement provisoire, sentant son impuissance, résolut d'attendre les événements au lieu de les provoquer. Il envoya le secrétaire d'État Voïnesco à Giurgevo avec mission d'empêcher, s'il était possible, les Turcs de passer le Danube, se réservant de répondre plus tard à la circulaire du ministre du czar (2).

La mission de Voïnesco échoua par suite du refus de Suleïman pacha de reconnaître sa qualité officielle; et il quitta au bout de quelques jours Giurgevo, où il fut remplacé par Stéphan Golesco.

Le 30 juillet, le plénipotentiaire ottoman prévint par une lettre l'administrateur du district de Vlasca (Giurgevo) que l'armée impériale devait franchir le Danube le lendemain, « non d'une manière hostile, mais dans le seul but de protéger les anciens droits et les anciennes institutions du pays et d'y rétablir l'ordre légal. » Il annonçait en même temps son intention d'observer scrupuleusement les formalités du règlement sanitaire, et invitait en conséquence l'administrateur à lui envoyer un nombre suffisant de gardiens de la quarantaine.

L'administrateur transmit cette lettre au gouvernement, qui néanmoins crut de son devoir de protester, au nom des droits du pays, contre le fait d'une occupation totale ou partielle de son territoire (1). Cette protestation resta sans réponse, et le 2 août, tandis que Rifa'at pacha occupait Ibraïla avec une division, Omer pacha passa le Danube à Giurgevo avec douze mille hommes, et établit son camp sur la rive gauche du fleuve, à environ trois quarts de lieue de la ville.

Il était évident que la Porte persistait à ne pas reconnaître le pouvoir de fait qui s'était établi après l'abdication du prince Bibesco, et à voir dans les événements accomplis, quelques causes qui les eussent produits, une atteinte aux droits de la cour suzeraine. Ce point de vue officiel, où se plaçait la Porte pour envisager la question, ressortit pleinement quelques jours après dans la lettre adressée par Suleïman pacha *aux boyards et aux notables de Bucarest*. Par cette lettre, plus dure encore dans la forme que dans le fond

(1) Le même qui était ambassadeur à Paris lors de la révolution de février.

(2) Cette réponse parut en effet quelque temps après (septembre). Voyez le *Mémoire justificatif de la révolution roumaine*, p. 57.

(1) Le prince Stourdza n'avait point cru devoir protester contre l'entrée des Russes en Moldavie : il se borna, dit-on, à faire observer au général Duhamel que la principauté n'étant point sortie de l'ancien ordre de choses, elle ne devait point supporter les charges de l'occupation. Voy. Chainoi, p. 107.

et où a main de la Russie se trahissait presque à chaque ligne, l'envoyé de la Porte se déclarait prêt à accueillir les doléances des Roumains; mais il exigeait comme condition préalable la dissolution du gouvernement provisoire et l'installation d'une caïmacamie ou lieutenance, aux termes du Règlement organique (1).

La situation était délicate. La majorité dans le gouvernement désirait ne pas entrer en lutte avec la cour suzeraine; mais d'un autre côté devait-elle se renier elle-même en subissant les conditions qui lui étaient imposées? Et en supposant que son patriotisme la portât à faire bon marché de la question de personnes, pouvait-elle céder de même sur le principe? Une grande fermentation régnait à Bucarest. Le gouvernement provisoire, qui voulait à tout prix éviter un conflit, consentit à se retirer, mais à la condition que cette mesure, toute de conciliation, serait considérée de sa part comme un acte de condescendance, et non comme le désaveu de son droit. En conséquence, il publia (4 août) un décret par lequel il abdiquait le pouvoir entre les mains de la nation et engageait celle-ci à s'assembler sans délai pour procéder à l'élection d'un nouveau gouvernement qui prendrait le nom de « lieutenance princière de la terre roumaine » (*locotenenta domnescà tsara Rōmanesca*), et serait reconnu officiellement par la Sublime Porte (1). En effet, Suleïman pacha, dès qu'il s'était trouvé en contact immédiat avec les Roumains, frappé du calme et de la simplicité de ce peuple, qu'on lui avait dépeint comme un ramassis de brouillons et de factieux, s'était relâché de la sévérité de son premier langage; et après d'assez longs pourparlers touchant le nombre des membres de la lieutenance, (2) les noms de MM. Nicolas Golesco, Héliade et Tell ayant été acclamés par le peuple, ce choix fut confirmé par le plénipotentiaire ottoman, qui reconnut la lieutenance au nom du sultan (10 août), et invita les consuls des puissances étrangères à entrer en relations officielles avec elle.

§ 2.

Lieutenance princière.
(4 août — 25 septembre 1848).

A peine installée, la lieutenance nomma des commissaires pour débattre avec Suleïman pacha certains articles de la constitution qui devaient, selon lui, être modifiés avant d'être présentés à la sanction impériale. La discussion ne fut ni longue ni orageuse. L'envoyé de la Porte montrait les dispositions les plus bienveillantes, et les commissaires n'eurent pas beaucoup de peine à souscrire à des demandes, qui portaient bien plus sur l'apparence que sur la réalité des choses. Ainsi le suffrage universel, établi par les articles 2 et 3, fut restreint aux citoyens sachant lire et écrire. A l'article 8, qui décrétait la liberté *illimitée* de la presse, on supprima le mot « illimitée; » à l'article 11, concernant l'établissement d'une garde nationale, ce

(1) « L'objet principal de ma mission est de vous signifier clairement que la continuation de l'état actuel des choses, établi contrairement aux droits de la suzeraineté et aux principes du gouvernement de S. M. le Sultan, n'étant point tolérable, le gouvernement provisoire illégalement formé dans la principauté doit être immédiatement dissous; qu'une personne digne de confiance doit être nommée sans le moindre retard en qualité de lieutenant (*caïmacam*), conformément aux dispositions du Règlement organique, au poste resté vacant par suite du départ du prince Bibesco; que tout ce qui a été arbitrairement établi et promulgué dans le pays sous le nom de nouvelles institutions est considéré dès à présent comme nul et non avenu; qu'après avoir ainsi ramené le pays dans son état antérieur on prendra en considération les griefs fondés que vous serez dans le cas d'exposer, etc. » (*Extrait de la lettre de S. E. Suleiman pacha aux boyards et aux notables de Bucarest.*)

(1) *Mémoires sur l'histoire de la régénération roumaine*, p. 230.

(2) Il ne devait y avoir, d'après la lettre de Suleïman pacha aux boyards, qu'un seul lieutenant. Le 4 août, après que le gouvernement provisoire eut donné sa démission, les six membres qui le composaient furent réélus par le peuple comme membres de la lieutenance. Sur le refus de Suleiman pacha de reconnaître ces six membres, on convint que le nombre serait réduit à trois, et l'on procéda à une nouvelle élection.

mot « garde nationale, » qui sonnait mal aux oreilles de l'envoyé ottoman, encore tout ému du souvenir des barricades de février, fut remplacé par ceux-ci : « une garde civique établie d'après les anciens usages du pays. » Enfin, les articles 5 et 12, relatifs, le premier au terme de cinq ans fixé pour la durée de l'hospodorat, le deuxième à l'émancipation des monastères dédiés, furent réservés.

Le projet de constitution ainsi révisé et approuvé, les mêmes commissaires furent chargés de le porter à Constantinople pour être soumis à la sanction du sultan. C'étaient MM. Stéphan Golesco, N. Balcesco, Démètre Bratiano, Grégoire Gradisteano, directeur du ministère de l'intérieur, et Basiliadis, l'un des notables commerçants de Bucarest (1). Leur départ fut fixé au 8 août.

La veille, ils assistèrent avec Héliade à un grand banquet que Suleïman donnait en leur honneur. De nombreux toasts furent portés; l'envoyé ottoman formula ainsi le sien dans le style allégorique de son pays :

« Je vois, dit-il, un beau jardin; entre lui et le soleil, qui devait vivifier ses fleurs et ses arbres, des nuages jaloux s'étaient interposés; le jardin avait tardé de répandre dans l'univers le parfum de ses fleurs et le bénéfice de ses fruits. Je porte un toast à la dispersion des nuages! Le soleil, c'est le sultan; le jardin, c'est la Roumanie; moi, je m'estimerai heureux d'être le jardinier. »

M. Basiliadis répondit :

« Je porte un toast à la santé du jardinier. Des frimas du Nord s'étaient posés sur le jardin. Un hiver rigoureux et sibérien couvrait tout herbe et tout arbre comme un linceul de mort; pas une trace de vie ou de végétation. Un nouveau soleil de l'Orient, multipliant ses rayons, fondit la neige et les glaciers; le sol en reçut la chaleur bienfaisante; toute plante sourit et s'épanouit à la vue du jardinier. Mais, hélas! des plantes parasites abondent aussi dans le jardin; la terre a besoin de culture, et demande à être dégagée de toutes les broussailles qui nuisent à sa fécondité. Le jardinier est appelé pour distinguer la bonne plante des plantes parasites et vénéneuses; il doit détacher les branches flétries par un long hiver et par le souffle des autans. Vive le jardinier (1)! »

Après le départ de la députation, Suleïman pacha se rendit, accompagné seulement d'Emin efendi et d'une faible escorte, à Bucarest, où il passa trois jours (21-24 août). Ce furent trois jours de fêtes et d'ivresse continuelles. La lieutenance avait adressé une circulaire aux boyards qui s'étaient retirés dans leurs terres ou en Transylvanie, pour les inviter à revenir dans la capitale ; la plupart se rendirent à cet appel, et le 22, dans une grande réunion de tous les ordres, convoquée par Suleïman pacha, ils adhérèrent formellement, en sa présence, au nouveau gouvernement.

La lieutenance profita de ce retour des esprits pour ouvrir la première séance de la commission qui s'était rassemblée à Bucarest, afin de poser d'un commun accord les bases de la nouvelle loi sur la propriété, conformément à l'article 13 de la constitution (19 août). Nous avons vu précédemment (2) que, dès le début, la question avait été résolue en droit, la commission ayant admis à l'unanimité ces trois principes essentiels : le droit de propriété, la liberté du travail et l'expropriation pour cause d'utilité publique. Mais lorsqu'on en vint à l'application et qu'il s'agit de déterminer la quotité de pogones nécessaire pour chaque famille, ainsi que les conditions et le mode de rachat, le mauvais vouloir des boyards commença à se faire jour. Il était évident que tous leurs efforts tendaient à rendre illusoire le droit qu'ils venaient de reconnaître au paysan ; et, après de longues et orageuses discussions, le gouvernement, désespérant de régler la question à l'amiable se vit obligé de dissoudre la commission (3).

(1) L'auteur de cet ouvrage, attaché depuis le commencement des événements d'abord au gouvernement provisoire, ensuite à la lieutenance princière, en qualité de secrétaire intime, avait été adjoint, par une délégation spéciale, à la commission.

(1) *Mémoires sur l'histoire de la régénération roumaine*, p. 251.

(2) Voyez plus haut, p. 180.

(3) Voyez le texte du décret de dissolu-

Rappel de Suleïman pacha. Il est remplacé par Fuad efendi. — Pendant ce temps-là de graves événements se passaient à Constantinople. La modération dont avait fait preuve Suleïman pacha, son adhésion, quoique conditionnelle, à la constitution valaque, le bon accord qui régnait entre les Turcs et les Roumains avaient excité au plus haut degré le mécontentement de la Russie. C'était la première fois depuis 1821 qu'une question concernant les principautés se décidait sans sa participation. Le 14 août, pendant que la députation valaque se préparait à se rendre à Constantinople pour demander la confirmation de la constitution, le ministre de Russie, M. de Titoff, remit à la Porte une note, sous forme d'ultimatum, par laquelle il demandait le renvoi de la députation attendue à Constantinople, le rappel immédiat de Suleïman pacha et la nomination d'un nouveau commissaire, avec ordre d'agir en tout de concert avec le général Duhamel, qui avait reçu l'ordre de hâter son entrée en Valachie. La Porte hésita quelque temps, cherchant autour d'elle non pas même un appui, mais un simple encouragement. Elle était prête à déclarer la guerre à la Russie. On se tut; elle céda. Suleïman pacha fut rappelé, et reçut quelques jours après le portefeuille du commerce. Fuad efendi (aujourd'hui Fuad pacha), référendaire du divan impérial, fut alors nommé pour le remplacer (1).

tion dans les *Mémoires sur l'histoire de la régénération roumaine*, p. 273, et, pour le résumé des séances et des travaux de la commission, *Question économique*, p. 63 et suiv. Il y eut durant le cours de ces débats d'admirables harangues sorties de la bouche de paysans grossiers et illettrés. L'un deux, le prêtre Negù, dépeignait ainsi l'insatiable convoitise des boyards : « Si (disait-il) le boyard avait pu mettre la main sur le soleil, il s'en serait emparé et aurait vendu au paysan pour de l'argent la lumière et la chaleur de Dieu! Si le boyard avait pu s'emparer des eaux de la mer, il en eût fait un objet de spéculation; et alors il aurait asservi le paysan par les ténèbres, par le froid, par la soif, comme il l'a asservi par la faim en s'emparant de la terre.

(1) Voyez la *Turquie actuelle*, p. 177.

Lorsque la députation arriva à Constantinople, Rechid pacha, alors grand vizir, et le ministre des affaires étrangères Aa'li pacha refusèrent de la recevoir officiellement; mais ils virent en particulier chacun de ses membres.

Ceux-ci, après avoir protesté par un mémoire qui resta et qui devait rester sans réponse, reprirent le chemin de Bucarest (11 septembre). Pendant qu'ils purgeaient leur quarantaine à Ibraïla, ils apprirent en même temps le départ de Suleïman pacha et d'Emin efendi pour Constantinople, et l'arrivée à Giurgevo de Fuad efendi en compagnie du général Duhamel. Dès lors les événements se précipitent avec une rapidité qui fait assez voir que la Turquie n'est plus seule à intervenir dans le débat. Tandis que les troupes du czar, qui avaient commencé un mouvement rétrograde au delà du Séreth, reprennent leurs premières positions, qu'elles ne tardèrent pas à franchir, Fuad efendi, suivi de l'armée d'Omer pacha, s'avance vers Bucarest. Le 22 septembre, le généralissime ottoman établit son camp à l'ouest de la ville, non loin du monastère de Cotrocéni, à peu près sur le même emplacement où avait campé, vingt-sept ans auparavant, l'armée d'Hypsilantis. Quelle est sa mission? vient-il en ami ou en ennemi? Nul ne le sait; aucune communication n'a été adressée par lui au gouvernement qui a été reconnu officiellement par son prédécesseur; plusieurs députations, une entre autres qui avait à sa tête le métropolitain et les principaux dignitaires de l'Église, sont allées au-devant de lui pour lui porter les vœux et les félicitations du peuple; il a refusé constamment de les recevoir. Golesco, qu'il avait fait prier de se rendre secrètement à Calugareni, sur la route de Giurgevo à Bucarest, l'y a attendu vainement pendant deux jours. Rien n'a encore transpiré; mais la présence de Duhamel dans le camp ottoman, son entourage, celui de Fuad efendi, qui n'est environné que des créatures de la Russie, en disent assez. Aussi l'agitation est-elle à son comble à Bucarest. Le peuple se rassemble sur le Champ de Liberté, et les cris Aux armes! commencent à se faire entendre. En dehors des murs plus de quarante

mille paysans des districts de Vlasca, Ilfovù, Jalomiça, Dimbovitza et Prahova, groupés par villages et accompagnés de leurs prêtres, remplissent l'étroit espace qui s'étend entre le camp et la ville; ils sont là depuis deux jours et deux nuits, dormant sur la terre et sous un ciel d'automne, et attendant les Turcs, au-devant desquels ils sont venus comme au-devant de libérateurs. Depuis deux jours et deux nuits ils chantent des hymnes et entonnent en chœur le verset de l'Église grecque : « *Dieu de la force, sois avec nous !* » Mais maintenant les chants ont cessé, et la foule, grossissant à chaque heure, s'agite dans un morne silence. La lieutenance, qui redoute un conflit avec les Turcs, donne l'ordre aux deux escadrons de cavalerie et à la batterie d'artillerie qui se trouvent à Bucarest de rallier le corps de Maghiero qui occupe l'ancien camp de Trajan, dans la Petite Valachie.

Enfin, le 23 au matin, Fuad efendi adresse une lettre au métropolitain pour le prévenir « que la capitale, à dater de ce jour, était placée sous la sauvegarde des troupes impériales, lesquelles y feraient incessamment leur entrée; que, jusque-là, la police et la milice étaient rendues responsables du maintien de l'ordre et de la sécurité publique. » Le métropolitain transmit ce message à la lieutenance, en l'invitant à le publier sur l'heure, conformément aux injonctions du plénipotentiaire ottoman. Mais la lieutenance, se fondant sur ce que cette communication ne lui était point parvenue par la voie régulière, refusa de l'admettre et chargea le secrétaire d'État de faire connaître au métropolitain les motifs de son refus (1).

Néanmoins . on touchait au dénoûment.

Le surlendemain (25), sur l'invitation de Fuad efendi transmise par le métropolitain, une députation des principaux boyards et notables de Bucarest se rendit dans le camp, où elle fut reçue dans la tente du commissaire impérial. Le motif de cette convocation était la lecture d'un prétendu firman où étaient énoncées les volontés « irrévocables » de la cour suzeraine.

Ce document, qui portait simplement la signature du délégué de la Porte et non le sceau du sultan, pouvait se résumer ainsi quant au fond :

La nomination d'un caïmacam *unique* qui gouvernerait provisoirement avec l'assistance et sous la tutelle des fondés de pouvoir des deux cours;

Le choix du logothète Constantin Cantacuzène comme caïmacam, motivé sur son respect pour les institutions réglementaires;

L'occupation temporaire de la Valachie par les troupes d'Omer pacha, nommé en même temps gouverneur militaire de Bucarest et comme tel investi du commandement supérieur de la milice valaque et de la police.

La main, aussi bien que les intentions de la Russie, se laissait voir d'un bout à l'autre de cette proclamation, conçue, comme à dessein, dans les termes les plus irritants (1). Les députés l'écoutèrent avec une sorte de stupeur ; à la fin cependant un long cri d'indignation s'éleva. De vives réclamations surgirent de tous les côtés. Nicolas Balcesco et Crezzulesco conjurèrent l'envoyé du divan de surseoir à l'exécution de ses ordres, et d'en référer de nouveau à la Sublime Porte, après avoir jugé par lui-même du véritable état des choses. Fuad parut quelques instants indécis; mais Omer pacha, se levant de son fauteuil, s'écria avec une certaine impatience : « Qu'attendons-nous? Nous sommes ici pour

(1) « Attendu que la lieutenance princière, élue par le peuple, ayant été reconnue officiellement le 4 août par S. E. Suléiman pacha, au nom de S. H. le Sultan, demeure de droit et de fait le gouvernement légal de la principauté, tant qu'elle n'aura pas été dissoute officiellement par les mêmes autorités qui l'ont constituée;

« Que dès lors elle ne peut reconnaître une autorité étrangère à la sienne comme la représentation légale du pays, ou comme intermédiaire entre elle et la cour suzeraine;

« Que par suite elle ne saurait voir aucun caractère officiel dans la communication qui lui a été faite de la part de Votre Éminence;

« En conséquence, etc. » (*Extrait de la réponse du secrétaire d'État à S. Em. le métropolitain.*)

(1) Voyez le texte de cette proclamation dans le *Mémoire justificatif de la révolution roumaine*, p. 321.

agir, non pour écouter ces messieurs. » Alors Fuad rompit à son tour le silence, et s'adressant aux députés : « Que ceux qui sont les fidèles vassaux de S. M. le sultan me suivent, » s'écria-t-il ; et il sortit aussitôt de la tente accompagné d'Omer pacha, du caïmacam et d'un petit nombre de députés qui se détachèrent du groupe de leurs collègues. Une vive agitation succéda à cette scène, rapide comme un coup de théâtre. Mais presque au même instant un coup de pistolet retentit au dehors, et un détachement de soldats cerna la tente, dont la porte extérieure fut fermée. Il était environ onze heures du matin. Les députés demeurèrent ainsi toute la journée sans nourriture, sans eau, par une chaleur dévorante, sans nouvelles du dehors et dans une anxiété qu'accrut bientôt le bruit du canon retentissant du côté de Bucarest. Le soir, vers huit heures, ils furent placés entre trois rangs de soldats et conduits au monastère de Cotroceni.

Les événements avaient marché dans l'intervalle. Aussitôt après l'arrestation des députés, les Turcs entrèrent à Bucarest sans résistance. Une fois maîtres de la ville, ils se formèrent en divers détachements qui reçurent l'ordre d'occuper les casernes et les principaux établissements, notamment le consulat de Russie, où M. Duhamel établit bientôt son quartier général. Nous avons vu que la lieutenance, voulant à tout prix prévenir un conflit dont elle redoutait les suites, avait éloigné la petite garnison de Bucarest; il ne restait pour la garde d'une capitale de cent-vingt mille habitants que trois compagnies du 2[e] régiment consignées dans leur caserne. Vers trois heures un détachement turc, sous les ordres de Kerim pacha, se présente devant cette caserne, et somme le colonel-commandant de l'évacuer. Les soldats valaques étaient rangées en bataille, au fond de la cour, les armes non chargées. Le colonel ordonne à sa troupe de rendre aux Turcs les honneurs militaires, mais il refuse de leur livrer la caserne sans l'ordre de la lieutenance. Durant ces pourparlers une compagnie de pompiers, commandée par le capitaine Zanesco, s'avance au pas de course pour rallier les soldats de la milice; deux ou trois coups de fusil sont tirés du côté des Turcs, plusieurs soldats roumains sont atteints, et cette attaque imprévue donne lieu à un engagement meurtrier dont les autorités ottomanes voulurent plus tard, à tort, rejeter la responsabilité sur les Roumains.

L'odeur du sang porta au cerveau des Turcs, et le soir, malgré la sévérité des ordres donnés par Omer pacha, Bucarest, du moins dans les quartiers isolés ou voisins des postes occupés par les troupes ottomanes, présentait l'aspect d'une ville prise d'assaut. Omer pacha, autant pour mettre un terme aux excès de ses soldats que pour prévenir toute résistance de la part des habitants, déclara l'état de siége.

Depuis deux jours la lieutenance s'était déclarée en permanence au palais administratif. A mesure que les heures s'écoulaient, le vide se faisait autour d'elle. Bientôt elle n'eut plus ni un seul soldat pour la garder ni un seul scribe pour transcrire ses ordres. Puis vint la nouvelle de l'arrestation des députés et de l'entrée des Turcs dans la ville. Héliade, éperdu, jeta son écharpe et alla chercher un refuge au consulat britannique. Ses collègues résolurent de rester à leur poste jusqu'au dernier moment. Après avoir signé une dernière protestation contre les illégalités et les excès de ce jour, ils passèrent toute la nuit du 25 au 26 dans le palais administratif, sans un seul garde et les portes pour ainsi dire ouvertes (1).

Le lendemain une compagnie d'infanterie et un peloton de cavalerie ayant été envoyés pour occuper le palais, ils se retirèrent, en passant tranquillement au milieu des sentinelles. Trois jours après le général Tell partit pour Cronstadt. N. Golesco, après avoir eu plusieurs entrevues avec Omer pacha, se mit en route pour Constantinople.

A Giurgevo il se rencontra avec les prisonniers de Cotroceni (2) que Fuad

(1) L'auteur demeura constamment avec les débris de la lieutenance pendant toute la durée de cette *veille douloureuse*: il peut donc garantir personnellement l'exactitude de ces détails.

(2) Une partie des détenus fut relâchée le 26 au matin; on n'en retint prisonniers que

efendi, sur les instances du consul général d'Angleterre, avait promis de rendre à la liberté, après les avoir fait conduire sous escorte jusqu'à la frontière autrichienne. Mais, au lieu de se diriger vers le nord, l'escorte, suivant les ordres qu'elle avait reçus, prit la route de Giurgevo, où les prisonniers arrivèrent le 30 septembre. Ensuite ils furent embarqués sur le Danube et conduits, après une traversée de près de trente jours, remplie des incidents les plus douloureux et les plus pathétiques (1), jusqu'à la ville frontière d'Orsova. Là ils échappèrent enfin aux mains des Turcs, et poursuivirent leur route, les uns pour la France, par la Croatie, la Styrie, le Tyrol et la Suisse; les autres pour la Transylvanie, où ils se réunirent à leurs compagnons d'infortune et d'exil.

§ 3.

Caïmacamie.

(25 septembre 1848 — 1er mai 1849).

Le rétablissement de ce qu'on appelait « l'ordre légal » fut signalé à Bucarest et dans toute la Valachie par les mêmes excès qui accompagnent presque toujours et perdent souvent les restaurations : destitutions aveugles et sans motifs, arrestations illégales, emprisonnements arbitraires, procès iniques, violences et injures gratuites, vengeances privées sous le manteau de la chose publique, crimes et bassesses de toute nature. Le nouveau ministère ne fut composé que d'hommes sans valeur ou sans principes : Alexandre Grégoire Ghica, aux finances; Constantin Soutzo, à la justice; Constantin Bello, à l'instruction publique et aux cultes; Jean Philippesco, à l'intérieur; Jean Voïnesco, ancien chef de l'état-major et cousin de l'ex-secrétaire d'État, à la police. Campineano, qui seul conservait un reste de popularité, quoique sa conduite dans les derniers événements fît peser de graves soupçons sur son caractère, fut exilé du ministère de la justice dans celui du contrôle. Il est vrai que les ministres, quels qu'ils fussent, et le caïmacam lui-même n'étaient là désormais que pour la forme et pour servir de prête-noms à la Russie.

C'était elle qui gouvernait par l'entremise du général Duhamel. L'autorité de ce dernier fut étayée bientôt de la présence d'une armée de soixante mille hommes, sous le commandement du général Lüders. Le 28 septembre, l'avant-garde de cette armée avait franchi le Sereth et s'était établie à Fokchani. Une proclamation du général en chef, datée du même jour, annonça aux Moldo-Valaques l'entrée dans leur pays des armées *libératrices* et le prochain rétablissement de l'ordre légal.

Quelques administrateurs, entre autres ceux de Fokchani et de Buzeu, essayèrent non pas de résister, mais de protester; ils furent arrêtés et jetés en prison. Ailleurs les paysans, prenant à la lettre les paroles de la proclamation (1), se portèrent d'eux-mêmes sur le chemin des Russes, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants et précédés de leurs prêtres avec la croix et l'Évan-

vingt-sept de ceux qui avaient été les plus compromis dans le mouvement. Nous nommerons les principaux : l'archimandrite Josaphat Snagoveano, les trois frères Stéphan, Alexandre et Radu Golesco, les deux Balcesco, C. Rosetti, J. Bratiano, C. Bolliac, Aristias, Grégoire Gradisteano, l'ex-aga de la police Mossoiu, Bolintineano, Basiliadis, etc. L'ex-secrétaire d'État Voïnesco fut ajouté plus tard à cette liste.

(1) La femme d'un des prisonniers, Mme Rosetti, après avoir vainement sollicité d'être réunie à son mari et à ses compagnons d'infortune, le suivit à pied, durant ces trente jours, par un froid de plus en plus rigoureux, portant dans ses bras sa petite fille âgée de trois mois. Ce touchant épisode a fourni à M. Michelet le sujet d'un de ses plus éloquents récits. Voyez *Légendes du Nord : Madame Rosetti*. Voyez également le *Voyage sur les pontons*, par un des proscrits, mort dernièrement en exil (31 décembre 1855), M. Voïnesco.

(1) « La croix sera placée sur notre frontière, et le Russe ne posera point le pied « sur notre sol sans y fouler d'abord la croix « devant laquelle il s'incline. S'il ne suffit « pas de ce signe révéré, nous enverrons au- « devant de l'impie non des armées, mais « nos vieillards, nos mères, nos enfants, nos « prêtres portant le saint Évangile dans leurs « mains, etc. » (*Extrait de la proclamation à la nation roumaine, du 9 (21) juin.*)

gile, croyant que les envahisseurs s'arrêteraient devant ces signes communs et révérés de leur religion; les Cosaques les renversèrent et les foulèrent aux pieds. Ailleurs des villages refusèrent d'amener le drapeau national, ou chassèrent leurs nouveaux administrateurs qui durent être maintenus avec l'appui des baïonnettes étrangères : mais on ne tarda pas à avoir raison de ces vaines tentatives de résistance.

Dans le Petite-Valachie cependant la constitution était encore debout. Du camp de Trajan, où il se trouvait avec quinze cents fantassins, six cents cavaliers, six pièces d'artillerie et près de trois mille irréguliers, Maghiero refusait de reconnaître le nouveau caïmacam et gardait son attitude menaçante. Les paysans des districts environnants n'attendaient qu'un signal de lui pour marcher, armés ou non armés, contre les Russes. En effet, le bruit s'étant répandu que ceux-ci s'approchaient du district d'Argis, le généralissime fit ses préparatifs comme pour aller à leur rencontre, et annonça une revue générale pour le 9 octobre. Lorsqu'il parut, il se vit entouré de plus de trente mille hommes, qui lui demandaient à grands cris de les mener à l'ennemi. Maghiero avait été invité par la lieutenance, peu de temps avant la dispersion de ses membres, à licencier son armée plutôt que de précipiter le pays dans une lutte disproportionnée. Il hésitait cependant, lorsqu'une lettre du consul général britannique, apportée par son secrétaire, M. Grant, triompha à la fin de ses irrésolutions. Le 10 octobre, après une conférence de plusieurs heures avec ses officiers, il licencia son armée, décida, non sans peine, les Olteans (1) à rentrer dans leurs villages, et gagna les frontières de la Transylvanie en protestant une dernière fois devant les consuls des puissances étrangères à Bucarest et devant Fuad efendi lui-même contre la violation des droits du pays (2).

Le même jour, le gros de l'armée russe étant arrivé sous les murs de Bucarest, le général Duhamel notifia officiellement au représentant de la cour suzeraine qu'il occupait militairement les Principautés par l'ordre de l'empereur, son maître. Fuad, interdit d'un dénoûment qu'il avait eu mission de prévenir, essaya de protester; mais ce fut en vain. L'occupation des Principautés était un fait accompli.

En même temps le consul général, M. de Kotzebue, signifia au caïmacam que les frais de l'occupation (dont le terme n'était point indiqué) seraient à la charge des Principautés; mais que « S. M. l'empereur, toujours préoccupée du bien-être de ces pays, *avait bien voulu ordonner* que la Valachie fît un emprunt à la Russie de trois cent mille roubles argent (1,200,000 fr.), applicable aux frais d'approvisionnement et d'entretien de l'armée d'occupation (1). »

La Porte, par un contraste qui lui fait honneur, pourvut elle-même à la subsistance de ses troupes, et toutes les denrées qui lui furent fournies par les Principautés, elle les paya comptant avec son propre argent. La Turquie n'avait voulu qu'être juste; elle se montra habile par le fait, et sa conduite, comparée à celle des Russes, accrut encore l'antipathie que les masses ressentaient pour ces derniers.

L'occupation simultanée produisit un autre résultat qui mérite d'être signalé. L'armée turque, placée en regard de l'armée russe, parut de beaucoup supérieure non-seulement par l'élan guerrier et l'habileté dans les manœuvres, mais par la discipline, la tenue, l'organisation. Les armées du czar commencèrent à perdre de leur prestige; les Turcs, au contraire, grandirent dans l'opinion.

(1) Habitants de l'Olto.

(2) Voyez le texte de cette double protestation dans les *Mémoires sur l'histoire de la régénération roumaine*, p. 253 et suiv.

(1) *Lettre du consul général de Russie, M. de Kotzebue, à S. E. le caïmacam, en date du 22 octobre.* — L'occupation s'étant prolongée bien au delà du terme qu'on avait paru supposer d'abord, les trois cent mille roubles furent loin de suffire : aussi la Russie, un an après l'évacuation, réclamait-elle, de la Valachie seulement neuf millions de francs pour le surplus des frais d'occupation. Seulement le czar consentait, par faveur, à ce que cette somme fût payée par annuités et par sixièmes. Voyez Chainoi, p. 118.

L'hiver se passa sans autre incident que la lutte de l'Autriche et de la Hongrie au delà des frontières. Tandis que l'intrépide Janko relevait dans les Carpathes transylvaines le drapeau de la Roumanie, et tenait en échec avec ses paysans armés de faux les armées triomphantes des Magyars, les villes et les campagnes de la Valachie contrastaient par leur aspect. Ici le paysan souffrait plus encore de son humiliation que de sa misère; là le boyard passait le temps en fêtes et en plaisirs, et donnait des bals en l'honneur des *libérateurs*.

Huit mois s'écoulèrent ainsi. Les commissions d'enquête ayant terminé leur travail, on dressa une liste de proscriptions. Une centaine de citoyens furent exilés et déportés sans jugement, contrairement au Règlement organique. (1) Ensuite les deux puissances signèrent à Balta-Liman, le 1er mai 1849, un acte, ayant force de traité, qui, sous le prétexte du rétablissement de l'ordre, enlevait aux Roumains leurs dernières garanties d'autonomie. Ainsi l'indépendance administrative stipulée par l'article 5 du traité d'Andrinople se réduisait au simple privilége d'une administration *distincte*. (*Préambule de la convention de Balta-Liman.*) Les droits électoraux étaient annulés, et les nouveaux hospodars devaient être nommés directement par les deux cours. (*Article* 1er.) Les assemblées générales étaient suspendues « pour s'être livrées à des actes d'insubordination ouverte, » et remplacées par des conseils ou divans *ad hoc*. (*Article* 2.) Des comités spéciaux, composés exclusivement de boyards choisis par les deux cours, étaient institués à Bucarest et à Jassi pour modifier le Règlement dans certaines parties. (*Article* 3.) L'évacuation, d'abord partielle, puis complète, des provinces, ainsi que l'éloignement des commissaires des deux cours, était subordonnée à l'achèvement des travaux de ces comités, ainsi qu'au rétablissement de la tranquillité sur les frontières. (*Articles* 4 *et* 5.)

Après la ratification de cette convention, dont la durée fut limitée à sept années, MM. Barbo Stirbey, frère du précédent hospodar, et Grégoire Ghica furent nommés hospodars pour le même espace de temps, l'un de Valachie (1), l'autre de Moldavie (16 juin).

Le 28 du même mois, les membres de l'ex-lieutenance de Valachie, présents à Paris, protestèrent auprès des gouvernements de France et d'Angleterre contre cette double nomination, ainsi que contre la teneur même de l'acte de Balta-Liman. Mais cette déclaration posthume demeura sans effet, et les Principautés subiraient encore aujourd'hui la dure loi des faits accomplis si la Russie, par son défi imprudent, n'eût déchiré de ses propres mains non-seulement l'acte de Balta-Liman, mais tous les traités antérieurs sur lesquels elle fondait son protectorat.

Telle fut l'issue, en quelque sorte nécessaire, de cette révolution. Elle échoua plus encore par la faute des événements que par celle des hommes appelés à la diriger. Ces hommes étaient ou des jeunes gens enthousiastes, pleins de cœur et d'inexpérience, qui manquèrent le but en le dépassant, ou des esprits faibles et vacillants, qui se laissèrent entraîner au gré des événements. Le cœur faillit à quelques-uns, à d'autres le talent et le sang-froid, la fermeté à tous. De plus, il était réservé, ce semble, à la Valachie de donner l'exemple d'un fait rare dans les grandes commotions politiques, celui d'un groupe d'hommes conspirant dans un but commun et qui parviennent à changer la face d'un pays sans qu'il surgisse, soit du milieu d'eux, soit en dehors d'eux, quelque grande individualité qui range toutes les volontés sous la sienne. Une dictature l'eût, sinon sauvé, du moins grandi dans l'o-

(1) La liste primitive en contenait un bien plus grand nombre; mais on effaça les noms de ceux qui donnèrent de l'argent. On cite des personnes qui payèrent cette faveur cinq et six mille ducats (soixante à soixante-dix mille francs.)—*Note de G. Chainoi.*

(1) « Lorsqu'il fut question de nommer les deux princes, les deux cours s'arrangèrent à l'amiable : le général Grabbe accepta le candidat de Reschid pacha pour la Moldavie, à la condition que la Porte consentirait à la nomination de Stirbey en Valachie » (G. Chainoi, p. 114):

pinion. Mais personne n'avait en soi l'étoffe d'un dictateur.

Cette insuffisance fut rendue plus déplorable encore par les dissensions qui éclatèrent dès l'origine entre les chefs du parti et qui survécurent même à sa défaite. L'émigration roumaine, comme l'émigration italienne et polonaise, offrit ce triste spectacle d'anciens compagnons, martyrs de la même cause, qui se jettent mutuellement le blâme et l'injure à la face. L'homme qui avait le plus à se faire pardonner, Héliade, fut celui qui se laissa le plus emporter à ces indignes récriminations (1).

Cependant cette révolution, qui passa presque inaperçue au dehors, laissa des traces profondes dans le pays. C'est qu'elle était juste dans son principe, et qu'elle fut honnête dans ses actes. Les hommes de 1848 commirent bien des fautes; mais ils les rachetèrent par leur désintéressement. Il résulte du rapport même de la commission qui fut chargée, en 1849, de reviser les comptes de l'année précédente, que le gouvernement provisoire et la lieutenance princière, dans un espace de trois mois, depuis le jour de la proclamation de la constitution jusqu'à la formation de la caïmacamie, ne grevèrent le budget que d'une somme de cent cinquante mille francs (2). Le rétablissement de l'ordre légal coûta à la Valachie seulement plus de quatre millions de francs en outre des dix millions payés pour les frais de l'occupation russe.

D'un autre côté, la révolution fut et est demeurée populaire, parce qu'elle était plus sociale encore que politique, et qu'étant l'œuvre de quelques-uns elle devint la pensée et l'espérance de tous. Le mouvement moldave du mois d'avril avait été dirigé uniquement contre l'hospodar et dans l'intérêt des boyards; aussi ne produisit-il qu'une agitation à la surface. Qu'est-ce que cela faisait au paysan écrasé d'impôts, au Tsigane esclave, au Juif opprimé et maudit, au pauvre prêtre dévoré par le haut clergé, que les boyards gouvernassent à la place du prince Stourdza? Que leur faisaient même les réformes demandées par les jeunes libéraux de Jassi, comme la liberté de la presse, la responsabilité des ministres? Ces mots pour eux n'avaient point de sens. La révolution valaque, au contraire, eut le grand art d'intéresser à sa cause toutes les classes de la société: prêtres, paysans, bourgeois, Juifs, Bohémiens, tous les déshérités de l'ancien régime recouvraient leur part légitime d'influence et de bien-être (1). Elle ne craignit pas surtout de poser nettement et sur-le-champ la grave question de la propriété. On a dit que cette question avait perdu la révolution; elle la sauva, au contraire.

Aujourd'hui encore elle est la vraie, l'unique question sociale, de même que la question politique est tout entière dans l'union des deux Principautés. Aussi les vrais patriotes roumains, ceux qui recherchent plus l'intérêt de leur pays que le triomphe de leurs opinions, bornent-ils là pour le moment tous leurs souhaits. « Qu'on nous réunisse, disent-ils, à nos frères les Moldaves, en nous donnant un chef étranger, quel qu'il soit, pourvu qu'il soit ferme et probe, à quelque nation qu'il appartienne, pourvu qu'il ne soit ni Russe ni Allemand. Et après cela qu'on fasse le paysan propriétaire. Nous n'en

(1) Héliade et Tell sont retirés depuis plusieurs années en Turquie, où ils recevaient un traitement fort honorable de la Porte, même avant la guerre avec la Russie. Ces témoignages rendus aux chefs du mouvement de 1848 sont plus qu'une amnistie; ils sont une réparation. D'où vient donc qu'encore aujourd'hui, lorsque tous les traités avec la Russie ont été déchirés, les émigrés roumains résidant en France, où ils ne reçoivent pas de subvention du gouvernement, n'ont pu obtenir de la Porte l'autorisation de rentrer dans leur patrie?

(2) Les membres de la lieutenance princière ne voulurent point accepter de liste civile. Nicolas Golesco continua à vivre, comme auparavant, avec ses propres revenus. Héliade et Tell, qui n'avaient point de fortune personnelle, recevaient un traitement mensuel de deux mille cinq cents piastres (huit cent trente francs) comme ministres, l'un de l'instruction publique, l'autre de la guerre.

(1) C'est par là surtout que la grande proclamation du camp d'Islaz, dont nous regrettons de n'avoir pu donner qu'un résumé, fut un modèle de raison et de bon sens en même temps qu'un chef-d'œuvre de poésie et d'éloquence.

demandons pas davantage. En lui donnant la terre vous lui aurez donné la patrie. Là est son droit, là est son avenir. Nous répondons de lui devant l'Europe. »

CHAPITRE XV ET DERNIER.

ANTIQUITÉS, MONUMENTS, MŒURS, COUTUMES, etc.

Antiquités et monuments. — Époque dace : question des origines. — Époque romaine : le pont de Trajan, la tour de Séverin, Caracalla, villes et voies romaines. — Époque des *domni* : Campû-Lungû, église de Curtê-d'Argis, monastère de Niamtzo. — Mœurs et coutumes. — Habillement, nourriture et habitations des paysans. — Ameublement et ustensiles de ménage. — Instruments aratoires. — Caractère. — Fêtes et cérémonies religieuses : Noël, Pâques, l'Assomption, Fêtes de Saint-Basile et de Saint-Georges; premier jour de mai. — Célébration des fiançailles et du mariage. — Funérailles; culte des Mânes. — Superstitions, préjugés. — Jeux et danses populaires : la *hora;* la danse des *calusari;* la danse *de la ceinture;* instruments de musique. — Airs et chants nationaux : ballades, doïnas, complaintes; leur caractère; expression du génie antique et du sentiment national.

Antiquités et monuments. — La Moldo-Valachie, quoique foulée et ravagée incessamment par les Barbares, est riche encore aujourd'hui en restes de l'antiquité et du moyen-âge. Ces monuments, inconnus la plupart à l'Europe savante, se rapportent à trois époques distinctes : l'époque dace, l'époque romaine, l'époque des premiers *domni* ou voïvodes.

Epoque dace. — Peu d'auteurs se sont occupés jusqu'ici de rechercher et de fixer les origines de la Dacie(1); néanmoins il paraît avéré aujourd'hui que la belliqueuse nation avec laquelle les Romains se trouvèrent en contact dès le premier siècle était formée du mélange de trois nations, ou plutôt de trois peuplades, distinctes bien qu'elles se rattachassent à un tronc commun : les *Davi* ou *Danavi* (1), qui étaient les plus anciens habitants du sol; les *Pélasges*, venus par les Palus-Méotides et par l'Euxin, et qui s'unirent aux premiers il y a environ trente-neuf siècles; enfin, les *Celtes*, qui, au temps des grandes migrations gauloises, envahirent le pays par trois points. Les Galates vinrent par le bas Danube, sous la conduite de leurs *brenns*, qui ont laissé leur nom à diverses localités et à plusieurs cimes de montagnes; les Bastarnes débouchèrent par les Palus-Méotides, et occupèrent la branche supérieure des Carpathes, qui prit d'eux le nom d'Alpes Bastarniques. Une troisième tribu, partie de la grande Germanie, s'établit vers les sources de la Tisa (Theiss). C'est ainsi que se peupla cette contrée, dont les habitants sont confondus par les historiens de l'antiquité sous les noms de Scythes, de Gètes ou de Daces. Strabon seul les divise en deux groupes distincts, les Gètes dans le bas, et les Daces dans le haut Danube, bien que ces deux groupes ne formassent au fond qu'une même nation établie entre ce fleuve, le Dniester et la Theiss, ayant la même religion, vivant sous les mêmes lois, parlant la même langue. Le costume même était semblable, comme le prouvent les bas-reliefs des monuments romains (la colonne Trajane, la colonne Antonine, le portique de Septime-Sévère), et la série de médailles recueillies par M. César Bolliac. Les premiers néanmoins paraissent avoir possédé un état de civilisation plus avancé que les Daces proprement dits. Voisins de la Thrace et par la Thrace de la Macédoine et des autres contrées helléniques, ils subirent, à un degré très-faible sans doute, l'influence de la civilisation et de l'art grecs. Leur alphabet,

(1) Ce point, ainsi que beaucoup d'autres relatifs à la numismatique, à la topographie, etc., des Principautés, a été traité d'une manière complète par M. César Bolliac, Roumain de naissance, qui emploie ses années d'exil à rassembler les matériaux d'une grande histoire de la Roumanie. Le peu de données que j'ai consignées ici sur les origines et les antiquités de la Dacie a été extrait, en grande partie, de notes manuscrites qu'il a bien voulu me communiquer.

(1) Ce sont les mêmes qui donnèrent leur nom au Danube, et sous le nom de *Danai* se répandirent par la Mœsie et la Macédoine dans une grande partie de la Grèce.

c'est l'alphabet grec; leurs monnaies, à en juger du moins par les échantillons recueillis dans cette partie de la Dacie, sont des imitations de la drachme et du statère grecs ou macédoniens, et dénotent une certaine pratique des arts du dessin et de la gravure. Au contraire, les Daces du haut Danube, qui s'étendaient entre l'Aluta et la Theiss, faisaient usage des lettres latines, et leurs monnaies, qui se rapprochent du type gallo-romain, sont beaucoup plus grossières. Quelques-unes portent sur le revers la tête de *l'Urus*, ou bœuf sacré des Daces, et sur la face l'effigie de Jules César, le conquérant des Gaules.

Le culte des druides, mêlé aux principes de Pythagore, apportés dans la Dacie par son disciple Zamolxis, formait la base de la religion et des lois, du moins à l'époque où la lumière de l'histoire commence à pénétrer dans ces contrées lointaines. Les Daces croyaient à l'immortalité de l'âme, et voyaient dans la mort un simple changement d'état. Leurs principales divinités étaient Mithra (le Soleil), dont le culte fut apporté de la Perse par les Pélasges; les Dioscures, introduits par les Argonautes et dont la tradition a conservé le souvenir sous les noms de *Zorila* et *Murgila*; Hercule, qui fut reçu en Dacie par Diane Chasseresse (1), enfin le bœuf Urus, la divinité la plus ancienne du pays. La Dacie avait de plus son Génie protecteur, *Genium Daciarum*, comme l'atteste l'inscription suivante trouvée à *Alba Carolina* (Carlsburg) en Transylvanie (2) :

Cœlesti Augustæ
Et OEsculapio Augusto
Et Genio
Carthaginis et
Genio Daciarum
Volus. Terentius
Prudens Uttedianus
Leg. aug. 6.
Leg. XIII. Gem. leg.
Aug. propræt.
Provinciæ Rhetiæ.

« Le nom de ce génie, dit M. Cogalniceano, s'est conservé jusqu'à nos jours : c'est une vieille femme qu'on appelle *Baba Dokia*, ou la vieille Dokia. Elle a une statue colossale, moitié faite par la nature, moitié par la main des hommes. Elle est entourée de vingt brebis, et de ses parties naturelles sort une source. Cette statue se trouve sur le sommet le plus élevé du mont Ceclìu en Moldavie, et les paysans racontent une foule de traditions sur cette divinité dace. »

Quant à la langue, elle était formée du dorique et du celte, mêlés plus tard au latin et à l'idiome d'Ulphilas; et c'est ce mélange qui produisit à la longue le roumain actuel.

Les Daces formaient, plusieurs siècles avant Jésus-Christ, une nation puissante, que ni les efforts de Darius ni ceux de Mithridate ne purent entamer. Lorsqu'ils vinrent en lutte avec les Romains, cette puissance avait atteint son apogée. Plus de cinquante villes daces mentionnées par les géographes anciens, et dont on a conservé les noms et quelques vestiges; le costume et les armes des guerriers représentés sur la colonne Trajane et qui se distinguent aisément des combattants demi-nus et grossièrement équipés des autres nations barbares; les dépouilles ravies par les Romains au moment de la conquête; les vases d'or et la magnifique coupe formée de la corne du bœuf Urus, dont Trajan s'empara pour en faire une offrande à Jupiter Cassien, lors de son expédition contre les Parthes, attestent que la Dacie, lorsqu'elle cessa d'exister, n'était déjà plus qu'à demi barbare.

Cependant les monuments qui datent de cette époque, ceux du moins que le hasard a fait découvrir (car les Principautés n'ont jamais été explorées dans un but et un intérêt scientifiques), sont aujourd'hui peu nombreux, et leur origine est très-difficile à constater. Les plus apparents sont des vestiges d'anciens fossés, suivant l'usage adopté par les peuples barbares d'entourer leurs camps

(1) Pindare, *Olymp.*, III.

(2) L'ancienne *Colonia Apulensis* des Romains, rebâtie par le chef magyar Gyula, dont elle porta le nom jusqu'au siècle dernier (*Alba Julia*, en magyar *Gyula Fejervar*), ensuite munie d'une citadelle par le prince Eugène, sous le règne de l'empereur Charles VI, d'où son nom moderne d'*Alba Carolina*, *Karoly Fejervar* en magyar, *Karlsburg* en allemand.

de retranchements. Tel est un rempart de terre, d'une étendue considérable, connu dans le pays sous le nom de *Valea Trajanolui* (le Rempart de Trajan), bien qu'il ne porte aucune trace de construction romaine. De plus, le tracé même du *vallum* semble contredire cette hypothèse. Ayant son point de départ au-dessous de la ville de Czernetz, près de la frontière du Banat, et séparant de l'ouest à l'est le pays plat de celui des montagnes, il s'approchait du Danube du côté de Galatz, et de là atteignait les rivages du Pont-Euxin dans les environs de Tigina (Bender) en Bessarabie. Or, on ne comprend guère quelle raison stratégique eût porté les Romains, maîtres des provinces situées au nord et au sud de la Dacie, à élever ce rempart, dont leurs historiens ne font d'ailleurs aucune mention et qu'il paraît plus vraisemblable d'attribuer aux Daces.

On trouve également dans les environs de Kosia, l'ancien *Castra Trajani*, quelques vestiges de monuments cyclopéens ou pélasgiques, qui se rapportent évidemment à l'époque dace. Des traces de constructions semblables se voient près des fameuses Portes de Fer dans le Banat et paraissent provenir d'un rempart élevé par les Daces pour protéger leur capitale Sarmizægéthusa (1).

A Baïa de Arama, dans la Petite-Valachie, on trouve de nombreuses traces de mines dont l'aspect diffère essentiellement de celui des établissements du même genre exploités par les Romains, ce qui porte à croire que cette contrée était le centre de l'industrie minière au temps des Daces.

En 1846, M. Bolliac découvrit dans la Petite-Valachie, au milieu d'un champ situé à une faible distance du Danube, un relief représentant un sacrifice au dieu Mithra, composé de six personnages dont le costume est tout à fait semblable à celui des Daces figurés sur la colonne Trajane et les autres monuments romains, et un peu plus loin une tête dace dont la physionomie et la coiffure présentent la même analogie. Ces deux objets se trouvent actuellement au musée de Saint-Sava, à Bucarest.

La numismatique dace est plus riche que l'archéologie monumentale. M. Bolliac possède à lui seul une collection de cent trente-quatre médailles ou monnaies, dont vingt-sept portant des noms propres de chefs, recueillies par lui tant dans la haute que dans la basse Dacie, celles-ci avec les caractères grecs, les autres avec les caractères latins. Ces dernières, quoique d'un travail grossier, offrent une analogie frappante avec nos anciennes monnaies gauloises (1).

Époque romaine. — Si les Principautés n'ont conservé que de faibles traces de l'epoque dace, en revanche les vestiges et les monuments romains y abondent. Sans parler des nombreuses chaussées qui sillonnaient le sol dans presque tous les sens, les débris du pont de Trajan, la tour de Séverin, Caracalla, Romano et tant d'autres villes dont le nom seul indique l'origine attestent encore aujourd'hui la puissance et le génie du peuple de qui les Moldo-Va-

(1) L'*Ulpia Trajana* de Trajan; ce n'est plus aujourd'hui qu'un simple village, appelé *Varhely* (lieu du fort). Dans le voisinage est la petite ville de Hacseg. Voyez de Gérando, *la Transylvanie*, p. 371 et suiv.

(1) La numismatique de la Roumanie est partagée par M. Bolliac en quatre parties ou périodes :

1° La numismatique dace, depuis les origines jusqu'à la conquête romaine;

2° La numismatique romaine, depuis Domitien jusqu'à Aurélien, comprenant les médailles relatives à la Dacie, mais frappées à Rome ou en Italie;

3° La numismatique daco-romaine, renfermée dans la précédente, mais restreinte dans une plus courte période (de Philippe à Aurélien), comprenant les médailles relatives à la Dacie, frappées en Dacie. Toutes ces pièces présentent à la face la figure de la Dacie, avec les mots *Provincia Dacia*, sous des formes et avec des attitudes diverses, mais toujours coiffée du bonnet de Mithra et ayant à chacun de ses côtés l'aigle et le lion, emblèmes et divinités tutélaires des Ve et de la XIIIe légion, fondatrices des colonies romaines de la Dacie. Elles portent à l'exergue un numéro qui va de 1 à 17;

4° La numismatique roumaine proprement dite, commençant avec les premiers *domni*, bien que les plus anciennes pièces ne remontent pas au delà du règne de Mircea le Vieux.

laques se font gloire de descendre.

J'ai déjà dit quelques mots (1) du pont de Trajan, l'une des constructions les plus gigantesques qui soient sorties des mains des Romains. Ce pont, construit par l'architecte Apollodore l'an 104 ou 106 de Jésus-Christ, se composait de vingt arches de cent cinquante pieds de hauteur, présentant d'une pile à l'autre une ouverture de soixante pieds. Sa largeur était également de soixante pieds et sa longueur de neuf cents. Les opinions sont partagées au sujet de son véritable emplacement. Les uns le placent à Celeiu, un peu au-dessus du confluent de l'Olto, là où se voient encore quelques restes de fortifications romaines, et croient que les deux énormes piles encore debout, l'une sur la rive serbe, l'autre sur la rive valaque, à six ou sept kilomètres au-dessus de *Cerneti* (Czernetz), et visibles au temps des basses eaux, sont les têtes d'un autre pont bâti par Constantin en 332. Les autres, par une hypothèse diamétralement opposée et que semble justifier la description que l'historien grec Dion Cassius nous a laissée du pont de Trajan, le placent précisément à l'endroit où les premiers trouvent celui de Constantin. On voit sur la rive valaque une suite d'arches basses qui continuent le long du rivage. En 1844, on découvrit dans les environs une quantité d'armes, de cuirasses et d'ustensiles de campagne très-curieux pour l'histoire de cette époque.

A un quart de lieue au-dessus du pont de Trajan se trouvent les ruines de la tour de Séverin (*Turnu Severinului*), bâtie, vers 240, par Severinus, gouverneur de la Mœsie sous l'empereur Philippe (2). Il ne reste plus de cette tour fameuse, que les Barbares ont détruite, qu'un grand pan de muraille sur une éminence artificielle fermée par un fossé dont les deux extrémités aboutissent au Danube (3).

Non loin des ruines de la tour de Séverin, l'on aperçoit les vestiges de la citadelle de Théodora, bâtie par Justinien et qui joua un grand rôle au moyen âge dans les guerres entre les Romains et les Barbares. A la fin, elle tomba au pouvoir des Hongrois, qui la détruisirent. C'est alors que le bano et l'évêque de Séverin transportèrent leur résidence, le premier à Arcina, plus tard Craiova, le second à Romnic, pendant que les habitants se réfugiaient à quelques milles plus bas et fondaient sur l'emplacement de l'ancienne Tierna une nouvelle ville, qui est aujourd'hui Cerneti (1).

On remarque encore le long du Danube des vestiges de plusieurs villes romaines : *Ratiaria*, ancienne capitale de la Dacie Ripéenne; *Regiana*, à l'embouchure du Jiù; *Sicibida*, près de Celeiu, à l'embouchure de l'Olto, formant la tête de l'ancien pont de Constantin et qui a fourni un grand nombre de monnaies antiques à l'effigie des Césars depuis Trajan jusqu'à Héraclius, ainsi que de plusieurs rois goths et vandales (2).

Caracalla (*Castra nova*), chef-lieu du district de Romanati, dans la Petite-Valachie, doit son origine à l'empereur Antonius Caracalla, qui y établit son quartier général et lui donna son nom. Des fouilles pratiquées dans les environs presque au raz du sol ont amené la découverte de tombeaux, de statues et d'autres objets extrêmement curieux.

Toute la rive gauche du Danube jusqu'à Galatz est parsemée de débris de monuments, ouvrages des anciens maîtres du monde et sur lesquels est restée debout la nationalité roumaine. A une

(1) Voyez plus haut, p. 20.

(2) Cette opinion est celle de M. Bolliac, qui mérite toute confiance pour l'exactitude de ses recherches. La plupart des auteurs, avant lui, attribuaient la fondation de cette tour à l'empereur Sévère après sa malheureuse expédition en Thrace.

(3) La tour de Séverin et le bourg qui en a pris son nom, chef-lieu du district de Mehinditi, ne doivent pas être confondus avec un autre Turnu, situé vis-à-vis de Nicopolis. Ce dernier est l'ancienne *Turris littorata*, ainsi nommée parce qu'à partir du pont de Trajan la rive gauche du fleuve est aussi plate et unie que la rive opposée est escarpée et abrupte. De là vint aussi que les deux Dacies, celle d'Aurélien et celle de Trajan, furent distinguées par les noms de *riparia* et de *littorata*.

(1) *Mss. de M. César Bolliac.*

(2) *Ibid.*

demi-lieue de Galatz, près du confluent du Séreth, on rencontre les ruines d'une cité que l'on suppose avoir été l'ancien *Caput bovis*. Cautimir nous apprend qu'on y découvrit de son temps quantité de médailles romaines, ainsi qu'un marbre portant cette inscription : *Imp. Cæsari. Div. filio Nervæ Trajano. Augusto. Germ. Dacico. Pont. Max. Fel. B. dict. XVI. Imp. VI. Cons. VII. P. P. Calpurnio, Pub. Marco. C. Aurelio Rufo :* d'où il tire la conclusion qu'elle avait été fondée par Trajan. Des fouilles opérées récemment, ont permis de reconnaître l'emplacement et l'étendue de la forteresse, de forme ronde et garnie d'une quadruple muraille, ainsi que les limites de la ville, qui s'étendait en trois directions, sud, est et ouest. En outre ces fouilles ont amené plusieurs découvertes intéressantes : une crypte avec des tombeaux, et une multitude d'urnes, de lampes, de statuettes et d'autres ornements funéraires, un Cupidon en bronze de trente-deux pouces, une Cérès de marbre blanc, des colonnettes d'ordre toscan, plusieurs chapiteaux corinthiens et des bas-reliefs, représentant les guerres des Romains avec les Barbares et qui paraissent appartenir à la céramique plutôt qu'à la sculpture. Du moins une grande quantité de briques qu'on a recueillies en cet endroit et portant l'empreinte du chiffre *coh. VVIIVII*, tracé avec le doigt, ainsi que les noms mêmes donnés au village qui s'élève actuellement sur l'emplacement de la ville romaine, Gertina, Tergina, Triglina, semblent indiquer qu'une tuilerie considérable y existait anciennement.

Mais ce n'est pas seulement sur les bords du Danube que les vestiges romains abondent ; le voyageur les trouve, pour ainsi dire, à chaque pas dans toute l'étendue des Principautés. Kinéni, le monastère de Topolnitza, l'église de la Sainte-Trinité à Czernetz conservent des pierres avec des inscriptions latines du temps des empereurs ; et dans quelque endroit que l'on fouille le sol, il est rare que l'on ne mette à découvert un nombre plus ou moins considérable de statues, de médailles, de pierres gravées, de cornalines et d'autres objets précieux pour l'archéologie de ces provinces.

Mais ce qui frappe le plus le voyageur, ce sont les restes de chaussées, dont le tracé est visible dans beaucoup d'endroits, mais principalement dans la Petite-Valachie. Suivant le rapport des historiens, les Romains, après s'être emparés de ce pays, y construisirent plusieurs voies, dont l'une partait du pont de Trajan et aboutissait à la ville d'Ulpia Trajana (la Sarmizægethusa des Daces), capitale des colonies romaines dont l'établissement datait de la première guerre dacique. Une autre voie partant du bourg de Celeiu, près de l'emplacement supposé du pont de Constantin, se dirigeait vers le nord, parallèlement à l'Aluta, et s'avançait au delà des Carpathes. Un tronçon de cette dernière, de Céléiu au bourg de Biska, sur un parcours de quarante kilomètres, existe encore en entier ; puis la voie se perd, pour se montrer de nouveau dans un parfait état de conservation, une première fois près du village de Colibasi, puis un peu avant Romnik.

Époque des domni. — Les premiers *domni*, ou voïvodes, ont bâti un grand nombre de châteaux, d'églises, de monastères, de forteresses ; mais la plupart de ces monuments ne sont plus aujourd'hui que des ruines ; les autres ont à peine laissé des traces de leur existence. Deux tourelles crénelées marquent seules l'emplacement de l'ancien château de Rodolphe le Noir à Campû-Luugû ; mais l'église bâtie par ce prince est demeurée presque intacte. Une des raretés de cette église est un portrait en pied de Rodolphe, vêtu d'un long habit brodé en or et en argent avec un pardessus orné d'une fourrure noire, et la tête couverte d'un diadème. Le visage, fortement accentué, est d'un brun mat ; les cheveux et les moustaches sont noires, ce qui valut sans doute au prince son surnom (1).

Plus tard Rodolphe transporta sa résidence à Curté d'Argis, où il bâtit un nouveau château et une église qui passe à bon droit pour un des plus beaux édifices de la Renaissance dans le monde entier. L'architecte fut un Roumain du nom de Manoli, dont la légende a perpétué le souvenir dans un de ses plus

(1) Voyez Cogalniceano, p. 47.

émouvants récits (1). Néanmoins elle ne fut achevée que deux siècles et demi après, par Neagu Bassaraba, qui en fit la dédicace solennelle, le 17 août 1518, en présence du patriarche œcuménique de Janina, de cinq archevêques, y compris le métropolitain de Valachie, et d'un nombreux clergé (2).

Le vaisseau de la basilique, mélange harmonieux des trois styles grec, arabe et byzantin, est recouvert d'un dôme surmonté de quatre tourelles, deux à cols tors et deux à facettes octogones, que l'on découvre à plusieurs lieues de distance. Le portique, orné d'une statue en pierre de Rodolphe le Noir, placée autrefois sur son tombeau (3), et où l'on parvient par un large escalier de douze marches en pierres massives, est remarquable par sa légèreté, ainsi que par la finesse et la grâce de ses sculptures et de ses reliefs (4). L'intérieur resplendit d'ornements et de dorures. Les murs, couverts de fresques dont les sujets sont empruntés à l'Apocalypse, offrent plusieurs groupes admirables de dessin et de couleur. La nef est garnie de chaque côté de stalles pour les femmes, et se referme sur le chœur, où l'on pénètre par une seule arcade. Le *catapetazma*, ou voile du sanctuaire (5), richement sculpté et couvert de dorures, est percé de trois portes : l'une, au centre, pour l'officiant ; les deux autres, latérales, pour ses acolytes. Le pourtour extérieur de l'église, réservé, suivant l'usage, aux sépultures, est flanqué par les murs à demi ruinés d'un monastère dont on attribue la fondation à la femme de Rodolphe, princesse catholique romaine, et qui est habité aujourd'hui par une petite communauté de moines dominicains. Ces vieux murs, entourés d'épais massifs d'arbres fruitiers, offrent un aspect des plus pittoresques (1).

La plupart des monastères qui peuplent le sol de la Roumanie remontent au temps des premiers voïvodes. Bâtis dans les sites les plus pittoresques des montagnes, entourés de précipices et de ravins, munis d'épaisses murailles crénelées et percées de meurtrières comme les forteresses du moyen âge, ils offrent un égal intérêt au peintre, à l'archéologue et au voyageur, qui sans eux serait condamné, la plupart du temps, à passer la nuit à la belle étoile, et réduit à la *mamaliga* du paysan pour toute nourriture. Tels sont les monastères de *Tismana* près de la frontière hongro-transylvaine, un des plus vieux monuments de l'art du moyen âge en Valachie (2), remarquable par la grotte et le tombeau de saint Nicodème; *Cernica*, avec ses trois églises et ses fresques dues à un peintre qui n'a jamais eu de maître; *Passere*, avec son charmant ruisseau et ses frais ombrages, où des millions d'oiseaux mêlent leurs concerts aux hymnes sacrées de ses cent soixante religieuses; *Suasú*, où Cantacuzène fut enfermé par ordre de Nicolas Maurocordato; *Agapia*, en Moldavie, qui sert de retraite aux filles nobles sans dot; *Veratice*, aux toitures orientales, à qui sa riante position au pied des Carpathes, au milieu d'une immense prairie toute parsemée de fleurs, a si bien mérité son nom (3); *Putna*, en

(1) Voyez Alexandri, *Ballades et chants populaires de la Roumanie ;* Paris, Dentu, 1855.

(2) Le tombeau de Neagu Bassaraba se voit encore dans l'intérieur de l'église à côté de celui de sa femme et de son fils. Un peu plus loin il est représenté avec une haute stature, le visage martial, une épaisse chevelure blonde flottant sur ses épaules, vêtu d'un costume hongrois brodé d'or et la tête ceinte du diadème.

(3) La statue, d'un travail grossier, a 1 archine de hauteur; le prince est représenté dans un accoutrement bizarre, mi-partie de cuir et de fer.

(4) Voyez Bellanger, t. II, p. 432.

(5) On appelle ainsi la cloison qui sépare le sanctuaire de la partie de l'église où se tiennent les fidèles. La consécration de l'hostie devant se faire, d'après le rite grec, hors de la vue des assistants, l'officiant ne se montre qu'au moment de l'élévation, et fait processionnellement le tour de l'église suivi de ses acolytes. Les portes du sanctuaire se referment aussitôt que le calice a été replacé sur l'autel.

(1) Voyez Bellanger, *loc. cit.*; Vaillant, t. III, p. 332.

(2) Achevé en 1366 par le prince Badu. Sa situation est des plus remarquables : voyez la description qu'en a donnée Vaillant, t. III, p. 365.

(3) Printanier.

Bukovine, qui conserve le tombeau d'Étienne le Grand; *Caldarusani*, une ville tout entière moins les femmes, véritable phalanstère de moines, sur le sommet d'un plateau qu'entourent de sombres forêts et dominant un lac d'une assez grande étendue.

Mais de tous ces monastères le plus célèbre sans contredit est le monastère de *Niamtzo*, en Moldavie, auquel une forêt de chênes séculaires, qui rappelle Fontainebleau, sert d'avenue. Cette forêt, les deux églises du monastère avec leurs nombreux clochers, les sapins qui font sentinelle à sa porte, les hautes montagnes couvertes de neige qui encadrent l'horizon, tout cela est d'un effet grandiose. Le plus vaste, le plus peuplé, le plus riche de tous les couvents de la Moldavie, il en est comme le chef-lieu, et on y vient en pèleriuage de toutes les parties de la principauté. A quinze cents pas environ de son enceinte s'élèvent les ruines de l'ancienne forteresse, toute remplie de souvenirs chers aux Moldaves (1), et d'où le voyageur s'éloigne en soupirant le poétique regret des montagnes :

C'était le temps où les femmes moldaves
Servaient d'exemple aux hommes les plus braves (2)

Après avoir autrefois servi de refuge à la langue et à la littérature nationales, le monastère de Niamtzo possède encore aujourd'hui une imprimerie et une bibliothèque, un hôpital, une école élémentaire, plusieurs établissements industriels, notamment une fabrique d'étoffes de serge provenant de fondations pieuses. Il est question, en outre, d'y établir un grand séminaire aiusi que des cours pratiques d'agronomie, de médecine usuelle et d'art vétérinaire, à l'usage du clergé des campagnes.

MŒURS ET COUTUMES DU PEUPLE. — Les Roumains des Principautés, ainsi que leurs frères de la Transylvanie et de la Bukovine, ont conservé fidèlement les usages de même que le type physique de leurs ancêtres. Leurs cheveux noirs et longs, plantés jusqu'au milieu du front, leurs sourcils épais et bien arqués, eucadrant des yeux à l'expression tour à tour vive et mélancolique, leurs membres robustes rappellent les figures de prisonniers sculptés sur la colonne Trajane, ou ces captifs barbares dont les statues ornent les salles du Louvre (1).

Habillement. — Cette ressemblance est complétée par le costume. Voyez un paysan des Carpathes; vous vous croyez encore au temps des empereurs romains. Une chemise de toile grossière, serrée à la taille par uue large ceinture de cuir ou par une large bande d'étoffe de laine, qui sert en même temps de poche; un pantalon de toile, très-ample sur la cuisse et resserré depuis le genou jusqu'à la cheville; pour chaussures des sandales (*opinci*) de peau de chèvre ou de cheval écrue, coupées suivant la forme du pied et attachées par des courroies croisées sur le bas de la jambe (2); sur la tête uu bonnet en peau d'agneau (*caciola*), à la façon du *cucullus* phrygien et garni de poils longs et frisés, tandis que les cheveux, longs et tressés derrière la tête, flottent sur les épaules. Quelquefois le paysan de la plaine remplace cette coiffure par un bonnet de laine, court et plat, assez

(1) Voyez plus haut, p. 43.

(2) Il existe une fort belle ode sur les ruines de la forteresse de Niamtzo, par M. Chrisoverski, ancien aide de camp du prince Stourdza, mort en 1836. Un peintre de Munich a puisé dans l'épisode d'Étienne le Grand et de sa mere, tel qu'il a été rapporté plus haut, le sujet d'un tableau, *le Refus des portes de Niamtzo*, qui se voit aujourd'hui au musée de Jassi.

(1) Le type national ne s'est conservé dans toute sa pureté que parmi les Roumains des campagnes, chez ceux-là surtout qui avoisinent les Carpathes et qui ont eu moins l'occasion de se mêler avec les autres races postérieures à la conquête romaine. Les habitants des villes se rapprochent davantage par leur physionomie du type grec. Du reste le lecteur voudra bien avoir présent à l'esprit que, dans cette courte et imparfaite esquisse, je me suis attaché presque exclusivement à donner une idée des usages et du genre de vie des habitants des campagnes, qui représentent plus fidèlement que les autres le caractère national.

(2) L'hiver, les paysans aisés remplacent les sandales par de hautes et larges bottes, appelées *housè*, mot hongrois qui a donné son nom aux *houzards* (hussards).

semblable à celui qui distinguait il y a une soixantaine d'années nos *chauffeurs*, et l'habitant des montagnes par un chapeau rond à larges bords. Tel est le costume habituel du paysan roumain. Les jours de fête, en hiver, il porte une veste de peau d'agneau brodée en laine sur les coutures : le reste du temps, il jette sur ses épaules un long pardessus de fourrure de mouton d'où pend, en guise de collet, une petite toison d'agneau noir; ou bien il endosse une large douillette de molleton blanc, en forme de caban, que sa femme lui a fabriquée; car aux femmes appartient le soin de filer, de tisser, de confectionner le linge, les vêtements, la literie de la famille, et il n'y a pas encore bien longtemps que cette coutume toute romaine était suivie par les femmes même des boyards. Quelquefois il se contente d'un manteau de peau d'agneau, dont la toison tournée en dehors le garantit de la pluie. C'est alors qu'il offre le véritable type de ce paysan du Danube si vigoureusement et si éloquemment dépeint par La Fontaine.

Le costume des paysannes est propre et élégant. Elles portent une chemise de toile ornée sur la poitrine, au collet, au poignet et sur les épaules de broderies en laine rouge ou bleue; une ceinture de couleur fixe la chemise, qui est fort courte, et qui rejoint une jupe blanche, laquelle ne couvre jamais la cheville. Devantet derrière flotte un double tablier (*catrinza*) d'une étoffe assez compacte, à raies bleues, rouges ou jaunes, et garni de franges dont les plis en s'entr'ouvrant laissent voir la jupe. Pendant l'hiver ou par les temps humides, elles se couvrent d'une pelisse de mouton ou d'un surtout à larges manches. Comme les hommes, elles sont chaussées de sandales ou de bottes pendant l'hiver; mais l'été elles remplacent cette chaussure par des bottines rouges ou jaunes, à l'instar des anciens Polonais. Encore les portent-elles plus souvent sous leurs bras qu'à leurs pieds, surtout s'il s'agit de passer un ruisseau ou de franchir un torrent. Un mouchoir d'étoffe légère, attaché ou plutôt jeté sur leur tête de la façon la plus pittoresque, forme la coiffure. Les jeunes filles ont la tête nue et réunissent leurs cheveux en une seule natte qui tombe sur le dos et au bout de laquelle elles attachent un ruban ou une pièce d'argent. Quelquefois elles parent leur front d'un diadème garni de verroteries et de perles soufflées, et suspendent à leur cou des colliers de pièces d'argent ou de cuivre.

NOURRITURE ET HABITATIONS DU PAYSAN ROUMAIN. — La nourriture du paysan roumain est des plus simples, pour ne pas dire des plus misérables. Une bouillie épaisse, faite de farine de maïs, appelée *mamaliga*, et qui lui tient lieu de pain, en compose le fond. La préparation de la mamaliga exige peu de frais. Il suffit de faire bouillir de l'eau dans un chaudron et d'y verser, en y joignant un peu de sel, la quantité nécessaire de farine, qu'on remue et qu'on laisse épaissir au point de former une pâte. Quand elle est cuite, on la renverse du chaudron sur la table, et chacun en coupe un morceau avec un fil, comme on fait d'une motte de beurre. Dans les bons jours on y ajoute un peu de lait, de beurre ou de crème, et cet assaisonnement en fait un mets assez agréable. Mais il faut y être habitué depuis l'enfance comme le paysan roumain pour pétrir la mamaliga entre ses doigts et la manger, en guise de pain, avec des radis ou des oignons crus. L'eau compose sa boisson ordinaire; toutefois il fait une grande consommation des liqueurs fortes, et principalement d'une eau-de-vie de prunes, appelée *rakiou* (1), dont l'usage est répandu dans toute la Turquie d'Europe. Le bas peuple des villes remplace communément l'eau par une sorte de bière de millet, appelée *braga*, que les Albanais ont introduite et vendent dans le pays.

Il y a quelques années, les paysans moldo-valaques n'avaient pour demeures que des tanières obscures et enfumées, nommées *bordei* (2), creusées en terre, à une profondeur de deux mètres, sur une superficie de trois à quatre mètres en longueur et de deux à trois en largeur. Une fois le trou pratiqué dans les dimensions voulues, on

(1) *Raki*, en turc.
(2) Mot de la langue des Tsiganes ou Bohémiens, suivant M. Vaillant.



fixait en terre aux deux extrémités deux poteaux reliés entre eux par une forte perche, de chaque côté de laquelle l'on plaçait une claie ou des aisseaux en talus, à un pied environ de l'ouverture. Ce toit tout à fait primitif était recouvert de glaise ou de terre battue, sauf une étroite ouverture destinée à livrer passage à la fumée. Cette terre ne tardant pas à se revêtir d'herbe, les hameaux formés par un amas de constructions de cette sorte faisaient l'effet d'une immense taupinière, et sans la fumée qui de loin en loin révélait la présence de l'homme le voyageur eût marché longtemps à la recherche du village qu'il foulait déjà sous ses pieds. Dans le voisinage des montagnes, où le bois est à profusion, ces trous en terre étaient remplacés par des espèces de cases formées de minces branches d'arbre tressées, crépies intérieurement et extérieurement d'une terre argileuse et recouvertes de chaume ou de roseaux. Ces cases étaient naturellement fort basses, et ne recevaient la lumière que par de petites fenêtres, scellées dans le mur et garnies de morceaux de vessie. Aujourd'hui cases et *bordei* ont disparu presque entièrement, et le peu qu'on en rencontre ne servent plus guère que de celliers aux cabaretiers, d'étables pour les buffles et les autres bestiaux, ou d'ateliers de forges aux Tsiganes. Depuis 1842, les paysans se sont construit de véritables cabanes de planches ou de claies enduites de terre et blanchies à la chaux, et composées ordinairement de trois pièces formant un parallélogramme. Celle du milieu, qui est la moins grande, fait par devant l'antichambre et dans le fond la cuisine. Les deux autres servent de chambres à coucher pour toute la famille, si elle est nombreuse; sinon, l'une des deux est transformée en magasin ou en cabaret. Chaque cabane possède un jardin de quatre cents mètres carrés de superficie, si bien que, se ressemblant toutes par les dimensions et la couleur, séparées par des intervalles égaux et alignées comme les réverbères de nos rues, elles communiquent aux villages, sinon cet aspect riant et animé que donnent les plantations de haies vives autour des maisonnettes, du moins une apparence moins triste et moins misérable que les tanières sépulcrales dont les Tsiganes colonisés font encore leur habitation.

Ameublement et ustensiles de ménage. — Mais pour ce qui est du comfort et du bien-être intérieur, ils n'existent pas plus ici que là. A l'exception de son lit en forme de divan (*patù*), scellé dans le plancher et recouvert d'un long matelas sur lequel il étend en guise de housse un long tapis à larges raies bleues, rouges, jaunes et noires; à l'exception des oreillers et des couvertures qu'il y déploie chaque soir et reploie chaque matin, suivant la mode turque (1), le paysan roumain ne possède point de meubles, ni commode, ni armoire, ni buffet, ni chaises : deux ou trois coffres, rangés le long de la muraille et recouverts de courtes-pointes, lui tiennent à peu près lieu de tout cela. On trouve cependant dans quelques cabanes des bancs et des escabeaux. Les ustensiles de cuisine consistent en une marmite, une poêle, plusieurs pots de terre, une demi-douzaine d'assiettes et de cuillers de bois : les fourchettes sont rares; l'usage des bouteilles de verre est presque inconnu. Pour savonner, les femmes emploient de longs vases de bois d'une seule pièce, creusés en formes de barques et appelés *albii*. Ces vases, de même que le dessous du lit, servent aussi à déposer les œufs et les légumes d'hiver. Quelques-uns sont assez grands pour qu'un garçon de dix ans puisse y dormir à l'aise, et l'on s'en sert comme de barcelonnettes pour y coucher et y dorloter les enfants au maillot.

Instruments aratoires. — La charrue, à son état le plus primitif, le hoyau, la pelle et la fourche de bois, voilà à quoi se réduisent les instruments aratoires et les ustensiles de travail du cultivateur moldo-valaque. Quant à la herse, le plus souvent une énorme touffe d'épines y supplée. Le fléau pour le battage des grains est inconnu; les pieds des chevaux en tiennent lieu. J'ai souvent été témoin dans les Principautés, de même qu'en Bulgarie et dans le reste de la Tur-

(1) Voyez Ubicini, *la Turquie actuelle*; Paris, 1855, p. 266.

quie d'Europe, de ce mode de battage. On nivelle le sol en plein champ; on trace une aire circulaire au moyen d'une corde fixée à des pieux de distance en distance (la récolte amoncelée garnissant l'enceinte extérieure); on plante au milieu un autre gros pieu, auquel est attachée une longue corde terminée par une paire de licous; puis, les gerbes ayant été étendues sur l'aire, deux forts chevaux, que l'on a soin de relayer d'heure en heure, les piétinent jusqu'à ce que le grain ait été séparé de l'épi. Point de granges pour serrer les récoltes. Le foin est entassé en meules; le blé, le maïs et les autres graines sont conservés tantôt dans des fosses creusées en terre, tantôt dans de grands paniers, ou mieux de grandes cages de coudrier revêtues de chaume, échafaudées à quelques pieds du sol sur un gros piquet fiché en terre. Ces greniers en plein air, dont le nombre est parfois considérable, et placés tous dans un même enclos, présentent un coup d'œil tout à fait singulier.

Les transports s'effectuent au moyen de chariots, et, pendant l'hiver, de traîneaux. On ne saurait rien imaginer de plus grossier que ces véhicules, dans la construction desquels il n'entre pas la plus petite parcelle de fer : aussi sont-ils d'un bon marché, à vrai dire, fabuleux. Le plus solide traîneau ne se paye pas plus de cinq francs, et le prix d'un chariot à quatre roues, de la plus grande dimension, n'excède pas trente francs. En général le traînage et le labour se font avec des bœufs ou des buffles. Les grands chars à roues ferrées et attelés de huit à douze chevaux qu'on rencontre sur les routes sont étrangers au pays; ce sont les voitures de roulage qui servent au commerce entre Leipzig et les Principautés.

CARACTÈRE. — Disons maintenant quelques mots du caractère et des habitudes du peuple roumain. « Il n'existe peut-être pas, dit Wilkinson, un peuple plus opprimé par le despotisme et plus écrasé d'impôts et de taxes que les paysans de la Valachie et de la Moldavie; aucun ne supporterait avec la même patience et la même résignation la moitié des fardeaux qui l'accablent. Accoutumés néanmoins à cet état de servitude, qui paraîtrait intolérable à d'autres, ils sont incapables de concevoir l'espoir d'une meilleure condition. La dépression morale à laquelle ils sont habituellement soumis s'est convertie en une sorte de stupeur et d'apathie naturelle qui les rend également indifférents et insensibles aux jouissances de la vie comme aux angoisses de la souffrance et de la douleur (1). »

Cette apathie qui forme le fond du caractère du paysan moldo-valaque est un fait attesté par tous les historiens et les voyageurs. Chez lui la résignation a tué l'énergie. En se voyant si constamment opprimé, il a fini par croire qu'une destinée de malheur pesait sur lui, et il n'a plus tenté aucun effort pour s'y soustraire. Victime de l'étranger qui envahit son territoire, victime du boyard qui s'approprie les fruits de son labeur, il les hait l'un et l'autre; mais cette haine ne va pas jusqu'à couvrir le pays de guérillas lorsque le sol est envahi, ou, lorsque l'oppression a atteint les extrêmes limites, à brûler les châteaux et les seigneurs. Mais s'il a perdu l'élan guerrier qui caractérisait autrefois sa race, s'il a remplacé la passion des armes par l'amour de la terre, il n'a répudié aucune des qualités qui forment les bons soldats et les solides armées, la sobriété, la discipline, le courage. Il est doué surtout à un haut degré de l'opiniâtreté de la résistance. *Da pe moarte*, « donne jusqu'à la mort, » est un proverbe usité parmi les Valaques. Quelque chose de la valeur romaine est resté en eux, et, en Transylvanie, se comparant aux Saxons, dont l'ardeur pacifique ne s'exerce guère que dans le commerce, ils disent : *La un Rôman dece Sassi*, « à dix Saxons un Valaque (2). » En même temps ils conservent un attachement passionné pour le sol qui les a vus naître, et ils ont foi dans l'indestructibilité de leur race, cette vaillante et forte race qui couvre le sol des Carpathes au Danube. « *Rôman no péré*, « le Roumain ne saurait périr :» cette phrase, Valaques et Transylvains, Moldaves et Bukovinois la répètent à l'envi, en se saluant mutuellement du nom de frère (*frate*); car le fondateur

(1) Wilkinson, *Tableau hist.*, etc., p. 140.
(2) De Gérando, t. I, p. 334.

de leur nationalité, Trajan, est leur père à tous.

« Le race de la terre moldave d'où « rayonne-t-elle? — D'Italie, que tout « homme le croie. — Flaccus d'abord, « puis Trajan ont amené ici — les ancê« tres des heureux habitants de ces « pays. — Ils ont fixé les limites ; — par « les signes qui existent on peut les « voir. — Trajan, de la souche de ce « peuple a rempli — la terre roumaine, « l'Ardialie et la Moldavie. — Les preu« ves en sont debout; on les voit par « lui faites. — La tour Séverine se « maintient depuis longtemps » (1).

Ainsi s'exprimait, il y a près de deux siècles, Dosithée, métropolitain de Moldavie, dans une pièce de vers imprimée à la fin de son *Psautier*. De là vient que Trajan est considéré comme le véritable ancêtre, le Romulus de la Roumanie. Son souvenir est empreint partout, dans la tradition, dans la langue, sur les monts, dans la plaine (2), dans le ciel même. Ainsi la Voie Lactée, c'est le chemin de Trajan; l'orage est sa voix; l'avalanche est son tonnerre; la plaine est son camp; la montagne est sa tour, le pic escarpé est sa vedette. Il est le Roumain, c'est-à-dire l'homme fort et vaillant par excellence.

Ainsi ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que les Roumains des Principautés, que l'on s'obstine encore à faire passer pour Slaves (3), revendiquent leur origine romaine. Cette origine d'ailleurs n'est pas attestée seulement par l'histoire et par les monuments; la langue, les traditions, les coutumes, les mœurs, la religion elle-même en rendent témoignage.

Fêtes et cérémonies religieuses. « Les Roumains, dit M. Vaillant, suivent le rite grec orthodoxe et les dogmes du concile de Nicée, qui leur assurent, disent-ils, la catholicité des temps, tandis que, suivant eux, l'Église romaine ne peut espérer que la catholicité des lieux. Ils rejettent du *Credo* la formule *et du fils*, de leurs églises les statues et de la vie future le purgatoire. Ils ont les sept sacrements, communient, selon les préceptes de saint Basile et de saint Jean-Chrysostome, sous les deux espèces, observent quatre grands carêmes, font abstinence le mercredi et le vendredi de chaque semaine, et changent en adoration la vénération due aux saintes images, dont les mains et l'habit peuvent être en relief de cuivre, d'argent ou d'or, mais dont la figure doit toujours être peinte. Le signe de la croix se fait avec le pouce, l'index et le doigt du milieu réunis, emblèmes de la Trinité. La place du Fils est marquée à l'épaule droite. Se signer, se prosterner devant les images et les baiser, allumer des cierges en leur honneur, jeûner cent dix jours par année, tel est le christianisme du peuple (1) » Ses prêtres, non moins grossiers que lui, seraient bien embarrassés pour lui en enseigner un autre. Confondus dans les rangs des paysans, dont ils ne sont extérieurement distingués que par une longue barbe, voués aux mêmes labeurs et à la même servitude, partageant leur misère et leur ignorance, la plupart d'entre eux ne savent ni lire ni écrire, et sont obligés d'apprendre par cœur les formules du rituel. Tout ce que j'ai dit ailleurs de l'état misérable et de l'insuffisance du clergé grec en Turquie (2) peut être appliqué justement au clergé moldo-valaque.

(1) Vaillant, *la Roumanie*, t. III, p. 165 :

Nemul t'éri Moldavi de unde derad'à
Din t'era Italil tot omul sè cred'à.
Flacü antéin, apol Traiau au adus pe aice
Pre stremos'i questor t'eri de nemu eu ferice;
Resàdit au t'erilor hotarele tote
Pre semne que staü in veci a se vedĕ pote.
Iel cü vit'u questul nem, t'era romanesca
Implut au Ardialul s'i Moldovenesca.
Semnele staü de se vid de densul fàcute
Turul Severinului se custa'a vremi multe.

(2) Nombre de plaines encore aujourd'hui portent les noms de *pratal Trajanolui*, *campul Trajanolui*.

(3) Ce mensonge, accrédité à dessein par les écrivains russes, est répété chaque jour dans nos livres classiques d'histoire et de géographie. « La Turquie d'Europe se divise en deux parties, la Turquie d'Europe proprement dite et les *principautés slaves* tributaires, qui sont *la Moldavie, les Valachie, la Serbie.* » (*Petit Cours de géographie moderne, par Cortembert, autorisé par le conseil royal de l'instruction publique*, p. 78.)

(1) *La Roumanie*, t. III, p. 70.

(2) Voyez Ubicini, *Lettres sur la Turquie*, t. II, p. 159.

L'Église roumaine célèbre un grand nombre de fêtes; les principales sont Noël (*Creciûne*, la crèche), Pâques (*Pashtelor*) et l'Assomption (*adormire*, endormissement). Chacune de ces fêtes est marquée par certains usages traditionnels, qui se sont transmis fidèlement dans le peuple depuis les temps les plus reculés. Ainsi la Noël donne lieu encore aujourd'hui à une mascarade renouvelée de notre moyen âge et qui a pour objet de représenter la naissance de Jésus, la crèche où il est couché, l'étoile qui l'annonce aux mages de l'Orient, le départ de ces derniers pour l'Occident et leur recherche du lieu où vient de naître à minuit, avec la lumière d'une nouvelle année, le Sauveur du monde. Un enfant porte en guise de bannière une étoile gigantesque de papier peint et découpé; il est suivi des mages vêtus à l'orientale; l'escorte est formée de soldats romains, tenant une lance dans leur main droite. Chaque individu est muni d'une lanterne, et le cortége se promène ainsi par la ville, et va de porte en porte et de maison en maison, récitant des *kolinde*, sortes de complaintes religieuses qui rappellent nos anciens noëls (1).

Les plus grandes solennités sont celles de Pâques. Aux approches de la fête, on badigeonne l'intérieur et l'extérieur des maisons; on lave les planchers; on substitue des persiennes aux doubles fenêtres nécessitées par le froid rigoureux de l'hiver; les ménagères étament leurs casseroles; les boyards redorent leurs équipages; citadins et villageois s'habillent de neuf; et lorsque le grand jour arrive toutes les cloches sont en branle, tous les cœurs sont épanouis; parents et amis, dans leurs plus beaux atours, se visitent et se félicitent mutuellement, et les passants dans la rue se saluent de la phrase sacramentelle : « Il est ressuscité le Christ; le Christ est ressuscité (*a inviat Kristû, Kristû a inviat*). » Pendant les huit jours que se célèbre la fête, la ville offre le tableau le plus animé : ce ne sont que brillants équipages, éclatantes livrées, splendides toilettes, serviteurs portant dans leurs bras de jeunes agneaux parés de rubans bleus ou roses, comme les bandelettes des anciennes victimes, ou sur leur tête d'énormes corbeilles remplies de brioches, de pots de confiture (*dulceas*), qui jouent un si grand rôle dans l'hospitalité orientale, de dragées et d'autres friandises que l'on s'envoie en présent. De larges et copieux festins réunissent tous les membres de la famille : les plus pauvres prennent part à ces réjouissances; car il a été distribué à l'avance à tous les indigents des vêtements, de l'argent et des vivres. Disons aussi que c'est généralement à cette époque que se déclarent les fièvres intermittentes et d'autres maladies, causées par le passage subit du régime plus qu'ascétique du carême à l'intempérance et aux excès des Jours Gras.

Outre ces trois grandes fêtes canoniques, il y en a d'autres que l'usage a en quelque sorte popularisées en Roumanie : ce sont la Saint-Basile, qui se célèbre le 1[er] janvier, la Saint-Georges (23 avril) et la Saint-Démétrius (26 octobre).

Ces deux dernières, séparées l'une de l'autre par un intervalle de six mois, sont en Roumanie ce que sont chez nous la Saint-Jean et la Saint-Martin, l'époque ordinaire du renouvellement des baux pour le fermage des terres et le loyer des maisons.

Le premier dimanche de mai, les paysans valaques célèbrent encore par tradition la fête de Flore; ils se rendent dans la prairie et la forêt voisines, se couronnent de fleurs et de feuillages et reviennent danser au hameau. De même, aux approches de l'été, ils plantent devant leurs chaumières une longue perche, surmontée de branches d'arbres et de foin, qu'ils appellent *armindenu*. C'est là, assure-t-on, une coutume romaine; les colons militaires consacraient l'ouverture de la saison des combats en élevant à leurs portes ce qu'ils nommaient *arma Dei* ou *Martis* (1).

Célébration des fiançailles et du mariage. — Les demandes en mariage, les cérémonies des fiançailles et de l'hyménée forment chez les paysans roumains de petits drames entremêlés de luttes guerrières et se terminant,

(1) Voyez plus bas, p. 216.

(1) De Gérando, t. I, p. 311.

comme chez les Romains, par un simulacre d'enlèvement.

« Lorsque la jeune fille du village a accueilli sa demande, le jeune homme envoie aussitôt des messagers, précédés du joueur de cornemuse, qui adresse aux parents l'allocution suivante :

« Les grands-pères et les ancêtres « de nos pères, allant à la chasse et « parcourant les bois, ont découvert le « pays que nous habitons et qui nous « procure la jouissance de son miel et « de son lait. Or, poussé par cet exem- « ple, l'honorable garçon N*. est aussi « allé à la chasse à travers les champs, « les bois et les monts, et il a rencon- « tré une biche qui, timide et réservée, « a fui sa présence et s'est cachée. Mais « nous autres, en suivant ses traces, « nous avons été conduits jusqu'à cette « maison. Or donc il faut que vous la « remettiez entre nos mains ou que vous « nous montriez l'endroit où s'est ca- « chée la biche que nous poursuivons « avec tant de fatigues et de peines. »

« Le joueur de cornemuse déploie alors toutes les ressources de son éloquence, et sème son discours d'autant de métaphores et d'allégories qu'il en peut trouver.

« Les parents répondent que celle qu'ils poursuivent n'est pas entrée dans leur maison. Les messagers insistent; alors les parents font venir la bisaïeule de la jeune fille. — Est-ce là celle que vous cherchez? — Non. — La grand'-mère vient à son tour. — Peut-être est-ce celle-ci? — Même réponse. Vient la mère. — Non, non, ce n'est pas celle-ci non plus. — Après la mère on fait venir une servante laide, vieille et couverte de haillons. — Eh bien, c'est donc celle-ci que vous cherchez? — Non, non; car notre biche a les cheveux blonds comme l'or et les yeux de l'épervier; ses dents sont comme une rangée de perles, et ses lèvres vermeilles comme une cerise; elle a la taille d'une lionne, son sein est ferme et rond et sa gorge a la blancheur du cygne, ses doigts sont plus délicats que la cire, son visage plus radieux que le soleil et que la lune.

« Forcés enfin par la menace d'en venir aux armes, les parents amènent leur fille parée aussi richement que possible. On célèbre les fiançailles, et la jeune fille rentre dans sa chambre, qu'elle ne doit plus quitter que le jour du mariage.

« Ce jour-là, si le promis habite un autre village que celui de sa fiancée, il envoie d'avance, pour annoncer sa venue, quelques hommes à cheval, que les parents de la jeune fille vont attendre sur la route. Dès qu'ils les voient approcher, ils se précipitent sur eux et les emmènent prisonniers dans leur maison. Aux questions qui leur sont adressées les prisonniers répondent qu'ils étaient les hérauts envoyés pour déclarer la guerre; que le gros de l'armée est resté en arrière à peu de distance, qu'il s'avance pour prendre d'assaut la forteresse. Les parents s'en vont alors, avec les prisonniers, à la rencontre du promis, qui se présente avec une suite plus ou moins nombreuse. Lorsque les deux partis réunis sont arrivés en face de la demeure de la fiancée, ils se livrent tous ensemble à l'exercice de la course qui simule un tournoi. Les cavaliers les mieux montés et qui arrivent les premiers au but reçoivent des mains de la fiancée un voile brodé d'or ou de soie.

« Ces exercices finis, tout le monde se rend à l'église. Le jeune marié et sa fiancée se tiennent debout sur un tapis où l'on a jeté des pièces de monnaie, témoignant par là le peu de cas qu'ils font des richesses pour ne chercher que le bonheur domestique. Lorsque le prêtre dépose sur leur front la couronne nuptiale, un des assistants jette à droite et à gauche des noix et des noisettes, pour montrer que les jeunes mariés renoncent à tout jamais aux amusements de l'enfance et que des objets plus sérieux occuperont désormais leur vie.

« De retour à la maison, un dîner est servi. Les mariés occupent le haut bout de la table; à droite et à gauche se placent les beaux-pères et les témoins. Alors un des frères, ou en son absence un des plus proches parents du jeune homme, se lève et lui adresse la parole en ces termes :

« Frère, vous voici arrivé à l'âge du « mariage et de la joie; notre père vous « accorde une place à sa table et vous « marie aujourd'hui en vous unissant

« à une autre famille. Gardez toujours « néanmoins la mémoire de ceux à qui « vous devez le jour et conservez tou- « jours votre amour à vos frères. Con- « tinuez à demeurer soumis de cœur « aux volontés de vos parents, afin d'ob- « tenir leur bénédiction. Honorez votre « père et songez toujours à ce que votre « mère a souffert pour vous; car ce « sont eux qui vous ont donné la vie. « Puisse leur bénédiction et celle du « Seigneur Dieu vous maintenir tou- « jours dans la joie! »

« Après le repas, quand le jeune homme est sur le point de se retirer avec son épouse, le *vatachel*, qui porte un bâton orné de fleurs et de rubans et se tient derrière la fiancée, se lève et demande, au nom de celle-ci, pardon à ses parents en ces mots :

« Quand nous nous demandons, ho- « norables parents, quel est le vérita- « ble bonheur de la vie, nous trouvons « qu'il n'en est pas de plus grand ni de « plus solide que celui que nous procu- « rent les enfants. En effet, ce bonheur « est, ainsi que le disent les philoso- « phes, *proprium naturæ*, c'est-à-dire « un bonheur réel et conforme à la « nature; car ils sont notre sang, ils « sont d'autres nous-mêmes. Ce bon- « heur, la sainte Écriture l'atteste aussi: « *Votre femme dans l'intérieur de vo- « tre maison sera comme une vigne « fertile et abondante; vos enfants, « comme de nouveaux plants d'oli- « vier, environneront votre table.* « Vous voilà donc aujourd'hui, vous, « honorable père, ainsi que votre « épouse, au comble de la joie. Con- « templez tous deux le bonheur pur, « réel et sans mélange de votre fille, « et jouissez de la joie intarissable des « parents. Car voici que, d'abord par « votre volonté et ensuite par vos bé- « nédictions, votre bien-aimée fille de- « vient, pour toute sa vie, la compagne « de notre frère N*. Parvenue à cet âge « heureux, votre enfant, en quittant « votre maison pour aller dans celle que « Dieu lui a choisie, doit, de concert « avec son compagnon, vous remercier « et implorer vos bénédictions; car la « bénédiction des parents est un rem- « part inébranlable autour de sa mai- « son. Il est temps que votre fille im- « plore votre pardon pour tout ce qu'elle « a manqué de faire afin d'accomplir « vos volontés et les désirs de ses frè- « res. Que son bon naturel et son âme « pure la poussent à vous remercier de « la sagesse avec laquelle vous l'avez « élevée dans votre maison. Qu'elle « s'étonne de ne pouvoir trouver assez « de soupirs et de larmes pour implorer « son pardon. Qu'elle s'étonne de ne « pouvoir trouver assez de douces pa- « roles de reconnaissance pour tous vos « soins pleins de tendresse et de bonté « paternelle. Aussi en appelle-t-elle de « toute son âme à l'inépuisable bonté « du Très-Haut, et le prie de faire que « vos enfants et les enfants de vos en- « fants jusqu'à la quatrième génération « vous comblent de joie. Elle vous con- « jure aussi, conjointement avec son « mari, de leur conserver votre ten- « dresse à l'avenir. »

« Cette allocution terminée, les mariés font leurs adieux et vont baiser la main des parents.

« Ceux-ci, les yeux baignés de larmes, répondent à leur tour :

« En vous accordant aujourd'hui, « jeune homme, la main de notre bien- « aimée fille, nous ne faisons que nous « soumettre aux décrets de la divine « Providence, qui a permis cette union. « Et, bien que la plus parfaite béné- « diction soit celle du Très-Haut, ce- « pendant, de même que nos pères « nous ont bénis, de même aujour- « d'hui nous vous bénissons. Fasse le « Seigneur Dieu qu'en vous unissant « il vous affermisse dans l'amour et « répande ses bénédictions sur vos têtes! « Jeune homme, n'oubliez pas d'ob- « server fidèlement le précepte de l'É- « glise : « Tu aimeras ta femme et ne « lui causeras point de chagrin, et tu « vivras avec elle dans la paix du Sei- « gneur. » Et toi, notre fille chérie, toi « que nous avons élevée dans nos bras, « que nous avons entourée de notre « amour et de notre sollicitude pater- « nelle, toi que nous avons nourrie du « lait de notre tendresse et fortifiée de « nos enseignements, voici l'heure de « la séparation; nous accomplissons « aujourd'hui un devoir bien doux, « mais bien douloureux à la fois, en te « laissant arracher de nos bras pour

« suivre celui que ton cœur a choisi. « Vivez en paix; quant à nous, nous « ne cesserons de vous bénir et de « prier le Seigneur qu'il vous accorde « de longues et heureuses années, qu'il « vous dirige dans sa sagesse et vous « affermisse dans l'union et l'amour, « afin que notre âme se réjouisse de « votre bonheur; car vous êtes le seul « soutien de notre faiblesse et la seule « consolation des douleurs de notre « vieillesse. Que le Seigneur Dieu dai-« gne envoyer aussi ses bénédictions sur « vos fils ! »

« La jeune fille se jette alors dans les bras tremblants de ses parents. Le marié se dispose enfin à emmener sa femme; mais les frères de celle-ci se mettent en travers de la porte, la bache à la main, — jadis c'était le sabre nu, — et ne le laissent sortir que lorsqu'il a consenti à racheter son épouse par un don. L'épouse monte alors sur un chariot qui porte sa dot, ayant à ses côtés sa belle-sœur ou sa belle-mère. Le marié suit à cheval en compagnie des assistants, ses amis, qui, tout le long de la route, poussent des cris de joie et déchargent des pistolets.

« Cependant le marié n'est pas encore au bout de ses tribulations. A peine est-on arrivé à la maison que les parents de la jeune épouse s'emparent d'elle et l'enferment dans une chambre. Les amis du jeune homme vont la demander à grands cris, et, n'obtenant pas de réponse, ils enfoncent la porte. L'heureux époux se précipite alors dans la chambre et arrache son épouse des bras de ses parents; sur le point de franchir le seuil, en commémoration de l'enlèvement des Sabines par les Romains, il la prend dans ses bras et l'emporte dans la chambre nuptiale (1). »

Funérailles. Culte des mânes. — Les funérailles rappellent par certains détails l'ancien culte des mânes. Dès qu'un malade est près de rendre le dernier soupir, on lui met un cierge allumé dans la main et on en allume plusieurs autres dans l'appartement, tandis que le prêtre récite à haute voix les prières des agonisants. Aussitôt qu'il est expiré, on le lave, on le rase, on lui couvre le visage, on le pare de ses plus beaux habits, puis on le dépose dans la bière, qui reste découverte, après avoir eu soin de placer une petite pièce de monnaie dans sa main (1). Les funérailles ont lieu ordinairement le jour même ou le lendemain du décès. Les riches y déploient une grande magnificence. Le char funèbre est traîné par deux ou quatre chevaux noirs, complétement recouverts d'un caparaçon noir qui ne laisse voir que leurs yeux. Des *vataset*, également couverts de manteaux noirs et coiffés d'énormes chapeaux à larges bords, marchent aux côtés du char tenant à la main des torches allumées; deux autres précèdent le char en portant la corbeille qui renferme la colybe ou l'azyme, espèce de brioche bénite, que l'on mange en l'honneur des mânes du défunt; derrière, deux épistates tiennent le couvercle de la bière, sur lequel est déposé le couteau du défunt en signe de droit de port d'armes. Si le convoi est celui d'une jeune fille vierge, on porte devant le char un mai d'où pendent des tresses de fils d'or, semblables à ceux dont les fiancées ornent leur tête au jour des épousailles; si c'est un garçon, le mai est un jeune sapin auquel on attache des rubans de diverses couleurs. Derrière les épistates marchent les prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux, et suivis de la foule des parents et des amis, tenant chacun un flambeau dans la main. Le convoi ainsi formé s'arrête à plusieurs reprises avant d'arriver à l'église; on pose le cercueil à terre; les plus proches parents l'entourent, adressent au défunt les expressions les plus tendres, l'embrassent, lui demandent par-

(1) Voinesco, *Revue de l'Orient*, t. XXVI, p. 173, 1854.

(1) Encore un souvenir de l'antiquité païenne. Quelquefois l'offrande destinée à payer le passage du défunt dans l'autre vie est collée au cierge que l'on place sur sa poitrine pour être enterré avec lui. Cette coutume subsiste également parmi les Roumains de la Transylvanie malgré les efforts que l'empereur Joseph II tenta pour l'abolir. « Il est rare, dit M. de Gérando, qu'un fils bien affectueux laisse ensevelir son père sans glisser quelque kreutzers dans la main du trépassé ».

don pour tous les petits mécontentements qu'ils peuvent lui avoir causés durant sa vie, témoignent leur douleur par des regrets et des louanges qu'ils chantent en s'interrompant par des sanglots, en s'arrachant les cheveux et en déchirant leurs vêtements. Quelquefois ce rôle est rempli par des pleureuses à gages (*præficæ*), comme dans les funérailles de l'ancienne Rome.

Au sortir de l'église l'on se rend au cimetière, appelé le *jardin des morts;* le cercueil est déposé sur le bord de la fosse, pendant que le prêtre récite les dernières prières et asperge d'eau bénite le cadavre, la terre et les assistants. Alors les vatasei recouvrent la bière de son convercle, et la descendent dans la fosse (1). La tombe est recouverte d'une croix de pierre ou de bois. Souvent au pied de cette croix est creusée une petite niche, fermée par une porte en fer, où les parents du défunt font brûler une lampe et où ils déposent de temps à autre de petits pains azymes.

Ce culte pieux et constant des mânes est la source d'abondantes aumônes. Le jour anniversaire du décès, la famille distribue aux pauvres de l'argent ou des vêtements, accompagnés de provisions de gâteaux composés de froment cuit à l'eau, de noix broyées, de miel, et recouverts de sucre en poudre, que l'on a exposés pendant quelque temps dans l'église. Il se mêle à l'hospitalité, chère à la nation. C'est une coutume générale dans toute la Roumanie, comme dans les pays musulmans, de déposer sur le bord des routes et devant les portes des maisons des vases remplis d'eau pour le passant et le voyageur. Les plus riches, rapporte M. de Gérando, mettent du pain. Ils donnent à cet usage le nom de *pomane* (pour les mânes) : car ils espèrent que ceux qu'ils ont perdus ne souffriront dans l'autre monde ni de la faim ni de la soif s'ils soulagent eux-mêmes les vivants.

(1) Il n'y a guère que les gens du peuple, les pauvres, les marchands ou les petits boyards qui soient enterrés dans les cimetières. Les grands boyards et les riches particuliers ont leur place marquée d'avance dans quelque pieux asile, église ou monastère, bâti par eux ou par leurs ancêtres.

« Une autre cérémonie qui présente quelque chose de singulier et de touchant à la fois, c'est l'exhumation qui a lieu après l'expiration de la troisième année, ordinairement à la mort de quelque proche parent ou d'un époux, dans la tombe duquel on dépose les restes de la personne qui lui avait été unie, et cela après les avoir lavés dans du vin. Cela a lieu quelquefois aussi après la septième année, pour voir si le corps est entièrement corrompu; car, s'il en est autrement et qu'il soit encore un certain état, c'est une marque d'excommunication, et que l'âme du défunt n'est point en repos; ce qui exige que ses parents ou ses amis fassent de nouvelles dévotions pour obtenir sa délivrance (1). »

Superstitions, préjugés. — Les Roumains conservent un grand nombre de superstitions, dont la plupart ont un fond antique. Ils croient aux fées, aux loups-garous, aux vampires, aux sorcières, aux charmes du mauvais œil, à ceux des sorcières. Les vampires sont des revenants qui la nuit sucent le sang des hommes en poussant des cris de strygie, d'où leur nom de *strigoï*. Il y a aussi les *staffii*, autres esprits malfaisants qui se tiennent dans les lieux isolés, au milieu des ruines, et qui font une guerre implacable aux vivants. Nul voisinage n'est aussi dangereux, aussi importun que le leur. Malheur au pauvre diable qui oublie de leur porter chaque jour à manger et à boire, et le samedi, pour surcroît, un bassin d'eau pure pour leurs ablutions! Veut-on cependant se soustraire à ces exigences incommodes, le pope se charge de ce soin. Il consacre devant vous une fiole d'huile, dans laquelle il infuse un papier plié d'une façon mystérieuse, et vous attache ce papier sur sur le crâne avec sept cheveux pris à la lisière du front. En moins de trois semaines, grâce à la vertu du spécifique, staffii ou strigoï ont cessé leur poursuite. (2) Les fées (*babe*) sont de vieilles femmes auxquelles on attribue une influence maligne plutôt que malfaisante :

(1) *Lettres sur la Valachie*, par F... R..., p. 73.

(2) Bellanger, t. I, p. 247.

on doit seulement prendre garde de ne rien dire ou rien faire qui leur déplaise : car elles sont très-susceptibles et partant très vindicatives. C'est surtout à la tombée de la nuit, à l'instant où elles vont perdre leur puissance d'un jour, qu'elles redoublent de méchanceté contre les pauvres humains. Aussi nombre de gens évitent-ils de sortir après le coucher du soleil, pour n'avoir rien à démêler avec la fée du mardi soir (le mardi et le vendredi sont les jours de la semaine les plus mal famés). La *mar sara* t'emporte! est une de ces phrases charitables que l'on adresse à ses ennemis (1).

Une foule d'autres êtres fantastiques, qui rappellent les dragons et les monstres familiers de la Fable, peuplent les légendes et les ballades. Tels sont les *balauri*, doués par l'imagination populaire de proportions telles que, lorsqu'ils ouvrent leur gueule pour avaler leur proie, une de leurs mâchoires touche au ciel, tandis que l'autre s'appuie sur la terre. Les balauri sont en lutte perpétuelle avec de poétiques aventuriers, les personnages favoris de la muse populaire qui leur prête toutes les qualités des héros, et les caresse avec amour du nom de *Fat-Frumosi* (les Beaux Enfants). Naturellement la lutte finit toujours au désavantage des premiers, qui, vaincus et coupés en mille morceaux par leurs adversaires, sont doués d'une telle force vitale que « leurs tronçons remuent sans cesse et cherchent à se rejoindre tant que le soleil n'a pas disparu. »

Les *zmei* sont une autre espèce de monstres, d'une force et d'une grandeur surnaturelles et munis d'ailes immenses. Ils habitent au centre de la terre, ou bien au sein de forêts impénétrables, où ils cachent leurs trésors ainsi que les filles de sang royal qu'ils ont enlevées. Suivant un autre préjugé répandu dans toutes les provinces danubiennes et qui remonterait jusqu'au temps d'Hésiode, les pierres précieuses seraient formées de la bave des serpents, en sorte que les nids de ces reptiles contiendraient des richesses incalculables.

(1) De Gérando, t. I, p. 316.

Mais à côté de ces dragons, de ces monstres ailés qui donnent lieu à d'effravants récits, il y a le serpent familier, l'hôte du foyer (*serpi de casa*), que le paysan roumain, par l'effet d'une tradition dont il ne se rend pas compte entoure d'un respect quasi idolâtre. Il voit en lui à la fois un hôte sacré et comme la divinité protectrice de son toit; il l'admet l'hiver près de la cendre de son foyer, et l'abreuve de lait matin et soir. Un de nos amis, raconte M. Michelet, s'arrêtant chez une paysanne de Transylvanie, la trouva tout en larmes. Elle venait de perdre son fils, âgé de trois ans. « Nous avions remarqué, dit-elle, que tous les jours l'enfant prenait le pain de son déjeûner et s'absentait une bonne heure. Un jour je le suivis et je vis, dans un buisson, à côté de l'enfant, un grand serpent qui prenait sur ses genoux le pain qu'il avait apporté. Le lendemain j'y conduis mon mari, qui, s'effrayant de voir ce serpent étranger, non domestique et malfaisant peut-être, le tue d'un coup de hache. L'enfant arrive et voit son ami mort. Désespéré, il retourne au logis en pleurant et criant : *Pouiu!* (c'est un mot de tendresse qu'on donne à tout ce qu'on aime, mot-à mot, cher petit oiseau). *Pouiu!* répétait-il sans cesse. Et rien ne put le consoler. Après cinq jours de larmes il est mort en criant : *Pouiu!* » (1)

Telle est, ajoute l'éminent historien, la sensibilité naturelle de ce peuple si cruellement maltraité par l'homme, et qui prête à sa langue un charme tout particulier. Ajoutons, comme témoignage de cette hospitalité dont l'usage lui a été transmis par ses ancêtres, que tout ce qui s'est abrité sous le toit du Roumain lui devient cher et sacré, l'homme comme le serpent, la cigogne comme l'hirondelle.

Il a hérité de même de leurs superstitions relativement à l'influence des jours, à celle des astres, aux bons et aux mauvais présages. Il croit que la destinée de chaque homme est liée par une chaîne mystérieuse à celle d'une étoile qui reflète et indique du sein du firmament les phases et les accidents de sa vie terrestre. Ainsi, lorsqu'un Rou-

(1) Michelet, *Légendes du Nord*, p. 334.

main est menacé de quelque malheur, son étoile se voile (*se intuneca*), et elle tombe dans l'espace au moment où il expire. D'autres astres, couleur de feu, lorsqu'une grande catastrophe est sur le point de fondre sur un peuple, apparaissent dans le ciel comme un signe précurseur et fatal.

D'autres superstitions, répandues dans les campagnes de la Moldo-Valachie, rappellent des usages ou des préjugés antiques. La paysanne qui vient de remplir sa cofitza à la fontaine ne manque jamais de souffler à la surface et de répandre à terre une petite portion du liquide, comme une libation à la Nymphe de la source. Si deux personnes se rencontrent après une absence, et que l'une des deux vienne à complimenter l'autre outre mesure sur sa santé, celle-ci crache aussitôt à terre, pose le pied sur sa salive et se signe, comme pour conjurer les divinités jalouses.

Jeux, danses populaires, musique. — Les jeux et les passe-temps favoris des paysans moldo-valaques, les luttes des bergers, les danses des montagnards sont également renouvelés des Romains. Il y a deux danses nationales dans les Principautés, la *hora* (prononcez *chora*, en aspirant fortement l'*h*), et la danse des *calusari*. Cette dernière est selon toute apparence l'ancienne danse des prêtres saliens. Les danseurs saliens, dit Nieuport, possédaient un temple sur la colline Quirinale. Aux ides d'avril ils exécutaient, en récitant des rhapsodies qui étaient à peine intelligibles au temps d'Horace, des danses que menait un chef ou *vates*. Aujourd'hui les danseurs valaques portent, comme les Romains, deux courroies garnies de boutons en cuivre qui se croisent sur les épaules et dont l'une figure le baudrier; ils commencent à la fin d'avril ou après la Pentecôte leur danse, que l'on regarde en quelque sorte comme sacrée, se mêlent en brandissant des massues et des boucliers qu'ils choquent avec un grand fracas, et donnent à celui qui les dirige le nom de *vatof* (1). D'autres voient dans ces simulacres guerriers un souvenir de l'enlèvement des Sabines.

(1) De Gérando, t. I, p. 312.

La *hora* rappelle exactement le chorus romain tel qu'on le voit figuré sur les bas-reliefs antiques. Les danseurs, hommes et femmes, se prennent par la main et forment un cercle au centre duquel se tiennent les musiciens (*lautari*); puis ils tournent en rond en se balançant les bras et pliant un pied, tandis que l'autre pied fait un pas soit en avant, soit en arrière, et se rapprochent tour à tour et s'éloignent du centre de manière à rétrécir ou à élargir le cercle. Pendant ces évolutions, dont la lenteur et l'uniformité prêtent à la hora un caractère d'indolence et de laisser aller tout à fait en harmonie avec le génie mélancolique du peuple roumain, un des lautari chante en s'accompagnant. Ces chants portent également le nom de horas.

Il y a aussi la danse de la ceinture (*joc de braü*), aussi vive et rapide que la hora est lente et monotone. Les danseurs se tiennent tous de la main gauche par la ceinture, et ont leur main droite appuyée sur l'épaule de leur voisin; ils commencent d'abord *moderato*, et peu à peu pressent la mesure avec une vitesse inimaginable.

L'orchestre ambulant, formé par des Tsiganes qui vont de village en village, comme nos anciens ménestrels, se compose ordinairement d'un violon, d'une flûte de Pan et de la *kobsa*, sorte de mandoline à cordes de métal. Le chef de la troupe rend la mélodie sur le violon : la flûte de Pan fait ressortir en sons aigus les passages les plus passionnés; la kobsa forme la basse; elle est tenue ordinairement par le plus âgé des artistes bohémiens, qui exécute sur cet instrument les accompagnements les plus difficiles avec une prestesse étonnante.

Quelquefois ce sont de simples villageois qui forment l'orchestre au moyen du *boutchoum* (sorte de trompe en bois de cerisier) ou du *fluër*, flûte longue et droite, compagne indispensable du pâtre moldo-valaque.

Airs et chants populaires. — Le caractère et le rhythme musical des airs roumains est très-difficile à saisir quand on ne les a pas entendu jouer dans le pays et par les artistes pâtres ou bohémiens eux-mêmes. Cependant, à étudier

de près leurs différences, on trouve qu'ils peuvent se classer en quatre catégories :

Les *cantice batrinesti* (airs de ballade) ;

Les *doïne*,

Les *cantice de lume* (airs de romances);

Les *cantice de joc*, ou airs de danses, parmi lesquels sont comprises les *hore*.

Les ballades sont de petits poëmes qui célèbrent les hauts faits des princes et des héros populaires de la Roumanie. Les paysans des Carpathes, qui sont les vrais bardes roumains, conservent précieusement le souvenir de ces airs et de ces chants nationaux, qu'un jeune poëte moldave, M. Basile Alexandri, a recueillis dernièrement et dont il a donné lui-même une traduction française (1).

Les *doïne* sont de petites pièces de vers qui tiennent de la chanson des trouvères quand elle est tendre et des *lieder* des Allemands. La doïna est inspirée par le *doru*, ce sentiment indéfinissable qui tient en même temps du regret, de l'espoir, de la douleur et de l'amour, et qui, dit-on, fait mourir celui qui en est atteint. Elle se chante sur un ton lent et plaintif, avec un mouvement musical tout à fait irrégulier, en traînant les notes du chant et en pressant les notes d'agrément. Le sentiment de vague mélancolie dont ces airs sont empreints est tel qu'on ne les oublie pas une fois qu'on les a entendus. Souvent le voyageur, à l'entrée des Carpathes, entend de loin une doïna dont une seule voix de femme rend la mélodie : dominé par un charme inconnu, il s'arrête et prête machinalement l'oreille pour mieux écouter ces soupirs de la montagne.

Citons pour exemple, une doïna, ou plutôt un fragment de *doïna* emprunté au recueil d'Alexandri. Elle est intitulée: *Miorita*, la Petite Brebis :

« Sur le penchant de la montagne, belle comme l'entrée du paradis, voici cheminer et descendre vers la vallée trois troupeaux d'agneaux, conduits par trois jeunes pâtres; l'un est un habitant des plaines de la Moldava, l'autre est Hongrois (1), le troisième est un montagnard de Vrantcha (2).

« Le Hongrois et le Vrantchien tiennent conseil et résolvent de tuer leur compagnon au coucher du soleil, parce qu'il est le plus riche, qu'il possède un plus grand nombre de brebis aux belles cornes, et des chevaux mieux domptés, et des chiens plus vigoureux.

« Cependant depuis trois jours, certaine petite brebis, à la laine blonde et soyeuse, ne goûte plus à l'herbe de la prairie et sa voix ne cesse de gémir.

« Gentille brebis, gentille et rondelette, pourquoi, depuis trois jours, gémis-tu de la sorte ? L'herbe de la prairie te déplairait-elle, ou bien serais-tu malade, chère petite brebis ?

— « Oh! mon berger bien-aimé, conduis ton troupeau au fond de ce massif; il s'y trouve de l'herbe pour nous et pour toi de l'ombre. Maître, cher maître, appelle près de toi, sans tarder, le plus brave et le plus vigoureux de tes chiens; car le Hongrois et le montagnard ont résolu de te tuer au coucher du soleil.

— « Petite brebis de Birsa (3), si tu es prophétesse, et s'il est écrit que je dois mourir au sein de ces pâturages, tu diras au Hongrois, ainsi qu'au montagnard, de m'enterrer près d'ici, dans l'enclos du bercail, afin que je sois toujours avec vous, mes chères brebis; ou bien derrière la bergerie, afin que je puisse toujours entendre la voix de mes chiens.

« Tu leur diras cela; ensuite tu pla-

(1) *Ballades et chants populaires de la Roumanie*, par B. Alexandri; 1855, in-18, chez Dentu.

(1) C'est-à-dire un Roumain de la Transylvanie; dans son ignorance, l'habitant des provinces danubiennes confond très-souvent le Transylvain, son frère par le sang et par la langue, avec le Hongrois, qui se l'est incorporé.

(2) Vrantcha est un arrondissement du district de Poutna, en Moldavie, sur le penchant des Carpathes, dont les habitants forment entre eux une sorte de fédération patriarcale et ont conservé dans leur costume, comme dans leurs habitudes, le type primitif du Moldave.

(3) Birsa, village des environs de Cronstadt, en Transylvanie; on appelle brebis birsane celle qui marche en tête du troupeau.

« ceras au chevet de ma tombe une petite « flûte de hêtre aux accents d'amour, « une petite flûte en os aux sons harmonieux, une petite flûte de sureau aux « notes passionnées; et quand le vent « soufflera à travers leurs tuyaux, il en « tirera des sons plaintifs, et soudain mes « brebis se rassembleront autour de ma « tombe et me pleureront avec des larmes de sang.

« Mais garde-toi de leur parler du « meurtre... dis-leur seulement que j'ai « épousé une belle reine, la fiancée du « monde (1); dis-leur encore qu'au moment de notre union une étoile a filé; « que le soleil avec la lune ont tenu la « couronne sur ma tête (2); que j'ai eu « pour témoins les pins et les platanes « des forêts, pour prêtres les hautes montagnes, pour orchestre les oiseaux, des « milliers d'oiseaux, et pour flambeaux « les étoiles du firmament.

« Mais si tu apercevais jamais, si tu « rencontrais une pauvre vieille mère à « la ceinture de laine, versant des larmes « et courant à travers champs et demandant et disant à tous :

« Qui de vous a connu, qui a vu un « jeune et beau berger dont la taille svelte « passerait par une bague? il a le visage « blanc comme l'écume du lait; sa moustache est pareille à l'épi des blés; ses « cheveux sont comme la plume du corbeau et ses yeux comme la mûre des « champs... »

« Alors, ma petite brebis, prends « pitié de sa douleur et dis-lui simplement que j'ai épousé la fille d'un roi « dans une contrée belle comme l'entrée « du paradis.

« Mais garde-toi bien de dire qu'à ma « noce une étoile a filé; que j'ai eu pour « témoins les pins et les platanes des forêts, pour prêtres les hautes montagnes, pour orchestre des milliers d'oiseaux, et pour flambeaux les étoiles du « firmament.... » (1)

Les *cantice de lume* sont des mélodies adaptées à des poésies plus récentes que les ballades et que les doïnas, dont elles different en ce que, jouées avec un mouvement plus rapide, elles servent aussi comme airs de danse. Les mélodies destinées exclusivement à ce dernier emploi portent le nom générique de *cantice de joc*.

Il existe une autre espèce d'airs et de chansons populaires, mais d'un caractère tout à fait religieux : on les appelle *kolinde*. La veille de Noël et du nouvel an, des troupes d'enfants parcourent les villes et les villages, et s'arrêtent devant les fenêtres des maisons pour chanter divers cantiques, consacrés par un usage immémorial, tels que *les Fleurs merveilleuses* (*Florile dalbe*), *la Charrue* (*Plugul*), etc. Ce sont les noëls de notre moyen âge.

Ces chants populaires ne se présentent pas seulement à nous comme des compositions poétiques de premier ordre, elles sont encore l'expression la plus complète et la plus sincère du génie du peuple roumain. Elles portent surtout l'empreinte indélébile de son origine latine.

Parcourez les ballades recueillies par Alexandri, vous vous trouvez en pleine mythologie. Le soleil vous apparaît encore, comme au temps d'Ovide, sous les traits d'un jeune homme, avec des tresses d'or, porté sur un char que traînent neuf coursiers ardents (2). Pan n'a pas cessé de courir dans les forêts à la poursuite des jeunes filles (3). Vous reconnaissez de même la plupart des dieux de la Fa-

(1) C'est-à-dire *lo Mort*. La langue roumaine est pleine de ces périphrases et de ces comparaisons d'un pittoresque tour à tour gracieux et terrible. C'est ainsi qu'elle appelle l'argent *l'œil du diable;* elle donne à la terre le nom de mère; elle compare la bonté à la maternité, *bon comme le sein d'une mère* (*bun ca sinul mameii*); un homme en colère au Danube, *il devient Danube* (*se face Dunere*); elle dit d'un homme supérieur qu'*il porte une etoile au front* (*cu stea in frunte*); d'une belle femme qu'elle est *un fragment de soleil* (*rupta din sore*).

(2) Dans la cérémonie du mariage selon le rite grec, il est d'usage que les pères, assis, tiennent dans leurs mains, pendant quelques minutes, les couronnes de fleur ou d'or émaillé dont le prêtre orne le front des jeunes mariés.

(1) La fin de cette ballade n'a pu être retrouvée.

(2) Voyez la ballade du Soleil et de la Lune (*Soorele si Luna*).

(3) Voyez la ballade du *Paon des Forêts* (*Paunasul Codrilor*).

ble, canonisés ou féminisés par le christianisme; sainte Joé (Jupiter), sainte Mercuri (Mercure), sainte Vénus, etc.(1). Si les Naïades ont fui du sol de la Roumanie, la poésie populaire se plaît encore à personnifier, selon le mode antique, les sources renommées soit par la beauté, soit par la vertu de leurs eaux. Ainsi la source minérale de Méhadia, dans le banat de Témesvar, est représentée sous la figure d'une jeune fille, blanche, douce, attrayante, cachée dans l'ombre d'un rocher (2).

Les mêmes ballades, celles-là surtout qui appartiennent à une époque plus récente, témoignent en même temps d'un préjugé inhérent en quelque sorte à l'esprit du paysan roumain, et que vous verrez régner d'un bout à l'autre des Principautés. C'est que toutes les calamités, tous les fléaux dont la Roumanie a été la proie, le choléra, la famine, les épizooties, les sauterelles, lui sont venues d'au delà du Pruth; et, dans son effroi superstitieux, il attribue à l'apparition des Russes sur ses bords les mêmes présages sinistres que témoignait à Rome la venue d'une comète (3). Aussi le Pruth est-il pour lui la rivière maudite, le Cocyte aux eaux noires, qui sépare le rivage infernal du *paradis de la Roumanie*, comme il appelle sa terre natale. Témoin ce beau *chant du Pruth*, qui retentit comme un anathème d'une extrémité à l'autre de la Roumanie :

LE CHANT DU PRUTH.

Pruth ! rivière maudite !
Puisses-tu devenir large
Comme le déluge aux eaux troubles !
Que le rivage ne puisse voir le rivage,
Ni la voix entendre la voix,
Ni les yeux rencontrer les yeux
A travers ta vaste étendue !
Quand les sauterelles passeront,
Qu'elles se noient dès l'autre bord ;
Quand les choléras passeront,
Qu'ils se noient au milieu de ton cours ;
Quand les ennemis du pays passeront,
Qu'ils se noieut près de notre rive !
Et toi, Pruth, fier de tes eaux,
Puisses-tu les porter, les porter encore,
Jusqu'au Danube, jusqu'à la mer
Et jusqu'à l'entrée des enfers !

Il ne se doute pas, l'ignorant Roumain, et la savante Europe ne le sait guère plus que lui, qu'au delà du rivage maudit il a des frères par le sang; que la Roumanie ne finit pas aux montagnes qui bornent sa vue; qu'au delà de ces montagnes et jusqu'au cœur de la Hongrie, au delà du faible ruisseau qui le sépare de la Bukovine (1), comme au delà du Danube et jusqu'aux limites de la Macédoine, au delà du Pruth et jusqu'au Dniester, les monts et les vallées, les plaines et les rivages nourrissent des hommes dont la race est la sienne, dont la langue, la religion, les coutumes sont les siennes, et qui, comme lui, quel que soit le maître de la terre qu'ils foulent, répondent au passant qui les interroge : *Sûnt Rôman*, « je suis Roumain. »

Il est ainsi huit millions et plus de Roumains jetés d'un seul bloc dans la Moldo-Valachie, la Hongrie, la Bessarabie et les contrées adjacentes, sans parler des colonies disséminées par groupes par delà le Danube et le Dniester, huit millions de Roumains dont les ancêtres, placés en sentinelles à l'entrée du monde barbare, soutinrent pendant un siècle et demi, sans en être ébranlés, le choc de l'invasion, et servirent de rempart à l'empire romain.

Qui empêcherait de renouveler de nos jours cette politique en préparant les Principautés Danubiennes pour le rôle que remplit la Dacie après Trajan? Les circonstances sont demeurées les mêmes; il n'y a de changé que les noms et les temps. Quelle résistance n'opposerait pas aux envahissements du slavisme une masse compacte composée de huit millions d'individus, d'origine la-

(1) Certains noms païens, comme *Florica*, Flore; *Daina*, Diane; *Dainitia*, sont encore très-répandus parmi les femmes.

(2) Voyez la ballade d'Hercule (*Erculean*).

(3) Je m'étonnais devant un Roumain de la rigueur de la saison (1849) : « Ne vois-tu pas, me dit-il, que les Russes nous ont apporté leur hiver? » Par une coïncidence singulière, on remarque en effet que chacune des invasions moscovites dans les Principautés a été suivie non-seulement de la peste ou de la famine, ce qui serait une conséquence naturelle, mais de catastrophes purement accidentelles, comme l'épizootie, l'inondation, etc.

(1) La Molnitza.

tine, si les autres nations de l'Occident reconnaissaient hautement la communauté de race et d'intérêts qui lient leur destinée à la sienne? Quel gage de stabilité pour le maintien de l'équilibre en Europe que cette Roumanie, si généreusement douée par la Providence, si, pour emprunter l'image poétique de son peuple, « les divers rameaux du chêne, éparpillés autour de son vieux tronc, reprenaient leur place primitive, pour reconstituer l'arbre majestueux, le noble roi des forêts! »

FIN.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES VOIVODES, OU PRINCES DE VALACHIE ET DE MOLDAVIE.

PÉRIODE NATIONALE.

Valachie (*d'après Cogalniceano*).

I (1)	1	Radu (Rodolphe) I, *le Noir*	1241 — 65
II	2	Michel I Bassaraba, frère du précédent	1265 — 84
III	3	Dan (Denis) I, fils de Radu	1284 — 98
IV	4	Stephan (Étienne) I	1298—1324
V	5	Jean I Bassaraba	1324 — 40
VI	6	Vlad (Vladislas) I, frère du précédent	1340 — 42
VII	7	Alecco (Alexandre) I Bassaraba, frère du précédent	1342 — 52
VIII	8	Nicolas I, fils du précédent	1352 — 66
IX	9	Radu II, frère de Vlad I	1366 — 75
X	10	Dan II, fils du précédent	1375 — 82
XI	11	Mircea I Bassaraba, *le Vieux*, fils de Radu II	1382—1418

Moldavie (*d'après Vaillant*).

I	1	Bogdan I	Avén. 1292
II	2	Dragos I	1310
III	3	Bogdan II, *le Saxon*	1330
IV	4	Latzco I	1358
V	5	Bogdan III	1373
VI	6	Pierre I	1373
VII	7	Étienne I	1390
VIII	8	Roman I	1392
IX		Étienne I (deuxième fois)	1395
X	9	Juga I	1395
XI		Roman I (deuxième fois)	1392
XII		Juga I (deuxième fois)	1401
XIII	10	Alexandre I, *le Bon*	1401
XIV	11	Élie I	1432
XV	12	Étienne II	1433
XVI		Élie I et Étienne II	1435
XVII	13	Roman II	1447
XVIII	14	Pierre II	1448
XIX	15	Étienne III	1449
XX	16	Czuber I	1449
XXI	17	Alexandre II	1449
XXII	18	Bogdan IV	1450
XXIII	19	Pierre III Aaron	1456
XXIV	20	Étienne IV, *le Grand*	1456
XXV	21	Bogdan V, *le Borgne*	1504
XXVI	22	Étienne V	1517
XXVII	23	Pierre IV	1517
XXVIII	24	Étienne VI	1526
XXIX	25	Pierre Rarès I	1527

PÉRIODE DE VASSALITÉ.

Valachie.

XII	12	Mircea II, fils du précédent	1418—1418	
XIII	13	Vlad II, fils du précédent	1418 — 22	
XIV	14	Vlad III, *le Diable*, fils du précédent. Dan III, fils de Vlad II	1422 — 46	
XV	15	Dan IV, fils de Dan III	1446 — 48	
XVI	16	Vlad IV, neveu de Mircea I	1448 — 55	
XVII	17	Radu III, fils de Vlad III	1455 — 56	Détrôné
XVIII	18	Vlad V, *l'Empaleur*	1456 — 62	Id.
XIX		Radu III (pour la deuxième fois)	1462 — 73	Id.
XX	19	Vlad VI, *le Moine*	1473 — 74	Id.
XXI		Radu III (pour la troisième fois)	1474 — 76	
XXII		Vlad V, *l'Empaleur* (pour la deuxième fois)	1476 — 79	
XXIII	20	Vlad VII, fils de Radu III	1479 — 93	Détrôné
XXIV	21	Radu IV, *le Grand*, fils de Vlad VI	1493—1508	
XXV	22	Mihne I, *le Méchant*	1508 — 10	
XXVI	23	Radu V, *Vladuzaa*	1510—1512	
XXVII	24	Neagu I Bassaraba	1513 — 21	
XXVIII	25	Radu VI	1521 — 24	
XXIX	26	Radu VII, *d'Afumati*	1521 — 24	
XXX	27	Vlad VIII	1521 — 24	
XXXI		Radu VII (pour la deuxième fois)	1524 — 29	
XXXII	28	Moïse I, fils de Vlad VIII	1529 — 30	
XXXIII	29	Vlad IX	1530 — 33	
XXXIV	30	Vintila I	1533 — 34	
XXXV	31	Radu VIII (*Paisius*, *Pierre*)	1534 — 41	Détrôné
XXXVI	32	Radu IX, fils de Radu VII	1541 — 42	Id.
XXXVII	33	Mircea III, fils de Mihne I	1545 — 54	Déposé
XXXVIII	34	Pierre I, fils de Radu VIII	1554 — 57	
XXXIX		Mircea III (pour la deuxième fois)	1558 — 59	
L	35	Pierre II, *le Boiteux*, fils du précédent	1560 — 67	Détrôné

Moldavie.

XXX	26	Étienne VII	1538
XXXI	27	Alexandre III, *le Cornu*	1540
XXXII		Pierre Rarès (deuxième fois)	*id.*
XXXIII	28	Élie II	1546
XXXIV	29	Étienne VIII	1552
XXXV	30	Alexandre IV Lepuzneano	*id.*
XXXVI	31	Jean Basile, *le Despote*	1562
XXXVII	32	Étienne IX Tomsa I	1564
XXXVIII		Alexandre IV Lepusneano (deuxième fois)	*id.*
XXXIX	33	Bogdan VI	1569
XL	34	Ivonia I, *le Tyran*	1570
XLI	35	Jean Potcovar, *l'Hérétique*	*id.*
XLII	36	Pierre V	1584
XLIII	37	Pierre VI, *le Boiteux*	1586
XLIV	38	Aaron I, *le Mauvais*	1591
XLV	39	Étienne X. *Rasvan*	1595
XLVI	40	Jérémie Movila I	*id.*
XLVII	41	Michel, *le Brave*	1600
XLVIII	42	Siméon Movila II	1607
XLIX	43	Constantin Movila III	1609
L	44	Étienne XI Tomsa	1610
LI	45	Bogdan VII	1615
LII	46	Radu I, *le Grand*. (Xe de Valachie)	1611
LIII	47	Gabriel Movila IV	1618
LIV	48	Gaspard Quatrani, *l'Italien*	1618
LV	49	Alexandre V	1620
LVI		Étienne XI Tomsa (deuxième fois)	1622
LVII		Radu I, *le Grand*	1623
LVIII	50	Miron Movila V	1626

(1) Les chiffres romains désignent la série des règnes; les chiffres arabes, celle des princes.

PÉRIODE DE VASSALITÉ (SUITE.)

VALACHIE (*d'après Cogalniceano*).

XLI	36	Alexandre II, fils du précédent.	1568 — 77	
XLII	37	Mihne II, *l'Apostat*, fils du précédent.	1577 — 83	Détrôné
XLIII	38	Pierre III, *Boucle d'oreilles*, fils de Pierre I.	1583 — 85	Déposé
XLIV		Mihne II, *l'Apostat* (pour la deuxième fois).	1585 — 91	Id.
XLV	39	Stephan II, *le Sourd*.	1591 — 92	Id.
XLVI	40	Alexandre III.	1592 — 93	Id.
XLVII	41	Michel II, *le Brave*, fils de Pierre I.	1593—1601	
XLVIII	42	Serban I Bassaraba.	1601 — 11	Détrôné
XLIX	43	Radu X, fils de Mihne *l'Apostat*.	1611 — 16	Déposé
L	44	Alexandre IV Élias.	1616 — 17	Id.
LI	45	Gabriel I Movila.	1617 — 17	Id.
LII		Radu X (pour la deuxième fois).	1617 — 23	nommé prince de Moldavie.
LIII	46	Alexandre V, fils du précédent.	1623 — 28	Déposé
LIV		Alexandre IV Élias (pour la deuxième fois).	1628 — 30	Id.
LV	47	Léon I.	1630 — 33	Id.
LVI	48	Radu XI, fils d'Alexandre IV.	1633 — 33	Id.
LVII	49	Mathieu I Bassaraba.	n — 54	
LVIII	50	Constantin I Bassaraba, fils de Serban I.	1654 — 58	Id.
LIX	51	Mihne III, *le Grec*.	1658 — 59	Id.
LX	52	George I Ghica.	1659 — 60	Id.
LXI	53	Grégoire I Ghica, fils du précédent.	1660 — 64	Id.
LXII	54	Radu XII.	1665 — 69	Id.
LXIII	55	Antoine I.	1669 — 72	Id.
LXIV		Grégoire I Ghica (pour la deuxième fois).	1672 — 76	Id.
LXV	56	Duca I, ex voïvode de Moldavie.	1676 — 78	nommé prince de Moldavie.
LXVI	57	Serban II Cantacuzène.	1678 — 88	
LXVII	58	Constantin II Brancovano.	1688—1714	Déposé
LXVIII	59	Stefan III Cantacuzène, neveu du précédent.	1714 — 16	Id.

MOLDAVIE (*d'après Vaillant*).

LIX	51	Alexandre VI, Élias I.	1630
LX	52	Moïse Movila VI.	Id.
LXI		Alexandre Élias (deuxième fois).	1631
LXII		Miron et Moïse Movila (deuxième fois).	1633
LXIII	53	Basile l'Albanais, *le Loup*.	1634
LXIV	54	Étienne-Georges I.	1654
LXV	55	Georges Ghica I.	1658
LXVI	56	Étienne XII, *l'Albanais*.	1660
LXVII	57	Eustache Dabija I.	1662
LXVIII	58	Alexandre Duca I, *le Vieux*.	1665
LXIX	59	Élie III.	Id.
LXX		Alexandre Duca I (deuxième fois).	1669
LXXI	60	Étienne Petriceïu I.	1672
LXXII	61	Démétrius Cantacuzène I, *le Constantinopolitain*.	1674
LXXIII	62	Antoine Rosetti I.	1676
LXXIV		Alexandre Duca I (troisième fois).	1678
LXXV		Étienne Petriceïu I (deuxième fois).	1684
LXXVI	63	Constantin Cantimir I, *le Vieux*.	1685
LXXVII	64	Constantin Duca II.	1693
LXXVIII	65	Antiochus Cantimir II, fils de Constantin.	1696
LXXIX		Constantin Duca II (deuxième fois).	1701
LXXX	66	Michel Racoviça I.	1704
LXXXI		Antiochus Cantimir II (deuxième fois).	1705
LXXXII		Michel Racoviça I (deuxième fois).	1709
LXXXIII	67	Nicolas Maurocordato I.	1710
LXXXIV	68	Démétrius Cantimir III, frère d'Antiochus.	1711

PRINCES PHANARIOTES.

LXIX	60	Nicolas II Maurocordato, ex-prince de Moldavie.	1716 — 17	Détrôné
LXX	61	Jean I Maurocordato, frère du précédent.	1717 — 18	
LXXI		Nicolas II Maurocordato (deuxième fois).	1719 — 30	
LXXII	62	Constantin II Maurocordato, fils de Jean.	1730 — 30	Déposé
LXXIII	63	Michel III Racoviça.	« — 31	Id.
LXXIV		Constantin III Maurocordato (deuxième fois).	1731 — 32	nommé prince de Moldavie.
LXXV	64	Grégoire II Ghica, ex prince de Moldavie.	1732 — 35	Id.
LXXVI		Constantin III Maurocordato (troisième fois).	1735 — 41	Déposé
LXXVII		Michel III Racoviça (deuxième fois).	1741 — 44	Id.
LXXVIII		Constantin III Maurocordato (quatrième fois).	1744 — 48	nommé prince de Moldavie.
LXXIX		Grégoire II Ghica (deuxième fois).	1748 — 52	
LXXX	65	Mathieu II Ghica, fils du précédent.	1752 — 53	nommé prince de Moldavie.
LXXXI	66	Constantin IV Racoviça, fils de Michel.	1753 — 56	Id.
LXXXII		Constantin III Maurocordato (cinquième fois).	1757 — 58	Déposé
LXXXIII	67	Scarlate (Charles) I Ghica, fils de Grégoire.	1758 — 61	Id.
LXXXIV		Constantin III Maurocordato (sixième fois).	1761 — 63	Id.
LXXXV		Constantin IV Racoviça (deuxième fois).	1763 — 64	
LXXXVI	68	Stephan IV Racoviça, frère du précédent.	1764 — 65	Déposé
LXXXVII		Scarlate I Ghica (deuxième fois).	1765 — 66	
LXXXVIII	69	Alexandre VI Ghica, fils du précédent.	1766 — 68	Id.
LXXXIX	70	Grégoire III Ghica, frère du précédent.	1768 — 69	Id.

LXXXV		Nicolas Maurocordato (deuxième fois).	Id.
LXXXVI		Michel Racoviça I (deuxième fois).	1716 [?]
LXXXVII	69	Grégoire Ghica II, *le Vieux*.	1727
LXXXVIII	70	Constantin Maurocordato IV.	1733 [?]
LXXXIX		Grégoire Ghica II (deuxième fois).	1735
XC		Constantin Maurocordato II (deuxième fois).	1741
XCI	71	Jean Maurocordato III.	1743 [?]
XCII		Grégoire Ghica II (troisième fois).	1747
XCIII		Constantin Maurocordato II (troisième fois).	1748
XCIV	72	Constantin Racoviça II.	1749
XCV	73	Mathieu Ghica III.	1753
XCVI		Constantin Racoviça II (deuxième fois).	1756
XCVII	74	Scarlate Ghica IV.	1757
XCVIII	75	Jean-Théodore Callimachi I.	1758 [?]
XCIX	76	Grégoire Callimachi II.	1761
C	77	Grégoire Ghica V.	1764 [?]
CI		Grégoire Callimachi II (deuxième fois).	1766 [?]
CII		Constantin Maurocordato II (quatrième fois).	1769 [?]

Interrègne pendant l'occupation russe de 1769 *à* 1774.

	VALACHIE (*d'après Cogalniceano*).				MOLDAVIE (*d'après Vaillant*).	
XC	71 Alexandre VII Hypsilantis. . . .	1774 — 82	Démis	CIII	Grégoire Ghica V (deuxième fois).	1772
XCI	72 Nicolas III Caradja.	1782 — 83	Déposé	CIV	78 Constantin Mourousi I. . . .	1777
XCII	73 Michel IV Sontzo.	1783 — 86	Id.	CV	79 Alexandre Maurocordato IV.	1783
XCIII	74 Nicolas IV Mavrojeni.	1786 — 90	Décapité en 1790	CVI	80 Alexandre Maurocordato V.	1787
				CVII	81 Alexandre Hypsilantis I. . .	1784

Interrègne pendant l'occupation austro-russe de 1789 *à* 1791.

XCIV	Michel IV Sontzo (deuxième fois).	1790 — 93	nommé en Moldavie.	CVIII	82 Alexandre Mourousi II. . .	1792
XCV	75 Alexandre VIII Mourousi.	1793 — 96	Déposé	CIX	83 Michel Soutzo I.	1793
XCVI	Alexandre VII Hypsilantis (deuxième fois).	1796 — 98	Id.	CX	84 Alexandre Callimachi III. .	1784
XCVII	76 Constantin V Hangerli.	1798 — 99	Id.	CXI	85 Constantin Hypsilantis II. .	1799
XCVIII	Alexandre VIII Mourousi (deuxième fois).	1799—1801	Id.	CXII	86 Alexandre Soutzo II.	1801
XCIX	Michel IV Sontzo (troisième fois).	1801 — 02	Id.	CXIII	Alexandre Mourousi II. . .	1802
C	77 Alexandre IX Sontzo.	1802 — 02	Id.	CXIV	87 Charles Callimachi IV. . . .	1804
CI	78 Constantin VI Hypsilantis. . . .	» — 06	Id.	CXV	Alexandre Mourousi II. . .	1809
CII	Alexandre IX Soutzo (deuxième fois).	1806 — 06	Id.			
CIII	Constantin VI Hypsilantis (deuxième fois).	» — 08	Id.			

Interrègne pendant l'occupation russe de 1808 *à* 1812.

CIV	79 Jean II Caradja.	1818 — 18	Démis	CXVI	Charles Callimachi IV (deuxième fois).	1812
CV	Alexandre IX Soutzo (troisième fois).	1818 — 20		CXVII	88 Michel Soutzo III.	1818

Insurrection grecque de 1821 *à* 1822.

RETOUR DES PRINCES INDIGÈNES.

CVI	80 Grégoire IV Ghica.	1822 — 28		CXVIII	89 Jean Stourdza I.	1822

Interrègne pendant l'occupation russe de 1828 *à* 1834.

CVII	81 Alexandre X Ghica.	1834 — 42	Déposé	CXIX	90 Michel Stourdza II.	1834
CVIII	82 Georges I Bibesco.	1843 — 48	Abdique			

Révolution de 1848.

CIX	83 Barbo Stirbey, frère du précédent.	1849 — 56		CXX	91 Alexandre-Grégoire Ghica VI.	1849-56

TABLE DES MATIERES.



Temple d'Auguste à Pola







Lemaître direxit

Amphithéâtre à Pola

Amphithéâtre de Pola





6



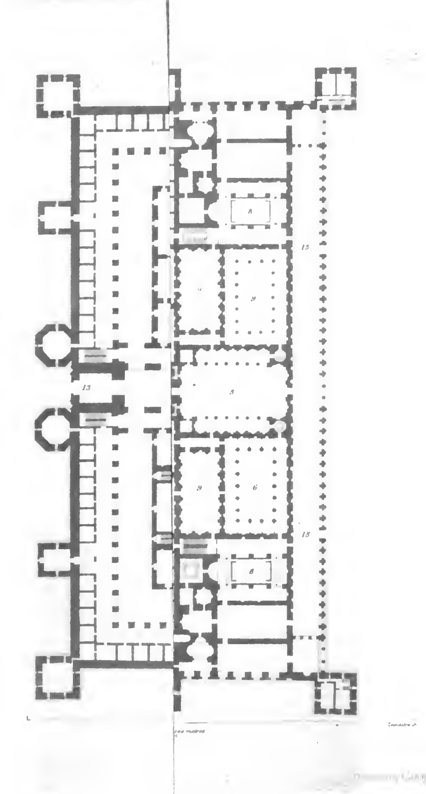
Lemaitre direxit

Porte à Pola



Vue générale du palais de Dioclétien à Spalatro




8
15
9
9
13
5
9
6
15
8



Amphithéâtre de Pola

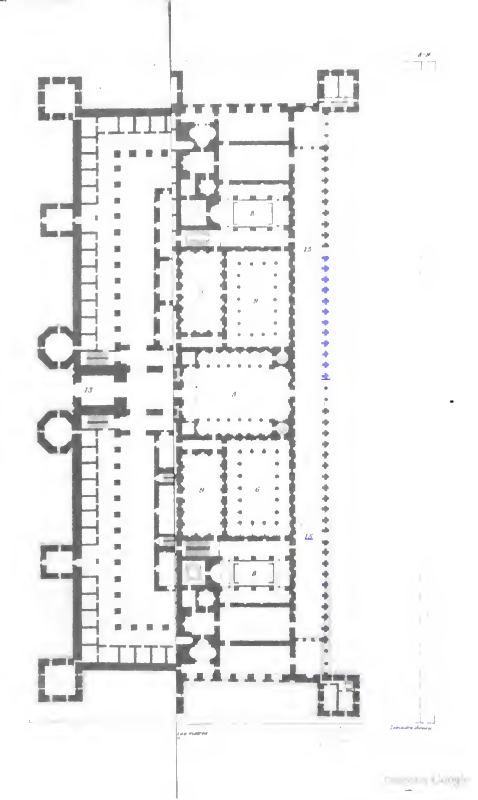


Arc de triomphe dit Porta Aurea à Pola.





Vue générale du palais de Dioclétien à Spalatro


13
9
9
6
13
13
9
6

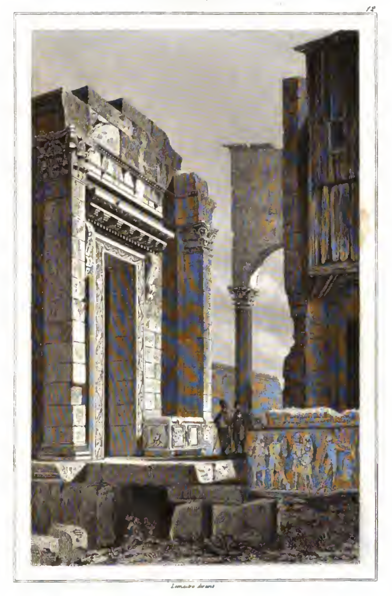


Temple de Jupiter
du palais de Dioclétien à Spalatro



Lemaitre direxit

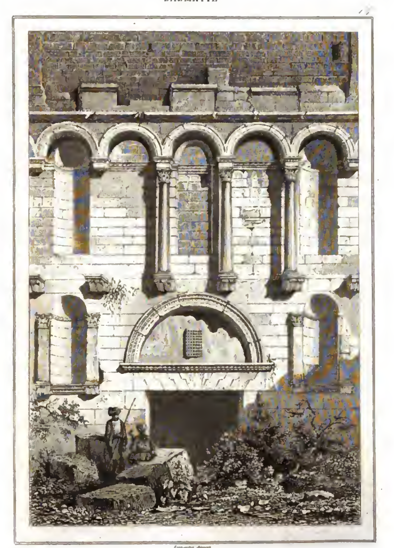
Intérieur du temple de Jupiter au palais de Dioclétien.



Lemaitre direxit

Entrée du temple d'Esculape au palais de Dioclétien

Vue extérieure du palais de Dioclétien à Spalato.



Lemaitre direxit

Porte extérieure du palais de Dioclétien, à Spalatro.



Grand vestibule du palais de Dioclétien à Spalato.



Lemaitre direxit

Janina. — Le pacha chassant sur le lac.



Pêcheurs des côtes de Dalmatie





Albanais et Souliotes





Arnautes.



Mariée grecque



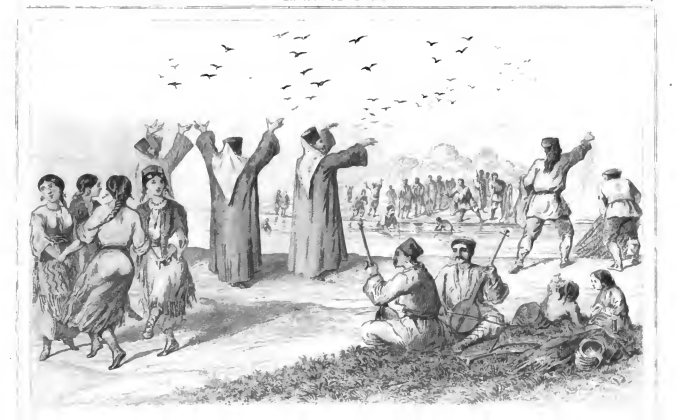
Le Vladika, Évêque du Monténégro.



Église au Montenegro.



Montenégrins





Lemaitre

Monténégro. Turquie.

Acte de réconciliation publique



Steppes de Valachie.



Lemaitre

Monument du Monastère de Kimpo-Lungo



Salvador Cherubini del. Lemaître Sculp.

Église à Galatz

Varna



Rue à Viddin



Widdin



[illegible]





Salvador Cherubini del. Lemaitre Sculp.

Fort Élisabeth près les portes de fer

Varna



Rue à Viddin



Widdin



Salvador Cherubini del. Lemaitre sculp.

[illegible]

Salvador Chérubini del.

Lemaitre Sculp.

Fort Élisabeth près les portes de fer



Salvador Chevalier del — *Lemaître sculp*

11

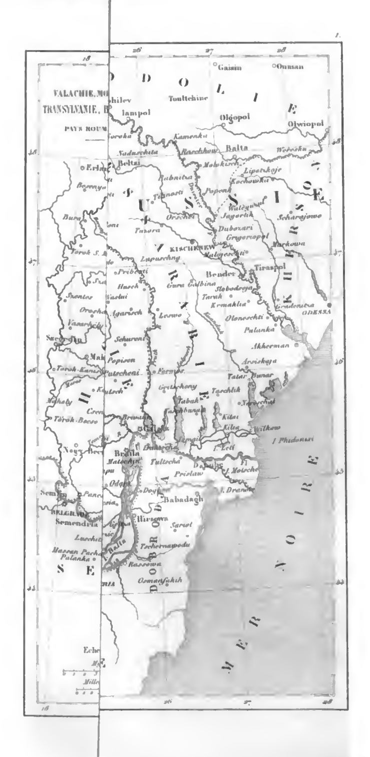
Salvador Cherubini del.

Lemaitre Sculp.

Belgrade

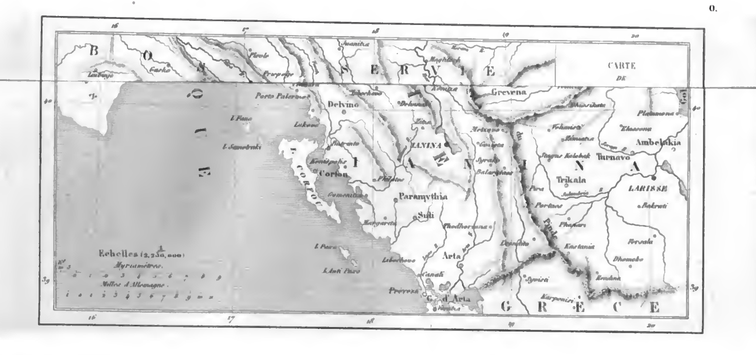
Semendria

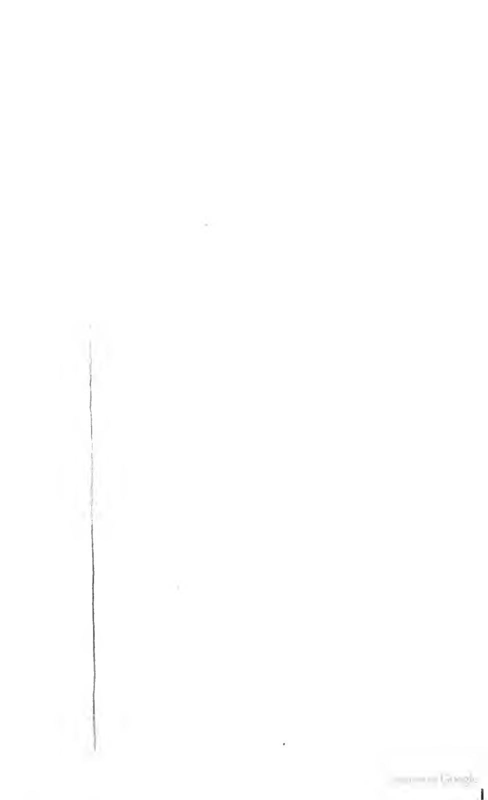
1.



Gaisin
Ouman
Toultchine
Iampol
Olgopol
Olwiopol
Kamenka
Balta
Beltzi
Rubnitza
Orschei
KISCHENEW
Bender
Tiraspol
Grigoriopol
Duboxari
Kermaklia
Oloneschti
Palanka
ODESSA
Akkerman
Tatar Bunar
Ismail
Kilia
Wilkow
Reni
Braila
Tultscha
Prislaw
Babadagh
Hirsowa
Tschernawodu
Rassowa
Osmanfakih
BELGRADE
Semendria
Hassan Pacha Palanka
MER NOIRE

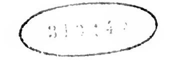

MOLDAVIE
Galatz
Brailow
Rimnik
Babadagh
BUKAREST
SILISTRIA
Rutschuk
Schumla
Varna
MER NOIRE
ANDRINOPLE
Rodosto
CONSTANTINOPLE
MER DE MARMARA
MER DE NAPLES
BOSNIE,
SERVIE, VALACHIE.


0.
CARTE
DE
BOSNIE
SERVIE
ALBANIE
THESSALIE
GRÈCE
MER IONIENNE
Grevena
Delvino
Porto Palermo
I. CORFOU
Corfou
IANINA
Paramythia
Suli
Arta
G. d'Arta
Prévéza
Canali
I. Paxo
I. Anti Paxo
I. Fano
I. Samotraki
Turnavo
Ambelakia
Trikala
LARISSE
Pinde
Metzovo
Margariti
Philates
Echelles (1/2,250,000)
Myriamètres.
Milles d'Allemagne.

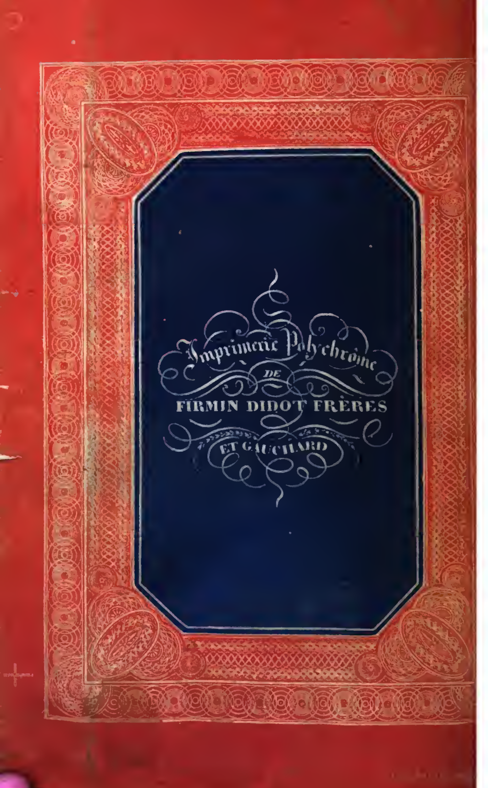



RUSSIE
Galatz
Braila
Danube
I. Leti
I. Motsche
I. Dranow
Babadagh
Hirsowa
SILISTRIA
Varna
Burgas
Kirkkilissa
MER NOIRE
Echelles (1/2,330,000)
Myriamètres
Milles d'Allemagne








Imprimerie Polychrôme
DE
FIRMIN DIDOT FRÈRES
ET GAUCHARD



